

# L'ÉVANGILE

MÉDITÉ AVEC LES PÈRES

Par Th. M. THIRIET, O. P.

---

TOME III

LE MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS  
LES PARABOLES



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

—  
1906





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



# L'ÉVANGILE

MÉDITÉ AVEC LES PÈRES

**IMPRIMATUR :**

*Nanceii, die 13<sup>a</sup> Octobris 1904.*

† CAROLUS-FRANCISCUS, *Episc. Nanc. et Tull.*

**PERMIS D'IMPRIMER :**

Paris, 17 Février 1905.

G. LEFEBVRE,

*v. g.*

*AU PÈRE H. D. LACORDAIRE  
QUI, PASSIONNÉ POUR L'ÉVANGILE.  
CONÇUT, POURSUIVIT, RÉALISA  
LA RESTAURATION DES FRÈRES PRÊCHIEURS EN FRANCE,  
AFIN QUE PAR DES HOMMES  
PRATIQUANT AVEC AMOUR L'ÉVANGILE INTÉGRAL,  
LA VÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE  
PUT ÊTRE FORTEMENT, FIÈREMENT, EFFICACEMENT PRÊCHÉE  
AUX HOMMES DE CETTE SOCIÉTÉ MODERNE  
QU'IL AIMA PASSIONNÉMENT!*

# ERRATA

---

- Page 54, ligne 17 : au lieu de *envelissement*, lisez : ensevelissement.  
— 56. ligne 27 : — ai, lisez : ait.  
— 62, ligne 13 : — elle avait, lisez : elle n'avait.  
— 119, ligne 17 : — divine, lisez : divines.  
— 121, ligne 24 : — prophétisait, lisez : prophétisait.  
— 123. ligne 33 : — rencontrer, lisez : rencontrer.  
— 137, ligne 7 : — difficiles, lisez : difficiles.  
— 143, 2<sup>e</sup> référence, lisez : pro fugà suà  
— 172, 1<sup>re</sup> référence scripturaire, au lieu de Mam, lisez : Num.  
— 183, ligne 29 : au lieu de de figures, lisez : des figures.  
— 187, ligne 13 : — je ressusciterai, lisez : je le ressusciterai.  
— 215. ligne 1 : — Marc. VI. 4, lisez : Marc. VII. 4.  
— 226, ligne 27 : — de, lisez : ne.  
— 242, ligne 5 : — Saül, lisez : Saul.  
— 271, ligne 42 : — Cyrille, lisez : S. Cyrille.  
— 278, CXXXIV, lisez : CLXXIV.  
— 282, ligne 18 : au lieu de le seigneur, lisez : le Seigneur.  
— 296, ligne 22 : — Dieu, lisez : le Dieu.  
— 298. ligne 17 : — remarquable, lisez : remarquables.  
— 305, ligne 43 : — pêcheur, lisez : pécheur.  
— 364, ligne 25 : — Phinées, lisez : Phinéès.  
— 377, ligne 41 : — le, lisez : la.  
— 379, 4<sup>e</sup> référence — ih., lisez : Ambros. ut supr.  
— 386, 1<sup>re</sup> note : — damrasse, lisez : damnasse.  
— 399, ligne 30 : — nous avons, lisez : nous avons vu.  
— 416, ligne 37 : — nous ne nous, lisez : nous ne vous.  
— 445, ligne 40 : — le désirs, lisez : le désir.  
— 456, ligne 25 : — Où, lisez : où.  
— 461, ligne 6 : — désirai-je, lisez : désiré-je.  
— 473, ligne 26 : — elle était venu, lisez : venue.
-



## Guérison d'un lépreux.

Lorsqu'il fut descendu de la montagne, de grandes foules le suivirent. Et voilà qu'un lépreux venant l'adorait (Matth. VIII. 1), s'agenouillant (Marc, I. 40.), se prosternant la face contre terre (Luc, V. 12.), et disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

S. Matthieu place ce miracle immédiatement après le sermon sur la montagne. C'était, dit S. Jérôme, le miracle venant confirmer la doctrine.

C'était, dit Haymon, une leçon donnée aux docteurs, leur apprenant, quand ils se sont élevés aux hauteurs de la doctrine, à descendre par leur compassion vers la foule.

La foule était là, en effet, plus nombreuse que sur la montagne. « Et c'est là, dit S. Ambroise, que Jésus rencontre les malades ; car les malades ne peuvent aller sur les hauteurs. Ils pourront s'y élever une fois qu'ils seront guéris, ils pourront s'y élever par leurs vertus en progrès. Et c'est pourquoi le Sauveur, dans sa compassion, descend vers les bas-fonds de notre nature, il vient panser nos blessures, nous guérit de nos passions et de notre aveuglement, et par son commerce précieux, il nous rend participants de la nature divine. »

« J.-C., sur la montagne, avait déclaré qu'il n'était pas venu pour détruire la Loi, mais pour lui donner son couronnement : voici un homme que la Loi déclare exclu du peuple et qui vient chercher sa guérison auprès du Sauveur, affirmant ainsi que la grâce qui peut guérir son impureté ne vient pas de la Loi, mais est au-dessus de la Loi. »

S. Marc et S. Luc ne disent point où s'accomplit ce miracle : ils en font un épisode de la prédication de Jésus en Galilée. Ce lépreux est un type de l'humanité, de l'humanité couverte de la lèpre du péché, « et à cause de cela, dit S. Ambroise, ils ne disent point l'endroit où il fut guéri, pour nous faire entendre que ce n'est pas un seul homme, mais tous les hommes qui sont guéris en lui. »

« Tous deux, remarque Bède, racontent la guérison de ce

LA PLACE  
DE CE MIRACLE

Hieron. h. l. Matth.

Haymo. Cat. sur.

Ambros. in Luc. I. 5.  
n. 46.

SA SIGNIFICATION

ib. n. 1.

ib.

lépreux après l'expulsion du démon impur et la guérison de la belle-mère de S. Pierre. Le Sauveur s'était attaqué d'abord au démon, le premier auteur du péché ; il avait guéri la femme, la première victime du péché ; et maintenant il va dans l'homme guérir la plaie du péché. « S. Matthieu place cette guérison après le sermon sur la montagne où il a dit : *Je ne suis pas venu détruire la Loi mais l'accomplir* ; la guérison du péché était une œuvre supérieure à la Loi. »

Beda. In Marc.

LA LÈPRE  
FIGURE DU PÉCHÉ

Et, en effet, la lèpre était chez les Juifs regardée comme une des maladies qui procédaient le plus directement du péché, et elle était bien l'image du péché. De même que les péchés sont de diverses sortes, ainsi étaient variées les taches de la lèpre, blanches, noires, sanguinolentes, mais en définitive se résolvant en une maladie qui infectait le sang et créait une souillure incurable : ainsi le péché infecte le plus profond de notre être. La lèpre allait s'étendant toujours, comme le péché est essentiellement envahissant ; c'était peu de chose dans les commencements, mais progressivement se manifestaient ses ravages et sa hideuse laideur. Le péché, comme la lèpre, est essentiellement contagieux, et le pécheur mériterait d'être séparé du reste des hommes comme l'était le lépreux par l'ordre de Moïse. Cet homme qui était *plein de lèpre*, comme dit S. Luc, était bien l'image de l'humanité déchue. Elle ne pouvait plus s'élever à *la montagne de Dieu*, et c'est pourquoi il faut que le Sauveur descende vers elle.

Opus imperfect.  
Homil. 21.

CE LÉPREUX FIGURE  
DE L'HOMME QUI VEUT  
ÊTRE GUÉRI DU PÉCHÉ

Comme le lépreux elle reprend espoir quand elle voit apparaître Jésus.

*Il lui disait : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier.*

Il avait flechi le genou pour adorer le Dieu et affirmer sa foi ; il s'était prosterné la face contre terre en signe d'humilité et de confusion : de même, faut-il que le pécheur s'humilie de sa faute, qu'il exprime la confusion qu'il en ressent intérieurement, et que la honte qu'il en éprouve n'en arrête pas l'aveu.

Beda. In Marc.

Avec confiance il dit à Jésus : *Si vous voulez, vous pouvez me purifier.* « Il ne lui dit pas : Si vous demandez cette grâce à Dieu ; mais *Si vous voulez...* Il reconnaît à sa volonté une puissance souveraine. »

Chrys. Homil. 25  
in Matth. n. 1.

ib.

« Il ne lui dit pas non plus : Seigneur, guérissez-moi ; il s'en remet pleinement à son jugement. » Il sait que la volonté de Jésus est bonne, et que, s'il arrive qu'il ne veuille pas sa guérison, ce sera pour un plus grand bien. Quel bel exemple il nous donne de la soumission à la volonté divine, et comme nous grandirions si nous faisons plus souvent la prière de ce pauvre lépreux : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez m'accorder telle grâce. « Il ne doute point de la puissance du Sauveur, dit S. Ambroise, il ne

doute point non plus de sa volonté ; mais devant cette volonté, conscient de son indignité, il détruit toute présomption. »

Ambros. in Luc. 1. 5.  
n. 2.

J.-C. LE GUÉRIT PAR  
SA PROPRE PUISSANCE

auth. VIII. 3.

Si cet homme avait été dans l'erreur au sujet de la puissance de Jésus, Jésus aurait rectifié son erreur, il ne lui aurait pas laissé dire une parole blasphématoire. Et Jésus, au lieu de rectifier cette parole, l'approuve. **Je le veux, dit-il, sois guéri.** « Les Apôtres, ayant accompli un miracle, disaient au peuple : Pourquoi nous regardez-vous comme si nous avons fait marcher ce boiteux par notre propre puissance ? C'est au nom de Jésus que nous l'avons fait marcher. Et Jésus, accomplissant ce miracle, l'accomplit par sa propre puissance, en disant : *Je veux.* » Quelle simplicité dans cette parole, dit S. Jérôme, et en même temps quelle grandeur ! Il parle vraiment en Dieu, et tout lui obéit. Il faut dire de lui ce que la S<sup>te</sup> Ecriture dit de son Père : *Il a fait tout ce qu'il a voulu.*  
**Et la lèpre de ce malade fut guérie à l'instant.**

Chrys. ut supr.

ib.

ib.

Il ne s'était pas contenté de dire cette parole qui était suffisante : **Etendant la main, il l'avait touché.** Toucher un lépreux c'était, de par la Loi, contracter une souillure. Elisée, guérissant Naaman, ne l'avait pas touché, mais l'avait envoyé se plonger dans les eaux du Jourdain. Jésus, touchant cet homme malgré la défense de la Loi, prouve qu'il est au-dessus de la Loi ; il agit en maître, et non seulement il ne contracte pas de souillure par le contact de ce lépreux, « mais ce contact est, pour le lépreux, une assistance efficace ; il est guéri par la puissance de cette parole ; » cette parole est la parole du Verbe, et cette main unie à la divinité, dit S. Jean Damascène, accomplit des actions divines. « Si nous nous souvenons, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il y a une lèpre plus redoutable que la lèpre du corps, la lèpre de l'âme, car la lèpre du corps peut devenir une occasion de vertu, tandis que la lèpre de l'âme donne la mort, nous apprendrons de Jésus que la lèpre de l'âme se guérit non par des purifications extérieures, mais par le contact avec lui. »

J.-C. L'AVAIT TOUCHÉ

Victor Antioch.  
Théophyl. in Luc.

Contactu corporis  
visitatur, verbi virtute  
curatur. Hilar. in  
Math. c. 7. n. 2.

Damascen.

Chrys ut supr. n. 2.

INSTANTANÉITÉ  
DE LA GUÉRISON

Chrys. ib.

*Et à l'instant sa lèpre fut guérie.* Cette parole à l'instant n'est pas assez rapide, dit S. Jean Chrysostôme, pour dire avec quelle rapidité se fit cette guérison.

id. ib.

« Et Jésus peut faire tout cela sans exciter d'autre sentiment que celui de l'admiration : l'envie ne s'était pas encore levée dans leurs cœurs, et tous comprennent son action bienfaisante. »

« Ainsi donc Moïse, descendant de la montagne, avait ordonné de séparer les lépreux du reste du peuple, et Jésus, descendant de la montagne, réintègre ce lépreux dans son peuple. Moïse était allé à la montagne pour y recevoir des commandements ; Jésus est allé à la montagne pour en apporter des dons. »

Chrys. vel quisquis  
auct. Hom. pro divi-  
nitat. XI. en Comhef.  
attrib. par Vastel à  
Jean de Jérusal.

rc. I. 43.

**Et Jésus le renvoya.** Peut-être cet homme, aussitôt guéri, voulait-il se mettre à la suite de Jésus : il avait, pour le moment, autre chose à faire.

JÉSUS  
L'ENVOIE AU PRÊTRE

Et le menaçant (Marc, I, 43), Jésus lui dit : Ne dis rien à personne de ta guérison, mais va, montre-toi au prêtre, et offre le présent que Moïse a prescrit, afin que ce soit pour eux un témoignage. Moïse avait prescrit que tout lépreux guéri, avant de rentrer dans le commerce des autres hommes se présenterait au prêtre qui prononcerait sur sa guérison, et qu'il ferait une offrande déterminée. « Il devait apporter deux oiseaux : l'un devrait être immolé par le prêtre et son sang devait être répandu sur celui qui demeurait vivant. N'y a-t-il pas là, dit S. Cyrille, une figure de celui qui, descendu du ciel pour nous racheter, a été immolé pour nous et nous a purifiés dans son sang de la lèpre du péché ? » « Il faut que nous soyons guéris de cette lèpre pour pouvoir offrir cette victime, c'est-à-dire le corps et le sang du Christ, unis à la divinité. »

Matth. VIII

Levit. XIV.

Cyrrill. Ep. ad Aca-  
cium. et comm. in  
Luc.

Theophyl. In Luc.

« Jésus lui donne cet ordre afin d'observer la Loi, car si en certains cas il s'en affranchissait pour préparer un ordre de choses nouveau, dans les autres cas il s'appliquait à l'observer pour ne pas froisser les Juifs et éviter leurs accusations. »

Chrys. ut supr.

« Il le faisait ainsi, dit S. Jérôme, pour honorer le sacerdoce judaïque, et pour que ce sacerdoce constatât le miracle », « et que l'on sut, dit S. Hilaire, qu'il était celui qui avait été annoncé par la Loi, et qu'il avait la puissance là où la Loi était impuissante. »

Hieron. b. l.

Hilar. ut supr.

Il voulait aussi, dit Remi d'Auxerre, honorer le sacerdoce de la Loi nouvelle, voulant que ceux à qui il remettrait leurs péchés eussent à les déclarer aux prêtres qui prononceraient sur leur retour à la santé avant de les réintégrer dans le peuple de Dieu.

Remig. Cat. sur.

Jésus prévoyait que les prêtres d'Israël demeureraient dans leur incrédulité, mais il voulait au moins faire tout ce qu'il lui était possible de faire. *Afin que ce fut pour eux un témoignage.*

Chrys. ut supr. n. 3.

Cette offrande était aussi un témoignage de la reconnaissance que le malade guéri vouait à Dieu.

« Et nous aussi, ajoute S. Jean Chrysostôme, faisons pour le prochain tout ce qui dépend de nous et en toutes choses sachons rendre grâces à Dieu. Il serait absurde, quand nous recevons chaque jour des bienfaits de Dieu, de ne pas lui rendre grâces, surtout si cette action de grâces est toute à notre avantage. Dieu n'a pas besoin de nos richesses, mais nous avons besoin des siennes. L'action de grâces ne donne rien à Dieu, mais elle nous fait vivre, nous, avec Dieu. Se souvenir des bienfaits des hommes nous excite à les aimer ; à plus forte raison en sera-t-il ainsi pour Dieu : c'est pourquoi S. Paul disait : *Soyez reconnaissants.* La meilleure sauvegarde que l'on puisse donner à un bienfait est le souvenir de ce bienfait et une continuelle action de grâces. »

UN TÉMOIGNAGE  
DE RECONNAISSANCE

Coloss. I  
15.

« Et c'est pourquoi ces terribles et salutaires mystères que nous

célébrons dans nos réunions s'appellent l'Eucharistie, parce qu'ils sont le mémorial de plusieurs grands bienfaits de Dieu, parce qu'ils reproduisent à nos yeux la grande œuvre de Dieu, et nous préparent à rendre grâces. Car si naître d'une vierge est un grand miracle, et si l'Évangéliste frappé par ce miracle, disait :

Matth. 1. 22.

*Tout ceci s'est fait pour accomplir ce qui avait été annoncé....* à quelle place mettrons-nous le sacrifice offert pour nous ? Si devant la naissance du Christ l'Évangéliste disait avec admiration *tout ceci*, que dirons-nous de son crucifiement, de l'effusion de son sang pour nous, du don de sa chair pour être la nourriture de nos âmes en un banquet divin ? »

« Donc assidûment rendons grâces ; que cette œuvre passe avant toute autre œuvre. Rendons grâces pour nos avantages et pour ceux d'autrui : par là, nous détruirons l'envie, nous développerons la charité et la rendrons plus sincère. »

« Ainsi le prêtre, quand il célèbre le S. Sacrifice, nous fait rendre grâces pour toute la terre, pour ceux qui furent avant nous, pour ceux qui vivent maintenant, pour ceux qui viendront après nous. Et cette pratique nous élève jusque dans le ciel et nous associe aux Anges. »

Chrys. Homil. 25  
in Matth. n. 3.

« Nous avons reçu tant de bienfaits, si nombreux et si considérables ! Dieu a créé toutes choses pour nous, et il nous a donné son Fils, il nous l'a donné en nourriture. »

« Il nous a poursuivis de ses bienfaits, souvent à notre insu et même malgré nous. S. Paul le déclarait : quand il ne voyait en lui que tentation, Dieu lui révélait qu'il le soutenait par sa grâce. »

« Les Juifs n'eurent point de reconnaissance, et ce fut là la cause de leur perte. Se croire des droits à un bienfait, c'est de l'orgueil. »

« Celui qui possède la componction du cœur rendra grâces à Dieu non seulement pour ce qu'il reçoit, mais pour ce qu'il souffre. Et quelque souffrance qu'il éprouve, il ne la croira jamais au-dessus de ses fautes. Plus nous avancerons dans la vertu, plus nous posséderons cette puissance de componction. »

ib. n. 4.

LE SACRIFICE  
APRÈS LA GUÉRISON

J.-C. était venu pour abolir les sacrifices anciens, et toutefois il lui ordonne d'offrir le sacrifice prescrit par Moïse, parce qu'il n'avait pas encore établi son sacrifice. Et par là il nous avertit « que, délivrés de la lèpre du péché, nous avons à offrir le sacrifice véritable, le sacrifice du corps et du sang de J.-C., et que nous sommes préparés à l'offrir. »

Beda. in Marc.

Et puisque l'homme doit s'offrir lui-même en union avec le Sauveur, « il faudra, dit S. Ambroise, que l'homme délivré du péché s'offre lui-même à Dieu en sacrifice d'agréable odeur. »

Theophyl. in Luc.

Ambros. ut supr.  
n. 6.

Mais pourquoi le Sauveur ordonne-t-il à cet homme de ne pas

PUBLICATION DU  
MIRACLE MALGRÉ LA  
DÉFENSE DE JÉSUS

publier le miracle dont il a été l'objet ? Ce qui suivit nous fait connaître les motifs de Jésus. **Le lépreux, étant sorti, se mit à publier partout la chose, de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer publiquement dans aucune ville, mais se tenait dehors en des lieux déserts.**

Marr. I.

Jésus voulait attester qu'il était venu prêcher l'Évangile plutôt qu'accomplir des miracles ; il ne voulait point que l'empressement des foules aux miracles nuisit à sa prédication. « Et il estimait davantage, dit S. Ambroise, ceux qui venaient à lui par une foi spontanée que ceux qui croyaient à cause des bienfaits espérés. »

Ambros. nt supr.  
n. 3.

Dans cet ordre donné et si peu obéi, il n'y eut pas, toutefois, dit S. Grégoire, impuissance de la part de Jésus : il voulait apprendre à ses membres qu'ils doivent désirer pratiquer leurs œuvres dans le secret, afin de mieux conserver l'humilité, et leur apprendre aussi que malgré cette humilité, la lumière se fera jour autant que cela sera nécessaire. » « Il savait bien, dit S. Jean Chrysostôme, que son obligé publierait le bienfait reçu. » D'ailleurs, le présent qu'il offrait, son corps rendu à la santé le proclamaient hautement.

Gregor. Moral. I. 19.  
c. 23 n. 36.

Hieron.

Ce contretemps, cette retraite forcée au désert, lui sont encore une occasion de nous enseigner : il nous y enseigne l'amour de la solitude. « Il n'avait pas besoin pour lui de cette retraite : il n'avait pas besoin de se reposer ou de se recueillir en Dieu, puisqu'il était Dieu ; mais il voulait nous enseigner qu'il y a un temps pour le travail et un temps pour une sagesse plus haute. » « Il apprend donc à ses prédicateurs, dit S. Grégoire le Grand, à recueillir dans le repos et la contemplation ce qu'ils donneront au peuple dans leurs enseignements. »

Gregor. Nazianz.  
Orat. 28.

Gregor. Moral. I. 6.  
n. 17.

## CXXXIII

### La guérison du serviteur du Centurion

ENCORE UN MIRACLE  
APRÈS L'ENSEIGNEMENT

Lorsqu'il eut achevé de faire entendre toutes ces paroles au peuple, dit S. Luc, il entra à Capharnaüm. « Voici donc encore, dit S. Jérôme, après l'enseignement le miracle, le miracle qui affermira la doctrine dans l'esprit des auditeurs, donnera pour ainsi dire un corps à ces paroles qui passent, » et continuera lui-même l'enseignement, étant un enseignement en action.

Luc. VII.

Hieron. h. l. Matth.

MIRACLE EN FAVEUR  
DES GENTILS

« Après la guérison du lépreux juif, à la descente de la montagne des béatitudes, Jésus porte ses bienfaits aux Gentils : le Centurion en sera les prémices, et en comparaison de la foi de

cet homme éclairé par Jésus, la foi des Juifs ne paraîtra plus qu'in-  
crédulité. »

Opus imperfect.  
Homil. 23.  
LE MALADE

uc. v. 2.

**Un Centurion avait son serviteur malade : il était paraly-  
sés, sans mouvement, souffrant beaucoup, dit S. Matthieu  
(viii, 6). S. Luc avec son expérience de médecin, ajoute qu'il était  
près de mourir : et son maître y tenait beaucoup. Ce Cen-  
turion était sans doute au service d'Hérode, qui avait réor-  
ganisé son armée sur le modèle de l'armée romaine et avec  
des éléments romains ; il était étranger et probablement romain.**

ib. v. 3.

**Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques-uns  
des anciens des Juifs pour lui demander de venir et de  
sauver son serviteur.**

S. Matthieu se faisant sur les intermédiaires, dit qu'il fit lui-  
même sa demande à Jésus. « Ce que l'on fait par intermédiaire,  
dit S. Augustin, c'est comme si on le faisait par soi-même. »  
S. Luc, plus complet dans son récit, nous dit les intermédiaires  
qu'il emploie dans le sentiment qu'il avait de son indignité. Peut-  
être ces anciens lui offrirent-ils eux-mêmes leurs services : ils  
pouvaient faire valoir auprès de Jésus des motifs que la mo-  
destie lui interdisait de mettre en avant. S. Luc peut-être n'était  
pas sans remarquer dans cet accord un prélude de la réconcilia-  
tion des Juifs et des Gentils.

LES ÉMISSAIRES  
DU CENTURION  
Aug. de Cons. Ev.  
l. 2. c. 20.

ib. v. 4-5.

**Ceux-ci étant venus vers Jésus le priaient avec instance  
disant : Il est digne que vous lui accordiez cela ; car il aime  
notre nation, et il nous a bâti une synagogue. Il est digne,  
disent-ils, et lui il dira qu'il n'est pas digne. C'est le sens humain  
qui parle par la bouche des anciens des Juifs, et c'est déjà un sens  
plus élevé qui parle dans le Centurion. Ces qualités pour les-  
quelles les Juifs le proclament digne de la visite de Jésus, Jésus  
les accepte comme une préparation à la grâce qu'il veut lui  
faire.**

LES MOTIFS  
QU'ILS FONT VALOIR

« Si on peut faire valoir près de Jésus le fait d'avoir bâti une  
synagogue où s'assemblaient les Juifs, combien plus vaudra près  
de lui le dévouement à l'Église ! »

Maxim. Taurin.  
serm. 112.

C'était une de ces âmes religieuses comme on en rencontrait  
quelquefois à ce moment, qui, trouvant dans la religion juive un  
sens profond de la divinité, avaient pour elle du respect et pre-  
naient parfois part à ses pratiques.

Il était bon : l'acte qu'il accomplissait en ce moment en faveur  
de son serviteur le prouve. Si des maîtres traitaient leurs esclaves  
en ennemis, celui-ci traitait le sien comme son enfant. « Sa con-  
dition d'esclave s'effaçait à ce moment devant ses yeux ; et il  
voyait non la perte matérielle qu'il allait faire, mais la souffrance  
de son serviteur. » Ses sentiments sont déjà l'indice des rapports  
nouveaux qui par le Christ vont s'établir entre maîtres et servi-  
teurs. « Le Christ sera aimé dans les serviteurs par les maîtres,

Opus imperf.  
Homil. 22.

ib. et il sera respecté dans les maîtres par les serviteurs. » « Ils sont indignes du nom de chrétien, dit S. Jean Chrysostôme, ces maîtres qui sont pleins de sollicitude pour leurs bêtes de somme malades et qui négligent les maladies de leurs serviteurs. Le Fils de Dieu par pitié pour l'homme s'est fait son égal ; et l'homme sera sans pitié pour celui qui lui est égal par nature. »

Nous retrouvons des vertus analogues en d'autres personnages de la même condition, dans le centurion du crucifiement, dans le centurion Corneille, le converti de S. Pierre, dans le centurion Jules qui traita S. Paul avec bonté (Act. xxvii. 9). « Il représentait, dit Remi d'Auxerre, les prémices des Gentils qui furent préparés par leurs vertus naturelles à recevoir la foi. »

Remig. Cat. sur.

« Et ce pauvre malade, dit S. Ambroise, représentait bien dans son ensemble le peuple des Gentils qui, esclave, affligé de toutes sortes de maladies mortelles, ne pouvait être guéri que par Dieu. »

Ambros. in Luc. l. 5.  
n. 83.

« Les prémices une fois gagnées à J.-C. intercédèrent avec zèle et efficacité pour ceux qui sont encore dans les liens de la maladie. » Avec quelle droiture et quel zèle les premiers convertis des payens s'employèrent à amener au salut leurs concitoyens !

Remig. Cat. sur.

Les anciens du peuple juif vinrent donc à Jésus et intercédèrent pour lui. « Ils auraient pu invoquer, dit S. Jean Chrysostôme, un motif plus puissant que celui qu'ils firent valoir, celui de sa foi en Jésus : mais il y a dans leur cœur un fond d'envie qui les aveugle : ils ne savent voir que leur nation et des motifs tirés d'elle. »

Chrys. Homil. 26  
in Matth. n. 2.

**Et Jésus leur dit : J'irai et je le guérirai.**

Matth. VIII. 7

« On reconnaît dans cette parole, dit S. Basile de Séleucie, celui qui est venu du ciel sur terre chercher ce qui périssait. Mais pourquoi, ô Seigneur, avez-vous été si lent à exaucer la prière de la Chananéenne, de cette mère qui vous suppliait pour sa fille, pourquoi un moment avez-vous repoussé cette mère quand vous exaucez si vite un maître vous implorant pour son serviteur ? C'était un acte de grande sagesse : il voulait faire apparaître aux yeux des Juifs, aux yeux de ce peuple ingrat quelle foi il créait dans l'âme de ces Gentils. Cette foi éclate dans la constance que la Chananéenne oppose à ses retardements, dans l'humilité avec laquelle le Centurion accueille la grâce si vite accordée. Il use de promptitude ou de lenteur suivant les effets qu'il veut obtenir. Comme un navigateur serre ses voiles ou les ouvre au vent, incline le gouvernail à droite ou à gauche, ainsi le maître de tout bien répand ses dons ou les retient pour manifester la foi latente dans les âmes. » En chacune de ses paroles, en chacun de ses actes Jésus a son dessein.

**Et il allait avec eux.**

Luc. v. 5.

Il n'était pas allé avec cet officier royal de Capharnaüm qui l'en priait : et sans qu'on le lui demande, il va avec les messagers du Centurion. « Il va, dit S. Jean Chrysostôme, au-delà des désirs

Basil. Seleuc. Homil.  
in Centurion.

PROMPTITUDE DE  
JÉSUS À ACCÉDER À  
LEUR DEMANDE



qu'on lui exprime ; il ne dit pas : *Je le guérirai* ; mais *j'irai et je le guérirai*. » « Il n'était pas allé de sa personne exaucer la prière de l'officier royal, dit S. Ambroise, pour ne point paraître accorder une déférence à la richesse ; ici, il y va en personne témoignant ainsi les égards qu'il a pour un simple serviteur. Maintenant, tous, tant que nous sommes, esclaves ou hommes libres, nous ne faisons qu'un dans le Christ. »

ib. n. 1.

Quand il voit Jésus se diriger vers sa maison, le Centurion se rappelle sans doute cette guérison opérée à distance ; il s'étonne de sa témérité. **Et comme Jésus approchait de sa maison, il envoya vers lui des amis pour lui dire : Seigneur, ne vous donnez pas cette peine. Je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. Déjà je ne me suis pas trouvé digne de venir à vous. Mais commandez avec une seule parole et mon serviteur sera guéri.** Était-ce le sentiment de son indignité en sa qualité de payen qui le faisait parler ainsi ? C'était plutôt, la suite le prouve, le sentiment profond de la grandeur de celui qui venait à lui.

Ambros. ut supr. n. 84.

HUMILITÉ ET FOI  
DU CENTURION

c. VII. 6-7.

Voulant rappeler à Jésus ce qu'il pourra faire par une seule parole, il lui donne en exemple ce qu'il peut faire lui-même par une parole. Mais avant de dire qu'il commande, il avoue d'abord qu'il obéit. **Je suis un homme placé sous l'autorité d'autres hommes, et ayant sous moi des soldats.** « O âme vraiment sage et humble, dit S. Bernard. Ayant à dire qu'il commandait, il détruit tout orgueil par l'aveu de sa subordination, et il la fait passer en première ligne. » **Et je dis à celui-ci : Va et il va ; à cet autre : viens et il vient ; et à mon serviteur : fais ceci et il le fait.** « Sa foi, dit S. Jérôme, apparaît merveilleusement éclairée, reconnaissant sous le voile de la chair la divinité, » « la divinité dont la puissance, dit S. Jean Chrysostôme, n'est pas comme la sienne subordonnée à une autre puissance ; »

Reda. in Matth.

v. 8.

ib.

Bernard. Ep. 392.

Hieron.

Chrys. Homil. 26  
in Matth. n. 4.

« la divinité, autour de laquelle sont rangées les puissances surnaturelles empressées à accomplir ses ordres, à qui toutes les puissances de la nature, la maladie et la mort elle-même obéissent, comme lui obéissent ses soldats. » « Et, en effet, bien que le Christ parût être dans le monde à cause du mystère de son incarnation, en réalité c'était le monde qui était en lui à cause de sa nature divine. »

ib. et Aug. serm. 68.  
n. 4.

Opus imperfect.  
Homil. 22.

Et c'est pourquoi il ne lui demande qu'une parole, la parole qu'il dit lui-même à son serviteur : Fais ceci. Qu'il dise seulement une parole, et toutes les puissances de la terre obéiront. « Qu'il dise seulement une parole et cette parole qui a créé l'homme pourra le guérir. »

Chrysol. serm. 102.

« Quand Dieu créa l'homme, il ne dit pas à son Verbe, faites, mais *faisons*, afin d'établir l'égalité entre les deux personnes

Chrysost. de incom-  
prehensib. Dei na-  
tarâ. serm. 6.

divines. Quand Jésus commandera, il commandera comme le maître à son serviteur : tout lui est soumis. »

« Il n'a pas entendu Jésus enseigner, il n'a pas vu la guérison du lépreux qui s'est faite tout à l'heure, mais s'il en a entendu parler, sa foi est allée beaucoup plus loin que tout ce qu'il a entendu. Le lépreux s'était présenté lui-même en disant : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir* ; des paroles semblables avaient été dites à de saints personnages, par exemple à Elisée. Le Centurion reconnaît en Jésus non seulement la puissance du miracle, mais une puissance qui n'appartient qu'à la divinité, la puissance de se rendre partout présente et d'agir partout par sa parole. Il est le type des Gentils qui n'ayant eu ni la Loi ni les Prophètes, n'ayant pas vu les miracles de J.-C., par la justice qui agissait au dedans d'eux sont venus au Christ. » Il y avait une vertu qui agissait en cet homme ; c'était cette justice à laquelle la Loi se proposait d'amener les âmes et qu'elle ne pouvait cependant créer ; et il se trouve que cette justice est en cet homme, et il reconnaît en Jésus celui qui commande à la nature. « Et Jésus, dit S. Jean Chrysostôme, ne reprend pas cette parole, au contraire il l'approuve et la loue. »

Opus imperfect.  
Homil. 22.

Chrys. ut supr.  
L'ADMIRATION DE  
JÉSUS

**En entendant cela, Jésus entra en admiration.** Ce sentiment de l'admiration ne s'est pas rencontré souvent dans la vie de Jésus. Mieux que personne il a pratiqué la règle à laquelle un philosophe voulait que l'on reconnût les grandes âmes, le *Nihil mirari*. Quand ses disciples voulaient lui faire admirer depuis le mont des Oliviers les superbes constructions du temple, on sentait que son esprit était ailleurs. Son esprit habitait des régions plus hautes que toutes les merveilles de la terre. Comment pouvait-il entrer en admiration devant les dispositions de cet homme puisque c'était lui-même qui les créait ? « C'était, dit S. Augustin, pour nous enseigner ce que nous devons admirer nous-mêmes. Tous les mouvements qui sont en lui sont, non des actes d'une âme qui se laisse envahir par le trouble, mais d'un maître qui enseigne. »

Luc. VII.

Deux fois dans sa vie, J.-C. manifeste de l'admiration ou de l'étonnement : un étonnement douloureux devant l'incrédulité des habitants de Nazareth ; c'était l'humilité et la bonté dans lesquelles il était venu vers eux qui les rendaient incroyants ; et un étonnement d'admiration devant la foi de ce soldat. Nous savons donc ce que nous devons admirer. « L'or, la royauté, la puissance, dit Origène, sont devant lui comme une ombre qui passe, une fleur qui se flétrit : la seule chose qui soit grande aux yeux de Dieu, c'est la foi : c'est elle que dans ce moment Jésus présente à l'admiration de ses auditeurs. »

**Et se tournant vers les foules qui le suivaient, il dit : En vérité, je vous le dis, en Israël lui-même je n'ai pas trouvé une si grande foi.** « Et, en effet, André avait cru, mais sur la

ih.

Aug. sup. Genes  
C. Manich. l. 1. c. 8.

Origen. vel quisquis  
sacri. Homil. in dive. s.  
Homil. 5.

TEMOIGNAGE QU'IL  
REND A LA FOI DU  
CENTURION

parole de Jean-Baptiste disant : *Voici l'Agneau de Dieu* ; Pierre avait cru, mais instruit par André ; Philippe avait cru, mais en lisant les Ecritures ; Nathanaël confessa qu'il était le Fils de Dieu, mais après avoir reçu un signe de sa divinité. » « Jaire, prince d'Israël, ne dira point : Dites seulement une parole, mais : *Venez vite* ; Marthe et Marie disent : *Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.* » « Et Marthe ajoute : *Je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera*, comme si Jésus était inférieur à Dieu. Il faut que Jésus la reprenne et relève sa foi, lui dise que si elle croit elle verra la gloire de Dieu, et lui fasse comprendre qu'il est la source de la vie. »

Opus Imperfect.  
Homil. 22.

Origen. ut supr.

Chrys. Homil. 26  
in Matth. n. 2.

Cet homme, au contraire, éclairé par la seule lumière de la foi, a compris que Jésus n'avait personne au-dessus de lui, et que d'une seule parole, à distance, il pouvait tout.

« Et cela se faisait, dit S. Basile de Séleucie, les Gentils dans la personne de cet homme venaient à celui qui devait être prêché, avant que la prédication n'existât, avant que Paul n'eût fait éclater son tonnerre dans la milice du Christ, quand Pierre était encore en formation comme un enfant dans le sein de sa mère ; et ce soldat fait cette sublime profession de foi. »

Basil. Selenc. in  
Centurion.

Jésus admirait l'humilité par laquelle il avait mérité cette foi. Le Centurion n'était pas de ces hommes qui croient faire une grâce à Dieu, qui croient que Dieu leur est redevable quand ils ont bien voulu l'invoquer ; il voyait qu'un abîme existait entre l'homme et Dieu et que l'homme ne pouvait faire valoir aucun mérite devant Dieu. « Et en se proclamant indigne, dit S. Augustin, il se rendait digne, digne de recevoir le Sauveur non pas seulement dans sa maison, mais dans son cœur. Mais déjà il ne dirait pas ces paroles avec cette foi et cette humilité, s'il n'avait dans le cœur celui qu'il n'osait pas recevoir dans sa maison. » « Plus il est humble, dit encore S. Augustin, plus il est grand, apte à posséder Dieu, plus il en est rempli. »

Aug. serm. 62. n. 1.

Quanto humillior, tanto capacior, tanto plenior. serm. 77. n. 12.

CETTE FOI MONTÉE  
COMME UN PRÉLUDE

Cette foi est un prélude. et Jésus voit et admire les merveilles qu'une foi semblable accomplira dans le monde. Rappelant une prophétie de Malachie (n. 11), il leur dit : **En vérité, je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, « désignant par là tout l'univers, disait S. Augustin, » et ils s'assoieront au banquet avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux.** Le royaume des cieux était souvent représenté sous la figure d'un banquet, « dont la justice était le pain, la sagesse le breuvage, » « où l'on jouissait de la lumière, de la gloire, de l'allégresse et de la paix éternelles, » avec Abraham, Isaac et Jacob, dont Dieu s'était dit le Dieu, et à qui il avait fait des promesses. Pour participer à ce banquet, il fallait avoir la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Aug. serm. 62. n. 6.  
Al. de Verb. Dom. 6.

Aug. lb.  
Origen. ut supr.

Et les enfants du royaume, c'est-à-dire ceux pour qui le

royaume avait été préparé, « ils étaient les enfants du royaume, dit S. Augustin, parce qu'ils avaient reçu la Loi, que les Prophètes leur avaient été envoyés, qu'ils possédaient le temple et le sacerdoce, qu'ils célébraient en figures toute les choses futures, »

Aug. ut supr.

**Et les enfants du royaume, seront jetés dans les ténèbres extérieures.** Si la salle du banquet est brillamment illuminée, au dehors c'est la nuit, la faim, la soif, le froid, l'abandon ; là il y aura des pleurs, la souffrance sera grande ; et parce qu'on aura conscience de subir ce malheur par sa faute, qu'on s'irritera contre soi-même et que ces regrets seront stériles, il y aura des grincements de dents.

ib. 12.

Raban.

**LA RÉCOMPENSE  
DE CETTE FOI**

Et Jésus dit au Centurion qui, pendant ce temps, s'était peut-être approché lui-même : **Va, qu'il te soit fait selon que tu as cru. Et à l'heure même son serviteur fut guéri.**

ib.

Et ceux qu'il avait envoyés étant retournés chez lui, trouvèrent complètement guéri le serviteur qui était malade.

ib. 13.

Ainsi sa foi reçut sa récompense immédiate. Mais la récompense de cette foi fut plus que la guérison de son serviteur. « Il était venu demander la guérison de son serviteur, et il s'en retourne, dit S. Jean Chrysostôme, mis en possession du royaume des cieux. Jésus lui donne infiniment plus qu'il n'avait demandé, et cela parce qu'il avait eu la foi, nous faisant comprendre que c'est par la foi qu'on entre en ce royaume. »

Luc. VII. 10.

Chrysa. Homil. 26  
in Matth. n. 4.

**J.-C. PRÉLUDANT A  
LA FONDATION DE SON  
ÉGLISE**

Jésus préluait ainsi à la fondation de son Église. « Habitant parmi le peuple Juif, dit S. Augustin, il annonçait que son Église serait répandue en toutes les nations. De même qu'il ne pénétra point dans la maison du Centurion par une présence corporelle, et qu'il opéra cette guérison par une présence de majesté, de même n'étant point né parmi les Gentils, n'y ayant point souffert, n'en ayant pas parcouru les diverses régions, n'y ayant pas accompli de miracles, il a réalisé ce qui avait été annoncé de lui : *Un peuple que je n'ai point connu m'a servi.* Et comment cela s'est-il fait s'il ne l'a point connu ? *Après avoir entendu, il m'a obéi.* » Après avoir entendu parler du Christ par les Apôtres, comme le Centurion en avait entendu parler, par l'effet d'une vertu invisible, comme le Centurion ils sont venus au Christ. Jésus a plus fait par sa présence invisible que par sa présence visible.

Aug. ut supr.

Ps. 17. 45.

**LE CENTURION MO-  
DÈLE DES DISPO-  
SITIONS QUI Y PRÉPA-  
RENT**

Le Centurion nous est un modèle des dispositions par lesquelles l'homme se prépare au royaume de Dieu. Il était homme de bien, respectueux de la religion. C'était un homme d'ordre, sachant obéir. De plus il semble que ce commandement qu'il savait exercer autour de lui, il savait aussi l'exercer en lui, sur ses pensées et ses passions. « On peut voir dans ces hommes à qui il commande, dit Haymon, les pensées bonnes et les pensées mauvaises, les pensées mauvaises à qui nous devons dire de s'en aller,

et les pensées bonnes à qui nous pouvons dire de venir ; dans le serviteur, le corps à qui l'on peut dire d'être soumis à Dieu. C'est ainsi que cet homme se comportait à l'égard de tout ce qui était en lui, et tout lui obéissait. On peut reconnaître dans cet homme les vertus naturelles qu'ont possédées certains des Gentils. »

Haymo. Cat. sur.

Il nous est aussi un modèle des dispositions que nous devons porter dans toutes nos rencontres avec Dieu. « Il est, dit S. Pierre Chrysologue, le type du chrétien qui reconnaît ne pas mériter la présence corporelle du Christ ; mais appuyé sur la parole du Christ et sur sa foi, il voit dans sa guérison l'action du Sauveur. »

Chrysol. serm. 102.

« Quand vous vous nourrissez du corps et du sang du Seigneur, dit Origène, le Seigneur entre sous votre toit : vous humiliant devant lui, dites-lui donc : Seigneur, je ne suis pas digne... » L'Eglise invite les fidèles à redire les paroles du Centurion quand ils doivent recevoir la S<sup>te</sup> Eucharistie.

MODÈLE POUR LA  
RÉCEPTION DE L'EUC  
CHARISTIE

Origen. ut supr.

S. Augustin répondant à la question de savoir s'il fallait communier tous les jours, pour justifier ceux qui avaient un grand empressement à aller à la S<sup>te</sup> table et ceux qui s'en absteinaient par respect, invoquait l'exemple de Zachée qui avait reçu J.-C. avec joie et l'exemple du Centurion qui alléguait son indignité. « L'un et l'autre, disait le S. docteur, ont honoré le Sauveur : tous deux gémissaient sous le poids de leurs péchés, et tous deux ont obtenu miséricorde. »

Aug. Ep. 54. ad  
inquisit. Januar. c. 3.

Et S. Thomas d'Aquin, s'appuyant sur l'exemple allégué par S. Augustin, disait : Deux dispositions sont nécessaires à celui qui reçoit ce sacrement, le désir de l'union à J.-C. qui vient de l'amour, et le respect dû au sacrement qui fait partie du don de crainte. La première disposition attire à la communion quotidienne, la seconde en éloigne. Donc si quelqu'un reconnaît que par la communion quotidienne l'amour s'accroît sans que le respect diminue, celui-là devrait communier tous les jours : que si au contraire le respect diminuait sans que l'amour augmentât, il faudrait s'abstenir quelquefois pour pouvoir s'approcher ensuite avec plus de respect et de dévotion.

D. Th. l. 4. sentent.  
Dist. 12. q. 3. a. 1.

**La résurrection du fils de la veuve de Naïm.**

LA VILLE DE NAIM

C'était peu de temps après, nous dit S. Luc, peut-être le lendemain. Jésus allait à une ville appelée Naïm. Naïm, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours, se trouvait à une journée de marche de Capharnaüm. Son nom signifie *la belle*; et en effet, assise sur le versant septentrional du petit Hermon, elle avait devant elle, au nord, la vaste plaine d'Ésdrelon, plus loin les collines boisées de la Galilée, et dans le lointain les sommets neigeux du grand Hermon et du Liban. Près de Naïm, on voit Endor où Saül consulta la pythouisse avant la bataille de Gelboë (1 Reg. XXVIII, 7), et de l'autre côté Sunam où Elisée ressuscita un mort (IV Reg. IV, 36).

Luc. VII. 11

Et ses disciples allaient avec lui ainsi qu'un foule nombreuse. Il y avait, dit Bède, dans cette affluence une permission de Dieu qui voulait donner à ce nouveau miracle des témoins nombreux.

ib.

Beda. in Luc.

« Jésus nous apparaît accomplissant des œuvres toujours plus parfaites, dit S. Grégoire de Nysse. Hier c'était la guérison du serviteur de Centurion, dont la maladie était incurable; aujourd'hui c'est la résurrection d'un mort. Par ses œuvres, plus encore que par ses paroles, il nous amène à l'idée de la vie et de la résurrection. »

Gregor. Nysse.  
de animâ et resurrect.

« Jésus avait accompli les miracles précédents sur la prière qui lui en avait été faite: ici, il agira sans qu'on le lui demande. » Il est facile de comprendre qu'il est venu à point pour cela.

Cyriil. Cat. Græc. PP.

FUNÉRAILLES  
EMOUVANTES

Et comme il approchait de la porte de la ville.... Comme la plupart des villes de la Palestine. Naïm avait une enceinte de murailles et on y entrait par une porte fortifiée. **Voilà qu'on emportait un mort...** C'était probablement le soir, les enterrements se faisant habituellement après le coucher du soleil. Les deux cortèges se rencontrèrent là, le cortège de la vie et le cortège de la mort, le cortège qui environnait Jésus plein de joie et d'espérance, et le cortège qui suivait ce cadavre rempli de tristesse et de stupeur; probablement la foule qui accompagnait Jésus se

ib. 12

rangea pour laisser passer le mort. C'était un jeune homme, **fil unique de sa mère, et celle-ci était veuve.** « En ces quelques brèves paroles, dit S. Grégoire de Nysse, nous voyons toute la grandeur de cette infortune : la mère était veuve, elle ne pouvait plus espérer d'autre enfant, plus personne sur qui elle put reposer son regard ; il avait été toute la vie et toute la joie de sa maison ; elle n'avait allaité et élevé que celui-là ; tout ce qu'elle avait eu de doux et de cher sur terre, c'était lui. » C'était lui qui aurait dû un jour lui fermer les yeux, et on le portait en terre ! Aussi **une grande foule de la ville était là avec elle.**

Gregor. Nyss. de homin. opific. c. 25.

ib.

Le défunt était porté sur un brancard, couvert d'un linceuil mais le visage à découvert. La mère marchait devant, la foule était derrière. **Lorsque le Seigneur eut vu cette femme, il fut grandement ému de compassion pour elle.** « Quel contraste, dit S. Fulgence, entre ces deux cortèges, celui qui entrait et celui qui sortait. Celui qui a préparé pour ses fidèles la cité d'en haut, la Jérusalem céleste, venait dans cette cité ; et cette femme sortait de sa cité accompagnant son fils défunt.

COMPASSION DE JÉSUS

ib. 13.

« Les Apôtres et les Anges joyeux accompagnaient Jésus, et cette femme était accompagnée d'une foule qu'elle remplissait de son deuil. »

Fulgent., vel quis-  
quís auct. serm. de  
unico filio viduæ. in  
app. serm. 62.

Cette rencontre n'était pas fortuite : elle avait été ménagée pour annoncer de grandes vérités. « Le Centurion lui avait dépêché des envoyés : Jésus n'attendait pas de cette femme pareille ambassade : elle était absorbée par les derniers devoirs qu'elle rendait à son fils. » Mais Jésus pensait à elle.

« Il était touché de compassion à la vue de ce fils unique étendu dans son cercueil : fils unique de sa mère, il devait un jour être étendu sur la croix.

« Il devait un jour, sortant de sa cité, accompagné d'une foule qui insulterait à ses souffrances, opérer le salut de tous les hommes. »

ib. passim.

Il rencontrerait là une autre mère, la sienne, qui serait dans une douleur plus grande encore, que l'on appellerait la mère des douleurs, qui assisterait à la mort sanglante de son fils unique, et à qui il confierait tous les hommes rachetés par cette mort.

C'est pour tout cela que le cœur de Jésus *était grandement ému sur cette mère, et il lui dit : Ne pleure pas.* Que de fois nous avons dit cette parole à ceux qui pleuraient leurs morts ! Nous ne pouvons la dire avec efficacité que quand nous pouvons leur montrer J.-C. s'approchant d'eux, la vie touchant le cercueil comme ici.

SA PAROLE A LA MÈRE

v. 14.

**Il s'approcha et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent.** Il y avait dans le geste du Sauveur une autorité sur laquelle les porteurs ne pouvaient se méprendre. « Il voulait, dit

Chrys. Cat. Græc.  
PP.

S. Cyrille, en touchant ce cercueil, montrer l'efficacité de sa chair sacrée pour notre salut, de cette chair qui est unie au Verbe, qui reçoit une vertu vivificatrice de celui qui possède toute puissance, et qui, comme le fer plongé dans le feu s'imprègne de ce feu et le communique, devient par cette union au Verbe source de vie et remède contre la mort. »

Cyrril. Cat. Græc. PP.  
ex l. 4 in Joan.

SA PAROLE AU MORT

**Et il dit au jeune homme : Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi.** « Jeune homme ! que d'espérances avaient été renfermées dans ce nom et s'étaient évanouies ! C'était la vie dans sa première fleur ; il avait été l'orgueil et la joie des regards maternels : il songeait déjà peut-être à ses fiançailles, il était l'unique rejeton de sa race : c'était lui qui devait être le bâton de vieillesse de sa mère et qui devait continuer la souche des ancêtres. » Et tout cela avait été détruit par cette puissance inexorable qui est la mort. Mais voilà que tout revit sous l'action de cette voix qui dit : *Je te l'ordonne, lève-toi.*

ib.

Gregor. Nyss.  
ut supr.

LA RÉSURRECTION

**Et celui qui était mort se leva sur son séant.** « Il n'y a aucun retard quand c'est Dieu qui parle, car la puissance divine est irrésistible, » dit Tite de Bostra. « On ne réveille pas plus facilement quelqu'un de son lit que J.-C. ne réveille de la mort, » dit S. Augustin : Jésus parle en maître à ceux qui sont dans la mort, pour lui ils ne sont qu'endormis.

v. 15.

Tit. Bostr.

Nemo tam facile  
excitat in lecto quam  
Christus in sepulcro.  
Aug. serm. 98, n. 2.

SON INSTANTANÉITÉ

Avec quelle facilité et quelle autorité J.-C. a accompli son miracle ! « Elie et Elisée voulant ressusciter un enfant, se mettent en prière, ils s'inclinent sur le petit corps comme pour lui communiquer quelque chose de leur vie : Pierre, pour ressusciter Tabithe, se met à prier ; mais Jésus ne procède pas ainsi : celui qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, parle aux morts comme aux vivants. »

Tit. Bostr.

Theophyl. h. l.

**Et le jeune homme se mit à parler.** « S'asseoir et parler, c'était une preuve que le retour à la vie était complet. » Plus jeune, la fille de Jaïre aussitôt après sa résurrection, se mit à manger.

Albert. M.

**Et Jésus le donna à sa mère.** C'était vraiment un don qu'il lui faisait, car en l'arrachant à la mort, il l'avait fait sien. « En même temps qu'il affermit notre foi en sa puissance divine, dit Bède, il nous donne un modèle à imiter de la compassion que nous devons avoir pour les affligés. »

v. 16.

Beda. in Luc.

IMPRESSION PRODUITE

**Et tous furent saisis de la crainte.** La crainte est le premier effet que produit un grand miracle : l'homme est saisi de crainte quand il se trouve en face de la puissance infinie. Mais il y avait en ce miracle une telle bonté que bientôt la crainte fit place à la joie et à la reconnaissance, **et ils glorifiaient Dieu, disant : Un grand prophète est apparu parmi nous.** Seuls les grands Prophètes, les grands envoyés de Dieu comme Moïse, Elie, Elysée, avaient accompli des miracles de ce genre ; évidemment Dieu

ib.



était venu apporter à son peuple des preuves de sa bienveillance :

ib. *Dieu a visité son peuple.*

v. 17. **Et le récit de ce fait se répandit dans toute la Judée et tout le pays d'alentour.**

v. 18. **Et les disciples de Jean, qui était alors le prisonnier d'Hérode, lui racontèrent toutes ces choses, non peut-être sans une nuance de jalousie; et ce dernier miracle ne fut pas étranger à l'ambassade que Jean députa à Jésus.**

Plus que tous les autres miracles de Jésus, les résurrections opérées par Jésus sont riches en enseignements. Les Pères voient dans les trois morts ressuscités par J.-C. le symbole des trois sortes de pécheurs qu'il ramène à la vie. Dans la fille de Jaïre qu'il ressuscite dans l'intérieur de la maison, ils voient l'image de l'âme dont la faute est demeurée secrète; en Lazare, mort depuis quatre jours, l'image du pécheur invétéré. En celui-ci ils voient le pécheur qui vient de succomber, mais dont la faute est publique: il est là exposé aux yeux de tous.

Aug. serm. 98. n. 5.

QUE FIGURE  
CE JEUNE HOMME ?

Et déjà il est porté en terre. Nous sommes portés en terre quand nous nous laissons emporter par nos passions, par nos ardentes convoitises, par l'ambition plus froide et non moins violente, par la paresse, que nous laissons la passion prendre la place de la raison. Ce sont là les porteurs des funérailles de notre âme.

Ambros. in Luc.  
l. 5. n. 90.

Le corps au lieu d'être un instrument n'est plus pour l'âme qu'un tombeau.

Les porteurs sont aussi, dit Bède, les faux amis qui entraînent au péché. Sous des dehors de dévouement, ils conduisent à la mort.

Et la pauvre âme est insensible à son état, se laissant emporter aux abîmes.

Mais si vous n'avez plus conscience de votre état, ô pauvres pécheurs, au moins n'écartez pas de vous l'Église, votre mère: laissez-là prier pour vous.

Fleat pro te meter  
Ecclesia. Ambros. ib.  
n. 92.

CETTE MÈRE

Vous la reconnaissez dans cette femme éplorée. « Oui, dit S. Ambroise, cette femme entourée de cette grande foule, qui, par ses larmes, obtient la résurrection de son fils, est plus qu'une femme ordinaire. »

ib. n. 69.

« C'est l'Église, dit Bède, l'Église qui, comprenant en elle des membres nombreux, est cependant, à cause de l'unité de ses sentiments, une personne unique, une vraie mère. Avec S. Paul ne vous dit-elle pas tous les jours: *Mes chers petits enfants, vous que j'enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous?* »

Beda. in Luc.

« Elle paraît veuve, car son époux est absent; il a fallu qu'il mourût pour que les âmes fussent rachetées. »

id.

Et elle pleure sur les pécheurs comme une mère pleure sur la

mort d'un fils unique, car l'Eglise aime chacun de ses enfants comme un fils unique.

Ambros. n. 92.

ib.

Brano Segno.

Columba cujus genu  
mitu peccata solvan-  
tur.

Religiosi officium  
est lugere. Bernard.  
Ep. 105.

« Nous sommes ses entrailles, dit S. Ambroise. nous faisons partie de sa vie, nous sommes de sa chair et de ses os. Et elle voit ceux qui lui appartiennent ainsi emportés en terre par des fautes mortelles. » « Toutes les fois qu'un de ses enfants tombe dans le péché mortel, c'est un mort que l'on emporte loin d'elle. » Oh ! les larmes de l'Eglise, qui en dira l'amertume ! Oh ! les gémissements et les prières de l'Eglise pour les pécheurs, qui en dira l'abondance ! L'Eglise seule pleure sur les pécheurs pendant que les autres les portent en terre. Elle est cette colombe dont les gémissements obtiennent le pardon des péchés. Il y a des âmes qui lui appartiennent plus particulièrement, vouées qu'elles sont au culte de Dieu, et elle leur donne pour office de pleurer les péchés du monde.

« Ne faudrait-il pas, ajoute S. Ambroise, que la foule, touchée des larmes de cette mère, vint la consoler et l'assister ? » Et souvent il arrive que la foule rit des larmes de l'Eglise.

J.-C. RESSUSCITANT  
LES AMES

Et Jésus lui dit : *Ne pleure pas*, non qu'elle ait tort de pleurer, puisque ce sont ses larmes qui ont touché le cœur du Sauveur, puisqu'elle peut dire avec plus de vérité que David : *C'est la voix de mes larmes qu'il a entendue*. Il lui dit de ne pas pleurer parce que la résurrection est proche.

Ps. 6. 9.

Quand J.-C. toucha le cercueil, les porteurs s'arrêtèrent. Oui, les porteurs de ces affreuses funérailles, comme les appelle S. Ambroise, ces passions qui paraissaient invincibles, au contact de Jésus cessent de nous emporter. « La conscience touchée de la crainte du jugement suprême, dit Bède, revient à elle, elle surmonte les entraînements charnels, elle résiste aux flatteurs, elle répond à la voix du Sauveur. »

*Il s'assit sur son séant*, symbole de l'âme ressuscitée qui est prête à entendre le Sauveur aussi longtemps qu'il voudra lui parler.

*Et il commença lui-même à parler*. Quelles paroles fit-il entendre sinon des paroles de louanges et d'actions de grâces ? Voilà les paroles qui naissent comme d'elles-mêmes dans l'âme ressuscitée par Jésus. Quelle joie ce fut pour ce jeune homme de se retrouver plein de vie sur ce brancard funèbre avec lequel on le portait en terre ! Elle éprouve des joies plus profondes encore cette âme qui, sortie de la hideuse mort du péché, se sent revivre de la vie surnaturelle, et ouvre à nouveau les yeux à la lumière d'en haut.

*Et Jésus le rendit à sa mère*. Jamais on n'appartient plus complètement à l'Eglise que quand on a été relevé du péché par J.-C. S. Augustin, qui avait été ramené à la vie chrétienne par les

Acerbi illius fune-  
ria portitores. Am-  
bros. n. 90

Reda. Ia Inc.

larmes de sa mère (1), donnait comme en-tête à l'une de ses lettres ces mots : Augustin, serviteur de J.-C. et de son Eglise. Et dans la reconnaissance où il était d'avoir été ramené à la vie par J.-C., il disait : Depuis que J.-C. m'a racheté, je ne suis plus à vendre. Ressuscité par J.-C. je ne dois plus me laisser mourir.

Redemptus à Christo jam non sum venditiss. Aug. Confess. l. 7.

Et il y a dans ces résurrections, pour l'Eglise, une immense joie. Grande fut la joie de cette mère qui reçut Jésus, son fils, plein de vie. Non moins grande et plus profonde encore est la joie de l'Eglise quand elle voit revivre ses enfants que le péché possédait. « Tous les jours, dit S. Augustin, elle se réjouit de ces résurrections spirituelles. On pleure dans le monde sur la mort temporelle ; seule l'Eglise s'occupe de la mort spirituelle et seule elle la pleure. Seul celui qui peut ressusciter les morts va au devant d'eux » et c'est de lui que l'Eglise les reçoit.

Aug. serm. 98. Alias de Verb. Dom. 44. n. 2.

Il y a pour chacun de nous, dans cette résurrection, une espérance de grand prix. Ce cercueil dans lequel ce jeune homme était porté est un symbole. « Ce bois desséché, dit S. Ambroise, était le symbole de notre vie ; aussitôt qu'elle est touchée par J.-C. elle reprend de la vigueur : il y avait là une annonce que ce serait par le bois de sa croix que J.-C. donnerait le salut aux peuples. » « Et maintenant, dit un Père, notre cercueil devient un autel, notre mort devient un sacrifice, et l'action par laquelle on nous porte en terre, une oblation. »

Ambros. ut supr. n. 90.

In filium viduæ. int. op. S. Chrysost. T. 10.

Devant ces merveilles, la foule du peuple chrétien loue Dieu de ce qu'il a visité son peuple en envoyant son Verbe non plus seulement sur terre, mais dans les cœurs, et de ce qu'il nous a ainsi armés contre la mort.

Beda. in Luc. Ambros. n. 92.

## CXXXV

### Le message de Jean-Baptiste : témoignage de Jésus sur Jean.

Jean, pendant qu'il était en prison, ayant appris les œuvres de J.-C., lui envoya deux de ses disciples, lui dire : **Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?**

Math. XI. 1-3.

Pendant que Jean était en prison, ses disciples lui avaient raconté les œuvres que Jésus accomplissait ; et leur récit n'avait pas sans doute été exempt de cette envie dont ils avaient plus

LES DISCIPLES DE JEAN ET LES MIRACLES DE JESUS

(1) Au jour de la fête de S<sup>te</sup> Monique on lit l'Evangile de la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

Beda. in Luc.

d'une fois donné des preuves. Jean eut la pensée d'adresser lui-même ses disciples à Jésus, afin qu'ils sussent si l'on était au terme si longtemps attendu.

L'attente était vive. Les promesses que Dieu avait faites à son peuple, les misères dont on souffrait, les annonces des Prophètes avaient surexcité les âmes. Malachie, le dernier des Prophètes, avait dit : *Le voici, il vient, dit l'Éternel*. Il fallait que les disciples de Jean sussent si Jésus était celui que l'on attendait.

Malach. II  
4.

Cet épisode dut produire sur les esprits une profonde impression, car S. Matthieu et S. Luc le reproduisent en termes à peu près identiques.

LA PENSÉE DE JEAN  
EN ENVOYANT SES  
DISCIPLES

« Mais comment se fait-il, dit S. Grégoire, que Jean prophète, et plus que prophète, Jean qui a dit du Seigneur, venant à son baptême, cette parole, *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché du monde*, fasse demander à Jésus s'il est ce lui qu'on attend ? Peut-il ne pas connaître celui qu'il a proclamé avec tant d'éclat dans ses prophéties et dans le baptême qu'il lui a conféré ? »

Gregor. Homil. 6  
in Ev. n. 1.Ità Tertull. adv.  
Marcion. l. 4. c. 18.

La foi de Jean aurait-elle subi une défaillance ? Était-il étonné que celui qu'il avait annoncé comme le juge venant avec son van à la main s'attardât en des miracles de miséricorde ?

Hieron. Gregor. Beda.

Ou bien, comme l'ont pensé quelques Pères, Jean sachant qu'il devait bientôt quitter ce monde, faisait-il demander à Jésus s'il viendrait bientôt juger les enfers, et s'il fallait y annoncer sa venue ? Toutefois, dit S. Cyrille, nulle part dans les Ecritures nous ne trouvons trace de cette opinion. Jean parle de *celui qui doit venir*, et celui qui devait venir c'était le Messie attendu.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

Le Précurseur, dit S. Jean Chrysostôme, était le prédicateur de la pénitence ; et dans les enfers il n'y a pas de place pour la pénitence : après la mort, c'est le jugement et la peine : le Précurseur n'avait rien à faire dans les enfers.

Chrys. Homil. 36  
in Matth. n. 3.

« Il est impossible, continue le même Docteur, d'admettre que le courage ou la foi de Jean aient subi dans sa prison une défaillance. Il ne craignait pas la mort, lui qui s'était exposé à la mort en reprenant Hérode avec tant de courage ; il n'attendait pas sa délivrance. La question qu'il pose à Jésus ne peut venir du doute ou de l'ignorance. »

ib. n. 1.

« Cet homme, dit l'*Opus imperfectum*, était plus qu'un homme, c'était un ange, ainsi que les Prophètes l'avaient nommé ; son corps était en prison et son âme était au ciel. Il regardait comme un bienfait la peine qu'Hérode lui faisait subir... Et dans sa prison, il était moins occupé de sa mort prochaine que du salut de ses disciples. »

Opus imperfect.  
Homil. 27.

« Il avait remarqué, dit S. Jean Chrysostôme, que ses disciples,

cédant à l'envie, se tournaient contre Jésus. Ils ne savaient pas ce qu'était Jésus; ils croyaient qu'il n'était qu'un homme, tandis qu'ils croyaient Jean plus qu'un homme. Se sentant au moment de mourir, il voulait donc les rattacher à Jésus. S'il leur avait dit : Allez à lui, il est plus que moi, ils auraient attribué cette parole à son humilité. Il veut que les faits parlent et disent la différence qui existe entre lui et Jésus. Il lui envoie donc les deux disciples qu'il croit les plus aptes à comprendre. »

Chrys. ut supr. n. 2.

J.-C. SEUL POUVAIT  
DIRE CE QU'IL ÉTAIT

Jésus seul pouvait dire ce qu'il était. Jean voyait la tendance qui allait égarer les Juifs au sujet du Messie, tendance que subissaient ses disciples; il voyait l'idée trop matérielle qu'ils s'en faisaient: il attendait donc de Jésus qu'il fit lui-même apparaître à leurs yeux le véritable idéal Messianique. « Et Jésus entre dans sa pensée, dit S. Jean Chrysostôme. Il ne dit pas: Je suis celui que vous attendez; il fait parler les faits eux-mêmes. Les Juifs ne pourront lui dire qu'il se rend lui-même témoignage. » Ces faits qui parlent seront en même temps une révélation du Messie.

ib.

« Un bon chef de famille, attendant des hôtes, leur prépare un banquet. » Le banquet préparé par Jésus à ces envoyés sera digne de lui.

Opus imperf. ut supr.

**A cette heure même, dit S. Luc, il guérit plusieurs personnes de maladies, de plaies et d'esprits mauvais, et il fit don de la vue à plusieurs aveugles.**

. VII. 21.

**Et répondant, il leur dit: Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent.**

h. v. 22.

LA RÉPONSE DE JÉSUS

. XXXV.  
4-6.

« C'était, dit Théophylacte, l'accomplissement littéral des paroles d'Isaïe annonçant la venue de Dieu sur terre. » Cette union du miracle et de la prophétie constituait une preuve frappante.

Jésus ajoute un trait qui lui était cher, et qui avait été annoncé aussi, quoique moins explicitement, par Isaïe (LXI.1) : **Les pauvres sont évangélisés.**

« L'Évangile est annoncé, dit S. Jérôme, à ceux qui sont pauvres en esprit, et à ceux qui sont pauvres en réalité, de sorte que, devant l'Évangile, il n'y a plus de différence entre les riches et les pauvres; voilà qui prouve la mission du Maître: devant lui, tous ceux qui voudront être sauvés seront égaux. »

Hieron. h. l.

Arrêtons-nous à pénétrer le sens spirituel, comme dit S. Ambroise, de ce message de Jean à Jésus.

« Jean, dit S. Ambroise, représentait la Loi, la Loi qui annonçait et préparait le Christ. » « Il était, dit S. Augustin, le trait d'union entre les deux Testaments... Jésus, lui-même, le déclarait quand il disait: *La Loi et les Prophètes ont été jusqu'à Jean.* Il est encore dans ce qui est ancien et il annonce ce qui est nou-

IL SE MONTRE LA  
PLÉNITUDE DE LA LOISustinet personam  
vetustatis et præco-  
nium novitatis.  
Aug. serm. 293. n. 2.

veau. A cause de sa place dans le monde ancien, il naît de parents âgés ; et à cause du rôle qu'il doit remplir à l'égard de l'ordre nouveau, il est déclaré Prophète dès le sein de sa mère. »

La Loi avait été donnée pour annoncer le Christ. « Dans l'Exode, dit S. Ambroise, elle avait annoncé la grâce du baptême par le passage de la Mer rouge et par la nuée ; la nourriture spirituelle par l'Agneau pascal ; la source éternelle de vie par la pierre d'où sortait l'eau vive ; la rémission des péchés dans le Lévitique, et en Josué la terre promise. Et tout cela était représenté dans le témoignage de Jean-Baptiste. »

« Mais comme Jean, la Loi était captive, arrêtée par les puissances de ce monde, captive dans la conscience des hommes. Seule, elle ne pouvait rendre un témoignage complet de la venue du Sauveur et de sa Résurrection. Jean envoie donc ses disciples au Sauveur pour recevoir des lumières nouvelles, car le Christ est la plénitude de la Loi ; et Jésus, par des faits, des faits plus éloquents que la parole, par sa croix et sa Résurrection, répandra la lumière sur toute la Loi. »

Ambros. in Luc. l. 5.  
n. 94-95, trad. abrég.

« La foi commence dans l'Ancien Testament et s'achève dans le Nouveau. Elle ne pouvait être parfaite que dans l'Évangile qui annonce le Christ comme étant venu, tandis que la Loi annonçait le Christ comme devant venir. C'est pourquoi le Sauveur répond à l'interrogation qui lui est faite sur lui par des actes plutôt que par des paroles. Ces actes avaient été annoncés par les Prophètes. *C'est le Seigneur, disait le Psalmiste, qui relève ceux qui sont brisés, qui délivre ceux qui sont enchaînés, qui éclaire les aveugles. Celui qui fait ces choses c'est le Seigneur qui régnera éternellement.* C'étaient là les signes d'une puissance divine, et en les accomplissant Jésus prouvait que Dieu était sur terre. »

Ps. 148

« Avant l'Évangile ces signes n'avaient pas existé, ou bien ils étaient rares. Que Tobie eût recouvré la vue, c'était un exemple unique, et cette guérison fut le fait d'un Ange. »

Elie ressuscita un mort, mais après avoir prié et pleuré, tandis que Jésus commandait. Elisée guérit un lépreux, mais ce fut moins par la puissance de son commandement que par la vertu du sacrement qu'il annonçait. Il multiplia la farine d'une pauvre veuve, mais il ne s'agissait que d'une seule personne, et cette multiplication se faisait encore par la vertu d'un sacrement qu'elle figurait. » Devant les miracles accomplis par Jésus, il était facile aux disciples de Jean de voir que la Loi était arrivée à son terme et que le Messie était au milieu d'eux.

Ambros. ib.  
n. 97. 99. 100. 101.

LE DERNIER TRAIT :  
CEUX QUI SE SCANDALISENT DE JÉSUS

Et Jésus ajoute un trait qui avait été aussi annoncé par Isaïe, qui était comme le couronnement de sa physionomie et qui était un avertissement à l'adresse des disciples de Jean. **Et bienheureux est celui qui ne se scandalise pas en moi.**

Matth. XI  
Luc. VII.

Isaïe (VIII. 14) avait annoncé que le Dieu d'Israël serait une cause

I. Cor. I. 23

de sanctification et aussi une pierre d'achoppement et de scandale à plusieurs. « Et en effet, dit S. Grégoire, ce fut un grand scandale pour l'esprit des infidèles quand on vit mourir sur la croix celui qui avait accompli tant de miracles : *Nous prêchons Jésus crucifié qui est un scandale aux Juifs*. Dans ce moment Jésus annonçait clairement l'abjection de sa mort. Il disait : J'accomplis des merveilles, mais j'accepte l'humiliation : c'est à cause de vous que j'accepte l'humiliation, que je vais à la mort, et à cause de cela il ne faut pas que des hommes méprisent ma mort après avoir admiré mes miracles. »

Gregor. Homil. 5  
in Ev. n. 1.

*Et bienheureux est celui qui ne sera pas scandalisé en moi.* « Bienheureux celui qui ne regardera pas la faiblesse apparente, et ne s'en prévaut pas pour nier la divinité qui y habite, mais qui saura, dans ces miracles, reconnaître le vrai Dieu. »

Chrysost. vel quis-  
quis auct. serm. in  
sanctam Crucem, inter  
op. S. J. Chrys. t. 8.

Bienheureux surtout ceux qui sauront reconnaître le Dieu sur la croix. « La plénitude de la foi, dit S. Ambroise, c'est la croix du Seigneur, sa mort et sa sépulture. C'est à cause de cela qu'il ajoute cette parole... La croix peut être un sujet de scandale et cependant il n'y a pas de plus grand témoignage de la divinité du Christ : rien ne l'élève plus au-dessus de l'humanité que de s'être offert lui-même, victime unique pour le salut du monde. » Bienheureux ceux qui sauront pénétrer dans ce mystère !

Ambros. ut supr.  
n. 101-102.

Les disciples de Jean étaient encore bien loin de cette doctrine : ils se scandalisaient de Jésus : c'est pourquoi Jésus, tout en énonçant une des grandes lois de la religion nouvelle, leur donnait un avertissement qui n'était compris que d'eux seuls.

Chrys. Homil. 36  
in Matth. n. 2.

« La réponse aux envoyés de Jean avait été complète, dit S. Jean Chrysostôme ; mais il fallait aussi pourvoir aux besoins de la foule qui pouvait, de cette démarche, tirer des conclusions erronées, se demander comment celui qui avait rendu à Jésus un témoignage si éclatant pouvait être maintenant dans le doute. La prison aurait-elle affaibli son courage ? En serait-il arrivé à se contredire ? »

Chrys. Homil. 37. n. 2.

Jésus répond à tout cela, « et en même temps il établit que ce n'est pas à Jean que s'appliquent ces paroles, *Bienheureux celui qui ne se scandalise pas de moi.* »

Hilar. Comm. in Matth.  
c. 11. n. 4.

**Lorsque les envoyés de Jean furent partis...** Jésus voulait éviter toute apparence de flatterie à l'égard de Jean ; il voulait aussi prouver à ses auditeurs qu'il connaissait leurs pensées secrètes, leur montrer, dit S. Augustin, que l'Esprit de Dieu n'avait pas abandonné son serviteur dans sa prison. Comme leurs doutes ne viennent pas de la malice, mais de l'ignorance, il ne leur dit pas comme aux Pharisiens : Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Il rendra témoignage à Jean et ce témoignage il le rendra par eux-mêmes, par les actes qu'ils ont accomplis à

LE TÉMOIGNAGE  
DE J.-C. SUR JEAN  
Chrys. ut supr.

Aug. serm. 66. n. 4.

Chrys. ut supr.  
JEAN SERAIT-IL  
UN ROSEAU ?

l'égard de Jean. **Jésus se mit à parler de Jean à la foule: Qu'êtes-vous allés voir au désert?** Il leur rappelle ce merveilleux enthousiasme qui les emportait de leurs villes et de leurs bourgades au désert. Et quel pouvait en être l'objet? **Un roseau agité par le vent?** « Le roseau, dit S. Hilaire, ce serait l'homme qui a des apparences, ces apparences qui constituent la gloire mondaine et qui, au dedans de lui, est vide de la vérité, dont les dehors ont de l'éclat et dont l'intérieur est nul, qui s'incline aux souffles du dehors, aux souffles des démons, qui n'a aucune consistance parce qu'il est creux. »

Luc. VII. 24.

ib.

Hilar. C. 11. in Matth.  
n. 4.

« Nous sommes des roseaux, dit S. Ambroise, sans aucune racine en terre ferme; et si une légère brise de succès se lève sur nous, voilà que dans une agitation déréglée nous nous mettons à frapper le prochain; impuissants à nous soutenir, nous sommes facilement malfaisants à autrui. Les roseaux se plaisent sur les cours d'eau, de même nous nous plaisons à toutes ces choses de la terre qui sont dans un flux perpétuel. »

« Cependant que quelqu'un arrache ce roseau, qu'il le dépouille de ses feuilles inutiles, comme il nous est recommandé de dépouiller le vieil homme et ses actes, qu'on le taille, qu'on l'adapte à la main du scribe rapide, le roseau ne sera plus un roseau, mais un instrument pour écrire les préceptes de Dieu. »

Ambros. in Luc. I. 3.  
n. 104 et 105.

Quel que soit l'usage que Dieu peut faire d'un roseau, « pouvait-on croire que Jean fut un roseau, s'inclinant à droite et à gauche au gré du vent, affirmant hier que Jésus était le Christ et demandant aujourd'hui s'il l'était? Je sais, disait Jésus, par quel esprit il agit. » Une telle foule serait-elle accourue pour voir un roseau?

Tit. Bostr.

SON MÉPRIS  
DE L'ÉCLAT EXTÉRIEUR

**Mais qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu d'habits somptueux?** On s'empresse pour voir les hommes environnés d'éclat extérieur. mais ce n'était point le cas. **Ceux qui portent les habits somptueux et vivent dans les délices sont dans les palais des rois.** C'était ces courtisans qui flattaient le géôlier de Jean-Baptiste. « Si Jean avait voulu jouir de ce luxe, il lui aurait suffi de se taire... Mais comment cet homme, si au-dessus des choses de la terre, aurait-il pu se démentir? » Et la foule elle-même, par son empressement, affirmait que Jean, vêtu de sa tunique de poils de chameau, était plus grand que les courtisans d'Hérode.

v. 25.

ib.

Chrys. ut supr.

LA PLACE DE JEAN  
PARMI LES PROPHÈTES

Qu'était-il donc? **Un prophète? Oui, en effet, et plus qu'un prophète.** « Car l'office d'un prophète est de prédire ce qui doit arriver et non de montrer l'accomplissement des choses: Jean a annoncé celui qui devait venir et il l'a montré présent. » « Si la grande gloire des prophètes a été d'annoncer J.-C., à quel autre prophète a-t-il été donné de reconnaître Dieu dès le sein de sa mère? Les prophètes méritaient le don de prophétie par la

v. 26.

Gregor. Homil. 6.  
in Ev. n. 5.



sainteté de leur vie : à quel autre prophète a-t-il été donné de posséder, avant sa naissance, le don de prophétie ? Le prophète reçoit sans cesse de Dieu les dons qu'il possède : quel prophète a eu la gloire de conférer le baptême à Dieu ?... Les fonctions d'un prophète sont de prophétiser sur Dieu : quel prophète a eu la gloire que Dieu prophétise de lui ? »

Opus imperfect.  
Homil. 27.

Il était plus qu'un prophète, car il était la fin des prophètes. **C'est celui dont il était écrit : Voilà que j'envoie mon Ange devant votre face, et il préparera votre voie devant vous.**

Ambros. in Luc. l. 5.  
n. 109.

v. 27.

« Jean, qui était un homme, méritait, par sa vie, d'être appelé un Ange, et cela était plus glorieux pour lui que s'il avait été un Ange par nature. Qu'un Ange soit tel par nature, il n'en a aucun mérite : mais que celui qui était homme par nature se soit élevé au-dessus de la nature humaine, jusqu'à la sainteté des Anges, et ait reçu de la grâce de Dieu ce qu'il ne possédait pas par nature, voilà ce qui était admirable. »

IL MÉRITAIT  
LE NOM D'ANGE

« Il vivait sur terre comme s'il avait été dans le ciel, et supérieur aux besoins de la nature il menait une vie étonnante, passant les jours dans les hymnes et la prière, loin de la société des hommes, et ne conversant qu'avec Dieu. Il ne connaissait ni le lait ni le vin, il n'avait ni lit ni toit, il ne connaissait point les villes ni ce qui sert à l'homme ; il était à la fois doux et véhément. Avec quelle douceur il parle à ses disciples, et avec quelle force aux Juifs, avec quelle liberté au roi ! Sa prison l'avait rendu encore plus célèbre. »

Opus imperf.  
Homil. 27.

« Tous les prophètes avaient été les Anges de Dieu, c'est-à-dire les envoyés de Dieu et avaient porté ce nom ; et voilà que Jésus le donne à Jean comme le méritant d'une façon excellente. Jean était venu avant le Christ, mais uni pour ainsi dire au Christ, et possédant de cette proximité une justice plus parfaite : il était l'étoile du matin plus brillante que toutes les autres, et qui ne disparaît que quand le soleil se lève, se fondant pour ainsi dire dans la lumière du soleil. « Ceux qui sont les plus proches du prince sont les plus grands : Jean se tient immédiatement devant la face du Christ. » Il apparaît dans la même scène que le Christ.

Chrys. Homil. 37  
in Matth. n. 2.

« Il avait annoncé le Sauveur, dit S. Ambroise, non seulement par sa parole, mais encore par sa naissance, par sa glorieuse passion. »

Opus imperf.  
Homil. 27.

Chrys. Homil. 37  
in Matth. n. 2.

Dans ce nom que lui décernaient les prophètes et que lui confirmait le Christ, « il portait, dit S. Grégoire, un nom bien sublime, et sa vie était en accord avec son nom. »

Ambros. ut supr.

« Plaise à Dieu, ajoute S. Grégoire, plaise à Dieu, mes bien chers frères, que nous ne fassions pas cette constatation pour notre condamnation, parce que tous ceux qui sont revêtus du sacerdoce sont appelés des Anges, au témoignage du Prophète :

*les lèvres du prêtre conserveront la science, et on lui demandera la loi, parce qu'il est l'Ange du Dieu des armées. »*

Malach. II.

« Et chacun de vous ne doit-il pas mériter ce nom ? Si autant qu'il le peut il ramène son prochain de ses voies mauvaises, s'il l'encourage au bien, s'il rappelle à l'égaré le royaume des cieux ou le supplice éternel, oui, en donnant autour de lui les paroles de cette sainte annonce, il est vraiment un Ange. »

Gregor. Homil. 6  
in Ev. n. 6.

« Jésus a fait l'éloge de Jean en rapportant les paroles du prophète : il donne ensuite son sentiment, et le Christ l'élève plus encore que les prophètes. » **En vérité, je vous le dis, parmi ceux qui sont nés des femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste.**

Chrys. ut supr.  
LE PLUS GRAND  
DES ENFANTS DES  
HOMMES

Matth. XI  
11.

En parlant de ceux qui sont nés des femmes, peut-être veut-il mettre à part celui qui est né de la vierge.

Ambros. Hieron.  
UN ORDRE NOUVEAU  
PLUS GRAND

Après l'avoir ainsi exalté, mis au-dessus de tous ceux qui avaient vécu jusque-là, il montre quelle est sa place véritable : il est bien au-dessous de la création nouvelle que le Christ est en voie d'opérer. **Mais celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui.** « Il oppose, dit S. Cyrille, à ceux qui sont nés de la femme, ceux qui ont reçu une autre naissance, ceux qui sont nés de l'esprit et sont devenus les enfants de Dieu, car le royaume de Dieu est esprit. C'est pourquoi, si selon les œuvres et la sainteté personnelle, nous pouvons être au-dessous de ceux qui ont été les serviteurs de la Loi représentés par Jean, nous avons reçu par le Christ quelque chose de meilleur, étant devenus par lui participants de la nature divine. »

ib.

Cyrill. in Luc.

LA FORCE NÉCESSAIRE  
POUR Y ENTRER

Toutefois si le royaume des cieux est bien au-dessus de l'ordre que Jean représentait, Jean n'est pas exclu de ce royaume, et la preuve c'est la persécution qu'il souffre en ce moment. **Depuis les jours de Jean-Baptiste jusque maintenant, le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les forts qui le ravissent (1).** Bien que présent sur terre, ce royaume exige cette violence. « Il faut, dit S. Grégoire, que les pécheurs se fassent violence pour se corriger par la pénitence : l'entrée dans le royaume des cieux ressemble à l'entrée dans une demeure étrangère où l'on ne pénètre que par la force. En effet, le royaume des cieux est destiné à ceux qui sont humbles, doux, miséricordieux, chastes. Quand celui qui est gonflé d'orgueil, souillé par les turpitudes de la chair, enflammé par la colère, impitoyable dans sa cruauté, peut entrer dans le royaume des cieux, il ne peut y pénétrer que comme dans une maison où il est étranger. » « Il

ib. 12.

Gregor. Homil. 20  
in Ev. n. 14.

(1) D'autres traduisent : *Le royaume des cieux est exposé à la violence, et sans cesse les violents le pillent.* Ita Hilar, Hieron, Ambros.

Pour l'interprétation commune, Chrysost., Cyril., Euthym., Ambros. iterum, Beda.

faut, dit S. Ambroise, que par notre courage nous enlevions la palme du salut, comme si elle était gardée par des dragons. Il faut le faire non par un enlèvement furtif, mais par un enlèvement triomphal. »

Ambros. in Luc. l. 2.  
n. 112.

« On enlève aussi une chose, dit encore S. Ambroise, quand on la prend à ceux à qui elle était destinée d'abord. Le royaume des cieux était destiné d'abord aux Juifs ; et pendant qu'ils se montraient si peu empressés, les pécheurs s'y sont précipités et l'ont enlevé. »

ib. 113-114.

« Donc, continue le grand docteur, que ceux qui ont perdu ce beau royaume se lèvent pour le reconquérir ; car le Christ ne s'éloigne pas de façon à ne pas revenir, si on l'appelle ; il revient vers ceux qui veillent ; bien plus, il est présent à tous, lui qui remplit tout de sa présence, il ne manque à personne, c'est nous qui lui manquons : il a des grâces surabondantes pour tous... Le Christ est la grâce, le Christ est la vie, le Christ est la résurrection : celui qui est debout voit que le Christ est présent sur terre. »

ib. 116.

ON EST ARRIVÉ  
AU TERME

Matth. v. 13.

v. 14.

Tout ce qui avait précédé jusque-là n'était que prophétie, annonce des choses plus grandes qui devaient suivre, et ces choses plus grandes sont arrivées. **Tous les prophètes et la Loi ont prophétisé jusqu'à Jean.** Mais Jean est la fin de la prophétie. **Et si vous voulez le comprendre, il est lui-même Elie qui doit venir.** Dieu avait annoncé par Malachie (III, 1) qu'il enverrait Elie le Thesbite pour préparer son avènement : et Jésus affirme que Jean est Elie qui devait venir. « Et en effet, dit S. Jérôme, Jean et Elie furent égaux en austérité ; tous deux habitaient le désert, vêtus semblablement d'un cilice et d'une ceinture de peau ; tous deux avec intrépidité surent reprendre l'impiété et les désordres des rois et des reines. » Si Elie est venu, le Christ n'est pas loin ; il faut savoir regarder pour le voir, et savoir écouter pour entendre sa parole : **Celui qui a des oreilles pour entendre qu'il entende !** « Après moi, il n'y a plus rien à attendre. »

v. 15.

« Il excitait leur attention après avoir excité leur courage. »

Jérôme.

Chrys. ut supr. n. 2.

ib. n. 3.

**Témoignage de Jésus sur Jean (suite).****L'abus des grâces.**

**Tout le peuple, et même les publicains, ayant entendu Jean, ont justifié Dieu en se faisant baptiser du baptême de Jean.**

Luc. VII. 29

Plusieurs font de ce verset ainsi que du verset suivant, une réflexion de l'Évangéliste. D'autres en font la continuation du discours de N. S. Quoi qu'il en soit, ils ont pour but de nous faire comprendre combien il est facile, quand on veut répondre aux desseins de Dieu, d'arriver au salut.

Dieu est la justice, la justice qui doit être acceptée par tous, et qui apparaît comme la justice parfaite quand elle est ainsi acceptée. « Il semble, dit S. Ambroise, que Dieu soit justifié en celui qui accepte sa justice. Et Dieu est justifié quand il apparaît que ses dons vont, non à des indignes et à des coupables, mais à des hommes qui s'y sont préparés. »

David confessant son péché et en demandant la rémission, disait à Dieu : *Par là vous serez justifié dans toutes vos paroles et victorieux dans vos jugements.* « Celui qui confesse à Dieu sa faute justifie Dieu, dit S. Ambroise ; il cède à Dieu qu'il déclare vainqueur ; il le justifie en attendant de lui la grâce. » C'était le cas de ceux qui avaient reçu le baptême de Jean : par leur empressement à entrer dans les voies préparées par Dieu, ils avaient rendu témoignage à la conduite pleine de sagesse et de miséricorde de Dieu. Admirable est cette condescendance de Dieu qui accepte en quelque sorte d'être justifiée par l'homme.

Autre avait été la conduite des chefs. **Les Pharisiens et les docteurs de la Loi ont rendu vain pour eux-mêmes le dessein de Dieu en ne se faisant pas baptiser par Jean.**

Ils avaient confiance dans leur justice personnelle et croyaient n'avoir pas besoin de pénitence ; et c'est ainsi qu'ils ont rendu vain pour eux, c'est-à-dire en réalité contre eux, dit Bède, le dessein de Dieu. S'ils avaient accepté le baptême de Jean et la pénitence à laquelle on s'y engageait, il se serait fait en eux un renouvellement merveilleux. « Craignons, dit S. Ambroise, de mépriser, nous aussi, le dessein de Dieu. Si déjà le baptême de Jean était dans les desseins de Dieu, qui pourra douter de l'importance

v. 30.

v. g. Ambros. Chrys.  
Corn. à Iapid.v. g. Maldonat.  
**COMBIEN FACILE  
D'ARRIVER AU SALUT**Ambros. in Luc. 1. 6.  
n. 2.

ib. n. 3.

**POURQUOI TOUS N'Y  
SONT PAS ARRIVÉS ?**

Beda. in Luc.

qu'il attache au baptême du Christ ? C'est là le dessein propre de l'Ange du grand conseil, dessein qui surpasse toute conception humaine. » Nous lui procurons un vrai triomphe, si nous savons entrer dans ses pensées. Il disait un moment après : *La Sagesse a été justifiée par tous ses enfants.* « Enfants de la Sagesse, dit S. Ambroise, justifions notre mère. Une mère est dévouée jusqu'à s'exposer elle-même au danger pour ses enfants. Entrons dans le dessein de notre mère la Sagesse, obéissons à ses ordres. »

Ambros. n. 4.

v. 35.

« Devant cette réunion de moyens si divers qu'il a employés pour arriver à son but, Jésus s'étonne de ne point réussir ; et pour établir que rien n'a été négligé de ce qui pouvait servir au salut, il se sert de cette forme interrogative que Dieu avait si souvent employée par ses Prophètes, comme quand il disait : *Qu'ai-je pu faire à ma vigne que je n'aie point fait ?* »

Id. ib.

Chrys. Homil. 37  
in Matth. n. 3.LES HOMMES CON-  
TREDISANT AUX DES-  
SEINS DE DIEU

Et le Seigneur dit : **A qui comparerai-je les hommes de cette génération et à qui sont-ils semblables ? Ils sont semblables à des enfants assis sur la place publique et qui s'interpellent les uns les autres : Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé. Nous avons chanté des lamentations et vous n'avez pas pleuré.** C'était un jeu usité chez les enfants de se diviser en deux chœurs, et pendant que l'un exécutait un chant, l'autre entrant dans sa pensée, accomplissait la scène en rapport avec le chant, scène de joie ou de deuil. J.-C. comparait donc les Juifs à ces enfants boudeurs qui ne veulent pas répondre à l'invite de leurs compagnons.

v. 31-32.

Ou bien encore, dit S. Cyrille, à des enfants d'humeur contredisante, qui, dans leurs jeux, à un chœur faisant entendre des chants joyeux répondaient par des pleurs ; et ensuite se reprochaient leur peu d'entente. En effet, les Prophètes avaient fait entendre des chants joyeux afin d'élever les âmes à l'espérance ; ils avaient fait entendre des chants de douleur afin d'exciter les âmes au repentir ; et ni les lamentations n'avaient réussi à leur faire pleurer leurs péchés, ni les chants de joie ne les avaient élevés au-dessus de la terre.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

Ambros. ut supr. n. 5.

Mais c'est surtout à l'apparition de Jean et de Jésus que s'est manifesté le peu de correspondance de l'homme à la grâce de Dieu. Jésus l'explique lui-même : **Jean-Baptiste est venu ne mangeant point de pain et ne buvant point de vin, invitant les hommes à la pénitence, et vous dites : Il est possédé d'un démon. Le fils de l'homme est venu mangeant et buvant...** Il annonçait la joie du royaume des cieux, attestait qu'aucune créature n'est mauvaise par elle-même. « Les hommes sont attirés à la vertu par deux choses, par l'austérité et la simplicité de la vie. Jésus et Jean s'étaient partagé ces deux voies. » « Il convenait, dit S. Cyrille, que Jean prit celle de l'austérité, car prêchant le baptême de pénitence, il convenait qu'il fut un modèle de péni-

v. 33.

SURTOUT A L'APPA-  
RITION DU SAUVEUR

Thomas Aq.

tence. N. S. prêchant le royaume des cieux, devait dans sa vie faire paraître un rayon de cette joie qu'il annonce pour la vie future. » Et toutefois quelle austérité dans cette vie du Sauveur ! Jean terminait l'Ancien Testament et devait dans sa vie en exprimer toute la rigueur. Jésus inaugurait la Loi nouvelle qui est toute imprégnée de douceur. Jean ne faisait point de miracles, et il devait y suppléer par l'austérité de sa vie ; Jésus n'avait pas besoin de cette austérité.

**Il était l'ami des publicains et des pécheurs pour établir qu'il était vraiment le Sauveur ; et au lieu d'être touché de la suavité de ces voies, on lui disait : Voici un mangeur et un buveur de vin.**

Maintenant encore beaucoup d'hommes, quand ils s'occupent de questions et de pratiques religieuses, ne les traitent-ils pas comme les enfants traitent leurs jeux, s'y livrant quand le cœur leur en dit, les laissant suivant leurs caprices, n'y portant que des formules de convention ?

**Et toutefois au milieu de toutes ces contradictions la Sagesse a été justifiée par tous ses vrais enfants.** Toute âme qui est vraiment fille de la Sagesse, sait avec simplicité et reconnaissance reconnaître le mélange de douceur et d'austérité que Dieu a établi dans ses voies. Les vrais enfants de la Sagesse ont accepté avec humilité et repentir les menaces de Jean et avec joie les promesses de Jésus. « Ils ont compris que le royaume de Dieu n'était pas dans le boire et le manger, mais dans l'égalité d'âme qui sait supporter la privation et ne se laisse pas enivrer par l'abondance. » Ces enfants de la Sagesse qui ont justifié leur mère sont ces Apôtres, ces disciples, ces saintes femmes qui, suivant Jésus, recueillant avec amour ses enseignements, avançaient constamment dans la lumière.

**Alors Jésus commença à reprocher aux villes où il avait fait beaucoup de miracles, de n'avoir pas fait pénitence. Malheur à toi, Corozain, malheur à toi Bethsaïda ! Car, si Tyr et Sidon avaient vu les miracles qui ont été faits chez vous, depuis longtemps elles auraient fait pénitence dans le cilice et la cendre.**

*Malheur à vous !* Comme est terrible cette malédiction venant s'opposer aux béatitudes proclamées avec tant de joie par le Sauveur ! Quelle douleur latente on sent dans ce cri ! Et pourquoi avaient-elles résisté à tant de miracles accomplis en elles ? « Étaient-elles vouées à l'incrédulité et à la révolte par quelque fatalité inéluctable ? Non, puisque plusieurs de ses Apôtres, jusqu'au nombre de cinq, étaient de Bethsaïde. » C'était donc librement qu'elles avaient repoussé la grâce. Si des cités payennes avaient vu les miracles qui avaient été faits pour ces cités coupables, elles auraient fait pénitence dans le cilice et la cendre, « le cilice qui par ses pointes

v. 34.

v. 35.

Matth. XI.  
20-21.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

Thomas Aq.

LA SAGESSE JUSTIFIÉE  
PAR SES ENFANTSAug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 11.

L'ABUS DES GRACES

Hieron.

acérées représente la componction de la pénitence, la cendre qui représente l'état d'anéantissement auquel nous réduit le péché, et dans lequel nous apparaîtrons au jugement de Dieu. »

Gregor. Moral. l. 35.  
LE TERRIBLE CHÂTIMENT QU'IL AMÈNE

v. 23.

**C'est pourquoi je vous dis : Il y aura plus d'indulgence pour Tyr et Sidon, au jour du jugement, que pour vous.** Il y aura donc, le Sauveur nous l'atteste, des degrés dans les peines de l'autre vie. « Et cette inégalité du châtement est juste, dit S. Jérôme ; Tyr et Sidon n'avaient violé que la loi naturelle ; ces autres villes, outre la violation de la loi naturelle et de la loi écrite, avaient résisté aux miracles du Sauveur. » Mais combien d'autres ont mérité des anathèmes semblables ! Que de grâces précieuses ont été offertes à certaines âmes et ont été repoussées ! D'autres fois ces grâces sont restées sans fruit, ou même on s'en est servi pour s'abandonner à la présomption. Autant doit être joyeuse une âme qui accueille la grâce de Dieu avec reconnaissance et s'applique à la faire fructifier, autant doit trembler celle qui est infidèle à la grâce de Dieu.

Hieron.

La prophétie du Sauveur, remarque Raban Maur, s'est accomplie même dans le temps d'une façon visible. Il ne reste des villes qui ont refusé d'accueillir la parole du Sauveur que des ruines, et des ruines sur lesquelles on ne peut mettre un nom avec certitude, tandis que Tyr et Sidon qui ont accueilli la prédication des Apôtres, ont vu se prolonger, au moins pendant quelque temps, leur existence.

Raban.

v. 23.

**Et toi, Capharnaüm, t'exalteras-tu jusqu'au ciel ?** Cette ville était fière de ses richesses, de son commerce, de ses synagogues, de sa situation ; elle s'était enorgueillie de posséder le Prophète qui accomplissait des miracles si éclatants et que les foules suivaient avec tant d'empressement, mais elle n'avait guère profité de ses enseignements. Aussi Jésus lui annonce son châtement : **Tu seras abaissée jusqu'aux enfers. Car si Sodome avait vu les œuvres qui ont été accomplies en toi, peut-être serait-elle demeurée jusqu'à ce jour.** Sodome était la ville coupable entre toutes, la ville dont le châtement est demeuré célèbre. Et Capharnaüm, la ville habitée par le Sauveur était comparée à Sodome ! Oui, au témoignage du Sauveur, sa faute était plus grave puisqu'elle avait reçu plus de grâces. Et maintenant elle semble descendue aux enfers puisqu'on ignore le lieu exact de son emplacement.

ib.

v. 24.

**Aussi je vous dis qu'il y aura plus d'indulgence au jour du jugement pour Sodome que pour vous.** Quel respect ne faut-il pas que nous ayons pour la grâce de Dieu ! Sans elle nous nous perdons : si nous la repoussons quand elle s'offre à nous, notre condamnation est bien plus grave. Mais quelle confiance aussi doit nous inspirer la grâce ! Si nous lui sommes fidèles, nous sommes sûrs d'aboutir au salut.

## La pécheresse chez Simon le Pharisien

UNE NOUVELLE  
PHASE DU MINISTÈRE  
DU SAUVEUR

Jésus avait révélé sa puissance dans ses premiers miracles ; il s'était, dans le sermon sur la montagne, révélé comme le maître de la vérité ; il va se révéler comme investi du ministère de la miséricorde et comme le Sauveur des âmes. C'est S. Luc qui nous rapporte cet épisode. S. Luc, dit S. Grégoire de Nysse, médecin des âmes plus encore que médecin du corps, nous montre avec amour le Sauveur apportant des remèdes aux âmes malades, blessées par l'orgueil qui perd les pécheurs, aussi bien qu'aux âmes tuées par les passions charnelles. »

Grégor. Nys. vel  
quisquis auct. Ho-  
mil. de muliere pec-  
catr., fortass. Aster.

Or un Pharisien le pria de manger avec lui, et entrant dans la maison du Pharisien il se mit à table. Et une femme qui était pécheresse dans la cité...

Luc. VII. 36

SIMON LE PHARISIEN

Où se passa cette scène ? L'Évangile ne le dit pas. Quelques auteurs la placent à Béthanie, d'autres à Jérusalem, la plupart en Galilée. Selon quelques-uns, cette pécheresse aurait habité Magdala, d'où elle aurait pris son nom de Magdeleine.

Ce Simon le pharisien est-il le même que Simon le lépreux, chez qui se passa à Béthanie une scène analogue ? Il semble par la parabole que lui adresse le Sauveur, qu'il lui fût redevable déjà de quelque grâce reçue ; peut-être serait-ce celle de sa guérison. D'autre part, dans la scène actuelle, nous voyons qu'il n'a pas encore à l'égard de Jésus une foi complète : il l'observe et il est disposé à le juger sévèrement. Jésus lui parle avec une telle bonté qu'il le gagne complètement.

LA PÉCHERESSE

Et quelle est la pécheresse elle-même ? Est-elle cette Marie Magdeleine que S. Luc mentionne au chapitre suivant, parmi les femmes qui s'étaient mises à la suite du Sauveur et subvenaient à ses besoins, Marie Magdeleine qui avait été délivrée par le Sauveur de sept démons ? Est-elle la même que Marie, sœur de Marthe et de Lazare ? La plupart des Pères de l'Église Grecque, presque toute la critique protestante et Janséniste voient là trois personnes distinctes, tandis que la tradition de l'Église latine fait une seule personne de la pécheresse convertie, de Marie Magdeleine et de Marie de Béthanie. Et, en effet, tous ces traits rapportés par



l'Évangile, cette reconnaissance et cette confiance à l'égard du Sauveur, cette ardeur et cette générosité dans l'amour, cette avidité à entendre la parole du Maître, cette similitude dans les deux onctions dont l'une semble compléter l'autre, s'harmonisent parfaitement en une même physionomie et font de la figure de Marie Magdeleine un type très complet et qui est demeuré dans la conscience chrétienne.

« En méditant cette conversion de Marie, dit S. Grégoire le Grand, je me sens plus porté à répandre des larmes qu'à vous faire un discours. » Et, en effet, on trouve dans l'Évangile peu de scènes plus touchantes, où J.-C. apparaisse avec une bonté plus miséricordieuse, aboutissant à des résultats plus merveilleux. « Il était venu dans cette maison du Pharisien, dit S. Pierre Chrysologue, non pour y prendre une nourriture matérielle, comme se le figurait celui qui l'y avait invité, mais pour y répandre la miséricorde de Dieu ; il y était venu pour y boire non dans les coupes couronnées de fleurs un vin mélangé de miel, mais des larmes coulant des yeux d'une repentante ; car Dieu a faim des gémissements des pécheurs, il a soif de leurs larmes, » et en échange il leur apporte sa grâce.

Une femme qui était pécheresse dans la ville, ayant appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien, vint avec un vase d'albâtre plein de parfum, et se tenant derrière lui à ses pieds, commença à arroser ses pieds de ses larmes, et elle les essuyait de ses cheveux, et elle les baissait et les oignait de parfum.

v 37-38.

Jésus, suivant la coutume, était à demi-couché sur un des lits qui étaient dressés autour de la table, les pieds rejetés en arrière : il était donc facile à cette femme d'atteindre ses pieds.

Cette femme était connue dans toute la ville : *elle était considérée dans la ville comme une pécheresse*, dit l'évangéliste. Ce n'était pas une courtisane se livrant au vice pour de l'argent ; elle aurait certainement été vite repoussée de cette maison ; c'était une mondaine, possédant de la fortune, donnant à ses adorateurs des fêtes brillantes. Elle pouvait encore se présenter dans la société, mais les Israélites attachés à la Loi étaient pleins de mépris pour la pécheresse.

Connaissait-elle Jésus depuis quelque temps déjà ? « Peut-être, dit S. Amphiloque, avait-elle su avec quelle bonté il avait conversé avec la Samaritaine, avec quelle condescendance il laissait les pécheurs s'approcher de lui. Devant ces relèvements opérés par ce maître qui ne ressemblait à aucun autre, elle avait fait un retour sur elle-même. Elle avait vu avec quelle rapidité passent ces joies dont elle s'était enivrée ; elle avait compris que ces qualités brillantes, que le monde admirait en elle, allaient se flétrir comme les fleurs du printemps, et que bientôt elle ne se trouverait plus qu'en

Gregor. Homil. 33  
in Ev. n. 1.

Chrysol. serm. 93.

L'ONCTION  
DE LA PÉCHERESSEQUI L'A AMENÉE  
À JÉSUS ?

Amphiloch. Homil.  
in muller. peccatric.

face du châtement. » Peut-être avait-elle assisté à quelque prédication de Jésus ; peut-être avait-elle rencontré le regard de Jésus qui pénétrant jusqu'au fond de son âme l'avait bouleversée. « Elle avait vu, dit S. Grégoire, les taches de sa vie, les sept démons dont elle était possédée, et elle accourait à la fontaine de la miséricorde afin d'y être purifiée. La honte qu'elle avait d'elle-même au-dedans d'elle faisait qu'au dehors il n'y avait plus de honte pour elle. » « Elle avait bravé tout respect humain quand il s'agissait de s'abandonner au vice, et voilà que, sous l'action de la grâce qui la possède, elle le brave plus complètement encore. Elle vient dans une maison où elle n'est pas invitée, mais il y avait en elle des blessures, et elle vient là où se trouve le médecin. »

Gregor. ut supr.

Aug. in Ps. 125.  
n. 5.

« Que faut-il admirer le plus, dit S. Grégoire, de cette pécheresse qui vient ainsi ou de Jésus qui l'accueille ? L'accueille-t-il, ou ne l'amène-t-il pas plutôt ? Pour parler avec exactitude, il faut dire qu'il l'accueille et qu'il l'amène, car elle est intérieurement attirée par la miséricorde, et publiquement elle est accueillie par la douceur. »

Gregor. ut supr.

« C'est à Dieu seul qu'il appartient d'attirer les âmes, de les élever au-dessus des attraits du monde et d'elles-mêmes, comme J.-C. l'établissait quand il disait : *Personne ne vient à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire vers moi.* C'est Dieu seul qui peut donner la foi en la divinité de Jésus. C'est sous l'action de cet attrait supérieur que cette femme reconnaît le Sauveur conversant avec les pécheurs, qu'elle est là prête à tout, attendant le pardon de ses péchés, sachant qu'il a le pouvoir de les remettre. Sous l'action de cette grâce, que de vertus elle pratique, foi profonde, amour ardent, contrition sincère, humilité surnaturelle, reconnaissance hautement déclarée, obéissance prompte, persévérance durable ! »

Laurent. Justinian.  
in fest. S. Magdal.

Et voilà que dans le changement qui s'est fait en elle, elle sait donner tout à Jésus, lui donner tout ce qui jusque-là avait servi au péché.

Elle était venue avec l'intention de répandre des parfums sur la personne de Jésus, pour l'honorer, mais en présence du Sauveur, le souvenir de ses fautes, le repentir font éclater son cœur, elle se jette à ses pieds et se répand en larmes. « Elle répand sur ses pieds ses larmes, ce sang du cœur, dit S. Augustin ; elle lui offre l'hommage de sa confession, car cette confession muette était d'une clarté à laquelle personne ne pouvait se méprendre. » La voilà aux pieds de Jésus celle qui avec fierté avait affirmé son indépendance. « Ces yeux qui, dans leurs convoitises, dévoraient la terre entière, dit S. Grégoire, elle les humilie dans les larmes. Cette bouche qui était pleine de paroles d'orgueil baise les pieds du Sauveur... Ces parfums qu'elle employait au culte de sa chair, elle les emploie au culte de Dieu. Ces cheveux qu'elle avait fait servir à relever sa

PLÉNITUDE  
DE SA CONVERSION

Aug. serm. 99. n. 1.

beauté, elle en essuie les pieds du Sauveur. Tout ce qu'elle avait fait servir au plaisir, elle en fait un holocauste à Dieu... Tout ce qui en elle a été péché et mépris de Dieu, elle le fera servir à Dieu dans la pénitence. »

« Nous qui ne voyons les choses que d'une façon grossière, dit S. Jean Chrysostôme, nous admirons le changement qui s'est fait en cette femme, en cette courtisane devenant plus pure que les vierges : et le travail qui se faisait au-dedans était plus grand encore que tout ce qui paraissait au dehors. »

Devant ce spectacle, devant cette créature méprisée qui vient à Jésus et que Jésus ne repousse pas, le Pharisien se prend à douter de Jésus. **En voyant cela, le Pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : Si celui-ci était prophète, il saurait qui et quelle est cette femme qui le touche, il saurait qu'elle est pécheresse.** Car on attribuait aux Prophètes le don de lire dans les cœurs.

v. 39.

On se demandait parmi les rabbins quelle était la distance qu'un honnête homme devait maintenir entre lui et une femme de mauvaise vie, et on avait décidé que c'était au moins la distance de quatre coudées. Et Jésus se laissait toucher par cette femme ! « Ce Pharisien, dit S. Augustin, était de cette race d'hommes qu'Isaïe représentait disant aux pécheurs : *Eloignez-vous de moi, parce que je suis pur.* (Is. LXV. 5). Et comment sais-tu, ô Pharisien dédaigneux, que Jésus ignore ce qu'est cette femme ? Tu veux donner au maître sa nourriture, et tu ne sais pas que c'est de lui que tu dois recevoir la tienne. Cette femme s'est approchée de Jésus, impure, mais elle s'en retournera purifiée ; elle est venue malade, mais elle s'en retournera en santé ; elle est venue s'accusant elle-même, mais elle retournera absoute. »

Cet homme, jugeant ainsi pendant que Jésus accomplissait de si grandes choses, nous est un exemple de l'infirmité des jugements humains. « Si cette femme s'était approchée de ce Pharisien, dit S. Grégoire, il l'aurait repoussée à coups de pied... Et voilà que dans ses réflexions secrètes, il condamne à la fois la malheureuse pour les blessures qu'elle portait en elle, et le médecin pour l'assistance qu'il lui donne, lui qui souffre de la blessure de l'orgueil et qui l'ignore... Celle-là pleurait ce qu'elle avait fait : celui-ci ignorant son mal l'aggravait en s'enflant de sa fausse justice ; et c'est parce qu'il ne possédait pas la vraie justice qu'il se rendait malade du mal d'un autre. »

Combien nous sommes imprudents et souvent coupables quand nous jugeons les autres. S. Paul reconnaît à l'homme spirituel qui *scrute toutes choses, même les profondeurs de Dieu*, le droit de juger ; et l'homme spirituel juge rarement : il n'aime pas à descendre des hauteurs où il trouve la paix et la lumière, dans l'agitation des affaires humaines. Au contraire, plus l'homme vit

Quot in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta. Gregor. ut supr. n. 2.

Chrys. Homil. 6 in Matth. n. 5.

LE SCANDALE  
DU PHARISIEN

Aug. serm. 90. n. 2.

INFIRMITÉ DES  
JUGEMENTS HUMAINS

Gregor. ut supr. n. 3.

*Temerariis iudiciis  
plena sunt omnia.  
Aug. serm. 46. n. 27.*

dans la région des sens, plus il est disposé à juger ; et à cause de cela, la terre, dit S. Augustin, est remplie de jugements téméraires.

L'orgueil est prompt à juger et l'orgueil se trompe souvent, parce qu'il est rempli de ténèbres, *tenebrosa superbia*, dit encore S. Augustin. En quelles ténèbres il était, ce Pharisien, ne sachant voir que ce que cette femme avait été et non ce qu'elle allait être !

Les jugements téméraires proviennent aussi de la jalousie. Chacun croit facilement ce qu'il désire : on croit facilement au mal dans les autres quand on désire les voir inférieurs à ce que l'on est. Si comme le Pharisien nous sommes enclins à juger, c'est un signe que nous partageons son orgueil et sa jalousie.

« Et voilà, ajoutait le bon grand pape S. Grégoire, ce qui nous force à gémir souvent, quand nous voyons de nos clercs qui, accomplissant quelques bonnes œuvres extérieures, méprisant ceux qui leur sont soumis, sont pleins de morgue et de dureté pour les pauvres pécheurs qui accusent leurs fautes. »

« Il faut que devant le malheur qui a frappé le pécheur nous pleurions d'abord sur nous-mêmes, parce que nous sommes peut-être tombés en des fautes semblables ou parce que nous pouvons certainement y tomber. Et si au nom de la justice nous devons poursuivre le vice, nous devons être en même temps que sévères au vice, compatissants aux hommes. Si le pécheur doit être frappé, le prochain a droit à être assisté. Et quand par la pénitence le pécheur désavoue et détruit ce qu'il a fait, il n'est plus pécheur, il a mis la justice divine avec lui. »

*Gregor. ut supr.*

Et cette femme comme elle se souciait peu des jugements que les hommes pouvaient porter sur elle : elle était toute occupée de ses blessures qu'il fallait guérir, du pardon qu'il fallait obtenir ; et c'était ce souci qui lui donnait cette bonne impudence, comme dit S. Paulin de Nole.

*Prudenter impu-  
dens. Paulin N. Ep. 23  
ad Sever.*

« Pendant que le Pharisien reprochait intérieurement à Jésus de ne pas connaître ce qu'était cette femme, Jésus, dit S. Augustin, l'entendait penser, et pour ne pas manger son pain sans rétribution, il entreprend de le guérir. »

*Aug. serm. 99. n. 3.*

« Il se trouvait en présence de deux blessures, dit S. Pierre Chrysologue, la blessure du vice dont cette femme avait conscience et dont elle cherchait la guérison, et la blessure de l'orgueil qui avait troublé le jugement du Pharisien, blessure qu'il ignorait. Le céleste médecin vient guérir ces deux blessures et celle-ci la première. »

*Chrysol. serm. 94.*

**JÉSUS RÉPOND  
À SES PENSEES**

Simon, lui dit-il, répondant à ses pensées, j'ai quelque chose à te dire. — Maître, dites. — Un créancier avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit

v. 40-43. à tous deux leur dette ; lequel des deux l'aimera le plus ? Simon répondit : Je présume que c'est celui à qui il a remis davantage. Jésus lui dit : Tu as bien jugé.

Qui n'est pas débiteur à l'égard de Dieu et qui pourra payer les dettes contractées envers Dieu ? « Vous avez été créé par Dieu, voilà une dette contractée envers lui, dit S. Pierre Chrysologue. Vous avez reçu la raison, voilà une dette de plus. Vous avez reçu le pouvoir de discerner le bien, voilà une dette nouvelle ; Dieu vous a apporté une loi, voilà encore une dette contractée envers lui... Et non seulement les bienfaits toujours renouvelés de Dieu, mais nos fautes ont augmenté nos dettes dans une proportion infinie. » En montrant les manquements commis à son égard, Jésus, avec une sérénité remarquable, va s'identifier avec Dieu.

LES DEUX DÉBITEURS

Chrysol. serm. 94.

Remarquons aussi avec quelle aisance Jésus conduit ce dialogue et prend son interlocuteur dans sa propre parole.

Faisant l'application de cette parabole il lui dit : **Tu vois cette femme : Je suis entré dans ta maison, tu ne m'as pas donné d'eau pour me laver les pieds, (c'était une politesse élémentaire que l'on faisait à ceux que l'on recevait), et celle-ci a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser... « Le baiser du Seigneur, remarque S. Grégoire de Nysse, a la vertu de purifier de toute faute ; et c'est pourquoi si le Pharisien s'était mis en quête de le recevoir, il aurait été guéri de ses souillures et de son orgueilleuse sévérité. Comment celui qui se renferme en lui-même et ne sait pas aimer, mériterait-il d'être aimé ? » Mais celle-ci, depuis que je suis entré, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds de parfums.**

DEUX TRAITEMENTS DIFFÉRENTS

Gregor. Nys.  
in Cantic.

v. 44-46.

Quelle idée avait-elle de Jésus pour s'abandonner à son égard, à ces hommages inouïs ? Et quel amour ! Le Pharisien avait fait quelque chose pour Jésus, mais combien maigres avaient été les hommages rendus, tandis que la pécheresse avait tout donné.

**C'est pourquoi je te le déclare, beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on pardonne moins aime moins.** Il faut que l'amour soit à la base du repentir qui obtient la rémission des péchés, qu'il inspire l'aveu que l'on en fait, les réparations que l'on offre pour les fautes commises.

L'AMOUR ET LA RÉ-  
MISSION DES PÉCHÉS

v. 47.

Sans doute, la crainte amène à la pénitence, mais seule elle ne peut obtenir la rémission des péchés. « Car, dit S. Augustin, là où il n'y a point d'amour, votre convoitise mauvaise ne peut être enlevée : la crainte ne fait que la réprimer un moment. Celui qui n'a que la crainte de l'enfer craint de brûler et non de pécher. »

Aug. Ep. 148. n. 4.

« Celui qui n'accomplit que par crainte les commandements de

Dieu les accomplit malgré lui. Il n'est pas l'ami de la loi de Dieu, il en est plutôt l'ennemi, puisqu'il souhaiterait qu'elle ne fut point. »

Aug. serm. 11 in  
Ps. 118. n. 1. et de  
Spirit. et litt. n. 5.

« L'âme n'est droite et bonne que quand elle se délecte dans la justice, et elle ne s'y délecte que quand elle aime sincèrement Dieu. »

« La crainte est utile, dit encore S. Augustin ; servez Dieu par crainte si vous ne pouvez encore le servir par amour : la crainte préparera l'amour. Ne laissez la crainte diminuer qu'à mesure qu'elle sera remplacée par l'amour, car autrement elle ne s'en irait que pour être remplacée par l'orgueil ; mais appliquez-vous à former l'amour, c'est lui seul qui peut obtenir le pardon, lui seul qui peut nous rétablir dans la vraie justice. » « C'est en aimant la vérité, la vérité qu'elle voyait dans le Christ, dit S. Grégoire, c'est en aimant sa pureté, que la pécheresse lava dans ses larmes toutes les taches de sa vie. » « Le péché, dit encore S. Grégoire, est une rouille qui ronge l'âme ; il faut une flamme pour détruire cette rouille, la flamme de l'amour. » Plus la flamme sera ardente, mieux la rouille sera consumée.

Aug. ib.

Gregor. ut supr.

id. ib. n. 4.

« C'est pourquoi, quelles que soient vos dettes, ne désespérez pas, dit S. Pierre Chrysologue. Il vous reste un moyen bien facile de vous libérer : vous voulez être absous, aimez. C'est une lutte assez douce, celle dans laquelle on remporte la victoire en aimant. Quels que soient vos péchés, il est établi que l'amour les efface, les efface tous. »

Chrysol. serm. 94.

C'est celui qui remet les péchés qui allume dans le cœur cet amour ; et l'amour détruit l'inimitié qui existait entre l'âme et Dieu, il efface la souillure, détruit les traces du péché, obtient la rémission de la peine.

Et en se reconnaissant coupable, en demandant pardon sous l'action de cet amour, la pécheresse s'engageait à aimer en proportion de la grâce obtenue : elle savait, dit S. Paulin, que nous effaçons les grandes fautes par un grand amour. *Celui qui a moins reçu aime moins.* « Celui qui se figure avoir moins reçu aime moins, » dit S. Augustin. Cette parole était dite pour le Pharisien. « Il avait quelque amour pour le Sauveur, puisqu'il l'avait invité, mais combien cet amour était étroit. Tu aimes peu, ô Pharisien, parce que tu crois que la dette qui t'a été remise n'est pas considérable. » Il ne se fait pas l'idée des obligations que l'homme a envers Dieu et de l'impossibilité où nous sommes de nous acquitter. Il n'a pas l'idée des fautes commises ; et si, en réalité, ses fautes avaient été peu nombreuses, n'est-ce pas parce que Dieu avait veillé sur lui ? remarque S. Augustin. Comment acquitter cette dette, sinon en aimant ? Ne craignons pas de reconnaître nos dettes envers Dieu, puisqu'elles ne nous imposent d'autres obligations que celle d'aimer, d'aimer de toute notre puissance d'aimer, d'aimer tout entiers, comme dit S. Pierre Chrysologue.

Et amore magno  
debita luamus. Paulin.

LE PARDON REÇU  
MOTIF D'AIMER

Aug. serm. 99.

ib.

Ama totus.

v. 48.

**Et il dit à cette femme : Tes péchés te sont pardonnés.**  
 « Voilà une guérison opérée, dit S. Grégoire, mais il est d'autres malades dont la maladie se révèle à propos de cette guérison ; et le céleste médecin ne méprisera pas ces malades que la guérison d'un autre rend plus malades ; » eux aussi auront le remède qui leur convient.

LA RÉMISSION  
DES PÉCHÉS

Gregor. ut supr.

v. 49-50.

**Ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui va jusqu'à pardonner les péchés ? Mais il dit à la femme : Ta foi t'a sauvée.** « Celui qui avait invité Jésus et ceux qui étaient à table avec lui, croyaient qu'il n'était qu'un homme. Cette femme avait vu quelque chose de plus en lui. Pourquoi avait-elle agi ainsi, sinon pour que ses péchés lui fussent remis ? Elle savait qu'il pouvait remettre les péchés, et eux savaient qu'un homme ne peut remettre les péchés. Elle comprenait donc qu'il était plus qu'un homme. Et Jésus confirme sa pensée : *Ta foi t'a sauvée.* » Sa foi l'a sauvée parce qu'elle a cru au Fils de Dieu présent sur terre, parce qu'elle a cru que Jésus était le sacrement de Dieu et que tout contact avec lui était sanctifiant.

L'ÉTONNEMENT  
DES CONVIVESLA CONFIRMATION  
DE LA GRACE ACCORDÉE

Aug. ut supr. n. 4.

LA PUISSANCE  
DE LA FOI

ib.

« Et il lui ordonne de s'en aller en paix, de ne plus s'éloigner de la voie de la vérité dans la voie du scandale, de marcher dans la paix de Dieu. » **Va en paix.**

Gregor. ut supr. n. 4.

En même temps qu'il lui rappelle la voie nouvelle dans laquelle elle doit marcher, il l'assure de sa protection pour l'y faire marcher. « Il veut que, sans inquiétude pour le passé, elle soit pleine de confiance pour l'avenir. »

Nicol. Clar. vall.  
(int. op. S. Bernard.)  
n. 4.

Quel changement s'est fait en cette âme en cette rencontre avec J.-C. ! « Elle était venue malade, et de quelles maladies ? et elle retourne guérie. Elle était venue chargée de dettes effroyables, et la voilà libérée. Elle était venue accablée par l'infamie de ses crimes, et elle s'en va revêtue d'une primauté, de la primauté de l'amour. Elle était venue pénétrée de tristesse, et elle s'en va remplie d'une allégresse qui ne se démentira plus. Elle est encore elle-même, et elle est toute autre ; elle est elle-même, mais elle est toute transformée par la grâce ; la grâce la met en un état supérieur à tout ce que lui avait donné la nature ; conçue dans le péché, elle avait entassé péchés sur péchés, elle était devenue célèbre par ses fautes, et la grâce a apporté remède à tout cela. L'impudique est devenue chaste, l'ennemie est devenue un disciple fidèle, celle qui était dans la boue fleurit maintenant la bonne odeur de la charité divine... Et c'est vous, ô Christ, qui avez accompli ces merveilles : aussi, à partir de ce moment, elle ne pourra plus se séparer de vous, elle ne se lassera pas de vous entendre. »

CHANGEMENT OPÉRÉ  
PAR CETTE RENCONTRE  
AVEC J.-C.Laurent. Justinian.  
in fest. S. M. Magdal.LA PUISSANCE DES  
LARMES DE MAGDE-  
LEINE

Elle avait pleuré, et ces larmes avaient été douces au cœur de Jésus, plus que les breuvages offerts par le Pharisien ; et ces larmes, acceptées par Jésus, avaient ramené la pureté et la paix

dans son âme. « De même, dit S. Jean Chrysostôme, qu'après les grandes pluies l'air est plus serein, de même les larmes produisent dans l'âme une grande sérénité et chassent les ténèbres qu'avait amassées le péché. De même que la première purification se fait par l'eau et l'Esprit S<sup>t</sup>, la seconde se fait par les larmes et la confession des péchés. Mais les larmes que je réclame, ajoute le grand docteur, sont celles que dans le silence et la solitude on répand devant Dieu. »

Chrys. Homil. 6  
in Matth. n. 5.

CE QUE PRODUIT  
LE CONTACT AVEC J.-C.

Par la foi et par les grâces qu'elle reçoit du Christ, cette femme nous fait voir en J.-C. le grand sacrement du pardon et de la vie. « Les pieds du Sauveur, dit S. Paulin, lui deviennent un autel et un sanctuaire. Et en les embrassant, à l'avance, des mains et de la bouche, elle possède le pain de vie, et dans ses baisers elle boit le sang du calice avant l'institution du calice du sang répandu pour nos péchés. » Elle nous dit à l'avance les grâces de sanctification que nous recevrons de ce corps très saint. Un jour, le disciple bien aimé, reposant sur le cœur de Jésus, y puisera les merveilleux secrets de la science divine. Cette femme, baisant dans ce moment ces pieds qui se fatiguent à courir à la recherche de la brebis égarée, y puise le pardon et la pureté. »

Paulin. Ep. 23  
ad Sever.

Amphiloch. Homil.  
in mulier. peccatrice.

Illum osculemur  
quem osculari casti-  
tas est. Paulin. ut  
supr.

J.-C. SEUL REMET LES  
PÉCHÉS

« Embrassons donc avec amour, dit S. Paulin, celui dont l'embrassement crée la pureté. »

« Dans ce fait, dit S. Augustin, Jésus nous met en garde contre une erreur qui devait se présenter plus tard. Lui seul remet les péchés. Il devait se servir pour le faire d'instruments; et les hommes dont il se servirait pourraient croire, d'autres encore pourraient croire qu'ils remettaient les péchés par leur vertu propre; et Jésus nous montre que c'est uniquement par le contact avec lui que les péchés sont remis. »

« Que toute âme donc qui veut être purifiée de toutes ses fautes, si nombreuses qu'elles soient, vienne dans l'Église, qu'elle croie, qu'elle s'approche des pieds de Jésus, qu'elle avoue ses fautes avec larmes, qu'elle essuie avec ses cheveux ces pieds d'où découle la grâce. »

Aug. serm. 99. n. 8,  
11 et 13. Abreg.

LES PIEDS DU CHRIST

« Quels sont ces pieds du Sauveur? Ce sont ses ministres. Baisez ces pieds avec foi et vous serez en contact avec celui qui apporte la grâce. Vous avez été initié par un homme qui ressemblait à l'Apôtre Paul? Entendez la parole qu'il vous dit: *Soyez mes imitateurs comme je le suis de J.-C.* Vous l'avez été par un homme qui cherche ses intérêts plutôt que les intérêts de J.-C.? Entendez ce que vous dit J.-C.: *Faites ce qu'ils disent et non ce qu'ils font.* Et vous entendrez de Jésus la parole qu'il a dite à la pécheresse: *Votre foi vous a sauvé.* »

COMMENT  
ON S'EN APPROCHE

« Pécheur, crois-tu au Christ? Crois-tu que par lui tous les péchés puissent t'être remis gratuitement? Tu as ce que tu crois. O grâce vraiment gratuite! Et vous, juste, vous croyez que sans



Dieu vous ne pouvez garder la justice ? Vous attribuez donc votre justice à sa bonté, et vous reconnaissez que le péché est votre lot. »

Aug. serm. 180. n. 4.

« Par les pieds du Christ, dit S. Grégoire, nous pouvons entendre l'Incarnation du Fils de Dieu, ce mystère par lequel le Fils de Dieu touche la terre. Nous baisons les pieds du Sauveur quand nous nous attachons de tout cœur à ce mystère. Nous les couvrons de parfums quand nous faisons rayonner la vertu de son humanité sainte...

Gregor. ut supr. n. 6.

« Ce Pharisien rempli de présomption en sa fausse justice, qu'est-ce sinon le peuple juif ? Cette femme pécheresse qui vient et qui pleure aux pieds du Sauveur, ne désigne-t-elle point la Gentilité qui se convertit ?... Ce parfum, n'est-ce pas le parfum d'édification répandu dans le monde entier, dont l'Apôtre S. Paul disait : *Nous sommes la bonne odeur de J.-C. partout ?* Ce parfum, nous le répandons par les œuvres bonnes sur le corps de J.-C., c'est-à-dire sur l'Église. »

LA FAUSSE JUSTICE  
DU PHARISIEN

id. n. 5.

« Mais d'abord la pénitence nous a prosternés aux pieds de Jésus ; nous les avons baisés et arrosés de nos larmes, avant de nous mettre à sa suite. »

ib.

« Comme cette femme nous avons arrosé de nos larmes les pieds du Christ, quand par la compassion nous nous sommes inclinés vers les membres les plus humbles du Christ, et que nous avons ressenti leurs souffrances comme si elles étaient les nôtres. »

LES LARMES RÉPAN-  
DUES SUR LES PIEDS  
DE JÉSUS

« Les cheveux de cette femme avec lesquels elle essuyait les pieds du Christ, que représentent-ils, sinon notre superflu dont nous nous dépouillons, sans même le sentir, pour secourir dans leurs nécessités les pauvres de J.-C.. Car il ne suffit pas de compatir, il faut assister, et il faut que notre assistance soit joyeuse, et pour cela il faut aimer. »

LES CHEVEUX QUI  
ESSUIENT LES PIEDS  
DE JÉSUS

« Devant ce spectacle, le Juif s'irrite, mais le Christ nous approuve et lui dit : *Vous ne m'avez pas versé l'eau*, l'eau qui est une substance étrangère à l'homme ; et, en effet, ce peuple avait été avare pour Dieu, même des biens extérieurs, et celle-ci avait arrosé les pieds du Sauveur de ses larmes, de ces larmes qui viennent du dedans et font comme partie de nous-mêmes : la Gentilité convertie à Jésus a volontiers pour lui donné son sang. »

ib.

LA PARCIMONIE  
DU PHARISIEN

« *Vous ne m'avez pas donné le baiser de l'amitié.* Le peuple Juif servait Dieu par crainte et n'avait jamais su aimer ; tandis que la Gentilité convertie n'a jamais cessé de baiser la trace des pieds du Sauveur, répétant la parole de l'épouse du Cantique : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* »

« *Vous n'avez pas oint ma tête d'huile.* Par la tête du Sauveur nous devons entendre sa divinité : S. Paul, en effet, a dit : *la tête*

*du Christ, c'est Dieu. Le peuple Juif n'a pas su glorifier la divinité à laquelle il faisait profession de croire. Et celle-ci a oint mes pieds de parfum : la Gentilité a su adorer le Sauveur dans ses abaissements. »*

..... « Ainsi pendant que Jésus acceptait la nourriture grossière du Pharisien, il goûtait délicieusement en son cœur le festin que lui donnait la pénitente. »

En face de ce spectacle, au lieu de juger le Sauveur comme le Pharisien, nos cœurs s'ouvriront à la confiance.

« Dieu avait demandé s'il était possible à un époux outragé d'accueillir l'épouse coupable. Voici donc que, dans sa miséricorde, il fait ce qu'il avait déclaré impossible : il attend l'âme infidèle, il l'appelle, il l'accueille... Il veut embrasser ceux dont il se plaint d'avoir été abandonné. Voyez donc ces bras qui vous sont ouverts, ce sein de la miséricorde qui vous attend..... Il n'y a point de faute qui puisse être un obstacle, dès lors qu'elle est lavée par les larmes auprès de J.-C. N.-S.. »

« Vous donc qui êtes dans le péché, dit S. Ambroise, vous pouvez avoir un parfum, le parfum de la pénitence. »

Vos larmes sont pour vous un trésor. « Elles sont précieuses ces larmes qui sont non seulement la rédemption des pécheurs, mais encore la nourriture des justes, ces larmes dont on a pu dire : *Mes larmes ont été ma nourriture et le jour et la nuit.* »

Baiser les pieds du Christ c'est puiser dans le Christ des grâces toujours renouvelées. « L'âme qui s'est attachée à ces pieds sacrés, dit S. Ambroise, ne sait parler que la sagesse, aimer la justice, boire la chasteté, embrasser la pureté. »

« Plusieurs de nos grands saints, dit S. Jean Chrysostôme, se sont trouvés d'abord parmi les pécheurs. Mettant à aimer Dieu la même ardeur qu'ils avaient mise à aimer le mal, excités par le souvenir de leurs fautes, se purifiant dans les flammes de la pénitence, ils étaient devenus des âmes plus pures qu'avant leur chute. » Après la Vierge Marie, dont la sainteté est suréminente, l'Eglise honore Marie Magdeleine, la pécheresse repentante, comme la plus sainte des femmes.

« Si donc vous ne pouvez encore vous approcher de la tête du Christ, dit S. Ambroise, approchez votre tête de ses pieds ; car la frange de son vêtement guérit, ses pieds guérissent. »

« L'âme arrivée à une plus grande perfection, dit Origène, aura confiance d'atteindre la tête du Christ et de répandre sur elle son parfum, c'est-à-dire de donner au Verbe de Dieu le culte qui lui convient, de faire resplendir sa gloire divine. Mais il faut que nous, pécheurs, nous commençons par les pieds, et que nous les arrosions de nos larmes. Ce serait une témérité d'aller aux choses les plus élevées avant d'avoir baisé ses pieds. Pour pouvoir lui offrir un vrai parfum, il faut commencer par la pénitence. Et

ib. n. 6 et 7.

CONFIANCE INSPIRÉE  
PAR CETTE SCÈNE

ib. n. 8.

NOUS POUVONS  
LA RENOUVELER  
Ambros. in Luc.  
l. 8. n. 17.

ib. n. 18.

ib. n. 20.

Chrys. ad Theodor.  
l. 1. n. 16.

Ambros. ib. n. 19.

PAR LE BAISER DES  
PIEDS ON VA A CELUI  
DE LA BOUCHE

avons-nous vraiment commencé ? Où sont nos larmes ? Où sont nos gémissements ? »

Origen. Cat. Græc. PP.

Heureuse l'âme à qui Jésus fait sentir qu'il l'aime ! « Avec quelle ardeur, dit S. Bernard, l'âme qui a éprouvé la douceur du baiser divin répète la parole de l'épouse du Cantique : *Qu'il me donne le baiser de la bouche !* Seule elle peut savoir ce qu'il y a dans ce baiser, quelle manne cachée il contient. Mais il ne faut point qu'une âme encore chargée de péchés, en proie aux passions de la chair, qui ne connaît pas encore les joies spirituelles, prétende à cette faveur. Non, mais qu'elle se tienne tremblante aux pieds du Juge terrible... Qu'elle les baigne de ses larmes : elle sera elle-même lavée dans ces larmes... Puis, quand elle aura entendu ces douces paroles, *Tes péchés te sont pardonnés*, qu'elle ne prétende pas s'élever tout de suite aux hauteurs. Je ne veux pas être parfait tout d'un coup, ajoutait S. Bernard, je veux m'élever à la perfection peu à peu. Qu'elle aspire au baiser de la main, de cette main qui la soutiendra ; qu'elle la baise et pour les fautes pardonnées et pour les vertus procurées ; et alors il sera permis de désirer le baiser de la bouche, de venir en tremblant à la révélation de la gloire, non pour nous arrêter devant elle en une stérile contemplation, mais pour nous unir à elle dans un ardent embrasement, et devenir un seul esprit avec Jésus. »

Bernard. serm. 3  
in Cantic. passim.

## CXXXVIII

### J.-C. répond à une calomnie des Pharisiens.

Jésus avait pris occasion de plusieurs miracles accomplis au jour du Sabbat pour établir la vraie notion du Sabbat : il va prendre occasion d'un nouveau miracle pour établir la force probante de ses miracles et montrer la gravité de la faute que commettent ceux qui y résistent.

Alors on lui présenta un possédé du démon : et ce possédé était aveugle et muet. « Quelle adresse de la part du démon, dit S. Jean Chrysostôme, de fermer ainsi toutes les voies par lesquelles la foi pouvait venir en ce misérable, la vue et l'ouïe ! » Mais J.-C. est plus puissant que le démon : il guérit ce possédé si complètement et si rapidement, qu'aussitôt il parlait et voyait, « accomplissant ainsi trois miracles en un seul, dit S. Jérôme. Et chaque jour, continue ce docteur, ce qui s'est fait d'une façon visible dans cette guérison se renouvelle dans la conversion

GUÉRISON D'UN DÉMONIAQUE AVEUGLE ET MUET

Chrys. Homil. 40  
in Matth. c. 3.

SYMBOLE DE GUÉRISONS QUI S'ACCOMPLISSENT CHAQUE JOUR

Matth. XII.  
23.

ib.

Hieron. b. 1.

des pécheurs. » Le démon exerce sur les pécheurs un empire semblable à celui qu'il exerçait sur cet homme. Ils se meuvent en pleine lumière et ils ne voient pas : ils ne voient pas les œuvres de Dieu, ils ne voient pas leurs péchés ; et quand ils devraient parler à Dieu pour lui demander ses grâces ou accuser leurs fautes, il semblerait qu'il y a un lien sur leur langue. « Et quand le démon est expulsé, ils savent regarder à la lumière de la foi et leur bouche muette jusque-là s'ouvre pour célébrer les louanges de Dieu. » Quand la grâce de J.-C. a touché le cœur du pécheur, ses rapports avec Dieu lui deviennent faciles et doux et il éprouve le besoin d'accuser ses fautes.

id.

« Si la guérison dans la Synagogue de l'homme qui avait la main desséchée était une leçon donnée aux Juifs, dit S. Hilaire, (en effet, leur main était comme desséchée, impuissants qu'ils étaient à donner le salut au monde, et Jésus leur donne le pouvoir de se joindre à ses Apôtres, s'ils le veulent, pour opérer les œuvres de salut), le miracle actuel annonce plus particulièrement la conversion des Gentils : ils étaient la demeure des démons ; ils étaient dans les ténèbres, muets pour la louange de Dieu. Jésus en chassant le démon les prépare à l'habitation de Dieu en eux, il les amène à voir Dieu dans le Christ, et à glorifier Dieu dans les œuvres du Christ. »

Hilar. in Matth. c. 12.  
n. 11.L'ADMIRATION DE LA  
FOULE

Et tous étaient dans l'admiration et disaient : N'est-ce point là le fils de David ? Leur foi n'était qu'une foi nais-  
sante : aussi ils interrogeaient les sages pour savoir ce qu'ils devaient croire. S'ils avaient voulu suivre jusqu'au bout l'impulsion qui se faisait en eux, ils auraient pu conclure par eux-mêmes : les signes étaient assez clairs pour qu'ils n'eussent pas besoin d'interroger. Et les prétendus sages profitent de cette indécision pour calomnier le miracle de Jésus.

v. 23.

LA CALOMNIE

Les Pharisiens entendant cela dirent : Il ne chasse les démons que par Béalzébub, le prince des démons.

v. 21.

S. Marc ajoute ce détail, que ceux qui firent cette réflexion étaient *des Scribes venus de Jérusalem*, probablement pour épier Jésus : et ils allaient jusqu'à dire *qu'il était possédé d'un démon*. C'est l'éternelle tactique des ennemis de la vérité, quand ils ne peuvent nier un fait, de lui donner des explications qui le rabais-  
sent. On regardait les opérations magiques comme des effets des puissances démoniaques : ces hommes voulaient rabaisser au niveau de ces opérations les miracles du Sauveur plutôt que de reconnaître le Dieu en cet homme qui était semblable à eux (1). Ceux-là même qui s'appelaient ses frères se croyaient en droit de le traiter de frénétique.

Marc. III.  
16.

(1) Les Talmudistes ont répété cette calomnie quand ils ont prétendu que J.-C. avait opéré ses miracles à l'aide de formules magiques dont il avait trouvé le secret en Egypte.

**Math. IX. 32.** Déjà à propos d'un fait semblable on avait élevé contre lui la même accusation. **On lui avait présenté un homme qui était muet, ayant en lui un démon.**

**DÉJÀ UN AUTRE MIRACLE SEMBLABLE, ET SEMBLABLES ACCUSATIONS**

**Et Jésus ayant chassé le démon, le muet avait parlé.**

**v. 33.** **La foule était dans l'admiration et disait : Jamais rien de pareil ne s'est vu en Israël.** Cette réflexion avait irrité les Pharisiens : on exaltait ainsi cet homme au-dessus de tout ce qui avait existé en Israël dans les temps de sa plus haute splendeur ; et cependant c'était l'accomplissement d'une prophétie d'Isaïe : *la langue des muets sera déliée.* (Is. XXXV. 6). Ne pouvant nier le fait, ils lui donnaient cette interprétation odieuse : **Ils disaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons, accomplissant sans le savoir une autre prophétie : Au milieu de vos grandes œuvres vos ennemis vous mentiront.** (Ps. 63. 3).

**v. 34.**

L'accusation était absurde, « mais l'envie, dit S. Jean Chrysostôme, ne regarde pas à la matière de ses accusations pourvu qu'elle accuse. » Jésus ne l'avait point relevée la première fois : « Il se réservait de leur faire mieux connaître sa puissance par de nouveaux miracles et sa grandeur par de nouveaux enseignements. »

Non querit quid dicat, sed solum ut dicat. Chrys. Homil. 40.

id. Homil. 41. n. 1.

« Toute sa vie, il a été traité de cette sorte, et cela quand il accomplissait des miracles en leur faveur. Quelle merveille de le voir souffrir d'être traité de séducteur quand il enseigne la vérité, de possédé du démon quand il chasse le démon, et quand il accomplit ses miracles d'être considéré comme un faiseur de prestiges ! »

Chrys. Homil. 23 in Ep. ad Hebr.

**JÉSUS CETTE FOIS LEUR RÉPOND**

« Cette fois il consent à leur répondre : il le fait sans mépris, sans colère, nous apprenant à garder la douceur à l'égard de nos ennemis, et à ne point nous troubler devant les accusations injustes. Et déjà par là il condamne leur accusation : une telle douceur et de plus le pouvoir de connaître les pensées secrètes ne sont pas le fait du démon. »

ib.

**ABSURDITÉ DE LEUR PROPOSITION**

**Math. XII. 25.**

**Jésus connaissant leurs pensées leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera dévasté ; et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne pourra subsister.** Du petit au grand, c'est une loi que la division conduise à la ruine. Peut-être y avait-il dans les paroles du Sauveur une allusion discrète aux divisions qui existaient alors chez les Juifs, à l'opposition des prétendus partisans de la Loi à ce qui était annoncé et promis par la Loi, et une allusion aussi à la ruine de Jérusalem qui devait être la conséquence de ces divisions. Appliqué au cas présent l'argument était frappant. **Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même : comment son royaume pourra-t-il subsister ? Comment Satan pourrait-il contribuer lui-même à ruiner son royaume ?**

Hilar. in Matth. n. 12. n. 14.

**ib. 26.**

Après cet argument si concluant, il en vient à un autre qui les

LEUR ACCUSATION  
VA CONTRE EUX-MEMES

saisira peut-être davantage, car il les touche de plus près. **Et si moi je chasse les démons par Béelzébub, vos enfants par qui les chassent-ils ?** Il y avait chez les Juifs des écoles d'exorcistes où l'on apprenait à chasser les démons. L'historien Josèphe nous a conservé quelque chose des pratiques dont on se servait pour cela. Au livre des Actes (xix. 13), nous trouvons ces exorcistes essayant de faire concurrence à S. Paul. C'est à eux qu'en appelle le Sauveur, dit S. Jérôme. Si les Juifs étaient fiers de ce pouvoir qui existait dans leur nation et l'attribuaient à l'Esprit S', pourquoi attribuer à Béelzébub un pouvoir plus complet exercé par quelqu'un qui était aussi des leurs ? Ne sent-on pas dans cette expression un accent de tristesse de la part de Jésus de ne pas être reconnu par son peuple comme l'un de ses enfants ?

v. 27.

Joseph. de hell.  
judaic. VII. 66.

Il avait aussi conféré ce pouvoir à ses Apôtres et l'on s'adressait à eux avec confiance pour obtenir la délivrance des possédés : on se sentait plus proche d'eux ; et jamais on n'avait lancé contre eux l'accusation que l'on élevait contre lui. **C'est donc à juste titre qu'ils seront leurs juges, et vengeront celui qui leur a conféré ce pouvoir, celui-là dans lequel on n'a point voulu reconnaître le pouvoir qu'il conférait lui-même.**

lb.

Chrys. Homil. 41  
in Matth. n. 2

Hilar. ut supr. n. 15.

« Les disciples de Jésus, qui étaient les enfants du peuple d'Israël, avaient conscience de n'avoir reçu de leur Maître aucun maléfice, quand ils avaient reçu de lui le pouvoir de chasser les démons. C'est pourquoi leur simplicité sera la condamnation de cette sagesse tortueuse des ennemis de Jésus. »

Aug. serm. 71. Al.  
de Verb. Dom. 11.  
n. 2.

COMBIEN PLUS CON-  
SOLANTE EST LA VÉ-  
RITÉ

Au lieu de s'attrister dans leur sottise envie des œuvres qu'il accomplissait et de nier la lumière, ils devraient se réjouir, car ces œuvres sont toutes à leur avantage ; et **si je chasse les démons dans l'Esprit de Dieu...** leur dit-il. S. Luc dit : **Par le doigt de Dieu.** Jésus ne se servait pas des formules qu'employaient les exorcistes juifs : il lui suffisait d'un signe, d'une parole, et il commandait avec une telle autorité que l'on pouvait dire comme les magiciens d'Egypte devant les miracles de Moïse : **Le doigt de Dieu est ici.** (Exod. VIII. 19). Le but qu'il poursuivait dans l'expulsion des démons était si saint que l'on pouvait avoir la certitude qu'il agissait avec Dieu. « S'il reconnaissait, dit S. Athanase, la nécessité de l'assistance de l'Esprit S' pour cette œuvre, ne craignant pas de se reconnaître, en tant qu'homme, inférieur à l'Esprit S', il était encore évident, par la plénitude de la présence de l'Esprit S' en lui, que le royaume de Dieu était sur terre. » **Si je chasse les démons dans l'Esprit de Dieu, le royaume de Dieu est donc venu jusqu'à nous,** « ce royaume de Dieu qui avait été annoncé par les Prophètes. N'avez-vous point là un signe évident de l'avènement de ce royaume ? C'est pour vous que se réalisent les choses qui avaient été annoncées ; c'est pour vous que le Fils de Dieu est sur terre, au milieu de vous ; pourquoi travaillez-vous

v. 28.

Athanas. Orat. 2.  
Contr. Arian.  
Cyrill. Cat. Græc. PP.  
in Luc.

contre vous-mêmes? » Les circonstances sont graves ; si le royaume de Dieu est au milieu d'eux, il faut l'accueillir ou prendre parti contre lui.

Chrys. ut supr.

J.-C. confirme son premier argument en montrant le rôle qu'il a assumé à l'égard de Satan : il est en lutte directe avec Satan, et il est le chef de ceux qui combattent contre lui, le chef qui leur assure la victoire ; comment pourrait-il recevoir son pouvoir de Satan ? Comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison de l'homme fort et piller ce qu'il possède, s'il ne l'a enchaîné auparavant ? Alors il pillera sa demeure.

LE RÔLE DE JÉSUS  
A L'ÉGARD DU DÉMON

ib.

v. 29.

Lorsque l'homme fort, bien armé, garde sa maison, tous ses biens sont en sûreté. Mais dès qu'un plus fort que lui, survenant, l'a vaincu, il lui ôte les armes en qui il se confiait, et il distribue ses dépouilles. Ces deux images grandioses de deux hommes de guerre dont l'un bien armé garde son château et dont l'autre survient tout à coup, abat le premier et pille ses richesses, avait été donnée déjà par Isaïe (XLIX. 24) : *Peut-on ravir à un géant la proie qui est entre ses mains et à un homme fort ceux qu'il a rendus ses captifs ?* J.-C. montre en lui l'accomplissement de cette prophétie. Il reconnaît la puissance de Satan. Il est fort, on peut l'appeler le fort : il est fort par sa puissance naturelle et plus encore par notre connivence avec lui.

Chrys. ib.

Luc. XI.  
21-22.

Il a sa forteresse, c'est le monde tout entier, il y règne en maître.

Beda. in Luc.

Il a su s'emparer de captifs nombreux qui maintenant font partie de son troupeau.

Cyrill. in Joan. I. 10.  
c. 11.

Ses armes sont puissantes : ce sont les différentes sortes de péchés par lesquelles il se rend maître de nous.

Theophyl. in Luc. h. 1.

Et Jésus se présente comme plus fort que ce prince du monde, lui enlevant ses armes, l'aiguillon du péché, et distribuant ses dépouilles. « Il a, dit S. Basile, conquis les hommes qui étaient vendus, captifs sous le péché, inféodés à la mort : il les a faits siens et il les a distribués entre ses Anges pour qu'ils les gardent. » « Il les a répartis, dit Bède, entre ses Apôtres pour qu'ils leur donnent la lumière. »

Basil. in Isai.

Beda. in Luc.

Il y a là, dit S. Jean Chrysostôme, non seulement l'énoncé d'un fait qui s'accomplit, mais une prophétie, la prophétie de ce qui va s'accomplir dans le monde.

Chrys. ut supr.

Mais pour avoir part aux fruits de la victoire de Jésus, il faut se mettre résolument avec lui : les deux œuvres, celle de Satan et la sienne, sont en opposition complète. « Satan veut asservir les âmes, Jésus veut les délivrer. Satan amène les âmes au culte des idoles, Jésus au culte de Dieu. Satan les conduit au vice, Jésus à la vertu. » Le combat est engagé, personne ne peut rester neutre. « La neutralité, dans une telle situation, serait de l'hostilité. Voilà la leçon qu'il donne aux Juifs : par le fait qu'ils ne seront pas avec

SE METTRE AVEC J.-C.

Hieron. h. 1.

Chrys. ut supr. n. 3.

lui, ils seront avec le démon. » Et c'est pourquoi Jésus ajoute : **Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe.** C'est un fait que tout travail, toute agitation en dehors de J.-C. n'aboutissent qu'à la dispersion des forces et à la dissipation des trésors que Dieu nous a confiés, et tout travail fait avec J.-C. aboutit à des fruits durables. « Il y avait un grave danger à ne pas avoir de lui une opinion assez haute ; et c'est pourquoi il a ajouté cela : Ne pas être avec lui, c'était être contre lui, et ne pas amasser avec lui, c'était dissiper. Et, ajoute S. Hilaire, s'il nous a enlevés à celui qui nous possédait, ne nous a-t-il pas par là faits siens ? »

Matth. v. 28.

Hilar. ut supr. n. 16.

**CRAINdre LES  
RETOURS DE L'ENNEMI**

Pour que nous ne croyions pas que tout est terminé par le coup de force qu'il a accompli, et pour nous engager à nous mettre résolument avec lui et à travailler avec lui, il nous dit ce qui arrive après l'expulsion du démon. **Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme**, (l'allégorie était pleine d'actualité, puisqu'on avait assisté à l'expulsion d'un démon), **il parcourt les lieux arides, cherchant du repos.** Les déserts passaient pour être le séjour des démons. C'est dans le désert de la haute Egypte que l'Ange Raphaël avait enchaîné le démon qui tourmentait Sara, la femme du jeune Tobie. Quand ils ne trouvent plus personne qu'ils puissent induire au mal, il semble que la terre leur devienne un désert où ils ne trouvent plus de repos.

ib. 42. a  
Luc. XI.

**Et ne trouvant pas de repos, il dit : Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Et revenant, il la trouve vide, mais purifiée de ses souillures et ornée.**

Matth. XX  
41.

Apollin. in cat.  
Cramer.

Beda. in Luc.

**Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus mauvais que lui.** « Ces sept démons, dit Apollinaire, représentent l'universalité des vices, ou encore, dit Bède, les sept péchés capitaux qui constituent l'universalité des vices, **et rentrant en cet homme, ils y établissent leur demeure et le dernier état de cet homme est pire que le premier.** En S. Matthieu, cette allégorie s'applique au peuple juif, la sentence finale en fait foi : **Ainsi en sera-t-il de cette génération perverse.** Le démon avait été expulsé de ce peuple à la délivrance de la captivité d'Egypte. Il était revenu visiter la demeure où il avait habité : il l'avait trouvée purifiée, ornée par les Prophètes, mais vide, vide du Christ ; et rempli de confiance à cause de ce vide, il était allé chercher sept autres démons, poussant ensuite à une malice plus grande que tout ce qui avait précédé, et conduisant à des châtiments plus terribles que ceux qui avaient accablé leurs pères. Avec quelle clarté Jésus prophétise, tout en voilant sa prophétie sous le voile de l'allégorie !

ib. 45.

ib.

**LE RETOUR DU DÉ-  
MON CHEZ LE PEUPLE  
JUIF**

Origen, Ambros.  
Chrys. Cyrill.

**LE RETOUR DU DÉ-  
MON DANS L'ÂME  
SANCTIFIÉE**

Mais cette prophétie s'applique aussi à ceux qui ne veulent point accepter complètement la grâce de la venue du Christ, se tenir uniquement avec lui. La forme plus générale dans laquelle S. Luc



la rapporte prouve qu'elle avait été comprise ainsi. A notre baptême le démon a été expulsé, notre âme purifiée et ornée; le démon reviendra à cette demeure, sur laquelle il se croit des droits; la beauté qu'il y trouve sera pour lui un attrait de plus à en causer la ruine; il essaiera des tentations plus violentes. « La concupiscence, dit S. Augustin, a pu être éloignée de l'âme par les œuvres ordinaires de la pénitence. Si on la laisse rôder, chercher le plaisir, comme elle ne le trouvera pas, elle rentrera dans le cœur avec plus d'avidité; et si elle y trouve du vide causé par la négligence, si la parole de Dieu n'a pas rempli cette âme, elle s'y établira avec ces sept démons qui sont l'universalité des vices. » Et comme l'établit S. Pierre, *il aurait mieux valu pour cette âme n'avoir pas connu la voie de la vérité que de s'en éloigner après l'avoir connue.* S. Augustin reconnaissait qu'il n'avait rencontré nulle part d'âmes meilleures que celles qui, dans les monastères, s'appliquaient à progresser, ni pires que celles qui s'y laissaient aller au relâchement.

Ainsi la lutte est incessante entre Jésus et Satan. Jésus vient purifier et Satan sans cesse s'efforce de détruire l'œuvre accomplie par lui en créant des ruines toujours plus grandes. Mais, pour demeurer vainqueur, il suffit de s'établir une bonne fois sous la protection de l'homme fort par excellence et de l'établir pleinement maître en soi, et pour cela avoir dans son cœur une résolution aussi arrêtée que celle de l'ennemi. C'est un puissant commentaire de la parole : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.*

Après avoir averti ses calomniateurs du danger auquel ils s'exposent en ne prenant pas parti avec lui contre Satan, Jésus faisant un retour douloureux sur leur faute, leur dit la gravité de la faute commise par eux en attribuant au démon une œuvre qui procède de la bonté de Dieu. **C'est pourquoi je vous dis : Tout péché et tout blasphème sera remis. Il proclame ainsi la miséricorde de Dieu et condamne à l'avance les hérétiques qui devaient nier l'efficacité de la pénitence; il affirme même que la parole dite contre le fils de l'homme pourra être pardonnée; mais le blasphème contre l'Esprit S<sup>t</sup> ne sera pas remis.**

Comment, si tous les péchés sont rémissibles par la pénitence, et si les Apôtres doivent recevoir le pouvoir de remettre tous les péchés, peut-il se faire que celui-là ne soit jamais remis? C'est là, d'après S. Augustin et Bossuet, une des questions les plus ardues de la théologie. Toutefois, s'il est difficile de dire pourquoi ce péché est irrémissible, la notion et la gravité de cette faute sont entrés dans le sens chrétien, et le peuple chrétien, quand il parle du péché contre l'Esprit S<sup>t</sup>, sait qu'il parle du péché radical, du péché qui ne ne peut obtenir de rémission.

Les œuvres d'illumination, les œuvres de sainteté et surtout les

Chrys. Homil. 23  
in Matth. n. 4.

Aug. qq. Ev. l. 1.  
q. 8.

Aug. Ep. 73. n. 9.

Beda. in Matth.

LA FAUTE  
DES CALOMNIEURS

Beda.

LE BLASPHEME  
CONTRE LE S.-ESPRIT

Aug. serm. 71. n. 5.

Bossuet. Lettr. 14  
à la sœur Cornuau.

SON IRRÉMISSIBILITÉ

Petr. II.  
21.

Matth. v. 30.

Matth. XII.  
v. 32.  
v. 31.

œuvres d'amour sont attribuées à l'Esprit S<sup>t</sup>; et c'est pourquoi, si l'on rapporte au démon une œuvre accomplie pour sanctifier les âmes, accomplie par amour, quand on dénature sciemment les œuvres de Dieu, que dans l'impossibilité de les nier on leur attribue un principe mauvais, quand on hait et que l'on attaque la vérité connue comme telle, (c'était là pour S. Augustin le péché contre l'Esprit S<sup>t</sup>), on pèche contre l'Esprit S<sup>t</sup>, et en péchant ainsi contre l'Esprit S<sup>t</sup>, on se ferme tout recours à la divine miséricorde, on se ferme les voies par lesquelles Dieu pourrait venir vers nous. « Celui, dit S. Athanase, qui, voyant le fils de l'homme endurer la souffrance, le regardait comme un homme, commettait une faute, mais pouvait en obtenir le pardon en venant à un autre sentiment : celui qui, devant ses miracles, ne voyait plus en lui l'homme, mais seulement le Dieu, avait une excuse dans la grandeur de ses œuvres et pouvait encore obtenir son pardon ; mais ceux qui attribuent au démon les œuvres de Dieu, par où pourront-ils obtenir leur pardon ? » « Dans les autres fautes, dit S. Pacien, nous sommes entraînés par l'erreur, ou brisés par la crainte, ou vaincus par la faiblesse de la chair ; mais c'est l'aveuglement complet quand on ne voit pas ce que l'on voit, que l'on attribue au démon les œuvres de l'Esprit S<sup>t</sup>, et que la gloire de Dieu, par laquelle le démon est vaincu, on l'appelle la puissance du démon. » **Donc, pour celui qui aura parlé contre l'Esprit S<sup>t</sup>, il n'y aura point de rémission ni en ce siècle, ni dans le siècle futur.**

*Ni en ce siècle, ni dans le siècle futur...* S'il y a des fautes qui, n'étant pas remises dans ce siècle, le sont dans l'autre, c'est donc, dit S. Augustin et après lui S. Grégoire, qu'il y a certaines fautes légères qui, n'ayant pas été remises dans ce monde, le seront avant le jugement par le feu qui purifie.

Et cette parole qu'il y a des fautes qui ne seront pas remises dans le siècle futur, condamne, dit Raban, l'erreur d'Origène, affirmant qu'après de longs siècles tous les pécheurs obtiendraient leur pardon.

Le blasphème contre l'Esprit S<sup>t</sup>, ce péché qui ne sera jamais pardonné, n'est-il pas commis chaque jour par tous ceux qui, à bon escient, dénaturent le caractère et les œuvres de l'Église, attribuant à l'ambition les œuvres de la charité, afin de détourner les âmes de ceux qui leur apportent le salut ? Ils commettent un crime semblable à celui des Pharisiens orgueilleux et envieux.

Pour justifier le jugement qui sera porté contre eux, il leur montre leurs contradictions : ils acceptent ses œuvres, l'expulsion des démons ; ils sont obligés de les déclarer bonnes et il les attribuent à une source mauvaise. **Ou faites un arbre bon et dont le fruit sera bon, ou faites un arbre mauvais dont le fruit sera mauvais ; car un arbre se reconnaît à ses fruits.**

Hieron. h. l.

Aug. Expos. Ep.  
ad Rom. n. 20-21.

Athan. Tr. sup. illud :  
Quicumque dixerit...

Pacien. Ep. Barci-  
non. Ep. 3 adv.  
Tract. Novatianor.

Aug. de Civit. D.  
l. 21. c. 21.  
Gregor. Dist. 1. 4.  
c. 31.

Matth. v. 31

CONTRADICTION DES  
ENNEMIS DE JÉSUS

Matth. XII  
33.

J.-C. présente avec assurance ses fruits comme indice de qu'il est.  
 « Eux, ne pouvant calomnier les fruits, calomniaient l'arbre. »  
 « J.-C., dit S. Hilaire, est comme un arbre posé dans le monde et qui donne ses fruits ; si les fruits sont bons, il est bon lui-même : il faut venir à lui et recueillir ses fruits ; ou bien, s'il est mauvais, il faut s'éloigner de lui et de ses fruits. Vouloir prendre une position intermédiaire, rendre quelques honneurs au Christ, le reconnaître Dieu par quelque côté et lui refuser la communion de nature avec Dieu, cela c'est le blasphème contre l'Esprit S<sup>t</sup>. » Heureux celui qui se reposera à l'ombre de cet arbre et se nourrira avec amour de ses fruits !

Chrys. Homil. 42. n. 1

Hilar. ut supr. n. 18.

RENDRE BONNES  
LES RACINES

S. Augustin donne de ces paroles une autre interprétation qui est très plausible, car elle s'accorde bien avec le contexte. « Une aberration comme celle des Pharisiens ne pouvait venir que d'une racine mauvaise. Celui qui veut produire de bons fruits doit donc aller jusqu'à la racine. Rendez l'arbre bon et les fruits seront bons ; il faut d'abord changer l'homme pour que les œuvres soient changées. J.-C. en venant sur terre, n'a trouvé que des arbres mauvais, et il leur a donné le pouvoir de devenir des enfants de Dieu. »

Aug. serm. 72. Al.  
de Verb. D. 12.  
n. 1 et 2.

v. 34-35.

Et revenant à eux, il voit tout ce qu'il y a de venin dans leurs cœurs : **Races de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, étant mauvais ? Car la bouche parle de l'abondance du cœur. L'homme bon tire du bon trésor de son cœur des choses bonnes ; et l'homme mauvais tire d'un trésor de mal des choses mauvaises. Il n'était pas étonné des paroles injustes, calomniatrices, qui sortaient de leur bouche ; il en voyait la source, il voyait leurs cœurs mauvais. C'est le cœur qu'il voit d'abord et c'est à notre cœur qu'il nous ramène sans cesse. Si le cœur mauvais est un trésor sans fond de pensées, de paroles, d'actes mauvais, l'homme peut aussi se faire dans son cœur un trésor inépuisable de pensées bonnes, d'où le bien jaillira spontanément, et que Dieu verra même si elles ne se traduisent pas en œuvres. « Jésus se montre jugeant les secrets des cœurs et affirmant par là sa divinité. »**

Chrys. ut supr.

SÉVÉRITÉ  
DU JUGEMENT

v. 36.

Et s'il est le Sauveur plein de miséricorde qui guérit toutes les plaies de l'âme et délivre de tout le mal, il sera aussi le juge qui exigera un compte rigoureux de tout. **Je vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement. Toute parole est l'indice de ce qui est dans le cœur. « Et si une parole oiseuse n'est pas sans danger pour celui qui la profère, avec quelle sévérité seront jugées les calomnies contre l'Esprit S<sup>t</sup> ? »**

Hieron. h. l.

v. 37.

**Car vous serez justifié d'après vos paroles et d'après vos paroles vous serez condamné. « Quoi que les hommes puissent dire de vous, ce n'est pas d'après ce que les autres auront dit**

de vous, c'est d'après ce que vous aurez dit vous-même que vous serez jugé. Il ne faut donc pas craindre d'être calomnié, mais de calomnier : car c'est là un péché vraiment diabolique qui ne peut lui-même donner aucune joie et qui ne peut que nous nuire en créant dans notre cœur un trésor de mal. » Dès maintenant, nous faisons donc nous-mêmes notre jugement, non seulement par nos actes, mais par chacune de nos paroles et de nos pensées.

C'est dans cet appareil de juge que se montre à nous le calomnié des Pharisiens.

Chrys. ib. n. 2.

## CXXXIX

### Le signe dans le ciel.

Il aurait fallu, devant la réponse si péremptoire et les graves avertissements de Jésus, baisser la tête, admirer et craindre. Ces hommes, dit S. Jean Chrysostôme, ne renoncent pas facilement à leur malice. **Quelques-uns des Scribes et des Pharisiens lui dirent : Maître, nous voulons de vous un signe, un signe prouvant votre mission.** « Ils voulaient de lui un nouveau miracle comme si le miracle qu'il venait de faire n'en était pas un. » Ils voulaient de lui **un signe dans le ciel**, ainsi que le rapporte S. Luc. un signe semblable au feu descendant du ciel à la prière d'Elie (v. Reg. I), ou à l'orage amené en plein été par Samuel (t. Reg. VII), ou à la manne que Moïse fit descendre du ciel, ou au soleil arrêté par Josué. Si les Prophètes avaient fait de ces signes dans le ciel, il leur paraissait convenable que le Prophète attendu accomplit aussi quelque'un de ces miracles, comme s'ils ne pouvaient point, remarque S. Jérôme, calomnier aussi des miracles de ce genre, les attribuer aux forces de la nature, eux qui calomniaient les miracles accomplis si près d'eux et à leur avantage.

« Leurs paroles, maintenant, sont pleines de respect, mais d'un respect hypocrite. Tout à l'heure ils l'insultaient, l'appelant possédé du démon ; maintenant ils le flattent, l'appelant *Maître*. Ils n'y gagneront rien : il répondait avec douceur à leurs injures, il répondra avec sévérité à leurs flatteries, se montrant supérieur à l'injure et à la flatterie. »

**Répondant, il leur dit : Cette génération mauvaise et adultère demande un signe.** « Elle est mauvaise, car elle est ingrate envers ses bienfaiteurs, devenant pire par les bienfaits eux-mêmes ; elle est adultère, sans cesse elle abandonne le Dieu qui

Matth. XII.  
38.

Luc. XI. 17.

Matth. XII.  
39.

Chrys. Homil. 43. n. 1.

DEMANDE  
DES PHARISIENS

Hieron. h. l.

Hieron. h. l.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

Hieron. h. l.

Chrys. ut supr.

J.-C. REFUSE CE SIGNE

l'avait épousée pour se donner à des étrangers. M'étonnerai-je qu'elle se montre opposée à moi qui commence seulement à me présenter à elle, quand elle s'est montrée si souvent opposée à mon Père? »

« Vous demandez un signe ; mais où étiez-vous donc quand les démons flagellés par ma parole s'en allaient en criant : *Qu'y a-t-il entre nous et vous, Jésus de Nazareth ? Vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. Nous savons qui vous êtes, le fils de Dieu. Où étiez-vous quand les aveugles criaient au bord du chemin : Jésus, fils de David, ayez pitié de nous, et faites que nous puissions voir ?* Quand ils me proclamaient le rejeton fleuri de Jessé, la fleur sortie de sa racine sur laquelle reposent les sept esprits de Dieu ? Ces aveugles, qui ne voyaient pas, ont su me voir, et vous, qui me voyez, vous ne voulez pas me voir ! »

ib.

**Et il ne lui sera point donné de signe si ce n'est le signe du prophète Jonas.** Il y donc un signe, mais un signe vraiment digne de Dieu, non un signe d'ostentation, flattant la curiosité comme le signe qu'ils lui demandaient, mais un signe qui surpassera toute attente par les mystères qu'il révélera, un signe qui a été donné depuis longtemps déjà et qui, au moment où se réalisera ce qu'il annonçait, montrera que Dieu est grand dans ses desseins et les arrête longtemps à l'avance. « Un signe, dit S. Basile, est un phénomène qui révèle une chose cachée. » Le signe que J.-C. indique comme son signe propre annonce en termes voilés, mais saisissants pour ceux qui sauront comprendre, les plus hauts mystères.

Opus imperf.  
Homil. 30.LE SIGNE  
QU'IL LEUR ANNONCE

Basil. Ep. 260. n. 8.

**Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme demeurera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits.** Le Sauveur n'est pas demeuré au tombeau trois jours pleins, mais il employait à ce moment une locution usitée chez le peuple Hébreu. Le miracle de Jonas était un des plus extraordinaires de l'Ancien Testament : il avait été opéré par Dieu pour en préparer un plus grand. « Jonas, acceptant de mourir pour apaiser la tempête, disant aux matelots, sur le point de périr : *Prenez-moi et jetez-moi à la mer*, avait été la figure du Sauveur allant de lui-même au-devant de la mort, et disant : *J'ai le pouvoir de livrer ma vie.* » Et quand, du ventre du poisson qui l'avait englouti, il criait vers Dieu : *Les eaux de l'abîme m'ont enveloppé de toutes parts ; tous les flots et les abîmes de votre colère ont passé sur moi ; et j'ai dit : J'ai été rejeté loin de votre face : cependant, je verrai encore votre saint temple*, Jonas était la figure de celui sur qui avaient passé tous les flots de la justice divine, et qui, enseveli dans le sein de la terre, attendait avec confiance sa glorification.

JONAS FIGURE DE J.-C.

Lighfoot, Horns tal-  
mudic. Aug. de cons.  
Ev. I. 3. c. 24.

Chrysol. serm. 37.

Joa. II. 4. G.

« Il fallait ces trois jours, dit S. Jean Chrysostôme, pour

bien affirmer sa mort ; pour lui le supplice de la croix n'était pas une preuve suffisante ; il fallait la résurrection elle-même pour affirmer le mystère de la croix ; mais la résurrection, le grand signe du Christ, avait besoin d'avoir son signe ; et c'est celui-là qui avait été préparé par Dieu, qui avait été indiqué par J.-C. en termes mystérieux pour ne pas provoquer leur ironie, en termes assez clairs cependant pour qu'au jour de sa mort ils prissent leurs précautions contre cette résurrection annoncée, disant à Pilate : *Ce séducteur a dit : Après trois jours je ressusciterai.*

« Et encore ce signe de Jonas, si étonnant qu'il fut, cette résurrection après trois jours passés au tombeau, ne devait point les convaincre, puisqu'ils donnèrent de l'argent aux soldats qui avaient été témoins de cette résurrection pour qu'ils affirmassent que les disciples, pendant leur sommeil, avaient enlevé le corps. »

Jonas, dans la balaine, avait figuré non seulement la mort, la sépulture et la résurrection du Christ, mais aussi cet enveloppement spirituel et cette résurrection par lesquels on devient chrétien. Dieu avait donné une figure du baptême dans le passage de la mer rouge par les Hébreux ; mais combien cette figure de Jonas était plus complète ! Aussi les chrétiens des premiers siècles, se préparant à mourir comme J.-C. pour ressusciter avec lui, aimaient à symboliser leur espérance dans les scènes de l'histoire de Jonas.

« Ainsi donc il devait mourir pour eux, et encore qu'ils ne dussent point profiter de sa mort, il acceptait cette mort, afin de bien montrer la fermeté de son dessein. En punition de leur résistance ils devaient subir de terribles châtiments : il le leur avait annoncé en leur parlant de ce démon qui vient reprendre possession de sa première demeure. Et il leur montre combien ce châtiment est juste. »

**Les hommes de Ninive se lèveront au jour du jugement en face de cette génération et la condamneront ; car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas.**

« Et, en effet, Jonas n'était qu'un serviteur et moi je suis le maître. Jonas était sorti, pour prêcher aux Ninivites, du ventre de la balaine, et moi, pour prêcher au monde, je sortirai du tombeau. Il prêchait la destruction prochaine et moi je suis venu annonçant le royaume de Dieu. Ils ont cru à la parole du Prophète sans qu'il fit un seul miracle, et moi j'ai accompagné ma prédication de miracles nombreux. Ils n'ont entendu de lui que quelques paroles, et moi j'ai apporté toute une doctrine pleine d'une sagesse divine. Lui, serviteur, apportait la menace, et moi le maître de toutes choses, j'apportais le pardon. Ceux à qui s'adressait ce Prophète étaient des payens, et ceux à qui je parle ont été préparés à ma venue par des Prophètes nombreux. Jonas n'avait

Chrys. Homil. 43.  
n. 1 et 2.

Cyrril. in Luc.

CHATIMENT DE CEUX  
QUI AURONT RÉSISTÉ  
À CE SIGNE

Chrys. ib. n. 2.

LEUR CONDAMNATION  
PAR LES NINIVITES

Matth. v. 41.

été annoncé par personne, et tous les Prophètes ont prophétisé de moi, et mes œuvres ont été en harmonie avec mes paroles. Jonas avait fui d'abord, par crainte de la moquerie, et moi je suis venu sachant que je devais souffrir les moqueries de toute sorte et la croix. Jonas n'a pas eu à souffrir pour ceux qu'il sauvait, et moi j'ai supporté la mort, la mort la plus honteuse, et je ne cesse d'envoyer après moi des ouvriers pour continuer mon œuvre. Jonas était étranger, inconnu, et moi je suis chez mes frères. » « Les Ninivites ont accepté l'envoyé de Dieu sans lui demander de preuves de sa mission, et quand Jésus donne aux Juifs un signe aussi grand que celui de sa résurrection, ceux-ci s'efforcent de nier le signe et de calomnier le ressuscité. » Combien était dur au cœur de Jésus ce parallèle entre la prédication de Jonas et la sienne ! Comme la conversion des Ninivites condamnait les Juifs !

Hb.

Chrysol. serm. 37.

Autre exemple plus humiliant encore : la reine du midi est venue pour entendre et voir Salomon. « C'était une femme, habitant des régions lointaines, et elle vint bravant la mort, par le seul attrait d'une sagesse humaine. Je suis venu moi-même là où elle était venue, mais moi j'allais au devant de mes auditeurs, parcourant les bourgades et les cités. Cette femme s'enquérât des choses de la nature, et moi j'apportais la révélation des mystères d'en haut. » **C'est pourquoi la reine du midi se lèvera pour le jugement en face de cette génération et la condamnera, car elle est venue des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon : or, ici, il y a plus que Salomon.**

LEUR CONDAMNATION  
PAR LA REINE DE SABA

Chrys. ut supr. n. 3.

v. 42.

N'y a-t-il pas là, comme le fait remarquer S. Jérôme, l'annonce de l'empressement des Gentils à recevoir la parole évangélique et de la supériorité de leur foi sur celle des Juifs ? « Cette reine d'Éthiopie, à la peau noire, dit S. Grégoire de Nysse, qui apporte à Salomon de l'or et des parfums, est la figure de la Gentilité, qui, longtemps plongée dans les ténèbres de l'ignorance, ouvre les yeux à la lumière pendant que les Juifs ferment les leurs, est purifiée de toutes ses souillures dans les eaux du baptême et apporte au vrai Salomon, au vrai prince de la paix, l'hommage de ses richesses et de ses adorations. »

Hieron. h. l.

Gregor. Nys.  
Homil. 7 in Caatic.

« Dans ces Ninivites qui font pénitence, et dans cette reine du midi qui est amenée de si loin par le désir de la sagesse, ne voyez-vous pas, dit S. Ambroise, la figure de l'Église ? L'Église se forme par deux dispositions, l'une qui nous fait renoncer au péché et l'autre qui nous apprend à ne plus pécher ; c'est la pénitence qui nous fait renoncer au péché et la sagesse nous apprend à ne plus pécher. »

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 96.

En face de cette condamnation ne devons-nous pas, remplis de crainte, faire un retour sur nous-mêmes ? « N'y a-t-il pas, dit l'*Opus imperfectum*, beaucoup de chrétiens condamnés par les

Ninivites et la reine du midi ? J.-C. est encore au milieu de nous, nous parlant par son Évangile, par ses prédicateurs ; et beaucoup ont de la répulsion à l'entendre et l'on en voit même qui sortent des églises quand on fait entendre sa parole. »

Opus imperf.  
Homil. 30.

Pourquoi donc les Juifs demeurent-ils endormis devant de tels prodiges et une telle lumière ? Car la lumière est devant eux, ne voulant qu'une chose, éclairer. « Ils avaient prétendu qu'il accomplissait ses prodiges pour attirer l'admiration de la foule : il leur montre qu'il ne veut qu'une chose, il est la lumière, et il ne veut qu'accomplir ses fonctions, les fonctions de la lumière. **Personne, après avoir allumé une lampe, ne la met en un lieu caché ou sous le boisseau, mais on la place sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière.** » Il est la vraie lumière, la lumière éternelle, lumière enfermée dans le vase de l'humanité qu'elle rend tout lumineux. Il ne veut point la cacher ni l'enfermer sous le boisseau de la Loi, mais il veut la placer sur le chandelier de l'Église, » de l'Église qui devra répandre la lumière dans le monde entier. Il suffira d'ouvrir les yeux pour voir la lumière. Il prouve ainsi sa mission par ses fonctions elles-mêmes. Et pourquoi donc, encore une fois, tous n'aperçoivent-ils pas la lumière ? C'est parce que leur disposition intérieure, parce que l'œil intérieur est mauvais.

Cyrill. in Luc.

LA LUMIÈRE QUI  
VEUT ÉCLAIRER LE  
MONDE

Luc. XI. 36.

Reda. in Luc.

Les sentences morales que S. Luc place ici ont été placées par S. Matthieu dans le sermon sur la montagne, au passage dirigé contre les attaches aux biens de la terre (Math. vi. 22), et S. Luc lui-même répète une parole semblable à la suite de la parabole du semeur (Luc. viii. 16). Il est possible que N.-S. les ait redites plus d'une fois pour nous faire comprendre l'importance des dispositions morales par lesquelles on se prépare à accueillir sa parole.

ELLE DEMANDE LA  
CORRESPONDANCE IN-  
TÉRIEURE

La lumière est dans le monde ; mais il faut qu'à cette lumière objective réponde la lampe que tout homme porte en lui. **Votre œil est la lumière de votre corps.** C'est par l'œil que la lumière du dehors est reçue et se répand dans tout le corps, que les mains et les pieds possèdent la lumière. **Si votre œil est net, tout votre corps sera lumineux ; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux.** « Cet œil, dit Origène, signifie notre intelligence qui doit recevoir la lumière d'en haut et la répandre dans l'âme tout entière, » la répandre aussi dans notre vie. « C'est pourquoi si nous laissons les passions obscurcir et pervertir l'intelligence, c'est à notre âme tout entière et à notre vie que nous nuisons, et nous nous fermons toute lumière. » « Les passions charnelles, dit Théophylacte, l'avarice, l'envie sont puissantes à enténébrer le regard de l'âme ; et c'est l'envie qui a le plus de puissance à cela. » **Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit ténébreux.**

Luc. XI. 36

Origen. Cat. Græc.  
PP.

Chrys. Homil. 20  
in Math. n. 3.

Theophyl. in Luc.  
c. 11.

v. 35.



v. 36. **Si donc votre corps est tout entier lumineux, sans aucun mélange de ténèbres, tout sera lumineux en vous, comme quand une lampe vous éclaire par sa lumière.** « Si, dit Origène, notre corps matériel, en recevant la lumière par l'œil peut devenir lumineux, combien plus l'âme recevant la lumière d'en haut par l'intelligence : cette lumière étant reçue sans mélange de ténèbres et se répandant dans toutes les facultés, il arrive que la lumière rejaille de partout, et l'homme est tout entier dans la lumière. »

Origène. *ut* supr.

« Ce corps dont nous parle le Sauveur, c'est aussi, dit S. Grégoire, nos actions extérieures, et notre intention en est l'œil. Toutes les fois que notre intention est pure, lumineuse, notre œuvre est bonne, encore qu'elle parût peu de chose en elle-même ; et toutes les fois que notre intention est louche, l'œuvre la plus brillante devant les hommes devient ténébreuse devant celui qui juge les consciences... Qu'il n'y ait en notre conscience aucune partie ténébreuse, et toutes nos actions seront pleines de lumière et deviendront pour nous source de grâce et de gloire. »

Gregor. Moral.  
l. 23. n. 30.

Pour qu'il y ait en nous une lumière vraie, il faut la recevoir d'un plus grand que nous. « La lampe, dit S. Ambroise, ne peut éclairer qu'autant qu'elle reçoit la lumière d'ailleurs. » Cherchons la lumière en celui qui est la lumière du monde, et ne laissons jamais la passion obscurcir cette lumière ; alors nous pourrions comprendre le signe que J.-C. nous a donné de sa mission.

Ambros. l. 7. in Luc  
n. 9.

## CXL

### **La véritable parenté de Jésus.**

(Matth. XII. 46-50, Luc. VIII. 19-21, Marc, III. 31-35).

Jésus arrive à une nouvelle période de son ministère. L'enseignement qu'il donnait à tous a été contredit : on a calomnié ses miracles. Mais d'autre part, dans ses courses apostoliques il a rencontré des âmes dévouées qui, comme ses Apôtres, se sont attachées à lui et le suivent pour pourvoir à ses besoins. **Quelque temps après, dit S. Luc, Jésus allait de ville en ville et de village en village, prêchant l'Évangile et annonçant le royaume de Dieu, et les Douze étaient avec lui.** « Comme un aigle qui apprend ses petits à voler, dit Bède, N.-S., peu à peu, élève ses petits aux choses les plus hautes. Il avait d'abord enseigné et fait ses miracles dans les synagogues ; il choisit

LA PRÉDICATION DE  
J.-C. DANS SON PLEIN

LA SUITE DE JÉSUS

Reda. ensuite les Douze qu'il nomme ses Apôtres, et enfin il les emmène avec lui dans toutes ses courses apostoliques. » Bientôt il s'occupera presque exclusivement de leur formation. Et il y avait aussi quelques femmes qui avaient été délivrées des malins esprits et de diverses maladies, Marie surnommée Magdeleine de laquelle sept démons étaient sortis, Jeanne femme de Chusa, intendant d'Hérode, Suzanne et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens. Dans cette effusion plénière de la lumière, il ne veut pas, dit Théophylacte, que les femmes soient éloignées. Il est loin déjà le temps où ses disciples s'étonnaient de le voir converser avec une femme. Il y a eu un relèvement et ce relèvement est opéré par lui.

Luc. VIII.  
1-3.

Theophyl.

Hieron. in c. 27  
Matth.

« C'était une ancienne coutume chez les Juifs, dit S. Jérôme, que les femmes donnassent à ceux qui les instruisaient la nourriture et le vêtement. A l'encontre des autres Apôtres, l'Apôtre des Gentils, par crainte du scandale, ne voulut point la suivre. Mais c'était un honneur pour ces âmes dévouées de faire accepter le partage de leurs biens à ceux qui leur donnaient les biens spirituels. » Toute cette suite de Jésus paraissait environnée d'un tel rayonnement de vertus que jamais elle ne donna lieu à aucune critique.

Voulant initier ses Apôtres et ces femmes dévouées à la connaissance de ce royaume de Dieu qu'il venait fonder, il veut d'abord leur dire quels seront les vrais habitants de ce royaume : ce n'est point sa parenté charnelle qui y aura droit, mais au-dessus de cette parenté il formera une parenté spirituelle dont les liens seront plus étroits que tout ce que la nature a formé.

LA FAMILLE DE JÉSUS

Cette vie d'apôtre toujours en mouvement, ces journées données tout entières à l'enseignement et aux guérisons, tandis que les nuits étaient consacrées à la prière, cet empressement des foules qui ne lui laissait ni repos, ni même le temps de prendre sa nourriture, inquiétaient sa famille. Ceux qu'on appelait *ses frères ne croyaient pas en lui*, dit S. Jean (VIII. 5). « Quand on vous parle des frères de Jésus, dit S. Augustin, comprenez qu'il s'agit de la parenté de Marie, et non d'autres enfants de Marie. De même que le tombeau où fut déposé son corps n'avait reçu personne avant lui, et ne reçut personne après lui, de même le sein de Marie, ni avant, ni après, ne conçut rien de mortel. » « Mais la S<sup>te</sup> Écriture a sa langue, dit encore S. Augustin. » « Il s'est trouvé des hommes, dit S. Jérôme, qui, s'appuyant sur les folles imaginations des Apocryphes, ont dit que les frères de Jésus étaient les enfants que Joseph avait eus d'une autre femme. Pour nous, comme nous l'avons établi contre Helvidius, ajoute le S. docteur, les frères de Jésus sont les cousins de Jésus, nés d'une sœur de Marie, qui fut mère de Jacques le mineur, de Joseph et de Jude ; en suivant l'usage de la S<sup>te</sup> Écriture, l'Évan-

Aug. Tr. 28 in Joan.  
n. 3 ib. Tr. 10. n. 2

gile les appelle *frères de Jésus*. » « Ce Jacques, dont l'Évangile parle comme d'un frère de Jésus (Matth. XIII. 55), n'est autre, dit Origène, que ce Jacques dont parle l'Apôtre S. Paul quand il dit : *Je n'ai vu aucun autre Apôtre, si ce n'est Jacques le frère du Seigneur* (Galat. I. 19). Et Jude est celui qui a écrit l'Épître que nous possédons sous ce nom. »

Hieron in c. 12  
Matth.

Origen.

Il est probable que depuis le départ de Jésus ils s'étaient chargés de sa mère ; ce rôle de chefs de famille n'avait pas été sans leur donner quelque présomption et ils avaient voulu l'exercer à l'égard de Jésus lui-même. Quand Jésus est là, probablement à Capharnaüm, tellement pressé par la foule que, ni lui ni ses Apôtres ne peuvent plus prendre leur repas, ils l'apprennent et viennent pour se saisir de lui, disant : **Il est tombé en frénésie**. « Nous avons ici l'occasion, dit S. Jean Chrysostôme, d'admirer la sincérité des Évangélistes qui ne craignent pas de rapporter des choses si peu à l'honneur de leur Maître. »

LES PRÉTENTIONS DES  
FRÈRES DE JÉSUS

III. 21.

Chrys. Homil. 85  
in Matth. n. 1.

La Vierge Marie était là aussi. S. Jean, en disant nettement que c'étaient ses frères qui ne croyaient pas en lui, met sa mère à part. Que de choses elle aurait dites s'il lui avait été donné de parler : renfermée dans son silence, comme elle devait souffrir, dit Théophylacte, quand elle entendait dire de Jésus qu'il était *en proie à l'exaltation* ! Elle avait voulu se rapprocher de Jésus pour lui être utile si elle le pouvait et empêcher qu'on n'employât à son égard la violence.

Theophyl. in Marc.

Il parlait encore quand sa mère et ses frères essayèrent de l'aborder (Matth. XII. 46, et ils ne le pouvaient pas à cause de la foule (Luc. VIII. 19). « Ils nous apparaissent ici, dit S. Jean Chrysostôme, avec un vrai caractère d'arrogance : ils voulaient affirmer leur droit de lui commander. » Mais il est impossible d'attribuer de semblables dispositions à Marie. « Quand il est question de péché, dit S. Augustin, je veux qu'à cause de l'honneur qui est dû à Jésus, on fasse toujours une exception pour la Vierge Marie : car nous savons que celle qui mérita de concevoir et d'enfanter celui qui n'a jamais eu aucun péché, a reçu une grâce pour vaincre complètement le péché. »

VENUE DE MARIE ET  
DES FRÈRES DE JÉSUS

Chrys. Homil. 44  
in Matth. n. 2.

Aug. de natur. et grat.  
c. 36.

th. XII.  
47.

Et l'un des assistants dit à Jésus : **Voilà votre mère et vos frères qui sont là dehors, et qui vous demandent.**

« Cet homme, dit S. Jérôme, n'avait-il pas une intention cachée ? Il me semble qu'il préparait une embûche au Sauveur, voulant voir s'il ferait passer la chair et le sang avant son œuvre spirituelle. Jésus, sans renier sa mère et ses frères, demeure occupé à son ministère et donne la lumière à celui qui lui tend ce piège. » **Etenant le bras et regardant ceux qui étaient autour de de lui** (Marc. III. 34), il dit : **Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Voilà ma mère et mes frères : car celui qui fait**

Hieron. ut supr.  
SA VRAIE MÈRE ET SES  
VRAIS FRÈRES

la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.

ib. 48

Hieron. ut supr.

« Que Marcion et les Manichéens ne se prévalent pas de cette parole pour dire qu'il n'est pas né de la Vierge Marie, » dit S. Jérôme. « Que personne, dit S. Jean Chrysostôme, ne dise que dans ce moment il renie sa mère : il avait davantage l'occasion de la renier quand les Juifs lui reprochaient la basse condition de son père et de sa mère (MATTH. XIII. 55). Il a pour elle tant de sollicitude que, sur sa croix, il la confiera au plus aimé de ses disciples. Mais dans ce moment il s'occupe à autre chose : d'abord, pour l'utilité de ses frères, il veut leur donner de lui une idée plus haute que celle qu'ils en avaient, leur apprendre qu'il n'était pas seulement un homme, mais le Fils de Dieu : et il veut leur apprendre qu'ils doivent eux-mêmes s'élever bien plus haut que ne les avait placés leur parenté selon la chair, qu'il y a une noblesse bien supérieure à celle que l'on contracte par la naissance, cette noblesse dont on se revêt en faisant la volonté de Dieu. »

Chrys. ut supr.

« J.-C., dit S. Ambroise, ne refuse pas à sa mère les services de la piété filiale : car le précepte qui porte que celui qui n'aura pas honoré son père et sa mère sera puni de mort, ce précepte vient de lui : lui qui est l'auteur des commandements a voulu en être en même temps le fidèle observateur. Il ne renie pas sa mère, comme l'ont prétendu certains hérétiques, lui qui l'a reconnue du haut de sa croix ; mais le maître qui voulait se donner en exemple, qui devait enseigner que celui qui n'est pas prêt à abandonner son père et sa mère pour lui n'est pas digne du Fils de Dieu, veut se soumettre le premier à cette loi. Il sait qu'il se doit aux mystères de son Père plus qu'à la tendresse de sa mère. » Pour nous donner ces grandes leçons, le cœur de Jésus a souffert dans sa tendresse naturelle : il a souffert d'abandonner la paix du foyer maternel pour la vie errante de l'apôtre, la tendresse de Marie pour porter les bienfaits d'en haut aux déshérités ; ne saurons-nous point compatir à ces déchirements du cœur de Jésus ?

Ambros. in Luc. l. ii.  
n. 36.UNE AUTRE SCÈNE  
ANALOGUE

Déjà, un peu auparavant, quand les Pharisiens contredisaient à son enseignement et calomniaient ses miracles et sa doctrine, et que Jésus leur annonçait le terrible châtement qui punirait l'abus des grâces, le démon chassé, revenant prendre possession de sa première demeure insuffisamment gardée, une femme ravie de la beauté de sa doctrine, portant sa pensée à la femme qui avait la gloire d'être la mère d'un tel docteur, et accomplissant déjà, sans la connaître, la prophétie que Marie avait faite d'elle-même, *Toutes les générations n'appelleront bienheureuse ; cette femme s'était écriée : Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité !*

Luc. II

« Pendant que les Scribes et les Pharisiens calomnient ses miracles, dit Théophylacte, une femme simple et droite les célèbre. »

« Cette femme, dit Bède, au milieu des pièges et des calomnies des Pharisiens, avait avec une grande assurance rendu témoignage à l'Incarnation du Fils de Dieu. Elle avait confondu les Juifs qui niaient que Jésus fut vraiment Fils de Dieu, et ces hérétiques qui niaient que Marie eût donné au Fils de Dieu la substance de son humanité. C'est parce que la chair du Fils de Dieu est la chair de Marie, que Marie est proclamée heureuse, heureuse de l'avoir porté, heureuse de l'avoir allaité, cette dernière fonction complétant la première. »

« Né de la Vierge, il a reçu sa chair non du néant, non de quelque autre créature, mais uniquement de la chair de sa mère : autrement on ne pourrait l'appeler fils de l'homme, puisqu'il ne tirerait pas son origine de l'espèce humaine. »

« Ayant dit ces paroles contre Eutychès, ajoute le vénérable docteur, élevons la voix avec l'Eglise catholique dont cette femme était le type, élevons la voix du milieu des foules, et disons au Sauveur : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité !* Elle est vraiment heureuse, comme l'a chanté un poète, cette mère qui, demeurant vierge, a enfanté le roi qui gouverne durant tous les siècles le ciel et la terre. »

Et Jésus, acceptant le témoignage de cette femme, Jésus ne niant point le bonheur de sa mère, bonheur que Marie a proclamé elle-même, mais l'élargissant « et établissant, dit Théophylacte, qu'il n'aurait servi de rien à sa mère de l'avoir enfanté et allaité si elle n'avait eu des vertus en rapports avec sa dignité, » avait montré au-dessus de cette béatitude une autre béatitude bien plus complète : **Bien plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent.** « Ce ne sera plus seulement cette

xi. 28.

femme qui a mérité de l'enfanter qui sera heureuse, mais un bonheur plus grand est ouvert à ceux qui, par la foi, concevront spirituellement ce même Verbe de Dieu, et qui, par la pratique des bonnes œuvres, le feront grandir en eux et dans les autres, qui, pour ainsi dire, le mettront au monde. »

En entendant cette parole qui ouvrait ainsi à la foi de si beaux horizons, en s'en réjouissant pour toutes les âmes croyantes, cette femme devait sans doute féliciter davantage encore la Vierge Marie qui, « après avoir été un moment la servante du Dieu qui devait s'incarner, pouvait posséder pendant toute l'éternité le Dieu qu'il faut aimer éternellement, infiniment plus heureuse encore de cette grâce. »

Il y a donc maintenant d'autres liens que ceux de la chair, une nouvelle naissance s'accomplit : elle s'accomplit par la réception de la parole de Dieu. *Nous sommes nés*, disait S. Pierre, *d'une nais-*

Theophyl. in Luc.  
c. XI.

SUBLIMITÉ DE LA  
PROFESSION DE FOI  
DE CETTE FEMME

Sedulius

Reda. in Luc.

J.-C. PROCLAME LA  
BÉATITUDE SUPREME  
Paterè Salvator  
adtestationi mulieris  
annuit, dit Bède.

Theophyl. in Luc.

Reda. in Luc.

id.

MARIE L'A POSSÉ-  
DÉE A UN DEGRÉ ÉMI-  
NENT

Aug. serm. 225. n. 4.  
Leo m. In Nativit. D.  
serm. 1. C. 1.

Chrys. Homil. 44  
in Matth. n. 2.

Aug. de S. virginit.  
c. 3.

CEUX QUI POSSEDENT  
CETTE BÉATITUDE

Gregor. Homil. 3  
in Ev. n. 2.

Aug. ut supr. c. 5.

Gregor. ut supr.

Præfat. in fest. B. M.

Gregor. ut supr.

Chrys. ut supr.

Hilar. Hieron. Gregor.

*sance incorruptible par le Verbe de Dieu.* Bienheureux ceux qui reçoivent ce Verbe de Dieu et qui le gardent en leur cœur ! Il n'aurait servi de rien à Marie d'être sa mère selon la chair si elle n'avait eu foi en lui. « Mais elle le conçut par sa foi, dit S. Augustin, avant de le concevoir dans son sein. » « Elle le conçut dans son esprit avant de le concevoir dans sa chair. »

« Celui qui a engendré, dit S. Jean Chrysostôme, peut n'être pas un vrai père ; et celui qui n'est pas père peut le devenir... Vous ne devez vous glorifier des qualités de vos enfants qu'à la condition de les posséder vous-mêmes, ni de la noblesse de vos ancêtres qu'à la condition de leur ressembler. »

« Le lien de la maternité n'aurait servi de rien à Marie, dit encore S. Augustin, si par une conception plus heureuse elle avait porté le Christ en son cœur avant de le porter en sa chair. » Et c'est à cette possession de Dieu au dedans de l'âme, par la foi et la ressemblance avec lui, que Jésus, ce jour-là, avait commencé à élever les esprits. Il s'était servi de la personne de sa mère pour dire la sublimité et l'intimité des rapports qu'il établissait entre lui et les âmes. Si Marie avait entendu cette parole, elle s'était réjouie de ce que le doux mystère accompli en elle allait s'étendre à tant d'âmes ; aujourd'hui le Sauveur complétait la parole dite ce jour-là.

*Qui est ma mère et qui sont mes frères ?... Celui qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.*

Matth. I  
30.

« Il a bien voulu, dit S. Grégoire, appeler ses disciples *ses frères*. Parlant d'eux, il disait : *Allez dire à mes frères.* » Et en effet, celui qui fait la volonté de son Père est associé à son esprit et à son œuvre. « Il doit être un jour son cohéritier dans le ciel, » dit S. Augustin.

« Et comment est-il sa mère ? Celui qui est devenu son frère ou sa sœur en croyant en lui, dit S. Grégoire, devient sa mère en le faisant connaître, il l'engendre dans le cœur de celui qui l'écoute. » On peut dire de lui ce que l'Eglise chante de la Vierge Marie : il a donné au monde celui qui est la lumière éternelle. « Il devient sa mère si ses paroles contribuent à former l'amour de Dieu dans le cœur du prochain. »

« Quel honneur pour nous ! s'écrie S. Jean Chrysostôme, et à quelle hauteur nous élève la vertu chrétienne ! Combien de femmes ont appelé heureuse cette sainte Vierge, et ont envié sa maternité ! Et maintenant il donne à tous le moyen d'arriver à cette gloire et à une gloire plus grande encore. Entrez donc dans cette voie de la foi qui nous amène à cette gloire. »

Les frères et la mère de Jésus, se tenant dehors pendant que Jésus enseigne, représentent, disent les Pères, la Synagogue qui n'entend pas la parole de Jésus, qui, gardant la lettre de la Loi,

ne pénètre pas dans son esprit. La mère de Jésus représente la Synagogue que Jésus quitte pour s'attacher à son épouse nouvelle, l'Église. « Qu'on ne se scandalise point de cet oubli apparent de la piété filiale, dit S. Ambroise, car Jésus ne fait qu'accomplir la loi : *si l'homme quitte son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, ce mystère s'accomplit dans le Christ et son Église.* » Si Jésus semble abandonner sa mère, c'est pour que l'on comprenne qu'il fonde une famille nouvelle, qu'il va au devant de son épouse.

Ambros. in Luc. l. 6.  
n. 38.

Et Marie, dans son humilité accepte de remplir ce rôle ; mais dans ses dispositions intérieures elle était si unie à Jésus qu'elle était et demeurera éternellement le type de l'épouse aimée, de cette Église pour laquelle Jésus s'est livré.

« Elle fut, selon l'esprit, dit S. Augustin, non pas seulement la mère de notre chef..., elle est aussi la mère de ses membres, de ces membres dont nous sommes nous-mêmes ; car, par son amour, elle a coopéré à la naissance des fidèles dans l'Église. »

MARIE EN EST LE TYPE  
PARFAIT

Aug. ut supr. c. 6.

Si c'est en faisant la volonté de Dieu qu'on devient frère, sœur, mère de Jésus, qui a accompli la volonté de Dieu avec autant de fidélité, de sagesse, d'amour que la Vierge Marie ? « Le Seigneur, dit S. Augustin, a surtout exalté ceci en elle, non que la chair eût engendré la chair, mais qu'elle eût fait la volonté de son Père. » « En faisant la volonté de Dieu, elle fut non pas seulement la mère de Jésus selon la chair, elle fut selon l'esprit et sa sœur et sa mère. »

Aug. Tr. 10 in Joan  
n. 3.

id. de S. virginit.  
c. 5.

« Elle l'avait conçu par la foi en son esprit avant de le concevoir en sa chair, et c'était cette première béatitude qui avait préparé sa maternité divine. » Qui jamais a accueilli la parole de Dieu et l'a gardée comme la Vierge Marie ?

Albert. M.

Elle est donc le type des âmes qui possèdent Jésus, qui vivent de Jésus ; Jésus montre en ce moment en sa personne et elle demeurera jusqu'à la fin des siècles le type de l'Église. « Dans cette femme de l'Apocalypse revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et autour de la tête une couronne de douze étoiles, que le dragon poursuivait afin de dévorer le fruit de son enfantement, nous pouvons voir, dit S. Ambroise, la Vierge Marie : elle est vraiment la mère de l'Église, elle est le membre principal de l'Église, elle a enfanté celui qui est le chef de l'Église. »

Ambros. vel Berengaud. in illud Apocal.

« Marie, dit S. Ambroise, était épouse et elle était vierge, parce qu'elle était le type de l'Église qui est vierge et qui est épouse, qui, vierge, nous forme en son sein par l'opération du S<sup>t</sup> Esprit, et qui, demeurant vierge, nous enfante dans la joie. Et ce n'était pas sans doute sans dessein que Marie fut unie à un époux et ensuite rendue féconde par une vertu infiniment supérieure, la vertu de l'Esprit S<sup>t</sup>, car les Églises qui composent la grande

Eglise universelle sont unies aux évêques qui les gouvernent, mais elles reçoivent leur vie de l'Esprit S<sup>t</sup>. »

Ambros. in Luc. I. 2.

« Oui, dit S. Augustin, à l'image de Marie, l'Eglise est vierge et elle enfante. Marie enfanta le Christ et demeura vierge : de même l'Eglise enfante et demeure pure : elle enfante le Christ parce que ceux qu'elle baptise sont les membres du Christ ; elle est donc semblable à Marie. »

Aug. serm. 213.  
in tradit. symb.

« Jusque maintenant, dit Bède, et jusqu'à la consommation des siècles, le Sauveur ne cesse pas d'être conçu et de naître, quand chacun de ses fidèles, en recevant la fleur du Verbe, devient comme Bethléem la maison du pain, et du pain de l'éternité. »

Beda. in c. 2. Luc.

« Que les vierges consacrées à Dieu ne s'attristent donc pas de n'être pas mères, dit S. Augustin. La sainte virginité ne peut engendrer que celui qui n'a pas son pareil en sa naissance. L'enfantement de cette vierge unique et sainte a été l'honneur de toutes les vierges. Avec Marie, les vierges deviennent mères de Jésus si elles font la volonté de son Père. »

Aug. de S. virgin.  
c. 5.

Quel honneur J.-C. a fait aux vierges, quel honneur il fait à toute âme qui veut garder sa parole et avec lui faire la volonté du Père céleste, de les assimiler à sa mère très pure et très sainte ! Quel motif de confiance pour l'Eglise de se sentir la continuateur sur terre de la Vierge Marie, et de pouvoir, quand elle lève les yeux au ciel se reconnaître en elle !

## CXLI

### La tempête apaisée.

**Jésus, voyant les foules s'amasser autour de lui, ordonna de traverser le lac.**

Matth. VIII.  
16.

« Il y avait sur son visage une grâce irrésistible, dit S. Jean Chrysostôme, et il nous apparaîtra encore plus beau quand il nous apparaîtra dans sa gloire. Il avait accompli des miracles nombreux : qui aurait voulu le quitter après cela ? Les foules se pressaient donc autour de lui. Il veut nous apprendre à fuir les applaudissements de la foule, car il enseignait par ses actes plus encore que par ses paroles. Il voulait aussi éviter d'exaspérer l'envie des Juifs. Ne voulant pas congédier cette foule brusquement, il voulait mettre la mer entre elle et lui. »

J.-C. SE DÉROBE A  
L'EMPRESSEMENT DE  
LA FOULE

Chrys. Homil. 27  
in Matth. n. 2.

IL ENMENE  
SES DISCIPLES EN MER

**Et, étant monté dans une barque, ses disciples le suivirent.** « Quand, après beaucoup de soins, dit Basile de Séleucie,

v. 23.



les oiseaux ont fait grandir leurs petits, ils les emmènent avec eux dans l'espace, et, se tenant près d'eux, il les exercent à voler par eux-mêmes. Ainsi N.-S., ayant déjà en beaucoup d'enseignements formé la foi de ses Apôtres, veut leur faire exercer cette foi dans la crainte et la confiance : la mer sera pour eux ce champ d'exercice. »

« Ils avaient vu leur maître accomplir des miracles en faveur d'étrangers : il était convenable qu'un miracle fut accompli exprès pour eux. » « Un miracle dont on a été soi-même l'objet produit toujours une impression plus profonde. »

C'est la mer qui sera le théâtre de ce miracle. « Il avait accompli des miracles en divers lieux : il convenait qu'il en accomplît là aussi, afin d'établir qu'il était le maître de toutes choses. »

« Il veut former en ses disciples des vertus plus hautes que celles de la foule, il veut former en eux le courage, et c'est pourquoi il les mène au danger, là où il ne mène pas la foule. Mais il veut les former en même temps à l'humilité, et c'est pourquoi il leur fait sentir leur faiblesse. » Il y a aussi une délicatesse de sa part : il aura des reproches à leur faire, et il ne veut point les leur faire devant la foule.

*Étant monté dans une barque...* « Quel besoin avait-il de cette barque pour accomplir ce court trajet ? N'est-il pas celui qui a ouvert les flots de la mer rouge devant le peuple Hébreu ? N'est-il pas celui qui a affermi la mer sous les pieds de S. Pierre ? Pourquoi, comme un voyageur ordinaire, prendre place dans une barque ? J.-C. est venu prendre toutes nos infirmités et nous apporter sa force ; il a assumé tout ce qui était de l'homme, et il nous a donné ce qui était à Dieu ; il a reçu l'injure et il nous a donné la gloire. Il a voulu se soumettre à toutes les conditions de l'humaine nature pour subvenir à toutes nos nécessités. *Il monte dans la barque*, dans la barque de son Église, pour dompter les flots du siècle, et pour amener ceux qui croient en lui à la patrie céleste. Le Christ n'a pas besoin de la barque, mais la barque a besoin du Christ. »

IV. 26. S. Marc, qui en tout ce récit excelle par les traits descriptifs, dit que les disciples **le prirent comme il était, dans la barque**. Il était déjà dans la barque d'où il avait adressé ses instructions à la foule : il partit ainsi sans avoir fait aucun préparatif de voyage, et sans que ses Apôtres l'y invitassent. « La foi véritable, dit Pierre Chrysologue, consiste à prendre Jésus tel qu'il est dans son Église, » tel qu'il s'est fait pour être le compagnon de notre voyage, avec ses humiliations et ses faiblesses apparentes.

II. **Il y avait encore d'autres barques qui l'accompagnaient,** dit S. Marc.

I. V. 24. **Et voici qu'il se fit sur mer une grande tempête.**

Les coups de vent sur le lac de Génézareth sont souvent d'une

Basil. Seleuc.  
SON DÉSEIN

Chrys. Homil. 28  
in Matth. p. 1.  
Cyrill. Cat. Græc. PP.  
in Luc.

Origen. vel quisq. auct.  
Homil. 6 in diversos.

Chrys. ut supr.

Maxim. Taurin.  
Homil. 108.

Chrysol. serm. 20.

LA TEMPÊTE

soudaineté et d'une violence extraordinaires. « Mais cette tempête fut amenée, dit Origène, par celui *qui tire les vents de ses trésors*. Cette grande tempête se fit pour donner occasion à une grande œuvre. »

Ps. 136.

Origen. ut supr.

**La tempête était si violente que les flots se répandaient sur la barque et déjà l'emplissaient ;**

Marc. IV.

**Et ils étaient en danger.**

Luc. VIII.

LE SOMMEIL DE JÉSUS

**Jésus cependant était à la poupe, dormant sur un oreiller.** C'est S. Marc, disciple de S. Pierre, qui nous donne ce détail, transmis certainement par un témoin oculaire, détail qui nous révèle à la fois les égards que les disciples avaient pour leur maître et la simplicité de vie de Jésus. Après le long labeur de la journée, Jésus, sous le poids de la fatigue, s'était endormi : les Apôtres avaient mis sous sa tête cet oreiller, et, si effrayés qu'ils fussent par la tempête, ils respectaient son sommeil.

Marc. 3.

« Toutefois ils ne devaient pas voir sans étonnement ce sommeil si profond que ni l'agitation des flots ni le fracas de la mer ne l'éveillaient. » « Comment celui qui passait la nuit en prière dormait-il pendant la tempête ? »

Chrysol. serm. 21.  
Ambros. in Luc.  
l. 6. n. 42.

« Il ne dort pas pour lui-même, dit S. Pierre Chrysologue, celui qui est la majesté suprême, ignorante du repos, exempte de toute lassitude : tout ce qu'il fait, il le fait pour moi, me montrant à moi-même, me reprochant mes fautes. En ce sommeil, Jésus interrogeait la foi de ces disciples et allait leur faire reproche de leurs doutes. »

Chrysol. ut supr.

« Dans ce sommeil, dit S. Ambroise, Jésus nous révèle sa puissance : seul, il reposait sans crainte pendant que tous les autres étaient dans l'épouvante. Il est d'une nature supérieure à la nôtre celui qui est supérieur à tous nos dangers. Il nous révèle aussi qu'il veille même quand il paraît dormir. » « Il laissait à ses disciples le temps de sentir toute leur faiblesse, il laissait la crainte en eux arriver à son comble, afin qu'ils se souvinssent toujours de ce moment et de l'assistance qu'il leur aurait donnée. »

Ambros. ut supr.

Chrys. ut supr.

Il nous apprend aussi comment nous devons dormir : même au milieu des plus grands dangers, nous devons toujours garder la paix de l'âme en demeurant dans les mains de Dieu.

Tous ces flots qui se soulevaient en présence de leur Créateur, reposant sur eux, ne lui rendaient-ils pas hommage ? Ne réalisaient-ils pas la prophétie du Psalmiste : *Les eaux vous ont contemplé, ô Dieu, et leurs abîmes en ont été ébranlés ?*

Ps.

« Déjà, dit S. Jérôme, il y avait eu une figure de ce sommeil si tranquille de Jésus en Jonas, qui au milieu de la tempête, quand les autres se sentaient en péril, dormait paisiblement, et devait, en en se sacrifiant lui-même, sauver les autres. »

Hieron. h. l.

A un moment, une vague plus forte ayant sans doute fait irruption dans la barque, hors d'eux-mêmes ils se précipitent vers

LA TERREUR  
DES DISCIPLES

lui, et brusquement lui disent : **Maître, sauvez-nous, nous périssons.**

Luth. 25.

S. Marc rapporte une parole empreinte d'une certaine amertume qui fut prononcée par l'un d'eux : **Maître, cela ne vous fait donc rien que nous périssions ?** Et, en effet, ce sommeil de Jésus dans le péril de ses Apôtres paraissait de l'indifférence.

c. IV. 38.

h. VIII.  
26.

**Et Jésus leur dit : Pourquoi, craignez-vous, hommes de peu de foi ?** En S. Matthieu, il leur adresse ses reproches avant d'apaiser la tempête ; dans les deux autres Évangélistes, il apaise la tempête d'abord. Il est probable que la brève parole rapportée par S. Matthieu fut dite tout d'abord. « Il permettait cette tempête, dit S. Jean Chrysostôme, afin de leur rappeler comment ils devaient traverser les tempêtes de la vie, dans la confiance qu'il assiste à tout et qu'il conduit toutes choses. C'est pourquoi, calmant avant la tempête extérieure la tempête qui s'était faite en leur esprit, il leur reproche leur peu de foi, leur rappelant qu'il faut craindre, quand on est non dans le danger, mais dans une foi trop faible. Ils auraient dû savoir que non seulement éveillé, mais encore endormi, il pouvait commander à la tempête, » « et qu'il était le maître non seulement de la terre, mais encore de la mer. »

LE REPROCHE DE JÉSUS

Chrys. Homil. 28  
in Matth. n. 1.

Origen. ut supr.

« A ce reproche qui leur était fait de leur peu de foi, ils auraient pu répondre que leur foi était petite parce qu'ils étaient encore petits eux-mêmes : ils n'avaient pas encore vu la croix, ils n'avaient pas encore été fortifiés par la Passion, la Résurrection, l'Ascension de leur Maître, par la descente de l'Esprit S<sup>t</sup>. Ils auraient pu dire : Notre Maître nous reproche souvent notre peu de foi, et ce reproche nous l'acceptons volontiers dans l'attente de la foi puissante qu'il formera en nous. » « Mais ils méritaient réellement des reproches, dit S. Ambroise, puisqu'ils craignaient pendant que le Christ était avec eux ; ils pouvaient savoir que celui qui est avec le Christ ne saurait périr. »

Ih.

Ambros. ut supr.

**Et se levant, il commanda aux vents et à la mer. Il menaça le vent,** dit S. Marc, **et il dit à la mer : Tais-toi, fais silence.** « Par cette parole, nous comprenons, dit S. Jérôme, que toutes les créatures sentent la puissance du Créateur, non qu'elles soient douées de vie comme l'ont prétendu certains hérétiques, mais parce que la majesté du Créateur s'impose aux choses insensibles comme si elles sentaient. » C'est le propre du Créateur de pouvoir parler aux éléments. *Il a fait entendre ses menaces à la mer rouge, et elle s'est desséchée,* chantait le Psalmiste.

v. 39.

9.

**Et il se fit un grand calme.**

« Ce grand calme était remarquable après cette grande tempête : celui qui est grand fait de grandes choses. Après avoir ainsi grandement troublé la mer, il amène ce grand calme, afin que ses disciples, après leur grand trouble, goutassent une grande joie. »

LE COMMANDEMENT  
DE JÉSUS A LA TEM-  
PÊTEHieron. in c. VIII.  
Matth.

LE CALME

Origen. ut supr.

J.-C. fait toujours plus qu'on n'attend de lui. Qu'attendaient de lui ses disciples dans cette tourmente ? Qu'il leur donnât un conseil comme il l'avait fait pour la pêche miraculeuse ; ou au moins qu'il prit part à leur peine : Jésus fait bien plus, il commande à la tempête.

LA STUPEUR  
DES ASSISTANTS

Et ils furent remplis d'une grande crainte (Marc) et aussi d'admiration, et les hommes se disaient l'un à l'autre : Que pensez-vous que soit celui-ci, pour que les vents et la mer lui obéissent ?

Math. V  
27.

« Et en effet, si son sommeil prouvait qu'il était un homme, cette obéissance si prompte de la mer, ce calme si subit prouvaient qu'il était plus qu'un homme. Moïse avait fait quelque chose d'analogue, mais la supériorité du Christ apparaissait en ceci qu'il avait accompli son miracle en maître et Moïse en serviteur. Il n'avait pas eu besoin, comme Moïse, d'élever ses mains vers le ciel et de prier, ni d'étendre sa verge sur les flots : comme le maître commandant à une servante, comme le Créateur commandant à sa créature, d'une seule parole il avait dompté et enchaîné la mer. *Il se fit un grand calme.* Le Psalmiste avait dit de Dieu, son Père, une parole semblable : *Il a dit une parole et l'esprit de la tempête s'est arrêté* (Psa. 106, 25). Il faisait donc les mêmes œuvres que le Père. » Et de même que quand Jésus guérissait les malades, la guérison était complète et n'exigeait aucune convalescence, quand Jésus apaise la mer, le calme est subit et parfait.

Chrys. Homil. 28  
n. 2.

Quels sont ces hommes dont S. Matthieu dit, *les hommes se disaient les uns aux autres ?*... « Il est probable, dit Origène, que l'Évangéliste veut désigner les hommes qui étaient avec les disciples dans la barque : leur étonnement était plus grand et plus mêlé de crainte que celui des disciples déjà habitués aux miracles. »

Origène. ut supr.  
Id. Hieron.

UN PRÉSAGE  
D'AUTRES TEMPÊTES

Cette tempête et toute cette scène étaient prophétiques.

« Un jour, dit Bède, celui qui ordonnait à ses Apôtres de veiller devait s'endormir d'un sommeil profond ; il devait s'endormir sur un oreiller bien dur, sur l'oreiller de sa croix ; cette croix lui était la barque par laquelle il allait du siècle présent à la gloire. »

LA TEMPÊTE  
DE LA PASSION

« Et pendant qu'il était endormi sur cette barque, une affreuse tempête jetait l'effroi dans l'âme de ses disciples : ils étaient tentés de croire tout perdu, et lui, se réveillant, reprochait à ses disciples leur peu de foi pendant la tourmente, il commandait à la tempête, il menaçait les démons qui l'avaient soulevée. » « Il commandait, dit S. Ambroise, à cet esprit de tempête auquel l'Ange S. Michel, au témoignage de S. Jude, disait : *Que le Seigneur te commande !* » Et les hommes s'étonnaient de cette puissance.

Beda. in Luc.

Ambros. ut supr.

Jud. 7.

Mais la tempête prophétisée par celle de ce jour s'étendait beaucoup plus loin qu'au jour de la Passion. « Cette barque, dit Tertullien, figurait l'Eglise qui, sur la mer, c'est-à-dire dans le siècle présent, est sans cesse ballottée par les flots soulevés, c'est-à-dire par les persécutions et les épreuves. N.-S. semble y dormir parce que sa patience y est sans bornes, jusqu'à ce qu'enfin, se levant à la prière des saints, il dompte les puissances du siècle et donne la paix aux siens. »

LES TEMPÊTES QUI  
ASSAILLIRONT L'EGLISE

Tertull. de baptis. 12.

« Oui, dit Origène, cette barque figurait l'Eglise qui nous apporte des cargaisons précieuses et venant de loin. Sous le souffle de l'Esprit S<sup>t</sup>, ayant les Apôtres pour matelots, les Anges pour rameurs, accompagnée des chœurs des Anges, l'arbre de la croix toujours dressé au milieu d'elle lui servant de mât, elle s'en va portant partout la parole de vie jusqu'à ce qu'elle nous fasse aborder au port de l'éternité. Le démon est souvent dans ces tempêtes qui se soulèvent contre l'Eglise, et c'est à lui que le Sauveur s'adressait quand il faisait des menaces au vent et à la tempête. »

Origén. et supr.

Toutes les fois que nous voyons la tempête se soulever contre l'Eglise, quand même il nous semblerait que nos intérêts particuliers ne sont pas en jeu, nous devons nous émouvoir, car l'Eglise porte en elle le salut du monde, et nous devons crier vers le pilote. « Si nous nous souvenions que nous ne formons qu'un seul corps, un corps vivant, dit S. Pierre Chrysologue, si nous croyions que ceux qui périssent sont nos entrailles, par nos jeûnes, nos prières, nos larmes, nous crierions sans cesse au Seigneur : *Sauvez-nous, nous périssons.* »

Chrysol. serm. 20.

LES TEMPÊTES  
DE NOTRE VIE

Chacun de nous peut aussi rencontrer dans la vie des tempêtes qui l'agitent personnellement. « Jésus a voulu nous faire comprendre, dit S. Ambroise, que personne dans la vie présente n'est à l'abri de la tentation ; car la tentation est l'exercice de la foi. »

Ambros. in Luc. 1. 6.  
n. 39.

« Dans la vie présente, dit S. Augustin, vous ne pouvez jamais être dans une sécurité complète, car vous êtes sur mer. »

Aug. de Civit. D.  
1. 19. c. 8.

Mais nous aurons une confiance invincible, si nous nous rappelons que nous sommes dans la barque qui porte Jésus. « Nous tous qui avons reçu la foi, dit Bède, nous sommes montés dans la barque : nous nous efforçons de franchir la mer avec Jésus ; et il y a des moments où Jésus semble dormir : il semble dormir quand au milieu des attaques des démons ou des méchants, la splendeur de la foi s'obscurcit en nous, le dégoût des biens célestes se fait sentir en nous. » « Et voici que le vent s'élève, que la tempête trouble votre cœur. Qu'est cette tempête ? Vous avez reçu un outrage, vous entrez en colère, vous vous disposez à répondre, à rendre injure pour injure, prenez garde, vous êtes près du naufrage. » Ou bien la raison s'est obscurcie ; le ciel s'est voilé et on n'a plus vu les objets qu'à la lueur trompeuse des éclairs, c'est-à-dire à la lueur des passions ; on se sent attiré aux écueils où l'on

Beda. in Marc.

Aug. Tr. 49. in Joan.  
n. 19.

sombrera. « Il faut nous souvenir à ce moment que nous ne sommes pas seuls, que le Christ est avec nous, car par la foi il habite dans nos cœurs. Ce qui semblait le sommeil du Christ, c'était en vous l'oubli de la foi. » En réalité, c'était vous qui dormiez, c'était votre conscience qui était endormie et le Christ vous permet de lui dire: *Réveillez-vous, levez-vous, pourquoi dormez-vous, Seigneur ? J'ai été emporté dans la haute mer, et la tempête m'engloutit. Préservez-moi de l'abîme vaseux : que je n'y sois pas englouti.* « Comme les Apôtres, montrez-vous empressés à le réveiller. » « Si dans cette tempête de colère vous avez réveillé le Christ, c'est-à-dire si vous vous êtes rappelé les vérités de la foi, que vous dit le Christ au dedans de vous ? Ils m'ont accusé, vous dit-il, d'avoir un démon, et j'ai prié pour eux. Moi, le maître, j'ai reçu l'injure et je l'ai supportée ; vous, le serviteur, vous recevez l'injure et vous vous indignez. Vous voulez vous venger : me suis-je vengé ? »

Ps. 43.

Ps. 69.

« Si le Christ est éveillé en vous, sous son inspiration vous direz encore : Que suis-je, moi, qui veux me venger, qui fais des menaces ? Je serai mort peut-être avant d'avoir accompli ma vengeance ; et si je me présente assoiffé de vengeance à celui qui a dit : *Pardonnez et il vous sera pardonné*, comment m'accueillera-t-il ?... »

Aug. serm. 63. n. 2.

« Et si vous vous êtes vengé, c'est le naufrage complet. »

« Ainsi, réveiller le Christ, c'est réveiller la foi, et quand la foi est bien éveillée, bien vite un grand calme se fait au-dedans de nous. » « Toutes les tentations s'éloigneront de vous, ou seront impuissantes en vous, si le Christ, c'est-à-dire votre foi, est bien éveillée dans votre cœur. »

Aug. Tr. 49 in Joan. n. 19.

id. in Ps. 43.

N'attendons pas que le péril soit extrême pour réveiller le Christ : réveillons-le pour qu'il maintienne toujours notre foi en éveil. Qu'il soit toujours notre pilote.

Appliquons-nous à lui tenir soumis tout ce qui est en nous. « Appliquons-nous à faire ce que font les éléments, à obéir au Créateur. La mer l'écoute, et vous seriez sourd à sa voix ? Le vent se calme devant lui, et vous laisseriez encore vos passions continuer leurs rugissements ? »

Aug. serm. 63. n. 3.

**Le possédé de Gêrasa.**

**Et ils abordèrent dans la contrée des Gêraséniens qui est vis à vis de la Galilée.**

**Et quand il fut descendu à terre, un homme de la ville, qui avait des démons depuis longtemps, vint vers lui.**

Jésus avait exercé son pouvoir sur les éléments, il va l'exercer sur une puissance plus redoutable, toujours en révolte contre Dieu: il va exercer sa puissance sur le démon, manifestant en une pauvre créature humaine déchue les terribles effets de sa tyrannie.

Devant la tempête apaisée on avait dit de lui : *Quel est cet homme ?* Les démons, tout à l'heure, seront forcés de proclamer sa divinité, et ceux qui n'auront pas vu le miracle de la tempête apaisée auront le témoignage forcé des démons.

Comme le précédent, le miracle qui nous occupe avait dû laisser dans les esprits une impression profonde : il est rapporté par les trois évangiles synoptiques en termes à peu près identiques ; les quelques variantes qui se trouvent dans leur récit prouvent leur indépendance à l'égard les uns des autres.

S. Matthieu (viii. 28) parle de deux possédés, tandis que les deux autres Évangélistes ne parlent que d'un seul. S. Matthieu, témoin oculaire, en vit sans doute deux ; mais probablement la tradition n'avait conservé que le souvenir d'un seul, celui à qui Jésus parla. Peut-être, dit S. Augustin, ce possédé était-il un personnage considérable dont le malheur avait profondément ému le pays, ou bien, dit S. Jean Chrysostôme, il était le plus violent.

**Il ne portait pas de vêtements, il ne demeurait point dans les maisons, mais dans les tombeaux.**

**Personne ne pouvait plus l'enchaîner, car souvent attaché avec des chaînes et des entraves, il avait tout brisé, et personne ne pouvait le dompter. Et de jour et de nuit, il était dans les tombeaux et les montagnes, poussant des cris et se meurtrissant avec des pierres.**

**Et personne ne pouvait plus passer par ce chemin.**

C'était bien là, dit S. Augustin, l'image du pécheur qui ne suit plus demeurer dans sa maison, c'est-à-dire dans sa conscience, et

UN MIRACLE  
D'UN AUTRE ORDRE

Chrys. Homil. 28  
in Matth. n. 2

LA VENUE DU POSSÉDÉ

Aug. de Cons. Ev.  
l. 2. c. 24

TRISTE ÉTAT  
DE CE DÉMONIAQUE

qui ne se plaît que dans les tombeaux, c'est-à-dire les œuvres de mort. Ces chaînes et ces cepts avec lesquels on veut le lier représentent les lois si dures avec lesquelles les hommes veulent arrêter le mal. Après avoir tout brisé, il était entraîné par le démon dans les déserts, exprimant à quels excès et à quelle sauvagerie entraîne la passion quand elle est maîtresse.

Comme ce malheureux qui empêchait les passants de suivre leur chemin, le pécheur infidèle à son devoir veut empêcher les autres de faire le leur.

Il est une passion surtout à laquelle s'appliquent ces traits, celle de l'impureté : il est probable que c'était elle qui avait conduit ce malheureux à cet état.

Et il était un signe vivant du pouvoir que le démon peut prendre sur nous à la suite de nos péchés. Le démon était maître de toutes les puissances de cet homme, au point que dans sa conscience l'homme ne se distinguait plus du démon. A certains moments, toutefois, il reprenait conscience de lui-même et se sentait la proie d'une puissance étrangère. Dans ses accès de fureur, il avait le besoin de faire du mal partout autour de lui et de se tourmenter lui-même, image de la tristesse et de la fureur malfaisante que le démon met dans l'âme des pécheurs.

Le grand nombre des possédés qui existait alors en Palestine prouvait la déchéance toujours croissante de l'humanité et le besoin que l'on avait du Rédempteur.

Peut-être que devant cet homme extraordinaire qu'était Jésus, le démon se plaisait à faire ostentation de sa puissance pour lui inspirer de la crainte.

Chrys. ut supr.

« Mais Jésus ne craint pas ce possédé que tous craignaient. » Dans un calme parfait il s'impose à lui avec un ascendant irrésistible. **Voyant Jésus de loin, il courut et l'adora.** « Il vient, dit S. Pierre Chrysologue, non pas de lui-même, mais attiré par une puissance supérieure : à la venue du Christ, ceux qui étaient dans les tombeaux en sortent et ceux qui étaient captifs viennent au Rédempteur, lui amenant ceux qui les avaient enchaînés : ils amènent au tribunal du juge ceux qui les avaient conduits dans les tombeaux, ils amènent pour être tourmentés ceux qui les tourmentaient. »

Marc. V. 6

Toutefois, cette première adoration était contrainte, et un autre sentiment lui succéda bientôt. **En face de Jésus, dit S. Luc, il poussa un grand cri et, tombant à ses pieds, il dit à grande voix : Qu'y a-t-il entre vous et moi. Jésus fils du Dieu Très-haut ?** Il y a là, dit S. Cyrille, un singulier mélange de crainte et de désespoir : il lutte et il supplie ; il croit avoir acquis un droit de possession sur les hommes ; cependant, il doit savoir que si J.-C. est le Fils de Dieu, il a tout droit sur sa créature ; comment pourrait-il abandonner ceux qu'il a créés ? Par ses

Luc. VIII.

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 13.

IL SUBIT  
L'ASCENDANT DE JÉSUS

Imperantis jussu,  
non suo susu.  
Chrysol. serm. 16.

RÉVOLTE

Cyrril. Cat. Græc. PP.



v. 29. questions, il veut savoir ce qu'il doit craindre de Jésus. **Car Jésus, dit S. Luc, ordonnait à l'esprit impur de sortir de cet homme.**

*Qu'y a-t-il entre vous et nous ?* « Ils savent, dit S. Pierre Chrysologue, qu'il y a entre Jésus et eux ce qu'il y a entre le juge et le coupable..., entre le roi et le déserteur. Il y a ceci entre moi et vous, pourrait leur dire Jésus, que je viens pour vous faire rendre l'homme et le monde à son Créateur. »

Chrysol. serm. 16.

« Ils avouent leur inimitié, dit S. Jean Chrysostôme, pour que leur prière ne soit pas rejetée comme mensongère. Ils étaient flagellés d'une façon invisible. Cette présence du Sauveur leur causait une douleur intolérable : c'était comme une flamme qui les brûlait et les faisait bouillonner. »

Chryso. ut supr.

Mais quand ils l'appelaient le *filz du Très haut*, quand ils le suppliaient de ne pas les tourmenter, « cette confession, dit S. Jérôme, était une confession forcée, non volontaire : c'était le cri de l'esclave fugitif qui, repris par son maître, supplie pour écarter les fouets. »

Hieron. h.l. Matth.

Matth. VIII. 29. **Etes-vous venu ici nous tourmenter avant le temps ?**

« C'est donc un tourment pour les démons d'être obligés de sortir du corps des possédés. » Est-ce à cause de l'humiliation qu'ils subissent, ou bien éprouvent-ils un soulagement à n'être pas en enfer ? « Ils savent, dit Jean Chrysostôme, qu'il y a pour eux un châtement définitif, et ils lui demandaient donc de ne pas subir avant le temps ce châtement. Devant les méfaits exercés par eux sur sa créature, ils pouvaient craindre qu'il n'attendit pas, pour les châtier, ce moment. Et c'est pourquoi ils priaient et suppliaient : ceux qui brisaient leurs liens arrivent devant J.-C. comme enchaînés ; ceux qui couraient au milieu des montagnes désertes sont là au milieu des autres hommes ; ceux qui arrêtaient les voyageurs sont là arrêtés eux-mêmes devant Jésus. »

Beda. in Marc.

Marc. V. 8. **Jésus lui disait : Sors de cet homme, esprit immonde.**

Avec quelle autorité Jésus parlait au démon et l'appelait esprit immonde ! Immonde, en effet, puisqu'il était séparé de Dieu, la source de toute pureté, séparé pour toujours, immonde puisqu'il portait au péché. Si c'était pour cet esprit une joie d'induire au mal, c'était pour lui une grande humiliation de s'entendre traiter ainsi. Si j'entendais la voix de Jésus appelant immonde tout ce qui est vraiment immonde en moi, donnant leur nom véritable à des passions que le monde poétise, ce serait pour moi le commencement de la délivrance.

Chryso. ut supr.

LE COMMANDEMENT DE JÉSUS

Marc. 9.

**Et Jésus, voulant montrer la puissance des démons qui étaient en cet homme, interrogea le possédé, disant : Quel est ton nom ? Et il répondit : Je m'appelle légion, car nous sommes beaucoup.** Peut-être pensait-il effrayer Jésus par l'image de la terrible légion romaine, Peut-être même voulait-il

L'INTERROGATOIRE

se poser en face de celui que les Prophètes appelaient le *Dieu des armées*, avec un titre analogue.

Ce qu'il prétend dire à sa gloire, Jésus le force à le dire pour l'instruction de ceux qui sont là, pour qu'ils sachent combien sont nombreux les ennemis qu'ils ont à redouter, combien est puissant le médecin qui vient guérir les blessures qu'ils ont causées. C'est en forçant le démon à cette confession que Jésus commence la guérison de ce possédé. « Aussi les prêtres qui ont du succès dans les exorcismes affirment, disait Bède, que les patients ne peuvent être guéris qu'autant qu'ils confessent ce que le démon leur a fait souffrir dans les sens et dans l'âme, dans la veille et dans le sommeil. »

Beda. in Marc.

**LA PRIÈRE DES DÉMONS**

Et les démons le suppliaient avec instance de ne pas les chasser de cette région (Marc. V. 10), de ne pas les renvoyer dans l'abîme (Luc. VIII. 31). « C'est un grand tourment pour le démon, dit Bède, que d'être empêché de tourmenter les hommes, et plus pleinement il les possédait, plus il lui est dur de les abandonner. » Il semble aussi qu'il eussent une prédilection pour cette région où ils avaient trouvé un terrain propice à leur action.

Beda. ib.

Or il y avait là un troupeau nombreux de pourceaux qui paissaient sur le flanc de la montagne, et ils le suppliaient de leur permettre d'entrer dans ces pourceaux. « Ils demandent la boue, ces anges tombés du ciel. Après les demeures éthérées ils désirent les hauges des pourceaux. » Quelle humiliation pour eux de n'avoir qu'un tel refuge ! « Mais la vue de Jésus, dit S. Ambroise, leur était un supplice, comme la vue du soleil est un tourment pour ceux qui ont les yeux malades. »

Luc. v. 2

Chrysol. serm. 16.

« Là, au moins, espéraient-ils, ils seraient à l'abri des poursuites de celui qui est venu pour sauver les hommes. »

Ambros. in Luc. I. 6.  
n. 46.

« Habitant dans le corps de ces animaux qui étaient exclus des sacrifices, ils avaient la certitude de ne pas être offerts à Dieu. »

Remig. Cat. sur.

Et s'ils nuisaient à ces animaux, ils pourraient entraver auprès de leurs possesseurs l'œuvre de celui qui les expulsait.

« Et toutefois ils ne pouvaient d'eux-mêmes entrer dans le corps de ces vils animaux ; combien plus auront-ils besoin de la permission de Dieu pour s'attaquer à l'homme ! »

Gregor. Moral.  
I. 2. n. 45.

**Et il le leur permit.**

Luc. v. 2

**LA PERMISSION D'ENTRER DANS LES POURCEAUX**

Chrys. ut supr. n. 3.

« Il avait ses desseins, dit S. Jean Chrysostôme : il voulait montrer à ces malheureux l'affreuse tyrannie qu'avaient exercée sur eux ceux qui les possédaient. » Il y a de l'analogie entre les vices et particulièrement le vice de l'impureté et ces pourceaux où les démons demandent à entrer. « On appelle pourceaux, dit S. Ambroise, ces hommes qui, oublieux de leur raison et ne faisant plus entendre aucune parole vraiment humaine, se vautrent dans la boue et y dépravent toutes les qualités humaines. » Il est plus facile de comprendre le vice, sa laideur, ses funestes effets,

**LA LEÇON**

Ambros. in Luc. I. 7.  
n. 47.

quand on le voit dans un autre qu'en soi-même. Quand ces malheureux virent les démons dans ces bêtes, les agitant de mouvements frénétiques, les poussant à leur mort, ils purent comprendre de quelle terrible puissance Jésus les avait délivrés. Si nous savions comprendre combien la passion est mauvaise et sous quel joug elle nous fait descendre, avec quel empressement nous irions à Jésus !

« Il le leur permit, dit encore S. Jean Chrysostôme, afin de montrer à tous quels dommages les démons pourraient leur causer si la Providence ne veillait sur eux, dommages plus grands que ceux qu'ils causèrent à ces animaux, car le démon hait l'homme plus que la bête. J.-C. voulait faire connaître Dieu dans cette région où il était si peu connu. » « Cette légion de démons, dit Tertullien, n'aurait pas eu puissance même sur ce troupeau de pourceaux, si Dieu ne la lui avait accordée : à plus forte raison, le démon n'aura de puissance à l'égard des brebis du Seigneur que dans la mesure où Dieu le voudra. »

Chrys. ut supr.

Tertull. de fugâ  
in persec. c. 2.

Et Jésus donnait aussi au possédé un signe de sa délivrance. Les exorcistes hébreux, quand ils chassaient les démons, faisaient poser près du possédé un vase d'eau que le démon, en s'en allant, devait renverser : le Sauveur donnait à ce malheureux un signe autrement saisissant.

Et les esprits immondes sortant de cet homme entrèrent dans les pourceaux, et tout le troupeau, qui était d'environ deux mille, se précipitant avec impétuosité, se jeta dans la mer, et ils furent noyés. On montre, près des ruines de Khersa, une falaise où l'on place le lieu de cette scène, et où l'eau, très profonde, devait facilement engloutir tout ce troupeau.

LE DÉSASTRE

Marc. V. 13.

Cette scène continue à nous fournir des enseignements. « Nous y voyons la preuve, dit S. Ambroise, que l'homme est lui-même l'auteur de sa perte. Si tel homme ne vivait pas en pourceau, le démon n'aurait pas de pouvoir sur lui, ou s'il recevait quelque pouvoir ce serait pour l'éprouver et non pour le perdre. »

Ambros. ut supr.  
n. 48.

« Les hommes qui s'abandonnent aux vices s'en vont aux abîmes : il n'y a plus aucune pensée élevée dans les hommes qui s'abandonnent à l'impureté, aucune pensée qui puisse les retenir, et, ballottés dans les flots toujours agités de la passion, ils y sont vite étouffés. »

id. n. 47.

Et ceux qui les gardaient s'enfuirent et répandirent dans la ville et dans la campagne la nouvelle de ce qui était arrivé. Il y avait dans cet événement, dans la perte qu'ils subissaient, de quoi les terrifier. N'avaient-ils pas à craindre aussi pour eux ?

LA TERREUR PRODUITE

Marc. 11.

ib.

Et on sortit pour voir ce qui était arrivé. « Quand Dieu permet un dommage matériel, c'est pour un profit spirituel. » Venant à Jésus, ils virent celui qui était tourmenté du

Tit. Bostr.

id.

démon, assis, vêtu et sain d'esprit. Et, devant cette preuve éclatante de la puissance de Jésus, ils furent saisis de crainte.

Id. v. 15.

INVITATION A JÉSUS  
DE S'ÉLOIGNER

Les gardiens ne leur avaient fait qu'un récit très sommaire de la perte du troupeau. Ceux qui avaient assisté à la scène, ceux qui avaient vu leur racontaient ce qui était arrivé aux possédés et aux porcs, et leur crainte allait augmentant : et ils se mirent à prier Jésus de s'éloigner de leurs confins. « Les âmes attachées à la terre, dit S. Ambroise, n'accueillent pas volontiers la parole de Dieu, et elles se laissent écraser par le poids de la sagesse. » « Ces hommes, dit S. Augustin, sont une image de cette foule qui porte un certain respect à la loi chrétienne, mais qui, retenue par ses habitudes, en déclare la pratique impossible. »

Marc. V. 16.  
v. 17.

Ambros. ut supr.  
n. 47.

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 13.

Si, au lieu de se laisser aller à cette crainte superstitieuse, ils avaient su comprendre le bienfait qui leur était apporté, ils auraient, au contraire, supplié Jésus de demeurer au milieu d'eux et de les garder des démons. Que d'hommes, encore maintenant, après tant de bienfaits répandus dans le monde par J.-C., conservent à son égard cette crainte inintelligente de ces éleveurs de porcs, et, craignant les dommages matériels qui pourraient résider de sa présence au milieu d'eux, ne pensent qu'à l'éloigner d'eux !

Tit. Rostr.

« Et voyez, dit S. Jean Chrysostôme, la douceur et l'humilité de Jésus : il ne s'irrite point, il ne résiste point ; il s'en va, et à ces hommes qui ne voulaient point l'entendre, il laisse pour les instruire ceux qu'il a délivrés. »

Chrys. ut supr. n. 4.

Toutefois, on ne voit pas qu'il soit revenu dans ce pays. A cause d'une perte matérielle qui cependant les remettait en règle avec la loi de Moïse, ces hommes avaient repoussé la grâce, et la grâce repoussée ne revient pas.

LA DEMANDE DU  
DEMONIAQUE GUÉRI

Comme il montait dans la barque, celui qui avait été tourmenté par le démon, commença à le prier pour qu'il lui permit de demeurer avec lui. C'était, sans doute, la reconnaissance qui lui inspirait cette démarche. Peut-être aussi, comme le dit Théophylacte, craignait-il d'être, loin de Jésus, exposé à de nouvelles attaques du démon. Jésus lui fait comprendre que, de loin comme de près, il saura veiller sur lui, et déjà il lui confie une mission à remplir.

v. 18.

Theophyl. in Marc.

LA RÉPONSE DE JÉSUS

Jésus ne le lui permit pas, mais il lui dit : Va dans ta maison, vers les tiens, et annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi et comment il a eu pitié de toi. En Galilée, Jésus défendait à ceux qu'il guérissait de publier ses miracles : il voulait éviter une effervescence qui aurait été dangereuse à la prédication de l'Évangile : cette raison n'existait pas ici : il était bon que dans cette région demi-payenne la connaissance du vrai Dieu fut préparée. Aussi, il lui ordonne d'annoncer

v. 19.

*tout ce que Dieu a fait pour lui*, rapportant toute gloire à Dieu, et en même temps affirmant cette vérité que tout ce qu'il a accompli, c'est Dieu qui l'a accompli : tout ce que fait le Fils, c'est le Père qui le fait. Et cet homme le comprit ainsi. **Il s'en alla et se mit à prêcher dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui**, ne séparant pas Jésus de Dieu. Et, sous l'action de cette prédication, la crainte se transforme en un sentiment meilleur : **et tous étaient dans l'admiration.**

v. 20.

ib.

Et celui qui habitait dans les tombeaux se retrouve avec bonheur dans sa maison où il porte le souvenir de Dieu. Dans l'âme que Jésus a guérie, « la conscience, qui était un tombeau. dit S. Ambroise, est devenue le temple de Dieu, » et l'homme y habite avec joie comme dans sa véritable demeure.

Tit. Bostr.

Ambros. ut supr.  
n. 53.

Quelle différence de condition entre ceux qui habitent au-dedans d'eux-mêmes avec J.-C., et ceux qui, par le péché, donnent entrée en eux au démon : ce n'est pas un démon seulement, c'est tous les démons qui peuvent pénétrer en eux. « Il fallait tout un troupeau, dit S. Pierre Chrysologue, pour montrer tout ce qu'un homme peut contenir en lui de démons. »

Chrysol. serm. 16.

Cet homme aurait voulu, guéri par Jésus, demeurer avec lui et se nourrir de sa doctrine. L'attitude dans lequel le virent ses compatriotes, assis aux pieds de Jésus, nous dit la joie qu'il éprouvait à l'entendre et à se sentir près de lui. Il est, nous dit S. Grégoire, l'image de ceux qui, aussitôt après leur conversion, voudraient se donner à la vie contemplative. « Après avoir goûté quelque peu à la connaissance des choses de Dieu, nous ne voudrions plus revenir aux choses de la terre, nous ne voudrions plus avoir à penser aux besoins du prochain ; nous n'aimons plus que ce qui nourrit sans labour. Mais avant de nous introduire dans les joies de la contemplation, l'éternelle vérité nous renvoie, comme ce malade, dans notre maison, afin que nous nous préparions d'abord par la profession de la vraie foi et par le travail de la vertu. »

Gregor. Moral. l. 6.  
c. 37. n. 60.

## Guérison de l'hémorroïsse

Jésus avait de nouveau traversé le détroit ; il avait été accueilli avec grande joie par la foule qui l'attendait. Et pendant qu'il était encore au bord de la mer, un chef de synagogue était venu le supplier de venir pour guérir sa fille qui se mourait ; et Jésus s'était mis en marche avec lui. Marc. V. 21.

Et une grande foule le suivait et le pressait de tous côtés. ib. v 24.

UNE INCURABLE

Et une femme qui avait une perte de sang depuis douze ans, qui avait beaucoup souffert des médecins, avait dépensé pour eux tout son bien sans en retirer aucun profit, mais se trouvant, au contraire, plus mal, ayant entendu parler de Jésus, vint dans la foule par derrière et toucha la frange de son vêtement.

ib. 25-27.

Humainement il n'y avait plus pour elle aucune espérance, si elle n'avait rencontré Jésus.

SES PENSÉES

Mais comment l'aborder et lui déclarer son humiliante infirmité ? Elle était impure de par la loi, et c'est pourquoi elle le touche comme furtivement, par derrière, mêlée à la foule. Elle se disait au dedans d'elle : Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. Elle pensait dans sa foi très vive qu'il lui suffisait de toucher le bord de son vêtement, ces franges que Jésus suivant la prescription de Moïse portait au bas de sa robe. v. 28.

Chrysol. serm. 35.

Mais comment osait-elle dans son état d'impureté légale toucher celui qui était si pur ? La loi ne le lui interdisait-elle pas ? Il y a en lui, se disait-elle, une telle pureté que je pourrai être purifiée par lui sans que lui contracte aucune souillure. « Le soleil quand ses rayons descendent sur la boue n'est pas souillé par elle. Quand le médecin touche les plaies des malades il regarde cela comme un honneur et non comme une souillure. Éclairée par une lumière supérieure, elle comprenait que Dieu n'est pas offusqué par les infirmités de l'homme, mais par ses péchés. »

Elle avait sans doute entendu le psaume qui célébrait la suavité de ce parfum qui, versé sur la tête d'Aaron au jour de sa consécration, s'était répandu jusque sur le bord de son vêtement. « Elle

pensait que la vertu divine qui était en J.-C. s'était répandue en toute sa personne et en tout ce qui était en lui, qu'il n'y avait en lui rien qui fut loin de lui ; que le Dieu n'avait pas été amoindri dans l'homme, ni sa vertu diminuée dans la frange de son vêtement. » Elle avait le sens du grand mystère de l'Incarnation, et des effets qu'il doit produire à l'égard des hommes.

ib.

« En touchant seulement la frange de son vêtement, dit S. Pierre Chrysologue, elle allait jusqu'à son cœur. »

ib.

Toutefois, n'était-ce pas commettre un larcin que de puiser ainsi sans sa permission et à son insu en sa vertu divine ? Elle savait, dit S. Pierre Chrysologue, qu'en procurant sa propre utilité, elle ne lui causait aucun détriment.

Chrysol. serm. 33.

Mais il y avait une chose qu'elle ignorait, c'est que rien ne pouvait lui être caché.

v. 29. Aussitôt l'écoulement de son sang fut séché, et elle sentit dans son cœur qu'elle était guérie de son mal. Comme dans les autres miracles de J.-C., la guérison avait été instantanée et complète.

LA GUÉRISON

Et Jésus connaissant en lui-même la vertu qui était sortie de lui, se tournant vers la foule, disait : Qui a touché mes vêtements ?

30.

Et comme tous niaient, Pierre dit ainsi que ceux qui étaient avec lui : Maître, la foule vous presse et vous écrase, et vous dites : Qui m'a touché ?

L'INTERROGATOIRE DE JÉSUS

III. 45.

Mais Jésus dit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'une vertu était sortie de moi.

46.

Et il regardait autour de lui pour voir celle qui l'avait touché, et sans doute son regard s'arrêta sur cette femme. « Heureux celui sur qui s'arrête le regard de Dieu, dit S. Pierre Chrysologue. Ce regard délivre de tout mal et amène tout bien. »

id. serm. 31.

v. 32.

Et la femme, voyant qu'elle était découverte, vint tremblant et se jeta à ses pieds, et dit pourquoi elle l'avait touché, et cela devant toute la foule, et comment elle avait été guérie aussitôt. « Elle tremblait, car elle avait ravi comme furtivement cette grâce au Sauveur. »

v. 47.

« A l'encontre de ce qu'il faisait en ses autres miracles, Jésus fait cette révélation, pour montrer, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il possédait toute science : ce n'était pas là un miracle moindre que les autres. »

Theophyl. in Marc.  
RÉVÉLATIONS QUE J.-C. VOULAIT DONNER SUR LUI

« Il voulait rassurer cette femme et lui enlever le scrupule qu'elle aurait pu avoir de sa guérison furtive. »

« Il voulait aussi donner sa foi en exemple à tous, » et nous inviter à agir avec lui comme elle l'avait fait.

Chrys. Homil. 31 in Matth. n. 1.

Il voulait former notre foi au grand mystère qui apporte le salut au monde. « Ce miracle nous donne lieu, dit S. Hilaire, d'admirer

la vertu que renferme en elle l'Incarnation du Fils de Dieu, quand cette vertu contenue en lui se répand jusqu'à la frange de ses vêtements, non que Dieu puisse être divisé et renfermé en un corps, non que le corps assumé puisse contenir Dieu ; mais la vertu divine qui l'a assumé pour opérer notre salut est si grande, si libre d'elle-même qu'elle se répand jusqu'à la frange des vêtements. » « Il n'appartient qu'à l'être qui domine toute la création, dit S. Cyrille, de répandre ainsi comme naturellement autour de lui une telle vertu. »

Hilar. in Matth. c. 9.  
n. 7.

Cyrril. Cat. Græc. PP.

Nous devons recevoir cette vertu qui découle du Christ ; nous devons la recevoir pour être guéris de nos infirmités, et particulièrement du penchant aux voluptés charnelles qui était signifié, dit S. Augustin, par la maladie de cette femme.

Aug. serm. 62. n. 7.

Il faut que nous touchions le Christ à la frange de son vêtement, c'est-à-dire en ce corps qu'il a assumé pour nous et par lequel il touche la terre, et en ce corps qui est son Église.

Mais pour posséder cette vertu, il faut le toucher comme le fit cette femme.

COMMENT CETTE  
FEMME TOUCHA JÉSUS

Elle fut heureuse de posséder aussi vite et aussi pleinement la vertu qui venait du Christ. « Pendant que le prince de la synagogue était accouru, s'était prosterné, avait exposé son affliction, avait demandé à Jésus de venir, de se hâter, voilà que Jésus, sans en être prié est près de cette femme ; en passant, il lui donne l'occasion du salut ; il se tait, cette femme se tait, et il connaît ce dont elle a besoin. Silencieusement, entre cette femme et lui se traite cette grave question... Heureuse cette femme qui dans cette foule est seule avec le Christ, qui seule sait ce que le Christ fait pour elle ! »

Chrysol. serm. 36.

Tous nous devons être avec le Christ dans les mêmes rapports que cette femme.

Il y a pour recevoir la vertu sanctifiante qui découle du Christ une manière de le toucher que Jésus faisait pressentir à ce moment, quand il disait que dans la foule qui le pressait une seule personne l'avait touché : une seule personne l'avait touché avec foi, avec l'ardent désir de recevoir de lui le salut. « La foule l'écrasait, la foi seule put le toucher réellement, dit S. Augustin. C'est pourquoi le toucher, c'est croire en lui. Et maintenant encore il nous dit : Je cherche des âmes qui me touchent et non une foule qui m'écrase. Ceux qui s'empressent autour de lui seulement avec leur corps l'écrasent encore ; ceux qui viennent à lui dans la foi le touchent. »

Turba premit, fides  
tangit.  
Aug. serm. 243. n. 2.  
Tangere, credere est.  
Id. serm. 245. n. 3.

LA PAROLE QUE LUI  
ADRESSE JÉSUS

Et Jésus lui dit : **Ma fille...** Il n'avait pas encore donné ce nom à une femme ; par cette parole, il relève celle qui avait été si humiliée. **Votre foi vous a sauvée, allez en paix et soyez guérie de votre infirmité,** lui donnant pour l'avenir une assurance au sujet de cette santé qu'il lui a rendue.

Marc. v.



Quelle délicatesse dans cette parole, *Votre foi vous a sauvée !* Il semble que Jésus et sa puissance n'y soient pour rien ; par la foi, en effet, nous entrons en participation de sa puissance : *Tout est possible à celui qui croit*, a-t-il dit ailleurs.

« Le rapprochement de ces paroles, *Ma fille, votre foi*, nous est aussi un enseignement : C'est la foi qui obtient la grâce de l'adoption. »

Eusèbe rapporte une tradition d'après laquelle cette femme, de retour à Césarée de Philippe, sa patrie, aurait érigé un monument en souvenir de cette guérison : elle s'était fait représenter devant sa maison en une statue de bronze, à genoux, les mains jointes dans l'attitude de la prière ; et en face une autre statue représentant le Sauveur, avec un manteau sur les épaules, étendait vers elle la main. Aux pieds de ce groupe, ajoute Eusèbe, croissait une plante qui guérissait de toute maladie. L'empereur Maximin, dit S. Astère, fit détruire ce groupe.

« Cette femme, dit S. Ambroise, représente l'Eglise venue de la gentilité. S'abandonnant aux passions basses, elle s'en allait vers la mort. »

« Comme cette femme qui avait laissé presque toute sa fortune dans les mains des médecins, devenue la dupe des charlatans, elle avait laissé se perdre les dons les plus précieux de la nature. »

« Ayant rencontré J.-C., elle vient à lui pleine d'humilité et de religion, entraînée par sa foi, retenue par sa pudeur ; car c'est là l'effet de la pudeur et de la foi s'unissant de reconnaître son infirmité et de ne pas désespérer de la guérison. »

« Cette femme s'était approchée avec foi, elle avait cru religieusement, elle avait touché humblement le vêtement du Sauveur et remplie de lumière elle avait connu qu'elle était guérie. Ainsi le peuple des gentils croyant en Dieu a honte de son péché, il s'approche de lui pour recevoir son secours, il se revêt de sagesse en croyant à sa guérison, et avec confiance remercie le Sauveur de cette guérison pour ainsi dire dérobée. »

« Elle a été guérie en touchant seulement la frange de son vêtement. Si nous considérons ce qu'est notre foi et ce qu'est le Fils de Dieu, nous verrons que comparée à la grandeur de l'objet qu'elle veut atteindre, notre foi ne peut que toucher la frange de son vêtement... Qui pourrait atteindre le Verbe dans sa grandeur infinie ? » Sachons donc reconnaître à sa gloire que ce que nous ne connaissons pas de lui surpasse infiniment ce que nous en connaissons.

« Cette femme, dit S. Augustin, n'avait touché Jésus que par la frange de son vêtement. Si nous appelons les Apôtres le vêtement du Christ, Paul en sera la frange, car il se proclamait le dernier des Apôtres, et il a guéri plus que tous les autres. Et Jésus peut bien

Tit. Bostr.

Euseb. hist. eccl.  
l. 7. c. 14.

CETTE FEMME TYPE DE  
L'EGLISE DES GENTILS  
Ambros. in Luc. l. 6.  
n. 57.

ib. n. 56.

ib.

ib. n. 58 et 59.

affirmer qu'une vertu est sortie de lui, car c'est son Evangile qui a rempli le monde et qui l'a guéri. »

Aug. serm. 77. n. 8.  
COMMENT DEVONS-  
NOUS TOUCHER JÉSUS?

Si dans ce miracle nous pouvons voir le présage de la conversion du monde, nous pouvons y puiser aussi des enseignements qui serviront à la guérison de nos âmes. Le Christ est encore là près de nous, nous pouvons le toucher. « Et malheureux que nous sommes, dit S. Pierre Chrysologue, nous touchons et nous prenons tous les jours le corps du Christ, et nous ne guérissons pas. Que manque-t-il donc ? Ce n'est pas le Christ, c'est la foi qui manque à ces malades. Car le Christ venant habiter en eux pourrait les guérir plus facilement qu'il ne le fit, lui qui passait, à l'égard de cette femme qui se cachait. »

Chrysol. serm. 34.

C'est un véritable harcèlement pour lui, suivant l'expression de l'apôtre S. Pierre, que le contact de ces personnes qui viennent à la sainte table avec une foi endormie, pour faire comme les autres, pour satisfaire leur amour-propre ou par routine. « Que cette femme, dit S. Pierre Chrysologue, soit une leçon à tous ceux qui touchent le corps du Christ, et leur apprenne les remèdes qu'ils doivent en retirer. »

id. serm. 34.

« Nous avons tout dans le Christ, dit S. Ambroise. Que toute âme donc s'approche de lui, si elle est souillée par les fautes de la chair, percée des clous des convoitises charnelles, si imparfaite encore elle avance cependant par une méditation ardente, ou si elle est déjà riche de beaucoup de vertus : nous appartenons au Christ et le Christ doit être tout en nous. Si vous avez quelque blessure dont vous vouliez être guéri, il est médecin ; si vous êtes brûlé par la fièvre des passions, il est une source d'eau vive ; si vous êtes l'esclave du péché, il est la justice ; si vous avez besoin d'assistance, il est la puissance ; si vous craignez la mort, il est la vie ; si vous voulez le ciel, il est la voie ; si vous craignez les ténèbres, il est la lumière ; si vous avez besoin de nourriture, il est l'aliment des âmes... »

« ..... Cette femme qui souffrait depuis si longtemps d'un mal incurable, d'un mal qui avait défié toute la science des médecins, toutes les ressources que procure la richesse, est guérie en un instant par le seul contact de sa robe. Si vous désirez une grâce pareille, comme elle ne craignez pas d'avouer votre infirmité. Pourquoi craindriez-vous de faire les aveux qu'ont fait les Prophètes. Ecoutez Jérémie disant : *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri.* Celui-là seul est sain que vous avez guéri. »

Ambros. de Virginit.  
c. 16. n. 99-101.

Jerem.  
24

Ce fut pour toujours que du contact avec J.-C. cette femme recouvra la santé. Si nous retombons si souvent, si comme cette pauvre femme quand elle était entre les mains des médecins, nous allons de mal en pis, n'est-ce pas parce que nous n'avons pas su réellement toucher le Christ ? Comme cette femme, comme la pécheresse chez Simon le Pharisien, avant d'aspirer aux conver-

sations intimes avec Jésus, approchons-nous de lui, avec humilité, désireux de toucher ses pieds ou au moins la frange de son vêtement. Tout ce qui existe au ciel et sur la terre est le vêtement de Jésus : la nature est son vêtement, l'Écriture S<sup>o</sup> est son vêtement, les sacrements et surtout le sacrement de son corps sont ses vêtements, il remplit tout de sa présence et de sa vertu ; c'est à posséder cette vertu du Sauveur se communiquant par ses vêtements qu'il nous faut sans cesse aspirer. L'Église est son vêtement. Souvent encore maintenant J.-C. est harcelé dans son Église par les indiscrets, par ceux qui veulent la conduire sans en avoir le droit, par ceux qui la persécutent. Celui qui veut être imprégné de la vertu du Christ s'approchera avec respect et amour de cette frange du vêtement du Christ : « elle peut paraître peu de chose, dit S. Augustin, on ne la touche pas sans en retirer le salut. »

Cum salute tangitur.  
Aug. serm. 215 n. 5.

## CXLIV

### Résurrection de la fille de Jaïre

mc. v.  
ll-23.  
k VIII.  
B-42.

Jésus, revenant du pays des Geraséniens, était encore au bord de la mer, entouré d'une grande foule qui l'attendait, quand un chef de Synagogue, nommé Jaïre, se jeta à ses pieds, le suppliant avec instance de venir jusque dans sa maison, parce que sa fille unique, âgée de douze ans, se mourait (1).

LA PRIERE DE JAIRE

C'était sa fille unique. Elle avait douze ans, cet âge qui est la fleur de l'âge, dit S. Jean Chrysostôme ; cet âge où la vie est si belle, dit S. Bonaventure, ou par conséquent il est si triste de mourir.

Quod flos erat statis.  
Chrys. Homil. 31. n. 1

luc. 23.

Il lui disait donc : Venez, étendez la main sur elle pour qu'elle soit guérie et qu'elle vive. Il avait certainement entendu parler du miracle accompli peu de temps auparavant sur le serviteur du centurion ; peut-être en avait-il été témoin : Jésus ne pourrait faire moins pour sa fille.

Il avait de la foi, mais sa foi était imparfaite, remarque S. Jean Chrysostôme. Comme Naaman à l'égard du Prophète (IV. REG. V. 11) il réclamait un acte extérieur : *Venez, étendez la main sur elle,*

(1) S. Matthieu (IX. 18) abrégeant son récit, représente Jaïre suppliant Jésus pour sa fille déjà morte.

Chrys. Homil. 31  
in Matth. n. 1.

comme si J.-C. n'avait pu opérer cette guérison à distance, par un seul acte de volonté.

D'autre part, en demandant à Jésus d'étendre la main sur sa fille, ne reconnaissait-il pas en lui la main du Créateur ? Ne répétait-il pas implicitement la parole de David : *Vous m'avez formé et vous avez mis sur moi votre main* (Ps. 138) ? Il semblait donc s'adresser au Créateur et lui demander de réparer l'œuvre qu'il avait formée lui-même.

Chrysolog. serm. 33.

**Et Jésus s'était mis en marche avec lui.** Il n'avait dit aucune de ces paroles sévères par lesquelles il accusait l'imperfection de la foi : il semble qu'il ait toujours eu des égards particuliers pour les pères et les mères. **Et une grande foule le suivait.** On s'attendait à un miracle.

v. 24.

LA JEUNE FILLE MORTE

L'incident de l'hémorroïsse avait retardé la marche de Jésus : combien ces retards devaient être douloureux au cœur du pauvre père, et cependant il les supportait sans se plaindre. Peut-être Jésus fit-il à dessein devant lui ce dernier miracle pour fortifier sa foi ; car **Jésus n'avait pas encore fini de parler à cette femme qu'on vint trouver le chef de la synagogue en lui disant : Ne l'importune pas davantage, ta fille est morte.** « Ils le croyaient un prophète assez puissant pour obtenir par sa prière la guérison de cette malade ; mais elle était morte, il n'y avait plus rien à faire. » « Jésus avait peut-être permis ce retard pour permettre à la mort de faire son œuvre afin que le miracle fut plus complet. » Mais quelle difficulté on avait à se faire de lui une idée vraiment digne de lui ! N'avait-il pas déjà ressuscité le fils de la veuve de Naïm ? C'est bien là la marche de l'esprit humain, si lent à s'élever aux hauteurs où Dieu veut le conduire, marche que retracent très exactement les Évangélistes. Au contraire, dans les évangiles apocryphes composés beaucoup plus tard alors que le surnaturel était entré dans les esprits, le peuple est toujours représenté s'attendant à des miracles étranges.

v. 25.

Theophyl. in Marc.

Chrys. ut supr. n. 2

LES ENCOURAGEMENTS  
DE JÉSUS

**Et Jésus entendant cela dit au chef de la synagogue : Ne crains pas, crois seulement.** « Le Seigneur exige la foi de ceux qui s'adressent à lui, non qu'il ait besoin de leur concours, puisque c'est lui-même qui donne la foi, mais pour que l'on sache qu'il ne considère pas les personnes, mais les croyants, et pour que ses bienfaits n'aboutissent pas à l'ingratitude et produisent des fruits durables. »

Marc. 5.

Athanas.  
Cat. Græc. PP.

Il exige aussi la foi parce que la foi met l'homme en harmonie avec Dieu, l'adapte à Dieu.

**Et arrivant à la maison du chef de la synagogue, ayant vu les joueurs de flûte et la foule tumultueuse qui pleurait et se lamentait bruyamment, il dit : Retirez-vous ; la jeune fille n'est pas morte, elle dort.**

Math. 13 §

Marc. 5.

Math. 5.

Par cette parole qui détonnait singulièrement sur cette scène

de deuil, Jésus voulait nous enseigner une haute vérité. « Pour Dieu, dit S. Pierre Chrysologue, la mort n'est qu'un sommeil ; car Dieu peut ramener un mort à la vie plus facilement qu'on ne réveille un homme du sommeil, et rendre la chaleur vitale à un cadavre glacé par la mort plus vite qu'un homme en s'éveillant ne retrouve sa vigueur. » « Depuis que le fils de Dieu est venu sur terre, la mort n'est en réalité qu'un sommeil. Il devait mourir lui-même un jour, et par ces résurrections répétées, il voulait préparer ses Apôtres à supporter sa mort avec calme. » En d'autres circonstances encore, il appellera la mort un sommeil.

Chrysol. serm. 34.

Chrys. ut supr.

**Et ceux qui étaient là se moquaient de lui sachant bien qu'elle était morte.** « Celui qui refuse de croire aux hauts mystères auxquels Jésus veut nous initier, n'a pour eux que de l'ironie, dit S. Ambroise. Qu'ils pleurent leurs morts ceux qui les croient morts : là où existe la foi à la résurrection, ce qui paraît être la mort n'est plus la mort, mais le repos. » « Et depuis, chez nous, chrétiens, l'usage s'est établi d'appeler les morts ceux qui dorment, comme S. Paul le fait lui-même. » Et le lieu où sont ensevelis les morts s'est appelé le champ du repos, ou encore le lieu où l'on dort, le cimetière.

Quicumque non credit, irridet. Ambros. in Luc. 1. 6. n. 62.

Reda. in Luc.

Chrys. ib.

« Jésus ne s'indignait pas de ces rires qui allaient être un témoignage de la vérité de son miracle, » et en attestaient déjà la grandeur.

L'ENTRÉE DE JÉSUS  
DANS LA MAISON

**Et étant arrivé dans la maison, il ne laissa entrer personne avec lui, si ce n'est Pierre, Jacques et Jean, et le père et la mère de l'enfant.** Il ne veut rien donner à la curiosité. Il ne vise qu'à consoler des cœurs si profondément affligés, tout en affermissant la foi de ses principaux Apôtres. « Il désirait sincèrement le salut de tous, mais cette foule moqueuse ne méritait pas de voir ce miracle. » Les hommes que l'on met en face des hautes perspectives surnaturelles en rient comme d'autant d'absurdités : ils se ferment par là toute entrée dans ces hautes régions.

Hilar. in Matth. c. 9.  
n. 9.

LA RÉSURRECTION

**Et prenant la main de la jeune fille, il lui dit : Talitha cumi (1), ce qui veut dire : Jeune fille, je te le dis, lève-toi.** Le Père lui avait dit : *Imposez la main sur elle* ; et Jésus fait davantage : il la prend par la main. Par le contact d'un mort on contractait une souillure légale : Jésus touchant si hardiment ce cadavre établissait que la mort n'existait plus pour lui. « Dans la résurrection des morts, dit S. Cyrille, nous voyons que Jésus joint à la parole qu'il prononce le contact de sa main à l'égard du mort, afin d'éta-

(1) S. Marc nous fait entendre ici comme un écho direct de la voix du Sauveur : il le fera encore en deux autres circonstances. Il avait dû éprouver une joie particulière à les entendre redire de la bouche de S. Pierre. Ce doit être aussi une joie semblable en toute oreille chrétienne.

blir que sa chair fait un avec lui, et qu'elle est source de vie. C'est pour cela qu'il prend la main de cette jeune fille en lui disant : *Lève-toi*. Il montre que le Dieu par sa parole, la chair par son contact, accomplissent une seule et même opération. »

Cyrril, Alex. t. 4.  
in Joan. VI.

« C'est bien lui qui ramène cette jeune fille de la mort à la vie ; voilà ce que signifie cette main du Christ prenant la main de cette morte. Un jour il nous prendra ainsi par la main et nous ressusciterons. »

Chrys. ut supr. n. 3

Id. Ib.

**Et son esprit revint.** « Ce n'est pas une autre âme qui revient dans ce corps, c'est celle qui en était sortie. » Nous devons admirer ce pouvoir de Jésus qui s'étend au-delà de la mort et l'obéissance de cette âme qui, à la voix de Jésus, vient sur terre pour y vivre une nouvelle vie.

Luc. v. 32.

**Et elle se leva immédiatement, et elle se mit à marcher. Et il ordonna de lui donner à manger.** Dans les malades que Jésus guérit, dans les morts qu'il ressuscite, il n'y a pas de convalescence : ils reprennent immédiatement leur train de vie. Ainsi en est-il dans les guérisons et les résurrections spirituelles qu'il opère.

Marc. v. 43.  
v. 43.

Avec un soin tout paternel, Jésus ordonne de lui donner à manger. Aux âmes dont il a guéri les langueurs ou la mort spirituelle, il ordonne de prendre des aliments, afin de grandir.

**Les parents furent tout hors d'eux-mêmes ; et il leur enjoignit de ne rien dire à personne de ce qui s'était passé. Mais le bruit s'en répandit dans toute cette région.** Jésus voulait nous enseigner à fuir toute ostentation, mais le fait devait parler suffisamment par lui-même. Cette jeune fille, à tous ceux qui l'avaient vue morte, devait paraître comme un miracle vivant.

Luc. v. 36  
Math. IX. 30

#### LA SIGNIFICATION DE CE MIRACLE

Les Pères ont vu dans ces deux miracles ainsi unis l'histoire de l'action de J.-C. dans la conversion de la gentilité et du peuple juif. Jésus se met en marche, à la prière du chef de la synagogue pour guérir sa fille. Il semble qu'il soit venu du ciel sur terre principalement pour le salut d'Israël, comme il le déclarait lui-même. Il semble qu'il y soit venu en se rendant aux prières des Prophètes et des Patriarches. Et c'est pendant qu'il va vers Israël qu'il rencontre l'Église des Gentils, représentée par l'hémorroïsse et qu'il la guérit. L'Église s'est formée des peuples de la gentilité beaucoup plus vite que du peuple juif : ils sont venus comme d'eux-mêmes, attirés par le sentiment de leurs misères et par un instinct secret. La synagogue ne se convertira que plus tard, quand elle paraîtra morte : *Quand la plénitude des Gentils sera entrée, c'est alors, dit S. Paul, que les restes seront sauvés.*

Ambros. in Luc.  
l. 6. n. 54.

Rom. IX. 25  
et XI. 13.

Comparant les trois morts ressuscités par Jésus, les Pères y ont trouvé aussi des enseignements précieux. Cette jeune fille qui est là gisant dans l'intérieur de la maison représente l'âme qui est

morte par suite des péchés intérieurs, des péchés de pensée auxquels elle s'est abandonnée. Il suffit de se plaire dans le mal pour qu'en réalité on se trouve dans la mort. Tous ces joueurs de flûte qui sont là sont ces adulateurs qui flattent les passions et empêchent l'âme tombée de sentir sa chute. J.-C. commence par les expulser, car, dit S. Grégoire, si on ne commence à délivrer l'âme des influences étrangères, on ne pourra la ramener à la vie. Et aussitôt que J.-C. prend la main de la morte, il se fait en elle une transformation : elle ouvre les yeux, elle se met à marcher, elle mange avec joie les aliments qui doivent développer en elle la vie spirituelle.

J.-C. seul peut opérer cette résurrection. « Bienheureux, dit S. Ambroise, celui que la sagesse prend par la main. Oh ! plaise à Dieu qu'elle conduise tous mes actes, que ma main soit tenue par la justice, soit tenue par le Verbe de Dieu ; que le Verbe de Dieu m'introduise dans ses secrets, qu'il éloigne l'esprit d'erreur, qu'il amène en moi l'esprit de vie, qu'il me fasse donner les aliments qui me sont nécessaires ; car le Verbe de Dieu est un pain céleste, et la sagesse qui a fait descendre sur nos autels ces aliments qui sont son corps et son sang, a dit : *Venez et mangez le pain que je vous ai préparé, buvez le vin que j'ai mélangé pour vous.* »

Chaque jour, par leur union avec le Christ Sauveur, des hommes accomplissent des résurrections de ce genre. Ils se trouvent en face d'âmes mortes, sur lesquelles un père et une mère, les plus parfaits, les plus aimants qui existent, le père qui est au ciel, et cette mère très sainte qui est l'Église, versent des larmes et qui y sont insensibles, en qui le sens des choses d'en haut est éteint. L'homme de Dieu voit ce que devrait être cette âme dans les desseins de Dieu, et il s'apitoie sur cette mort. Il fait entendre un cri, il fait descendre sur la morte une vertu d'en haut. Quelle joie quand il voit ses yeux s'ouvrir et regarder avec amour ceux qui la pleuraient ; quand il voit cette intelligence comprendre à nouveau ! Quelle joie pour celui qui a été l'instrument de cette résurrection, et comme il aime l'âme qu'il a ramenée à la vie !

Aug. serm. 98. n. 5.

Beda.

Gregor. Moral.  
l. 17. c. 25.Ambros. in Luc.  
l. 6. n. 63.

## Guérison de deux aveugles.

**Et lorsque Jésus sortit de là, deux aveugles le suivirent, criant : Ayez pitié de nous, fils de David.**

Matth. IX. 31

FOI DE CES AVEUGLES

Il était donc de notoriété publique que Jésus était de la descendance de David. Dans ce nom qu'ils lui donnaient, il y avait plus qu'un titre d'honneur ; en l'appelant fils de David comme si ce nom ne convenait qu'à lui seul, ils reconnaissaient en lui le Messie qui devait naître de David. « Ainsi pendant que les Juifs, voyant les miracles du Christ, refusent d'ouvrir leurs yeux à la foi, ces hommes privés du sens de la vue croient sur les témoignages qui leur sont donnés. »

Chrys. Homil. 32  
in Matth. n. 1.

Il est vrai que leur infirmité les portait à croire à la puissance du médecin et à recourir à lui. On croit plus facilement à la puissance d'autrui quand on se sent faible. Si nous sentions mieux les besoins de notre âme, nous croirions plus vite au médecin qui est venu vers nous.

L'aveuglement spirituel est un mal plus grand que tous les maux de la terre. Tobie, devenu aveugle, disait tristement : *Quelle joie peut-il y avoir encore pour moi qui, maintenant, demeure dans les ténèbres, et ne puis voir la lumière du ciel ?* Mais celui qui ne peut plus recevoir la lumière qui vient du visage de Dieu, qui nous donne la science de Dieu, de la vertu, de l'éternité, quelle joie peut-il avoir ? Il est seul, dans les ténèbres, et s'il ne sent pas son malheur il en est d'autant plus à plaindre.

Tob. V. 2

Ils le suivaient donc en criant comme le font les aveugles. Privés de la lumière qui rapproche les distances, ils se sentent séparés des autres hommes par des abîmes. Et Jésus paraissait insensible à leur prière. Et cependant comme cette prière était éloquente ! *Fils de David, ayez pitié de nous !* D'un côté une telle grandeur à laquelle étaient jointes de telles promesses ! De l'autre une telle misère qui implorait par de tels appels. Si le fils de David ne pouvait ou ne voulait guérir, il pouvait au moins leur donner quelques bonnes paroles. Et Jésus s'en allait sans paraître les entendre : il voulait mettre leur foi à l'épreuve.

**Et quand il fut arrivé à la maison où il devait s'arrêter, les**



h. v. 28. **aveugles s'approchèrent de lui.** Ces malheureux nous enseignent la persévérance, « et Jésus, là encore, dit S. Jean Chrysostôme, nous apprend à fuir l'ostentation : il veut bien les guérir, mais loin de la foule. »

ib.

ib. **Et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse vous faire cela ?** Jésus, habituellement, n'accorde ses miracles qu'à la prière qui lui en est faite ; et il exige la foi comme condition préliminaire. » Jésus respecte la liberté de l'homme, et il veut que l'homme se prépare à l'action de Dieu : il le fait par la foi.

ib.

« Lui, qui donne la lumière, n'était pas dans l'ignorance au sujet de leur foi ; il leur fait cependant cette interrogation, afin de leur donner l'occasion de confesser extérieurement la foi qu'ils ont dans le cœur et de leur en donner la récompense. »

Remig. Cat. aur.

« En leur donnant l'occasion de confesser leur foi il les amène à une foi plus parfaite. Il ne leur dit pas : **Croyez-vous que je puisse demander cela à mon Père ?** Mais : *Croyez-vous que je puisse vous faire cela ?* Et quand à sa question ils répondent : **Oui, Seigneur ;** ce n'est plus le fils de David qu'ils voient en lui, mais la majesté suprême. » Tous les rapports que nous avons avec Jésus rendent notre foi plus élevée et plus nette.

Chrys. ib.

v. 29. **Alors il toucha leurs yeux, disant : Qu'il vous soit fait suivant votre foi.** « Le miracle sera fait en attestation de la vérité qu'ils ont affirmée ; nous recevrons la lumière en même temps qu'eux. Ce miracle attestera aussi la sincérité de leurs paroles, il attestera l'action de la foi dans les miracles. C'est une foi semblable à celle de ces deux aveugles qu'il louera en tous ceux pour qui il fera des miracles, afin de recommander cette foi à tous. » Il faut croire qu'il peut, par sa propre puissance, accomplir toute œuvre si difficile qu'elle paraisse, il faut le croire sincèrement.

LE MIRACLE

Chrys. ib.

v. 30. **Et leurs yeux furent ouverts.**

C'est en les touchant qu'il leur ouvre les yeux, nous donnant là un signe de la lumière qu'il apportera aux âmes par le contact de son humanité sainte.

« Il nous faut remarquer, dit S. Hilaire, que ces aveugles voient parce qu'ils ont cru, et ils ne croient pas parce qu'ils ont vu. De là, nous devons comprendre qu'il faut par la foi mériter ce que l'on demande, et non former sa foi par ce que l'on a obtenu. » Nous devons d'abord nous unir à Dieu par la foi, et ensuite nous arriverons à la lumière, mais si nous ne voulions croire qu'après avoir vu et dans la mesure de ce que nous aurions vu, jamais notre foi ne nous mettrait en contact avec Dieu, jamais elle ne serait une foi divine. Il faut dire tout d'abord à Jésus : **Oui, Seigneur, nous croyons que vous pouvez faire cela.**

Hilar. in Matth. c. 9.  
n. 9.

v. 30. **Et Jésus, leur parlant avec force, leur dit : Qu'on ne le sache pas.** Le Sauveur, en demandant ce silence, voulait sans doute éviter d'exciter l'effervescence de la foule et l'hostilité des

Pharisiens. Il voulait surtout donner une leçon à ses serviteurs, « pour qu'ils aiment, dit S. Grégoire, à tenir leurs vertus cachées, et qu'elles n'apparaissent que malgré eux quand cela est nécessaire pour l'édification du prochain. Si parfois, il faut les laisser paraître pour l'édification du prochain, il faut que chacun, pour sa sauvegarde personnelle, aime à les tenir secrètes. »

Mais ce miracle était de telle nature qu'il pouvait difficilement demeurer caché, et la reconnaissance qui était dans leur cœur était si grande qu'elle devait éclater. C'est pourquoi, **s'en allant, ils répandirent sa renommée dans tout ce pays.**

Les Pères ont vu, dans ces deux aveugles, le peuple juif et le peuple des gentils qui, suivant Jésus à tâtons, obtiennent leur guérison quand Jésus est arrivé dans sa maison, c'est-à-dire dans son Eglise, ou bien dans le ciel, car c'est de là qu'il éclaire les âmes, qui, ensuite, le font connaître dans le monde entier.

Et ces aveugles, guéris par Jésus, ont été le type d'âmes nombreuses qui ont reçu une grâce analogue à la leur, mais meilleure encore. Heureux ceux qui, se sachant aveugles, sentent que Jésus est là qui passe, crient vers lui avec persévérance et déjà s'efforcent de le suivre autant que le leur permet leur cécité. Qu'ils le suivent avec confiance dans la maison où il s'est arrêté, c'est-à-dire dans son Eglise. Ils entendront Jésus leur dire : Croyez-vous que je puisse vous donner la lumière ? Ce sera le moment de reconnaître sa puissance souveraine sur les intelligences, et bientôt ils pourront lui dire avec S. Augustin : « Il y a eu un temps où je ne vous connaissais pas : malheureux temps, malheureux aveuglement ! Et vous avez éclairé ma cécité parce que votre miséricorde est grande sur moi. Vous m'avez éclairé, je vous ai vu et je vous ai aimé. On ne vous aime si on ne vous connaît, mais on ne vous connaît pas sans vous aimer. Je vous ai aimée tard, ô beauté si ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée tard. Malheureux était ce temps où je ne vous aimais pas. Il y avait devant les yeux de mon esprit comme une grande et ténébreuse huée qui m'empêchait de voir le soleil de justice et la lumière de la vérité. J'étais environné de ténèbres et enfant de ténèbres, j'aimais mes ténèbres parce que je ne soupçonnais pas la lumière. Qui m'a tiré des ténèbres, m'a pris par la main ? Qui m'a donné la lumière ? C'est vous, mon Seigneur et mon Dieu. Vous m'avez tiré des ténèbres et de l'ombre de la mort, et appelé à votre admirable lumière, et maintenant je vois. Grâces vous soient rendues, ô lumière de mon âme ! »

Gregor. Moral.  
l. 19. c. 14.

SIGNIFICATION  
DE CE MIRACLE

Remig.  
Rebau.

v. 31.

Aug. passim.

**Les paraboles du Royaume.**

**I. La parabole dans l'enseignement de N.-S.**

Ce jour-là, Jésus sortant de la maison était au bord de la mer.

Et une grande multitude s'assembla autour de lui, de sorte qu'il monta dans une barque où il s'assit, et le peuple se tenait sur le rivage.

XIII. Et il leur dit beaucoup de choses en paraboles.

J.-C. ENSEIGNE  
EN PARABOLES

L'emploi de la parabole est un des caractères de l'enseignement de N.-S., surtout à partir d'une certaine époque de sa prédication.

La parabole est une espèce d'allégorie ou de comparaison, on pourrait l'appeler une allégorie prolongée. L'allégorie était fréquente dans le langage de l'Écriture. J.-C. s'en est servi souvent. C'était par allégorie que S. Jean l'appelait l'*Agneau de Dieu* et que lui-même s'appelait *le pasteur, la porte du berceau, le cep de vigne*.

LA PARABOLE  
Aug. Tr. in Ps. 77.  
n. 1.

IX. La parabole comme la fable est une allégorie prolongée. La fable que l'on rencontre rarement dans la S<sup>te</sup> Écriture et jamais dans la bouche de Dieu, fait agir les êtres inférieurs, animaux ou plantes, afin de personnifier en eux les sentiments de l'homme. C'était une sorte de fable l'allégorie par laquelle Joatham, dénonçant la tyrannie que son frère Abimelech faisait peser sur les Sichemites, représentait les arbres en quête d'un roi et au refus du figuier, de l'olivier et de la vigne, offraient la royauté au buisson. Il y a dans la fable quelque chose d'enfantin et d'ironique qui ne se trouve point dans la parabole.

La parabole emploie les choses du monde extérieur pour exprimer les vérités du monde surnaturel : dans la simple allégorie, la personne comparée ne se sépare point de la chose à laquelle on la compare : *Je suis la voie ; Vous êtes le sel de la terre*, tandis que dans la parabole l'objet que l'on a en vue est distinct de celui qui doit en donner l'idée : *Le royaume des cieux est semblable à un ferment*.

POURQUOI EMPLOIE-  
T-IL CETTE FORME  
D'ENSEIGNEMENT

**Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ?** disaient à Jésus ses disciples étonnés de cette forme d'enseignement que Jésus s'était mis à prendre d'une façon si persistante. Il y a de la bonté, dit S. Jean Chrysostôme, dans cette question des Apôtres : on les voit préoccupés de l'intérêt des autres.

Matth. XIII.  
10.

**Et Jésus répondit : C'est parce qu'il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais à eux non.**

v. 11.

**Car quiconque a, on lui donnera encore et il sera dans l'abondance : mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera ce qu'il possède.**

12.

**C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point et qu'en entendant ils n'entendent pas ni ne comprennent.**

13.

En S. Marc, Jésus accuse mieux encore son dessein de voiler la vérité devant les yeux de ceux qui s'en sont rendus indignes. **Afin que, voyant, ils ne voient pas, et qu'entendant ils entendent et ne comprennent pas, de peur qu'ils ne viennent à se convertir et que leurs péchés ne leur soient pardonnés.**

Marc. IV.

Jésus se montre usant de la parabole dans un double dessein : pour voiler aux yeux des indignes les grandes et saintes vérités qu'il enseigne ;

et pour donner à ceux qui ont mérité la révélation des mystères du royaume des cieux une lumière plus grande. La parabole se prête admirablement à ce double dessein.

Au moment présent de la prédication de Jésus, des hommes s'étaient rendus indignes de la révélation des vérités que Jésus annonçait. Ils n'avaient pas voulu voir. Leur aveuglement était volontaire. « Si leur aveuglement était venu de la nature, dit S. Jean Chrysostôme, Jésus l'aurait guéri ; mais il venait de leur iniquité, il venait de leur volonté. Ils avaient vu les démons chassés et ils disaient : *C'est en Béelzébul qu'il chasse les démons.* Tout d'abord il parlait avec clarté, mais devant leur parti pris de tout interpréter en mal, il se met à parler en paraboles, ainsi que l'avait annoncé Isaïe : *Vous verrez et vous ne verrez pas ; vous entendrez et vous ne comprendrez pas.* Le châtement commençait déjà pour eux. »

Cl.rys. ut supr.

Ils pouvaient se convertir encore : Jésus le leur rappelle en plusieurs circonstances, « aujourd'hui même tout en leur montrant la profondeur de leur perversité, il parle de l'éventualité de leur conversion et de leur guérison, » et cette manière d'enseigner les y aidera peut-être. « Quand, dit S. Jean Chrysostôme, nous voyons nos auditeurs écouter avec peu d'attention et ne pas profiter des avertissements que nous leur donnons, nous nous taisons tout à coup. » Et si malgré ce moyen ils persistent à ne pas vouloir être attentifs, ce sera alors le châtement final. **Car le**

Cyrill. in Matth.

ih.

IL VEUT VOILER LA  
VÉRITÉ DEVANT CEUX  
QUI LA HAÏSSENT

l. XIII.  
15.

cœur de ce peuple s'est appesanti, leurs oreilles se sont endurcies et ils ont fermé les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, et que s'étant convertis je les guérisse. L'Évangéliste après le Prophète montre quelle est la cause véritable de leur endurcissement, dit S. Jérôme ; elle est dans leur volonté : ils ont fermé les yeux. Et si Dieu est intervenu pour les aveugler, la cause première de cet aveuglement c'était eux-mêmes, dit S. Augustin. Ce qu'ils craignaient par-dessus tout, c'était leur guérison.

« Si devant les termes si énergiques du Prophète nous pouvons supposer une intervention active de Dieu, ne pourrions-nous pas supposer, dit S. Augustin, que J.-C. en punition de leurs fautes leur soustrait sa lumière, afin de les amener à ce combat à outrance qu'ils lui livrèrent pendant sa Passion, et afin de leur faire retrouver la lumière dans la conscience qu'ils auraient de leur crime ? Leur orgueil était si grand qu'il ne pouvait être abattu que par cette humiliation. »

Que d'hommes, encore maintenant, passent à côté des plus grands mystères sans les voir, entendent les paroles du salut sans les comprendre ! Ne dois-je pas craindre d'être de ceux-là, de ceux qui craignent de se convertir et d'être guéris par Dieu ? Pendant que J.-C. continuerait à donner aux âmes désireuses de la vérité des enseignements très profonds sous d'humbles apparences, je n'y verrais que des amusements enfantins !

A partir du moment où Jésus parle en paraboles, nous ne retrouvons plus près de lui ces foules qui se pressaient pour entendre le sermon sur la montagne, et ses disciples eux-mêmes sont étonnés de cette forme nouvelle d'enseignement.

Et Jésus enseigne en paraboles pour le plus grand profit de ceux qui veulent comprendre.

*A vous il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux.* « Il indique qu'il y a là une grâce, un don venant d'en haut. » « Il donne le sens de ses paraboles à ceux qui sont dans la barque avec lui, dit S. Hilaire, car la barque représente l'Église. Ceux qui sont en dehors de l'Église, comme fixés dans le sable, stériles, inertes, ne pourront avoir l'intelligence de ces choses. » « Cependant comme la suite le prouve, dit S. Jean Chrysostôme, ce don n'enlève pas la liberté : c'est pourquoi nul ne doit désespérer et nul ne doit être négligent. » Si vous n'avez pas reçu ce don, rendez-vous digne de le recevoir ; et si vous l'avez reçu, faites-le valoir. Quiconque répondra à la grâce, recevra des grâces et des lumières toujours plus abondantes.

v. 12.

*A celui qui a il sera encore donné, et il sera dans l'abondance : à celui qui n'a pas on enlèvera encore ce qu'il possède.* « Paroles qui paraissent pleines d'obscurité et qui cependant nous révèlent

L'AVEUGLEMENT  
VOLONTAIRE

Hieron. h l. Matth.

Ipsi causa fuerunt  
ut Deus eis oculos  
clauderet. Aug. qq. 17  
in Matth. 14.

Aug. lb.

IL VEUT DONNER LA  
VÉRITÉ PLUS COM-  
PLÈTE A CEUX QUI  
L'AIMENT

Chrys. ut supr.

Hilar. in Matth. c. 13.  
n. 1.

Chrys. ut supr.

LA PARABOLE  
EXCITE L'ATTENTION

l'infinie justice de Dieu, dit S. Jean Chrysostôme. A celui qui a des désirs, Dieu donnera le complément de ses désirs : celui qui aura désiré la lumière recevra la lumière ; et celui qui n'a pas ces désirs perdra même ce qu'il possédait et Dieu ne lui donnera pas ce qui est à lui. » « Les Juifs, dit S. Hilaire, ne voulant pas recevoir la foi, ont perdu ce qu'ils possédaient d'abord, la Loi. Ainsi la foi est le don parfait, car elle enrichit de fruits toujours nouveaux celui qui la possède et quand elle est repoussée, elle ne s'en va jamais sans emporter avec elle les richesses antérieures ; » « non seulement les biens de la Loi, ajoute S. Jérôme, mais encore les biens de la nature eux-mêmes. » J.-C. exige l'activité pour mettre en œuvre ses dons ; là où cette activité n'existera pas, ses dons ne tarderont pas à s'évanouir ; et c'est pour exciter cette activité que Jésus va se servir de paraboles. « Celui qui a l'empressement à entendre la parole de Dieu, dit Bède, aura l'intelligence de cette parole. Et celui qui n'a pas cet empressement se verra dépouillé même des dons naturels qu'il croyait posséder. » Celui qui saura faire bon usage de sa raison arrivera au don de la foi ; et celui qui confiant dans les dons naturels repoussera les dons d'en haut, se verra privé bientôt de ses ressources naturelles. « Celui qui aura encore en lui une étincelle de lumière surnaturelle, et ne saura pas veiller sur elle et l'attiser, la verra disparaître complètement ; et cela, en effet, arriva aux Juifs qui s'enveloppant dans leurs ténèbres, éteignirent le commencement de lumière qui était en eux. »

Ce dessein d'exciter par ses paraboles, en ses auditeurs, le désir de comprendre, est à plusieurs reprises nettement indiqué par N. S. J.-C. lui-même. **Personne, dit-il en S. Luc, après avoir allumé une lampe ne la couvre du boisseau, mais on la met sur le chandelier afin que ceux qui entrent voient la lumière. Car il n'y a rien de caché qui ne doive devenir manifeste. Prenez donc garde comment vous écouterez.**

**Et ayant dit ces choses, remarque encore l'Évangéliste, il élevait la voix pour ajouter : Celui qui a des oreilles pour entendre qu'il entende.** Il voulait faire comprendre qu'en ce tableau offert par la parabole il y avait un sens caché, et pour le pénétrer il fallait un sens supérieur aux sens du corps.

« Il y avait du mélange dans cette foule, dit S. Jérôme, c'est à cause de cela que le Sauveur lui parle en paraboles, afin que chacun put recevoir de sa doctrine suivant ses dispositions... Il mêle la clarté au mystère, afin que les esprits, par ce qu'ils comprendront soient stimulés à connaître ce qu'ils ne comprendront pas. »

Ce langage convenait aussi à celui qui est le centre et le couronnement de toutes les œuvres de Dieu, de toutes les œuvres de la nature et de la grâce. **Il leur parlait en paraboles, dit S. Mat-**

id. ib

Hilar. ut supr. n. 2.

Hieron. h. l.

Beda. in Matth.

Cyrill. in Matth. h. l.

Luc. VII  
16-18.

ib. v. 8

Hieron. h. l. Matth.

LA PARABOLE  
LANGAGE SYNTHÉTIQUE

h. XIII.  
35.

thieu, afin que fut accomplie la parole du Prophète : Je leur parlerai en paraboles, je révélerai les secrets cachés depuis le commencement du monde.

« Ces paroles, dit S. Jérôme, sont tirées du psaume 77 où est racontée la délivrance de l'Égypte. Ce rapprochement nous fait comprendre que tout ce qui était dans l'histoire du peuple ancien était symbolique, et Jésus nous promet de nous donner la clé de tous ces mystères. » Mais cette parole nous conduit plus loin que l'histoire du peuple hébreu, elle nous conduit à la création de toutes choses : des secrets surnaturels avaient été enfermés dans la création matérielle ; elle ne devait pas exister pour elle-même, elle devait exister pour servir de vêtement et de symbole à un monde supérieur. Jésus se servant, pour révéler le royaume de Dieu, d'images empruntées au monde matériel, établit que celui-ci existe pour celui-là ; il établit l'harmonie qui existe entre les deux. Se servant pour révéler le monde surnaturel du monde de la nature, il prouve que Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre.

id. ib.

Toutes ses paraboles sont si simples qu'elles seront comprises par les esprits les moins cultivés ; elles sont si profondes qu'on ne se lassera pas de les méditer : les images et les mots sublimes des hommes de génie souvent ne parlent qu'à l'imagination, et à force d'être répétés quelquefois deviennent ridicules ; toutes les paraboles de Jésus sont si vraies qu'elles sont devenues des proverbes : elles sont si exactes qu'il semblerait que le monde matériel n'existe que pour être l'expression du monde spirituel. « Il nous révèle le monde céleste par des exemples pris de la terre, dit S. Pierre Chrysologue, et par les choses du présent il nous révèle l'avenir. »

A LA PORTÉE DES  
SIMPLES ET REMPLI DE  
PROFONDEUR*Cœlestia terrenis  
commendat exemplis,  
de præsentibus sa-  
pere dat futura. Chry-  
sol. serm. 47.*

Et en même temps J.-C. fait passer dans le monde matériel un vaste courant d'idéalisme surnaturel. De même que par les miracles il a ramené notre attention sur les lois de la nature, a fait ressortir la sagesse et la volonté libre de Dieu empreintes en elles et souvent oubliées par l'homme, par ses paraboles il nous montre la nature toute entière pénétrée par le surnaturel.

« Ainsi, dit S. Jean Chrysostôme, il donnait une solennité plus grande à ses paroles, et les gravait plus profondément dans l'esprit de ses auditeurs ; il leur rendait sensibles et pour ainsi dire présentes les vérités qu'il leur annonçait. Telle avait toujours été la méthode suivie par les Prophètes. » Par la simplicité et la profondeur de ses paraboles, J.-C. nous apparaît comme le roi des Prophètes.

Chrys. Homil. 44  
in Matth. n. 2.

Ces paraboles se graveront profondément dans l'esprit de ses auditeurs. Ils n'en comprendront pas tout d'abord la profondeur ; ils en comprendront quelque chose, car elles sont d'une clarté merveilleuse, et J.-C. a voulu interpréter lui-même la première de ces paraboles ; mais on en comprendra mieux le sens plus tard,

SE GRAVANT  
DANS L'ESPRIT

à mesure qu'on les verra se réaliser dans les événements. à mesure que le sens chrétien se développera. « Et on trouvera, dit S. Pierre Chrysologue, plus de joie à en découvrir le sens que si le sens en avait été exposé tout d'abord. » « Et il y a, nous dit S. Augustin, dans cette exposition de la vérité par le moyen de l'allégorie, quelque chose qui porte à l'amour, plus que si elle nous était exposée dans sa nudité. Quelle en est la raison ? Je ne saurais trop la dire : il me semble que si l'âme s'endort dans les choses matérielles, ce passage des choses matérielles aux choses spirituelles lui donne une vitalité particulière : la vérité qui lui est exprimée de cette façon l'émeut, la réjouit et en même temps lui apparaît dans un prestige plus grand que si elle lui était présentée en un langage plus ouvert. » Mais désormais la lumière est devant eux. **Bienheureux, dit-il à ceux qui l'entendent, bienheureux sont vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent.** Ils se trouvent en face des réalités qui avaient été annoncées.

Inventa magis quam  
subjecta delectant.  
Chrysol. serm. 96.

Aug. Ep. 55 ad inq.  
Jenuar. n. 21.

Matth. 1.

J.-C. S'Y MONTRE AU  
CENTRE DE TOUTES  
CHOSSES

Tout ce qui avait précédé était symbole et préparait ce qui était sous leurs yeux. **En vérité, je vous dis que beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu.** « Vous voyez, dit S. Jean Chrysostôme, avec quel soin il rattache la loi ancienne à la loi nouvelle. » « Mais il proclame, dit S. Hilaire, le bonheur de l'époque présente, époque où les Apôtres ont la joie de voir de leurs yeux, dans la plénitude des temps, ce que les Prophètes avaient désiré si longtemps. » Abraham, nous dit-il, avait désiré voir son jour, et il l'avait vu, et il en avait été réjoui. Mais Abraham n'avait vu son jour qu'en figure, tandis qu'eux ont vu la réalisation de toutes les promesses faites à Abraham : ils n'ont plus qu'à voir, qu'à entendre, ils peuvent interroger, ils sont en pleine lumière.

v. 11.

Chrys. ut supr.

Hilar. in Matth. c. 13.  
n. 2

Joan.  
58.

Hieron. h. l.

« Nous pourrions croire, dit S. Jérôme, que ces yeux que J.-C. déclare bienheureux sont les yeux de la chair ; mais nous l'avons entendu dire tout à l'heure : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.* C'est pourquoi, il me semble, que les yeux que J.-C. déclare bienheureux sont ceux qui peuvent connaître les mystères du Christ, et Jésus invite à regarder pour voir les moissons blanchissantes. »

Hieron. h. l.

Il est, comme il le disait lui-même, *le père de famille qui sait tirer de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles, et auquel doit ressembler tout docteur vraiment savant dans le royaume des cieux.* Il recueille toute la lumière qui existait avant lui, il répand de la clarté sur tout ce qui avait précédé, et il apporte lui-même des clartés nouvelles.

Matth.  
58

« Ces yeux que Jésus béatifie, dit S. Jérôme, ne sont-ils pas tous ceux qui peuvent connaître les mystères du Christ, que



J.-C. invitait à regarder en haut afin de contempler les moissons blanchissantes ?

Hieron. h. l. Matth.

Jésus arrivait à ce moment de son ministère où il allait exposer ce qu'il appelait *les mystères du royaume*, c'est-à-dire les lois de la fondation, du développement et de la consommation du royaume de Dieu. Il va annoncer ces *choses célestes* dont il parlait à Nicodème. Ces mystères si élevés, il ne les révélera donc pas aux foules en termes propres, et ses disciples n'y seront initiés que graduellement. Dès maintenant se fera le triage des éléments qui devront entrer dans la composition de ce royaume. Pendant que les uns, après avoir écouté un moment les allégories, s'en iront sans y prendre un intérêt sérieux, ses vrais disciples désireux d'entrer dans ses pensées viendront lui en demander le sens caché.

Les paraboles forment trois groupes distincts : le premier et le dernier groupe, se rapportant au royaume de Dieu, ont été consignés par S. Matthieu dans son Évangile : le second groupe se rapporte à la miséricorde et a été relevé par S. Luc.

LE NOMBRE DES  
PARABOLES ÉVANGÉ-  
LIQUES

Les sept paraboles du premier groupe que S. Matthieu rapporte de suite, auxquelles il faut en joindre une rapportée par S. Marc, semblent avoir été prononcées le même jour, développant la même idée.

Que Jésus vienne donc nous dire : *A vous il a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu* ; et qu'il vienne nous donner lui-même le sens de ses paraboles ! « Considérées du dehors, en leur apparence extérieure, elles ont déjà de la beauté ; mais si quelqu'un brise l'écorce, ce qu'il trouvera à l'intérieur est infiniment plus doux. »

Bernard.

Toutefois, pour en bien comprendre le sens, il faut nous mettre au point de vue où se tenait Jésus en les prononçant. Certaines paraboles peuvent avoir un sens jusque dans leurs plus petits détails, comme celle de l'enfant prodigue, comme celle de la semence ; d'autres n'ont de sens qu'en un point, comme celle du débiteur insolvable. « Les dissemblances elles-mêmes, dit S. Augustin, deviennent une source de lumière. » Habituellement, la clé de la parabole nous est donnée par J.-C. lui-même, ou par ce qui précède ou par ce qui suit.

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 45.

« Une parabole peut fournir à la piété plusieurs sens différents, dit S. Jérôme, mais il faut éviter, quand elle fournit matière à des interprétations douteuses, de s'en servir pour établir l'autorité de tel et tel dogme. »

Hieron. in parab.  
ferment.

## CXLVII

### Les paraboles du royaume. — II. La parabole de la semence.

(Matth. XIII. Marc. IV. Luc. VIII)

**Ce jour-là, Jésus sortant de la maison... monta dans une barque ; il s'y assit et toute la foule se tenait sur le rivage...**

Matth. X

CE QUE SIGNIFIE LA MAISON D'OU IL SORT

Cette maison où on aurait voulu le voir occupé de sa mère et de ses frères plutôt qu'à son ministère, où on l'avait accusé d'opérer ses miracles avec le concours de Bêelzébub, ne représente-t-elle point la Synagogue, la mère de Jésus selon la chair ? Jésus la quitte pour porter la parole de Dieu aux Gentils que représentent bien les flots agités de la mer.

Raban.

Il n'enseigne plus dans l'étroite enceinte d'une maison : il enseigne en plein air ; il parle au monde entier.

« C'est donc sa bonté qui le porte à sortir de cette maison où la foule ne pouvait avoir accès, pour parler à la foule tout entière. »

Hieron. h. l. Matth.

« Il est là sur les flots qui s'agitent et qu'il domine de toute l'assurance de sa majesté divine, en face de cette foule qu'il laisse sur le rivage, sachant qu'elle n'est pas encore suffisamment préparée à le suivre dans les épreuves. »

id.

LA BARQUE

« La barque représente l'Eglise que Jésus fera voguer à travers les peuples agités contre elle. Dans cette foule qui demeure au rivage et qui reçoit la parole de Dieu, Jésus prendra ceux qu'il conduira avec lui dans la barque, les hommes avec lesquels il constituera son Eglise. »

Raban.

« Il avait toute cette foule bien en face de lui : tous les visages étaient tournés vers lui. »

Chrys. Homil. 44  
in Matth. n. 2.

LE SEMEUR

Jésus commença donc ainsi : **Vollà que celui qui sème est sorti pour semer.**

ib. 2

On comprenait facilement quel était ce semeur qui sort pour semer. Il venait de sortir de la maison où il s'entretenait avec ses disciples des mystères du royaume de Dieu, et il allait pour jeter sa parole au monde entier. Nous savons, nous, qu'il est le semeur

par excellence. « Le vrai semeur, dit S. Jérôme, c'est le Fils de Dieu qui apporte aux âmes la parole du Père. » Toute semence vraie contient en elle une énergie cachée qui doit grandir, se développer toujours et porter des fruits : il n'y a de germes vrais, grandissant sans cesse dans les âmes et les faisant grandir avec eux que ceux qui sont apportés par J.-C.

Hieron. ib.

« Il est vraiment celui qui sème : c'est lui qui dès les commencements du monde a semé dans l'esprit de l'homme les germes de toute science ; lui qui par Moïse a semé dans le peuple hébreu la semence de la Loi ; lui qui parlant par les Prophètes a semé dans les âmes des germes qui amendaient le présent et préparaient l'avenir. »

Opus imperf.  
Homil. 31.

Il disait : **Il sortit pour semer sa semence.** Et, en effet, c'est une semence qui lui appartient en propre. « Sa doctrine n'appartient qu'à lui, dit Haymon. Les Prophètes parlaient ainsi : *Voici ce que dit le Seigneur* ; et Jésus disait : *Moi, je vous dis.* Les Prophètes et les Apôtres donnaient leur doctrine comme venant d'un plus grand qu'eux ; J.-C. tire sa doctrine de lui-même. » Cette doctrine qui nourrit nos intelligences est identique au Verbe qui était notre Créateur et s'est fait notre Sauveur.

LA SORTIE DU SEMEUR

Haymo.

*Il est sorti...* Cette parole était de nature à faire réfléchir ses auditeurs et à leur faire craindre qu'il ne sortit de son pays pour s'en aller répandre la bonne semence au dehors.

viii.  
4.

Mais cette parole nous rappelle une autre parole qui dit sa grandeur : *Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde.* « Comment est-il sorti ? demande S. Jean Chrysostôme. N'est-il pas présent à tout ? Ne remplit-il pas toutes choses de sa présence ? Il est sorti non en changeant de lieu, mais en opérant ce mystère dans lequel, pour pourvoir à nos intérêts, il s'est rapproché de nous, en se revêtant de notre chair. Nous ne pouvions plus aller à Dieu à cause de l'obstacle de nos péchés, à cause de cela le Fils de Dieu est sorti pour venir vers nous. Et pourquoi est-il venu ? Pour abîmer la terre couverte d'épines ? pour punir les laboureurs négligents ? Non, il est venu pour cultiver et amender cette terre abandonnée, et pour y semer la parole de piété. »

Chrys. ut supr. n. 3.

« Il appelle une sortie son avènement dans la chair, car nous étions en dehors de Dieu. Dans un palais ceux qui ayant offensé le prince sont dans les fers, sont dehors. Celui qui veut les réconcilier avec le prince ne les fait pas entrer, mais il sort vers eux, il leur parle jusqu'à ce qu'il les ait rendus dignes de la présence du prince. »

Chrys. Homil. 3  
in Ep. ad Hebr. n. 1.

*Il sortit pour semer.* « Il nous montre par là, dit S. Jean Chrysostôme, que sa parole est pour tous : le semeur ne fait pas de distinction entre les sillons, mais il jette sa semence à tous ; de même le céleste semeur ne fera pas de distinction entre le riche et

LES SEMAILLES

le pauvre, le savant et l'ignorant, le tiède et le fervent, le courageux et le timide, il s'adressera à tous également, même quand il prévoira les résistances de l'avenir, afin de pouvoir dire : Qu'ai-je pu faire à mon peuple que je ne l'aie fait ? Les Prophètes employaient volontiers la comparaison de la vigne ; en employant celle de la semence, il montre que l'obéissance s'imposera avec plus de force à l'homme, lui sera plus facile et portera plus vite ses fruits. »

id. Homil. 44  
in Matth. n. 3.

**Et comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent.**

Matth. 4.

**Une autre tomba dans les endroits pierreux, où elle n'eut pas beaucoup de terre, et elle leva aussitôt parce que la terre n'avait pas de profondeur.**

v. 5.

**Et le soleil s'étant élevé, elle en fut brûlée; et comme elle n'avait point de racines, elle sécha.**

v. 6.

**Une autre tomba dans les épines, et les épines venant à croître, l'étouffèrent.**

v. 7.

« Pourquoi la plus grande partie de la semence fut-elle ainsi perdue ? Jésus fait cet aveu à ses Apôtres, afin qu'ils ne se découragent point dans leurs succès, puisqu'il en arriva ainsi à leur Maître : et celui qui savait tout ce qui devait arriver ne laisse pas de semer. »

« Mais pourquoi semer dans les épines, dans le terrain pierreux, sur le chemin ? Pour la semence matérielle, cela ne serait pas raisonnable ; mais cela est d'une haute sagesse, quand il s'agit des âmes et de la semence spirituelle ; car si la pierre ne peut pas devenir terre, si le chemin ne peut pas être le chemin, ni les épines des épines, dans les régions spirituelles, la pierre peut devenir une terre fertile, le chemin peut ne plus se laisser fouler par les passants, et on peut déraciner les épines. Cette transformation dépend de celui qui reçoit la semence : Celui qui sème fait largement ce qui dépend de lui. »

id. Ib.

**Une autre partie enfin tomba dans la bonne terre, et elle porta du fruit, des grains rendant cent pour un, d'autres soixante, d'autres trente.**

v. 8.

**Et comme les Apôtres l'interrogeaient sur le sens de cette parabole, il répondit : La semence, c'est la parole de Dieu. Quand celui qui écoute la parole de Dieu ne s'applique pas à la conserver en la comprenant, le malin vient et enlève ce qui avait été semé dans son cœur : c'est là le grain semé le long du chemin.**

Luc. VIII.

Matth. 4.

Pour que la parole de Dieu porte des fruits, il faut qu'elle descende dans le cœur de l'homme, que l'homme s'applique à la comprendre et à la goûter. « Pour qu'elle fructifie en vous, il faut qu'elle soit enfermée en votre cœur, comme le grain de blé dans

le sillon. *Pour ne point pécher contre vous*, disait le Psalmiste, *j'ai caché vos paroles dans mon cœur*. Elle doit être méditée, et alors elle produit la crainte » et tous ses autres fruits.

Or, il y a des âmes qui au lieu de se renfermer en elles dans une vie intérieure sérieuse, qui, au lieu d'avoir de la profondeur, sont semblables aux grands chemins ouverts à tous les passants et même au démon, qui sans repousser la parole de Dieu ne s'applique point à la comprendre ni à s'en pénétrer : aussi le démon, toujours aux aguets, comme les oiseaux qui suivent le semeur, a-t-il toute facilité d'enlever cette semence qui n'a pu prendre racine. Que d'âmes avaient reçu la parole de Dieu sans contester, dans lesquelles à un moment on ne trouve plus aucun vestige de foi ! Accessibles à toutes les opinions de la foule, elles ont été vite spoliées par le prince du mal de tout bien divin. Sachons, si nous voulons garder la semence divine, mettre en notre âmes des clôtures qui séparent le champ du chemin ; sachons nous garder des influences du dehors et ameublir le champ pour que la semence y pénètre.

**Le terrain pierreux sur lequel tombe une partie de la semence représente celui qui écoutant la parole de Dieu la reçoit aussitôt avec joie, mais n'ayant point de racines, n'ayant que des impressions passagères, lorsque surviennent les tribulations et les persécutions à cause de cette parole, il y achoppe aussitôt.** Il y a des terrains où une légère couche de terre recouvre un fond pierreux ; ces terrains ne sont pas propices à la culture du froment, dont les racines, descendant à une grande profondeur, vont chercher l'humidité, pendant que la tige se nourrit de chaleur : de même il y a des âmes qui manquent de profondeur, où tout est à la surface ; elles sont faciles à remuer, et à cause de cela elles acceptent facilement la parole de Dieu, et cette parole y lève rapidement ; mais comme elles *n'ont point de racines au-dedans d'elles*, et ne connaissent que les influences du moment, elles ne peuvent trouver les aliments qui feraient grandir en elles la vie nouvelle ; et à la première épreuve, tout se dessèche. S'il y avait eu un sol profond, des racines vivaces y puisant la sève, les ardeurs de la persécution n'auraient fait, semblables à la chaleur du soleil, que hâter la maturation du fruit. De même qu'il y a des terres trop légères pour la culture du froment, il y a des âmes trop légères pour que la parole de Dieu y produise du fruit. Ailleurs on trouve un fond de pierre compacte, en certaines âmes le fond est tout d'égoïsme ; mais la légèreté elle-même qu'est-elle sinon de l'égoïsme ? Il faudrait donc briser cet égoïsme, il faudrait donner du fond à ces âmes ; il faudrait leur donner des racines qui sans cesse puisent la vie dans les profondeurs ; et ce fond, ces racines se créent par cette contrition qui brise la dureté de nos cœurs, par cette vie intérieure, par *cette*

Opus imperf.  
Homil. 31.

LES ÂMES SEMBLABLES  
AUX CHEMINS

Cyrril. in Luc.

LES ÂMES  
SANS PROFONDEUR

*vie cachée en Dieu avec J.-C.* dont parle S. Paul, par cette vie intérieure qui ramène l'âme au-dedans d'elle-même et la rend si profonde ; il faudrait créer *l'homme caché du cœur, si riche devant Dieu*, que célèbre l'Apôtre S. Pierre. Coloss. III. 1  
I. Petr. III. 4.

LES AMES ENVAHIES  
PAR LES ÉPINES

**Celui qui reçoit la semence dans les épines, c'est celui qui entend la parole, mais ensuite les sollicitudes du siècle et l'illusion des richesses étouffent en lui cette parole et la rendent infructueuse.** Oui, si dans un cœur qui accepte la parole d'en haut, on garde l'amour et le souci des richesses, fatalement cet amour et ce souci iront toujours croissant, et ils finiront par absorber toute la sève de l'âme et étouffer les germes surnaturels qui avaient commencé à se développer. Math. v. 22

En S. Luc, N. S. joint aux richesses **les plaisirs de la vie.** « Et, en effet, dit S. Grégoire, les soucis et les jouissances vont habituellement avec les richesses, produisant en ceux qui les possèdent la tristesse et le relâchement. » Luc. VIII.

Gregor. Homil. 15  
in Ev. n. 3.

Et en S. Marc, le Sauveur ajoute aux richesses **toutes les autres concupiscences.** Marc. IV.

Mais comment compare-t-il aux épines les richesses et les jouissances ? Car les épines déchirent et font souffrir, tandis que la jouissance et la richesse produisent la délectation. « Comme les épines, dit S. Jean Chrysostôme, les richesses et les sollicitudes de la vie sont stériles ;

elles déchirent les âmes qui les gardent ;

comme les épines visitées par la flamme, elles seront bien vite réduites à rien ;

comme les épines, elles servent de refuge aux vipères et aux scorpions. »

Chrys. Homil. 24  
in Joan. n. 3.

« Les jouissances blessent l'âme plus encore que les soucis des richesses. Stériles comme les épines, comme les épines elles blessent tous les membres de l'homme : elles émoussent les sens, elles enténébrent l'intelligence, elles amènent la vieillesse avant le temps. Dieu a donné à l'homme son corps pour célébrer ses louanges : le corps de l'homme devrait être une lyre toujours résonnante d'harmonies célestes, et la lyre souillée par la boue ne rend plus aucun son. »

Chrys. Homil. 44  
in Matth. n. 5.

Et pardessus tout les soucis des richesses, les jouissances, les autres passions étouffent dans l'homme les germes surnaturels. Pendant un moment un cœur ainsi partagé peut comprendre encore que la bonne semence est un trésor, elle peut y grandir un moment ; mais si toutes ces racines mauvaises n'ont pas été extirpées, elles grandissent avec une rapidité étonnante, et bien vite elles ont étouffé la bonne semence. D'où viennent tant de déchéances inexplicables, tant de beaux commencements qui n'aboutissent qu'à la stérilité ? D'une mauvaise racine qu'on a laissé subsister.

« Quoi de plus triste, dit S. Augustin, que de perdre la vie par le souci que l'on a de vivre ? »

Quid miserius quam curando vitam amittero vitam ? Aug. serm. 101. n. 3.

« Ah ! si nous voulions, dit S. Jean Chrysostôme, faire comme le laboureur devant les épines qui ont envahi son champ, y faire passer le feu, le feu de l'Esprit S<sup>t</sup>, comme il serait vite dégagé et apte à recevoir la bonne semence ! »

Chrys. Homil. 24 in Joan. n. 3.

Mais heureusement, il se trouve aussi une bonne terre, terre qui a été cultivée et qui s'ouvre à la semence divine, terre profonde où cette semence peut prendre racine, terre délivrée de toutes les plantes nuisibles ou parasites, où la bonne semence pourra recevoir tout son accroissement. **La semence qui tombe dans la bonne terre, c'est celui qui écoute la parole, la comprend et rapporte du fruit, cent, soixante ou trente pour un.** « Nos devoirs envers la divine parole nous sont là indiqués, dit S. Jérôme ; nous devons l'entendre, nous devons la comprendre, nous devons la mettre en pratique et lui faire rapporter des fruits. »

L'ÂME SEMBLABLE A LA BONNE TERRE

Matth. XIII.  
23.

N. S. reconnaît qu'il y a inégalité dans les fruits. « Il y a différentes qualités même dans les bonnes terres, dit S. Jean Chrysostôme, et il y a inégalité entre les âmes même bonnes. » Il y a inégalité dans les grâces distribuées, et il y a inégalité dans les dispositions avec lesquelles on les accueille. « La grâce qui dans le S. Baptême est donnée égale à tous, dit S. Cyprien, va ensuite dans le courant de notre vie, croissant ou diminuant par l'effet de nos actes, et suivant la variété des terrains se multiplie trente, soixante ou cent fois. »

Hieron. h. l. Matth.

L'INÉGALITÉ DES FRUITS

Chrys. Homil. 44 in Matth. n. 4.

Cette différence des mérites a été rapportée aussi par les Pères à la différence des états : la virginité offrant à Dieu la plus belle moisson, la viduité une moisson moins riche, et le mariage un fruit inférieur, quoique bien beau encore.

Cyprian. Ep. 69.

Selon d'autres, le martyre offrait à Dieu les fruits les plus abondants, puis la virginité qui connaît déjà les douceurs du repos en Dieu, et enfin le mariage qui est obligé, pour demeurer fidèle à Dieu, de supporter des luttes nombreuses.

Hieron. h. l. Matth.

« Mais admirez ici la bonté de notre maître, dit S. Jean Chrysostôme ; il n'exige pas de tous la même vertu, mais il reçoit avec amour ceux qui rapportent cent, il accueille ceux qui rapportent soixante, il ne repousse pas ceux qui ne rapportent que trente. »

Aug. qq. Ev. l. 1. q. 10.

Chrys. ut supr.

Quel que soit le rapport, la moisson est toujours riche : si vous voulez savoir tout ce qu'il y a de richesse dans la parole divine, contemplez la moisson qu'elle a fait germer, voyez les vertus merveilleuses qu'elle a fait éclore dans le monde.

« Quand une bonne terre a été labourée par les bœufs, et a reçu une bonne semence, dit S. Jean Chrysostôme, elle se couvre d'une herbe verdoyante qui devient épi ; les laboureurs se félicitent de leur travail et prient Dieu de protéger la moisson en espé-

rance... Et quand les épis ont été coupés par la faux, transportés sur l'aire, les bœufs fièrement foulent le grain, et pendant que les bêtes qui n'ont pas pris part au labour viennent furtivement enlever quelque grain, le bœuf en prend sa part en toute liberté. » Tous ceux qui ont pris part au labour de l'établissement du royaume des cieux y trouvent des fruits abondants qui les rassasient pleinement.

Chrys. vel quisq.  
auct. Homil. in *Exist*  
*qui seminat...* en  
Combellis.

**NÉCESSITÉ  
DE LA PRÉPARATION**

L'abondance du fruit dépend donc des dispositions de celui en qui descend la parole divine. **Voyez donc, ajoute N. S., en quels sentiments vous l'entendez.**

Luc. VIII. 14

« Changez vos cœurs, puisque vous le pouvez, dit S. Augustin ; retournez avec la charrue le terrain foulé par les passants, jetez les pierres hors du champ, arrachez les épines ; ne gardez pas un cœur dur où ne pénétrerait pas la parole de Dieu. Que votre âme ne soit pas une terre légère où la charité ne pourrait pas jeter ses racines ; ne laissez point les soucis et les convoitises étouffer la bonne semence. » Mais quoiqu'il arrive, N. S. nous avertit que la patience, c'est-à-dire la persévérance, le courage dans l'adversité, sera une condition nécessaire de la richesse de la moisson : **Ils rapportent leur fruit dans la patience.**

Aug. serm. 73. n. 3.

Theophyl. in Luc.

Luc. Ib. v. 11

Recevez la parole de Dieu dans vos cœurs. « Dieu disait par la voix d'Isaïe : *Que le prêtre parle au cœur de Jérusalem.* Qu'arriverait-il, en effet, si le prédicateur de l'Évangile, répandant la bonne semence, n'obtenait d'autre résultat que des applaudissements stériles ? La bonne semence ne serait-elle pas rendue infructueuse ?... Faites-la donc pénétrer dans vos esprits et dans vos cœurs. »

Isa. XL. 8

Cyrril. in c. 19.  
Luc. P. G. T. 72. 874.

## CXLVIII

### Les paraboles du royaume. — III. La parabole de l'ivrale.

**LES PÉRILS DU  
ROYAUME DE DIEU  
DANS SON DÉVELOP-  
PEMENT**

Dans la parabole de la semence, Jésus avait dit les périls que rencontre le royaume de Dieu dans son établissement : dans celle-ci, il dit les dangers qu'il rencontre dans le cours de son développement : le mal peut s'y trouver mêlé au bien ; et à l'avance il prémunit ses Apôtres contre une tentation qui les atteindra quand ils verront ce mélange du mal avec le bien. Cette parabole, comme la précédente, a l'avantage d'avoir été interprétée par N.-S. J.-C, lui-même,



Matth. XIII.  
24.

Il leur proposa une autre parabole en ces termes : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui sema du bon grain dans son champ.

v. 25.

Et pendant que ses hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le blé, et il s'en alla.

L'ivraie est une plante assez semblable au froment : ce n'est qu'à l'époque de la formation de l'épi qu'on peut les distinguer l'un de l'autre. Mêlée au pain, elle cause des accidents assez graves. Actuellement encore, en Orient, il arrive qu'on aille, par vengeance, semer l'ivraie dans un champ nouvellement ensemené.

L'IVRAIE

N.-S. accuse-t-il ici de négligence les serviteurs ? Plusieurs auteurs l'ont cru et ont supplié les pasteurs d'être vigilants ; cependant le texte évangélique ne semble pas renfermer cette accusation. Il y aura nécessairement dans la vie du royaume de Dieu des époques qui rappellent la nuit, le temps où tout le monde se livre au repos : c'est de tels moments que l'ennemi choisira pour semer l'ivraie.

v. g. Hieron. Aug.  
qq. 17 in Matth. c. 11

v. 26.

L'herbe étant poussée et étant montée en épis, l'ivraie parut aussi.

v. 27.

Ce fut alors une grande surprise parmi les serviteurs qui savaient avec quel soin le père de famille choisissait sa semence. Ils vinrent le trouver et lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

v. 28.

Le père de famille n'est pas étonné : il connaît les haines, les jalousies qui se remuent contre lui. Il leur répondit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela. Les serviteurs remplis de zèle pour les intérêts du père de famille, d'indignation pour l'injure qui lui a été faite, voulant réparer la négligence qu'ils ont pu avoir, lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ?

v. 29.

Et il répondit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain.

v. 30.

Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler et puis amassez le blé pour le porter dans mon grenier.

Cette parabole avait produit une vive impression sur l'esprit des Apôtres : ils sentaient qu'elle avait des rapports avec la précédente et qu'elle y ajoutait. Ils sentaient vaguement qu'il y avait là des enseignements qui ne leur avaient pas encore été donnés : empreinte d'un grand esprit de tolérance, elle se terminait par de graves menaces. Aussi quand Jésus a renvoyé les foules et qu'il est rentré dans la maison, remplis de confiance à cause de la parole qui leur a été dite, *A vous, il a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, s'approchant de Jésus ils lui*

LA DEMANDE DES  
APOTRES

Chrys. Homil. 47  
in Matth. n. 1.

**dirent : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ.** « Si nous voulons connaître le sens caché des paraboles de Jésus, dit Origène, entrons avec lui dans la maison où il séjourne, et comme ces deux disciples de Jean qui s'attachèrent à lui, demandons-lui la permission de demeurer avec lui. »

v. 36.

Origen. T. 10 in Matth.  
n. 1.

## L'EXPLICATION

**Et Jésus leur dit: Celui qui sème le bon grain c'est le Fils de l'homme.** C'est donc lui qui est le semeur, lui qui est le maître du champ, lui qui donne des ordres aux serviteurs et lui aussi qui dictera la sentence finale; dans l'établissement du royaume de Dieu sur terre, il ne distingue pas son autorité de celle de son Père.

v. 37.

## LE SEMEUR

Pourquoi emploie-t-il cette expression de Fils de l'homme. Il l'employait souvent pour se désigner lui-même, tandis qu'elle n'est employée qu'une seule fois par un autre dans ce même sens, par S. Etienne le contemplant dans sa gloire (Act. VII. 56). Cette expression n'était point sans déconcerter les Juifs qui, habituellement, désignaient le Messie par le titre de *filz de David*, et qui un jour lui disaient avec étonnement : *Quel est ce Fils de l'homme?* Jésus se montre ici dans une de ses œuvres pour lesquelles il a revêtu son humanité : il vient ensemençer et défendre le champ de Dieu contre les attaques du prince du mal ; il vient convoquer les bons à se mettre avec lui pour faire rapporter au domaine du père de famille des fruits parfaits.

## LE BON GRAIN

**Le bon grain ce sont les enfants du royaume.** Ce n'est plus seulement la parole de Dieu, cette parole qui apporte dans le monde des germes surnaturels ; la doctrine exposée précédemment est allée se développant : elle représente ce royaume comme déjà formé d'être vivants.

v. 38

## LE CHAMP

**Le champ c'est le monde.** Les Donatistes se servaient de cette parole pour affirmer que le mélange des bons et des méchants existait seulement dans le monde et non dans l'Eglise, qui ne devait comprendre que les bons. S. Augustin, qui a fixé sur ce point la doctrine catholique, affirme que ce monde où se rencontrera l'ivraie, « c'est l'Eglise catholique répandue dans le monde entier, que les méchants jusqu'à la fin des siècles s'y trouveront mêlés aux bons sans toutefois nuire aux bons ; parce que les bons, en ignorant les méchants ou en les supportant pour la paix de l'Eglise..., sont en communion non avec les méchants, mais avec l'autel et les sacrements de Dieu. » L'Eglise visible doit connaître jusqu'à la fin le mélange des méchants : la présence des méchants quelque part ne doit donc pas être une raison de se séparer de l'Eglise pour fonder une autre petite église selon ses vues particulières. Certains esprits peuvent être étonnés, comme l'étaient les serviteurs, de ce mélange : il accuse les vues supérieures de Dieu.

v. 39.

Aug. ad Donatist.  
post Collat. n. 6.

Aug. ib. n. 8.

« En affirmant que le champ cultivé par lui c'est le monde,

Jésus, dit S. Jean Chrysostôme, s'affirme le maître du monde. »

v. 38.

**L'ivraie ce sont les enfants du mauvais.** « De même que l'ivraie ressemble au blé, l'habileté de Satan, dit S. Jean Chrysostôme, consiste à mêler à la vérité des erreurs qui lui ressemblent, de façon à pouvoir facilement circonvenir les simples...

Chrys. et supr.  
L'IVRAIE

« Le Sauveur nous montre ici que l'erreur vient toujours après la vérité. Et en effet, après les Prophètes sont venus les faux prophètes, après les Apôtres les faux apôtres, et après le Christ viendra l'Antechrist : le diable ne peut qu'imiter et s'attaquer à ce qui existe ; il ne peut créer, il agit seulement après que Dieu a créé, car sa grande joie est de détruire. »

« Ayant vu croire une semence qu'il ne pouvait détruire, il y mêla la sienne. C'est ainsi que les hérésiarques se sont introduits dans l'Église, et une fois introduits, le démon n'a plus besoin d'agir : quand ils ont pris racine, ils répandent leur poison qu'ils avaient dissimulé jusque-là. »

Chrys. Homil. 46, n. 1.

« Que faut-il entendre par les *enfants du mauvais*, demande S. Augustin : les hérétiques ? ou les catholiques qui vivent mal ? Le champ doit s'entendre du monde entier, et par conséquent les hérétiques peuvent s'y rencontrer. Ceux qui, tout en gardant notre foi sont mauvais, sont de la paille plutôt que de l'ivraie, car la paille a des rapports avec la racine : les schismatiques sont les épis brisés...

« Après avoir fait son œuvre, après avoir mêlé l'erreur à la vérité apportée par le Christ, le *démon se retire* ; pour rendre son action plus sûre, il la tient cachée. »

Aug. qq. 17. in Matth.  
c. 11.  
L'ENNEMI

v. 39.

**L'ennemi qui a semé l'ivraie c'est le diable.**

Il serait difficile après cette parole si formelle du Sauveur de nier l'action du démon dans l'existence du mal sur terre.

Quand le froment se forma en épis, l'ivraie apparut aussi. « Ce qui est encore caché quand la moisson est en herbe se manifeste dans l'épi : ce qui n'apparaît pas dans le germe se manifeste dans le fruit. » *Vous les reconnaissez à leurs fruits*, disait le Sauveur. Pendant que l'ivraie croissait et se manifestait dans sa véritable nature, le bon grain croissait aussi ; à un moment l'homme spirituel est suffisamment formé pour discerner l'erreur ; et son premier mouvement est un mouvement d'étonnement. Se tournant vers Dieu, il lui dit : N'aviez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? Peut-il venir de vos mains autre chose que du bien ?

Chrysost. serm. 97.

Comment le mal peut-il se trouver mêlé au bien dans l'œuvre de Dieu ? Voilà une cause d'étonnement et quelquefois de scandale pour beaucoup de croyants.

*C'est l'homme ennemi qui a fait cela*, répond le père de famille sans aucun étonnement, reconnaissant aussitôt la touche de cet homme. « Nous avons un ennemi qui cherche notre perte, dit

Aug. qq. 17 in Matth.  
c. 12.

Chrzs. Homil. 46  
n. 1.

S. Jean Chrysostôme, et la source de la haine qu'il a contre nous c'est la haine qu'il porte à Dieu. » Il fait partie de la création, il peut y agir, et c'est un devoir pour tout serviteur de Dieu de défendre le domaine de Dieu contre ses incursions. Le combat qu'il dirige contre le Fils de Dieu, descendu dans sa création, est plus ardent encore. Sa lutte contre le Fils de l'homme est ardente et acharnée. « En nous mettant en garde contre lui, dit S. Jean Chrysostôme, Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. »

ib.

LE ZÈLE  
DES SERVITEURS

Dans leur amour pour le maître, les serviteurs lui proposent d'aller aussitôt arracher l'ivraie. C'est le premier mouvement qui se produit dans le cœur des chrétiens zélés, détruire le mal, éloigner les méchants. « Leur empressement est peut-être peu réfléchi : ils veulent non pas châtier, mais empêcher la perte du bon grain. Toutefois, ils ne prennent point cela sur eux, ils attendent l'assentiment du maître : *Voulez-vous ?* »

ib.

LA LONGANIMITÉ  
DU MAÎTRE

Et le maître répond : *Non, de peur que vous n'arrachiez en même temps le froment.* « Par là, dit S. Jean Chrysostôme, J.-C. empêchait la destruction violente des hérétiques. »

C'est dans la conduite de Dieu à l'égard des méchants qu'apparaissent la grandeur, la sagesse et la puissance de Dieu.

« Ce maître qui sait attendre, dit S. Pierre Chrysologue, montre qu'il n'est point fatigué par le temps et que le temps lui appartient. »

« S'il avait permis la destruction des hérétiques, dit S. Jean Chrysostôme, il aurait déchaîné dans le monde entier des guerres implacables. »

« Par cette patience, dit S. Jérôme, il leur donne le temps de se repentir : il peut arriver que celui qui, aujourd'hui, est infecté d'erreur, revienne demain à la vérité, et s'en fasse le défenseur. »

« Ce qui paraît ivraie aujourd'hui peut être froment plus tard ; en l'arrachant vous arracheriez donc du froment. » « Il y a de la ressemblance entre l'ivraie et le froment : on pourrait facilement se tromper en faisant une séparation trop hâtive : c'est pourquoi N.-S. nous avertit de ne pas précipiter notre jugement dans les cas douteux et d'attendre le jugement de Dieu. »

« Et le mélange des méchants avec les bons n'est pas sans utilité pour ceux-ci, dit S. Augustin : ils seront exercés par eux, et aussi excités par leur vue à aller toujours au mieux. »

Dieu sait se servir des méchants pour sa gloire et pour l'utilité des bons. « Tandis que les méchants font servir même le bien au mal, dit S. Augustin, Dieu sait se servir même des méchants pour le bien. »

« Il s'en sert comme le fondeur se sert de la paille dans la fournaise pour épurer l'or ; il s'en sert pour rendre la vertu du juste

Quem tempora non  
fatigant. Chrysol.  
serm. 97.

Chrysost. ut supr.

Hieron. h. l. Matth.

Aug. ut supr.

Hieron. h. l. Matth.

UTILITÉ DU MÉLANGE  
DES BONS ET DES MÉ-  
CHANTS

Aug. qq. 17 in Matth.  
c. 12.

Aug. serm. 15. n. 3.

plus parfaite. Il s'en sert aussi pour rendre plus méritoire la prière que le juste, sur sa demande, fait pour ceux qui le persécutent. Si, répondant à la demande de votre maître, vous priez pour votre ennemi, vous êtes de l'or. Si, au contraire, vous vous refusez à ce devoir, vous n'êtes plus que de la paille. »

ib. n. 8.

ib. n. 7.

« De fait, dit encore S. Augustin, l'Église catholique, répandue dans le monde entier, a fait servir toutes les erreurs à son progrès. Elle se sert des Gentils et en fait l'objet de son zèle : elle se sert des hérétiques pour affermir sa doctrine, des schismatiques pour prouver sa stabilité, des Juifs pour faire ressortir sa beauté. »

Aug. de Verâ relig.  
c. 6. n. 10.J.-C. N'INTERDIT PAS  
LA CORRECTION

« Mais cette conduite, dictée par le Sauveur, n'est-elle pas, demande S. Jérôme, contraire à ce précepte qui avait été donné par la Loi : *Enlevez le mal du milieu de vous ?* (Deuter. XIII. 5). Toutes les fois qu'il y a doute, il faut avoir patience et attendre le jugement de Dieu. » « Mais si, dans le sein de l'Église, dit S. Augustin, un membre de l'Église se trouve dans une faute qui mérite l'anathème et qu'il n'y ait point de danger de schisme, qu'on le corrige avec charité pour l'amener à l'amendement... Et s'il ne veut s'amender, il sortira de lui-même, et ainsi sera sauvé le précepte de ne pas arracher le bon grain... Il sera frappé d'une crainte et d'une honte salutaires quand il se verra seul dans sa faute... »

« Que l'on s'applique donc miséricordieusement à corriger ce qui peut être corrigé ; et ce qu'on ne peut corriger qu'on le supporte patiemment ; que dans la charité on gémissé jusqu'à ce que l'amendement se fasse, ou que, à l'époque de la moisson, se fasse la séparation de l'ivraie. »

Aug. c. Epist. Parmen.  
l. 2. n. 14 et 15.

« Toutefois, dit S. Jean Chrysostôme, par ce précepte, N.-S. J.-C. ne défend pas de réprimer les hérétiques, de leur fermer la bouche, de leur enlever la liberté de parler, de disperser leurs assemblées, de dissoudre leurs coalitions : la seule chose qu'il défende, c'est de les tuer. »

Chrys. Homil. 56  
in Matth. n. 2.

On s'est appuyé sur cette parole de J.-C. pour refuser aux pouvoirs publics le droit d'exercer aucune contrainte en faveur de la vérité. « Ce fut d'abord mon sentiment, dit S. Augustin, que personne ne pouvait être forcé à l'unité, qu'il fallait agir uniquement par la raison si nous ne voulions faire de ces hérétiques déclarés de faux catholiques : mon sentiment a été démenti par les exemples dont j'ai été témoin... Combien voulaient être catholiques, étaient convaincus de la vérité et étaient retenus par la crainte des leurs !... Combien ne connaissaient pas la vérité catholique, en ayant été empêchés par la paresse, par la tiédeur !... Combien demeuraient dans le schisme par indifférence ! Les lois portées par les princes craignant Dieu leur furent si utiles que maintenant ils disent : C'était cela qu'en réalité nous désirions. Nous savions que c'était

là la vérité : grâces soient rendues à Dieu qui a brisé nos liens. D'autres disent : Nous ne savions pas que la vérité était là, et nous ne nous occupions pas de la chercher ; la crainte nous a rendus attentifs : grâces soient rendues à Dieu qui, par cet aiguillon, nous a amenés à songer à nos intérêts éternels !... Que les rois de la terre servent donc le Christ en faisant des lois pour le Christ. »

« Pourquoi l'Église, dit encore le S. docteur, ne forcerait-elle pas ses fils égarés à revenir si ces enfants perdus ont usé de contrainte sur les autres pour les perdre ? »

Et s'il est nécessaire de séparer l'ivraie avant le temps de la séparation définitive, cela n'appartient pas à tout le monde : il faut pour cela une main autorisée. « Quand l'Église est obligée de le faire, dit S. Augustin, elle ne le fait pas sans un grand trouble, tant elle craint d'arracher avec l'ivraie le bon grain. Ce trouble de l'Église nous est figuré dans le trouble qu'éprouvait Jésus au moment où il allait séparer Judas de ses autres Apôtres, Judas, cette ivraie qu'il avait supportée jusque-là ? »

Pour nous, ce que nous avons à faire, c'est de faire ce que fait Dieu lui-même présentement, supporter les méchants. « Il nous dit : Si moi, dont le jugement ne peut se tromper, je diffère mon jugement, vous, ignorant comment vous serez jugé, comment osez-vous juger avant le temps?... Supportez donc, car c'est pour cela que vous êtes né ; supportez, parce que peut-être on a dû vous supporter vous-même. Si vous avez toujours été bon, soyez miséricordieux ; et si autrefois vous avez été mauvais, n'en perdez pas le souvenir. »

Soyons patients jusqu'au jour de la moisson, ce jour où *le père de famille dira aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivraie en bottes pour la brûler ;* « ce jour où n'existera plus le mélange du champ ouvert à toutes les semences, mais le discernement de la moisson. » **La moisson c'est la fin du monde, les moissonneurs sont les Anges.** La séparation des méchants sera la première œuvre du jugement. « Il y aura des gerbes multiples, car, dit S. Augustin, chaque hérésie, chaque faute sera punie suivant sa malice particulière. »

Comme donc au temps de la moisson on ramasse l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, il en arrivera de même à la fin du monde.

**Le Fils de l'homme enverra ses Anges.** « En cette parole apparaît encore la bonté de notre maître, dit S. Jean Chrysostôme : les semailles, il les fait par lui-même, mais quand il s'agit d'infliger le supplice, il n'intervient pas lui-même, il envoie ses Anges. »

**Et ils enlèveront de son royaume tous ceux qui sont occasion de scandale, et ceux qui commettent l'iniquité, Et ils les jetteront dans la fournaise de feu.**

Aug. Epist. 93 ad Vincent. n. 17 et 18.

id. Ep. 185 ad Bonifac. n. 23.

Aug. Tr. 61 in Joan. n. 1.

Aug. serm. 47. n. 6.  
LA MOISSON

Transiet agri concretio, veniet messis discretio. Aug. serm. 47. n. 6.

Aug. qq. 17 in Matth. c. 12.

Chrys. Homil. 47 in Matth. n. 1.

Matth. XI  
39.

v. 41.

v. 41.

v. 41.

Alors on verra que la patience de Dieu n'était pas de l'indifférence : on verra que Dieu a en horreur l'iniquité.

1b. **Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.** Si les grincements de dents accompagnent les pleurs, c'est une preuve, dit Remi d'Auxerre, que les damnés souffriront alternativement du feu et d'un froid excessif. Ou bien, dit S. Bernard, les pleurs seront la preuve de leur souffrance, les grincements de dents la preuve de leur fureur.

Remig. Cat. sur.  
Bernard. In Ps. *Qui  
habitat.* . . . serm. 8.  
n. 7.

v. 30. *Puis ramassez le blé pour le porter dans mes greniers.* Il y a là une preuve de la récompense immédiate dans le ciel.

v. 43. **Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.** Pendant leur vie ils se sont nourris de lumière, de la lumière d'en haut ; et cette lumière, qui s'est accumulée dans leur âme, rayonne en gloire. « Sur terre, ils ont répandu autour d'eux la lumière des bons exemples, dit Remi d'Auxerre ; ils seront désormais revêtus de gloire ; et leur lumière s'épanouira dans la louange de Dieu. » « Sur terre leur lumière brillait devant les hommes dans les bons exemples qu'ils donnaient ; après la consommation de toutes choses, elle brillera comme le soleil dans le royaume de Dieu. »

Remig.

Hieron h. l. Matth.

Ce mélange d'ivraie et de bon grain peut exister aussi dans la vie de chacun de nous.

Dieu a semé en nos âmes la charité. A la faveur du sommeil où s'abandonne si souvent notre pauvre nature, le démon a pu semer en nous des germes mauvais. Ils n'apparaissent dans leur véritable nature que quand le bon grain a crû. Beaucoup de germes mauvais, dans le commencement, ressemblent à des vertus ; et quand le démon a fait son œuvre, il peut s'en aller : les germes mauvais se développant insensiblement produiront le mal plus sûrement que des tentations renouvelées. La science de la vie spirituelle consiste en partie à discerner le bon grain de l'ivraie. Le directeur ne doit pas arracher l'ivraie trop vite de peur d'arracher en même temps le bon grain ; mais vous, aussitôt que vous pouvez connaître l'ivraie qui est en vous, et c'est là un signe de progrès, mettez-vous à l'arracher. « Il faut, dit S. Augustin, détruire en vous ce qui vous déplaisait dans les autres, »

L'IVRAIE  
DANS NOTRE VIE

Aug. C. Ep. Parmen.  
1. 2. n. 15.

Cette ivraie est certainement destinée au feu : c'est pourquoi si nous ne pouvons l'arracher nous-mêmes, si nous en retrouvons en nous des racines toujours renaissantes, sachons accepter le feu de ces épreuves que Dieu permet et qui nous en délivrera. En attendant faisons-la servir à l'humilité qui est une racine de charité.

**Les paraboles du royaume. — IV. La parabole  
de la semence qui croît en secret.**

Il leur disait encore : Il en est du royaume de Dieu comme de la semence qu'un homme jette en terre ; et qu'il dorme ou se lève, la nuit comme le jour, la semence germe et croît sans qu'il le sache.

Marc. IV.  
26-27.

Quel est cet homme ? Quel est cette semence ? Cette parabole peut s'appliquer à N. S., elle peut s'appliquer à son Église, elle peut s'appliquer à la vie de toute âme qui fait partie du royaume de Dieu.

Victor Antioch.

« Il y a eu pour J.-C., dit S. Victor d'Antioche, le jour et la nuit, le coucher et le lever ; et au milieu de tout cela la semence apportée par lui grandissait par une vertu qui était en elle. C'est pendant son sommeil que la semence, sans qu'il semble s'en occuper, grandit tous les jours par l'adversité aussi bien que par la prospérité. » C'est après le sommeil auquel il s'est livré un moment dans son tombeau et auquel depuis son Ascension il semble s'être abandonné pour toujours, que la bonne semence qu'il avait apportée à la terre a eu toute sa croissance. Il semble ne plus s'en occuper : il y a en elle une puissance de vie qui défie toutes les puissances ennemies.

Le semeur c'est encore l'Apôtre qui, ayant répandu la bonne semence, ne doit plus s'inquiéter, s'agiter, chercher à voir si elle pousse. L'enfant fait cela : après avoir confié une graine à la terre, il va bientôt voir si elle germe ; l'homme qui connaît les forces de la nature, compte sur elles quand il a confié sa semence à la terre. L'Apôtre qui connaît la vitalité de la doctrine qu'il répand dans le monde et le concours caché, mais tout puissant que Dieu lui donne, après avoir semé attend avec plus de confiance la moisson.

*Vous êtes nés à nouveau, disait l'Apôtre S. Pierre à des chrétiens nouvellement convertis ; vous êtes nés d'une semence incorruptible par la parole de Dieu qui vit éternellement : car toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe : l'herbe sèche et la fleur tombe, mais la parole de Dieu demeure éternellement, et c'est cette parole qui*



**1. Petr. 1. 23-25.** *vous a été annoncée.* Si les germes qui ont été implantés sur terre par les Apôtres viennent de l'éternité, sont identiques à la parole créatrice, ils ont une vertu qui les fait grandir. Et de plus, Dieu est là avec cette semence qui vient de lui. *C'est Dieu, dit S. Paul, qui donne l'accroissement.*

**1. Cor. III. 6.** **Car, ajoutait N. S., la terre produit d'elle-même et elle fait pousser d'abord de l'herbe, puis un épi, ensuite le blé tout formé dans l'épi.** Il y a là, dans cette germination si tranquille et qui paraît spontanée, dans ces transformations successives et qui aboutissent toujours aux mêmes résultats, une merveille que nous n'admirons pas assez, l'indice d'une intelligence et d'une puissance qui conduisent les forces de la nature : cette intelligence et cette puissance veilleront avec plus de soin sur la moisson surnaturelle.

**1. Tim. 1. 28.** Et de fait nous voyons, à l'origine du christianisme, le royaume de Dieu s'épanouir sur terre comme une merveilleuse germination printanière ; de toute part surgit une race nouvelle dont on ne comprend pas encore la nature, qui se forme on ne sait comment, douée d'une vitalité prodigieuse. Puis bientôt on la voit s'organiser avec ses chefs, ses docteurs, elle devient un corps contre lequel s'acharnent les persécutions. Dans ces moments terribles où il semble que le champ va être dévasté, ah ! comme on voudrait voir apparaître le maître du champ pour défendre sa récolte ! et il semble s'en désintéresser. De toutes parts on lui crie : Levez-vous, pourquoi dormez-vous, Seigneur ? Et il semble ne pas entendre. Malgré toutes les attaques, les fidèles grandiront par une vertu déposée en eux. Et, enfin, on les voit répandant dans le monde des bienfaits de toutes sortes, et l'on peut comprendre qu'on se trouve en face de la vraie moisson que Dieu a attendue, préparée, et qu'il veut conserver dans ses demeures éternelles.

**1. 29.** Quand la bonne semence aura fait mûrir tous ses fruits, le moissonneur y mettra la faux pour la recueillir. **Quand le fruit est mûr, on y met aussitôt la faux, parce que le temps de la moisson est venu.**

S. Jean dans son Apocalypse (xiv. 14.), fait peut-être allusion à cette parole du Sauveur quand il nous dit : *Je vis une nuée éclatante de blancheur, et assis sur la nuée quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, ayant sur la tête une couronne d'or et en sa main une faux tranchante... Et celui qui était assis sur la nuée jeta sa faux sur la terre et la terre fut moissonnée.* Dans toutes ces paraboles où le Sauveur représente le royaume des cieux et son progrès sous des images si simples et si gracieuses, il se représente toujours comme venant, au terme de toutes choses, faire la séparation finale. « La faux, dit S. Jérôme, c'est la mort et le jugement qui sont des séparations complètes ; la moisson

Pseudo-Hieren.  
In Marc.

c'est la consommation de toutes choses. » Et ces trois choses sont entre les mains du fils de l'homme.

Dans cette parabole si simple qui raconte à grands traits toute l'histoire de l'Eglise, nous est racontée aussi la vie spirituelle de ceux qui font partie du royaume de Dieu.

« Il doit y avoir progrès dans toutes les vertus, dit S. Grégoire, le progrès est de l'essence de la vie chrétienne. Le Psalmiste ne disait-il pas : *Ils iront de vertu en vertu ?* Il doit y avoir progrès même dans la foi ; les Apôtres ne disaient-ils pas à leur Maître : *Augmentez notre foi ?* Et cet homme à qui le Sauveur demandait s'il croyait, ne disait-il pas : *Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité.* Devant les accroissements qu'elle peut recevoir, la foi précédente paraîtra de l'incrédulité... Cet homme qui jette une bonne semence en terre c'est celui qui enracine en son cœur une intention droite. Ayant fait cela il peut, dans l'espérance d'une riche moisson de bonnes œuvres, se livrer au repos. Tour à tour il se lève et il se couche, car il connaît les alternatives de la bonne et de la mauvaise fortune ; et le progrès se fait constamment et à son insu ; une fois que la vertu est établie dans le cœur, elle grandit comme d'elle-même, et sous l'action de la grâce, elle semble accomplir spontanément ses actes. Dans les commencements, c'est une germination quelque peu confuse de bons mouvements, ensuite ce sont des œuvres sérieuses, semblables à l'épi qui se forme ; enfin, comme le grain dans l'épi, des œuvres parfaites. Puis vient la faux de la mort, qui est en réalité la faux du moissonneur. »

Gregor. In Ezech.  
l. 2. Homil. 3. n. 3.  
et seq.

Le Maître de notre vie, celui qui a semé en nous les germes du bien, paraît dormir souvent, depuis qu'il est remonté au ciel ; cependant il se lève quelquefois, soit la nuit quand, par les épreuves, il nous force à regarder vers lui ; soit le jour quand, par les joies et les suavités spirituelles qu'il fait pénétrer dans notre vie, il fait luire sur elle l'aurore du salut.

Theophyl. in Marc.

Puis sous l'action de notre liberté, c'est dans l'âme une herbe tendre encore qui pousse de toute part : c'est quand les germes du bien éclosent en nous. Il semble que le maître du champ ignore tout cela, et que la volonté seule de celui en qui se fait cette éclosion y ait part. Et tout cela se fait d'une façon si spontanée qu'il semble que ce soit l'effet non pas seulement de la volonté, mais encore de la nature. Oh ! la merveilleuse fécondité d'une âme ensemencée par le Verbe de Dieu, visitée par les souffles de l'Esprit S<sup>1</sup> ! Cette fécondité paraît d'abord exubérante ; on se sent capable de tout, on espère porter tout fruit. Bientôt sous l'action du travail qu'il faut accepter, des tentations auxquelles il faut résister, se forme l'épi, l'épi qui a son organisation, sa physiologie, qui se tient droit, et qui déjà sait protéger et défendre le grain qu'il porte en lui. Enfin c'est le blé qui est complètement

id.

Victor Antioch.

formé dans l'épi quand nous accomplissons des œuvres parfaites. Alors non seulement nous possédons la perfection pour nous-mêmes, mais nous pouvons nourrir d'autres âmes. L'âme qui est formée en épi, n'est plus seule, elle est plusieurs ; elle vit plusieurs vies, elle vit en union avec toutes les âmes parfaites ; elle peut attendre avec confiance la faux du céleste moissonneur. Mais malheureusement combien d'âmes, par défaut d'aspirations suffisantes vers le soleil, demeurent à l'état d'herbe qui se dessèche !

Theophyl. in Marc.

Nombreuses aussi sont les âmes qui, poussées par un désir impatient de la perfection, voudraient assister à leur progrès, et se découragent quand elles ne peuvent le constater. Elle ne comprennent pas que cette vue leur serait funeste et nourrirait leur orgueil. Leur progrès doit se faire à leur insu ; et quand une âme reçoit avec fidélité et amour les influences d'en haut, le progrès se fait sûrement.

« Pierre, dit S. Grégoire, n'était encore que de l'herbe quand il céda si vite à la voix d'une servante ; une herbe verdoyante, car il y avait en lui de la vie, il croyait au Rédempteur ; mais c'était une herbe bien fragile, et qui se laissait fouler. C'était un épi se tenant debout quand il se retrouvait en face de son Maître ressuscité. »

« C'était un épi rempli de grain bien formé et mûr quand il disait fièrement aux princes des prêtres : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, quand il se laissait broyer par la persécution et que le grain demeurerait entier... Quand vous voyez qu'une âme n'est encore que de l'herbe, ne désespérez pas de la voir devenir du froment ; peu à peu les feuilles inutiles tomberont, et la solidité se fera en cette âme. »

Gregor. Moral.  
l. 22. n. 46 et in  
Ezech. l. 2. Hom. 3.  
n. 6.

## CL

**Les paraboles du royaume. — V. La parabole  
du grain de sénevé.**

« Le Sauveur, dit S. Jean Chrysostôme, avait annoncé que dans la bonne semence trois parts devaient périr ; et que celle qui devait fructifier serait exposée à bien des périls, à des mélanges dangereux : les disciples pouvaient se demander avec inquiétude combien de fidèles seraient sauvés ; il leur dit cette parabole pour leur montrer le merveilleux développement qui se ferait dans le royaume de Dieu. »

Chrys. Homil. 46  
in Matth. n. 2.

Il leur avait, dans la parabole précédente, de la semence qui croît dans le secret, indiqué déjà cette loi du progrès comme étant celle du royaume de Dieu : dans la parabole présente il leur montre l'étendue prodigieuse de ce progrès.

**A quoi comparerai-je le royaume des cieux ?** « C'est là, dit S. Pierre Chrysologue, l'expression de quelqu'un qui cherche. Celui qui est le Verbe de Dieu, la source de toute science..., celui qui vivifie de sa rosée bienfaisante les cœurs des hommes, ouvre leur esprit, celui qui élève le génie, celui-là est donc en travail pour trouver une comparaison. »

Luc. XIII. 2

**Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme sema dans son champ.**

Matth. II  
31.

« En cherchant au ciel et sur la terre, voilà donc ce qu'il trouve pour y enfermer toute la puissance de ce royaume, un grain de sénevé ; ce royaume, dont la puissance est incomparable, dont l'éternité est la mesure, ce royaume tout resplendissant de la majesté divine, ce royaume qui remplit le ciel et qui s'est répandu par toute la terre, ce royaume, Jésus l'enferme en cette graine chétive ! »

« Serait-ce donc là toute l'espérance des croyants, la grande attente des fidèles, la félicité des vierges méritée par tous les labeurs de leur vertu, la gloire des martyrs conquise par l'effusion de leur sang ? Serait-ce là ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est pas entré dans le cœur de l'homme ? »

« Mes frères, ajoutait S. Pierre Chrysologue, croyons à la parole de Dieu. Si, *la faiblesse qui vient de Dieu est plus puissante que les hommes*, ce qui est petit en Dieu est plus grand que toutes les grandeurs de ce monde. »

In.

GRANDEUR RÉELLE :  
PROGRES CONSTANT

**C'est la plus petite de toutes les semences, et lorsqu'elle a poussé, elle devient plus grande que tous les autres légumes : elle devient un arbre véritable, de façon que les oiseaux du ciel peuvent s'y abriter.** Cette légumineuse atteint, en effet, en Palestine, des dimensions qui la font ressembler à un arbre véritable, aux branches multiples.

v. 24.

Cette parabole dont les Apôtres comprirent vite le sens, fut mieux comprise encore dans la suite, tant elle s'harmonisait avec l'histoire du royaume de Dieu : les docteurs l'appliquèrent à Jésus, le fondateur de ce royaume, à l'Église qui est vraiment le royaume de Dieu sur terre, et au règne de Dieu dans l'âme, ou à la vie chrétienne : ils y virent la loi de progrès indéfini qui était la grande loi de ce royaume.

« Ce grain de sénevé, c'est le Seigneur lui-même, nous dit S. Ambroise. C'est peu de chose qu'un grain de sénevé, il paraît une substance inerte : mais si on le broie, on peut alors connaître toute sa vertu. »

RAPPORTS DE CETTE  
PARABOLE AVEC J.-C.Ambros. in Luc. I. 7.  
n. 179.

« Il y avait en lui une flamme, mais cette flamme était cachée. » dit S. Irénée.

Iren. Ex Cat. Corder.  
in Luc.

« Il a voulu être broyé, et c'est alors que l'on a connu la vertu et la flamme qui étaient en lui. »

« Mais, auparavant, il a voulu être semé, comme le grain de sénevé qu'un homme sème dans son jardin. » Il a été semé dans ce jardin fermé, plus beau que le paradis où l'homme fut placé à sa création, ce jardin qui était la Vierge Marie. Il paraissait être bien peu de chose à ce moment, et il y avait en lui la vertu infinie de la divinité. »

Ambros. n. 180.

« C'est dans un jardin qu'il a été pris, dans un jardin qu'il a été enseveli ; et c'est dans un jardin que, par sa résurrection, il a pris son accroissement prodigieux. Et maintenant l'Écriture peut dire : *Comme le pommier s'élève au milieu des arbres de la forêt, ainsi mon frère est grand au milieu des hommes.* »

Luc. II. 3.

« Il ne paraissait qu'un grain quand on se saisit de lui, c'est un arbre quand il ressuscite, un arbre qui couvre la terre de son ombre. Il ne paraît qu'un grain quand on l'ensevelit en terre, il est un arbre quand il s'élève au ciel. »

ib.

« Il est à la fois grain de froment, car il fortifie le cœur de l'homme, et grain de sénevé, car il enflamme la bouche de l'homme. . . Il se fait sentir à nous avec une saveur âcre, quand nous le contemplons dans sa passion, dans son jeûne et ses mortifications, dans ses larmes et sa flagellation ; et cette vue nous incite à pleurer ».

ib. n. 182.

« Il fut réellement la plus petite de toutes les semences. *Nous l'avons vu et il n'avait plus aucune beauté ; il était le dernier des hommes.* Voulez-vous voir comment il est devenu le plus grand de tous les arbres ? *Il est le plus beau des enfants des hommes.* Celui qui n'avait plus aucune beauté a été mis au-dessus des Anges, au-dessus des Prophètes. »

ib. n. 183.

« Le Christ est un germe, il est le germe d'Abraham : *c'est à ce germe*, dit S. Paul, *que les promesses ont été faites* (Galat. III. 16). Il est le plus petit de tous les germes, car il est venu, mais non dans la puissance royale, non dans la richesse, non dans la sagesse de ce monde ; et bientôt il a épanoui dans tout l'univers son feuillage splendide. » « Il projetait sur tout l'univers l'ombre de sa croix ; » « en sorte que nous pouvons dire : *Je me suis reposé à l'ombre de celui que je désirais...* Sur cet arbre viennent se reposer avec amour les Anges des cieux et tous ceux qui, par leurs actions spirituelles, savent prendre leur vol dans les hauteurs. S. Jean s'y reposait quand il reposait sa tête sur la poitrine du Sauveur ; et même il est devenu comme une branche de cet arbre ; Pierre en était aussi une branche, Paul une autre branche qui, animée de sa sève, croissait, croissait toujours. »

ib. n. 184.

Chrysol. serm. 96.

Ambros. ut supr.  
n. 185.

« C'est dans les retraites de cet arbre que nous, qui étions loin,

secoués par les agitations stériles des tempêtes du monde et des puissances malignes, nous nous sommes réfugiés ; là que nous avons trouvé l'ombre sainte nous défendant contre les ardeurs desséchantes du monde, là que nous avons refléuri dans la paix. »

ib. n. 186.

« Dans les branches de cet arbre, dit S. Grégoire, les âmes saintes qui, sur les ailes des vertus, se sont élevées au-dessus des pensées de la terre, se reposent des fatigues de la vie en respirant l'atmosphère de la vérité évangélique. »

Gregor. Moral. I. 19.  
c. 1. n. 3.

Cet arbre est vraiment *l'arbre de la vie qui donne son fruit chaque mois et dont les feuilles sont le remède des nations.*

Apoc. XIII  
2.

L'ÉVANGILE

« Le royaume des cieux qui nous est représenté par ce grain de sénévé c'est, dit S. Jérôme, la prédication évangélique qui conduit au salut et dont parlait le Sauveur quand il disait : *Le royaume des cieux vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.* »

Hieron. h. l. Matth.

Matth. I  
43.

Le Christ a semé ce grain dans son jardin, c'est-à-dire dans son Eglise, dit S. Pierre Chrysologue. L'Eglise est le jardin du Christ, répandu dans le monde entier, fermé cependant par les barrières de la discipline, délivré, par le travail des Apôtres, des herbes mauvaises, orné des lis des vierges, des roses des martyrs, de la riche végétation des confesseurs, embaumé de fleurs perpétuelles. C'est ce grain de sénévé que J.-C. a planté dans son jardin, c'est-à-dire ce royaume des cieux qui, ayant pris racine dans les Patriarches, est né dans les Prophètes, a reçu son accroissement dans les Apôtres, et dans l'Eglise est devenu un grand arbre, avec des branches aussi nombreuses que ces dons dont l'Apôtre nous parle : *à l'un la parole de sagesse, à l'autre la parole de science.* »

Chrysol. serm. 98.

Quel accroissement l'Eglise a reçu dans le monde ! Et quel accroissement dans tout ce qui forme sa vie, sa doctrine, sa morale, son culte !

« Au commencement, l'Évangile est la plus humble et la plus sommaire des doctrines : un Dieu qui s'est fait homme, un Dieu qui meurt, voilà le résumé de cette doctrine. Comparez-la avec les théories des philosophes, l'éclat de leur éloquence, l'enchaînement de leurs discours, et vous verrez combien l'éloquence évangélique paraît inférieure. Mais l'éloquence des philosophes, quand elle s'est développée, n'a en elle aucun mordant, aucune vie ; il n'y a en elle rien que de flasque comme ces légumes gonflés d'humidité qui se flétrissent vite. »

Hieron. h. l. Matth.

« Ce royaume des cieux grandit, dit Bède, non à la façon de ces herbes qui doivent se dessécher en un jour, mais avec lenteur et continuité à la façon des arbres. »

Beda. In Luc. I. 4.  
c. 57.

Et c'est pourquoi les docteurs ont établi la loi du progrès en tout ce qui fait la vie de l'Eglise. « Il faut qu'il y ait progrès, écrivait S. Vincent de Lérins, progrès du royaume de Dieu, pro-

grès de chaque homme et progrès de toute l'Église, progrès dans l'intelligence, la science, la sagesse, mais que le progrès se fasse au dedans, le dogme et les pensées demeurant identiques. La religion imite le développement du corps qui, tout en grandissant, demeure le même... Tout ce qui a été semé dans le champ de l'Église par la foi des pères doit être cultivé par le travail des enfants, recevoir sa floraison et mûrir. Oui, il est permis de développer les principes de cette science céleste : il faut leur donner leur relief, leur lumière, leurs distinctions. »

Vincent. Lirin.  
Commun. 1. 23.

Dieu manifeste sa puissance et sa sagesse en renfermant à l'avance dans le germe les développements futurs de l'arbre. « Dans ce petit grain à peine visible, dit S. Augustin, il y a la racine, il y a toute la vie de l'arbre, il y a les feuilles enveloppées, il y a le fruit qu'il produira un jour. » « Et tous les développements que l'arbre prendra un jour, ainsi que sa physionomie, il les recevra de l'idée régulatrice contenue dans le germe. »

Aug. serm. 247.  
n. 2.

Incrementa debita  
magnitudinis, distinc-  
tionesque formarum  
ab originalibus tan-  
quam regulis sumunt.  
Aug. de Trin. 1. 3.  
n. 13.

J.-C. manifeste une puissance et une sagesse divine en enfermant tout son royaume en un germe qui ne paraît rien et qui ira toujours se développant suivant l'idée directrice de son fondateur. « Cette doctrine évangélique, si faible à l'origine, prend racine dans le monde entier et devient un grand arbre, de façon que les oiseaux, c'est-à-dire les grandes âmes, viennent et habitent dans ses branches, se reposent dans la variété de ses dogmes. »

« Prenons donc les ailes de la colombe, afin que, nous élevant dans les hauteurs, nous puissions nous envoler dans les branches de cet arbre, nous y faire des nids où l'esprit se repose, et vivre dans une atmosphère céleste. »

Hieron. h. l. Matth.

Quelle joie ce doit être pour nous de penser que nous pouvons contribuer au développement du royaume céleste, et qu'en tirant les conséquences des principes qui les renfermaient, nous demeurons en communion avec ceux qui ont proclamé les principes, avec celui qui a apporté le premier germe !

Ce royaume des cieux semblable à un grain de sénevé c'est encore la vie chrétienne dans l'âme. C'est la foi. J.-C. n'a-t-il pas dit lui-même : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé !* Celui qui a la foi a le royaume des cieux au-dedans de lui : car il a été dit de ce royaume qu'il était au-dedans de nous.

LA VIE CHRÉTIENNE

Ambros. ut supr.  
n. 176-177.

« Comme ce grain de sénevé la foi paraît pauvre et simple : si elle est broyée par l'adversité, elle répand, elle fait sentir sa vertu ; alors on voit quelle saveur et quel feu il y a en elle. »

» Nos martyrs avaient en eux cette saveur de la foi : elle était latente ; vint la persécution : broyés par les tourments, ils répandirent dans le monde entier la vertu qui était en eux, de façon que l'on put dire : *Le son de leur voix s'est répandu dans le monde entier.* »

ib. n. 198-179.

« La parole qui annonce le royaume de Dieu, dit Clément

d'Alexandrie, est âpre et mordante comme la graine de moutarde; elle s'attaque à la colère et à l'orgueil, et par là elle rend la santé à l'âme. Mais si l'on veut connaître toute sa vertu, il faut la voir dans ses développements. »

Clem.  
Alex. Fragment.

« Voyez en S. Paul, dit Théophylacte, les germes de cette foi qu'il reçoit d'Ananie. » Avec quelle puissance ils s'attaquent à tout ce que cet homme avait considéré jusque-là comme sa force ! « Et ensuite quelles belles et vastes doctrines produit ce germe planté dans le jardin de son âme; de grandes intelligences comme Denys. Hiérothée aimeront à venir s'y abriter. » C'est par l'établissement du royaume de Dieu dans une âme que se réalise la parole de l'Écriture : *Le sentier des justes est comme une lumière qui croît jusqu'au dernier jour.*

Theophyl. in Luc.

Prov. II.  
18.

Ce que l'on dit de la foi, cette racine de la vie surnaturelle, il faut le dire de toute vertu. Combien sont humbles ces commencements des vertus : quelquefois c'est une bonne pensée suggérée par une lecture, une prédication, d'autres fois un bon exemple, une bonne œuvre qui s'est comme imposée et que l'on a acceptée; et cette première grâce, parce qu'on y a été fidèle, grandit et grandit toujours.

« Semez donc le Christ dans votre jardin, dit S. Ambroise. Un jardin est un lieu plein de fleurs et de fruits divers, où doit se manifester la beauté de votre travail, on doit se faire sentir la variété de tous les parfums. Que le Christ soit dans votre jardin si vous voulez qu'il soit riche en fruits. »

Ambros. ut supr.  
n. 189.

## CLI

### Les paraboles du royaume. — VI. Le levain.

**Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé.**

Matth. X  
2.

LE PROGRÈS DU  
ROYAUME DES CIEUX  
PAR UN FERMENT  
INTÉRIEUR

La parabole du grain de sénevé nous a montré les merveilleux accroissements du royaume de Dieu. Dans une image plus familière encore, celle-ci nous montre comment se fait ce progrès : par une force intérieure, cachée, irrésistible, qui transforme tout ce qu'elle atteint.

S'il y avait sur terre un mauvais levain, le levain de l'orgueil et de l'hypocrisie, ce levain qui corrompait presque toutes les actions des hommes, le levain des Pharisiens contre lequel Jésus prému-



nissait ses disciples, il y a un levain nouveau. Comme celui qui est dans nos usages journaliers transforme la pâte, rend le pain plus léger, plus savoureux et plus nourrissant, ce levain nouveau transforme la loi et ceux qui la pratiquent, il rend toutes les observances religieuses plus faciles et plus salutaires.

Ce levain, c'est J.-C. « Le levain, dit S. Ambroise, est un élément qui vient se joindre à la farine. Jésus, en tant qu'il était de la même nature que ses pères, pouvait se comparer au grain de blé : mais ayant ajouté à cette nature humaine la nature divine, il devient un ferment à l'égard de celle-là. »

« Déjà il est partout dans la Loi ancienne, il est partout mais caché ; il est révélé par les Prophètes, et il commence à se manifester dans l'Évangile : c'est lui qui ramène tout à l'unité. »

« Avec vérité il se compare au levain, car extérieurement il ne paraissait qu'un homme abaissé dans son humilité ; mais au-dedans il possédait une telle vertu et une telle sagesse que le monde entier n'était pas assez vaste pour contenir toute sa doctrine. Chef du genre humain, par la puissance de sa divinité il a répandu sa vertu dans le monde entier, il s'est uni le genre humain, soumettant les âmes à l'action de l'Esprit S' et faisant de tous les chrétiens la même chose que le Christ. Seul dans le monde, comme un levain déposé dans une masse de pâte, il a donné à tous les hommes de devenir ce qu'il est lui-même. »

Avec quelle sûreté il annonçait l'avenir, cet homme qui prophétisait que le ferment céleste remplirait toute la terre, et qui annonçait cette extension du royaume de Dieu, quand le royaume de Dieu tenait tout entier dans son cœur. « Que tous donc maintenant l'adorent, s'écriait S. Jean Chrysostôme, qu'ils l'adorent pour avoir prédit ces choses et pour les avoir réalisées. »

« Dans la parabole précédente, dit S. Pierre Chrysologue, c'était un homme qui semait le grain de sénevé en son champ, ici c'est une femme qui prépare le levain et le mêle à la pâte : il y a là un grand mystère : l'homme sème dans son champ qui est dehors mais qui lui appartient, la femme fait son travail au-dedans... Cette femme qui mêle le ferment divin à la masse de l'humanité c'est la Vierge Marie ; comme la mort était venue par Ève, la vie vient à tous par Marie. » Elle fait son œuvre au-dedans de la maison, car elle appartient elle-même à cette humanité à qui elle donne Dieu.

« Cette femme, dit S. Ambroise, c'est aussi l'Église, l'Église qui doit faire pénétrer Jésus au-dedans de notre âme jusqu'à ce que la chaleur de la sagesse céleste remplisse les parties les plus secrètes de notre cœur. » La mission propre de l'Église c'est de faire pénétrer Jésus, ce ferment divin, dans la vie de l'humanité.

« Que les Apôtres donc, dit S. Jean Chrysostôme, ne soient plus effrayés en voyant leur petit nombre en face de cette masse qui

CE FERMENT EST J.-C.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 187.

ib. n. 188.

Ambros. Orat. funebr.  
de fratr. serm. 5.

Chrys. Homil. 46  
in Matth. n. 2.

QUELLE  
EST CETTE FEMME ?

Chrysol. serm 99.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 187.

semble devoir les étouffer et les écraser ; unis à celui de qui ils tirent toute leur vertu, ils soulèveront et transformeront cette masse dans laquelle ils seront cachés. »

Chrys. Homil. 46  
in Matth. n. 2.

LA FERMENTATION

Il y aura une rénovation, mais cette rénovation ne se fait pas par une transformation violente, elle se fait par une transformation qui vient du dedans au dehors. Elle se fait par tous ceux que la vertu divine a gagnés. « Il nous dit cela, dit S. Jean Chrysostôme, afin que nous nous donnions sincèrement les uns aux autres : que personne n'objecte sa faiblesse, car la vertu de la parole est grande, et ce qui a été pénétré par le levain devient un levain pour tout ce qui l'entoure. »

ib.

Et peu à peu ce levain transforme tout, les idées, les mœurs, les institutions. « Dans cette pâte travaillée par l'Eglise, dit S. Pierre Chrysologue, il y a maintenant une science divine ; ce levain transforme les pensées, il soulève les âmes, il excite les génies, il élève, il dilate, il met tout en progrès. » Il doit exercer son action jusqu'à ce que tout soit transformé, que tous les élus soient devenus un seul pain : *Nous qui sommes beaucoup*, disait S. Paul, *nous formons un seul corps, nous formons un seul pain.* (1. Cor. X. 17.) Il continuera donc à agir jusqu'à la fin des siècles sans rien perdre de sa vertu.

Chrysol. serm. 99.  
ad. fin.

LES TROIS MESURES  
DE FARINE

Que signifient *ces trois mesures de farine* indiquées ici ? C'était la quantité habituellement employée pour pétrir. Elle marque donc l'ensemble de la tâche que Jésus avait à accomplir.

Les Pères toutefois y ont vu des significations symboliques.

On y a vu, dit S. Jérôme, la foi aux trois personnes de la sainte Trinité qui, distinctes comme personnes, sont l'objet d'une foi unique.

Hieron. h. l. Matth.

On y a vu, dit S. Hilaire, les enseignements de la Loi, des Prophètes et de l'Evangile ramenés à l'unité et vivifiés par la foi en J.-C.

Hilar. in Matth.  
c. 13. n. 5. et Am-  
bros ut supr. n. 188  
189.

Avec les meilleurs interprètes, dit S. Ambroise, j'y verrai l'homme régénéré avec les diverses parties qui le composent, le corps, les passions et l'esprit sanctifiés par un levain spirituel.

« L'Eglise s'adresse à tout ce qu'il y a dans l'homme, elle lui donne une grâce qui doit toujours grandir ; et en le nourrissant des saintes Ecritures dont les parties comparées entre elles donnent une lumière toujours plus vive, par un ferment qu'elle dépose en lui et qui le travaille, par l'harmonie avec laquelle elle répond à tous les besoins de sa vie, en établissant en son âme l'unité des désirs et l'unité des joies, elle amène l'homme à l'unité parfaite. »

« Seule l'Eglise possède la véritable mesure de ce qui doit être donné à notre âme et à notre corps pour les amener à cette unité qui fera de l'homme un pain vivant. »

1.

Si tous les hommes étaient dociles aux enseignements et à l'ac-

Ambros. ut supr.  
n. 190.

tion de l'Eglise qui veut faire pénétrer en eux le ferment divin, l'humanité ressemblerait bientôt à une masse vivante, soulevée par des aspirations puissantes ; elle serait unie comme le sont les parties d'un même pain, et on pourrait dire d'elle : bonne comme le pain.

L'Eglise mêle le précieux levain à la masse de la pâte surtout quand elle distribue aux fidèles le pain où Jésus s'appelle le pain de vie. « En rendant à Dieu nos actions de grâces, dit Origène, nous mangeons ces pains que nous lui avons offerts avec des prières et des actions de grâces, qui par ces prières sont devenus une substance sainte, qui sanctifie ceux qui la mangent avec de bonnes dispositions. » Ce pain, devenu, suivant l'expression d'Origène, un corps saint, était notre grande richesse quand nous l'offrions à Dieu ; il devient ensuite la nourriture par laquelle l'humanité est transformée et divinisée. Pourquoi ne produit-il pas toujours tous ses effets ? N'y aurait-il pas au-dedans de nous un mauvais levain ? Écoutons l'Apôtre S. Paul nous disant : *Ne savez-vous pas qu'un peu de levain mauvais aigrit toute la pâte ? Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle.* « Et appliquons-nous à faire pénétrer dans notre esprit et dans notre cœur, dit S. Cyrille, ce ferment spirituel et divin. »

Origen. C. Cels. l. 8.  
n. 33.

Cor. V.  
6-9.

Cyrril. in Luc.

## ·CLII

### Les paraboles du royaume — VII. Le trésor caché.

Le royaume des cieux est encore semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il recouvre à nouveau avec soin ; et il s'en va plein de joie, il vend tout ce qu'il possède et achète ce champ.

Matth. XIII.  
44.

Dans les paraboles précédentes le Sauveur avait dit ce qu'était le royaume des cieux en lui-même et dans les lois de son développement : dans celle-ci et dans la suivante, il nous dit ce qu'il doit être pour nous et le cas que nous devons en faire.

Chrys. Homil. 47  
in Matth. n. 2.

On peut rencontrer le royaume des cieux comme par hasard :  
x. 20. *J'ai été rencontré par ceux qui ne me cherchaient pas.* Cette rencontre fortuite nous rappelle que ce royaume est un don de Dieu absolument gratuit. D'autres fois, il peut être rencontré par des hommes qui le cherchent : dans l'un et l'autre cas, il faut l'apprécier à sa valeur véritable, le regarder comme un trésor incomparable.

Il n'est pas rare, en Orient, de rencontrer un de ces trésors qui, dans les guerres si fréquentes dont cette région a été le théâtre, ont été enfouis précipitamment, et sont demeurés ensuite ignorés pendant des siècles. Quelle était la législation de la Palestine au sujet des trésors trouvés ? Le Sauveur ne nous le dit point : il nous dit seulement ce que fera celui qui aura trouvé l'un de ces trésors pour pouvoir le posséder sûrement et dans sa totalité : au prix de tous les sacrifices il achètera le champ qui le recèle, et désormais toutes ses pensées seront à ce trésor qui vaut à lui seul toute une fortune. De nos jours on agit ainsi à l'égard des mines : on n'épargne rien pour devenir concessionnaire d'un terrain où l'on suppose l'existence d'une mine d'or, puis l'on se donne tout entier à l'exploitation de cette mine.

QUEL EST LE TRÉSOR ?

« Le vrai trésor, dit S. Jérôme, c'est celui-là en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu ; c'est le Verbe de Dieu caché sous la chair de l'homme. » « Ce trésor c'est, dit S. Irénée, J.-C. qui est caché dans toute l'Écriture ; car il était annoncé par les figures et les prophéties : c'est pourquoi les hommes ne pouvaient le connaître qu'après l'accomplissement de ces choses... Quand les Juifs lisent leurs Écritures, elles ne sont pour eux que des énigmes ; mais pour les chrétiens c'est le trésor enfoui dans un champ, trésor révélé par la croix, manifestant la sagesse de Dieu, enrichissant l'homme tout entier, nous donnant l'entrée dans le royaume du Christ, préparant l'héritage de la sainte Jérusalem, annonçant à l'homme que l'homme en aimant Dieu arrivera si haut qu'il verra Dieu. » Quel trésor que celui-là, tout rempli de richesses éternelles !

Iren. C. hæres. l. 4.  
c. 26. n. 4.

S. Augustin, l'homme de la science, voit dans le trésor les deux testaments cachés dans le champ de l'Église. Celui qui les rencontre sent qu'il y a là une mine inépuisable à exploiter ; il renonce à tout afin de se faire des loisirs et de se donner la liberté d'être tout entier à la possession de ses richesses.

Aug. qq. Ev. l. 1.  
c. 13.

On peut dire de ce trésor qu'il est l'ensemble de toutes les réalités qui constituent le royaume de Dieu, dogmes, morale, sacrements, qui sont d'une richesse infinie et qui ont si peu d'apparence pour le regard indifférent.

Hilar. in Matth. c. 13.  
n. 7.

Chrys. ut supr.

Ce trésor, vous le rencontrez sans effort, dit S. Hilaire, car l'Évangile s'offre de lui-même à vous. Mais, pour le posséder réellement, il faut d'abord le mettre au-dessus de tout le reste, il faut, à l'occasion, sacrifier pour lui ce que l'on possède : « Les richesses célestes, dit S. Hilaire, ne peuvent être possédées sans un certain détriment des richesses de ce monde. » Et il faut faire ces sacrifices avec joie, sachant que l'on fait non pas une perte, mais un marché avantageux. *Pour gagner le Christ, disait S. Paul, pour posséder la justice qui est en lui, j'ai regardé*

Hilar. ut supr.

ON S'ENRICHIT EN  
SACRIFIANT TOUT POUR  
LUI

*comme de la boue ce que je possédais jusque-là, je l'ai regardé comme un dommage.*

p. III. 8.

Si celui qui a trouvé ce trésor le cache à nouveau, ce n'est pas par jalousie, dit S. Jérôme, c'est pour s'en assurer la possession plénière. Il fallait, dit S. Hilaire, se mettre en possession du champ qui contenait ce trésor. Et quand il sera en possession de ce champ, il ne craindra pas de montrer ses richesses et de s'en servir. Ce serait une imprudence au chrétien nouvellement entré dans le royaume de Dieu, encore peu affermi dans la possession de ce royaume, d'y agir en maître et de vouloir en dispenser les richesses. Il faut d'abord se mettre en possession du champ, c'est-à-dire bien s'établir dans l'Église de Dieu. Il faut cacher le trésor à nouveau, c'est-à-dire enfouir bien profondément en son cœur, dit S. Jérôme, ce bien que l'on estime plus que tous les autres biens possédés jusque-là. Ce n'est que quand nous nous serons assimilé ce trésor, quand il sera devenu réellement notre propriété que nous pourrons en disposer : jusque-là, par une vie intérieure bien profonde, il faut le faire descendre en toutes nos facultés. Et en attendant, comme l'homme qui a un trésor caché, il faut que toutes nos pensées aillent à notre trésor.

Hieron. h. l. Math.

S. Grégoire le Grand, le docteur de la morale chrétienne, voit dans le trésor « le désir des choses célestes, et dans le champ où est enfoui ce trésor, les exercices de la vie chrétienne où se garde et se cultive ce désir. »

Gregor. Homil. 11  
in Ev. n. 1.

Ce désir, cette intention qui porte toute notre vie en haut est d'un prix incomparable et communique à toute notre vie sa valeur infinie.

Ce trésor, l'âme le trouve par l'effet d'une grâce toute gratuite, ce n'est que par une grâce de Dieu qu'elle peut dire : Je veux être toute à Dieu, « et aussitôt qu'elle l'a trouvé, elle le cache avec soin. Elle veut le dérober, non pas seulement aux attaques des démons qui voudraient nous le ravir, mais aussi aux dangers de la louange. Il faut craindre les voleurs et à cause de cela ne pas faire étalage de ses richesses : non que le prochain ne doive pas voir nos œuvres bonnes, afin d'en glorifier Dieu, mais en ce sens que nous ne devons pas agir en vue de la louange ; et quand nous faisons le bien, il faut que nous gardions, dans le secret de notre cœur, l'intention par laquelle nous cherchons à plaire à Dieu. » Notre intention doit toujours demeurer un secret entre notre âme et Dieu. C'est dans ce secret que le royaume de Dieu s'affermir en nous.

ib.

Chaque jour, dans la vie chrétienne, nous nous trouvons en face d'un trésor caché, dont nous sommes invités à prendre possession. « Ce trésor, c'est l'Eucharistie, nous dit Paschase Radbert. Là il y a un trésor d'un prix infini, c'est la divinité cachée dans l'humanité. Jamais le champ, c'est-à-dire l'humanité, n'est sans le trésor,

c'est-à-dire sans la divinité, et jamais le trésor n'est sans le champ. Et le sacrement lui-même qui comprend ce trésor et ce champ est un trésor caché : cette chair du Christ est un trésor caché : elle est cachée afin que la foi la cherche avec plus d'ardeur, qu'elle la trouve avec plus de plénitude, qu'elle la possède avec plus d'amour. » Et pour posséder ce trésor, il faut aussitôt qu'on l'a trouvé, le cacher avec soin et se renfermer avec lui dans la vie intérieure. Je serai riche, infiniment riche si je possède mon Dieu et mon Sauveur qui se cache pour se donner à moi, et si je sais vivre seul à seul avec lui.

**Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche des perles de prix.** Ici, nous nous trouvons en face d'un homme qui cherche : il y a en effet des hommes qui sentent qu'il y a quelque chose au-dessus des réalités présentes, qu'il y a une vérité sans ombres, une justice plénière, la paix parfaite, la vie véritable, et qui cherchent ces perles de prix.

Les perles ont été de tout temps très estimées. « Les perles, disait Pline, occupent dans les choses de prix la première place. » Il y a dans cette gemme que nous recueillons telle que la nature la fournit, belle et parfaite par elle-même, dans son doux et chatoyant éclat, quelque chose qui charme et repose l'œil. « La perle est d'un aspect si agréable, dit Origène, que les plus illustres auteurs l'ont célébrée. » L'origine qu'on lui attribuait autrefois lui attirait une sympathie particulière. Naissant d'une substance vivante, on croyait qu'elle devait sa formation, dans le coquillage, à l'action de la rosée ou encore de la foudre.

**Et ayant trouvé une perle de grand prix, il va vendre tout ce qu'il a et achète cette perle.** Il possède désormais toute une fortune dans sa main.

Tel est aussi le privilège de ceux qui possèdent le royaume des cieux. « La vérité est une, » dit S. Jean Chrysostôme ; la vie éternelle est une, le royaume des cieux est un, et celui qui le possède possède tout en un ; comme celui qui possède une perle incomparable, il a dans sa main une fortune immense, fortune qui pourra lui fournir tout ce dont il a besoin, fortune qu'il peut emporter avec lui. « Les autres ignorent son trésor, mais lui le connaît. » Il a donc fait acte de sagesse en vendant tout pour cette perle.

Cette image de la perle s'applique aussi excellemment à J.-C., le fondateur du royaume des cieux. « La perle, dit Clément d'Alexandrie, qui est née d'une chair vivante, dans cette coquille nacrée, toute lumineuse, paraît elle-même une substance vivante, toute remplie de lumière. Ainsi dans la chair toute lumineuse de Jésus resplendit le Verbe divin. Sous l'action de la divinité plus puissante que celle de la foudre, la chair de Jésus fut formée de la substance de Marie. » Heureux celui qui possédera cette perle !

Paschas. Radbert.  
l. de corp. et sang.  
D. c. 17.

Matth.  
45.

#### LES PERLES

Plin. Histor. nat. IX.  
15.

Origén. in Matth.  
T. 10. c. 7.

id.

#### LA PERLE PRÉCIEUSE ENTRE TOUTES

v. 4

Chrys. Homil. 47  
in Matth. n. 2.

Chrys. ib.

Clement. Alex.  
Fragment.

Celui qui aurait sacrifié toute sa fortune pour posséder Jésus aurait fait un marché avantageux.

« La perle incomparable, dit Pierre de Celle, c'est encore l'Eucharistie. Qui pourra toucher cette perle sinon celui qui a les mains pures ? la contempler sinon celui qui a les yeux de la colombe ? Puisque vos mains sont assouplies par l'obéissance, continuait-il en s'adressant à des prêtres, que vos yeux sont rendus lumineux par la pureté, que vos lèvres, par l'accusation de vos fautes, distillent la myrrhe, il vous est permis de fouiller le trésor caché afin que le captif en recouvre la délivrance, le pécheur la justice, l'affligé la consolation... Que vos yeux se sanctifient dans la vue de cette perle, et votre bouche dans le baiser que vous lui donnerez. »

Petr. Cell. Ep. Carnot.  
t. 5. Epist. Ep. 11.

Le goût des pierres précieuses est un goût délicat. La vue des diamants produit une sorte d'enivrement, la vue d'une perle produit une impression de paix et de joie. Les contacts que l'on aura avec la perle incomparable produiront une action sanctifiante. « Une fois, dit S. Grégoire, que l'on a goûté autant que la vie présente le permet, les douceurs de la vie céleste, on renonce volontiers à ce que l'on avait aimé sur terre, tout le reste paraît vil ; les pensées et les désirs dispersés jusque-là se recueillent en un seul, le désir des choses d'en haut ; on a l'esprit tout pénétré de la lumière de la perle ; la charité a rendu l'âme insensible à toutes les choses de la terre. »

Gregor. Homil. 11  
in Ev. n. 2.

« O vous qui exercez le négoce dans le royaume des ciels, dit S. Augustin, apprenez à estimer les pierres précieuses. » Sachez choisir celles qui sont vraiment riches, vraiment pures, celles qui, dans leur simplicité apparente, contiennent une fortune inépuisable.

Aug. serm. 37. n. 3.

## CLIII

### Les paraboles du royaume. — VIII. Le filet.

Le royaume des ciels est semblable à une senne jetée en mer et qui recueille toute sorte de poisson ; et quand elle est remplie on la retire, et assis sur le rivage, on choisit les bons qu'on met dans des vases, et les autres, on les jette dehors.

h. XIII.  
7-46.

Cette parabole est le couronnement des paraboles du royaume. Elle a des rapports avec celle de l'ivraie. « Dans l'une et dans l'autre, dit S. Jean Chrysostôme, on en voit qui sont sauvés et

MÉLANGE DES BONS  
ET DES MAUVAIS DANS  
L'ÉGLISE

d'autres qui se perdent. Mais dans la parabole de l'ivraie, les croyances perverses étaient la cause de cette perte, en mettant les âmes en dehors de l'Eglise. Dans celle-ci les âmes qui se perdent sont dans l'Eglise. Elles se perdent donc à cause de leurs mœurs dépravées. » Dans la première parabole le Sauveur voulait donner une raison, presque une excuse de la présence des méchants au milieu des bons : il représentait le mal introduit dans le domaine du père de famille par une influence étrangère ; ici il nous montre les méchants dans l'Eglise par suite du zèle avec lequel l'Eglise accomplit sa mission. Comme ces pêcheurs qui jettent dans les flots un vaste filet qui englobe toute une région de la mer et ramènent au rivage tout ce qu'ils trouvent, scène à laquelle les Apôtres avaient plus d'une fois pris part et qu'ils avaient peut-être à ce moment sous les yeux, l'Eglise jetant dans la mer du monde le filet de la prédication, rassemble tout ce qui se laisse prendre, « les bons avec les mauvais, dit S. Grégoire, les orgueilleux avec les humbles, les vicieux avec les doux, les fous avec les sages .

Chrys. Homil. 47  
in Matth. n. 2.

Gregor. Moral. 1. 33  
c. 18. n. 4.

Per gentes, per populos, Christi retia irahuntur et ducunt confusas toto orbe credituras sine discretione personas. Chrysol. serm. 47.

« Actuellement, dit S. Pierre Chrysologue, on promène à travers tous les peuples les filets du Christ, et ils amènent indistinctement tout ceux qui dans le monde entier veulent avoir la foi. »

Il ne faut donc pas juger le royaume des cieus par ce que l'on voit au moment présent ; il y a du mélange, mélange qui provient du zèle des ouvriers du royaume à tout sauver ; il faut regarder à la séparation finale pour voir ce que sera le royaume.

« Il ne faut pas nous abandonner à la confiance et croire que nous sommes assurés du salut parce que nous avons cru à la parole. » Il ne suffit pas d'être dans le filet, il faut que l'on mérite d'être gardé ; c'est pour nous inculquer cette vérité qu'il nous propose cette parabole, « parabole qui réclame, dit S. Grégoire, de la crainte plutôt qu'une exposition détaillée. »

Chrys. ut supr.

#### LA SÉPARATION AU DERNIER JOUR

Quand le filet est rempli, on le tire de la mer, qui représente, dit S. Grégoire, le siècle présent : on le tire au rivage qui, par sa stabilité, signifie l'éternité. C'est alors que l'on verra ce que contenait le filet : c'est alors que se feront le choix et la séparation.

**Voici ce qui arrivera à la consommation du siècle ; c'est-à-dire quand le temps aura atteint le terme pour lequel il a été créé, quand cessera cette course du monde vers un but supérieur, et que toute la création dira : Nous sommes donc arrivés. Voici ce qui se fera : Les Anges viendront et sépareront les mauvais du milieu des bons.** Les méchants actuellement gâtent l'œuvre de Dieu, ils font douter de la Providence divine, ils sont cause que l'on insulte l'Eglise ; ils seront jetés comme des êtres inutiles, nuisibles, et pendant que les bons seront traités avec honneur, les mauvais seront repoussés comme ces poissons de rebut que l'on rejette au cloaque pour qu'ils y pourrissent.

Gregor. Homil. 11.  
in Ev. n. 4.



« Et pour que l'on ne croie pas que cette séparation est chose peu importante, dit S. Jean Chrysostôme, le Sauveur ajoute : **Ils les enverront dans la fournaise de feu ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.** »

Chrys. ut supr.

« Ainsi, dit le Sauveur, on va à la perdition par bien des voies : par le grand chemin, par les pierres, par les épines, par l'ivraie, et même par le filet, » par le filet qui devrait nous conduire au salut. Nous pouvons dans le filet être conduits à la perdition parce que nous l'aurons voulu, parce que nous aurons voulu être mauvais. « Dans le cours ordinaire des choses, les poissons qui sont pris ne peuvent changer leur nature, dit S. Grégoire ; mais nous, on nous prend mauvais et nous pouvons nous changer et devenir bons. Maintenant que nous sommes pris, pensons donc à ce que nous deviendrons au jour de la séparation. »

ib.

C'est à ce jour qu'il faut penser sans cesse ; pour éviter ces terribles perspectives que J.-C. ne craint pas de faire voir au milieu des paraboles si consolantes, pour éviter la *fournaise de feu où sont les pleurs et les grincements de dents*, il faut accepter le royaume de Dieu pendant qu'il se présente à nous sous des formes qui en rendent l'abord si facile ; il faut accepter la bonne semence ; et pour la conserver et la faire fructifier cultiver le champ de notre âme ; il faut du mieux que nous pourrons nous défendre de l'envahissement de l'ivraie ; il faut nous laisser pénétrer par la sève vivifiante qui est dans la bonne semence, nous laisser soulever par le ferment surnaturel que Jésus a déposé dans nos cœurs ; accepter de grandir jusqu'à ce que nous arrivions à la mesure de perfection que Dieu veut trouver en nous ; il faut mettre tous nos soins à fouiller le trésor que nous avons trouvé et à posséder la perle qui nous est offerte, et nous pourrons avoir l'espérance que le filet nous amène aux rivages de l'éternité bienheureuse.

Gregor. ut supr.

Et s'adressant à ses disciples, **Jésus leur dit : Avez-vous compris ces choses ? Et ils répondirent : Oui.** Il y avait tant de clarté dans les paraboles elles-mêmes, tant de clarté dans les explications que la lumière se faisait dans leurs esprits, vive, large, découvrant les plus vastes et les plus beaux horizons. Il y avait encore bien des choses à apprendre qu'ils apprendraient plus tard, mais ils se croyaient à ce moment en possession de la lumière complète. Puissions-nous nous pénétrer tellement de ces vérités que nous puissions, à J.-C. nous demandant si nous avons compris répondre avec confiance : Oui.

Et Jésus profite de ces effets produits par son enseignement pour dire à ses Apôtres quel doit être leur enseignement. **C'est pourquoi le Scribe instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes.** « Il veut, dit S. Jérôme, qu'ils entendent ses paroles non comme des

SCIENCE QUE DOIVENT  
POSSÉDER LES DOC-  
TEURS DU ROYAUME  
DES CIEUX

disciples ordinaires, mais comme des disciples qui doivent devenir maîtres et enseigner à leur tour. » Il veut qu'ils enseignent comme lui. Il s'est montré le vrai père de famille, riche, soigneux, qui trouve dans ses coffres, suivant les besoins, tout ce qui est nécessaire à ses enfants, les vêtements neufs qui doivent servir aux jours de fête et les vêtements déjà anciens qui doivent servir aux jours de travail, les bijoux selon les goûts les plus récents, et ceux qui rappellent les mœurs antiques. Ainsi veut-il que fassent les nouveaux maîtres. « Eux aussi seront des pères de famille ; ils prouveront qu'ils ont l'intelligence des choses anciennes et des choses nouvelles, de la Loi et de l'Évangile qui font également partie du trésor du père de famille. » Il leur demandait de donner aux âmes les vérités nouvelles dont les âmes avaient besoin, de faire marcher les âmes en avant, et en même temps de toujours montrer l'accord de la doctrine nouvelle avec ce qui avait précédé, tant il tient à manifester son respect pour la Loi. Il faudra qu'ils creusent toujours davantage le trésor qu'il leur a ouvert et qui est inépuisable, afin de fournir aux besoins des âmes, et il faudra qu'ils montrent comment ce trésor touche à ce qui précédait et avait été préparé depuis longtemps. Ce serait un travail intéressant de montrer comment les paraboles que Jésus vient d'exposer se rattachent aux vérités anciennes et comment elles les font progresser. « Il faudra que le docteur de la Loi nouvelle, dit S. Grégoire, sache particulièrement donner les enseignements nouveaux sur la douceur de la récompense en même temps que les enseignements anciens sur la terreur des supplices. »

Il les appelle ici des *Scribes*, parce que, dit S. Jérôme, ils sont les notaires chargés de faire connaître au monde ses enseignements ; et ces enseignements qu'ils donneront aux autres, ils les porteront d'abord gravés dans leur cœur. Ces paroles du Sauveur s'adressaient non pas seulement à ses disciples immédiats, mais à tous ceux qui devaient faire entendre leur voix dans l'Église de Dieu.

Hieron. h. l. Matth.

Hilar. in Matth.  
c. 14. n. 1.

Hieron. h. l. Matth.

Gregor. ut supr.

**La mission des Apôtres. — I. Le moment présent.**

J.-C. jusque-là avait travaillé seul au royaume de Dieu. Il était suivi de ses Apôtres, mais ils étaient des témoins plutôt que des coopérateurs. Il veut maintenant leur donner une place plus considérable dans son œuvre, il veut les préparer lui-même à occuper la place qu'il leur destine dans son œuvre définitive : ils en seront les fondements : ce seront eux qui établiront sur terre ce royaume, ils seront *ses Apôtres* ou ses envoyés : aussi après leur avoir donné en sa personne le modèle du véritable Apôtre, il veut les exercer lui-même à l'Apostolat.

Il avait fait avec eux plusieurs missions en Galilée, il avait paru à Jérusalem ; il avait promulgué les béatitudes et fait entendre les paraboles du royaume. S. Matthieu résume ainsi l'œuvre qu'il avait accomplie jusque-là : **Il parcourait toutes les villes et les villages, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute langueur et toute infirmité.** « Les injures et les calomnies ne l'arrêtaient pas, remarque S. Jean Chrysostôme ; loin de se venger, il répondait par des bienfaits nouveaux, nous enseignant à agir de cette façon : car celui qui devant l'injure cesse de faire le bien prouve qu'il cherchait l'approbation des hommes plutôt que celle de Dieu ; mais si vous agissez pour Dieu vous ne cesserez jamais de bien faire, de quelque façon que l'on vous traite. »

Et l'Évangéliste nous dit quels sentiments il portait dans son cœur au milieu de ces œuvres, sentiments qui vont l'amener à créer son œuvre définitive.

**Voyant les foules, il eut pour elles une grande compassion ; car ils étaient accablés et gisants comme des brebis sans pasteur.** Des brebis sans pasteur ne savent plus où aller, elles sont dans des craintes continuelles, elles ne savent plus où trouver leur nourriture. L'homme a beau réclamer l'indépendance, il a besoin d'être conduit ; quand il est seul il ne sait où aller, il ne sait pas trouver les aliments qui lui feraient du bien ; quand il est sans pasteur, il est exposé à ces paniques ou à ces errements sans but auxquels les troupeaux se laissent si souvent aller.

SENTIMENTS QUI  
PORTENT J.-C. A FOR-  
MER DES APOËTRES

Chrys. Homil. 33.  
in Matth. n. 2.

Remig. Cat. sur. *Ils étaient tourmentés, tourmentés par les démons, tourmentés par toutes sortes d'infirmittés, et ils se tourmentaient les uns les autres; et ils étaient gisants, en proie au découragement et ne sachant plus regarder le but.*

Chrys. ut supr. *Il y avait bien des pasteurs en Israël, mais ces pasteurs se paissaient eux-mêmes au lieu de paître leur troupeau. Ils mettaient des entraves au royaume de Dieu plutôt que de le préparer. Donc en Israël on était comme des brebis sans pasteur, mais dans le reste du monde, combien plus délaissées étaient les pauvres âmes!*

id. lb. *« Le sentiment qui lui inspire son œuvre est donc celui d'une grande compassion. »*

*Et il sentait quels trésors de vie il apportait à l'humanité et pouvait faire pénétrer dans ce pauvre troupeau abandonné. Mais pour cela il lui fallait des aides, il lui fallait des aides pour pouvoir aller vers tous les hommes. Alors il dit à ses disciples : La moisson est abondante, mais les ouvriers son peu nombreux. Priez donc le maître de la moisson afin qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.*

SENTIMENTS QU'IL  
DEMANDE A CEUX QU'IL  
CHOISIT

v. 36-37.

*Ayant besoin de concours, il leur demande de s'adresser au maître de la moisson afin qu'il envoie les ouvriers nécessaires pour le travail de la moisson; car ce travail est si important que nul ne doit s'y entremettre s'il n'est envoyé. S. Paul redira cette parole : Comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés ?*

*C'est là la première qualité de l'ouvrier de Dieu d'être envoyé : c'est là ce qui doit faire sa force. Dans les moments de zèle nous pouvons dire à Dieu : Envoyez-moi. Mais nous ne pouvons aller que si nous sommes envoyés. Nous ne devons pas être de ces prophètes inconsiderés dont Dieu disait : Je n'envoyais pas de prophètes, et ils couraient; je ne leur parlais pas et ils prophétisaient.*

Jeren.  
XXIII.

Chrys. Homil. 32  
in Matth. n. 3.

*« Pour montrer qu'il est lui-même maître de la moisson, il les enverra, et il est évident qu'il ne les envoie que dans les moissons qui lui appartiennent. »*

id. n. 2.

*« A-t-il à la suite de cette invitation augmenté le nombre de ses Apôtres ? Non : cette demande avait pour but d'augmenter leur vertu plus que leur nombre. »*

*Il voulait en cette circonstance nous apprendre quelle grande chose est le ministère de la prédication, et combien il est nécessaire d'en préparer l'efficacité par la prière. Pour que l'homme soit le digne coopérateur de Dieu, il faut que par la prière il mette Dieu avec lui et qu'il s'enveloppe de la vertu de Dieu. Ne faut-il pas que le peuple qui doit recevoir les Apôtres les mérite par la prière ? Si à certains moments les ouvriers évangéliques se font rares, ne serait-ce pas que les peuples ne les ont pas assez demandés à Dieu ?*

Et maintenant encore devant l'abondante moisson qu'il y aurait à faire dans le monde entier, ne devons-nous pas avoir le désir d'y voir travailler des ouvriers nombreux, entendre l'invitation du Sauveur : *Priez le maître de la moisson d'envoyer des moissonneurs*, nous réjouir quand nous y voyons travailler des ouvriers zélés, dire avec S. Paul : *Pourvu que le Christ soit annoncé !* et nous rappeler que pour l'efficacité de ce ministère il faut trois choses, comme le dit S. Bernard, la parole, l'exemple et la prière, et que la prière est la plus grande de ces trois ?

Mais déjà cette parole, *la moisson*, est un encouragement. « Ce n'est pas à des semailles, c'est à une moisson qu'il les envoie, à une moisson toute préparée par des labeurs antérieurs, » les labeurs des Prophètes et surtout les labeurs du Fils de Dieu. « Par cette parole il leur inspire la confiance et aussi l'humilité. »

Chrys. ut supr.

ib.

La prière, voilà donc le moyen que Jésus donne à ses Apôtres, non seulement pour obtenir des compagnons de leurs travaux, mais encore pour s'y préparer eux-mêmes.

Et ayant convoqué les douze, c'est à tous ses disciples qu'il avait demandé de prier, ce sont des disciples choisis qu'il envoie, il leur donna toute puissance sur les esprits immondes pour les chasser, et pour guérir toute langueur et toute infirmité. C'était pour les instruire qu'il avait parlé, pour fortifier leur foi qu'il avait fait des miracles, pour les former qu'il leur avait donné ses exemples : il veut qu'ils commencent à agir, mais non loin de lui. Quand un roi envoie des ambassadeurs, il leur donne des pouvoirs ; les pouvoirs que J.-C. donne à ses ambassadeurs dépassent tous ceux qui avaient été donnés jusque-là. « Sans jalousie, dit S. Jérôme, il leur donne tout ce qu'il possède lui-même : il n'y aura entre eux et lui que cette seule différence, ce que Jésus faisait par lui-même les Apôtres le feront par lui. » « Les saints, dit S. Cyrille, ont eu le pouvoir de faire des miracles, mais ils ne l'avaient pas par eux-mêmes : ils l'avaient par participation et ils ne pouvaient pas le communiquer. Comment, en effet, une créature pourrait-elle disposer en maître des dons de l'Esprit S<sup>t</sup>? N. S. J.-C. étant Dieu communique ce don à ceux qu'il veut, sans le demander à une puissance supérieure, mais en le tirant de ses propres trésors. »

POUVOIRS SPÉCIAUX  
DONNÉS AUX DOUZE

Hieron. h. l. Matth.

Cyrill. Thesaur. l. 2.  
c. 14.

Et les envoyant il leur donna des instructions. Certaines de ces instructions sont pour la mission locale et temporaire qu'il leur donne en ce moment : cela apparaît clairement de la recommandation qu'il leur fait de ne pas aller vers les Gentils, ni même dans les chemins qui conduisent chez eux, de ne pas entrer dans les villes des Samaritains. Plus tard il devait leur dire en leur donnant des instructions nouvelles : *Allez et enseignez toutes les nations.*

LES INSTRUCTIONS

INSTRUCTIONS  
TEMPORAIRES

Aujourd'hui il leur dit : **Allez plutôt vers les brebis perdues**

d'Israël. « La prédication aurait été plus facile chez les Samaritains que chez les Juifs, mais les Juifs les haïssaient et Jésus veut ôter à son peuple tout prétexte de plainte. Il a commencé par eux son ministère, il a reçu d'eux l'insulte, mais il veut montrer qu'il s'élève au-dessus de l'insulte : il veut donc que les Apôtres commencent leur ministère par ceux qui ont été les dépositaires des promesses. Il les appelle les *brebis perdues*, et non les brebis fugitives de la maison d'Israël, jetant un voile sur leur faute pour ne laisser voir que leur misère. »

ib. 6.

« Il les appelle brebis, et cependant, dit S. Hilaire, par leurs pensées et leurs paroles ils s'étaient montrés à son égard loups et vipères. »

Il fallait demeurer fidèle au plan de Dieu qui voulait que l'Évangile vint se greffer sur la Loi : aussi S. Paul disait aux Juifs d'Antioche : *Il fallait d'abord vous annoncer, à vous, la parole de Dieu.*

Act. XIII.

SUBLIMITÉ DE CE  
QU'ILS ANNONCENT

Toutefois ce qu'ils ont à annoncer est bien au-dessus de ce qui a été jusqu'ici. **Allez et prêchez, disant : le royaume des cieux est proche.** « Ce n'est plus ce qu'annonçaient Moïse et les Prophètes, ce n'est plus rien de la terre, c'est quelque chose de nouveau et d'inattendu, c'est le royaume des cieux avec tout ce qu'il renferme. »

r. 7.

Chrys. ut supr.

C'est pour qu'ils puissent préparer à ce royaume qu'il leur donne le pouvoir des miracles : **Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons.** Ce n'est pas encore le royaume des cieux, le royaume des cieux sera quelque chose de plus grand, mais c'en est la préparation. « Voici, dit S. Hilaire, qu'ils sont mis en participation de la puissance de leur maître. Voici que se réalise le dessein de Dieu quand il avait créé Adam et qu'il avait voulu le former à son image et à sa ressemblance ; ils sont formés à la ressemblance du Christ. Ils se relèvent de la servitude où les avait entraînés la faute d'Adam ; se revêtant de la ressemblance du Christ, ils ont part à sa puissance. »

Il fallait ce pouvoir pour agir sur des esprits encore grossiers. « Les miracles étaient nécessaires à l'époque de la naissance et de la formation de l'Église, dit S. Grégoire ; ils étaient comme cette eau avec laquelle on arrose les plantes naissantes et qu'on cesse de leur donner quand elles ont pris racine. Ils étaient nécessaires comme signes de ce que l'Église doit accomplir spirituellement dans les âmes. » Aussi voyez comme il les engage à user largement de leur pouvoir. « Maintenant encore l'Église trouve des *infirmes* qui n'ont pas la force de marcher, et *elle les fortifie*, elle leur donne de marcher droit dans les chemins de la vie ; elle trouve des *lépreux* qui sont impurs dans leurs pensées et leurs œuvres et *elle les purifie* ; elle trouve des *morts*

Hilar. ut supr. n. 4.

LES SIGNES PAR  
LESQUELS ILS PRÉPARERONT  
LES ESPRITS

Gregor. Homil. 29  
in Ev. n. 4.

qui accomplissent des œuvres de mort, et elle les ressuscite ; elle trouve des possédés du démon, des hommes qui subissent l'influence du prince du mal, et elle les délivre, »

« Et il veut qu'ils ajoutent à tous ces signes un signe plus convaincant, un signe sans lequel tous les autres seraient vains, le désintéressement. » Ces dons pouvaient exciter en eux l'orgueil et la cupidité ; « et il prévoyait, qu'en effet, il se trouverait des hommes qui voudraient les faire servir à leur utilité personnelle. » **Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement,** leur dit-il. Par cette parole. *Vous avez reçu gratuitement*, il les préserve de l'orgueil ; ils n'avaient aucun titre à posséder ce qu'ils ont reçu ; les dons reçus doivent donc leur inspirer plutôt de l'humilité. Par cette autre parole, *Donnez gratuitement*, il les met en garde contre la cupidité. Ce n'est pas leur bien personnel qu'ils distribuent. Il relève en même temps la grandeur du don : tous les biens de la terre ne pourraient l'acheter. « En donnant gratuitement, ils auront un point de ressemblance de plus avec Dieu. »

Et il va plus loin : pour détruire en eux toute racine de cupidité, il leur dit : **Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures.** « Par là, il préserve ses Apôtres de tout soupçon de vues intéressées ; il les délivre de tout souci, afin qu'ils soient tout entiers à la parole de Dieu, et enfin il leur fait connaître en cela sa puissance et le soin qu'il aura d'eux. Et en effet, la veille de sa mort, il leur disait : *Quand je vous ai envoyés sans vêtements et sans chaussures, vous a-t-il manqué quelque chose ?* »

« Après les avoir munis de tous les pouvoirs nécessaires à leur mission, il leur commande de laisser tout ce qui n'est pas nécessaire. » **N'ayez ni sac pour la route, ni deux tuniques, vous contentant de celle que vous avez sur vous, ni chaussures de rechange, ni bâton de voyage.** En S. Marc (vt. 8), il leur permet seulement un bâton, celui qu'ils ont actuellement en main, ne voulant point qu'ils cherchent à se munir d'un bâton de voyage. « Celui qui marche sous la protection du Seigneur n'a pas besoin d'autre défense. » « Il veut donc, dit S. Jean Chrysostôme, les exercer à la vie parfaite. Il avait demandé d'écarter tout souci du lendemain, il veut que ses Apôtres pratiquent cette doctrine dans toute sa perfection. Il veut que ceux qui annonceront le royaume des cieux soient semblables à des Anges descendus du ciel, dégagés de toute sollicitude terrestre, afin qu'ils soient uniquement au souci d'annoncer sa doctrine ; et même il les délivre de ce souci en leur disant : *Ne réfléchissez pas pour savoir ce que vous direz ni comment vous le direz.* Rien ne donne autant de paix à l'âme que l'absence de tout souci. Dieu étant avec eux et leur tenant lieu de tout, ils n'auront besoin de personne. »

« Mais la nourriture de chaque jour n'est-elle pas une chose

Remig. Cat. sur.  
DÉGAGEMENT  
OU IL LES VEUT

Chrys. ut supr.

Gregor. Homil. 4  
in Ev. n. 4.

Chrys. ut supr.

Hilar. ut supr.

Chrys. ut supr.

Hieron. h. l.

Chrys. ut supr.

nécessaire ? Il ne leur répète pas la parole qu'il a dite : *Regardez les oiseaux du ciel*. Il leur donne une doctrine moins haute : pour les empêcher de s'enorgueillir devant ceux qu'ils instruiront en leur donnant tout sans rien recevoir d'eux, il veut qu'ils acceptent d'eux la nourriture : **l'ouvrier mérite sa nourriture.** »

v. 10

ib. n. 5.

« Toutefois ce ne sera pas la mendicité avec ses humiliations, car cette nourriture leur est due, et elle ne compensera pas ce qu'ils donnent eux-mêmes ; et cependant ils ne pourront recevoir que ce qui leur sera nécessaire. » Aussi l'Apôtre S. Paul reconnaissait hautement le droit du ministre de l'Évangile à recevoir son entretien (Rom. XV. 25, I. Cor. IX. 11). Et, d'autre part, il disait à son disciple Timothée : *Ayant la nourriture et le vêtement, contentons-nous de ces choses* (I. Tim. VI. 8). « L'ouvrier Évangélique, dit S. Ambroise, laissant de côté toutes les ressources humaines, s'appuiera uniquement sur la foi. »

Ambros. in Luc.  
ll. 6. n. 65.

Par là, N.-S. sauvegarde la dignité incomparable de son Évangile. « Il nous apprend, dit S. Augustin, que son Évangile n'est pas une chose qui se vende. S'il en est qui le vendent, ils vendent pour bien peu de chose une chose bien grande. Que les prédicateurs reçoivent du peuple ce qui est nécessaire pour leur entretien, mais qu'ils n'attendent que de Dieu leur vraie récompense ; car, ce que le peuple donne à ceux qui le servent dans la charité de l'Évangile, il ne le leur donne pas à titre de récompense, mais pour qu'ils puissent travailler encore. »

Non tanquam venale sit Evangelium.  
Aug. serm. 46. De pastorib. n. 5.

Tous ces préceptes que J.-C. donnait à ses Apôtres, en les préparant à leur mission, ont été pratiqués par eux à la lettre. « Comme Pierre était heureux, dit S. Ambroise, de pouvoir dire au paralytique qui lui demandait l'aumône : *Je n'ai ni or ni argent*, heureux de montrer qu'il observait le commandement de son Maître, heureux de lui montrer qu'il pouvait, au nom de J.-C., lui donner quelque chose de meilleur que l'or et l'argent. » Et ces préceptes sont demeurés pour les ouvriers Évangéliques le type idéal du désintéressement qu'ils doivent porter dans leur ministère et de la confiance qu'ils doivent garder envers la divine Providence.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 35.

Voilà comment ils doivent se préparer, voici comment ils devront se comporter dans le cours de leur mission.

RESPECT  
DE LEUR MISSION

« En les délivrant de tout souci, il ne les a pas dispensés pour cela de toute initiative : il ne s'est pas chargé lui-même de leur ouvrir toutes les portes ; il ne leur a pas encore donné cette seconde vue par laquelle ils pourront lire dans les cœurs ; et c'est pourquoi il leur dit : **En quelque ville ou village que vous entriez, demandez qui est le plus digne, et demeurez-là jusqu'à ce que vous vous en alliez.** Ils devront apporter le plus grand soin dans le choix de l'hôte chez qui ils séjourneront. »

Math. v.

Chrys. ut supr. n. 5.

« Il faut qu'au jugement de tous, il soit d'une honorabilité par-



faite, par honneur pour l'Évangile qu'ils annoncent, » « et aussi par respect d'eux-mêmes, les ministres de l'Évangile. Chez un tel hôte, ils n'auront aucun souci de leur nourriture, d'autant plus que leur frugalité allège la charge qu'ils lui imposent. »

Hieron. h. l. Matth.

Chrys. ut supr.

« Ils ne changeront point facilement de demeure, de peur de faire affront à celui qui les a reçus, ou d'encourir pour eux-mêmes le reproche d'être inconstants ou difficiles. »

« Avec quelle délicatesse en les délivrant de tout souci, il relève leur dignité ! Il veut que ceux qui les reçoivent s'en estiment honorés, car les Apôtres leur apportent plus qu'ils n'en reçoivent ; et il veut qu'ils aient eux-mêmes conscience de leur dignité. Mais leur dignité d'Apôtres de l'Évangile sera relevée par leur vertu personnelle et l'horreur du superflu. »

Chrys. ib.

« Cette leçon de prudence donnée aux Apôtres, n'est-elle pas une leçon adressée à tous ? dit S. Ambroise. N'avons-nous pas besoin de trouver tous un abri pour notre âme ? Et si nous cherchons l'hôte le plus digne, pouvons-nous en trouver un meilleur que le Christ, le Christ qui lave lui-même les pieds de ceux qu'il reçoit ? Il est le seul qui mérite de n'être jamais quitté, le seul à qui on puisse dire : Seigneur, à qui irions-nous ? N'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle ? »

« Y a-t-il une maison plus digne que la Sainte Eglise ? Si vous voyez que le Christ y habite, c'est là certainement la maison qu'il vous faut choisir. »

Ambros. in Luc. l. 6.  
n. 67-68 trad. abrég.

**Et entrant dans la maison, saluez-la en disant : la paix soit à cette maison !** « Ils ne devront pas craindre en fait de politesse de faire les premières avances. »

l. 12.

COMMENT  
ILS SE PRÉSENTERONT

« Et leur salutation ne sera pas une simple salutation, elle sera une véritable bénédiction qui produira son effet : **Votre paix viendra sur cette maison si elle en est digne.** »

l. 13.

Chrys. ut supr.

« On verra que les Apôtres du Christ viennent avec des pensées de paix, et ils travailleront eux-mêmes à établir la paix. »

Hieron. h. l. Matth.

Cette venue dans la simplicité et la confiance, cette hospitalité demandée avec dignité, offerte avec amour, ce séjour de l'Apôtre regardé comme une bénédiction, tout cela a existé non pas seulement pendant cette mission temporaire des Apôtres, non pas seulement en Orient où l'hospitalité est un des devoirs que l'on pratique le plus volontiers ; elle a existé dans toute l'époque de l'établissement de l'Eglise, on peut dire dans toute l'histoire de l'Eglise, et dans le monde entier.

**Et si cette maison en est indigne, votre salutation ne demeurera sans fruit : elle reviendra à celui qui l'a prononcée, lui donnant un accroissement de paix et de charité.**

v. 13.

Remig. Cat. sur.

**Et lorsque l'on ne vous recevra pas et que l'on n'écouterà pas vos paroles, sortant de la maison ou de la ville, secouez la poussière de vos pieds, en témoignage que vous ne voulez**

v. 14.

MALHEUR A CEUX QU  
LES REPOUSSERONT

avoir rien de commun avec eux. « Il y a une certaine communion qui s'établit, dit S. Hilaire, entre ceux qui foulent le même sol. En secouant la poussière de leurs pieds, les Apôtres témoigneront donc qu'ils ne veulent avoir rien de commun avec la faute et la condamnation future de ceux qui les repoussent. » « Ils ont travaillé pour eux ; ils ont foulé la poussière des chemins ; ils témoignent de leur labeur en secouant la poussière qui couvre leurs pieds. »

Hilar. in Matth. c. 10.  
n. 10.

Hieron. h. l.

**En vérité, je vous le dis, il y aura moins de sévérité au jour du jugement pour Sodome et Gomorrhe que pour cette ville.** « Dieu a été terrible pour Sodome et Gomorrhe, à cause de leurs fautes contre nature. » S'il doit être plus sévère encore pour ceux qui refusent de recevoir les prédicateurs de l'Évangile, c'est donc que leur faute est plus grave ; et en effet, l'offense faite à Dieu est plus grande.

v. 11

Remig. Cat. sur.

N'y a-t-il pas lieu d'admirer ici avec quelle autorité Jésus parle à ses Apôtres quand il leur donne leur mission, quand il les fait entrer en part de son autorité, quand il en appelle au jugement final ?

Ils sont donc accomplis les temps qu'annonçait le Prophète quand il disait : *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix, qui évangélisent tout bien !* Avec quelle joie nous devons voir venir ces temps !

Nabum.  
16.

S. Marc nous donne ce détail qu'il les envoya deux à deux ; leur témoignage devait être plus puissant ; et comme toute la Loi chrétienne se résume dans la charité, dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain, ces hommes allant deux à deux devaient être des exemples vivants de cette charité. « Ils nous apprennent, dit S. Grégoire, que celui qui n'a pas la charité pour autrui ne doit pas assumer le ministère de la prédication. »

Marc. VI

Gregor. Homil. 17  
in Ev. n. 1.

## CLV

### La mission des Apôtres. — II. L'avenir.

Les instructions précédentes étaient principalement pour la mission temporaire et locale dont il les avait d'abord chargés : l'état des esprits et des mœurs en Palestine se prêtait à leur mise en pratique. Elles devaient servir d'idéal à tous ceux qui auraient à annoncer la parole de Dieu, en leur rappelant leur dignité et les rapports qui les uniraient à Dieu.

De cette mission préparatoire, Jésus s'élève à la pensée de la

2. X. 16. mission définitive pour laquelle il les a choisis. **Voici que je vous envoie**, leur dit-il, et il leur trace le tableau des difficultés qu'ils y trouveront et des devoirs qu'ils y auront à pratiquer, difficultés qu'ils ne devaient point rencontrer dans la première mission.

INSTRUCTIONS POUR  
LA MISSION DÉFINITIVE

« Après qu'il les a élevés par le sentiment de leur dignité et par le détachement, dit S. Jean Chrysostôme, après qu'il les a rendus forts comme le diamant, il les met en face des périls qu'ils rencontreront, non dans leur mission prochaine, mais dans leur vocation définitive, les préparant ainsi longtemps à l'avance à la guerre qu'ils auront à soutenir contre le démon. »

« Et cette prédiction aura les plus heureuses conséquences : 1° Ils reconnaîtront là qu'il a la science de l'avenir ; 2° Ils sauront que si ces maux arrivent, ce n'est pas à cause de l'impuissance de leur maître ; 3° Il n'y aura plus aucune surprise pour ceux qui auront à supporter des maux semblables ; 4° Quand arrivera pour leur maître le moment de sa Passion, ils n'en seront par surpris eux-mêmes ; au moins c'était son dessein, par cette prédiction, de les préserver du trouble en ce grand moment. »

Chrys. Homil. 33  
in Matth. n. 1.

h. **Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.**

« Après les avoir fortifiés pour le moment du combat, il leur enseigne la nouvelle tactique qu'il est venu inaugurer, tactique inouïe et qui doit les rendre vainqueurs. C'est en elle qu'il manifestera toute sa puissance : quand les envoyant pauvres, dénués, sans chaussures, sans bâton, obligés de recevoir leur nourriture d'autrui, les envoyant contre les loups et non seulement contre les loups, mais au milieu des loups, il leur demande de n'opposer aux loups que la douceur de la brebis, et non seulement la douceur de la brebis, mais la simplicité de la colombe ; et sa puissance apparaîtra en ceci, que non seulement ils ne périront pas des morsures des loups, mais qu'ils seront victorieux des loups, non en les tuant, mais ce qui est plus grand, en les transformant, en changeant leur cœur et leur volonté. »

LES BREBIS AU MILIEU  
DES LOUPS

« Et cela se fera, bien qu'ils ne soient que douze, et que l'univers tout entier soit rempli de loups. »

Id. ib.

: « Si un seul loup, dit S. Augustin, s'introduit dans un troupeau de brebis, celles-ci, bien que nombreuses, sont affolées ; et si toutes ne sont pas mordues, toutes sont épouvantées. C'était donc un étrange dessein, exigeant pour le réaliser une puissance extraordinaire, le dessein par lequel le Sauveur se proposait, non de recevoir un loup au milieu de ses brebis, mais d'envoyer ses brebis au milieu des loups ; et cela quand il y avait une multitude de loups et peu de brebis. »

« Et quand ces loups eurent tué ce petit nombre de brebis, les loups devinrent des brebis. »

Aug. serm. 64. n. 1.

« Ayons donc honte, dit S. Jean Chrysostôme, quand, à l'en-

contre des préceptes du Sauveur, nous attaquons en loups nos ennemis. Toutes les fois que nous agissons en brebis nous remportons la victoire, encore que nous soyons entourés d'une quantité innombrable de loups ; mais si nous nous faisons loups, nous sommes vaincus, parce que nous n'avons plus avec nous le secours du pasteur, car il est pasteur de brebis et non de loups, et quand vous ne lui laisserez pas l'occasion de manifester sa puissance à votre égard, il vous laissera. »

Chrys. ut supr.

« Il faudra donc, dit S. Grégoire, que celui qui se donne au ministère des âmes sache supporter le mal et ne jamais le causer ; il faudra que, par sa douceur, il apaise la colère de ceux qui l'attaquent et qu'il oublie les blessures qu'ils lui ont faites pour guérir les blessures plus graves du péché ; et quand le zèle de la justice l'obligera à sévir contre ceux qui lui sont confiés, que sa colère vienne de l'amour et non de la dureté. Il en est qui, arrivant au pouvoir, sont durs pour ceux qui leur sont confiés, les blessent, veulent être maîtres plutôt que pères, et changent un poste d'humilité en un poste de domination. »

Gregor. Homil. 17  
in Ev. n. 4.

« Ces préceptes sublimes, voyez à quels hommes ils sont donnés, dit S. Jean Chrysostôme : ce sont des hommes simples, craintifs, sans instruction, obscurs jusque-là, ignorant les lois des peuples étrangers et n'ayant jamais parlé en public. Si de tels commandements étaient de nature à troubler des hommes de grand courage et de grande intelligence, comment n'auraient-ils pas écrasé des hommes qui n'avaient jamais rien eu de grand ? Et ils ne les ont pas écrasés. Sans doute, ils avaient reçu le pouvoir de chasser les démons et de faire des miracles : mais c'était une raison de plus d'être troublés de ces haines, car c'était en faisant leurs miracles qu'ils devaient s'attirer ces haines et ses persécutions. »

« Quelle sera donc leur force et leur consolation au milieu de tous ces maux ? La puissance de celui qui les envoie : c'est pourquoi il leur dit : *C'est moi qui vous envoie.* »

« J'aurais pu vous mettre à l'abri de toute attaque, j'aurais pu non seulement ne pas vous exposer aux loups, mais vous rendre plus redoutables que les lions ; mais je veux, par les voies que j'ai choisies, procurer votre grandeur et faire éclater ma puissance : *Ma grâce vous suffit.* »

« Vous y apporterez cependant du vôtre, et voici ce que vous devez y apporter : **Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.** »

« Et que pourra notre prudence et notre simplicité au milieu de tant d'ennemis ? pourraient dire les Apôtres. Que pourra la prudence de la brebis quand elle sera au milieu des loups et de tant de loups ? A quoi servira à la colombe sa simplicité quand elle sera au milieu des vautours ? » La prudence et la simplicité seront

LA PRUDENCE DU  
SERPENT ET LA SIM-  
PLICITÉ DE LA CO-  
LOMBE

Math. 23

Chrys. ut supr. n. 9.

toutes puissantes quand elles seront devenues les vertus que Jésus a en vue.

C'est une chose remarquable que le Sauveur sache trouver dans toute la nature des comparaisons pour toutes les vérités qu'il a à nous enseigner, prouvant par là que toute la nature vient de Dieu et relevant toute la nature. « N'ayez pas pour le serpent une horreur complète, dit S. Augustin ; il a des choses que vous devez haïr, il en a que vous devez imiter. »

Aug. serm. 61. n. 1.

Le serpent semble symboliser la réflexion : il sait attendre, paraissant livré à une réflexion intense. « Quand il est poursuivi, se roulant sur lui-même ou se réfugiant en quelque cavité, il semble soucieux de préserver uniquement sa tête, sacrifiant pour cela le reste du corps ; de même l'apôtre doit sacrifier tout le reste pour conserver sa tête qui est le Christ, et encore sa foi qui est pour la vie chrétienne une vertu capitale. »

Hilar. in Matth. c. 10.  
n. 11.

Il faut à l'apôtre la prudence du serpent, non seulement pour se préserver des embûches, mais pour aviser aux moyens de faire le bien. « Le premier homme, dit S. Hilaire, a été trompé par le serpent, et pour le séduire, il s'est adressé d'abord à la femme ; il lui a fait des promesses de grandeur et d'immortalité. Vous saurez, vous, avec prudence vous adresser à chacun en tenant compte de ses dispositions ; vous saurez, à la place des promesses fallacieuses, faire apparaître les promesses certaines, la ressemblance avec les Anges promise aux hommes. » « Il faudra que, pour sauver l'homme, vous sachiez déployer autant de prudence que le serpent en a trouvé pour le perdre ; et comme le serpent a fait valoir la beauté de l'arbre défendu, il faudra que vous fassiez aussi valoir l'arbre de la croix. »

id. ib. n. 13.

Remig. Cat. sur.

Le serpent nous donne aussi une leçon précieuse qui doit être acceptée avec joie par le chrétien. « Quand il sent la vieillesse se faire en son être, dit S. Augustin, se glissant en quelque fente de rocher il se débarrasse de sa vieille peau pour devenir un être nouveau. A son exemple, entrons dans cette voie étroite que nous a enseignée le Sauveur ; dépouillons le vieil homme avec ses actes et revêtons l'homme nouveau. »

Aug. serm. 64. n. 3.

Toutefois, le Sauveur ne veut pas que nous prenions tout ce qu'il y a dans le serpent ; il ne veut point que nous ayons ses allures tortueuses, il ne veut point que nous ayons son venin : et c'est pourquoi il corrige le serpent par la colombe. « Vous aurez la prudence du serpent pour ne pas vous laisser prendre aux embûches, pour éviter les blessures, et la simplicité de la colombe afin de ne jamais rendre le mal à ceux qui vous ont fait du mal ou tendu des embûches. » « Je crains ceci dans le serpent qu'il a du venin, dit S. Augustin, et j'aime ceci dans la colombe qu'elle n'a pas de fiel. » « Quoi que fassent contre eux les loups, jusqu'à la mort ils les aimeront avec la simplicité de la colombe ; ils demeu-

Chrys. ut supr.

Aug. ut supr.

Opus imperf.  
Homil. 24.

reront colombes jusqu'au bout. » « Mais la prudence du serpent donnera de la perspicacité à la simplicité de la colombe, dit S. Grégoire ; et la simplicité de la colombe adoucira la prudence du serpent. » « Pour un chrétien, dit S. Jérôme, pouvoir tromper ou se laisser tromper, c'est presque le même défaut. » « La simplicité sans finesse ne serait que sottise, dit S. Augustin, et la finesse sans simplicité ne serait qu'orgueil. »

Gregor. Moral.  
l. 1. n. 2.  
Ep. ad. Mauril. Aug.  
l. 5. Ep. 40. n. 766.  
Aug. ad frat. in erem.  
serm. 4.

« Vous devez imiter en quelque chose la prudence du serpent, dit S. Hilaire, mais d'une façon absolue la simplicité de la colombe. » C'est par la simplicité, par une simplicité semblable à celle de la colombe qui, de son œil limpide, aime à contempler la lumière, que l'on arrive à la vraie prudence. « La demeure de notre colombe, dit Tertullien, est toujours dans les lieux élevés, découverts, tournés du côté de la lumière. Celle qui est la figure de l'Esprit S' aime l'Orient qui est la figure du Christ. »

Hilar. ut supr. n. 11.

. Tertull. Ad Valen-  
tinian. c. 3. n. 545.

La simplicité mène à la lumière, elle est source de force, parce qu'elle est fille de la vérité et parce qu'elle est comme la perfection de la droiture. « La simplicité, dit S. Thomas, est l'opposé de la duplicité qui, ayant une pensée dans le cœur, en exprime extérieurement une autre ; et ainsi la simplicité est fille de la vérité. » La simplicité exclut toute composition, et par conséquent elle est l'unité parfaite.

D. Th. 22<sup>e</sup> q. 109  
a. 2. ad 4<sup>um</sup>.

Nous pouvons être composés et doubles en une foule de choses :

PLACE QUE DOIT  
OCCUPER LA SIMPLI-  
CITÉ

dans nos intentions : nous pouvons joindre à telle intention qui guide nos actions, que nous affirmons, telle autre intention qui demeure secrète ; et souvent l'intention que nous avouons le moins est celle qui nous tient le plus au cœur ;

dans nos paroles : nous pouvons dire une chose et en penser ou en vouloir une autre ;

dans notre manière d'être, nous formant un masque que nous superposons à notre nature véritable ;

dans notre vie intérieure, en la composant et en la compliquant au lieu d'aller droit devant nous.

La simplicité exclut toute duplicité, toute composition et nous amène à l'unité parfaite.

Nous sommes simples dans nos rapports avec Dieu quand nous croyons naïvement à sa parole ; quand nous avons confiance en sa bonté, en sa puissance, que nous nous abandonnons volontiers à la conduite de la divine Providence, quand, spontanément, nous donnons à Dieu ce que nous avons et nous-mêmes, sans apporter à ce don aucune exigence ; la simplicité conduit la foi, l'espérance et la charité à leur perfection. En face du peuple assemblé et des richesses qu'il avait réunies pour la construction du temple, David disait à Dieu dans sa dernière prière : *Dans la simplicité de mon cœur, je vous ai offert joyeusement toutes ces choses.* La sim-

plicité fait que l'on donne joyeusement tout ce que l'on donne à Dieu.

Nous sommes simples dans nos rapports avec le prochain quand nous croyons volontiers à sa bonté et à ses bonnes intentions, quand nous donnons joyeusement ce que nous pouvons donner, sans rien exiger en retour, sans jamais reprocher ce que nous avons donné, pratiquant le précepte de N.-S. : *Que votre main gauche ignore ce qu'a donné votre main droite*, précepte rappelé par l'Apôtre : *Que celui qui donne, le fasse en simplicité*. La simplicité amène à sa perfection la charité à l'égard du prochain.

h. VI. 3.  
h. XII. 18.

Elle est dans les paroles la perfection de la sincérité ; elle ajoute à la sincérité quelque chose de naturel et d'ingénu qui exclut jusqu'à la possibilité même de tromper, et qui concilie la confiance et la sympathie du prochain. Et en cela elle imite la colombe. « Voyez, dit S. Augustin, comme les colombes se plaisent à vivre ensemble ; elles volent ensemble, elles mangent ensemble ; leur roucoulement est un chant d'amour. Et quand, ce qui est rare, elles ont des querelles, ces querelles sont toujours pacifiques, et n'aboutissent jamais à la séparation. Voulez-vous assister à une querelle de colombes ? Entendez l'Apôtre qui dit : *Si quelqu'un n'obéit pas à notre parole notez-le et ne vous mêlez pas avec lui ; mais, et voici ce qui fait de cette querelle une querelle de colombes et non de loups, ne le regardez pas comme un ennemi, et traitez-le comme un frère*. La colombe aime, même quand elle fait des reproches. »

LES AVANTAGES  
DE LA SIMPLICITÉ

Théol.  
II. 15.

On a dit de la simplicité qu'elle était la meilleure des habiletés, et cela est vrai, surtout dans nos rapports avec Dieu. La simplicité devient la vraie sagesse, parce que, acceptant avec amour la parole de Dieu, elle considère tout à la vraie lumière, à la lumière de Dieu et de l'éternité ; comme la colombe, elle voit toutes choses de loin et de haut ; et c'est pourquoi elle est aussi la vraie prudence. Tandis que la prudence humaine, celle que S. Paul appelait *la prudence de la chair*, par le mélange qu'elle fait entrer dans les choses les meilleures de l'intérêt ou du plaisir du moment, *fait œuvre de mort, la prudence de l'esprit* qui marche toujours avec la simplicité, *est vie et paix*. Aussi c'était on recommandant la prudence que J.-C. recommandait la simplicité.

Aug. serm. 66 n. 4.

h. VIII. 6.

Si elle est dans les rapports avec Dieu la perfection de la confiance, elle est aussi une source de confiance. En s'abandonnant avec confiance à la conduite de la divine Providence, la simplicité la met en demeure d'intervenir dans notre vie : en prouvant à Dieu qu'elle croit à sa bonté, elle l'amène à la manifester dans notre vie. Aussi la S<sup>te</sup> Écriture a dit : *Celui qui marche dans la simplicité marche dans la confiance*.

h. X. 9.

Même dans les rapports avec le prochain, la simplicité est une grande habileté ; on se trompe moins souvent en croyant à la

bonté des hommes plutôt qu'à leur malice, à leurs intentions bonnes plutôt qu'à leurs intentions mauvaises ; et si on se trouvait en face de quelqu'un qui eût des intentions mauvaises, la simplicité serait un moyen excellent pour le ramener.

La simplicité ajoute à toute œuvre bonne qu'elle accomplit un caractère achevé, et quand il s'agit de courage ou de générosité, un caractère héroïque. Quand au temps des Machabées, des Juifs retirés au désert repoussaient toute compromission pour attester leur fidélité à Dieu et disaient, *Mourons dans notre simplicité*, ils étaient de vrais héros. I. Mach. 37.

La simplicité dans la vie intérieure est une source de paix et de progrès. Une âme qui évite les retours inutiles sur elle-même, les retours d'amour-propre par les lesquels on se complait en soi après les bonnes actions accomplies, les attendrissements sur soi-même quand on est en quelque peine, le découragement ou le dépit quand on est tombé en quelque faute, une âme qui ne cherche pas trop à savoir où elle en est, et qui toujours va droit devant elle, parce qu'elle sait qu'elle doit aller à Dieu, qui marche toujours sans jamais revenir en arrière, comme les animaux mystérieux d'Ezéchiel, cette âme fait vite beaucoup de chemin : la simplicité est semblable à la lumière ; comme la lumière elle va droit devant elle, et comme la lumière elle va vite : elle va vite puisqu'il s'agit d'aller au soleil de l'éternelle vérité.

La simplicité, qui est une puissance pour l'action, est aussi une source de paix.

Elle est une source de jeunesse toujours renouvelée. Elle est une vertu distinctive des vrais enfants de Dieu.

« Nous voyons les Apôtres, dociles aux recommandations du Sauveur, pratiquer, dès les commencements, la prudence et la simplicité et arrêter par là la fureur des Juifs. On leur dit au sujet de Jésus : *Ne vous avions-nous point commandé de ne pas faire entendre ce nom ?* Et ils répondent : *Jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Voilà la simplicité de la colombe. Voici maintenant la prudence du serpent : *Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.* Cette prudence unie à la simplicité nous fait trouver le mot juste, nous empêche d'être découragés dans les dangers et nous garde de la colère. » Act. V.

Pour former en eux la prudence il leur donne cet avis : **Gardez-vous des hommes.** Ils devront avoir confiance ; leur simplicité sera basée sur leur confiance ; mais cette confiance ne doit pas venir des hommes : *Gardez-vous des hommes*, car les hommes sont ces loups au milieu desquels il les envoie. Math. 10.

Ils vous livreront à leurs tribunaux et ils vous flagelleront dans leurs synagogues. Les Juifs, même sous la domination étrangère, avaient conservé un pouvoir judiciaire d'une certaine

LES APOTRES UNISANT LA PRUDENCE ET LA SIMPLICITÉ

Chrys. ut supr. n. 2.

PREDICTION PORTANT A LA PRUDENCE

Raban.

10.



étendue : ils s'en servirent contre les Apôtres comme J.-C. le leur avait annoncé. Et il leur annonce qu'ils auront à souffrir non pas seulement dans leur pays et de la part de leurs compatriotes : leur révélant l'étendue de leur action et des oppositions qu'ils rencontreront, ils leur dit : **Vous serez conduits aux gouverneurs et aux rois à cause de moi, pour rendre témoignage devant eux et les nations.**

18.

« Devant ces perspectives comment ces hommes ne s'en allaient-ils pas aussitôt, ces hommes qui ne connaissaient que leur petit pays, leur lac, et à qui leur maître montrait tout l'univers armé contre eux? » Pour les retenir, il leur dit qu'une seule parole : **Vous serez livrés à cause de moi.** « Ce n'est pas une mince consolation que de souffrir pour le Christ. » Et vous serez conduits **pour rendre témoignage...** « C'est par ce témoignage que les persécuteurs cesseront d'avoir l'excuse de prétendre ignorer Dieu, et que la voie sera ouverte aux Gentils pour arriver à la foi en J.-C.. Ils feront l'œuvre de Dieu et Dieu avec eux fera son œuvre, alors même que personne n'y prendra garde. Dieu, par eux, fera connaître son fils : cette pensée que Dieu est avec eux sera leur grande consolation. »

Chrys. ib. n. 3.

ib.

ib.

« Pendant qu'ils seront accusés, la vérité chrétienne sera prêchée dans les prétoires, le grand mystère de la piété sera publié partout. » Voilà qui peut servir à la formation de la prudence ; et voici qui aidera à la formation de la simplicité.

Opus imperf.  
Homil. 24.

**Quand ils vous livreront, ne pensez ni à ce que vous direz ni comment vous le direz ; car ce que vous devrez dire vous sera communiqué à l'heure même. Ce n'est pas vous**

PROMESSE ENCOU-  
RAGEANT A LA SIM-  
PLICITÉ

19-20.

**qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous.** Quelle joie de sentir, au milieu du combat, en ces paroles de sagesse qui sortiront de leurs lèvres sans avoir été préparées, la présence de J.-C. et du S. Esprit ! et de pouvoir, quand ils auront fait leur préparation avec sagesse, la guerre étant déclarée, s'abandonner complètement à l'action d'en haut !

« Ét en effet, dit Origène, quand nous voyons des discours que l'on a appelés bas et grossiers revêtir une force et un charme irrésistibles, quand nous les voyons partout rappeler les foules de la débauche à la tempérance, de l'iniquité à la justice, de la pusillanimité à une constance qui fait mépriser la mort pour la religion, comment ne pas admirer une puissance si merveilleuse ? Elle avait une force particulière de persuasion la parole de ces hommes qui propagèrent partout notre doctrine et fondèrent partout des églises ; mais cette force de persuasion ne ressemblait pas à celle des sages de la terre : c'est Dieu lui-même qui fournissait aux Apôtres leurs arguments et la vertu de gagner les cœurs dans *la manifestation de l'Esprit et de la puissance*. Voilà pourquoi leur parole ou plutôt la parole de Dieu se répandit avec tant de rapi-

dité, transformant ce que la nature ou l'habitude tenaient dans le péché. La crainte des châtimens humains n'aurait pas été capable de corriger les pécheurs : cette parole le fit, en les formant à son gré par une puissance supérieure. »

Origen. C. Cels. l. 3.  
n. 68.

RIGUEUR DES PER-  
SÉCUTIONS QU'ILS  
RENCONTRERONT

Après leur avoir donné cette consolation, Jésus peut assombrir le tableau qu'il leur avait présenté. **Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils, et les fils se révolteront contre leurs parents et les mettront à mort.** « C'est la souffrance portée à son comble, dit S. Grégoire ; car à la douleur physique se joint la douleur de l'affection perdue. »

v. 21.

Gregor. Homil. 33.  
n. 3.

Hieron. h. l. Matth.

« Et de fait, dit S. Jérôme, que de fois cela s'est rencontré dans les persécutions ! » « Le mari jaloux chasse son épouse devenue chaste en se faisant chrétienne, dit Tertullien ; le père repousse son enfant qui à l'école du Christ a appris à obéir ; le maître cesse d'être humain envers le serviteur que la foi a rendu excellent. Toutes les vertus deviennent odieuses dès qu'elles sont jointes au titre de chrétien. » Que de fois le père a livré sa fille aux juges ! « Aussitôt qu'il n'y a plus, entre les âmes, de foi commune, dit S. Jérôme, il n'y a plus d'affections communes. » « La haine sera plus forte que les liens du sang. On reconnaît bien là, dit l'*Opus imperfectum*, l'action de Satan qui n'est ni fils, ni père, qui n'a ni frères ni sœurs, et qui ne respecte aucun de ces liens. »

Tertull. Apolog.  
c. 3.

Nec ullus est inter  
eos fidus affectus,  
quorum diversa est  
fides. Hieron. ut supr.

Opus imperf.  
Homil. 24.

Ils seront en butte non seulement à la haine de leurs proches, *ils seront en butte à la haine de tous*. Et, en effet, un siècle après cette prédiction, le plus grave des historiens latins, racontant les supplices que l'on infligeait aux chrétiens, disait : On ne pouvait leur imputer aucun crime, sinon d'être l'objet de la haine du genre humain.

Tacit.

Et cette haine n'avait qu'un motif, elle était excitée uniquement par le nom de Jésus. **Vous serez haïs de tous à cause de mon nom.** Tertullien l'attestait en face du monde entier. « Nous sommes mis à la torture quand nous proclamons notre foi, punis de mort quand nous persévérons, immédiatement absous quand nous renonçons au nom du Christ, car c'est ce nom seul que l'on attaque. »

v. 22.

Tertull. Apol. c. 2.

C'était ce fait qu'ils souffraient pour le nom de J.-C., que J.-C. l'avait prédit, que J.-C. l'avait permis, qui devait être la grande consolation des Apôtres dans les persécutions et de tous les persécutés.

SINGULARITÉ DU FAIT  
ET DE LA PRÉDICTION

Qui n'admirerait la singularité de ce fait et la précision de cette prédiction ? « Quelle doctrine humaine, dit Origène, s'est attirée des persécutions ? Si on devait poursuivre quelque doctrine, ne devrait-ce pas être celle des Epicuriens qui nient la Providence, celle des Péripatéticiens qui repoussent les sacrifices ? Et il se trouve que la seule doctrine persécutée est la doctrine chrétienne :

on laisse les chrétiens en paix s'ils y renoncent : c'est la doctrine seule qui est poursuivie ; et J.-C. a prédit cela. »

Origen. C. Cels. l. 3.  
n. 13.

« Soule, nous dit S. Irénée, l'Église a le privilège de posséder ceux qui souffrent pour la justice, qui acceptent toute peine et sont voués à la mort pour l'amour qu'ils portent à Dieu et à cause du témoignage qu'ils rendent à son Fils : elle est souvent affaiblie dans ces persécutions ; et toujours elle y renouvelle ses membres. »

Iren. C. Hær. l. 4.  
c. 33. n. 9.

Ces épreuves ne seront pas des épreuves passagères, elles dureront et ses disciples auront à les supporter pendant toute leur vie : le Sauveur le permettra, parce qu'il veut recevoir d'eux non un mouvement de générosité passagère, mais toute une vie consacrée par la persévérance. **Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé,**

v. 32.

« Admirons l'autorité de cette parole, dit Origène. Au temps où elle fut dite, quelles chances y avait-il pour le triomphe de J.-C. ? Et J.-C. annonçait avec assurance que son Évangile serait prêché dans le monde entier. » Il promettait la récompense à ceux qui auraient combattu pour lui ; il leur promettait l'assistance qui leur assurerait la victoire.

Origen. ut sup.

Il leur demande un courage héroïque, il leur promet une assistance qui les rendra invincibles ; ce courage devra éviter l'ostentation, il sera toujours accompagné d'humilité, de simplicité et de prudence. **Quand ils vous persécuteront dans une ville fuyez dans une autre.** « Voici qui prouve, dit S. Jérôme, que les instructions présentes ne sont pas pour la mission immédiate qu'il leur confie, mais pour la mission qu'il commenceront après son Ascension. « Ce n'était pas, dit S. Augustin, qu'il ne pût les défendre contre les plus grands périls ; mais il avertissait la faiblesse humaine de ne pas tenter Dieu et d'éviter le danger qui peut être évité. Et lui-même, en plusieurs circonstances a fait comme il avait recommandé de faire. »

l. 22.

Hieron. h. l. Matth.

Aug. C. Faust. l. 22.  
c. 39.

Les Apôtres ont suivi son conseil, et leur dispersion à la première persécution a été l'occasion d'une plus prompte diffusion de de l'Évangile.

ii. VIII.

Hieron. h. l. Matth.

**En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël que le Fils de l'homme ne revienne.** Quel est cet avènement du Sauveur qui doit mettre fin à la persécution ? Est-ce la destruction de Jérusalem où l'on devra reconnaître l'intervention du Fils de Dieu et qui, en effet, mettra un terme à la persécution des Juifs contre les disciples de J.-C. ? Est-ce la venue du Sauveur apportant à ses disciples une assistance invisible, ou bien venant au-devant d'eux pour les conduire dans la gloire ? Est-ce l'avènement final ? C'est peut-être tout cela à la fois. Le Sauveur a voulu laisser un voile sur ses avènements futurs ; il veut que ses disciples l'attendent sans cesse,

iii. v. 23.

mais qu'ils gardent l'assurance qu'il viendra les assister dans le péril avant qu'ils ne succombent, qu'il viendra leur apporter la récompense avant qu'ils n'aient terminé leur tâche.

Cette doctrine d'humilité a été acceptée par les disciples de J.-C. S'il s'est trouvé des intransigeants qui ont condamné la fuite dans la persécution, les docteurs fidèles à l'esprit du Sauveur l'ont approuvée, et les plus intrépides, comme S. Athanase, l'ont pratiquée. S. Augustin a précisé les règles à suivre sur ce point. « Quand c'est tel homme que l'on recherche, s'il peut fuir en pourvoyant son Eglise des secours nécessaires, qu'il fuie. »

« Quand le péril est commun, ceux qui ont besoin d'être soutenus ne doivent pas être abandonnés. »

C'est ce qu'ont fait les hommes de Dieu : quand ils fuyaient, c'était pour pouvoir se rendre encore utiles au troupeau ; quand ils demeuraient, c'était pour le fortifier par leur exemple.

« Les Apôtres acceptaient avec confiance et amour les promesses que le Maître leur faisait de les assister. N'était-ce pas la cause de Dieu lui-même qui leur était confiée ? Dieu n'a pas besoin des services des hommes : quand il les réclame, il suffit que l'homme donne sa personne, Dieu donnera son assistance : il est impossible qu'un roi envoyant ses soldats au combat ne les munisse pas des armes nécessaires. »

« Vous avez foi en moi, leur disait implicitement le Sauveur : vous me voyez souffrir de la faim, et vous croyez que je suis le pain du ciel : vous me voyez souffrant de la soif, et vous croyez que je suis la source d'eau vive rejaillissant jusqu'à la vie éternelle. Il y a dès maintenant en vous un sens qui perçoit ce que l'œil ne peut pas voir. Si, au moment présent, où le danger n'existe pas pour vous, la grâce agit ainsi en vous, que sera-ce quand la persécution sera venue ? » Ne craignez donc pas la persécution : elle sera pour vous l'occasion de grâces plus abondantes.

v. g. Tertullian.  
de fugâ.

Cfr. Athanas. Apol.  
profupâ suâ.

Aug. Ep. 129.  
ad Honorat.

Opus imperfect.  
Homil. 24.

## CLVI

### La mission des Apôtres. — III. Motifs de confiance.

Jésus avait mis ses Apôtres en face de perspectives effrayantes : pour soutenir leur courage il leur donne, à eux et à tous ceux qui auront à supporter les mêmes persécutions, des motifs de confiance à la hauteur des maux qu'ils doivent rencontrer.

Le premier de ces motifs, il le tire, dit S. Jean Chrysostôme, de

sa propre personne et des traitements qu'il a subis lui-même. Pouvait-il y avoir pour eux une consolation plus grande ?

Chrys. Homil. 34  
in Matth. c. 1.

Matth. X.  
v. 24-25.

**Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple d'être comme son maître, et au serviteur d'être comme son seigneur.**

1<sup>er</sup> MOTIF : IL RESSEMBLERONT A LEUR MAITRE

« Voilà donc celui qui est la lumière éternelle, dit S. Hilaire, le guide des croyants, le père de l'immortalité qui propose à ses disciples pour les consoler à l'avance dans leurs persécutions, cette gloire de ressembler à leur Maître dans sa Passion. » **S'ils ont appelé le chef de famille Béelzébul, combien plus ceux qui sont de sa maison !** « Il ne les appelle pas ses serviteurs, mais ceux de sa maison ; plus tard il les appellera ses amis : n'est-ce pas une joie dans de telles conditions d'être associé aux opprobres de son maître, » surtout quand on sait que le maître par ses humiliations rachète le monde ? Quand le maître qui méritait toute gloire a été humilié, comment le disciple pourrait-il désirer la gloire, comment pourrait-il l'accepter ?

Hilar. in Matth. c. 10.  
n. 15.

v. 25.

« Pour que ses serviteurs ne redoutassent point la colère des peuples, dit S. Augustin, le Sauveur voulut l'affronter le premier. Il fallait que ces persécutions s'abattissent sur ses disciples pour les purifier de leurs péchés : notre médecin a voulu prendre le premier le remède, afin que malgré son amertume le malade ne craignit plus de le prendre. »

Chrys. ut supr.

v. 26.

**Ne les craignez donc pas.** Ne les craignez pas, puisque tout ce qu'ils vous feront subir ne pourra avoir d'effet que de vous unir à votre maître. Ne les craignez pas, parce que leurs calomnies si dures qu'elles soient n'auront qu'un temps ; et c'est là un nouveau motif de confiance qu'il leur donne. Ce temps passera vite, et il viendra un autre temps où la vérité méconnue apparaîtra dans toute sa splendeur, où l'on verra que ceux que l'on avait persécutés étaient les bienfaiteurs et les sauveurs du monde.

Amarum poculum  
prior medicus bibit,  
ne bibere timeret  
egrotus. Aug. En. in  
l'a. 98. n. 3.

Cela se fera principalement au jour de Dieu, au jour de son jugement. « Actuellement beaucoup de choses demeurent cachées, mais au jour du jugement Dieu manifestera tout ce qui était demeuré secret, il révélera toutes les pensées des cœurs. » **Il n'est rien de caché qui ne doive être révélé, et rien de secret qui ne doive être su.** Ne craignez donc pas les faux jugements des hommes ; ces jugements seront condamnés un jour à la confusion de ceux qui les ont portés, à la gloire de ceux qui les ont subis. Ce que vous faites dans le silence et le secret apparaîtra au grand jour, faites-le donc comme au grand jour.

Chrys. ib.

2<sup>e</sup> M. TOUT SE FERA  
DANS LA LUMIÈRE ET  
LA LUMIÈRE TRIOM-  
PHERA

n.

Et c'est pourquoi, étant enfants de lumière, ayant la lumière avec eux, la lumière qui travaille pour eux, ils devront toujours tendre à des œuvres de lumière. **Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour, et ce qui vous est dit à l'oreille préchez-le sur les toits.**

Hieron. h. l. Matth.

v. 27.

En Orient on se servait des terrasses formant toiture pour annoncer ou plutôt crier les nouvelles importantes. C'est à tous, peuples, rois, philosophes, que ces pauvres pêcheurs devront redire ce qu'ils ont entendu dans un coin de la Palestine ; et ce qu'ils ont entendu sous le voile des paraboles, ils devront le répéter sans mystère.

Chrys. ut supr. n. 2.

Ce qu'ils ont reçu sous le voile de la lettre, ils devront le faire connaître dans la splendeur de la vérité.

ib.

Cet ordre qu'ils reçoivent est en même temps une prophétie, une prophétie qui leur montre ce qu'ils vont faire. Le Sauveur n'a apporté que des germes : c'est d'eux et de leur travail qu'il en attend le plein épanouissement. « Je suis moi-même la lumière cachée dans les ténèbres, le Dieu caché dans l'homme, la grandeur cachée dans l'humilité. Ce grand mystère qui a été caché à tous les siècles sera par vous manifesté au monde, et ainsi s'accomplira la prophétie qui a été faite sur moi : *Il vient du plus haut du ciel et il retourne au plus haut du ciel, et il n'est per-* Ps. II  
*personne qui se dérobe à l'action de sa chaleur.* Il n'y aura aucun lieu où le Christ ne soit connu, où sa divinité ne soit adorée ; et vous qui aurez fait resplendir le Christ du milieu de ces ténèbres où il s'était caché, après avoir été haïs, vous serez vénérés comme les sauveurs de l'humanité. »

Opus imperfect.  
Homil. 25.

Voici donc une puissance nouvelle qui est introduite dans le monde par J.-C., la puissance de la lumière et la puissance de l'esprit, puissance qui doit l'emporter sur toute autre. En les armant de cette puissance, il les élève au-dessus de toutes les autres, « leur apprenant, dit S. Jean Chrysostôme, à mépriser non seulement les soucis, les malédictions, les périls, mais la mort elle-même. »

Chrys. ut supr.

3<sup>e</sup> M. LA SEULE  
CRAINTE LÉGITIME

ib.

Il fait cela en substituant à la crainte de la mort, qui déprime et porte à la lâcheté, une crainte qui est une force, la crainte de Dieu. **Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, mais plutôt craignez celui qui peut jeter le corps et l'âme dans la géhenne.** « En une brève parole, dit Matth. I. S. Jean Chrysostôme, il établit l'immortalité de l'âme ; » il établit la résurrection des corps et les peines de l'autre vie. « Ét par les souffrances et les jouissances corporelles, il nous apprend, dit l'*Opus imperfectum*, comment nous devons craindre les souffrances et désirer les joies de l'âme. Vous avez senti combien était cruelle la souffrance corporelle ; par elle apprenez combien seront dures les souffrances de l'âme ; vous savez combien est pénible l'humiliation infligée devant les hommes, par elle apprenez combien sera pénible l'humiliation infligée devant les Anges. La souffrance et l'humiliation corporelles finissent avec le corps : la souffrance et la honte de l'âme sont un châtement qui recommence toujours. »

« Vous savez quels enivrements causent les jouissances charnelles : apprenez par elles combien seront grandes les jouissances de l'âme, ces jouissances qui ne finiront jamais ; vous savez quel contentement procure la gloire humaine : par elle comprenez ce que sera la gloire dans le ciel. Dieu nous a donné sur terre, de la plénitude de ses trésors, quelques parcelles de joies ou de souffrances, afin que nous puissions nous élever à l'idée de la plénitude de la joie et de la plénitude de la souffrance. » Et par cette vie corporelle à laquelle nous tenons si fort, Dieu nous donne l'idée de la vie véritable à laquelle il faut tenir bien plus encore. « De même que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme, dit S. Augustin. Si vous craignez qu'une blessure infligée par votre ennemi ne sépare votre âme de votre corps, craignez bien plus que l'âme n'accepte des blessures qui la séparent de Dieu. Si vous savez dire à votre ennemi qui vous menace : Ne frappez pas, épargnez mon sang, n'entendrez-vous pas la voix de Dieu qui vous dit : *Épargnez votre âme en vous rendant agréable à Dieu ?*... Si votre ennemi vous frappe, le corps se sépare de l'âme, la terre retourne à la terre ; mais le souffle qui animait la terre où va-t-il ? S'il n'a pas repoussé celui qui est sa vie, il va à Dieu, il demeure en Dieu, » et la mort corporelle ne fait que l'unir plus fortement à celui qui est sa vie. Dans la conscience que J.-C. leur donne de leur immortalité et de leur vie véritable, il les rend supérieurs à la mort ; « car mépriser la mort, dit S. Jean Chrysostôme, c'est plus qu'en être préservé. » Voilà la grandeur que J.-C. promet à ses disciples.

« Ils disent : *Avant tout mon âme sera soumise à Dieu.* Une âme qui est soumise à Dieu n'est plus soumise à aucune puissance humaine ; car elle attend de Dieu la vie éternelle et l'assistance pour y atteindre. Ils disent à leurs ennemis : Vous pouvez tuer mon corps, vous ne pouvez atteindre mon âme ; vous pouvez m'enlever la vie du corps, vous ne pouvez m'enlever mon mérite. Celui à qui je me suis confié, continuera alors même qu'on me tuera, et après ma mort, il me ressuscitera et il me vengera. Une telle mort, qui n'est plus que l'éloignement du péché, est pour celui qui meurt un gain plutôt qu'une perte. »

En S. Luc (xii. 4.) Jésus, avec un accent de tendresse remarquable, les appelle en cette circonstance ses amis : **Je vous le dis, à vous, qui êtes mes amis, ne les craignez pas.** « La liberté est le fruit de la vertu, dit S. Pierre Chrysologue, et la crainte est le signe de la servitude ; et c'est pourquoi celui qui n'a pas peur des hommes, celui qui méprisera les attaques du monde et la mort elle-même, celui-là est admis par J.-C. dans son amitié ; il y a entre eux et lui de la ressemblance. »

Afin que ses disciples ne se croient pas abandonnés de Dieu quand ils seront dans l'épreuve, Jésus leur montre la Providence

Opus imperf.  
Homil. 25.

cap. XXX.  
24.

Aug. serm. 161. Al.  
de Verb. Apost. 18.  
n. 6.

Chrys. ut supr.

Ambros. in Ps. 81.  
n. 17.

J. M. LA PROVIDENCE  
QUI VEILLE SUR EUX

Chrysol. serm. 101.

divine intervenant dans la vie et la mort des être les plus infimes. **N'est-il pas vrai que deux passereaux se vendent un sou, et que pas un seul ne tombera sur terre sans que votre Père le permette ? Les cheveux même de votre tête sont comptés.** « Est-il digne de Dieu de compter des choses destinées à périr ? Par cette parole, dit S. Hilaire, il veut vous faire comprendre que rien de ce qui appartient à ceux qui sont à lui ne saurait périr. »

Matth. X  
29-30.

Hilar. in e. 10. Matth.  
n. 20.

**Ne craignez donc pas, vous avez plus de valeur que tous les passereaux.** Ceux qui rendent témoignage à Dieu sont infiniment plus que le petit oiseau sans discernement : comment la divine Providence ne s'occuperait-elle pas de ceux qui font son œuvre ? « Si la vie des passereaux qui ont été créés pour l'homme dépend de la volonté de Dieu, combien plus la vie de l'homme que Dieu a créé pour sa gloire ? Si le passereau parce qu'il est l'œuvre de Dieu ne dépend point du hasard, à plus forte raison l'homme qui est l'image de Dieu. Si rien n'arrive sans raison dans le passereau qui se vend pour la moitié d'un sou, à plus forte raison rien ne se fera sans la permission de Dieu en ceux qui ont été estimés au prix du sang d'un Dieu. »

v. M.,

Opus imperf.  
Homil. 25.

« Si Dieu s'occupe du passereau qu'il a créé pour vivre quelques jours seulement, à plus forte raison s'occupera-t-il de l'homme qu'il a créé pour l'éternité. »

Hieros. h. l.

5<sup>e</sup> M. LA GLOIRE  
PROMISE PAR LE MAI-  
TRE

Après les avoir élevés au-dessus de la crainte en leur montrant la vanité de tout ce qui pouvait les menacer, en leur montrant la seule crainte légitime, en chassant la crainte vaine par cette crainte sérieuse, le Sauveur donne à ses disciples un motif de confiance qui les fortifiera plus que tout le reste : c'est la récompense qu'il leur prépare lui-même. **Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux.** C'est déjà un grand honneur de confesser le Christ devant les hommes, de le confesser par ses paroles, de le confesser par ses actes et sa vie entière ; c'est attester par ses paroles et toute sa vie que J.-C. est le Fils de Dieu, le Sauveur du monde ; c'est s'associer à toute l'œuvre du Christ et par cette profession de foi mettre en ses paroles et sa vie une grandeur surnaturelle. « Il veut donc les conduire à la grandeur en les amenant à parler avec confiance et liberté, dit S. Jean Chrysostôme, il veut les amener à la perfection de l'amour. Et cette parole, il l'adresse non seulement à ses Apôtres, mais encore à tous ses disciples. Celui qui comprendra bien cette parole y trouvera le courage d'enseigner librement et le courage de tout souffrir. »

v. 31

« Cette parole, cette perspective de la récompense ainsi que celle du châtement que doit apporter le Christ, ont amené aux Apôtres des disciples nombreux. Si déjà maintenant ses ennemis



ne peuvent s'empêcher d'applaudir au courage déployé par ses disciples et si cette approbation forcée est une joie pour ceux-ci, quelle joie leur apportera l'approbation de celui qui aime plus qu'un père ! Il châtierra ceux qui auront refusé de lui rendre gloire, mais il est plus disposé à récompenser qu'à châtier. » **Celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père.** Ce reniement du Christ, comme il sera terrible pour ceux qui le subiront, le Christ affirmant qu'il n'y a rien de commun entre eux et lui. Mais quelle joie pour ceux qui auront le bonheur d'être reconnus, avoués, approuvés par le Christ ! Cette approbation sera pour l'éternité.

Chrys. Homil. 34  
in Matth. n. 3.

Après les avoir mis en face de ces motifs de confiance, il les ramène aux luttes qu'ils auront à supporter ; mais qu'ils puissent là encore un motif d'espérance : la guerre, la guerre permanente est l'état que Jésus est venu établir sur terre, qu'il a établi en vertu de la loi nécessaire des choses, qu'il a établi pour le bien général. « Ils auraient pu être troublés par la vue de cette guerre dont ils seront l'occasion. Il leur a dit de se présenter avec des souhaits de paix. Lui-même quand il est venu sur terre a fait chanter à ses Anges le cantique de la paix, et voilà qu'il leur montre la guerre partout déclainée autour d'eux. Mais cette guerre, et ceci doit être pour eux un motif de grande consolation, c'est lui-même qui l'a déclarée, et il l'a déclarée pour le bien de tous. Il y a une paix qui serait la connivence avec le mal ; la paix véritable est celle qui retranche dans le malade la cause du mal ; le médecin travaille à la paix quand il retranche les chairs mortes ; le chef travaille à la paix quand il dénonce les traîtres : c'est cette paix que le Christ est venu établir sur terre ; c'est par elle qu'il a réconcilié le ciel avec la terre. Si la guerre est nécessaire pour l'établissement d'une telle paix, qu'ils ne se troublent pas, c'est lui-même qui l'a voulu. **Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur terre, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.** Il ne dit pas la guerre, mais ce qui est plus grave, le glaive. » Il semble qu'il leur mette lui-même le glaive en main pour détruire tout ce qui est mauvais, qu'il les mette sur le pied de guerre.

LA GUERRE  
EST DÉCLARÉE

Il leur montre jusqu'où s'étendra cette guerre. « Elle sera plus qu'une guerre civile, elle descendra jusqu'au sein des familles, et les liens les plus intimes créés par la nature seront atteints par elle. **Je suis venu séparer l'homme de son père, et la fille de sa mère, et la bru de sa belle-mère.** Ce n'est pas lui qui fait cette séparation, c'est la malice de ceux qui s'opposent à sa parole, mais il en assume la responsabilité puisqu'il en est l'occasion ; et pour les encourager il leur rappelle que déjà dans la Loi ancienne il en était ainsi ; l'idolâtrie était dans les familles la cause de con-

Chrys. Homil. 35 n. 1.

ÉTENDUE  
DE CETTE GUERRE

fb. flits cruels : l'homme, disait le prophète Michée, trouvera des ennemis jusque dans sa propre famille. (Mich. VII. 6.) »

v. 21.

Il a porté cette guerre dans toutes les sociétés qui existaient jusque-là. « Il est venu, dit S. Augustin, séparer l'homme de son père, car il a amené les fils de Satan à renoncer à Satan ; il a séparé la fille de sa mère en amenant le peuple de Dieu à se séparer de la cité du monde ; il a séparé la bru de sa belle-mère en amenant l'Eglise à se séparer de la synagogue. »

Aug. qq. 17. in Matth.  
q. 3.

Et Jésus a porté la guerre dans les différentes parties qui composent l'homme. « Le glaive, dit S. Hilaire, est l'arme la plus meurtrière ; il est le signe de la puissance, il est l'instrument de la justice, il est le châtiment de la faute. Aussi est-il souvent employé par les prophètes pour désigner la parole de Dieu. Nous trouvons dans l'homme le corps, l'âme et la volonté ; nous y trouvons le péché qui est devenu comme son père ; l'infidélité qui est devenue sa mère ; nous y trouvons toutes sortes d'alliances entre ses facultés et ces puissances. Sous l'action de la parole de Dieu, il se fait une rénovation dans l'homme ; il se sépare de ce qu'il avait trouvé à son origine ; il se met à haïr sa vie première ; il se met en lutte avec les passions qu'il avait trouvées en lui. »

Hilar. in Matth. c. 10.  
n. 23-24. trad. abrégé.

LES EXIGENCES DE  
CELUI QUI APPELLE

« Voulant élever au-dessus de tout ceux qui accepteraient sa parole, leur apprendre que mourir n'était pas un mal, mais mal mourir, il leur indique la source où ils puiseront cette force. »

Chrys. Homil. 35. n. 1.

**Je suis venu apporter une flamme sur terre**, disait-il encore à ses disciples, peut-être à ce même moment, faisant allusion à la puissance de l'amour qu'il exigeait d'eux. Nous ayant aimés avec grandeur, il veut être aimé de la même façon. Aussi il déclare qu'il veut être aimé plus que qui que ce soit sur terre. **Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui aime son fils et sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.** Il y a là, non pas une répétition, mais une gradation, car souvent on voit les parents aimer leurs enfants plus que ceux-ci les aiment eux-mêmes.

Luc XII. 5

Matth. I. 8

Glossa.

Cet ordre paraît dur, et toutefois en le donnant il ne détruit pas la piété filiale : son Apôtre ne sera pas en contradiction avec lui quand il commandera aux enfants d'obéir à leurs parents. « Il ne fait, dit S. Jérôme, que réaliser la parole que chantait l'épouse au Cantique des Cantiques : *Il a ordonné en moi la loi de l'amour.* Car l'ordre qu'il a établi est basé sur la justice. Aimez Dieu d'abord, après Dieu votre père et votre mère, puis vos enfants. Mais si un cas se présente où l'amour des parents soit en opposition avec l'amour de Dieu, la haine des siens devient alors piété. Il n'a pas dit de ne pas aimer son père et sa mère, mais il a dit de dessein *plus que moi.* »

Hieron. h. 1. Matth.

« En parlant ainsi, J.-C. se met aux yeux de tous à sa place véritable. Autrefois, Moïse bénissait les enfants de Lévi qui, dans

leur zèle pour le culte de Dieu, *avaient dit à leur père et à leur mère: Je ne vous connais point, et à leurs frères: Je vous ignore, et qui avaient cessé de connaître même leurs propres enfants.* Jésus ordonnant de faire pour lui ce que l'on avait fait pour Dieu, affirme donc qu'il est vraiment le Fils de Dieu. »

Deuter.  
XXXIII. 9.

Chrys. ut supr.

« En S. Luc il dit : **Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère...** Il ne dit pas de les haïr d'une façon absolue, car cette haine serait coupable, mais de les haïr s'il veulent être aimés plus que lui ; car cela tournerait au détriment de celui qui aimerait et de celui qui serait aimé de la sorte. »

Luc. II. 26.

ib.

« Pour leur faire accepter ce sacrifice, il impose à ceux qu'il appelle un sacrifice plus grand. Quand il dit de haïr au besoin son père et sa mère, il ajoute : **Et son âme elle-même.** Pouvons-nous avoir quelque chose qui nous touche de plus près ? »

ib.

« Et il ne faudra pas seulement la haïr, il faudra la livrer aux luttes, aux supplices, au sang. » **Et celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi.** Que signifiaient ces paroles ? Les Apôtres devaient les comprendre seulement plus tard, quand ils auraient vu leur Maître porter sa croix en allant au lieu de son supplice et mourant attaché sur cette croix. C'est la première fois qu'il leur parle de cette croix bénie sur laquelle s'accomplira son grand mystère : il y reviendra plus d'une fois. « Il fallait donc qu'ils fussent prêts non seulement à mourir, mais à mourir de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. »

Matth. X. 38.

id.

Chrys. ib. n. 2.

Et en attendant, il fallait qu'ils fissent entrer dans leur vie le mystère de la croix de J.-C. « Car ceux qui sont à J.-C. ont crucifié leurs corps avec ses vices et ses convoitises ; et celui-là est indigne du Christ qui ne prend pas sa croix pour suivre le Christ, cette croix par laquelle nous lui sommes unis dans ses souffrances, sa mort, sa sépulture et sa résurrection, cette croix par laquelle nous remportons la victoire de la vie nouvelle. »

Hilar. in Matth.  
c. 10. n. 25.

Il faut prendre la croix, il faut la porter, il faut y être crucifié, car il faut arriver à un état de renoncement absolu qui est l'état nécessaire de la vraie vie chrétienne. **Celui qui trouve sa vie, la perd, ou encore celui qui trouve son âme, celui qui se trouve lui-même, se perd. Et celui qui aura perdu sa vie pour moi la trouvera.** « Pour la plupart des hommes, qu'est-ce que la vie ? C'est la lumière présente, les affaires présentes, les affections et les joies présentes. Et quiconque cherche les choses présentes, les regardant comme l'unique chose nécessaire à l'âme, perd sa vie. » L'homme est porté à ne voir que lui, il se recherche en tout, et quiconque se trouve, se perd lui-même, car il stérilise les forces de son âme.

1. 20.

LA PERTE  
DEVIENT UN GAIN

Remig. Cat. sur.

**Et celui qui aura perdu sa vie pour moi, celui-là la trouvera.** « Celui qui, dans les persécutions, aura méprisé tout ce qui

fait le charme de la vie présente, trouvera la vie véritable, c'est-à-dire la vie éternelle. »

Remig.

Et encore, celui qui se sera oublié lui-même, trouvera la vie véritable, c'est-à-dire la vie pleine de lumière, de force et de paix. « Ainsi, dit S. Hilaire, ce que l'on croit gagner tourne à la mort, et les pertes apparentes servent au salut. »

Enfin, après leur avoir montré la grandeur qu'ils puiseraient dans la persécution, toutes leurs pertes se changeant en gains, il leur donne un dernier motif de confiance. **Celui qui vous reçoit me reçoit ; et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé.** « Quel monde splendide il crée ! dit S. Jérôme. Il envoie ses Apôtres prêcher le royaume de Dieu ; il leur apprend à ne craindre aucun danger, il voue toute leur âme à la religion ; il leur a interdit d'emporter avec eux aucune richesse ; et d'où leur viendra leur nourriture ? L'austérité des commandements est tempérée par la douceur des promesses : celui qui aura reçu l'un d'eux saura qu'il a reçu le Christ lui-même. »

« Bien des motifs pouvaient les recommander à la charité des fidèles, dit S. Jean Chrysostôme, leur vertu, les avantages qu'ils leur procuraient pour leur salut : le Sauveur indique un motif bien supérieur, qui le montre veillant aux intérêts de ceux qui reçoivent ses Apôtres plus encore qu'aux intérêts de ceux-ci : *Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé.* Pour un fidèle, quel honneur et quelle joie de recevoir le Père et le Fils ! »

« Il nous apparaît là, dit S. Hilaire, dans ses fonctions de médiateur : venu de Dieu, quand il est reçu par nous, il nous amène Dieu avec lui : c'est pourquoi, recevoir les Apôtres c'est recevoir Dieu, car le Christ est en eux et Dieu est dans le Christ. »

« Ce sera un honneur pour les fidèles de recevoir un envoyé de Dieu : Jésus promet en plus de cet honneur une récompense positive. **Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète,** non à cause de la sainteté de sa vie ni à cause des avantages qui peuvent provenir de sa venue, mais à cause de sa qualité d'envoyé de Dieu, **celui-là recevra la récompense du prophète. Et celui qui accueille un juste en sa qualité de juste, recevra la récompense du juste.** Il avait dit le châtement de ceux qui les repousseraient, il assure la récompense de ceux qui les accueilleront. » « Ils ont entretenu la vie de ceux qui annonçaient la parole de Dieu, ils auront la même récompense qu'eux. »

Cette promesse s'est vérifiée dès la vie présente : on a remarqué que les familles qui avaient aimé à recevoir les envoyés de Dieu, surtout aux époques de la persécution, à les assister pour l'accomplissement de leur ministère, avaient été de la part de Dieu l'objet de bénédictions particulières.

« Et celui qui aura reçu le juste et le Prophète par excellence,

Proficiet lucrum  
animæ in mortem et  
damnum in salutem.  
Hilar. ut supr. n. 26.

CELUI QUI ENVOIE  
IDENTIFIÉ AVEC CEUX  
QUI SONT ENVOYÉS

Hieron. h. l. Matth.

Chrys. Homil. 35  
n. 2.

Hilar. ut supr. n. 27.

Chrys. ut supr.

Gregor. Homil. 20.  
in Ev. n. 12.

v. 40.

v. 41.

N.-S. J.-C., celui-là aura part à toutes les gloires de celui qu'il aura reçu. »

Remig. Cat. sur.

1. 43.

Que personne ne s'excuse sur sa pauvreté : la moindre chose, un verre d'eau froide donnée au moindre de ses disciples, parce qu'il est de ses disciples, aura sa récompense. La moindre attention témoignée à un homme de Dieu peut avoir les plus heureuses conséquences.

Mat. VI. 7.

Munis de ces conseils et de ces encouragements, les Apôtres partent deux à deux. S. Marc et S. Luc nous apprennent que leur ministère fut très fructueux. S'en allant, ils prêchaient pour qu'on fit pénitence.

LA PRÉDICATION  
DES APÔTRES  
SES FRUITS

Mat. 12.

1. 43.

Et ils chassaient beaucoup de démons, et ils oignaient d'huile beaucoup de malades, et ils les guérissaient.

Quelle était la vertu de cette huile dont ils oignaient les malades ? Ils ne l'employaient certainement que sur l'ordre de J.-C.. Elle était le signe des effets spirituels qu'ils produisaient dans les âmes. « L'huile repose de la fatigue, dit Théophylacte, elle est source de lumière, elle est un symbole de la joie. Elle annonçait donc l'effusion de la miséricorde de Dieu, la guérison de nos maladies, la lumière apportée à nos intelligences, la joie à nos cœurs. » Ces onctions faites par les Apôtres, dit le S. Concile de Trente, n'étaient pas un sacrement, mais c'était l'annonce de ce sacrement de l'Extrême Onction qui devait être promulguée par l'Apôtre S. Jacques.

Euthymius.

Theophyl. in Marc.

Concil. Trid. Sess. 14.  
c. 1.

1. 14.

C'était une grande consolation pour les pauvres malades de recevoir la visite de tels hommes, de se sentir oints de cette huile bienfaisante. Plus grande maintenant est la consolation du vrai fidèle qui, docile aux recommandations de l'Église, reçoit les onctions sacramentelles. « Quand la maladie survient, dit S. Augustin, que le malade reçoive le corps et le sang du Christ, et qu'il reçoive ensuite sur son corps ces onctions dont parle S. Jacques : *Quelqu'un est-il malade ? Qu'il fasse venir les prêtres, et qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile.* »

August. ant fort.  
Cæsar. Arel. Int. Op.  
S. Aug. App. serm.  
255. n. 3.

II. 10.

S. Luc nous dit que les Apôtres, étant revenus, racontèrent à Jésus tout ce qu'ils avaient fait, et Jésus, les prenant avec lui, se retira à l'écart, en un lieu désert du territoire de Bethsaïda. Heureux ces moments qu'ils pouvaient passer avec un tel maître, dans la solitude, lui rendant compte de leurs actes et de leurs paroles, lui posant leurs questions, recevant ses reproches ou son approbation. Cette vie à laquelle ils s'étaient donnés pendant quelque temps étaient bien nouvelle pour eux : enseigner, eux qui n'étaient que de pauvres pêcheurs ; faire des miracles, eux qui jusque-là avaient travaillé pour gagner leur pain ; chasser les démons, eux qui avaient été jusque-là des hommes du peuple, ignorants et timides ! Mais cette vie nouvelle, ils l'avaient entreprise sur l'ordre de J.-C., se sentant proches de

J.-C. et comme enveloppés de sa présence ; et ils venaient près de leur maître reprendre des forces nouvelles. Cette retraite des Apôtres auprès de J.-C. montre à tous ceux qui continuent leur œuvre la source où ils doivent venir sans cesse se retremper.

## CLVII

### Le martyre de S. Jean-Baptiste.

(Matth. XIV, 1-12. Marc, VI, 14-29. Luc, IX, 7-9.)

**Hérode apprit ces choses, car le nom de Jésus était devenu célèbre.**

Marc. VI.

Les miracles accomplis par le Sauveur étaient arrivés aux oreilles d'Hérode. « La plupart de ceux qui sont au pouvoir, dit S. Jean Chrysostôme, ne connaissent que tardivement les événements de ce genre, car rarement ils en ont cure. »

Chrys. Homil. 48  
in Matth. n. 2.

Et ces miracles se rattachent aussitôt dans son esprit à un souvenir qui l'obsédait sans cesse. **Jean-Baptiste est ressuscité d'entre les morts, disait-il, et des forces miraculeuses agissent par lui.**

LE SOUVENIR DE  
JEAN VENANT SE RATTACHER  
AUX MERVEILLES OPÉRÉES PAR  
JESUS

ib.

Il venait d'accomplir un grand crime, le plus grand de ceux qu'il avait commis jusque-là, il avait fait mettre à mort Jean-Baptiste, et toute action miraculeuse qui aurait dû l'élever vers Dieu le ramenait au souvenir de sa victime, produisant en lui le remords et la crainte. « Vous voyez, dit S. Jean Chrysostôme, comme est puissante la vertu : elle le remplissait de crainte à l'égard d'un mort et le forçait à le croire vivant. »

ib.

Pendant que le peuple se demandait ce que pouvait être Jésus et que les uns disaient : **C'est Elie ; d'autres : c'est un Prophète, semblable à l'un des grands Prophètes, Hérode**, après avoir douté quelque temps, sous l'influence de ces terreurs qui sont devenues célèbres dans l'antiquité, **disait : Ce Jean que j'ai décapité est ressuscité d'entre les morts.** Jean n'avait point fait de miracles pendant sa vie, mais on regardait comme impossible qu'une telle vie couronnée par une telle mort, n'aboutit pas à un état nouveau et glorieux.

Marc. VI

v. 14.

« Voilà un fait, dit le vénérable Bède, qui prouve combien la haine aveuglait les Juifs. S. Jean n'avait fait aucun miracle, et voilà que, sans l'affirmation de personne, on croyait qu'il était ressuscité ; et quand des hommes et des femmes, avec une grande conviction, affirmaient de Jésus, *cet homme approuvé de Dieu en des*

*vertus et des signes nombreux*, qu'il était ressuscité et monté au ciel, les Juifs ne voulaient pas le croire, mais affirmaient que son corps avait été dérobé. »

« En croyant que c'était Jean ressuscité qui accomplissait ces prodiges, ils rendaient aussi hommage à cette vérité que les saints ont plus de puissance après leur mort que pendant leur vie mortelle. »

Beda. in

C'est en exposant l'idée qu'Hérode se faisait de J.-C. et de ses miracles que S. Matthieu et S. Marc racontent l'épisode du martyre de S. Jean. « Ils sont tout entiers à écrire les actions de J. C., dit S. Jean Chrysostôme, et ils ne disent que ce qui se rapporte à leur sujet. » Si dramatique et si solennel que soit cet épisode, si complète que soit la connaissance qu'ils ont de ses détails, connaissance qui les met bien au-dessus des historiens profanes, de Josèphe en particulier, ils ne s'écartent pas, en le racontant, de leur but, ils sont les Evangélistes de J.-C.

Chrys

*Donc, cet Hérode*, qui était fils d'Hérode le grand, et qui porta lui-même le nom d'Hérode Antipas, après qu'Archélaüs, autre fils d'Hérode, eut été exilé par Auguste, gouvernait la Galilée avec le titre de tétrarque et avec une puissance quasi royale ; c'est pourquoi les Evangélistes l'appellent tétrarque et roi. **Il s'était saisi de Jean, et l'avait fait mettre en prison à cause d'Hérodiade, femme de son frère Philippe, qu'il avait prise pour en faire sa femme.**

JEAN ACCUSATEUR  
D'HÉRODEm. VI.  
7-14.

Et Jean disait à Hérode : **Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.**

« Vous voyez, dit S. Jean Chrysostôme, combien la vertu l'emporte sur le vice en grandeur et en courage : Hérode était roi, il avait ses soldats, il était riche, il gouvernait tout un royaume ; et Jean était pauvre, sans feu ni lieu, épuisé par le jeûne, et dans le vêtement grossier qui le couvrait il ne craignait pas de faire la leçon au monarque vêtu de pourpre. Il lui disait : *Il ne vous est pas permis...* bien qu'il semble aux rois que tout leur est permis. »

Chrys. in illud  
Salutate Aquilam.

« Celui qui était venu dans l'esprit et la vertu d'Elie, dit S. Jérôme, avec la même autorité qu'Elie reprenant Achab et Jézabel, avait accusé Hérode et Hérodiade. »

Hieron. h. l. Matth.

« Mais il est dangereux de s'attaquer à deux êtres qui sont unis dans une commune luxure. Le Prophète fut donc jeté en prison, mais dans les fers son âme gardait son indomptable liberté. »

Chrys. ut supr.

« Sanctifié de bonne heure par celui qui est la pureté infinie, il sera le martyr de la chasteté. »

Id. ib.

Hérodiade lui gardait une rancune mortelle.

« Elle craignait, dit Bède, qu'Hérode ne se repentit, ne se réconciliât avec son frère et ne la renvoyât. » **Elle lui dressait**

Beda. ut supr.

donc des embûches et voulait le faire mourir, mais elle ne pouvaity aboutir.

v. 19.

v. 20.

Car Hérode craignait Jean. Il le craignait à cause de l'influence qu'il avait sur le peuple; il craignait, dit S. Matthieu, (xiv. 5), s'il le faisait mourir, un soulèvement du peuple; il le craignait aussi à cause de ses vertus : Il le savait un homme juste et saint, dit S. Marc. « Juste pour les hommes, saint pour Dieu, dit la Glose, il possédait toute vertu. »

SON EMPRISONNEMENT

Il le gardait en prison pour le punir de ses accusations et pour le préserver de la haine de sa concubine. Mais il l'entendait volontiers, et il décidait beaucoup de choses d'après son conseil (1).

v. 20.

Cette estime qu'il avait pour le Prophète ne l'empêchera pas de le faire mourir : elle sera moins forte que sa passion. « Une fois que l'on est sur une pente mauvaise, un péché moindre conduit à un plus grand. Sans cesse se vérifie cette parole de l'Apocalypse : *Il faut que celui qui est souillé, se souille toujours davantage.* »

Remig. Cat. sur.

Apoc.  
XXII. 11.

LA FÊTE D'HÉRODE

Il arriva un jour favorable aux desseins d'Hérodiade. Hérode au jour de sa naissance, donna un grand festin aux grands de sa cour, aux officiers de son armée, et aux personnages les plus considérables de la Galilée.

Marc. VI. 1

LA DANSE DE LA FILLE  
D'HÉRODIADE

A la fin du repas, la fille elle-même d'Hérodiade entra dans la salle du banquet. C'était la coutume des Orientaux d'égayer la fin des repas par des danses de femmes, généralement très-licencieuses : de tout temps il y a eu dans ces pays des danseuses de profession. Ce fut donc la fille même d'Hérodiade, Salomé, dont Josèphe nous a conservé le nom, qui avec la connivence de sa mère vint donner au tétarque et à ses convives ce divertissement.

Remig. Cat. sur.

Ambros. de Virgin.  
l. 3. c. 6.

Remig.

« Les mères, dit Remi d'Auxerre, non seulement dans les classes riches, mais encore dans les plus pauvres, tiennent à élever leurs filles dans la modestie et à les éloigner des regards des étrangers ; et cette femme au lieu d'enseigner à son enfant la modestie, ne lui enseigne que la danse. » « Mais que pouvait enseigner à sa fille une mère adultère, sinon à faire bon marché de sa pudeur ? » « Et aussi quel oubli de sa dignité dans ce monarque qui laisse faire de son palais une salle de danse ! »

« O banquet diabolique ! s'écrie S. Jean Chrysostôme. O scène digne de Satan ! O danse abominable qui aboutira à un salaire plus abominable encore !... Il n'y avait là qu'ivresses, joies mal-

Antiquit. judaic.  
l. 13. c. 5.

(1) Josèphe dit que Jean-Baptiste fut enfermé et mis à mort à Machéronte, ou la forteresse noire, forteresse superbe bâtie au N. E. de la Mer Morte. Josèphe dit d'une façon générale qu'Hérode redoutait l'influence des prédications de Jean. Combien les Evangélistes sont plus complets !



saines, réjouissances insensées, convives corrompus, et celui qui les recevait était plus corrompu que tous les autres. Cette fille dont l'existence accusait encore davantage l'immoralité de cette union, cette fille qu'il aurait fallu cacher se produit avec éclat, surpassant en impudence les courtisanes. »

« Le jour où se passe cette scène en augmente encore l'odieux : c'est le jour anniversaire de la naissance d'Hérode. Quand il aurait fallu rendre grâces à Dieu du don de la vie, voilà à quelles iniquités on se prépare. C'était le cas de délivrer le prisonnier, et voilà qu'après la prison on va lui infliger la mort ! »

« Ecoutez ceci, vous jeunes filles, et vous surtout femmes mariées, qui ne craignez pas de déshonorer par vos danses et vos dissolutions honteuses les noces auxquelles vous assistez. Ecoutez aussi, vous, hommes qui recherchez les festins somptueux : craignez l'abîme profond où le démon entraîne ses victimes. »

v. 21. « Voyez comme il sut envelopper ce prince. **Ayant dansé devant Hérode, elle lui plut tellement et à ceux qui étaient à table avec lui qu'il lui dit : Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. Et il ajouta avec serment : Oui, je te donnerai tout ce que tu me demanderas, fut-ce la moitié de mon royaume.** Et faut-il s'en étonner, continue le grand docteur, quand nous voyons des jeunes gens qui après avoir embrassé la doctrine de la sagesse, perdent, sans y être contraints par aucun serment, leur âme par des danses de jeunes efféminés ?

LE SERMENT D'HÉRODE

« Là où l'on danse, là se trouve le démon. Dieu ne nous a point donné les pieds pour que nous en fassions un usage honteux, un moyen de séduction, mais pour que nous marchions droit. Les chameaux se mettent quelquefois à sauter sans raison : c'est un spectacle grotesque : non moins bizarre est celui d'une femme qui danse pour danser. Nos danses, à nous chrétiens, doivent se faire un jour avec les chœurs des Anges. »

Chrys. Homil. 48  
in Matth. n. 2, et 3

« La joie d'un chrétien, dit S. Ambroise, doit être celle d'un esprit qui se possède lui-même ; elle ne doit pas être excitée par la bonne chère ou par une musique enivrante. La vertu n'est pas en sûreté et le plaisir est suspect là où la danse se fait la compagne du plaisir. Un philosophe a dit : Nul ne danse à jeun, à moins qu'il ne soit fou. »

Cicero. pro Murena.  
Ambros. de Virginit.  
l. 3. c. 5.

Un chrétien doit rendre hommage à Dieu par son extérieur, et par son extérieur il doit édifier son prochain. « Quelle faute on commet, dit S. Ambroise, quand on excite la passion en autrui en faisant ressortir ce que la nature dissimule, quand tout, l'œil, la tête, la chevelure deviennent autant d'excitations à la passion. Tout devient aussi une injure à la divinité. Comment pourrait-il y avoir un reste de pudeur là où l'on danse, là où l'on se livre à des ébats sans retenue ? »

ib. c. 6. n. 17.

« Si à ce festin d'Hérode nous trouvons une danseuse, nous ne devons pas nous étonner que ce soit celle-là, la fille d'une adultère. »

ib. n. 31.  
LA CONSULTATION  
D'HÉRODIADE

Réjouie et embarrassée par une telle promesse, la jeune fille sort pour consulter sa mère. **Que demanderai-je ? dit-elle. Et celle-ci lui dit : La tête de Jean-Baptiste. Et rentrant aussitôt en hâte, elle dit : Je veux que vous me donniez tout de suite dans un plat la tête de Jean-Baptiste.** « Elle connaît la dignité de Jean, elle le désigne par la fonction qu'il a exercée. Elle ne sera satisfaite que quand elle verra cette tête sacrée dans un plat comme un mets offert à sa vengeance... Elle ne dit point qu'on l'amène et qu'on le tue devant elle ; elle n'aurait pas osé affronter les leçons de celui qui allait mourir, car elle savait que la vue de la mort ne le ferait pas taire ; elle ne veut voir cette bouche que quand elle sera muette pour toujours. Elle veut non pas seulement s'épargner ses reproches, mais pouvoir l'insulter à son aise. »

v. 21-22

**Et le roi fut contristé.** Il ne s'attendait pas à une telle demande. « Il croyait que cette jeune fille allait lui demander quelque chose qui fut en harmonie avec sa personne, avec la fête que l'on célébrait, quelque chose de gracieux et de gai, et elle lui demandait la tête d'un homme ! » « Toutefois cette tristesse, dit S. Ambroise, n'est que l'aveu de sa culpabilité, elle ne l'atténue pas. »

v. 23

**Néanmoins, à cause de son serment, et à cause de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut point la contrarier.** Le serment qu'il avait fait ne l'excusait point : il n'aurait pas dû se mettre entre les mains de ces femmes cruelles ; son serment était sacrilège, et son devoir était de le rétracter. Cette assistance nombreuse devait lui être un motif de plus de ne pas être injuste et cruel. Mais souvent le faux honneur conduit à ces étranges inconséquences.

ib.

**Il envoya un de ses gardes en lui ordonnant d'apporter la tête de Jean dans un plat ; et le garde le décapita dans sa prison. Il donna la tête à la jeune fille et la jeune fille la donna à sa mère.**

v. 27-28

« Nous lisons dans l'histoire romaine, dit S. Jérôme, qu'un général romain, Flaminius, étant à table avec une courtisane et l'entendant dire qu'elle n'avait jamais vu couper la tête à un homme, fit amener un criminel condamné à mort, et lui fit couper la tête devant elle. Mais pour ce motif, pour avoir mêlé le sang à un festin, il fut expulsé du Sénat par les censeurs. Combien la scène d'aujourd'hui est plus odieuse encore ! »

h. l. Matth.

Quelle impression éprouvèrent les convives en voyant apporter cette tête coupée ! Quelle impression dut éprouver Hérode ! « Regarde, ô roi cruel, dit S. Ambroise, regarde ces yeux qui dans la mort sont encore les témoins de ton crime, et qui se détournent de tes joies criminelles. Ils se ferment non pas tant sous

Tolerabilis  
pejerasset. id.

LA DÉCAPITATION  
DE JEAN

la main de la mort que par l'horreur de la luxure. Cette bouche d'or, maintenant exsangue, dont tu ne pouvais supporter les condamnations, se tait et tu la crains encore. »

Ambros. ut supr.  
n. 30.

La terreur était grande chez Hérode et ses convives. « Mais cette femme, dit S. Jean Chrysostôme, était dans la joie. » On dit que quand on lui présenta la tête du Prophète, elle perça d'une longue épingle cette langue qui avait protesté contre son crime, comme autrefois Fulvie l'avait fait à Cicéron. « Telles sont les femmes impudiques, dit S. Jean Chrysostôme, arrogantes et cruelles. L'impureté les rend non pas seulement lascives, mais homicides. »

Chrys. ut supr.

Hieron. C. Rufin.  
l. 3. c. 11.

Chrys. ut supr.

« Quand on est sur la pente du mal, où pourra-t-on s'arrêter ? Jean ne l'avait pas accusée, il n'avait accusé qu'Hérode, mais sa propre conscience l'accusait durement. Agitée par cet aiguillon, mais ne voulant pas s'y soumettre, elle allait toujours plus loin dans le mal, et elle fut une cause de déshonneur pour tous, pour elle, pour sa fille, pour le mari abandonné, pour son complice dans le crime. Tu ne peux supporter qu'il soit adultère, avait-elle dit, j'en ferai un meurtrier et le bourreau de celui qui nous accuse. Entendez cela vous qui cherchez à plaire aux femmes. »

Mais pourquoi Dieu a-t-il permis cela ? Pourquoi n'a-t-il pas envoyé son tonnerre et foudroyé cette impudente ? Pourquoi la terre ne s'est-elle pas entrouverte pour engloutir cette assemblée de débauche ? Il voulait, dit S. Jean Chrysostôme, amener à son comble la gloire de son Prophète.

ib.

GLOIRES  
DE CE MARTYRE

« Dieu a permis que celui qui avait vécu dans le désert, vêtu d'un cilice, prophète et plus grand que tous les autres prophètes, périt victime d'une fille et d'une femme impudiques, parce qu'il s'était posé en défenseur des lois divines. » « Il avait été rempli de l'esprit de prophétie dès le sein de sa mère, il avait été régénéré avant de naître, il était l'ami de l'époux ; et l'homme dont la vie avait été si austère meurt pour l'amusement de viles créatures !.. Dieu permet cet abaissement, dit S. Grégoire, pour révéler à ses fidèles qu'il y a une grandeur autre que les grandeurs de la terre, grandeur qui leur est infiniment supérieure, grandeur à laquelle on arrive par le mépris de la grandeur extérieure. » Jean serait moins grand s'il ne nous apparaissait dans l'auréole de son martyr.

ib.

Gregor. Moral.  
l. 3. c. 7.

Jean devait disparaître avant J.-C. ; il devait avoir comme J.-C. la gloire de donner son sang pour la vérité et la justice ; et le genre de martyr qu'il subit affirme son infériorité à l'égard de J.-C. Avait-il déjà le soupçon de sa mort quand il disait en parlant de Jésus : *Il faut qu'il croisse et que moi je sois diminué ?* « Cette prophétie s'accomplit, dit S. Augustin, quand il fut décapité et que Jésus fut élevé sur la croix. »

Aug. serm. 307.

« Jean avait dit de lui : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert*. Une voix ne peut être tuée, elle crie plus fort quand elle est délivrée des entraves du corps. Ainsi la voix d'Abel qui criait par son sang répandu était plus éclatante, plus pénétrante et montait droit au ciel. Et maintenant encore la voix de Jean crie à tout l'univers, crie à tous les siècles le crime d'Hérode. »

Cette femme semblait triompher. « Elle espérait, dit S. Jean Chrysostôme, que l'oubli se ferait enfin sur son crime, et par sa mort Jean cria plus fortement encore, et cette faute sera connue du monde entier. La passion ressemble au fiévreux qui réclame de l'eau bien que l'eau doive lui nuire ; comme lui elle ne voit que le moment présent. »

Hérode croyait par cette mort être délivré de son rigide censeur ; et à partir de ce moment il eut sans cesse sous les yeux la tête ensanglantée du Prophète ; ses terreurs furent incessantes. Entendant parler des miracles de Jésus, il disait : *Jean que j'ai décapité est revenu d'entre les morts, et toutes sortes de vertus opèrent par lui*.

Que devant les traitements infligés à ce grand serviteur de Dieu, chacun comprenne, dit S. Grégoire, ce que souffriront ceux que Dieu réproûve, s'il permet que de tels tourments atteignent ceux qu'il aime.

« Et vous, ô femmes chrétiennes, dit S. Ambroise, que direz-vous ? Voyez-vous ce que vous devez apprendre et ce que vous devez laisser ignorer à vos filles ? Il y a là une danseuse, mais c'est la fille d'une adultère. Que la femme pudique, chaste, enseigne à ses filles la religion et non la danse. »

**Ses disciples, ayant appris cette mort, vinrent, prirent son corps et le déposèrent dans un tombeau.** Ce fut à Sébaste de Samarie, nous dit le vénérable Bède.

**Et ils vinrent annoncer tout cela à Jésus.** « Voyez, dit S. Jean Chrysostôme, avec quelle confiance ils viennent à Jésus, et s'attachent désormais à lui comme au maître unique. Jean avait tout préparé pour qu'après cette catastrophe tout ne fût pas perdu. »

**Et Jésus ayant appris cela s'en alla dans le désert.** « Il le savait déjà par sa science divine, mais il y avait beaucoup de choses qu'il voulait accomplir uniquement à la manière de l'homme. »

« Avec quelle modération, dit S. Jean Chrysostôme, les Évangélistes racontent cet événement tragique ! Ils montrent Hérode contristé, ne consentant au meurtre qu'à cause de son serment et des assistants. La jeune fille est dirigée par sa mère, elle porte la tête à sa mère, et cette femme ils l'appellent simplement sa mère et non scélérate, sanguinaire. Les justes ont plus de compassion pour ceux qui font le mal que pour ceux qui le subissent, car ce

Chrysol. serm. 174.

Chrys. ut supr.  
n. 4 et 5.

or. ut supr.

os. ut supr.  
n. 31.

Homil. 49, n. 1.

ib.

Marc. VI. 29

Math. XV  
12.

ib. 12.

sont ceux-là qui en réalité sont les plus malheureux. Entrons dans cet esprit : avec les saints pleurons sur les pécheurs plutôt que de les maudire, et autant que cela est permis, jetons un voile sur leurs fautes. »

Chrys. Homil. 48. n. 5.

## CLVIII

### Préparation de l'Eucharistie. 1<sup>re</sup> multiplication des pains.

(Matth. XIV. 13-22. Marc. VI. 31-46. Luc. IX. 10-17. Jean. VI. 1-16.)

Après cela, Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée ou  
de Tibériade...

Et il se retira sur une montagne où il s'arrêta avec ses  
disciples.

Jean-Baptiste avait été mis à mort par Hérode. Celui-ci commençait à prendre ombrage de Jésus. D'autre part, les contradicteurs se multipliaient. « Céder devant la violence, dit S. Jean Chrysostôme, c'est souvent un moyen de l'apaiser. » « Jésus, dit S. Jérôme, nous enseigne par son exemple à éviter la témérité qui s'expose inutilement au danger. Par pitié pour ses ennemis, il voulait leur épargner l'occasion de former à son sujet des projets homicides. »

JÉSUS  
DANS LA SOLITUDE

Chrys. Homil. 48  
in Joan. n. 4.

Hieron h. l. Matth.

Les Apôtres, revenus de la mission qu'il leur avait confiée, lui avaient rendu compte de leurs travaux et de leurs œuvres ; et Jésus leur avait dit : Venez à l'écart dans quelque lieu solitaire et reposez-vous un peu. « La solitude, dit S. Jean Chrysostôme, est favorable à la sagesse. » Et il les conduisit au delà de la mer de Galilée, en un lieu désert, qui était près de Bethsaïda. C'était un lieu propice au miracle qu'il allait accomplir.

Chrys. ut supr.

Il était suivi d'une grande foule parce qu'on voyait les miracles qu'il accomplissait. Ce départ un peu brusque avait peut être pour but d'éprouver la bonne volonté de ceux qui le suivaient, et de les préparer au miracle qui allait suivre, miracle qui devait élever grandement leur foi. Ce peuple le suivait à cause des miracles qu'il accomplissait : c'est là l'état inférieur de la foi, car les miracles, dit S. Paul, sont des signes donnés non à ceux qui croient, mais à ceux qui ne croient pas encore. « Ils le cherchaient donc, dit S. Jean Chrysostôme, plutôt à cause de ses

Theophyl. in Joan.

Chrys. ut supr.

miracles, et cependant ils recevaient déjà sa doctrine. » Le miracle qu'il allait accomplir devait être particulièrement imprégné de lumière : il devait révéler le Sauveur dans son vrai caractère Messianique, bien opposé à celui que les Juifs se figuraient, et dans les dons qu'il apportait au monde.

UNE SÉPARATION

**Pâques, la grande fête des Juifs, était proche.** Pourquoi ne va-t-il pas la célébrer à Jérusalem ? Il est évident qu'il a son dessein, qu'il manifeste en s'éloignant. *Jésus séjournait en Galilée et ne voulait plus séjourner en Judée, depuis que les Juifs, après le miracle de la piscine de Béthesda et l'affirmation qu'il avait faite de sa divinité, cherchaient à le faire mourir.* Une crise s'était faite à propos de cette affirmation. Ici, en ce peuple qui lui est plus sympathique, une crise analogue va se produire à propos d'une affirmation qui continue celle-là. Il s'éloigne, car l'œuvre qu'il fonde s'éloigne de plus en plus de ce qui existait. « Peu à peu, dit S. Jean Chrysostôme, il se sépare de la Loi, et il fait succéder la vérité aux figures. » A la Pâque prochaine, dans un an, il instituera la Pâque véritable ; et cette Pâque, il va la préparer aujourd'hui. Nous avons nous aussi *notre Pâque* ; telle est la vérité que S. Jean nous rappelle par cette phrase incidente.

Joan. VI.

Joan. VII.

ib.

« La Loi touche à sa fin, dit S. Hilaire ; le Verbe de Dieu descend dans son Eglise comme il est descendu dans cette barque qui le transportait au-delà de la mer, et il s'en va au désert, abandonnant Israël ; il vient dans des cœurs qui, jusque-là, étaient vides de Dieu, et cette foule qui le suit représente la foule qui abandonne la Synagogue pour l'Eglise. »

« Il va nous donner, dit S. Ambroise, l'aliment de la vie céleste. Et à qui le donnera-t-il ? Non aux oisifs, ni à ceux qui habitent dans les cités, jouissant des plaisirs de ce monde, mais à ceux qui cherchent le Christ dans les déserts. »

Hilar. in Matth. I. 6.  
n. 69.Ambros. in Luc.  
I. G. n. 69.

PITIÉ SUPRÊME

**Jésus, accueillant cette foule, lui parlait du royaume de Dieu et guérissait tous ceux qui avaient besoin d'être guéris.** Toujours il accueillera ceux qui le cherchent, même quand il semble se dérober à eux. « N'attendez donc pas que le Christ vous appelle, mais prévenez-le, courez au devant de lui. » Il avait voulu, comme un bon maître, donner un peu de repos à ses Apôtres. Toutefois, il ne put résister à l'empressement de cette foule. **Il eut pitié d'eux, dit S. Marc, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Et il se mit à les enseigner.**

Luc. IX.

Marc. VI.

Theophyl. in Marc.

Ce fut une belle journée pour eux cette journée dans laquelle le Sauveur les entretint du royaume de Dieu et guérit tous leurs malades : mais elle n'était pas finie. « Après leur avoir donné la nourriture de la parole, il veut leur donner la nourriture matérielle. »

id. ib.

« Remarquez aussi, dit Origène, qu'il a guéri les malades avant

de leur faire distribuer par ses disciples les pains qu'il a bénis. Maintenant encore ceux qui sont malades ne peuvent recevoir le pain de bénédiction que donne le Christ. Celui qui n'obéit pas à cette parole, *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain après s'être éprouvé ainsi*, celui-là reçoit en téméraire le pain du Seigneur, il tombe dans une faiblesse et un sommeil léthargiques, sous l'étourdissement que produit en lui la force de ce pain. »

Origen. in Matth.  
T. 10. n. 25.

Le jour touche à sa fin : les Apôtres sont inquiets. « Déjà, dit S. Cyrille, ils commencent à être à leurs fonctions de pasteurs et à avoir souci du peuple. » **Maître, disent-ils à Jésus, renvoyez cette foule, afin qu'ils aillent dans les villages d'alentour pour y acheter des vivres.** Quand Jésus fait un miracle, il aime à y être provoqué. « Mais il ne voulait pas, dit S. Hilaire, que le peuple qui le suivait retournât chercher sa nourriture chez le peuple Juif. »

Cyrril. in Luc.

Luc. IX. 12.

Cependant Jésus promenait sur cette foule un regard de compassion, et sa compassion allait plus haut qu'à leur faim corporelle. **Donnez-leur vous-mêmes à manger,** leur dit-il. D'après S. Jean, c'est Jésus qui aurait pris lui-même l'initiative. **Où achèterons nous des pains afin que tout ce monde ait à manger ?** Dans l'une et l'autre version, Jésus veut élever leur amour à la hauteur du sien.

Hilar. in Matth.  
c. 14. n. 10.

v. 13.

Luc. VI. 5.

« Jésus, à ce moment, dit S. Grégoire, pensait à tous les peuples qu'il voulait nourrir par le ministère de ses Apôtres... Et, en effet, quel aliment ce fut pour les peuples que les Épîtres de Pierre, de Paul ! »

De esurientibus populis dicitur. Gregor. Moral. I. 4. n. 27.  
Ib. I. 27. n. 22.

Les Apôtres s'étonnent : la chose est impossible. « Ils n'avaient pas encore reçu, dit S. Hilaire, le pouvoir de consacrer et de distribuer pour la vie éternelle le pain céleste. »

Hilar. in Matth.  
c. 14. n. 10.

Jésus interroge Philippe. C'est cet Apôtre qui devait un jour lui dire : *Faites-nous voir le Père.* « Il aimait à apprendre et il questionnait volontiers, dit S. Cyrille, mais il n'était pas encore bien avancé dans la science des choses divines. » « Jésus savait quels étaient ceux de ses disciples qui avaient le plus besoin d'être instruits. » S. Jean fait remarquer expressément qu'il **disait cela pour le tenter, sachant lui-même ce qu'il avait à faire.** « Par la réponse que devait lui faire Philippe, il voulait lui prouver combien sa foi envers sa puissance créatrice était encore incomplète. »

Cyrril. in Joan. h. 1.

Chrys. ut supr.

Luc. VI. 6.

**Philippe répondit : Quand on achèterait du pain pour deux cents deniers, cela ne suffirait pas pour que chacun en eût un morceau.** Le Sauveur voulait frapper les esprits par la grandeur du miracle. Il voulait que tous ses disciples eussent la volonté de nourrir toutes les âmes. « Il voulait que quand il s'agit de faire le bien, dit S. Cyrille, un chrétien ne se laissât effrayer par

Alcuin.  
DIFFICULTÉ

Luc. VI. 7.

rien ; » « mais qu'en même temps, dit S. Augustin, il sut avouer son ignorance sur les moyens, » reconnaître qu'il ne peut rien faire que par son Maître.

« Les disciples qui étaient avec J.-C., souffrant eux-mêmes de la faim, auraient voulu rassasier cette foule, mais ils n'en avaient pas le moyen... Jésus, lui, voit la foule, il voit sa détresse, et dans une miséricorde infinie il la nourrit toute entière : il le fait non pas seulement parce qu'il est bon, mais aussi parce qu'il a la puissance. Car que servirait la bonté si elle n'était accompagnée de la puissance ? » Quelle joie c'était pour Jésus, quand il se voyait en face de tels besoins, d'avoir en lui une puissance infinie !

**L'un des disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons.** « Il s'élève déjà davantage dans sa foi, dit S. Jean Chrysostôme : il se rappelle peut-être le miracle par lequel Elisée avait nourri cent hommes avec vingt pains d'orge. Et cependant sa foi n'arrive pas à toute la hauteur qu'elle devrait avoir : elle demeure encore trop faible, c'est pourquoi il ajoute : **Qu'est cela pour une si grande multitude ?** »

**Et Jésus leur dit : Faites-les asseoir.** Jésus associe ses Apôtres à son miracle comme il les associera plus tard à la distribution de ses dons.

Avec quelle assurance il leur dit cette parole ! « Il les fait asseoir pour manger, dit S. Jean Chrysostôme, comme si la nourriture était déjà sur place. N'est-il pas *celui qui appelle les choses qui ne sont pas encore comme si elles existaient déjà ?* Les Apôtres croient à sa parole et ils s'empressent de faire ranger cette foule. » Jésus fait asseoir ces hommes comme le maître fait asseoir ses disciples. « Il voulait nourrir les âmes en même temps que les corps. »

**Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu ; et environ cinq mille hommes s'y assirent.**

S. Marc, aussi bien que S. Jean, a noté avec complaisance l'aspect riant de cette scène, cette verdure qui annonçait une fête du printemps, et le coup d'œil gracieux qu'offrait cette foule **rangée par cinquantaines et par centaines.**

**Jésus prit les cinq pains et les poissons ; élevant les yeux au ciel (Marc, VI. 41), il rendit grâces...** « Il n'avait pas prié avant de guérir le paralytique, avant de ressusciter des morts, avant d'apaiser la tempête, avant d'accomplir de plus grands miracles que celui-ci. Il nous montrait alors qu'il agissait dans une puissance souveraine, et qu'il était égal à son Père. Il prie dans ce moment et il rend grâces, afin de nous apprendre à rendre grâces à Dieu toutes les fois que nous prenons notre nourriture, » et surtout quand nous prenons la nourriture qui était figurée dans le miracle présent. Jésus rend grâces comme devait le faire le chef

Cyrill. nt supr.

Aug. Tr. 21 in Joan.  
n. 3.

Aug. ib.

UNE MODESTE  
RESSOURCEChrys. Homil. 42  
in Joan. n. 2.

LES ORDRES DE JÉSUS

Chrys. ib.

id. Homil. 49  
in Matth. n. 2.

LA BÉNÉDICTION

ib.

v. 8. 1.

IV. Reg. 1  
42.

Joan. 7.

v. 10.

v. 10.

v. 11.



de famille, notamment au repas de la Pâque : Jésus commençait une Pâque nouvelle.

Ce regard levé vers le ciel nous dit les pensées qui, sans cesse, animaient Jésus, et la source de toutes les bénédictions qu'il répandra sur la terre. Si nous voulons, comme lui, dans toutes nos entreprises, regarder le ciel, toutes nos ressources se multiplieront d'une façon merveilleuse.

**Il les bénit...** La bénédiction du Christ va produire des effets merveilleux ; les effets que produira une bénédiction donnée dans un moment plus solennel seront plus merveilleux encore.

**Et ayant rompu les pains, il les donna à ses disciples, afin qu'ils les distribuassent au peuple : il fit de même pour les deux poissons...** Il distribue lui-même la nourriture multipliée, en véritable père de famille. Il associe ses Apôtres à cette distribution. « Dans leurs mains, ces pains deviennent comme des sources d'eau vive. »

**Et tous en mangèrent à leur faim.** « En voulant que tout fut mis en commun, et que tous y participassent également, Jésus nous enseignait l'humilité, la tempérance et la charité. »

**Et Jésus dit à ses Apôtres : Recueillez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde.**

**Et les ayant ramassés, ils emplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des pains d'orge, après que tous en eurent mangé.** C'était l'usage pour les Juifs en voyage de porter avec eux une corbeille où l'on gardait ses provisions : il semble que, dans cette circonstance, les Apôtres se soient servis chacun de leur corbeille.

Jésus veut qu'il y ait des restes, « afin de mieux attester la réalité du miracle ; » et sans doute aussi afin de montrer avec quelle surabondance Dieu agit dans toutes ses œuvres.

« La manne, qui avait été donnée au peuple dans le désert, était recueillie suivant les besoins de chacun, le reste était mangé par les vers. Elie avait donné à la veuve de Sarepta ce qui était nécessaire à ses besoins. Jésus, agissant en maître, donne sa nourriture en surabondance. »

« Cette surabondance, dit S. Cyrille, avait aussi pour but de nous apprendre la surabondance qui se fera dans les mains habituées à donner aux pauvres. »

« Et j'admire, dit S. Jean Chrysostôme, non pas seulement cette abondance, mais cette mesure dans l'abondance : il reste juste de quoi remplir les corbeilles des douze Apôtres. Il y a là une prescience et une puissance admirables. »

Ce sont les Apôtres qui sont chargés de recueillir ces restes. « Le miracle devait demeurer plus profondément gravé dans leur esprit ; et de fait, pendant que la foule mobile se laisse aller vite à d'autres impressions, nous voyons les Apôtres conserver un sou-

LA DISTRIBUTION

ib. n. 3.

ib.

LES RESTES

ib.

Theophyl. in Marc.

Cyrill. h. I. Joan.

Chrys. ut supr.

ib.

venir profond de ce miracle. » Les quatre Évangélistes se plaisent à en faire le récit, Jean lui-même qui rarement redit ce qui a été dit par les autres, mais qui tenait à rapporter le discours auquel donna lieu la multiplication des pains.

Ce sont les Apôtres qui recueillent ces restes : ce sont eux qui doivent nourrir le monde de la surabondance de J.-C.. « Et les restes recueillis remplissent les corbeilles des Apôtres, symboles de la richesse qui demeurera en leur âme après qu'ils auront nourri le monde du pain de l'immortalité. »

Cyrill. ut supr.

ADMIRATION  
DE LA FOULE.

Tous ces hommes, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : C'est là vraiment le Prophète qui doit venir. Il avait été dit à Moïse : *Je susciterai un Prophète qui te sera semblable.* Et Jésus, en effet, était Prophète. « Il avait été avec tous les Prophètes qui avaient annoncé l'avenir : aucun Prophète n'avait prophétisé qu'avec le Verbe de Dieu ; et voici que le Verbe de Dieu était devenu Prophète lui-même. Il était Prophète quand il annonçait la vie éternelle. Et il était plus qu'un Prophète : il était le roi des Prophètes, le sanctificateur des Prophètes, celui qui venait donner aux prophéties leur accomplissement. » Et il semblait qu'il était le Prophète annoncé à Moïse et qui devait, comme Moïse, se mettre à la tête du peuple de Dieu ; car il avait fait un miracle semblable à celui de Moïse : il avait nourri le peuple dans le désert avec un pain miraculeux. C'est pourquoi on voulait le faire roi. Joan. VI

Aug. Tr. 24 in Joan.  
n. 7.

Cependant Jésus, par son miracle, accomplissait une œuvre plus grande que s'il avait fondé un royaume terrestre. D'abord il révélait Dieu et le vrai caractère de ses œuvres. « Parce que Dieu était invisible et souvent oublié, et que les miracles continuels par lesquels il gouverne le monde n'excitent plus l'attention à cause de leur continuité même, par exemple les œuvres étonnantes qu'il accomplit dans la germination des plantes, Dieu s'est réservé d'accomplir certaines œuvres en dehors du cours ordinaire des choses, afin d'exciter l'admiration de ceux qui n'admirent plus les merveilles quotidiennes. Gouverner l'univers est une œuvre plus grande que de nourrir cinq mille hommes avec cinq pains, et cependant personne ne s'arrête à admirer cette œuvre. Les hommes admirent une chose non parce qu'elle est plus grande, mais parce qu'elle est plus rare. Celui qui nourrit véritablement le monde, c'est celui qui, avec quelques semences, produit les moissons. Et c'est celui qui multiplie les moissons qui a multiplié les pains, afin que notre esprit s'élevât à la pensée du Dieu invisible qui produit de si grandes choses. »

L'ŒUVRE DE J.-C.  
PLUS GRANDE QUE CE  
QUE VOIT LA FOULE

Aug. ut supr. n. 1.

En nous révélant son Père et ses œuvres, Jésus, dans ses miracles, se révèle aussi à nous et nous révèle les œuvres qu'il accomplit. « Les miracles de J.-C. ont leur langage, si on veut le comprendre, dit S. Augustin : car J.-C. est le Verbe, et tout acte du Verbe est

une parole. Tout miracle a sa beauté, sa grandeur, son caractère divin, et de plus il a son sens caché... Quand nous voyons une belle écriture, nous ne nous arrêtons pas à la beauté des caractères, mais nous voulons aller au sens de cette écriture, de même il nous faut aller au sens des miracles... Interrogeons donc les miracles pour savoir ce qu'ils disent du Christ. » Ce miracle de la multiplication des pains nous dira de grandes choses du Christ, et bientôt il nous les expliquera lui-même.

ib. n. 2.

Nous pouvons comprendre au seul aspect du miracle que J.-C. n'est pas un prophète semblable à Moïse, mais qu'il vient pour consommer l'œuvre commencée par Moïse. « Ces cinq pains, dit S. Augustin, ne représentent-ils pas les cinq livres de Moïse ? L'orge a une enveloppe très dure et il faut un effort pour la séparer de sa moëlle. Il en est de même de la lettre de l'Ancien Testament : elle nourrit et rassasie quand on sait la dépouiller de son écorce... Ce jeune homme qui porte ces pains n'est-il pas le peuple d'Israël ? il les portait avec une intelligence d'enfant et il ne savait pas s'en nourrir. » « Qu'était la Loi malgré toutes ses richesses, quand on regarde le nombre des âmes qui avaient besoin d'être rassasiées dans le monde entier, quand on sait quelle faim les dévorait ? Ne fallait-il pas dire : Qu'est cela pour une si grande multitude ? jusqu'à ce que vint celui qui nous a appris à entrer dans le sens de la Loi. » « Il est venu, celui qui était annoncé par ces mystères. Il a rompu les pains, et en les rompant, il les a multipliés. Ces livres de Moïse, que de livres ils ont créés ! Mais le voile qui couvrait les yeux de ce peuple n'avait pas encore été enlevé ; cette ignorance est constatée par les questions que le Sauveur fait à ses disciples. »

ib. n. 5.

Beda. In Marc.

Aug. ut supr.

« C'est au soir que Jésus nourrit cette foule : c'est au soir de sa vie qu'il nous donnera la nourriture de nos âmes, et il continuera encore à nous la donner au déclin du siècle. » Plus que cette foule nous pourrions jouir des bienfaits du Christ. « Nous avons goûté la nourriture véritable, nous qui avons pu parvenir jusqu'à la moëlle de l'orge. »

Beda. In Marc.

Aug. ut supr. n. 6.

« Ces deux poissons qui viennent s'ajouter au pain, dit S. Cyrille, ne représentent-ils pas cette nourriture plus délicate du Nouveau Testament qui est contenue dans les Évangiles et les écrits des Apôtres ? C'est en ajoutant aux choses anciennes les choses nouvelles que J.-C. nourrit les âmes pour la vie éternelle. »

Cyrill. h. l. Joan.

**J.-C. marche sur les eaux.**ENTHOUSIASME  
DE LA FOULE

Après le miracle éclatant de la multiplication des pains, la foule était dans un grand enthousiasme : elle voyait en Jésus le Prophète qui devait venir dans le monde, semblable à Moïse, le Prophète annoncé par Balaam, qui devait écraser les oppresseurs d'Israël. Elle formait le projet de se saisir de lui pour le proclamer roi.

Mem. XII  
17.

Joan. VI.

LES PENSÉES DE JÉSUS

« Mais celui autour de qui s'étaient réunis des signes si éclatants, dit S. Jean Chrysostôme, les Anges, l'étoile, le Père céleste proclamant sa filiation divine, l'Esprit S<sup>t</sup> se reposant sur lui, les Prophètes l'annonçant longtemps à l'avance. celui-là n'avait accepté pour lui que les choses les plus humbles : sa mère, sa maison, sa ville. son enfance, son vêtement, tout était pauvre. Et il avait fait cela pour que sa puissance apparût plus complète ; il avait fait cela pour nous apprendre à mépriser les honneurs de la vie présente. Nous sommes appelés à une gloire devant laquelle toute gloire humaine n'est que dérision, à des richesses devant lesquelles toutes les richesses de la vie présente ne sont que misère, à une vie devant laquelle la vie présente n'est que mort. Tout cela passe comme l'herbe, et si ces choses étaient durables, elles ne nous seraient pas moins nuisibles. car elles nous rendent esclaves, non d'un maître, mais de mille. Combien il est meilleur d'être libre !... Si vous voulez aimer la gloire, aimez-la donc immortelle. »

Chrys. Homil. 42  
in Joan. n. 4. et 5.

Mais pourquoi dans ce moment refusait-il la royauté ? « N'était-il pas roi ? Oui. il était roi, mais il n'était pas un roi qui pût être proclamé tel par les hommes. C'était un roi qui apportait son royaume aux hommes au lieu de le recevoir d'eux. Celui à qui nous disons tous les jours : *Que votre règne arrive*, venait pour régner. Son royaume a été prédit par les Prophètes. Ce royaume se forme tous les jours : il est réuni, formé, acheté par le sang du Christ ; et il apparaîtra dans sa splendeur quand, après le jugement auquel il présidera, apparaîtra la gloire des saints, quand il dira à ses élus : *Venez, possédez le royaume qui*

*vous a été préparé dès le commencement du monde..., et quand il remettra le royaume entre les mains de son Père... Mais avant d'entrer dans son royaume, il fallait qu'il fût jugé et qu'il jugeât lui-même. Ceux qui voulaient aujourd'hui le faire roi lui faisaient donc une véritable violence... Vous aimez la grandeur, leur disait-il, vous aurez la grandeur, mais suivez-moi par l'humilité... Aujourd'hui donc, après avoir nourri ce peuple, il fuit dans la montagne... Un jour encore il devait s'élever dans les hauteurs, pénétrant comme le grand prêtre à l'intérieur du voile, le peuple demeurant dehors. » Il nourrira les siens et il s'élèvera ; voilà l'histoire de toute sa vie.*

Pavit et ascendit.  
Aug. Tr. 25 in Joau.  
n. 2, 3, 4. trad. abrég.

Les Apôtres eux-mêmes partageaient les sentiments de cette foule : il n'avaient pas compris ce qu'il y avait de grandeur divine et de promesses surnaturelles dans le miracle de la multiplication des pains : **leur cœur était aveuglé**, nous dit S. Marc. N'allaient-ils pas être eux-mêmes gagnés par l'enthousiasme désordonné de la foule ? Aussi **il leur ordonne de s'embarquer, leur donnant rendez-vous à Bethsaïde, auprès de Capharnaüm, pendant qu'il renverrait le peuple.**

Beda.

**Et ayant congédié le peuple, il s'en alla dans la montagne pour y prier.**

Dans cette séparation si brusque, J.-C nous donne des leçons qu'il nous faut recueillir. « Il s'en va dans la montagne, dit S. Jean Chrysostôme, pour nous apprendre combien le désert et la solitude sont favorables aux entretiens avec Dieu. La solitude est la mère de la paix, le port du repos où nous trouvons la délivrance de tous les troubles. »

Par tout ce qui suit, il est évident que ce départ est symbolique, dit S. Augustin. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, se défendre de l'empressement de ces hommes, puisque dès le lendemain il se retrouvait au milieu d'eux. Ce départ dans la montagne figurait le départ dans le ciel que devait un jour accomplir le premier né d'entre les morts, afin d'y intercéder pour nous.

Aug. Tr. 25 in Joau.  
n. 2.

LES APOTRES  
DANS LA BARQUE

Et pendant ce temps, ses disciples, comme abandonnés de lui et livrés à la merci des éléments, accomplissaient un voyage qui paraissait plein de périls. « Pendant que le grand pontife est en prière, la barque des Apôtres qui représente l'Église, est battue par les flots. » « Elle peut être battue par les flots, mais parce que le Christ prie, elle ne peut pas être submergée. »

id. ib. n. 5.  
Id. in App. serm. 72.  
n. 2.

« Il prie, non qu'il eût besoin pour lui de quoi que ce fût, car il était Dieu, mais il prie pour nous en sa qualité de prince de ses prêtres. » Il avait prié avant de constituer le collège des douze ; il prie, car il va faire faire un grand pas à son Église en lui promettant l'Eucharistie qui déjà a été figurée par le miracle de la multiplication des pains.

Cyrl. Cat. Corder.

Il veut nous montrer quels seront dans la suite des siècles ses

rapports et sa sollicitude à l'égard de ceux qui sont à lui. Il semble s'être éloigné de ses Apôtres ; et cependant il leur est présent d'esprit et de cœur, et il veille sur eux. Ainsi fera-t-il à l'égard de tous ceux qui sont à lui ; il sera toujours proche d'eux bien qu'éloigné de corps, et il fera servir à leur bien tout ce qui leur paraîtra contraire.

Chrys. Homil. 43  
in Joann. n. 2.

« Déjà ils s'étaient trouvés au milieu de la tempête, mais il était avec eux dans la barque ; cette nuit il seront encore dans la tourmente, et il sera loin d'eux : il les amène peu à peu à des dispositions plus hautes, à un courage plus grand. » « Et à ceux à qui il veut confier le gouvernement du monde il donne des signes particuliers, comme la transfiguration, les apparitions après sa résurrection, ce miracle en mer. »

Chrys. Homil. 50  
in Matth. n. 1.

Id. Homil. 43 in Joann.  
n. 1.

**Le soir étant donc venu, la barque se trouvait au milieu de la mer, et Jésus était seul à terre.**

Marc. VI.

Telle est la situation où nous nous trouverons souvent. « Il n'y a personne, dit S. Augustin, qui dans la vie présente ne soit voyageur, bien que peut-être tous ne désirent pas de retourner dans la patrie. Que de tempêtes nous rencontrons dans ce voyage, et c'est pourquoi il faut que nous soyons dans la barque. »

Aug. serm. 75. n. 2.

« L'Église est sur la mer de la vie présente comme une nef voyageuse, qui apporte des marchandises de bien loin. Qu'y a-t-il de plus exotique sur notre terre que la rémission des péchés par la pénitence et le royaume des cieux ? »

In opp. op. S. Aug.  
serm. 76. n. 9.

Cette barque qui porte les disciples du Sauveur peut être ballottée par la tempête, mais elle est sûre, elle reçoit le Christ et elle ne peut faire naufrage.

#### LA TEMPÊTE

**Pendant la mer commençait à s'enfler, à cause d'un grand vent qui soufflait.**

Joan. VI.

**Le vent était contraire et ils avaient beaucoup de peine à ramer.** La nuit s'était faite ténébreuse. « A mesure que le monde s'avance vers sa fin, dit S. Augustin, les erreurs vont croissant, les terreurs se multiplient, l'iniquité s'augmente et aussi l'infidélité. La charité, qui, au témoignage de S. Jean, est une lumière, s'est affaiblie ; les ténèbres des haines mutuelles deviennent toujours plus profondes. Ce vent, cette tempête, ce sont les clameurs des méchants ; et ce qui augmente la terreur, Jésus n'est pas là, au moins, il n'apparaît pas. » « Alors l'Église pousse le cri du Psalmiste : *Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré bien loin de nous ? Vous semblez, dans la tribulation, au moment où il faudrait nous secourir, nous oublier.* Et le Psalmiste disait aussi le cri de triomphe de l'ennemi voyant l'Église abandonnée : *Le Seigneur a oublié, il a détourné son visage pour ne pas voir jusqu'à la fin.* La vérité est que le Seigneur n'oublie pas ceux qui espèrent en lui ; il veut à son service des âmes vaillantes, il contemple avec amour ceux qui travaillent et rament avec courage,

Marc. VI.

Aug. Tr. 25 in Joann.  
n. 5 et 6.

Ps. 101.

ib. v. 11.

et c'est lui-même qui leur donne leur grand courage ; c'est ainsi que l'Évangéliste représentait le Sauveur assistant de loin aux efforts de ses Apôtres ; il les vit qui ramaient péniblement.

Beda. in Marc.

Et vers la quatrième veille de la nuit...

« Ces veilles empruntées aux usages militaires comprenaient une durée de trois heures. On était donc vers la fin de la nuit, vers trois heures du matin. Ce détail, nous dit S. Jérôme, nous fait comprendre que le secours du Sauveur nous viendra éclatant à la fin des siècles, et que jusque-là nous serons exposés au danger. »

Hieron. b l. Matth.

« Chaque veille, dit Origène, a sa lutte particulière, la lutte contre le démon, la lutte contre les fils du démon. »

Origen. in Matth.

Ils n'avaient parcouru, à forces de rames, que vingt-cinq ou trente stades... c'est-à-dire la moitié du trajet qu'ils avaient à faire, quand ils virent Jésus marchant sur les flots, proche du bateau...

L'APPARITION DE JÉSUS

ib.

Et il semblait qu'il voulait les dépasser.

Le voyant ainsi marcher sur la mer, ils crurent } que c'était un fantôme, et ils poussèrent un grand cri. « Souvent, c'est quand le dénouement est proche, dit S. Jean Chrysostôme, que Jésus laisse s'accumuler toutes les craintes. » Nous avons vu dans le cours de l'histoire, Jésus marcher sur les flots. « Il s'élève au-dessus de toutes les agitations et de toutes les enflures de la terre. Les calamités ont beau s'augmenter, avec des angoisses de toute sorte, Jésus passe dominant tout de sa figure divine. »

Chrys. Homil. 50  
in Matth. n. 1.

« Et cependant les tribulations deviennent telles que ceux qui croient en J.-C. prennent peur : ils prennent peur en le voyant mettre ainsi sous ses pieds, avec cette autorité, toutes les grandeurs de la terre. » Ils prennent peur en le voyant renoncer ainsi aux moyens humains.

Christo fluctus calcante, sæculi ambitiones et altitudines deprimente, expavescit Christianus. Aug. Tr. 25 in Joan. n. 6. et 7.

Ce n'est pas seulement l'Église, c'est chacun de nous qui a ses tempêtes. Quelles tempêtes nous avons rencontrées dans notre vie quand J.-C. n'était pas avec nous, tempêtes de l'orgueil, de la colère, de l'impureté ; tempêtes qui semblaient devoir engloutir notre foi et notre espérance !

« Le suprême danger, dit S. Augustin, se produit en l'absence de Jésus. Quand le Sauveur est-il absent ? Il a été dit : *Que le soleil ne se couche sur votre colère*. Il est un soleil qui ne doit jamais disparaître de notre horizon : c'est celui qui répand la lumière de la justice et de la sagesse : l'âme cesse de le voir quand elle se laisse envahir par les orages de la passion : toute âme d'où le Christ est absent est dans le trouble, l'agitation, exposée à être submergée par la passion. »

Aug. serm. 75. n. 5.

Que faut-il faire dans ces moments ? D'abord « demeurez dans la barque : c'est la barque du Christ, c'est la barque qui porte les

ib. 4. Apôtres. » Dites : Je ne veux pas m'éloigner de l'Eglise du Christ.

Ramez autant que vous le pourrez.

« Mais il vient un moment où tous les efforts paraissent inutiles ; le navire ne gouverne plus, les voiles elles-mêmes sont un danger, alors il vous reste à invoquer Dieu. »

ib. 4.

« Ne cessez pas dans ces moments terribles de faire effort, en regardant vers les rivages de l'éternité, et d'invoquer Dieu. Si quelqu'un dit : Dieu ne s'occupe plus de moi, ni de mes péchés, celui-là se laisse emporter par la tempête, il est perdu. »

ib 6.

Ce ne sont pas seulement les tempêtes causées par les puissances ennemies qu'il faut craindre : ce sont aussi les désordres causés par la prospérité. « C'est le fait d'une grande vertu de lutter avec le bonheur, de ne point se laisser tromper et rompre par le bonheur. »

id. serm. 76. n. 9.

« Souvent ceux qui sont dans l'épreuve sont tentés de se croire abandonnés par la bonté divine ; et quand Jésus leur apparaît, c'est sous une forme vague, et il semble qu'il n'est pas venu pour eux. » Ou bien encore on le voit sous l'aspect d'une puissance surnaturelle, infiniment élevée au-dessus de l'humanité ; on ne voit pas en lui le Sauveur.

Beda. Expos.  
in Marc.

IL RASSURE  
SES DISCIPLES

Et Jésus leur parla aussitôt et leur dit : **Ayez confiance, c'est moi, ne craignez pas.** Ils ne pouvaient se méprendre au son de cette voix qui tant de fois leur avait été au cœur. *C'est moi!* « Cette parole leur rappelait celle qui avait été dite à Moïse dans le désert : *Je suis celui qui suis.* » C'était à la fois une parole d'autorité et une parole de bonté.

v. 28.

Origen. in Matth.

« Et nous au milieu des tempêtes de la vie, sachons écouter, dit Théophylacte ; le Christ est là, il demeure, il est fidèle. Il n'apparaît pas dès le commencement, il se fait attendre afin de nous faire sentir notre faiblesse, et quand nous nous voyons destitués de tout secours humain, il apparaît. » *C'est moi,* nous dit-il, et l'accent de cette voix nous fait sentir qu'il est venu pour nous. « Et quand il fait sentir ainsi dans notre cœur, par son amour, la grâce de sa présence, toutes les tempêtes, soulevées par les vices ou les esprits mauvais, s'apaisent aussitôt. »

Theophyl. in Joan.

Beda. exposit.  
in Marc.

PIERRE  
MARCHÉ SUR LES EAUX

Pierre prenant la parole, lui dit : **Maître, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux.** Il se rappelait peut-être la parole du Prophète : *Lorsque vous marcherez au milieu des eaux, je serai avec vous.* « C'est son amour qui le fait parler dans ce moment, dit S. Jean Chrysostôme, comme c'est son amour qui le fera se jeter à la mer pour être plus tôt près de Jésus, dans la pêche miraculeuse qui suivit la Résurrection. Aujourd'hui il ne veut rien faire sans son ordre : c'est pourquoi il lui dit : *Si c'est vous, ordonnez...* Il y a là une preuve de sa foi en même temps que de son amour : il croit que Jésus peut non seule-

Matth. 27.  
28.

Is. XLIII.



ment marcher sur les eaux, mais qu'il peut donner ce pouvoir à d'autres. »

Chrys. ut supr.

**Et Jésus lui dit : Viens. Et descendant de la barque, il marchait sur les eaux pour venir jusqu'à Jésus.** Toutes les fois que nous voudrions aller à Jésus, nous pourrions aller à lui en marchant sur les éléments soulevés.

**Pendant, Pierre voyant le grand vent, eut peur.** « Il nous arrive souvent après avoir bravé de grandes difficultés de nous laisser arrêter par de moindres. Pierre n'avait pas eu peur des flots, il a peur du vent et cela quand il est près de Jésus. Mais pour être vraiment près de Jésus, il faut s'approcher de lui non par une présence corporelle, il faut s'approcher de lui par la foi. »

Chrys. ib.

**Et comme il commençait à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez moi.** « Cette crainte de Pierre, dit S. Jean Chrysostôme, montre bien la différence qui existe entre le Maître et le disciple ; et cette défaillance de Pierre empêchera l'envie d'éclorre dans le cœur des autres Apôtres, devant le privilège singulier qui lui a été concédé, cette envie qui se traduit si violente quand les deux fils de Zébédée réclamèrent la première place auprès de Jésus. Les Apôtres n'avaient pas encore reçu l'Esprit-S' : plus tard, quand ils auront reçu l'Esprit-S', ils reconnaîtront partout la primauté de Pierre. »

SON ÉPOUVANTE

**Et Jésus lui tendant la main, lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?** « Il aurait pu commander au vent de s'apaiser, mais il voulait fortifier la foi de son Apôtre : ce n'est pas la tempête, c'est notre manque de foi qui est cause de notre perte. Lui prenant la main et laissant le vent souffler, il le ramena à la barque, comme l'oiseau tombé du nid, avant qu'il ait pris une force suffisante, y est ramené par sa mère. » « Il faut qu'il comprenne, dit S. Jérôme, que c'est uniquement par la puissance du Sauveur qu'il a échappé au danger. »

ib.  
LE SECOURS DE JÉSUS

ib.

Nous trouvons dans cette scène une annonce de ce qui se passera à la Passion du Sauveur, dans un an, à peu près jour pour jour, quand ce peuple qui voulait le faire roi réclamera sa mort, ne voulant avoir d'autre roi que César. « Seul des Apôtres, dit S. Hilaire, Pierre descend aujourd'hui au milieu des flots, comme au jour de la Passion il ira seul au milieu des dangers qui environnent le Sauveur. Mais sa crainte subite d'aujourd'hui présage la crainte qui au jour de la Passion l'amènera au reniement, et le cri d'aujourd'hui est déjà le gémissement de sa pénitence ; il reconnut sa faute avant que Jésus eût achevé cette Passion qui devait être l'expiation de tous nos péchés. »

Hieron. h. l. Matth.

« Pourquoi Jésus permit-il qu'il eût cette défaillance et qu'il ne s'approchât de lui que grâce à l'appui qu'il lui prêta ? Jésus domptant les agitations et les tempêtes du siècle, souffrant pour les

péchés des hommes, devait accomplir cette œuvre seul. Il fallait que Pierre fut racheté par lui avant de s'associer par le martyre à sa Passion. »

Hilar. c. 11 in Matth.  
n. 15 et 16.

**APAISEMENT  
DE LA TEMPÊTE**

Et quand ils furent montés dans dans la barque, tout à coup le vent cessa. « Cette fois, Jésus ne parle pas à la mer, il ne la menace plus ; il manifeste sa puissance avec plus d'autorité. »

Matth. v. 1

Chrys. ut supr.

Et ceux qui étaient dans la barque s'approchèrent de Jésus et l'adorèrent en lui disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. Et Jésus reçut cette adoration.

v. 33.

Et en un moment la barque fut au rivage.

Joan. VI. 21

« Il y a un trajet, dit Origène, que l'on ne peut faire qu'avec le Fils de Dieu ; c'est celui qui nous conduit du temps aux rivages stables de l'éternité. » « Et nous arrivons vite quand nous voulons avoir Jésus avec nous dans notre barque. »

Origen, in Matth.  
Theophyl. in Joan.

« Moïse avait traversé la Mer rouge, avec tout son peuple, à pied sec : il avait opéré ce miracle en serviteur de Dieu, par la puissance de la prière. Les eaux s'étaient retirées devant lui et devant le peuple qu'il conduisait. Jésus oblige la mer à porter au rivage la barque où il est avec ses disciples, et il fait cela non en serviteur qui prie, mais en maître qui ordonne. Il se montre vraiment le Dieu qui marche sur la mer comme sur un terrain solide, » et qui oblige les puissances ennemies à servir ses desseins.

Job. IX. 1

Anonym.  
In Cat. Græc. PP.

On toucha le rivage à la terre de Génésareth.

Matth. XII  
24.

Et les habitants de ce lieu ayant connu que c'était lui le firent savoir dans toute cette région ; et on lui présenta tous les malades.

v. 22.

**OPÉRÉS PAR LE  
CONTACT DE JÉSUS**

Et on lui demandait de toucher seulement la frange de son vêtement. Et tous ceux qui le touchèrent furent guéris.

v. 23.

« On ne lui demandait plus, dit S. Jean Chrysostôme, de venir dans les maisons, de toucher de la main les malades, de commander à la maladie ; avec une foi plus grande, et avec une manière de le traiter plus digne de lui, on obtenait toute guérison. C'était la guérison de cette hémorroïsse qui leur avait appris cette sagesse.

Le temps qui s'était écoulé depuis ce miracle n'avait pas affaibli leur foi ; il l'avait, au contraire, rendue plus grande et plus forte. »

Chrys. Homil. 50  
in Matth. n. 2.

**ACTION PERSISTANTE**

Devant ce miracle accompli par le contact de la robe de Jésus, le docteur qu'on peut appeler le docteur de l'Eucharistie, S. Jean Chrysostôme aime à se rappeler que nous pouvons encore maintenant toucher Jésus, non seulement à la frange de son vêtement, mais dans son corps lui-même, et non seulement le toucher, mais le manger et nous en rassasier. « Approchons-nous donc de

lui avec foi, malades que nous sommes. S'approcher avec foi, c'est s'approcher de lui comme si on le voyait. Vous n'entendez plus sa voix, mais il repose là, devant vous, et il vous parle par ses Evangélistes. »

« Croyez que nous célébrons maintenant la même cène que celle à laquelle il prit part avec ses Apôtres : la nôtre n'est point célébrée par l'homme et l'autre par le Christ, c'est le Christ qui célèbre l'une et l'autre. Quand le prêtre vous donne cette nourriture, ne voyez pas le prêtre, mais la main du Christ étendue vers vous. De même quand le prêtre baptise, ce n'est pas lui qui baptise, mais Dieu : celui qui adopte des enfants se présente en personne et ne confie pas sa tâche à des serviteurs. »

« Celui qui a donné le plus, qui s'est donné lui-même, a voulu nous donner son corps. Il nous a donné sa chair à manger, il s'est donné lui-même immolé. »

« Quelle excuse pourrions-nous invoquer si, nourris d'un tel aliment, nous péchions gravement ? Si, mangeant l'agneau, nous devenions des loups ? »

« Ce mystère nous veut exempts, non seulement de rapines, mais de la plus légère inimitié : c'est un mystère de paix. »

« Il ne souffre pas d'attache aux richesses, car si à cause de nous il n'a point voulu s'épargner, quel châtement ne mériterions-nous point si nous voulions épargner nos richesses et négliger notre âme ? »

« Dieu avait donné aux Juifs, en souvenir de ses bienfaits, des solennités annuelles : ici, c'est tous les jours, qu'il renouvelle pour vous ses mystères. »

« Ne rougissons plus de sa croix : il nous a donné une gloire incomparable dans ses mystères sacrés. Si je disais : Il a créé pour nous la terre et les cieux, envoyé les Anges et les Prophètes, je ne dirais rien de comparable à cette merveille. »

« Qu'aucun Judas n'aborde cette table. Ne nous contentons pas d'offrir de l'or pour ce sacrifice : offrons notre âme, pour laquelle le Christ a été immolé ; mais faisons en une âme d'or... Dieu n'a pas besoin de vases d'or, il veut des âmes, mais des âmes d'or. »

**Promesse de l'Eucharistie. — I. Le Fils de Dieu  
incarné vrai pain de vie.**

Le lendemain, la foule qui se tenait de l'autre côté de la mer, avait remarqué qu'il n'y avait pas plus d'une barque, et que Jésus ne s'était pas embarqué avec ses disciples, mais que ses disciples étaient partis seuls ;

Joan. VI. 22

Pendant il vint de Tibériade d'autres barques près du lieu où l'on avait mangé le pain après la prière du Seigneur.

v. 23.

La foule donc, voyant que Jésus n'était pas là, non plus que ses disciples, monta dans les barques et vint à Capharnaüm, cherchant Jésus.

v. 24.

Et l'ayant trouvé de l'autre côté de la mer, soupçonnant qu'un retour si prompt ne s'était pas accompli sans miracle, ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici ?

v. 25.

Jésus se trouvait dans la synagogue de Capharnaüm ; peut-être était-ce le jour du Sabbat.

Jésus, qui, la veille, fuyait cette foule qui voulait le proclamer roi, se laisse aujourd'hui aborder par elle. « Par cette conduite, il nous fait entendre qu'il a à nous dire des choses pleines de mystères... Après le miracle, voici l'instruction : après avoir nourri le corps il nourrira l'âme, si toutefois ils veulent comprendre ; et s'ils ne veulent point comprendre, nous recueillerons ce qu'ils ne prennent pas, afin que les morceaux ne soient point perdus. »

C'était sans doute à ce dessein, pour donner à son enseignement une plus grande solennité, qu'il les amène dans cette ville populeuse et dans la synagogue. S. Jean, qui nous a rapporté le discours de Jésus, remarque qu'il donna cet enseignement dans la synagogue de Capharnaüm, et parlant en docteur. « Qu'il parle donc, dit S. Augustin, et nous, sachons l'écouter. »

v. 66.

ib.

Jésus répondant comme toujours à la pensée intime de leurs cœurs plutôt qu'à la question qu'ils lui avaient faite, voulant leur montrer combien leurs pensées étaient basses, et les élever à la pensée des biens qu'il leur apportait, leur dit : Je vous le dis en vérité, vous me cherchez, non à cause des

APRÈS LE MIRACLE  
JÉSUS VEUT DONNER  
UN ENSEIGNEMENT

Aug. Tr. 25 in Joan.  
n. 9. et 10.

JÉSUS ANNONCE UNE  
NOURRITURE DE LA  
VIE ÉTERNELLE

v. 26. **signes que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger et que vous avez été rassasiés.**

Jésus avait fait des miracles, ces miracles étaient des *signes*, mais au lieu de s'élever à l'idée des choses qu'ils signifiaient, ils s'étaient arrêtés à ce qui n'était que symbole. Ils se figuraient sans doute que, comme Moïse, le Messie leur donnerait une nourriture qu'ils n'auraient qu'à accepter. **Et Jésus leur dit : Travaillez non pour une nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera.** Il y a une nourriture qui prépare à la vie éternelle. C'est le fils de l'homme qui la donne, mais elle exige le concours et le travail de l'homme : c'est là tout le sujet de ce discours.

v. 27.

Comme le cœur de l'homme doit tressaillir à cette annonce ! Ne plus consumer ses efforts en des travaux qui n'aboutissent à rien, diriger toute sa vie à la vie éternelle, rencontrer un aliment qui nourrit pour la vie éternelle, contribuer par son travail à l'efficacité de cet aliment, quelle joie et quel honneur pour l'homme !

Pour entrer en possession de cette nourriture, il faut s'élever au-dessus des appétits matériels, ne plus chercher Jésus par intérêt temporel. « Jésus, dit S. Hilaire, ne donnera cette nourriture qu'à ceux qui cherchent une nourriture qui ne passe pas. » Il faut entrer dans les pensées de Jésus, il faut chercher Jésus pour lui-même. « Et beaucoup, dit S. Augustin, ne cherchent Jésus que pour qu'il leur fasse du bien dans le temps... Combien peu cherchent Jésus pour lui-même ! » Ah ! si nous voulons chercher Jésus pour lui-même, entrer dans toutes ses pensées, le suivre partout où il voudra nous conduire, profiter de la nourriture qu'il nous a préparée, nous commencerons ici-bas la vie éternelle.

Hilar. de Triant.  
l. 1. n. 49.

Aug. ut supr. n. 10

v. 27.

· Cette nourriture, *c'est le Fils de l'homme qui vous la donnera*, le fils de l'homme **que le Père a marqué de son sceau.** « Marquer quelqu'un d'une empreinte, c'est le distinguer des autres, dit S. Augustin, lui donner quelque chose en propre ; et Jésus a ceci en propre de n'être pas perdu dans la masse de l'humanité, mais de pouvoir la sauver. »

SEUL IL POUVAIT  
LA DONNER

ib. n. 41.

Le miracle qu'il vient d'accomplir est un signe que Dieu leur donne pour leur prouver qu'il a été envoyé pour leur donner la nourriture dont leur âme a besoin, la nourriture qui prépare à la vie éternelle.

Mais cette empreinte qui est sur lui est plus que le caractère d'une mission temporelle. « Que faut-il qu'il soit, dit S. Cyrille, celui qui promet aux hommes du pain, et un pain conduisant à la vie éternelle ? » « Pour que le fils de l'homme pût donner la nourriture de la vie éternelle, dit S. Hilaire, il fallait que cette empreinte dont il parle fut la plénitude en lui des perfections divines, et du caractère de son Père. » « Il ignore le grand mys-

Cyrril. in Joann.  
l. 3. c. 5.

Hilar. ut supr. n. 44.

ib. n. 42.

tère de notre salut celui qui ne sait pas que le fils de l'homme, donnant une nourriture qui prépare à la vie éternelle, a été marqué par le Père de son propre caractère. » S. Irénée se servait de l'Eucharistie pour prouver la réalité de l'humanité en J.-C.. S. Hilaire s'en servait à son tour un siècle et demi plus tard pour prouver la divinité du Sauveur. « N.-S., dit S. Hilaire, exposant le mystère de son incarnation et de sa divinité, résume là toute la doctrine qui constitue l'objet de notre foi et de notre espérance, afin que nous recherchions non la nourriture qui périt, mais la nourriture de la vie éternelle, pour que nous nous souvenions que cette nourriture nous est donnée par le Fils de l'homme, et aussi pour que nous connaissions l'empreinte de Dieu en lui.

ib.

Pour entrer en possession de cette nourriture il faut agir. **Ils lui dirent donc: Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu ?**

v. 21.

**Et Jésus répondit: l'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.** « Croire en lui, c'est manger le pain de vie. » C'est par la foi que nous accueillons en nos âmes et que nous faisons descendre en notre vie le fils de Dieu devenant le fils de l'homme, et qu'il devient pour nous une nourriture; tous les Pères sont unanimes pour reconnaître cette vérité dans la première partie du discours du Sauveur. C'est par la foi que nous accueillons le Verbe incarné nous donnant sa chair en nourriture: voilà l'autre vérité que les Pères trouvent dans la seconde partie du discours de Jésus (1). Il ne s'agit plus d'accomplir des œuvres humaines: si parfaites qu'elles soient, elles ne peuvent nous conduire à la vie éternelle. Pour arriver à la vie éternelle, il faut accueillir celui qui est la vie; et pour cela il faut croire en lui, il faut lui ouvrir son âme afin de le recevoir avec tout ce qu'il y a en lui. « Il ne s'agit plus donc d'ouvrir la bouche, dit S. Augustin; croyez et vous avez mangé. » Croire en celui que Dieu a envoyé est une grande œuvre qui exige le concours de toutes facultés de l'homme; mais c'est plus qu'une œuvre humaine, c'est une œuvre divine, divine non seulement à cause de l'objet qu'elle atteint, elle est divine à cause de l'action de Dieu dans le mouvement de la foi. *Voici l'œuvre de Dieu...*

v. 22.

C'est une œuvre: « Le Sauveur l'appelle positivement une œuvre, et il ne la sépare pas des œuvres; car il s'agit ici, dit S. Augustin, de la foi qui agit par l'amour. »

id. ib.

Les Juifs comprennent que Jésus réclame la foi en lui comme

---

(1) Sur ce point, il faut le reconnaître, il y a en quelques Pères, v. g. Origène, in *Levit.* VII. 5., Athanas., *ad Serapion.* IV. 19. des expressions ambiguës; mais la plupart, v. g. Ignat. m., *ad Ephes.* 20, Irénée, *adv. Hær.* IV, 28, 5., Tertull., *de Orat.* 6, Cyprian., *de orat. domin.* 18, etc., sont si formels, que l'on peut déclarer leur sentiment unanime.

Aug. Tr. 26 in Joann.  
n. 1.

CONDITION POUR  
RECEVOIR CETTE NOUR-  
RITURE, LA FOI

Crede et manducasti.  
Aug. Tr. 25. n. 12.

dans le Messie attendu depuis si longtemps. Ils lui dirent : **Quel est donc le miracle que vous nous donnez comme signe, pour que nous voyions et que nous croyions en vous ?**

LES JUIFS RÉCLAMENT  
UN SIGNE

1. 20. **Quelle est votre œuvre ?**

Nos pères ont mangé la manne dans le désert selon qu'il est écrit : **Il leur a donné à manger un pain venant du ciel.** Sans doute Jésus avait nourri cinq mille hommes dans le désert avec cinq pains, mais Moïse avait nourri pendant quarante ans dans le désert six cent mille hommes avec un pain qui n'était pas de la terre ; le miracle de Jésus demeurait bien inférieur à celui de Moïse. Moïse étant le type du Messie, celui-ci devait renouveler les miracles de Moïse avec plus d'éclat encore. « Tel a été le premier rédempteur, tel sera le rédempteur suprême : le premier fit descendre la manne, le second fera de même : voilà ce que se disaient les Juifs. » Jésus aurait pu leur rappeler l'aisance avec laquelle il avait accompli son miracle. « Il n'avait pas eu besoin, comme Moïse, de prier ; il avait tout fait par lui-même ; mais il n'a qu'un souci, celui de les amener à la nourriture spirituelle qu'il prépare. »

Midrach Kohelah  
ap. Lightfoot

Chrys. Homil. 45.  
in Joan. n. 2.

1. 21. **Il leur dit donc : En vérité, en vérité je vous le dis : ce n'est pas Moïse qui vous donne le pain du ciel, c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel.**

JÉSUS DONNE LE VRAI  
PAIN DU CIEL

1. 22. **Le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde.** « Vous avez à l'égard de Dieu des idées trop étroites : le pain qui vient vraiment de Dieu ne peut être celui qui a nourri seulement un peuple ; ce pain ne pouvait être qu'une figure : le pain qui vient de Dieu doit nourrir le monde entier. »

Cyrril. in Joan. 1. 3.  
c. 3.

1. 23. **Devant cette affirmation si nette de Jésus, ses auditeurs sont séduits : ils commencent à comprendre que le temps de figures est passé, que les réalités annoncées seront bien meilleures. En face de cette perspective d'un pain de Dieu venant du ciel et donnant la vie au monde, ils lui disent avec la même ingénuité que la Samaritaine : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain-là.**

1. 24. **Et Jésus enchérit : la manne et l'eau qui, dans le désert, étaient données aux Juifs, avaient une origine miraculeuse ; et cependant elles n'empêchaient pas la faim et la soif de revenir. Jésus affirme sa supériorité sur Moïse en donnant un pain et une eau après lesquels on n'aura plus ni faim, ni soif. Et il précise : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.** « Il promet-là, dit S. Cyrille, cette *Eulogie* qui garde de la corruption l'homme tout entier, et après laquelle on ne sent plus le besoin de nourriture, cette eau qui lave du péché par l'Esprit ou l'Esprit lui-même. Le corps sacré du Christ, se mêlant à nos corps, les garde dans l'incorruptibilité. Ce corps qui vivifie n'est pas un corps quelconque, c'est

LE PAIN QUI APAISE  
LA FAIM \*

ib. le corps de celui qui est la vie, ayant en lui toute la vertu du Verbe qui lui est uni : il est rempli de cette vertu par laquelle tous les êtres sont vivifiés et conservés dans leur existence. » « En se donnant comme le pain de vie, dit S. Jean Chrysostôme, il affirme sa divinité, car c'est à cause du Verbe divin que sa chair est vraiment une nourriture. » Oh ! ne plus souffrir de la faim et de la soif, sentir en soi la plénitude de la vie, quelle perspective ! Ou n'avoir faim et soif que pour trouver toujours plus de goût à la nourriture et y puiser toujours plus largement, quelle joie !

Chrys. Homil. 45  
in Joan. n. 2.

« Qu'ils le comprennent, ajoute S. Cyrille, ceux qui ont reçu le baptême et ont déjà goûté la grâce de Dieu. S'ils reçoivent rarement l'Eucharistie, sous un prétexte de respect et de religion, ils s'excluent de la vie éternelle... Ils devraient, au contraire, s'appliquer à se purifier au plus tôt de leurs fautes, et avec grande confiance s'approcher de celui qui est la source de la vie. »

Cyrill. in Luc.

NÉCESSITÉ DE LA  
FOI QUI AMÈNE À  
JESUS

Mais il le leur répète, pour goûter ce pain, il faut agir, il faut aller à lui et croire : **Je vous l'ai déjà dit, vous m'avez vu, et cependant vous ne croyez pas en moi.** Ils l'avaient vu opérer des œuvres de puissance et cependant ils ne croyaient pas en lui de cette foi qui les aurait mis à la source de la vie en les unissant au Verbe.

v. 28.

Si l'homme doit agir pour aller à Jésus, il n'agit pas seul : voici qui doit réjouir tous ceux qui viennent à lui : ils sont donnés à Jésus par le Père lui-même. **Tout ce que le Père me donne vient à moi.**

v. 27.

Et voici qui doit encore les réjouir : ils trouveront près de Jésus un abri sûr : **Celui qui vient à moi je ne le mettrai pas dehors.** « Quel est cet asile où il nous accueille, et d'où il ne faut pas que nous soyons expulsés ? C'est, dit S. Augustin, une demeure bien intime et un doux secret. O retraite sans ennui, où l'on ne trouve plus le trouble des pensées mauvaises, ni les attaques des tentations et des peines. N'est-ce point là le secret où entrera le serviteur méritant à qui Dieu dira : *Entrez dans les joies de votre maître ?* » Etre avec Jésus dans le secret de Jésus, avoir la certitude que l'on est associé à sa destinée, participer à sa vie, attendre toute sa vie, attendre toutes ses joies, et dès maintenant se réjouir de tout ce qui le réjouit, quelle joie que celle-là ! « Oh ! le grand mystère ! s'écriait S. Augustin. Oh ! je vous en prie, mes frères, frappons ensemble à la porte, cherchons à pénétrer ce mystère, afin qu'après en avoir reçu de la joie, nous en recevions quelque chose qui nous nourrisse. »

ib.

Aug. Tr. 25 in Joan.  
n. 14.

ib. 15

Et pourquoi ne le mettra-t-il point dehors ? Il pourrait invoquer le grand amour qu'il a pour les âmes, dire que c'est là son œuvre propre, sa gloire et sa joie, de nourrir les âmes ; il veut que la gloire de cette œuvre remonte à son Père : **Car je suis descendu**



**du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.**

Pour nous faire entrer dans ce sanctuaire, pour nous y maintenir, il veut nous envelopper de son humilité. « Car l'orgueil, dit S. Augustin, nous jette en dehors de nous-mêmes, il jette au dehors tout ce qui est en nous, tandis que l'humilité s'attache à ce qui est au-dedans, l'humilité nous fait rentrer en nous-mêmes. »

Il y a au-dedans de nous une racine d'orgueil qui nous empêcherait éternellement d'entrer dans l'abri qui nous est offert, et qui ferait toujours pulluler le péché, malgré les précautions qu'on prendrait contre lui. Il faut aller à la source du mal, comme le médecin, combattant des maladies toujours renaissantes, va à la racine de la maladie. « Et c'est pour vous guérir de cette maladie de l'orgueil, source de tant d'autres maladies, que le Fils de Dieu s'est fait humble. Il vous répugnerait peut-être de suivre un homme dans la voie de l'humilité, imitez au moins l'humilité d'un Dieu. Le Fils de Dieu s'est incarné, il s'est fait humble et il vous commande d'être humble : mais, pour accomplir ses ordres, il n'est pas nécessaire de faire de vous une brute, il faut reconnaître que vous êtes un homme et rien qu'un homme ; toute votre humilité doit consister à savoir ce que vous êtes... Votre humilité doit vous porter à faire la volonté de Dieu : l'orgueilleux fait sa volonté, l'âme humble fait la volonté de Dieu. Jésus, pour nous garder en lui, nous enveloppe dans son humilité... Je suis apparu dans l'humilité, je suis venu enseigner à l'homme l'humilité, je suis le docteur de l'humilité. Celui qui vient à moi s'incorpore à moi ; celui qui vient à moi devient humble : celui qui s'attache à moi, pratique l'humilité, car il fait, non sa propre volonté, mais la volonté de Dieu ; aussi ne le mettrai-je point dehors, bien que je l'aie rejeté loin de moi lorsqu'il était orgueilleux. »

**Et voici quelle est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour.** Il y a donc maintenant un Sauveur pour les âmes, et toute âme qui est à lui ne saurait périr, ni maintenant, ni jamais. C'est le Père qui a donné aux âmes ce Sauveur, et qui a donné les âmes au Sauveur. « C'est pourquoi celui qui ne veut pas venir à lui offense le Père. »

**Et voici quelle est la volonté de mon Père qui m'a envoyé...** Cette affirmation répétée de la volonté divine prouve qu'il la connaissait bien : **c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle.** « Il ne dit pas : Celui qui voit le Fils et croit au Père ; car croire au Fils, c'est croire au Père. » Croire au Fils, c'est croire au mystère que Dieu a établi pour communiquer la vie éternelle ; croire au Fils, c'est communier à la vie éternelle. « Croire en lui, c'est manger le pain vivant. Celui qui croit se nourrit invisiblement, il renaît au dedans de lui ;

Ib

Ib. n. 16.

JÉSUS SOURCE DE VIE

Chrys. Homil. 45  
in Matth. n. 2.LA FOI EN LUI AMÈNE  
À LA VIE

Aug. ut supr. n. 19.

il possède une justice nouvelle, non cette justice par laquelle l'homme présume de ses forces et est content de lui, mais cette justice que Dieu lui-même donne à l'homme pour l'établir dans la sainteté. »

Id. Tr. 26. n. 1.

Celui qui croit en J.-C. est établi en J.-C., il a trouvé son abri en J.-C. « Voulez-vous savoir quelle est la douceur de cet abri? Le Psalmiste l'annonçait quand il disait : *Ils seront pleins d'espérance à l'ombre de vos ailes. Voyez ce que c'est que pénétrer à l'intime de Dieu, se mettre sous sa protection, accepter même ses coups ; car l'enfant garde sa confiance dans son père, même quand le père frappe. Mais voyez surtout ce que l'on trouve au dedans : Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez au torrent de vos délices, parce qu'en vous se trouve la source de la vie, et dans votre lumière nous verrons la lumière...* C'est dans l'intime de Dieu que le juste puise la vie... Il a une retraite, même quand il est dans l'infortune ; il est riche : car tandis que les heureux du siècle ne peuvent avoir pour richesse que de l'or dans leurs coffres, il possède Dieu dans son cœur, Dieu qui vivra toujours et dont aucune puissance ne pourra le séparer. »

Aug. Tr. 25. n. 17.

« Il faut donc, puisque la source de vie est en lui, entrer en lui pour que nous vivions ; ne point périr en demeurant en nous, ne point nous dessécher en cherchant en nous nos aliments ; il faut appliquer notre bouche à la source où l'eau ne manque jamais. »

ib.

« Venons donc à lui, entrons en lui, incorporons-nous à lui, et ne faisons plus notre volonté, mais la volonté de Dieu. Une fois que nous serons devenus véritablement ses membres, il ne nous mettra point dehors. »

ib. n. 18.

A LA RÉSURRECTION

**Et je le ressusciterai au dernier jour.**

v. 44

Chrys. Homil. 46  
in Joan. n. 1.

« En quelle grandeur apparaît ici le Fils ! dit S. Jean Chrysostôme : le Père attire et le Fils ressuscite. Il montre leurs œuvres unies, et il affirme leur égalité dans la puissance. »

Il indique une double résurrection : il y a une résurrection dès la vie présente, puisqu'il y a une vie nouvelle communiquée ; il y a une résurrection qui se fait par l'humilité et la foi. « Celui qui vient à moi, celui qui, par l'humilité, est devenu l'un de mes membres, ressuscite dès maintenant. » Il a, dès maintenant, la vie éternelle dans son âme. Et Jésus promet pour le dernier jour une autre résurrection, la résurrection du corps, la résurrection pour la gloire.

Aug. ut supr n. 19.

Des expressions du genre de celles qu'avaient employées Jésus n'étaient pas des expressions inouïes pour les Juifs. Ils avaient entendu la Sagesse éternelle qui, après avoir proclamé sa noblesse divine, ses rapports avec Dieu, s'adressait ainsi aux hommes : *Venez, mangez le pain que je vous donne, buvez le pain que je vous ai préparé.* Ils comprennent sa pensée, ils comprennent

1. 11. qu'il s'attribue une origine divine. Ils murmuraient donc **MURMURES DES JUIFS**  
 contre lui parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant qui  
 suis descendu du ciel.

1. 12. Et ils disaient : N'est-ce pas là ce Jésus, fils de Joseph,  
 dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc  
 dit-il : Je suis descendu de ciel ?

1. 13. Jésus répond à leurs murmures, en affirmant à nouveau la  
 vérité qu'il avait révélée ; et il fait faire à son discours un pas en  
 avant en indiquant la voie absolument surnaturelle par laquelle  
 on vient à lui. Jésus leur répondit : Ne murmurez point  
 entre vous.

1. 14. Nul ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne  
 l'attire ; et je ressusciterai au dernier jour. Il y a une **NÉCESSITÉ**  
 double action connexe, l'une invisible, du Père, qui attire vers **D'UN ATTRAIT DIVIN**  
 son Fils, et l'autre visible du Fils, qui consomme l'œuvre com-  
 mencée par le Père.

« C'est là, nous dit S. Augustin, une belle recommandation de  
 la grâce. Personne ne vient s'il n'est attiré. Qui sera attiré, et qui  
 ne le sera point ? Pourquoi attire-t-il celui-ci et non celui-là ? Ne  
 jugez point si vous ne voulez point vous tromper. Comprenez-le  
 une fois pour toutes : si vous n'êtes pas encore attiré, priez pour  
 que vous le soyez. »

Aug. Tr. 26 in Joan  
 n. 2.

Il est facile de comprendre que si la grâce ne faisait pas sentir  
 à tous les auditeurs du Christ son attrait puissant, c'était à cause  
 des obstacles qu'ils lui opposaient. « Le Père attire tous ceux qui  
 ont la volonté disposée, dit Théophylacte : c'est pourquoi Jésus  
 ne nie point la liberté, mais il affirme que, pour croire, on a  
 besoin du concours de Dieu. »

Theophyl. in Joan.

Mais la grâce, quand elle pénètre dans l'homme, entre si pro-  
 fondément dans sa volonté que l'homme, qui est conduit par elle,  
 agit avec une pleine volonté. « Ce n'est pas en marchant que nous  
 venons au Christ, dit S. Augustin, c'est en croyant ; nous venons  
 à lui non par un mouvement corporel, mais par la volonté du  
 cœur ; et la grâce fait que nous venons à lui avec plaisir ; elle  
 produit dans le cœur une certaine volupté qui fait que ce pain  
 céleste devient rempli de douceur. Si le poëte a pu dire : chacun  
 est entraîné par l'attrait de son plaisir, avec quelle puissance est  
 entraîné vers le Christ celui qui se délecte dans la vérité, dans la  
 béatitude, dans la justice, dans la vie éternelle, car le Christ est  
 tout cela... Ah ! donnez-moi une âme qui aime, et elle sentira ce  
 que je dis. Donnez-moi une âme qui désire, qui a faim, qui vit en  
 voyageuse dans le désert de cette vie, qui a soif et qui soupire  
 après la fontaine de la vie éternelle et elle me comprendra. »

Aug. ut sup.

ib. n. 4.

La nature humaine veut être heureuse ; parlez aux hommes de  
 bonheur, de lumière, de paix, comme les Juifs ils diront : *Donnez-*  
*nous toujours de ce pain*, Quand on leur dira où se trouvent le

bonheur, la lumière la paix, quand Jésus se présentera à eux en leur disant : *Je suis le pain de vie*, ceux qui sont attirés par le Père iront avec joie vers lui, les autres murmureront comme les Juifs.

**Car il est écrit dans les Prophètes, ajoute le Sauveur : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a écouté le Père et a appris de lui, celui-là vient à moi.** Avec quelle assurance Jésus provoque à écouter la voix qui se fait entendre au dedans, l'attrait qui agit intérieurement. Toute âme qui aime à vivre au dedans d'elle-même et à écouter les voix intérieures arrive à Jésus, elle goûte ses enseignements, conduite qu'elle est par le Père.

En disant cela Jésus annonçait la facilité avec laquelle les vrais fidèles croiraient les vérités les plus hautes, sa divinité, l'Eucharistie. Et en croyant ces vérités sublimes, ils se sentiraient réellement à l'école de Dieu. « Voyez-vous, dit S. Jean Chrysostôme, quelle est la dignité de la foi ? » Elle est formée par Dieu, et elle vient à Dieu. **Sans doute personne n'a vu Dieu, mais celui-là qui vient de Dieu a vu Dieu.** Lui seul peut nous parler de Dieu. Et c'est pourquoi celui qui entend sa voix parlant au dehors et le Père qui parle au-dedans, celui-là a la vie éternelle.

**En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.**

Il faut donc avoir faim de ce pain. « Pour qu'il profite, il faut, dit S. Augustin, la faim de tout l'homme intérieur... Il faut avoir cette faim de l'homme intérieur pour se nourrir de la sagesse, de la justice, de la vérité, de l'éternité. »

Chrys. Homil. 46  
in Joan. n. 1.

v. 6.

v. 6

v. 6.

Aug. Tr. 26. n. 1 et 5.

## CLXI

### Promesse de l'Eucharistie. — II. La promesse spéciale.

J.-C. nous a promis un aliment, l'aliment de la vie éternelle : quel est cet aliment ?

« C'est, nous dit S. Jean Chrysostôme, tous les dogmes qui servent à notre salut, c'est la foi en lui, et c'est son propre corps. »

Il a parlé jusqu'ici de la foi en lui, il l'a montrée nourrissant réellement les âmes pour la vie éternelle ; c'est un mystère qui s'accomplit déjà : *Celui qui croit en moi a la vie éternelle...* Il va maintenant nous parler d'un mystère qu'il accomplira plus tard : *le pain que je donnerai c'est ma chair pour la vie du monde.*

Chrys. Homil. 46  
in Joan. n. 1.

v. 1

v. 1

**1.** Je suis le pain de vie, leur dit-il, le pain qui préserve de toute mort.

**2.** Vos pères ont mangé la manne dans le désert, cette manne dont vous vous glorifiez, que vous opposez à mes miracles, et ils sont morts. « C'étaient bien leurs pères, car ils avaient murmuré comme eux, dit S. Augustin, et ils avaient mérité la mort, car le murmure est une des fautes qui offensent le plus Dieu. »

**3.** Mais voici le pain descendant du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.

**4.** Je suis le pain vivant descendu du ciel.

**5.** Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai c'est ma chair pour la vie du monde.

Ce n'est plus seulement un peuple, c'est l'humanité tout entière qui sera invitée à ce banquet.

Il ne le donne pas encore, il le donnera.

Ce don sera joint à son immolation, car il nous parle de sa chair comme de la chair d'une victime, et tout à l'heure il nous parlera de son sang comme d'un sang répandu.

Plus que jamais, dans le souvenir de ces hommes qui, sortis de l'Égypte, sont morts dans le désert, malgré leur aliment miraculeux, s'accuse la préoccupation du repas pascal qui remplit l'âme de Jésus depuis le commencement de cette scène. Tout le reste jusque-là a été figure, voici la réalité qui jette sur la figure une lumière merveilleuse. *Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères*, disait S. Paul, *que nos pères ont mangé spirituellement la même nourriture que nous, et qu'ils ont bu spirituellement le même breuvage*. Ils avaient une nourriture, la manne ; un breuvage, l'eau sortant du rocher. « Mais cette manne, cette eau étaient des figures, voici la vérité. » *Voici le pain vivant descendu du ciel*. Et ceux qui, en participant aux figures, allaient plus loin que les figures, s'unissaient déjà au Christ.

*Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.*

« Comment appelle-t-il sa chair ce que la chair ne peut saisir ? demande S. Augustin... Ah ! les fidèles du Christ savent ce qu'est le corps du Christ, s'ils veulent en faire partie. Il faut qu'ils deviennent eux-mêmes le corps du Christ, s'ils veulent vivre de l'esprit du Christ. »

« Vous êtes un homme, composé d'un corps et d'une âme. D'où votre corps tire-t-il sa vie ? de votre âme. De même le corps du Christ doit vivre de l'esprit du Christ : c'est pourquoi S. Paul nous dit : *Nous qui sommes beaucoup nous formons un seul pain et un seul corps*. O sacrement de piété ! O signe d'unité ! O lien de charité ! Celui qui veut vivre sait maintenant où et de quoi il peut vivre. Qu'il s'approche, qu'il croie, qu'il soit incorporé à J.-C. afin d'être vivifié par lui. Qu'il ne répugne pas à

PROMESSE D'UN ALIMENT SUPÉRIEUR A LA MANNE

Murmurantes patres murmuratorum. Aug Tr. 26 in Joan. n. 11.

Aug. lb. n. 13.

L'UNION AU CORPS DE J.-C. SOURCE DE VIE

l'union avec d'autres membres, et qu'il ne soit pas un membre pourri qui mérite d'être retranché, ni un membre difforme dont on ait à rougir. Qu'il soit un membre sain, harmonieux, beau : qu'il soit uni au corps afin de vivre en Dieu, pour Dieu et de Dieu. »

Aug. ib.

POUR CELA IL NOUS  
DONNE SA CHAIR

Le moyen d'avoir la vie, c'est d'être uni au pain vivant, au Verbe de vie qui a apporté la vie sur terre, en y apportant Dieu dans son corps ; c'est d'être uni à son corps, c'est de faire partie de son corps. « Il ne prend pas seulement en général une chair humaine, dit Bossuet, il prend la chair de chacun de nous. » Et quel est le moyen pour lui de prendre notre chair ? C'est que nous prenions la sienne. « Il n'assume en son propre corps, dit S. Hilaire, que la chair de celui qui prend la sienne. » Par ce corps qu'il a assumé quand il a commencé notre rédemption, il constitue dans sa plénitude le corps qu'il veut vivifier de son esprit.

Bossuet. Médit. sur  
l'Ev. : la Cène 32<sup>e</sup> j.

Ejus tantum in  
se assumtam habens  
carnem qui suam  
sumserit. Hilar. de  
Trioit. l. 8. n. 16.

*Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* « Il révèle là sa puissance, dit Théophylacte : ce ne sera pas comme serviteur, ni comme inférieur au Père, ce sera par l'effet de sa libre volonté qu'il sera livré à la mort. Si a été livré par son Père, il est vrai aussi de dire qu'il s'est livré lui-même ; et en acceptant d'être livré, il manifestait son parfait accord avec son Père, en se livrant, il établissait sa libre volonté. Il se livre aussi dans son sacrement ; car le pain que nous y mangeons n'est pas la figure de la chair du Sauveur, c'est cette chair elle-même ; il n'a pas dit : le pain que je donnerai est la figure de ma chair, mais : c'est ma chair elle-même. »

SA PUISSANCE  
DANS CETTE DONATION

« Ce pain est transformé par les paroles mystérieuses et par l'action de l'Esprit S<sup>t</sup> dans la chair du Sauveur... Il a fait cela pour que nous puissions nous approcher de lui comme en usant de nos aliments ordinaires... Et déjà quand il se nourrissait lui-même de nos aliments et les transformait en sa propre substance, il nous donnait un signe du changement qu'il devait opérer. »

Theophyl. h.l. Joan.

*Il donne lui-même ce pain,* et par conséquent il est véritablement Dieu ; et il est le Dieu Sauveur celui qui fait de son corps du pain. « Il est le créateur et le Seigneur de toutes choses, dit S. Gaudence de Brescia, celui qui de la terre fait germer du pain, et qui ensuite de ce pain, comme il en a le pouvoir et comme il l'a promis, forme son propre corps ; celui qui a fait du vin avec de l'eau, et qui de ce vin fait son sang. » « Et si le corps de Jésus devient une nourriture, son sang un breuvage qui préparent à la vie éternelle ceux qui les reçoivent, dit S. Cyrille, comment pourraient-ils être le corps et le sang d'un homme ? Un corps ordinaire ne peut pas donner la vie à ceux qui y participent. Comment un tel corps pourrait-il être ici et partout sans subir de diminution ? »

Gaudent. Brit.  
serm. 11.

Cyrril. Homil. in  
mystic. cenam. ad  
flu.

MURMURES DES JUIFS

Les Juifs disputaient les uns contre les autres disant :

18. **Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?**  
 « L'homme raisonne toujours contre lui-même et contre les bontés de Dieu, » dit Bossuet. Ne raisonnent-ils pas contre eux-mêmes et contre les bontés de Dieu les hérétiques qui veulent entendre dans un sens figuré les paroles si claires de J.-C., qui prétendent que par les affirmations si hardies qui ont rebuté tant de ses auditeurs, il n'a rien voulu dire de plus que ce qu'il avait dit jusque-là sur l'union avec lui par la foi, et qui nous traitent d'idolâtres parce que nous acceptons les paroles du Sauveur avec simplicité ?

Bossuet. ut supr. .  
27<sup>e</sup> J.

« Ils sont, Seigneur, je le crois, ils sont vraiment, quoi qu'ils disent, de nouveaux Capharnaïtes qui viennent étourdir votre Eglise douce et modeste et vos enfants qui ne sont point disputeurs ni contentieux, mais fidèles, du bruit de cette question : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?* Et ils répondent hardiment : Il ne le peut pas. »

ib. 31<sup>e</sup> J.

Comme autrefois chez les Juifs, le don de J.-C. semble être l'occasion des disputes les plus violentes entre ceux qui ne l'acceptent pas dans sa plénitude : tout un siècle a été rempli par les disputes des hérésiarques s'insultant les uns les autres à propos de l'Eucharistie, se mettant d'accord seulement pour contester la vérité des paroles du Sauveur et pour insulter l'Eglise.

« Quand les pensées d'incrédulité entrent dans l'âme, dit Théophylacte, le *comment* y entre en même temps. »

Theophyl. in Joan. h. 1.

« Pourquoi les Juifs, demande S. Jean Chrysostôme, ne disaient-ils pas ce *comment* quand Jésus avait multiplié les pains ? Ils ne pensaient alors qu'à une chose, à se rassasier, ils ne songeaient pas à contester le miracle. Le fait était sous leurs yeux, direz-vous ; mais ce fait devait aussi les aider à croire l'autre affirmation. L'un était la preuve de l'autre. Parce qu'ils ont contesté, ils n'ont retiré aucun fruit des paroles du Sauveur ; nous, nous jouissons de la réalité : c'est pourquoi il nous faut étudier ce sacrement, merveille entre tant de merveilles ; il faut voir pourquoi il nous a été donné, quel en est le fruit. »

Chrys. Homil. 46.  
in Joan. n. 2.

J.-C. s'inquiète peu de répondre au *comment* ; il laisse à l'homme de le comprendre autant qu'il pourra par les analogies qu'il a établies partout ; il veut que quand il affirme on accepte d'abord sa parole. Il répond donc aux Juifs comme il le fit à la question de Nicodème, en insistant. « Ils disaient que c'était impossible, il affirme que cela est nécessaire, » dit S. Jean Chrysostôme. Et il insistera sur cette nécessité jusqu'à éloigner ses contradicteurs ; mais en même temps il dira à ses vrais fidèles les admirables effets de son sacrement.

Chrys. Homil. 47 n. 1.

Donc Jésus leur dit : **En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.**

INSISTANCE DE JÉSUS

**Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.**

v. 5.

MENTIONS DISTINCTES  
DU CORPS ET DU SANG

**Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage.**

v. 6.

Par le soin avec lequel il parle séparément de sa chair et de son sang ne nous montre-t-il pas à l'avance le sacrifice de la croix où le corps et le sang seront séparés ? Le sang coule puisqu'on le boit, le corps est déchiré puisqu'il laisse couler le sang. Il sera victime, victime comme l'agneau pascal dont le sang préservait les Hébreux de la mort et dont la chair était mangée en souvenir des merveilles accomplies par Dieu en faveur de son peuple. Ne nous indique-t-il point que cette chair et ce sang deviendront nourriture et breuvage dans un mystère où ils apparaîtront comme séparés ? Que de choses il y a dans les paroles du Sauveur quand on les accepte avec simplicité ! L'homme trouvera là l'aliment complet, et celui qui mangera sa chair boira nécessairement son sang.

Quelles merveilles trouvera dans ce sacrement celui qui voudra méditer la fin pour laquelle Jésus l'a institué et les effets qu'il produit dans les âmes !

LE DESSEIN DE J.-C.  
DANS CE DON

*Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage.* « Pourquoi cette insistance dans l'affirmation ? Il veut, dit S. Jean Chrysostôme, affirmer les effets de la nourriture qu'il apporte, ou encore réclamer pour ses paroles une foi entière, affirmer qu'il ne parle pas dans un sens figuré, et qu'il faut en toute vérité manger son corps. »

ib.

« Souvent les mères donnent à d'autres leurs enfants à nourrir : pour moi j'ai voulu nourrir les miens de ma chair. » Cependant on a vu des mères jalouses au sujet de leurs enfants au point de vouloir les nourrir uniquement de leur propre lait, afin de leur communiquer avec leur lait les instincts de leur cœur. « Moi j'ai voulu me donner moi-même : je vous veux tous nobles. »

id. Homil. 46. n. 3.

« J'ai voulu être votre frère, communier à votre chair et à votre sang ; et maintenant je rends à chacun de vous cette chair et ce sang par lesquels je suis de votre race. »

ib.

LES EFFETS  
DE CE SACREMENT

Ils sont merveilleux les effets produits par cette nourriture dans les âmes qui la reçoivent. « Quand je me mets en face des réalités sublimes que renferment les mystères de l'Église et notre autel des sacrifices, en face des effets qu'ils produisent, je les vois pleins d'une majesté formidable. »

« Du paradis terrestre jaillissait une source qui produisait des fleuves : de cette table jaillit une source qui produit des fleuves spirituels. »

« Au près de cette source surgissent non les saules stériles ; mais des arbres qui montent jusqu'au ciel produisant leurs fruits en leur temps, fruits qui ne se dessèchent jamais. »



« Cette source à son origine dans des hauteurs qui dominent le monde : c'est là qu'elle s'alimente et qu'elle puise sa fécondité intarissable. Elle donne naissance à des ruisseaux nombreux que l'Esprit S' fait couler et que le Fils distribue : ce n'est pas avec le hoyau qu'il leur prépare leur route, mais par une action d'une douceur infinie il leur ouvre notre cœur. »

« Si quelqu'un est dévoré par des ardeurs nuisibles, qu'il aille à cette source, car elle rafraîchit, elle préserve non de la chaleur du soleil, mais du feu de la passion et des atteintes délétères du péché. »

« C'est une source de lumière qui fait rayonner la vérité. »

« Autour d'elle se tiennent toutes les vertus qui se mirent dans ses eaux, et contemplent avec amour sa puissance inépuisable. »

Elle nous donne, la vie, elle nous donne la beauté, non une beauté quelconque, mais la beauté royale du Fils de Dieu. « Si quelqu'un pouvait mettre sa main dans de l'or liquide, il la retirerait toute dorée : ces mystères sont mieux pour notre âme : celui qui achète un esclave l'achète avec de l'or, et s'il veut le parer il le fait aussi avec de l'or : J.-C. nous a achetés avec son sang et il nous pare aussi avec son sang : ceux qui communient à ce sang sont revêtus de la robe royale de J.-C. ; que dis-je ? ils sont revêtus du Roi lui-même. »

ib. n. 4.

« Ce sang fait resplendir en nous l'image royale du Christ, il produit une incroyable beauté : et lorsque l'âme en est souvent arrosée et nourrie, jamais sa noblesse ne se flétrit. »

« Nos aliments ne se changent pas immédiatement en notre substance ; ce sang se répand aussitôt en notre âme et lui communique une force merveilleuse. »

« Le bienheureux Paul, dans son Épître aux Hébreux, a écrit de ce sang des choses pleines de sagesse et de grandeur. Ce sang avait consacré le temple et le Saint des saints. Étendu sur le fronton des portes, il préservait des coups de l'Ange exterminateur : c'est par lui qu'on consacrait l'autel et les prêtres, et le grand prêtre n'osait pas sans lui entrer dans le Saint des saints : dans les figures, il effaçait les péchés. Si la figure a eu tant d'efficacité, si la mort a reculé devant l'ombre de ce sang, combien plus reculera-t-elle devant la vérité. »

ib. n. 3.

*Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour..*

« Il nous fallait, dit S. Grégoire de Nysse, un aliment pour nous guérir du venin du péché qui est en nous. Quel sera cet aliment si ce n'est ce corps qui s'est montré plus fort que la mort et qui a été la racine de notre vie ? De même qu'un peu de levain, comme le dit l'Apôtre, s'assimile toute la masse de la pâte, de même ce corps qui a passé par la mort, quand il est en notre corps, le transforme totalement. »

Gregor. Nys. Orat. catechet. c. 37.

« Ce sang est le salut de nos âmes. dit encore S. Jean Chrysostôme : c'est par lui que l'âme est purifiée. par lui qu'elle est parée. par lui qu'elle est embrasée. Il la rend plus brillante que la flamme; il lui ouvre le chemin du ciel. »

Chrys. ut supr.

J.-C. DANS L'EUCH.  
S'AFFIRMANT DIEU ET  
SOURCE DE LA VIE  
ÉTERNELLE

En produisant en nous des effets si merveilleux, la S<sup>te</sup> Eucharistie nous prépare à la vie éternelle. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.*

Jésus y manifeste sa divinité. « Il y manifestait la vérité de son origine. dit S. Hilaire. quant il disait : *Je suis le pain vivant, descendu du ciel...* Il est descendu volontairement, et par conséquent il est lui-même l'auteur de son corps, et pour bien établir que la vertu du Verbe ne s'est pas affaiblie en descendant dans la chair, il affirme la vertu vivifiante de sa chair... Dans *ce pain vivant descendu du ciel*, nous pouvons contempler à la fois sa conception miraculeuse sous l'action de l'Esprit S<sup>t</sup> et sa naissance de la Vierge Marie. »

Hilar. de Trinit.  
l. 10. n. 18.

« En affirmant que celui qui le possédait, possédait la vie éternelle. Jésus affirmait qu'il était la vie éternelle, il affirmait qu'il était Dieu. La vie éternelle a accepté la mort, elle a voulu connaître la mort : mais cela elle l'a reçu de vous, elle ne l'avait pas d'elle-même ; elle l'a accepté de vous et pour vous... La vie acceptait la mort pour tuer la mort. Celui qui est la vie éternelle a mis la vie éternelle dans la chair qu'il avait assumée. »

Aug. Tr. 26 in Joan.  
n. 10.

« O ineffable mystère, dit S. Cyrille. Le Créateur se donne à sa créature : la vie se donne à manger à l'homme mortel. Venez, dit-il, et mangez la nourriture que je vous ai préparée. Je me suis donné moi-même en nourriture aux âmes qui ont faim et soif de moi. Etant la vie. je me suis fait chair. Etant le Verbe et le caractère du Père. j'ai voulu communier à votre chair et à votre sang pour être votre Sauveur ; et maintenant *goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* Vous avez goûté le fruit de la désobéissance, et vous avez vu combien il est amer, vous avez vu qu'il donne la mort. Goûtez maintenant le fruit de l'obéissance, et voyez combien il est avantageux : voyez que je suis le Seigneur. »

Ps. 81

Cyrril. Homil.  
in mystic. cœnam.

La source de la vie éternelle c'est le Verbe : *En lui était la vie*, nous dit S. Jean. « Le Verbe est la nourriture des intelligences ; c'est la nourriture dont vivent les Anges et qui tout en les rassasiant demeure tout entière. Comment l'homme pourra-t-il atteindre à cette nourriture ; il fallait que pour être communiquée aux enfants, elle devint du lait. Comment la nourriture devient-elle du lait ? Il faut qu'elle passe par le canal de la chair. La mère fait cela ; elle mange pour son enfant, et le pain dont l'enfant a besoin, il le reçoit de sa mère changé en lait. » « Il est impossible de trouver, dit Clément d'Alexandrie, un aliment plus nourrissant, plus doux, plus beau dans sa blancheur immaculée que

Aug. En. in Ps. 33.  
n. 6.

le lait. » Et le Verbe s'est fait du lait pour nous qui étions des enfants. « Le Verbe est tout pour cet enfant nouvellement né qui est le chrétien : il est son père, il est sa mère, il est son maître et son nourricier. *Mangez ma chair et buvez mon sang*, nous dit-il... La chair du Christ nourrit, pour la faire croître dans la pureté, l'âme dans laquelle elle trouve quelque chose de céleste. »

Clement Alex.  
Pædagog. I. 1. c. 6.

id. ib.

Et cela se fait parce que **celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui**. Demeurer en J.-C., établir notre vie en lui, et le faire demeurer en nous, voilà quel doit être l'effet propre de la sainte communion. Elle doit nous amener à la communion de l'esprit et de toute la vie de J.-C. « Celui qui ne demeure point en J.-C., dit S. Augustin, ne se nourrit point de la chair de J.-C. » Une fois que l'on demeure en J.-C., on possède toute vertu. C'est donc à cette union avec J.-C. qu'il faut aspirer dans toutes nos communions. « Celui qui ne demeure pas en J.-C. ne mange pas sa chair, bien qu'il reçoive visiblement le sacrement ; et il ne reçoit ce sacrement que pour sa condamnation. »

L'EUCH. NOUS FAIT  
DEMEURER EN J.-C.

Aug. Tr. 26 in Joan.  
n. 18.

ib.

« La communion du corps et du sang de J.-C. n'a d'autre but, dit S. Léon, que de nous faire passer en celui qui se fait notre nourriture ; afin que celui avec lequel nous sommes morts, avec qui nous avons été ensevelis et avec qui nous sommes ressuscités, apparaisse présent dans toute notre vie, dans notre esprit et notre chair. »

Leo p. serm. 63  
De Pass. 12. c. 7.

« C'est là un signe que l'on a réellement mangé cette nourriture, dit encore S. Augustin, si on demeure en lui et s'il demeure en nous, si on habite en lui et si on se sent habité par lui, si on s'attache à lui de façon à ne pouvoir s'en détacher. »

id. Tr. 27. n. 1.

Il veut que nous demeurions en lui pour que les vertus, toutes les vertus, des vertus parfaites, semblables aux siennes, empruntées aux siennes, vraiment divines soient en nous. Il le veut parce qu'il veut par ce sacrement former son corps, ce corps unique qui est son Eglise, « et qui comprend, dit S. Augustin, ceux qui sont prédestinés, ceux qui ont été appelés, ceux qui ont été justifiés, et ceux qui sont glorifiés ; la prédestination est faite, l'appel et la justification se font tous les jours ; la glorification existe pour nous en espérance ; et nous avons là le signe sensible de cette unité du corps de J.-C.,... de ce corps où se trouvera la paix et l'unité pleine et parfaite. C'est pourquoi, ainsi que l'ont remarqué avant nous des hommes de Dieu, les substances sous lesquelles J.-C. nous a donné son corps et son sang sont formées d'éléments nombreux ramenés à l'unité, de grains et de raisins multiples. »

Cyprian. Ep. 63.  
ad Cecil. Ep. 76. ad  
Magnum.

Aug. Tr. 26. n. 17.

« Nous formons un seul corps, ainsi que nous l'affirme l'Apôtre, dit S. Jean Chrysostôme ; et pour que nous devenions ce corps non seulement par une union d'amour, mais par une

union réelle, (les initiés savent ce que je dis), il veut que nous nous unissions à sa chair, et cela se fait par la nourriture qu'il nous a donnée. »

Chrys. Homil. 46  
in Joan. n. 3.

PAR CETTE DEMEURE  
EN J.-C. ELLE PRÉ-  
PARE À LA VIE ÉTER-  
NELLE

« Comment pourra-t-on maintenant nier, dit S. Irénée, qu'elle soit capable de cette possession de Dieu qui est la vie éternelle, cette chair qui est nourrie du corps et du sang de J.-C., et qui lui est incorporée, ainsi que le dit l'Apôtre : *Nous sommes les membres de son corps, de sa chair et de ses os...* Le sarment de vigne planté en terre donne des fruits en son temps, et le grain de blé, semé et pourri en terre, sous l'action de l'Esprit de Dieu qui contient et meut toutes choses, se relève multiplié ; ces éléments par la sagesse de Dieu servent aux usages de l'homme, et recevant la parole de Dieu ils deviennent l'Eucharistie qui est le corps et le sang de J.-C. ; de même nos corps nourris de l'Eucharistie, semés et pourris en terre, sous l'action du Verbe de Dieu ressusciteront en leur temps à la gloire du Père. C'est là que la puissance de Dieu se manifestera dans la faiblesse. Nous apprenons là que, n'ayant pas la vie par nous-mêmes, nous ne devons pas nous enfler devant Dieu, ne pas être ingrats devant lui, ne possédant la vie éternelle que grâce à sa bonté. » Nous possédons la vie autant que nous demeurons en J.-C. et que nous le faisons demeurer en nous. Eph. V.

Irén. C. hères. I. 5.  
c. 2. n. 3.

« Chrétien, dit S. Pierre Chrysologue, celui qui s'est donné à toi en nourriture, que pourra-t-il te refuser dans l'éternité ? Celui qui t'a préparé un tel viatique pour le voyage, quelle nourriture te donnera-t-il alors que tu seras arrivé dans la demeure éternelle ? »

Chrysol. serm. 93.

L'Eucharistie met dans le cœur le désir de la vie éternelle, et elle prépare à la vie éternelle. « Je veux le pain de Dieu, disait S. Ignace martyr, exprimant le désir qu'il avait de Dieu, et empruntant à l'Eucharistie des images pour exprimer ce désir, comme il empruntait aussi à l'Eucharistie les images qui exprimaient son incorporation à J.-C. par le martyre. Je veux le pain de Dieu qui est la chair du Christ ; cette chair née du sang de David, et je veux pour breuvage son sang qui est la charité indéfectible. »

Ignat. in Ep. ad Rom.  
c. 7.

« Ils s'excluent donc de la vie éternelle, dit S. Cyrille, ceux qui se tiennent longtemps éloignés de la S<sup>te</sup> Eucharistie, même quand ce serait sous prétexte de respect. » « Et si ceux qui reçoivent ce corps du Sauveur et participent à l'Eucharistie, avec les dispositions convenables, reçoivent la vie, dit S. Cyprien, il faut craindre que celui qui s'éloigne du corps du Christ ne s'éloigne en même temps du salut, et prier pour éloigner de lui ce malheur. »

Cyrill. in Joan. I. 3.  
c. 6.

Cyprien. de Crat.  
Dom.

En nous donnant son sacrement il nous fait connaître la véritable nature de la vie éternelle. On pourrait se figurer qu'ayant reçu la nourriture de la vie éternelle on ne doit plus mourir. « Non, on aura la vie éternelle dans l'âme par la paix que goûtent

les saints, et le corps participera à la vie éternelle, mais au dernier jour, à la résurrection des morts. » *Je le ressusciterai au dernier jour.*

Aug Tr. 26 in Joan.  
n. 16.

Et comment pourrait-on douter de la résurrection quand on en possède un gage pareil? « Comment osez-vous encore vous dire chrétien, vous qui niez la résurrection des morts? dit S. Ephrem. Comment osez-vous regarder encore le corps très saint et très pur de N. S. J.-C.? Comment osez-vous participer encore à nos saints mystères? Comment osez-vous encore recevoir le corps précieux de Dieu et l'approcher de votre bouche impure? »

Ephræm. De resurr.  
mortuor.

Cette union que Jésus veut établir entre lui et nous a sa cause première qu'il faut honorer, un modèle qu'il faut imiter, elle a son terme auquel il faut aboutir : c'est l'union éternelle qui existe entre lui et son Père. **De même que mon Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra par moi.** « Il ne dit pas, remarque S. Augustin : comme je me nourris de la substance de mon Père, je vis par lui ; car le Fils ne devient pas meilleur en participant à la substance du Père, comme nous devenons meilleurs en participant à la chair du Christ ; car le Christ est né égal au Père, parfait dès le commencement. Nous vivons par lui en recevant de lui la vie éternelle ; et lui vit par son Père et pour son Père dans cette mission qu'il reçoit du Père, qui le fait comme inférieur au Père et qui lui permet de lui rapporter toute sa vie, cette mission qui est pour lui comme un anéantissement. Et voyez quelle différence il y a entre cette union à laquelle il nous convie et celle qui en est le type : c'est en m'humiliant que j'ai vécu pour mon Père, c'est en grandissant que l'homme vivra pour moi. » « De même que recevant la vie de mon Père, je reçois en moi l'empreinte de ses perfections, de même celui qui me reçoit par la communion de ma chair recevra en lui la vie et sera transformé en moi. »

L'UNION AVEC J.-C.  
IMITANT L'UNION DE  
J.-C. AVEC SON PÈRE

Ego itaque humiliatus vivo propter Patrem, ille erectus vivit propter me. ib. n. 19.

Cyrril. Alex. h. l.  
Joan.

S. Hilaire prouvait, de l'union et pour ainsi dire de l'unité qui s'établit entre le Christ et celui qui reçoit son corps, l'unité qui existe entre le Fils et le Père. « Si J.-C. a véritablement pris notre chair, ... et si dans le sacrement nous recevons véritablement sa chair, et si par là nous arrivons à l'unité parfaite, parce que le Père est en lui et lui en nous ; comment peut-on dire qu'entre lui et le Père, il n'y a qu'une union de volonté, puisque sa chair devient entre nous et lui le mystère d'une si parfaite unité. »

Hilar. de Trinit.  
l. 8. n. 15.

« Il devait dire à ses disciples dans le discours après la Cène : *Parce que je suis vivant, vous vivrez. Vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous.* Il était dans son Père par sa naissance éternelle ; eux étaient en lui par le fait de sa naissance temporelle, et de nouveau il était en eux par son sacrement. » Ce sacrement devait être le grand sacrement

L. XIV.  
2.

ib.

d'unité, établissant entre les hommes et le Christ l'unité qui existait entre le Christ et son Père.

ib. n. 14.

« Il n'est permis qu'à ceux-là qui nient la divinité de J.-C., disait-il encore, de douter de la vérité de la chair et du sang de J.-C., et de la vérité de sa présence en nous. » Ainsi au témoignage de ce docteur, appuyé sur le témoignage de J.-C. lui-même, l'Eucharistie révèle la divinité de J.-C. et la consubstantialité du Fils avec le Père.

SUPÉRIORITÉ DE  
L'EUCCHARISTIE SUR LA  
MANNE

Bede. In Marc.

Jésus a aimé à rappeler la manne que les Juifs rappelaient aussi pour prouver la supériorité de Moïse ; il la montrait comme la figure de son sacrement. « Il va nous montrer, dit Bède, la distance qui existe entre la figure et la réalité. » Il va nous apprendre aussi, par l'exemple de ce qui advint aux Juifs mangeant la manne, dans quelles dispositions nous devons manger ce pain pour qu'il soit réellement pain de vie. **C'est là le pain véritablement descendu du ciel. Ce n'est pas comme vos Pères qui ont mangé la manne dans le désert et sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.**

r. 8.

« Pourquoi sont-ils morts après avoir mangé la manne ? demande S. Augustin. Parce qu'ils ne croyaient que ce qu'ils voyaient... Ils sont vraiment vos pères, car vous leur êtes semblables... Quant à la mort, la seule à craindre, dont les menace le Sauveur, je puis vous affirmer que Moïse, Aaron, Phinées, et beaucoup de saints personnages n'en ont pas éprouvé l'amertume, parce qu'en mangeant la manne, ils l'ont comprise ; ils l'ont goûtée en esprit et leur esprit en a été nourri. »

VIE ET MORT

« Nous aussi, nous recevons une nourriture visible ; mais il y a là, outre le sacrement, la vertu du sacrement. Combien reçoivent cette nourriture de l'autel et meurent, et meurent parce qu'ils la reçoivent. C'est pourquoi l'Apôtre disait : *Ils boivent et mangent leur propre condamnation*. La bouchée que Jésus tendit à Judas n'était pas du poison ; et cependant après qu'il l'eût reçue l'ennemi entra en lui, non qu'il eût reçu une chose mauvaise, mais parce qu'il avait reçu un très grand bien, lui mauvais et dans de mauvaises dispositions. C'est pourquoi faites bien attention mes frères : sachez manger spirituellement une nourriture spirituelle. Approchez-vous de l'autel avec une entière pureté. Que vos fautes, si vous en commettez tous les jours, ne soient jamais mortelles. Conformément à la prière que vous faites : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons...* sachez pardonner. »

Aug. Tr. 26 in Joan.  
n. 11.

S. Paul parlant de l'impureté, disait : Quoi ! je prendrais ce corps qui est uni à J.-C. jusqu'à former un seul corps avec lui et je l'unirais à une impudique ! A Dieu ne plaise ! « Mais tout ce qui partage mon cœur, dit Bossuet, tout ce qui en ôte à J.-C. la moindre parcelle est pour moi cette impudique qui veut m'en-

l'Co.  
2.

lever à J.-C.... Unissons nous donc à J.-C. corps à corps, esprit à esprit... Purifions notre corps et notre esprit, puisque nous devons être unis à J.-C. selon l'un et l'autre... Purifiez-vous, ministres qui nous le donnez. Que votre main qui nous le donne soit plus pure que la lumière; que votre bouche qui le consacre soit plus chaste que celle des vierges... La pureté de la bouche c'est de modérer sa langue,... la pureté de la bouche c'est de désirer le chaste baiser de l'époux et renoncer à toute autre joie que celle de le posséder. »

Bossuet, Médit. sur l'Év. La Cène. 27<sup>e</sup> j.

Si vous êtes dans ces sentiments, « approchez avec assurance, reprend S. Augustin, c'est du pain, ce n'est pas du poison. Mais rappelez-vous qu'on ne peut mentir à Dieu qui vous voit, vous considère, vous juge au-dedans de vous-même et vous condamne ou vous récompense. »

Aug. ut supr.

« Ainsi donc ce sacrement qui en certaines églises se célèbre tous les jours, et en d'autres, à des intervalles plus éloignés, sur la table préparée par le Seigneur lui-même, et que le peuple reçoit de cette table, ce sacrement peut produire en ceux qui le reçoivent la vie ou la mort : celui qui atteint vraiment à la vertu du sacrement, le goûte pour la vie et non pour la mort. »

Aug. ib. n. 15.

Puisque les hommes ne désirent rien tant que de vivre et de vivre toujours, approchons-nous avec amour de celui qui veut nous conduire à la vie éternelle. « Et sortons de cette table comme des lions qui respirent la flamme, terribles au démon, nous souvenant de celui qui est notre chef, nous souvenant de l'amour qu'il nous témoigne. »

Chrys. Homil. 46 in Joan. n. 3.

## CLXII

### Promesse de l'Eucharistie. — III. La Manne.

Les Juifs demandant à Jésus quel signe il donnait pour établir son droit à les instruire et à les conduire, avaient rappelé le miracle qui avait été la gloire de Moïse, la manne descendant pendant quarante ans pour nourrir tout un peuple. « Jésus, lui aussi, se plaît à rappeler la manne, dit S. Jean Chrysostôme, et il le fait pour montrer la supériorité de la nourriture qu'il donne, et pour leur faire comprendre les effets de cette nourriture. Si Dieu a pu, pendant quarante ans, sans semences, sans moisson, nourrir son peuple, que ne fera point celui qui est venu pour accomplir de plus grandes merveilles ? » Arrêtons-nous donc à

LA MANNE FIGURE DE L'EUCARISTIE

Chrys. Homil. 47 in Joan. n. 1.

étudier la figure, elle nous aidera à mieux comprendre la réalité. Elle nous fera comprendre que l'Eucharistie n'est pas un mystère isolé dans le christianisme; qu'elle n'est pas seulement le centre de la vie de l'Eglise, mais qu'elle se rattache aux origines du peuple Hébreu: elle nous fera comprendre les dispositions que nous devons apporter à sa réception.

*C'était le quinzième jour du second mois depuis la sortie d'Egypte. Et tout le peuple d'Israël se mit à murmurer contre Moïse et Aaron, car on était dans le désert.*

*Plût à Dieu, leur dirent-ils, que nous fussions morts en Egypte par la main du Seigneur, quand nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et que nous mangions du pain tant que nous voulions.*

L'Egypte, ce pays où ils avaient connu la servitude, qu'ils avaient vu tout couvert de ténèbres épaisses, représente le monde où l'âme, s'abandonnant aux voluptés matérielles, trouve les ténèbres les plus profondes et la servitude la plus humiliante.

Il faut, pour recevoir l'Eucharistie, avoir secoué la tyrannie de Pharaon, c'est-à-dire du péché et du prince du péché; il faut avoir quitté, au moins de cœur, l'Egypte, c'est-à-dire le monde; il faut avoir mis entre soi et le monde la Mer rouge, traversée avec confiance, c'est-à-dire le baptême qui nous fait entrer dans les abîmes de la mort pour nous amener à la vie et à la liberté.

Mais il ne suffit pas, pour arriver à la terre de promesse, d'avoir quitté l'Egypte et traversé la Mer rouge: il faut marcher, marcher dans le désert pendant quarante ans comme le peuple Hébreu; pour cela avoir une nourriture qui soutienne. Pour obtenir cette nourriture, il faut sentir son dénuement. C'est au désert que Dieu donne la manne à son peuple, « et c'est au désert, en faveur de ceux qui recherchent le Christ, dit S. Ambroise, que se fait la multiplication des pains. »

Par le fait que l'on avait quitté l'Egypte, que l'on avait voulu rompre avec le péché, on n'était pas à l'abri de la tentation; on pouvait être tenté de regretter les joies du monde; la loi de liberté a paru dure à la volonté de la chair. C'est alors qu'apparaît le bienfait de l'Eucharistie. C'est alors que Dieu dit comme autrefois à Moïse: *Je ferai pleuvoir pour vous des pains du ciel.* Le besoin du peuple, même exprimé sous forme de plainte, a touché le cœur de Dieu. Puisse ce peuple, même au milieu de l'abondance, garder toujours le souvenir de son indigence!

*Au matin, il se trouva une rosée tout autour du camp. Et on vit paraître dans le désert quelque chose de menu et comme pilé au mortier, qui ressemblait à la gelée blanche.*

*Et les enfants d'Israël, voyant cela, disaient: Manhu, c'est-à-dire: Qu'est-ce que cela?... Moïse leur dit: C'est là le pain*

FIGURE DES DISPOSITIONS POUR RECEVOIR L'EUCCHARISTIE

LES HÉBREUX SORTIS D'EGYPTE: L'ÂME SORTIE DU PÉCHÉ

Cyrrill. in Joan.  
1. 3. c. 3.

Ambros. in Luc.  
1. 8. n. 69.

LE PAIN DU CIEL

Exod. V  
1.

v. 2.

v. 2.

v. 4.

v. 11.

v. 15.



*que le Seigneur vous donne à manger.* En effet, il y avait dans ce fait de quoi les étonner. Plus tard, il se rappelaient avec une reconnaissance infinie le bienfait que Dieu avait accordé à son peuple. *Vous avez donné à votre peuple la nourriture des Anges ; vous avez fait pleuvoir du ciel un pain préparé sans aucun travail, qui renfermait en lui-même tout délice.* Et David chantait : *Il commanda aux nuées de s'ouvrir, il ouvrit pour eux les portes du ciel : l'homme mangea le pain des Anges.* L'étonnement fut grand aussi chez les disciples du Christ quand il leur parla *du vrai pain vivant descendu du ciel* : mais bien plus vive fut la reconnaissance du peuple chrétien, remerciant Dieu tous les jours de lui avoir donné le vrai pain du ciel possédant en soi toutes les vraies délices.

La manne venait du ciel, non du ciel des cieux, mais de ce ciel où se forment les nuages. L'Eucharistie nous vient du roi des cieux, du cœur même de Dieu. Les Juifs étaient dans l'étonnement, les chrétiens sont dans l'admiration.

Et Moïse leur dit aussi : *Voici ce que le Seigneur ordonne : Que chacun en ramasse ce qu'il lui en faut chaque jour, une mesure semblable pour chacun.*

IL FALLAIT LE  
RECUEILLIR CHAQUE  
JOUR

*Et les enfants d'Israël firent ce qui leur avait été ordonné, et ils en amassèrent, les uns plus, les autres moins.*

*Et en ayant amassé, il se trouva qu'ils n'en avaient pas plus l'un que l'autre, mais selon ce que chacun pouvait en manger.* Cette nourriture était bien la figure de celui qui se donne tout entier, le même pour tous, et qui est possédé par chacun selon ses besoins et ses dispositions.

Il y a des âmes qui, devant les biens infinis que renferme la S<sup>te</sup> Eucharistie, pourraient s'y porter avec un empressement excessif : cet empressement est inutile, toute âme ne puisera à cette nourriture que dans la mesure de ses dispositions.

*Et Moïse leur dit : Que personne n'en garde jusqu'au lendemain matin. Et quelques-uns, malgré son ordre, en ayant fait une provision, il se trouva qu'elle était corrompue et dévorée par les vers.* Il apparaissait par là qu'elle était un aliment temporaire, devant être reçu chaque jour de Dieu, et qu'elle n'était pas l'aliment éternel. Quand l'homme se trouverait en face de l'aliment éternel, il devrait, à cause de ses défaillances perpétuelles, et à cause de son impuissance à le retenir, y revenir sans cesse.

*Chacun en recueillait au matin autant qu'il lui en fallait, et, lorsque la chaleur du soleil venait, ce qui était resté se fondait.* N'était-ce pas un indice de l'empressement avec lequel nous devons dès le commencement de nos journées, nous préparer à recevoir la manne céleste ?

Le sixième jour on en recueillait une quantité double, parce que le lendemain était le jour du repos consacré au Seigneur. C'était

PORTION DOUBLE  
LE 6<sup>e</sup> JOUR

un signe que pendant la vie présente, qui est représentée par les jours du travail, il nous faut accomplir les œuvres dont nous devons goûter la récompense dans le repos de la vie future. « D'après le récit de la Bible, il semble, dit Origène, que la manne ait commencé à tomber le premier jour de la semaine pour cesser le jour du Sabbat ; c'est là un signe de la préférence donnée à notre Dimanche, qui est le premier jour de la semaine, sur le Sabbat des Juifs. »

« On devait la recueillir pendant six jours, et le septième jour on vivait de ce qu'on avait recueilli la veille. Si vous savez, dans les six jours de la vie présente, faire les œuvres de justice, de miséricorde et de piété, tout cela vous sera une nourriture au jour du grand repos. Mais si nous voulons nous mettre à conserver pour la vie présente, ce que nous aurons voulu conserver deviendra la proie des vers. »

Origén. Homil 7  
in Exod n. 5.

ACCOMMODÉE AU GOUT  
DE CHACUN

C'était une nourriture simple et qui ne pesait point : elle était semblable à la neige ; *et s'accommodant au goût de chacun elle prenait la saveur qu'il aimait.* La S<sup>te</sup> Eucharistie s'offre à nous sous les apparences les plus humbles, et elle s'adapte aux besoins et aux dispositions de tous ceux qui la reçoivent ; elle est du lait pour les enfants, elle est un vin généreux pour les vieillards, elle est une rosée rafraîchissante pour les âmes brûlées par la fièvre des passions, et elle est une flamme qui réchauffe les tièdes. Dans la nouvelle Loi, Dieu promettait à celui qui serait vainqueur, vainqueur dans le combat contre les vices, *une manne cachée, que personne ne pourrait connaître sinon celui qui la goûterait.* « *La manne cachée*, dit Bossuet, *c'est la vérité ; la manne cachée* sont les consolations spirituelles ; *la manne cachée* c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paraît *mince et légère* à ceux qui n'ont pas la foi, et à qui rien ne paraît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel ; en sorte qu'ils croient ne rien avoir quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles ; mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paraît la seule solide et substantielle. *C'est le pain du ciel* (Joan. VI. 31), *le pain dont se nourrissent les Anges* (Ps. 77, 25), pain céleste qui n'est autre que J.-C. qui est le Verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse. »

Sap. XLI  
21.

Apoç. E

Bossuet Elevat.  
9<sup>e</sup> semaine 6<sup>e</sup> Elevat.

LA NOURRITURE DE  
CEUX QUI ONT PASSÉ  
LA MER

C'est la nourriture propre des chrétiens et qui les fait de vrais enfants de Dieu. « Les catéchumènes qui mettent sur leur front le signe de la croix, le signe du Fils de Dieu, sont déjà quelque chose, dit S. Augustin : ils font partie d'une grande maison ; mais qu'ils aillent plus loin et que de serviteurs ils deviennent enfants. Quand le peuple d'Israël mangea-t-il la manne ? quand il eut passé la Mer rouge. C'était là, au témoignage de S. Paul, une figure de baptême. Si ce baptême les amenait à cette nourriture merveilleuse de la manne, quelle nourriture le Christ donnera-t-il

1. Cor.

à ceux que le baptême véritable a amenés jusqu'à lui ? Le baptême les lui a amenés et unis ; leur ennemis, leurs péchés, comme les Egyptiens dans la Mer rouge, ont été détruits. Ils ont traversé les abîmes de la véritable mer, ils ont été lavés dans l'eau teinte du sang de J.-C.. Quelle est la manne que le véritable Moïse va leur donner ? *Je suis le pain vivant descendu du ciel.* Qu'ils croient à Jésus afin que Jésus puisse se livrer à eux. » C'est à eux qu'il est réservé de connaître les délices de cette nourriture.

Aug. Tr. 11 in Joan.  
n. 4.

La manne avait besoin d'une préparation, il fallait la broyer, puis la cuire. Mais pour goûter sa saveur, cette saveur qui habituellement était celle d'un *gâteau de froment pétri avec du miel*, il fallait la désirer. Quand le peuple se mit à la prendre en dégoût, et à regretter les viandes et les oignons d'Egypte, Dieu lui envoya une autre nourriture, il lui envoya en abondance les viandes qu'ils désirait et qui tuèrent ceux qui en mangèrent. Ceux-là ne pourront goûter les douceurs de l'Eucharistie qui diront comme les Juifs : *Notre âme a du dégoût pour cette nourriture trop légère.* De même que la manne ne s'accommodait point avec le dégoût, dit S. Augustin, de même l'Eucharistie ne supporte point le mépris. »

CETTE NOURRITURE  
DOIT ÊTRE DESIRÉE

De même que l'on broyait la manne, il faut triturer l'Eucharistie, il faut par des méditations fréquentes chercher à connaître tous ses secrets. Il faut, comme on faisait passer la manne par le feu, aviver la flamme de la charité pour recevoir l'Eucharistie.

Aug. Ep. 54. n. 1.

TRITURÉE

Moïse reçut du Seigneur l'ordre de remplir de manne un vase d'or que l'on garderait dans le tabernacle. Nous apprenons par là de quelle vertu doit être revêtu un cœur qui peut posséder la manne véritable. Sous l'action de cette nourriture le cœur qui veut la conserver devient semblable à un vase de l'or le plus pur.

LA MANNE CONSERVÉE  
DANS LE VASE D'OR

Ne pouvons-nous pas voir dans cette mesure de manne conservée devant le Seigneur la figure de l'Eucharistie conservée dans nos tabernacles, rendant à Dieu une adoration de tous les instants, et devenant le centre de tout le culte chrétien ?

Chrysa. ut supr.

La manne fut un vaste et persévérant miracle : elle était la figure d'un miracle plus grand, plus vaste et plus durable. Il nous faut bénir Dieu qui avait préparé de si loin le sacrement qui est l'aliment des âmes. « Les Juifs, entendant le Sauveur parler d'un pain mystérieux qu'il devait donner au monde, lui disaient : *Maître, donnez toujours de ce pain.* Mais ce pain, ô Juif, tu devrais savoir qu'il le donne tous les jours, qu'il le donne partout. Il ne tient qu'à toi de recevoir ce pain : approche-toi de lui et tu auras la vie ; car il est la vie, et celui qui reçoit la vie ne peut mourir. Approchez-vous de lui et soyez rassasiés, car c'est du pain ; approchez-vous de lui et buvez, car il est la source d'eau vive ; approchez-vous de lui, et soyez éclairés, car il est la lumière ; approchez-vous de lui et soyez délivrés, car *où est l'esprit du*

LES MIRACLES DE  
L'EUCH. PLUS DURABLES  
QUE CEUX DE LA  
MANNE

Ambros. In Ps. 118.  
Serm. 18. n. 28.

*Seigneur là est la liberté ;* approchez-vous de lui et soyez absous de vos fautes, car il est la rémission des péchés... Pour produire mon pain, je n'ai plus besoin de la pluie du ciel, des labours de la terre, de la fructification des arbres : le Christ est ma nourriture, le Christ est mon breuvage, la chair de mon Dieu est ma nourriture, le sang de mon Dieu est mon breuvage. Je ne crains plus les intempéries du ciel ou la stérilité de la terre : le Christ m'est donné tous les jours. Je n'attendrai plus la pluie de cailles ou la manne, cet aliment au-dessus de tout autre aliment ; nos pères en ont mangé, et ils ont encore eu faim. Mon aliment est tel que celui qui en mange ne souffre plus de la faim. Mon aliment n'engraisse pas le corps, mais il fortifie le cœur de l'homme. »

11. Cor.  
17.

ib. n. 26.

Le temps des figures est passé : nous possédons maintenant la vérité. Jésus était dans les figures de l'Ancienne Loi, et c'est pourquoi elles avaient de la grandeur. « Vous admirez Moïse, dirons-nous aux Juifs, vous l'admirez parce qu'il a fait traverser la mer, à pied sec, à vos ancêtres : Moïse ne commanda pas : il obtint une grâce ; il ne commanda pas à la mer, mais il servait celui qui commande aux flots. Vous exaltez Moïse, parce qu'il a submergé dans la mer le Pharaon avec toute son armée : Moïse priait, et un autre commandait ; Moïse priait et le Christ agissait ; Moïse fuyait ses ennemis, et le Christ les poursuivait. Moïse suivait la colonne de feu qui l'éclairait dans les ténèbres, mais Jésus donnait la lumière. Vous exaltez Moïse qui a rendu douces les eaux amères, qui a fait jaillir l'eau de la pierre ; et toutefois il n'a pas empêché ceux qui avaient traversé la Mer rouge de mourir dans le désert ; mais le Christ nous délivre chaque jour des flots meurtriers du vice ; chaque jour il met en fuite l'armée du démon ; chaque jour le corps de mon Dieu devient pour moi une source d'eau vive ; le Christ a voulu boire toutes mes amertumes, afin de m'enivrer des suavités de sa grâce. »

ib. n. 29.

## CLXIII

### Promesse de l'Eucharistie. IV. La Crise

MURMURES  
DES DISCIPLES  
ÉTRANGETÉ DES  
AFFIRMATIONS DU SAU-  
VEUR

Or en l'entendant beaucoup de ses disciples dirent : Cette parole est dure et qui peut l'accepter ? Et en effet Jésus s'était plu à présenter à ses auditeurs des mystères toujours plus étranges. Il s'était représenté lui-même comme l'aliment de la vie éternelle, aliment infiniment supérieur à la manne qui avait nourri leurs pères dans le désert et qui ne les avait pas empêchés de

Joh. 1

mourir, tandis que celui qui se nourrirait de cet aliment vivrait éternellement ; il avait affirmé que la foi en lui était le principe de la vie éternelle ; il avait montré l'action de son Père dans le monde ne se proposant d'autre but que d'amener les âmes à lui. Il avait ensuite représenté sa chair et son sang comme les vrais aliments de la vie éternelle, comme source de résurrection, amenant les âmes à l'union avec lui, union comme il n'en existait de semblable nulle part, union reproduisant et prolongeant celle qui existe entre le Père et le Fils. A plusieurs reprises il était revenu sur cette idée que sa chair était vraiment une nourriture et son sang un breuvage ; que sans cette nourriture et ce breuvage on ne pouvait avoir la vie. Devant ces affirmations inouïes, beaucoup d'auditeurs avaient donc murmuré. *Cette parole est dure*, disaient-ils. « C'était leur cœur, dit S. Augustin, et non la parole du Sauveur, qui était dur. Et en effet, s'ils n'avaient pas été durs, s'ils avaient voulu être doux, ils se seraient dit : Il doit avoir ses motifs pour nous dire cela : il doit y avoir là un mystère caché. Ils seraient demeurés doux avec lui, et ils auraient appris de lui ce qu'apprirent ceux qui lui demeurèrent fidèles. »

**Et Jésus sachant, au-dedans de lui, qu'ils murmuraient, leur dit : Ceci vous scandalise ?** « Il leur aurait fallu, dit S. Jean Chrysostôme, ne pas s'irriter mais interroger. » « Il y avait du mystère dans les paroles du Christ, dit S. Augustin ; et en effet il fallait dire ces grandes choses de façon à n'être pas compris de tous ; mais ce mystère aurait dû les rendre des disciples plus attentifs et non des ennemis. » Ils n'osaient lui dire leurs objections en face, comme quand on se trouve en présence d'idées dont on est séparé par des abîmes. Maintenant encore beaucoup d'hommes quand ils se trouvent en face du grand mystère de la religion chrétienne, au lieu d'en étudier les bases et les convenances, se contentent d'y opposer une fin de non-recevoir absolue. Ce fut donc uniquement par sa science divine que Jésus connut leurs murmures.

**Ceci vous scandalise ? Que sera-ce donc si vous voyez le fils de l'homme monter là où il était auparavant ?** Que veut-il dire par cette parole mystérieuse ? Veut-il aggraver la difficulté de croire, répondre aux objections que l'on fait à un mystère en proposant un mystère plus grand encore ? Certains commentateurs l'entendent ainsi : Vous avez peine à croire à cette nourriture qui vous est promise ; que sera-ce si avec cela je vous dis encore que je retournerai entier et vivant au Ciel ? Ne vous serait-il pas plus difficile de croire que l'on vous donne la chair du fils de l'homme quand vous aurez vu le fils de l'homme s'éloigner de vous et se séparer de vous de toute la hauteur du Ciel ? En effet Calvin affirmait que J.-C. était aussi éloigné de l'Eucharistie que le Ciel l'est de la terre, répétant sans le savoir les propres paroles

Aug. En. in Ps. 98.  
n. 9.

J.-C. RÉPOND  
A LEURS PENSÉES

Chrys. Homil. 46  
in Joan. n. 2.

Aug. Tr. 27 in Joan.  
n. 2.

LE FILS DE L'HOMME  
REMONTANT AU CIEL

Rossuet. la Cène  
39<sup>e</sup> j.

de J.-C. et montrant qu'il avait succombé à la difficulté que Jésus faisait entrevoir.

D'autres auteurs, et ils sont les plus nombreux, disent que J.-C. a voulu montrer tout ce qu'il y avait d'harmonieux dans ce mystère : Vous sera-t-il difficile de croire ces choses *quand vous aurez vu le fils de l'homme remonter là où il était d'abord* ? « Quand vous verrez le fils de l'homme remonter au ciel, vous comprendrez qu'il vous donne son corps d'une façon autre que celle que vous vous figuriez. »

« Ils se figuraient, dit S. Cyrille, qu'il les invitait à manger la chair comme les bêtes le font. Ils ne connaissaient point la beauté de ce mystère et sa merveilleuse économie... Et ils se disaient : Comment un corps humain pourra-t-il nous donner la vie ? Comment ce qui est de même nature que nous pourra-t-il nous donner l'immortalité ? Et Jésus leur annonce que leurs objections leur paraîtront bien insensées en face du signe qu'il leur donnera : ils ne diront plus : Comment la chair pourra-t-elle nous donner la vie quand ils verront sa chair élevée dans les cieux, *dans les cieux où il était d'abord*. Voyez aussi comme dans cette parole il affirme son existence antérieure à son Incarnation. » Au commencement de son Evangile, l'Évangéliste qui nous rapporte ce discours du Sauveur disait : *Le Verbe s'est fait chair* : nous avons ici, dans cette chair promise en nourriture, dans cette Ascension qui entraînera après elle tous ceux qui se seront nourris de cette chair, la suite de cette parole.

Quand ils l'auront vu s'élever au ciel en triomphateur, ils sauront qu'il est le maître des éléments. Ils pourront se redire la parole que les Anges disaient aux Apôtres qui avaient assisté à son Ascension : Comme vous l'avez vu monter au ciel, ainsi il en reviendra pour vous, spiritualisé, et donnant aux âmes la vie éternelle. N'est-ce pas pour leur montrer que les distances ne sont rien pour lui, que la nuit précédente, il est arrivé subitement près d'eux, sur la mer, au milieu de la tempête ? « Assurément, quoi qu'il arrive, il demeurera dans son intégrité celui qui se sera ainsi élevé dans le ciel. Vous pourrez vous nourrir de lui sans qu'il subisse de diminution. »

De ces deux interprétations quelle est la vraie ? Elles sont peut-être vraies toutes deux. N.-S. a peut-être employé à dessein cette forme elliptique afin de jeter ses auditeurs présents plus complètement dans le mystère, pour produire en eux une foi plus profonde, et afin de répandre, pour ses disciples ultérieurs, sur tous ces mystères, une lumière plus grande.

**C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien.**

Autre parole mystérieuse qui a suscité des interprétations diverses, dont les hérétiques se sont emparés pour la retourner contre

v. g. Chrys. Aug.  
Rupert. Theophyl. Al-  
bert. Thom.

Aug. Tr. 27 in Joan.  
n. 3.

Cyrrill. in Joan.  
l. 4. c. 2.

Certè qui integer  
ascendere potuit, con-  
sumi non potuit. Aug.  
serm. 131. n. 1.

NÉCESSITÉ D'UNIR  
L'ESPRIT À LA CHAIR

v. 21

les autres paroles de J.-C. et qui a donné aux âmes droites de belles lumières.

*La chair ne sert de rien.* « C'est vrai, dit S. Augustin, elle ne sert de rien, mais dans la façon que ceux-ci comprenaient. Elle ne servirait de rien si elle était semblable à la chair qu'on dépece et qu'on porte au marché. Jésus dit : *La chair ne sert de rien*, comme on a dit : *La science enfle* ; la science enfle quand elle est séparée de la charité ; mais ajoutez la charité à la science, et la science sera avantageuse, non par elle-même, mais par la charité. Seule, la chair ne sert de rien, mais que l'esprit vienne s'ajouter à la chair, et la chair servira beaucoup. »

« Car si la chair ne servait de rien, le Verbe ne se serait pas fait chair pour habiter parmi nous. Par la chair, l'Esprit a fait beaucoup pour nous. Cette chair était un vase : regardez, non ce qu'elle était, mais ce qu'elle contenait. La chair elle-même des Apôtres nous a été utile : c'est par elle que le Verbe s'est fait entendre à nous... Voilà les œuvres de la chair, mais accomplies par l'esprit qui se sert de la chair comme d'un instrument. »

Aug. Tr. 27 in Joan.  
n. 5.

« Si vous voulez comprendre la nature de l'Incarnation, dit S. Cyrille, et considérer celui qui habite dans cette chair, vous comprendrez, à moins de faire injure à l'Esprit S<sup>t</sup>, que cette chair peut vivifier, bien que par elle-même la chair ne puisse rien, car cette chair est unie au Verbe de vie. »

Cyrril. in Joan. I. 4.

En nous attachant à la chair de J.-C., il faut donc aspirer à posséder l'esprit de J.-C. « Il nous a recommandé de manger sa chair, dit encore S. Augustin, pour que nous demeurions en lui et lui en nous. Nous demeurons en lui quand nous sommes ses membres ; il demeure en nous quand nous sommes son temple... Si nous appartenons à son corps nous aurons son esprit... Un chrétien ne doit craindre rien tant que d'être séparé du corps de J.-C. Tout cela nous a été dit pour que nous aimions l'unité, l'unité complète. »

Aug. ut supr. n. 6.

« Non, il n'a pas voulu dire que sa chair ne servait de rien, dit S. Jean Chrysostôme, puisque tout à l'heure il disait que sans elle nous ne pouvions avoir la vie en nous. Mais il prémunissait contre une interprétation charnelle de ses paroles. Et qu'est-ce que les interpréter d'une façon charnelle ? C'est ne voir que les choses présentes et ne pas regarder au-delà. Il fallait attendre le moment opportun, et ils auraient vu que ce mystère est affranchi de toutes les lois de la vie présente. Ils entendaient toutes les paroles du Sauveur d'une façon charnelle, eux qui ne désiraient que les choses charnelles, quand il aurait fallu désirer les choses spirituelles. » La chair ne pouvait servir de rien en tout cela, et Jésus réclamait pour l'intelligence de son mystère des sens nouveaux, des sens spirituels. « Je vous ai mis devant les yeux un mystère, un sacrement : il faut le comprendre d'une façon spirituelle, et

Chrys. Homil 47  
in Joan. n. 2.

Etsi necesse est  
illud visibiliter cele-  
brari, oportet tamen  
invisibiliter intelligi.  
Aug. En. in Ps. 98.  
n. 9.

alors il deviendra pour vous source de vie. Ce mystère se célé-  
brera d'une façon visible, cela était nécessaire : et cependant il  
faut y voir une réalité invisible. » Le corps du sauveur présent au  
milieu de nous dans la S<sup>te</sup> Eucharistie, a développé d'une façon  
merveilleuse dans l'âme des croyants ce sens spirituel. Des âmes  
nombreuses se sont trouvées qui ont goûté les choses d'en haut,  
les choses invisibles plus que les choses de la terre. Grâce lui  
soient rendues pour ce bienfait !

LES PAROLES DE J.-C.  
SONT ESPRIT ET VIE

Rupert.

**Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie.** Pour les  
entendre il faut être animé par l'esprit : « et elles opèrent elles-  
mêmes ce qu'elles signifient. »

v. 66

Des hérétiques ont prétendu que, par ces paroles, Jésus voulait  
que l'on entendit dans un sens symbolique tout ce qu'il avait dit  
jusque-là. Peut-on lui supposer cette intention ? « Quand le Sau-  
veur a proféré des paraboles, dit Bossuet, il en a si clairement  
expliqué le sens qu'il n'y a plus eu à raisonner ni à questionner  
après cela : et si quelquefois il n'a pas voulu s'expliquer aux Juifs  
qui méritaient par leur orgueil qu'il leur parlât en énigme, il n'a  
jamais refusé à ses Apôtres une explication simple et naturelle de  
ses paroles, après laquelle personne ne s'y est trompé. Ici, plus  
on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges pa-  
roles, plus il appuie... Il n'y avait qu'un mot à leur dire... ; il ne  
le fait pas néanmoins ; il laisse succomber ses propres disciples à  
la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Cela n'est  
pas de vous, mon Sauveur ; non assurément cela n'est pas de vous,  
vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui  
n'aboutissent à rien. »

Bossuet. Médit.  
sur l'Ev. La cène.  
1<sup>re</sup> p 35<sup>e</sup> j.

S. Hilaire le grand défenseur de la consubstantialité du Verbe,  
voulant établir quelle union existait entre le Fils et le Père, union  
de nature et non pas seulement de volonté, se servait pour cette  
démonstration de l'union qui existe dans le Christ entre la nature  
divine et la nature humaine, et de l'union que le Christ par sa  
chair établit entre lui et nous. « Il ne faut pas, ajoutait-il, venir  
parler des choses de Dieu avec les idées de l'homme ou celles du  
monde. et en faisant insolemment violence aux paroles du Christ,  
pervertir ces salutaires paroles. Lisons ce qui est écrit, efforçons-  
nous de comprendre ses paroles, et alors nous serons des croyants  
véritables. Au sujet de la présence réelle du Christ en nous, nous  
ne pouvons sans folie et sans impiété dire que ce que nous avons  
appris de lui. Or il a dit : *Ma chair est véritablement une nour-  
riture et mon sang un breuvage.* Il n'y a plus lieu de douter de la  
vérité de sa chair et de son sang. Selon la parole de notre Maître,  
et selon notre foi, il y a là une chair et un sang véritables ; et cette  
chair et ce sang étant reçus en nous font que le Christ est en nous  
et nous dans le Christ... et cette chair par laquelle il est avec nous  
est en Dieu. »

Tum perfectæ fidel  
officio fungemur.

Hilar. de Trinit. l. 8.  
n. 13 et 14.



Ainsi la foi conduit à la possession des réalités les plus hautes : la foi est ce sens nouveau, ce sens spirituel que Jésus réclamait pour accepter ce mystère ; et parmi les auditeurs, il y en avait qui n'avaient pas ce sens nouveau et qui ne voulaient point l'avoir. Il y en a parmi vous qui ne croient pas. Car il savait dès le commencement, ajoute l'Évangéliste, quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui le trahirait. Et malgré toutes les défections qui devaient se produire, il persévérait à nous assurer le don de son amour.

« Il n'a pas dit, remarque S. Augustin : Ils ne comprennent pas. Il dit la raison pour laquelle ils ne comprennent pas : c'est qu'ils ne croient pas. Le Prophète avait dit : *Si vous ne croyez pas vous ne comprendrez pas*. Il faut nous attacher par la foi pour être vivifiés par l'intelligence : celui qui ne s'attache pas, qui résiste, ne peut être pénétré par le rayon de lumière, puisqu'il se met en opposition avec lui. »

Aug. Tr. 27 in Joan.  
n. 7.

Et il leur redit, en leur en indiquant à nouveau la source, la grandeur de la foi qui est nécessaire pour croire à ce mystère, clef de voûte de toute la foi chrétienne. Et il leur disait : C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si cela ne lui est donné par mon Père.

L'Eucharistie nous met en face des plus redoutables mystères. Comment tout cela peut-il se faire ? demande le sens humain. « La raison l'ignore, mais la foi l'accepte, dit le vénérable Hildebert. Plus la raison est impuissante, plus la foi grandit. Moins la raison peut agir, plus la foi en agissant acquiert de mérites. »

Hildebert. Brev. tr.  
de sacram. altar. Op.  
p. 1106.

Et à partir de ce moment beaucoup se retirèrent et ils n'allaient plus avec lui.

LA SÉPARATION

Et Jésus ne se trouble point : il savait depuis le commencement ceux qui étaient à lui, il est heureux de reconnaître ses vrais disciples.

Il dit donc aux douze : Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? Cette parole prouve qu'il ne rabattra rien de sa doctrine. « C'est à prendre ou à laisser, dit S. Jean Chrysostôme. Il ne veut point de disciples qui n'aillent jusque-là. Ceux qui demeureront avec lui seront taxés de folie par les autres, et lui-même sera sans faiblesse pour leurs fautes. »

« Par cette parole, il leur prouve aussi qu'il n'a pas besoin d'eux, de leurs services ou de leur culte, que tout ce qu'il fait, il le fait pour leur salut. Et d'autre part il leur montre qu'il ne les fera pas saints malgré eux, et qu'il ne veut à son service que des hommes qui le servent librement. » « Il veut leur montrer, dit S. Augustin, qu'ils ont besoin de lui et qu'il n'a pas besoin d'eux. C'est un bonheur pour vous d'être chrétien, mais si vous l'êtes, J.-C. n'y gagnera rien, et si vous ne l'êtes pas, J.-C. n'y perdra

Chrys. Homil. 47.  
in Joan. n. 3. et 4.

rien. Si vous êtes sans Dieu, vous serez amoindri, et si vous êtes avec Dieu. Dieu n'en sera pas plus grand. Vous grandirez, si vous vous approchez de lui, et vous diminuerez, si vous vous en éloignez. » Plus d'une fois dans notre vie il nous a dit cette parole : c'était le cas de lui répondre comme S. Pierre.

Aug. Tr. 11 in Joan.  
n. 5.

UN VRAI CROYANT

**Simon Pierre lui répondit : Seigneur à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle.** « Il y avait encore pour eux des pères, des mères, des épouses, des maisons qui les auraient accueillis, s'ils l'avaient quitté ; mais tout cela dans leur esprit ne comptait plus pour rien devant la perte qu'ils auraient faite s'ils s'étaient séparés d'un tel maître. »

v. 68

Chrys. ib. n. 3.

*Vous avez les paroles de la vie éternelle.* « Vous avez la vie éternelle et vous mettez la vie éternelle dans le don que vous faites de votre chair et de votre sang. **Aussi avec amour nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.** Nous avons eu foi et par la foi nous sommes arrivés à la connaissance. Nous avons connu que vous étiez la vie éternelle, et que dans votre chair et votre sang vous aviez mis ce que vous étiez vous-même. la vie éternelle. » Leur foi avait été grande. « Pendant que les Juifs disaient : *N'est-ce pas là le fils de Joseph ?* et opposaient cette naissance prétendue, si humble, au don qu'il prétendait faire, Pierre lui disait : *Vous êtes le Fils du Dieu vivant.* » Et le mystère se manifestant à cette foi si profonde leur apparaissait plein de clarté et d'harmonie. Il était digne du Fils de Dieu de donner la vie éternelle, et de la donner par cette chair qu'il avait prise pour le salut de l'homme.

v. 70

Aug. ut supr.

Chrys. ut supr.

MANIFESTATION  
DE CETTE FOI

Aussi un an après, quand Jésus leur donne ce qu'il leur a promis, quand leur ayant dit aujourd'hui : *Le pain que je donnerai c'est ma chair pour la vie du monde*, il leur dit ce jour-là : *Prenez et mangez, ceci est ma chair*, et qu'il leur dit cette parole sans aucune explication, pratiquant dans toute sa perfection le précepte qu'il donnait. *dites : cela est, ou cela n'est pas*, les Apôtres acceptent ce don avec simplicité. Jésus n'explique rien, « et les Apôtres, dit Bossuet, l'écoutent sans rien demander : ces questionneurs perpétuels, s'il m'est permis une fois de les appeler ainsi, se taisent... Les murmures avaient été trop repoussés, les questions trop précisément résolues : tout est calme, tout est soumis : le Père les a tirés. »

Bossuet. La Cène.  
43<sup>e</sup> j.

« Et les autres ? Ah ! fidèles, retirez-vous de leur compagnie ; séparez-vous de ces séditions, de ces impies qui murmurent, non pas contre Moïse, mais contre J.-C. lui-même ; séparez-vous pour n'être point enveloppés dans leur péché. Quoi ? Que va-t-il leur arriver ? La terre se va-t-elle ouvrir sous leurs pieds, pour les engloutir tout vivants ? Non, c'est quelque chose de pis : ils quittent l'Église : ils sont livrés à leur propre sens. »

ib.

*Et ils n'allaient plus avec lui.* « Ainsi, tandis que Pierre « sut

goûter la saveur exquise de la chair du Christ, dit S. Augustin, parce qu'il avait au-dedans de lui *l'esprit qui vivifie*, cet esprit qui faisait défaut à Nicodème quand il ne savait s'élever au-dessus des conceptions charnelles, » ces malheureux, « en se séparant de Jésus se séparaient de la vie. »

Aug. Tr. 11 in Joan.  
n. 5.  
Id. Tr. 27. n. 8.

C'est une chose remarquable que le premier schisme qui se fait parmi les disciples du Sauveur se produit à propos de l'Eucharistie. N'était-ce pas une prophétie des terribles défections qui devaient se produire plus tard et qui auraient ce grand mystère pour principal champ de bataille. « Toutefois Jésus ne se troublait pas : *il savait depuis le commencement ceux qui devaient croire en lui*. Voilà qui doit être un exemple et une consolation pour nous quand nous disons la vérité et que nous ne sommes pas compris et qu'on s'éloigne de nous. On est tenté alors de se repentir d'avoir parlé. Cherchons notre consolation en Dieu, et cependant soyons réservés dans nos paroles. »

Aug. Tr. 27 in Joan.  
n. 8.

Pendant tous ceux qui répugnaient à ce mystère ne s'en allèrent pas. Judas, l'un des douze, était là. « Il ne s'en alla pas, et Jésus, dit S. Augustin, savait pourquoi. » Dans ses rêves de richesses temporelles, il avait, avec dépit, assisté au refus que Jésus avait fait de la royauté, entendu ses allusions à un royaume spirituel. C'est sans doute à ce moment qu'il conçut le projet de le trahir.

UN DÉMON PARMI  
LES DISCIPLES DE  
JÉSUS

47. Aussi Jésus répondant à la belle profession de foi de S. Pierre dit : **Ne vous ai-je pas choisi au nombre de douze ? et néanmoins l'un de vous est un démon.**

48. Il disait cela de Judas Iscariote, fils de Simon, dit S. Jean : **car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fut un des douze.**

Et pourquoi donc l'avait-il choisis s'il devait être mauvais ? « Voilà dit S. Augustin, la différence qui existe entre Dieu et les méchants. Ceux-ci se servent des biens de Dieu pour le mal : Dieu sait se servir des maux et des méchants pour le bien. Judas a été ingrat envers la bonté divine, et Jésus a su se servir de Judas pour l'œuvre de la rédemption. » Déjà à ce moment Judas avait fait son choix, et Jésus frappé d'une pareille ingratitude en face d'un tel amour, avait poussé ce cri de douleur. Ce fut quand la promesse du don parfait fut faite que commença la trahison de Judas. C'est l'Eucharistie qui fait le discernement des vrais disciples de Jésus.

Aug. Tr. 27. n. 10.  
Trad. abrégé.

Au premier siècle de l'Eglise, au témoignage de S. Ignace martyr, il y avait des hérétiques qui niaient la réalité de la chair de J.-C. et la réalité de sa Passion ; et pour ce motif, ces hérétiques s'abstenaient de l'Eucharistie. Cependant, remarquait le grand martyr, c'était par cette chair et cette Passion que les Apôtres avaient pu mépriser la mort et s'étaient montrés supérieurs à elle. Nous pouvons connaître par là que J.-C. nous a donné

L'EUCCHARISTIE MANI-  
FESTATION DE J.-C.

Ignat. in Ep.  
ad Smyrn. n. 3.  
Ib. n. 7.

sa chair en témoignage de la vérité de cette chair et de la vérité des mystères qu'il y a accomplis. « En contredisant à ce don de Dieu, ajoutait le Saint, ils se condamnent à la mort. Ah ! qu'il leur serait utile d'aimer : ce serait pour eux la résurrection ! »  
 Quand on aime, on croit volontiers à ce mystère. Et engageant les fidèles d'Éphèse à participer à l'Eucharistie, il l'appelait « le remède d'immortalité, l'antidote contre la mort et contre tous les maux, le gage de vivre toujours dans le Christ. »

id. ad Ephes. n. 20.

Ainsi, dit S. Augustin, toutes ces choses que le Sauveur nous a dites de sa chair et de son sang, cette vie éternelle promise à ceux qui participeront à ses dons, cette intention qu'il demande à ceux qui le mangent de demeurer en lui, cette foi qui précède l'intelligence, ce scandale qui se produit en ceux qui jugeaient eharnellement les choses spirituelles, et dans ce scandale et cette défection cette bonté avec laquelle il console ceux qui demeurent, cette réponse de fidélité qu'il provoque d'eux afin qu'elle devienne la nôtre, tout cela doit nous servir, mes très chers, afin que nous ne mangions pas seulement le corps du Christ dans son sacrement, mais que nous arrivions à la participation de son esprit, que nous demeurions dans son corps comme des membres qui lui soient étroitement unis, que nous soyons pénétrés de son esprit, et que nous ne nous scandalisions pas si des hommes s'approchent de ce sacrement sans profit. »

Aug. ut supr. n. 11

## CLXIV

### **J.-C. rétablit le sens vrai de la Loi contre les superstitions des Pharisiens.**

S. Jean est le seul des Évangélistes qui rapporte le discours du Sauveur contenant la promesse de l'Eucharistie : il appartenait à l'Évangéliste théologien de nous introduire dans les vastes horizons que créait cette promesse. Quand J.-C. réalisera sa promesse, S. Jean nous rapportera les discours qui précèdent et suivent l'institution de la S<sup>te</sup> Eucharistie, mais il ne parlera pas de l'institution elle-même, estimant suffisant le récit des autres Évangélistes.

Aujourd'hui, comme d'habitude, les autres Évangélistes, continuant leur récit après la multiplication des pains et la tempête apaisée, rapportent des faits plutôt que des discours, mais il semble que les faits racontés par eux proclament à l'avance les effets que doit accomplir l'Eucharistie promise.

**Quand Jésus et ses Apôtres furent sortis de la barque, les habitants du pays le reconnurent. Et parcourant la contrée, il commencèrent à lui apporter les malades dans leurs grabats partout où ils entendaient dire qu'il était.**

n. VI. 55.

**Et en quelque lieu qu'il entrât, bourgs, villes ou villages, ils mettaient les malades dans les places publiques, et ils le priaient qu'il leur permit seulement de toucher la frange de son vêtement, et tous ceux qui le touchaient étaient guéris. Ils savaient maintenant qu'il suffisait de toucher son vêtement pour être guéri, car une vertu sortait de lui.**

r. 36.

« Nous pouvons, nous aussi, dit S. Jean Chrysostôme, toucher la frange de son vêtement, car nous avons devant nous non seulement son vêtement, mais son corps, mais lui-même ; et nous pouvons non seulement le toucher, mais le manger et nous nourrir de lui. Malades, approchons-nous donc de lui avec foi : s'approcher avec foi, c'est le toucher, le toucher avec un cœur pur et le recevoir comme le Christ réellement présent..... »

« Croyez qu'il célèbre encore maintenant la Cène à laquelle il présidait. Quand le prêtre nous donne ce Corps, croyez que ce n'est pas le prêtre, mais J.-C. lui-même qui vous le donne, comme quand le prêtre baptise, c'est Dieu lui-même qui agit, car lui seul pouvait faire l'œuvre d'adoption. Si Jésus nous a procuré ce bien suprême de l'adoption, lui en coûtera-t-il de nous donner son corps ? »

« Écoutons donc tous, prêtres et fidèles, écoutons ce qui nous est annoncé et soyons dans l'admiration : il nous a donné lui-même sa chair à manger, il s'est donné lui-même après avoir été immolé. Nourris d'un tel aliment comment pourrions-nous encore pécher ? Ayant mangé l'agneau comment pourrions-nous devenir des loups ? Ce mystère ne doit-il pas nous rendre impossible toute inimitié, puisqu'il est un mystère de paix ? Ne doit-il pas nous donner le détachement des richesses, puisque J.-C. s'y est donné tout entier ? »

« En mémoire de ses bienfaits, Dieu avait institué chez son peuple des fêtes annuelles : dans ce mystère, c'est tous les jours qu'on célèbre le souvenir de ses bienfaits. Ne rougissez donc plus de la croix, puisque la croix aboutit à un don pareil, don qui vous honore infiniment. Si je vous rappelle ses autres bienfaits, qu'il a étendu le ciel au-dessus de nos têtes, la mer devant nous, qu'il a envoyé ses Anges et ses Prophètes, aucun bienfait n'égale celui-là : il est notre grande richesse. »

« Si vous voulez honorer ce don, offrez non des calices, mais votre âme ; non des calices d'or, mais une âme d'or. L'église n'est pas un magasin d'orfèvrerie, mais un lieu où s'assemblent les Anges, c'est pourquoi il faut que les âmes y viennent. »

Tels étaient sans doute les sentiments qui s'agitaient vaguement

GUÉRISONS OPÉRÉES  
PAR LE CONTACT DU  
VÊTEMENT DE JÉSUS

UN INCIDENT QUI  
MANIFESTERA LE CA-  
RACTÈRE DE JÉSUS

dans l'âme des Apôtres quand ils contemplaient les effets de la présence de l'Emmanuel au milieu des hommes, présence que Jésus avait promis de rendre plus intime encore et permanente. A ce moment se produisit un incident qui leur donna l'occasion de comprendre le caractère libérateur de la venue et de la présence du Sauveur sur terre. Cet incident nous est raconté par S. Matthieu et S. Marc (Math. XV, Marc VII). C'est S. Marc qui est le plus complet. Nous aurons par lui un écho de la voix de S. Pierre expliquant les observances méticuleuses des Pharisiens et l'affranchissement apporté par J.-C.

**A ce moment**, (Math. XV, 1) « c'est-à-dire, remarque S. Jean Chrysostôme, au moment où Jésus accomplissait tant de miracles, et qu'il guérissait les malades par le contact de sa robe : l'Évangéliste note cette coïncidence pour montrer que la jalousie des Pharisiens ne cède devant rien. »

Chrys. Homil. 51. n. 1.

UN BLAME  
DES PHARISIENS

**Des Pharisiens et des Scribes venus de Jérusalem s'assemblèrent près de Jésus.** « Il y en avait dans tout le pays, mais ceux de Jérusalem étaient les plus considérés et les plus orgueilleux et aussi les plus hostiles à Jésus. » Ils s'arrogeaient volontiers une autorité universelle. « Ils venaient non pour apprendre, mais pour reprendre » : ils en auront bientôt l'occasion.

Marc. VII

ib.

Remig. Cat. sur.

**Ayant vu quelques uns de ses disciples manger avec des mains communes, c'est-à-dire non lavées, ils les blâmèrent.**

v. 2

UN DE LEURS USAGES

**Car.** ajoute l'Évangéliste pour faire comprendre cet usage aux profanes pour lesquels il écrivait, **les Pharisiens et tous les Juifs ne mangent pas sans s'être lavé souvent les mains (1), gardant la tradition des anciens.** « En suivant cette tradition des anciens, ils avaient entendu dans un sens matériel, dit Bède, les prescriptions si souvent répétées au sujet de la pureté : *Lavez-vous, soyez purs.* » Cette tradition des Anciens leur était devenue aussi chère que la Loi elle-même : et leurs observances traditionnelles devenaient chaque jour plus minutieuses. « Comme Jésus avait eu raison de louer son Père d'avoir donné la lumière aux simples et de l'avoir refusée aux prétendus sages. Les hommes de la contrée de Génésareth non seulement viennent mais ils apportent leurs malades. Et les docteurs d'Israël ne viennent que pour soulever contre lui des chicanes. »

v. 2

Beda. In Marc.

Is. I. 6

Beda. In Marc.

**En revenant de la place publique, ils ne mangent pas sans s'être lavés.** Ils pouvaient avoir subi sans le savoir le contact d'un homme en état d'impureté légale. Et il y a beaucoup d'autres choses qui leur ont été transmises et qu'ils observent, le lavage des coupes, des vases de terre et d'airain,

(1) Dans le texte Grec au lieu de *souvent* il y a *jusqu'au coude*. « Dans la Loi, dit Théophylacte, on ne trouve nulle part qu'il faille se laver jusqu'au coude. C'était là une tradition des anciens. »

**VI. 4.** **et des lits.** Comme les musulmans de nos jours pour leurs ablutions, ils attribuaient sans doute à ces rites une vertu qui faisait d'eux une race sainte, séparée du reste des hommes. Il leur aurait été facile de voir que par leur attachement aux traditions des anciens ils s'écartaient de l'esprit de Moïse : car Moïse avait dit : *Vous n'ajouterez rien aux paroles que je vous donne, comme vous n'en retrancherez rien.* Aussi ils invoquent dans ce moment l'autorité des anciens et non celle de Moïse : et ils se faisaient de ces traditions un moyen de domination.

Chrys. ut supr.

**III. IV. 2.**

« Les Apôtres, hommes simples, ayant commencé à l'école de J.-C. à donner leur attention aux choses nécessaires en laissant de côté les choses superflues, se préoccupaient peu de se laver les mains avant leurs repas ; ils le faisaient ou ne le faisaient pas suivant les occurrences. Souvent leur repas était d'une simplicité extrême : quelques bouchées de pain mangées furtivement ou quelques épis froissés dans leurs mains. Comment avec ce peu de souci des choses importantes se seraient-ils occupés des accessoires ? » « Ils sentaient, dit S. Ambroise qu'ils trouvaient auprès de leur Maître un autre baptême, un baptême qui rendait inutiles les autres purifications. Entrant dans le mystère où Jésus les avait conduits, ils cherchaient la pureté de l'âme plus que celle du corps. »

ib.

Ambros. in Luc. l. 8  
n. 78.

**Donc les Pharisiens et les Scribes demandèrent à Jésus : Pourquoi vos disciples ne suivent-ils pas la tradition des anciens et mangent le pain avec des mains communes ?**

« Le Sauveur ne se prononce pas sur le cas de ses disciples : il ne dit pas qu'ils font bien, pour ne pas irriter ses accusateurs, ni qu'ils font mal pour ne pas perpétuer ces lois ; il ne blâme pas les anciens qui ont établi ces usages, mais poursuivant un but pratique, il montre à ces accusateurs qu'ils sont en faute, d'abord en n'observant pas la loi donnée par Dieu lui-même, et ensuite en leur montrant que ce qu'ils croyaient du zèle n'était qu'un attachement aveugle à des usages inventés par les hommes. » Jésus élève les âmes aux lois véritablement nécessaires.

Chrys. ut supr.

**Jésus répondant leur dit : Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu pour votre tradition ?**

LA RÉPONSE DE JÉSUS

**Car Dieu a dit : Honore ton père et ta mère. Et que celui qui aura maudit son père et sa mère, meure de mort.** L'honneur que Dieu réclamait pour les parents comprenait évidemment l'assistance.

IL RÉTABLIT LA LOI  
DU RESPECT DU AUX  
PARENTS

**Et vous, vous dites : Quand un homme dit à son père et à sa mère : Tout corban, c'est à-dire un don fait au temple vous profitera ; vous n'exigez de lui rien de plus,** l'ont ce qui avait été consacré à Dieu ne pouvait plus être donné à un homme, c'était sacré, *corban*. « Et c'est pourquoi quand un père demandait à son fils quelque chose dont il avait besoin, celui-ci répondait : Je

Hieron. h 1. Math.

Luc.  
c. 11-42.

ne puis vous le donner, je l'ai promis à Dieu, c'est *corban* ; mais consolez-vous, cette offrande vous profitera à vous aussi bien qu'à moi. Et, en réalité, il y avait là un double outrage fait à Dieu et aux parents : il n'y avait aucun don fait à Dieu, et il y avait une injustice faite aux parents à cause de Dieu. »

Chrys. ut supr. n. 2.

« Ce peuple, dit S. Ambroise avait la crainte de la Loi, et il cherche dans la Loi un motif pour ne pas donner. »

Ambros. ut supr.

Jésus proteste contre cette violation de la Loi. « Il leur rappelle la gravité du commandement, il la leur rappelle par la gravité du châtiment, la peine de mort qui doit punir une seule parole de malédiction contre le père ou la mère. Et la faute commise par les Pharisiens n'est pas seulement une parole, c'est un acte ; et non seulement ils la commettent, il apprennent à d'autres à la commettre. »

Chrys. ut supr.

S. Ambroise préoccupé de l'honneur de l'Eglise reprochait à des fidèles de son temps de faire des offrandes aux églises, au détriment de leurs parents. « Oui, disait-il, il y en a qui font cela, et qui font cela pour s'attirer des louanges. Dieu ne peut approuver de telles offrandes : la vraie charité doit toujours commencer par les devoirs de la piété filiale. Dieu ne peut accepter des dons qui sont pris sur la faim des parents. »

Ambros. ut supr.  
n. 77 et 79.

Et toutefois, le même docteur si désintéressé ne craignait pas de recommander le prêtre à la charité des fidèles. « Donnez d'abord à votre père, donnez au pauvre, donnez au prêtre, de votre abondance matérielle, afin de recevoir de lui les biens spirituels. Celui qui honore sera honoré. Comprenez aussi que ce prêtre, quand il reçoit, donne plus qu'il ne reçoit : il reçoit non comme un indigent, mais comme un riche qui doit rendre plus qu'il ne reçoit. »

id. n. 79.

Notre Maître a ramené toute loi à sa vérité. « Honorez donc vos parents, dit S. Ambroise, puisque le Fils de Dieu a honoré les siens. »

ib. n. 71.

Les Pharisiens voulaient s'appuyer sur l'autorité des anciens : Jésus leur montre que les Prophètes les condamnaient. **Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, ainsi qu'il est écrit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Ils me rendent un culte vain, enseignant des doctrines et des ordonnances humaines.** Ce reproche qu'Isaïe adressait à un peuple prévaricateur, J.-C. montrait qu'il était devenu pour eux une prophétie ; et dans leur attachement aux usages des anciens, en réalité ils abandonnaient les lois de Dieu pour des coutumes purement humaines. **Abandonnant les commandements de Dieu, vous gardez la tradition des hommes, les lavages des vases et des coupes et vous faites beaucoup d'autres choses semblables.** « Ils prétendaient être les seuls à honorer Dieu, et en réalité leur cœur était loin de Dieu. »

Marc. v.  
Is. XLV

Marc. 6.

Remig. Cat. sur.

« Cet aboïement sans sujet des Pharisiens, dit S. Jérôme, est



done réprimé comme par un coup de fourche par la raison la plus haute, raison appuyée sur les reproches de Moïse et d'Isaïe. En cela le Sauveur nous apprend à nous servir de l'Écriture pour réprimer les hérétiques. »

Hieron. h. l. Matth

« Il avait suffisamment réprimé leur insolence : mais il savait que leur obstination était incurable, et c'est pourquoi il se tourne vers la foule. Profitant de cet incident il donne à cette foule un enseignement plein de grandeur et de sagesse et abolit les observances qui se rapportaient à l'usage des aliments. C'était chose grave, car tout le Judaïsme était là ; et c'est pourquoi il ne donne cet enseignement qu'après avoir guéri le lépreux, réformé la législation qui régissait le Sabbat, après s'être montré le maître de la terre et de la mer, après avoir remis les péchés, ressuscité les morts et donné beaucoup de preuves de sa divinité. »

Chrys. n. 2 et 3.

h. xv.  
B.

« Il ne détruit pas encore la circoncision ; c'était une observance plus ancienne et à laquelle on tenait encore davantage. Il laissera cette tâche à ses Apôtres, ... mais il pose les principes qui la détruisent. **Ayant appelé la foule, il dit : Ecoutez et comprenez.** Il s'est concilié son attention par l'honneur qu'il lui témoigne, et il réclame formellement son attention : il a de grandes choses à dire ; il a détruit des observances vaines, il va à leur place établir une loi nouvelle. »

« Il ne condamne pas ce qu'a fait Moïse, mais il les amène à une intelligence saine des choses. » **Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme.** « Il ne combat pas directement leurs sentiments sur la distinction des aliments : ces observances étaient entrées tellement dans leur vie, que S. Pierre, après la résurrection du Sauveur, invité, dans une vision céleste, à manger toutes sortes de viandes, s'en défendait avec horreur : *Jamais je n'ai mangé rien d'impur.* Le Sauveur pose un principe général qui ira à détruire cette distinction ainsi que les observances du genre des ablutions. » **Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende.**

Id. n. 3.

CE QUI SOUILLE  
L'HOMME

: 11.

VII. 16.

VII. 17.

h. xv.  
B.

Il s'était tenu dans les principes généraux et cependant il en avait dit assez pour irriter les Pharisiens. Aussi lorsqu'il fut entré dans une maison loin de la foule, ses disciples s'approchant, lui dirent : **Savez-vous que les Pharisiens en entendant cette parole ont été scandalisés ?** « Ils étaient probablement quelque peu scandalisés eux-mêmes : la preuve c'est l'empressement qu'ils mettent à lui demander des explications. Ils mettent en avant le scandale des Pharisiens qui s'est produit avec éclat. Ils semblent donc inviter leur maître à revenir sur ses paroles et à les adoucir. »

ib.

LE SCANDALE  
DES PHARISIENS

ib.

Habituellement Jésus agit de façon à ne pas scandaliser les faibles : par exemple quand on lui réclame l'impôt de la didrachme,

après avoir établi qu'il n'y est pas soumis, il dira à Pierre : *Il ne faut pas que nous les scandalisons.* « Mais devant ce scandale que l'on met en avant, au lieu d'adoucir ses paroles, il insiste, il se montre plus sévère, dit S. Jean Chrysostôme. **Toute plantation qui n'a pas été plantée par mon Père céleste, dit-il, sera déracinée.** Il ne s'agit pas de la Loi elle-même, puisque tout à l'heure il se posait en défenseur de la Loi, mais de ce que les hommes y ont ajouté. » Tout ce qui a été planté par Dieu durera éternellement, mais ce qui a été planté par l'homme passera. Les doctrines purement humaines passeront ; les hommes qui se sont donnés pour quelque chose passeront ; mais les paroles et les institutions qui viennent de Dieu porteront leur fruit éternellement, et les hommes établis par Dieu, *plantés par Dieu dans sa maison, y fleuriront et y porteront leur fruit.*

LA RÉPONSE DE JÉSUS

Math. 21

ib.

Ps. 6

Pour que ses disciples ne se troublent point de ce scandale des Pharisiens, il leur montre ce que sont en réalité ceux qui s'érigent en docteurs : **Laissez-les, ce sont des aveugles et ils se font conducteurs d'aveugles. Si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tomberont dans la fosse.** « C'est un grand mal d'être aveugle, mais être aveugle, ne pas prendre de guide et s'imposer soi-même comme guide, c'est plus qu'un mal, c'est un double et même un triple crime. » Combien souvent ce crime est commis sur terre !

Math. 6

ib. n. 4.

L'EXPLICATION  
AUX DISCIPLES

Et Pierre répondant lui dit : **Expliquez-nous cette parabole.** « Il n'y avait pas de parabole : Jésus avait parlé avec clarté ; Pierre met sur le compte de l'obscurité l'étonnement qu'il éprouvait de cette doctrine. Aussi Jésus répondra à tous, car Pierre avait été l'interprète de tous, et il répond avec sévérité. » **Vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence ?**

v. 15

Chrys. ib.

v. 16

**Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche descend dans le ventre, et est rejeté dehors.** N. S. ne craint pas de parler des choses les plus viles et il le fait toujours avec simplicité et élévation, tirant de toutes un enseignement. Pendant qu'il nous montre dans les aliments une chose qui nous est plus ou moins étrangère, qui dans un mouvement de circulation continuelle ne fait que passer et qui par conséquent ne peut souiller l'homme, il nous rappelle qu'il y a des choses qui procédant de nous demeurent en nous, y produisant des effets permanents.

v. 17

**Ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme.**

v. 18

Car de l'intérieur du cœur sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fraude, les impudicités, l'envie, le blasphème, l'orgueil, la folie.

Marc. 7

**C'est là ce qui souille l'homme, mais manger sans avoir lavé ses mains ne souille pas l'homme.**

« Manger sans avoir lavé ses mains peut être rusticité, mais non un péché. » « Mais toutes ces autres choses souillent l'homme parce qu'elles demeurent dans le cœur ; et quand elles en sortent, elles le souillent davantage encore. » Engendrées par le cœur, elles y laissent leur venin.

Bruno Segn.

Chrys. ut supr.

« Il met en première ligne *les mauvaises pensées* : c'était le mal judaïque. » C'était par leurs mauvaises pensées renaissant sans cesse dans leurs cœurs qu'ils se mettaient en opposition avec l'œuvre de Dieu.

ib.

« C'est donc là, dans le cœur, que N. S., dit S. Jérôme, place la source de la vie de l'âme. »

« Et c'est pourquoi, ajoute ce docteur, il faut repousser le sentiment de ceux qui attribuent au démon toutes nos pensées mauvaises. Le démon peut favoriser et peut allumer les mauvaises pensées, il ne peut pas en être l'auteur. Si toujours aux aguets il peut jeter en nos âmes quelque étincelle de sa flamme dévorante, il ne connaît pas cependant les pensées secrètes de nos cœurs, il ne peut que les conjecturer d'après nos actes. »

Hieron. b. l. Math.

« Apprenons donc, dit S. Jean Chrysostôme, à discerner ce qui souille véritablement l'homme, et à nous en garder. Je vois que beaucoup n'entrent dans les églises qu'avec des vêtements propres et après s'être lavé les mains. Je ne puis blâmer cet usage, mais il est bien plus important de purifier l'âme. »

« Si vous aviez de la boue sur les mains, vous n'oseriez vous mettre en prière, et cependant c'est là une chose indifférente ; mais s'il y a une boue qui souille l'âme, ce n'est plus chose indifférente. Et quoi ? Quand on a l'âme souillée, il ne faudra plus prier ? La prière est plus nécessaire que jamais, mais il faut se purifier. Si quelqu'un venait se jeter à vos pieds et les toucher avec des mains souillées de boue, vous le repousseriez du pied. C'est par votre bouche que dans la prière vous touchez les pieds de Dieu : ne la salissez donc pas. »

Chrys. ut supr. n

**C'est du cœur que procèdent toutes les pensées, et c'est pourquoi, dit la S<sup>te</sup> Ecriture, *puisque le cœur est la source de la vie, il faut le garder avec tout le soin possible.* Il faut mettre Dieu avec nous dans cette œuvre qui a pour but de purifier le cœur : il faut examiner notre cœur sous le regard de Dieu, il faut dire à Dieu : *Eprouvez-moi et interrogez mon cœur.***

n. 12

128.

**La Chananéenne.**

J.-C. CHEZ LES GENTILS

« Un touchant épisode de cette époque nous montre Jésus, après avoir affranchi ses disciples des observances judaïques relatives aux aliments, ouvrant la porte aux Gentils : de même un jour Pierre après avoir reçu une révélation confirmant l'abolition de ces observances, s'en ira vers un payen qu'il amènera au Christ. » **Jésus étant parti de là se retira aux confins de Tyr et de Sidon.** Presque toute cette région était payenne.

Chrys. Homil. 52  
in Matth. c. 1.MARC 5  
21.

Il avait été jusque-là fidèle au plan qu'il avait tracé à ses Apôtres d'annoncer d'abord le royaume de Dieu au peuple de Dieu ; mais y rencontrant des haines persistantes et d'autres fois des enthousiasmes excessifs, ne voulant point précipiter les événements, et voulant avoir le temps d'accomplir pleinement son œuvre, il se déroba un moment aux passions de son peuple ; et il profita de cette retraite temporaire pour manifester le caractère universel de son œuvre. « Un jour, sur son ordre, ses Apôtres iraient vers les Gentils : il voulait montrer à l'avance qu'il ne les repoussait pas, quand attirés par une vertu secrète, ils venaient vers lui. »

Chrys. ib.

**Et voici qu'une femme Chananéenne, (1) ayant appris qu'il était là, vint de ces régions, et se mit à crier : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David : ma fille est cruellement tourmentée par le démon.** Une partie de cette scène dut se passer en pleine campagne, ainsi que l'indiquent ces cris dont elle poursuivait Jésus, et l'autre partie dans cette maison où, d'après S. Marc, (VII, 24) Jésus était entré, ne voulant être reconnu de personne.

I. 25

UN TYPE DE L'ÉGLISE

« Cette femme, dit S. Jean Chrysostôme, peut être regardée comme le type de l'Église qui vient avec confiance vers le Christ quand le Christ quitte son pays, quittant elle-même le pays qu'elle a habité jusque-là, *oubliant son peuple et la maison de son père.* »

« Voulez-vous savoir de quelle race Jésus a formé son Église ? Rappelez-vous ce que renferme ce nom de Chananéenne. Ces peu-

(1) S. Marc, (VII, 26) plus précis encore que S. Matthieu, dit qu'elle était *Syro-Phénicienne* : l'ancienne race Chananéenne s'étendait plus loin que la Phénicie. Il dit expressément qu'elle était payenne.

ples de Chanaan avaient violé toutes les lois de la nature, et à cause de cela avaient été voués à l'extermination. Et voilà que par l'effet de la venue du Christ, ils deviennent meilleurs que les Juifs et viennent vers le Christ quand les Juifs le repoussent. »

Type de l'Eglise, « elle est pour nous, dit S. Augustin, le type de l'humilité et le type de la prière. » Nous apprendrons quelles qualités assurent à la prière une efficacité certaine.

Elle ne dit qu'une seule parole, ou plutôt elle ne fait entendre qu'un cri : *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.* » Mais cette seule parole, ces cris font de cette scène un drame émouvant. »

« Quelle lumière en cette femme ! voyez comme elle confesse à la fois la divinité et l'Incarnation du Fils de Dieu : en l'appelant *Seigneur*, elle rend hommage à sa majesté suprême, en l'appelant *fils de David*, elle affirme son Incarnation. »

« Et, quelle sagesse dans sa prière : *Ayez pitié de moi !* Je n'ai pas conscience de bonnes œuvres que j'aurais accomplies, mais je me réfugie dans la miséricorde vivante, qui est le port ouvert aux pécheurs ; je fais appel à la miséricorde qui ne s'assied point sur le tribunal pour juger et qui accorde le salut sans examiner aucun titre. »

« Quelle sagesse dans sa démarche en apparence si hardie ! Elle n'emploie aucun médiateur, elle va droit à la source de la miséricorde. C'est pour cela, pour faire miséricorde, que celui à qui elle recourt est descendu sur terre, qu'il a pris notre chair. Dans le ciel les Chérubins tremblent devant lui, mais sur terre une pécheresse peut lui parler. *Ayez pitié de moi !* C'est pour cela que vous êtes venu, que vous avez assumé notre chair, que vous vous êtes fait ce que je suis. *Ayez pitié de moi !* C'est là une parole bien simple, et elle renferme tout un monde, un monde plein d'espérance. »

Et cette parole elle la criait, « C'était un spectacle émouvant, dit encore S. Jean Chrysostôme, de voir cette femme criant avec cette passion, cette mère suppliant pour sa fille, pour sa fille si cruellement tourmentée. »

« Elle n'avait pas osé amener avec elle ni montrer cette fille possédée du démon ; elle se contente d'indiquer sa maladie ; elle ne dit point comme l'officier royal : *Venez et imposez votre main sur elle, ou descendez avant qu'elle ne meure.* Ayant dit son malheur, la gravité du mal, à grands cris elle fait appel à la pitié de Jésus. »

Déjà par là elle nous enseigne une des qualités de la prière : elle doit être un cri de l'âme. « Quand vous, notre père Adam, vous étiez dans le paradis, dit S. Augustin commentant ce verset du Psaume, *Seigneur, je crierai vers vous*, votre prière dans le paradis n'était pas un cri, c'était un chant de louange ; vous n'étiez pas dans les gémissements, mais dans la joie ; maintenant que

ib.

Aug. serm. 77. n. 1.

QUALITÉS  
DE SA PRIÈREChrys. ut supr.  
SA FOIChrys. de Chanaan.  
n. 4. Op. t. 3. p. 519.Chrys. Homil. 52  
in Matth. n. 1.

SON CRI

vous êtes hors du paradis, il faut gémir, il faut crier ; car si Dieu délaisse l'orgueilleux, il se rapproche de celui qui est dans la peine. » Il s'en rapproche s'il est appelé par ses cris.

David, le prophète de la prière, comprenait que la prière doit être un cri : sans cesse il désigne sa prière par le cri qu'il fait monter vers Dieu. *Seigneur, j'ai crié vers vous, exaucez-moi.* Et à certains moments ce cri devient un rugissement : *Je rugissais dans la violence des gémissements de mon cœur.*

L'homme qui prie doit sentir qu'il est bien loin de Dieu.

Il doit sentir que l'homme n'est devant Dieu qu'un mendiant. *Je suis comme un pauvre et un mendiant devant vous.*

Il doit sentir qu'il est seul au milieu des ténèbres qui le couvrent comme d'un voile épais, être pénétré de crainte, et crier comme un homme qui a peur. *La crainte et le tremblement sont venus sur moi, et les ténèbres m'ont enveloppé.*

Il est entraîné dans des périls de toutes sortes par les tentations, par la malice de ses ennemis : il est entraîné par ses fautes à des châtiments épouvantables : *Je suis venu dans les tempêtes de la haute mer, et ces tempêtes menacent de m'engloutir.*

Il sent qu'il est descendu en des abîmes profonds, et il dit : *Des profondeurs de l'abîme j'ai crié vers vous Seigneur ; Seigneur exaucez-moi.*

« Quand Jonas était dans le ventre de la baleine, il cria vers le Seigneur. Il était non pas seulement dans les abîmes de la mer, il était dans le ventre du monstre ; et cependant ni ces parois, ni ces flots n'empêchèrent sa prière d'aller à Dieu. Cette prière brisa tous les obstacles, elle pénétra jusqu'aux oreilles de Dieu, si toutefois on peut dire qu'elle parvint aux oreilles de Dieu, quand ces oreilles de Dieu entendaient jusque dans le cœur de celui qui priait. Mais nous devons comprendre de quelles profondeurs nous crions vers Dieu. Celui qui comprend en quels abîmes il est enfoncé, crie, gémit, soupire, jusqu'à ce qu'il soit tiré de l'abîme, et qu'il arrive à celui qui est au-dessus de tous les abîmes, au-dessus des Chérubins, au-dessus de toute créature œuvre de ses mains, jusqu'à ce que son âme qui est l'image de Dieu, qui est sans cesse ballottée, meurtrie par les flots de la mer, soit délivrée de l'abîme, et arrive à la paix de Dieu. »

Et cette femme criait parce qu'elle était tout entière possédée par sa douleur et par la pensée de la grâce qu'il lui fallait obtenir.

« Elle criait, dit S. Augustin, avide du bienfait qu'elle demandait, et elle frappait avec force à la porte qu'elle voulait ouvrir. »

Ainsi l'enfant quand il demande, parce qu'il est tout entier à ce qu'il désire, demande en poussant des cris. « De même en nos prières, il y a des cris, dit S. Augustin. Quand il n'y a plus en notre cœur d'autre pensée que ce que nous demandons, et que le cri de la prière étouffe tout autre bruit... Il faut qu'en toutes nos

Ps. 114.

Ps. 136.

Ps. 124.

Ps. 124.

Ps. 124.

Aug. En. 2 in Ps. 29.  
n. 18.Aug. in Ps. 129. n. 1.  
SON AMOUR

Aug. serm. 77. n. 1.

prières, les prières vocales et les prières faites dans l'intérieur de notre âme, ce cri du cœur se fasse entendre. »

Aug., la Ps. 118.

Aug. serm. n. 1.

Elle criait : *Ayez pitié de moi !* C'était sa fille qui était malade, mais elle sentait ce malheur plus que la malheureuse elle-même. « Ah ! voir son enfant, dit S. Jean Chrysostôme, voir cette enfant avec les yeux bouleversés, les membres contractés de contorsions affreuses, les cheveux épars, la bouche écumante, voir au-dedans d'elle son bourreau qui la flagelle sans cesse, quelle douleur ! »

« Ah ! si vous savez, ô mères, ce qu'est une telle douleur, ô mères, aidez-moi à la dire. »

Chrys. de Chanan.  
n. 4 et 5.

Nous apprenons là aussi que nous pouvons prier les uns pour les autres, et que nous pouvons obtenir des grâces pour les autres, mais à la condition d'avoir dans le cœur une grande compassion pour les misères des autres, et par cette compassion de les faire nôtres.

v. 31.

**Et Jésus ne lui répondit pas un mot.** « Voici une chose inouïe, dit S. Jean Chrysostôme : Jésus avait été au-devant des Juifs ingrats ; il avait adressé des demandes à ceux qui le blasphémaient, il n'avait pas éloigné de lui ceux qui cherchaient à le surprendre ; et à cette femme qui accourt vers lui, qui le supplie, qui n'ayant pas été élevée dans la Loi lui témoigne une piété si touchante, il ne répond pas un mot ! Qui n'aurait été touché de sa douleur et de sa prière ? Ce bienfait qu'elle réclamait, elle le demandait non comme une chose qui lui fut due ou dont elle fut digne : elle faisait appel uniquement à sa pitié ; elle disait son malheur d'une façon si dramatique, et elle n'obtenait pas un mot de réponse ! »

LE SILENCE DE JÉSUS

Chrys. Homil. 52  
in Matth.

Ah ! qu'il est dur à l'homme qui prie, qui a besoin d'une grâce pressante, de se heurter au silence de Dieu !

Car Dieu, quand on le prie, quand on crie vers lui, garde souvent le silence. « Le Sauveur, dit S. Augustin, feignait de ne pas l'entendre, non pour lui refuser sa miséricorde, mais pour augmenter son désir ; et non seulement pour augmenter son désir, mais pour nous recommander l'humilité. . . Il semblait ne pas entendre ses cris, mais il préparait dans le silence ce qu'il voulait faire. » Il voulait l'amener à cette autre qualité essentielle à la prière qui est la persévérance. Ce silence de Dieu qui est si dur aux âmes qui prient est donc plein de bonté, riche de grâces.

Aug. serm. 77.

Souvent quand nous nous mettons à prier, notre prière n'est qu'une parole brève et sèche que nous disons à Dieu, en croyant honorer Dieu par cette parole, et à laquelle nous voudrions une réponse immédiate, regardant aussi la chose que nous lui demandons comme une chose qui nous est due. « Il n'y a rien de plus misérable que l'homme, et rien de plus superbe, rien qui soit à la fois plus digne et plus indigne de compassion ; car il n'y a rien qui soit plus digne de compassion qu'un misérable, et rien qui la

Quis ferat et inopem  
et superbum ?

Aug. serm. 14. n. 2. mérite moins qu'un misérable qui est orgueilleux dans sa misère. » Si nous voulons être exaucés il faut demander en pauvres, demander avec l'humilité et la patience des pauvres : *La patience des pauvres ne sera pas trompée pour toujours.*

Ps. 2.

« Il y avait sans doute dans les témoins de cette scène, dit S. Jean Chrysostôme, des hommes qui étaient scandalisés du silence de Jésus : cette femme ne l'était pas. Les Apôtres eux-mêmes étaient émus : leur émotion apparaît dans cette demande qui ne traduit pas complètement leur pensée : **renvoyez-la car elle nous poursuit de ses cris.** »

PRIERE DES APOTRES

Chrys. ut supr. n. 2.

Matth. 4

LA RÉPONSE DE JÉSUS

Aug. serm. 77. n. 2.

id. Tr. 47 in Joan.  
n. 5.

Aug. serm. 77. n. 2.

**Et Jésus leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël.** « S'il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël, dit S. Augustin, comment sommes-nous venus des Gentils au bercail du Christ? Il savait pourtant qu'il venait pour se constituer une Eglise parmi les Gentils. Mais voici ce qui lui fait dire cette parole. Il devait donner au peuple Juif sa présence corporelle, sa naissance, ses miracles, sa résurrection. » « C'est dans ce peuple qu'il avait choisi sa mère; c'est là qu'il voulut être conçu, qu'il voulut naître, qu'il voulut répandre son sang; c'est là que l'on retrouve ses traces, ces traces qu'il y laissa quand il remonta au ciel et que nous adorons. » « Ceci avait été annoncé dès le commencement, promis, préparé, et ainsi fut fait. Jésus devait venir chez ce peuple pour y être vu, pour y être mis à mort et pour y gagner ceux qu'il avait prédestinés : car ce peuple n'était pas condamné à mort, mais il devait être passé au crible. Là où il se trouva tant de paille vide, se trouva aussi du bon grain caché, car d'où venaient les Apôtres, Pierre et les autres sinon de ce peuple? »

v. 21

« Ils étaient aussi de ce peuple, ceux qui, à la voix de Pierre, touchés de componction en comprenant qu'ils étaient coupables du sang de J.-C., se convertirent et furent baptisés, et s'approchant de la table du Seigneur, burent avec foi le sang qu'ils avaient versé avec cruauté. Combien fut parfaite cette conversion, nous le voyons au livre des Actes. »

« Voilà les brebis dont il disait : *Je ne suis venu que pour les brebis perdues d'Israël* : c'est pour ces brebis qu'il intercédait sur sa croix, disant : *Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'il font.* Le médecin qu'ils méconnaissaient leur composait à ce moment un remède avec le sang qu'ils répandaient, leur préparait une nourriture avec ce corps qu'ils immolaient. Voilà la présence qu'il réservait aux Juifs sans cependant oublier les brebis qu'il avait ailleurs »

« Il n'alla pas lui-même vers les Gentils, mais il y envoya ses disciples. Et alors s'accomplit la prophétie : *Un peuple que je n'ai point connu m'a servi.* Il ne l'avait point connu dans sa pré-



**N. 17.** sence corporelle : *il s'est soumis à moi à l'audition de l'ouïe* Il a cru non en voyant, mais en entendant. »

**ib. n. 4.**

Combien les voies de Jésus, agissant ainsi, sont dignes de Dieu, honorables pour ceux avec qui Jésus traite. Il vient lui-même vers ceux à qui il avait été promis et qui l'attendaient : il demeure au milieu d'eux comme s'il était venu uniquement pour eux ; et il attire secrètement ceux qui ne l'attendaient pas, et au moment opportun il enverra vers eux ses Apôtres. Cette femme, il semblait la repousser, et c'était peut-être pour elle seule qu'il avait entrepris ce voyage.

Il y avait là pour cette femme pauvre un écueil dangereux. Une des grandes tentations dans la prière, c'est de voir que les autres sont exaucés, tandis que nous n'obtenons rien. Nous faisons prier avec nous d'autres personnes qui nous paraissent plus proches de Dieu, et Dieu semble ne pas les entendre. Il semble que nous soyons repoussés de Dieu. Jésus semblait contredire tout ce qu'il avait dit et fait jusqu'ici. Il était allé au devant des malheureux, et ici il repousse une mère infiniment affligée ; il se montrait envoyé pour tous, ici il prétend se devoir exclusivement à quelques-uns ; il consolait, ici il humilie. C'est là la grande épreuve de la prière : souvent quand nous avons besoin des grâces les plus pressantes, il nous semble que Dieu n'est plus pour nous ce qu'il est pour les autres, ce qu'il a été souvent pour nous-mêmes. « Il y avait pour cette femme, dans ce silence d'abord, puis dans cette réponse qui semblait réserver la grâce pour d'autres, de quoi la désespérer, dit S. Jean Chrysostôme. Et cependant elle ne désespère point, elle s'enhardit au contraire, et avec une louable impudence celle qui se tenait d'abord éloignée **s'approche de Jésus, elle l'adore en disant : Seigneur, aidez-moi.** Elle l'avait appelé d'abord *fils de David*, proclamant sa dignité messianique. Jésus accepte cette appellation et semble restreindre ses fonctions de Messie au peuple d'Israël : elle va plus loin, elle l'adore comme Dieu, elle l'appelle *Seigneur*, et elle lui parle comme on ne parle qu'à Dieu : elle ne lui dit pas : *Priez pour moi*, mais : *Aidez-moi.* » Puisqu'il est le Seigneur, sa bonté doit s'étendre sur toute créature.

**NOUVELLE  
SUPPLICATION**

**L. 1. 26.**

Ainsi par tous ces délais, sa foi allait croissant et s'élevant toujours. « Dieu, dit S. Augustin, a dit par un Prophète : *Quand vous parlerez encore, je dirai : Me voici.* Même quand il semble nous opposer des délais, il est là et ses délais eux-mêmes sont l'effet de sa présence, car en exauçant trop vite une volonté qui n'est pas assez établie en lui, il n'accorderait qu'une santé imparfaite. »

**Chrys. Homil. 52  
in Matth. n. 2.**

**III. 2.**

Les délais de Jésus ont amené sa foi à la perfection ; il va maintenant lui répondre et sa réponse fera éclater son humilité. **Il n'est pas bon, lui dit-il, de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.** Les Juifs traitaient volontiers les Gentils de

**Aug. serm. 163. n. 7.  
SUPRÊME HUMILIATION**

chiens ; et en effet, au su de tous, leurs mœurs les rapprochaient de ces animaux. Jésus semble entrer dans leurs passions étroites et les exalter autant qu'il abaisse cette pauvre femme : tout à l'heure ils étaient des brebis, maintenant ils sont les enfants de la maison pour lesquels il faut réserver le pain. Il savait pourtant qu'un jour devait venir et ce jour n'était pas éloigné où ces Juifs, que Jésus appelait les enfants de la maison, l'entoureraient comme une meute furieuse, réalisant la parole de David : *Des chiens furieux m'ont environné en grand nombre.*

A la place de cette femme combien d'autres auraient bondi sous l'outrage et seraient partis en blasphémant, en insultant celui qui les aurait ainsi traités ; et cette femme courbe la tête : elle était retenue par une nécessité pressante, par le mal de sa fille qu'elle aimait plus qu'elle-même, par le sentiment de son impuissance, par la certitude de la puissance de celui qu'elle invoquait.

Si nous avons le sentiment de nos nécessités, si nous aimons véritablement notre âme, ou l'âme de ceux pour qui nous prions, si nous croyions à Dieu et à sa puissance, ne saurions-nous pas accepter les humiliations que Dieu nous inflige quelquefois dans nos prières ? Devant une nécessité ressentie on est prêt à tout.

SUPRÊME HUMILITÉ

Cette femme donc abonde en son sens : **Oui, Seigneur, dit-elle, mais cependant les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.**

v. 8

« De telles paroles, dit S. Augustin, doivent être méditées plutôt qu'expliquées. L'humilité surhumaine qu'elles renferment ne peut être goûtée et comprise que par un cœur rempli de l'esprit de Dieu. »

Son humilité ne pouvait pas descendre plus bas. N.-S. nous apprend, quand nous sommes invités aux noces, à prendre la dernière place. Cette humilité est grande et cependant c'est une humilité que peuvent pratiquer les enfants de la maison ; il faut être les enfants de Dieu pour s'asseoir à sa table.

Ailleurs il nous demande de nous faire les serviteurs de tous, d'aimer à servir plutôt qu'à commander ; mais c'est encore un grand honneur d'être le serviteur d'un tel maître.

Cette femme accepte d'être bien au-dessous des enfants, bien au-dessous des serviteurs, d'être du nombre de ces animaux que l'on traite souvent avec mépris, mais auxquels on témoigne aussi de la compassion, et qui viennent ramasser les reliefs des riches festins. Elle accepte cette place ; « mais en l'acceptant, dit S. Jean Chrysostôme, d'après les paroles même du Maître, elle prouve qu'elle n'est plus une étrangère ; on permet aux petits chiens d'entrer dans la maison et de recueillir les miettes qui tombent de la table. »

Elle accepte d'être humiliée : il est encore facile de s'humilier soi-même, mais être humilié par celui à qui on demande assis-

Si canis sum, non sum alièna. Chrys.  
ut supr.

tance, voilà qui est dur. « Elle accepte l'humiliation qui lui est infligée et elle est exempte d'envie à l'égard de ceux qu'on exalte. » Et elle exalte en même temps celui qui l'humilie : ce qu'il a préparé au monde c'est un banquet d'une richesse exubérante; il lui suffira à elle, dans sa grande détresse, d'avoir quelques miettes de ce banquet. « Je ne prétends pas, en intruse, m'asseoir à ce banquet, je n'en veux que quelques miettes qui n'en diminueront pas l'abondance. »

ib.

Non mensum invado, sed micam quero.  
Aug. serm. 77. n. 10.

Quelle magnanime humilité ! Comme on voit là que l'humilité aboutit aux grandes pensées et aux sentiments généreux ! « C'était pour l'amener à cette humilité que Jésus la traitait ainsi. Ce n'était pas là des paroles d'insulte, mais les paroles d'un maître qui forme une âme et qui révèle le trésor caché qu'elle renferme. »

Chrys. ut supr.

Il lui était facile d'être humble, parce qu'elle aimait : rien ne coûte quand on aime. « Quand notre âme est souillée par le péché, elle est possédée par le démon ; si nous l'aimions sincèrement, pour la délivrer nous aurions recours aux larmes, aux prières, à l'intercession des amis de Dieu. »

Raban.

Et Jésus admire cette parole qu'il attendait. Il l'avait provoquée, il avait aidé lui-même à la formation de la foi qui l'avait inspirée ; et cependant il ne peut se défendre d'admirer cette foi, tant la foi est une vertu sublime. **O femme, lui dit-il, votre foi est grande.** Souvent il se plaignait du peu de foi de ceux qui lui demandaient des miracles : c'était sa plainte la plus fréquente : l'homme entre si difficilement dans les pensées de Dieu. Ici il se trouve en face d'une foi que lui-même proclame grande. « Et cette foi est le type de la foi qu'il trouvera parmi les Gentils, qui, n'ayant ni la Loi ni les Prophètes, viennent à la foi par la seule prédication des Apôtres. »

Chrys. ut supr.

ADMIRATION DE JÉSUS

1. 11.

**Qu'il vous soit fait comme vous voulez. Et sa fille fut guérie à l'heure même.** « N'y a-t-il pas des ressemblances entre cette parole du Sauveur et la parole de Dieu à la création du monde : *Que le ciel soit fait, et le ciel fut fait.* Jésus ne dit pas : Que votre fille soit guérie ! mais : *Qu'il vous soit fait comme vous voulez !* Vous voyez que sa foi a contribué réellement à cette guérison : la foi est capable d'effets plus considérables encore. » Sa foi l'a amenée au nombre des enfants de Dieu ; sa foi l'a rendue participante de la puissance de Dieu. « Si, dit S. Augustin, ayant été mise au rang des chiens, elle s'était retirée aussitôt, elle se serait retirée comme elle était venue, semblable à eux. Mais parce qu'elle a été humble, elle s'élève de cet état inférieur à toutes les noblesses que peut posséder la nature humaine. » Et l'une de ces noblesses, et non la moins grande, c'est la foi en Dieu. « Cette foi qui l'élève si haut est venue de ce qu'il y a de plus petit, de son humilité. »

Raban.

LA PRIÈRE EXAUCÉE

1. 12.

Chrys. ut supr.

Homo facta est ex  
cano. Aug. serm. 77.  
n. 10.

ib. n. 12.

*Qu'il vous soit fait comme vous voulez.* « Guérissez vous-même

Révil. selenc.  
in Chananæam.

votre fille, vous portez en vous le remède ; la foi a ce mérite de guérir la nature, et de l'élever. Je ne vous donnerai pas des miettes comme à un chien, mais du pain comme aux enfants, » et du pain le meilleur, du pain qui nous donne d'agir comme Dieu.

id.

« Aimons donc la foi qui est le fondement de l'adoption, dont les splendeurs font fuir les démons. Écoutons S. Paul qui nous crie : *Tenez-vous dans la foi et priez sans cesse*, pour qu'à nous aussi le Seigneur puisse dire : *Qu'il vous soit fait comme vous voulez.* »

I. Cor. X<sup>VI</sup>  
18.

Cyrrill. Cat. Græc.  
PP.

**S'en étant allée dans sa maison, dit S. Marc, elle trouva sa fille couchée sur le lit, et le démon était sorti.** « Ce *fiat* dit par Jésus était, dit S. Cyrille, une parole vraiment royale ; J.-C. ne prie pas, il commande, il accomplit son miracle avec une autorité vraiment divine, et l'œuvre suit immédiatement la parole. » Et il associe à sa puissance les âmes qui viennent à lui.

Marc. VII  
30.

Chrys. de Chanan.  
n. 11.

*O femme, votre foi est grande !* « Cette femme est morte, depuis longtemps, dit S. Jean Chrysostôme, et la louange qui lui a été donnée demeure encore maintenant, plus splendide qu'une couronne d'or. Partout où vous irez, vous entendrez le Christ lui dire : *O femme, votre foi est grande !* Entrez dans une église des Perses, des Goths, des Indiens, des Maures, partout où le soleil éclaire la terre, et vous entendrez le Christ lui redire cette parole : le Christ n'a dit qu'une parole, et cette parole ne cesse d'être répétée. » Elle est demeurée grande dans le souvenir de tous les peuples parce que sa foi a été grande.

Chrys. Homil. 82  
in Matth. n. 3.  
Paschas. Radbert.

Cette femme nous apprend par son exemple que, même dans les cas les plus désespérés, nous ne devons jamais cesser d'agir, ni nous abandonner aux évènements. « Il semblait que tout fût désespéré, dit S. Jean Chrysostôme, puisque les Apôtres eux-mêmes n'obtenaient rien ; et cependant elle aboutit à l'objet de sa demande. » Mais vous le voyez, elle tourne tout en prière, l'humiliation, l'injure elle-même. Si nous agissions comme elle, si nous faisons servir à la prière tout ce qui nous arrive, comme nos prières seraient puissantes !

Beda. in Marc.

« L'Eglise, dit Bède, a appris là ce qu'elle enseigne à ses fidèles, à se faire, au baptême, les répondants de leurs enfants, à promettre pour eux ce que ceux-ci ne peuvent encore promettre : comme cette femme, ils obtiennent par leur foi, pour leurs enfants, la délivrance du démon. »

### Guérison d'un homme sourd et muet.

**De nouveau quittant les confins de Tyr, il vint par Sidon, à la mer de Galilée, en passant par le milieu de la Décapole.**

Exc. VII.  
21.

RETOUR DE JÉSUS

« Il ne voulait pas rester longtemps dans une région payenne, pour ne pas donner aux Juifs l'occasion de le calomnier. »

Theophyl. h. 1

Dans le long trajet qui le ramena dans son pays fit-il des miracles ? Les Evangélistes ne le disent pas ; mais aussitôt qu'il fut de retour, même dans ce pays à demi-payen de la Décapole, ses miracles furent nombreux. **Il s'était retiré sur une montagne, dit S. Matthieu, et il y séjournait. Et une foule nombreuse s'approcha de lui, ayant avec elle des muets, des aveugles, des boiteux, des impotents: on les poussait à ses pieds et il les guérit.**

GUÉRISONS

XV.  
4.

« Ainsi, dit S. Jean Chrysostôme, on le voit tantôt circuler, cherchant les malades, tantôt s'arrêter en les attendant. On lui amène les boiteux jusqu'au haut de cette montagne où il s'est arrêté ; on ne recule devant aucune fatigue pour arriver jusqu'à lui. Ce n'est plus en touchant le bord de sa robe qu'ils sont guéris, c'est en se laissant mettre à ses pieds. Ils se sont élevés à une foi plus haute. »

« Et s'il a fait attendre la Chananéenne, il guérit ceux-ci sur le champ. Il avait voulu faire apparaître la foi et la persévérance de cette femme payenne ; il veut enlever toute excuse aux Juifs. »

**Et tous ces peuples étaient dans l'admiration, et glorifiaient le Dieu d'Israël.**

22.

Chrys. Homil. 5  
in Matth. n. 3.

S. Marc nous a conservé le souvenir d'un de ces miracles qui, à cause des circonstances symboliques dont il fut environné, a laissé dans l'Eglise un souvenir profond.

VII.  
22.

**On lui amena un homme qui était sourd et muet. Théophylacte pense qu'il était aussi possédé du démon: sa double infirmité aurait été le résultat de cette possession. Il était donc comme séparé de tous les hommes, ne pouvant entendre aucune de leurs paroles et ne pouvant leur exprimer ses pensées. Et on le pria de lui imposer les mains. On savait que le contact de ses mains guérissait de toute maladie.**

L'HOMME  
SOURD ET MUE

23.

**Et Jésus le prit à l'écart, hors de la foule.** Il semble que Jésus veuille donner à ce miracle et aux circonstances qui l'accompagnent un relief particulier et un caractère particulièrement symbolique. Pour ceux qui veulent vivre de la vie chrétienne, il y a une maladie redoutable entre toutes les autres : c'est la surdité spirituelle ; *car la foi nous vient par l'ouïe*. Comment croiront ceux qui ne savent pas entendre ? « Celui qui est sourd de naissance sera nécessairement muet, dit Théophylacte. C'était bien là l'image de la nature humaine tombée sous le pouvoir du démon : elle ne sait plus entendre la parole de Dieu, elle ne sait plus la parler. Que d'hommes s'imaginent répéter la parole de Dieu qui ne disent que des paroles humaines ; ils n'ont plus entendu la vraie parole de Dieu : leur orgueil, leur amour de la prééminence a donné en eux entrée au démon. » Il semble donc que J.-C. veuille en ce miracle symboliser la guérison de la surdité spirituelle. v. 21.

Theophyl. in Luc.  
c. XI.

La première condition pour celui qui veut entendre les voix d'en haut, c'est de se mettre en dehors des bruits tumultueux et des agitations de la foule. comme Jésus le fit pour ce malade.

LES DOIGTS  
DU SAUVEUR

**Il mit ses doigts dans ses oreilles.** « Il pouvait le guérir par une seule parole, dit Victor d'Antioche, mais il voulut montrer que son corps, uni à la divinité, possédait une vertu divine. La nature humaine avait, par le péché d'Adam, subi toutes sortes de blessures et de déchéances ; mais en Jésus, elle se retrouvait parfaite, et elle devenait un moyen de guérison pour tous les hommes. » ib.

Victor Antioch.

« Le S. Esprit, dit S. Grégoire, est appelé le doigt de Dieu. C'est devant le doigt de Dieu, accomplissant des prodiges que l'homme ne pouvait reproduire, que les magiciens d'Égypte s'inclinaient en disant : *le doigt de Dieu est ici !* C'est avec le doigt de Dieu que la Loi fut écrite sur les tables de pierre. Ce doigt de Dieu qui, dans ce moment, touche les oreilles de cet homme, représente donc les dons de l'Esprit S<sup>t</sup> qui disposent le cœur de l'homme à croire à la parole de Dieu. » Le S. Esprit agissant dans l'âme et la disposant à accepter et à goûter la parole de Dieu, voilà quel est le résultat de l'action de l'humanité de Jésus sur les hommes qui viennent à lui. Ah ! puissé-je toujours sentir cette action de l'Esprit S<sup>t</sup> en moi ! Puissé-je toujours dire avec le Prophète, ou plutôt avec J.-C. annoncé par le Prophète : *Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, et je n'ai pas contredit à sa parole !*

Gregor. in Ezech.  
l. I. Hom. 10. n. 20.

LA SALIVE

Theophyl. h. l.

**Il toucha sa langue avec sa salive.** « Il voulait montrer que tout ce qui venait de lui participait à sa vertu divine. » « Cette salive représente la sagesse qui se trouve dans toutes les paroles qui sortent de la bouche du Sauveur. » Isaï. L  
Marc. 1

Gregor. ut supr.

**Il leva les yeux au ciel.** « Il voulait nous apprendre, dit Bède, v. 22

où nous devons chercher le remède à nos infirmités. » Il voulait aussi nous rappeler le but pour lequel il accomplissait ses miracles : il ne les accomplissait que pour nous ramener à la patrie céleste d'où nous étions tombés.

Beda. In Marc.

**Il poussa un gémissement.** « Il témoignait qu'il avait pris sur lui la cause de l'homme, dit Victor d'Antioche, et il exprimait la profonde pitié que lui faisait éprouver la misère où l'avait réduit le péché. » « Il voulait nous apprendre aussi quelle compassion nous devons avoir pour ceux en faveur desquels nous supplions. » Cette compassion donnera une plus grande efficacité à notre prière.

Victor Antioch.  
Beda. In Marc.

**Et il lui dit : Ephpheta, ce qui veut dire : Ouvrez-vous. Et aussitôt ses oreilles furent ouvertes, et le lien qui retenait sa langue fut rompu, et il parlait distinctement.** « En ce miracle, nous dit Bède, apparaissent les deux natures qui sont en J.-C. C'est l'homme qui regarde vers le ciel, qui gémit, prie ; et ensuite, en une parole de puissance, le Dieu opère la guérison. »

LA PAROLE  
DU SAUVEUR

Id.

*Et il parlait bien.* « Comment n'aurait-il pas bien parlé ? Comment n'aurait-il pas bien entendu, dit Victor d'Antioche, quand l'auteur même de la nature avait voulu réformer en lui les défauts de la nature ? » Quand nous prions Jésus de réformer ce qu'il y a de défectueux en nous, nous pourrions avoir la certitude qu'il ramènera tout à la vérité et à la perfection.

Victor Antioch.

**Et il leur défendit d'en rien dire à personne, nous apprenant comme toujours à ne point chercher la louange quand nous avons fait quelque bien. Mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient.** Comment aurait-on pu faire silence sur une telle merveille de puissance et de bonté ? Comment la cité bâtie sur la montagne n'aurait-elle pas été vue ? En nous montrant la reconnaissance et l'enthousiasme des foules rendant vaine sa défense, il apprend, dit Bède, à ceux qui ont reçu l'ordre de prêcher l'Evangile, avec quel zèle ils doivent le faire, si ceux qui avaient l'ordre de taire ses miracles ne pouvaient s'empêcher de les publier si hautement.

L'ADMIRATION DE LA  
FOULE

Theophyl. h. 1.

**Et ils l'admiraient d'autant plus, disant : Il a bien fait toutes choses. C'est là un éloge que la S<sup>te</sup> Écriture n'avait appliqué qu'à Dieu. Il a fait entendre les sourds et parler les muets.** Ils rappelaient textuellement la prophétie d'Isaïe (xxxv, 6), prophétie dont ils voyaient l'accomplissement.

Beda. In Marc

Cette guérison reporte notre pensée à une surdité bien plus grave que celle de ce malheureux, surdité dont celle-ci était l'image et qui affecte le genre humain tout entier. D'habitude il est sourd aux voix qui viennent d'en haut et de l'éternité ! Souvent cette surdité est d'autant plus profonde qu'elle est volontaire : *c'est la surdité de l'aspic qui se bouche les oreilles avec sa queue, afin de ne pas entendre la voix de l'enchanteur* qui voudrait le

LA SURDITÉ  
SPIRITUELLE

faire sortir de sa caverne. *Ils n'ont point voulu se rendre attentifs*, disait Dieu par le prophète Zacharie, *ils se sont retirés en me tournant le dos, ils ont appesanti leurs oreilles pour ne pas entendre*. Et ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant pour ne pas écouter ma loi. La première condition, pour entendre, ce serait d'écouter. Que de fois les paroles les plus saintes et les plus hautes n'ont été à nos oreilles qu'un bruit confus, sans signification, quelquefois même importun, parce que nous avons l'oreille ailleurs ! « Heureuses les oreilles qui reçoivent les sons pleins d'harmonie de l'inspiration divine et n'entendent plus rien des bruits de la terre. » Pour que nous entendions ces voix, il faut que J.-C. incline notre cœur vers Dieu, et que nous lui disions : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute*. Il faut que J.-C. crée dans la nature humaine cette ouïe spirituelle qu'elle a perdue par le péché. C'est ce qu'il fait au S. Baptême.

Zach. VII  
11.

Imitat. XI. 1 3. c. 1.

I. Reg.  
10.

Aussi l'Eglise, en l'administrant, reproduit les actes de Jésus dans la guérison de cet homme. Le prêtre touche de son doigt, imprégné de sa salive, les oreilles du nouveau baptisé, en répétant la parole du Sauveur : *Ephpheta, c'est-à-dire, Ouvrez-vous* ; et ses narines en disant : *Pour le parfum de suavité*. Jésus donne à ceux qu'il fait siens des sens nouveaux, une oreille nouvelle qui se délecte dans la parole de Dieu, un odorat nouveau qui respire les parfums de la vie éternelle, une langue nouvelle qui aimera à redire les paroles de Dieu. « Ouvrez donc les oreilles, disait S. Ambroise à de nouveaux baptisés, respirez le parfum de la vie éternelle qui vous arrive par le moyen des sacrements, et que nous vous avons fait connaître quand nous vous avons appris la signification de l'Ephpheta, ou de l'ouverture des oreilles. »

Ambros. de Myster. 1.  
n. 3.

« Le prêtre touche le nouveau baptisé de sa salive, qu'il recueille de ses lèvres, dit Bède, de ses lèvres qui symbolisent la sagesse à laquelle il veut l'initier. Il touche ses narines, afin qu'il n'aspire plus que le parfum de J.-C. ; afin que tout le temps que le souffle de vie circulera dans ses narines, il se souvienne de ne jamais laisser le mensonge venir sur ses lèvres. Il touche ses oreilles afin que, se détournant des paroles mauvaises, il écoute les paroles du Christ. »

Beda. Homil. 2 in h. 1.

« Nombreux, dit S. Augustin, sont ceux que nous voyons tous les jours, qui, ayant été sourds à la parole de Dieu, ouvrent l'oreille à cette parole ; ceux qui ne croyaient pas se mettent à croire ; ceux qui avaient une vie mauvaise ont une bonne vie ; ceux qui étaient révoltés se soumettent. Pourquoi remarquons-nous un tel changement ? Un sourd s'est mis à entendre et un aveugle à voir. » Voilà ce que devraient produire tous nos contacts avec J.-C. : pourquoi tant de communions qui nous font toucher non seulement le doigt de J.-C., mais son corps tout

Aug. Homil. 7 et 17  
Homil. En Combells.



entier, qui le font pénétrer au-dedans de nous, nous laissent-elles toujours dans la même insensibilité et la même inintelligence des choses de Dieu ? Jésus ne nous a pas dit : Ephpheta, ouvrez-vous ! Nous n'avions pas conscience d'être sourds, et nous ne lui avons pas demandé de nous guérir.

« Cet homme, dit S. Grégoire, ne parla qu'après que ses oreilles se furent ouvertes : ainsi devrions-nous faire toujours, et ne parler qu'après avoir écouté Dieu. »

Gregor. ut supr.

## CLXVII

### 2<sup>e</sup> Multiplication des pains.

Après ces journées remplies de miracles, où Jésus avait guéri tous les malades qu'on lui avait présentés, ou mieux, *qu'on avait poussés à ses pieds*, comme dit l'Évangéliste, la foule qui se pressait autour de lui était nombreuse.

2. XV.

Et Jésus appelant ses disciples leur dit : J'ai compassion de cette foule, parce que voilà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont pas de quoi manger ; et je ne veux pas les renvoyer à jeun de peur qu'ils ne défaillent en route.

2. X.

Je reconnais bien là le cœur de Jésus : cette foule dans son empressement à l'entendre oublie ses besoins corporels, et Jésus ne les oublie pas. J'aime à l'entendre dire ce *misereor*, j'ai pitié, qu'il redira à toute l'humanité jusqu'à la fin des siècles. « Il nous apparaît là, dit Bède, dans sa double nature : il se montre à nous avec la compassion de l'homme et la puissance d'un Dieu. » Nous pouvons avoir la certitude que, si nous ressemblons à cette foule, oubliant nos besoins pour suivre et écouter Jésus, pour le suivre avec persévérance, le cœur de Jésus aura pour nous une compassion semblable.

COMPASSION DE JÉSUS  
POUR LA FOULE

Beda. In Marc.

Les Apôtres ont quelque chose de sa compassion : mais ils sentent avant tout leur impuissance. Ses disciples lui dirent : Comment-pourrions dans ce désert trouver assez de pain pour nourrir une si grande foule ?

2. 8.

Et Jésus leur dit : Combien de pains avez-vous ? Et ils répondirent : Sept et quelques petits poissons. C'est leur pain que cette fois ils vont distribuer à la foule, et ils le donnent volontiers. Ils ne disent plus cette fois : Qu'est cela pour tant de monde ? Ils savent que, dans les mains de Jésus, peu c'est beaucoup.

2. 9.

Et Jésus commanda à la foule de s'asseoir sur la terre.

## LE MIRACLE

Et prenant les sept pains et les poissons, et rendant grâces, il les rompit et les donna à ses disciples, et les disciples les distribuèrent à la foule.

v. 21.

Et tous mangèrent, et ils furent rassasiés; et des morceaux qui restèrent on emporta sept corbeilles.

v. 25.

Or ceux qui mangèrent étaient quatre mille sans compter les enfants et les femmes.

v. 28.

CORRÉLATION DES  
DEUX MULTIPLICA-  
TIONS

Cette multiplication des pains est de tout point semblable à la première : toutes deux annoncent un dessein unique, constamment présent à l'esprit du Sauveur. On voit qu'il se plaît, quand il se trouve en face de ces grandes foules qui lui rappellent celles qui viendront à lui dans la suite des siècles, à annoncer ce dessein et à l'esquisser. Les deux miracles diffèrent par quelques circonstances : ces variantes qui demeurèrent gravées dans l'esprit des Apôtres et que Jésus lui-même leur rappelait un jour (Matth. XVI. 9), avaient pour but, nous dit S. Augustin, d'empêcher que les générations postérieures ne confondissent ces deux miracles. « Dans l'un et l'autre, dit S. Jean Chrysostôme, la puissance divine agit avec facilité et avec mesure. »

Aug. de Consens. Ev.

Chrys. Homil. 33  
in Matth. n. 2.

Ces circonstances elles-mêmes ont leur signification. Dans le premier miracle, on remplit autant de corbeilles qu'il y a d'Apôtres, dans celui-ci autant qu'il y avait eu de pains. Quand le peuple chrétien voudra, sans trahir le divin secret devant les non initiés, représenter l'Eucharistie, il dessinera ces sept corbeilles remplies de pains marqués d'une croix. et portées par le poisson mystique.

« Aujourd'hui ce n'est plus du pain d'orge qui nous est donné, dit S. Ambroise, c'est du pain de froment qui nous rappelle cette fleur du froment que Dieu avait promise par ses Prophètes. » Nous pouvons, après ce miracle, nous attendre à ce qu'il y a de plus exquis en fait de nourriture.

Ambros. in Luc.  
l. 6. n. 81.

« Que celui qui commence, dit S. Ambroise, cherche les premiers éléments de la vie chrétienne représentés par les cinq pains d'orge du premier miracle. » On peut trouver dans les cinq livres de Moïse, mais touchés et transformés par le Christ la nourriture qui convient aux commençants. « Mais si l'on veut une nourriture plus substantielle et plus exquise, il faut, laissant toutes choses, s'empresser à entendre la parole de Dieu. A mesure qu'on l'entendra, on aura faim. Les Apôtres sont les témoins de cette faim; s'ils ne savent pas ce qu'il faut pour la satisfaire, le Christ le sait. Il dira : *Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent dans le chemin.* »

id. ib. n. 71.

« O Seigneur Jésus, ajoute S. Ambroise, ne nous renvoyez pas à jeun, moi et ceux qui m'écoutent, mais nourrissez-nous de l'aliment que vous nous avez préparé. Car vous l'avez dit, si vous renvoyiez quelqu'un à jeun, il défaudrait dans le chemin, c'est-à-

dire dans le cours de sa vie, avant d'arriver, au terme du chemin, à connaître le Dieu Père de J.-C. »

ib. n. 73. Trad. abrég.

Chaque fois le miracle est accompli pour tous, mais par le ministère des Apôtres. « Le ministère des Apôtres, dans les mains desquels les pains se multiplient, nous annonce la mystérieuse multiplication du corps et du sang de J.-C. qui se fera dans leurs mains, et la distribution par leurs mains de ce corps et de ce sang.

« Ainsi dans les mains des Apôtres, ces pains deviennent comme les sources d'eau vive qui ne s'épuisent jamais, indiquant la présence de celui qui donne à la nature sa fécondité, toutefois avec cette différence que la source, si elle ne s'épuise pas, ne s'augmente pas, tandis que le pain que distribue J.-C. va se multipliant sans cesse : toute parole qui vient de J.-C. se multiplie dans la bouche de celui qui s'en nourrit. »

id. n. 85-86. abrég.

Cet aliment qui s'est transformé sous la bénédiction de J.-C. nourrit véritablement l'âme et satisfait tous ses besoins. « Les payens avaient imaginé la fable de ce roi qui changeait en or tout ce qu'il touchait, et les aliments, devenus du métal, au lieu de le nourrir, ne faisaient plus que le blesser. Ainsi font les idoles à ceux qui les adorent. La nourriture donnée par le Christ paraît peu de chose, et elle grandit dans la bouche de celui qui la prend, elle devient l'aliment de la vie éternelle. » « Mais celui qui veut, sans cette nourriture, arriver au terme, à la cité céleste sans le pain céleste, dit S. Jérôme, celui-là est en grand danger de ne pas aboutir. C'est pourquoi l'Ange disait à Elie : Lève-toi et mange, car il te reste une longue route à parcourir. »

ib. n. 88.

Ceux qui mangèrent de ce pain étaient au nombre de quatre mille. « Ils représentaient, dit S. Hilaire, cette multitude qui doit venir des quatre parties du monde. » « Ce nombre carré, dit S. Jérôme nous donne l'idée d'une multitude solide et stable. » Et en effet telle sera jusqu'à la fin des siècles la multitude qui viendra au banquet du Christ.

Hieron. h. l. Matth.  
 QUELS SONT CEUX A  
 QUI JÉSUS DONNE CE  
 PAIN ?  
 Hilar. in Matth. c. 15.  
 n. 10.  
 Hieron. h. l.

Avant de donner cette nourriture, Jésus a guéri les malades de leurs infirmités. « Personne, en effet, ne peut recevoir la nourriture du Christ, dit S. Ambroise, avant d'avoir été guéri. Celui qui était boiteux a dû recevoir la faculté de marcher avant de venir jusqu'à lui. Celui qui était aveugle a dû recevoir la lumière pour entrer dans la maison de Dieu..... Dans la dispensation de ses mystères, il garde un ordre harmonieux : d'abord la guérison des blessures par la rémission des péchés, puis la richesse exubérante de l'aliment céleste. »

Ambros. n. 70.

Dans cette foule il y en avait qui venaient de bien loin. Ainsi parmi ceux que le Christ attire à lui, il y en a qui sont bien éloignés de Dieu. « Car, dit S. Grégoire, plus nous nous sommes

ib. n. 71.

égarés dans nos œuvres mauvaises, plus nous nous sommes éloignés de Dieu. »

Ah ! qu'on donne des aliments à ceux qui reviennent de si loin, qu'on donne aux pécheurs qui se convertissent la nourriture de la doctrine divine, afin qu'ils reprennent, pour aller à Dieu, les forces qu'ils avaient perdues dans le vice. »

« Et quand ils ont commencé à confesser leurs fautes et à les pleurer, il faut que ceux qui les enseignent prient pour eux, jusqu'à ce que sur la table du Seigneur apparaisse la chair sacrée. »

« En intercédant ainsi pour les péchés des autres, ils effaceront de plus en plus complètement les leurs : cette compassion par laquelle ils s'immolent dans les larmes pour les fautes des autres est au-dedans d'eux charité qui les sanctifie. »

« Et il ne leur est point dur de répandre des larmes pour les pécheurs convertis, quand celui qui a créé toutes choses, s'étant fait homme, a répandu son sang pour nos péchés. »

« Jésus distribue sa nourriture, dit S. Ambroise, à ceux qui, pour demeurer avec lui, n'ont pas craint d'abandonner tout le reste. Il la donne à ceux qui demeurent avec lui dans le désert le premier, le second et même le troisième jour. »

Il donne cette nourriture à tous, il ne la refuse à personne. « Mais pour en profiter, encore faut-il, dit S. Ambroise, que vous sachiez tendre les mains. » Il faut que vous répondiez au Sauveur vous offrant ses dons.

« Et si maintenant vous défaillez, à qui la faute ? Est-elle à J.-C. ? N'a-t-il pas assez fait pour vous ? Il vous a engendré, il vous a nourri. Sa nourriture est vertu, sa nourriture est force. » « Mais vous n'avez pas assez travaillé à vous l'assimiler. Il y a une grande différence entre celui qui subit le bien et celui qui l'embrasse par tout ce qu'il a de volonté. » « Elie marcha quarante jours par la vertu de la nourriture que lui avait apportée l'Ange. Si Jésus lui-même vous nourrit et que vous sachiez garder la nourriture que vous avez reçue de lui, vous marcherez non pas quarante jours, mais quarante ans, jusqu'à ce que sorti de l'Égypte, vous arriviez à la terre promise. »

Après que le peuple a été nourri, qu'il a mangé à sa faim, il reste des morceaux de pain nombreux, symboles de la fécondité inépuisable qui se trouve dans la nourriture du Christ. C'est aux Apôtres, aux disciples choisis qu'il est donné de recueillir ces restes. Bienheureux serai-je si je suis appelé à cette œuvre, s'il m'est dit : Recueillez ce qui reste. « Je pourrai me nourrir à l'aise d'aliments que les femmes et les enfants n'ont pu manger. »

Bienheureux ceux qui sont nourris par Jésus : ils seront rassasiés. « Mais loin de Jésus la foule aura toujours faim, jusqu'à ce qu'elle soit nourrie par le Seigneur lui-même. »

Un incident qui suivit bientôt prouve combien Jésus tenait à ce

Greg. in Ezech. l. 2.  
Homil. 9 n. 22

id. ib. ad fin.

Ambros. nt supr.  
n. 76

ib. n. 74.

ib. n. 77.

ib. n. 74.

ib. n. 90.

Turba semper esurit, et cibis indiget, nisi saturetur à Domino.  
Hieron. h. l. Matth.

que ce miracle demeurât gravé dans l'esprit de ses disciples, et indique les dispositions dans lesquelles il les voulait à ce sujet.

b. XV  
20.

**Ayant renvoyé la foule, il était monté dans une barque avec ses disciples. « Le Christ demeurant pour toujours avec les vrais disciples monte avec eux dans cette barque qui représente son Eglise. » Et il vint au pays de Magédan.**

Hilar. in Matth. c. 13.  
n. 10.

b.

Alors se renouvela une attaque analogue à celle qu'il avait subie après la première multiplication des pains. On était venu, en lui faisant ressortir l'infériorité de son miracle à l'égard de celui de Moïse, lui demander quel était le signe définitif qu'il donnait de sa mission. **Cette fois les Pharisiens et les Sadducéens, habituellement ennemis mais s'unissant volontiers quand il s'agissait d'attaquer Jésus, s'étaient approchés de lui pour le tenter, remarque S. Matthieu, lui demandant un signe dans le ciel.** Ils prétendaient donc que tous ces miracles, les malades guéris, les pains multipliés n'étaient point des signes suffisants pour établir une mission divine. Ils auraient voulu que ce pain qu'il avait donné au peuple, il l'eût fait descendre du ciel comme Moïse. Un signe dans le ciel serait un signe authentique de sa mission divine, Dieu s'étant réservé le domaine exclusif des régions célestes.

LE SIGNE VÉRITABLE  
DE JÉSUS

XVI.1.

c. 1.

**Et Jésus leur avait répondu : Vous savez d'après l'apparence du ciel conjecturer le temps. Le soir vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est rouge.**

Remig. Cat. aur.

d. 1.

**Et au matin : Aujourd'hui il y aura de l'orage, car le ciel est sombre et rougeâtre.**

e. 4.

**Et vous qui savez discerner le temps d'après la physiologie du ciel, vous ne savez pas discerner les signes des temps ?** Les temps, en effet, étaient remplis des signes annoncés par les Prophètes : les semaines de Daniel étaient accomplies, le sceptre était sorti de Juda, le peuple d'Israël attendait sa délivrance. Elie était venu dans la personne de Jean ; les miracles de Jésus, sa doctrine, son caractère répondaient à ce qu'avaient annoncé tous les Prophètes, et les maîtres d'Israël ne savaient pas voir ces signes ! « Les signes du genre de ceux qu'ils réclamaient avaient été nécessaires, dit S. Jean Chrysostôme, quand il avait fallu les arracher à leurs ennemis. Maintenant les signes qu'il donnait étaient ceux que l'on donne à des amis ; et il fallait pour les accomplir une plus grande puissance : c'était la rémission des péchés, la résurrection des morts, l'expulsion des démons, des guérisons sans nombre, c'était le relèvement universel. » Il était facile de voir que l'on était au commencement de temps nouveaux. Et ils ne savaient pas voir ces signes ! Jésus avait fait cette réflexion en poussant un profond gémissement, dit S. Marc.

Chrys. Homil. 53  
in Matth. n. 3.

f. VIII.

1.

IX.

1.

**Cette génération mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète**

**Jonas.** Il viendra un jour où le ciel au soir apparaîtra tout empourpré, empourpré du sang de sa Passion, et ce sera le signe du ciel plein de sérénité qui, désormais, luira sur les fidèles, après sa résurrection. Il leur avait déjà annoncé ce signe d'une façon plus explicite (Math. XII. 39). Cette fois ils ne lui avaient demandé aucune explication, et Jésus sachant qu'ils n'avaient pas le désir de la vérité les avait laissés, et s'en était allé.

**Et remontant dans la barque il avait passé à l'autre rive du lac.**

**Or les disciples avaient oublié de prendre du pain ; et ils n'en avaient qu'un avec eux dans la barque.** « L'affection qu'ils avaient pour leur Maître, dit S. Jean Chrysostôme, était si grande que, pour ne point se séparer de lui, ils oubliaient les choses les plus nécessaires à la vie. »

**Et Jésus leur donnait cet avis : Gardez-vous avec soin du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode.**

**Et réfléchissant, ils se disaient les uns aux autres : Il nous dit cela parce que nous n'avons pas de pain.** Ils s'inquiètent des précautions qu'ils devront prendre quand, achetant du pain, ils seront obligés de voir s'il n'a pas été fait par quelque Pharisien ou quelque partisan d'Hérode.

**Et Jésus, connaissant leur préoccupation, leur dit : Pourquoi vous occupez-vous de cette pensée que vous n'avez pas de pain ? Quoi, vous n'avez donc encore ni sens, ni intelligence, et votre cœur est encore dans l'aveuglement.**

**Aurez-vous toujours des yeux sans voir, et des oreilles pour ne pas entendre ? Avez-vous perdu la mémoire ?**

**Quand je distribuai les cinq pains à cinq mille hommes, combien remportâtes-vous de paniers pleins des morceaux qui restaient ? Et ils répondirent : Douze.**

**Et quand je distribuai les sept pains à quatre mille hommes, combien avez-vous rempli de corbeilles ? Sept, répondirent-ils.**

**Et il ajouta : Et vous ne comprenez pas encore ?**

Ils auraient pu comprendre, et devant les reproches du Maître ils comprirent, en effet, que tout le temps qu'ils seraient avec Jésus ils n'avaient pas à craindre de manquer de pain, et que les recommandations, que leur faisait Jésus, ne pouvaient se rapporter à leur nourriture matérielle.

Ils auraient pu comprendre, et ils comprirent, en effet, à ce moment, que Jésus leur parlait non du levain que l'on met dans le pain, mais de la doctrine des Pharisiens et des Sadducéens. « Le levain, dit S. Jérôme, a cet effet de s'accroître toujours et de communiquer son goût à la masse de pâte à laquelle il est mêlé. De même, si vous laissez entrer dans votre cœur un

Aug. qq. Ev. 1. 1.  
c. 20.

Chrys. ut supr.

LE LEVAIN DONT IL  
FAUT SE GARDER

Chrys. ut supr.

Matth. 4.

Marc. 8.  
12.

Id. v. 9

v. 15.

v. 15.

v. 17.

v. 16.

v. 18.

v. 21.

v. 21.

Math.  
11.

germe de la doctrine des hérétiques, il infectera bientôt toutes vos pensées. » Si les disciples de Jésus avaient laissé entrer dans leur cœur ce mauvais ferment d'orgueil qui était dans le cœur des Pharisiens, ils se seraient retranchés comme eux dans les figures anciennes au lieu d'accepter avec simplicité la vérité que Jésus leur apportait. Jésus leur apportant la pleine vérité, leur apportant le don par excellence, leur demandait de le recevoir avec un cœur simple : la simplicité de l'homme peut seule répondre à la générosité de Dieu.

Hieron. h. l. Matth.

Hilar. in Matth. c. 16.  
n. 3.

## CLXVIII

**Guérison graduelle d'un aveugle.**

**Ils vinrent à Bethsaïde, probablement Bethsaïde-Julias, au nord du lac de Génésareth : on lui amena un aveugle et on lui demandait de le toucher.** Il semble que ce soit les Apôtres qui lui amènent cet aveugle : dans la compagnie de leur Maître ils s'étaient formés à la compassion. « On savait, dit Bède, que le simple toucher de Jésus pouvait rendre la vue à cet aveugle comme il avait rendu la santé au lépreux. Nous pouvons toucher Jésus et il nous touche : nous le touchons quand nous nous approchons de lui avec une foi sincère ; et nous puisons en lui une vertu, comme le fit cette femme qui toucha le bord de son vêtement : il nous touche quand de la lumière de son esprit il éclaire notre âme et nous porte à la connaissance de notre faiblesse et nous enflamme de zèle pour le bien. »

LA COMPASSION DES  
APÔTRES

**Et le prenant par la main, il le conduisit hors du bourg.** Pourquoi ne voulut-il point accomplir son miracle dans ce bourg ? N'y trouvait-il point une foi suffisante ? Ou bien craignait-il une explosion d'enthousiasme ? Il voulait certainement aussi apprendre à ses Apôtres à chercher le secret pour leurs œuvres surnaturelles. Si de grandes œuvres ont été accomplies dans l'Église chrétienne avec une si grande préoccupation de les garder secrètes, ce mouvement d'humilité a été créé par Jésus. Comme elle est touchante cette attitude du Sauveur conduisant lui-même par la main ce pauvre aveugle ! Mieux que Job (xxix. 15) il peut dire : *J'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.* « S'en aller loin de la foule avec le Sauveur n'est-ce pas le moyen d'arriver à la lumière éternelle ? »

Beda. in Matth.  
JÉSUS CONDUIT  
L'AVEUGLE HORS DU  
BOURG

**Il lui jeta de la salive sur les yeux et lui imposa les**

lb.

**mains.** « Par cette salive qui vient de sa bouche, par le contact de ses mains, il veut établir que toute œuvre de guérison et de réformation accomplie dans l'homme le sera, dit Victor d'Antioche. par sa parole et par sa puissance. »

Victor Antioch.

**Et il lui demanda s'il voyait quelque chose.**

ib.

LA GUÉRISON

**Et il répondit : Je vois marcher des hommes qui ressemblent à des arbres.** « Avec sa vue encore trouble il voyait des formes confuses, comme celles que l'on aperçoit le soir, à la brune, et que l'on ne sait pas bien distinguer. Il voyait bien que c'était des hommes, car il les voyait marcher, et il les voyait semblables à des arbres. Quand on revient des ténèbres à la lumière de Dieu, on ne sait pas encore bien discerner les vraies qualités des hommes, ni leurs œuvres vraiment bonnes. On est exposé à confondre la vraie justice avec l'hypocrisie. » Et l'on est exposé dans la joie que cause le retour à la lumière à voir les hommes plus grands que nature ; il y a à cela peu d'inconvénients.

v. 24.

Reda. ut supr.

« Il avait sans doute une foi encore imparfaite, et c'est pour cela que Jésus, pour l'amener à la foi parfaite, l'amenait graduellement à la complète guérison. »

Theophyl. In Marc.

**Jésus mit de nouveau ses mains sur ses yeux, et il fut guéri, de sorte qu'il voyait clairement toutes choses.**

v. 25.

**Et il le renvoya dans sa maison en lui disant : Va dans ta maison, et si tu entres dans le bourg, ne le dis à personne.**

v. 26.

Il y a des miracles de conversion dans lesquels on retrouve immédiatement la lumière complète sur les choses de l'âme et les choses de Dieu. Et il y a des conversions dans lesquelles la lumière arrive graduellement ; et c'est peut-être le cas le plus ordinaire. Le monde inférieur dans lequel on a vécu, les passions auxquelles on s'est abandonné, ont laissé des ténèbres et des confusions dans l'intelligence. « Quand Dieu ouvre nos yeux à la lumière spirituelle, dit S. Grégoire, nous ne comprenons d'abord les choses que par certaines ressemblances. Puis, à mesure que la lumière se fait, nous comprenons comme les Anges, nous voyons les choses dans leur vérité ! » Que faut-il faire pour arriver à la pleine lumière ? Il faut, comme cet homme, avouer ingénument l'état encore imparfait de sa vision. Il faut demeurer près de J.-C., accepter avec reconnaissance qu'il touche encore nos yeux de son doigt purificateur. Il y a des différences dans la puissance visuelle des hommes ; mais ces différences sont peu de chose quand on les compare à celles qui existent dans l'ordre des choses immatérielles. Les vérités surnaturelles qui n'apparaissent à certains esprits que comme des ombres, sont dans les vrais amis de J.-C. plus brillantes que le soleil. Heureux ceux qui vont de clartés en clartés !

Gregor. in exposit.  
Alulf. sup. Marc.



Un moyen excellent d'augmenter sans cesse en nous la lumière c'est d'aimer la vie intérieure. Quand Jésus invita celui qu'il avait guéri à retourner dans sa maison, et s'il entra dans le bourg à ne parler du miracle à personne, ce n'était pas seulement pour donner une leçon d'humilité à ses disciples, c'était aussi pour que le miraculé, au lieu de se livrer aux éclats d'une joie toute en dehors, rentré dans sa maison méditât sur la bonté de Dieu à son égard. Ceux qui, s'inspirant de ce conseil, aimeront à se recueillir et à se tenir près de J.-C., sentiront la lumière descendre en eux toujours plus abondante.

## CLXIX

### **Jésus à la fête des tabernacles. — La lutte à Jérusalem en toute son intensité. — I. L'origine divine de la doctrine de Jésus (1).**

Jésus exerçait à ce moment son ministère en Galilée. **Il ne voulait pas, dit S. Jean, séjourner en Judée, car les Juifs voulaient le faire mourir.** « C'est pour nous, dit S. Augustin, pour consoler notre faiblesse qu'il agissait ainsi. Il devait arriver que quelqu'un de ses fidèles serait obligé de se cacher pour se dérober à ses persécuteurs, et pour qu'on ne pût lui imputer cela à crime, il a voulu autoriser cette conduite par son exemple. Il gardait le pouvoir d'affronter victorieusement ses ennemis et de rendre leur haine impuissante : il n'a été pris que quand il l'a voulu... Mais il accomplissait à ce sujet à ce moment ce qu'il devait accomplir

JÉSUS ÉVITE LES SÉ-  
JOURS EN JUDEE

(1) A quelle époque de la vie de Jésus faut-il placer cet épisode ? Quelques auteurs, Wieseler, Fouard, Fillion (Synopsis), identifient ce voyage avec celui que raconte S. Luc (IX, 51) et avec le départ définitif de la Galilée. Cette hypothèse paraît peu soutenable, le voyage raconté par S. Luc s'étant fait avec grande publicité et par étapes successives, tandis que celui-ci s'est fait très rapidement et en *incognito*. Il semble que les Synoptiques n'y fassent aucune allusion. La fête des tentes se célébrait en Octobre. Entre la multiplication des pains (Avril) et ce voyage, nous aurions le voyage en Phénicie, la deuxième multiplication des pains, le retour sur la rive occidentale du lac, la nouvelle excursion sur la rive opposée. Où faut-il placer la confession de foi de S. Pierre et la Transfiguration ? Il semble qu'elles couronnent et terminent le ministère de Galilée : il faudrait donc les placer immédiatement avant le dernier voyage de Jésus en Novembre ou Décembre, Jésus ayant repris son ministère en Galilée après cette course à Jérusalem.

en ses membres... Car le Christ n'est pas seulement la tête : il est la tête et il est les membres. Ce que sont ses membres, il l'est lui-même : et ce qu'il est lui-même ses membres le deviennent, mais peu à peu : car si ses membres n'étaient lui-même, il n'aurait point dit : *Saül, pourquoi me persécutes-tu ?* Saül ne le persécutait point en lui-même, il le persécutait en ses membres. » Si dans les moments de persécution, je suis astreint à quelques mesures de prudence, je n'en serai pas trop humilié : je les accepterai en union avec mon Sauveur, m'appuyant sur lui, relevé par lui.

« En agissant ainsi, dit S. Jean Chrysostôme, il se manifestait dans sa double nature : il se cachait parce qu'il était homme, et ensuite il se manifestait parce qu'il était Dieu. »

**Or la fête des Juifs, dite des tabernacles, était proche. C'était une fête joyeuse que l'on célébrait en automne. Pendant huit jours on campait en des cabanes de branchages, en souvenir des années passées au désert et des bienfaits dont Dieu y avait comblé son peuple. « Ils rendaient alors grâces à Dieu, dit S. Augustin, ceux qui devaient tuer leur Dieu. »**

Jésus n'avait pas assisté à la fête de Pâques : c'est pourquoi sa parenté pensait qu'il irait à Jérusalem pour cette fête des tabernacles. **Ses frères lui dirent donc : Pars et va en Judée, afin que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais : car personne ne fait ses œuvres dans le secret quand il veut être connu. Puisque tu fais ces œuvres, manifeste-toi au monde.** « Ils comptaient pour peu de chose les disciples qu'il avait en Galilée, gens d'humble condition, et regardaient comme ayant seuls de la valeur les disciples qu'il avait à Jérusalem : c'était de ceux-là qui à leur avis il devait s'occuper. Ils voulaient qu'il accomplit ses miracles devant les chefs de la nation, dans la ville royale. » et qu'il y prit résolument son rôle Messianique.

**Car ses frères ne croyaient pas en lui.**

Ils avaient une certaine foi en lui puisqu'ils avaient été témoins de prodiges qu'ils l'invitaient à renouveler à Jérusalem. Ils ne croyaient pas qu'il fut le Messie attendu, puisqu'il s'obstinait à demeurer dans une vie très humble à leur sens. « Les liens de parenté qu'ils avaient avec lui, dit S. Augustin, nuisaient à leur foi. » Ils savaient tout ce qu'il y avait eu d'humilité dans sa vie ; « et d'autre part emportés par leurs idées charnelles, ils auraient voulu, s'il était le Messie, qu'il s'environnât d'éclat temporel. Leur sagesse charnelle demeurait étrangère aux desseins du Verbe fait chair. Ils n'avaient donc pas cette foi que J.-C. est venu établir dans les âmes et qui conduit l'homme dans le royaume de Dieu. Ils ne croyaient pas, parce qu'ils recherchaient la gloire humaine. C'était la chair qui parlait à la chair, mais la chair séparée de Dieu à la chair unie de Dieu. » Comment auraient-ils pu se comprendre ?

Aug. Tr. 28 in Joan.  
n. 1 et 2.

Chrys. Homil. 18  
in Joas. n. 1.

Aug. ut supr. n. 3.

LA PRESSION DE SA  
PARENTÉ

Beda in Joan.

Crederet in eum ipsa  
propinquitatē fastidie-  
runt.  
Aug. ut supr. n. 3.

Loquebatur caro  
carni : sed caro sine  
Deo carni cum Deo.  
h.

v. 2

v. 24

v. 5

« Ils l'accusent donc à la fois, dit S. Jean Chrysostôme, de timidité et d'ambition qui ne concordent pas ensemble. Il y a lieu, ajoute le S. Docteur, d'admirer ici cette simplicité des Évangélistes qui est une garantie de leur sincérité : ils n'hésitent pas à faire connaître cette circonstance qui est peu à l'honneur de leur Maître et les reproches qui lui sont adressés par les siens. »

Chrys. ut supr.

**1. 6.** Jésus donc leur dit : **Mon temps n'est pas encore venu ; mais pour vous, votre temps est toujours prêt.**

L'HEURE DE JÉSUS

« Le temps de venir sur terre était arrivé pour lui, dit S. Augustin, puisque l'Apôtre a dit : *Quand la plénitude des temps fut venue, Dieu envoya son Fils.* Mais le temps n'était pas arrivé pour lui d'accomplir son œuvre. Ses frères voulaient le voir environné de gloire, et lui « voulait que l'humilité précédât la gloire et fût le chemin pour y arriver. Eux voyaient le but et ne voyaient pas les moyens. Pour les conduire avec sûreté au but, Jésus les ramène à la voie : élevé est le but, humble est la voie. Le but, la patrie, c'est la vie du Christ à laquelle nous devons être associés, la voie c'est la mort du Christ. La patrie c'est de demeurer dans le Christ, la voie c'est de souffrir avec le Christ : celui qui refuse d'entrer la voie, comment désire-t-il la patrie ? » « Un jour viendra où la gloire sera procurée par l'humiliation, mais il y a encore des œuvres préliminaires à accomplir, des enseignements à donner. Jésus doit prendre son heure : son œuvre infiniment vaste doit être accomplie avec une sagesse infinie. »

Aug. ut supr. n. 5.

Chrys. ut supr. n. 2

**1. 13.** Nous aussi, chrétiens, nous devons savoir qu'il y a différentes heures pour nous. « Il y a une heure dont parle le Christ : *Quand j'aurai pris en main le temps, je jugerai les justes.* Maintenant ce n'est pas le temps de juger, mais de supporter. Que le corps du Christ sache donc souffrir et supporter l'iniquité de ceux qui vivent mal. Qu'il possède ainsi la justice avant d'arriver au jugement. Que dit l'Écriture à ceux qui souffrent ? *Le Seigneur ne repoussera pas son peuple et il n'abandonnera pas son héritage jusqu'à ce que la justice se change en jugement.* C'est maintenant le temps de vivre avec justice : plus tard ce sera le temps de juger ceux qui auront vécu dans l'injustice. Pour celui qui est venu dans l'humilité, ce sera le temps de la gloire : pour celui qui est venu afin d'être jugé, ce sera le temps de juger. »

**1. 14.**

Aug. ut supr. n. 5.

Mais quant à ces frères de Jésus qui n'avaient dans le cœur que des pensées charnelles, tout moment pouvait être employé à les réaliser : tous les temps étaient bons pour poursuivre cette gloire du temps. « Cette parole, *votre temps est toujours prêt*, peut être dite à tous ceux qui aiment le monde, dit S. Augustin. Pour nous, chrétiens, à cause de la grandeur des choses que nous attendons, nous devons dire avec J.-C. : *Mon temps n'est pas encore arrivé.* » Et avec J.-C., nous devons toujours nous tenir à la disposition de Dieu pour accomplir au temps voulu chacune de ses volontés.

ib. n. 7.

Eux n'avaient pas besoin de choisir leur temps parce qu'ils n'étaient en lutte avec personne, tandis que la vie de Jésus était une lutte perpétuelle. **Car le monde ne peut vous haïr ; mais moi il me hait, parce que je rends témoignage contre lui, que ses œuvres sont mauvaises.**

v. 7.

Aug. ut sup. n. 8.

« Le monde ne peut vous haïr vous qui êtes ses amis, et qui, pour déposer en sa faveur, ne craignez pas d'être de faux témoins, et d'appeler mal ce qui est bien et bien ce qui est mal. » Craignons d'être traités par le monde en amis, car cette amitié serait probablement une preuve que nous avons trahi la vérité.

*Mais il me hait, moi !* Ne sentez-vous point une profonde tristesse dans cette constatation que fait Jésus de cette haine qui le poursuit ? Et cette haine, si dure qu'elle soit à porter, au lieu de le pousser à briser ses ennemis, ne lui inspire que des ménagements. « Mais on aurait dû comprendre aussi que le souci de sa propre gloire tenait une bien petite place dans ses résolutions, puisqu'il ne craignait pas de sacrifier toute gloire humaine et de s'exposer à la haine en accusant les œuvres mauvaises. »

Chrys. ut supr. n. 2.

**Ainsi, vous, allez à cette fête ; moi, je n'y vais pas, parce mon temps n'est pas encore venu.**

v. 8.

« Il avait donc dans l'esprit la pensée d'autres fêtes plus hautes que celle qui préoccupait ses parents et où ils entrevoyaient pour lui de la gloire humaine ; son jour de fête devait être non un de ces jours qui passent, mais un jour éternel : il devait être un jour de joie sans mélange, l'éternité sans déclin, la sérénité sans nuage. »

« Il pensait donc à cette fête solennelle à laquelle il veut nous conduire, et à la pensée de laquelle il veut élever nos esprits en les détachant de toutes les fêtes mondaines. »

Aug. ut supr.

Peut-être pensait-il à cette fête de Pâques à laquelle il irait, six mois plus tard, faisant une entrée solennelle à Jérusalem, pour y accomplir le grand mystère pour lequel il était venu. Il voulait pour le moment éviter d'y venir publiquement et avec la foule, afin de ne point exciter de troubles. **Ayant dit cela, il demeura en Galilée.**

v. 9.

**Et lorsque ses frères furent partis il alla lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme s'il eut voulu se cacher.**

v. 10.

La curiosité et l'agitation qui régnaient à Jérusalem, à son sujet, dès le commencement de cette fête, nous prouvent la sûreté des intuitions de Jésus.

L'ATTENTE DE LA  
FOULE

**Les Juifs le cherchaient pendant cette fête, et ils disaient : Où est-il ?** « Les Juifs le cherchaient, mais non de cette recherche que Dieu recommande par ses Prophètes : *Cherchez Dieu, et quand vous le trouverez, invoquez-le ; et quand il se sera approché de vous, que l'impie abandonne ses voies, et que l'homme inique abandonne ses pensées, et qu'il se convertisse au Seigneur.* Ils le

v. 11.

Is. LV. 6.

cherchaient, mais pour voir s'il prenait part à leur fête : car ils lui en faisaient une obligation. Le ton de leur interrogation indiquait leurs sentiments : *Où est-il, celui-là ?* disaient-ils. »

Cyrill. h. 1. Joan.

**Et il y avait à son sujet une grande rumeur dans la foule.**

**Les uns disaient : C'est un homme de bien. D'autres disaient :**

v. 12. **Non, il égare la foule.**

**Toutefois personne ne parlait ouvertement de lui, dans**  
 v. 13. **la crainte où l'on était des Juifs.** « La voix de ceux qui disaient : *C'est un homme de bien*, était sans doute plus timide, dit S. Augustin, que celle qui disait : *Hégare le peuple*. Maintenant encore ces deux voix se font entendre ; et bien que nous ne soyons pas encore arrivés au jour du triomphe du Christ. Dieu a donné à son Eglise une telle gloire que la voix qui dénigre le Christ n'est qu'un murmure timide, et la voix qui l'exalte se fait entendre avec éclat. » Puis à d'autres époques, les insulteurs du Christ reprennent confiance et leurs blasphèmes se remplissent d'audace.

Aug. ib. n. 12.

« Cette venue secrète de Jésus à cette fête des tentes renferme pour nous un enseignement, dit S. Augustin. Cette fête rappelait au peuple Hébreu ses pérégrinations dans le désert, pérégrinations qui sont elles-mêmes l'image de notre vie. Nous avons été conduits hors de l'Égypte où, comme un autre Pharaon, le démon nous tenait sous sa dépendance. Esclaves de nos passions terrestres, nous étions occupés à des ouvrages de boue, et dans ce travail nous peinions beaucoup ; et le libérateur nous a dit : *Venez à moi vous tous qui êtes dans le labeur*. Le baptême nous a fait sortir de la servitude et nous a fait traverser la Mer rouge : elle était rouge, teinte qu'elle était du sang du Sauveur. Nos ennemis, c'est-à-dire nos péchés, y ont été détruits. Et maintenant avant d'arriver à la terre promise, c'est-à-dire au royaume éternel, nous sommes au désert, habitant sous des tentes : celui-là habite sous la tente qui se regarde comme un étranger sur terre, qui soupire après la patrie. Nous sommes au désert, nous y sentons la soif : heureuse soif qui doit être désaltérée ! Nous buvons de cette eau qui sort de la pierre dont il a été dit : *La pierre c'était le Christ*, cette pierre qui a été frappée pour que l'eau en sortit, qui fut frappée deux fois, car la croix était faite de deux morceaux de bois. Le Christ est là, près de nous, caché, nous soutenant dans notre voyage. » Et c'est pourquoi il vint secrètement à cette fête des tentes.

Aug. ib. n. 8 et 9.

Et toutefois pour nous révéler ce qu'il est, il va accomplir à Jérusalem une de ses manifestations les plus importantes, y affirmer sa mission avec éclat, s'y montrer, en opposition avec les faux pasteurs le vrai pasteur, la lumière du monde, coéternelle à Dieu, la victime offerte pour les péchés du monde.

v. 14. **Et comme on était au milieu des jours de la fête, Jésus monta au temple et il y enseignait.** « Celui qui s'était d'abord

JÉSUS ENSEIGNE DANS  
LE TEMPLE

tenu caché enseignait ; il parlait publiquement et on ne se saisissait pas de lui. Après nous avoir donné un exemple en se cachant, il nous donnait maintenant une preuve de sa puissance. Et sans doute son enseignement était très relevé et exposait des mystères très profonds des saintes Écritures : car **les Juifs en étaient dans l'étonnement et disaient : Comment cet homme est-il si savant, lui qui n'a pas étudié ?** « Beaucoup savaient dans quelle condition il avait passé sa jeunesse, et ils admiraient avec quelle sûreté, n'ayant jamais été à aucune école, il interprétait la Loi. » Cet étonnement des Juifs réfutait à l'avance la calomnie de ceux qui veulent faire de la doctrine de J. C. un syncrétisme de doctrines humaines : les Juifs voyaient que Jésus expliquait la Loi, mais en la faisant progresser.

« Et ayant produit en eux cet étonnement, dit S. Augustin, les ayant amenés à une parfaite attention, il les conduit aux plus hautes vérités, » sur sa personne, sa doctrine, sur l'origine céleste de l'une et de l'autre, et sur son retour prochain vers son Père céleste. **Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé.**

« C'est là, dit S. Augustin, sous cette forme brève et qui paraît paradoxale, une première profondeur. Comment, ô Jésus, dites-vous *ma doctrine*, si cette doctrine n'est à vous ? Et comment dites-vous qu'elle n'est pas *votre doctrine* si elle est celle que vous enseignez ? Rappelons-la parole du commencement de notre Évangile : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu.* Quelle est la science du Père sinon le Verbe ? Et le Verbe est le Verbe de quelqu'un, il est le Verbe du Père. Donc la doctrine du Verbe c'est le Verbe lui-même ; et cette doctrine ne lui appartient pas en propre, puisque lui-même est le Verbe du Père. Qu'y a-t-il de plus vôtre que vous-même, et si vous êtes tout entier à quelqu'un, qu'y a-t-il de moins vôtre que vous-même ? »

« Sa doctrine est bien à lui, dit S. Jean Chrysostôme, car il ne l'a puisée en aucune source humaine : et elle n'est pas à lui, car elle est la doctrine de son Père. » Ainsi, en tant qu'il est Dieu, et en tant qu'il est homme, sa doctrine n'est pas sa doctrine, elle est la doctrine de son Père. A quelles hauteurs il nous conduit par une seule parole d'apparence paradoxale !

Ne fallait-il pas une preuve à une affirmation si haute ? Ne fallait-il pas donner à ceux qui commencent à comprendre le moyen de comprendre davantage ? Cette preuve il la donnera de deux côtés à la fois : ce sera une preuve tirée d'une expérience interne que chacun pourra constater, et une autre preuve tirée de la physiologie morale de celui qui enseigne.

Où, on aura une preuve certaine que la doctrine du Christ n'est que la doctrine de son Père si l'on peut se convaincre qu'il

Aug. Tr. 20 in Joan.  
n. 2.

Aug. ib.

ib.

IL PROCLAME SA DOCTRINE  
COMME ÉTANT  
CELLE DE SON PÈRE

ib. n. 3.

Chrys. Homil. 49 in  
Joan. n. 2.

MOYENS DE LE VÉRIFIER :  
1. FAIRE LA  
VOLONTÉ DU PÈRE.

v. 13

v. 6

y a entre le Christ et le Père unité parfaite d'idées, de volonté et de nature ; et celui-là aura cette conviction qui s'appliquera en toutes choses à faire la volonté du Père. **Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il saura de ma doctrine si elle est de Dieu ou si je parle de moi-même.**

h 17.

« Détruisez tous les obstacles, l'injustice, la colère, l'envie, la haine que vous avez contre moi, toutes ces passions qui troublent votre jugement et par là vous aurez écarté toutes les causes de ténèbres. Il leur dit tout cela à mots couverts et sans les heurter, en les invitant d'une façon générale à faire la volonté de Dieu. »

Chrys. ib. n. 1.

Faites la volonté de Dieu, et à mesure que, par la vertu, votre âme se rapprochera de Dieu et se mettra en harmonie avec lui, elle goûtera ma doctrine. Voilà une expérience qui se fait chaque jour : à mesure que l'homme s'applique à faire la volonté de Dieu, il goûte la doctrine de J.-C., y trouvant la réponse à toutes les aspirations de son âme. Jésus fait appel à la conscience, mais à la conscience vraiment droite, à la conscience qui cherche Dieu.

h 17. 29.

*Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu...* Il disait peu de temps auparavant aux Galiléens : *L'œuvre que Dieu attend de vous c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.* « Voulez-vous comprendre, dit S. Augustin, commencez par croire : l'intelligence est la récompense de la foi. Ne cherchez pas à comprendre pour croire, mais croyez pour comprendre. » C'est là entrer dans les desseins de la volonté divine. La foi livre l'esprit à Dieu, crée dans l'âme des éléments divins : *L'œuvre de Dieu c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.*

Intelligere vis, credere. Intellectus merces est fidei. Ergo non querere intelligere ut credas, sed crede ut intelligas. Aug. Tr. 29 in Joan. n. 6.

« Mais il ne faut pas que vous croyiez seulement à lui, il faut que vous croyiez en lui. Il l'a dit expressément. Qu'est-ce que croire en lui ? C'est, dit S. Augustin, en croyant, aimer ; en croyant, aller à lui, être incorporé à lui et être uni à ses membres... C'est avoir la foi qui opère par la charité : que cette foi soit en vous, et vous aurez l'intelligence de la doctrine du Christ. » Car cette foi nous fait entrer dans le Christ.

ib.

Et Jésus leur donne une autre preuve de la vérité de sa doctrine, bien probante et bien facile à vérifier. **Celui qui parle par soi-même cherche sa propre gloire.** Pour quel motif, en effet, imposerait-il ses propres conceptions si ce n'était pour sa propre gloire ? **Mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique.** S'il cherche cette gloire, il craint de laisser entrer dans la doctrine qu'il a reçu l'ordre d'enseigner le moindre mélange humain. Et c'est là un caractère qu'il est aidé de vérifier dans la personne et la doctrine de J.-C. : y a-t-il un acte dans sa vie, une parole dans son enseignement où apparaisse la préoccupation de sa gloire et qui n'aillent à la gloire de Dieu ? Ah ! si nous entrions dans ce mouvement, nous serions sûrs d'arriver à toute vérité et à toute justice.

2. REGARDER JÉSUS CHERCHANT LA GLOIRE DE SON PÈRE.

« Ce Fils de Dieu, un avec Dieu, égal à Dieu, coéternel, immuable, créateur de toutes choses et maître des siècles avec Dieu, est venu dans le temps, a pris la forme de l'esclave pour procurer la gloire de son Père. Et vous, homme, quand vous faites quelque bien, c'est en cherchant votre gloire ; et quand vous faites le mal, c'est en accusant votre Créateur. Faites-y bien attention : vous êtes une créature, reconnaissez votre Créateur ; vous êtes serviteur, ne méprisez pas votre maître ; vous êtes un enfant de Dieu, mais un enfant adopté, sans aucun mérite de votre part, cherchez la gloire de celui qui vous a fait cette grâce, cette gloire à laquelle le Fils de Dieu par nature s'est voué si complètement. » Et quand on cherche ainsi la gloire de Dieu, non seulement on possède la vérité, on est sûr d'être dans la justice. **Et il n'y a point en lui d'injustice.** Ce que Jésus dit de lui-même, il peut le dire de celui qui avec avec lui cherche la gloire de son Père.

Aug. ut supr. n. 8.

v. 14.

## CLXX

### Jésus à la fête des tabernacles.

#### II. Dispositions nécessaires pour venir à lui.

**Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? et personne de vous n'accomplit la Loi.**

Au miracle de la piscine de Béthesda, dont le souvenir était encore vivant, les Juifs avaient porté contre J.-C. deux accusations : de s'être dit le Fils de Dieu, et de violer la loi de Moïse. Il était toujours sous le coup de ces accusations.

Il vient de répondre à la première, en affirmant à nouveau et en prouvant son égalité avec Dieu.

Il va maintenant répondre à la seconde, et en y répondant, il indiquera les dispositions nécessaires pour porter sur lui un jugement vrai et pour venir à lui.

Il répond à cette seconde accusation par un argument personnel, en les accusant eux, ses accusateurs, de violer eux-mêmes la Loi, et en les ramenant ensuite au véritable sens de la Loi. *Personne de vous n'accomplit la Loi.* Et il leur en donne une preuve : la Loi défend l'homicide. **Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?**

**La foule lui répondit : Vous êtes possédé d'un démon ; qui cherche à vous faire mourir ?**

JÉSUS ACCUSÉ DE  
VIOLER LA LOI SE  
POSE EN DÉFENSEUR  
DE LA LOI.

Joan. VII.

Chrys. Hom. 49 in  
Joan. n. 2.

8

v. 5



Pendant qu'il manifestait par cette parole sa science surnaturelle, en effet, depuis la guérison du paralytique à la piscine de Béthesda, les chefs de la nation avaient projeté de le faire mourir, la foule, par cette injure plus grave encore qu'elle lui adressait, violait gravement la Loi.

v. 31. « Et Jésus, calme dans la vérité qu'il possède en sa plénitude, » procède à la démonstration de la vérité qu'il leur a fait entendre. **J'ai fait une seule œuvre et vous êtes tous dans l'étonnement.** Il pourrait leur reprocher plusieurs aberrations, il s'arrête à une seule, à ce scandale qu'ils éprouvent au sujet de la guérison opérée au jour du sabbat.

ih.  
Aug. Tr. 30 in Joan.  
n. 3.

v. 32. Moïse leur avait donné la loi du sabbat ; mais pour qu'ils n'entendissent pas dans un sens exclusivement matériel la cessation de tout travail au jour du sabbat, il avait voulu que la circoncision se fit au huitième jour, ce jour fut-il celui du sabbat. **C'est à cause de cela que Moïse vous a donné la loi de la circoncision, quoi qu'elle vienne des Patriarches et non de lui, et vous ne laissez pas de la pratiquer au jour du sabbat.**

v. 33. **Si donc un homme reçoit la circoncision au jour du sabbat sans que la loi de Moïse soit violée, pourquoi vous indignez-vous contre moi, parce que j'ai rendu complètement sain un homme le jour du sabbat ?**

La circoncision, dit S. Augustin, était un signe de salut, signe encore vague et lointain. Elle était une attestation du péché d'origine et un remède à ce péché ; elle incorporait celui qui la recevait au peuple de Dieu ; et pour ces motifs on ne se faisait point scrupule de la pratiquer le jour du sabbat. Si Jésus apporte le salut à tout homme au jour du sabbat, comment peut-on s'irriter contre lui ?

Pertinet ad aliquod  
signaculum salutis.  
Ib. n. 4.

v. 34. Avec quelle aisance Jésus interprète la Loi et la ramène à son sens vrai ! C'est pourquoi il peut leur faire cette invitation : **Ne jugez pas selon les apparences, en vous tenant au côté extérieur des choses, mais jugez conformément à la vérité, en entrant dans la nature vraie des choses.**

A rerum naturā  
Chrys. Hom. 49 in  
Joan. n. 3.

ser. XVI.  
20. Ne jugez pas d'après l'attachement que vous avez aux personnes, mais en cherchant la vérité pour elle-même. La Loi avait dit : **Attachez-vous à ce qui est juste et en vue de la justice ;** et ils oubliaient complètement cette recommandation. Puisse nous toujours prendre cette parole du Sauveur pour la règle de nos jugements.

Aug. ut supr. n. 6.

an. VII. 25. L'autorité avec laquelle Jésus parlait, le silence dans lequel on l'écoutait avaient frappé plusieurs de ses auditeurs. **Quelques Juifs de Jérusalem dirent : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir ?**

NE SERAIT-IL POINT  
LE MESSIE ?

Et le voilà qui parle ouvertement et personne ne lui dit rien. Les princes du peuple auraient-ils reconnu qu'il est le

**Christ ?** Ils étaient prêts à le reconnaître pour le Messie si les princes du peuple se prononçaient pour lui, précurseurs de ces hommes qui regardent autour d'eux pour prendre une décision. v. 26.

Mais une objection se présentait aussitôt. Ils savaient qu'il devait y avoir du mystère dans l'origine du Christ. Isaïe n'avait-il pas dit : *Qui pourra raconter sa naissance ?* Et rien d'extraordinaire n'apparaissait dans les origines de Jésus. **Nous savons d'où est cet homme, et quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est.** Que de fois, nous aussi, nous avons méconnu les grandes réalités surnaturelles qui étaient devant nous à cause de l'humilité qui les enveloppait ! Is. I. III.

**Et Jésus, élevant la voix dans le temple, disait : Oui, vous me connaissez ; vous savez d'où je suis ; et cependant vous ne me connaissez pas ; car je ne suis pas venu de moi-même, et celui qui m'a envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas.** « Ils connaissaient, dit S. Augustin, ce qui avait rapport à son humanité, sauf toutefois sa naissance d'une vierge ; mais il y avait en lui autre chose que l'humanité, il y avait en lui la divinité » et sa divinité, ils ne la connaissaient point. Il était bien le fils de Marie, l'homme qui avait passé sa jeunesse à Nazareth, dans les durs labeurs, mais il était aussi un envoyé, un envoyé venant d'en haut, l'envoyé de *celui qui ne trompe pas*, l'envoyé unique, ayant été engendré par lui. Joan. VII. E.

Et ils ne le connaissaient pas en cette qualité : malgré la connaissance qu'ils prétendaient avoir de Dieu, connaissance qui était l'apanage du peuple Juif, ils ne connaissaient pas Dieu : ils ne connaissaient pas la sainteté et la bonté dans lesquelles il avait envoyé son Fils. v. 22.

A cette ignorance dans laquelle les Juifs sont à l'égard de Dieu, il oppose la connaissance qu'il a de Dieu : **Mais moi je le connais.** Et cette connaissance est parfaite : **parce que je suis de lui, et j'ai été envoyé par lui.** « Dans cette mission qu'il affirme avoir reçue du Père, il établit, dit S. Augustin, non une dissemblance de nature, mais l'autorité de celui qui envoie. » v. 23.

Ainsi à ces Juifs qui lui objectaient l'humilité de son origine, Jésus montrait en lui un élément qu'ils ignoraient : il se manifestait à eux comme le Fils de Dieu, seul connaissant le Père parce qu'il est né de lui, envoyé par le Père et connaissant seul ses volontés. Combien le Messie apparaît au-dessus de tout ce que les Juifs avaient rêvé ! v. 24.

On ne se trompa point sur la gravité de ces affirmations : et dans leur colère, **quelques-uns cherchaient à se saisir de lui ; et cependant personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue,** « non pas l'heure dans laquelle il subirait la tyrannie de la mort, mais l'heure dans laquelle il accepterait d'être immolé. Comme il avait attendu son heure » v. 25.

pour naître, il attendait aussi son heure pour mourir. » Il nous apparaît comme le maître du temps. « Attachons-nous donc, dit S. Augustin, à celui par qui tous les temps ont été faits, afin d'être délivrés du temps et de ses inconstances et d'être établis dans l'éternité et son immutabilité. »

Non horam dixit  
quâ cogoretur mori,  
sed quâ dignaretur  
occurri.  
Aug. Tr. 31. n. 5.

ib.

Cependant dans la foule beaucoup se montraient bien disposés à l'égard de Jésus. « La foule, dit S. Augustin, sent mieux ses infirmités. Aussi pendant que les chefs du peuple s'abandonnaient à leur folie et voulaient mettre à mort celui qui apportait le remède, ces hommes de la foule reconnaissaient le médecin. « **Plusieurs hommes du peuple crurent en lui, et ils disaient : Le Christ quand il viendra fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci ?** » C'était un commencement de foi, mais une foi encore bien imparfaite, dit S. Jean Chrysostôme, ils voyaient en Jésus quelqu'un qui avait quelque chose du Christ, mais qui peut-être n'était pas le Christ; ils ne voyaient que les miracles : c'est là ce que voit d'abord la foule. »

ib. n. 9.

v. 21.

Mais devant le murmure d'approbation qui s'élevait de cette foule, les Pharisiens s'irritèrent, et, se joignant aux princes des prêtres, envoyèrent des huissiers du temple pour se saisir de lui. « Ceux-ci vinrent donc l'écouter, attendant le moment favorable pour mettre la main sur lui. »

Chrys. Homil. 50 in  
Joan. n. 2.

ON VEUT L'ARRÊTER

v. 22.

Jésus prit occasion de cette odieuse mesure pour leur parler de sa fin prochaine sur laquelle il n'avait aucune incertitude, et pour leur adresser un touchant appel. **Il leur dit : Je suis encore à vous pour un peu de temps ;** « parole pleine d'humilité, dit S. Jean Chrysostôme, parole qui était bien de nature à les adoucir. Je suis avec vous pour un peu de temps, ne cessant de pourvoir à votre salut, malgré vos persécutions. Ce que vous voulez faire maintenant, vous pourrez le faire un jour, mais un peu plus tard. Et je me figure, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il disait cela en regardant ceux qui avaient été chargés de l'arrêter. »

Aug. ut supr. n. 8.

IL DEMEURE MAÎTRE  
DE SON HEURE

v. 23.

Et il leur indique le motif pour lequel il doit attendre à plus tard, pour lequel eux aussi ne peuvent rien avant le moment fixé par Dieu : **Car je m'en vais à Celui qui m'a envoyé.** « Il me faut accomplir mon ministère, et c'est en l'accomplissant que j'arriverai à ma Passion. »

Chrys. ut supr. n. 3.

v.

Il s'en va à celui qui l'a envoyé; il va lui rendre compte de sa mission. « Il déclare par là qu'il ne souffrira de leurs attaques aucun tort réel; il s'avance vers sa Passion avec le calme d'un vainqueur. » Ce calme, cet appel à Dieu ne devaient-ils pas produire en ces âmes une crainte salutaire? Ne fallait-il pas profiter des derniers jours de répit et de la présence parmi eux de celui qui était l'envoyé du Père?

Aug. ut supr.

Chrys. ut supr.

**Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas, et là où je suis, vous ne pouvez venir. ?** « Il allait donc plus loin

v. 24.

ib. que la mort, dit S. Jean Chrysostôme : car c'est là que nous allons tous. »

Et il leur dit le besoin qu'ils avaient de lui. **Vous me cherchez et vous ne me trouverez plus.** « Nous voyons en S. Luc qu'à sa Passion des femmes pleuraient sur lui. Il est probable qu'à la ruine de Jérusalem et dans les autres malheurs qui tombèrent sur ce peuple, beaucoup se rappelant ses miracles désirèrent sa présence. »

*Vous me cherchez et vous ne me trouverez plus.* « Il leur annonce donc qu'il ne demeurera pas dans la mort, il leur annonce sa résurrection. Ils le chercheront quand ils verront une grande multitude croire en lui, quand ils verront les miracles accomplis par ses disciples. Ils viendront vers Pierre, pénétrés de componction de l'avoir mis à mort et lui diront : Que ferons-nous ? Leur crime leur paraîtra irrémédiable. Et pendant le Christ sur sa croix aura demandé leur pardon à son Père. Il en voyait là, au milieu de beaucoup d'étrangers, plusieurs qui étaient à lui ; et il demandait le pardon pour ceux qui lui prodiguaient l'injure. Et ils désespéraient de le rencontrer, ils désespéraient de leur pardon, jusqu'à ce qu'ils eussent bu ce sang qu'ils avaient répandu. »

Aug. ut supr. n. 9.

Il ne leur dit pas : Là où je serai, *vous ne pouvez venir*, mais : *Là où je suis...* Car le Christ était toujours là où il devait retourner. Il est venu vers nous, mais sans quitter le lieu d'où il venait, et il y est retourné mais sans nous abandonner... Et il ne dit pas : Vous ne pourrez pas, mais : *Vous ne pouvez pas.* Ils ne le pouvaient tels qu'ils étaient : mais un jour il devait dire à son Père : *Je veux que là où je serai, ceux-ci y soient avec moi.* L'homme qui est fait pour Dieu ne peut aller à Dieu que si Dieu vient au-devant de lui et le soulève : et quand on a trouvé J.-C., qu'on s'est attaché à J.-C., comme on va facilement à Dieu !

ib.

*Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas.* Il faisait peut-être allusion à cette attente du Messie qui est demeurée si profonde chez les Juifs dans la suite des siècles, et qui demeure vaine, parce qu'ils cherchent un Messie répondant à leurs passions charnelles.

Jésus voulait élever leurs pensées, et leur jalousie seule s'éveille : ils ne voient que la menace qu'il leur a faite de les quitter. **Où ira-t-il que nous ne le trouverons plus, se disaient-ils les les uns aux autres ? Ira-t-il vers ceux qui sont dispersés parmi les Gentils, et instruira-t-il les Gentils ?**

e. f.

« Ils méprisaient les Juifs dispersés parmi les Gentils et les Gentils eux-mêmes, dit S. Jean Chrysostôme : les uns et les autres étaient sans cohésion : et ils savaient que leur cohésion était leur grande force. Ils ne pensaient guère qu'en punition de leur infidélité, ils seraient eux-mêmes bientôt dispersés dans le monde entier. » « Sans le savoir, dit S. Augustin, ils prophétisaient : Jésus

devait en effet aller vers les Gentils, non en personne, mais par ses disciples, par ses serviteurs, par ces rachetés qu'il a formés lui-même, dont il a fait ses frères, ses membres, son propre corps. »

Aug. ut supr. n. 10  
et 11.

**Que signifie cette parole qu'il vient de dire : Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas, et là où je suis, vous ne pouvez y venir ?** Ils répétaient cette parole avec une certaine anxiété.

Après avoir éveillé en eux l'inquiétude, le sentiment du vide et de l'impuissance qui était au-dedans d'eux, il leur montre le moyen de la vie, moyen facile et vrai.

**Le dernier jour de la fête qui était le plus solennel....** On le sanctifiait par le repos sabbatique. On y rappelait les grands souvenirs de l'histoire d'Israël. Un des souvenirs les plus chers était celui de l'eau qui jaillit du rocher pour désaltérer le peuple au désert. Pour le symboliser, chaque matin de cette semaine, le peuple conduit par un prêtre descendait à la fontaine de Siloë. Le prêtre remplissait une urne d'or et la rapportait au temple au son des trompettes et des cymbales, aux cris de joie de tout le peuple. Un proverbe disait : Celui qui n'a pas vu cette joie ne sait pas ce que c'est que la joie. Le prêtre montait à l'autel des holocaustes. Le peuple criait : *Èleve la main.* Et le prêtre répandait l'eau pendant que le peuple chantait : *Vous puiserez l'eau avec joie aux sources du Salut.*

L'EAU DE SILOË

Jésus prit occasion du grand miracle mosaïque si solennellement rappelé pour dire ce qu'il était. **Il se tenait debout dans le temple, et à grande voix il disait : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive !**

Lightfoot Horn: he-  
braic. h. 1.  
JÉSUS LA VÉRITABLE  
EAU VIVE

La foule allait se disperser. En souvenir de l'entrée des Hébreux dans la terre promise, chacun allait rentrer dans sa demeure. Jésus veut donner à tout ce peuple un enseignement plus solennel.

**Il s'était représenté comme le vrai temple vivant ;**  
comme le vrai serpent d'airain élevé pour le salut de tous les hommes ;

comme le pain de vie descendu du ciel ;  
demain il se représentera comme la vraie nuée lumineuse qui guide le peuple de Dieu ;

il a été appelé par son précurseur l'Agneau de Dieu, et bientôt il se substituera à l'Agneau pascal, faisant ainsi pénétrer dans la Loi ancienne une vie nouvelle, et montrant quel haut symbolisme l'animait.

Aujourd'hui il se représente comme la source d'eau vive qui doit désaltérer les âmes dans le désert de la vie. « Et il parlait véritablement avec une grande voix, dit S. Ambroise, celui qui annonçait au monde de si grandes choses, celui qui appelait tous les

Ambros. In Ps. 119.  
serm. 19. n. 11.

hommes au royaume des cieux, et à ce breuvage vénérable qui nous met en possession de la vie éternelle. » *Si quelqu'un a soif...* « Il n'entraîne personne par force, dit S. Jean Chrysostôme ; mais si quelqu'un est travaillé par des désirs ardents, c'est celui-là qu'il appelle. » Et qui donc n'est pas tourmenté par la soif ? « Il y a une soif intérieure, dit S. Augustin, car il y a un homme intérieur. » et les besoins, les souffrances, les passions de l'homme intérieur sont plus forts que ce que le corps peut ressentir. *Vos âmes sont dévorées d'une soif ardente*, dit la S<sup>te</sup> Ecriture.

Ecccl. 1

Chrys. Homil. 51. n. 1

Aug. Tr. 32 in Joan.  
n. 2.

Notre âme a soif de vérité, soif de perfection, de paix et d'amour ; et pour étancher cette soif il faut aller à Jésus. « Voilà quelle est ma science, disait S. Bernard, ma science la plus haute, connaître Jésus et Jésus crucifié. » Toutes les âmes qui sont venues à Jésus ont trouvé en lui une source d'eau vive qui, descendant en eux, vivifiait leurs pensées, leurs affections, et qui ensuite donnait de la vigueur à leurs actes.

Bernard. In Cantic.  
Serm. 43 n. 4.

LE FIDÈLE DEVENANT  
LUI-MÊME UNE SOURCE

Et non seulement elles ont puisé pour elles, mais elles sont devenues elles-mêmes pour beaucoup d'autres des sources d'eau vive. **Si quelqu'un croit en moi, ajoutait le Sauveur, il sortira de son cœur, comme le dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive.**

Il disait cela, remarque l'Évangéliste, de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Car l'Esprit n'avait pas encore été donné parce que Jésus n'était pas encore glorifié.

v. 5<sup>e</sup>

1. C.

L'esprit qui révèle les volontés de Dieu et les secrets de l'avenir avait été communiqué aux Prophètes ; c'est avec l'Esprit S<sup>t</sup>. qu'ils avaient annoncé la venue du Sauveur ; mais l'Esprit qui saisit toute l'âme et la sanctifie, qui devient en elle une source de vie nouvelle, qui lui donne de devenir autour d'elle une source féconde, cet Esprit ne pouvait être donné aux hommes qu'après qu'ils auraient été réconciliés avec Dieu par la Passion du Sauveur, qu'après que Jésus serait remonté dans sa gloire pour donner à l'Esprit S<sup>t</sup> sa mission. Mais Jésus, étant glorifié, devait établir en tous ceux qui croiraient en lui cette source d'eau vive.

Ce don du Sauveur était préfiguré par cette effusion de l'eau de Siloë. On croyait que le Messie, comme Moïse, ouvrirait des sources pour les hommes. On croyait qu'au jour où se faisait cette libation solennelle, Dieu déterminait la quantité de pluie qui tomberait dans l'année. Jésus annonce donc aujourd'hui que les figures aboutissent à la vérité. Il y a, non plus des pluies abondantes, mais des sources d'eau vive qui s'ouvrent dans le cœur de ceux qui reçoivent l'Esprit S<sup>t</sup>. La grande joie de ces jours de fête annonce la joie profonde, inviolable, que le S<sup>t</sup> Esprit répandra dans les âmes. Ce n'est plus l'arbre planté au bord des eaux, dont le feuillage demeure toujours verdoyant et qui porte son fruit en

Lightfoot. ut supr.

son temps : c'est la source d'eau vive qui, sans s'appauvrir, communique sans cesse ses trésors. Plus d'une fois la S<sup>te</sup> Écriture avait célébré la Sagesse éternelle sous l'image d'un fleuve répandant la fécondité. *Moi, la Sagesse, j'ai fait couler les fleuves. Je suis sortie du paradis comme un fleuve immense. J'ai dit : J'arroserai les plantes de mon jardin, et j'enivrerai mes prairies.* Et voilà que ceux qui sont à J.-C. sont devenus semblables à ces fleuves fécondants. « Après avoir bu cette eau, dit S. Augustin, la conscience purifiée revit ; en y puisant, elle possède une source au dedans d'elle-même : elle devient elle-même une source. » La vie nouvelle qui est créée en cette âme lui devient si intime qu'il semble qu'elle procède d'elle-même.

Aug. ut supr. n. 4.

« Elle devient source pour autrui par la bienveillance infinie qui s'éveille en elle ; et elle donne de son abondance au prochain sans s'épuiser jamais. » « Ou comme un grand fleuve, elle féconde tout sur son passage : c'est pourquoi le Sauveur disait aux Apôtres : *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.* »

lb.

Cyroll. h. 1.

« Cette source que Jésus promet à ceux qui croient en lui, est non pas une source de biens qui passent, une source de richesses, d'honneurs, de santé, de jeunesse périssables ; c'est la source de la vie qui doit durer éternellement. »

Aug. ut supr. n. 9.

« Aussitôt que la grâce de l'Esprit S<sup>t</sup> est entrée dans une âme et y établit son règne, dit S. Jean Chrysostôme, elle déborde et jamais elle ne s'épuise ; c'est un torrent ou plutôt des torrents, suivant l'expression de J.-C. » Et pour trouver cette source surabondante, pour trouver l'Esprit S<sup>t</sup>, il suffit de s'attacher à J.-C., de s'y attacher sincèrement, de croire en lui.

Chrys. Homil. 51 n. 1.

« Si nous avons soif, dit S. Augustin, allons à celui qui nous appelle. Avançons-nous vers lui, non avec nos pieds, mais avec nos affections. Autre chose est la marche corporelle, et autre chose la marche du cœur. Celui-là marche avec son corps qui change de lieu, et celui-là marche avec son cœur qui change ses sentiments. En cessant d'aimer ce que vous aimiez et en aimant autre chose, vous cessez d'être là où vous étiez. »

Aug. ut supr. n. 1.

Le disciple qui nous a rapporté cette parole du Sauveur en avait goûté par expérience la vérité ; et, terminant son Apocalyse, il disait : *Que celui qui a soif vienne : que celui qui a bonne volonté, reçoive gratuitement l'eau de la vie.*

l. XIII.

« Et jamais la source ne nous abandonne, dit S. Augustin, à moins que nous ne l'abandonnions nous-mêmes. »

Aug. lb. n. 4.

Ces vérités si belles, et, pour les âmes droites, si complètement en harmonie avec ce qui avait précédé, avaient saisi plusieurs de ces âmes. **Plusieurs d'entre cette foule, ayant entendu ces paroles, disaient : Cet homme est assurément un prophète.**

DISSENTIMENT DANS  
LES ESPRITS

l. XIV.  
c. 8.

**D'autres disaient : C'est le Christ. Mais d'autres, retenus par le souci des prophéties, et plus encore par l'amour-propre**

national. disaient: **Le Christ peut-il venir de la Galilée? L'Écriture ne dit-elle pas que le Christ viendra de la race de David, et du bourg de Bethléem, d'où était David?**

v. 41.

**Ainsi il y avait une division dans le peuple à son sujet.**

v. 41.

**Quelques-uns voulaient se saisir de lui: toutefois personne ne mit la main sur lui.**

v. 41.

Pendant ce temps les membres du grand conseil étaient réunis, attendant l'exécution des ordres qu'ils avaient donnés. **Les huissiers revinrent vers les princes des prêtres et les Pharisaiens qui leur dirent: Pourquoi ne l'avez-vous pas amené?**

v. 45

**Ils répondirent: Jamais homme n'a parlé comme cet homme.** « Ainsi, dans leur simplicité, ces hommes avaient vu plus clair que ces savants égarés par la passion. » Il est facile à tout homme qui veut écouter un moment J.-C. de constater que jamais homme n'a parlé comme lui.

v. 45

Mais au lieu d'accepter la lumière, ces orgueilleux ne répondent que des paroles de mépris. **Les Pharisiens leur répliquèrent: Et vous aussi, avez-vous été séduits?**

v. 45

Il semblait que ce peuple n'eût pas le droit de suivre son bon sens et qu'il n'eût dû prendre une décision qu'après les principaux de la nation. **Y a-t-il eu quelqu'un des princes des prêtres ou des Pharisiens qui ait cru en lui?**

v. 45

**Mais cette tourbe qui ne connaît pas la Loi est une race maudite.**

v. 45

Pendant qu'ils portaient ces jugements, l'un d'entre eux, **Nicodème, celui-là qui était venu trouver Jésus la nuit,** voulut leur faire entendre une parole de raison. Son entretien avec le Sauveur avait porté ses fruits. Sa foi grandissant avait vaincu sa timidité. **Notre loi, leur dit-il, permet-elle de condamner quelqu'un sans l'avoir entendu et sans avoir informé sur ses actes?** Mais cette parole d'honnêteté ne fit qu'exaspérer leur colère et ne valut à Nicodème que des injures.

v. 45

**On lui répondit: Es-tu Galiléen, toi aussi? Scrute les Écritures, et vois qu'il ne sort point de prophète de la Galilée.** Peut-être quelque prophète était-il sorti de Galilée, comme le prophète Jonas. En tout cas, nulle part les Écritures n'avaient déclaré qu'aucun prophète ne devait venir de la Galilée: et Isaïe avait annoncé que la Galilée était prédestinée à entendre la prédication du Christ. Mais la haine est aveugle, et pour condamner Jésus on oublie tout ce que l'on sait.

v. 45

**Et ils s'en retournèrent chacun en sa maison.** N'est-ce pas là ce qui arrive encore tous les jours? Après s'être trouvé en face des plus hautes vérités, les hommes ne concluent pas, et s'en vont à leurs affaires particulières. La sage réflexion de Nicodème eut au moins pour effet d'arrêter ce jour-là les entreprises violentes.

v. 45



**Jésus à la fête des tabernacles.****III. La femme adultère (1).**

Pendant qu'au soir de la fête les contradicteurs de Jésus, réduits au silence, rentraient chacun chez soi, **Jésus se retirait**  
**III. 1. au mont des Oliviers**, et il y passait la nuit. Il aimait ce lieu solitaire : il y avait de secrètes harmonies entre lui et cette montagne. L'huile servait pour les onctions sacrées, dit S. Augustin ; et J.-C. est l'oint, le consacré par excellence. Il nous a oints, il nous a consacrés nous-mêmes, nous fortifiant pour la lutte contre le démon.

Aug. Tr. 33. in Joas.  
n. 3.

On fait aussi des onctions d'huile sur les membres blessés et malades, dit Alcuin. Cette montagne des Oliviers était bien le symbole de cette immense miséricorde qui allait se répandre dans le monde et qui allait tout prochainement se manifester d'une façon si touchante.

Alcuin. et etiam Beda.

**Et de bon matin, il vint de nouveau au temple, et tout le**  
**1. peuple vint à lui, et s'étant assis il les enseignait.**

Cette attitude familière leur prouve qu'il est bien à eux, dit Alcuin, et établit la réalité de son Incarnation.

ib.

C'est aussi l'attitude des docteurs. Il est assis dans le temple, nous rappelant, dit Bède, que depuis qu'il a établi sa demeure dans son Eglise, tous les peuples sont venus à lui et ont cru en lui. Allons, nous aussi, à celui qui nous attend dans le temple pour nous instruire.

---

(1) L'épisode de la femme adultère manque en beaucoup de manuscrits anciens des Évangiles. Plusieurs Pères, v. g. Tertullien, Origène, S. Cyrille semblent l'avoir ignoré. En certains manuscrits il se trouve en appendice à la fin de l'Évangile de S. Jean ; en d'autres, au 21<sup>e</sup> chapitre de S. Luc. Beaucoup de critiques, tous les critiques protestants le regardent comme interpolé. S. Augustin affirme que ce passage fut supprimé dans la crainte qu'il ne favorisât les désordres des femmes. « Ceux qui sont adultères sont durs pour les femmes adultères, » remarque-t-il. En tous cas tous les critiques reconnaissent qu'il porte bien l'empreinte de Jésus et que s'il n'est pas de S. Jean, il procède bien de la tradition chrétienne.

Aug. De adulteris conjugis. l. 2. c. 7.  
in adulteris adulteri  
serviant. ib.

LA FEMME SURPRISE  
EN ADULTÈRE

Et pendant qu'il était ainsi à enseigner, les **Scribes et les Pharisiens lui amènent une femme surprise en adultère.** Dans le mouvement de la fête des tabernacles, les désordres étaient peut-être plus fréquents que d'habitude. Et la plaçant au milieu de l'assemblée, ils lui dirent : **Maitre, cette femme a été surprise en flagrant délit ; et dans la Loi, Moïse a ordonné pour de tels cas la lapidation. Vous, qu'en dites-vous ?**

v. 1.

Ils disaient cela pour pouvoir l'accuser, remarque l'Évangéliste. Et comment cela ?

v. 1-4

v. 6

PIÈGE TENDU A JÉSUS

« Ils avaient remarqué sa douceur, dit S. Augustin : le Psalmiste avait annoncé qu'il régnerait par la vérité, la douceur et la justice. Et en effet, quand il parlait, il révélait la vérité ; quand il n'était pas obligé d'attaquer les ennemis de la vérité, il conquérait les âmes par sa douceur. Vaincus, par la vérité et la douceur, ses ennemis voulurent donc lui tendre un piège au sujet de la justice. La Loi avait ordonné de lapider les adultères, la Loi ne pouvait commander l'injustice ; s'il est aussi pour la lapidation, où sera sa douceur ? S'il se met contre la Loi, où sera sa justice ? »

Ps. 41.

Aug. Tr. 33 in Joan.  
n. 4.

« Ils le mettaient, dit S. Ambroise, dans cette situation inextricable, que s'il pardonnait, il semblait détruire la Loi ; et s'il condamnait, il semblait démentir le but de sa venue ; car il était venu pour la rémission des péchés. Ils l'amenaient ainsi à donner un démenti à la parole qu'il allait dire bientôt : *Je ne juge personne.* »

Ambros. Ep. 26. n. 11.

Il est probable que, devant le relâchement toujours croissant des mœurs, cette prescription de la Loi était rarement appliquée. Si Jésus se prononçait pour l'application de la Loi dans toute sa rigueur, il se mettait en opposition avec les mœurs régnantes ; et d'autre part pouvait-il trahir la Loi ?

En tendant ce piège à Jésus on n'aboutit qu'à lui donner l'occasion de manifester sa sagesse surhumaine. « Il saura, dit S. Augustin, sauvegarder les droits de la justice et ne point s'éloigner de la miséricorde. »

Aug. ut supr.

Il ne se pressait point de répondre. Toujours assis et légèrement incliné, il écrivait de son doigt sur la terre. On agit ainsi, dit Euthyme, quand on est occupé d'autre chose.

Euthym.

« Il écrivait donc, dit S. Ambroise, de ce doigt qui a écrit la Loi. » Et qu'écrivait-il ? Peut-être leurs noms ; peut-être leurs péchés ; car le Prophète a dit : *Ceux qui vous abandonnent seront inscrits sur la terre.*

Jerem.  
12

Ambros. ut supr. n. 14  
ib.

Hieron. Adv. Pelagian. l. 2.

LA RÉPONSE DE JÉSUS

Et comme ils continuaient à l'interroger, il se leva et il leur répondit. « Que leur répond la vérité, la sagesse, la justice qu'ils veulent calomnier ? dit S. Augustin. Il ne dit pas : Qu'on ne la lapide pas ; il ne veut pas se mettre en opposition avec la Loi. Il ne dit pas : Qu'on la lapide ! Non, il n'est pas venu pour perdre,

v

mais pour sauver ce qui périssait. Que répond-il donc ? Voyez quelle parole de vérité et de mansuétude : **Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre !** Avec quelle sagesse il les ramène à eux. Ils étaient en dehors d'eux, accusant autrui et ne sachant pas voir ce qui était en eux. Ces prévaricateurs de la Loi voulaient veiller à l'accomplissement de la Loi, mais en accusant, et non comme on doit le faire, en condamnant l'adultère par la chasteté... Oui, il faut accomplir la Loi, mais faut-il que la Loi soit vengée par ceux qui méritent le châ-timent ? »

« Que chacun donc rentre en soi, qu'il se considère, qu'il compare au tribunal de sa conscience, et qu'il accuse ses fautes ; car en rentrant en lui-même il se reconnaît pécheur. »

« **Donc que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !** C'est là la parole de la justice : Que la coupable soit punie, mais non par ceux qui sont coupables eux-mêmes ; que la Loi soit vengée, mais non par ceux qui la transgressent. » « Quiconque, dit S. Grégoire, sera occupé à se juger songera peu à juger autrui. »

Aug. ut supr. n. 5.

Gregor. Moral. l. 14.  
c. 13.

Hieron. ut supr.

Et juge très clément, voulant ménager leur confusion, il se baissa à nouveau et se remit à écrire.

Et en l'entendant parler de la sorte, ils sortirent l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés, « peut-être, dit S. Ambroise, parce qu'ils étaient les plus coupables, peut-être parce qu'ayant plus d'expérience, ils comprirent mieux la profondeur de cette parole, et se mirent plus vite à pleurer leurs fautes. »

LA FUITE  
DES ACCUSATEURS

Ambros. Ep. 25. n. 6

Et ainsi Jésus demeura seul, avec cette femme qui se tenait là, debout. « Il y'avait là en face l'une de l'autre, dit S. Augustin, une grande misère et une grande miséricorde. »

Aug. ut supr.

« Grande devait être la crainte de cette femme si coupable en face de celui qui était sans péché, et qui avait dit : *Que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre !* Il avait le droit, lui, de l'écraser. » Mais Jésus n'est pas demeuré pour l'écraser. « Il est demeuré seul, dit S. Ambroise, parce que c'est son privilège exclusif de remettre les péchés. Et elle peut recevoir le pardon de son péché celle qui est demeurée seule avec Jésus. »

ib. n. 6.

Ambros. Ep. 26. n. 6.

Et Jésus se leva... « Voyez la bonté de Jésus, dit S. Ambroise : quand cette femme était accusée, Jésus baissait la tête ; et quand les accusations cessent, il la relève : il est comme humilié par les accusations, il triomphe dans le salut de tous. »

LA PAROLE DE JÉSUS A  
CETTE FEMME

ib. n. 17.

« Celui qui avait frappé ses accusateurs avec la verge de la justice lève sur elle le regard de la miséricorde. Il lui dit : **Où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a condamnée ?** »

Aug. ut supr.

Et elle répondit : **Personne. Seigneur. Et Jésus lui dit : Moi, non plus, je ne te condamnerai.** « Hé quoi ! Seigneur,

demande S. Augustin, allez-vous favoriser le péché ? Non, faites attention à ce qui suit : **Va et désormais ne pèche plus.** Ainsi Jésus porte une condamnation, mais sur le péché et non sur cette pauvre âme. Il n'a pas dit : Va et continue à vivre comme tu as vécu : je ne te condamnerai pas, mais : *Va et ne pèche plus.* »

ib.

« Il ne la condamne pas, dit S. Ambroise, car il est le salut ; il la relève, car il est la vie ; il la purifie, car il est la source de la pureté. Tout à l'heure il était incliné : il voulait montrer qu'il relève ceux qui sont à terre. »

Ambros. Ep. 25. n. 7.  
SAGESSE DU SAUVEUR

« En lui disant : *Va et ne pèche plus*, il amende la coupable sans innocenter la faute, dit S. Ambroise. Au contraire le péché est plus complètement condamné quand on amène le coupable à condamner sa faute et à haïr ses actes. Si le coupable est frappé, c'est la personne elle-même, plus que l'acte, qui est atteinte : et quand il y a absolution de la faute, cette délivrance de la personne est la condamnation complète du mal. »

id. Ep. 26. n. 20.

« *Va et ne pèche plus*, lui dit-il ; car si tu as pu échapper aux mains des Juifs qui t'accusaient, tu n'échapperas aux mains des Anges qui t'amèneront à mon tribunal. Si tu m'as vu avec le visage incliné vers la terre, ce n'est plus ainsi que j'apparaîtrai quand je serai sur mon tribunal suprême. »

Fulgent. Rusp. en  
Combellis.

Pour délivrer cette âme de sa faute, J.-C. a commencé par la ramener à elle-même et à la conscience de sa faute ; et il aurait voulu ramener aussi à la conscience de leurs fautes ceux qui la condamnaient ; car l'ignorance de soi produit l'orgueil et la dureté de cœur. « Je veux donc, disait S. Bernard, que l'âme se connaisse elle-même : il faut qu'elle se connaisse pour arriver à l'humilité, le fondement de l'édifice spirituel. Et comment ne sera-t-elle pas humiliée si elle se connaît elle-même, quand elle se verra chargée de péchés, écrasée par le poids du corps, embarrassée dans les soins de la terre, abaissée par les désirs charnels, avengle, courbée, infirme, sujette à l'erreur, exposée à des dangers de toute sorte, troublée par la crainte, arrêtée par mille nécessités, portée aux vices, impuissante aux vertus ? »

Bernard. Serm. 36 in  
Cantic. n. 5.

*Ils sortaient les uns après les autres.* Au lieu de recevoir de Jésus la lumière qui aurait préparé le pardon, ils ne cherchaient qu'une chose, se soustraire à la lumière. « Ils sortaient, dit S. Ambroise, ceux qui ne voulaient pas être avec le Christ. Au dehors, c'était la lettre de la Loi : au dedans, c'était la vérité des mystères ; ils ne voyaient dans la Loi que les feuilles de l'arbre, ils n'en voyaient pas le fruit ; se réfugiant sous l'ombre de la Loi, ils ne voyaient point le soleil de justice. » Ah ! que la Loi nous conduise toujours à celui qui est la vérité et la vie !

Ambros. ut supr.  
n. 15.

« Qu'ils reçoivent avec amour ces précieuses leçons, dit S. Augustin, ceux qui aiment à rencontrer en Dieu la miséricorde, et qu'ils craignent sa justice. Car, rempli de miséricorde, il a dit :

D.

Je me suis tu ; mais obéissant à la justice, il ajoute : *Me tairai-je toujours ?* »

xlj. 14.  
LXX.

« Il est doux, il est miséricordieux, il attend, mais il est juste et il est véridique. Il vous donne le temps de vous amender, et vous voulez différer plutôt que vous amender. Vous voulez attendre toujours et vous comptez sur la miséricorde de Dieu, comme si celui qui vous a promis le pardon par la pénitence vous avait promis une vie infinie. D'où savez-vous ce qu'enfantera la journée de demain ? »

v. 8.  
xviii.  
28

« Les hommes pèchent par présomption et par désespoir : l'âme humaine est ballottée entre ces deux écueils. A ceux qui pèchent par excès de confiance, Dieu dit : *Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, car sa colère viendra tout à coup.* Et à ceux qui tombent par désespérance, il dit : *Au jour où l'impie se sera tourné vers moi, j'oublierai toutes ses fautes.* Pour ceux qui tombent par désespoir, il a créé le port de la miséricorde ; pour ceux qui pèchent par présomption et s'abandonnent à des délais trompeurs, il a fait le jour de la mort incertain. Vous êtes un ingrat si vous ne vous servez pas du jour présent pour vous convertir, car il vous a été donné pour cela. »

Aug. Tr. 33 in Joan.  
n. 7 et 8.

« Il faut craindre et aimer celui qui se conduit ainsi à l'égard des pécheurs : il faut le craindre comme le juge qui prononcera un jour la sentence sur les pécheurs : et il faut l'aimer comme le roi qui est venu nous délivrer, et qui est venu nous délivrer avant de nous juger. »

Fulgent. ut supr.

xviii.  
3

vi. 1.  
li. 1.  
li. 25.

Il nous faut entrer dans son esprit de miséricorde et avec lui travailler au relèvement des pécheurs. « *Le frère qui aide son frère sera exalté,* a dit Salomon. Souvenez-vous aussi, dit S. Pacien, de la parole de l'Apôtre : *Mes frères, si quelqu'un se laisse surprendre en quelque faute, vous qui vivez de la vie spirituelle, intruisez-le en esprit de douceur, craignant pour vous-mêmes d'être tentés.* Rappelez-vous aussi cette autre parole : *Je voudrais être anathème pour mes frères.* Et encore : *Je me suis fait tout à tous, afin de les gagner tous à J.-C.* ; il faut savoir mêler ses gémissements aux gémissements des blessés, partager les souffrances de ceux qui souffrent, mourir avec celui qui meurt, unir la chute de notre frère à notre persévérance, lui donner quelque chose de notre santé, et porter le remède à celui qui défaut. »

« A quoi vous sert d'élever devant les malheureux une tête superbe et dure, d'en détourner les yeux et les oreilles ? N'êtes-vous jamais tombé, je vous le demande ? N'y a-t-il aucune tache en votre âme, aucune paille en votre œil ? Qui peut se glorifier d'avoir un cœur pur, et d'être exempt de tout péché ? C'est bien, je vous crois juste, bienveillant, tempérant, sain dans tout votre être, n'ayant nul besoin de médecin. Allez donc tout droit au

paradis, et fermez-en les grâces à tant de peuples qui confessent le vrai Dieu. Mais s'il en est autrement, souvenez-vous que Dieu peut faire miséricorde ; que nos malheureux frères qui reconnaissent leurs fautes peuvent trouver un remède ; que le blessé qui fut délaissé par le lévite et par le prêtre peut être guéri par le Christ, que l'Église veut porter ses prières aux humbles, et par les mains des prêtres le remède aux âmes malades. »

Pacian. Ep. Arcinon.  
Ep. 3 adv. Tr. Novatianor.

## CLXXII

### Jésus à la fête des tabernacles. — IV. Jésus, lumière du monde, se rendant témoignage à lui-même.

LE SOUVENIR DE LA  
NUÉE LUMINEUSE.

On allumait, à la fête des tabernacles, dans un des parvis du temple, proche du lieu où Jésus tenait ce discours, deux immenses candélabres qui projetaient leur lumière sur toute la ville : ils rappelaient la nuée lumineuse qui guidait la marche du peuple au désert. On organisait autour de ces candélabres une procession rythmée rappelant la marche du peuple dans la joie et la confiance. C'était un des beaux moments de la fête.

JÉSUS S'AFFIRMANT  
LA LUMIÈRE DU MONDE

Jésus continuant son discours de la veille, et faisant allusion à ce souvenir, leur dit : **Je suis la lumière du monde.** Il s'était déjà dit la véritable source des eaux vives ; il se déclare aujourd'hui la véritable nuée lumineuse. « Et il ne s'agit plus, dit S. Jean Chrysostôme, de la Galilée à laquelle les docteurs du Sanhédrin faisaient allusion, ni de la Judée ; il n'est plus la lumière qui conduit un peuple, il est la lumière qui éclaire le monde entier. »

Joan. VII

Chrys. Homil. 52 in  
Joan. n. 2.

C'était un spectacle merveilleux, celui de cette lumière condensée qui conduisait tout un peuple. Cette faveur de Dieu avait laissé dans l'âme de ce peuple un souvenir profond. *Il les conduisait le jour par la nuée*, chantait le Psalmiste. Ce qu'avait été la nuée pour le peuple hébreu, Jésus allait donc l'être pour le monde entier. « Jusque-là, dit S. Cyrille, Dieu n'avait été connu qu'en Judée ; et par cette connaissance qu'il avait de Dieu, ce peuple était devenu l'héritage de Dieu. Les autres peuples étaient dans les ténèbres. Jésus se posant comme la lumière du monde, fait entendre aux Juifs qu'il va les quitter, qu'ils seront dans les ténèbres, mais qu'il sera une lumière pour le monde entier. »

Ps. 77.

Cyrill. h. 1. Joan.

Et comme la nuée lumineuse rendait témoignage d'elle-même, ainsi Jésus rendra témoignage de lui-même par l'action qu'il exercera dans le monde ; il rendra témoignage de lui-même avec son

Père qui l'a donné au monde : c'est la pensée qui remplit cette partie de son discours.

*Je suis la lumière du monde.....* « Des hérétiques, dit S. Augustin, ont pris occasion de cette parole pour affirmer que J.-C. était le soleil qui éclaire le monde, ce soleil visible à l'œil de la brute aussi bien qu'à celui de l'homme. L'Église a condamné cette erreur dès son commencement. J.-C. est plus que ce soleil qui apparaît au levant, disparaît au couchant, que les nuages peuvent voiler et à qui succède la nuit. J.-C. n'a pas été fait soleil : c'est lui au contraire qui a fait le soleil..... Il y a une lumière qui a fait la lumière matérielle : aimons cette lumière, désirons d'habiter en elle, ayons-en soif. »

Aug. Tr. 34 in Joan.  
n. 2.

ib. n. 3.

PLACE DE J.-C. DANS  
LE MONDE.

Cyrril. h. 1.

*Je suis la lumière du monde.* « Que serait le monde si le soleil n'existait pas ? dit S. Cyrille. On ne connaîtrait rien de ce qu'il est. Tous les hommes seraient dans les ténèbres et la mort. » Le soleil une fois créé est devenu le centre, la vie et la beauté de la création matérielle. Mais il y a une lumière supérieure à celle du soleil : « C'est, dit S. Augustin, cette lumière qui a fait le soleil, le Verbe de Dieu. »

Aug. ut supr. n. 4.

« Pour être la lumière du monde, cette lumière qui a fait la lumière du soleil est venue vivre avec nous sous le soleil, couvrant sa lumière de la nuée de sa chair, afin de ne pas éblouir nos regards. » Et ce soleil, ainsi voilé est devenu le centre du monde des âmes ; il nous a révélé le monde des œuvres divines et le monde des âmes. « Et de même qu'il serait insensé de s'attaquer au soleil et de chercher à l'éteindre, il est insensé de s'attaquer à J.-C. le soleil des âmes. »

ib.

J.-C. ne se contente pas de se dire *la lumière du monde*, il se dit aussi *la lumière de vie*. **Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie.**

Rupert. h. 1.

JÉSUS LUMIÈRE DE VIE

III. 12.

« Le Psalmiste, dit S. Augustin, annonçant les biens que nous devons attendre, unissait ces deux choses la lumière et la source de vie. *Les enfants des hommes espèreront à l'ombre de vos ailes*, disait-il. Et que doivent-ils espérer ? *Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez d'un torrent de joie*. Il est précieux ce vin dont l'ivresse est glorieuse, ce vin qui loin de troubler l'intelligence l'éclaire. Et comment se fait cet enivrement ? En puisant à la source de la vie. *En vous est la source de la vie*. Et la source de la vie est venue sur terre ; elle allait et venait ; on l'entendait qui disait : *Que celui qui a soif vienne à moi !* Mais en même temps qu'à la source le Psalmiste nous conduit à la lumière : *En vous est la source de vie, et dans votre lumière nous verrons la lumière* ; nous posséderons la lumière qui procède de la lumière, » nous posséderons la lumière qui est source de vie.

II. 8.

2.

10.

Aug. ut supr

« Dans le monde de la nature, autre est la lumière, autre est la

source. Notre bouche cherche la source et nos yeux cherchent la lumière. Il n'en est pas ainsi de la lumière qui vient de Dieu : celui qui est lumière est en même temps source ; il nous éclaire et il nous abreuve ; il nous apporte à la fois la vérité, le rafraîchissement et la vie. » Il est *la lumière de vie*.

ib. n. 5.

*Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.* « Le soleil qui donne la lumière aux yeux de notre corps, se dérobe tous les jours à nos regards en son couchant. Mais il n'y a point de couchant qui nous dérobe celui qui est lumière de vie, à moins que nous ne nous déroptions à lui par une chute. Il est partout, et tout entier partout. »

Si non ab illo facias  
casum, numquam a  
te ipse facit occasum.  
ib. n. 6

JOIE D'ÊTRE AVEC LA  
LUMIÈRE

Quelle joie de n'être jamais dans les ténèbres, et d'avoir la certitude d'être dans la lumière ! Quiconque s'est mis à la suite de J.-C. a eu cette certitude en matière de devoir, de vertu, de grandeur morale et de destinée. Nous devons craindre d'être dans les ténèbres toutes les fois que nous suivons une autre lumière, notre raison, ou la raison d'autrui, nos passions ou les opinions régnautes.

*Celui qui me suit.... aura la lumière de vie.* « Ce qu'il réclame est pour le présent, *celui qui me suit*, et ce qu'il promet est pour l'avenir : *il aura*. Sa parole n'aura tout son effet que dans l'avenir, quand arrivera ce jour dont le Prophète disait : *Au matin, j'apparaîtrai devant vous et je verrai.... Au matin*, quand la nuit de ce siècle sera passée, passées aussi avec elle les terreurs des tentations, quand le lion qui rôde autour de nous aura été vaincu ; c'est alors que nous posséderons la lumière de vie, la lumière qui procède de la vie et qui donne la vie. »

ib. n. 7.

« Ce qui convient au moment présent, c'est de désirer la lumière, de la désirer ardemment : sous l'action de ce désir, *de mouiller de nos larmes notre couche*, d'exprimer notre désir à Dieu, de lui dire : *Devant vous est sans cesse mon désir.....*, et ensuite de faire ce que nous a dit le Sauveur, de nous mettre à sa suite. » En nous mettant à la suite de Jésus nous arriverons infailliblement à la lumière.

ib. n. 8.

Quelle excuse pourrions-nous alléguer pour ne pas le suivre ? La difficulté de trouver la voie ? « Mais celui qui est la voie est venu lui-même au-devant de nous. Le défaut de lumière ? Il est lui-même la lumière, lumière qui guérit les yeux malades. La difficulté de marcher ? Il a fait marcher les boiteux. » Celui qui se mettra à sa suite marchera dans la lumière, une lumière qui le nourrira, qui lui donnera la force et la joie.

ib.

Israël au désert rencontrait des ennemis contre lesquels il était obligé de combattre ; mais sous la protection de la nuée lumineuse, il combattait avec confiance, car il était sûr de la victoire. « Dans la vie présente, nous évitons difficilement la guerre, dit

Ps. 5. v. 1



S. Augustin : il nous faut lutter contre ceux que nous voulons ramener. »

« Souvent l'homme découragé par ces luttes se dit en lui-même : Pourquoi m'exposer à ces contradictions, m'aboucher avec ceux qui rendent le mal pour le bien ? Je voudrais les sauver et ils s'obstinent à périr : pourquoi consumer ma vie dans cette lutte ?... Je rentrerai en moi-même, et je vivrai avec moi en invoquant Dieu. »

« Oui, rentrez en vous-mêmes, mais là aussi vous trouverez la guerre, la guerre de la chair contre l'esprit... Du sein de cette guerre vous crierez : *Qui me délivrera ?* Et la réponse sera : *La grâce de J.-C...* » Et avec l'assistance de celui qui est la lumière de vie vous saurez vaincre le mal au dehors et au dedans.

ib. n. 10.

« Allons donc à Jésus si nous craignons les ténèbres, les ténèbres de la vie, et si nous aimons la lumière, non pas seulement celle par laquelle on distingue le blanc du noir, mais celle par laquelle on distingue le juste de l'injuste. ».....

ib. Tr. 35. n. 1.

.....« Celui qui est privé de la lumière comment ne trébucherait-il pas dans le chemin ? Notre chemin c'est la vie dans la justice. Si la lumière est nécessaire pour marcher dans les chemins de pierre, combien plus précieuse est la lumière qui nous aide à marcher dans les chemins de la vie ! Tobie avait les yeux du corps fermés, son fils lui donnait la main pour le conduire, et le père en ses conseils montrait au fils les chemins de la vie..... C'est cette lumière que nous devons recevoir de celui qui éclaire sans avoir besoin d'être éclairé, de celui qui est source de lumière. »

ib. n. 3.

Ceux qui aiment la lumière se réjouissent quand ils voient le soleil inonder le monde de sa lumière : ainsi devons-nous nous réjouir quand nous voyons le soleil des âmes remplir le monde de sa lumière, et que nous voyons les âmes marcher à cette lumière.

C'est ainsi que Jésus se présente à nous comme la source d'eau vive et la lumière. Pour arriver au salut, il faut boire l'eau qui s'offre à nous et marcher à la lumière, grandir et agir dans la lumière : recevoir la grâce et y coopérer, c'est là toute la vie chrétienne.

Les Juifs, l'entendant ainsi parler, étaient demeurés assez calmes, parce que, remarque S. Jean Chrysostôme, il ne s'était pas dit le Fils de Dieu. Et cependant toutes les paroles qu'il avait dites étaient l'équivalentes de celle-là : il était la lumière ; qui-conque ne viendrait pas à lui demeurerait dans les ténèbres, et la lumière ne devait jamais être vaincue par toutes les oppositions qu'elle rencontrerait. « Qui des Prophètes avait jamais parlé ainsi ? Celui-là seul pouvait le faire, dit S. Cyrille, qui était Dieu par nature. »

Chrys Homil. 52 in  
Joan. n. 2.

Ils sentaient qu'il avait dit de lui des choses que personne

Cyrill. h. .

encore n'avait dites. **Les Pharisiens lui dirent donc : Vous vous rendez témoignage à vous-même, votre témoignage n'est point véritable.**

v. 11

Jésus n'oublie point que lui-même, une autre fois, leur avait dit : *Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est pas véritable.* « Il avait, à ce moment, dit S. Jean Chrysostôme, pris position comme un homme ordinaire, et c'est pourquoi il ne s'appuyait que sur le témoignage que son Père lui rendait dans ses miracles. Ici s'établissant à sa place véritable, il revendique le droit de dire lui-même ce qu'il est, et de le dire avec l'autorité qui lui appartient. « Écoutons donc, dit S. Augustin, ce qu'il va leur dire : écoutons nous aussi, mais non comme eux : ils l'écoutaient en le méprisant, nous l'écouterons en le croyant ; ils voulaient le mettre à mort, nous voulons vivre par lui. »

Joan V. 31

**Il leur répondit : Si je rends témoignage de moi, mon témoignage est vrai, parce que je sais d'où je viens et où je vais.** Il fonde l'autorité de son témoignage sur la conscience qu'il a de son origine et de sa fin, de ses rapports avec son Père et de ses effets dans le monde.

Joan. VIII

*Il sait...* « La lumière, dit S. Augustin, montre tout le reste et se montre elle-même. » « Tous nous avons reçu de sa plénitude et par conséquent il avait le droit de rendre témoignage de lui. Parce qu'il s'était humilié, parce qu'il était descendu dans la nuit, il avait besoin, à cause de la faiblesse de notre vue, d'un témoignage. Il a eu le témoignage de ses miracles, et il a eu le témoignage plus probant encore des prophéties. »

« Et Jésus demeure lui-même plus grand que ses Prophètes : quand il vient, il dissipe toutes ténèbres : il n'a plus d'autre témoignage que lui-même. Vous qui aviez reçu quelques gouttes de rosée, vous pourrez boire à la source : vous qui aviez été éclairés par un rayon venant à travers des labyrinthes à un cœur rempli de ténèbres, vous pourrez contempler la lumière dans tout son éclat. »

Il y a une lumière répandue dans le monde et qui est la même partout : c'est la lumière qui éclaire les intelligences. « Celui qui comprend la justice en Orient ne la comprend pas d'une autre façon que celui qui la comprend en Occident ; séparés par le corps, ils sont unis par les vues de l'esprit. Cette lumière se rend témoignage à elle-même ; elle ouvre les yeux qui sont sains, et elle se fait connaître par elle-même. »

« Et ce témoignage de la lumière est vrai, soit qu'elle se fasse connaître elle-même, soit qu'elle fasse connaître tout le reste, car sans elle on ne peut la connaître, et sans elle on ne peut connaître le reste. »

Et c'est ainsi que procède Jésus aujourd'hui. Il se présente comme la lumière. S'il ne se présentait pas lui-même, on

Chrys. Homil 54 n. 2.

Aug. Tr. 35 n. 4.

AUTORITÉ DU TÉMOI-  
GNAGE DE JÉSUSIL APPARAÎT COMME  
LA LUMIÈRE

ib.

ib. n. 8.

ib. n. 9.

Ergo testimonium  
sibi perhibet lux. ib.  
n. 4.

ib. n. 6.

ne pourrait le connaître. Ah ! comme il fallait qu'il fut sûr de lui-même pour dire : Regardez-moi et vous saurez que je suis le Sauveur, le Fils de Dieu. Et le temps a confirmé cette audace : il a suffi de le regarder pour comprendre qu'il était la lumière. Et comme la lumière éclaire tout le reste, ce n'est que par J.-C. que nous pouvons comprendre le reste du monde.

Jésus se présente comme ayant la conscience parfaite de son origine et de sa fin. *Je sais d'où je viens et où je vais.* Cette lumière qui est venue vers nous est la lumière parfaite qui vient de Dieu et qui retourne à Dieu. « Il est venu, et cependant il n'a pas quitté celui d'où il venait ; et de même il ne nous abandonnera pas quand il retournera vers lui : il est Dieu. » « Et Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, est à lui-même un témoin digne de foi. »

IL CONNAIT SON ORIGINE ET SA FIN

ib. n. 5.

Chrys. ut supr.

Seul, J.-C. s'est présenté au monde comme ayant la science des origines et des destinées. Comme il apparaît grand en tant que possesseur des secrets de Dieu !

A l'apparition de cette figure unique dans le monde, on aurait dû se demander quelle en était l'origine, pourquoi Dieu l'avait envoyée ; et les Juifs ne s'en étaient pas mis en peine ; et Jésus pouvait leur dire : **Pour vous, vous ne savez d'où je viens ni où je vais.**

11.

Et cette indifférence était venue de ce que jugeant uniquement avec les sens, ils n'avaient vu en Jésus que les apparences extérieures et les faiblesses de la chair. **Vous jugez selon la chair,** leur disait encore Jésus. « Vous ne voyez en moi que la chair ; vous ne voyez que l'homme et ne voulez pas voir le Dieu. » Et vous ne voyez que les infirmités de la chair parce que vous ne voyez que par la chair. Et malgré votre peu de lumière, vous n'hésitez pas à juger. Souvent moins il y a de lumière, plus on est affirmatif et sévère en ses jugements. Avec quelle sévérité ils jugeaient le Fils de Dieu !

15.

Aug. Tr. 36 n. 3.

**Pour moi,** disait Jésus en face de cette obstination à juger, **je ne juge personne.** « Et cependant nous le reconnaissons comme le seul juge des vivants et des morts. » Il a dit lui-même que le Père lui avait remis tout jugement entre les mains. Oui, mais l'œuvre qu'il est venu accomplir avant tout, c'est celle de sauver, et non celle de juger, et il est tout entier à cette œuvre. Il venait de le prouver dans son attitude à l'égard de la femme adultère. Puissions-nous aussi, comme Jésus, travailler d'abord à sauver les âmes au lieu de les juger.

13.

Aug. ib. n. 4.

ib.

**Et si je juge,** car il y a eu bien des circonstances dans lesquelles Jésus a dû porter des jugements, ceux qui ne voulaient pas accepter les paroles du salut l'y forçaient, **mon jugement est vrai, parce que je ne suis pas seul, mais le Père qui m'a envoyé est avec moi.** Il est avec moi, car en m'envoyant il ne

14.

IL NE JUGE QU'AVEC LE PÈRE

ib. n. 7. m'a pas quitté, il est demeuré avec moi. « Ainsi donc, ô Seigneur Jésus, votre mission fut votre Incarnation. » « Vous nous dites : *Le Père est avec moi. Je suis le Fils de Dieu, mais je ne suis pas au milieu des hommes de façon à y être sans mon Père. J'ai pris la forme du serviteur, mais sans perdre la nature divine.* » Il sent, ib. n. 9. il voit son Père avec lui, il s'appuie sur lui, et ceux qui veulent regarder Jésus, voient le Père avec lui « non seulement dans les miracles par lesquels il confirme sa mission, » mais par toute Rupert. h. 1. l'irradiation de sa sainteté dans la personne de son Fils. Avec confiance Jésus conviait tous les hommes à regarder le Père en lui.

Et tout jugement prononcé par le Fils sera le jugement du Père : ce jugement aura donc une valeur irréfragable. **Car il est écrit dans votre Loi que le jugement de deux personnes sera jugé véritable. Or je rends témoignage de moi, et le Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi.** « N'y a-t-il pas ici un mystère ? demande S. Augustin. Quand la Loi réclame deux ou trois témoins, peut-on croire que deux témoins humains mettront la vérité à l'abri de toute conteste ? Ne faisait-il pas allusion à ce mystère des personnes divines sur lesquelles repose toute vérité, » et qui toutes ensemble ont rendu témoignage à la vérité ? « C'est ainsi que Jésus, remettant à plus tard son jugement, nous donne dès maintenant son témoignage. »

v. 11.

v. 14.

ib. n. 10.

*Differo judicium,  
non differo testimonium.* Aug. ib.

Ce témoignage il le puise dans la conscience intime qu'il a de lui-même : jamais homme n'a parlé de lui-même comme lui, n'a su comme lui ce qu'il était. Hardiment il appuie son témoignage sur le témoignage de son Père, ce témoignage qui se fait entendre dans le monde entier, dans les événements et dans la conscience de tout homme qui veut écouter. Jamais homme n'a invoqué le témoignage de Dieu avec cette assurance.

Il se présentait comme ayant le droit de porter témoignage sur lui-même, c'est-à-dire comme Dieu, et comme muni du témoignage de Dieu. Celui qui saura méditer ses paroles y trouvera l'attestation des deux natures, de la nature divine et de la nature humaine. O Jésus, que de grandes vérités renferment toutes vos paroles !

« Nous aussi, mes frères, disait S. Augustin, prenons Dieu comme juge et comme témoin. Il témoignera un jour sur nous : il n'appellera aucun autre pour savoir ce que vous êtes. Et il sera juge, car il a le pouvoir de mettre à mort et de vivifier, de condamner et d'absoudre, de jeter en enfer et de faire entrer dans le ciel. Et celui qui nous jugera nous voit maintenant : on ne pourra le tromper quand il commencera à juger. Il vous dira : Quand vous étiez méprisant, je le voyais ; quand vous refusiez de croire, je ne changeais pas mes desseins ; j'attendais et je me changeais

pas. » Acceptons celui qui veut être notre témoin, afin de ne pas encourir la colère du juge.

Differebam, non auferebam. ib. n. 11.

v. 19. **Les Juifs lui disaient donc : Où est votre Père ? Était-ce le mépris, était-ce la curiosité qui leur faisait dire cette parole ? En tout cas, ils lui faisaient entendre que, puisque son Père n'était pas là, son témoignage n'était pas recevable.**

Aug.

v. 19. **Et Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père : si vous me connaissiez, vous connaîtriez peut-être aussi mon Père. Il leur avait dit la veille : Vous me connaissez et vous savez d'où je suis (Joan. VII. 28). Et maintenant il leur dit : Si vous me connaissiez ! Il leur fait comprendre qu'il y a en lui des choses qu'il ne connaissent pas, eux qui jugent selon la chair.**

ON NE LE CONNAIT QU'AVEC SON PERE

Aug. Tr. 37. n. 2.

Ah ! s'ils connaissaient cet élément supérieur qui est en lui, s'ils connaissaient seulement son âme et son cœur, ils connaîtraient aussi son Père, car il y a ressemblance entre le Fils et le Père. A la Cène, il dira la même parole à l'Apôtre Philippe. Tous ceux qui auront la science du Père, l'auront par J.-C. : il y a une telle unité entre le Père et le Fils qu'on ne peut aller au Père que par le Fils. Il est vraiment la lumière du monde, la lumière qui révèle Dieu.

v. 20. **J.-C. prononça ces paroles dans le temple, près de la salle du trésor, qui était la salle où se réunissait le sanhédrin, par conséquent en face de ses pires ennemis. Et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. « Oui, dit S. Augustin, il avait son heure, non une heure qui lui eût été imposée, mais une heure qu'il avait acceptée librement et à laquelle il se soumettait librement. »**

ib. n. 9.

« Rendons grâces à la puissance de sa divinité, par laquelle il conduit les événements, et à la miséricorde qui l'a porté à prendre sur lui notre faiblesse ; et par cette puissance cachée, que les Juifs ne voulurent point connaître, par cette chair qu'il a prise pour se rendre visible, connaissons dans le Christ ce qui le rend égal au Père et ce qui le rend soumis au Père, » et par le Christ connaissons Dieu.

ib. n. 10.

*Jésus dit ces paroles près de la salle du trésor.* « Les Juifs, dit Origène, y portaient avec empressement leur argent, en hommage à Dieu et pour l'utilité des pauvres. La vraie richesse c'est la parole de Dieu qui porte en elle l'empreinte du roi du ciel : c'est de cette richesse que J.-C. a rempli le trésor de l'Église. » « J.-C. y accumulait ces richesses comme celles qui s'amassaient dans le trésor du temple, car il parlait en paraboles : les Apôtres ouvriront ce trésor et le répandront dans le monde entier. »

Origen. T. 19 in Joan.

Beda.

**Jésus à la fête des tabernacles.****V. Sa grandeur transcendante.**

Jésus s'était appliqué les deux grands symboles qui étaient comme le centre de la fête des tabernacles, l'eau et la lumière. Il va nous dire encore une fois ce qu'il est, mais d'une façon absolue.

Les Pharisiens et les princes des prêtres avaient voulu se saisir de lui ; et ils n'avaient pu le faire, parce que remarque l'Évangéliste, *son heure n'était pas encore venue* : Jésus connaissant leurs pensées leur parle de sa fin prochaine.

C'était la dernière fois qu'il se trouvait en face de son peuple rassemblé, avant la fête où il devait être mis à mort. Cette foule était sur le point de se disperser de tous côtés. La situation était grave. Pendant que les chefs avaient pris parti depuis longtemps contre Jésus, la foule était hésitante. Jésus voulait à cette hostilité et à ces hésitations jeter une dernière et solennelle affirmation ; et cette affirmation devait aboutir à une crise finale : le peuple de Jérusalem devait se séparer de lui. La gravité de cette situation imprime à tout ce discours un caractère marqué de tristesse et de solennité. Écoutons avec attention ces déclarations que J.-C. fait de sa grandeur, déclarations qui ont quelque chose d'un testament.

**Je m'en vais, leur dit-il à nouveau.** « Sa mort sera un départ qu'il accomplira librement pour retourner au lieu d'où il était venu, et qu'il n'avait jamais quitté. » Sa mort sera l'effet de leur malice : ils pourront croire que ce sont eux qui le mettent à mort, et il leur annonce que sa mort sera un départ volontaire : *Je m'en vais.*

**Je m'en vais et vous me cherchez.** Jamais la pensée du Christ ne fut plus présente au monde qu'après son départ de ce monde. « Ceux qui l'aimaient et le haïssaient pensaient à lui, les uns pour le persécuter encore, et les autres pour le garder avec eux. »

Ici, le Sauveur parle à ses adversaires. Peut-être fait-il allusion aux regrets désespérés de ceux qui auront conscience d'avoir

UNE DERNIÈRE AFFIRMATION AU PEUPLE DE JÉRUSALEM

JÉSUS ANNONCE SA FIN

Aug. Tr. 33 in Joan. n. 2.

LA RECHERCHE INFRUCTUEUSE DES JUIFS

ib.

Joan. V

méconnu le temps de la visite de Dieu : repoussé par son peuple, il y laissera un vide que rien ne pourra combler. Il ne leur dit pas, Vous m'appellerez : s'ils l'avaient appelé, il serait venu ; mais, *Vous me cherchez* : ils devaient chercher partout un sauveur sans le trouver. « Chercher véritablement Jésus, dit Origène, c'est chercher la vérité et la sagesse ; c'est chercher le Verbe, qui était dès le commencement dans le sein du Père, afin qu'il nous amène au Père. » Ce n'est pas ainsi que les Juifs cherchaient un sauveur.

Origen. T. 19 in Joan  
n. 3.

Dans la vie des âmes, il est des époques où l'on se sent abandonné de Dieu : et se sentir abandonné de Dieu, quelle peine ! Si comme les Juifs on veut trouver soi-même le sauveur, un sauveur tel qu'on le désire, en rapport avec ses préjugés et ses passions, on ne le trouvera pas : le seul moyen de trouver Jésus, c'est de l'appeler, et de l'accueillir, lui et sa parole, quand il vient nous visiter.

Il fait aussi allusion à la haine dont ils continueront à le poursuivre après son départ de ce monde, haine sur laquelle le Prophète appelait la vengeance de Dieu : *qu'ils soient confondus ceux qui cherchent mon âme pour l'enlever.*

12. 15.

Aug. ut supr.

Et à cause de cela, parce qu'ils n'auront cherché J.-C. que pour le persécuter, ils mourront impénitents : **Vous mourrez dans votre péché.** Mourir dans le péché, c'est mourir dans ce qui souille, dans ce qui abaisse, dans ce qui sépare de Dieu, et qui attire le courroux de Dieu sur l'homme. Mourir dans son péché, c'est s'y ensevelir pour toujours. Les Juifs repoussant le Sauveur, devaient mourir dans un péché qui avait été leur péché toute leur vie : c'est là le malheur effroyable entre tous les autres.

12.

« Quand nous gardons dans notre âme, dit Origène, les germes de vérité qui ont été déposés en elle, le Verbe de Dieu est avec nous ; et quand nous nous laissons aller au mensonge, alors il nous dit : *Je m'en vais.* Nous le chercherons et nous ne le trouverons pas. *Vous mourrez dans votre péché,* nous dit-il. Ce n'est pas encore la mort, la mort irrévocable, mais cette maladie qui consiste à se séparer du Christ conduit à la mort. »

Origen. T. 19 in Joan.  
3.

**Je m'en vais....., et là où je vais vous ne pouvez y venir vous-mêmes.** Cette même parole il la dira à ses Apôtres la veille de sa mort, mais en leur faisant comprendre qu'il ne s'agit que d'une impossibilité du moment. « Il ne leur enlève point l'espérance, il ne fait que leur annoncer un retard. » C'est aux Juifs seuls qu'est annoncée la séparation éternelle.

LA SÉPARATION DÉFINITIVE

12.

Aug. ut supr. n. 2.

« Il y aura pour eux, dit Cyrille, deux malheurs : la mort dans le péché, dans le péché qui leur fera sentir son aiguillon, et la privation du séjour où Jésus conduit les âmes qui sont à lui. Comment en effet pourraient-ils suivre dans son entrée au ciel celui qu'ils n'ont pas reçu descendant du ciel ? C'est ce double châti-

ment qui atteindra ceux qui sont réfractaires aux volontés du Christ. De même qu'un malade est tourmenté par sa maladie, et de plus est privé des biens de la santé, de même ceux qui ont encouru la damnation, souffrent des tourments que leur inflige leur péché et de la perte de la béatitude éternelle. »

Cyrill. h. 1.

Ce départ, cette impossibilité de le rejoindre provoquèrent l'ironie des Juifs. Ils comprennent que Jésus parle d'une mort ; mais dominés par leurs pensées charnelles, ils croient que Jésus veut se grandir par le bon marché qu'il fera de sa vie, la forfanterie avec laquelle il affrontera les sombres régions d'outre-tombe. **Veut-il se tuer ? disaient-ils ; puisqu'il nous affirme que là où il va, nous ne saurions y aller nous-mêmes.** S'il s'agit de ces régions, nous pouvons lui laisser son privilège. Toutefois, ils auraient pu comprendre que Jésus ne leur parlait pas de la mort : « Car quel est l'homme qui ne meurt pas ? » dit S. Augustin ; mais qu'il leur parlait d'un séjour ultérieur où conduit la mort.

ib.

ib.

LA DIFFÉRENCE DANS  
LES ORIGINES

Et Jésus leur montre l'origine du malentendu qui les sépare, et la cause pour laquelle ils ne peuvent s'élever aux régions surnaturelles qu'il leur montre. **Vous êtes d'en bas, leur disait-il.** « Vous ne goûtez que la terre : comme des vers, vous ne vous nourrissez que de terre, vous ne désirez que les choses terrestres. » **Vous êtes d'en bas, et moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi je ne suis pas de ce monde.** « Comment en effet serait-il de ce monde, lui par qui le monde a été fait ? dit S. Augustin. Tous ceux qui sont du monde sont postérieurs au monde ; car le monde était d'abord, et après lui l'homme qui est du monde : mais le Christ était d'abord, et le monde a été après lui : ainsi il est supérieur au monde. »

Aug. ib.

v. 2.

Aug. n. 4-

« *Il est d'en haut.* Quelles sont ces hauteurs d'où il descend ? Ce ne sont point celles de l'air : les oiseaux y volent ; ni celles du ciel que nos yeux contemplant : le soleil et les étoiles le peuplent ; ni celles du monde Angélique, c'est lui qui a créé les Anges. Quelles sont donc ces hauteurs qui sont les hauteurs par excellence ? C'est le Père, car rien n'est au-dessus de ce Dieu qui a engendré un Fils égal à lui, éternel comme lui, par qui il a créé toutes choses. » On comprend que descendant de ces hauteurs, le Verbe ait des pensées supérieures à la terre : toute âme qui appartient à Jésus participe à ces pensées supérieures. « Une grande distance, dit S. Augustin, séparait les Apôtres des Juifs, la distance qui est entre les ténèbres et la lumière, entre la foi et l'incrédulité, entre l'espérance et le manque d'espoir, entre la piété et l'impiété, entre la charité et la cupidité. Mais les Apôtres n'étaient-ils pas du monde ? Oui, puisqu'ils étaient des enfants d'Adam ; mais Jésus leur avait dit : *Je vous ai tirés du monde.* Sortis du monde, ils ont appartenu à celui par qui le monde a été fait. » Et ils sont

ib.

ib. n. 5.



devenus plus grands que le monde. « Mais ceux-là sont demeurés en bas à qui il a été dit : *Vous mourrez dans votre péché.* »

« Tous nous naissons dans le même état qu'eux. Mais celui qui a fait le monde est venu vers nous, et nous a élevés au-dessus de ce monde. Si par quelque faiblesse nous sommes encore dans le monde, que celui qui purifie et délivre vienne vers nous, qu'il fasse son œuvre en nous et nous n'entendrons plus cette parole : *Vous mourrez dans votre péché.* »

« Tous nous sommes nés dans le péché ; tous nous avons ajouté au péché d'origine : que deviendrions-nous si celui qui délivre du péché ne venait vers nous ? Le grand malheur des Juifs fut, non de naître dans le péché, mais d'y mourir. C'est cela que doit craindre le chrétien, et c'est pour cela qu'on porte avec tant d'empressement au baptême du Christ l'enfant et le malade. »

ib. n. 6.

Il y a des hommes qui nés de la terre, rendent chaque jour plus pesants les liens qui les attachent à la terre ; et il y en a qui nés du ciel rendent toujours plus fortes les attaches qui les élèvent vers le ciel. « Plus vous thésauriserez sur terre, dit Origène, plus vous serez d'en bas ; et plus vous thésauriserez dans le ciel, plus vous serez d'en haut. »

Origène. h. 1.

Il y avait donc un abîme entre eux et lui : mais cet abîme pouvait être franchi, il pouvait être franchi par la foi en lui. **C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourriez dans votre péché si vous ne croyez pas que je suis.** « Voici donc, dit S. Augustin, une porte d'espérance qui est ouverte à ceux qui devaient ne plus espérer. »

MOYEN DE DÉTRUIRE  
LA SÉPARATION : LA  
FOI EN CELUI QUI EST

Aug. ut supr. n. 7.

« Mais que veut-il dire, demande S. Augustin, par cette parole : *Si vous ne croyez pas que je suis..?* Pourquoi laisse-t-il sa phrase interrompue ? En n'ajoutant rien, il dit beaucoup. Que pouvait-il ajouter ? Qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu, le créateur du monde, le créateur et le réparateur de l'homme ? En disant cette parole : *Je suis*, il dit la parole même que Dieu avait dite à Moïse : *Je suis celui qui suis.* »

ib. n. 8.

« Cette parole était d'une profondeur inouïe. Moïse la comprenait-il ? Peut-être que non : c'est pourquoi Dieu ajoutait aussitôt : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* »

ib.

« Oserai-je moi-même vous l'expliquer ? Je m'adresserai à N. S. lui-même pour apprendre avant d'enseigner. Il est près de nous, celui qui est présent partout : qu'il voie de quel cœur je l'interroge, et qu'il me donne l'intelligence de ce qu'il a dit. »

ib. n. 9.

« Je parlerai donc à mon Sauveur : qu'il veuille bien m'entendre. Je le crois présent, j'ai la certitude de sa présence : il a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* O Seigneur Jésus ! qu'avez-vous voulu dire par cette parole : *Si vous ne croyez pas que je suis ?* De toutes les choses que vous avez faites, en est-il une seule qui ne soit pas ? Est-ce que le ciel n'est pas ?

Est-ce que la terre n'est pas ? Est-ce que l'homme à qui vous parlez n'est pas ? Et l'Ange que vous envoyez ne serait-il pas ? Si toutes ces choses qui ont été faites par vous sont quelque chose, qu'avez-vous en votre être que vous n'avez pas communiqué à tout le reste ? Dites-moi ce que c'est qu'être, en toute vérité ; faites comprendre cela à l'homme intérieur qui est en moi. »

« Toute chose qui change n'est pas en toute vérité ; l'être véritable, l'être parfait n'est pas là où il y a du non-être : car il y a eu là une mort : morte est la beauté dans le corps qui a vieilli ; mortes sont les forces dans le corps qui est en proie à la maladie... Et quand vous demandez d'un mort ce qu'il est devenu, on répond : Il n'est plus... Dans toutes les choses humaines, je trouve le passé et le futur ; dans la vérité absolue, je ne trouve que le présent, le présent immuable. »

« Voulez-vous être véritablement ? Elevez-vous au-dessus du temps. Mais le pouvez-vous par vos propres forces ? Que celui qui a dit : *Je veux que là où je serai, ceux-ci y soient avec moi*, que celui-là vous soulève ! Il en a posé la condition dans cette parole : *Si vous ne croyez pas que je suis, vous mourrez dans votre péché*. Il n'a pas dit : *Si vous ne comprenez pas* ; qui pourrait comprendre ? Mais : *Si vous ne croyez pas...* C'est la foi qui vous sauve. » « Après leur avoir rappelé l'importance du salut, dit S. Cyrille, il leur indique le moyen du salut, c'est la foi, la foi en lui. »

« *Vous mourrez dans votre péché si vous ne croyez pas que c'est moi*. C'est moi qu'annonçait le Prophète quand il disait : *Revêts-toi de lumière, ô Jérusalem, car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi*. C'est moi qui autrefois ordonnais de dépouiller toutes les infirmités de l'âme et promettais de les guérir. *Revenez, ô enfants, dans un retour complet, et je guérirai toutes vos blessures*. C'est moi que le Prophète annonçait comme le Dieu Sauveur. *Voici votre Dieu, votre Dieu qui vient en sa puissance... comme un pasteur qui paît son troupeau, rassemble dans ses bras ses agneaux et soutient les mères... Alors les yeux des aveugles s'ouvriront, et les oreilles des sourds entendront ; le boiteux aura l'agilité du cerf et la langue des muets sera déliée*. C'est moi dont il a été écrit : *Voilà que vient à son temple le Seigneur que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance que vous désirez*. Il vient, dit le Seigneur, et qui pourra supporter l'éclat de sa venue ? Il vient semblable au feu du fondeur ou à l'herbe dont se sert le foulon. C'est moi qui par la voix du Psalmiste promettais de m'offrir en sacrifice au Père et lui criais à l'avance : *Vous n'avez plus voulu de sacrifice et d'oblation, mais vous m'avez donné une oreille, et j'ai dit : Me voici*. C'est moi que la Loi par Moïse annonçait, disant : *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera de vos frères un prophète semblable à moi : écou-*

ib. n. 10.

Is. 60

Jerem.  
31

Is. 42

Is. 60

Nabuc.

Ps.

Is.

tez-le. C'est justement que vous périrez, si vous ne recevez pas celui qui a été annoncé par tant de voix. » *Vous mourrez dans votre péché si vous ne croyez pas que c'est moi.*

Cyrill. h. 1.

t. E.

Ils lui dirent, voulant avoir de la part de celui qui s'affirmait avec tant d'autorité une déclaration nette sur lui-même : **Qui êtes-vous donc ? Jésus leur dit : Je suis le Principe, moi qui vous parle (1).** « Voilà bien, dit S. Augustin, ce que c'est qu'être en toute vérité : le Principe ne peut changer ; le Principe demeure en lui-même et il innove tout. Il est le Principe celui à qui il a été dit : *Vous êtes toujours le même et vos années ne passeront pas...* Vous devez croire que *je suis le Principe moi qui vous parle* ; car si le Principe était demeuré tel qu'il était, près de son Père, s'il ne s'était fait homme parlant avec les hommes, comment croirait-on en lui, puisque l'homme ne peut entendre le Verbe intelligible sans la parole extérieure. » Il semble donc dans cette parole si brève résumer le mystère de sa vie divine dans l'éternité et de son Incarnation dans le temps.

LE PRINCIPE

ib.

« Selon sa divinité, dit S. Ambroise, il est vraiment le principe de toutes choses : rien n'a été fait avant lui ; et il est la fin de toutes choses, car il n'y aura rien au-dessus de lui. D'après Salomon, il est le principe des voies de Dieu : c'est par lui que l'homme doit apprendre les voies de Dieu et accomplir les œuvres de Dieu. C'est en lui que Dieu a créé le ciel et la terre. Il est le premier-né de toute créature, car il a été avant toute créature, et il est le modèle selon lequel tout premier-né doit être consacré au Seigneur, il est le saint par excellence. »

Ambros. Hexamer.  
l. 1. c. 4. n. 15.

« Il s'est dit aussi le Principe à cause des enseignements qu'il nous a donnés au sujet des vertus : il est l'auteur de toute vertu, et le chef de l'Eglise... Il est le principe de la chasteté qui enseigne aux vierges à repousser les jouissances charnelles et à consacrer au S. Esprit l'intégrité de leur corps et de leur âme. Il est le principe du détachement, lui qui étant riche s'est fait pauvre, le principe de la patience, lui qui étant insulté, ne maudissait jamais, le principe de l'humilité, lui qui étant égal au Père a pris la forme de l'esclave. Toute vertu a eu son principe en lui. »

11. de Fide. l. 3. c. 7.  
n. 49-52.

Il s'était affirmé comme le Principe et comme le moyen d'arriver à la vie ; il aurait pu revendiquer le droit d'agir par lui-même : il préfère invoquer la mission qu'il a reçue. **J'ai encore beaucoup de choses à vous dire et de jugements à porter sur vous ;**

ŒUVRE ENCORE  
INACHEVÉE

(1) La plupart des interprètes traduisent le texte grec *την αρχην* autrement que la Vulgate, v. g. S. Jean Chrysostôme, S. Cyrille, les modernes : *Depuis le commencement, je n'aurais pas dû vous parler* ; ou encore : *Absolument, je suis ce que je vous ai dit.* L'incorrection grammaticale de cette phrase prête à des interprétations diverses. L'interprétation de S. Ambroise et de S. Augustin qui est la plus généralement adoptée dans l'Eglise paraît aussi la plus claire.

et en cela j'obéis à celui qui me dicte mon message, car il est véridique, et ce que j'ai entendu de lui, voilà ce que je redis au monde. Il avait cependant dit qu'il ne jugerait pas. « Oui, dit S. Augustin, pour le moment présent : car dans le moment présent, il est venu sauver le monde ; mais il annonce le jugement à venir. Et aucun juge, ne jugera plus justement que celui qui a été jugé si injustement. »

Aug. Tr. 39. in Joan.  
n. 6.

v. 21.

Il enseignera donc et un jour il jugera ; mais en tout ce qu'il fera, « en différant le jugement pour se consacrer au salut du monde. » il s'appuiera sur son Père, et lui rapportera la gloire de tout. Avec quelle fidélité et quel amour le Fils de Dieu, égal à Dieu s'empresse de rendre gloire à son Père ! Il nous donne en cela un exemple et il nous dit : Fidèle qui comprends mon Évangile, vois comment le Verbe égal à Dieu, en Dieu depuis le commencement, rend gloire à celui dont il est le Fils. Et toi pourrais-tu t'élever contre celui dont tu es le serviteur ? » C'est cette fidélité de Jésus à l'égard de son Père, fidélité si humble et si généreuse qui a créé la fidélité si filiale du vrai chrétien.

Chrys. Homil. 53  
in Joan. n. 1.

Aug. ut supr.

Quel était ce personnage dont il se disait l'envoyé et qu'il désignait vaguement ? Ces notions qui sont maintenant familières aux chrétiens étaient bien au-dessus de toutes les idées courantes, comme elles sont encore maintenant au-dessus des idées qui occupent les mondains. **Ils ne comprirent pas qu'il appelait Dieu son Père.**

v. 22.

Devant cette inintelligence, Jésus leur annonce le grand moyen par lesquels il amènera les hommes à la révélation de sa personne, moyen extraordinaire entre tous, et où se retrouvera la puissance d'un Dieu.

LE MOMENT DE LA  
RÉVÉLATION COMPLÈTE

Jésus donc leur dit : **Lorsque vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, vous connaîtrez que je suis.** « Il y en avait là qu'il connaissait, qu'il avait prédestinés avant la création du monde. Ils devaient croire après sa Passion, quand sous l'action du S. Esprit et des miracles accomplis au nom de Jésus mort et ressuscité, ils se repentirent et furent transformés, qu'ils crurent en celui qu'ils avaient tué, et que par leur foi ils burent ce sang qu'ils avaient répandu avec tant de cruauté. »

v. 23.

« Il semble leur dire dans ce moment : Je diffère la pleine révélation de ma gloire afin d'accomplir ma Passion... Il leur annonce qu'il recevra son exaltation de sa Passion, car cette exaltation dont il leur parle est celle de sa Passion et non celle de sa glorification ; c'est celle de sa croix et non celle du ciel. » N'est-ce pas en effet de sa croix qu'est venue dans les cœurs la lumière qui les a transformés ?

Aug. Tr. 40. n. 2.

« Il sera crucifié, et il le sera par la main d'hommes qui ensuite croiront en lui, afin que personne ne désespère du pardon, en

voyant que le crime de ceux qui ont crucifié le Christ a été pardonné. »

*Lorsque vous aurez élevé le fils de l'homme, vous connaîtrez que je suis...* « Vous le connaîtrez, dit S. Jean Chrysostôme, par les signes qui suivront ma Passion ; vous le connaîtrez par ma Résurrection et par la ruine qui s'abattra sur vous : vous verrez que je ne saurais pâtir de la mort et qu'au contraire je conduis toutes choses. »

ib.

Chrys. Homil. 53  
in Joan. n. 2.

**Et vous connaîtrez que je ne fais rien de moi-même, et que je vous parle comme mon Père m'a enseigné.** Toujours, le même mélange de grandeur et d'humilité. Il est égal au Père, et il reçoit tout du Père. Et il agit avec le Père : le Père est avec lui, assurant le succès de son œuvre, et vengeant aussi les injures qui lui sont faites. **Celui qui m'a envoyé est avec moi.**

c. 12.

c. 13.

« Mais s'il est avec vous, dit S. Augustin, l'un n'a pas été envoyé par l'autre : vous êtes venus ensemble. Et cependant demeurant ensemble, l'un a été envoyé et l'autre a envoyé : car cette mission c'est l'Incarnation, et l'Incarnation appartient au Fils et non au Père : c'est le Fils qui s'est incarné et non le Père. Ainsi donc le Père a envoyé le Fils et toutefois il ne s'est pas éloigné de lui ; car il était impossible que le Père ne fut pas là où est son Fils. En quel lieu ne serait pas celui qui a fait toutes choses ? et le Fils n'est-il pas partout, lui qui a fait le monde ? »

Aug. ut supr. n. 2.

**Et le Père ne m'a point laissé seul, parce que toujours je fais ce qui lui plaît.** « Voici de nouveau l'humilité qui se manifeste. » En tout, il fait non ce qui est de son droit, non ce qui lui plaît, mais ce qui plaît à son Père : il n'est pas un acte de sa vie qui ne soit ordonné au bon plaisir et à la gloire de son Père. C'est à ce point de vue qu'il faut étudier sa vie et sa Passion pour les comprendre : et partout dans sa vie et sa Passion, on voit le Père à côté de lui. Il confirme sa doctrine, il l'assiste dans ses miracles ; et dans sa Passion, quand Jésus était abandonné de tous ses disciples, honni par ses persécuteurs, qu'il semblait abandonné par son Père lui-même, il avait conscience que jamais son Père n'avait été plus proche de lui, et qu'il agréait l'offrande qu'il lui présentait.

Chrys. ut supr.

*Vous connaîtrez...* Avec quelle assurance Jésus prend possession de l'avenir !

**Et Jésus disant ces choses, plusieurs crurent en lui.** Toutes ces paroles de Jésus sortent de l'ordinaire : jamais homme n'a parlé comme lui. Il y a là un mélange de mystère qui étonne l'esprit humain, qui prouve que ces paroles n'ont pu être inventées par l'homme, et de lumière qui éclaire toute la doctrine nouvelle. Le docteur chrétien y retrouve les vérités les plus hautes de la foi. « Toutefois, dit S. Jean Chrysostôme, ils furent amenés à croire par la parole d'humilité du Sauveur, plus que par ses paroles les plus sublimes. Mais combien cette foi était encore faible, Jésus va nous le montrer en mettant cette foi à l'épreuve. »

ib.

**Jésus à la fête des tabernacles.****VI Ce qu'il apporte : la science et la liberté.**

Il y avait en plusieurs de ces auditeurs un commencement de foi : Jésus leur dit ce qu'il doivent faire pour que cette foi reçoive tout son développement. **Jésus dit donc aux Juifs qui croyaient en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples.**

Jou. VI  
31.

v. 28

DEMEURER DANS LA  
PAROLE DE J.-C.

**Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.** « La foi, dit S. Augustin, a toujours un commencement humble : il en est ainsi de toute racine et de tout fondement. Vous voyez jeter dans une fosse profonde des pierres sans forme et sans beauté, et les racines de tout arbre s'enfoncer sous terre : vous admirez l'arbre qui s'élève dans les airs, vous admirez l'édifice majestueux, et vous oubliez le fondement et les racines. La foi est une racine et un fondement, la racine et le fondement de tout ce qu'il y a de plus grand. » *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples.* Et quel avantage en retirerez-vous ? *Vous connaîtrez, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.* La science, la science vraie et la liberté, voilà donc les biens que Jésus promet à ceux qui, par la foi, établissent leur vie en lui.

*Si vous demeurez dans ma parole...* « Il ne s'agit donc pas, dit S. Augustin, d'entendre la parole de J.-C., de s'en approcher ou même de la louer, « il faut y demeurer, s'y enraciner, y fonder sa vie. « Demeurer dans la parole de J.-C., c'est là, dit S. Augustin, une parole très brève, qui exprime une chose très grande. Demeurer dans la parole J.-C., c'est bâtir sur la pierre : alors les tempêtes peuvent se déchaîner, l'édifice ne tombera pas. Demeurer dans la parole de J.-C., c'est ne se laisser détourner de cette parole par aucune tentation. » Il faut donc y demeurer comme l'édifice demeure sur le roc qui lui sert de fondement, il faut en tout s'appuyer sur elle. Il faut y demeurer comme l'arbre demeure dans le sol où il a pris racine, il faut puiser la vie en elle.

« Faudrait-il un effort pour demeurer dans la parole de Dieu ? Si l'effort est nécessaire, grande sera la récompense ; si l'effort

Aug. Tr. 40 in Joan.  
n. 8.Aug. Serm. 134. Al.  
de Verb. Dom. 48.  
n. 1.Verbo breve, magnum  
opere. ib. n. 2.

n'a pas été nécessaire, nous aurons reçu notre récompense gratuitement. Demeurons donc en celui qui veut demeurer en nous. Si nous ne demeurons pas en lui, fatalement c'est la ruine ; et lui, s'il ne demeure pas en nous, il ne sera pas pour cela privé de sa demeure. Nous demeurons en lui parce que nous avons besoin de lui : il demeure en nous parce qu'il est bon. »

Quels sont les fruits de cette demeure, de cet enracinement dans la parole de J.-C. ?

v. 22.

D'abord la science. *Vous connaîtrez la vérité.* « Hé quoi ! demande S. Augustin, ne connaissaient-ils pas la vérité puisqu'ils croyaient ? Non, nous croyons pour connaître. Car ce que nous devons connaître, l'œil de l'homme ne l'a point vu... Qu'est-ce que la foi sinon croire ce que l'on ne voit pas, et la connaissance, voir ce que l'on a cru ? »

« Le Seigneur est venu sur terre pour fonder la foi... Il était vu par tous et cependant il n'était pas connu de tous. Il était repoussé par beaucoup, et il fut mis à mort par son peuple. Quelques-uns lui témoignèrent de la compassion, et cependant ceux-là même ne le connurent point dans sa vraie grandeur. Il y avait là les premiers linéaments de notre foi et de l'œuvre qui doit se parfaire dans l'éternité. Il indiquait ce progrès quand il disait : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* ; il promettait déjà à ceux qui l'aimeraient une plus complète manifestation de lui-même. Il le fait aussi dans ce moment en disant : *Vous connaîtrez la vérité.* Vos paroles, ô Seigneur, ne sont-elles pas la vérité ? Oui, la vérité, mais la vérité qui veut être crue, et non pas encore la vérité qui est vue : en continuant à croire, vous arriverez à la vision, vous arriverez à contempler la vérité, non plus par des paroles qui résonnent aux oreilles, mais par la lumière elle-même resplendissant devant vous. »

« Tout ce que vous connaissiez jusqu'ici et que vous croyiez être la vérité, tout cela n'était que figures, et en croyant à ma parole vous posséderez la vérité. » Voilà ce que J.-C. promet aux Juifs : il amène toute figure à sa vérité.

Et nous-mêmes, tout ce que nous espérons, nous ne le connaissons qu'en une sorte d'énigme : en nous attachant à la parole de J.-C., en y demeurant, nous avons la certitude de le contempler dans sa resplendissante beauté.

En demeurant dans la parole de N.-S., en nous en nourrissant, nous arrivons dès la vie présente à posséder un sens nouveau qui nous fait comprendre les enseignements du Sauveur, et prépare la vision de gloire.

« La vérité, dit S. Augustin, c'est le Verbe de Dieu. Cette vérité infinie s'est revêtue de chair pour nous, pour naître de la Vierge Marie, pour que fut accompli l'oracle prophétique : *la*

ih. n. 1.

PREMIER FRUIT . LA  
CONNAISSANCE DE LA  
VÉRITÉAug. Tr. 40 in Joan.  
n. 10.Chrys. Homil. 54  
in Joan. n. 4.

*vérité est née de la terre.* Cette vérité, quand elle parlait aux hommes était cachée dans notre chair : elle était cachée non pour être niée, mais pour différer sa manifestation : elle la différait pour pouvoir souffrir dans la chair, afin de racheter la chair. J.-C. donc, ne laissant apparaître de lui que la faiblesse de sa chair, voilant sa majesté divine, leur dit : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples, vous connaîtrez la vérité.* » En attendant de connaître la vérité dans sa splendeur, vous la connaîtrez de plus en plus par les racines qu'elle prendra dans votre âme, par la réponse qu'elle donnera à toutes vos aspirations, par le sens de la vérité qu'elle créera en vous. « Maintenant vous êtes des croyants, en demeurant dans ma parole vous serez des voyants. Car la vérité, dit S. Augustin, est immuable : la vérité est du pain pour les âmes, elle les nourrit et elle ne leur fait jamais défaut. Elle transforme en elle celui qui se nourrit d'elle et elle ne se change pas en lui. »

*Si vous demeurez en ma parole... vous connaîtrez...* Remarquons avec quelle insistance J.-C. réclame de nous la persévérance. Il voulait que tout dans son œuvre se fit par progrès successifs, sous l'action de Dieu et le concours de l'homme, et que le temps vint confirmer ce qu'il avait commencé. Combien il était sûr de sa doctrine pour réclamer ainsi pour elle l'épreuve du temps !

Attachés à la parole du Sauveur, désirons de la comprendre de plus en plus : désirons ardemment d'arriver à la contemplation de la vérité infinie, et de plus en plus nous entrerons dans l'intelligence des paroles du Sauveur.

« Que vous dirai-je, mes frères ? s'écrie S. Augustin. Ah ! s'il se trouvait un cœur soupirant vraiment à cette gloire ineffable, si nous supportions notre exil en gémissant, sans nous attacher à ce siècle, et si d'un cœur plein de piété nous frappions à la porte de ce cœur qui nous a appelés, si nous désirions ardemment, car le désir est ce qu'il y a de plus intime dans le cœur, si nous étendions nos désirs autant que nous le pouvons, nous arriverions certainement. Oui, tout ce que nous possédons, les *Scritures*, la réunion de tous les peuples, notre baptême, la célébration des saints mystères, mes instructions présentes, les chants de l'Église ne tendent qu'à ce but, à enraciner ce désir dans les âmes, à l'accroître tellement qu'il rende l'homme capable de posséder le bien infini. »

*Et la vérité vous rendra libres.* « Quelqu'un, dit S. Augustin, pourrait dire : A quoi me servira de connaître la vérité ? Si la vérité n'a pour vous aucun charme, en sera-t-il de même de la liberté ? » La liberté est chère à tout homme. Ce nom de la liberté devait être cher à ce peuple qui avait toujours tant tenu à son indépendance, et qui, plus d'une fois, surtout à l'époque présente, avait subi le joug de l'étranger.

Aug. Tr. 41 in Joan.  
n. 1.

ib.

Aug. Tr. 40. n. 10.

SECOND FRUIT : LA  
LIBERTÉ

id. Serm. 134. n. 2.



Mais grande était leur susceptibilité, comme celle de tous les hommes dominés par l'amour-propre ; elle va jusqu'à leur faire nier un fait connu de tous. **Ils lui répondirent : Nous sommes la race d'Abraham et nous n'avons jamais été esclaves de personne. Comment dites-vous : Vous serez libres ?**

i. 3.

Sans doute, la Loi Mosaique interdisait de réduire à l'esclavage les enfants d'Abraham. Mais souvent dans la suite des siècles les Juifs avaient subi la domination étrangère. « N'est-ce pas ce peuple, dit S. Augustin, qui était esclave en Égypte, condamné à faire des briques ? N'a-t-il pas fallu, ô ingrats, que Dieu vous délivrât constamment de la servitude ? Et maintenant n'êtes-vous pas encore sous le joug ? Ne payez-vous pas le tribut ? Ce fait du tribut à payer à César ne vous a-t-il pas servi pour tendre un piège à celui qui est la vérité ? Je suis stupéfait de cette superbe de l'homme qui ment au sujet de sa liberté, même quand il ne voit que la liberté matérielle. »

c. xxv.

« Que leur répond Jésus ? Faisons attention à cette réponse, afin que, nous aussi, nous ne tombions pas dans la servitude. **En vérité, en vérité je vous le dis : quiconque fait le péché est l'esclave du péché.**

d. 2.

« La parole dont se sert le Sauveur pour fortifier son affirmation, *amen, amen*, a été conservée dans le texte de l'Évangile, bien qu'elle ne fut ni Grecque, ni Latine, mais Hébraïque ; elle a été conservée pour garder sous le voile d'un certain mystère un plus grand prestige : elle signifie : *cela est vrai*, et Jésus la répète deux fois pour lui donner plus de poids. »

J.-C. fait donc entrevoir aux contempteurs de sa parole la servitude du péché. « C'est là, dit S. Augustin, la servitude misérable entre toutes. Les hommes, quand ils sont esclaves de maîtres cruels, désirent qu'on les vende, dans l'espérance, puisqu'ils ne peuvent plus espérer la liberté, de rencontrer au moins un maître moins mauvais. L'esclave du péché, quel maître pourrait-il espérer en échange du sien ? »

« D'autres fois, l'esclave, ne pouvant plus supporter son maître, prend la fuite. Où pourra fuir l'esclave du péché ? Il traîne avec lui partout son tyran : la conscience mauvaise ne peut se fuir ; elle porte avec elle partout son péché. »

Il n'est point de servitude plus écrasante que celle-là. Dans les autres servitudes, pendant que le corps plie sous le poids des chaînes, l'âme peut demeurer droite et la volonté libre. La servitude du péché pèse sur la volonté elle-même et l'entraîne. Quelquefois le malheureux pécheur voudrait se redresser, briser sa chaîne, et il prétend qu'il ne le peut pas : il est esclave de son péché. « Et il en est d'autres qui sont plus esclaves encore, dit S. Grégoire : ce sont ceux qui mettent leur joie dans le péché ; le péché s'est emparé plus complètement de leur volonté. »

Aug. Tr. 41. n. 2.

LA VRAIE SERVITUDE

ib. n. 3.

ib. n. 4.

Quanto aliqui liberius peragunt per-versa quæ volunt, tanto ejus servitio obnoxius obligantur. Gregor. Moral. l. 25. c. 16, n. 34.

C'est une servitude qui fait sentir son poids à chaque instant. « Vous avez commis le péché pour vous procurer une jouissance : la jouissance a passé et le péché demeure : ce qui plaisait a passé, et il ne vous demeure que ce qui déchire. »

Aug. ut supr.

CETTE SERVITUDE  
EXCLUT DE LA MAISON  
DE DIEU

Le péché est une forfaiture à l'égard de Dieu, et à cause de cela il exclut le pécheur de la maison de Dieu. **L'enfant de Dieu est à demeure dans la maison de Dieu : mais l'esclave n'y est pas à demeure.** Il y entrera peut-être quelquefois, mais ce sera pour un moment, ce sera en tremblant : Dieu se servira peut-être de lui, mais comme d'un esclave, et pour les intérêts d'autrui.

v. 8

A qui donc recourrons-nous ? « Quelquefois, dit S. Augustin, nous voyons des esclaves fugitifs chercher un refuge dans l'église ; le plus souvent, nous les subissons comme des indisciplinés : ils voudraient ne plus avoir de maîtres, et cependant ils acceptent le joug du péché. Pour être délivrés de cette servitude, la plus dure et la plus humiliante de toutes, réfugions-nous près du vrai libérateur, réfugions-nous près du Christ, appelons-le, demandons à lui être vendus afin d'être rachetés par son sang ; car le seigneur a dit : *Vous avez été vendus pour rien, et vous serez rachetés sans rançon, sans rançon venant de vous, parce que votre rançon vient tout entière de moi. Car nous étions esclaves et nous n'avions rien : et il a payé notre rançon, non avec de l'argent, mais avec son sang.* »

ib.

En montrant les séparations auxquelles amène le péché, il nous montre le grand moyen de la réconciliation. **L'esclave ne demeure pas dans la maison, mais le fils y demeure toujours : Si donc le fils vous délivre, vous serez vraiment libres.** Si le fils avec tous ses droits, avec l'amour dont il est l'objet s'emploie à la libération de l'esclave, quel lien pourrait résister à son action libératrice ? Et voilà ce qui s'est fait. Il y avait une séparation entre l'homme et Dieu. « Pour détruire cette séparation qui était le péché, celui qui seul était libre du péché vint parmi nous. Il vint, lui qui était médiateur, et prêtre éternel, il se fit lui-même la victime de son sacrifice. Il devint le vrai sacrifice pour le péché, parce qu'il était lui-même sans péché. » Pouvait-il y avoir une libération plus complète ?

v. 8

LA LIBÉRATION PAR  
LE FILS

Aug. ib. n. 5.

« Voilà donc notre espérance, d'être délivrés par celui qui est vraiment libre, et par cette libération de devenir les serviteurs du maître véritable : nous étions les esclaves de la cupidité, par notre libération, nous deviendrons les serviteurs de la charité. »

ib.

C'est ainsi que Jésus de son coup d'œil supérieur découvre et nous révèle la cause de toutes les oppressions qui pèsent sur nous, le péché : les péchés personnels, les péchés qui se commettent autour de nous, le péché d'origine. Lui seul se présente comme le libérateur, et en effet lui seul pouvait délivrer du péché. Lui seul qui était affranchi du péché pouvait offrir le sacrifice qui expiait le

péché. « Dans la loi mosaïque, les prêtres qui offraient des sacrifices pour le péché étaient dans la nécessité de les offrir d'abord pour eux-mêmes, étant pécheurs eux-mêmes. » La libération est complète, car non seulement il délivre du péché, il réconcilie le pécheur avec Dieu, il le ramène dans la maison paternelle. « Et lui seul pouvait faire cela, car *le fils demeure dans la maison* ; il y possède l'autorité, c'est un nouvel ordre de choses qui commence. »

Chrys. Homil. 54  
n. 1.

ib.

LA VRAIE LIBERTÉ

La liberté qu'il nous apporte est la vraie liberté, l'affranchissement de tout ce qui abaisse, de tout ce qui opprime, du péché et de la passion, l'attachement sincère à toute autorité de qui nous dépendons, la volonté de demeurer à notre place : *C'est la vérité qui vous rendra libres*. La vérité, c'est la conformité des pensées avec les réalités, et des réalités avec l'intelligence divine : en s'établissant dans cette conformité, on arrive infailliblement à la liberté. « Embrassez donc la vérité et vous posséderez la liberté, » dit S. Augustin.

Aug. Tr. 48 in Joan.  
n. 13.

« Ne dites donc pas : je suis libre, désormais je ferai ce que je voudrai. Si avec cette volonté vous faites le péché, vous êtes toujours l'esclave du péché. Mais votre volonté sera libre, si elle est animée par la piété. Vous serez libre, si vous êtes serviteur ; vous serez libre à l'égard du péché, si vous êtes serviteur de la justice, ainsi que le disait l'Apôtre : *Quand vous étiez les esclaves du péché, vous étiez affranchis à l'égard de la justice ; maintenant affranchis du péché, devenus les serviteurs de Dieu, vous possédez, comme fruit de votre liberté, votre sanctification ; et la fin sera la vie éternelle*.

n. VI.  
22.

L'Apôtre S. Paul répétait la parole du Sauveur quand il disait d'un accent triomphant : *La loi de l'esprit de vie qui est en J.-C. m'a affranchi de la loi du péché et de la mort*.

viii. 2.

Quelle est la nature de cette liberté à laquelle J.-C. nous appelle ? Il importe de bien la comprendre, afin « de savoir, dit S. Augustin, à quelle liberté nous devons prétendre pour le moment, et quelle liberté nous devons espérer pour l'avenir. »

« Le premier degré de la liberté consiste dans l'affranchissement des fautes graves. Vous ne pouvez, tout en méritant le nom de juste, être affranchi de tout péché, comme le déclare l'Apôtre S. Jean. Seul celui *qui demeurerait libre entre les morts* a pu se dire sans péché. Mais aucune faute grave n'est tolérée par Dieu. Le premier effet de sa grâce est de nous en délivrer. Puis, cette grâce en ceux qui avancent amoindrit l'empire du péché, pour le détruire complètement dans la vie des parfaits. »

h. 1. 8.

« C'est là la première liberté que doit posséder tout chrétien ; mais ce n'est pas encore la liberté parfaite. *Je vois en mes membres*, disait l'Apôtre, *une autre loi en contradiction avec la loi de l'esprit*. Voilà ce qui nous est resté de notre infirmité après

Aug. Tr. 41. n. 9.

3 v. 17.

notre baptême, en partie la liberté et en partie la servitude. Nous sommes libres dans la mesure où nous servons Dieu, esclaves dans la mesure où nous obéissons à la loi du péché. Quand avec l'Apôtre nous pouvons dire : *Je me complais selon l'homme intérieur dans la loi de Dieu, c'est là la liberté, car la liberté est une jouissance. Mais quand nous faisons par crainte ce qui est juste, Dieu n'est pas notre joie et nous sommes esclaves : qu'il devienne votre joie et vous êtes libre....* Se délecter dans la loi, dans ce que commande la loi, se délecter dans la justice elle-même, voilà le degré supérieur de la liberté à laquelle nous appelle le Christ ».

ib. n. 10.

ib. n. 11.

Si les sens sont encore enclins au péché, que devons-nous faire? *Que le péché, dit l'Apôtre, ne règne pas dans votre corps..... et ne livrez pas vos membres comme des armes d'iniquité au péché.* « Que le roi intérieur garde la citadelle, car avec

ib. n. 12.

Rom. VII

l'aide d'un roi plus puissant que lui il doit demeurer roi. » « Il faudrait habituellement vivre dans cet état de ne plus craindre le châtiment et d'aimer sincèrement la justice, et si vous n'aimez pas encore suffisamment la justice, craignez le châtiment afin d'arriver à aimer la justice. »

ib. n. 11.

J.-C. a donné à tous les siens l'horreur de la servitude du péché. *Vous êtes maintenant affranchis du péché et devenus les serviteurs de la justice*, disait S. Paul. Il leur a donné le goût de la vraie liberté, de la liberté de l'âme par l'obéissance à Dieu ; et cette liberté, ils ont su la défendre contre toutes les oppressions. « Demeurez donc, vous aussi, disait S. Augustin, dans le service de Dieu, dans la liberté du Christ. Ne vous abandonnez pas à vos passions : en les suivant, vous augmenteriez leurs forces, et si vous augmentez leurs forces, si vous nourrissez vos ennemis de vos propres forces, comment pourrez-vous remporter la victoire? Au contraire, efforcez-vous d'affaiblir sans cesse la concupiscence : c'est à cela que doit s'appliquer, après avoir refusé de lui fournir des armes, celui qui se donne à la perfection. »

Rom. VI

ib. n. 12.

« Ainsi, dit S. Jean Chrysostôme, après une menace : *Vous mourrez dans votre péché.* vient une promesse : *La vérité vous rendra libres.* Quel contraste ! » En effet, il y a une grande différence dans la destinée de celui qui s'attache au Christ et la destinée de celui qui repousse le Christ.

Chrys. Homil. 45  
in Joan. n. 1.

**Jésus à la fête des tabernacles :****VII. La baine de la vérité et la filiation diabolique.**

Les Juifs se prévalaient de leur descendance d'Abraham, elle était pour eux un titre de noblesse, elle leur donnait des droits devant Dieu : à cause de cette descendance, ils prétendaient à des égards particuliers. Jésus leur oppose un fait qui détruit toutes leurs prétentions et prouve qu'il y a en eux une autre filiation que celle d'Abraham. **Je sais que vous êtes les enfants d'Abraham, et cependant vous cherchez à me faire mourir.** « Oui je reconnais en vous la descendance d'Abraham selon la chair, mais non selon l'esprit. Car comme la condition libre ou servile, la parenté se manifeste dans les œuvres, et des homicides ne peuvent être les enfants d'Abraham le juste. » Ce dessein où ils sont de le faire mourir et que Jésus leur reproche avec tant d'assurance constitue donc une preuve irréfragable.

UN FAIT QUI DÉMENT  
LA DESCENDANCE  
D'ABRAHAM

Chrys. Homil. 54  
n. 2.

Et pourquoi cherchent-ils à le faire mourir ? **Parce que ma parole, leur dit-il, ne prend pas en vous.** Il avait demandé à ces commençants dans la foi de demeurer dans sa parole, de s'y enraciner, afin que sa parole pût produire en eux tous ses effets ; et cette parole n'avait pas pris en eux ; il le voit : elle n'est plus pour eux qu'un poids qui pèse péniblement sur eux, « attestant en cela, dit S. Jean Chrysostôme, la sublimité de ses enseignements. »

CETTE OPPOSITION  
ATTESTANT DEUX ORI-  
GINES DIVERSES.

ib.

D'où vient cette opposition ? Elle atteste pour lui et pour eux deux origines diverses : car tout être vivant agit par la vertu qu'il puise en son origine. Jésus l'atteste pour lui-même. **Moi je dis ce que j'ai vu chez mon Père.** Il aime à rappeler le rapport de dépendance où il puise sa force ; son œuvre unique est d'exprimer au dehors ce qu'il voit dans la vie intime de son Père ; et c'est pourquoi la révélation parfaite de Dieu, on l'a par lui et on ne peut l'avoir que par lui ; et c'est pourquoi sa parole et sa vie sont saintes, d'une sainteté infinie. « Et pour eux, ce mal qu'ils font, que Dieu condamne et doit châtier, où l'ont-ils vu ? Par qui l'ont-ils appris ? De leur père. Quel est ce père ? Tout à

12.

l'heure il leur concédait qu'Abraham était leur père selon la chair, mais non selon l'esprit : tout à l'heure il leur dira quel est ce père qui leur a donné leurs tendances et leurs vices. »

**Ils lui répliquèrent : Notre père c'est Abraham. C'était leur gloire d'être les enfants d'Abraham et ils repoussaient toute autre descendance. Jésus leur dit : Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham.**

**Vous cherchez maintenant à me faire mourir moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Abraham n'a point fait cela.**

On ne doit se glorifier d'une descendance qu'à la condition de posséder les sentiments de ceux dont on se glorifie de descendre. Jésus dénie à ces hommes la descendance d'Abraham puisqu'ils ne veulent pas accomplir les œuvres d'Abraham. « Abraham avait été l'homme de la foi parfaite et de l'obéissance » : il avait accueilli avec honneur les envoyés de Dieu ; et eux veulent faire mourir celui qui leur apporte la vérité, la vérité qu'il a reçue de Dieu. Ils ont donc un autre père qu'Abraham. **Et vous faites, leur dit-il, les œuvres de ce père.**

Ils s'indignent d'être appelés des fils dégénérés : **Nous ne sommes pas nés de l'adultère, lui disent-ils, ; ils prétendent être dignes de leur sublime ancêtre et posséder son esprit : nous n'avons qu'un père, c'est Dieu.**

Et Jésus leur donne une preuve évidente qu'ils ne sont pas les enfants de Dieu : **Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez certainement, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens : je ne suis pas venu de moi-même, c'est lui qui m'a envoyé.** La divinité rayonnait tellement en Jésus que toute âme désireuse de Dieu s'attache à lui avec un grand amour. « La divinité que nous trouvons en lui, dit S. Augustin, est le terme auquel va toute âme désireuse du bonheur, et son humanité est la voie par laquelle nous allons sûrement et rapidement à Dieu. S'il ne s'était fait la voie, jamais nous ne serions allés à Dieu pour qui nous sommes faits. » C'est là un signe auquel on pourra reconnaître les âmes qui ont en elle un germe de Dieu : elles sauront reconnaître Dieu en Jésus, et pour posséder Dieu elles s'attacheront à Jésus. « Si vous appelez Dieu votre père, reconnaissez-moi pour votre frère. » Il veut que l'on sache retrouver en lui toutes les qualités par lesquelles on se sent enfant de Dieu, et qu'on sache voir qu'elles sont en lui d'une façon éminente ; car il possède cette qualité par sa naissance tandis que les autres ne la possèdent que par adoption : *c'est de lui qu'il est sorti.* « Et il permet à quiconque le reconnaît pour le fils de Dieu de se dire soi-même enfant de Dieu ; mais il condamne cette prétention en tous ceux qui ne reconnaissent pas sa filiation divine. » Ah ! si nous savons reconnaître, acclamer le vrai fils de Dieu, nous sen-

Aug. Tr. 42 in Joan.  
n. 2.

Cyrril.

TOUT HOMME QUI  
EST NÉ DE DIEU S'AT-  
TACHE A JÉSUS

Aug. ut supr. n. 8.

ib.

Hilar. de Trialt. l. 6.  
n. 30.

v. 20.

v. 40.

v. 44

ib.

v. 44.

tirons que nous devenons nous-mêmes de vrais enfants de Dieu.

13. **Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage ?** leur disait-il encore. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas cet accent divin auquel ne se peut méprendre une âme qui a le sens du divin ? **Parce que vous ne pouvez entendre ma parole.** Il y avait en eux pour lui une telle répulsion que sa parole seule leur était odieuse : comment avec une telle disposition auraient-ils cherché à comprendre sa parole ? « Et ils ne pouvaient l'entendre parce qu'ils ne voulaient point, en l'acceptant, changer de vie. »

Aug. ut supr. n. 9.

« Pour entendre et reconnaître le langage de Jésus, dit Origène, il faut donc avoir au-dedans de nous un sens qui entend le Verbe de Dieu : tant qu'on n'a pas été guéri par celui qui a dit à l'ouïe du sourd : *Ouvre-toi*, on ne comprend pas. » Il faut reconnaître que Dieu seul peut nous enseigner la vérité. « En dehors de vous, ô mon Dieu, disait S. Augustin, il ne peut y avoir de docteur du vrai. »

Origen. T. 20 in Joan.

Aug. Confess. l. 5. c. 6.

Ne remarquerons-nous point cette insistance avec laquelle, dans ce moment solennel, Jésus affirme cette communion intime, constante avec son Père, communion à laquelle jamais aucun autre homme n'a prétendu, et l'assurance avec laquelle il fait appel au sens divin déposé dans l'âme humaine ? Il y a là une invitation à la vie intérieure qui a été entendue des âmes droites et qui les a amenées dans les bras du Christ.

Jésus arrive enfin à la cause première de leur opposition à sa parole. Si cette opposition est irréductible, foncière, c'est qu'elle procède d'une puissance qui agit en eux, et qui s'est identifiée avec leur nature : et si odieuse qu'elle soit, Jésus ne craindra pas de la dénoncer. **Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père.** « Il dit les désirs et non pas les œuvres, dit S. Jean Chrysostôme, pour montrer le ferment qui sans cesse couvait dans leurs cœurs et animait toutes leurs œuvres, même celles qu'ils prétendaient inspirées par la religion. » Et ces désirs inspirés par le démon allaient beaucoup plus loin que tout ce qu'ils pouvaient accomplir.

UNE AUTRE FILIATION  
LA DIABOLIQUE

14.

Et en effet il y a dans le démon deux grandes fautes, et ces fautes se retrouvent en eux. **Il a été homicide dès le commencement, et il n'est point resté dans la vérité.** »

Chrys. Homil. 54  
n. 3.

LES DEUX CARAC-  
TERES DU DIABLE SE  
RETRouvANT EN EUX

15.

« Il a été homicide dès le commencement, quand portant envie à l'homme et prenant la forme du serpent il a trompé la femme et par elle empoisonné l'homme et la race humaine. »

« Il fut homicide en employant non le fer, mais la parole mauvaise, enseignant aux hommes à être homicides de leurs frères en leur persuadant de faire le mal. »

« Et sa haine remonte à une cause plus éloignée : *Il n'est point demeuré dans la vérité.* »

Aug. Tr. 42. n. 11.

« Et cela depuis le commencement, non le commencement de

Id. De Civit. I. 11.  
c. 15.

son existence, mais le commencement du péché : car c'est par lui que le péché a commencé. »

ib. c. 13.

« *Il ne s'est point tenu dans la vérité*, parce qu'il n'a point voulu, dans une pieuse soumission, demeurer ce qu'il était, et qu'il a voulu au contraire, dans une enflure pleine d'orgueil, aspirer à ce qu'il n'était pas et ne pouvait pas être. »

ib.

Et maintenant la vérité n'est pas en lui. Lorsqu'il dit le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge. Il peut parler, il parle ; il peut avoir des conceptions brillantes, comme peuvent en avoir ceux qui parlent de leur propre fonds ; mais toutes ces conceptions, qui ne reposent que sur le néant, ne sont qu'inventions vides, elles sont fausses par une erreur radicale, elles ne sont que mensonge. « L'homme qui parle de son propre fonds, qui parle en tant qu'homme est menteur, dit Origène : c'est pourquoi il a été dit : *Tout homme est menteur*. Celui qui ne dit plus le mensonge est plus qu'un homme, il est un Dieu ; il parle avec l'Esprit S<sup>t</sup> et l'Esprit S<sup>t</sup> emprunte ses paroles au Verbe de vérité et de sagesse, suivant cette parole : *Il recevra de moi* », et le Verbe reçoit tout du Père.

Origén. T. 20 in Joan.  
n. 23.

« Si l'homme est menteur, il n'est pas toujours uniquement le père de son mensonge. Quand vous avez reçu le mensonge de quelqu'un et que vous l'avez répété, vous avez menti, mais vous n'êtes pas le père de ce mensonge, puisque vous l'avez reçu d'un autre. Le démon fut menteur uniquement par lui-même : il ne reçut son mensonge de personne, il le conçut de lui-même. De même que Dieu a engendré son Fils, qui est la vérité, ainsi l'ange déchu a engendré le mensonge comme son propre fils. » Et c'est pourquoi quand l'homme en haine de la vérité dit le mensonge, il devient l'enfant du démon, non seulement en l'imitant, mais en acceptant son action. Quel déshonneur, pour ces prétendus fils d'Abraham d'être en réalité les enfants du démon, et ses esclaves.

Aug. Tr. 42. n. 13.

Il y a dans cette haine de la vérité quelque chose de diabolique.

Comment peut-on arriver à cette haine de la vérité qui nous prive de notre premier bien, fausse notre intelligence et nous met sous le joug du démon ? Les Juifs étaient fiers de posséder le dépôt des révélations divines, ils les étudiaient avec soin, ils attendaient le suprême révélateur, et quand il arrive, ils ne lui apportent que contradictions. Ils avaient voulu comme le démon, ainsi que le leur reprochait J.-C., parler et penser de leur propre fonds ; et *celui qui parle par lui-même*, comme le disait un peu auparavant J.-C., *cherche sa propre gloire*. Cherchant leur propre gloire, ils avaient puisé leurs pensées en eux-mêmes, dans leurs désirs, dans leurs passions, au lieu d'écouter la parole qui vient de Dieu. Ils avaient haï la vérité parce qu'ils étaient orgueilleux.

Joan. VII



L'orgueil les avait portés à l'envie. « Il est nécessaire que le superbe soit envieux », dit S. Augustin. Poussés par l'envie, ils s'étaient attaqués à celui qui imposait sa doctrine avec tant d'autorité, sa doctrine si opposée à leurs idées, à leurs désirs.

Fieri non potest ut  
superbus non invidet. Aug. in Ps. 88.  
n. 5.

Dominés par cette étroite passion de l'envie, ils auraient voulu que la vérité demeurât le patrimoine exclusif du peuple Juif : *Nous sommes les enfants d'Abraham*, répètent-ils. Ils ont sur la vérité des droits particuliers, et ils s'irritent de ce que J.-C. veut donner la vérité au monde. Si nous voulons arriver à la vérité, il faut la regarder comme le bien de tous. « La vérité n'est ni à vous, ni à moi, ni à celui-ci, ni à celui-là : elle est commune à tous. Celui qui veut faire de la vérité une chose privée, sera lui-même privé de la vérité. »

Aug. Confess. 1. 12.  
c. 25.

Ils haïssaient la vérité, parce que, comme le démon, ils ne voulaient point se tenir dans la vérité. On ne peut haïr la vérité en tant que vérité ; comme telle, elle délecte l'intelligence ; mais on la hait en tant qu'elle nous impose des devoirs, qu'elle nous fait des reproches. « Les hommes l'aiment, dit S. Augustin, quand elle se contente de briller : ils la haïssent quand elle leur fait des reproches. Ils l'aiment quand elle se révèle à eux, ils la haïssent quand elle les révèle à eux-mêmes », qu'elle leur révèle leurs fautes et leurs vices.

Aug. Conf. 1. 10. 23.

« Oh ! que grande est leur misère ! dit encore S. Augustin ; voulant se donner au mal, ils voudraient que la vérité qui condamne le mal ne fût pas. Ils voudraient qu'elle ne fût pas ce qu'elle est, quand ils devraient désirer pour eux-mêmes de n'être plus ce qu'ils sont : ils devraient désirer qu'elle demeurât et qu'ils changeassent par elle, afin de n'être pas condamnés par elle quand elle viendra pour juger. »

Aug. Tr. 80. n. 3.

Si nous voulons ne point devenir des enfants du démon, éviter la servitude, aimons la vérité. « Enfants légitimes de la lumière, disait Clément d'Alexandrie, sachons la regarder en face, de peur que le Seigneur, comme l'aigle qui éprouve ses petits en leur faisant regarder le soleil, ne surprenne en nous le signe de la batar-dise. » « Eloignons-nous du père du mensonge, courons au Père de la vérité : embrassons avec amour la vérité afin de recevoir la liberté. »

Clemens Alex. Cohort.  
ad Gentes c. 10.

Aug. Tr. 42 n. 13.

Rappelons-nous que pécher c'est commettre un mensonge en action, car c'est se mettre en dehors de la vérité. « On péche en suivant sa volonté propre, dit S. Augustin. Comme celui qui ment parle de son propre fonds, celui qui pèche agit par sa propre volonté. » Et se mettre ainsi dans ses actes en dehors de la vérité amène vite à la haine de la vérité et à la servitude du démon.

Aug. 77 Nov. et Vet.  
Test. 7. 90.

**Jésus à la fête des tabernacles : VIII.****La haine de la vérité conduisant à la haine de J.-C.**

Jésus avait montré aux Juifs sous quel joug il s'étaient placés en résistant à sa parole, quelle descendance ils avaient acceptée, et avec quelle facilité ils avaient accepté ce joug et cette filiation déshonorante. Il va leur montrer combien, fidèles à leur descendance, ils ont été injustes envers lui. Obéissant à celui qui est *homicide et menteur dès le commencement* ils ont haï la vérité, et la haine de la vérité les a amenés à la haine du Sauveur.

Vous êtes les enfants du démon, car **pour moi, si je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas.**

JOAN. VIII

POURQUOI LES JUIFS  
NE CROIENT PAS A LA  
PAROLE DE JÉSUS

La vérité est le premier bien de l'homme ; l'homme habituellement l'accepte avec joie. Jésus leur apporte la vérité, et ils ne le croient pas, et ils préfèrent à sa parole le mensonge : c'est là une preuve de l'influence diabolique qu'ils subissent.

Pouvaient-ils au moins trouver dans sa conduite une objection à faire contre sa doctrine ? Il les a accusés, il a accusé celui à qui ils obéissent : qu'ils l'accusent à leur tour, s'ils le peuvent. **Qui de vous me convaincra de péché ?** Sa vie était sous leurs yeux, ils cherchaient à le surprendre, lui tendaient des pièges. Plus d'une fois ils l'avaient accusé, mais par des insinuations. Aujourd'hui il les met au défi d'apporter une seule accusation prouvée ; et aucun d'eux ne peut répondre à ce défi. « Ils ne peuvent l'accuser que d'une chose, d'avoir dit la vérité, et c'est à cause de cela qu'ils le haïssent, prouvant par là qu'ils sont les fils du père du mensonge. » « Seul, dit Origène, le Sauveur a pu dire avec assurance cette parole à ceux qui le connaissaient. » Quelle pureté il fallait qu'il eût dans toute sa vie, et quelle conscience de cette pureté !

v. 42

Devant leur silence, il répète sa question : **Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?**

D.

C'était précisément parce qu'il disait la vérité : ils avaient la haine de la vérité et ne voulaient point l'accepter.

Et il leur indique la raison de leur opposition. **Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu ; c'est pour cela que vous ne les entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.** Il faut, pour les entendre, posséder en dedans de soi un élément divin répondant à la parole qui vient du dehors, il faut être de Dieu ; et ils

v. 43

Theophyl. in Joan.  
Origen. T. 30 in Joan.  
25.

IL LEUR MANQUE LE  
SENS DE DIEU

n'étaient point de Dieu. « Cependant leur être, dit S. Augustin, avait été créé par Dieu ; la nature venait de Dieu, mais ce qui venait d'eux avait vicié la nature. »

Aug. Tr. 42 in Joan.  
n. 15.

« Le Sauveur était venu vers l'homme pécheur. Il y a deux choses dans le pécheur, la nature et le vice de la nature : la nature devrait nous élever à la louange du créateur, le vice devrait nous porter à invoquer le médecin ; et ils n'invoquaient point le médecin, parce qu'ils n'avaient pas conscience du vice qui avait complètement envahi la nature. » Si rien ne vibre en eux à l'ouïe de la parole divine, c'est que l'élément divin est complètement étouffé en eux. S'ils ne goûtent plus la parole de Dieu, c'est que le palais de l'homme surnaturel est atrophié en eux.

ib. n. 16.

« Que chacun, dit S. Grégoire, s'interroge soi-même ; qu'il voie comment il accueille la parole de Dieu, et il saura de qui il procède. Il en est qui ne prêtent aucune attention à cette parole ; d'autres l'écoutent mais sans la goûter ; d'autres la goûtent jusqu'à verser des larmes, mais après un moment d'attendrissement, ils retournent à leur péché : en réalité, ils n'écoutent pas la parole de Dieu, puisqu'ils négligent de la mettre en œuvre. »

Gregor. Homil. 18  
in Ev. n. 1.

**Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé d'un démon :** un Samaritain, c'est-à-dire un usurpateur du patrimoine propre du peuple d'Israël, un blasphémateur de la doctrine venue de Dieu : les Samaritains étaient les pillards de la Loi, et ils s'étaient toujours montrés les ennemis acharnés du peuple de Dieu : une pareille impiété en Jésus ne pouvait s'expliquer que par une possession démoniaque.

ACCUSATION DES JUIFS

Alcuin.

« Qui de nous, dit S. Augustin, supporterait qu'on lui dise : Vous êtes possédé d'un démon ? Et cela fut dit à celui qui opérait le salut des hommes et qui commandait aux démons. Et Jésus garde une patience parfaite. C'est peut-être à cette scène que faisait allusion l'Apôtre S. Pierre quand il disait : *On lui adressait des injures et il n'y répondait pas.* C'est la puissance qui nous enseigne la patience. L'homme ne cherche rien tant que la puissance ; il possède en J.-C. une puissance merveilleuse ; mais qu'il imite d'abord sa patience et par elle il arrivera à sa puissance. »

ii. 23.

Aug. Tr. 43 in Joan.  
n. 1.

De ces deux allégations, Jésus n'en repousse qu'une seule. **Je ne suis pas possédé d'un démon, répondit-il.** Il ne repousse point l'épithète de *Samaritain* : il se représentera lui-même sous la figure d'un Samaritain. Il est venu pour tous les peuples et par conséquent le nom d'aucun peuple ne lui sera une injure. Il a fait une brèche dans le patrimoine du peuple juif, non pour le détruire comme avaient voulu le faire plus d'une fois les Samaritains, mais pour en faire part au monde entier.

LA RÉPONSE DE JÉSUS

ib. n. 2.

Origen. T. 2<sup>o</sup> in Joan.  
n. 28.

Quelle douceur dans cette réponse : *Je ne suis pas possédé d'un*

*démon.* « Il aurait pu leur répondre : C'est vous qui êtes possédés, et il aurait dit vrai : devant l'injure il tait ce qui était vrai pour ne pas paraître répondre injure pour injure. Il nous apprend pour toutes les fois que nous sommes en butte à l'injure et à la calomnie, à taire les fautes de ceux qui nous accusent, de peur de faire de la correction une arme de vengeance. »

Gregor. Homil. 18  
in Ev. n. 2.

» Quand, dit S. Jean Chrysostôme, il fallait les instruire, réprimer leur orgueil, rabaisser cette confiance présomptueuse qu'ils avaient dans leur filiation d'Abraham, il était terrible. En face de l'injure adressée à sa personne, il était plein de douceur, nous apprenant à ressentir vivement l'offense de Dieu, et à supporter avec patience l'injure personnelle. » A quelle grandeur arrivent les âmes qui imitent en cela le Sauveur !

Chrys. Homil. 55 in  
Joan. n. 1.

JÉSUS TOUT ENTIER  
A LA GLOIRE DE SON  
PÈRE

Et il nous indique en même temps la source de sa patience. **Je ne suis pas possédé d'un démon, mais j'honore mon Père, leur dit-il, et vous, vous ne songez qu'à me déshonorer.** Ils cherchaient à le déshonorer en attribuant au démon les œuvres qu'il accomplissait pour la gloire de son Père : ces manœuvres auraient donc dû l'indigner et il les supporte parce qu'il est tout entier à la gloire de son Père. Quand il leur parle sévèrement, c'est que la gloire de son Père l'exige ; mais il rend plus de gloire encore à son Père par son humilité et sa patience.

v. 4.

Et il a peu de souci de la gloire qui pourrait lui venir des hommes, parce que son Père s'occupe de sa gloire. **Je ne cherche pas ma gloire : il est quelqu'un qui la cherche et qui jugera.** Avec quel amour Jésus, dédaignant tout autre jugement, s'en remettait au jugement de son Père. A quelle grandeur arrivent les âmes qui, imitant le Sauveur, se vouent entièrement à la gloire de Dieu, ne veulent recevoir de gloire que de lui, et attendent avec confiance son jugement !

v. 5.

« Mais prenons-y garde, dit Origène, cette parole, *Vous me déshonorez.* Jésus l'adresse non pas seulement aux Juifs, mais à tous ceux qui s'attachent au mal. Ils offensent Jésus, qui est la justice, ceux qui s'attachent à l'iniquité. Ils déshonorent Jésus, qui est la puissance, ceux qui veulent demeurer dans la pusillanimité. Ils déshonorent Jésus, qui est la sagesse, ceux qui substituent leurs idées personnelles aux idées infiniment grandes de Dieu, ceux qui dénaturent les paroles et les actes de Jésus. Ils déshonorent Jésus, qui est la paix de Dieu, ceux qui sont en guerre avec leurs frères. » Ils le déshonorent ceux qui, prétendant le connaître, le désavouent par leurs œuvres.

Origén. ut supr.  
n. 29.

*Il est quelqu'un qui cherche ma gloire...* « Dieu cherche la gloire de son Fils, dit Origène, en tous ceux à qui le Christ s'est présenté, qui l'ont reçu, et qui, s'occupant de leur âme, ont cultivé les germes qu'il y a déposés ; et quand Dieu n'y trouve pas les

vertus qui devaient naître de ces germes, il s'arme de sa justice pour châtier ce désordre. »

ib. n. 30.

Mais Jésus est venu apporter au monde des paroles de paix et d'espérance plutôt que des paroles de menace : il y avait parmi ses auditeurs des hommes qui étaient disposés à demeurer dans sa parole : il y en aura de tels dans tous les siècles : il veut montrer le fruit qu'elle portera en eux. N'aurait-il rencontré que des auditeurs mal intentionnés, suivant la loi qu'il s'était posée et qui est devenue la loi de la prédication évangélique. « il veut faire apparaître, à mesure que croît la perversité des hommes, la magnificence toujours croissante des dons de Dieu. »

Gregor. ut supr. n. 2.

r. 51.

**En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.** « Voilà, dit S. Augustin, la réponse qu'il fait à cette parole, *Vous êtes possédé d'un démon ; je vous appelle à la vie, gardez ma parole et vous ne mourrez pas.* »

LA PAROLE DE J.-C.  
PRÉSERVE DE LA MORT

AUG. Tr. 43. n. 10.

« Remarquez ces expressions, *il ne verra point la mort, il ne goûtera point la mort ;* quels yeux doit donc posséder l'homme pour qu'il voie la mort quand il meurt ? La mort vient clore nos yeux, et le Sauveur a dit : *Celui-là ne verra point la mort.* Avec quelles lèvres goûte-t-on la mort, pour qu'on sache en reconnaître la saveur ? »

« Cette parole était dite à des hommes qui devaient mourir et par un homme qui devait mourir... Il voyait donc une autre mort dont il venait nous délivrer, la seconde mort, la mort éternelle, la mort de la géhenne et de la damnation avec le démon et ses anges : c'est là la mort véritable, car l'autre n'est qu'un passage, elle ne fait que nous délivrer du corps, elle nous débarrasse d'un pesant fardeau. »

ib. n. 11.

Celui qui garde en lui la parole de J.-C. ne verra point la mort éternelle et n'en sentira pas les affreuses amertumes, car il a la vie en lui, la vie éternelle : la mort temporelle elle-même, il la verra sans la voir, car on ne voit point l'ombre quand on va vers le soleil : elle n'aura pour lui aucune amertume, puisqu'elle sera pour lui l'entrée définitive dans la vie éternelle.

« Ne craignons donc pas la mort présente, dit S. Augustin, ne craignons que la mort éternelle. La crainte excessive de cette mort, qui est inévitable, en a conduit plusieurs à cette mort que l'on peut si heureusement éviter... Vous êtes né, vous devez mourir : où irez-vous pour ne pas mourir ? Que ferez-vous pour ne pas mourir ? Pour vous consoler de la nécessité de mourir, de lui-même votre Maître a accepté de mourir. Et quand vous voyez le Christ mourir, vous voudriez ne point mourir ! A quoi aboutit l'homme qui craint, qui fuit, qui se cache pour ne pas être pris par son ennemi ? Il rencontrera fatalement ce qu'il fuit. » « Pour nous garder de la mort, prenons le moyen qui nous a été enseigné

ib. n. 12.

par le Christ : gardons sa parole dans la foi, nous arriverons à la pleine révélation dans la pleine liberté. »

ib.  
Gegor. ut supr.

Les méchants, dit S. Grégoire, deviennent pires par les bienfaits. Cette promesse de la vie, par la fidélité à sa parole, amène un nouveau blasphème des Juifs contre le Christ. J.-C. profitera de ce blasphème pour donner la plus haute affirmation qu'il ait encore faite sur sa personne, celle de sa préexistence éternelle

CONTRADICTION DES  
JUIFS

**Les Juifs lui dirent donc : Maintenant nous voyons bien que vous êtes possédé d'un démon. Abraham est mort, les Prophètes sont morts, et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort.**

v. 24.

**Êtes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort ? Et les Prophètes aussi sont morts. Qui prétendez-vous être ?** Dans leur orgueil de race, ils ne voyaient personne au-dessus d'Abraham. Or, Abraham avait fidèlement gardé la parole de Dieu, et néanmoins il était mort. Ils auraient pu comprendre que la mort ne l'avait pas atteint complètement, puisque Dieu s'appelait le Dieu d'Abraham, et qu'il ne peut être le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants ; ils ne sont occupés que de la prétention de cet homme qui promet la vie par la vertu de sa parole.

v. 25.

ABNÉGATION DE JÉSUS  
AVANT SA GRANDE  
AFFIRMATION

Avant de donner sur lui-même ce nouveau témoignage, Jésus affirme à nouveau qu'il ne le porte point par amour de sa propre gloire : il n'attend sa gloire que de son Père et il est tout entier à la gloire de son Père. **Si je me glorifie moi-même, dit-il, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu.** « Il ne s'occupera de sa gloire que pour la rapporter à la gloire de celui de qui il procède. »

v. 26.

Aug. ut supr. n. 13.

*Celui dont vous dites qu'il est votre Dieu...* Des hérétiques, devant le caractère nouveau que le Christ avait imprimé à la religion, ont voulu le séparer du Dieu de l'ancienne Loi, du Dieu des Juifs ; Jésus détruit à l'avance cette erreur : le Dieu de l'ancienne Loi est son Père, et il est tout entier à lui rendre gloire.

Les Juifs croyaient le connaître : ils chantaient : *C'est dans la Judée que Dieu est connu.* Et Jésus leur dit : *Vous ne le connaissez pas.*

v. 27.

En effet, ils avaient de lui des idées grossières et fausses : ils avaient surchargé sa loi d'observances qui la déshonoraient ; « et surtout ils ne connaissaient point le Père que Jésus est venu révéler ; ils ne connaissaient point Dieu dans sa vie intime. »

Chrys. ut supr. n. 2.

Devant cette ignorance, Jésus se reporte avec amour à la science intime et profonde qu'il a de son Père. **Je le connais, s'écrie-t-il avec un accent triomphal qui efface toute fausse modestie ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, menteur.** « Il ne faut pas, dit S. Augustin, que l'humilité nous fasse oublier les droits de la vérité. » **Mais je**

v. 28.

Aug. ut supr. n. 15

ib. **le connais et je garde sa parole.** « Cette fidélité qu'ils ne pouvaient contester était un signe qu'il venait véritablement de Dieu et qu'il était enraciné en Dieu. »

Chrys. ut supr.

La connaissance qu'il a de Dieu est supérieure à celle de tous les hommes parce qu'elle est antérieure à tous les temps. Les Juifs tout à l'heure lui avaient dit : *Êtes-vous plus grand que notre père Abraham ?* Il leur montre avec éclat combien il est plus grand que lui, « leur montrant en même temps combien ils sont eux-mêmes, par leurs sentiments, étrangers à Abraham. »

ib.

i. 36.

**Abraham, votre père, a tressailli dans l'espérance de voir mon jour: il l'a vu et il en a été comblé de joie.** « Sa foi a été réjouie par son espérance qui lui faisait attendre la claire vue de ce qu'il avait cru. » Sa foi et son espérance se portaient vers le Messie, et allaient recevant sans cesse des lumières et des certitudes nouvelles. *Il le vit et il fut réjoui* quand il reçut la visite des trois Anges ; quand il reçut la promesse que toutes les générations seraient bénies en sa race ; quand il offrit son sacrifice, le sacrifice de son fils unique auquel fut substitué le bélier, et qui annonçait le sacrifice de la croix. *Il le vit et il fut réjoui.* « Qui pourra exprimer cette joie ? dit S. Augustin. Si ceux-là ont été dans une grande joie à qui J.-C. a ouvert les yeux du corps, quelle fut la joie de celui qui, des yeux du cœur, contempla la lumière ineffable, le Verbe demeurant dans le sein du Père, la splendeur qui illumine les âmes pieuses, la sagesse indéfectible qui devait un jour venir dans la chair sans quitter le sein du Père. Abraham vit tout cela ; car si en disant *mon jour*, le Sauveur ne dit point s'il s'agit de ce jour où il vint dans la chair (1), ou de ce jour de l'éternité qui est vraiment le sien, qui ne connaît ni soir ni matin, je ne doute point qu'Abraham n'ait eu une révélation complète du mystère du Sauveur. »

ABRAHAM ATTENDANT  
JÉSUS

Aug. ut supr. n. 16.

Gregor. ut supr.  
Aug. ut supr.

Chrys. ut supr.

Aug. ut supr. n. 16.

Quel étrange contraste entre les dispositions d'Abraham et celles de ses descendants ! De loin, le Patriarche avait vu le jour du Sauveur et sa joie avait été complète : ces hommes voyaient de leurs yeux ce jour béni, et ils blasphémaient. Que d'hommes encore maintenant blasphèment les merveilles qui sont devant eux : la proximité souvent empêche de voir les choses dans leur grandeur, au moins pour les hommes qui ne savent pas regarder, car d'autres étaient proches et adoraient.

« Les paroles du Christ ne peuvent élever au-dessus des pensées charnelles l'esprit charnel des Juifs, dit S. Grégoire. Avec une grande bonté, Jésus veut les élever jusqu'à l'idée de sa divinité, au-dessus de tous les temps, » et ils ne veulent voir

Gregor. ut supr. n. 3.

(1) Le Targum de Jérusalem affirme que les révélations faites à Abraham lui montrèrent l'avenir de toute sa race jusqu'au Messie inclusivement.

qu'un homme qui se vieillit pour se donner de l'importance. **Vous n'avez pas encore cinquante ans, lui disent-ils, et vous avez vu Abraham ?** Il avait voulu les élever à l'idée de la vie immortelle à laquelle Abraham avait participé par sa foi en lui : *Abraham a vu mon jour...* Et ils ne voulaient voir en lui qu'un homme qui prétendait avoir vu Abraham.

v. 21.

PRÉEXISTENCE  
DE JÉSUS

S'ils n'ont pas voulu comprendre sa parole, il leur parlera avec une clarté qui ne laissera place à aucune amphibologie. **Il leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : Avant qu'Abraham fût, je suis.** « *Avant*, c'est le mot qui indique le passé ; *je suis*, c'est le mot qui indique le présent : pour la divinité il n'y a ni passé ni futur, il n'y a qu'un présent perpétuel ; et c'est pourquoi il ne dit pas : J'ai été avant Abraham, mais : *Avant qu'Abraham fût, je suis*, rappelant cette parole : *Je suis celui qui suis.* »

v. 22.

ib.

Chrys. ut supr.

« Vous voyez là, dit S. Augustin, la rencontre du créateur et de la créature : celui qui parlait était le fils d'Abraham, et il existait avant Abraham pour qu'Abraham pût exister. »

Aug. ut supr. n. 17.

En présence de cette affirmation par laquelle Jésus s'attribuait une telle préexistence, préexistence qui le faisait remonter au delà des Patriarches, jusque dans l'éternité, il ne restait qu'une chose à faire, adorer Dieu ou lapider le blasphémateur. **Ils prirent des pierres pour les lui jeter.** « A quoi pouvaient recourir des cœurs durs comme la pierre, sinon à des pierres ? »

v. 23.

## LA COLÈRE DES JUIFS

ib. n. 18.

**Mais Jésus se déroba et sortit du temple.**

D.

Devant cette retraite de Jésus, la nature se révolte et voudrait que Jésus au lieu de se servir de sa puissance pour se soustraire à leurs coups, s'armât de cette même puissance pour écraser les blasphémateurs. « Mais, dit S. Augustin, il voulait à ce moment apparaître comme homme, humble, acceptant la souffrance et la mort pour nous racheter par son sang, et non comme celui qui est, comme le Verbe qui est dès le commencement, le Verbe qui est en Dieu, qui est Dieu : car pour un Dieu qu'y aurait-il de plus facile que d'ouvrir la terre, et à la place de leurs pierres de leur faire trouver les flammes de l'enfer ? Mais Jésus était plus pressé de nous enseigner la patience que de manifester sa puissance ; et c'est pourquoi il se retire devant ces pierres qui le menacent. Malheur, ajoute S. Augustin, aux cœurs de pierre devant lesquels Dieu est forcé de se retirer ! »

ib.

« Il nous donne là une leçon, dit S. Grégoire ; il nous apprend à nous soustraire avec humilité à la colère des superbes, même quand nous pourrions résister. C'est pourquoi l'Apôtre S. Paul a dit : *Laissez passer la colère.* Que personne ne lutte avec celui qui insulte, et ne rende injure pour injure. Il est plus glorieux de se dérober en silence à l'injure, à l'imitation de Dieu, que d'écraser l'insulteur en lui répondant. »

Gregor. ut supr. n. 4.



« Et il est facile de faire cela quand on veut plaire à celui qui nous regarde du haut du ciel, et qu'on dit avec Jésus : *Je ne cherche point ma gloire : il est quelqu'un qui la cherche et qui juge.* » Il est facile de se mettre au-dessus de l'injure quand on cherche uniquement et ardemment la gloire de Dieu, et qu'on ne veut recevoir de gloire que de lui.

ib.

« Prenons garde aussi pour nous, dit Bède ; les mauvaises pensées que l'on a à l'égard de Jésus, sont autant de pierres qu'on lui jette. »

Reda.

Le peuple chrétien a accepté avec amour la parole de J.-C., et il a été heureux, s'appuyant sur cette parole, de retrouver Jésus avant tous les temps, de le retrouver préparant la création qu'il devait sanctifier, de le retrouver suscitant les hommes dont il devait naître, formant le peuple qui devait être son peuple, de le retrouver vivant dans la religion de ce peuple, figuré par les événements de son histoire et par ses institutions.

« Le Verbe qui a créé le monde n'a pas abandonné son œuvre, dit S. Irénée. Il l'a assistée depuis le commencement ; il révélait le Père à ceux à qui le Père le voulait, quand il le voulait, et comme il le voulait... Il n'a pas cessé un seul moment de faire du bien à l'homme et de l'enrichir... Il lui a parlé de toutes manières... Dès le commencement il s'est habitué à monter et à descendre pour le salut de ceux qui étaient malades. »

Iren. c. hæc. l. 3. c. 18. l. 4 c. 6. 11. 12, 16, 22, 28.

C'est lui qui remplissait toute la religion. « C'était lui, dit S. Augustin, qui était enseigné sous des formes différentes ; et c'était toujours la même religion sous des symboles divers, plus ou moins lumineux. » *J.-C. était hier*, s'écriait S. Paul, *il est aujourd'hui, il est dans tous les siècles.*

III. 2.

Aug. Ep. 102. n. 10.

« Ce que les Apôtres ont prêché, dit S. Léon, les Prophètes l'avaient annoncé : on ne peut pas attribuer un accomplissement tardif à ce qui a été l'objet de la foi de tous les siècles. »

Quod prædicaverunt Apostoli hoc annuntiaverunt Prophetæ; nec sero est impletum quod semper est creditum. Leo m. serm. 23. c. 4.

« Il est au commencement et à la fin de tout, dit S. Paulin de Nole ; voilé dans la Loi, il est révélé dans l'Évangile, toujours admirable dans ses saints, soit qu'il y souffre, soit qu'il y triomphe : dans la personne d'Abel il est tué par son frère ; en la personne de Noë il est moqué par l'un de ses fils ; il est voyageur avec Abraham, offert en sacrifice avec Isaac, serviteur avec Jacob, vendu avec Joseph, fugitif avec Moïse, lapidé, scié avec les Prophètes, comme plus tard avec les Apôtres il est persécuté sur terre, ballotté sur mer par la tempête, et dans la personne des martyrs subit les morts les plus variées et les plus cruelles. »

Paulin. Nol. Ep. 38. n. 3.

« Toute créature a besoin de Dieu, dit S. Basile, et c'est pourquoi le Verbe, le fils unique de Dieu, le créateur du monde, distribuant à chacun ce qui lui est nécessaire... éclaire, nourrit, dirige, guérit, relève. » Puissions-nous toujours sentir l'action de celui qui était avant Abraham, avant tous les siècles !

Basil. de Spiritu S<sup>to</sup>. n. 19.

**Guérison de l'aveugle-né.**

**UN MIRACLE EN CONFIRMATION DE LA DOCTRINE**

Chrys. Homil. 56.  
in Joan. n. 1.

Jésus, à la fête des Tabernacles, profitant de deux cérémonies commémoratives qui en étaient le centre, s'était affirmé la véritable source d'eau vive, et la vraie lumière du monde : ses enseignements avaient rencontré une ardente opposition. « Comme il est infiniment désireux de notre salut, dit S. Jean Chrysostôme, il ne veut rien omettre pour nous être utile. » Il veut confirmer ses enseignements par un miracle. En donnant la vue à un aveugle de naissance, il prouvera, dit S. Thomas, qu'il est véritablement source de lumière.

Il y a des analogies entre ce miracle et celui de la piscine de Béthesda : l'un et l'autre se font un jour de sabbat, à des piscines qui servent aux usages rituels des Juifs ; ils excitent un émoi considérable, et Jésus les fait servir l'un et l'autre à l'exposition d'un dogme.

Le narrateur du miracle accompli sur l'aveugle-né est certainement un témoin oculaire : toutes les circonstances en sont décrites avec une précision et une ingénuité remarquable : tous les caractères des acteurs de cette scène sont d'une vérité frappante ; et la divine Providence semble avoir voulu y donner satisfaction aux exigences de certains critiques qui auraient voulu des enquêtes officielles sur les miracles de Jésus : il y eut sur ce miracle une enquête officielle, et cette enquête fut faite par les pires ennemis de Jésus.

C'est là un des plus grands miracles qui aient jamais été accomplis : comme le faisait remarquer l'aveugle guéri, jamais on n'avait entendu dire que quelqu'un eût ouvert les yeux d'un aveugle de naissance.

Et Jésus l'accomplit spontanément sans y être sollicité par personne : il avait son but, il voulait confirmer ses enseignements.

ib.  
JÉSUS ARRÊTÉ DEVANT  
L'AVEUGLE

ib.

Jésus passant vit un homme aveugle de naissance. Il s'arrêta sans doute pour le considérer : c'est cette attention de Jésus qui provoque la question des disciples ! « Tous les miracles de J.-C., dit S. Augustin, sont des paroles autant que des œuvres. Cet aveugle représentait le genre humain qui naît l'esprit rempli

Joan. 6

de ténèbres, et dont la cécité est causée par le péché dans lequel il naît. » C'est pour guérir ce péché d'origine que le Fils de Dieu est venu sur terre ; et c'est pourquoi il regarde avec tant d'attention le malade qu'il doit guérir. Nous apprendrons là ce qu'il doit accomplir dans le sacrement par lequel il guérit le péché d'origine, sacrement que les premiers chrétiens appelaient le sacrement de l'illumination.

Aug. Tr. 44 in Joan.  
n. 1.

v. 1. Ses disciples lui firent cette question : **Maître, qui a péché, celui-ci ou ses parents, pour qu'il naquit aveugle ?**

3 v. 11. C'était une croyance générale dans le peuple Juif que les infirmités graves étaient le résultat d'une faute. J.-C. ne l'avait point complètement démentie, puisqu'il avait dit au paralytique : *Te voilà guéri ; ne péche plus.* Mais pour quelle faute celui-ci aurait-il mérité d'être aveugle depuis sa naissance ? Était-ce pour une faute prévue, ou pour une faute commise dans une vie antérieure, ou pour une faute commise dans le sein de sa mère ? N'était-ce pas plutôt pour une faute commise par ses parents ?

Chrys. ut supr.

2 v. 1. Jésus répondit : **Ce n'est point que lui ou ses parents aient péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.** « Si personne n'est sans péché, dit S. Augustin, les parents de cet homme faisaient-ils exception ? Cet homme n'avait-il pas été conçu dans le péché originel ? Et dans sa vie n'y avait-il pas ajouté des péchés personnels ? Parce qu'il avait les yeux fermés, les passions dormaient-elles en lui ? Il ne pouvait pas voir, mais il pensait, et peut-être avait-il des désirs qu'un aveugle ne peut réaliser ; et celui qui juge les cœurs le jugeait. N.-S. ne nie pas le péché, mais dans le cas présent il nie que l'infirmité soit le résultat du péché. . . *Pour qu'il naquit aveugle, lui ont dit ses disciples. Il affirme que cette infirmité a été permise par Dieu pour lui donner l'occasion de manifester ses œuvres.* »

UN SUJET PRÉDES-  
TINÉ AUX MISÉRI-  
CORDES DE DIEU

Aug. n. 3.

« Mais peut-on admettre, dira-t-on que Dieu permette une injustice pour donner l'occasion à sa gloire de se manifester ? Et quelle injustice y a-t-il ? demande S. Jean Chrysostôme. Dieu n'aurait-il pas pu lui refuser l'existence ? Sa cécité lui était une occasion de former en lui la vue intérieure. Qu'a-t-il servi aux Juifs d'avoir leurs yeux ? Ils ont été plus sévèrement punis d'avoir été si aveugles au-dedans d'eux-mêmes. Ainsi tous les maux de cette vie ne sont vraiment des maux, ni les biens de vrais biens : il n'y a qu'un seul mal, le péché. »

Chrys. ut supr.

Dieu laisse dans son œuvre des parties imparfaites, comme un architecte sûr de lui, afin d'avoir l'occasion d'y remettre la main, et de prouver qu'il est vraiment l'auteur de cette œuvre. Ainsi quand J.-C. guérit la main desséchée, les membres du paralytique, qu'il redresse les boiteux, qu'il éclaire les aveugles, qu'il ressuscite les morts, il prouve qu'il est véritablement le maître et l'auteur de l'homme.

ib. n. 2.

Dieu a un but de grandeur et de miséricorde en toute souffrance qu'il permet, et toute souffrance, si nous le voulons, lui fournira l'occasion de manifester ses œuvres : c'est à ce but que Jésus nous invite à élever nos regards, c'est à cette action qu'il nous demande de nous préparer.

L'HEURE DU TRAVAIL  
POUR JÉSUS

**Il faut, dit Jésus, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour : la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler.**

v. 6

Quel est ce jour pendant lequel on peut travailler ? Quelle est cette nuit dans laquelle personne ne peut travailler ? « Pas même vous, Seigneur ? lui demande S. Augustin. Pourrait-il y avoir une nuit assez profonde pour que vous ne puissiez plus y agir ? N'est-ce pas vous qui avez formé la nuit ? Je crois, je crois fermement, j'affirme que quand Dieu disait : *Que la lumière soit !* vous étiez là. »

Aug. ut supr. n. 1.

« Parlez-vous de votre mort ? Mais dans votre mort vous avez accompli de grandes choses : vous vous êtes occupé des pécheurs et vous en avez attiré un grand nombre à vous. »

Chrys. ut supr. n. 2.

« S'agit-il de votre départ au jour de votre Ascension ? Mais peut-on appeler la nuit le moment où le S. Esprit vint et donna à vos Apôtres d'accomplir de si grandes choses ? »

Aug. ut supr. n. 5.

« Si nous comprenons ce qu'est le jour, nous comprendrons aussi ce qu'est la nuit. **Tout le temps que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde,** disait Jésus avant d'accomplir son miracle. Partout où il peut répandre sa lumière, faire agir sa puissance, c'est le jour. Il y a un jour du Christ, formé, éclairé par le Christ, dans lequel l'Apôtre S. Paul nous recommande d'agir pour éviter les œuvres de ténèbres. Ce jour de la présence du Christ va jusqu'à la consommation des siècles. » C'est dans ce jour qu'il faut agir, qu'il faut croire, aimer, nous repentir. Il viendra un jour où nous ne pourrons plus croire, travailler, nous repentir. Ce sera l'éternité immobile comme la nuit. Ce sera aussi le temps de la rétribution et non celui de l'action. Maintenant c'est le temps de l'action et non plus celui d'une curiosité inutile. Pour que ses disciples ne craignent pas qu'il fasse défaut à ceux qui voudront agir, il leur dira : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Il est pressé d'agir, et c'est pourquoi il leur dit : *Il faut que j'accomplisse les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour,* les œuvres de Dieu, « non pas des œuvres semblables, mais les mêmes, dit-il, afin de bien établir sa parfaite égalité avec son Père. »

v. 8

ib. n. 6.

Hom. II

Chrys. ut supr.

Aug. ut supr.

Cyrill. h. 1.

Chrys. ut supr.

*L'œuvre de Dieu.* avait-il dit précédemment, l'œuvre à laquelle Dieu travaille sans cesse, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Il est la lumière du monde, et il n'y a plus de ténèbres pour ceux qui croient en lui : il n'y a plus d'infirmité pour ceux qui

reçoivent son action : et Jésus, agissant dans le monde, agissant dans l'homme, y fera la même œuvre que son Père.

**Ayant dit cela, il cracha à terre, il fit de la boue avec sa salive, et il en enduisit les yeux de l'aveugle.** Pourquoi pouvant le guérir d'une parole, emploie-t-il cette boue qui semble rendre la cécité plus complète ? Plus d'une fois Jésus en agira de même avec nous, et pour nous guérir emploiera des moyens qui sembleront en contradiction avec le but : comme l'aveugle il nous faudra croire, et quand nous saurons regarder, nous verrons tout ce qu'il y a de sagesse en ces moyens.

UN SINGULIER COLLYRE

Souvent même il emploiera des moyens qui humilieront. Une sainte, écrivant à une religieuse qui s'était laissée emporter par son orgueil, lui disait : J'ai confiance que Dieu vous mettra de la boue sur les yeux pour vous les ouvrir.

Ste Jeanne de Chantal.

Mais cette boue, pétrie par Jésus, déjà nous rappelle le limon avec lequel Dieu avait formé le premier homme. *Seigneur* lui disons-nous avec Isaïe, *vous êtes notre Père, et nous ne sommes que de la boue : c'est vous qui nous avez formés.* Et Jésus rendant la vue à cet aveugle en enduisant ses yeux de boue, nous apparaît comme continuant la création. « S'il avait dit : Je suis celui qui ai formé l'homme avec de la terre, ses auditeurs se seraient révoltés contre sa parole : il dira par son acte ce que ne dira point sa parole. La boue qu'il pétrit c'est la boue de la création : il la met sur l'organe le plus noble de l'homme, le plus nécessaire, qui est, pour ainsi dire, tout l'homme, celui qui sert le plus à l'âme et porte le plus l'empreinte de la sagesse divine. » Jésus venant relever l'homme le touche par ce qu'il y a de plus humble, en guérissant ses facultés les plus hautes.

UN RESSOUVENIR DE LA CRÉATION

Il fit cette boue avec sa salive afin de bien établir que la vertu de ce remède venait uniquement de lui. « Jésus, dit S. Ambroise, donnait la santé, mais il n'exerçait pas la médecine. »

Chrys. et supr.

**Et il lui dit : Va, lave-toi à la piscine de Siloë, mot qui signifie envoyé.**

Ambros. Ep. 80. n. 2.

Il était bon qu'on le vit dans cet état, afin qu'on ne put douter de sa guérison.

LA PISCINE DE SILOE

Chrys. et supr.

En lui ordonnant d'aller et de se laver, Jésus veut aussi nous apprendre que l'homme devra agir de son côté pour posséder la grâce contenue dans les sacrements.

L'aveugle ne fait point réflexion qu'il s'est lavé plus d'une fois dans la piscine de Siloë, et n'a pas été guéri : il obéit avec simplicité.

La piscine de Siloë avait eu son rôle dans la fête qui venait de finir : c'est là qu'on était venu puiser l'eau de la libation solennelle rappelant l'eau miraculeuse du désert. Cette eau qui venait d'une nappe lointaine et s'épanchait *en silence*, dit le Prophète Isaïe, au pied du rocher qui portait le temple, ce qui lui avait peut-être

fait donner son nom d'*envoyée*, était le symbole de cet *envoyé* de Dieu, qui s'insinuant doucement dans l'humanité, devait lui apporter la grâce de Dieu, l'eau vive et la lumière.

C'est pour cela, dit S. Augustin, que l'Évangéliste a voulu nous faire remarquer la signification de ce nom de Siloë. C'est en se lavant dans les eaux du véritable envoyé de Dieu que l'on trouve la lumière. Vous avez été admis à la foi chrétienne, vous êtes catéchumène : c'est peut-être la boue sur les yeux de l'aveugle : lavez-vous avec empressement dans les eaux du Christ, et la lumière se fera.

Aug. ut sup.

LE MIRACLE

**Il y alla, il s'y lava et il revint voyant.**

v. 7.

ÉTONNEMENT QU'IL  
EXCITE

Ce fut pour ceux qui étaient là un grand événement. Les voisins et ceux qui auparavant le voyaient mendier disaient : **N'est-ce pas là celui qui était assis et qui demandait l'aumône. Les uns répondaient : C'est lui.** « Oui, dit S. Jean Chrysostôme, la bonté infinie de notre Dieu va jusqu'aux mendiants : elle veut procurer le salut de tous. »

v. 8.

Chrys. ut sup.

**D'autres disaient : C'en est un qui lui ressemble.** « Ces yeux ouverts avaient changé sa physionomie. » Ainsi se transforme l'homme qui a été touché par J.-C. « A quelques-uns, un miracle si extraordinaire paraissait impossible. » Toutefois il était bien facile de constater son identité : le miraculé n'était pas un inconnu, c'était un habitué de la porte du temple. Tout de suite, il nous apparaît avec le caractère de sincérité et de fermeté qu'il aura dans tout le cours de cette enquête. Sans rien craindre, il publie le bienfait dont il a été l'objet. **C'est bien moi, disait-il.**

v. 9.

Aug. Tr. 44. n. 8.

Chrys. Homil. 57 n. 1.

ib.

INGENUITÉ DE L'AVEUGLE  
GUÉRI

**Ils lui disaient donc : Comment tes yeux ont ils été ouverts ?** Il ne savait pas le comment : mais il raconte simplement ce qu'il sait.

v. 9.

v. 10.

**Il répondit : Cet homme qui s'appelle Jésus a fait de la boue, il a oint mes yeux.** « Il avait senti cette main qui enduisait ses yeux de boue. Il ne savait pas que Jésus avait fait cette boue avec sa salive, s'il l'avait su, il l'aurait dit. » **Et il m'a dit : Va te laver à la piscine de Siloë : j'y suis allé, je me suis lavé et je vois.**

v. 11.

Chrys. Homil. 57.  
n. 2.

Aug. ut sup. n. 8.

Chrys. ut sup.

« Voilà, dit S. Augustin, un véritable Apôtre de la grâce : ce voyant confesse ce qu'il a vu. Pendant ce temps, d'autres, dont le cœur n'avait pas les yeux que le corps de celui-ci avait retrouvés, laissaient l'esprit de révolte entrer en eux. » **Ils lui dirent : Où est-il ?** voulant sans doute lui chercher querelle. **Il répondit : Je ne sais.** Tout un monde s'était ouvert tout à coup devant lui : comment reconnaître Jésus dans ce monde si nouveau pour lui ?

v. 11.

ib.

Aug. ut sup.

D'ailleurs Jésus avait disparu, comme il le faisait d'habitude après ses miracles, pour éviter l'ostentation et pour laisser toute liberté de contrôler le miracle. Mais cet homme dit ce qu'il sait, et il ne craint pas d'avouer son ignorance du reste. « Il prêche et ignore celui qu'il prêche. » Il est l'emblème de ces commençants

chez lesquels il y a mélange de ténèbres et de lumière. Qu'ils disent avec simplicité ce qu'ils savent, avouant leur ignorance sur le reste.

Ces hommes veulent sur un fait si étrange une enquête officielle, et à défaut de Jésus, ils conduisent le miraculé aux Phariséens.

L'ENQUÊTE

Or le jour où Jésus fit cette boue et ouvrit les yeux de l'aveugle était un jour du sabbat. N'y avait-il pas là matière à accusation ?

A leur tour les Pharisiens lui demandèrent donc comment il avait eu l'usage de ses yeux. Il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois. « Il sent que le danger est plus grand, il affirme cependant avec la même fermeté. Le fait est déjà connu, c'est pourquoi sa déposition est plus brève : il ne dit que l'essentiel. »

Chrys. et supr.

Quelques-uns des Pharisiens disaient : Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. D'autres disaient : Comment un pécheur pourrait-il faire ces miracles ? Les uns procèdent de la prétendue violation de la loi pour nier le fait, et avec quelle assurance ! Les autres partent du fait qui semble incontestable, pour insinuer que la loi n'a peut-être pas été violée ; mais ils le font avec timidité et sous forme dubitative ; ils sont retenus les uns par la crainte, les autres par l'amour du pouvoir.

ib.

Ainsi procèdent beaucoup de nos savants modernes. Les uns partant de ce principe que les lois de la nature sont inviolables, que le surnaturel n'existe pas, nient tout miracle sans même l'examiner. D'autres se trouvant en face de faits que tout le monde peut constater, concluent timidement qu'il y a peut-être là une cause inconnue. Et il y avait division entre eux. « Ainsi, dit S. Augustin, Jésus la lumière infallible, opère la séparation entre la lumière et les ténèbres. »

Aug. et supr. n. 9.

S'adressant de nouveau à l'aveugle, ils lui dirent : Toi que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux ? Et il répondit : que c'est un prophète. « Ce pauvre, remarque S. Jean Chrysostôme, parle avec plus de sagesse que ces savants. »

Chrys. Homil. 58. n. 1

Cette assurance avec laquelle il affirmait que Jésus était un prophète pouvait laisser supposer une entente entre Jésus et le mendiant. C'est pourquoi les Juifs ne crurent pas qu'il eût été aveugle et qu'il eût été guéri, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé ses parents. « Ils s'efforcent par tous les moyens d'obscurcir la vérité et tout ce qu'ils feront servira à la mieux établir. C'est la nature de la vérité de resplendir avec un éclat nouveau par toutes les attaques que l'on dirige contre elle. Si le témoignage des voisins pouvait garder encore quelque chose de vague, le témoignage des parents ne laissera place à aucune incertitude. »

ib.

Ils les interrogèrent donc : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? Ils semblent leur faire un reproche de ce qu'ils disent qu'il est né aveugle, puisqu'il voit. « Ils supposent donc de leur part une supercherie concertée avec Jésus. O les exécrables, et plus qu'exécra-  
 ib. crables ! s'écrie S. Jean Chrysostôme. » S'il était vraiment aveugle, comment peut-il voir maintenant ? Il y aurait donc eu  
 ib. prestige, enchantement, opération diabolique.

Les parents répondirent : Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle.

Mais comment il se fait que maintenant il voie, nous ne le savons, ni qui lui a ouvert les yeux : interrogez-le, il a l'âge maintenant de parler de lui-même. Ils ont répondu très nettement aux deux premières questions : mais relativement à la troisième, ils craignent de se compromettre. On sent là la prudence timide des petites gens en face de ceux qui leur en imposent ou qui pourraient leur nuire. Les parents dirent cela parce qu'ils craignaient les Juifs : car les Juifs avaient déjà arrêté entre eux que quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ serait exclu de la synagogue.

C'est pour cela que les parents dirent : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même.

Que de fois, cette timidité se retrouve en face des insolents !

Ils appelèrent donc de nouveau l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu. Le piège était habilement tendu : le premier devoir de tout Juif était de rendre gloire à Dieu, et les Pharisiens étaient les zélateurs notoires de cette gloire ; on pouvait s'en rapporter à eux pour tout ce qu'exigeait la gloire de Dieu. Et ils ajoutent avec assurance : Nous savons que cet homme est un pécheur. Tout à l'heure Jésus leur disait hardiment : *Qui de vous m'accusera de péché ?* Personne n'avait relevé le défi ; et maintenant ils le déclarent pécheur ; il est vrai qu'ils font cette déclaration loin de lui, mais avec quelle assurance ! *Nous savons...* Comment cet homme pouvait-il rendre témoignage en faveur d'un pécheur ? Ils semblent vouloir le sortir du terre à terre des faits pour l'élever dans la région des principes. Mais celui-ci dans sa droiture et sa simplicité refuse d'entrer dans leurs raisonnements.

Il leur répondit : S'il est un pécheur, je ne le sais. Je ne sais qu'une chose, c'est que moi qui étais aveugle, maintenant je vois. « En réalité ils voulaient qu'il changât la vérité de Dieu en mensonge ; ils voulaient, en l'amenant à dire que Jésus n'était pas de Dieu, le rendre participant de leur mensonge. » Cet homme répugne à cette félonie, et revient obstinément au fait. « C'est le fait lui-même qui rendra témoignage à Jésus, qui attestera qu'il est sans péché » et qui tout à l'heure aidé par le témoignage de Jésus amènera cet homme à le reconnaître comme le

v. 18.

v. 20.

v. 21.

v. 22.

v. 23.

v. 24.

v. 25.

v. 26.

Chrys. ut supr. n. 2.

Repert.

Chrys. ut supr.



Fils de Dieu. Si tous les hommes voulaient reconnaître avec simplicité les faits de la vie du Christ, ils arriveraient vite à savoir ce qu'il est.

Ne pouvant nier le fait, ils reviennent aux circonstances dans lesquelles il s'est accompli, espérant y trouver matière à incriminer. « Ils agissent, dit S. Jean Chrysostôme, comme ces limiers qui s'attaquent à un animal très puissant, retranché dans son fort, et tournent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. » Revenant à leurs premières questions **ils lui dirent donc : Que t'a-t-il fait ? Et comment t'a-t-il ouvert les yeux ?**

ib.

Cet homme commence à perdre patience : la mauvaise foi de ceux qui l'interrogent est évidente. « Et la vérité est chose si forte qu'elle lui donne courage. » **Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre à nouveau ? Est-ce que vous voudriez, vous aussi, devenir ses disciples ?** « Il savait que cette parole les piquerait au vif, et il n'hésite pas à la leur dire en les bravant. C'était l'acte d'une âme courageuse, élevée, méprisant leur fureur, célébrant la grandeur de celui qui lui inspirait toute confiance, leur montrant qu'ils attaquaient un homme digne de tout respect, et que leurs injures ne pouvaient que l'honorer. »

id.

Dans le texte Grec :  
Vous ne l'avez pas  
entendu.

**Ils le maudirent alors et lui dirent : Sois son disciple, toi.** « Il y a des malédictions, dit S. Ambroise, qui sont des bénédictions ; il y a des hommes qui rendent service quand ils veulent nuire. » Que pouvaient-ils souhaiter de plus heureux à cet homme que de devenir le disciple du Sauveur ?

Chrys. ut supr. n. 2.

COLERE DES PHARISIENS

Ambros. Ep. 80.  
n. 9.

**Pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; quant à celui-ci, nous ne savons d'où il est.** « Ils savaient par oui-dire que Dieu avait parlé à Moïse, et ils croyaient à Moïse. Ici ils ont sous les yeux des faits patents, et ils n'y croient pas. » Tant la passion aveugle !

Chrys. ut supr.

Dans son bon sens, l'aveugle ne peut s'empêcher de sortir du terrain des faits et de raisonner à son tour. **Il leur répondit : Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que vous ne sachiez pas d'où il est, et il a ouvert mes yeux.**

**Or nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs.** Ici sa parole est excessive. « Il parle, dit S. Augustin, en homme qui n'a pas encore reçu complètement l'onction d'en haut. Nous savons que Dieu exauce les pécheurs qui lui demandent la justice, les aveugles qui lui demandent la lumière. » « Mais complétant sa pensée, rendant sa parole plus exacte, il retourne contre eux le principe qu'ils ont posé eux-mêmes : Comment un pécheur pourrait-il accomplir des miracles pareils ? Il ajoute : **Si quelqu'un le sert et qu'il fasse sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce.**

Adhuc inunctus  
loquitur.

Aug. Tr. 44. n. 12.

Chrys. Homil 58 n. 3.

Et il applique ce principe à un fait indubitable.

Depuis le commencement des siècles, jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né.

v. 14

Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil. Il parle, dit S. Augustin, avec liberté, constance et sincérité. » Si les pauvres voulaient se souvenir qu'ils peuvent rendre témoignage à J.-C., s'ils voulaient rendre témoignage comme cet aveugle, avec simplicité et sincérité, comme leur témoignage serait puissant !

v. 21

Aug. ut supr. n. 13.

Serrés par ce raisonnement si ferme, les Pharisiens entrent en colère. Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché et tu nous fais la leçon ! Ils ne craignent pas de lui reprocher son infirmité de naissance comme un châtement de Dieu, ne s'apercevant pas que par là ils confirment eux-mêmes la vérité du miracle. Et ils le chassèrent.

v. 24

Peut-être que cette exclusion alla jusqu'à l'exclusion complète de la synagogue dont ils avaient menacé les partisans de Jésus.

Ce miracle a une signification morale, et c'est Jésus lui-même qui va nous la donner.

JÉSUS SE RÉVELE A L'AVEUGLE

Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé, et l'ayant rencontré il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? « Ceux qui auront été humiliés pour la vérité et le témoignage rendu au Christ, seront grandement honorés par Dieu.... Chassé du temple par les Juifs, cet homme est rencontré par le maître du temple ; délivré d'une assemblée où régnait la contagion, il trouve la source d'eau vive. Insulté par ceux qui insultent aussi le Christ, il est traité avec honneur par le Christ. Chassé du temple, il est rencontré par le Christ qui vient au-devant de lui, se révèle à lui et l'admet parmi ses disciples, comme le maître des jeux olympiques reçoit son athlète vainqueur pour le couronner. »

v. 25

Chrys. Homil. 59. n. 1.

Crois-tu au Fils de Dieu ? « Jésus veut se révéler à lui et lui révéler quel prix il attache à sa foi. Tout un peuple m'a accablé d'outrages, mais je n'en ai cure : je ne désire qu'une chose, c'est que tu croies en ma grandeur. Un seul homme faisant la volonté de Dieu vaut plus que mille incroyants. » La foi sincère d'une seule âme console Jésus de toutes ses humiliations.

ib.

Il répondit : Quel est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? « Quelle bonne volonté et quel amour de la vérité dans cette réponse faite à un inconnu : car il n'avait pas encore vu celui qui l'avait guéri, et à qui il avait rendu un témoignage si sincère. »

v. 26

ib.

Jésus lui dit : Tu l'as vu, et celui qui parle avec toi c'est lui. « C'était la lumière parfaite qui lui arrivait. « Ce ne sont plus les yeux du corps, ce sont les yeux de l'âme qui reçoivent la santé et la lumière, non plus dans les eaux de Siloë, mais dans les eaux du véritable envoyé. »

v. 27

Aug. Tr. 11 n. 5.

Et répondant à cette parole, reconnaissant en Jésus non plus

un prophète, mais le Fils de Dieu revêtu de chair, il dit : **Je crois, Seigneur.** « Et si vous voulez savoir comment il croit, dit S. Augustin, écoutez la suite. » **Et se prosternant, il l'adora.** Et Jésus qui avait dit : *Vous n'adorez que le Seigneur votre Dieu,* Jésus accepte cette adoration (1).

ib.

Devant cet homme en adoration, qui est arrivé si vite à de si hautes lumières, quand les docteurs aboutissent à de si grandes aberrations, J.-C. proclame le rôle qu'il est venu accomplir sur terre et dont ce fait est un symbole.

**Je suis venu dans ce monde pour exercer ce jugement que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.**

ACTION DE JÉSUS DANS  
LE MONDE

« Que signifie cette parole, Seigneur ? dit S. Augustin. Elle apporte un grand tourment à des hommes dont l'esprit se fatigue à la comprendre. Relevez nos forces, pour que nous puissions comprendre ce que vous avez dit. Vous êtes venu *pour que ceux qui ne voient pas voient* : très bien que vous soyez la lumière ; très bien que vous soyez le jour : très bien, que vous délivriez des ténèbres. Toute âme comprend, accepte cela. Mais que signifie cette autre parole : *Et afin que ceux qui voient deviennent aveugles ?* Parce que vous êtes venu, ceux qui voyaient deviendront-ils aveugles ? »

« Écoutez ce qui suit et vous comprendrez peut-être la parole du Sauveur. Emus par ces paroles, jugeant à bon droit que Jésus parlait d'eux, **quelques-uns des Phariséens dirent : Sommes-nous donc aussi des aveugles ?** Jésus leur dit : **Si vous étiez aveugles, vous seriez bientôt sans péché.** Si vous étiez aveugles et que vous eussiez conscience de votre infirmité, vous viendriez au médecin, et vous seriez délivrés de votre péché, parce que je suis venu enlever le péché. **Mais parce que vous dites : Nous voyons,** nous avons la science, **votre péché demeure ;** vous ne cherchez pas le médecin qui pourrait vous guérir et vous demeurez dans votre cécité.... La venue du Christ dans le monde a opéré la séparation entre les croyants qui confessent leur ignorance et acceptent la lumière de Dieu, et les orgueilleux qui croient tout savoir et arrivent au complet aveuglement. Et c'est ce que J.-C. appelle son jugement, le jugement qu'il est venu exercer dans le monde. » Il ne dit pas en effet que ceux qui voient ne doivent plus voir, mais qu'ils *doivent être aveuglés.*

Aug. Tr. 41. n. 16  
et 17.

Si nous voulons voir, ne soyons donc pas de ces orgueilleux qui

(1) D'après la tradition des Provençaux, l'aveugle guéri par le Sauveur serait S. Sidoine, le successeur de S. Maximin sur le siège d'Aix.

Sur la piscine de Siloë on éleva au Christ illuminateur une église dont il reste encore des ruines.

disent sans cesse : Nous savons. Reconnaissons notre ignorance et disons à J.-C. : « O vous, qui êtes la lumière indéfectible, éclairez mes ténèbres, afin que je vous voie avec plus de clarté, vous qui êtes le soleil de justice, et que je vous aime avec plus d'amour. Que mes regards soient fixés sur vous, et que votre lumière se lève sur toutes mes pensées, car vous êtes le soleil des âmes. »

Ephrem.

## CLXXVIII

### Le bon pasteur.

**En vérité, en vérité je vous dis que celui qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis, mais qui escalade par quelque autre endroit, celui-là est un larron et un brigand : mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis.** Joa. X. 1

LA FORMATION DU  
TROUPEAU DU CHRIST

Une séparation s'accomplissait. Les Pharisiens avaient rejeté l'aveugle guéri par Jésus, parce qu'il avait dit la vérité sur Jésus. Jésus l'avait accueilli : après avoir ouvert ses yeux à la lumière extérieure, il lui avait donné la lumière d'en haut, il s'était révélé à lui comme le Fils de Dieu.

Il avait déclaré devant la foule que sa venue dans le monde devait opérer nécessairement ces séparations, éloigner de lui ceux qui croyaient posséder la lumière, attirer à lui ceux qui avaient conscience de leurs ténèbres.

Jésus maintenant va nous dire ce que deviendront ceux qui sont à lui. Ils forment un troupeau, le troupeau de Dieu, dont lui-même est le pasteur. Il nous dira comment se forme son troupeau, les avantages dont jouissent ses brebis en opposition avec les tristesses de ceux qui se laissent conduire par les intrus : il nous dira enfin les qualités et l'amour du vrai pasteur en opposition avec l'égoïsme des mercenaires.

Cette allégorie a trait à la situation présente : Par ces paroles, *En vérité, en vérité je vous le dis*, Jésus la rattache à ce qui précède. Mais cette peinture qu'il donne de lui en ce moment est demeurée dans l'Église comme le type indéfectible du pasteur à qui nos âmes doivent se confier, de même la peinture qu'il fait des faux pasteurs nous montre ceux contre lesquels nous devons nous mettre en garde.

On y respire une tendresse profonde ; aussi put-il la développer sans être interrompu une seule fois. Elle est en chacune de

ses applications d'une justesse et d'une profondeur remarquables. Daigne celui qui nous l'a donnée nous la faire comprendre.

Jésus part de ce fait, admis par les Juifs, que Dieu a sur terre son peuple ou son troupeau, qui lui appartient et dont il s'occupe avec amour. Nul ne peut conduire ce troupeau s'il n'y est appelé par Dieu. Il peut se présenter alors avec assurance et entre par la grande porte. *Celui qui entre par la porte est le berger des brebis.*

Les bergeries, en Orient, sont habituellement une enceinte de pierres où les troupeaux se rassemblent le soir et passent la nuit à l'abri des voleurs et des bêtes féroces, sous la surveillance d'un gardien. Souvent plusieurs troupeaux sont réunis dans la même bergerie. Au matin, les bergers pénétrant dans la bergerie, de la voix rassemblent autour d'eux leurs brebis, les font sortir, et marchant devant elles les conduisent aux pâturages.

Bien des fois, par ses Prophètes, Dieu avait représenté ses fidèles sous la figure de brebis, et lui-même sous la figure d'un berger.

LE PASTEUR ANNONCÉ

Loin de lui les hommes sont des brebis avec tous leurs défauts, leur timidité, leurs habitudes routinières, avec tous les dangers auxquels sont exposées les pauvres brebis : près de lui, ils auront toutes les qualités des brebis, la simplicité, la docilité, la bonté.

Il les voyait exploités par ceux qui auraient dû les conduire, livrés à la boucherie par ces pasteurs qui disaient en les vendant :  
 XI. 5. *Voilà que nous sommes riches.* Il les voyait dispersés : *Nous étions tous comme des brebis errantes ; chacun s'était détourné dans sa propre voie.* Il voyait la mort régnant sur eux, ou leur servant de pasteur, comme le disait le psalmiste. « La mort, dit S. Augustin, devient le pasteur de ceux qui n'aiment que la vie présente, cette vie dans laquelle on ne se repaît que d'ombres vaines. Leur pasteur c'est encore le démon qui a introduit la mort dans le monde. » Jésus, contemplant son peuple, le voyait semblable à un troupeau couché à l'aventure, et n'ayant pas de pasteur.

Aug. In Ps. 48.  
serm. 2. n. 2.

Dieu avait annoncé à son peuple qu'il lui enverrait un pasteur, qu'il se ferait lui-même son pasteur.

Isaïe avait dit : *Il conduira son troupeau comme un pasteur qui fait paître ses brebis.*

Ezéchiel avait dit : *Mes brebis étaient dispersées parce qu'elles n'avaient point de pasteur ; elles avaient été livrées en proie à toutes les bêtes fauves. Mes troupeaux erraient sur toutes les montagnes et sur toute la surface de la terre, et il n'y avait personne pour les rassembler, car les pasteurs que je leur avais donnés se paissaient eux-mêmes au lieu de paître le troupeau. C'est pourquoi je le retirerai de leurs mains, je viendrai moi-même chercher mes brebis et je les visiterai moi-même... Et je*

*les ferai paître sur les montagnes d'Israël, le long des ruisseaux et dans tous les lieux de la terre. Je les ferai paître dans les pâturages les plus fertiles... Je les ferai paître et les ferai reposer moi-même... J'irai chercher celles qui étaient perdues, et je relèverai celles qui étaient tombées; je banderai les plaies de celles qui étaient blessées; je soutiendrai celles qui étaient faibles... Je les ferai paître dans la sagesse...*

*... Je susciterai sur elles un pasteur unique, mon serviteur David.... et moi le Seigneur je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera au milieu d'elles... Vous êtes, ô hommes, le troupeau de mes pâturages, et moi je suis le Seigneur.*

Fr. Ch.  
XXXIV. 1-2

Aug. Tr. 46 n. 3.

Pour engager l'homme à être une brebis docile, Jésus n'a pas dédaigné de se présenter sous la figure d'une brebis. Il est l'agneau de Dieu, docile aux volontés divines, l'agneau de Dieu immolé pour le salut du monde. Il s'est laissé conduire, comme la brebis, à la boucherie. « L'agneau, la brebis, le pasteur sont amis entre eux. » ajoute S. Augustin.

Et maintenant celui qui s'est fait agneau, brebis, est devenu le berger envoyé pour former et conduire le troupeau.

Il se présente comme entrant par la porte. *Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis.*

Il y a donc une porte qui donne accès vers le troupeau, porte établie par le maître du troupeau. C'est par cette porte qu'il faut entrer. Quiconque n'entrera pas par cette porte ne pourra venir qu'avec des intentions mauvaises.

Quelle est cette porte ? C'est Dieu lui-même et la mission qu'il donne à ceux qu'il charge du soin des âmes. Tout à l'heure le Sauveur, établissant son identité avec son Père, nous dira qu'il est lui-même la porte.

« C'est encore les S<sup>tes</sup> Ecritures, dit S. Jean Chrysostôme ; elles nous conduisent à Dieu ; elles nous donnent la connaissance de Dieu ; elles forment les fidèles et les gardent. Tant que nous nous tenons renfermés derrière cette porte, nous sommes gardés contre nos ennemis. » Les S<sup>tes</sup> Ecritures conduisent à J.-C. et à son Eglise.

Tous ceux qui viennent d'ailleurs, ceux qui ne suivent pas les S<sup>tes</sup> Ecritures et veulent imposer leurs idées personnelles, ceux qui ne suivent pas la Loi de Dieu, ceux qui se présentent sans mission, ceux-là entrent, comme les voleurs, en passant par dessus les murailles. C'étaient des voleurs, ces Pharisiens et ces Scribes qui s'arrogeaient l'autorité sur les âmes, et à qui J.-C. était obligé de dire : *Mais étudiez donc les Ecritures, car elles rendent témoignage de moi ;* et à qui encore il pouvait dire : *Nul de vous n'observe la Loi.*

La porte par laquelle les vrais pasteurs ont accès près du troupeau est la porte qui donne entrée dans la vie éternelle. « Il est

Agnus et ovis et pastor inter se amici sunt. ib.

LA PORTE DE LA BERGERIE

Chrys. Hom. 59 in Joan. n. 2.

ib.

Cyrill. h. 1.

Chrys. ib.

des hommes, dit S. Augustin, qui disent : Nous vivons honnêtement, se vantant volontiers comme les Pharisiens qui disaient : *Nous accusera-t-on d'être aveugles ?* Mais si leurs actions n'ont aucun but, elles ne rapporteront aucun fruit. Le fruit d'une vie vraiment bonne c'est la vie éternelle. Et on ne peut pas dire qu'ils vivent bien ceux qui, par aveuglement, ignorent le but de la bonne vie, ou qui, dans leur orgueil, le méprisent. » Quiconque vient vers le troupeau de Dieu pour le conduire, ou seulement pour y être incorporé, doit avoir la volonté de pénétrer par cette porte, de donner à sa vie la porte que Dieu lui-même lui a donnée, d'en faire l'entrée dans la vie éternelle. Et cela ne peut se faire que par J.-C. : tout à l'heure il nous dira qu'il est lui-même la porte, la porte par laquelle on va vers le troupeau, il est aussi la porte par laquelle on entre à la vie éternelle.

Aug. Tr. 45. in Joan  
n. 2.

En ce moment, il nous dit comment il est le pasteur et comment il forme son troupeau ; il est venu lui-même par la porte, il a reçu sa mission et son investiture. **Celui qui entre par la porte, celui-là est le pasteur des brebis.** Voilà son premier titre pour venir vers les brebis ; mais les autres, à quels titres prétendaient-ils s'imposer aux âmes ?

LE VRAI PASTEUR ENTRANT PAR LA PORTE

1. 2. **A celui-ci le portier ouvre.** Ils se connaissent : ils existent l'un pour l'autre. Quel est ce portier ?

LE PORTIER

« Si nous voulons faire l'application de chacun des mots de cette parabole, dit S. Jean Chrysostôme, nous pouvons voir en ce portier Moïse, car c'est à lui que Dieu avait confié la Loi qui conduit au Christ. » Avec quelle joie Moïse aurait, s'il avait été là, présenté le vrai pasteur à son peuple.

Chrys. ut supr.

« Ce portier, dit S. Augustin, c'est peut-être aussi l'Esprit S<sup>t</sup>. N'est-ce pas celui qui nous introduit en toute vérité qui nous ouvre la porte du bercail ? » Quand l'Esprit S<sup>t</sup> donne la clé des saints mystères, avec quelle facilité et quelle joie on entre dans le domaine de Dieu ? Il est évident que toute la vie de N.-S. J.-C. était préparée par l'Esprit S<sup>t</sup>, conduite par l'Esprit S<sup>t</sup>. Quiconque sera conduit par l'Esprit S<sup>t</sup> ira à J.-C. et à son troupeau.

Aug. Tr. 46 n. 4.

1. 3. **Voici le second signe auquel on reconnaît le vrai pasteur. Les brebis entendent sa voix ; il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir.** On cite le fait d'un voyageur qui, ayant changé de vêtements avec un berger, se mit à appeler ses brebis, en employant les paroles habituelles du berger : les brebis ne bougèrent pas. Le berger, revêtu des vêtements de l'étranger, les appela : elles accoururent aussitôt. « J.-C., dit S. Augustin, connaît les noms des prédestinés. *Réjouissez-vous,* disait-il à ses disciples, *car vos noms sont écrits dans le ciel.* C'est pourquoi il les appelle chacun par leur nom. » Il a appelé chacun à son emploi, il connaît de chacun les besoins, les aptitudes, il leur donne à tous une place auprès de lui. Il donne à

CONNAISSANCE QUE  
LES BREBIS ONT DU  
PASTEUR ET LE PAS-  
TEUR DES BREBIS

Aug. Tr. 45. n. 14

Simon le nom qu'il doit porter éternellement, le nom de *Pierre*; et quand après sa Résurrection il appelle par son nom celle qui le cherche dans l'angoisse, qu'il lui dit cette seule parole, *Marie!* que de choses dans cette parole et vont au cœur de Marie-Magdeleine!

En chacune de ses brebis, un sens a été créé, par lequel elles distinguent la voix du pasteur de toute autre voix. « Ceux qui n'ont pas entendu sa voix se sont donc par là séparés du vrai pasteur des âmes. Les Juifs disaient : *Qui des grands a cru en lui ?* Par là, ils prononçaient eux-mêmes leur condamnation ; ils s'excluaient eux-mêmes du troupeau. »

Chrys. ut sup.

*Et il les fait sortir.* « Ne fait-il pas allusion, dit S. Jean Chrysostôme, à cet aveugle qu'il vient de faire sortir du sein du peuple Juif, et qui désormais vit en paix, sans rien regretter de ce qu'il a laissé ? » Il indique par là la sortie de l'ancienne bergerie à laquelle est invité le peuple nouveau.

ib. n. 3.

Cette sortie est aussi celle du troupeau pour aller aux pâturages.

« Mais prenons-y garde, dit S. Jean Chrysostôme, ce pasteur quand il fait sortir ses brebis, ne fait pas comme les autres : il fait le contraire des autres : il ne les met pas à l'abri des loups, il les conduit au contraire au milieu des loups, afin de montrer avec quelle autorité il veillera sur elles. »

ib. n. 4.

LA CONDUITE DU  
PASTEUR

**Et quand il les a mises dehors, il a peut-être fallu au berger un effort pour cet acte initial, les brebis n'aiment pas tout d'abord quitter la bergerie, il marche devant elles, et elles le suivent parce qu'elles connaissent sa voix.** Elles ne craignent rien, tant qu'il marche devant elles : leurs intérêts sont identifiés avec les siens.

v. 4

« Quel est, dit S. Augustin, celui qui fait sortir les brebis, sinon celui qui les a délivrées du péché, afin que libres de tout lien, elles pussent se mettre à sa suite ? »

« Quel est celui qui marche devant elles sinon celui qui, ressuscité des morts, ne doit plus connaître la mort, et qui dit à Dieu : *Père, je veux que là où je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi ?* »

Ang. Tr. 45. n. 14.

Il est entré le premier là où il veut nous conduire, dans la maison de son Père : *Jésus notre précurseur y est entré pour nous.* Et le premier il a passé par tous les chemins par où il veut faire passer ses brebis : et c'est encore là un signe auquel on reconuait le vrai pasteur.

Hebr. 11

Des voix étrangères se font entendre qui cherchent à les attirer hors des chemins où leur Maître les précède ; mais elles ne peuvent y réussir, car les brebis sentent qu'il est un étranger ; il n'y a pas entre elles et cet étranger cette correspondance intime qui s'est établie entre elles et le vrai pasteur. **Elles ne suivent pas**



l'étranger, mais elles le fuient, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.

Jésus leur dit cette comparaison, ajoute l'Évangéliste, et ils ne comprirent pas ce que cela signifiait ; ils ne comprirent pas qu'il leur parlait d'eux et de lui. Pour nous maintenant, ce langage est transparent. Nous y reconnaissons le pasteur qui avait été promis, annoncé par les Prophètes, préparé par toute la Loi ancienne, qui connaît chacune de ses brebis par son nom, qui leur donne un sens particulier pour reconnaître sa voix, qui les appelle, les fait sortir et marche devant elles, les invitant à marcher là où il a marché lui-même. Et ses fidèles sont venus nombreux, et lui ont dit : En vous suivant, ô vous, notre pasteur, je ne m'égarerai jamais.

Jésus leur parla donc de nouveau, disant : En vérité, en vérité je vous le dis : je suis la porte des brebis.

J.-C. PORTE DES  
BREBIS

« Ainsi donc, dit S. Augustin, cette porte que lui-même avait établie et fermée », formant sur terre une enceinte réservée, « lui-même l'avait ouverte. Et de plus il est lui-même la porte. Joyeusement entrons par cette porte bénie, ou si nous sommes entrés déjà, réjouissons-nous. »

Aug. Tr. 45. n. 8.

C'est un privilège qu'il s'est réservé. « Il a donné à ses membres de participer à sa qualité de pasteur : Pierre, Paul, les autres Apôtres ont été des pasteurs : les évêques sont pasteurs. Mais personne de nous ne peut être la porte : il s'est réservé ce privilège. »

Aug. Tr. 47. n. 3.

« Il est lui-même la porte, dit S. Grégoire ; car c'est par lui que nous allons à lui. » Lui seul peut nous donner entrée près de lui.

Per ipsum intramus  
ad ipsam. Gregor. in  
Ezech. 1. 2. Homil. 8.  
n. 14.

Quelles sont les fonctions de cette porte ? Donne-t-elle l'entrée aux pasteurs vers les brebis, ou bien donne-t-elle l'entrée et la sortie aux brebis ? Il semble que J.-C. veuille indiquer ces deux fonctions à la fois.

C'est par le Christ que les vrais pasteurs vont vers les âmes. « Le Christ, disait S. Augustin à ses fidèles, est mon entrée auprès de vous. C'est par le Christ que j'entre, non en vos maisons, mais en vos cœurs. Vous écoutez volontiers le Christ en moi, et cela, parce que vous êtes les brebis du Christ, que vous avez été rachetés par le sang du Christ. »

Aug. ut supr. c. 2.

C'est en passant par cette porte que les pasteurs viennent aux âmes avec la confiance de leur faire du bien.

Tous ceux qui sont venus avant moi sont des larrons et des brigands ; mais les brebis ne les ont point écoutés. « On pourrait demander si les Prophètes qui sont venus avant J.-C. étaient de ceux-là. Mais, remarquez-le, ils ne sont pas venus en dehors de lui, ils sont venus avec lui. Celui qui devait venir envoyait ceux qui devaient l'annoncer, et il dirigeait les cœurs de

Aug. Tr. 45. n. 8.

ceux qu'il envoyait..... Ceux qui ont cru en celui qui devait venir, et ceux qui ont cru en celui qui est venu, avaient la même foi..... Dans des temps différents, ils entraient par la même porte qui est le Christ..... *Ils buvaient spirituellement le même breuvage que nous ; ils buvaient à la source émanée de cette pierre qui est le Christ.* Et maintenant le Christ est sur nos autels, et les fidèles savent ce que nous buvons du Christ. Tous ceux qui ont cru étaient les brebis du Christ. » Et c'est par le Christ que tous sont venus vers les brebis.

ib. n. 9.

Le Christ est aussi la porte des brebis. **Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.** C'est par lui seul que l'on peut arriver à la vie éternelle.

v. 8

CEUX QUI ENTRENT ET  
SORTENT PAR J.-C.

« Des hommes, dit S. Augustin, ont poussé à vivre de la vie honnête, mais en dehors du Christ ; ils n'étaient pas entrés par la porte. Il s'est trouvé des philosophes qui traitant avec subtilité et abondance des vertus et des vices, donnant des définitions et des divisions, faisant des raisonnements très ingénieux, remplissant des volumes, vantant leur sagesse à pleine bouche, osaient dire aux autres hommes : Suivez-nous, entrez dans notre secte si vous voulez arriver à la vie heureuse. Mais ils n'étaient pas entrés par la porte : ils ne voulaient que perdre, massacrer et tuer. » Ils ne voulaient que s'emparer des âmes pour s'en servir ; car ils n'aimaient pas les âmes : ils n'avaient point puisé l'amour des âmes dans le cœur de celui qui seul est le Sauveur des âmes ; ils ne pouvaient conduire les âmes à la vie véritable, à la vie éternelle.

ib. n. 3.

« Il en est d'autres qui prétendent entrer par la porte, par J.-C., et qui n'entrent pas par la porte véritable : ce sont les hérétiques. Ils annoncent un Christ qu'ils se sont forgés eux-mêmes, non le Christ véritable. Tenez fermement à cette vérité, que le bercail du Christ est l'Église Catholique. Celui qui veut y entrer doit entrer par la porte, c'est-à-dire confesser le vrai Christ..... Elle est humble cette porte qui est le Seigneur Jésus. Celui qui entre par cette porte doit incliner la tête. Celui qui voudrait y entrer la tête haute ne pourrait y entrer qu'en escaladant la muraille ; et quand on s'élève ainsi, on ne monte que pour tomber. »

ib. n. 5.

Que celui qui veut pénétrer par cette porte qui est le Christ, ne craigne point d'incliner la tête et d'accepter tout ce qu'il y a d'humilité dans le Christ.

Le Christ est la porte des brebis par laquelle elles vont à la vie éternelle et aussi aux pâturages. **Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé : il entrera et sortira, et trouvera des pâturages abondants.** Le Sauveur exprime la liberté dont jouiront ceux qui seront entrés par lui dans son troupeau, la libre disposition de la demeure et des pâturages qui leur auront été préparés. Dans toutes les circonstances de la vie, dans la prospérité et l'adversité, dans la santé et la maladie, ils trouveront le repos, la nour-

v. 8

riture, la paix et la liberté. Alors s'accomplira la prophétie d'Isaïe : *Ils trouveront leur nourriture dans les chemins, et toutes les plaines leur serviront de pâturages. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ne les frappera point, parce que celui qui est*  
 lliX. 9. *plein de miséricorde les conduira.*

« Ces entrées et ces sorties, dit S. Augustin, se rapportent aussi à l'action et au recueillement dont se compose toute la vie chrétienne. Puisque, d'après l'Apôtre, la foi fait habiter J.-C. dans nos cœurs, entrer par J.-C. serait penser selon la foi, et sortir par J.-C. serait agir selon la foi. *L'homme sortira pour son œuvre*, disait le Psalmiste. »

« Mais il me semble, ajoute le S. docteur, que Jésus nous disant : *Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient avec une abondance toujours croissante*, nous indique encore un autre sens : Ils entreront en lui par la foi, et déjà ils auront la vie ; et ils sortiront par lui, de la foi pour entrer dans la claire vision de l'éternelle vérité, et ils auront la vie d'une façon plus abondante. Ils ont déjà la vie par la foi qui opère par la charité. car cette foi fait vivre le juste, et sur terre ils trouvent les pâturages de la doctrine. Ils ont la vie plus abondante à leur sortie de ce monde, quand le bon Pasteur leur dit : *Vous serez avec moi aujourd'hui en Paradis.....* Oh ! les bons pâturages que ceux de la vie éternelle, où aucune herbe ne se dessèche, où tout demeure verdoyant et plein de vigueur. » Aussi l'épouse du Cantique disait au céleste berger : *Montrez-moi, ô mon bien-aimé, où est votre*  
 l. 10. *pâturage, où vous vous reposez à l'heure du midi.*

« David prophétisant disait : *Il m'a établi dans un pâturage abondant.* C'est notre pasteur lui-même, dit S. Ambroise, qui nous donne notre nourriture et nos pâturages. Ce sont de bons pâturages que les divins sacrements. Vous y trouvez là la fleur nouvelle qui a un parfum de résurrection. Vous y trouvez des lis qui sont revêtus des splendeurs de l'éternité. Vous pouvez y cueillir cette rose toute empourprée qui est le sang du Sauveur. Ce sont de bons pâturages que les saintes Écritures dont la lecture quotidienne nous donne des forces toujours nouvelles, déjà quand nous ne faisons que les goûter rapidement, mais surtout quand nous les ruminons dans une méditation prolongée. »

Quelle joie de se sentir, sous la protection d'un tel pasteur, dans des pâturages vivifiants, et d'espérer une vie toujours plus abondante ! Pendant qu'il promet la vie, le vrai pasteur montre le faux conducteur des âmes venant vers elles pour piller et tuer. **Le voleur ne vient que pour voler, égorger et perdre.** Comme Jésus connaissait bien l'histoire des âmes. **Pour moi je suis venu pour qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient avec une abon-**  
 d. **dance toujours croissante.** A-t-il tenu ses promesses ?

ib. n. 15.

Bona pascua vite  
 eterna ubi nulla herba  
 arecit, totum viret,  
 totum viget. Aug.  
 Tr. 48. n. 5.

Ambros. In Ps. 118.  
 Sermon. 14. n. 2.

**Le bon pasteur : Ses qualités.**

Jésus s'était dépeint comme le vrai pasteur, en opposition avec le voleur : il avait dit les titres qui faisaient de lui le seul pasteur véritable. Il veut maintenant nous dire les qualités du pasteur, en opposition avec les vices du mercenaire, donnant aux pasteurs de son Eglise le type qu'ils devront s'efforcer d'imiter, type d'une beauté sublime.

JÉSUS LE BON PASTEUR  
καλος

**Je suis le bon pasteur.** Dans le texte Grec, le mot employé exprime la beauté, la beauté rayonnement de la bonté et de la perfection. J.-C. se représente comme le type parfait du pasteur, et il est parfait parce qu'il est bon. *Peut-on aimer davantage,* dira-t-il un jour à ses disciples, *que de mourir pour ceux que l'on aime ?* Et aujourd'hui il dit comment il aime les brebis dont il a la garde. **Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.**

Joan. 10

SON AMOUR POUR SES  
BREBIS

Voilà comment il aime ses brebis et comment il leur sera utile, en mourant pour elles. « Voilà sa passion prédite, dit S. Jean Chrysostôme : elle est prédite dans ses fruits, elle sera le moyen d'assurer le salut du troupeau : elle est prédite dans son acceptation volontaire, preuve de son amour. »

b.

Chrys. Homil. 50 in  
Joan. n. 3.

*Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* « L'amour, dit S. Pierre Chrysologue, donne toute vaillance, parce que l'amour vrai ne voit rien de dur, rien d'amer, rien de pesant, rien de mortel. Quelles armes, quelles blessures, quelles peines, quelles morts pourraient abattre un amour vrai ? L'amour est une cuirasse invulnérable, les traits viennent se briser, les glaives s'émousser contre lui : il méprise tout péril, il se rit de la mort, et s'il est vraiment de l'amour, il sait vaincre toute autre force. » Pourrait-on douter de son amour pour ses brebis, si on le voit mourir pour elles ?

Chrysolog. serm. 40.

COMBIEN SA MORT EST  
UTILE A SES BREBIS

« Mais cette mort peut-elle être utile aux brebis ? Elle laisse les brebis abandonnées, elle livre aux loups le troupeau sans défense, elle l'expose aux morsures, au pillage, à la mort, comme cela arriva, en effet, après la mort du bon Pasteur. Car après qu'il eut donné sa vie pour ses brebis, ses brebis ont été en proie à tous les persécuteurs ; elles ont été jetées dans les cachots pour y

attendre la mort : elles ont trouvé dans les payens des loups qui les déchiraient, et dans les hérétiques des chiens qui les mor-  
daient. Voilà ce que proclame le cœur des Apôtres qui tous ont  
passé par les tourments de la mort. le sang des martyrs répandu  
par toute la terre, les membres de tant de chrétiens livrés aux  
bêtes, consumés par le feu, précipités dans les fleuves. Tout cela  
est arrivé en conséquence de sa mort. Comment a-t-il accepté de  
mourir, quand, en vivant, il aurait pu leur être si utile ? »

ib.

Il leur a été utile en faisant de sa mort un sacrifice, sacrifice  
qu'il a offert pour ses brebis. « Comme une brebis, il s'est laissé  
arracher sa toison, dit S. Paulin, il s'est laissé arracher sa chair.  
Pour nous, il a donné sa chair, son sang et sa vie ; il s'est fait  
prêtre et victime ; il a été agneau et pasteur, pasteur pour ses  
brebis et agneau immolé pour les pasteurs. Il est l'hostie de tous  
les prêtres, lui qui s'offrant lui-même à son Père pour la réconci-  
liation de tous, s'est fait la victime de son sacerdoce et le prêtre  
de son sacrifice, afin que tous, devenus une création nouvelle,  
fussent un sacrifice offert au Maître unique de toutes choses, et  
fussent eux-mêmes les prêtres de leur sacrifice. Pasteur, il a voulu  
être traité comme une brebis, » comme une brebis destinée au  
sacrifice.

Paulin. Nolan. Ep. 11  
ad Sever. n. 8.

« C'est dans cette mort volontaire qu'est apparue la puissance  
du pasteur, dit encore S. Pierre Chrysologue. Il est allé lui-même  
au-devant de la mort qui menaçait les brebis : c'est par cette  
mort que, captif du démon, il s'est emparé de celui qui s'était  
emparé de lui, de celui qui était l'auteur de la mort ; il a vaincu  
celui qui paraissait être son vainqueur, et a ouvert à ses ouailles,  
en leur apprenant à mourir, une voie nouvelle pour remporter la vic-  
toire... C'est dans cette voie que le Pasteur a précédé ses brebis ; et  
demeurant avec elles il ne s'est jamais éloigné d'elles. Il ne les a  
pas livrées aux loups, mais il leur a plutôt livré les loups ; il leur a  
donné de vivre par leur mort, de ressusciter après avoir été  
déchirées, de faire de leur sang répandu une pourpre royale. Il les  
a conduites par les chemins de la mort aux champs de la vie et  
aux pâturages éternels. Il a dit : *Mes brebis écoutent ma parole  
et me suivent.* Il faut qu'après l'avoir suivi dans la mort, elles le  
suivent dans la gloire. »

Chrysol. ut supr.

Il a donné ce commandement à tous ceux qu'il a établis pasteurs  
des âmes d'être prêts à donner leur vie pour leurs brebis. « Mais  
il a commencé d'abord à faire lui-même ce qu'il a enseigné, dit  
S. Grégoire : il a donné sa vie pour ses brebis, et il continue de le  
faire, à ce point de transformer chaque jour son corps et son  
sang dans le sacrement qui est notre richesse, et de nourrir de sa  
chair les brebis qu'il a rachetées. »

Gregor. Homil. 14.  
in Ev. n. 1.

Qui a jamais fait cela ? Quel pasteur a nourri ses brebis de son  
propre sang ?

« Seul il a fait tout cela, dit S. Augustin ; car si d'autres ont donné leur vie pour leurs brebis, ils ne l'ont fait que par lui, en tant qu'ils étaient ses membres. Il a pu le faire sans eux, mais eux n'ont pu le faire sans lui. »

Aug. Tr. 47 in Joann.  
n. 2.

Aussi comme j'aime à voir, aux Catacombes, les premiers chrétiens représenter le grand mystère qu'il fallait adorer toujours présent et dérober aux regards des payens, sous le symbole du bon pasteur offrant un vase de lait à ses brebis : et ce qu'était ce lait, ils le disaient en représentant deux brebis adorant le lait placé sur un autel.

A cette qualité du bon pasteur qui est la bonté poussée jusqu'à l'entier sacrifice de lui-même, Jésus oppose le caractère des mauvais pasteurs. « En se donnant comme le bon pasteur, dit S. Augustin, il fait entendre qu'il y en a de mauvais. »

Aug. Tr. 46. n. 1.  
LE PASTEUR MER-  
CENAIRE

Et en effet, il y a des pasteurs mercenaires, des hommes qui gouvernent le troupeau, non par amour pour les brebis, ou pour le maître du troupeau, mais par amour du gain. « Il y a dans l'Eglise de Dieu des hommes dont S. Paul disait : *Ils cherchent leurs intérêts et non les intérêts de J.-C.* ; ils n'aiment pas J.-C. pour lui-même, ils ne cherchent pas Dieu pour lui-même ; ils ne cherchent que les avantages temporels, les gains, les honneurs. Quiconque est tel doit être rangé non parmi les enfants, mais parmi les mercenaires. »

ib. n. 5.

Nous n'avons pas le droit de les juger. « Celui-là seul peut le faire, dit S. Augustin, qui voit le fond des cœurs... Malgré tout, la voix du pasteur sera encore entendue par l'entremise du mercenaire, et par le mercenaire les brebis suivront encore le pasteur... Il peut se rencontrer un raisin qui, né de la vigne, est suspendu au milieu des épines ; cueillez le raisin, mais prenez garde de vous blesser à l'épine. »

ib. n. 3 et 6.

OU SE RECONNAIT LE  
MERCENAIRE

Mais voici où l'on peut reconnaître le mercenaire et où se trouve aussi le danger provenant d'un tel pasteur. **Le mercenaire et celui qui n'est pas le propre pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voit venir le loup, et il abandonne les brebis, et il s'enfuit ; et le loup les ravit et disperse le troupeau.**

Quel est ce loup ? C'est le loup ou le lion dévorant que S. Pierre nous représente cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer, c'est le démon. « C'est le démon, dit S. Grégoire, qui dans la tentation dévore les âmes, qui les dévore par l'avarice, l'orgueil, la colère, l'envie, la fourberie. » Quand le démon attaque le troupeau, le pasteur devrait avertir avec courage, prémunir les âmes tentées, et pour ne pas perdre certains avantages temporels, le mercenaire demeure muet : et il va même jusqu'à s'enfuir. « Il fuit non pas peut-être en quittant le lieu qu'il habite, mais en se dérochant à son devoir, à l'assistance qu'il devait fournir. Les âmes périssent,

Chrys. Homil. 59. n. 3.

Gregor. Homil. 14.  
in Ev.

et il est content parce qu'il a su conserver quelques avantages temporels. »

ib.

Les loups sont tous ceux qui viennent attaquer les âmes, par la ruse, la séduction ou la violence. Le mercenaire craint la lutte, et il se dérobe au combat. J.-C. n'agissait pas ainsi, dit S. Jean Chrysostôme, quand saisi par ses ennemis, il reportait tout d'abord sa pensée à ses disciples et ordonnait aux soldats de les laisser aller.

Chrys. ut supr.

« Il faut donc, dit S. Augustin, s'attacher au pasteur. éviter le voleur, et supporter le mercenaire : car le mercenaire est utile tant qu'il n'est pas en face du loup. »

Aug Serm. 137 n. 12.

**Et le mercenaire s'enfuit de la sorte parce qu'il est mercenaire et qu'il n'aime point les brebis.**

**Pour moi je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis et**

L. 11.

**mes brebis me connaissent.** Voici un autre caractère du bon Pasteur : il connaît ses brebis. Il gouverne lui-même et directement son troupeau. Comme un sage monarque, il a donné des lois à tout son peuple, et il ne se contente pas de gouverner par des lois générales, il s'occupe de chaque âme en particulier. « Il veille sur nous, dit S. Augustin, quand nous veillons nous-mêmes ; et il veille même quand nous dormons. »

LA CONNAISSANCE  
MUTUELLE DU PASTEUR  
ET DES BREBISAug. Tr. 47 in Joan.  
n. 2.

C'est lui-même qui les conduit, les ramène, les abreuve, les lave et les guérit.

Il sait s'accommoder aux faibles, et comme l'annonçait le Prophète, *il rassemble les petits agneaux et il les porte dans son sein ; il porte sur ses épaules les brebis qui sont pleines et*

L. 11.

*ont peine à marcher.* Aussi David disait : *C'est le Seigneur qui me conduit, et dans les pâturages où il m'a mené, rien ne me manquera.*

Ainsi donc s'est accomplie la prophétie d'Ézéchiel : *Mon pasteur sera au milieu d'eux.* Jésus est au milieu de ses brebis, mettant partout la paix, la lumière, le réconfort. Il se forme lui-même son troupeau, et quelquefois il fait des brebis avec des loups. Et il aime ses brebis dans la mesure du bien qu'il leur fait : il a mis quelque chose de lui en elles. Aussi il déclare qu'elles sont à lui ; « et en cela encore, dit S. Jean Chrysostôme, mêlant, comme dans toutes ses paraboles, les choses les plus sublimes aux plus communes, il affirme son égalité avec son Père. » Les âmes lui appartiennent comme elles appartiennent au Père.

ch.  
v. 24.

Chrys. ut supr.

« Quelle joie, disait S. Augustin, d'être les brebis d'un tel Pasteur ! » Et quelle joie pour les brebis de savoir que le Pasteur les connaît, qu'il les connaît chacune en particulier, qu'il connaît leurs besoins et qu'il connaît l'amour qu'elles lui portent. « Qu'y a-t-il de meilleur, dit S. Cyrille, que d'être connu de Dieu ? » Quelle joie pour les brebis de pouvoir connaître le Pasteur, de

Aug. Tr. 47. n. 3.

connaître ses richesses, sa bonté, son caractère et son cœur ! Et de sentir de mieux en mieux, à mesure qu'elles les connaissent mieux, la parfaite harmonie de sa doctrine, de ses sacrements, de ses institutions avec les aspirations de leur cœur ! *Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.* « L'âme qui appartient à J.-C., dit S. Augustin, entend sa voix, comprend sa parole : l'étranger ne l'entend pas. L'étranger et le fidèle peuvent se trouver à l'égard de la même parole de l'Évangile dans une même situation, ils peuvent ne pas la comprendre. Le fidèle dit : Je sais que cette parole est bonne, encore que je ne la comprenne pas ; et parce qu'il a foi à la parole de son Maître, il pousse à la porte pour qu'on lui ouvre ; et s'il persévère, il méritera qu'on lui ouvre. L'étranger dit : Il n'y a rien. Il mérite qu'on lui applique cette parole : *Puisque vous ne croyez pas, vous n'aurez pas l'intelligence.* »

Aug. Tr. 45. n. 7.

« S'il en est qui aient une intelligence moindre, que la piété demeure en eux, et la vérité se révélera à eux. »

ii. n. 16.

*Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.* C'est J.-C. qui commence, et de ce regard de Jésus sur ses brebis elles reçoivent la lumière et connaissent celui qui les a connues d'abord.

SOURCE DE CETTE CON-  
NAISSANCE : L'UNION

Il compare cette connaissance mutuelle du Pasteur et des brebis à la connaissance que le Père a du Fils, et que le Fils a du Père. **Comme le Père me connaît, ainsi je connais mon Père.** Cette connaissance n'est pas une connaissance spéculative et lointaine ; c'est une connaissance, dit S. Cyrille, qui est fondée sur les rapports les plus intimes et qui aboutit à l'amour. « Comme le Fils est uni au Père par l'identité de nature, ainsi nous sommes unis à celui qui s'est fait homme pour nous. » Dans cette communication constante qui existe entre le Pasteur et les brebis, l'amour naît de la connaissance, et une connaissance toujours plus parfaite naît de l'amour.

Cyrill. h. 1.

Et il donne une preuve de cette union : **Je donne ma vie pour mes brebis.**

v. 14

v. 15

PREUVE DE CETTE  
UNION : LE DON DE  
SA VIE POUR SES  
BREBIS

Ce sacrifice est agréé du Père, parce qu'il est la révélation de l'amour du Père. Il a dit qu'il connaissait son Père : dans ce moment, il nous révèle le cœur de son Père. **C'est à cause de cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour mes brebis.** « Dieu est amour, dit S. Cyrille, et quand il voit Jésus, dans l'amour qu'il a pour nous, reproduisant tous les caractères de l'amour du Père, il l'aime et il se complait en lui. » L'amour du Pasteur pour ses brebis est emprunté aux plus hautes régions de l'éternité.

v. 16

ib.

« En entendant cette parole, remarque S. Jean Chrysostôme, les Pharisiens ne protestaient plus comme quand il s'affirmait *la lumière du monde* ; ils ne lui disaient : *Vous vous rendez témoi-*



*gnage à vous-même, votre témoignage n'est pas vrai.* Cette parole n'excitait plus leur jalousie. Combien en effet elle était touchante: il voulait mourir pour ceux qui avaient voulu le lapider. »

Chrys. Homil. 60. n. 1.

« Et quelle humilité dans cette parole ! D'après lui, nous sommes pour quelque chose dans l'amour que son Père a pour lui. La mort qu'il subit pour nous lui vaut cet amour... On le traitait de blasphémateur, d'imposteur, on prétendait que son œuvre était mauvaise; et il leur dit : A défaut d'autres motifs, j'aurais au moins pour vous aimer ce motif que vous êtes aimés de mon Père, et vous êtes aimés puisque je meurs pour vous. » Sa mort est la preuve de cet amour du Père pour eux et pour lui. « Et c'est pourquoi il affirme le caractère spontané de sa mort, car une mort qui serait forcée ne serait ni une preuve de son amour, ni un lien avec les âmes. » **Je donne ma vie et je la donne pour la reprendre.**

ib. n. 2.

En donnant sa vie volontairement, il fera de sa mort le *sacrifice d'agréable odeur* (Eph. V. 2) offert pour ses brebis; et en reprenant sa vie, il continuera à remplir dans son Église le rôle de *grand Pasteur des âmes*. (Hébr. XIII. 20.)

**Personne ne me la ravit, car c'est de moi-même que je la donne : j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père.** « Quand il sera sur la croix, que les Juifs ne le regardent pas comme abandonné de Dieu, et ne le provoquent pas à descendre de sa croix : il y demeurera parce qu'il est le Fils de Dieu; il l'annonce à l'avance; et dans sa vie, dans sa mort, il atteste l'union des volontés entre le Père et le Fils. » A l'avance, il annonce aussi qu'il accomplira sa Résurrection par sa propre vertu.

ib. n. 2 et 3.

Et déjà auparavant il avait dit l'étendue de son amour et de son zèle, en même temps que l'étendue de sa connaissance et les fruits de son sacrifice. **J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie : celles-là aussi il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur.** *Il a offert son sacrifice*, dit l'Apôtre S. Jean, *non pas seulement pour nos péchés, mais pour ceux du monde entier.*

ÉTENDUE DE CET AMOUR

« Grand sera l'étonnement de ses Apôtres quand ils verront de toutes les parties du monde des âmes nombreuses venir se ranger dans le troupeau du Christ. » Leur Maître le leur a prédit.

ib. n. 2.

« Ne vous étonnez pas si je vous dis qu'elles ne sont pas de ce troupeau : il n'y avait d'autre barrière de séparation que la Loi, et la circoncision n'existera plus : tous les hommes qui étaient dispersés parce qu'ils étaient sans pasteur, seront réunis sous le bon Pasteur, qui dans sa personne, comme le dit S. Paul, *réunira les deux peuples en un.* » (Eph. II. 15.)

« Il avait été envoyé d'abord, comme il le dit lui-même, *aux brebis dispersées d'Israël.* Il est venu vivre au milieu de ce peuple, il y a choisi sa mère, il a voulu y naître, y répandre son sang, on

Aug. Tr. 47 n. 4.

Ib.

Ib.

LE SEUL VRAI  
PASTEUR

retrouve là ses traces, on y adore encore ses dernières empreintes, celles qu'il a laissées quand il est monté au ciel. » Oui, son troupeau était vraiment là, troupeau qu'il a voulu rassembler lui-même. « Et quand il s'est agi des Gentils, il leur a envoyé ses Apôtres. » Mais il n'y a qu'un seul troupeau, et l'unité du bercail est un signe de la présence du Pasteur. « C'est pour cela, disait S. Augustin, que nous vous parlons si souvent de l'unité. »

Il n'y a qu'un seul vrai pasteur, et si J.-C. a appelé d'autres pasteurs à veiller sur ses brebis, c'est de lui que ces pasteurs tirent tout leur pouvoir. En les confiant à d'autres pasteurs, il veillait cependant à l'unité du troupeau : « il pourvoyait à cette unité en confiant tout le troupeau à un seul, à Pierre. Pierre, Paul et les autres Apôtres étaient de vrais pasteurs, et cependant il n'y a qu'un seul pasteur. Ils étaient pasteurs parce qu'ils étaient les membres du pasteur véritable : ils étaient conduits par la même tête, et sous cette tête unique, ils étaient en accord entre eux ; dans l'unité d'un même corps, ils vivaient dans un même esprit. »

Aug. Serm. 46. n. 30.

Aug. Tr. 46. n. 7.

« Tout ce que font les pasteurs pour les brebis, c'est J.-C. lui-même qui le fait. C'est sa voix qui parle par leur voix ; c'est son amour qui les anime. Avant de confier ses brebis à S. Pierre, il l'avait fait un en quelque sorte avec lui-même ; il lui avait dit : Pierre, m'aimes-tu ? »

Aug. Serm. 46. n. 30.

« Que tous donc demeurent dans le pasteur unique, et qu'ils fassent entendre uniquement la voix du pasteur. »

Apposita est forma  
cui imprimamur. Greg.  
Homil. 14. n. 1.

« C'est par lui, disait S. Augustin, que les pasteurs ont confiance en allant aux âmes. Aussi doivent-ils prendre modèle sur lui. « L'exemplaire que nous devons imiter nous a été montré, dit S. Grégoire : la voie que nous devons suivre nous a été indiquée : elle va à donner notre vie pour les âmes qui nous ont été confiées. » Cela est grand, cela est difficile, c'est vrai : « mais en s'inspirant de lui, dit S. Augustin, on arrive à cette générosité. *Quand vous aurez été invités à la table d'un grand, dit la S<sup>te</sup> Ecriture, sachez lui préparer des mets semblables à ceux qui vous auront été servis.* Vous savez quels sont les mets qui se trouvent sur la table du Christ : c'est son corps et son sang. Il faut donc que celui qui y participe, sache préparer à Jésus des mets semblables : de même qu'il a donné sa vie pour nous, ainsi devons-nous donner notre vie pour nos frères. Aussi quand il voulait faire de Pierre un vrai pasteur, il lui demandait de l'aimer dans ses brebis, et après avoir obtenu de lui la triple attestation de son amour, il lui montrait la mort, la mort acceptée pour ses brebis comme le couronnement de cet amour. »

Prov. 14  
2.

Aug. Tr. 47. n. 2.

Pour se préparer à cette générosité sans bornes, le pasteur des âmes, dit S. Grégoire, doit savoir leur donner avec bonté tout ce qu'il possède. Le premier degré est nécessaire pour préparer au degré supérieur : car la vie est plus que les biens extérieurs, et

celui qui ne sait pas donner ses biens à ses brebis, comment leur donnerait-il sa vie ?

Grâce à l'union avec le vrai Pasteur des âmes, des pasteurs ont existé dans l'Église, véritablement dignes de ce nom, et véritablement dignes de lui. « Combien, dit Rupert, se sont sacrifiés pour leurs brebis ! Que de bercails ont été arrosés du sang des pasteurs ! La terre a été sanctifiée par les reliques et le ciel a été enrichi par les âmes de ces pasteurs qui s'étaient immolés pour leurs brebis. Il est donc évident que l'exemple proposé par le bon Pasteur était imitable. »

Gregor. ut supr. n. 4.  
D'AUTRES PASTEURS  
PAR L'UNION AVEC LUI

Rupert. h. 1.

Tous nous sommes ses brebis, c'est là notre gloire, la source de notre espérance : nous sommes sûrs, si nous sommes des brebis fidèles, d'arriver au salut. « Dieu, dit Clément d'Alexandrie, a toujours eu le dessein de sauver tout le troupeau des hommes ; et c'est pourquoi, lui qui est bon, il a envoyé un bon Pasteur. » *En vous suivant comme mon pasteur, lui dirons-nous avec le Prophète, je ne connaîtrai plus aucun trouble.*

Clemens Alex. Cohort.  
ad Gent. c. 11.

AN. XVII.  
M.

C'est sa voix que nous devons écouter et entendre dans la voix des autres pasteurs.

Nous devons le suivre, « mais comme on suit un Dieu, dit S. Augustin, en le suivant et non en le précédant : car celui qui veut précéder Dieu vit d'après ses idées, et il ne vit pas selon les ordres de Dieu. Quand Pierre protestait contre les souffrances et les humiliations que J.-C. annonçait, il voulait le précéder et non le suivre, et Jésus l'appelait Satan. Plus tard, J.-C. voulant donner une récompense à sa triple protestation d'amour, lui disait : *Suis-moi.* »

Aug. En. in Ps. 62.  
n. 17.

Mais il faut le suivre partout où il voudra nous conduire. « Ne soyez pas orgueilleux en vous mettant en dehors de la voie, dit S. Augustin ; et quand vous êtes dans la voie, ne soyez pas paresseux à y marcher. »

Ne sis superbus  
extra viam : ne sis  
pigri in via. Aug.

Pour le suivre allégrement, il faut entrer généreusement dans les renoncements dont il nous a donné l'exemple. Il a voulu être comme un agneau qui se laisse tondre. Un chrétien doit toujours être prêt à se laisser dépouiller de ces biens temporels que S. Paulin appelle une toison bonne à être tondue : *tonsile vellus*. S. Martin, voyant une brebis nouvellement tondue, disait : Elle a accompli le précepte du Sauveur : elle avait deux habits, elle en a donné un. Quand nous serons moins préoccupés de notre toison, nous suivrons plus facilement le pasteur.

Aimer à entendre le Pasteur c'est le moyen d'assurer notre persévérance. « Il est facile, dit S. Augustin, d'entendre un moment J.-C., de louer l'Évangile... Persévérer jusqu'à la fin c'est la grâce de ceux qui sont attentifs à la voix du Pasteur. » « Voyez donc, disait S. Grégoire, si vous êtes vraiment ses brebis, si vous

Aug. Tr. 45. n. 13.

Gregor. ut supr.

connaissez réellement votre pasteur, non pas seulement par la foi, mais par l'amour. »

Et une scission se fit à nouveau parmi les Juifs au sujet de ces discours. Les uns disaient : Il est possédé d'un démon, et il déraisonne. Pourquoi l'écoutez-vous ? « Toujours nous retrouvons l'envie qui attribue au démon les paroles qui sont au-dessus de l'homme. »

v. 28.

Chrys. Homil. 60. n. 3.

D'autres disaient : Ce ne sont pas là les discours d'un possédé du démon. Le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ? « Regardant surtout les œuvres, il leur était facile de voir qu'elles ne pouvaient provenir du démon : en J.-C. les œuvres appuient toujours les paroles. »

v. 21.

ib.

« Jésus ne répondait pas : il laissait l'iniquité se contredire elle-même, et il voulait nous donner l'exemple de la patience. »

## CLXXX

## La confession de foi de S. Pierre.

J.-C. VA ENSEIGNER  
A SES DISCIPLES LES  
VÉRITÉS LES PLUS  
HAUTES

Nous arrivons à une période de la vie de J.-C. où les trois évangiles synoptiques se rencontrent dans un accord remarquable, preuve de la profonde impression qu'avaient produite sur les Apôtres et sur les foules les événements et les paroles de cette époque. Jésus est arrivé au point culminant de son ministère. Il a révélé assez de vérités de la foi nouvelle pour déterminer une crise parmi ces Galiléens qui avaient d'abord accepté ses enseignements avec tant d'enthousiasme. Il ne prêche plus au bord du Lac : avec ses Apôtres il erre dans le pays presque désert qui s'étend au nord de la mer de Galilée. Éloigné de son pays, il va révéler à ses Apôtres les vérités les plus hautes qu'il apporte au monde. « Il les a prémunis contre les doctrines des Pharisiens, il va les faire avancer dans la connaissance de la vérité. » il va leur révéler avec netteté sa divinité, puis sa mort prochaine, les voies nouvelles auxquelles il est venu les initier, et pour leur donner une idée de ce qu'il est venu faire dans les âmes, il donnera à trois disciples choisis le spectacle de sa transfiguration.

Glossa.

Il était remonté jusque vers les sources du Jourdain, aux environs de Césarée de Philippe, aux confins du monde Juif et du monde des Gentils. Il n'avait avec lui que ses disciples, nous dit S. Luc, et il s'était d'abord livré à la prière. Comme dans les grandes

Luc. 78

circonstances de sa vie il avait voulu faire précéder de la prière ses actes et ses paroles.

Les Évangélistes ont noté avec soin toutes ces circonstances qui contenaient pour eux des enseignements. On était dans la solitude. « Il avait voulu les séparer du reste des hommes afin qu'ils pussent en toute liberté confesser leur foi, » « et aussi afin d'établir que l'idée qu'il auront de lui, ils ne l'ont pas puisée dans les opinions de la foule, mais dans la révélation divine. »

Mat. VIII.  
27.

**C'était pendant le voyage,** nous dit S. Marc. Cette révélation sera pour le voyage de la vie une lumière et une force précieuses.

Mat. XVI.  
12.

Voulant se révéler pleinement à ses disciples, Jésus veut d'abord écarter les opinions fausses que l'on pouvait avoir à son sujet. **Que disent les hommes du Fils de l'homme ? leur dit-il.**

« Par cette question, dit S. Hilaire, il faisait entendre qu'il y avait en lui quelque chose de plus que l'homme. Qu'il fût un homme, il suffisait de le voir, de voir son corps pour le reconnaître. Mais par cette parole : *Que disent-ils ?* il faisait entendre qu'outre ce qu'on voyait en lui il y avait quelque chose de caché, et c'est à cela que devait se porter la foi des vrais croyants. »

« Ce qu'on lui voyait faire était de nature à donner de lui des sentiments bien complexes. Il avait nourri dans le désert une multitude innombrable avec cinq pains : ses disciples ainsi que la foule avaient été remplis d'admiration et avaient reconnu dans de tels actes le vrai Fils de Dieu ; ensuite il les avait quittés pour s'en aller prier dans la montagne. Était-il Dieu celui qui se livrait ainsi à la prière ? Un Dieu peut-il être en quelque besoin ? Pour apaiser ce conflit des pensées, il leur pose donc cette question. »

« *Que disent les hommes ?* demande-t-il ; ceux qui ne voient en lui que l'homme ne sont que des hommes, dit S. Jérôme ; ils sont plus que des hommes, ils sont dieux ceux qui savent voir en lui le Dieu. »

Mat. XVI.  
14.

**Eux répondant dirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres Elie ; d'autres Jérémie, ou quelqu'un des anciens Prophètes qui est ressuscité.**

Mat. XV.  
14.

Mat. I. 10.

Hérode, en effet, apprenant les miracles que faisait Jésus, avait exprimé la pensée qu'il n'était autre que Jean-Baptiste ressuscité des morts. D'autres pensaient qu'il était Elie, car on attendait la venue de ce prophète avant le grand jour de Dieu. D'autres pensaient qu'il était Jérémie. Car Jérémie avait été établi par Dieu pour prier pour tout le peuple. Jérémie avait reçu de Dieu la mission d'arracher et de détruire, d'édifier et de planter. Et il semblait que Jésus eût reçu une mission semblable. Jérémie n'avait fait que commencer les fonctions dont il avait été investi, et il semblait que Jésus les continuât,

Chrys. Homil. 54 in  
Matth. n. 1.

Raban.

Glossa.

QUE PENSENT LES HOM-  
MES DE LUI ?

Hilar. in Matth. c. 16.  
n. 6.

Cyrril. in Luc.

Hieron. h. 1. Matth.  
DIFFÉRENTES SUPPO-  
SITIONS

Origén. in Matth.  
T. 12. n. 9.

Il y avait des rapports entre Jésus et tous ces personnages, car ils avaient été des figures de celui qui devait venir. Mais quelle supériorité Jésus avait sur eux ! « Elie avait été enlevé au ciel dans un char de feu : quand J.-C. ira au ciel, ce sera en y montant par sa propre vertu, ce sera en retournant au séjour d'où il était venu. Elie se venge en faisant descendre le feu du ciel : Jésus préfère par une patience invincible guérir ses persécuteurs plutôt que de les faire mourir. Jérémie est sanctifié dès le sein de sa mère : Jésus dès le sein de sa mère sanctifie celui qui doit être son Précurseur. Jean dès le sein de sa mère avait senti la présence du Seigneur et l'avait adoré, mais Jésus était celui-là même qui était adoré. Jean baptisait dans l'eau, et Jésus baptisait dans l'Esprit : Jean amenait à la pénitence et Jésus pardonnait les péchés. »

Ambros. in Luc. 1. 6.  
n. 96.

Que d'hommes avaient passé à côté du Christ sans soupçonner la grandeur infinie qui était en lui, se croyant très intelligents parce que devant les grandes choses qu'il accomplissait ils avaient formulé au hasard quelque vague supposition. Nous aussi nous pouvons passer à côté des réalités les plus grandes sans les apercevoir, et nous faire sur les choses les plus graves des opinions erronées.

Nous le pouvons, car nos pensées sont infiniment au-dessous des pensées de Dieu. *Autant le ciel est au-dessus de la terre, disait Dieu par Isaïe, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées.* Il faudrait, quand nous voulons connaître les pensées de Dieu, regarder en haut, et habituellement nous regardons en bas, ou en nous-mêmes.

Is. LV, 9

Nous nous laissons influencer par nos passions, nous jugeons par nos sens, *et l'homme animal ne peut percevoir ce qui est de l'esprit de Dieu.*

1 Cor. II, 14

Et nous subissons aussi l'influence, les préjugés et les erreurs de ceux avec qui nous vivons, comme les Juifs dans leurs jugements sur J.-C. subissaient l'influence des passions, des ambitions, des préjugés des sectes auxquelles ils appartenaient. Si nous voulons connaître J.-C., séparons-nous des idées du monde. *Ceux qui sont du monde, dit S. Jean, parlent le langage du monde.* Il n'y a pas d'homme qui se soit présenté dans le monde avec une physionomie plus nettement dessinée que N.-S. J.-C., et il n'y en a point sur qui on ait porté des jugements plus contradictoires. Et maintenant encore que de prétendus savants emploient toute leur science à défigurer J.-C. ! Et cependant la science de J.-C. n'est-elle pas la science qu'il importe d'avoir avant toute autre ? A nous comme à ses Apôtres, **Jésus dit donc : Et vous, qui dites-vous que je suis ?**

Jean. VI.

JÉSUS DEMANDE AUX  
DISCIPLES LEUR SENTI-  
MENT

Math. 1  
18

C'était la parole qu'il leur disait après qu'ils lui eurent fait cette réponse. Après avoir écarté les opinions fausses, il les amène à la

foi véritable, leur faisant entendre qu'il y a en lui autre chose que ce que le vulgaire pensait. *Et vous, qui dites-vous que je suis ?*

« Quel honneur déjà pour eux dans ce mot qu'il leur adresse, *Et vous* : déjà il les met à part. » « Vous avez toujours été avec moi, vous avez vu des miracles plus grands que ceux qui ont été accomplis devant les foules ; vous pouvez avoir de moi une idée plus parfaite. Et de fait il leur pose cette question après qu'il a accompli devant eux de nombreux miracles, après que déjà il leur a révélé des vérités sublimes, donné des preuves nombreuses de sa divinité et de son unité avec le Père. »

Cyrril. in Luc. P. G.  
T. 72. 647.

« Quand il s'agissait de dire les opinions qui circulaient parmi les foules, tous parlaient : mais voici qu'il faut dire la vérité sur Jésus, un seul, Pierre parle comme le représentant de tous les autres. » « Quand il s'agissait de rapporter les opinions des autres hommes, dit S. Ambroise, Pierre n'avait rien dit : il semblait peu pressé de répondre à la question de son Maître ; en réalité, il préférerait demeurer avec son secret. Mais quand il s'agit de dire la vérité sur le Christ, Pierre se souvient de sa primauté et il est empressé à parler autant qu'il avait été jusque-là réservé dans son silence. » **Pierre répondant lui dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.**

Chrys. et supr.  
**PIERRE RÉPOND POUR TOUS**

ib.

v. 16.

**Et Jésus lui répartit : Tu es bienheureux, Simon fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans le ciel.** « Pourquoi appelle-t-il Pierre bienheureux ? Après la tempête apaisée ses Apôtres l'avaient appelé fils de Dieu, et Jésus ne les avait pas appelés bienheureux. Nathanaël lui avait dit : Vous êtes le fils de Dieu, et il ne l'avait pas appelé bienheureux. Dans un mouvement de reconnaissance et d'admiration, ils lui avaient donné ce titre de fils de Dieu, comme étant le plus parfait des enfants de Dieu, mais sans affirmer qu'il était né de la substance même de Dieu : et pour parler ainsi, il n'était pas besoin d'une révélation spéciale du Père. Pierre, dans la pleine possession de lui-même, affirme que Jésus est le Fils de Dieu, le Fils du Dieu vivant, du Dieu d'où procède toute vie. Il est le Fils de Dieu comme lui, Simon, est le fils de Jean. »

Ambros. l. de Incarn.  
Dom. myst. c. 4.

**JÉSUS EXALTE LA FOI DE PIERRE**

17.

« C'est là, dit S. Hilaire, la foi vraie et inviolable, que du Dieu éternel est né Dieu le Fils ; que ce Fils possède l'éternité du Père de l'éternité. Il eut la volonté de naître sur terre... Et en naissant il reçut ce qu'il était déjà : il naquit le Verbe de Dieu. Il est donc éternel et il est né, car celui qui est né n'est pas autre que celui qui est éternel. C'est là la confession de foi parfaite. »

ib.

« Et si vous voulez la preuve que telle est bien la foi de Pierre, voyez la source où, d'après le témoignage de J.-C., Pierre a puisé sa foi : pour s'élever à cette hauteur il lui a fallu la révélation du

Hilar. in Matth. c. 16.  
n. 4 et 5.

Chrys. ut supr.

Père céleste lui-même. » Il est heureux, doublement heureux : « d'abord d'avoir su s'élever et voir au-delà de la portée du sens de l'homme, d'avoir su le premier reconnaître la divinité dans le Christ : » et ensuite d'avoir pour cela reçu la révélation du Père et d'y avoir obéi. Par là Pierre s'élevait et demeurait dans les régions divines, il se trouvait en face de Dieu, et il était conduit par Dieu. « Nous ne pouvons vraiment connaître le Fils que par l'action du Père, et nous ne pouvons connaître le Père que par la révélation que nous en apporte le Fils. » « Donc le terme de ma foi c'est le Christ, dit S. Ambroise, le Christ Fils de Dieu ; ma foi est parfaite quand elle aboutit à ce terme. »

Hilar. in Matth. c. 16.  
n. 7.

Chrys. ut supr. n. 2.

Ambros. in Luc. l. 6  
n. 93.

« Le Sauveur voulut, dit S. Jean Chrysostôme, que cette vérité fut affirmée en réponse à une interrogation qu'il pose lui-même, plutôt que par une simple affirmation venant d'eux-mêmes : il y avait là quelque chose de plus solennel ; leur profession de foi était plus complète, et l'action d'en haut dans le mouvement de cette foi apparaissait avec plus d'éclat. »

Chrys. ut supr.

LA RÉCOMPENSE DE  
CETTE FOI

id. : ib.

« Cette foi si parfaite ne sera pas seulement la foi de Pierre, elle sera la foi de beaucoup d'autres ; J.-C. l'annonce en établissant Pierre le chef et le pasteur de tous ces vrais croyants. » **Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.** « Voici, dit S. Jérôme, la récompense de sa magnifique profession de foi : Parce que tu m'as dit : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant*, moi, par une parole qui ne demeure pas une parole vide, par une parole qui produit son effet, car pour moi, parler c'est faire, je te dis que tu es pierre. De même que celui qui est *la lumière* a donné aux Apôtres d'être appelés *la lumière du monde*, de même que tous les noms glorieux qu'ils ont reçus viennent de lui, il donna le nom de pierre à celui qui crut d'une façon si parfaite en cette pierre qui est le Christ. » Les noms qu'il porte, dit S. Ambroise, il nous fait l'honneur de nous les communiquer presque tous. Il a dit : *Je suis la lumière du monde* ; et il dit à ses disciples : *Vous êtes la lumière du monde*. Il a dit : *Je suis le pain vivant* ; et l'Apôtre pourra dire : *Nous sommes un seul pain*. Il a dit : *Je suis la vraie vigne* ; et il vous dit : *Je vous ai plantée comme une vigne choisie*. Il est *la pierre*, et il fait part à son disciple de toutes les gloires de ce nom. »

Hieron. Hoc loc. Matth.

Ambros. in Luc. l. 6.  
n. 98.A petrâ Petrus, non  
à Petro petra. Aug.  
serm. 295 n. 1.

« Pierre reçoit son nom de la pierre, dit S. Augustin, ce n'est pas la pierre qui reçoit le sien de Pierre ; de même le chrétien reçoit son nom du Christ. Voulez-vous savoir quelle est cette pierre d'où il tire son nom ? Rappelez-vous la parole de S. Paul : *La pierre, c'était le Christ.* »

Dans l'Ancien Testament, plus d'une fois Dieu prit ce nom, *la pierre du salut*, ou simplement *la pierre*, ou encore *le rocher d'Israël*, (cf. Reg. XXII, 2) ; et David en plus d'un endroit l'invoque sous ce titre. Cette solidité de la pierre que son serviteur possé-

v 11.

Deut.  
XXXIII 12



dera, il la recevra de celui qui la possède éminemment. « Etant la pierre inébranlable, *la pierre de l'angle qui fait de deux peuples un seul peuple, le fondement en dehors duquel on ne peut en établir aucun autre*, je veux que toi aussi, mon serviteur, tu sois une pierre, parce que tu seras fortifié par ma puissance, et par ton union avec moi, tu posséderas les qualités qui m'appartiennent en propre. »

L'Eglise le grand édifice que J.-C. veut laisser sur terre sera fondée sur la foi de Pierre, sur cette foi invincible en sa divinité et sur la confession de cette foi. Celui-là seul sera dans l'Eglise qui reconnaîtra avec Pierre que J.-C. est le Fils du Dieu vivant, et J.-C. par sa toute puissance donnera à cette foi la solidité de la pierre. « Nombreuses ont été les hérésies qui se sont élevées dans l'Eglise, dit S. Ambroise, et le jour arriverait à son terme que je n'aurais pas fini de les énumérer : le fondement de l'Eglise doit écraser toutes ces hérésies. Et pour vaincre toutes les hérésies il suffit de croire et d'attester que J.-C. est le vrai fils de Dieu, né du Père dans l'éternité, né dans le temps de la Vierge Marie ; qu'il n'est pas né autre du Père, autre de la Vierge, bien qu'il en soit né autrement ; et que sa seconde naissance n'a point porté préjudice à la première, ni la chair qu'il a assumée à la divinité qu'il possédait éternellement. »

L'Eglise sera bâtie sur la foi de Pierre, et elle sera aussi fondée sur sa personne. « Il devient, dit S. Hilaire, après sa confession de foi, le fondement sur lequel s'élève tout l'édifice. » « Notre sollicitude doit s'étendre à toutes les Eglises, écrivait un successeur de Pierre, S. Léon le Grand, pour répondre à la volonté de N.-S. J.-C. qui a confié à l'Apôtre S. Pierre, en récompense de sa foi, la primauté de la dignité Apostolique et qui a établi sur la solidité de ce fondement l'Eglise universelle. »

« O heureux, dirons-nous avec S. Hilaire, celui qui, recevant un nom nouveau, devient le fondement de toute l'Eglise. O pierre digne d'un tel édifice, pierre qui reçoit la puissance de détruire les lois de l'enfer, les portes du Tartare et les voies de la mort ! »

**Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.** Quelles sont ces portes de l'enfer ? Ce sont ces portes par lesquelles on va à la mort, qui s'ouvriraient si larges devant les hommes et exerçaient sur eux une attirance si étranges. Elles n'auront plus ce pouvoir quand existera dans le monde l'Eglise bâtie sur la pierre.

Les portes de l'enfer signifient aussi toutes les puissances inspirées par l'enfer qui s'attaqueront à l'Eglise. C'est aux portes des villes que se réunissaient les assemblées publiques, les juges et les troupes. Les puissances infernales sont constamment aux portes de l'enfer prêtes à faire irruption contre le royaume de Dieu ? Les voyez-vous ces portes de l'enfer qui s'ouvrent et

Leo m. Serm. 4. c. 3.

L'ÉGLISE BATIE SUR  
LA FOI ET LA PER-  
SONNE DE PIERRE

Super hanc confes-  
sionis petram Ecclē-  
siam œdificatio est.  
Hilar. de Trin. l. 6.  
c. 36.

Ambros. l. de Incar-  
nat. myster. c. 5.

Post sacramenti  
confessionem beatus  
Simon œdificationi  
Ecclēsiæ subjacens.  
Hilar. ut supr. n. 20.

Leo m. Ep. 5. c. 2.

Hilar. in Matth. c. 16.  
n. 7.

DÉFENSE CONTRE  
LES PUISSANCES DE  
L'ENFER

lv. 18.

semblent marcher en armées menaçantes ? Avec elles marchent toutes les puissances qui attaquent la vérité : c'est, dit S. Jérôme, les vices et les péchés ; c'est assurément aussi les hérésies qui viennent de l'enfer. C'est les scandales qui entraînent à la perdition ; c'est les séductions, les menaces, les tourments des persécuteurs. Les portes de l'enfer pourront longtemps, toujours renouveler leurs attaques : elles ne prévaudront point.

Contre qui les portes de l'enfer seront-elles impuissantes ? Est-ce contre l'Eglise ? Est-ce contre la pierre ? J.-C. ne l'a pas précisé, et peut-être à dessein, dit Origène, pour signifier qu'elles seraient impuissantes contre l'une et contre l'autre.

L'Eglise sera protégée contre des attaques de l'enfer ; « et c'est de la fermeté du fondement, dit S. Léon, que l'Eglise universelle reçoit sa fermeté. » Aussi dès le second siècle, S. Irénée voulant indiquer un moyen facile de constater la tradition Apostolique, disait : « Comme il serait trop long de rapporter les successions de toutes les Eglises, qu'il nous suffise, pour confondre les sectes, de rapporter la tradition de la plus grande, de la plus ancienne, de la plus connue de toutes, de celle qui a été fondée à Rome par les Apôtres, Pierre et Paul. Car c'est avec cette Eglise à cause de sa prééminence, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les Eglises et tous les fidèles. » « Là où est Pierre, dit S. Ambroise, là est l'Eglise ; et là où est l'Eglise, il n'y a plus de mort, il y a la vie éternelle. »

« Si nous aussi nous savons dire à Jésus la parole de Pierre, *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant*, parole qui nous aura été révélée par le Père céleste, nous aurons part à la félicité de Pierre ; comme lui, nous posséderons tous les biens qui lui ont été départis ; à nous aussi sera dite cette parole, *Tu es bien heureux !* Et cette autre parole, *Tu es pierre*. Le vrai disciple de J.-C. devient une pierre inébranlable, et il sait sur le fondement inébranlable élever un bel édifice. L'édifice de sa foi et l'édifice de sa vie : il fait de cet édifice un temple. »

« Si vous êtes dans l'Eglise, dit S. Ambroise, les portes de l'enfer ne pourront prévaloir contre vous. »

**Et moi je te donnerai les clés du royaume des cieux : et tout ce que tu lieras sur terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur terre sera délié dans le ciel.**

Quelle puissance conférée à un homme ! « Les jugements seront irrévocables, dit Origène, Dieu ayant pour ainsi dire jugé par lui. » « Et quelle gloire, dit S. Maxime, un homme encore sur terre pourra ouvrir les portes du ciel ! »

Dans ce pouvoir étonnant que Jésus confère à son Apôtre, Jésus manifeste aussi sa grandeur. « Le Père a donné quelque chose à Pierre, il lui a donné de connaître son Fils : le Fils à son tour veut donner quelque chose à son Apôtre. Il ne dit plus : *Je deman-*

Hieron. h. l. Matth.

Origen. in Matth.  
T 12. n. 11.

Leo m. Ep. 10. 1.

Iren. c. hær. 1. 3.  
c. 3. n. 2.

Ambros. in Ps. 40.  
n. 30.

Origen. ut supr. n. 10.

Ambros. in Luc. 1. 6.  
n. 28.

LE POUVOIR DES CLÉS  
CONFÉRÉ A PIERRE

Origen. ut supr. n. 14

Maxim. Taurin. Homil. 2. in f. SS. Ap. Petri et Pauli.

Matth.

*derai à mon Père*, bien que sa prière révélât déjà une grande puissance. Il dit : *Je te donnerai*. La révélation qu'il donne de lui-même et de sa qualité de Fils de Dieu va se complétant : il promet de donner ce qui n'appartient qu'à Dieu, comme de remettre les péchés, de garder au milieu de la mer toujours agitée du monde son Église inébranlable, de rendre un pauvre pêcheur en butte aux attaques du monde entier plus fort que le roc. Le Père parlant à Jérémie l'établissait comme *un mur et une colonne d'airain* ; mais les fonctions dont il l'investissait, il devait les exercer dans le seul peuple d'Israël : ce n'est plus seulement dans un peuple, c'est dans le monde entier que Jésus donne à son Apôtre le pouvoir de lier et de délier.... Comment celui qui a conféré de telles prérogatives, réalisé de telles promesses serait-il inférieur au Père ? »

Chrysa. Homil. 54. in  
Matth. n. 2.

« Cette solidité de la foi qui fut louée dans le prince des Apôtres durera toujours, dit S. Léon ; et de même que J.-C. maintiendra éternellement cette foi de Pierre, il maintiendra éternellement ce qu'il a établi sur cette foi. »

Leo m. Serm. 3. c. 2.

« Cette puissance conférée à Pierre est communiquée à d'autres princes de l'Église, mais elle est d'abord confiée à un seul ; car c'est Pierre qui servira de modèle à tous les autres : c'est la mesure de Pierre qui devra être celles de tous les autres ; il n'y aura trop grande sévérité ou trop grande indulgence quand Pierre aura prononcé : il n'y aura de lié ou de délié que ce qui l'aura été par Pierre. »

Leo m. Serm. 2 in  
Natal. Apostol. Petri  
et Paul.

Ce pouvoir conféré d'abord à Pierre et par lui aux autres sera le grand lien de l'unité de l'Église. « Un seul est élu, dit S. Léon, un seul est préposé à la vocation de tous les peuples, à tous les Apôtres et à tous les princes de l'Église ; et bien que dans le peuple de Dieu, il y ait plusieurs prêtres et plusieurs pasteurs, il faut que ce soit Pierre qui gouverne réellement ceux que le Christ gouverne comme chef principal. »

Omnes propriè  
regit Petrus, quos  
principaliter regit  
Christus. id. Serm. 4.  
c. 2.

« C'est par un admirable partage, mes très chers frères, que la divine bonté a conféré à cet homme une telle puissance ; et si elle a voulu qu'il eût quelque chose de commun avec les autres princes de l'Église, tout ce qu'elle leur donne, elle le leur donne par lui. »

ib.

Ce successeur de Pierre, S. Léon, disait encore : « Dans mon humble personne on doit voir, on doit honorer celui qui, avec la garde des brebis, a encore celle de tous les pasteurs, celui dont la dignité demeure entière même dans un indigne héritier. »

id. Serm. 3, c. 4.

« La disposition prise par l'éternelle vérité demeure toujours ; Pierre continuant à vivre dans la solidité de la pierre, continue à gouverner l'Église. Recevant de Jésus le nom de la pierre, établi le fondement de l'édifice, le portier du ciel, le juge de ce qui doit être lié et délié avec l'assurance que ses jugements seront ratifiés

dans le Ciel, il nous montre dans ces noms et ces titres quels sont ses rapports avec le Christ. »

id. Serm. 3, c. 3.

Et au jour de la fête des Saints Apôtres Pierre et Paul, s'adressant à Rome, S. Léon lui disait : « Ce sont eux qui t'ont élevée à cette gloire d'être la nation sainte, le peuple élu, la cité sacerdotale et royale par le siège sacré de Pierre, la tête de l'univers, et d'étendre ton autorité religieuse par delà les limites de ta domination terrestre. Si loin que tant de victoires aient porté ta puissance sur terre et sur mer, l'empire que la guerre t'a conquis n'égale pas celui que t'a soumis la paix chrétienne. »

id. Serm. 82, c. 1.

« Ainsi donc par la primauté de sa puissance, dit S. Augustin, Pierre représente toute l'Eglise. Il n'était en lui-même qu'un homme, un chrétien, un Apôtre, et sans doute le premier des Apôtres : mais quand il lui fut dit : *Je te donnerai les clés du royaume des cieux*, il devenait le représentant de toute l'Eglise, de cette Eglise qui dans le siècle présent est sans cesse agitée par la tempête, mais qui ne tombe pas, parce qu'elle est établie sur la pierre. »

Aug. Tr 194 in Joan.  
n. 5.

« Ainsi pendant que Jésus proclamant le grand mystère de ses abaissements, de ces abaissements dans lesquels il était entré par amour pour nous, s'appelait le Fils de l'homme, Pierre le proclamait le Fils de Dieu. »

« Jésus l'appelle fils de Jean, ou fils de la colombe ; il a regardé celui qui était devant lui avec l'œil de la colombe ; et c'est pourquoi Dieu le Père a pu lui faire entendre au fond de son cœur la parole qu'il disait au jour du baptême de Jésus : *Celui-ci est mon fils bien-aimé*. Et celui qui se reposait sur Jésus en forme de colombe a pu éclairer le disciple au regard de colombe. »

« Pierre a confessé sa foi avec la simplicité de la colombe, et il a mérité d'être établi, pour être le fondement de l'Eglise, sur ce fondement premier qui est le Christ. Si notre foi est semblable à celle de Pierre, nous pourrions bâtir sur le fondement inébranlable, y amasser l'or, l'argent et les pierres précieuses. »

Beda. Homil. passim.

« Qui ne serait frappé, dit S. Jean Chrysostôme, de la vérité avec laquelle s'est réalisée cette prophétie. *Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* ! Que de guerres ont été suscitées contre l'Eglise ! Que de soldats ont été armés contre elle ! Que de supplices employés ! Les chaudières bouillantes, les fournaies, les chevalets, les précipices, la dent des bêtes, les noyades, les proscriptions. Et ces supplices étaient infligés non par des étrangers, mais par des concitoyens, par des parents, par d'anciens amis : et cette guerre n'a pas ruiné l'Eglise, ne l'a même pas affaiblie. Si cette guerre avait été menée contre elle quand elle était déjà forte, eût été merveille qu'elle n'en fût point renversée ; et cette guerre

commença quand elle était encore dans son berceau ; et loin d'y périr, elle y prit sa croissance : voilà le miracle qui surpasse tout miracle, miracle qui accuse avec évidence l'intervention de Dieu. »

Chrys. Orat. 5 adv. Judæos. n. 2.

## CLXXXI

### Le Christ souffrant.

Jésus s'était posé nettement comme le Christ et le Fils de Dieu : il avait sur ce point provoqué et reçu la profession de foi de ses Apôtres. Il semblait qu'à ce moment il n'y eût plus qu'une chose à faire, faire rayonner partout le soleil qui était descendu sur terre, de façon que l'on put dire : *Il n'est personne qui se dérobe à sa lumière et à sa chaleur. Et voilà qu'au lieu de laisser rayonner le soleil, il lui impose une sorte d'éclipse. Alors il prescrivit à ses disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ Jésus.*

DÉFENSE FAITE PAR  
JÉSUS DE LE PROCLAMER  
LE CHRIST-JÉSUS

XVI.  
L

« Et cependant, remarque S. Jérôme, l'avènement du Messie avait été peu auparavant l'objet de la prédication des Apôtres. Mais remarquez, ajoute ce docteur, l'union ici de ces deux mots *le Christ Jésus*. Le nom de Christ est un nom de dignité qui peut être donné à plusieurs ; le nom de Jésus était son nom propre et signifiait *Sauveur*. Jésus ne voulait pas que le grand mystère du salut fut annoncé avant qu'il fut accompli. C'est après qu'il aura répandu son sang qu'il dira à ses Apôtres : *Allez et enseignez toutes les nations.* »

Hieron. h. l. Matth.

« Il ne fallait point, dit S. Jean Chrysostôme, qu'une telle vérité entrant dans les esprits s'en éloignât jamais. » Il fallait donc y préparer les esprits. Déjà au commencement de son ministère il ne voulait pas qu'on le proclamât le Messie. Les Juifs se faisaient du Messie attendu une idée si opposée à ce que devait être l'envoyé de Dieu qu'il fallait lentement, par sa doctrine et toute sa vie, transformer leurs idées. « De même pour se manifester comme le Sauveur du monde, il fallait que le mystère de sa Passion fut accompli, que tout ce qui pouvait scandaliser ou troubler la foi fut passé : c'est alors que les Apôtres pourraient annoncer le mystère de la Rédemption dans sa grandeur, et l'imprimer pour toujours dans les esprits. Si, en effet, eux-mêmes, après avoir vu tant de miracles, ont été scandalisés non de sa Passion, mais de la seule annonce de sa Passion, et particulièrement Pierre, le premier d'entre eux, quelle impression auraient

Chrys. Homil. 54 in  
Matth. n. 3.

Chrya. ib.

éprouvée ceux qui, après l'avoir cru Fils de Dieu, l'auraient vu mettre en croix ! »

« Quand ils prêcheront J.-C. Fils de Dieu, ils uniront ses souffrances et sa mort à ses grandeurs, dit S. Ambroise ; il prêcheront le Fils de Dieu crucifié. C'est là la gloire de notre foi de comprendre dans sa vérité la croix du Sauveur. » C'est pourquoi il veut préparer ses Apôtres à ce mystère où se fera sa pleine manifestation, et où il fondera son Eglise : à partir de ce moment il leur parlera avec insistance de sa Passion.

Et Jésus commença dès lors à découvrir à ses disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, être rejeté, ajoute S. Luc, souffrir beaucoup de tourments de la part des Anciens, et des Scribes, et des princes des prêtres, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Quelle précision dans cette prédiction ! Tout y est : le lieu où il souffrira, les souffrances nombreuses, la mort, les auteurs de ces souffrances et de cette mort, et sa résurrection au troisième jour. Aussi cette prophétie avait produit une impression profonde dont nous retrouvons la trace dans le récit des synoptiques. Et Jésus y revient lui-même en une foule d'autres endroits, en des paroles inimitables. *Détruisez ce temple, je le rebâtirai en trois jours. Comme Moïse dans le désert a élevé le serpent d'airain, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé. Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et combien je suis pressé que ce baptême arrive. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? Le fils de l'homme est venu donner sa vie pour la rédemption de beaucoup.*

Aujourd'hui ce n'est pas une annonce qu'il fait en passant ; sa Passion sera désormais le point auquel reviendra sans cesse sa prédication. *Il commença dès lors...* remarque l'Évangéliste ; et toute sa vie sera dirigée vers cette Passion. « Prévoyant le trouble que cet événement jetterait dans l'âme de ses disciples, dit S. Grégoire, il leur annonce longtemps à l'avance les souffrances de sa Passion et les gloires de sa Résurrection, afin que quand ils le verraient mourir, ils crussent en même temps qu'il ressusciterait. »

Il fallait aussi cette annonce pour nous, afin de nous faire comprendre que sa Passion était voulue par son Père, acceptée par lui, qu'elle occupait une place capitale dans l'œuvre de notre rédemption. *Il fallait...*

Mais ces idées paraissaient bien étranges aux disciples et entraient difficilement dans leur esprit : *Il fallait qu'il allât à Jérusalem...* Et quelle nécessité y avait-il ? N'était-il pas libre de ses actes et de ses démarches ? *Il le fallait*, le Père l'avait ordonné ainsi.

Et comment le Père pouvait-il être si dur pour son fils bien aimé ? C'est qu'il l'avait livré pour le salut des pécheurs, et la justice exigeait qu'il payât la dette du péché dans toute sa rigueur.

Hæc est Ædei gloria si vere intelligas crucem Christi. Ambros. in Luc. 1. 6. n. 107.

ANNONCE DE LA PASSION

Luc. II.

MATH. VI.

Joan. III.

ib. III.

Luc. XII.

MATH.

II.

ib. v. C.

Gregor. Homil. 2 in Ev. n. 1.

LE DESSEIN DE DIEU RÉVÉLÉ DANS L'ANNONCE DE JÉSUS

*Il fallait qu'il allât à Jérusalem...* Pourquoi à Jérusalem ? Il était né à Bethléem, il avait vécu à Nazareth, il avait prêché surtout en Galilée. Il n'avait fait à Jérusalem que des séjours mesurés, et il y avait rencontré surtout la contradiction : pourquoi y retourner pour y trouver la souffrance et la mort ? C'est parce que Jérusalem était la capitale du peuple Juif, et il fallait que ses souffrances et sa mort eussent tout son peuple pour témoin. Jérusalem était la ville sacerdotale ; et il fallait que le sacrifice qui venait se substituer à tous les sacrifices anciens s'accomplît dans la ville sacerdotale.

*Il fallait que le fils de l'homme souffrit...* Pourquoi lui si pur, lui l'homme idéal devait-il souffrir ? C'est parce qu'il était le fils de l'homme, notre frère, de notre famille. Il devait souffrir, parce que seules les souffrances de celui qui, étant Fils de Dieu, s'était fait le fils de l'homme, pouvaient racheter l'humanité.

*Il fallait qu'il souffrit beaucoup...* Ah ! ne sentez-vous pas dans ces paroles passer comme un frisson de crainte ? Il fallait que les souffrances entrevues fussent bien nombreuses pour que le fils de l'homme les déclarât telles. Comme ses Apôtres auraient frémi s'il leur avait fait connaître par le détail ces souffrances qu'il connaissait à l'avance. Et pourquoi fallait-il qu'elles fussent si nombreuses ? Parce que l'amour ne sait pas se contenter de peu ; parce que le Sauveur voulait réparer l'offense faite à la gloire de son Père, et réparer avec surabondance : parce qu'il voulait payer nos dettes, et que nos dettes étaient effroyables, et qu'il voulait payer largement ; parce qu'en expiant pour nous il voulait nous faire comprendre la gravité de nos fautes.

*Il fallait qu'il fut rejeté...* Et pourquoi, s'il était le Messie annoncé et attendu ? Il fallait qu'il fut rejeté, parce que les princes de son peuple n'avaient pas voulu entrer dans les voies d'humilité qu'il inaugurait ; et il fallait qu'il y eût une scission entre l'ordre nouveau et l'ordre ancien.

*Il fallait qu'il fut rejeté par les Anciens, les Scribes et les princes des prêtres...* Mais comment pouvait-il être reconnu par le reste du monde, si ceux qui avaient la mission de le reconnaître le rejetaient ? C'étaient eux qui, plus que tous les autres, étaient entrés dans les pensées charnelles qui avaient faussé la vraie notion du Messie, et à cause de cela il fallait qu'il fut rejeté par eux.

*Il fallait qu'il fut mis à mort...* Et pourquoi devait-il mourir, lui qui était l'auteur de la vie ? Il devait mourir pour vivifier tout.

Il ajoutait une parole qui jetait une grande lumière sur tout cela : *Et le troisième jour il ressuscitera.* Mais cette parole, qui aurait dû éclairer tout le reste, comme elle demeurait mystérieuse pour eux ! « Toutes ces choses étaient étranges pour les disciples :

ils n'osaient pas l'interroger ni lui demander pour quel motif il mourrait. Ils ne comprenaient pas ce que c'était que ressusciter, et ils pensaient qu'il valait beaucoup mieux ne pas mourir. »

Chrys. Homil. 54 in  
Matth. n. 3.

LA PROTESTATION DE  
PIERRE

**Et Pierre le prenant à part se mit à le reprendre disant : Cela ne peut pas être, Seigneur, cela ne vous arrivera pas.**

Matth. v.

« Plus d'une fois, dit S. Jérôme, nous avons dit l'amour ardent et empressé que S. Pierre avait pour son Maître. Il se traduit ici avec éclat. Pierre ne voulait pas, après la confession solennelle qu'il avait faite de la divinité du Sauveur, après l'approbation et la récompense qu'il en avait reçues, que tout cela fut réduit à néant. Il ne comprend pas que celui qui est le Fils de Dieu puisse être mis à mort : c'est pourquoi prenant Jésus à part pour ne pas paraître lui faire la leçon devant les autres disciples, il se met à lui dire avec toute l'affection de son cœur : *Cela ne peut pas être!* Ou comme le porte le texte grec : *Ayez pitié de vous.* » Il sentait que si tout cela devait arriver, c'est qu'il l'aurait voulu.

Hieron. h. 1. Matth.

LA RÉPRIMANDE DE  
JÉSUS

**Et Jésus se retournant, probablement pour se faire entendre de tous ses disciples et graver dans leur mémoire la leçon qu'il faisait à Pierre, lui dit : Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale.** S. Hiltaire ne pouvant supposer que Jésus, après avoir proclamé Pierre bienheureux, lui donne cette épithète de Satan, croit que les premières paroles seules sont adressées à Pierre : *Va derrière moi, c'est-à-dire tu me suivras dans ma passion : et qu'ensuite s'adressant à celui qui avait suggéré à son disciple cette parole malheureuse, il déclare à Satan qu'il lui est un scandale.*

Mais les autres Pères n'ont point ce scrupule et reconnaissent que ces paroles si dures sont adressées réellement à Pierre. « Celui que tout à l'heure il proclamait bienheureux, il l'appelle Satan, » dit S. Jean Chrysostôme. Il lui parle comme il avait parlé à Satan dans sa tentation au désert : et en effet c'était son disciple qui le détournait, comme autrefois Satan, des desseins pour lesquels il était venu. Il avait été en butte à la tentation du démon, et maintenant c'était son disciple qui remplissait auprès de lui le rôle du tentateur. « Sans doute, dit S. Jérôme, il l'avait établi le fondement de son Eglise ; mais il y avait là une promesse pour l'avenir plutôt qu'une dignité présente. S'il avait été déjà le chef de son Eglise, il aurait bien su le garder de cette erreur. »

Hieron. h. 1.

« Cette défaillance de l'Apôtre, dit S. Jean Chrysostôme, prouve que la confession qu'il avait faite de la divinité de J.-C. avait été faite non par ses propres lumières, mais sous l'action d'une révélation d'en haut. Cette révélation faisant défaut sur le mystère qu'annonçait Jésus, l'esprit de l'Apôtre se troublait et défaillait. »

Chrys. ut supr. n. 3.

« En entendant son Maître annoncer sa Passion, dit S. Augustin, Pierre craint la mort pour celui qu'il a reconnu comme la source de la vie. Et aussitôt Jésus qui vient de le proclamer bienheureux l'appelle Satan. Pourquoi était-il bienheureux ? Parce qu'il avait



suivi fidèlement la lumière de celui qui lui avait révélé ces choses. Et pourquoi mérite-t-il cette dure épithète ? Parce qu'il a parlé en suivant ses propres pensées. »

Dans l'amour qu'il avait pour son maître et dans la foi qu'il avait en ses grandeurs, Pierre ne pouvait accepter que Jésus descendit si bas. « Ce prince de la foi, dit S. Ambroise, à qui le Christ ne s'était pas encore déclaré le Fils de Dieu, et qui cependant l'avait reconnu comme le Fils de Dieu, ne voulait pas, même sur la parole du Christ, croire à la mort du Christ. Il se laissait là emporter par son amour plutôt qu'il ne se révoltait contre son Maître. »

Aug. Serm. 76. n. 3.

Ille fidei princeps (cui se Christus nondum Dei Filium dixerat, et tamen ille crediderat, de morte Christi nec Christo credidit. Pietatis affectus, non indevotionis est lapsus. Ambros. in Luc. l. 5. n. 93.

**1. 2.** **Retire-toi de moi, Satan : tu ne goûtes point les choses de Dieu ; tu n'as de goût que pour les choses de l'homme.** « Ah ! si tu étais entré dans les desseins de Dieu, tu comprendrais qu'il m'est glorieux de souffrir, » qu'il m'est glorieux d'être élevé sur l'arbre de la croix : par mes souffrances et ma croix, je rends gloire à Dieu, je sauve le monde, je mérite ma propre gloire. « Mais parce que tu juges avec tes pensées charnelles, tu te mets avec Satan qui ne voudrait point que je souffrisse. Et en le rangeant du côté de l'ennemi du genre humain, en lui adressant ce reproche si vil, Jésus guérira son disciple de l'éloignement qu'il éprouvait pour la croix. »

Chrys. ut sup. n. 4.

« Si l'Apôtre a été traité si sévèrement pour avoir eu ces sentiments avant que le mystère de la croix n'eût été révélé dans sa grandeur et sa beauté, avec quelle sévérité seront traités ceux qui ayant pu connaître toute l'économie de ce mystère, blasphèment la croix du Sauveur ? »

LOUANGES DE LA  
CROIX

« Que maintenant personne n'ait honte du signe de notre salut, de cette source de tout ce que nous avons et de ce que nous sommes. Portons la croix du Christ comme notre joyau le plus précieux : c'est par elle que se crée tout ce qui peut nous être utile. S'il s'agit du sacrement de la régénération, la croix est là, elle y préside. S'il s'agit de former l'aliment qui nourrit les âmes, s'il s'agit d'ordonner des prêtres, partout apparaît ce signe de victoire. C'est pourquoi mettons le partout, sur nos murailles, à nos fenêtres, sur notre front et dans nos cœurs. »

« C'est le signe de notre salut, de notre délivrance et de la douceur du Sauveur.

« C'est pourquoi quand vous vous signez, rappelez-vous les leçons de la croix, étouffez la colère et les affections mauvaises. »

« Quand vous vous signez, mettez la confiance à votre front, la liberté dans votre âme. Rappelez-vous la parole de S. Paul : *Vous avez été rachetés à grand prix ; ne soyez pas les esclaves des hommes.* »

1. VII.

« Devant la croix aucun démon ne pourra résister. Si nous éprouvons une impression d'horreur devant le lieu où l'on exécute

les criminels, quelle épouvante éprouvent les démons en voyant l'arme avec laquelle le Christ a détruit leur puissance ! »

« Ce signe de la croix, autrefois et même en notre temps, a enlevé leur puissance aux poisons, a mis en fuite les bêtes féroces : et qu'y avait-il d'étonnant à cela si la croix a la puissance d'ouvrir les portes du ciel et de briser la puissance du démon ? »

Chrys. ib.

« Par ce signe de la croix, la mort n'est plus la mort, mais un sommeil. »

ib. n. 5.

« Par la croix nous sommes victorieux de tout ce qui nous était contraire. »

« N'ayez donc pas honte d'un si grand bienfait reçu, de peur que le Christ n'ait honte de vous, quand il viendra dans sa gloire et que ce signe apparaîtra devant lui plus brillant que le soleil. La croix apparaîtra devant le Christ, défendant devant tout l'univers la cause de Dieu, et montrant que de la part de Dieu rien n'a manqué. »

ib. n. 4.

« C'est pourquoi si quelqu'un vous demande : Adorez-vous le Crucifié ? Répondez joyeusement : Je l'adore, et je ne cesserai jamais de l'adorer. S'il se moque de vous, pleurez sa folie et rendez grâces à Dieu d'avoir reçu de si grands bienfaits qu'ils ne peuvent être connus que par une révélation divine. Cet homme rit, parce que *l'homme animal ne comprend pas les choses qui sont de l'esprit*. L'enfant agit ainsi : il rit quand on lui parle de choses grandes. Ces hommes sont plus à plaindre que les enfants, car leur folie n'a pas pour cause leur âge, leur folie est coupable. Pour nous, sachons dire à claire et haute voix : La croix est notre gloire, la source de tout bien, notre confiance et notre couronne. »

ib. n. 5.

Et quand on voudra nous détourner des voies chrétiennes, des voies de la pénitence, du renoncement et de l'obéissance à Dieu, traitons ces faux amis comme Jésus a traité S. Pierre.

Plus tard Pierre aura ses goûts bien changés, quand il se réjouira d'avoir été flagellé pour le nom de J.-C., et quand il écrira aux fidèles : *Si vous participez à la Passion de J.-C., réjouissez-vous.*

### Les disciples associés à la croix du Sauveur.

« Il ne suffit pas à J.-C. d'avoir fait ce dur reproche à celui qui voulait le détourner de sa Passion comme indigne de lui. Pierre lui avait dit : Que Dieu vous en garde ! Et non seulement il ne veut pas s'en garder, mais il veut y conduire tous ceux qui voudront aller au salut. »

Chrys. Homil. 55. n. 1.

n. VIII.  
34.

**Appelant toute la foule avec ses disciples...** Il voulait que la foule fut là pour entendre ces paroles solennelles qui devaient être comme le résumé de toute sa morale. **Il leur dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive !** « Vous voyez, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il n'entraîne personne à sa suite de force : il laisse chacun libre : *Si quelqu'un veut...* Il fait ce que l'on fait quand on met quelqu'un en face d'une fortune à posséder ; on dit : elle sera à vous si vous voulez, on ne le force pas à la posséder. Par là le Sauveur nous fait comprendre la grandeur des biens qu'il nous offre : me suive qui voudra ! »

APPEL FAIT A TOUS

ch. XVI.  
34.

« Mais d'autre part, me suivre ne sera pas toujours ce que vous faites maintenant : il y aura pour ceux qui me suivront bien des difficultés et des périls. Parce que tu m'as proclamé Fils de Dieu, ô Pierre, ne crois pas que tout soit fini et que tu n'aies plus qu'à attendre des couronnes. Je pourrais comme Fils de Dieu te garder de la souffrance : par honneur pour toi, je ne le ferai pas. Je veux que dans ta récompense il y ait du tien et que tu donnes tes preuves. Celui qui préside aux jeux ne couronne pas par pure faveur son athlète préféré : il veut voir en lui des mérites qu'il puisse récompenser. »

« Cette loi, Jésus la proclame non pas seulement pour ses disciples immédiats, mais pour le monde entier : *Si quelqu'un veut...*, quel qu'il soit, homme, femme, prince ou sujet, qu'il entre dans cette voie. »

« Et il propose trois choses ; se renoncer, prendre sa croix, le suivre. »

Chrys. Homil. 55 in  
Matth. n. 1.

La vie est un voyage, voilà sous quel caractère Jésus la présente toujours. En tout voyage, il y a des séparations à accomplir, un bagage à prendre, une direction à suivre.

Celui qui veut accomplir le voyage de la vie à la suite du Christ doit, en fait de séparations, se séparer de tout et de lui-même.

Il doit, prendre pour bâton, pour arme, et on peut aussi ajouter pour viatique, la croix.

Et enfin il doit prendre J.-C. comme guide, comme modèle et comme chef. Voilà le programme de vie que Jésus propose à ses disciples.

#### LE RENONCEMENT

En fait de séparations, Jésus veut le renoncement et le renoncement poussé jusqu'au renoncement à soi-même. Qu'est-ce que le renoncement et le renoncement à soi-même ?

#### LE DÉTACHEMENT DES BIENS TERRESTRES

Le renoncement doit se porter aux biens de ce monde qui seraient pour nous, si nous les aimions, des entraves qui nous empêcheraient d'avancer. Ce détachement doit être à la base de notre vie surnaturelle. J.-C., parlant en une autre circonstance de ce détachement, en fait non seulement un acte de délivrance mais un acte de prudence nécessaire : c'est la conclusion des considérations que font cet homme qui se prépare à bâtir une tour, ce roi qui se prépare à la guerre avec un puissant rival. *Ainsi celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.* Il faut renoncer à ce monde trompeur afin de nous établir *dans cette vie nouvelle qui est cachée en Dieu.* Et Jésus crucifié est le grand moyen pour arriver à ce renoncement parfait à toutes choses. *C'est par lui, nous dit S. Paul, que le monde a été crucifié pour moi, et que j'ai été crucifié au monde.*

Luc. XIV. 33

Coloss. III. 2

Galat. VI. 14

Le renoncement imposé par N.-S. comprend aussi, dit S. Basile, le détachement de la vie présente.

Basil. Regul. fusius.  
q. 8.

#### LE RENONCEMENT A SOI-MÊME

N.-S. va plus loin : il réclame non pas seulement le détachement des biens extérieurs, il réclame le renoncement à soi-même.

#### AU PÉCHÉ

« Vous vous renoncez à vous-même, dit Origène, quand par une conversion complète vous désavouez une vie passée jusque-là dans le mal. Celui qui vivait dans le plaisir et la luxure, en devenant chaste, renonce à l'homme de plaisir qu'il était d'abord. » Le renoncement nous fait renoncer au péché que nous avons aimé. « Celui qui était impudique, dit S. Jérôme, en se donnant à la chasteté renie la luxure. Celui qui était lâche, en pratiquant la vertu de force, ne connaît plus l'homme qu'il était auparavant. L'homme injuste en suivant la justice renie l'iniquité, et celui qui avait été insensé jusque-là, en reconnaissant le Christ comme la sagesse et la force de Dieu, renie sa folie. Ce n'est donc pas seulement au temps de la persécution, c'est dans toute notre vie, dans nos œuvres, nos pensées, nos paroles que nous renions ce que nous étions et que nous nous affirmons tels que le Christ nous a refaits. » « Il faut, dit Origène, que chacun de nous perde son âme pécheresse afin de recevoir une autre âme qui en faisant le bien demeurera éternellement. »

Origen. In Matth.  
T. 12. n. 24.

Hieron. ad Algas. c. 3.

Origen. ut supr. n. 27.

Ce renoncement au péché est obligatoire pour tous les chrétiens,

puisque J.-C. est mort à cause de nos péchés, pour expier nos péchés, et que le baptême qui nous a faits chrétiens est une participation à la mort de J.-C. *Ignorez-vous*, disait S. Paul, *que nous tous qui avons été baptisés nous avons été baptisés dans sa mort. Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions nous encore dans le péché ?* Cette mort du Sauveur par le péché ne nous oblige-t-elle point à mourir au péché ?

« C'est par le renoncement qu'il pratiquait si parfaitement que S. Paul pouvait dire : *Je ne vis plus moi ; je ne suis plus moi.* Le cruel persécuteur n'existait plus, et à sa place se trouvait l'ardent prédicateur. »

Il faut aller plus loin que de renoncer au péché ; il faut se renoncer à soi-même. « Qu'est-ce que se renoncer à soi-même, ou se renier ? Rappelons-nous ce que c'est que renier quelqu'un, et nous saurons ce que c'est que se renier soi-même, dit S. Jean Chrysostôme. Celui qui a renié quelqu'un, soit son frère, soit son serviteur, s'il le voit flagellé, enchaîné, conduit à la mort ou exposé à quelqu'autre souffrance, il ne s'en émeut pas, il ne fait rien pour le secourir, il lui est étranger. Ainsi le Sauveur veut-il que nous traitions notre corps ; de sorte que, soit qu'on le flagelle, soit qu'on le brûle, soit qu'on lui inflige d'autres souffrances, nous ne réclamions point qu'on l'épargne. Et en réalité, c'est là lui être utile, comme les parents procurent l'utilité des enfants, quand les confiant à un maître, ils lui demandent de ne pas les épargner. »

L'homme de renoncement, sans ménagement pour son corps, en réalité lui sera utile en le faisant servir à ses actes de vertu. Celui qui ne s'épargne pas saura tirer beaucoup de lui. « Mais le Christ, ajoute S. Jean Chrysostôme, n'a pas dit de ne pas s'épargner ; il a dit, ce qui est plus grave, de se renoncer, c'est-à-dire, de ne plus avoir rien de commun avec soi-même, de s'exposer aux combats, aux périls, à la souffrance, comme s'il s'agissait d'un étranger, » de traiter ses idées, ses sentiments, ses passions, ses volontés comme s'il s'agissait d'un étranger.

« C'est là un commandement nouveau, dit S. Grégoire : celui qui venait tout renouveler devait nous apporter des commandements nouveaux. A notre vieille vie nourrie dans le vice il oppose une vie nouvelle : à la lubricité il oppose la continence : à l'avarice, la générosité ; à la colère, la mansuétude ; à l'orgueil, l'humilité. Il avait demandé à celui qui voulait être son disciple de renoncer à tout ce qu'il possédait : c'était un renouvellement ; il amenait ceux qui avaient désiré les biens d'autrui à donner leurs propres biens. Après avoir demandé de renoncer à ses biens, il demande que l'on se renonce à soi-même. On peut encore facilement renoncer à ce que l'on possède, mais se renoncer à soi-même, voilà qui est difficile. Et voilà aussi ce qui est grand. »

Extinctus fuerat  
sævus ille persecutor,  
et vivere cœperat plus  
prædicator. Greg.  
Hom. 32 in Ev. n. 2.

A SA PROPRE PER-  
SONNE

Chrys. Homil. 55 in  
Matth. n. 1.

ib.

Gregor. Homil. 32 in  
Ev. n. 4.

## PRENDRE SA CROIX

*Qu'il prenne sa croix !* Cette parole devait singulièrement étonner les Apôtres. Ils avaient vu de malheureux condamnés marcher au supplice en portant sur leurs épaules la croix sur laquelle ils devaient mourir. En les obligeant à porter leur croix on les forçait à reconnaître qu'ils avaient mérité la mort. Comment accepter une telle perspective ? Mais quand ils auraient vu leur Maître porter sa croix en s'acheminant vers le Calvaire, ils comprendraient ce que c'était que porter sa croix tous les jours. « Ils comprendraient que J.-C. exige le renoncement, non pas seulement jusqu'à l'acceptation des outrages, mais jusqu'à l'acceptation de la mort et de la mort la plus honteuse : le Sauveur veut que l'on prenne la croix, que l'on accepte la mort sur la croix, et cela tous les jours, et que l'on fasse cette acceptation courageusement et joyeusement. »

Chrys. ut supr. n. 7.

*Qu'il prenne sa croix*, c'est-à-dire qu'il accepte tout ce qui crucifie la nature et l'amène à la mort parfaite, qu'il accepte la souffrance, l'humiliation ; qu'il aille au-devant de tout cela et l'accepte courageusement : *Qu'il prenne sa croix !*

**Qu'il prenne sa croix chaque jour !** Car il trouvera chaque jour une croix qui lui aura été préparée. Ce sera sa croix. Chacun a la sienne qui lui a été préparée par Dieu, à la mesure de ses fautes, à la mesure de la perfection à laquelle Dieu l'appelle, à la mesure des grâces que Dieu lui ménage.

Luc. IX. 23.

*Qu'il prenne sa croix !* « Nous trouvons la croix, dit S. Grégoire, dans les mortifications et les abstinences par lesquelles nous affligeons notre corps, et dans la compassion par laquelle nous ressentons les maux du prochain. C'est ainsi que S. Paul s'écriait : *Qui est infirme sans que je souffre moi-même ?* »

Gregor. ut supr. n. 3.

## SUIVRE JÉSUS-CHRIST

*Qu'il prenne sa croix et qu'il me suive !* « La souffrance ne produit pas ses effets en tant que souffrance ; elle n'est bonne que par ses motifs. Les malfaiteurs sont punis de supplices cruels : on ne peut pas dire que la souffrance soit bonne pour eux. Il faut à la souffrance une cause qui l'élève. Il faut qu'en portant votre croix vous suiviez Jésus. Il faut qu'en souffrant vous pratiquiez toutes les vertus qu'il vous a enseignées : *qu'il me suive !* »

Math. XVI. 21.

« Il faut que vous ayez, non seulement le courage dans l'épreuve, mais la chasteté, la justice, la sagesse : c'est là suivre Jésus. »

« Il en est qui suivent le démon, qui pour lui acceptent tout, qui se nuisent à eux-mêmes maintenant et pour l'avenir. Nous, nous souffrons pour le Christ, et nous souffrons aussi pour nous ; pour la grandeur de notre vie présente et pour la gloire de la vie future. Ne serait-ce pas une lâcheté extrême de ne pas travailler pour la vie avec autant de courage que ceux qui travaillent pour la mort ? Et le Christ est avec ceux qui souffrent pour lui, tandis que personne ne console ceux qui travaillent pour la mort. »

Chrys. ut supr. n. 2.

Il faut que nous suivions Jésus d'assez près pour que notre

croix ne soit plus notre croix, mais la croix de J.-C. La mort à soi-même et le crucifiement qui doit y amener n'ont de valeur qu'autant que l'on peut dire : *Je suis attaché à la croix avec J.-C.*, que l'on souffre en entrant dans les intentions de J.-C. « Les autres croix ne peuvent m'être utiles, dit S. Ambroise : seule la croix de J.-C. m'est utile et vraiment utile. C'est par elle que *le monde est pour moi crucifié, et que je suis crucifié au monde.* S'il est crucifié pour moi, je le regarde comme mort, je ne puis plus l'aimer ; je sais qu'il passe, je ne puis plus le désirer ; je sais que la corruption le dévore, je l'évite comme sentant mauvais ; je m'en garde comme d'une peste. » C'est la croix de J.-C. seule qui produit ces effets.

Origen. ut supr. n. 25.

Ambros. in Luc. 1. 6.  
n. 107.

Le renoncement ne doit pas être l'effacement : il doit nous amener à la vie. Il faut que celui qui se renonce à lui-même rende témoignage au Christ et que son témoignage soit tel qu'à son tour le Christ puisse lui rendre témoignage. Celui qui aura pratiqué le vrai renoncement possédera en lui la justice, mais une justice qui viendra du Christ et qui rendra témoignage au Christ. Et c'est la croix de J.-C. seule qui peut produire ces effets. En portant la croix de J.-C. et en nous laissant crucifier sur la croix de J.-C., nous rendons à J.-C. le témoignage suprême, nous nous revêtons de la sainteté de J.-C.

Origen. ut supr. n. 24.

Et puisqu'il faut une mesure à toutes les vertus qui doivent entrer dans notre perfection, aux vertus qui doivent produire en nous le renoncement, c'est en suivant J.-C., en nous attachant à la croix de J.-C. que nous donnons à ces vertus leur véritable mesure. « Deux vertus y sont principalement nécessaires, dit S. Grégoire : l'abstinence par laquelle on afflige le corps, et la compassion par laquelle l'âme s'afflige des maux du prochain. Mais dans l'abstinence peut quelquefois se glisser la fausse gloire et dans la compassion une indulgence excessive. En nous attachant à la croix de J.-C. nous nous préservons de ces deux écueils : unie à la croix de J.-C. l'âme n'est plus tentée de se glorifier de ses austérités ; elle compatit avec sagesse aux maux du prochain, car elle l'aime pour l'amener à J.-C. »

Gregor. ut supr. n. 3.

Le renoncement, la mort à nous-mêmes, au lieu de nous conduire à la mort, nous conduisent à la vie.

Le renoncement est la préparation nécessaire de la vie. « Il faut cesser de vivre en nous-mêmes, dit S. Grégoire, pour nous approcher de celui qui est au-dessus de nous. »

ib. n. 2.

Nous ne sortons de nous-mêmes que pour nous transformer. Nous sommes dans le péché, et le renoncement a pour but de nous faire sortir de l'état de péché, c'est-à-dire de l'état de vétusté, pour nous faire vivre de la vie nouvelle qui est dans le Christ. « Celui-là se renonce qui se transforme en mieux, et cessant d'être ce qu'il est commence à être ce qu'il n'était pas. »

ib.

ib.

Le renoncement arrache toutes les racines par lesquelles nous cherchions la vie en nous-mêmes ou dans les créatures pour les planter en Dieu. « C'est ainsi, dit S. Grégoire, que certaines plantes sont transplantées à leur avantage : on ne les arrache que pour les faire grandir. »

ib.

« Il s'est trouvé quelqu'un qui était mort au monde et à lui-même : il disait : *Je ne vis plus*. Et cependant d'où tirait-il ses éloqu岸tes paroles ? Qu'il nous le dise lui-même. Et il nous le disait en ajoutant : *Le Christ vit en moi*. » Le renoncement nous fait mourir à nous-mêmes, pour nous faire vivre du Christ, pour nous faire vivre en Dieu. « Il nous faut renoncer à tout le créé, dit S. Hilaire, pour abonder en des biens meilleurs. »

ib.

Hilar. in. Matth.  
c. 16. n. 11.

## CLXXXIII

**Motifs du renoncement : Le salut et la gloire**

Jésus imposait à ses disciples des obligations qui étaient bien dures à la nature. Pour les leur faire accepter facilement, il les met aussitôt en face de la récompense, d'une récompense qui dépasse de beaucoup le travail ; il les met aussi en face du châ-timent qui attend les réfractaires. **Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera.** En S. Marc, le Sauveur dit : **Celui qui la perdra à cause de moi et de l'Évangile.** En effet l'Évangile est un des motifs pour lesquels nous devons sacrifier notre vie, et il nous donne la mesure dans laquelle nous devons la sacrifier.

« On peut entendre de deux façons, dit Origène, cette vie que nous devons être disposés à sacrifier : on peut l'entendre de la vie elle-même, on peut l'entendre de ses joies. »

« Si quelqu'un, par l'amour qu'il a de la vie présente, craint de mourir, croyant tout perdre par la mort, celui-là s'éloigne de la vie éternelle. Celui au contraire, qui dédaignant la vie présente, sait combattre pour la vérité jusqu'à la mort, celui-là sauve son âme pour la vie éternelle. Et en l'entendant dans l'autre sens : Celui qui comprenant quelle est la vraie vie sait renoncer pour le Christ à toutes les jouissances sensuelles, celui-là, au point de vue du monde semble perdre sa vie, et en réalité il arrive à la vie véritable. »

En nous demandant d'être ainsi toujours prêts à sacrifier notre vie, avec ses joies, le Sauveur nous honore. « Le général, dit

Matth. 10  
23.  
Marc. 1  
33.

LE RENONCEMENT  
CAUSE DE SALUT ET  
DE GRANDEUR

Origen. in Matth.  
T. 12. n. 26.



S. Jean Chrysostôme, qui, prétendant aimer ses soldats, les garderait toujours dans l'oisiveté et les délices de la ville, serait une cause de corruption pour ses soldats et pour d'autres encore avec eux. »

Chrys. Homil. 55. in  
Matth. n. 2.

« Le père, qui, par une prétendue bonté pour son enfant, n'exigerait rien de lui, serait cause de sa perte. De même il faut que vous soyez prêts à tout et à la mort. Par cette disposition vous sauvez votre âme : vous la préparez à remporter des victoires, et si vous succombez, vous lui avez mérité la vie éternelle. »

ib.

Nous ayant ainsi placés en face de notre salut et de notre perte, il montre combien ce salut et cette perte sont choses importantes. **Que sert en effet à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ?** « Que possédera-t-il encore si son âme est perdue ? Vous auriez vos serviteurs dans les délices et vous seriez vous-même dans la souffrance, posséderiez-vous le bonheur ? Il en est ainsi de l'âme qui, pendant que les sens sont dans les délices, ne peut attendre que sa perte. »

PRIX DE L'ÂME

2. r. 26.

**Où bien l'homme, s'il livre son âme, que devra-t-il recevoir en échange ?** « Si vous perdez vos richesses, vous pouvez en trouver d'autres ; il en est de même pour votre maison, vos serviteurs et tout le reste ; mais si vous perdez votre âme ; vous ne pouvez pas retrouver une autre âme ; vous seriez le maître de l'univers, vous ne pourriez pas en le donnant acheter une seule âme. Déjà pour votre corps vous subissez la même loi : vous seriez environné de couronnes d'or, vous ne pourriez pas en les donnant vous procurer la santé du corps. A combien plus forte raison s'il s'agit de votre âme. » « Croyez-vous, dit S. Hilaire, que les trésors de la terre, les dignités, la gloire de la vie présente, les titres de noblesse ont été préparés pour le négoce de la vie future ? »

ib. n. 3.

CE QU'ELLE EST POUR  
NOUS

1. 28.

« Tous les biens de la terre sont pour l'âme des choses étrangères, et en les recherchant, elle se rend semblable à ces malheureux, condamnés aux travaux des mines, qui travaillent durement et qui ne travaillent que pour d'autres. L'âme qui travaille pour le corps, c'est la maîtresse qui travaille pour le serviteur. La mort met fin à ce labeur ingrat de forçat, mais elle ne fait que commencer le malheur éternel de l'âme. »

Hilar. in Matth. c. 16.  
n. 11.

« Et une fois que votre âme sera dans la mort, quelle rançon pourrez-vous donner pour elle ? Dieu seul a pu donner une rançon pour notre âme, le sang de son Fils. *Vous n'avez pas été rachetés par l'or ou l'argent, mais par le sang précieux de l'agneau sans tache.* » Quel malheur de perdre une âme rachetée à un aussi grand prix !

Chrys. ut supr. n. 4.

L. 16.

Origen. ut supr. n. 28.

Celui-là seul est sage qui s'occupe de son âme et cherche ce qui est véritablement utile à sa vie. Celui-là seul est sage qui sait préparer la vie éternelle pour laquelle l'âme est faite. Celui-là

seul est sage qui pour l'utilité de son âme et pour préparer la vie éternelle accepte le renoncement au monde, le renoncement aux jouissances sensuelles et le renoncement à soi-même.

Le renoncement, la vie avec Jésus, portent déjà maintenant leurs fruits ; ils préparent le salut : leur fruit apparaîtra pleinement au jour du jugement qui apportera la récompense ou le châtement définitifs. **Car le fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses Anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.** « Il est venu déjà, mais ce n'était pas dans la gloire. *Nous l'avons vu*, dit le Prophète ; *il était sans beauté, c'était l'homme de la douleur* ; et il fallait qu'il vint ainsi, car il devait *porter nos péchés*. » Mais un jour celui qui a passé par la croix viendra dans la gloire : cette gloire sera celle du Père et non une gloire inférieure ; et tous ceux qui auront été avec lui et auront porté leur croix avec lui seront dans cette gloire.

LA RÉCOMPENSE DU  
RENONCEMENT

Matth. 8.

Origén. ut supr. n. 29.

Il laisse sous-entendre le châtement : *il rendra à chacun selon ses œuvres*. Toutefois il ne parle du châtement que d'une façon voilée pour les laisser dans l'espérance, en face de *celui qui viendra dans la gloire*.

v. 6.

CHÂTIMENT DE CEUX  
QUI AURONT EU HONTE  
DE J.-C.

**Car celui qui aura rougi de moi et de mes paroles au milieu de cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints Anges.** J.-C. savait donc que l'on rougirait de lui et de ses enseignements, que l'on rougirait surtout de la doctrine qu'il venait d'enseigner tout à l'heure, de la doctrine de la croix : singulière prévision d'un fait qui ne s'est produit que parmi les disciples de J.-C..... Tout maître qui apporte au monde des vérités nouvelles est persuadé que ses disciples seront fiers de lui : et Jésus annonce que parmi ses disciples il y en aura qui rougiront de lui. Il y en aura qui le désavoueront pour sauvegarder leur vie, ou pour sauvegarder leur honneur, cette vie de l'homme dans l'esprit de ses semblables. « Et en effet, dit S. Grégoire, il peut arriver que nous ayons honte d'exprimer publiquement la droiture que nous avons dans le cœur. » Nous en avons honte parce que nous nous trouvons au milieu d'une *génération adultère et pécheresse*. Comment J.-C. n'aurait-il pas honte de ces lâches qui rougissent ainsi de lui et de la vertu ? Ne serait-il pas juste de sacrifier pour Jésus notre honneur devant les hommes, si Jésus le demandait ? Et Jésus ne demande qu'une chose, que l'on conserve pour lui le véritable honneur en proclamant la vérité : par là on va à la vie, on se rend digne d'être reconnu, avoué par le Christ.

Matth. 23

Gregor. Homil. 32  
n. 4.

Si J.-C. rencontre des hommes qui rougissent de lui, il aura aussi cette gloire d'avoir des disciples qui diront : *Je ne veux me glorifier que dans la croix de J.-C.*

Galat. 6.

« Il peut aussi, dit S. Grégoire, se trouver des époques où le nom du Christ étant en honneur, beaucoup sont chrétiens par respect humain. Mais qu'on examine alors si on ne rougit pas de pratiquer certaines vertus inhérentes à ce nom, si on pardonne l'injure, si on accepte le mépris, si, quand on a blessé, on sait réparer. Souvent l'orgueil humain se révolte contre ces exigences de J.-C. Ne pas faire cela, c'est rougir du Christ. »

J.-C. n'est pas venu pour nous conduire à la mort, il est venu pour nous apporter la vie. Ce n'est pas seulement au dernier jour qu'il nous montrera qu'il nous apporte la vie ; il veut nous le montrer dès maintenant. « Il savait, dit S. Ambroise, qu'il est dur de porter la croix....., de renier ce que l'on est en voulant être ce que l'on n'est pas encore..... Il est dur d'acheter les gains de la vie future par le sacrifice des biens présents. »

« Pour nous empêcher d'être accablés par la crainte ou l'ennui, le bon maître promet à ses fidèles la continuité et le progrès constant de la vie. En ordonnant votre vertu à l'avenir, il a fortifié votre faiblesse pour le présent. C'est pourquoi si vous êtes fort, vous mépriserez la mort ; si vous êtes faible, vous vous contenterez de la fuir ; vous la fuirez en vous réfugiant dans le Christ qui est la vie immortelle. »

**En vérité je vous l'affirme, il en est ici qui ne goûteront point la mort avant de voir le Fils de Dieu venant dans son règne.**

xvi.

« Remarquez cette expression, *Goûter la mort*, dit S. Ambroise. Ceux qui auront été en communion avec le Christ auront à peine le sentiment de la mort. Ils la goûteront comme une coupe que l'on porte à ses lèvres, comme un pain dont on se nourrit. Mais pour traiter ainsi la mort, pour en user comme d'un bien qui profite, il faut d'abord posséder la vie de l'âme. »

Voilà sous quel caractère ils verront la mort, mais auparavant ils verront le Fils de Dieu venant dans son règne. Quel est cet avènement du Fils de Dieu dans son règne, dont Jésus promet la vue à plusieurs de ceux qui ont entendu sa doctrine sur la croix ? S'agit-il de cette manifestation finale, de cette *parousie*, dont il parle à plusieurs reprises dans l'Évangile ? Entendues dans un sens trop matériel, ces paroles firent croire à quelques disciples que certains d'entre eux ne mourraient point avant l'avènement final du Christ, et firent croire également à la proximité de cet avènement.

S'agit-il de cette manifestation de sa puissance de juge qui apparut avec tant d'éclat à la destruction de Jérusalem ? Plusieurs de ceux qui l'écoutaient furent témoins des vengeances divines.

S'agit-il de sa résurrection dont ses disciples devaient contempler les gloires, et qui devait être préparée par les souffrances de

ib. n. 5.

LA VIE FRUIT DU RENONCEMENT

Ambros. in Luc. l. 7  
n. 1.

CEUX QUI VERRONT  
LE FILS DE DIEU DANS  
SON REGNE

ib. n. 2 et 3.

la Passion ? Son règne en effet devait commencer là, « et ses disciples devaient voir, à partir de ce mystère, son Église, qui est son royaume, s'édifier en opposition avec la gloire de ce monde. » C'était le grand mystère de la vie venant succéder à celui de la mort.

Gregor. Homil. 33.  
n. 6.

Ou bien fait-il, comme le croit S. Jean Chrysostôme, allusion à sa transfiguration prochaine, à laquelle il ferait assister trois disciples choisis, Pierre, Jacques et Jean, qui en contemplant les gloires, pourraient se convaincre par leurs propres yeux que Jésus est venu pour apporter non la mort mais la vie. « Ils ne devaient point mourir avant de voir le Christ venant dans son règne, c'est-à-dire, dit S. Léon, dans cette gloire royale qui était due à la nature humaine qu'il avait assumée. »

Leo m. serm. 51. c. 2.

Ces différents mystères étaient peut-être dans la pensée de N.-S. ; tous ces mystères sont des manifestations de la vie que Jésus apporte au monde. Il pouvait dire que beaucoup de ceux qui l'écoutaient ne goûteraient point la mort avant d'avoir vu le Fils de Dieu venant dans son règne, ou **avant d'avoir vu le règne de Dieu venant dans la puissance**, comme porte S. Marc : car avant de mourir ils sentiraient au-dedans d'eux les richesses du royaume de Dieu ; ils sentiraient que J.-C. ne les avait fait passer par les voies de la croix que pour les conduire à la vie.

Mat. 2

« Si nous voulons y réfléchir, dit S. Grégoire, nous verrons quelle bonté guide N.-S. J.-C. dans cette promesse par laquelle il vient encourager ceux qu'il a ainsi invités à la mort. Il fallait à ces hommes encore grossiers faire des promesses pour la vie présente afin de les fortifier dans l'espérance de la récompense future ; il leur promet de voir le royaume de Dieu sur terre, afin de l'attendre avec plus de certitude dans le ciel. »

Gregor. ut supr.

Et quels sont ceux qui verront la gloire de cette manifestation de Jésus ? « C'est, dit S. Ambroise, d'abord Pierre, Pierre qui n'a point connu la mort puisque les portes de l'enfer n'ont pu prévaloir contre lui ; c'est Jacques et Jean, ces fils du tonnerre, qui jamais ne se sont laissé détourner de la recherche de la gloire céleste par les choses de la terre. Si vous voulez voir Jésus venant régner en vous, soyez Pierre, c'est-à-dire dévoué, fidèle, pacifique ; soyez fils du tonnerre. Et comment, dites-vous, pourrai-je être fils du tonnerre ? Vous le serez, si vous ne demeurez point sur terre, mais dans le cœur du Christ. Vous serez fils du tonnerre si vous ne vous laissez point dominer par la terre, si au contraire vous la dominez. Que la terre ne vous tienne donc pas captif, mais qu'elle tremble devant vous : que la chair respecte la puissance de l'âme, qu'elle accepte ses coups et qu'elle se soumette à elle. »

« Et vous serez fils du tonnerre si vous êtes fils de l'Église. Que

du haut de sa croix Jésus puisse vous redire la parole qu'il disait à Jean ; qu'il vous dise en vous montrant l'Eglise : *Voilà votre mère !* Et qu'il dise de vous à l'Eglise : *Voilà votre fils !* Et vous êtes fils de l'Eglise quand vous croyez à la victoire de Jésus sur sa croix. Celui pour qui la croix est un scandale est un Juif ; et celui pour qui elle est une folie est un Grec : celui-là est fils de l'Eglise qui comprend le triomphe de J.-C. sur sa croix. »

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 5.

## CLXXXIV

### La Transfiguration.

Jésus était donc arrivé au point culminant de son ministère : sa divinité avait été reconnue par ses Apôtres ; il n'avait plus qu'à s'acheminer à son terme. Pour les hommes, le terme de la vie c'est la mort qui est le *saluaire du péché*. Jésus avait annoncé à ses Apôtres que lui aussi allait à la mort, à une mort accompagnée de souffrances et d'humiliations exceptionnelles : mais cette mort ne devait pas être pour lui le terme final ; cette mort devait aboutir à la vie et à la gloire. Il appelait ses disciples à participer à ses souffrances et à sa mort, mais pour participer à sa gloire. « Il veut leur montrer par un exemple frappant, dit S. Ambroise, que celui qui sacrifie sa vie la retrouve. » Il veut leur montrer quelle sera cette transformation qu'il est venu accomplir dans le monde, quelle sera cette gloire qu'il est venu répandre autour de lui, qui éclatera à son second avènement et qui remplira son royaume.

JÉSUS AU MILIEU DE  
SA CARRIÈRE VEUT  
MANIFESTER SA GLOIRE

« Il leur avait imposé, dit S. Jean Chrysostôme, des devoirs austères qu'ils devaient pratiquer immédiatement ; il leur avait fait des promesses, mais ces promesses étaient pour l'avenir ; il veut imprimer fortement dans leur esprit la splendeur de ces promesses. »

Chrys. Homil. 56 in  
Matth. n. 1.

« Il voulait, dit S. Léon, prémunir ses disciples contre le scandale de sa croix ; et en leur faisant apparaître un rayon de sa gloire cachée, les empêcher d'être troublés par les humiliations de cette Passion à laquelle il se portait volontairement. »

« Avec une sagesse non moins haute, il constituait l'espérance de son Eglise, de façon que le corps du Christ connût quelle transformation devait se faire en lui, et que les membres se missent à espérer cette gloire qui était apparue dans la tête, cette gloire dont il disait en parlant des splendeurs de son avènement »

*Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père.*

Leo p. Serm. 51. c. 3.

C'était environ huit jours après la confession de foi de S. Pierre, et après l'exposition de la doctrine de la croix ; six jours pleins en comptant comme S. Matthieu et S. Marc.

Luc 17.  
Matth. 2  
1.  
Marc. 1

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 7.

Ces six jours d'intervalle, dit S. Ambroise, représentent peut-être les six âges du monde après lesquels se fera la résurrection :

ou bien peut-être, dit Origène, les six jours dans lesquels s'est accomplie la création de ce monde matériel, au-dessus duquel doit s'élever celui qui veut contempler la gloire du Verbe de Dieu.

Origen. in Matth.  
T. 12. n. 36.

CHOIX DE TROIS  
APOTRES

**Jésus prit avec lui trois de ses Apôtres, Pierre, Jacques et Jean, son frère.**

B.

Il ne prend avec lui que des Apôtres choisis, car le mystère qui allait s'accomplir appartenait à ces réalités supérieures qui ne devaient être connues qu'après la Résurrection : le cours des événements aurait été par trop troublé si la Transfiguration s'était accomplie devant tous les Apôtres.

Il prend trois de ses Apôtres, afin que le témoignage qu'ils rendront de ce mystère soit complet.

« Peut-être veut-il signifier par ce nombre de trois, dit S. Ambroise, la foi au mystère de la S<sup>te</sup> Trinité, méritant les gloires de la Résurrection, » « ou bien encore l'appel au royaume de Dieu des trois grandes races de la famille humaine. »

Damasc. Homil. de  
Transfig. c. 9.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 9.

Hilar. in Matth. c. 17.  
n. 2.

Il choisit Pierre, afin de confirmer cette foi dont il a fait avec l'assistance de son Père une confession si complète ; il le choisit aussi en sa qualité de chef de l'Eglise. Il prend Jacques qui lui dira avec tant d'assurance qu'il peut boire le calice qu'il doit boire lui-même : qui doit manifester contre les Juifs un zèle si grand qu'Hérode regardera sa mort comme le moyen le plus assuré de plaire aux Juifs. Il prend Jean celui qui doit devenir le grand théologien ; il veut qu'il contemple cette gloire qui est au-dessus de toute gloire créée, afin qu'il puisse faire entendre cette parole : *Au commencement était le Verbe.* Il prend Jean à qui, dit S. Ambroise, il confiera un jour sa mère.

id. ib.

Il choisit ceux qu'il veut, car la grâce dont ce mystère est la figure, la grâce qui doit transfigurer les âmes, est un don tout gratuit, qui procède uniquement de sa bonté. Toute âme qui recevra la grâce devra dire avec S. Paul : *Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable !*

II Cor. 1

En toute circonstance il donne à ces trois Apôtres une sorte de primauté, et les Évangélistes reconnaissent avec simplicité cette primauté conférée par le libre choix de N.-S.. Ainsi, S. Matthieu, racontant la scène de la Transfiguration, ne fait aucune difficulté

de reconnaître qu'ils lui ont été préférés. De même S. Jean, dans son Evangile, racontera sans une ombre d'envie les prérogatives données à S. Pierre. Si plus d'une fois avant la venue de l'Esprit St, l'envie entra dans le cœur des Apôtres, après cette venue, quand ils travaillaient à l'œuvre du Maître, ils en furent totalement exempts.

Chrys. ut supr.

**L. XVII.** Il les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Quelle est cette montagne? Le Thabor suivant la tradition la plus répandue, l'Hermon suivant quelques auteurs, l'Hermon dont la situation géographique, dont les hautes cimes seraient plus en rapport avec les scènes qui ont précédé ou accompagné la Transfiguration.

**II. LES CONDUIT SUR UNE MONTAGNE**

*Il les conduit à l'écart,* « car la solitude, dit S. Jean Damascène, est la mère de l'oraison : quand ayant fermé la porte de nos sens, nous nous trouvons avec nous-mêmes et avec Dieu, que délivrés de toutes les agitations extérieures de ce monde, nous nous retrouvons au-dedans de nous-mêmes, alors nous voyons le royaume de Dieu dans sa gloire. »

Damasc. ut supr. c. 10.

*Il les conduit à une haute montagne,* « pour nous apprendre, dit Remig. d'Auxerre, que tous ceux qui veulent contempler Dieu ne doivent pas s'arrêter dans les jouissances de la terre, mais aspirer aux choses d'en haut ; qu'il faut chercher Dieu, non dans les bas-fonds de ce siècle, mais dans le royaume de Dieu. » « Elevons-nous donc au-dessus des choses de la terre, dit S. Ambroise, pour que nous puissions voir Dieu en face... Elevons-nous aux hauteurs de la sagesse, si nous voulons comprendre tout ce qu'il y a de sagesse dans la parole de Dieu. »

Remig. Cat. sur.

Ambros. ut supr.  
n. 8.

**L. XVIII.** Et pendant qu'il priait... Il est probable que cette scène se passa la nuit, car c'était la nuit que Jésus avait l'habitude de prier : le pesant sommeil des Apôtres s'expliquerait ainsi naturellement.

**JÉSUS EN PRIÈRE**

Jésus allait à cette montagne d'abord pour y prier et non pour y être transfiguré. Nous devons dans la prière chercher avant tout le service de Dieu plutôt que les consolations. Mais c'est dans la prière que se révèle la puissance de la grâce divine, c'est dans la prière que la gloire de Dieu se manifeste dans l'âme. Et pendant qu'il priait, il fut transfiguré devant eux.

**L. XIX.**

**LA TRANSFIGURATION**

« Mais autre est la prière des serviteurs, autre est la prière du Sauveur. La prière des serviteurs est une ascension de l'âme vers Dieu ; l'âme y est nourrie et fortifiée ; l'âme du Sauveur ne s'élevait pas vers Dieu, car elle était unie par une union d'hypostase à la nature divine. Il priait donc, non comme un étranger qui veut obtenir quelque chose d'un étranger, mais comme un fils vénérant son Père. »

« Cette prière avait pour effet de décevoir Satan. Sans doute le visage de Jésus devint tout rayonnant de gloire : mais le visage

de Moïse devint aussi resplendissant dans sa prière ; et la gloire extérieure de Jésus ne s'élevait pas au-dessus de celle de Moïse. »

« Cependant il y avait cette différence entre Jésus et Moïse, que la gloire de Moïse lui venait du dehors, tandis que celle du Sauveur naissait du dedans. Il était transfiguré non en recevant ce qu'il n'avait pas, mais en laissant apparaître ce qui était au-dedans. C'est pourquoi S. Matthieu dit : *Il fut transfiguré devant eux.* »

Damasc. ut supr. c. 10.

« Le Verbe qui était dans le Christ possédait la gloire de toute éternité ; la chair la possédait aussi depuis qu'elle était unie au Verbe ; mais cette gloire était cachée aux yeux mortels : il ne fait donc en ce moment que manifester ce qu'il était intérieurement. »

ib. c. 13.

« Il ne changea point de visage ni de nature, dit S. Jérôme ; son corps ne cessa point d'être ce qu'il était ; mais il apparut aux Apôtres dans la gloire qu'il doit avoir quand il apparaîtra au dernier jour. » Cette transfiguration n'était pas un miracle : laissant apparaître la gloire qui était au-dedans et qui avait été contenue jusque-là, elle était plutôt la cessation d'un miracle.

Hieron h. l. Matth.

**Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige, d'une blancheur telle, dit S. Marc. qu'il n'est point de foulon sur terre qui puisse produire la pareille.** Le soleil a sa lumière en lui-même qu'il fait rayonner autour de lui. « Jésus est la vraie lumière née de la lumière infinie ; il est la splendeur du Père. Ce qu'est le soleil dans les choses visibles, il l'est dans le monde spirituel. »

Matth. 1

Marc. II

Damascen. ut supr. c. 13.

RAYONNEMENT DE  
SA GLOIRE SUR SES  
VÊTEMENTS

« De même que le soleil qui est la source de la lumière ne peut être fixé directement par l'œil de l'homme, de même le Christ qui répand partout sa lumière demeure au-dessus de toute intelligence créée. Mais l'éclat qui est en lui se répand sur son vêtement, sur l'humanité dont il s'est revêtu et qui resplendit d'une sainteté que l'homme ne pourrait créer. »

ib.

Ces vêtements sur lesquels se répand la clarté du Christ représentent tous ceux qui lui appartiennent. « Ils représentent son Eglise, dit S. Augustin ; car le vêtement est porté par celui qui en est revêtu ; il ne peut se soutenir par lui-même. » Jésus lui donne une pureté plus grande que celle de la neige. *Si vos péchés avaient une couleur aussi éclatante que celle de la pourpre, je vous rendrai blancs comme la neige.*

Isaï. L.

Aug. Serm. 78. n. 2.

« Ces vêtements ne sont-ils pas les saintes Ecritures dans lesquelles il se cache ? Quand il se manifeste dans les saintes Ecritures, sous son rayonnement les saintes Ecritures se revêtent d'une splendeur éblouissante. »

Ambros. in Luc. 1. 7. n. 13.

Cette neige dont il semble revêtu sont les paroles qui viennent de lui. « La parole de Dieu, dit S. Ambroise, est comparée au miel, elle en a la douceur ; et elle est aussi comparée à la neige.



*Que mes paroles tombent comme la neige ! La neige tombe avec douceur ; elle possède une pureté parfaite. »*

« O Seigneur Jésus, ajoute S. Ambroise, que mon âme soit toute blanche de cette neige. Que cette neige étouffe la chaleur nuisible d'un printemps trop hâtif, et que protégés par elle, les germes venus d'en haut développent leur fécondité. Quand la neige tombe, les oiseaux de proie n'ont plus d'abri, et la moisson se prépare plus abondante. »

ib. n. 16.

ix. 30-31.

**Et voilà que deux hommes conversaient avec lui : c'était Moïse et Elie ; et ils étaient pleins de majesté.**

APPARITION DE MOÏSE  
ET D'ÉLIE

Des hommes disaient qu'il était Elie ou Jérémie, ou quelqu'un des anciens Prophètes. Il fait apparaître dans ce moment à ses côtés les deux principaux Prophètes, afin que l'on voie la différence qui existe entre le Maître et les serviteurs. »

« Plus d'une fois ses ennemis l'avaient accusé de violer la Loi ; ils l'avaient accusé de blasphème, parce qu'il se faisait semblable à Dieu. Moïse qui avait donné la Loi, serait-il venu rendre hommage à un violateur de la Loi ? Elie avait brûlé du zèle de la gloire de Dieu ; serait-il venu rendre hommage à un homme qui aurait usurpé la gloire de Dieu ? »

Chrys. Homil. 56 in  
Matth. n. 1.

« Jésus veut que l'ancienne Alliance vienne rendre hommage à l'Alliance nouvelle ; et c'est pourquoi il apparaît entre Moïse qui représente la Loi et Elie qui représente les Prophètes. »

Hilar. in Matth. c. 17  
n. 2.

« Il voulait aussi, dit encore S. Jean Chrysostôme, leur montrer qu'il avait pouvoir sur la vie et sur la mort, qu'il commandait au ciel et à la terre ; et c'est pour cela qu'il fait venir près de lui celui qui n'était pas encore mort et celui qui était mort depuis tant d'années. »

« Quels beaux exemples aussi apportaient ces deux hommes, pour encourager les Apôtres à pratiquer la doctrine qu'il leur avait prêchée, la doctrine du sacrifice ! L'un et l'autre avaient su sacrifier leur vie pour la retrouver. L'un et l'autre avaient su résister avec fermeté et constance aux tyrans, l'un à Pharaon, l'autre à Achaz, et cela pour un peuple ingrat et indocile. »

« Tous deux avaient vécu dans la pauvreté. »

« Tous deux avaient accompli de grands prodiges. »

« Jésus veut les donner en modèles à ceux qu'il établit les chefs du peuple nouveau ; il veut que dans le gouvernement des âmes ils aient le zèle d'Elie et la douceur de Moïse. Sans doute Elie avait fait tomber le feu du ciel sur les prévaricateurs, et un jour ses Apôtres s'en souvenant lui diront : *Voulez-vous que nous fassions descendre le feu du ciel sur vos adversaires ?* Mais il leur rappellera qu'ils sont appelés à une justice plus parfaite. »

Ainsi Jésus amène Moïse et Elie pour lui rendre témoignage, pour servir de modèles à ses disciples, et pour rappeler à ceux-ci qu'il veut les conduire à une perfection plus haute.

Chrys. ut supr. n. 2.

« Jésus avait refusé aux Pharisiens le signe dans le ciel qu'ils lui demandaient ; mais ce signe il le donne à ses Apôtres beaucoup plus complet que tout ce qui lui était demandé. Elie, pour lui, revient du ciel où il était monté, et Moïse vient des enfers. Il y a là le signe qu'Isaïe offrait à Achaz, quand il lui disait : *Demandez un signe venant d'en haut, du ciel, ou venant d'en bas, des enfers.* » Et ce signe aura pour effet, non de donner satisfaction à la curiosité, mais de révéler les plus hautes vérités surnaturelles.

Hieron. h. l. Matth.

L'ENTRETIEN DE  
JÉSUS AVEC MOÏSE ET  
ÉLIE

**Et ils parlaient ensemble de sa Passion et de sa sortie de ce monde qu'il devait accomplir à Jérusalem.** Jésus dans cette gloire est tout occupé de l'œuvre qu'il est venu accomplir sur terre. Quel contraste entre l'état où les Apôtres le contempnent aujourd'hui et celui où il doit apparaître bientôt et dont il s'occupe aujourd'hui ! Ici il est dans la gloire : alors il sera rassasié d'opprobres. Ici il est adoré par les deux plus grands hommes de l'ancienne Loi : alors il sera condamné par les princes de son peuple. Et Jésus estimait les humiliations de sa Passion plus que toutes ces gloires. C'est à ces humiliations qu'il pensait au milieu des gloires de la Transfiguration, nous apprenant à nous préparer au sacrifice quand Dieu nous remplit de ses consolations. C'est de ces humiliations qu'il s'entretenait avec Moïse et Elie. Elie apprend qu'il est une sortie de ce monde plus glorieuse que celle qui se fait dans un char de feu, emporté par des chevaux de feu ; c'est la sortie par la mort, par la mort sur la croix, mais la mort acceptée en sacrifice d'expiation. Jésus avait le droit de remonter au ciel dans ce moment : la nuée lumineuse qui venait au devant de lui semblait l'y inviter ; et Jésus voudra redescendre de la montagne pour s'acheminer vers sa croix. Moïse comprendra qu'il y a une mort plus sainte que la mort dans le *baiser du Seigneur*, enviée par les justes de l'ancienne Alliance, c'est la mort dans laquelle on accepte d'être la victime de Dieu.

Luc. IX. t

« Il me semble, dit S. Jean Damascène, entendre Moïse qui me parle ainsi : Ecoute, ô toi le véritable Israël, ce que l'Israël charnel n'a pas mérité d'entendre : *Le Seigneur ton Dieu est un*, et aujourd'hui il se fait connaître en ses trois personnes ; le Père rend témoignage à son Fils, à ce Fils qui est la vie des hommes. Les hommes ingrats *le verront suspendu sur le bois* de la croix, et ils ne croiront pas à celui qui *est leur vie*. Et Elie dit à son tour : C'est ici celui qu'autrefois j'ai senti passer dans un souffle léger. Maintenant ce Dieu que personne n'avait pu voir peut être vu des yeux du corps et être reconnu par l'assistance de l'Esprit de Dieu. C'est là le grand changement qu'a accompli la droite du Très-haut. »

Damasc. v

ib. XLI  
66.

Damascen. ut supr  
c. 15.

LES APÔTRES :  
FRATEUR ET JOÏE

Pendant cette scène, que devenaient les trois Apôtres ? D'abord, pendant que Jésus priait, **ils étaient accablés de sommeil.** C'est Luc. IX

souvent l'histoire de l'homme : quand Jésus veut le conduire aux hauteurs de la contemplation, il se sent envahi par l'engourdissement ; « et cependant, dit S. Ambroise, nous devons savoir que la gloire du Christ ne se révèle qu'à ceux qui veillent. » Bientôt quand le rayonnement de la gloire de Jésus se répand sur eux, **quand ils entendent ces voix qui ne sont pas de la terre, ils sont saisis d'une grande frayeur et tombent la face contre la terre.** Ainsi les premiers contacts que nous avons avec Dieu jettent habituellement la terreur dans notre âme. « Nos sens, dit S. Ambroise, sont accablés par le poids de la gloire infinie. »

Ambros in Luc. l. 7.  
n. 17.

. XVII.  
6.

Mais bientôt c'est la joie qui envahit leur âme ; car l'âme de l'homme, après le premier moment de stupeur, ne peut pas se sentir proche de Dieu sans être enivrée de joie. Et quand déjà **Moïse et Elie se retiraient, Pierre dit à Jésus : Maître, il fait bon ici : faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, l'autre pour Elie : car il ne savait ce qu'il disait,**

ib.

LA PROPOSITION DE  
PIERRE

IX. 33.

ajoute l'Évangéliste. Était-ce la perspective des périls qui menaçaient leur Maître et eux-mêmes à Jérusalem, la sécurité dont ils jouissaient sur cette montagne qui lui inspiraient ce langage ? « Si J.-C. avait des ennemis, ils possédaient à ce moment le conducteur du peuple d'Israël qui avait remporté de si belles victoires sur les ennemis de Dieu ; ils avaient avec eux le Prophète redoutable qui avait fait descendre le feu du ciel sur ses insulteurs. » Il faut plutôt voir dans cette parole l'expression spontanée de la grande joie que lui cause la vue de la gloire de Jésus, de cette gloire qui rayonne jusqu'à lui. « Et en effet, dit S. Jean Damascène, il était à ce moment à la source de la lumière, à la source de la vie. » « Il possédait là, loin de la foule tracassière, dit S. Augustin, le Christ se révélant comme le pain des intelligences. » « Pourquoi s'en aller encore au travail et à la souffrance quand il se sentait rempli par son Dieu d'un saint amour qui produisait en lui la vie sainte ? » Sa joie est si grande qu'il en oublie le monde entier. « Si tel est son bonheur, dit Remi d'Auxerre, quelle sera sa joie de voir le roi dans toute sa beauté, et d'être admis dans les chœurs des Anges et des Saints ? » Si déjà son âme était dans telle joie qu'il en oubliait la terre, que sera-ce quand il jouira de Dieu lui-même ? « Il y avait là, dit S. Augustin, un grand don et une grande promesse. Dieu vous réserve en récompense, non une chose quelconque, mais lui-même. Vous êtes bien avare si ce que le Christ vous promet ne vous suffit pas. Si vous vous croyez riche et que vous ne possédiez pas Dieu, en réalité que possédez-vous ? Un autre est pauvre, et s'il possède Dieu, ne possède-t-il pas tout bien ? »

Origen. Chrysost.

Theophyl. in Luc.

Damasc.

Aug. serm. 78. n. 3.

Aug. ib.

Pierre toujours empressé, ne craignant aucune fatigue quand il s'agissait de son Maître, propose ses services ; *mais il ne savait*

Aug. Serm. 78. n. 5.  
IL NE SAVAIT CE QU'IL  
DISAIT

*pas ce qu'il disait.* remarque l'Évangéliste. « Et en effet, pourquoi trois tentes ? dit S. Jérôme. Il ne doit y avoir qu'une seule demeure, celle de l'Évangile qui contient et résume la Loi et les Prophètes. Si tu veux trois tentes, garde-toi de mettre les serviteurs sur le même pied que le maître. Construis, si tu le veux, trois tabernacles, ou plutôt un seul pour le Père, le Fils et l'Esprit S<sup>t</sup>, puisqu'il n'y a pour les trois personnes qu'une seule et même divinité : et ce tabernacle construis-le dans ton cœur. »

Hieron. h. 1. Matth.

Il se trompait encore en ceci qu'il voulait posséder sur terre les joies qui sont réservées pour le ciel. « Soulevé par la révélation de cette gloire, dit S. Léon, il désirait demeurer éternellement avec Jésus. là où la gloire de Jésus remplit de joie tous les cœurs. »

Leo m. serm. 51.

« Il se trompait, car avant de jouir de cette gloire, il faut travailler, il faut pâtir. « Si tu étais resté avec ton Maître sur la montagne, ô Pierre, les promesses qui t'ont été faites n'auraient pas sorti leur effet ; tu n'aurais pas été l'introducteur au royaume des cieux : le ciel n'aurait pas été ouvert au larron ; la tyrannie de la mort n'aurait pas été détruite ; l'enfer n'aurait pas rendu sa proie : les Patriarches n'auraient pas été délivrés de l'enfer ; la nature humaine n'aurait pas été revêtue d'immortalité. Le Seigneur a pour toi des desseins plus grands que ceux que tu formes toi-même : il t'a préposé, non à la construction de trois tentes, mais à la construction de l'Église universelle. Ce que tu voulais faire, ce sont tes disciples qui le feront et qui construiront sur cette montagne trois temples à l'honneur du Christ, de Moïse et d'Elie (1). » « Toutefois, dit S. Ambroise, si S. Pierre ignorait, cela tenait à sa condition : ce qu'il proposait attestait son dévouement. » Il mérite d'être plus tard introduit dans cette gloire que figurait la Transfiguration du Christ.

Damasc. ut supr. c. 16.

Ambros. in Luc. 1. 7.  
n. 18.

LA NUÉE LUMINEUSE

Et en signe de cette future entrée dans la gloire de Dieu, **voilà que comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit.** C'était une belle réponse de Dieu à l'offre si empressée et pourtant en réalité si mesquine de Pierre. La nuée était habituellement le signe de la présence de Dieu : *Vous faites de la nuée votre trône.* « Voilà, dit S. Augustin, que la nuée leur devient à tous quatre une seule demeure. » Il n'y aura plus qu'une seule demeure pour l'homme et pour Dieu. « Autrefois au Sinaï, la nuée était obscure, dit S. Jean Chrysostôme : car Dieu apparaissait environné de menaces. Ici il vient pour enseigner, et c'est pourquoi la nuée est lumineuse. »

Luc. 7.

Ecce unum tabernaculum  
nubes fuit.  
Aug. Serm. 79.

Chrys. Homil. 46 in  
Matth. n. 3.

Elle est lumineuse parce que si la Loi ne contenait que l'ombre des biens futurs, maintenant s'accomplit ce qui avait été promis.

(1) S. Jean Damascène prononçait cette homélie dans une église bâtie en souvenir de la Transfiguration au sommet du Thabor.

Cette nuée était un symbole de l'humanité du Christ qui est toute remplie de la divinité, et qui répand de la lumière dans les âmes.

**Et du sein de la nuée une voix se fit entendre, disant :  
Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le.**

LA VOIX DU PÈRE

n. 35.

Au baptême de J.-C., la S<sup>te</sup> Trinité tout entière s'était manifestée : ici se célèbre le mystère de cette transfiguration qui doit nous préparer à la possession de la gloire divine ; et les trois personnes de la Trinité y apparaissent encore : le Fils de Dieu incarné qui est le centre de toutes ces manifestations, le Père qui fait entendre sa voix, dit son amour pour son Fils, et réclame de tous ceux qui voudront participer à sa gloire l'obéissance envers lui, le S. Esprit qui habite cette nuée lumineuse, symbole des clartés et du rafraîchissement qu'il apporte aux âmes. « Une seule et même nuée, enveloppant Jésus et le Père, nous prouve, dit Théophylacte, l'identité de nature qui existe entre Jésus et son Père. »

Theophyl. in Luc.

La voix qui se fait entendre la prouve aussi. « Cette parole : **C'est ici mon fils bien aimé en qui je me suis complu**, n'indique-t-elle pas, dit S. Léon, sa naissance avant tous les temps ? N'indique-t-elle pas que le Père n'est pas antérieur au Fils, ni le Fils postérieur au Père ? »

l. XVII.  
3.

« C'est ici mon Fils, mon Fils par excellence, mon Fils propre ; non un fils venant d'une autre nature et rapproché de moi par l'adoption, mais mon vrai Fils, né de mon essence, égal à moi en tout ; et s'il est une autre personne, distincte de celle qui l'a engendré, le Père qui l'a engendré ne permet pas de penser de lui autre chose que ce que l'on pense du Père lui-même. » « Où sont maintenant, dit S. Ambroise, ceux à qui il ne plaît pas qu'il soit le Fils égal au Père, le Fils dans lequel le Père se retrouve et se complait ! Cette parole, Dieu ne l'a pas dite par ses Anges ni par un homme, mais par lui-même. Il faut donc écouter le Christ quand il nous dit : *Moi et le Père nous sommes un*. Celui qui ne croit pas au Fils ne croit pas au Père. »

Leo m. serm. 51 c. 5.

Ambros. in Luc. 1. 2.  
n. 95.

« C'est une belle réponse, dit Proclus, faite à la proposition de Pierre. Tu veux élever pour le Christ une tente semblable à celle que tu élèveras pour Moïse et Élie ; au Christ qui avec moi a étendu les cieux ! une tente à celui qui avec moi a fondé la terre ! une tente à celui qui avec moi a rassemblé les mers, et affermi le ciel ! une tente à celui qui a donné aux astres leur lumière !..... Comment le comparer à Moïse ? J'ai justifié Moïse, mais je me suis complu en celui-ci. J'ai enlevé Élie au ciel, mais j'ai envoyé celui-ci dans le sein de la Vierge, afin qu'il remontât au ciel et qu'il vous y amenât. »

Proclus Cp. Orat. in  
Transfig. n. 3 et 4.

« S'il est le Fils de Dieu, le Fils bien aimé de Dieu, il ne faut plus, ô Pierre, dit S. Jean Chrysostôme, rien craindre pour lui ou pour toi. Si les méchants doivent s'attaquer à lui, ne pense

qu'à une chose, c'est qu'il est le Fils de Dieu, et qu'il est aimé de son Père. Si ardent que soit ton amour, tu ne l'aimes pas autant que son Père, et Dieu ne peut repousser celui qu'il aime. Il l'aime parce qu'il l'a engendré et parce que son fils né de lui a toujours accompli ses volontés. »

« *Écoutez-le donc*, et s'il vous parle de crucifiement à subir, ne vous opposez point à ses paroles. »

« *Écoutez-le* : que les ombres de la Loi disparaissent, que les prophéties et les figures disparaissent : que seule la brillante lumière de l'Évangile vous guide. *Écoutez-le*, car en lui s'est accomplie la prophétie de Moïse disant : *Dieu suscitera du milieu de vos frères un Prophète semblable à moi ; vous l'écouteriez.* »

« *Écoutez-le* : écoutez celui en qui je me suis complu, par la prédication duquel j'ai été manifesté, par l'humilité duquel j'ai été glorifié : écoutez-le en tout temps, car il est la vérité et la vie ; écoutez-le, car il est ma sagesse et la vertu par laquelle j'agis. *Écoutez-le*, car c'est lui que les mystères de la Loi annonçaient, que la bouche des Prophètes chantait. *Écoutez-le*, car c'est lui qui rachète le monde par son sang, c'est lui qui enchaîne le démon, c'est lui qui détruit le pacte que l'homme avait conclu avec le péché. *Écoutez-le*, car c'est lui qui ouvre la voie qui conduit au ciel, et qui par les souffrances de sa croix, prépare les degrés de votre ascension dans le royaume. »

« Pourquoi craignez-vous ? C'est la délivrance ? Pauvres blessés, pourquoi avoir peur du salut ? »

Et en effet, **en entendant cette voix, les disciples étaient tombés la face contre terre, dans une grande crainte.** « Cette transformation si complète, cette nuée dans cette solitude et dans le silence de ce lieu leur avaient donné une impression si vive de la divinité qu'ils étaient écrasés de crainte et tout entiers à l'adoration. »

« Ils se rappelèrent sans doute dans ce moment, dit Origène, la parole qui avait été dite par Dieu à Moïse : *Aucun homme ne verra mon visage sans mourir.* Et ils reconnaissaient qu'ils étaient devant celui qui avait dit cette parole. » « Cette crainte des Apôtres, dit S. Cyrille, est bien de nature à nous faire reconnaître la nécessité d'un médiateur. Qui aurait pu supporter la vue de la majesté divine si le Sauveur ne l'avait voilée sous l'humilité de notre humanité ? »

Et en signe qu'ils sont vraiment possédés par cet esprit d'adoration, ils tombent sur la face, dit Remi d'Auxerre, tandis que les impies devant Dieu tombent en arrière.

Et comme ils étaient là prosternés dans la crainte, **Jésus s'approcha d'eux et les toucha.** Ce contact de Jésus les rassurait et les fortifiait, et il achevait par sa parole ce qu'il avait commencé par son contact : **Levez-vous et ne craignez pas, leur dit-il.**

Chrys. Homil. 56 in  
Matth. n. 3.

Remig. cat. sur.

Leo m. nt supr. c. 7.  
LA CRAINTE DES  
APÔTRES

Chrys. Homil. 56 in  
Matth. n. 3.

Origen. in Matth. T. 12.  
n. 43.

Cyrill in Luc.

Remig.

Matth. XX  
6.

Exod.  
XXXIII. 1

Matth. 9

1. 8. **Et levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul.** Ainsi la Loi et les Prophètes doivent disparaître devant celui qu'ils annoncent, mais lui doit demeurer éternellement. « Après la Résurrection, la Loi n'existera plus, dit S. Augustin, la prophétie n'existera plus. Celui-là seul demeurera dont il a été dit : *Au commencement était le Verbe.* Il nous reste, afin que Dieu soit tout en tous. *Si quelqu'un m'aime, dit-il, je me manifesterai à lui.* » « Il est seul afin de bien établir que la parole, *Celui-ci est mon fils*, n'a été dite qu'à lui. »
2. XIV. 11. « C'est de la nuée qui vient du ciel, dit S. Ambroise, que descend en nos âmes la rosée vivifiante de la foi : et c'est pourquoi cette nuée est lumineuse. »
- « À ce signe, à cette parole, ajoute le S<sup>t</sup> docteur, comprenez que toute foi, non seulement des simples, mais encore des parfaits, consiste à connaître le Fils de Dieu. »
2. v. 9. **Et comme ils descendaient de la montagne, il leur fit ce commandement : Ne dites à personne ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts.** Le scandale de sa Passion aurait été plus grand pour ceux qui auraient connu ces merveilles ; et le cours des événements où il préparait la rédemption du genre humain en aurait été entravé. La gloire de sa Transfiguration était une annonce de la gloire dont il devait jouir après sa Résurrection et à laquelle il devait appeler ceux qui seraient à lui ; mais il devait nous y conduire et y atteindre lui-même par sa Passion. Quand il aurait souffert et qu'il serait arrivé par ses souffrances à la gloire, tous ses mystères apparaîtraient dans leur enchaînement et leur harmonie.
- Ils ne devaient révéler ce qu'ils avaient vu qu'après que J.-C. serait ressuscité d'entre les morts, car la Transfiguration appartenait à un ordre de choses absolument nouveau, à un ordre spirituel et surnaturel, « et pour rendre témoignage en ces choses, dit S. Hilaire, il fallait que les Apôtres eussent été remplis de l'Esprit S<sup>t</sup>. »
2. IX. 9. Il leur avait fait, sans doute, cette défense avec grande autorité ; **car ils gardèrent ce secret en eux-mêmes.** Ils y furent aidés par la puissante impression qu'ils en avaient conservée, et par la parole pleine de mystère que Jésus leur avait dite : *Jusqu'à ce qu'il fut ressuscité d'entre les morts.*
- Trente ans après, S. Pierre laissait transpirer la puissante impression que lui avait causée la vue de Jésus transfiguré, en faisant de ce mystère le garant de son enseignement. *Ce n'est pas en suivant des fables ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et la présence de N.-S. J.-C. ; mais après avoir été les témoins de sa majesté : car de son Père il reçut honneur et gloire, quand de la nuée resplendissante cette voix se fit entendre : C'est ici mon Fils bien aimé en qui j'ai mis*
- JÉSUS SEUL
- Hieron.
- Aug. Serm. 78. n. 5.
- Theophyl. in Luc
- Ambros. in Luc. l. 7. n. 20
- DÉFENSE DE PARLER
- Origen. in Matth. T. 12. ad fin. Hieron.
- Hilar.

*toutes mes complaisances ; écoutez-le. Nous entendimes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel quand nous étions avec lui sur la montagne sainte. Ne semble-t-il pas qu'en écrivant ces lignes, la main du saint vieillard tremble d'émotion ? S. Jean ne fait-il pas allusion à ce grand mystère quand il écrit dans le prologue de son Évangile : Nous avons vu sa gloire, sa gloire qui était comme celle du Fils unique du Père ?*

II Petr. L<sup>re</sup>  
16.

LA TRANSFIGURATION  
DANS LES ÂMES

Le peuple chrétien a vu dans la transfiguration du Sauveur le type d'une transfiguration qui doit s'accomplir dans les âmes qui sont à J.-C. Un nouvel ordre de choses est inauguré par le Sauveur. « Autrefois, au mont Sinaï, dit S. Jean Damascène, c'était la fumée, la tempête, un feu terrifiant qui dissimulaient la grande inclination que Dieu a de se donner à l'homme, et qui montraient la distance infinie qui existe entre l'homme et l'auteur de la Loi. entre l'homme et celui que l'on ne connaît que par ses œuvres. Aujourd'hui partout rayonne la lumière ; aujourd'hui l'auteur de toutes choses, sans quitter le sein de son Père, descend vers ses serviteurs : il paraît au milieu des hommes avec une gloire divine ; il donne aux hommes le moyen de saisir et d'embrasser Dieu. Il fait apparaître sa beauté dans l'humanité déchue. A cause de l'union hypostatique par laquelle l'humanité est unie à la divinité, et qui fait de Jésus le vrai soleil de justice, son visage resplendit comme le soleil ; et les vêtements qui le couvrent deviennent blancs comme la neige. Ainsi tout ce qui s'approchera de lui participera à sa lumière. »

Damascen. De Trans-  
figur. c. 5.

C'est dans les âmes qui lui appartiennent que s'exerce l'action transfigurante de N.-S. J.-C. « Il arrive au terme de l'œuvre des six jours, dit Origène, celui qui contemple Jésus transfiguré devant lui. Car le Verbe de Dieu se manifeste à chacun suivant sa capacité ; c'est pourquoi il est dit dans l'Évangile : *Il fut transfiguré devant eux.* Ceux qui ne savent pas s'élever jusqu'à la sagesse et goûter le sens spirituel des mots ne font que l'apercevoir. Mais à ceux qui savent s'élever aux hauteurs de la sagesse, Jésus se révèle non plus seulement dans son humanité, mais dans sa divinité, et comme le Verbe de Dieu. »

« Ceux devant qui il se transfigure deviennent les enfants de Dieu. Il leur montre qu'il est le soleil de justice. Ses vêtements deviennent lumineux : ses vêtements sont ses paroles et la lettre de l'Évangile. »

Origen. T. 12. In  
Matth. n. 37.

C'est en contemplant le Sauveur que cette transfiguration s'accomplit dans les âmes. *Pour nous, disait S. Paul, tout voile étant enlevé de dessus notre visage, en contemplant la gloire du Seigneur, de clarté en clarté, nous nous transformons en sa ressemblance.*

II. Cor.  
16.

Cette transformation commence par la foi. « C'est par la foi que commence en nous l'impression de sa beauté divine, dit



S. Jean Damascène. Donc, que la parole du Père, *Écoutez-le*, résonne sans cesse dans nos oreilles. En l'écoutant nous nous remplissons de sa beauté, nous nous nourrissons de sa douceur ; nous nous préparons à la vue et à la possession dans sa gloire de celui qui veut nous donner l'immortalité. »

Damasc. ut supr.  
c. 20.

« Enlevons donc tout voile de dessus notre visage, dit S. Ambroise, afin que contemplant la gloire de Dieu nous nous transformions en sa ressemblance. Montons à la montagne, demandons au Verbe de Dieu de se révéler dans sa beauté ; qu'il s'avance triomphant et qu'il règne. »

« Il peut se faire que vous ne voyiez en J.-C. que les faiblesses de sa chair, les faiblesses de celui qui est venu se charger de nos infirmités, que voyant le Verbe vous le voyiez sans sa gloire. »

« Mais quand voyant l'homme vous comprenez qu'il est né d'une vierge, et que votre foi progressant toujours, vous croyez qu'il est né de l'Esprit S<sup>t</sup>, vous vous élevez sur la montagne. »

« Et si vous savez le contempler sur sa croix triomphant de la mort, si vous savez que la terre a tremblé, que le soleil s'est voilé, que les ténèbres se sont amassées sur les yeux des perfides, que les morts sont ressuscités pour attester que le peuple des Gentils qui était dans la mort est ressuscité à la lumière de la croix, si vous voyez tout cela, vous êtes monté au sommet de la montagne et vous avez contemplé la gloire du Verbe. » Dans cette contemplation de la gloire du Verbe, combien est grande la transformation qui se fait dans l'âme ! Et si après l'avoir contemplé on se met à l'imiter, la transfiguration devient plus prompte et plus complète.

Ambros. in Luc. 1. 17.  
n. 12.

« Et maintenant, ô Pierre, dit S. Augustin, toi qui désirais demeurer sur la montagne de la Transfiguration, il faut descendre ; toi qui voulais demeurer dans ce doux repos, il faut prêcher, exhorter, reprendre à temps et à contretemps ; il faut travailler, suer, souffrir : il faut que par ton travail accompli dans la charité, tu établisses en ton âme cette blancheur et cette beauté qui apparaissent dans les vêtements de ton Maître.... Il faut pratiquer la grande vertu enseignée par le Sauveur, la charité, et la pratiquer avec son vrai caractère : *Que personne ne cherche sa propre utilité, mais l'utilité des autres*. Ce repos, cette joie dont tu désirais jouir sur la montagne, le Seigneur te les réserve pour après la mort, mais pour le moment il te dit : Descends travailler, servir, accepter le mépris, la mort. Celui qui est la vie est descendu afin d'être mis à mort ; celui qui est le pain vivant est descendu afin de connaître la faim ; celui qui est la voie est descendu afin de connaître la fatigue du chemin ; celui qui est la source a voulu connaître la soif ; et toi tu refuserais le travail ! Aie la charité et prêche la vérité ; c'est ainsi que tu arriveras à l'éternité où tu trouveras le repos et la sécurité. »

Aug. Serm. 78. n. 6.

### Du démon que les Apôtres ne pouvaient chasser.

En descendant de la montagne les trois disciples étaient préoccupés : cette défense faite par leur Maître de dire ce qu'ils avaient vu, cette Passion qu'il devait subir à Jérusalem, cette Résurrection d'entre les morts après laquelle il leur serait loisible de parler, la présence d'Elie à cette scène de la Transfiguration, sa disparition si brusque, tout cela laissait leur âme en suspens.

LE RETOUR D'ÉLIE

Ils savaient qu'Elie devait venir avant la grande manifestation du Messie. *Je vous enverrai Elie le Thesbite*, avait dit Dieu par Malachie, *et il réconciliera le cœur du père avec le fils*. Dans cette grande attente du Messie, on attendait donc le Prophète Elie. « Aussi déjà on avait posé à Jean-Baptiste cette question : *Etes-vous Elie ?* Et il avait répondu négativement. Pour prouver que Jésus n'était pas le Messie, les Scribes se servaient de cet argument, à savoir qu'Elie n'était pas encore venu. **Les disciples interrogèrent donc Jésus disant : Qu'est-ce que disent les Scribes, qu'il faut qu'Elie vienne d'abord ?** Il y a deux avènements du Christ : le dernier où il viendra pour juger le monde ; et c'est avant ce dernier avènement qu'Elie viendra en personne, afin de ramener les cœurs des pères vers les enfants, c'est-à-dire les cœurs des Juifs qui étaient les ancêtres des Apôtres vers ceux qu'ils avaient repoussés d'abord. Il viendra, disait Dieu par son Prophète, *afin que je ne frappe pas la terre à fond*. Dans son premier avènement Jésus ne vient pas pour juger le monde, mais pour le sauver. » Et Elie devait venir avant ce premier avènement du Sauveur, non en personne, mais en esprit, dans la personne d'un prophète qui serait animé de son esprit.

Malach. II

Matth. I  
10.

Malach.

Chrys. Homil. 57. n. 1.

**Et Jésus leur répondit : Elie en effet doit venir, et il rétablira toutes choses.** Il amènera les Juifs à la vraie foi et « il relèvera, dit S. Augustin, ceux que la persécution de l'Antechrist aura fait succomber. » **Mais je vous le dis, ajoute le Sauveur, Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. De même le Fils de l'homme doit souffrir par eux.** « C'était un usage des Prophètes, dit S. Jean Chrysostôme, quand un personnage avait excellé en quelque qualité, de donner son nom à ceux qui

Matth. I  
11.

v. II

Aug. qq. Ev. I. I.  
c. 21.

lui ressembraient. C'est ainsi qu'on donnait le nom de David à tous les bons rois. » A cause de sa ressemblance avec Elie, Jean-Baptiste avait donc été annoncé sous le nom du grand Prophète,  
 I. 17. *dans l'esprit et la vertu duquel il était venu.*

Chrys. ut supr.

Il était semblable à Elie, par sa pénitence et son zèle, le Précurseur qui avait annoncé la venue de Jésus ; et dans son martyre, il devait être encore le Précurseur de Jésus et de sa Passion. « Cette ressemblance avec Elie et cette ressemblance avec le Christ dans sa mort, devaient, quand le terrible événement arriverait, être pour les Apôtres une consolation. »

Chrys. lb. n. 2.

Alors les disciples comprirent qu'il leur avait parlé de  
 I. 18. **Jean-Baptiste.**

Bientôt une scène bien différente s'offrit à leurs yeux.

Sur la montagne, Jésus, seul à seul avec son Père, avait trouvé la paix et la gloire. Pierre s'écriait : Il fait bon ici. Et comme  
 II. 37. Moïse, Jésus redescendant vers le peuple retrouve l'agitation. **Le jour suivant, revenant vers ses disciples, il vit une grande foule rassemblée auprès d'eux et des Scribes disputant**  
 II. 43. **avec eux.**

Et en le voyant apparaître tout à coup, le peuple fut  
 III. 44. **saisi de stupeur et de crainte.** Il avait encore sans doute sur le visage quelque rayonnement de sa Transfiguration.

Theophyl. h. I.  
Marc.

Les disciples n'avaient rien de cette crainte, car l'amour éloigne la crainte : ils étaient tout à la joie de revoir leur Maître.

Pseudo-Hieron. in  
Marc.

Et Jésus les interrogea : **De quoi disputez-vous ensemble ?**  
 Et un homme sortant de la foule, et se prosternant  
 IV. 45. **devant lui, lui dit : Maître, je vous en prie, ayez pitié de mon fils qui est lunatique et qui souffre beaucoup.**

LE LUNATIQUE

Il est possédé d'un démon muet, et partout où il s'empare de lui, il lui fait pousser des cris, le jette à terre, le fait écumer et grincer des dents ;

V. 10  
II.

Et il ne se retire qu'en le déchirant.

Plus d'une fois il l'a jeté dans le feu et aussi dans l'eau.

Et il est mon fils unique.

C'était probablement une forme de la terrible maladie que l'on appelle l'épilepsie. Les anciens en rapportaient volontiers les phases aux influences des astres et particulièrement de la lune. « N'y avait-il pas là, dit Origène, une perfidie des démons pour faire regarder certaines créatures de Dieu comme essentiellement malfaisantes ? » Dans le cas présent certains phénomènes faisaient croire à l'action du démon.

Origén. T. II. in  
Matth. et Chrys.  
Homil. 57. n. 3.

Jésus ne détruit point ce sentiment. Il y avait là, peut-être, le châtiment de quelque faute personnelle ; « c'était au moins, dit Bède, la suite du péché d'origine. » « Toutefois il faut admirer ici, dit S. Jean Chrysostôme, la conduite de la divine Providence qui n'avait point permis que ces accidents si graves amenassent la

Beda. h. I. Marc.

Chrys. ut supr.

mort. » Si elle ne veillait sur nous, que de fois nous succomberions !

Je l'ai amené à vos disciples pour qu'ils le guérissent, ajouta le malheureux père, et ils n'ont pu le faire. Il y avait là

Noub. 1.

de sa part comme une accusation à l'égard des disciples de Jésus. « Et cependant, dit S. Jérôme, cet insuccès pouvait être attribué

Hieron. h. l. Matth.

LA PLAINTÉ DE JÉSUS

à la faiblesse de sa foi aussi bien qu'à l'impuissance des disciples. » Et Jésus répondant dit : O race incroyante et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ? Cette parole sévère s'adressait surtout au père qui avait attribué tout l'insuccès aux disciples de Jésus : mais pour ne pas le contrister outre mesure, Jésus l'adressait à la foule et aussi aux disciples eux-mêmes, car tout à l'heure il leur reprochera leur peu de foi.

ib. 1.

En cette plainte se fait sentir toute la souffrance que lui cause le contact avec ces natures si grossières et si éloignées des sublimes réalités qu'il leur apporte. Tout à l'heure il était dans la gloire de son Père, et il lui faut être maintenant avec cette race à la foi si hésitante ! « Si souvent il leur avait recommandé la foi comme le grand moyen d'agir avec puissance ! Il est donc dans ce moment comme le médecin qui voit que ses ordres n'ont pas été exécutés. » « La mort lui aurait été moins dure que ce supplice. » Moi-même que de fois ai-je infligé cette souffrance au Sauveur !

Hieron. h. l. Matth.

Chrys. ut supr.

Amenez-le moi, dit-il. Et ils l'amènèrent. Et aussitôt qu'il eut vu Jésus, il fut tourmenté du démon, et jeté à terre il se roulait en écumant. « Jésus permet cet accès terrible pour fortifier la foi du père : si le démon à sa seule présence entre ainsi en fureur, c'est qu'il craint son pouvoir. »

Marc. 1

ib.

Et Jésus interrogea le père : Y a-t-il longtemps que cela lui arrive ? Et il dit : Depuis son enfance. Et souvent l'esprit l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire périr. Mais si vous pouvez quelque chose, aidez-nous ayant pitié de nous. Il avait vu que les disciples n'avaient pas pu chasser le démon : pourrait-il davantage, lui ? « C'était une foi bien imparfaite celle qui disait : Si vous pouvez. » En tout cas il lui demanda d'avoir pitié de lui et d'user en sa faveur de toute sa puissance : le malheur de l'enfant était aussi celui du père.

1. 4

1. 2

Glosse.

Euthym.

NÉCESSITÉ DE LA FOI

Et Jésus lui dit : Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit. Cet homme avait dit à Jésus : Si vous pouvez... Et Jésus à son tour lui dit : Si tu peux... si tu peux croire. Quand le lépreux lui avait dit : Si vous voulez, vous pouvez me guérir..., affirmant ainsi la puissance de Jésus, Jésus lui avait aussitôt répondu : Je le veux, sois guéri. Celui-ci doutant de sa puissance, Jésus corrige son doute : il a une puissance telle que non seulement il peut le guérir, mais qu'il peut à tous ceux qui

1. 5

croient, communiquer cette puissance : *Si tu crois, tout sera possible.* »

Chrys. ut supr.

2. **Et aussitôt le père du jeune homme s'écriant avec larmes dit : Seigneur, je crois, mais aidez mon incrédulité.** On sent revivre dans ces paroles entrecoupées, haletantes, quelque peu inconscientes, toute la douleur de ce père qui est prêt à tout pour obtenir la grâce qu'il demande. « Il veut croire, mais il sent que sa foi n'est qu'une foi initiale : il ne craint pas de l'appeler son incrédulité, et il demande au Sauveur de la parfaire, » afin de la rendre digne du miracle qu'il sollicite. « Il sent, dit S. Grégoire, que la foi sous l'action de la grâce peut croître sans cesse, et à cause des progrès qu'elle peut recevoir, cette foi qui est en lui et dont il peut rendre témoignage il l'appelle de l'incrédulité. » Ou bien encore il dit à Jésus : Aidez-moi malgré tout ce qui manque à ma foi.

Victor Antiochen.

Gregor. in Ezech. l. 2.  
Hom. n. 4.

3. **Et Jésus, voyant la foule accourir, menaça l'esprit immonde lui disant : Esprit sourd et muet, je te le commande, sors de cet enfant et n'y rentre plus.**

LA GUÉRISON

4. **Et poussant un grand cri et l'agitant violemment, il sortit de l'enfant qui devint comme mort, de sorte que beaucoup disaient : Il est mort.** « Quand le démon est forcé de s'en aller de l'homme qu'il tourmentait, dit S. Grégoire, il ne le fait pas sans tenter de terribles efforts pour se maintenir dans la place. »

Gregor. in Ezech. l. 1.  
Hom. 12. n. 24.

5. **Mais Jésus, prenant sa main, le leva et il le mit debout.** « Le contact du Sauveur relève ceux que la puissance du démon a jetés à terre, prouvant la réalité de sa chair, » prouvant aussi l'efficacité de cette chair unie à la divinité ; cette chair est maintenant le grand sacrement par lequel l'homme arrive au salut.

Beda. h. l. Marc.

6. **Et Jésus le rendit à son père.** « Il le lui rendait véritablement, dit S. Cyrille, car il n'appartenait pas à son père quand il était possédé par le démon. » Quelle joie ce fut pour ce père de posséder son enfant. Tout enfant, tout jeune homme qui est possédé par un démon, le démon de l'orgueil ou de l'impureté, n'appartient plus à sa famille. O Jésus rendez à leurs parents tant de jeunes gens que le démon leur a ravis. **Et tous étaient dans l'admiration de la grandeur de Dieu.**

Cyril. in Luc.

7. **Et lorsque Jésus fut entré dans la maison, ses disciples l'interrogèrent en secret : Pourquoi n'avons-nous pas pu le chasser ?** « Peu auparavant ils avaient reçu de Jésus puissance sur les démons : ils avaient usé de ce pouvoir d'une façon merveilleuse ; l'auraient-ils perdu ? » **Et Jésus leur dit : C'est à cause de votre peu de foi. En vérité je vous le dis : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là-bas, et elle le ferait, et rien ne vous serait impossible.** Ce pouvoir qu'ils avaient reçu ils ne le possédaient pas en propre, et pour l'exercer ils devaient

LA FOI PUISSANCE DES  
MIRACLES

Chrys. ut supr.

ib. s'appuyer sur celui de qui ils le tenaient. C'est par la foi qu'ils se mettaient dans cette union avec le Christ qui les rendait tout puissants. « non pas la foi ordinaire, dit S. Jean Chrysostôme, mais la foi des miracles, » cette confiance intérieure par laquelle on sait que Dieu veut le miracle et qui nous arme de la puissance de Dieu.

Ce grain de sénevé mis en contraste avec l'effet produit, la montagne transportée, fait ressortir la puissance de cette foi.

Il nous en révèle l'efficacité intérieure : sous sa chétive apparence cette petite graine possède une vertu très-active. Ce germe qui paraît si faible peut produire une plante merveilleuse. « Cette foi paraît bien peu de chose : mais qu'elle trouve le sol qui lui convient. l'âme où pourront se développer ses racines et elle deviendra un grand arbre où ne pourra s'établir que ce qui a des ailes. » Ce germe ne sera pas arrêté par les rochers de la montagne : il aura assez de force pour les soulever.

Origen. T. 13 in  
Matth. 2. 5.

Mais il est une œuvre plus difficile que de transporter les montagnes, c'est de chasser les démons : il faut donc que celui qui veut l'accomplir s'arme de toutes les énergies surnaturelles, de tout ce qui met l'homme en union avec Dieu. **Ce genre d'ennemis, ajouta le Sauveur, ne se chasse que par la prière et le jeûne.** « Le jeûne venant se joindre à la foi, dit S. Jean Chrysostôme, donne à l'homme une force incomparable : il donne à l'homme la sagesse, il fait de l'homme un ange, et il le met en mesure de lutter avec les puissances spirituelles. Et cependant il ne suffit pas, il faut qu'il soit accompagné par la prière, et même qu'il en soit précédé. »

LE JEÛNE ET LA  
PRIÈRE DANS L'EXPULSION  
DES DÉMONS.

Matth. 4.

« Le jeûne étouffe les passions mauvaises, il détruit l'orgueil, il apaise la colère de Dieu, il donne à l'âme la vigilance, il la rend plus légère et lui donne des ailes. Celui qui unit le jeûne à la prière a deux ailes qui le rendent plus rapide que le vent. Il ne s'engourdit pas dans la tiédeur, il ne se répand pas au dehors, il n'a point d'hésitation ; il est plus grand que la terre, il est plus ardent que le feu : c'est pourquoi il est terrible aux démons. »

Chrysa. ut supr. n. 4.

« Le jeûne, dit S. Augustin, aide l'homme à comprendre ce qu'il est, faible et infirme, et il le porte à chercher le secours de Dieu. »

« Et il cherche le secours de Dieu par la prière que l'on pourrait appeler la nourriture de ceux qui jeûnent. »

In app. op. S. Aug.  
Serm. 73.

Il nous faut recourir à ces armes si nous voulons être victorieux de nos ennemis. Car nous avons des ennemis plus dangereux encore que le démon : le péché et même la seule concupiscence intérieure sont plus à craindre que le démon. Il vaudrait mieux être livré au démon que de s'abandonner au péché. L'action du démon est extérieure ; elle ne peut faire qu'une chose, humilier ; mais le péché et la passion exercent leurs ravages au dedans, et

font au dedans ce que le démon fait au dehors. « L'homme qui s'abandonne aux plaisirs de la table et à la luxure qui en est la suite, dit S. Jean Chrysostôme, est semblable à ce démoniaque. » « Comme lui, dit Théophylacte, il est sourd et muet, sourd aux paroles de Dieu, muet pour les enseignements qu'il devrait donner aux autres. »

Chrys. ut supr.

Theophyl. in Marc.

Ce sont nos passions insuffisamment combattues qui produisent en notre vie ces inégalités et ces contradictions, « l'épilepsie, dit Origène, est une maladie qui procède par crises intermittentes. Le malade a des intervalles de santé dans lesquels il ressemble aux autres hommes. De même vous trouvez des hommes qui paraissent être affermis dans la chasteté et les autres vertus, et qui tout à coup, pris d'une sorte d'épilepsie, tombent dans les convoitises de la terre. Ce sont les lunatiques de la vie spirituelle. »

Origén. T. 13. in  
Matt. n. 4.

« Comme ce démoniaque, celui qui s'abandonne à l'action du démon, le démon tour à tour le jette dans le feu, en allumant en lui la flamme de la colère, et dans l'eau, c'est-à-dire dans les jouissances de la chair qui comme l'eau sont un dissolvant. »

Beda in Marc.

« Comme ce démoniaque, celui qui s'est abandonné au péché a des colères insensées, il grince des dents et il écume ; d'autres fois il se dessèche dans une lâche torpeur ; et quand le salut approche, il est rempli de terreur, il s'agite et se déchire lui-même. »

Pseudo-Hieron. in  
Marc.

Et quand la délivrance a lieu, aux yeux des mondains elle passe pour la mort. « Ceux qui ne connaissent ni la vie ni les joies spirituelles, dit S. Grégoire, regardent comme livrés à la mort ceux qui ne goûtent plus les joies charnelles. »

Gregor. Moral. l. 10.  
c. 30. n. 50.

J.-C. nous est un modèle de ce que nous devons faire toutes les fois que nous avons à travailler à la délivrance des pauvres possédés. « Il menace le démon, mais il se montre plein de compassion à l'égard du patient : de même nous devons combattre le vice en nous montrant sévères envers lui et en le haïssant, mais il faut nous montrer aussi pleins de tendresse pour les pauvres pécheurs, les encourager, jusqu'à ce que nous puissions les rendre, remis debout, à leur mère l'Église. »

Beda in Marc.

Et si nous avons à être délivrés nous-mêmes, « il faut que nous nous souvenions que J.-C. seul peut opérer notre délivrance. Il faut qu'il touche notre main, c'est-à-dire qu'il fortifie notre activité. Et ensuite il veut que nous agissions avec lui, et que nous appuyant sur lui nous sachions nous tenir debout. »

Theophyl. in Marc.

Et il veut que nous recourions avec amour aux armes qu'il nous a lui-même indiquées : « Le jeûne qui donne ce cœur contrit et humilié que Dieu ne repousse jamais, » « le jeûne qui guérit les passions du corps et la prière qui guérit les maladies de l'âme. »

Aug. in app. Serm.  
73. n. 1.Pseudo-Hieron. in  
Marc.

« Croyez-moi, écrivait S. Athanase dans la vie de S. Antoine qui avait été si souvent en lutte avec les démons : Satan redoute les veilles des âmes pieuses, leurs prières, leurs jeûnes et surtout leur ardent amour pour J.-C. »

Athanas. in vita  
S. Anton.

## CLXXXVI

### Nouvelle prédiction de la Passion.

#### Jésus paie le tribut du temple.

Et partant de là ils parcouraient la Galilée.

Marc. II.

Et quand tous étaient dans l'admiration de tout ce qu'il faisait..... « Il y avait en lui, dit S. Cyrille, quelque chose de souverain et de divin qui rayonnait en toutes ses œuvres. En lui se réalisait la prophétie du Psalmiste : *Vous mettrez sur lui la gloire et la beauté.* »

Luc. IX.

Il dit à ses disciples : Pour vous, mettez bien ceci dans vos cœurs, à savoir, que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes. ... « C'est à ses disciples qu'il dit cette parole, et il leur montre combien il tient à ce qu'ils s'en souviennent : *Mettez bien ceci dans vos cœurs.* Il fallait qu'ils fussent prémunis contre le scandale de sa Passion » : et il fallait qu'ils en connussent la signification : il fallait que plus tard ils pussent attester que cette Passion avait été prévue et voulue.

ib.

*Il sera livré.....* Il ne dit pas par qui il doit être livré, et peut-être est-ce à dessein : il devait être livré par le traître, livré par le démon. S. Paul a dit aussi que son Père l'avait livré pour nous, et il devait se livrer lui-même. Mais si c'était la haine qui agissait dans le démon, l'avarice en Judas, c'était l'amour qui agissait en son Père et en lui.

Origen.

Et ils le feront mourir. « Ce n'est pas par les miracles, c'est par la croix que nous devons être sauvés. »

Math. X  
II.

Voulant mêler une consolation à la tristesse que cette annonce leur causait, il ajouta : Et le troisième jour, il ressuscitera. Mais ils avaient si peu l'idée de la résurrection que cette parole n'avait aucun sens pour eux. Ils ne comprirent pas cette parole, elle était voilée pour eux, dit S. Luc. Ils ne comprenaient qu'une chose, c'est que leur Maître leur répétait pour la deuxième fois qu'il devait souffrir et être mis à mort, et ils en étaient fortement contristés.

ib.

Luc. v.

Math.

NOUVELLE PRÉDICTION  
DE LA PASSION

Cyrrill. Caten. Græc.  
PP.

id. in Luc.

Tit. Bostr.



Ils ne comprenaient pas, parce que la Passion du Sauveur est le grand mystère *qui avait été caché dans tous les siècles et les âges précédents*, et, quand il fut révélé au monde, fut un scandale *aux Juifs et une folie aux Gentils*. C'est le grand mystère de la *sagesse et de la puissance de Dieu*, dit S. Paul ; mais autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant les pensées de Dieu sont élevées au-dessus de nos pensées. Malgré l'étonnement que leur causaient ces révélations, les Apôtres gardaient leur esprit uni à l'esprit de leur Maître. « C'est une grande science, dit S. Augustin, que d'être uni à celui qui possède toute science. » Qu'il nous suffise, quand nous ne comprenons pas, de savoir que Dieu a parlé.

LES DISCIPLES NE  
COMPRENENT PAS

*Magna scientia est  
scienti conjungi. Aug.  
la Pa. 86. serm. 2.  
n. 2.*

Ils ne comprenaient pas parce qu'ils ne voyaient pas l'enchaînement de toutes ces choses : nous qui avons vu comment la souffrance produit la gloire, avec quel amour nous devons donner notre foi à ce mystère !

Ils ne comprenaient pas parce qu'ils avaient l'esprit occupé par le préjugé, par le préjugé d'un Messie venant dans la gloire et la puissance. Combien était opposée à cette idée celle d'un Messie souffrant et mourant. Dégageons-nous de nos idées terrestres pour mieux comprendre les mystères du Christ.

« Cependant si leur tristesse est grande, on ne peut pas, dit S. Jérôme, l'appeler un manque de foi. Ils savaient que Pierre avait été repris, et repris avec sévérité, parce qu'il n'entraît point dans les pensées de Dieu et demeurait dans les pensées de l'homme. Leur tristesse venait avant tout de l'amour qu'ils portaient à leur Maître. »

Hieron. h. l. Matth.

Peut-être aussi s'attristaient-ils parce qu'ils comprenaient qu'ils auraient part à ses souffrances et à ses ignominies. « Il les avait appelés pour le suivre et l'accompagner, dit Bossuet, et ils ne doutaient nullement qu'ils ne dussent participer à tous les états de sa vie..... Ils entendaient parler avec joie de son règne, de ses victoires, de son auguste souveraineté, et même de sa divinité. Il n'y a que les mystères de sa Passion qu'ils ne veulent pas comprendre, de peur d'être enveloppés dans les disgrâces de leur Maître. »

Bossuet. 1<sup>er</sup> serm.  
pour la Quinquag. sur  
l'utilité des souffr. 2<sup>e</sup> p.

Ils auraient pu l'interroger : il s'était toujours montré si bon dans les explications qu'il leur donnait. Était-ce le respect qui dans ce moment leur fermait la bouche ? Était-ce la crainte, la crainte qu'ils éprouvaient pour lui ? Car la crainte augmente la piété et le respect. Ils craignaient de l'interroger sur cette parole.

Theophyl. h. l. Luc.

Et quand ils furent venus à Capharnaüm, ceux qui recueillaient la didrachme s'approchèrent de Pierre et lui dirent : **Votre maître ne paie-t-il pas la didrachme ?**

XVII.  
l.

Il s'agissait non de l'impôt ordinaire, qui était perçu, et d'une

L'IMPÔT DE LA DI-  
DRACHME

façon habituellement assez brutale, par les Publicains, mais d'une redevance imposée par la Loi, et qui devait servir à l'entretien du temple. Les collecteurs de cet impôt, qui étaient Juifs, procédaient généralement avec politesse, comme dans le cas présent, où cette politesse se traduit dans la forme interrogative qu'ils emploient. C'est par politesse aussi qu'ils s'adressent à Pierre plutôt qu'à son Maître.

Exod. XXX  
12.

Cette demande lui fut faite quand il rentrait à Capharnaüm que l'on regardait comme le lieu de son domicile.

Il est évident qu'à cause de ses miracles on ne le traite pas comme un homme ordinaire, et toutefois on le traite comme un homme soumis à toutes les obligations des autres hommes.

ib.

**Oui, répondit aussitôt Pierre, sans même en parler à Jésus :** soit que Jésus eût payé déjà les années précédentes, soit que Pierre trouvât la chose toute naturelle.

Matth. v. 22.

**Mais comme on entrait dans la maison, celui qui sait tout, le prévenant, c'est-à-dire lui montrant qu'il s'était trop pressé, et voulant remettre les choses au point, lui dit avec douceur : Simon, que t'en semble-t-il ? Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils le tribut ? De leurs enfants, ou des étrangers ?**

ib.

**Et il répondit : Des étrangers. Jésus lui dit : Donc les enfants en sont affranchis.** « Il y avait là, dit S. Jean Chrysostôme, de la part de Jésus une affirmation très nette de sa filiation divine, et une confirmation donnée à la confession de foi que Pierre avait faite peu auparavant. Si tous ceux qui paient le tribut sont des étrangers, il y a une différence essentielle entre eux et lui. » S'il est exempt du tribut en qualité de Fils de Dieu, c'est qu'il est vraiment égal à Dieu.

ib.

v. 22.

Cette vérité qu'il est vraiment le Fils de Dieu sera confirmée par la manière avec laquelle il paiera le tribut. **Mais pour que nous ne les scandalisions pas, va à la mer et jette l'hameçon, et le premier poisson que tu prendras, ouvre-lui la bouche ; tu y trouveras un statère ; donne-le leur pour moi et pour toi.** Le statère avait en effet la valeur de deux didrachmes.

v. 22.

« En d'autres circonstances, dit S. Jean Chrysostôme, il bravait le scandale : ici, il s'applique à l'éviter, nous apprenant à faire le discernement entre les différentes circonstances. » Il ne veut point donner de démenti à son disciple, ni irriter ceux qui, ignorant sa qualité de Fils de Dieu, lui ont fait cette réclamation. Il affirmera sa souveraineté par un acte mieux qu'il n'aurait pu le faire par ses paroles. « Il avait manifesté sa divinité en commandant à la mer et en faisant marcher son disciple sur ses flots soulevés : la mer affirmera encore aujourd'hui sa divinité en lui apportant son tribut. Il y a ici un miracle d'omniscience et d'omnipotence. »

ib. n. 2.

ib.

Chrys. Homil. 58 in  
Matth. n. 1.JÉSUS S'EN DÉCLARE  
AFFRANCHI

COMMENT IL LE PAYE

Il est à remarquer que c'est là le seul miracle que J.-C. accomplit pour lui ; et encore l'accomplit-il moins pour lui, puisque les Apôtres avaient une réserve d'argent où ils pouvaient puiser. que pour donner une grande leçon. « En condescendant avec bonté à leur demande, dit Origène, il leur prouve avec une autorité souveraine qu'il n'est point soumis à cette obligation. Il paie le tribut, mais il le paie avec une monnaie qu'il n'a pas acquise par son labour, qu'il n'a même pas touchée de la main, afin d'établir la distance qui existe entre César dont cette monnaie porte l'empreinte et celui qui est l'image de Dieu. »

Origen. T. 13. in  
Matth. n. 10.

« Avec une foi parfaite Pierre obéit à un ordre qui pouvait paraître bizarre ; et il est aussitôt récompensé de son obéissance : il est associé à son Maître dans l'acquittement de sa dette. Toutefois, remarquez-le, ajoute S. Jean Chrysostôme, le Sauveur n'a pas dit : *Donne-le pour nous ; mais : Donne-le pour moi et pour toi*, se séparant de son disciple ; car il y avait une grande différence entre eux relativement à cette obligation. »

Chrys. ib.

« Et remarquez aussi que cet honneur qui est fait à Pierre n'est pas raconté par S. Marc son disciple : peut-être avait-il reçu l'ordre exprès de se taire sur ce point, tandis qu'il racontera son reniement. »

ib.

Cette scène ne nous remet-elle pas sous les yeux la manière dont habituellement nous traitons Dieu ? Dieu nous comble de ses bienfaits, il multiplie pour nous les miracles, il travaille pour nous avec une puissance souveraine ; nous ne devrions être préoccupés que de lui apporter ce que nous avons. et sans cesse nous lui disons : Vous ne faites donc pas ceci ?

Nous devrions le traiter comme un souverain à qui on est heureux et honoré de se soumettre, et nous le traitons comme un serviteur qui doit être à nos ordres. « Nous devrions, dit S. Augustin, nous servir des choses de ce monde pour arriver à jouir de Dieu ; et souvent nous voulons nous servir de Dieu pour arriver à jouir des choses de ce monde. » Ces collecteurs de l'impôt n'auraient-ils pas mieux servi leurs intérêts s'ils avaient traité J.-C. comme il le méritait, c'est-à-dire en Dieu ? Le meilleur moyen de procurer nos intérêts, c'est de nous tenir à notre place devant J.-C., de tout lui remettre entre les mains au lieu d'avoir des exigences envers lui.

Aug. De Civit. l. 15.  
c. 7. n. 1.

« La mer elle-même, dit Origène, et ce poisson sans raison nous attestent que Jésus ne nous doit rien, et s'empressent à se mettre à son service.

« C'était un honneur pour ce poisson, s'il avait su le comprendre, d'être pris à l'hameçon de Pierre, de ce pêcheur qui devait être pêcheur d'hommes.... Il était l'image de l'homme qui aime les richesses, et qui, dans les agitations constantes de ce

Origen. T. 13 in  
Matth. n. 10.

id. ib. n. 42.

siècle, n'ayant à la bouche que le nom des richesses, étant pris par les Apôtres, est délivré par eux de tout ce qui l'entravait. »

ib. n. 10.

« C'est un honneur pour ceux à qui on enlève l'image du prince de ce monde et qui demeurent dans les filets de ces pêcheurs d'hommes. »

Nous qui avons été formés à l'image de Dieu et dont la ressemblance avec Dieu s'accuse par le don que nous lui faisons de nous-mêmes, ne saurons-nous pas dire : *Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu ?*

Ps. 61.

« Penserai-je point faire quelque chose de grand de ce que je vous sers, vous à qui toute créature doit servir ? Tout ce que j'ai, et tout ce de quoi je vous sers, tout cela est vôtre ; mais c'est bien au rebours, car vous me servez bien plus que je ne vous sers. »

« Voilà le ciel et la terre que vous avez créés pour le service de l'homme : ils obéissent et font tous les jours ce que vous leur avez commandé : et c'est encore peu, car les Anges eux-mêmes vous les avez créés et ordonnés pour le service de l'homme. Mais voici qui surpasse de beaucoup tout cela, c'est que vous-même avez daigné servir l'homme et avez promis de vous donner à lui. »  
Qu'il nous serait avantageux de comprendre que notre intérêt est de nous donner à Dieu !

De Imit. XI. 1. 3  
c. 10. n. 3.

Dans cette circonstance, Jésus nous apprend à ne pas trop urger nos droits, et à céder volontiers, même en l'absence d'une obligation véritable : puissions-nous le faire avec le calme et la bonté de Jésus !

## CLXXXVII

**Patience de Jésus à l'égard des Samaritains  
qui refusent de le recevoir.**

JÉSUS QUITTE LA  
GALILÉE POUR JÉRU-  
SALEM

C'était peu de temps après la grande scène de la Transfiguration de Jésus. Le temps de sa sortie de ce monde, ou de son **assomption**, comme parle S. Luc, était sur le point de s'accomplir. Il se tourna du côté de Jérusalem avec un visage assuré.

Luc. XL :

Il quittait la Galilée pour toujours. Sans doute, des scènes variées, nombreuses, devaient encore trouver place dans sa vie : mais il quittait le pays qu'il pouvait appeler le sien. Il y avait annoncé le royaume de Dieu, il y avait connu des triomphes,

mais à la fin il y avait aussi rencontré des oppositions. Il quittait sa parenté. Il allait à Jérusalem, et il savait ce qui l'y attendait. « Il allait, dit S. Jérôme, signer sa doctrine de son sang ; quelle force d'âme il lui fallait pour aller ainsi au-devant de sa Passion ! Dieu lui disait comme à Ezéchiel : *Fils de l'homme, tu demeures au milieu des scorpions, ne les crains pas : car j'ai affermi ton visage ; je t'ai donné un visage d'airain et un front de fer.* De sorte que si toute la terre avait été pour lui comme un marteau, comme une enclume infrangible il aurait brisé le marteau. »

ch. II. 6.  
II. 9:

Hieron. ad Algasiam  
q. 5.

S. Marc appuie sur cette attitude du Sauveur qui avait frappé les Apôtres. **Ils étaient sur le chemin montant à Jérusalem, et Jésus les précédait**, comme le chef qui conduit ses soldats au combat. **Ils étaient dans la stupeur et ils le suivaient pleins de crainte.** Ils sentaient que le Maître et les disciples allaient à un drame plein de mystère.

v. X. 32.

Jésus était aussi calme que résolu. Il était bien celui qu'avait annoncé Isaïe : *Mon visage était ferme comme la pierre. Le Seigneur est avec moi, je ne serai pas confondu.*

I. L. 7.

« Que les payens, dit Bède, cessent de se moquer du Christ parce qu'il a été crucifié, puisqu'il a prévu son crucifiement comme un Dieu ; puisque, avec un visage si ferme il est allé de lui-même au lieu où il devait être crucifié, et qu'il est allé à son but avec une telle persévérance. »

Beda. in Luc.

Le voyage devait durer assez longtemps, plusieurs semaines, ou peut-être même plusieurs mois. Le Sauveur devait en profiter pour évangéliser des régions où il n'avait pas encore séjourné, le sud de la Galilée et la Pérée, et pour former au ministère évangélique non plus seulement ses Apôtres, mais aussi ses disciples. Toute cette partie de sa vie est dominée par la pensée de sa mort, et le caractère surnaturel de sa doctrine s'accentue.

Il avait avec lui un cortège nombreux de disciples. **Il en envoya devant lui quelques-uns pour annoncer sa venue. Ceux-ci étant partis entrèrent dans un bourg des Samaritains pour lui préparer un logement.**

2. IX. 52.

DES SAMARITAINS  
REFUSENT DE LE RECE-  
VOIR

**Mais ceux de ce lieu ne voulurent point le recevoir, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem.**

I. 33.

Peu de temps auparavant les habitants de Sichar avaient fait à Jésus un accueil empressé. Mais à ce moment il tournait le dos à Jérusalem ; il annonçait une religion où l'on adorait Dieu non plus seulement à Jérusalem, mais dans le monde entier, et maintenant il allait ouvertement à Jérusalem, sans doute pour y assister à quelque fête Juive. Beaucoup d'hommes ne veulent recevoir Dieu et ses enseignements que quand ils cadrent avec leurs idées ; ils n'acceptent ses visites que quand elles s'accordent avec leurs désirs. Que d'hommes ont dit à Dieu : *Retirez-vous de nous ;*

III. 14. *nous ne voulons pas la science de vos voies !*

Ce refus fut très sensible aux disciples de Jésus, désireux de trouver un abri pour eux-mêmes, mais plus attachés encore à l'honneur de leur Maître : il le fut moins à Jésus lui-même. « Il tenait peu, dit S. Ambroise, à être reçu par des hommes dont la conversion n'était pas complète. Il savait aussi que s'il l'avait voulu, il aurait pu faire de ces hommes hostiles des hommes dévoués : Dieu appelle ceux qu'il daigne choisir. »

Mais pourquoi envoyait-il ses disciples s'il savait qu'ils ne seraient pas reçus ? « En toutes choses, dit S. Cyrille, il cherchait leur avancement. Il voulait à ce moment les préparer au scandale de sa Passion, et pour cela il les habitua à souffrir l'injure avec lui. Il les préparait à être les docteurs du monde entier, et bien des fois ils devaient se voir repoussés avec celui qu'ils apportaient au monde : et il voulait leur apprendre avec quelle douceur ils devaient se comporter en face de ces refus. »

Mais ils étaient encore bien loin de cette douceur. **Devant cette insulte, Jacques et Jean lui dirent : Seigneur, voulez-vous, nous commandons au feu du ciel de descendre et de les consumer ?** Ils se souvenaient qu'Elie, Elie qu'ils avaient vu naguère à la Transfiguration avait fait descendre le feu du ciel sur une troupe qui avait voulu s'emparer de lui. L'injure faite à leur Maître ne méritait-elle pas un châtement semblable ? »

Il y avait là de leur part un zèle véritable. « Ils ne pèchent donc pas, dit S. Ambroise, puisqu'ils suivent la Loi. Ils savaient que le zèle de Phinées à châtier des sacrilèges lui avait été imputé à mérite. » « Et si pour venger l'injure faite à Elie le feu du ciel était descendu sur des Juifs, ne fallait-il pas qu'il vengeât l'injure faite au Fils de Dieu pas ces impies Samaritains ? »

« Nous pouvons comprendre aussi, dit S. Ambroise, que les Apôtres ont des mérites semblables à ceux des Prophètes, une situation égale à celle des Prophètes, puisqu'ils présument pouvoir posséder une puissance semblable à celle d'un des plus grands Prophètes. » « Et toutefois ils savent qu'ils n'ont pas ce pouvoir par eux-mêmes, qu'ils ne peuvent l'avoir et l'exercer que par la volonté de leur Maître. »

« Il n'est pas étonnant, dit S. Ambroise, que cette proposition ait été faite par ceux que Jésus appela *les fils du tonnerre*, voulant à la fois reconnaître et corriger leur zèle trop empressé. »

**Mais Jésus se tournant vers eux les reprit disant : Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés.** Pour inspirer le respect de Dieu, la Loi ancienne recourait volontiers au châtement. La mort infligée aux pécheurs par les hommes de Dieu fut parfois à leur égard, dit Bède, un acte de miséricorde, en arrêtant le cours de leurs fautes. Mais l'esprit de la nouvelle Alliance est un tout autre esprit. « C'est là, dit S. Augustin, la différence très-nette qui sépare les deux Testaments, la crainte et l'amour. »

Ambros. in Luc. 1. 7.  
n. 27.

Cyrill. Cat. Græc. PP.  
COLÈRE DES DISCIPLES

Luc. v. 24.

IV Reg. 1.

Ambros. ut supr.

Hieron. ut supr.

Ambros. ut supr.

Hieron. ut supr.

RÉPRIMANDE DE JÉSUS

L'ESPRIT NOUVEAU

Beda. in Luc.

Aug. c. Adimant. c. 17.  
n. 2.

v. 24.

Et c'est en cela qu'apparaît la perfection de la Loi nouvelle et la perfection du culte qu'elle rend à Dieu.

Toutes les fois qu'il y a de la colère, il y a aussi de la crainte. « Que celui-là, dit S. Ambroise, cherche la vengeance qui a de la crainte. Celui qui n'a aucune crainte ne cherche pas la vengeance. » Il demeure calme et bon dans la certitude que la cause de Dieu triomphera un jour.

S. Ambroise le reconnaît : « La nature est portée à la colère, mais il appartient à l'homme raisonnable de modérer la colère : car il est écrit : *l'homme qui s'abandonne à la colère creuse le péché.* » Quand on laisse la nature se mêler au désir de la gloire de Dieu, ces deux choses s'unissant peuvent créer des confusions très-dangereuses, et aboutir à des actes regrettables. « Le zèle quand il n'est pas accompagné de la science est exposé aux illusions, dit S. Bernard, et notre ennemi si rusé n'a point d'artifice plus efficace pour nous enlever la dilection que de nous lancer à l'aveugle dans les entreprises du zèle. »

Ah ! si nous voulons la garder, cette précieuse dilection, si nous la faisons triompher en nous, elle n'ira point à la colère. « Jésus nous montre en sa personne, dit S. Ambroise, que la vertu, quand elle est parfaite, ignore la vengeance, et qu'il n'y a plus de colère là où est la plénitude de la charité. » Il aimait, et à cause de cela il ne cherchait qu'une chose, le salut des âmes. **Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre, mais pour sauver.**

« La clémence est plus efficace que la vengeance, dit S. Ambroise ; elle vous est utile, à vous d'abord, elle vous forme à la patience ; et elle sert à celui qui est tombé, pour son amendement. »

« Il ne faut pas repousser la faiblesse, dit S. Ambroise, il faut l'aider. Une âme vraiment religieuse doit éloigner d'elle toute indignation, et une âme vraiment grande doit repousser tout désir de vengeance. »

C'est là l'esprit de J.-C., l'esprit qu'il veut retrouver en vous. « Il faut, dit Bède, que vous qui avez été marqués de son esprit, vous sachiez imiter ses actes. »

Il faut que vous ayez cet esprit afin d'être les vrais enfants de Dieu, de Dieu qui est avant tout miséricordieux et qui sait attendre.

*Il faut, disait S. Paul, que vous soyez sans querelle et en toute simplicité de vrais enfants de Dieu.* Dieu nous honore en nous demandant de lui ressembler, en nous demandant d'avoir l'esprit de J.-C. et d'imiter sa mansuétude.

Et c'est pour nous aussi une question de justice : que de fois n'avons-nous pas repoussé les visites de J.-C. ! S'il avait, quand nous le repoussions, fait tomber sur nous le feu du ciel, depuis longtemps c'en serait fait de nous. Sachons, pour réparer nos indécidesses, supporter et attendre patiemment quand nous sommes repoussés ou traités durement.

SA PUISSANCE

Ambros. et supr.

Id. Ep. 63 Eccl. Verceff. n. 60.

Bernard. In Cantle. Serm. 19. n. 7.

Ambros. in Luc. l. 7. n. 28.

ib. n. 27.

ib. n. 28.

Beda. In Luc.

56.

II. 45.

Les deux frères que J.-C. à cause de leur bouillante ardeur avait surnommés *les fils du tonnerre*, *Boanergés*, acceptèrent la leçon du Sauveur : il surent prouver que la religion doit, comme plus tard devait le dire Lactance, être défendue non en tuant, mais en mourant.

Lactant. Instit. V. 20.

Quelque temps après, dans les semaines qui suivirent la Pentecôte, S. Jean devait se retrouver en face des habitants de Samarie, peut-être ceux-là qui aujourd'hui refusaient d'accueillir le Sauveur : ils avaient accueilli avec empressement la parole de Dieu, et Pierre et Jean étaient venus leur conférer l'Esprit S<sup>t</sup> : auraient-ils eu cet empressement si Jésus avait consenti à l'acte de sévérité qu'on lui proposait ?

Act. VIII, 6

**Ils s'en allèrent donc, dit S. Luc, dans un autre bourg.**

Luc. IX. 13

## CLXXXVIII

### Les trois postulants.

A quelle époque faut-il placer les trois scènes que nous allons raconter ?

S. Matthieu, qui nous en rapporte deux, les place au moment du départ de Jésus pour le pays des Geraséniens, à travers le lac de Génésareth. S. Luc, qui donne les trois scènes, les place avant le départ définitif pour la Judée. Peut-être ont-ils réuni des faits qui se seraient passés à différents intervalles, afin d'en former un sujet unique. Nous y trouvons en effet indiquées les conditions que J.-C. exige de ceux qui veulent se mettre à son service.

PROPOSITION D'UN  
SCRIBE

**Et il arriva, comme ils étaient en chemin..., qu'un scribe s'approchant lui dit : Maître, je vous suivrai partout où vous irez.**

Luc. IX. 9

Matth. VII  
19.

Il est évident que Jésus, gêné par l'empressement tumultueux de la foule, avait voulu s'éloigner pour être avec ses vrais disciples. S. Matthieu le dit expressément. **Jésus voyant de grandes foules autour de lui, ordonna à ses disciples de traverser le lac.** « La démarche de ce scribe qui ne voulait point demeurer parmi le commun des hommes n'était donc pas sans orgueil. Il était bien le type de cette outrecuidance juive qui se croyait tout droit. »

v. 12.

Chrys. Homil. 27 in  
Matth. n. 2.

Il regardait sans doute Jésus comme un maître ordinaire à qui on faisait honneur en se mettant à sa suite. « S'il l'avait appelé *Seigneur*, au lieu de *Maître*, lui donnant tout droit sur sa vie, dit



S. Jérôme, il n'aurait pas été refusé. En voyant les miracles du Sauveur, il espérait peut-être y avoir part, comme Simon le magicien le demanda à S. Pierre, et on retirer des avantages temporels. »

Hieron. h. l. Matth.

« En tout cas, devant l'empressement de ces foules, il voyait que ce serait pour lui un honneur d'être de la suite de Jésus. »

Cyrril. Caten. Græc. PP.

Il y avait certainement de sa part de la présomption, dans cette parole si assurée : *Je vous suivrai partout où vous irez*. Il ne craignait pas, dit S. Athanase, d'égaliser ses forces aux voies pleines de mystères de Jésus. Il est possible de suivre Jésus jusqu'à l'audition de sa doctrine : mais prétendre le suivre partout, c'est de la présomption : Jésus est infini dans ses vues et dans ses voies.

Athanas. Cat. Græc. PP.

« Il ne savait pas, dit S. Maxime de Turin, que Jésus devait aller à la Passion, qu'il devait descendre aux enfers, remonter au ciel. »

Maxim. Taurin. Homil. 115.

Il ne savait pas que la voie pour aller avec J.-C. est celle du renoncement et de la croix : c'est ce que J.-C. va lui rappeler.

Cyrril. ut supr.

**Et Jésus lui dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.** Voilà comment Jésus pratiquait la pauvreté qu'il avait enseignée. Ce n'est donc pas auprès d'un tel maître que l'on pourra espérer des avantages temporels.

LA PAUVRETÉ DE JÉSUS

21.

« Malgré ses vues intéressées, J.-C. ne le repousse pas, il ne lui fait point de reproches : mais il lui montre l'idéal auquel il doit tendre, prêt à l'accueillir s'il veut le suivre avec l'expectative de la pauvreté. » Si attirés par la beauté du Christ, nous voulons nous mettre à sa suite, Jésus nous montrera aussi un idéal qui peut-être dérangera les idées que nous nous étions faites en matière de perfection ; si nous sommes disposés à accepter l'idéal du Christ, il nous acceptera à son service.

Chrys. Cat. Græc. PP.

Hieron.

J.-C. VEUT DES DISCIPLES QUI LUI RESSEMBLENT

Chrys. Homil. 27 in Matth. n. 2.

« Peut-être, dit S. Augustin, veut-il lui faire comprendre, par une sorte de parabole, que ce cœur qu'il prétend lui apporter est déjà occupé : occupé par la fourberie que représente le renard, par l'orgueil et l'esprit d'indépendance que représentent les oiseaux du ciel. Le fils de l'homme, avec son amour de la simplicité et de l'humilité, n'y peut trouver de place. » Il habite dans les âmes où résident les vertus, et ces asiles lui sont chers. Aussi ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse, tristesse dont ses paroles semblent imprégnées, qu'il constate la facilité avec laquelle les hommes ouvrent leur âme à tous les vices, en le fermant au maître des vertus.

Aug. Serm. 62. Al. de Verb. Dom. 6. n. 2.

Ambros. in Luc 1. 7. n. 32.

Malgré tout le désir qu'il a de posséder les âmes, Jésus ne transige pas : il veut tout ou rien. Nous l'avons vu réprimer l'indignation de ses disciples contre les Samaritains qui lui avaient refusé le passage, et voici qu'il n'accepte pas cet homme qui vient

à lui. « Il veut, dit S. Ambroise, que l'Âme vraiment religieuse ne se laisse jamais aller à l'indignation, il déclare la vengeance incompatible avec la magnanimité ; mais il veut aussi que la prudence n'accepte point des associations inconsidérées, et sache se défendre d'une simplicité trop abandonnée. Nous devons particulièrement garder avec soin le sanctuaire de la foi, de peur qu'en ouvrant trop vite notre maison aux infidèles, nous ne tombions dans leur infidélité. »

ib. n. 28.

Ces renards avec lesquels Jésus n'a rien de commun représentent, d'après S. Ambroise, les hérétiques. « Le renard est un animal rusé, voleur. Avec lui rien n'est en sûreté. Il cherche volontiers sa proie dans le domaine de l'homme. Il creuse des tanières où il aime à se tenir caché : ainsi en est-il de l'hérétique. Jamais il ne s'apprivoise : et c'est pourquoi il nous est recommandé d'éviter l'hérétique après un premier avertissement repoussé. Sa chair ne peut servir à rien. » C'est un animal essentiellement nuisible. C'est souvent l'attachement aux choses de la terre qui fait l'hérétique : c'est pourquoi le Sauveur, avant d'admettre cet homme parmi ses disciples, lui proposait sa pauvreté à imiter.

ib. n. 30 et 31.

J.-C. veut nous apparaître comme un voyageur, n'ayant point de demeure permanente sur terre. Le Prophète Jérémie, 600 ans à l'avance, lui disait : *Vous qui êtes l'attente d'Israël et son Sauveur, voudriez-vous être dans notre terre comme un étranger, ou comme un voyageur qui n'entre que pour un moment dans une hôtellerie ?* Oui, il le voulut : il ne passa dans son pays que comme un étranger. Jésus n'établit sa demeure que dans les cœurs qui lui appartiennent complètement.

Jerem.  
8.

Il semble que la réponse du Sauveur ait porté coup : nous n'entendons plus cet homme lui dire : Je vous suivrai partout où vous irez.

Chrys. Homil. 28 in  
Matth.

LE FILS DE L'HOMME

En cette circonstance, comme aussi en beaucoup d'autres, (1) J.-C. se désigne par le nom de *Fils de l'homme*. Il est facile, quand on regarde aux circonstances dans lesquelles il prend ce titre, de comprendre qu'il voulait désigner l'envoyé de Dieu attendu depuis si longtemps, venant pour sauver le monde.

Daniel avait désigné sous ce nom celui qui devait venir. *Je vis quelqu'un comme le Fils de l'homme, qui venait avec les nuées du Ciel, et il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, qui lui donna la puissance, la gloire et le royaume.* Le Prophète désigne l'envoyé de Dieu par le nom de *Fils de l'homme*, et Jésus aime à se désigner par ce nom, pour nous rappeler, dit S. Augustin, ce que, dans sa miséricorde, il a voulu être pour nous.

Dan. 7

Aug. De Cons. Ev.  
l. 2. n. 1 et 2.

(1) J.-C. se désigne par ce nom de *Fils de l'homme* 31 fois en S. Matthieu, 14 fois en S. Marc, 25 fois en S. Luc, 12 fois en S. Jean.

Il est le Fils de l'homme, nous dit S. Grégoire de Nazianze, parce qu'il est le fils du premier homme, et non le fils de Joseph, comme on le croyait. Il est pour ainsi dire le fils de l'humanité tout entière.

Gregor. Naz. Or. 30.  
c. 4.

Il est le Fils de l'homme, parce qu'il rachète et relève cette humanité qui lui a donné sa chair et son sang. Aussi il prend ce nom toutes les fois qu'il apparaît dans ses fonctions de Médiateur et de Sauveur. *Vous verrez les Anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. — Il faut que le Fils de l'homme soit élevé comme le serpent d'airain au désert.*

I. 51.  
II. 14.

C'est le Fils de l'homme qui a le pouvoir de guérir et de remettre les péchés, qui vient sauver ce qui avait péri, qui n'est pas venu pour perdre les âmes, qui est venu non pour être servi, mais pour servir. C'est le Fils de l'homme qui apporte aux hommes la vie éternelle, et qui leur donne en gage et en préparation de cette vie sa chair à manger. C'est comme Fils de l'homme que J.-C. souffre et meurt, mais aussi comme Fils de l'homme qu'il ressuscite, qu'il monte au ciel, qu'il viendra un jour sur les nuées du ciel pour juger tous les hommes.

JK. 6.

Et il s'appelle aussi le Fils de l'homme parce qu'il est l'homme parfait sur lequel doivent se modeler tous les hommes qui veulent devenir les enfants de Dieu. Il est proche de moi, il est mon frère, et je puis, par le secours qu'il me prêtera, lui devenir semblable : quelle joie et quelle gloire !

« J.-C. veut nous faire comprendre qu'il ne repousse point tous ceux qui veulent se mettre à son service, mais ceux qui viennent avec des intentions qui ne sont pas assez pures. » Après avoir repoussé celui qui avait du mélange en son cœur, Jésus choisit l'âme droite. **Et il dit à un autre : Suis-moi. Celui-ci lui répondit : Seigneur, permettez-moi d'aller auparavant donner la sépulture à mon père.** « Probablement, dit S. Cyrille, le père de ce jeune homme était âgé, et celui-ci croyait accomplir le précepte, *Honore ton père*, en demandant de l'assister jusqu'au jour de sa mort. Cette disposition indique une âme peu résolue, ajoute le S. docteur. » Mais la plupart des Pères ont vu ce jeune homme dans un cas plus grave. « Jésus, dit S. Ambroise, savait que le Père de ce jeune homme était mort. » Celui-ci s'était peut-être, allant à ses obsèques, arrêté un moment à écouter Jésus. Et Jésus voulait, dans cette circonstance, nous donner une double leçon.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 33.

APPEL ADRESSÉ A UN  
AUTRE

I. 59.

Cyrril. in Luc.

ib.

Il voulait d'abord, dit S. Ambroise, nous dire ce qu'il y a d'imprévu apparent et de hardiesse en ses choix, quand il a résolu de faire miséricorde.

Vide quia Dominus,  
quos miseratur, etiam  
imprudenter advocat.  
ib.

Et il veut nous montrer que ceux qu'il appelle à lui doivent être prêts à sacrifier tout pour le suivre. **Et Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts ; pour toi, va et annonce le**

LES EXIGENCES DE  
JÉSUS

**royaume de Dieu.** Les devoirs à rendre aux morts étaient rangés parmi les plus pressants, et on pouvait, pour s'en acquitter, laisser tout le reste. J.-C. veut nous montrer qu'il y a maintenant un devoir plus pressant que celui-là. « Le devoir qu'il voulait accomplir, dit S. Augustin, était un devoir de piété : mais le Maître lui montre ce qu'il doit mettre au-dessus de ce devoir : il voulait en faire un prédicateur de la parole de vie, afin de faire des hommes vraiment vivants. »

Aug. Serm. 62. n. 2.

Quand J.-C. commande, il ne souffre point de retard ; et en cela il veille à nos intérêts beaucoup plus sûrement que nous-mêmes. « Il semble qu'il n'y avait rien de plus facile que d'accomplir ce devoir : mais après les funérailles, il fallait exécuter le testament, veiller à l'héritage. Qui sait si ce flot ne l'aurait pas entraîné bien loin de sa vocation ? Souvent on ne permet pas à des personnes d'une trop grande faiblesse de se livrer à ces devoirs : le leur permettre serait de la cruauté. Ne faut-il pas avoir semblablement souci des intérêts spirituels ? » Les disciples à ce moment paraissent pour annoncer le royaume de Dieu. C'était une occasion unique, qui ne devait plus se renouveler, de coopérer, en se joignant à eux, à l'œuvre la plus grande qui puisse s'accomplir sur terre.

Cbrys. Homl. 28.  
n. 3.

Cette parole qui paraît si dure est en réalité une parole de miséricorde et une parole de vie. J.-C. nous y apprend à réserver toutes nos forces pour les intérêts si graves auxquels il nous appelle, et à estimer toutes choses à leur véritable valeur.

« Il y avait là, dit S. Ambroise, une sollicitude légitime, mais il y avait aussi un intérêt supérieur, et partager ses sollicitudes, c'est affaiblir son énergie : il faut être tout d'abord à l'intérêt le plus important. Les Apôtres, pour être tout entiers à la prédication, ont confié à d'autres le soin des pauvres. Envoyés par le Seigneur, ils avaient ordre de ne saluer personne sur leur chemin, non que les témoignages de bienveillance accordés par ses Apôtres lui déplussent, mais l'application d'une âme tout entière à son devoir lui plaisait davantage. »

Ambros. ut supr.  
n. 34.

Par cette parole, Jésus met chaque chose à sa place. « Il faut honorer son père, mais il faut servir Dieu : il faut aimer celui qui nous a engendrés, mais il faut lui préférer le Créateur. . . La mère des Machabées disait à ses enfants : C'est lui qui vous a formés dans mon sein : c'est pourquoi vous devez le mettre au-dessus de moi. Ne craignez pas pour lui de me laisser seule. J.-C. par cette parole, *Suis-moi*, continuait l'enseignement de cette mère. » Quand nous saurons servir le premier Maître, aimer le vrai Père, nous saurons servir et aimer les autres pères et les autres maîtres.

Aug. Serm. 100. n. 2.

« Nous devons, dit S. Grégoire, dans nos rapports avec le prochain, nous rendre plus utiles à ceux qui sont plus proches de nous, comme la flamme qui chauffe tout ce qui est autour d'elle,

mais principalement le lieu où elle est née. Nous devons reconnaître les liens de notre parenté terrestre, mais l'ignorer lorsqu'elle empêche le vol de l'âme. L'âme fidèle, appliquée aux choses divines, ne doit pas mépriser les liens d'en bas, mais elle doit savoir les ordonner, et dans son amour des choses d'en haut s'élever au-dessus d'eux. Il ne faut pas qu'ils soient une entrave nous empêchant de marcher, un poids qui nous empêche de nous élever. Il faut compatir aux nécessités de ses proches, sans que toutefois notre compassion empêche le mouvement de notre vie intérieure ; il faut avoir quelque chose dans le cœur, sans que toutefois ce quelque chose nuise à notre vie spirituelle. »

Gregor. Moral. I. 7.  
c. 30. n. 42.

Par cette parole qui nous paraît si dure, *Laisse les morts ensevelir leurs morts*, Jésus nous ouvre de nouveaux horizons sur la vie. Il y a d'après lui des morts qui agissent, puisqu'ils procèdent à des sépultures, car il y a plusieurs sortes de morts. « Il y a une mort, dit S. Ambroise, qui est la séparation de l'âme et du corps : cette mort est plutôt un départ qu'une peine ; elle ne doit pas être redoutée des forts, elle doit être désirée par les sages, elle est demandée par les misérables. »

« Il y a une autre mort qui nous rend insensibles aux jouissances de la terre : c'est cette mort qui se fait en nous quand le baptême nous ensevelit avec le Christ. »

« Et il y a une troisième mort qui est l'ignorance du Christ. Connaître le Christ, c'est la vie éternelle, qui maintenant est donnée aux justes voilée, et qui plus tard leur sera donnée dans toute sa splendeur. *A son ombre*, disait David, *nous aurons la vie* 12. *parmi les nations*. C'est à cette ombre, ardemment désirée, que l'Eglise trouve son repos. »

« Si votre ombre seule, ô Seigneur Jésus, apporte déjà de si grands biens, que sera-ce de la réalité ? Quelle vie circulera en nous, quand nous serons non plus dans l'ombre, mais dans la vie elle-même ! *Maintenant notre vie est cachée avec le Christ en Dieu, mais quand le Christ, notre vie, apparaîtra dans toute sa* 13. *gloire, alors nous apparaîtrons avec lui dans la gloire*. Quelle est heureuse cette vie dans laquelle il n'y a plus de mort !... »

« C'est à cette vie qu'il nous faut tendre, nous attristant d'être encore loin de Dieu. » C'est cette vie qu'il nous faut commencer dès la vie présente en nous éloignant de notre corps et de tout ce qui le touche pour nous rapprocher de Dieu. La vie surnaturelle est le commencement de la vie éternelle. C'est à cette vie que Jésus élève l'âme de ce jeune homme. « Il ne condamne pas les honneurs funèbres que l'on rend à ce père ; mais il élève au-dessus des devoirs de la famille ceux de la religion : ceux-là sont laissés aux proches, ceux-ci sont réservés aux élus. »

Ambros. n. 35-40.

Non ergo paterni funeris sepultura prohibetur, sed necessitudini generis divinæ religionis pietas antefertur : illud consortibus relinquitur, hoc mandat electis. ib. n. 41.

En dehors de cette vie cachée en Dieu toute autre vie doit être appelée une mort. Les hommes s'agitent, mais loin de la lumière

de Dieu, ne regardant pas Dieu et n'allant pas à Dieu, ils ne sont que des ombres s'agitant dans la mort.

Grâce à cette parole du Sauveur, tous les jours nous voyons des âmes qui appelées par lui, après s'être montrées toujours des plus tendres et des plus dévouées à l'égard de leurs parents, acceptent d'être privées de la consolation de leur rendre les derniers devoirs, parce qu'elles se sont consacrées à des intérêts supérieurs.

Nulle part le culte des morts n'a été en honneur autant que dans la religion chrétienne. Mais nous sommes exposés, en le pratiquant, à tomber dans des exagérations insensées. J.-C. en ce moment nous ramène à l'exacte mesure. « Nous devons avoir soin des morts, dit S. Jérôme, mais encore plus des vivants. Si les morts peuvent ensevelir leurs morts, par un souci excessif des morts, nous pourrions mériter d'être appelés nous-mêmes des morts. »

Hieron. h. l. Matth.

CELUI QUI VEUT PRENDRE CONGÉ

**Et un autre dit : Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez moi d'aller d'abord prendre congé de ceux (1) de la maison.**

Luc. IX

Aug. Serm. 100. n. 3.

« Il avait peur qu'ils fussent inquiets à son sujet. » Peut-être voulait-il les consulter au sujet de sa vocation. « Il y a dans sa parole, dit S. Cyrille, l'indice d'une hésitation. » C'est pourquoi Jésus lui dit : **Nul homme, mettant la main à la charrue et regardant en arrière, n'est propre au royaume de Dieu.** Le laboureur qui aime son travail, quand il met la main à la charrue, regarde devant lui, afin de tracer un sillon bien droit. Celui qui regarde en arrière, s'intéressant aux conversations ou aux spectacles étrangers, est un mauvais ouvrier. « Celui que Jésus désigne comme mettant la main à la charrue a un certain attachement à son œuvre ; cependant il n'y est pas avec tout son cœur, puisqu'il regarde encore à autre chose, et demande un délai. » Quand on est appelé à une œuvre aussi grande que celle du royaume de Dieu à établir en soi et autour de soi, il faut y être avec toute son attention et ne plus regarder à autre chose. « L'Orient vous appelle, dit S. Augustin, et vous regardez l'Occident. » En avant ! En avant ! Telle est la devise que J.-C. donne à ses disciples. Il ne veut pas de retours en arrière, de regrets, de compromis avec ce que l'on abandonne, avec le vieil homme qu'il range parmi les morts. Il ne veut pas de demi-mesure : et en effet c'est là la sagesse et le moyen d'assurer la persévérance.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

v. 1

Cyrill. ib.

Aug. ut supr.

« Dans la vie chrétienne, dit Bède, nous mettons la main à la charrue, quand avec la croix et les clous de J.-C., ces puissants

(1) La leçon de *ceux de la maison* paraît plus autorisée que celle qui porte *les choses de la maison*.

instruments de componction, nous travaillons à briser la dureté de notre cœur, pour lui faire porter les fruits des bonnes œuvres. Si celui qui est à ce travail aime à regarder en arrière, comme la femme de Loth, vers les jouissances auxquelles il avait renoncé, il se rend indigne du royaume céleste. »

« Si Jésus, dit le même auteur, a de telles exigences à l'égard de celui qui voulait seulement prendre congé de sa famille, quels reproches mériteront ceux qui étant au service de J.-C. reviennent souvent et sans motifs vers ceux qu'ils avaient laissés dans le monde ? »

Beda. Comm. in Luc.

## CLXXXIX

## L'envoi des 72 disciples.

Après cela, le Seigneur désigna encore soixante-douze autres, et les envoya deux à deux devant lui, dans toutes  
 1. 1. les villes et les lieux où il devait venir lui-même.

UNE NOUVELLE ÉLECTION

C'était le dernier voyage apostolique de Jésus, et il l'accomplissait en s'acheminant à la mort : il importait donc que sa venue fut préparée. Comme il avait envoyé les douze dans les parties septentrionales de la Galilée, au moment où il devait les visiter pour la dernière fois, il confie une mission analogue à d'autres disciples pour les régions qu'il va traverser.

Avant d'arriver à son terme, il donnait ainsi une esquisse complète de son œuvre. « Dieu avait annoncé par ses Prophètes que la prédication de l'Évangile se ferait non seulement à Israël, mais à tous les peuples de la terre. C'est pourquoi après l'élection des Apôtres qui étaient d'abord pour les douze tribus d'Israël, il choisit ces soixante-douze disciples. »

Cyrill. in Luc.

« Déjà dans les livres de Moïse, dit encore S. Cyrille, nous avons rencontré un nombre semblable : sur l'ordre de Dieu, Moïse avait choisi soixante-douze juges à qui Dieu départit son esprit. Et ailleurs nous avons une figure des douze et des soixante-douze. *Ils vinrent*, dit l'Exode parlant des enfants d'Israël, *en un lieu nommé Elim*, (qui signifie montée ou accroissement), *et il y*  
 1. 17. *avait là douze fontaines et soixante-douze palmiers*. N'y a-t-il pas là l'annonce des douze Apôtres et des soixante-douze disciples qui nous aident à recevoir notre accroissement spirituel. Nous recevons de ces fontaines sacrées des douze toute sorte de biens ; et nous pouvons assimiler les disciples aux palmiers, à ces pal-

miers dont la moëlle est si savoureuse, les fruits si abondants, la racine si ferme, la stature si haute, et qui se plaisent au bord des eaux. »

Cyrill. in Luc.

Ce nombre de soixante-douze répondait, dit Bède, aux soixante-douze peuples que l'Écriture nous montre issus des enfants de Noé. « Si nous multiplions par trois, le nombre des personnes de la S<sup>te</sup> Trinité, dit S. Augustin, le chiffre vingt-quatre qui est celui des heures qu'il faut au soleil pour répandre sa lumière dans tout l'univers, nous aurons ce nombre de soixante-douze : c'est par ces soixante-douze disciples que l'univers aura la connaissance du mystère des trois personnes divines.

Beda.

Aug. qq. Ev. l. 2.  
q. 14.

« Pendant que les Apôtres seront l'origine de l'Épiscopat à qui J.-C. confiera le dépôt de l'autorité dans son Église, les disciples représenteront l'ordre inférieur des prêtres, bien que dans les premiers temps on ait indistinctement donné aux uns et aux autres les deux noms d'évêques et de prêtres. »

Beda in Luc.

Toutefois ces soixante-douze ne constituèrent pas aussitôt un ordre permanent : il y avait là plutôt une indication donnée aux Apôtres en qui J.-C. dès le commencement concentrait toute autorité.

En tout cas, l'acte était important : et en le racontant S. Luc désigne le Sauveur par son titre *de Seigneur*. Plusieurs auteurs ont affirmé que S. Luc avait fait lui-même partie de ces soixante-douze disciples.

L'ENVOI DEUX A DEUX

*Il les envoya deux à deux.....* C'était un usage déjà très-ancien d'aller deux à deux pour les missions importantes. « Dieu avait envoyé Moïse et Aaron pour tirer Israël de la servitude : Josué et Caleb avaient uni leurs efforts pour apaiser le peuple soulevé par les rapports des espions. Aussi l'Écriture a dit : *Le frère qui est aidé par un frère est comme une cité munie de retranchements.* »

Origen. Cat. Græc.  
PP.Prov. X  
18.

Ils devaient rendre témoignage : or le témoignage de deux témoins avait une valeur juridique. « L'accord de deux hommes dans les matières spirituelles, dit S. Basile, prouvera qu'ils ne sont pas conduits par des passions personnelles. »

Basil. Cat. Græc. PP.

Ces hommes allaient aussi travailler au règne de la charité, et ils devaient y travailler d'abord par leur exemple. « La charité a deux commandements, dit S. Grégoire, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et la charité ne peut s'exercer qu'entre deux. N.-S. nous fait donc entendre qu'on ne doit pas entreprendre le ministère de la prédication sans une grande charité mutuelle. »

Gregor. Homil. 17 in  
Ev. n. 1.

DEVANT J.-C.

« *Il les envoya devant lui...* » Ce fait contient aussi pour nous une leçon : la prédication doit précéder pour nous la venue du Sauveur, les paroles des Apôtres se font entendre d'abord, puis le Sauveur vient habiter avec sa vérité dans le sanctuaire de notre



âme..... C'est à tous les prédicateurs qu'Isaïe fait entendre cette parole : *Préparez la voie du Seigneur.* »

ib. n. 2.

*Il leur disait.....* Les instructions qu'il leur donne sont les mêmes que celles qu'il donnait auparavant aux Apôtres. En les répétant, il leur montrait qu'il les associait dans la même œuvre, et il les gravait plus profondément en leur mémoire.

V. Medit. CLIV-CLVI.

**Il leur disait donc : La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux.** Par la grandeur de la tâche devant laquelle il les place, il leur dit à la fois l'honneur qu'il leur fait et le courage qui leur est nécessaire.

LEUR ZÈLE EXCITÉ  
PAR LA PERSPECTIVE  
DE LA MOISSON

Ce champ dans lequel il les envoie moissonner c'est le monde entier. « Comme des champs tout couverts d'épis mûrs appellent des moissonneurs nombreux, ainsi le monde est rempli d'âmes innombrables qui ont besoin de s'incliner sous la foi, et réclament pour cela le travail des docteurs. »

Theophyl. in Luc.

« Cette tâche énorme il la représente comme une moisson à faire. On n'y a pas encore mis la charrue, on n'y a pas creusé de sillon, et déjà il parle de la moisson. En face de la tâche qui leur était assignée, les ouvriers pouvaient se troubler et dire : Comment si peu nombreux pourrons-nous transformer le monde, convertir les savants, nous qui sommes ignorants, conquérir ceux qui sont pourvus de tout, nous qui sommes dénués de tout, conquérir les maîtres du monde, nous qui sommes les rebuts du monde ? N'ayez pas peur, leur dit le Sauveur ; c'est à une moisson que je vous appelle : vous pourrez semer et moissonner le même jour. Comme le laboureur qui va récolter la moisson déjà mûre, il faut vous réjouir en marchant à la conquête du monde. »

Chrys. Cat. Græc. PP.

La tâche est grande, le champ est immense : c'est pourquoi, dépouillant toute jalousie, il faut souhaiter la coopération d'ouvriers nombreux. **Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.** « Le Maître de la moisson, dit S. Jean Chrysostôme, a exaucé leur prière en augmentant leur vertu plus encore que leur nombre. »

L. 1.

« De cette parole du Sauveur nous apprenons quel don c'est pour les ouvriers évangéliques d'être envoyés dans la moisson de Dieu : c'est un don auquel il faut se préparer par la prière. »

Chrys. Homil. 32 in  
Matth. n. 2.

« Les fidèles doivent aussi apprendre, de cette parole, à prier pour leurs pasteurs, dit S. Grégoire, afin que leur langue ne soit jamais paralysée, et que leur travail soit fructueux. Souvent c'est en punition des fautes des peuples que la langue des pasteurs devient embarrassée : c'est pour punir l'infidélité des ouailles que la voix est enlevée aux pasteurs. »

Gregor. Homil. 17.  
n. 3.

« Ne faut-il pas que maintenant encore, ajoutait le grand pape, nous disions avec tristesse : *les ouvriers sont peu nombreux* ? Il y a encore beaucoup d'hommes disposés à entendre la bonne nouvelle, mais il y en a peu pour l'annoncer. Le monde est rempli de

prêtres, et cependant dans la moisson de Dieu il y a peu de travailleurs : nous avons reçu la dignité sacerdotale, et nous n'accomplissons pas les fonctions de notre dignité. »

ib.

Après leur avoir montré la moisson à recueillir pour leur apprendre combien la tâche était pressante, il fait apparaître à leurs yeux une autre image, afin de leur dire les dangers qu'ils rencontreront. le courage qu'ils devront déployer et la source de la confiance qu'ils devront toujours garder dans leur cœur. **Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.** « Il les envoie donc lui-même : la vertu de celui qui les envoie sera leur consolation au milieu de tous leurs périls. *Je vous envoie* : cela est suffisant pour garder dans leurs cœurs au milieu de tous les dangers la consolation et l'espérance. »

LEUR COURAGE  
EXCITÉ PAR LA PER-  
SPECTIVE DES DANGERS

r. 2

Chrys. Homil. 33 in  
Matth. n. 1.

*Je vous envoie comme des agneaux....* Aux Apôtres il avait dit : *Comme des brebis.* Les disciples devront sentir leur faiblesse plus encore que les Apôtres. « Mais leur force sera leur simplicité et leur innocence. »

Ahh. Isidor. Cat.  
Græc. PP.

« C'est la loi générale, dit S. Ambroise, que les faibles soient mangés par les forts ; mais le bon Pasteur fait en sorte que le troupeau n'ait rien à craindre des loups. Il envoie donc ses disciples au milieu des loups, non pour les faire dévorer, mais pour qu'ils répandent la grâce : alors sera accomplie la prédiction d'Isaïe : *Le loup et l'agneau paîtront ensemble.* »

Ambros. in Luc. 1. 7.  
n. 46.

OU SONT LES LOUPS ?

Les disciples du Sauveur devaient rencontrer des loups d'abord et immédiatement dans les Scribes et les Pharisiens qui se trouveraient nombreux sur leur chemin.

Beda. Comm. in Luc.

Ils devaient les rencontrer plus tard dans les persécuteurs.

« Ils devaient aussi les rencontrer dans les hérétiques, dit S. Ambroise, qui pendant si longtemps vit les hérétiques acharnés contre les fidèles du Christ. Les loups rôdent autour des bergeries cherchant à surprendre les brebis. Ils n'osent entrer dans les maisons : ils épient le sommeil des chiens, l'absence ou l'incurie des maîtres, et sautant à la gorge des brebis ils les étranglent. Ils sont féroces, insatiables. Ils sont raides dans leurs mouvements, se jettent d'un trait en avant, ne savent point se retourner, ce qui fait qu'on peut les éviter. On dit que quand ils ont été les premiers à voir l'homme, ils lui enlèvent la voix : si c'est au contraire l'homme qui les a vus le premier, son regard les jette dans un vrai tremblement. Je souhaite, ajoutait le S. docteur, que l'explication que je vous donne en ce moment soit lumineuse, pour qu'on ne puisse dire que le regard du loup pèse sur moi. »

Ambros. ut supr.  
n. 48.

« Ne sont-ils pas semblables aux loups les hérétiques qui rôdent frémissants autour du bercail du Christ, la nuit plutôt que le jour ? Car ils sont toujours dans la nuit ceux qui par leurs perfides interprétations s'efforcent d'obscurcir la lumière du Christ.

Ils rôdent autour du bercail du Christ, mais ils n'y entrent pas, car ils y trouveraient la guérison comme le blessé que le bon Samaritain amena à l'hôtellerie. »

ib. n. 49.

« Ils épient l'absence du pasteur, n'osant attaquer le troupeau pendant qu'il est là : aussi cherchent-ils à faire mourir ou à faire exiler les pasteurs. Dans leur raideur, ils ne savent jamais se retourner ni revenir de leur erreur. Aussi il arrive souvent que dans leurs courses ils s'élancent dans le vide. »

ib. n. 50.

« Ne vous laissez pas surprendre par eux, ne les laissez pas entamer les premiers la discussion avec vous : ils vous enlèveraient la voix. Sachez les regarder et les accuser, vous les premiers, et vous garderez la netteté de votre parole. »

ib. n. 51.

Devant cette comparaison des loups et des agneaux, S. Grégoire, le pontife préoccupé des devoirs de la dignité pastorale, se souvient qu'il y a souvent des pasteurs qui ressemblent à des loups. « Il est des pasteurs qui, en recevant l'autorité, deviennent hardis contre leurs subordonnés..... N'ayant pas les entrailles de la charité, ils oublient qu'ils sont des pères et veulent être traités comme des maîtres : ils changent un poste d'humilité en moyen de domination. La souveraine Vérité nous a avertis : *Ils viennent vers vous sous la peau des brebis, au-dedans ils sont des loups rapaces.* Nous devons nous rappeler qu'envoyés au milieu des loups, nous devons vivre avec la pleine conscience de notre innocence, nous devons éviter de mordre méchamment. Celui qui accepte le ministère de la prédication doit savoir toujours accepter la peine et ne jamais l'infliger, afin d'apaiser par sa douceur la colère des méchants, et par la souffrance volontairement acceptée guérir les blessures de ceux qui le font souffrir. »

« Si parfois le zèle du bien exige qu'il soit sévère envers ses subordonnés, il faut que la sévérité vienne de l'amour et non de la dureté : qu'extérieurement il fasse respecter la règle et qu'intérieurement il aime d'un cœur paternel ceux qu'il est obligé de reprendre. Il arrivera facilement à cette largeur d'âme et à cette bonté s'il pratique les leçons de renoncement que le Sauveur donne à ses disciples dans la suite de son discours. »

Gregor. Homil. 17  
n. 4.

## L'envoi des 72 disciples : les instructions.

**PAUVRETÉ QU'ILS DOI-  
VENT PRATIQUER**

**N'emportez avec vous ni bourse, ni sac ni chaussures.**

Luc. X.

En dégageant ses disciples de tout souci temporel, Jésus veut qu'ils soient tout entiers à l'amour et au dévouement. Il veut qu'ils apparaissent dans le monde comme des puissances essentiellement bienfaisantes. « Il doit y avoir en vous, dit S. Augustin, une source, une source d'où coule sans cesse l'eau vive et non un sac où viennent s'entasser les richesses d'autrui. »

Fons in te debet  
esse, non sacculus;  
unde erogatur, non  
ubi includatur. Aug.  
Serm. 101. n. 7.

« Il veut, dit S. Grégoire de Nazianze, les amener à une telle vertu que leur vie soit une prédication autant que leur parole. »

Gregor. Naz. Orat. 1.

« Il veut, dit S. Grégoire-le-Grand, que le prédicateur de l'Évangile s'appuie sur lui par une confiance absolue : qu'il ne se préoccupe jamais des nécessités de la vie présente dans la certitude que Dieu y pourvoira. et que le souci des choses temporelles n'enlève jamais à l'esprit sa puissance à procurer les biens éternels. »

Gregor. Homil. 17 in  
Ev. n. 5.

**S'AFFRANCHIR DES  
DÉMONSTRATIONS INU-  
TILES**

**Et ne saluez personne en chemin.** Elisée envoyant son serviteur Giezi pour ressusciter le fils de la Sunamite, lui avait fait une recommandation semblable, pour lui montrer combien était grave et pressante l'œuvre à laquelle il l'envoyait. Il y avait une œuvre plus grave et plus pressante, celle à laquelle J.-C. envoyait ses disciples : ils devaient donc, dans leur empressement à l'accomplir, s'affranchir du cérémonial souvent compliqué de la politesse orientale. « Le Sauveur n'interdit pas la politesse, dit S. Ambroise : il écarte seulement un obstacle qui retarderait l'œuvre de Dieu : il est bon quand on accomplit une œuvre divine de laisser quelque peu de côté les choses humaines. Saluer, c'est bien : se montrer empressé à accomplir les ordres de Dieu, c'est mieux. »

ib.

IV Reg.  
20.

Cyrril. in Luc.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 63.

Maintenant encore les ministres de l'Évangile, quand ils accomplissent quelque fonction du saint ministère, laissent de côté les lois de la politesse humaine pour être uniquement à leur œuvre.

Tout acte de l'envoyé de Dieu doit être sérieux. S'il n'est point prodigue de ces salutations banales que l'on donne à ceux que le hasard fait rencontrer, les salutations qu'il adressera à ceux vers lesquels il va seront pleines de gravité : **En quelque maison que vous entriez, dites avant tout : Que la paix soit dans cette maison !**

Luc. 1

**CE QUE DOIT ÊTRE  
LEUR SALUTATION**

1. 6. **Et s'il se trouve là un enfant de paix, votre paix reposera sur lui. Sinon, elle reviendra sur vous.** « La paix, dit S. Jean Chrysostôme. est le premier de tous les biens : et c'est pourquoi N. S. veut que le premier souhait que feront ses disciples soit celui de la paix. » « Et maintenant encore, c'est le souhait que l'évêque fait pour son peuple. Les saints demandent cette paix qui est non seulement la paix des hommes entre eux, mais aussi la paix de l'homme avec lui-même. Car souvent sans aucune attaque du dehors, nous avons la guerre au-dedans de nous, la guerre des mauvais désirs qui se soulèvent contre nous. »

Chrys. in Ep. ad Coloss. Homil. 3. n. 2.

Id. in Ps. 124 ad fin.

Cette paix de Dieu est active, elle agit dans les âmes ; et c'est pourquoi N.-S. appelle *enfants de la paix* ceux qui sont façonnés par elle. « Il leur dit donc : Pendant que cette parole de paix sortira de vos lèvres, je ferai pénétrer la réalité en toute âme qui en sera digne. Aussi, c'est à toute la maison que vous adresserez ce souhait, au plus petit comme au plus grand. »

Tit. Bostr.

Et s'il ne se trouve là aucune âme digne de la grâce souhaitée, « le souhait de l'envoyé de Dieu ne sera pas perdu, non plus que son travail ; la paix souhaitée et le fruit de son travail reviendront sur lui, lui procurant un redoublement de force et lui assurant la récompense. »

Gregor. ut supr. n. 6.

1. 7. « En leur défendant de porter avec eux une bourse ou une besace, il leur assure cependant leur subsistance. **Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant ce qu'il y a chez eux, car l'ouvrier est digne de son salaire.** Leur nourriture leur sera méritée par leur ministère. Et pour qu'ils ne s'en regardent pas comme humiliés, il leur rappelle que les biens qu'ils apportent sont supérieurs à ce qu'ils reçoivent. Il est juste que nous demeurions là où l'on reçoit notre paix : en échange de l'aliment terrestre nous apportons les récompenses de la patrie céleste. *L'ouvrier est digne de son salaire.* »

ACCEPTER L'HOSPITALITÉ DE CEUX QU'ON ÉVANGÉLISE

« Il y a donc pour lui deux récompenses : celle de la vie présente qui lui assure sa liberté d'âme, mais qui n'est qu'un commencement et qui doit le préparer à mériter la récompense éternelle : le vrai ministre de l'Évangile n'accepte ce salaire temporel qu'en vue de la récompense éternelle ; celui qui prêche pour recevoir sa récompense en dons ou en louanges se prive de la récompense éternelle. Mais celui qui donne du charme à sa prédication pour attirer les âmes non vers lui, mais vers Dieu, quand même il reçoit ce qui est nécessaire à son entretien, celui-là ne se rend pas indigne de la récompense éternelle. »

ib. n. 7.

Faisant retour sur certaines défaillances qu'il avait constatées autour de lui, le saint pontife s'écriait dans un mouvement de douleur : « Que faisons-nous, ô Pasteurs, qui acceptons le salaire des ouvriers et ne sommes point des ouvriers ? Nous consomons tous les jours les fruits de la sainte Église, et nous ne travaillons

pas pour l'Eglise éternelle. Nous vivons des oblations des fidèles, et nous ne faisons rien pour les âmes des fidèles. Ils les offrent pour le rachat de leurs péchés, et cependant ni par la prière, ni par la prédication, nous ne faisons rien contre leurs péchés... Et quelquefois il arrive qu'on flatte les défauts des personnes puissantes afin qu'elles ne retranchent rien de leurs dons : ils réalisent la parole du Prophète, ils vivent des péchés du peuple, ceux qui, sans combattre le péché, mangent ce que le peuple offre pour la réparation de ses péchés. N'encourons-nous point la malédiction dont parlait Job. *de la terre criant contre nous, et de ses sillons pleurant parce qu'on a mangé ses fruits sans donner leur argent à ceux qui l'avaient cultivée ?* »

Osée IV. 8.

ib. n. 8.

Job. XXXI.  
28.

« Ne voyez-vous pas, ajoutait le grand pape, que les peuples sont à terre à cause de nous ? Nous devions les conduire à la vie, et nous avons été les auteurs de leur mort. »

ib. n. 16.

Après cette confiance à l'égard de nos hôtes, le Sauveur nous fait encore pratiquer une autre vertu, dit S. Ambroise, la constance dans l'amitié que nous leur témoignons. C'est à ce dessein qu'il dit : **Ne passez pas de maison en maison.**

Luc. X. 1.

**Et en toute ville où vous entrerez et où l'on vous recevra, mangez ce qui vous sera présenté, avec simplicité, sans vous défendre d'accepter, et en vous contentant de ce qui vous est présenté.**

v. 4.

**Et guérissez les malades qui sont dans cette ville.** « Les miracles précéderont la prédication et la prépareront. » **Et dites-leur : Le royaume des cieux s'est approché de vous.** « Encore une fois il leur rappelle leur dignité : ils n'annoncent plus les biens temporels comme Moïse ou les Prophètes, mais le royaume de Dieu. » Leur entrée en ces villes aura quelque chose de triomphal.

v. 9.

ib.

Il n'en sera pas de même partout, et toutefois, même dans les villes où on ne les recevra pas, ils agiront avec la même autorité. **En toute ville où vous serez entrés, et où on ne vous aura pas reçus, sortant sur les places publiques, dites : La poussière elle-même de votre ville qui s'est attachée à nous, nous la secouons contre vous.** Ils diront par là quelle séparation existe désormais entre eux et ceux qui les repoussent. « Ils les laissent avec la poussière de leurs péchés. » **Toutefois sachez, doivent-ils leur dire, que le royaume des cieux s'est approché de vous.** « Le royaume des cieux est une source de bénédiction pour ceux qui le reçoivent, mais il est aussi une accusation contre ceux qui le repoussent. Le roi qui s'approche, doit, quand il sera arrivé, châtier les récalcitrants, en même temps qu'il récompensera ceux qui l'auront accueilli. »

v. 10-11.

v. 11.

Et c'est pourquoi le Sauveur ajoute : **Je vous dis qu'en ce**

Ambros. In Luc. I. 7.  
n. 64.BIENFAITS EN RETOUR  
Theophyl. in Luc.Chrys. Homil. 32 in  
Matth. n. 4.PROTESTATION CON-  
TRE CEUX QUI LES  
REPOUSSENTOrigen. Cat. Græc.  
PP.

Theophyl. in Luc.

**jour-là, au jour où il ramène toutes choses, au jour du jugement, Sodome sera traitée avec moins de rigueur que cette ville.**

v. 12.

« Et en effet, à Sodome, les Anges avaient pu trouver l'hospitalité ; il s'était trouvé au moins un juste pour les recevoir. La ville où il ne se trouverait personne pour les recevoir serait donc pire que Sodome. Qu'ils n'aient donc peur : une telle ville ne se trouvera pas facilement. »

Euseb. Cat. Græc. pp.

La vue du châtement qui atteindra les villes inhospitalières à ses envoyés ramène sa pensée aux villes qui ont joui de sa présence et n'en ont point profité. **Malheur à toi, Chorozain ! Malheur à toi, Bethsaïda ! parce que, si les miracles qui ont été faits dans vos murs, avaient été faits à Tyr ou à Sidon, depuis longtemps ces villes auraient fait pénitence, assises dans le cilice et la cendre.**

v. 13.

De tout temps le cilice et la cendre ont été des signes de pénitence. « Les aspérités du cilice rappellent l'aiguillon du péché et les souvenirs amers qu'il laisse dans l'âme. La cendre nous rappelle la mort que le péché a méritée et dont le souvenir est si puissant pour combattre le péché. L'attitude que le Sauveur suppose aux deux villes pénitentes exprime l'humilité dans laquelle elles reviennent à elles-mêmes et expriment leur repentir. Tyr et Sidon étaient coupables : toutefois elles n'avaient péché que contre la loi naturelle. Combien plus coupables sont les villes qui ont péché en outre contre la loi écrite et contre le fils de Dieu ! »

GRAVITÉ DE LA FAUTE DE CEUX QUI REPOUSSENT LA GRACE

Beda. in Luc.

**C'est pourquoi, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous.**

v. 14.

« Nous apprenons là de Jésus, dit S. Jean Chrysostôme, à nous attendrir sur les endurcis : les larmes que l'on répand sur eux sont une force pour vaincre leur endurcissement, une consolation pour ceux qui pleurent ainsi. »

Chrys. Ex homil. quod regular. femine viris cohabitare non debeant. n. 3. Op. T. I.

Le ton du Sauveur s'exalte à mesure que se présente à son esprit le souvenir de fautes et de châtements toujours plus graves. **Et toi, Capharnaüm, qui avais été élevée jusqu'au ciel, « par le séjour que Jésus y avait fait, et par les miracles qu'il y avait accomplis, » tu seras abaissée jusqu'aux enfers.**

v. 15.

Le voyageur qui s'arrête sur l'emplacement de Capharnaüm peut constater avec quelle exactitude s'est accomplie la prédiction du Sauveur. La terre a conservée sa richesse. et cependant ce n'est partout que ruines et solitude : et cette malédiction a commencé trente ans après qu'elle eut été annoncée.

Chrys. Homil. 37 in Matth. n. 4.

S. Matthieu place des paroles semblables après la réception des envoyés de Jean-Baptiste (xt. 20.). L'impénitence des Juifs malgré tous les miracles déjà accomplis par J.-C., malgré la mission du Précurseur, méritait une telle sévérité. La place que leur assigne S. Luc, au moment où Jésus quitte la Galilée pour toujours, paraît

encore plus rationnelle. Peut-être ont-elles été prononcées deux fois.

Beda. In Luc.

« Ce ne sont pas seulement ceux qui ont vu le Sauveur dans sa chair et l'ont repoussé qui ont à craindre ce châtimeut, dit Bède ; c'est encore ceux qui dans la suite méprisent les paroles de J.-C. » C'est pourquoi il ajoute : **Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous méprise me méprise, et celui qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé.** « En tout disciple, dit Bède, c'est le maître qui se fait entendre. Cela est vrai pour tout disciple, mais combien plus pour les disciples de J.-C. : c'est lui que l'on écoute et que l'on entend en eux. Et dans le Fils c'est le Père que l'on honore. »

v. 14.

Beda. ib.

« Prenez donc garde, disait S. Augustin à son peuple, de ne point nous mépriser, afin que le mépris que vous auriez pour nous n'aille point jusqu'à lui. Et quand nous vous demandons cela, de ne point nous mépriser, que désirons-nous de vous sinon de pouvoir nous réjouir de votre bon esprit ? Que ce bon esprit soit notre consolation au milieu des dangers de notre ministère. »

Aug. Serm. 102. n. 1.

Cette parole par laquelle il leur promettait d'être avec eux au milieu de toutes les persécutions qu'ils devaient rencontrer, par laquelle il les revêtait de son autorité, devait leur inspirer confiance.

Titus Bostr.

Combien de temps dura cette mission des disciples ? Probablement quelques jours seulement, pendant lesquels se passèrent les épisodes que S. Luc raconte à la suite. Probablement ils vinrent rejoindre le Maître en un lieu et à un moment qu'il avait désignés lui-même.

RETOUR DES DISCIPLES

**Or, les soixante-douze revinrent avec joie, disant : Seigneur, en votre nom les démons eux-mêmes nous sont soumis.** Il y a quelque chose d'humain dans leur joie. Ils semblent se réjouir des miracles qu'ils ont accomplis plus que du ministère qui leur a été confié et des âmes qu'ils ont acquises au salut. Ils sont loin de cette joie qu'éprouvera S. Paul quand il dira aux fidèles gagnés par lui : *Vous êtes ma joie et ma couronne.* »

v. 17.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

Ils savent toutefois reconnaître que c'est uniquement à la puissance du nom de Jésus qu'ils doivent ces miracles accomplis.

Philip. 18.

Theophyl. in Luc.

LA DÉFAITE DE SATAN

Jésus veut-il les prémunir contre l'orgueil en leur rappelant le châtimeut mérité par l'orgueil de Satan, quand il leur dit : **Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair ?** Parle-t-il de cette chute qui suivit sa faute, aussi rapide que l'éclair, chute à laquelle assistait le Verbe de Dieu, chute qui se reproduirait aussi vite dans les disciples par une seule faute d'orgueil ? Plusieurs Pères l'ont pensé.

v. 18

Cyprian.. Ambros..  
Chrysost.

Il est plus probable que J.-C. leur révèle la défaite que son Incarnation a infligée à Satan et dont leur mission était l'une des phases. « Avant la venue du Sauveur, dit S. Cyrille, Satan s'était



assujetti l'univers ; il y était honoré : et voilà que sa puissance s'évanouit comme celle d'un éclair qui part du haut du ciel et semble tomber dans l'abîme. » Cette chute de Satan se continue encore sous l'action des successeurs des Apôtres et des disciples. Jésus leur a donné des pouvoirs semblables à ceux qu'il avait donnés à ces premiers disciples. **Voici que je vous ai donné puissance pour fouler aux pieds les serpents et les scorpions,**

Cyrril. in Luc. Itā  
Basil., Euthym.

19. **et toute puissance de l'ennemi.** « Il fait allusion, dit Tite de Bostres, aux serpents qui tuaient les Hébreux dans le désert : pour se guérir de leurs morsures il faut regarder le véritable serpent d'airain. » « S. Paul rejette dans le feu la vipère qui l'avait mordu : S. Jean boit, sans en éprouver aucun dommage, la coupe empoisonnée. Mais ces paroles doivent être appliquées surtout aux puissances ennemies de nos âmes : le serpent représente l'attaque directe, le scorpion l'attaque par derrière. La morsure du serpent vicie l'œuvre dès son commencement, la piqûre du scorpion vicie, par un retour pervers, l'œuvre commencée. » **Et voici que les disciples du Christ seront partout vainqueurs. Et rien ne pourra vous nuire.**

Tit. Bostr.

Beda. in Luc.

19. « Maintenant encore, dit S. Athanase, par la vertu du Christ, nous voyons des enfants mépriser la volupté qui autrefois séduisait l'homme mûr. Nous voyons des vierges fouler aux pieds toutes les joies de la terre, et marcher dans cette voie avec persévérance. Nous voyons les martyrs écraser le dard des scorpions en méprisant la mort. Nous les voyons s'avancer d'un pas vainqueur, et ne craignant plus le prince des airs. vivre déjà dans le ciel. »

Athanas. Orat. in  
passione et cruce  
Dom. n. 28 et 29.

LE VRAI MOTIF DE JOIE

**Néanmoins, ajoute le Sauveur, ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis.** Et pourquoi donc, ô Maître, ne voulez-vous pas qu'ils se réjouissent de cet honneur que vous leur avez conféré vous-même ? N'est-il pas écrit : *En votre nom, ils se réjouiront tout le jour ?* Il veut les élever à une joie plus haute. **Réjouissez-vous, leur dit-il, de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.**

Cyrril. Cat. Græc. PP.

C'était l'usage en chaque cité d'inscrire sur des registres les noms des citoyens. Si les disciples ont leurs noms inscrits dans le ciel, ils y ont donc droit de cité. Voilà un motif de joie sans mélange, cette grandeur que Dieu leur confère « en gardant dans sa mémoire leurs noms et le souvenir de leurs œuvres. » Il veut que les Apôtres, dit S. Augustin, se réjouissent pour les mêmes motifs que vous. Malheur à vous si votre nom n'est pas écrit dans le ciel. Dira-t-on : Malheur à vous, si vous ne ressuscitez pas les morts, si vous ne marchez pas sur la mer, si vous ne chassez pas les démons ? Si vous avez reçu ce pouvoir, usez-en avec humilité ; mais ne vous réjouissez que d'une chose, de ce que vos noms sont écrits au ciel.

Beda. in Luc.

Aug. in Ep. Joann.  
Tr. 2. n. 13.

Heureux ceux qui peuvent avoir cette joie ! Qu'ils s'appliquent

à agir toujours de telle sorte que leurs noms ne soient pas effacés  
*du livre de vie.*

Apoç. XII  
18.

C'est de ces disciples que sortirent ces hommes qui après les Apôtres travaillèrent avec tant de zèle à l'établissement du royaume de Dieu sur terre, « qui continuèrent, dit Eusèbe, l'édifice commencé par les Apôtres. Ayant embrassé avec amour la doctrine du Sauveur, ils avaient distribué leurs biens aux pauvres, et ensuite quittant leur pays, ils s'en allèrent porter l'Évangile à ceux qui ne l'avaient pas entendu, prêchant le Christ, et répandant les livres des Évangiles. Et quand ils avaient établi les fondements de la foi dans un pays, ils établissaient des chefs sur cette plantation nouvelle, et appuyés sur la grâce et la vertu de Dieu, ils continuaient leur marche en avant. » La parole du Sauveur a été vraiment créatrice.

Eusèb. Hist. eccles.  
I. 3. c. 37.

## CXCI

### Jésus le grand moyen de la grâce et du salut.

LA GRANDE LOUANGE  
DONNÉE PAR J.-C. A  
SON PÈRE

**En ce temps-là Jésus répondant...**, dit S. Matthieu, qui place ce discours après le témoignage de Jésus sur Jean-Baptiste et l'avertissement donné aux villes infidèles. A quoi répondait le Sauveur ? Peut-être, dit la Glose, à la question que se faisaient ses auditeurs : Comment les Juifs, ce peuple élu, pouvaient-ils repousser le Christ ? Et en répondant, il donnera la raison de leur aveuglement.

Mat

**Jésus, dans cette même heure tressaillit dans l'Esprit St,** dit S. Luc. S. Luc place ce discours après le retour des soixante-douze disciples de leur mission si fructueuse et l'avertissement donné aux villes coupables. Le cœur de Jésus pouvait tressaillir ; car si Jésus devait prononcer des paroles de sévérité, il voyait en même temps de nouvelles sources de grâces s'ouvrir pour toutes les âmes de bonne volonté.

Luc. I

**Et il dit : Je vous fais cette confession, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits.** « Habituellement, dit S. Augustin, quand nous faisons une confession à Dieu, c'est celle de nos péchés ; et la preuve en est, ajoutait-il, que tout à l'heure, quand le lecteur a prononcé cette parole, *Confiteor*, vous vous êtes frappé la poitrine. Quand nous confessons nos péchés et que nous nous accusons

L.

h.

nous-mêmes, nous rendons gloire à Dieu. La confession de celui qui n'avait pas de péché était uniquement de la gloire rendue à Dieu. »

Aug. Serm. 67. n. 1.

On sent de l'amour et de la reconnaissance dans ce chant de gloire que Jésus fait monter vers Dieu. Ce Dieu est avant tout *son Père*; ce Dieu qui est *son Père est le Seigneur du ciel et de la terre*. Par cette parole, dit S. Jérôme, il condamne ceux qui prétendent qu'il a été créé par Dieu et qu'il n'est point né de Dieu. Tout le reste a été créé par Dieu et Dieu en demeure le maître; pour lui, il est né de Dieu et il demeure le Fils de Dieu. Il est donc bien différent des créatures. Quelle intimité entre le Fils et le Père se fait sentir dans tout ce cri de reconnaissance que Jésus fait monter vers son Père! Il connaît toutes les voies de de Dieu, il s'y délecte, et il lui rend gloire pour tout ce qu'il a fait pour le salut du genre humain; seul il lui rend une gloire digne de lui. « Toutes les créatures, les Anges eux-mêmes sont à la gloire du créateur, mais à une distance infinie de celui qui les a faits: seul le Fils qui est semblable au Père le glorifie d'une façon digne de lui. Tout ce qui est en lui rend gloire au Père. »

Hieron. h. 1. Matth.  
Athenas. 1. 2. adv.  
Arian.

Et parce que son Père est le maître absolu de toutes choses, il a pu établir la loi que Jésus proclame. *Je vous glorifie de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Ces choses, c'est-à-dire le monde surnaturel et divin.*

Titus Bostr. in Matth.  
LA LUMIERE DONNÉE

Rend-il vraiment grâces de ce que Dieu les a cachées aux sages? Il y aurait là, dit S. Jean Chrysostôme, plutôt un sujet de tristesse que d'action de grâces. Toutefois le scrupule du grand docteur est peut-être excessif, Jésus pouvait vraiment rendre grâces de ce que Dieu avait caché ces mystères si saints à ceux qui se croyaient sages. « Les sages qu'il désigne ici sont ceux qui possédaient non la vraie sagesse, mais cette sagesse que les Scribes et les Pharisiens croyaient trouver dans leurs formules. » Il était juste que la connaissance des vérités surnaturelles fût refusée à ces faux sages, tout pleins d'eux-mêmes. Ils auraient mêlé leurs idées personnelles aux pensées de Dieu; et volontiers ils auraient rapporté à leur sagesse les fruits de la prédication évangélique. C'est en faisant écho à cette parole du Sauveur que S. Paul disait joyeusement: *Voyez, mes frères, quels sont ceux qui ont été appelés: il n'y a pas parmi vous beaucoup de savants. Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages... C'est par cette conduite que Dieu vous a établis en J.-C. qui nous a été donné pour être notre sagesse..... afin que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur.* Oui, Dieu veut nous établir en lui, nous remplir de sa sagesse; et la première condition pour que ce dessein se réalise, c'est que nous ne soyons pas sages en nous-mêmes. C'est honorer la sa-

Chrys. Homil. 38 in  
Matth. n. 1.

ib.

gesse que de la refuser à ceux qui se croient sages par eux-mêmes. *Il a renvoyé les mains vides ceux qui se croyaient riches*, chantait la Vierge Marie.

Mais il loue Dieu surtout d'avoir *révélé ces choses aux petits*. Il n'a pas dit les insensés, mais *les petits*, remarque S. Grégoire. Il condamne non la pénétration, mais l'enflure. Et il fait des promesses à ceux qui sentent ce qui leur manque. « Sentir ce qui nous manque, dit Origène, c'est la préparation nécessaire de tout progrès ultérieur. Celui qui ne sent pas la privation des biens véritables, croyant les posséder, celui-là est abandonné pleinement et justement à sa pauvreté. Dieu n'a pas mis la folie au-dessus de la sagesse, mais il a mis l'humilité au-dessus de l'orgueil. »

« Donc prenez-y garde, dit S. Augustin ; si vous vous croyez sage et prudent, vous n'aurez point la révélation de ces choses. *Se disant sages, ils sont devenus insensés*. Et si vous voulez être sage, dites que vous êtes insensé, mais dites le au-dedans, dites le devant Dieu. Dites que vous n'êtes point la lumière, dites que vous êtes l'œil, et dites à celui qui est la lumière : *Éclairiez mes ténèbres*. »

Ces *petits* sont les humbles qui ont le sentiment de ce qui leur manque : l'humilité est la première condition pour arriver à la sagesse. Les *petits* sont aussi les *simples*, qui croient facilement à la bonté divine. « L'Écriture, dit S. Grégoire, a dit en parlant de Dieu : *Sa conversation est avec les simples*. Pour Dieu, converser c'est par l'illumination de sa présence révéler ses secrets aux âmes. Et l'on dit qu'il converse avec les simples, parce qu'il éclaire de sa lumière ceux en qui il ne trouve aucune ombre, aucune duplicité. »

Il y a maintenant dans le monde un foyer de lumière, et Dieu agit pour que toute lumière vienne aux âmes, de ce foyer : à cause de cela, l'humilité et la simplicité sont les premières conditions pour que la lumière arrive aux âmes.

« Dieu, dit S. Cyrille, avant la création du monde, avait conçu un grand dessein, l'Incarnation de son Fils ; et ce dessein qu'il tenait caché au-dedans de lui, il l'avait révélé aux hommes dans les derniers temps. S. Paul écrivait : *A moi le plus petit de tous, a été accordée cette grâce d'annoncer parmi les nations les infinies richesses du Christ, et d'éclairer les hommes sur l'économie du mystère caché dès le commencement des siècles en Dieu.....* Heureux ceux qui ont eu la révélation de ce mystère, et qui par lui sont arrivés à l'adoption des enfants de Dieu..... Ils pouvaient passer aux yeux du monde pour des ignorants et des insensés : devant Dieu ils étaient les vrais sages : ils avaient la vraie lumière de Dieu... *A vous, disait le Sauveur, il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu...* Les Scribes et les Pharisiens,

Tumorem se dam-  
rasse inquit, non  
acumen.  
Gregor. Moral. l. 27.  
c. 13. n. 24.

Sensus defectus  
preparatio fit super-  
venientis perfectio-  
nis. Origen. Cat. Græc.  
pp.

Aug. Serm. 67. n. 8.

Chrys. Homil. 38 in  
Matth.

Gregor. Pastoral.  
P. 3. c. 11. n. 48.

Prov. 1

Eph.  
1-4

qui étaient à la tête du peuple Juif, passaient pour sages, et les faits prouvaient la fausseté de leur sagesse. Déjà Jérémie leur disait : *Comment osez-vous dire : Nous sommes les vrais sages, et la parole de Dieu est avec nous ?... Quelle sagesse est à ceux qui se sont attaqués aux desseins de Dieu ?* »

n. VIII.  
1-9.

Cyriil. in Luc.

Et Jésus joyeusement fait écho à cette disposition de la volonté de son Père. « Il se réjouit, dit S. Hilaire, que ceux qui ont dédaigné de devenir enfants de Dieu, deviennent dans leur prétendue sagesse de vrais insensés. » **Oui, Père, il en est ainsi, parce qu'il vous a plu qu'il en fût ainsi.**

LXI. 26.

Hilar. Comm. in  
Matth. c. 11. n. 11.

« Et dans ces paroles, dit S. Jérôme, on sent la reconnaissance exprimée à Dieu, et le désir que l'œuvre qui a été commencée dans les Apôtres se continue. »

Hieron. h. l. Matth.

« Quel encouragement donné aux Apôtres à demeurer humbles au milieu des pouvoirs extraordinaires dont ils ont été revêtus, par exemple le pouvoir de chasser les démons, le pouvoir d'enseigner. Toute lumière qu'ils possèdent leur vient non de leur étude, mais d'une grâce d'en haut ; et les savants qui se croient quelque chose, par leur orgueil descendent dans les ténèbres. »

Chrys. ut supr. n. 2.

Quelle leçon nous est donnée pour ne juger jamais la conduite de Dieu : même quand elle nous paraît étrange, elle est imprégnée de la plus haute sagesse. « Ce qui plaît à celui qui est infiniment juste ne peut jamais être injuste. » Voilà le témoignage que Jésus rend à son Père. Heureuses les âmes qui avec la même joie savent dire à Dieu : *Oui, Père, qu'il en soit ainsi, parce qu'il vous plaît qu'il en soit ainsi !* »

Gregor. Moral. l. 25  
c. 14. n. 32.

Et il en est ainsi, on arrive à la lumière par l'humilité et la simplicité, parce qu'il y a dans le monde un foyer de lumière qui est lui-même. Il indique donc aussitôt la place qu'il occupe dans cette révélation des secrets de Dieu. **Toutes choses m'ont été données par mon Père. Toutes choses...** « Par conséquent, dit S. Ambroise, reconnaissez en lui une puissance qui le met en égalité avec le Père. *M'ont été données par le Père...* En entendant cette parole, comprenez que, puisqu'il n'y a là qu'une seule et même nature, cette donation n'est pas une faveur. » Le Père en lui communiquant sa nature lui a donné toutes choses.

II. 27.

LE FONDEMENT DE  
CETTE LOI : J.-C. A  
TOUT REÇU DE SON  
PERE

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 67.

En tant que Dieu il a reçu de son Père toutes choses : si nous voulons savoir ce qu'il a reçu en tant qu'homme, « nous devons comprendre, dit S. Jérôme, qu'il a reçu non le ciel et la terre, toutes choses qu'il avait faites lui-même en tant que Verbe, mais qu'il a reçu surtout ceux qui par lui auront accès auprès du Père, et qui, rebelles auparavant, commenceront à sentir Dieu. » Je lui ai été donné ; il me suffira donc, malgré ma faiblesse et mes ténèbres, de ratifier cette donation et de me tenir dans sa main pour arriver à la lumière, posséder la force et aller à Dieu.

Hieron. h. l. Matth.

*Toutes choses m'ont été remises entre les mains...* : « la vie et

la mort, afin que la vie n'existât plus pour le péché, ni la mort pour le châtement, mais afin que la vie fût employée à acquérir les fruits de justice et que la mort fût le passage à une vie meilleure pour régner avec moi. »

Opus imperfect.  
Homil. 28.

« Les richesses et la pauvreté m'ont été remises entre les mains. La pauvreté irritait et portait au blasphème et au vol ; les richesses étaient une occasion d'orgueil et d'injustice. Maître de la pauvreté et de la richesse, je donnerai de supporter la pauvreté avec magnanimité, et de la faire servir à la gloire de Dieu : j'apprendrai à mettre la richesse au service de Dieu en en faisant un moyen de miséricorde. »

ib.

J.-C. RÉVÉLATEUR DU  
PÈRE

Il est foyer de lumière puisque toutes choses lui ont été remises dans les mains et il est le moyen nécessaire pour aller au Père. **Personne, dit-il, ne connaît le Fils si ce n'est le Père.** Il y a donc un mystère en lui, il y a en lui une nature supérieure qui ne peut être connue que du Père, et ne peut être révélée que par le Père.

Cyrrill. in Luc.

**Et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler.** Le Fils a son action propre : il agit dans les âmes pour leur donner la lumière ; et c'est par lui-même, par la vue que l'on a de lui qu'il révèle le Père : ils sont donc tous deux de la même nature, dit S. Ilier.

ib.

Ilier. in Matth. c. 11.  
n. 12.

Aug. de Trinit. 1. 7.  
c. 3.

Id. qq. Ev. 1. 2. c. 1.

« C'est par son Verbe que le Père se révèle. »

« Le Verbe révèle le Père et il se révèle lui-même, » car il est lumière, et il est proche de nous, ayant pris pour se rendre accessible une forme humaine. Dans ce discours rapporté par S. Matthieu et par S. Luc, J.-C. parle comme au discours de la Cène rapporté par S. Jean : *Celui qui me voit voit mon Père.*

... *Et celui à qui le Fils aura voulu le révéler.*

Il y a différents degrés dans la connaissance que l'on a du Père, parce qu'il y a des degrés dans la connaissance que l'on a du Fils, et des degrés dans l'action que le Fils exerce sur les âmes pour les amener à la connaissance du Père. Avec amour étudions le Fils, et livrons-lui nos âmes afin qu'il les remplisse de la connaissance du Père. C'est le plus grand bonheur que l'on puisse avoir sur terre. Dès la vie présente on est transporté dans un monde nouveau, dans un monde surnaturel et divin.

BONHEUR DE CEUX  
QUI L'ONT VU

**Et se tournant vers les disciples, il leur dit en particulier : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous dis que beaucoup de Prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu (1).** Des Prophètes

Luc. X.  
28.

(1) S. Matthieu place cette parole du Sauveur à la suite de l'explication de la parabole du semeur en célébrant d'une façon générale le bonheur de comprendre ses mystères. Elle est plus à sa place au lieu que lui assigne S. Luc.

Matth.  
13.

depuis longtemps avaient désiré voir ce que les disciples voyaient. Ils l'avaient vu dans une certaine mesure, mais sous des voiles et en énigmes, et ils en avaient été dans la joie.

Ils formaient comme le portique de l'édifice où J.-C. nous a fait habiter. « Car il n'y a qu'une seule Eglise des Elus, dit S. Grégoire, de ceux qui ont commencé et de ceux qui ont suivi. La passion de l'Eglise a commencé avec Abel. Les Pères étaient comme au dehors à cause de l'éloignement des temps, mais dans la réalité ils n'étaient point séparés de l'Eglise, car par les pensées, les œuvres, la profession de foi ils possédaient nos mystères. Ils étaient sauvés par la Passion du Sauveur qu'ils attendaient, tandis que nous nous la savons accomplie. »

Gregor. in Ezech. l. 2.  
Homil. 3. n. 16.

Toutefois ils n'avaient point vu le Dieu incarné, dans son humilité et sa bonté, « révélations si parfaites de la sainteté et de la bonté du Père. C'est pourquoi Jésus ne dit pas : *Ils ont désiré me voir* ; mais : *Ils ont désiré voir ce que vous voyez*. »

Chrys. Cat. Græc. PP.

Mais pour jouir de cette béatitude, il fallait le voir non avec l'œil distrait ou mauvais des Juifs, il fallait voir non pas seulement ses œuvres extérieures : il fallait le voir avec l'œil éclairé de la foi, il fallait pénétrer le sens de ses miracles, il fallait pénétrer son caractère intime, il fallait aller jusqu'à sa nature divine.

« Il fallait le voir, dit S. Cyrille, de cet œil qui approuve et qui jouit de ce qu'il voit. »

« Et maintenant nous pouvons dire pourquoi nos yeux sont bienheureux. Nous avons vu celui qui était égal à son Père devenu homme pour nous ; celui qui est à la droite de Dieu demeurant au milieu de nous, revêtu de notre nature, afin de nous rendre semblables à lui dans la sainteté et la justice, imprimant en nous, par la foi et par la grâce, la beauté de sa divinité... Nous avons le Fils de Dieu, ayant pris notre ressemblance, nous délivrer de la servitude et nous rendre enfants de Dieu et libres comme lui. Nous l'avons vu s'étant fait pauvre pour nous communiquer ses richesses ; accepter la mort pour nous délivrer de la tyrannie du péché et de la mort. Nous avons assisté à la déchéance de Satan ; nous avons vu humilié celui qui s'enorgueillissait : méprisé celui qui était adoré ; écrasé par les saints celui qui était adoré comme un Dieu... C'était là le signe certain de la venue du règne de Dieu sur terre. »

Cyrril. in Luc.

Pour le connaître il faut donc l'étudier longuement, il faut venir à lui. Il faut venir à lui puisqu'il est la voie pour aller au Père, la voie unique. Etre avec lui, voilà ce que nous devons désirer, puisque nous trouvons tout en lui ; et c'est ce que lui-même désire ardemment. **Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez au travail et portez un fardeau, et je vous relè-**

INVITATION A VENIR A  
LUI

11.28. **verai.**

Tout à l'heure il parlera de son joug qu'il faut porter. Dans ce

moment il parle d'un labour qui ne vient pas de lui, afin d'établir qu'il y a du labour, et un labour considérable en dehors de lui, le labour du péché.

Gregor. Nyss.

Nous avons sur terre à porter des fardeaux de bien des sortes, et d'abord le plus plus humiliant de tous, le fardeau du péché. « Il est lourd, disait S. Jérôme : le Prophète Zacharie comparait le poids du péché à un talent de plomb. Et le Psalmiste disait : *Mes iniquités se sont appesanties sur moi.* » Chaque faute personnelle fait peser un poids sur l'âme pécheresse. Zach. 7.

Hieron. h. l. Matth.

ib.

Il y a le fardeau du péché d'origine qui pèse sur toute l'humanité avec ses entraînements au mal et ses pénalités.

Il y avait le fardeau de la Loi, qui était un préservatif contre le péché, mais qui était souvent si pesant et souvent excitait au péché au lieu de l'éloigner.

Il y a pour tous le fardeau de la vie présente, « avec ses ambitions grossières, dit S. Grégoire, ses poursuites incessantes de ce qui passe, ses désirs de repos en ce qui fuit : comme cela est dur en effet de convoiter des ombres qui passent et de ne vouloir pas passer avec elles ! »

Gregor. Moral. l. 30.  
c. 15. n. 50.

« Qui pourrait dire la multiplicité et la variété de ces fardeaux ?... Voyez l'homme qui est chargé du fardeau de l'avarice ; voyez-le sous ce fardeau. suant, soufflant, assoiffé et ajoutant toujours à son fardeau. Pourquoi, malheureux, peinez-vous ainsi ? Que prétendez-vous ? Assouvir votre avarice ? Vous n'y arriverez jamais : elle peut vous écraser, vous n'arriverez jamais à la rassasier..... Et voyez comme cette charge est lourde : elle vous oblige à travailler, quand vous voudriez encore dormir. Et peut-être avez-vous avec le fardeau de l'avarice celui de la paresse : ils pèsent sur vous de façon différente. » « Comme ces fardeaux du vice sont pesants ; et ce qui est pire, ces fardeaux vous les aimez, et vous voulez les aggraver sans cesse ! »

Aug. Serm. 161. n. 5.

ib. n. 4.

Ils sont nombreux ceux qui succombent sous les charges de la vie. « Jésus ne dit pas à celui-ci ou à celui-là : *Venez*. Il dit : *Venez tous*. Venez, vous tous qui êtes dans les soucis, dans les péchés, dans les tristesses. Venez, non pour que je vous inflige le châtiment, mais pour que je vous délivre de votre fardeau. Venez, non que j'aie besoin de vous, mais parce que j'ai soif de votre salut. Et il ne dit pas seulement : Je vous sauverai, mais je vous *referai*, c'est-à-dire je vous établirai en tout bien-être et en toute paix. »

Cbrys. Homil. 38 in  
Matth. n. 2.

Remig. Cat. sur.

Venez, comme on vient à un Dieu, non par les mouvements du corps, mais par les dispositions de l'âme ; venez en vous jetant dans le sein de ce Dieu par la confiance. « Celui qui vous invite est partout : il remplit le ciel et la terre de sa présence. Il viendra à vous dans sa colère, si vous ne répondez à l'invitation de sa miséricorde : réfugiez-vous donc en celui qui est près de vous,



ib. XI.  
29. pour qu'un jour vous ne le sentiez pas venant fondre sur vous. »

Aug. Serm. 67. n. 8.  
A PRENDRE SON JOUG

**Prenez sur vous mon joug...** Voilà la première condition du relèvement, prendre avec confiance le joug du Sauveur. Le joug du Sauveur c'est son Evangile qui unit dans une même société les Juifs et les Gentils. J.-C. semble ajouter à la Loi, et en réalité il l'adoucit en y faisant circuler la lumière et l'amour.

Beda id Matth.

Le joug du Sauveur c'est les commandements et les vertus qu'il a pratiqués, lui, le premier ; et qu'il nous invite à pratiquer avec lui. Comme le joug accouple deux têtes pour le même labeur, J.-C. a voulu se lier avec nous pour l'accomplissement de la même tâche. Il a voulu pratiquer tous nos devoirs, et il laisse une vertu divine dans tous les actes que nous aurons à pratiquer avec lui. C'est pourquoi S. Augustin disait : Le joug du Christ a des ailes.

Le joug du Sauveur c'est sa croix. J.-C. ailleurs nous invite à prendre notre croix et à nous mettre à sa suite : en réalité il n'y a qu'une seule et même croix pour nous et pour lui. Le Sauveur a pris sur lui toute croix que nous devons porter, et la croix qu'il nous invite à porter c'est celle qu'il a portée lui-même : il nous invite à la porter avec les mêmes dispositions que lui. « Le joug du Christ, dit S. Maxime de Turin, c'est la pureté : le joug du Christ c'est l'humilité ; le joug du Christ c'est la patience ; le joug du Christ c'est le mépris du monde, et les bienheureux tourments du martyr en hommage rendu à son nom... Et le joug du Christ brise tous les liens du joug du démon. Le joug du Christ ne meurtrit pas le front de l'homme, il l'embellit. Il n'écrase pas notre tête, il la relève. Le joug du Christ nous aide à détruire tous les germes des vices. Le joug du Christ unit l'homme à Dieu par les liens de la charité dans une société éternelle. »

V. Medit. CLXXXII.

Maxim. Taurin.  
Serm. 113.

**Et apprenez de moi...** Il veut que nous nous mettions à son école sans cesse, parce qu'il est le plus doux, le plus patient et en même temps le plus sublime des maîtres, ..... **parce que je suis doux et humble de cœur.**

b.

Il veut que nous nous mettions à son école en imitant ses exemples : car c'est par l'exemple surtout qu'il nous a enseignés ; et le meilleur moyen d'aller à lui, de recevoir sa lumière, de connaître par lui le Père, d'être à lui, c'est de l'imiter. C'est ce que nous verrons dans la méditation suivante.

**Jésus le grand moyen de la grâce et du salut :  
l'imitation de J.-C.**

**Apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur...**

Il est donc le maître, le maître par excellence, le maître unique. C'est de lui qu'il faut apprendre. Et il nous a enseignés par la voie la plus en rapport avec notre nature, la voie la plus parfaite, celle de l'exemple.

« Les commandements pèsent sur notre liberté, dit Thomassin, les exemples la relèvent. »

« Quand on nous donne des commandements, dit Lactance, nous ne voulons pas qu'ils soient seulement des restrictions apportées à notre liberté. » Il faut que nous soyons convaincus de leur bonté objective. Et quelle preuve plus puissante peut en donner le législateur que de s'y soumettre lui-même, et d'observer à la perfection ce qu'il a commandé lui-même ? Si J.-C. avant de nous commander la patience, la douceur, la bonté, l'humilité, l'adoration, a voulu pratiquer d'abord toutes ces vertus, nous comprendrons leur grandeur et leur beauté par cette démonstration mieux que par les discours les plus éloquents. « Mais si le législateur ne fait pas ce qu'il dit, ses exemples enlèveront toute autorité à ses paroles. »

Il faut à l'homme des exemples. car l'homme est essentiellement un être enseigné. « L'homme, dit le même auteur, ne peut pas trouver en lui-même une doctrine qui lui appartienne en propre. L'esprit de l'homme enfermé dans des organes corporels, empêché par le fardeau du corps, ne peut pas saisir ou comprendre la vérité, à moins qu'elle ne lui soit enseignée. » Et il est des vertus que les paroles les plus éloquents ne pourront faire connaître. « C'est pourquoi il ne peut pas se trouver de docteur humain vraiment parfait. »

« Mais si un docteur nous vient du ciel, celui-là sera parfait. Toutefois il ne peut nous enseigner par ses exemples que s'il revêt un corps humain, et qu'il soit dans ce corps soumis aux mêmes passions que nous. S'il n'y était pas soumis, l'homme pourrait lui dire : Je suis emporté par la faiblesse de ma chair.

AVANTAGES DE  
L'ENSEIGNEMENT PAR  
L'EXEMPLE

Thomassin. De Incarn.  
l. 1. c. 16. n. 1.

Lact. Divin. Instit.  
l. 4. c. 23.

ib.

ib. c. 24.

ib.

Matth.  
23.

Mais s'il peut dire à l'homme : Toutes les faiblesses que vous sentez en vous, je les ai ressenties en moi et je les ai surmontées ; j'ai vaincu la souffrance et la mort pour vous donner de les vaincre après moi : quelle excuse pourrait-on encore invoquer ? N'aurait-on pas honte après cela de ne pas marcher sur les traces d'un tel Maître ? »

« Si notre Maître n'avait pas été homme, nous n'aurions pas pu recueillir ses exemples ; et s'il n'avait pas été plus qu'un homme, revêtu d'une autorité supérieure à celle de l'homme, il n'aurait pas pu nous obliger à la vertu. »

« Notre Maître est donc dans le monde comme une loi vivante. »

C'est bien là l'enseignement qui nous convenait. « De même que les enfants, dit S. Isidore, quand ils apprennent les premiers éléments de l'écriture, s'appliquent à reproduire les traits gravés par le maître, de même doivent agir ceux qui se mettent à l'étude des choses divines... Dieu nous veut parfaits, et il veut que nous arrivions à la perfection par le progrès ; il veut que nous commençons par le lait des enfants. »

Il nous fallait un tel modèle pour nous conduire au terme auquel nous portent les vagues et profondes aspirations de notre nature, terme pour lequel Dieu nous avait en effet créés. Il nous fallait un tel modèle pour nous conduire à Dieu. « Par son humanité, il s'est fait notre voie, lui qui par sa divinité doit être notre éternelle demeure. Celui qui dans la forme de Dieu, égal à Dieu, Dieu lui-même, se fait la lumière des Anges demeurés fidèles, celui-là a voulu se faire aussi la lumière et l'exemple de l'homme déchu, qui à cause de son péché ne pouvait plus voir Dieu ; et pour cela il s'est anéanti... Il est en haut l'exemplaire de ceux qui voient le Dieu, il est en bas l'exemplaire de ceux qui contemplent l'homme, l'exemple à celui qui est sain pour persévérer, l'exemple à celui qui est malade pour se guérir ; l'exemple à celui qui va mourir pour ne pas craindre, l'exemple à celui qui est mort pour ressusciter : partout il occupe la première place. L'homme pour arriver à la béatitude ne devait suivre que Dieu et il ne pouvait voir Dieu ; et maintenant en suivant le Dieu devenu homme, il a devant les yeux le modèle qu'il peut voir, il a devant les yeux le vrai modèle qu'il doit imiter. »

« Il convenait, dit encore S. Augustin, que la foi de la vie présente fut de même ordre que la contemplation de la vérité dans la vie future. Il convenait que celui que nous devons contempler dans la gloire fût l'objet de notre foi dans la vie présente. Et c'est pourquoi la vérité, la vérité que nous devons contempler dans l'éternité, a revêtu notre mortalité ; elle a semblé naître de la terre, afin qu'en la contemplant nous commençons dès maintenant la vie éternelle. »

Le Sauveur nous prépare à la vie éternelle en faisant de nous

ib.

ib. c. 25.

Isidor.

AVANTAGES DE L'IMITATION DE L'HOMME-DIEU

Aug. 1. 7. de Trinit. c. 3.

id. ib. 1. 4. c. 18.

des enfants de Dieu : et il fait de nous des enfants de Dieu en nous enveloppant de sa lumière, de la lumière qui vient du visage de Dieu. « Il fallait, dit S. Irénée, que dans la chair du Sauveur la lumière du Père vint au-devant de nous ; il fallait que de cette chair elle se répandit sur nous, et qu'enveloppé par cette lumière d'en haut, l'homme arrivât à l'incorruption. »

A cause de cette présence de la divinité dans le Christ, il y a dans la contemplation du Christ une action transformante.

Il faut donc apprendre de lui et de ses exemples, parce qu'il est le plus parfait des maîtres, et aussi le plus doux, le plus humble. « J'ai plus de vénération, dit S. Ambroise, pour son humilité que pour sa puissance créatrice : s'il m'a créé, c'était pour le travail ; s'il m'a racheté, (et il l'a fait par son humilité), c'était pour mon repos. » Il faut donc que son humilité ait sur nous une action plus grande que sa puissance. « Nous devons nous souvenir que c'est par son humilité et sa croix qu'il a rassemblé son Eglise. »

La plupart des Pères ont traduit : **Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.**

*Apprenez de moi*, non de mes paroles, mais de toute ma vie et de tout mon être, que je suis humble non seulement en paroles mais *de cœur*, que je me porte de moi-même à l'humilité. « Il y a, dit S. Ambroise, une humilité qui procède de l'impuissance et de l'affaissement : et il y a une humilité qui vient de la volonté et de la vertu et que le juste pratique même au milieu du succès et de la paix. L'humilité que pratiquait S. Paul au milieu de ses travaux quand il disait : *Je suis le dernier des Apôtres*. C'est cette humilité que doit posséder le disciple de J.-C. » Pour vous prouver qu'il ne vous arrivera que du bien de l'humilité, il se présente lui-même en garant. « Vous craignez peut-être de vous amoindrir en pratiquant l'humilité ? Regardez-moi et tout ce qui est en moi et vous saurez quel bien est l'humilité. »

Il faut apprendre de lui toute vertu, mais il faut apprendre surtout l'humilité et commencer par l'humilité. « Il fallait que l'homme apprit, dit S. Augustin, combien il s'était éloigné de Dieu. Il fallait que l'orgueil qui était le grand empêchement à son union avec Dieu, fût accusé et fût guéri par cette humilité. » « Le commencement de tout péché avait été l'orgueil, l'orgueil de l'ange rebelle. A ce péché était venu se joindre l'envie qui l'avait porté à inspirer à l'homme cet orgueil qu'il savait être la cause de sa damnation. Et maintenant l'homme, quand il veut dans son orgueil imiter Dieu, l'imiter dans sa grandeur, devient d'autant plus petit qu'il a voulu être plus grand. Pour guérir cette maladie, Jésus a proposé l'imitation de son humilité à celui que le démon avait perdu en l'amenant à imiter son orgueil. »

« Il n'a donc pas dit : Apprenez de moi à ressusciter des morts

Iren. C. hér. l. 4.  
c. 37. cité par Thomassin.

Ambros. In Ps. 118.  
Serm. 14. n. 19.  
ib. n. 20.

v. 9. Chrys. Aug.

L'ENSEIGNEMENT DE  
L'HUMILITÉ

Ambros. ut supr.  
Serm. 20. n. 16.

Gregor. Nyss.

Chrys. Homil. 38.  
n. 3.

Aug. De Trinit. l. 13.  
c. 17.

id. De lib. arbitr.  
c. ult.

ou à créer des mondes, mais : *Apprenez que je suis doux et humble de cœur.* O doctrine salutaire ! O vrai Maître de ces hommes à qui la mort avait été communiquée par l'orgueil et qui seront guéris par l'humilité ! Il n'a voulu ordonner que ce qu'il avait fait lui-même, enseigner que ce qu'il était lui-même. Je vous vois, ô Seigneur Jésus, dans l'assemblée de tout le genre humain criant : *Venez à moi et apprenez de moi...* Et que faut-il apprendre de vous, ô Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, et qui devenu le fils de l'homme êtes venu vous-même au milieu de votre création ? *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* C'est donc en cela que se résument les trésors de science et de sagesse cachés en vous ! C'est donc cela qu'il nous faut apprendre comme la science la plus haute ! Est-ce donc une chose si grande d'être petit qu'on ne puisse l'apprendre que de vous qui êtes si grand ? »

Aug. De S. Virginitate.  
c. 35.

« C'est donc par là qu'il faut commencer, dit encore S. Augustin. Vous voulez être grand : commencez par être petit. Vous voulez élever un grand édifice : commencez par les fondations. Plus l'édifice doit être élevé, plus les fondations doivent être profondes ; et vous le savez, votre édifice doit s'élever jusqu'à Dieu : » il faudrait donc que votre humilité, qui vous prépare à une telle grandeur, fut infinie.

Id. Serm. 69. n. 2.

« Voulant nous montrer quels étaient les gains de l'humilité, l'Apôtre S. Paul, dit S. Ambroise, nous montre celui qui, *sans usurpation, se faisait l'égal de Dieu, s'anéantissant et prenant la forme de l'esclave, s'humiliant jusqu'à la mort et la mort de la croix*, pour élever l'homme de la chute où l'avait entraîné l'orgueil, et par son humilité *recevant un nom qui est au dessus de tout nom...* Si son humilité lui a été profitable, à qui ne sera-t-elle point profitable ? Dans ses humiliations, sa divinité n'a subi aucune déchéance, mais son œuvre a accompli un grand progrès. Celui qui ne pouvait donner aucun accroissement à sa puissance, put augmenter le culte que méritait sa majesté. J'ose le dire, il n'aurait pas accompli son œuvre, si son humilité ne l'y avait aidé... Maintenant j'adore celui qu'autrefois je fuyais. »

Qui nihil habebat  
quod ad potestatem  
suam adderet, habuit  
quod ad cultum suæ  
majestatis adjungeret.

« Je vous rends grâce, ô Seigneur Jésus, de nous avoir créés : en nous créant, vous nous avez faits les maîtres de la terre ; mais les dons que vous nous avez faits en nous visitant sont bien supérieurs : sans cesser d'être notre Maître vous vous êtes fait notre frère. Plus grande encore est la grâce de votre rédemption : vous avez racheté ceux qui périssaient, vous avez ressuscité des morts, vous les avez rendus semblables aux Anges ; avec vous, vous les avez placés à la droite de Dieu. Vous avez fait tout cela par votre humilité ; aussi vous nous dites : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Il ne dit pas : *Apprenez de moi*

que je suis puissant, mais que je suis doux et humble de cœur, afin que vous soyez ainsi. »

« Que l'homme donc rougissoit d'être orgueilleux, quand pour lui Dieu s'est fait humble ! »

Ainsi, dit S. Hilaire, celui qui seul a la science du Père et de ce qui est dans le Père veut nous communiquer cette science. Et pour nous attirer, il nous propose une récompense dès la vie présente. **Vous trouverez le repos pour vos âmes.** Voilà une promesse qui convenait bien au Sauveur, le repos pour l'âme. « L'âme ne peut trouver le repos, dit S. Augustin, que quand elle s'est débarrassée de l'humeur maligne qui la troublait et l'amenait à l'enflure et qu'elle est ainsi revenue à la santé. » L'humilité prépare la paix de l'âme.

Ce que l'humilité aura commencé, le joug du Christ, porté dans sa plénitude, porté avec persévérance, l'achèvera : il nous donnera la paix, la force, la joie. **Car mon joug est doux et mon fardeau est léger.** Mais n'y a-t-il pas contradiction dans les termes. un joug qui est doux, un fardeau qui ne pèse point ? Et quel joug !

La Loi était déjà un fardeau pesant. S. Pierre le reconnaissait quand il affirmait devant les Juifs que, ni eux, ni leurs pères n'avaient pu le porter. « Et Jésus, dit S. Jérôme, ajoute encore à ces commandements puisque la Loi prohibant le meurtre et l'adultère, J.-C. interdit même la colère et la convoitise. »

Comment son joug peut-il être doux, demande S. Jean Chrysostôme, quand il a dit lui-même : *Si quelqu'un ne hait son père et sa mère..., ne porte sa croix..., ne renonce à tout ce qu'il possède..., celui-là ne peut être mon disciple.* Paul nous donnera la clé de ce mystère. *Qui me séparera de la charité du Christ ?* disait-il. C'était l'amour du Christ qui le rendait fort. Les Apôtres pareillement s'en revenaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de J.-C. »

Jésus fait appel avant tout à la volonté. Aucune puissance ne peut lier la volonté. Quand la volonté fait son œuvre, elle la fait joyeusement. Et Jésus fortifie la volonté en développant en elle l'amour et en la prémunissant de sa grâce.

« On peut s'étonner, dit S. Augustin, quand on voit ceux qui acceptent le joug du Christ d'un cœur intrépide, rencontrer tant d'épreuves. Il semble que le Christ ne nous appelle que pour le labeur. N'en est-il pas ainsi pour l'Apôtre S. Paul ? Mais l'Esprit S', qui était en lui et qui dans la destruction de l'homme extérieur édifiait l'homme intérieur, adoucissait tout ce qui était pénible, et lui faisait goûter avec le repos spirituel toute l'abondance des délices de Dieu. »

L'Esprit S' crée l'amour dans l'âme, et l'amour rend toute chose douce. « L'amour, quand il n'est encore que cupidité, sait

v. 22.

v. 22.

Ambros. In Ps. 118.  
Serm. 20. n. 17-20.

Aug. En. in Ps. 18.

Hilar. In Matth. c. 11.  
n. 13.

UNE RÉCOMPENSE  
IMMEDIATE

Aug. De S. Virg.  
c. 37.

Hieron. h. l. Matth.

Chrys. Homil. 38.  
n. 3.

Hieron. h. l. Matth.

Aug. Serm. 70. n. 1.  
et 2.

rendre douces des choses très dures. Celui qui aime les richesses affronte volontiers la tempête que trouve bien dure celui qui n'a pas la même passion dans le cœur. Mais la vraie charité qui nous prépare à la béatitude éternelle met dans le cœur un contentement bien plus grand... Ce qui paraît dur à celui qui peine devient doux à celui qui aime. »

« Sans doute, dit S. Grégoire, au témoignage de Jésus lui-même, la voie qui conduit à la vie est étroite et le Psalmiste disait : *A cause des paroles sorties de votre bouche j'ai marché dans des voies bien dures* ; mais la solution de cette difficulté se trouve dans l'amour : la voie de Dieu est étroite à ceux qui commencent, et elle est large à ceux qui vivent selon la perfection. Il est dur d'obéir à Dieu quand il faut aller contre des habitudes prises : et cependant quand nous nous sommes mis à porter le joug de Dieu nous y trouvons une telle douceur que la persécution elle-même nous remplit de joie. A ceux qui aiment, la porte étroite paraît large, et à ceux qui courent dans les voies spirituelles les voies dures paraissent douces : quand on sait que pour des souffrances temporelles on recevra des joies éternelles, on se met à aimer ce qui fait souffrir. »

« L'Évangile qui semble imposer un fardeau plus lourd que la Loi, puisque l'Évangile commande d'aimer les ennemis quand la Loi permettait de les haïr, l'Évangile est en réalité plus doux à pratiquer que la Loi, parce que l'Évangile requiert la bonne volonté et les dispositions intérieures, tandis que la Loi exigeait les œuvres extérieures. L'Évangile est toujours accompagné de la grâce. La Loi est dans un livre et la grâce est dans le cœur. La Loi est un commandement et la grâce est la vertu même de Dieu. La Loi est un fardeau, et la grâce est une délectation intérieure... La Loi défend le péché, tandis que la grâce nous amène aux œuvres parfaites. C'est pourquoi Jésus disait au jeune homme à qui il avait enseigné ses voies : *Fais cela et tu vivras*. » Si le joug du Christ est un joug réel, il apporte toujours avec lui un grâce ; et il est déjà lui-même un appui. « Il met la paix dans nos âmes celui qui en éloigne les désirs désordonnés. » Plus son joug s'établira en nous, plus aussi la paix y règnera. « Qu'y a-t-il de plus doux que ce joug, dit S. Hilaire, de plus léger que ce fardeau ? Se rendre estimable, s'abstenir de toute faute, vouloir le bien, répugner au mal, aimer tout le monde, ne haïr personne, ne point se laisser absorber par les choses présentes, se mettre en possession des choses éternelles ! »

Toutes les fois que nous le prendrons avec amour, nous sentirons en lui une onction mystérieuse. « O doux fardeau qui fortifie ceux qui le portent ! » « Le fardeau du Christ, dit S. Augustin, ce n'est pas un poids qui écrase, c'est des ailes pour celui qui doit s'élever dans les hauteurs. Les oiseaux portent le fardeau

ib.  
Quæ dura sunt laborantibus eisdem ipsis mitescunt amantibus.  
ib. n. 3.

Gregor. in Ezech. l. 2  
Homil. 5. n. 13.

Opus imperf. Homil.  
28.

Gregor. Moral. l. 4.  
c. 33 n. 66.

Hilari. in Matth. c. 11.  
n. 13.

Opus imperfect.  
Homil. 28.

de leurs ailes, et ils sont portés par elles. Ils les portent sur terre, et ils sont portés par elles dans le ciel. Si, sous prétexte de soulager un oiseau, vous vouliez le débarrasser de ses ailes, vous le condamneriez à se traîner sur terre. Portez donc le fardeau qui doit vous donner la paix ; acceptez les ailes de la charité. »

Aug. Serm. 164. n. 7.

« Si donc vous avez encore peur en entendant parler d'un joug et d'un fardeau, dit S. Jean Chrysostôme, cette peur ne vient que de votre lâcheté ; car si vous aviez bonne volonté, tout vous serait facile et léger. Le Christ nous a préparé non pas seulement des joies ou des charges, mais les unes et les autres. Il nous a donné un joug, mais il l'a appelé suave ; il a parlé d'un fardeau, mais il a ajouté qu'il était léger, pour que vous ne les repoussiez pas comme trop pénibles, et que vous ne les méprisiez pas comme trop faciles. »

Chrys. Homil. 38  
n. 3.

## CXCIII

### Le bon Samaritain.

LE MOYEN DE LA VIE  
ÉTERNELLE

**Et voilà qu'un docteur de la Loi se leva pour le tenter, et dit : Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?**

Luc. 11.

« Ils étaient nombreux, dit S. Cyrille, les faux docteurs qui suivaient le Christ pour le surprendre dans ses paroles, le surprendre en délit de contradiction avec la loi de Moïse. Jésus avait souvent parlé de la vie éternelle ; il venait de dire à ses disciples que leurs noms étaient écrits dans le ciel. Un docteur de la Loi lui demande donc le moyen d'arriver à la vie éternelle. Comme son intention n'était pas pure, le Sauveur ne lui répond que par les paroles même de la Loi. »

Cyrill. in Luc.

**Et Jésus lui dit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? Qu'y lisez-vous ?**

v. 12.

**Et il répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même.**

v. 13.

**Et Jésus lui dit : Vous avez bien répondu ; faites cela et vous vivrez.**

v. 14.

« Et en effet, dit S. Cyrille, aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, cela détruit l'amour des richesses, des plaisirs et de la vaine gloire, cela nous détache de l'amour du monde, nous sépare du monde et nous unit à J.-C. : cela fait d'un juif un chrétien. Et l'amour du prochain bien com-



pris, s'étendant à tous les hommes, allant à aimer le prochain comme soi-même, et même plus que soi-même, puisqu'il va, à l'exemple du Christ, à donner sa vie pour le prochain. cet amour est une conséquence de l'amour de Dieu. »

Cyrill. in Luc.

Il y avait peut-être un avertissement dans cette parole du Sauveur. Lui qui lisait dans les cœurs, voyait peut-être dans la vie de cet homme bien des manquements à ce précepte.

**Mais lui, voulant se justifier, voulant prouver son amour de la justice, ou voulant prouver qu'il ne lui avait pas posé une question oiseuse, qu'il y avait du vague dans ce précepte et qu'il était bien difficile de déterminer quel était le prochain, surtout quand on était docteur de la Loi et Pharisien, c'est-à-dire séparé des autres hommes, il dit à Jésus : Et quel est mon prochain ?**

Cyrill. ib.  
Theophyl.QUEL EST LE PRO-  
CHAIN ?

Jésus allait-il donner, comme son prochain, à ce docteur de la Loi, qui dans son zèle pour les observances de la Loi se séparait des autres hommes, les contempteurs de la Loi, les pécheurs, les étrangers, les payens ?

Le *proximus*, chez Cicéron, signifiait l'homme qui était uni par les liens de la parenté. Dans la Loi, Moïse avait ordonné d'aimer son frère, expression que l'on interprétait dans le sens d'ami ; et les docteurs en tiraient cette conclusion qu'il fallait haïr ses ennemis.

Et voulant remédier à cet exclusivisme des payens et du peuple Juif, le Sauveur, sans s'arrêter aux liens que la nature a établis entre tous les hommes, aux causes qui doivent les unir, montre comment par la pratique de la charité nous devons nous constituer notre prochain, comme lui-même par la charité qu'il a exercée envers nous a fait de nous son prochain, « de façon, dit S. Augustin, que celui-là soit notre prochain à qui nous rendrons ou sommes disposés à rendre, autant qu'il en aura besoin, nos offices de miséricorde. » « Il veut nous enseigner, dit Origène, que nous nous constituons nous-mêmes notre prochain en nous tenant prêts à porter secours à quiconque en a besoin. » Le prochain ne sera plus constitué par des circonstances extérieures et fortuites, mais par le mouvement créateur d'une vertu essentiellement généreuse.

Aug. De Doctr. Chris-  
tian. 1. 1. c. 30.Origén. Homil. 34  
in Luc.

« Et celui qui sera, non plus orgueilleux comme le prêtre et le lévite juif qui passent à côté du malheureux blessé sans vouloir le regarder, mais humble comme le Samaritain, celui-là saura reconnaître son prochain. »

Cyrill. in Luc.

En nous donnant cet enseignement, J.-C. dans une allégorie que tous les Pères ont comprise, se montrera à nous comme pratiquant dans sa perfection la loi de la charité.

Et Jésus reprenant la parole dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; et il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et après l'avoir couvert de

LE VOYAGEUR BLESSÉ

**blessures, s'en allèrent le laissant à demi-mort.** Le chemin fortement incliné et désert qui va de Jérusalem à Jéricho est encore maintenant fréquenté par les voleurs ; et des scènes semblables à celle que raconte le Sauveur s'y renouvellent souvent : l'homme laissé à lui-même change peu.

INDIFFÉRENCE DU  
PRÊTRE ET DU LÉVITE

**Et il arriva qu'un prêtre descendit par le même chemin.** Il venait probablement d'accomplir à Jérusalem ses fonctions sacerdotales, et retournait à sa maison. **Et l'ayant vu, il passa outre.**

v. 31

**Semblablement un lévite s'étant approché, et l'ayant vu, passa.**

v. 32

Ce prêtre et ce lévite devaient bien penser que cet homme était un concitoyen : il venait de Jérusalem. Moïse avait ordonné de relever l'âne ou le bœuf du prochain que l'on trouverait sur le chemin. L'esprit national avait créé entre les Juifs un lien très étroit : un historien romain admirait leur empressement à s'entraider. Et ce prêtre et ce lévite abandonnent cet infortuné sans même lui adresser la parole : tout commencement d'assistance pouvait les mener très loin. Que feraient-ils du malheureux blessé après un premier pansement donné à ses blessures ? C'est bien là la vieille prudence humaine qui voit tout de suite les embarras auxquels l'expose un premier secours donné à un malheureux. Cette prudence peut se retrouver dans les fonctions les plus saintes. On voit que l'auteur de cette parabole connaissait bien la nature humaine. Heureusement qu'il a créé au milieu de nous une sainte folie, celle de la charité.

Deuter.  
4.

Apud ipsos misericordia in promptu.  
Tacit. Histor. l. 5. c. 5.

LE SAMARITAIN

**Et un Samaritain qui voyageait vint près de lui, et l'ayant vu il fut touché de compassion.**

Luc. v.

Il appartenait à ce peuple qui était séparé des Juifs par tant d'intérêts, de passions et surtout par une haine mutuelle. « Ceux que la nationalité éloignait, dit S. Augustin, la miséricorde va les rapprocher. »

Genere longinquus,  
misericordiâ proximus.  
Aug. Serm. 171.  
n. 2.

Il voyageait pour ses affaires ; il était loin de son pays ; et il ne recule pas devant les embarras auxquels va l'exposer son acte de charité.

« Il ne se dit pas : Il ne m'est rien. Nous sommes loin de la ville. Pourrai-je l'y amener vivant ? S'il meurt entre mes mains, ne m'accusera-t-on pas de sa mort ? C'est pour ce motif, dit S. Jean Chrysostôme, que souvent des passants craignent de donner leurs soins à des blessés. » Son cœur a été touché de compassion, et dans la compassion, dit S. Grégoire, on ne donne plus seulement ses biens extérieurs, mais quelque chose de soi. « *Il en eut pitié.* C'est là l'aumône parfaite, quand, en assistant son prochain malheureux, on entre dans son affliction. En donnant nos richesses nous ne donnons que ce qui est hors de nous ; en donnant notre compassion et nos larmes, nous donnons ce que

Chrys. adv. Judæos  
or. 8. n. 3.

Gregor. Moral. l. 20.  
c. 36. n. 70.

nous avons de plus précieux, notre cœur. Ainsi la compassion, qui accompagne l'aumône, est un plus grand don que l'aumône elle-même. »

Greg. ib.

Et sans se laisser détourner par cette considération que les brigands étaient peut-être encore tout près, s'approchant **il banda les plaies du blessé, y versant de l'huile et du vin.** Ce remède était d'un usage fréquent dans l'antiquité : les voyageurs avaient habituellement avec eux leur provision d'huile et de vin. Ce mélange qui a gardé le nom de baume samaritain recevra une haute signification des grâces et de l'action du Sauveur qu'il symbolisera.

LES PREMIERS SOINS

Et **l'ayant mis sur son cheval, il le conduisit dans une hôtellerie où il prit grand soin de lui.**

LA CONQUÊTE A L'HÔTELLERIE

Et le jour suivant, **prenant deux deniers il les donna à l'hôtelier, et lui dit : Prenez soin de lui, et ce que vous aurez dépensé en plus à mon retour, je vous le rendrai.** Quand on est touché de compassion on ne regarde plus à la dépense : on se souvient que l'argent doit servir à l'utilité de ceux que l'on aime. Par sa miséricorde il s'est rapproché de cet homme, s'est fait un, pour ainsi dire, avec lui, et il fait pour lui ce qu'il ferait pour lui-même.

« Le nom de prochain est un nom de relation, dit S. Augustin, et nous ne pouvons être proches que de quelqu'un qui est proche de nous. » « Et ce qui nous rapproche le plus, dit S. Ambroise, ce n'est pas la parenté, mais la miséricorde. » Aussi quand Jésus invite le docteur de la Loi à répondre lui-même, et à dire où était là le vrai prochain : **Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ?** Cet homme qui avait voulu obscurcir la question est obligé de répondre sans ambages : **C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui.** C'est la miséricorde plus encore que la nature qui nous rapproche des autres hommes et nous crée notre vrai prochain. Les plus hautes fonctions sont sans vertu, « la dignité du sacerdoce, la science de la Loi sont inutiles, si elles n'aboutissent aux œuvres bonnes. » J.-C. dans cette parabole complète l'enseignement qu'il donnait dans cette autre parole : *Faites du bien même à ceux qui vous haïssent.* C'est par la miséricorde qu'il rétablit l'union entre tous les hommes. Aussi c'est à tous comme à ce docteur qu'il donne le bon Samaritain en exemple et qu'il dit : **Allez et faites de même.**

Aug. De doctrin. Christian. l. 1. c. 30  
Non enim cognatio facit proximum sed misericordis. Ambros. in Luc. l. 7. n. 84.

LE VRAI PROCHAIN

Cyrril. Cat. Græc. PP.

C'est la voie que J.-C. a suivie pour nous rapprocher de lui. Il s'est représenté lui-même sous la figure de ce Samaritain, et les Pères se sont plu à reconnaître ses traits dans les différentes circonstances de cette parabole.

Cet homme qui descend de Jérusalem à Jéricho, c'est Adam

L'HOMME DÉCHU

avec tout le genre humain. dit S. Augustin. Aussi, dit un autre Père, Jésus emploie ici le terme générique ; il dit : *Un homme*. Il faut, dit encore S. Augustin, que nous nous reconnaissons tous en Adam, avec toutes les faiblesses qui découlent de sa faute.

Jérusalem, d'où descend cet homme, représente la cité de paix, la cité céleste à laquelle l'homme déchu tourne le dos. Avant qu'il eût péché, il était dans une vision perpétuelle de paix. « Tout ce qu'il voyait lui était paix et joie. » Et plus il s'éloigne de la Cité sainte, plus sa déchéance est grande.

« Il descendait à Jéricho, la ville de la vallée profonde, à la chaleur étouffante, qui représente la vie abandonnée aux passions. Jésus ne dit pas. Il descendit, mais *Il descendait*, car la nature humaine est portée à descendre, et, abandonnée à elle-même, elle descend toujours. »

Quels sont ces voleurs qu'il rencontre, sinon, dit S. Ambroise, les anges des ténèbres ? L'homme ne les aurait pas rencontrés s'il n'avait transgressé le précepte divin. Il ne les aurait pas rencontrés, dit Origène, s'il ne s'était plu à descendre. Il y a là une loi de la vie morale qui se vérifie tous les jours : tout homme qui déchoit rencontre la tentation, rencontre les voleurs. C'est pourquoi, dit S. Augustin, ayez la crainte de descendre, et avisez aux moyens de monter.

Les voleurs le dépouillent de ses vêtements, c'est-à-dire du vêtement de la grâce que l'homme avait reçu à sa création, dit S. Ambroise, de ce vêtement qui empêchait nos parents de voir qu'ils étaient nus, dit Bède, du vêtement des vertus, dit S. Augustin. « C'est encore, dit S. Ambroise, le vêtement des préceptes divins, le vêtement de la foi qui sont comme une cuirasse invulnérable pour ceux qui s'en enveloppent. »

Ne se contentant pas de le dépouiller, les voleurs ont blessé le voyageur. Ils l'ont blessé, dit S. Augustin, dans son libre arbitre qui a été atteint et affaibli par le péché. Chaque péché commis est une blessure, car il défigure l'âme et lui enlève son intégrité, dit Bède. Ces blessures sont nombreuses, car, dit S. Augustin, à la faute d'Adam qui a infligé une blessure à toute l'humanité, s'ajoutent des fautes personnelles nombreuses qui sont autant de blessures.

Ils le laissèrent à demi-mort. L'homme après le péché conserve encore la faculté de connaître Dieu : et c'est pourquoi il garde un reste de vie : mais le péché qu'il a laissé entrer en lui est ténèbres et mort. et c'est pourquoi il est à demi-mort.

Il est blessé dans sa volonté : il garde encore assez de vie peut-être pour sentir son mal ; mais son libre arbitre ne garde plus assez de force pour revenir à la vie éternelle qu'il a perdue, et

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
7. 19.

Sever. Antiochen.  
Omnes nos Adam  
sumus.

Aug. Ev. in Ps. 125.  
n. 15.

Id. Qq. Ev. 1. 2. q. 19.

Aug. vel quisq. uct.  
tr. Hypogosticon.  
l. 3. n. 11.

Theophyl. in Luc.

Origen. Homil. 35 in  
Luc.

Nolite amare des-  
cendere... sed de  
ascensione cogitate.  
Aug. in Ps. 125. n. 15.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 73.

Beda. Comm. in Luc.

Ambros. ut supr.

Aug. ut supr. Hypoga.

Beda. ut supr.

Aug. ut supr.

c'est pourquoi il est là gisant, n'ayant plus la force de se relever ni même d'appeler au secours.

Et les voleurs s'en allèrent, non pour cesser leurs embûches, dit Bède, mais pour en garder le secret. Que de fois le pécheur croit le démon éloigné de lui, quand il est proche ; mais il ne fait plus sentir sa présence, parce qu'il a suffisamment dépouillé et blessé sa victime. En ces quelques mots, quelles lumières J.-C. nous donne sur le péché !

Le prêtre qui passe sans porter secours au blessé représente toute la nationalité juive qui ne peut rien faire pour ceux qui lui appartiennent. « Il était proche du blessé par la race, dit S. Augustin, et il le laisse gisant. »

« Il représentait aussi la Loi qui possédait le sacerdoce et les sacrifices, et le lévite représentait les Prophètes. Or la Loi et les Prophètes, tout en connaissant le péché, étaient impuissants à le guérir. » Qui n'admirerait le courage du Sauveur proclamant l'impuissance de tout ce qui était, pour annoncer les miséricordes de l'ordre nouveau, s'exposant par là à toutes les colères du sacerdoce Juif !

« Ce Samaritain qui survient est étranger par sa race, mais il se fait proche du blessé par sa miséricorde. »

« N.-S. veut qu'on le reconnaisse dans ce Samaritain. Quand les Juifs l'insultant lui disaient : *Vous êtes un Samaritain et vous avez un démon*, il ne repoussait que la seconde de ces allégations, et il acceptait la qualité de Samaritain. Ce mot signifie *Gardien* : il s'appliquait bien à celui dont il est dit : *Il ne s'endormira pas celui qui veille sur Israël*. Il se présente donc comme le gardien qui veille sur les faibles. »

« Il était d'abord bien éloigné du blessé. Peut-il y avoir une plus grande distance que celle qui existe entre Dieu et l'homme, entre l'éternel et les mortels, entre le Saint et les pécheurs.... ? Déjà parmi les hommes, la différence des sentiments met de grandes distances, par exemple, entre l'homme religieux et l'impie, entre le juste et l'injuste. Mais quelle distance infiniment plus grande entre Dieu et l'homme ! Celui qui était saint et immortel s'est rapproché de nous, en acceptant de mourir comme nous et pour nous, en prenant sur lui non nos péchés, si ce n'est pour les expier, mais la peine due à nos péchés. »

« Il s'est approché de nous, même par sa seule miséricorde, car en nous, comme en ce pauvre blessé, il n'y avait rien qui pût attirer, il n'y avait que blessure. »

« La monture qui l'amène vers nous c'est sa chair par laquelle il s'est rapproché de nous. » Pour soigner efficacement le blessé, il descend de sa monture. N'a-t-il pas accepté de descendre même au-dessous de l'homme quand il a accepté d'être traité en pécheur ?

Aug. ib.

Beda. Comm. in Luc.

IMPUISSANCE DE LA LOI

Genere proximus,  
præterit jacentem.  
Aug. Serm. 171. n. 2.

Aug. ut supr.

LE SAUVEUR

Aug. Serm. 171. n. 2

ib.

COMMENT IL S'EST  
APPROCHÉ DE NOUS

ib. n. 3.

Aug. in hypogn.

Id. Qq. Ev. l. 2. q. 19.

## SON TRAITEMENT

Il répand sur les blessures l'huile et le vin. « Le médecin céleste, dit S. Ambroise, a des remèdes nombreux par lesquels il nous guérit. L'un de ces remèdes c'est sa parole. Par telle parole austère il arrête le péché ; par telle autre il console en remettant le péché ; par une autre qui annonce le jugement et ses rigueurs, il remplit l'âme de componction comme d'un vin fort. »

Ambros. In Luc. i. 7.  
n. 75.

« L'huile, dit S. Augustin, c'est la consolation que donne l'espérance du pardon. »

Aug. Qq. Ev. ut supr.

« Le vin c'est l'encouragement à agir en esprit de ferveur. »

« Le vin, dit S. Grégoire, nous représente l'âpreté de la pénitence, l'huile la piété avec ses douceurs, qui doivent, celle-là guérir ce qui était corrompu, celle-ci fortifier ce qui était faible. Il faut donc dans le traitement du péché, mêler la douceur à la sévérité et les tempérer l'une par l'autre, afin de ne pas conduire à l'exaspération par une excessive sévérité, ou au relâchement par une trop grande douceur. »

Gregor. Moral. i. 20.  
c. 5. n. 14.

« Il faut, à celui qui est appelé à guérir les âmes malades, de l'amour, mais un amour qui n'amollisse pas, de la fermeté, mais une fermeté qui n'irrite pas, du zèle, mais un zèle exempt de dureté. »

Cat. Græc. PP.

« Et il faut que les pénitents, qui ont vraiment souci de leur guérison, cherchent les médecins qui mettent sur leurs blessures le vin aussi bien que l'huile. »

Theophyl. in Luc.

Il bande les blessures pour arrêter le sang. « Il lie les membres du blessé, et les empêche de s'abandonner à la dissolution. »

Aug. ut supr.

« Ces bandelettes dont il l'enveloppe représentent, dit S. Augustin, l'éloignement du péché. » C'est une condition essentielle de la guérison.

Cette méthode pour guérir, que J.-C. a enseignée à tous ceux qu'il envoie vers les âmes, J.-C. l'a pratiquée, lui le premier, dans toute sa perfection. « Les esprits de ténèbres qui sont puissants dans ce monde, dit Clément d'Alexandrie, nous avaient infligé toutes sortes de plaies : craintes, désirs, colères, tristesses, fraudes, voluptés. ils avaient soulevé dans notre âme toutes ces tempêtes qui l'agitent et la conduisent à la mort. J.-C. est le seul médecin qui nous ait guéris, non comme la Loi qui se bornait à retrancher les fruits d'une plante mauvaise, mais en allant jusqu'à la racine. Il a versé sur nos âmes malades un vin précieux, le sang de la vigne de David ; il a tiré du sein de l'Esprit cette huile abondante dont il les a imprégnées ; pour achever leur guérison et les amener au salut, il les a liées par les bandelettes indissolubles de la charité, de la foi et de l'espérance. » La pénitence qui puise à ces éléments aboutit vite à la guérison des âmes.

Clemens Alex. Quis  
dives salvabitur?

Ce blessé qui était trop faible pour marcher par lui-même, le bon Samaritain le met sur sa monture. « L'humanité déchue, dit S. Augustin, se relève par la foi à l'Incarnation de J.-C. »

Aug. Qq. Ev. ut supr.

Il a fait davantage pour notre relèvement : « Comme l'avaient annoncé les Prophètes, il a pris sur lui nos péchés ; et en participant aux œuvres de salut que J.-C. a accomplies dans sa chair, l'homme cesse de ressembler aux bêtes de somme auxquelles l'avait assimilé son péché. » Il cesse de porter tous les jougs et il se sent porté lui-même.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 76.

J.-C. aime à se représenter rapportant au bercaïl la brebis qui s'était perdue. C'est seulement par lui et dans ses bras que le pécheur revient à Dieu. C'est dans ces fonctions qu'il aime à se représenter : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri.*

XIX.

Il nous charge sur sa monture : il nous incorpore à la chair qu'il a prise, pour nous ; il fait de nous ses membres.

Theophyl. Comm. in  
Luc.

L'HOTELLERIE

Et pour achever notre guérison, il nous conduit à l'hôtellerie.

« Cette hôtellerie, dit Origène, c'est l'Eglise, l'Eglise ouverte en tout temps à quiconque veut entrer, l'Eglise qui ne refuse son assistance à personne, l'Eglise à laquelle J.-C. veut conduire toutes les âmes. » Que de fois l'Eglise a été appelée un hôpital !

Origen. Homil. 34 in  
Luc.

« La Loi n'accueillait que quelques privilégiés : elle repoussait par exemple les Ammonites et les Moabites ; maintenant quiconque craint Dieu sera accueilli par elle. » Mais c'est J.-C. qui conduit à ce refuge ; « car pour entrer dans l'Eglise, il faut avoir été incorporé à J.-C. par la baptême. »

Theophyl. ut supr.

Rede. Comm. in Luc.

« Comme toutes ces paroles, dit Origène, sont pleines de lumière et de beauté ! »

Origen. ut supr.

Le Samaritain ne donne pas ses deux pièces d'argent au malade, mais au maître de l'hôtellerie. C'est à l'Eglise et à ses chefs que J.-C. confie ses richesses et les malades dont il a commencé la guérison, leur disant : *Prenez-en soin* ; « car, dit S. Augustin, si le pardon a été accordé à notre erreur, la guérison n'est pas complète. Il faut donc que le Sauveur ait ses vicaires, les vicaires de son amour. » Il leur donne ses instructions. Quel amour et quel zèle J.-C. a allumés dans le cœur de son Eglise pour les âmes ! Qu'on lui amène les âmes déchues, elle ne refusera son assistance à aucune, elle aura pour toutes un dévouement à toute épreuve ; le seul droit qu'elle revendiquera sera celui de sauver les âmes ; mais elle sera terrible si on veut lui enlever les âmes qui lui ont été confiées par J.-C..

Jam utique errori  
ejus indultum fuit, et  
tamen sanatur lan-  
guor in stabulo.

Aug. Serm. 131. n. 6.

Comme J.-C., elle s'est rapprochée des âmes par le dévouement qu'elle leur a prodigué.

« Il faut, dit S. Augustin, que ceux qui sont dans l'Eglise ne conçoivent aucun orgueil de la grâce reçue, du pardon accordé, car nous sommes encore en traitement. Acceptons avec empressement et humilité les soins qui nous sont donnés dans cette hôtellerie, et ne nous enorgueillissons pas d'une santé incomplètement recouvrée. »

Aug. ibid.

« Ceux auxquels il nous confie, dit Clément d'Alexandrie, sont aussi les Anges, les Principautés, les Puissances, auxquels il ordonne de nous prodiguer leurs bons offices, leur donnant en retour un riche salaire. »

Clemens Alex., ut  
supr.

Le Samaritain ne pouvait demeurer longtemps dans cette hôtellerie. J.-C. n'a pu demeurer, pour ainsi dire, qu'un jour avec nous. « Il devait, dit S. Ambroise, remonter là d'où il était venu. Qu'est ce jour de son départ, ce lendemain, sinon le jour de sa résurrection, le vrai jour du Seigneur, *le jour que le Seigneur a fait ?* »

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 78-79.

« Les deux deniers qu'il donne à l'hôtelier en s'en allant, sont les deux Testaments qui portent en eux l'empreinte du Roi éternel, dont la vertu guérit nos blessures. »

ib. n. 80.

« Ces deux deniers sont encore, dit S. Augustin, les deux préceptes de la charité, ou les promesses faites aux Apôtres pour la vie présente et la vie future, promesses qui ont fait leur force dans l'évangélisation du monde. » Il leur suffit de ces deux deniers pour être riches, pour pouvoir se donner sans jamais se lasser, pour pouvoir donner sans jamais épuiser leurs ressources. L'Eglise, riche par la vérité et la grâce, saura s'occuper du malade qui lui a été confié, sans jamais rien réclamer.

Aug. Qq. Ev. ut supr.

Et s'il en est qui, dans ce ministère, ont l'occasion d'accomplir des pratiques de surrogation, de pratiquer des vertus que J.-C. n'a fait que conseiller, comme S. Paul qui travaillait de ses mains pour n'être à charge à personne, le Sauveur leur tiendra compte de tout quand il reviendra.

Aug. ib.

« Il y a en effet des hommes, dit S. Ambroise, qui ont consacré à l'accomplissement du commandement, modéré en soi, du Sauveur, un labeur physique et intellectuel immodéré; quand on veut sauver des malades, on va quelquefois au-delà de son devoir strict. »

Ambros. ut supr.  
n. 82.

« Heureux, dit S. Ambroise, cet hôtelier à qui est confié ce ministère de dévouement. Heureux celui à qui Jésus dit : *Quand je reviendrai, je vous rendrai tout ce que vous aurez dépensé. Mais quand reviendrez-vous, Seigneur, sinon au jour du jugement ? Car bien que vous soyez présent partout et au milieu de nous, nous ne nous voyons pas : il y aura donc un moment où nous vous verrons revenir. Vous rendrez à ces heureux créanciers tout ce dont vous vous reconnaissez débiteur. »* Voir Dieu se reconnaître notre débiteur, quelle joie !

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 83.

Il nous est facile maintenant de savoir comment on se forme un prochain; il nous est facile de le savoir par l'exemple de J.-C. Nous lui sommes devenus ses proches par l'immense compassion qui l'a amené vers nous, et l'a porté à prendre soin de nous.

LA MISÉRICORDE A  
L'EXEMPLE DE J.-C.

« Et puisque nous avons cette gloire, dit Origène, de pouvoir imiter en cela le Christ, de pouvoir compatir à ceux qui sont tom-



bés dans les mains des voleurs, de pouvoir nous approcher d'eux, panser leurs blessures, y répandre l'huile et le vin, les charger sur notre propre monture, puisque nous pouvons porter leurs fardeaux, écoutons la parole qui nous est dite dans la personne de ce docteur : *Allez et faites de même*. Comme s'il disait : Partout où vous verrez une souffrance, ne dites pas : C'est un méchant, c'est un étranger, c'est un ennemi : il souffre, cela suffit, il a droit à être secouru. »

Origen. ut supr. Et  
Chrys. Cat. Græc. PP.

« On ne devient proche de qui que ce soit, dit S. Ambroise, qu'en pratiquant envers lui la miséricorde du Christ. »

Ambros. De pœni-  
tentia. l. 1. c. 11. n. 51.

« Le prochain, dit Clément d'Alexandrie, n'est plus ce qu'il était pour les Juifs, c'est-à-dire le parent, le concitoyen, le prosélyte, le circoncis, l'homme qui obéit à la même loi ; c'est l'homme qui s'en allant de Jérusalem à Jéricho, est attaqué par les voleurs, laissé à demi-mort sur le chemin, que le prêtre ne regarde pas, que le Lévitte dédaigne, qui est rencontré par un Samaritain passant là par hasard, mais à l'avance muni de tout ce qui peut être utile à un blessé et qui s'empresse autour du malheureux. » Tout homme qui souffre, tout homme qui aura besoin de notre assistance sera notre prochain.

Clement Alex. ut supr.  
n. 28.

Quiconque au contraire refuse de faire miséricorde devient un étranger pour celui à qui il refuse miséricorde. « Celui qui ne peut plus exercer la miséricorde, dit S. Augustin, devient ainsi étranger pour tous, comme les cinq frères du mauvais riche étaient devenus des étrangers pour lui. Que de fois des enfants ayant hérité de leurs parents défunts ne se soucient nullement de ce qu'ils sont devenus. C'est donc pour des étrangers, ainsi que le déclarait le Psalmiste, que ceux-ci ont amassé leurs richesses. »

Aug. In Ps. 48.  
Serm. 1. n. 14.

Pour nous, plus grande sera notre compassion, plus étendu aussi sera notre prochain.

Par les dons qu'il nous a faits, celui que l'on appelle le Dieu de miséricorde nous invite à cette largeur d'âme qui aboutira à cette largeur de relations. « Il nous a donné pour les posséder en commun, dit S. Jean Chrysostôme, la nature, le ciel, le soleil, les astres, l'air, le feu, l'eau, la terre, le vin, l'huile. Nous possédons en commun les biens spirituels, le corps du Seigneur, son sang précieux, le sacrement de la régénération. » En acceptant ces biens, nous devons être disposés à les communiquer à ceux qui en sont privés. Quand nous sommes sans miséricorde, nous péchons contre ces dons et contre celui qui nous les fait. « N'offensez pas le pain et l'huile, nous dit un Père de l'Église. » La faute est plus grave quand nous manquons de miséricorde envers ceux qui nous étaient unis dans le Christ. « L'Apôtre nous dit que celui qui n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, est pire qu'un infidèle. Ceux qui partagent notre foi constituent notre vraie parenté, car le lien par lequel ils nous sont unis c'est

Virum et oleum ne  
luseris. Primasius.  
Comm. in Apoc. c. 6.  
v. 6.

Hesych. Hierosol. l. 7  
in Levit. c. 25. v. 47.

la chair du Christ. » Quand nous manquons de miséricorde envers eux, nous péchons donc contre cette chair du Christ.

« Puisque personne ne nous est plus proche que celui qui a guéri nos blessures, dit S. Ambroise, aimons-le ; aimons-le comme notre maître, et aimons-le comme proche de nous : il n'y a pas de proximité plus grande que celle qui existe entre la tête et les membres. Aimons aussi celui qui est l'imitateur du Christ, celui qui par amour pour le corps auquel il appartient compatit aux souffrances des autres. »

Ambros. In Luc. l. 7.  
n. 84.

Cherchons près du médecin des âmes la science vraie de la miséricorde, acceptons avec amour ses prescriptions. « Un malade, dit S. Augustin, saurait qu'il y a dans la ville qu'il habite un médecin très habile, et que des envieux en grand nombre s'acharnent contre lui, disant qu'il ne sait rien, sans se laisser détourner par ces clabauderies, poussé par son désir de vivre, le malade s'adresserait à ce médecin. Le genre humain est malade, moins de ses maladies corporelles que de ses péchés. On trouve ce grand malade gisant dans le monde entier. Un médecin tout puissant est venu pour le guérir ; il s'est baissé jusqu'au lit du malade. Il donne des ordonnances qui rendent la santé et beaucoup les méprisent, et ceux qui les acceptent sont guéris. Il en est qui le méprisent en entendant ses ennemis dire qu'il ne sait rien. Ah ! s'il avait été un ignorant il n'aurait pas guéri le monde, il n'aurait pas réalisé les vastes promesses qu'il a faites. » Voilà le médecin auquel il faut nous attacher pour être guéris d'abord, et ensuite pour apprendre de lui la science de guérir. Quelles que soient nos infirmités, ne désespérons point, ayant un tel médecin. « Si nous avons à exercer les fonctions du sacerdoce et du ministère des âmes, qu'elles ne nous enorgueillissent point ; » qu'elles nous inspirent la compassion et le zèle.

Aug. Serm. 87. n. 13.

Ambros. ut supr.  
n. 83.

« Il y a encore des brigands dans le monde, des brigands qui enlèvent des biens plus précieux que les richesses périssables, qui infligent des plaies plus cruelles que celles qui affligent nos membres, des plaies qui atteignent l'âme. Voilà les maux auxquels tous doivent remédier. Ne dites pas : Je ne suis qu'un laïque : j'ai mes intérêts de famille ; tout cela c'est l'affaire des prêtres. Ce n'est pas ainsi que raisonna ce Samaritain. Il regarda comme un gain cette occasion de pratiquer la miséricorde. »

Chrysost. Advers.  
Judæos. Or. 8. n. 3.

## CXCIV

### Marthe et Marie.

« Jésus dans la parabole du Samaritain, dit S. Ambroise, avait exalté la miséricorde. Pour nous montrer qu'il n'y a pas une forme unique de vertu, l'Évangile nous propose ensuite l'exemple de Marthe et de Marie, l'activité de l'une au service du Sauveur, et l'attention religieuse de l'autre à la parole de Dieu, attention qui, unie à la foi, est préférée aux œuvres elles-mêmes. »

Ambros. in Luc. l. 7.  
p. 82.

« Après nous avoir enseigné l'amour de Dieu et l'amour du prochain, dit Bède, le Sauveur nous montre ces deux amours en œuvre dans l'épisode actuel. »

Beda. in Luc.

**Comme ils cheminaient, il advint qu'il entra dans une certaine bourgade, et une femme nommée Marthe, le reçut dans sa maison.**

JÉSUS REÇU CHEZ  
MARTHE

x. 38.

Quelle est cette bourgade? « S. Luc tait son nom; mais S. Jean nous l'apprend, dit Origène, c'est Béthanie. »

Si c'est réellement à Béthanie que se passa cette scène, il faudrait que le Sauveur eût poussé une pointe rapide jusqu'aux environs de Jérusalem, pendant que ses disciples étaient occupés au ministère qu'il leur avait confié. La parabole du bon Samaritain aurait alors été racontée au lieu précis où Jésus en plaçait le théâtre, entre Jéricho et Jérusalem.

Toutefois il est plus probable que cette scène se passa en Galilée. Marie Magdeleine tenait probablement son nom de Magdala, bourgade située sur la route occidentale du lac de Génésareth.

III 3.

Peu avant cet épisode, elle nous est représentée en S. Luc, accompagnant avec d'autres femmes le Sauveur en ses courses apostoliques, et subvenant à ses besoins. Cette scène se serait passée au moment du passage de Jésus en cette ville.

La tradition et les Évangélistes s'occupaient moins d'établir le lieu précis des actes de la vie de N.-S., que d'en exprimer le sens. C'est pourquoi notre curiosité, qui se porte davantage aux côtés extérieurs de l'Évangile, est souvent déçue.

*Une femme le reçut dans sa maison.* « Ainsi donc, dit S. Augustin, celui qui partout était chez lui, et qui venant chez les siens souvent n'avait pas été reçu, celui qui a donné à tous ceux

qui l'ont reçu de devenir enfants de Dieu, adoptant ses serviteurs et faisant d'eux ses frères, c'était celui-là qui était l'hôte de cette femme... Elle le recevait comme on reçoit un hôte de passage, et la réalité était celle-ci : une servante recevant son maître, une malade recevant son Sauveur, une créature recevant son Créateur. Elle recevait celui qui acceptait d'elle la nourriture corporelle et qui devait lui donner la nourriture spirituelle. C'était pour cette femme une grande faveur, de la part de Jésus une grande condescendance. Il avait pris la forme du serviteur, il avait pris cette chair dans laquelle il avait faim et soif, dans laquelle il acceptait d'être nourri. Mais nous savons que même en ses abaissements il était servi par les Anges : c'est pourquoi il y avait là de sa part une grande condescendance. Celui qui envoyait les corbeaux porter à Elie son pain de chaque jour, envoyait ensuite le Prophète vers une veuve, pour que cette veuve put mériter, par les services qu'elle lui rendrait, ses amples bénédictions. » Il apportait donc lui-même ce jour-là des bénédictions.

« Nous envions ceux qui ont pu recevoir le Sauveur dans leur maison et nous les déclarons bienheureux. Le Sauveur nous fait aussi cette faveur. Ce que vous aurez fait aux plus petits de ceux-ci, nous dit-il, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Nous pouvons encore recevoir J.-C. dans nos maisons : voyons comment nous devons nous comporter à son égard.

**MARIE ÉCOUTANT JÉSUS** Et elle avait une sœur appelée Marie, qui aussi s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. *Cet aussi* Luc. I. de l'Évangéliste signifie peut-être qu'ayant vaqué quelque temps aux soins matériels, elle les avait abandonnés pour venir près du Sauveur : ou peut-être aussi que d'autres personnes écoutant déjà le Sauveur, elle était venue se joindre à elles.

*Assise aux pieds de Jésus...* « Cette attitude nous dit son attention. Elle était bien résolue à ne rien perdre des discours de Jésus. » « Cette attitude nous dit aussi son humilité : c'est aux pieds de Jésus qu'elle était assise, lui rendant hommage par la place qu'elle prenait auprès de lui. Plus humble était son attitude, plus abondantes devaient être les grâces qu'elle allait recevoir. Les eaux descendent toujours vers les vallées profondes. »

**EMPRESSEMENT DE MARTHE** Mais Marthe s'empressait à des préparatifs nombreux. « Elle s'empressait avec un soin religieux à ce que des personnages aussi saints n'eussent pas à souffrir chez elle. » Qui ne serait touché de cet empressement de Marthe et ne lui saurait gré de ce qu'elle a fait pour le Sauveur ?

*Marie écoutait sa parole...* « Marthe se mettait donc en mesure de nourrir le Sauveur : Marie préférerait être nourrie par lui, et l'écoutait avec amour, abandonnant sa sœur à ses occupations multiples. Elle avait entendu et recueilli avec grande fidélité cette parole : *Reposez-vous et voyez que je suis le Seigneur.* »

Aug. Serm. 103.  
si. de Verbis Dom.  
26. n. 2

Aug. Serm. 169.  
n. 17.

MARIE ÉCOUTANT  
JÉSUS

Chrys. Cat. Græc. PP.

Aug. Serm. 101. n. 3.

EMPRESSEMENT DE  
MARTHE

Aug. Serm. 169. n. 17.

Aug. Serm. 103. n. 3.

« Heureuse était cette âme, dit S. Bernard, de pouvoir recueillir en silence les douces harmonies qui viennent de Dieu. » Heureuse l'âme qui sait écouter Dieu. Heureuse était Marthe de pouvoir servir J.-C. « L'une et l'autre de ces deux occupations étaient bonnes : laquelle était la meilleure ? Jésus lui-même nous le dira. »

Bernard. Serm. 3 in Assumpt. H. M. n. 7.

Aug. ut supr.

LA PLAINTÉ DE MARTHE

† 40.

**S'arrêtant devant Jésus, Marthe lui dit : Seigneur, n'avez-vous point souci de ce que ma sœur me laisse seule à servir ? Dites-lui donc de m'aider.** Il y avait en effet une grande différence entre les manières d'être de ces deux femmes. « Pendant que l'une travaillait, l'autre se reposait ; pendant que l'une se dépensait, l'autre faisait son profit. » La plainte de Marthe se comprend.

Aug. Serm. 104. n. 1.

« Elle a interpellé son hôte, elle l'a fait juge de l'objet de sa plainte. Pourquoi Marie garde-t-elle le silence ? Elle l'avait gardé pendant qu'elle était tout entière à la douceur d'écouter son Maître. Mais maintenant ne doit-elle pas craindre d'être envoyée par le Sauveur à l'aide de sa sœur ? Pendant que celle-ci préparait un banquet au Seigneur, Marie se délectait dans le banquet du Seigneur. La douceur qu'elle y goûtait était infiniment supérieure à toutes les joies des sens. »

ib. Serm. 103. n. 3.

ib. Serm. 104.

« Et cependant elle garde le silence ; elle ne se défend pas : se défendre serait autant de temps où elle n'entendrait plus la voix bien aimée. » Elle préfère s'en rapporter complètement à celui qui est son maître. « C'est donc le Sauveur qui répondra, lui qui est le maître de la parole, puisqu'il est le Verbe. »

ib. Serm. 103. n. 3.

ib.

LA RÉPONSE DE JÉSUS

† 41.

**Marthe, Marthe, lui dit-il. « Cette répétition du nom est un signe d'affection, dit S. Augustin, ou encore une invitation à être attentive, la parole qu'il va dire étant très importante. » Tu te mets en souci et tu t'agites pour bien des choses.** « Il y a multiplicité et diversité en toutes ces choses parce qu'elles sont choses de la terre et choses du temps. Et à cause de cela, l'âme est tirillée en se mettant à la recherche de ce qu'elle n'a pas, et en mettant en œuvre ce qu'elle possède. »

ib. n. 5.

Il est facile de voir que l'âme humaine n'est pas faite pour cette multiplicité qui divise et amène le malaise, mais pour l'unité ; car l'unité est un signe de perfection et mène à la paix. « Vous formez dans ce moment une grande multitude, disait S. Augustin au peuple qui l'écoutait. Qui pourrait supporter le contact avec cette multitude, s'il n'y avait pas en elle l'unité des sentiments ? Que cette unité existe dans une foule, et elle constitue un peuple. Si cette unité est absente, il n'y a plus qu'une cohue et une cohue tourmentée... Au sommet de toutes choses est l'unité suprême des personnes divines. Pour arriver jusqu'à elle, il faut que nous soyons unis par l'unité des cœurs. » C'est pourquoi le Sauveur parlant à Marthe ajoute : **Une seule chose est nécessaire.**

ib. n. 4.

‡ 41.

Nous ne nous arrêterons pas à l'interprétation donnée par

Basil. Regul. fusius. Interr. 19 et 20. Cyrill. Theophyl.

LA MEILLEURE PART

quelques Pères, qui voient ici une recommandation faite par le Sauveur au sujet de la simplicité des mets à garder dans la réception des hôtes : la parole qui suit prouve que la pensée du Sauveur allait bien plus haut. **Marie a choisi la meilleure part et elle ne lui sera pas enlevée.**

v. 48.

Aug. Serm. 104. n. 2.

Jésus voulait élever l'esprit de Marthe à des pensées bien supérieures à celles qui l'occupaient. « Mais penserons-nous qu'il blâme le travail de Marthe, ce travail qui allait à lui donner l'hospitalité? Pouvait-elle être blâmée, étant si heureuse de recevoir un tel hôte? Il faudrait donc laisser l'aumône qu'attend l'indigent. ne plus s'occuper de savoir s'il y a des étrangers sur le chemin. si quelqu'un a besoin de pain, de vêtement, si le captif a besoin d'être délivré, le défunt d'être enseveli. » « S. Paul n'a-t-il pas recommandé d'aimer et de pratiquer l'hospitalité? N'a-t-il point déclaré qu'en la pratiquant des hommes avaient mérité de recevoir les Anges? Oui, il y a là un grand ministère et un don précieux. »

Rom. XII.

Hebr. XIII.

id. Serm. 179. n. 3.

« Non, le Sauveur n'a pas dit que l'œuvre de Marthe fut mauvaise, mais il a déclaré que celle de Marie était meilleure. Et pourquoi était-elle meilleure? Parce qu'au lieu de se répandre et de se scinder dans la multiplicité, elle se recueillait dans l'unité, l'unité qui est le principe de toute perfection. L'œuvre qui est sortie des mains de Dieu a des parties multiples, mais celui qui l'a faite est un. L'œuvre est bonne, mais combien est meilleur l'ouvrier! » Pour aller à lui, il faut donc ramener nos pensées à l'unité, il faut le désirer comme le bien unique.

id. Serm. 101. n. 3.

L'œuvre de Marie était meilleure que celle de Marthe, parce que Marthe était occupée à des choses qui passent, et Marie aux choses qui doivent demeurer éternellement. « Il faut, cela est vrai, que nous donnions à manger à ceux qui ont faim; il faut être miséricordieux envers toute misère; mais si la faim n'existait plus à qui donnerions-nous du pain? Si la nudité n'existait plus, pour qui préparerions-nous des vêtements? Qu'il n'y ait plus de maladie, nos visites auraient-elles encore de l'utilité? Dans la vie éternelle, il n'y aura plus de ces nécessités, et par conséquent il n'y aura plus de ces œuvres. Marthe subvenait aux besoins du Sauveur dans sa chair mortelle. Mais il y avait dans cette chair quelque chose de supérieur à la chair. *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu.* Voilà ce que Marie écoutait. *Et le Verbe s'était fait chair.* Voilà celui que Marthe servait. Et c'est pourquoi **Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée**; car ce qu'elle a choisi demeure éternellement. Le travail qui se porte aux œuvres multiples passera; l'amour qui s'arrête en celui qui est un demeurera. Ce que vous aviez choisi vous sera enlevé, mais pour votre avantage, pour que vous ayez quelque chose de meilleur; le travail sera

v. 48.

remplacé par le repos. Vous naviguez encore, celle qui a choisi la meilleure part est déjà au port. »

Ib.

« Un jour le poids des nécessités qui pesaient sur vous, vous sera enlevé ; mais la douceur de la vérité que Marie contemple est éternelle. On ne lui enlèvera donc pas ce qu'elle a choisi, mais on lui en donnera l'accroissement, l'accroissement dans la vie présente et la perfection dans la vie future. »

Id. Serm. 403. n. 5.

« Vous, Marthe, dans votre labeur, ne cherchez-vous point le repos comme votre récompense ? Quand vous arriverez dans la patrie, vous ne trouverez plus ni hôtes à recevoir, ni pauvres à nourrir, ni malades à visiter ; vous y trouverez ce que Marie a choisi pour sa part : là, au lieu de préparer de la nourriture, nous recevrons une nourriture ; là nous jouirons de ce banquet dont Marie n'a recueilli que des miettes. »

Ib. n. 6.

Mais c'était bien à ce banquet qu'elle participait. « Quels en étaient les mets ? C'était la justice et la vérité. Elle avait faim et soif de la vérité, et elle s'en nourrissait, et l'aliment dont elle se nourrissait ne se consumait pas. Je vais plus loin : elle mangeait celui qu'elle entendait. N'a-t-il pas dit lui-même : *Je suis le pain vivant, descendu du ciel.* »

Id. Serm. 179. n. 5.

« Si à ce moment, dit S. Bernard, était venu un Ange connaissant la Majesté de celui qui recevait l'hospitalité de ces deux femmes, grande aurait été sa stupeur en face d'une pareille condescendance : Jésus acceptait leur nourriture et leur apportait la sienne. Il encourageait leur timidité, remplissait de joie leur humilité, il rendait parfaite leur dévotion. »

Bernard. Serm. 71 in Cantic. n. 4.

« Celui qui nous nourrit accepte aussi de nous une nourriture : il se nourrit de nos progrès. Ma pénitence est sa nourriture, mon salut est sa nourriture, je suis moi-même sa nourriture. Nous le mangeons et il nous mange, c'est là la condition de l'union parfaite. »

Ib. n. 5.

» Ainsi donc, ajoute S. Augustin, dans ces deux femmes, toutes deux disciples du Sauveur, amies du Sauveur, nous voyons figurées les deux vies, la vie présente et la vie future, la vie de travail et la vie du repos, la vie de souffrance et la vie de jouissance. » Aimons ces deux vies : aimons la vie de labour de Marthe, mais que sur cette vie se répande déjà un reflet des joies de la vie que représentait Marie, de la vie éternelle.

Aug. Serm. 104. n. 4.

Marthe et Marie représentent aussi les deux vies qui existent actuellement dans l'Eglise, « dans l'Eglise qui encore maintenant accueille dans son cœur le Fils de Dieu. » « Marie qui, assise aux pieds du Sauveur, recueille ses paroles, représente, dit S. Grégoire, la vie contemplative : Marthe, occupée aux services extérieurs, représente la vie active. »

MARTHE ET MARIE PORTRAITS DES DEUX VIES

Aug. 99. Ev. l. 2. § 30.

Gregor. Moral. l. 6. c. 37. n. 61.

« Dans ces vies, dit S. Augustin, dans la vie de repos, dans la vie de travail, et dans la vie mixte, qui n'ont rien de contraire

aux enseignements de la foi, et par lesquelles on peut arriver à la vie éternelle, il importe de voir si l'on agit par amour de la vérité ou par devoir de charité. Personne ne doit se livrer au repos sans chercher dans ce repos lui-même l'utilité du prochain ; et personne ne doit se livrer à l'action sans y chercher en même temps le contemplotation de Dieu. Le repos ne doit pas être une oisiveté stérile ; il doit être employé à la recherche et à la jouissance de la vérité. L'action ne doit pas être employée à la recherche des honneurs et de la puissance : toutes choses qui dans la vie présente ne sont que vanité ; mais il faut veiller à ce que les œuvres auxquelles doivent être ordonnés les honneurs et la puissance servent au salut des subordonnés... L'Eglise n'éloigne personne de l'étude de la vérité, qui est le repos honorable entre tous ; mais elle n'approuve pas la recherche des postes supérieurs qui sont cependant nécessaires au gouvernement du peuple de Dieu. C'est pourquoi si la charité de la vérité cherche le saint repos, les obligations de la charité font seules accepter le travail des affaires. »

Aug. De Civit. D. 1.  
19. c. 19.

« Regarder à des choses autres que Dieu, mais pour Dieu, c'est l'occupation de Marthe. Nous ne pouvons pas dire qu'il y ait là une laideur, mais ce n'est pas non plus la beauté parfaite ; car il y a là nécessairement du trouble, et on ne peut se garder de toute la poussière produite par toutes les occupations de la terre. Mais quand on ne cherche plus que Dieu et qu'on le cherche pour lui-même, tout le visage est éclairé du reflet de Dieu : c'est la beauté parfaite. » « Marie est toute vêtue de cette beauté, assise aux pieds du Sauveur, ne répondant pas quand on l'accuse, toute attentive à la parole de Dieu, faisant descendre jusqu'au plus intime d'elle-même le don de la doctrine divine, insensible à tout le reste. »

Bernard. Serm. 40 in  
Cantic. n. 3.

id. Serm. 5 de As-  
sumpt. n. 2. In dublis.

Ces deux vies existent dans l'Eglise, pour la beauté de l'Eglise. Il y a dans l'Eglise des âmes occupées dans la vie active aux œuvres de miséricorde. Il faut, qu'agissant vraiment pour J.-C., elles accomplissent joyeusement leur tâche, puisqu'elles servent dans ses membres celui que Marthe servait dans sa propre personne. Il faut qu'elles ne jaloussent pas, comme le fit Marthe, les âmes appelées à la vie contemplative, qui est la vie parfaite, puisqu'elle est la vie ordonnée à Dieu, la vie toute en Dieu : cette vie est utile à la vie active, lui donnant sans cesse la lumière. « Le corps de l'Eglise est un, encore que les membres soient multiples : l'un a besoin de l'autre... La sagesse est dans la tête, le travail dans les mains. *Le sage a son œil dans la tête*, dit la S<sup>te</sup> Ecriture. Celui-là est vraiment sage, dont l'intelligence demeure dans le Christ, et dont l'œil intérieur est toujours levé vers les choses d'en haut. Et celui qui est occupé aux œuvres extérieures doit aimer à recevoir la lumière de celui qui la puise dans la contemplation. »

Ecclesi.

Ambros. 1. 7. in Luc.  
n. 84 et 85.

DEVOIRS DE CES DEUX  
VIES

Il faut que les âmes adonnées à la vie active ne s'agitent point, et que, comme Marthe aurait pu le faire à son profit, elles aiment



à venir se reposer un moment, avec Marie, aux pieds du Sauveur.

41. 6. *O mon âme pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ?* disait le Prophète. Et il montrait la raison de ce trouble, quand il disait : *Mon âme a été troublée par devers moi.* « Peut-elle se troubler près de Dieu ? Elle se refait auprès de celui qui ne change pas, mais elle se trouble en descendant en ce qui change. Voulez-vous qu'elle ne se trouble point ? Faites qu'elle ne demeure pas en vous, et dites : *J'ai élevé mon âme vers vous, ô mon Dieu.* »

Aug. En. in Ps. 41  
n. 12.

L'UNION DES DEUX VIES

Ce qu'il y a de plus plus parfait dans l'Eglise, de plus conforme à l'esprit de J.-C., de plus avantageux pour les âmes, c'est l'union de la vie active et de la vie contemplative. « Après avoir dompté les vices de la chair, dit S. Grégoire, il reste à donner à l'âme de la grandeur par l'application aux œuvres bonnes ; et quand on a donné à l'âme cette grandeur, il reste à la conduire dans les régions de la haute contemplation. Le vrai prédicateur n'est pas celui qui à cause du travail à faire abandonne la contemplation, ni celui qui pour la contemplation abandonne un travail qui s'imposait... Le Sauveur donnait le véritable exemple à suivre quand il consacrait le jour aux œuvres et la nuit à la prière, apprenant à ses disciples à chercher dans la contemplation les lumières qu'ils répandront ensuite dans le prochain. C'est dans la contemplation que l'âme s'élève à l'amour de Dieu, et ensuite dans les œuvres elle s'emploie à l'utilité du prochain... Il faut donc qu'elle ne cherche pas son repos dans l'amour de Dieu au point de négliger l'utilité du prochain ; et il ne faut pas qu'elle se donne au prochain, jusqu'à perdre sa paix et éteindre en elle l'amour de Dieu. »

Gregor. Moral. l. 6.  
c. 37. n. 56.

« Il faut surtout se souvenir en ces choses, ajoutait le S. docteur, qu'il y a des âmes de tempéraments divers. Il y a des âmes si peu portées à l'action, qu'elles succombent aussitôt qu'elles se trouvent en face d'une tâche qui s'impose à elles ; et d'autres sont si agitées qu'elles ne peuvent supporter un seul moment d'être inoccupées. Il faut donc que les âmes qui aiment la tranquillité ne s'efforcent point d'arriver à une activité débordante, ni que les âmes agitées ne se contraignent pas d'une façon excessive pour arriver à la contemplation. Souvent il est arrivé que ceux qui pouvaient dans la paix arriver à la contemplation ont succombé sous des occupations excessives, et ceux qui pouvaient se rendre utiles par le travail ont été tués par le repos. Et il est arrivé que, dans leurs spéculations, des esprits inquiets voulant posséder plus qu'ils ne pouvaient contenir, ont abouti à des conceptions perverses ; et au lieu d'être des disciples de la vérité, se sont fait des maîtres de l'erreur... Les deux vies, l'active et la contemplative, bien unies dans une âme, sont comme les deux yeux dans le visage : elles se prêtent un mutuel concours. »

1h. n. 57.

Il est une âme où ces deux vies ont existé avec toute leur per-

fection : c'est la Vierge Marie. « Aussi les saints Pères, dit Bruno d'Asti, ont-ils statué de bonne heure que l'évangile de Marthe et Marie serait lu dans la fête principale de la bienheureuse Vierge, car elle est signifiée par les deux sœurs ; elle s'élève entre toutes les créatures, comme ayant plus qu'aucune réuni les privilèges des deux vies, de l'active et de la contemplative. Comme Marthe et bien mieux, elle a reçu le Christ : elle l'a reçu, non pas dans sa maison seulement, mais dans son sein ; elle l'a servi davantage, l'ayant conçu, mis au monde, porté dans ses bras. Comme Marie, d'autre part, elle écoutait sa parole, et de plus *la conservait* pour nous. *en son cœur* ; elle contemplait son humanité, elle pénétrait aussi, et plus que personne, sa divinité. *Elle a donc bien choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée.* » A son tour, celui qu'elle reçut avec tant d'amour sur terre, la reçoit avec amour dans son royaume éternel.

Bruno Asti. Homil.  
117 in Assumpt. B. M.

## CXCXV

### Le repas chez le Pharisien. Jésus et les Pharisiens.

Les maisons où Jésus était invité n'étaient pas toujours de ces maisons amies où sa parole était reçue avec avidité : on l'invitait quelquefois pour lui tendre des pièges, le surprendre dans ses paroles. C'était sans doute dans ces dispositions qu'un Pharisien l'invita à prendre chez lui le repas du milieu de la journée. Jésus en prit l'occasion d'adresser aux Pharisiens de sévères et salutaires leçons.

S. Matthieu (xxiii) rapporte des reproches à peu près identiques adressés par N.-S. aux Pharisiens, mais cette fois à Jérusalem. S. Luc et S. Matthieu rapportent à des moments si précis, S. Luc à l'époque du départ définitif de la Galilée, S. Matthieu au dernier séjour à Jérusalem, ces apostrophes adressées aux Pharisiens, qu'il est difficile de ne pas en faire deux discours distincts.

**Pendant qu'il parlait à la foule, un Pharisien l'invita à manger chez lui ; et lui, étant entré, se mit à table.**

Luc. II.

**Le Pharisien voyant cela, s'étonna de ce qu'il n'avait pas fait d'ablutions avant le repas.** « Les Pharisiens, avant de prendre leur repas, ne manquaient pas de se laver, comme si cette ablution extérieure pouvait purifier l'intérieur de leur âme. » L'omission de ces ablutions était mise par eux sur le même pied que l'impureté légale. Jésus venant du milieu de la foule où il avait sans

v. 21

INVITATION D'UN PHA-  
RISIEN

JÉSUS NÉGLIGE L'ABLU-  
TION

Aug. Serm. 106. n. 1.

doute été touché par des personnes en état d'impureté légale, devait en avoir besoin plus que les autres. « Toutefois ce Pharisien faisait ces réflexions au-dedans de lui ; mais pendant qu'il pensait, Jésus l'entendait, et c'est à ses pensées qu'il répondit. »

1. 29. Le Seigneur lui dit donc : **Oui, vous, Pharisiens, vous nettoyez le dedans de la coupe et du plat, mais votre intérieur est plein de rapine et de méchanceté.** « Pour exprimer les vérités les plus hautes, J.-C. se sert des images les plus communes, de celles qu'il a sous les yeux. » Ces hommes étaient fiers de leurs plats reluisant de propreté, de leurs ablutions fréquentes qui les maintenaient dans une pureté parfaite : Jésus veut élever les âmes à l'idée d'une pureté infiniment plus haute.

« Ces coupes, dit S. Ambroise, étaient bien l'image du corps de l'homme qui est fragile comme elles, et qui laisse transparaître au dehors les passions du dedans. Il est donc évident que ce n'est pas au-dehors, mais au-dedans, qu'est la vraie souillure. »

« Mais en parlant ainsi, dit S. Augustin, le Sauveur n'est-il pas bien dur pour un homme qui l'a invité et dont il a accepté l'invitation ? Non, il n'est pas dur, répond le S. docteur, il est plutôt miséricordieux : il veut pouvoir, au jour du jugement, traiter avec indulgence celui qu'il aura amendé par ses paroles sévères. » Par ses intentions peu droites et par ses jugements injustes, le Pharisien méritait cette sévérité. « Et Jésus lui rendait le service de lui apprendre comme à nous quelle est la véritable pureté : elle est causée par la foi, et la foi est dans le cœur : *c'est par la foi que Dieu purifie les cœurs*, disait l'Apôtre S. Pierre ; elle est procurée par le vrai baptême, le baptême qui accompagne la grâce de l'Esprit S<sup>t</sup>, et à cette pureté *s'unit le témoignage de la bonne conscience*, comme le déclarait S. Pierre. Les Pharisiens s'occupaient peu de ce témoignage de la bonne conscience ; c'est pourquoi lavant avec soin le dehors, ils demeureraient souillés au-dedans. »

IV. 9.

III.

Les Pharisiens étaient la portion la plus respectée du peuple d'Israël, à cause du respect qu'ils portaient à la Loi. C'était dans son attachement à la Loi que cette secte s'était formée ; mais négligeant l'esprit de la Loi, ils étaient devenus des hommes occupés uniquement de l'extérieur, formalistes, orgueilleux, confiants en eux-mêmes, méprisants à l'égard d'autrui. La pratique de la Loi, quand elle est séparée de son esprit, produit ces résultats. Il fallait à Jésus un grand courage pour s'attaquer à ces hommes ; et il leur aurait rendu grand service s'ils avaient accepté ses enseignements.

10. **Insensés que vous êtes, ajoutait le Sauveur, celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans ? N'a-t-il pas mis sur notre intérieur une impression de lui-même plus profonde encore que sur notre corps ? Il faut, par conséquent, veiller sur la**

ib.

IL RÉPOND AUX PENSÉES DU PHARISIEN

Cyrill. Cat. Græc. PP.

Ambros. in Luc. l. 7. n. 100.

Aug. ut supr.

LA VRAIE PURETÉ

ib.

pureté intérieure avec plus de soin que sur la pureté extérieure. « En cette parole, dit Bède, le Sauveur condamne à la fois les Manichéens qui prétendaient que l'esprit seul venait de Dieu, et que le corps venant du démon, les fautes de la chair n'étaient rien, et ceux qui attribuaient de la gravité aux seules fautes extérieures et regardaient comme peu importantes les fautes de l'esprit, les seules véritablement graves, au témoignage de S. Paul. »

Beda. in Luc.

Galat. 1

Après cette leçon sur la pureté, « comme un bon maître, dit S. Ambroise, il leur indique le moyen de purifier les souillures de leurs corps, » et de rendre pures toutes choses. **Donnez plutôt l'aumône, et toutes choses seront pures pour vous.** « Combien de moyens il nous fournit pour nous conduire à la pureté : sa parole d'abord ; elle purifie celui qui l'entend : *Vous êtes purs à cause de ma parole que je vous ai fait entendre*, disait-il à ses Apôtres : puis c'est la miséricorde. » Et en effet l'aumône nous purifie en produisant en nous le détachement ; elle nous purifie en nous obtenant le pardon de nos péchés ; elle nous purifie en élargissant nos cœurs. « Elle est donc, dit S. Cyprien, un des moyens que le Sauveur nous a donnés pour nous purifier des fautes que nous pouvons commettre après le baptême. La pureté première nous est donnée par le baptême ; mais voulant garder dans la pureté ceux qu'il a acquis à si grand prix, le Dieu tout miséricordieux nous enseigne la miséricorde. Sachons apprécier le don précieux de la bonté divine, et nous qui ne pouvons jamais être sans quelque blessure intérieure, aimons à employer le remède qui nous a été donné. »

Ambros. in Luc. ut  
supr.

v. 4.

ib. n. 101.

Joa. 11

Cyprian. De op. et  
eleemos.

Beda. h. 1.

« Le Sauveur, dit Bède nous a donné mille moyens de faire l'aumône : nous pouvons la faire non pas seulement de nos biens matériels, mais en pardonnant, en priant pour celui qui nous a offensés, en reprenant, et même en infligeant la correction. » En faisant l'aumône, nous faisons du bien, non pas seulement au pauvre, mais encore à nous-mêmes, nous nous procurons la pureté.

« C'est à nous, dit S. Ambroise, que s'adresse dans sa totalité ce beau passage où, après la condamnation portée sur les vaines observances des Juifs et leurs préoccupations terrestres, la simplicité nous est recommandée, et la rémission des péchés promise. si nous voulons nous donner à la vertu si belle de la miséricorde. » *Et voici que toutes choses sont pures pour vous.* Cet effet de pureté se produit instantanément, c'est pourquoi Jésus l'indique au présent ; il dit : *Toutes choses sont....* et non pas : seront.

Ambros. ib. n. 102

INSUFFISANCE DES  
OBSERVANCES EXTÉ-  
RIEURES

« Les Pharisiens se rappelant leur fidélité aux prescriptions relatives aux dîmes, fidélité qui allait jusqu'à l'exagération, pouvaient juger que la parole de Jésus tombait bien à faux : le Sau-

veur répond à leur pensée secrète en leur montrant combien ils sont éloignés des dispositions qu'il réclame touchant l'aumône. » **Mais malheur à vous, Pharisiens, parce que vous payez la dîme de la menthe, de la rue et de toutes les herbes, et que vous négligez le jugement vrai et l'amour de Dieu.**

Aug. Serm. 106. n. 3.

8.

Il faut quelque chose de plus que des répartitions extérieures de ses biens : il faut une miséricorde intérieure, une miséricorde qui fasse du bien à celui qui la pratique. « Si vous avez dans le cœur une vraie miséricorde, ayez pitié de vous-même, ayez pitié de votre âme, qui se présente comme une mendicante, qui a faim et qui est muette dans sa pauvreté. Ne vous contentez pas de payer la dîme de la menthe et de la rue, mais dans le jugement et l'amour faites l'aumône à votre âme. Quel est ce jugement vrai que réclame le Sauveur ? C'est qu'on se déplaie à soi-même ; et c'est une disposition qu'avaient rarement les Pharisiens. Qu'est-ce que la charité ? C'est aimer Dieu de toute son âme : faites cela, et au-dedans de vous, vous aurez pratiqué la miséricorde envers votre âme. » L'humilité par laquelle on se juge et on se déplaît à soi-même et l'amour de Dieu par lequel on s'élève au-dessus de soi sont les dispositions dans lesquelles doivent s'établir ceux qui veulent se faire du bien à eux-mêmes.

ib. n. 4.

Ou bien encore, comme le dit S. Ambroise, ce jugement que négligeaient les Pharisiens c'est le jugement de Dieu : ils négligeaient de rapporter leurs actions à ce jugement, et à cause de cela ils n'avaient pas le vrai jugement des choses de la vie morale, le discernement de ce qui était vraiment juste et injuste. Par dessus ce sens du juste et de l'injuste qui se forme par le sentiment de notre responsabilité envers Dieu, et qui est la base de la vie morale, nous devons mettre cette vertu qui est le couronnement de la vie morale, l'amour de Dieu ; et tout occupés aux petites choses, les Pharisiens négligeaient ces deux grandes vertus, base et sommet de la perfection.

Ambros. et supr.  
n. 103.

« Toutefois pour que les disciples de la vérité ne deviennent pas négligents dans les œuvres, résumant en une parole brève toute la perfection du fidèle, l'établissant et sur la foi et sur les œuvres, Jésus ajoute : **Il fallait accomplir ces choses et ne pas omettre les autres.** »

11.

ib. n. 104.

« Il n'a pas dit de parole semblable à l'égard des lustrations, remarque S. Jean Chrysostôme : elles n'avaient aucune importance ; pour le moment il fait allusion aux dîmes qui étaient une aumône ; et c'est d'elles qu'il dit cette parole : *Il fallait faire cela.* Il a plus de respect pour elles, et il n'était pas temps encore de détruire les prescriptions qui s'y rapportaient. »

Chrys. Homil. 73 in  
Matth. n. 2.

Après la condamnation de cette religion purement formaliste, il condamne un autre vice qui en est ordinairement la suite et qui était un des grands vices des Pharisiens. **Malheur à vous, Pha-**

CONDAMNATION DE  
L'ORGUEIL DES PHARI-  
SIENS

**risiens, parce que vous aimez les premières places dans les synagogues et les salutations sur les places publiques.** « Il faut chercher la réalité du mérite et non l'apparence, comme le faisaient les Pharisiens ; et le Sauveur nous rappelle que ce n'est pas le fait d'occuper la première place qui nous en rend dignes, ni les salutations que nous recevons qui augmentent notre mérite. » Chercher la vérité de la vertu plutôt que la louange, fuir même la louange qui pourrait compromettre la solidité de la vertu, voilà quelle sera la préoccupation des chrétiens : être plutôt que paraître, telle sera leur devise.

v. 42.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

LEUR INFLUENCE DÉLÉ-  
TÈRE

Ces Pharisiens qui tenaient aux égards et eux préséances, dans la réalité exerçaient une influence délétère. **Malheur à vous, leur dit encore le Sauveur, parce que vous êtes comme des tombeaux qui n'apparaissent point et sur lesquels les hommes marchent sans le savoir.** Le contact d'un tombeau produisait une souillure : c'est pourquoi les tombeaux devaient être apparents pour qu'on put les éviter. En dissimulant leurs vices sous une justice extérieure, ils exerçaient une action corruptrice d'autant plus funeste qu'on s'en défiait moins. « Quel malheur ce serait pour nous, dit S. Jean Chrysostôme, pour nous qui avons été appelés les temples de J.-C. et de l'Esprit S', si nous n'étions que des tombeaux remplis de pourriture et produisant la corruption. »

v. 43.

Chrys. ut supr. n. 3.

REPROCHES AUX  
SCRIBES

**Un des scribes répliquant lui dit : Maître, en disant cela, vous nous faites outrage, à nous aussi.** « Les Scribes étaient plus que les Pharisiens : les Pharisiens étaient un parti qui se distinguait de la masse du peuple par son rôle religieux ; les scribes étaient des docteurs dont la mission était de résoudre toutes les questions se rapportant à la Loi. » S'attaquer aux Scribes était chose plus grave encore que de s'attaquer aux Pharisiens. Ce Scribe se sentant atteint par les accusations portées contre les Pharisiens, se regarde comme personnellement outragé. « Combien est misérable, dit Bède, cette conscience qui regarde comme une ennemie la parole de Dieu quand elle atteint ses désordres ! »

v. 44.

Theophyl. in Luc.  
c. XI.

Beda. h. l.

Et Jésus, ne reculant devant aucune opposition, profite de cette plainte pour dire la vérité à ces Scribes si puissants.

LEUR DURETÉ POUR  
AUTRUI

**Il lui dit donc : Et à vous aussi, Scribes, malheur ! car vous chargez les hommes de fardeaux pesants, et vous-mêmes n'y touchez pas du doigt.** « Quand, dit Théophylacte, celui qui enseigne pratique ce qu'il impose, son exemple rend le fardeau plus léger ; mais le fardeau qu'il impose devient plus lourd quand lui-même ne fait pas ce qu'il commande. » C'est un défaut auquel sont exposés les maîtres qui tombent dans l'orgueil : pour eux *le savoir* remplace *le faire*. Fréquemment les maîtres en Israël étaient tombés en ce défaut. « La loi déjà si

v. 45.

Theophyl. ut supr.

lourde avait été par eux augmentée de prescriptions nombreuses ; et ils se contentaient de les imposer, s'en occupant peu pour eux-mêmes. »

Cyrill. in Luc.

« Et leur grande infidélité envers la Loi consistait en ceci, dit Bède, qu'ils appelaient les hommes à l'observer par leurs propres forces, et non, comme l'avaient fait leurs pères, par la foi dans le Christ, et par le secours de la grâce du Christ. »

Beda.

« Maintenant encore chez nous, disait avec tristesse S. Grégoire de Nysse, il existe de ces hommes, juges sévères pour autrui, qui sont eux-mêmes des pratiquants bien nonchalants, sans pitié quand il s'agit de légiférer, lâches pour exécuter, se souciant peu pour eux-mêmes de cette honnêteté de vie qu'ils exigent pour les autres. »

Gregor. Nys. Cat.  
Græc. PP.

5-48. Ils ont été ainsi coupables envers la Loi : Jésus les montre de plus coupables envers les Prophètes et méritant ainsi une malédiction nouvelle. **Malheur à vous qui bâtissez des tombeaux aux Prophètes, et vos pères les ont mis à mort. Assurément vous servez de témoins que vous consentez aux œuvres de vos pères : car eux les ont tués et vous leur bâtissez des sépultures.** « Ils affirmaient par là leur solidarité avec leurs pères ; mais au lieu de protester contre les crimes dont ils croyaient faire une expiation suffisante en élevant ces monuments, ils partageaient les passions qui avaient armé la main de leurs pères contre les Prophètes. » « La jalousie qui avait soulevé leurs pères contre les Prophètes, les avait amenés à contredire celui qui avait été annoncé par les Prophètes, » « et ils attiraient sur eux le châtement qu'avaient mérité leurs pères. »

LEUR ACCORD AVEC  
LES PERSÉCUTEURS  
DES PROPHÈTESAmbros. In Luc. l. 7.  
n 106.

Beda. h. 1.

Ambros.

1. **C'est pourquoi, ajoutait le Sauveur, la Sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des Prophètes et des Apôtres, et ils tueront les uns et persécuteront les autres.** La sagesse, au livre des Proverbes, se représente invitant les hommes à amender leurs voies, repoussée par eux et applaudissant au juste châtement qui punit leur mépris. Ailleurs encore la S<sup>te</sup> Ecriture montrait Dieu envoyant des Prophètes que l'on ne voulait pas recevoir. Il est possible que Jésus se désigne lui-même dans ce moment : il est la sagesse éternelle qui a envoyé les Prophètes.

1. 50. **De sorte qu'on redemande à cette génération le sang de tous les Prophètes qui a été répandu depuis le commencement du monde,**

3. **depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie qui a été tué entre le temple et l'autel.** « Abel le premier martyr, Abel le pasteur, et Zacharie le prêtre, égorgés, l'un dans les champs, l'autre dans le temple, résument bien toute l'histoire des martyrs. » Il y eut encore des martyrs après Zacharie ; mais il est le dernier que mentionne l'histoire canonique : le Sauveur pouvait bien arrêter sur son nom la liste des martyrs. Elle est longue

Beda. h. 1.

cette histoire du sang répandu en haine de la vérité. A quels châ-  
timents s'exposent ceux qui acceptent la solidarité avec tous les  
persécuteurs !

Ce sang des martyrs s'amasse pour crier vengeance contre ceux  
qui acceptant les haines de leurs pères, *persécuteront et tueront  
les Apôtres, ces nouveaux Prophètes que Jésus leur enverra.*  
Que de châtiments effroyables tomberont sur ce peuple ! Grandes  
étaient les grâces qu'il avait repoussées, odieuses les haines  
auxquelles il s'était abandonné. **Oui, je vous le dis**, ajoute le  
Sauveur, **ce sang sera redemandé à cette génération.**

v. 41.

Ils méritent une troisième malédiction, parce qu'ils n'ont pas  
donné au peuple ce que le peuple était en droit d'attendre d'eux.  
**Malheur à vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez  
enlevé la clé de la science, et n'y étant pas entrés vous-  
mêmes, vous avez empêché ceux qui voulaient y entrer.** Ils  
s'étaient arrogé le droit d'interpréter la Loi ; ils n'avaient point  
voulu en comprendre le sens véritable, la notion de la vraie  
pureté et de la vraie justice que la Loi enseignait. Multipliant les  
observances, ils en avaient fait une science secrète, réservée.

v. 42

« Et surtout, dit S. Cyrille, ils n'avaient pas voulu comprendre  
le vrai sens de la Loi. La Loi était figurative : l'agneau pascal,  
par exemple, son immolation, son sang répandu sur les portes  
des maisons, figuraient le Christ et l'effusion de son sang pour la  
rédemption du monde. Partout dans la Loi on pourrait retrouver  
le mystère du Christ dessiné à l'avance. Aussi J.-C. pouvait-il  
leur dire : *Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi,  
car il a écrit de moi.* Il leur disait encore : *Etudiez les Ecritures  
où vous pensez trouver la vie éternelle : elles rendent témoi-  
gnage de moi ; mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir  
la vie.* La Loi conduisait au Christ, et toutes les prophéties  
avaient pour but de le faire connaître ; et les docteurs de la Loi  
détournaient de la foi au Christ. Isaïe avait dit : *Si vous ne  
croyez pas, vous ne comprendrez pas.* Ils empêchaient donc de  
comprendre puisqu'ils empêchaient de croire. Le Christ multi-  
pliait les miracles ; et ils calomniaient ses miracles. Le Christ  
enseignait et ils détournaient de l'écouter : c'est ainsi qu'ils enle-  
vaient la clé de la science. »

Joua. 7.

ib. 20

Cyrill. in Luc.

« La clé de la science, c'était, dit S. Augustin, l'humilité du  
Christ qu'ils n'avaient point voulu comprendre et qu'ils avaient  
empêché les autres de comprendre. »

Aug. Qq. Ev. 1. 2.  
q. 23.

« Ils encourent la même condamnation, dit S. Ambroise, et ils  
sont réservés aux mêmes châtiments, ceux qui s'arrogent la  
science sacrée et empêchent les autres d'y pénétrer : ils encourent  
aussi la même condamnation ceux qui ne mettent pas en pra-  
tique ce qu'ils savent. » Maintenant encore beaucoup d'âmes vien-

Ambros. In Luc. 1. 7.  
n. 103.



draient à J.-C. et seraient dociles envers l'Eglise si elles n'en étaient détournées par ceux qui se disent les représentants de la science, comme le peuple de Galilée le fut par ses docteurs de la Loi. Quelle responsabilité encourent ceux qui par orgueil et envie trompent ainsi le peuple.

La vérité ne fait qu'irriter ceux qui ne veulent point la recevoir. **Comme il leur disait ces choses, les Pharisiens et les docteurs de la Loi se mirent à le presser de questions pour lui fermer la bouche,**

53.

**lui tendant des pièges et cherchant à lui faire dire quelque chose qui leur donnât lieu de l'accuser.** N'avons-nous pas, plus d'une fois, interrogé J.-C. de cette façon, lui posant coup sur coup les questions les plus variées, et n'écoutant ses réponses que pour le mettre en contradiction avec lui-même ?

54.

## CXCVI

### **La vie au grand jour en opposition avec l'hypocrisie des Pharisiens.**

**Cependant une grande foule s'était rassemblée autour de**  
 III. 1. **Jésus, de sorte qu'on s'écrasait les uns contre les autres.**  
 « La vérité, dit Théophylacte, a une puissance plus grande que la ruse : les Pharisiens avaient voulu surprendre J.-C. dans ses paroles, et ils lui avaient ménagé un triomphe. »

Theophyl. h. I.

**Jésus se mit à dire à ses disciples...** C'est à ses disciples qu'il parlait voulant leur révéler quelle devait être leur vie, en opposition avec celle des Pharisiens, mais ses paroles étaient dites pour être entendues de toute la foule.

**Gardez-vous du levain des Pharisiens qui est l'hypocrisie.** « De même qu'un ferment mauvais aigrit toute la masse de pâte à laquelle on le mêle, de même un ferment mauvais peut gâter toutes nos vertus. Si les disciples avaient laissé entrer dans leur vie l'hypocrisie qui fermentait dans l'âme des Pharisiens et inspirait leurs actions, elle aurait détruit dans leurs vertus toute sincérité et toute vérité. »

**SE GARDER DU LEVAIN  
DES PHARISIENS. SINCÉRITÉ RECOMMANDÉE  
AUX DISCIPLES**

Reda. h. I.

Et en opposition avec l'hypocrisie des Pharisiens, il leur trace le genre de vie qui sera le leur et qui donnera à leurs vertus la sincérité et la solidité : elle sera empreinte d'une parfaite simplicité. « Et pour les garder de cette perdition judaïque dans laquelle la parole exprimait le contraire de la vérité, dit S. Ambroise, il

leur donne et nous donne un puissant motif de pratiquer la simplicité et de nous attacher à la foi. » Il veut que tout dans notre vie apparaisse en plein jour : le disciple de J.-C. sera un enfant de lumière. Car il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, et rien de secret qui ne doive être connu.

v. 2

Ambros. In Luc. l. 7.  
n. 109.

LEURS PAROLES DOI-  
VENT ÊTRE RÉDITES

« Ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera publié en plein jour ; et ce que vous aurez dit à l'oreille, dans la chambre, sera publié sur les toits. » La mission qu'il leur confie aura une telle puissance et un tel retentissement que les paroles qu'ils auront dites dans l'obscurité de leurs prisons, comme les actes qu'ils y auront accomplis, seront prêchés dans les Eglises. » Qu'ils aient conscience de la dignité de leur parole et qu'ils se souviennent qu'ils parlent pour le monde entier. Qu'ils ne se troublent pas s'ils voient d'abord leur parole si chétive et si étouffée ; il y a en elle un principe de lumière qui se répandra sur le monde entier. Quelque effort que l'on fasse pour les écraser sous la calomnie, il y a dans la vérité et dans le bien une puissance de vie qui les empêche de demeurer toujours cachés. »

v. 2

SUR TERRE

Beda. h. 1.

Origen. Cat. Græc.  
PP.

AU JOUR DU JUGEMENT

J.-C. transporte aussi la pensée de ses disciples au delà du monde présent, au jour des révélations universelles, « quand à la fin des temps, nos pensées les plus secrètes, nous accusant ou nous défendant, le Seigneur jugera par J.-C. tout ce qui est caché dans les cœurs des hommes. » Il leur rappelle que toutes leurs paroles aussi bien que celles de leurs adversaires, leurs sentiments les plus secrets seront publiés dans ce grand jour. « Savoir que toute dissimulation sera un jour dévoilée, quel puissant encouragement à la simplicité ! » Il faut donc partout et toujours parler en vue de ce jour suprême.

Rom. II.

Ambros. ut supr.

ib.

Il est là, déjà, celui qui doit révéler, au dernier jour, les secrets des cœurs. « Il est la lumière infailible qui doit révéler tout ce qui s'est fait dans les ténèbres, l'oreille qui entend les paroles prononcées dans le secret comme si elles avaient été criées sur les toits. » Il faut nous habituer à penser sous son regard comme nous le ferons au dernier jour.

Theophyl. h. 1.

IL LES PRÉMUNIT  
CONTRE LA CRAINTE  
DES PERSÉCUTEURS

Cette sincérité, qui est nécessaire pour la diffusion de la vérité, leur attirera la haine et la persécution : le Sauveur les prémunit contre la crainte. « qui pourrait, aussi bien que la malice, conduire à la trahison. » En les prémunissant contre les persécutions qu'ils auront à subir, son langage s'attendrit : il les appelle ses amis. Je vous le dis à vous, mes amis.

Ambros. ut supr.

Luc. 4

« D'après cette parole, nous pouvons comprendre que cette espérance n'est pas donnée à tous, mais à ceux-là seulement qui s'attachent à Dieu de toute leur âme, et qui peuvent dire : *Qui me séparera de la charité de J.-C. ?* Ceux-là ont entendu le Christ leur dire : *On ne peut avoir un plus grand amour que de donner*

*sa vie pour ceux que l'on aime. Et ils ont trouvé juste de donner au Christ ce que le Christ leur avait donné. » Une fois que l'on est dans cette disposition à l'égard de J.-C., que l'on peut se dire ses amis, on peut être assuré d'une protection toute particulière de Dieu.*

Cyrril. in Luc.

**Ne vous laissez pas effrayer par ceux qui tuent le corps, et après cela ne peuvent plus rien faire.** « Puisqu'ils ne peuvent atteindre l'âme, qu'auront-ils fait quand ils auront tué le corps sinon mettre un terme à la persécution? » *L'âme s'est envolée comme le passereau qui s'échappe des filets du chasseur.* « C'est donc de la part des persécuteurs, dit Bède, folie impuisante de s'acharner contre les corps des martyrs, de jeter aux bêtes et aux oiseaux de proie leurs membres à déchirer ; il ne pourront empêcher la puissance divine de les ressusciter. »

LEUR IMPUISSANCE

ib.

Beda. h. l.

« C'est par une puissance unique que J.-C. élève l'âme de ses disciples au dessus de toute crainte, au dessus de la crainte de la mort qui rend tant d'hommes tout tremblants. »

« Et en leur rappelant leur immortalité, il élève leur pensée plus loin que la mort ; il les amène jusqu'en face du juge devant lequel tous doivent comparaître : c'est celui-là qu'il faut craindre, tandis que la mort n'est pas à craindre. » **Moi, je vous montrerai celui que vous devez craindre : craignez celui qui après avoir ôté la vie, a le pouvoir de jeter dans la géhenne ; oui, je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre.**

CELUI QUE L'ON DOIT  
CRAINdre

Chrys. Homil. 34 in  
Matth. c. 2.

« La mort, dit S. Ambroise, est la fin de notre assujettissement à la nature, elle n'est plus le châtement qui doit être infligé aux coupables. La mort nous dérobe aux supplices, mais la peine qui est infligée à l'âme est éternelle ; et c'est pourquoi il ne faut pas craindre la mort, et il ne faut craindre que Dieu à qui la nature ne peut commander et à qui elle s'empresse d'obéir : par la compensation infiniment plus haute de l'immortalité, J.-C. enlève à la mort ses terreurs. » Et toute crainte qu'il laisse dans l'âme lui sera salutaire.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 110.

Jésus veut donner une base à cette confiance qui soutiendra l'âme de ses disciples, à cette sincérité qui devra animer toutes leurs paroles, il leur donne la base de la foi. « Pour affermir leur foi, dit S. Ambroise, il montre l'action de Dieu s'étendant jusqu'aux plus petites choses. **Cinq passereaux ne se vendent-ils pas deux oboles? Et aucun d'eux n'est en oubli devant Dieu. Les cheveux eux-mêmes de votre tête sont comptés. Ne craignez donc pas : vous valez beaucoup mieux qu'une infinité de passereaux.** Si Dieu se souvient des passereaux, combien plus des hommes? Et si la majesté de Dieu s'étend si loin qu'aucun passereau et aucun des cheveux de notre tête ne soit en dehors de sa science, ne serait-ce pas faire injure à Dieu que de croire qu'il

AVEC QUEL SOIN IL  
VEILLERA SUR EUX I

ignore ou qu'il dédaigne les cœurs de ses fidèles, lui qui connaît les choses les plus viles ? »

ib. n. 111.

« Sans doute l'Apôtre a dit : *Est-ce que Dieu se soucie des biens ?* Et le bœuf est plus précieux que le passereau. Mais autre chose est la sollicitude, autre chose est la science. » Dieu connaît jusqu'au dernier passereau : mais il réserve les sollicitudes de sa Providence aux hommes, ses enfants. et c'est pour eux qu'il s'occupe de tout le reste. « Ce compte qu'il fait de nos cheveux établit l'étendue de sa science plutôt qu'une sollicitude particulière ; et toutefois sa sollicitude s'étend même à des choses que nous négligeons, car on ne compte que ce que l'on veut conserver. »

ib. n. 112.

ib.

« Si un seul cheveu de notre tête ne tombe pas sans sa permission, nous pouvons être assurés, dit S. Cyrille, qu'il ne nous laissera pas tomber dans la tentation, ou s'il le fait, ce sera par un dessein plein de sagesse, pour que nous soyons exaltés par notre patience. »

Cyrill. in Luc.

IL RÉCLAME LEUR  
TÉMOIGNAGE LEUR  
PROMETTANT LE SIEN

« Ayant ainsi exalté la foi, l'ayant mise en contact avec son véritable objet, avec Dieu, il la fortifie, dit S. Ambroise, en l'appuyant sur les autres vertus ; de même que la foi excite et élève la force, la force devient un appui pour la foi. » Il invite donc ses fidèles à accomplir un grand acte de force.

Ambros. ut supr.  
n. 118.

Et dans cet acte de courage, le plus sublime qu'il soit donné à l'homme d'accomplir, ils continueront, ils compléteront leur œuvre de lumière, et ils en seront récompensés par le témoignage de l'éternelle vérité rendu dans la lumière. **Je vous le dis, quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera aussi devant les Anges de Dieu.** Littéralement : *Celui qui aura confessé en moi...* Il nous indique par là, dit S. Jean Chrysostôme, la source où les confesseurs de la foi puisent leur force.

v. 2.

Chrys. Homil. 31. in  
Matth. n. 3.

« Quelle gloire et quelle joie de rencontrer le fils de l'homme venant témoigner lui-même, au dernier jugement, en faveur de celui qui lui aura rendu témoignage, et apportant en même temps la récompense. Car il ne demeure pas en dehors de celui à qui il rend témoignage en venant en lui et en le remplissant de lumière. » Tout dans l'œuvre du Christ vient de la lumière et doit aboutir à lumière.

Euseb. Cat. Græc. PP.

Il faut donc sur terre faire œuvre de lumière, garder dans son cœur la foi au Fils de Dieu devenu le Sauveur des hommes, confesser cette foi devant les hommes. « S. Paul a dit : *Si vous confessez de bouche le Seigneur Jésus, et si vous croyez dans votre cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés.* Tout le mystère de J.-C., dit S. Cyrille, est contenu dans ces paroles : il faut reconnaître que le Verbe, né du Père, est le maître de toutes choses, non par permission, mais par nature ; et que ce Verbe ayant souffert pour nous dans la chair qu'il avait

Rom. 1.

revêtue pour nous, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. » Partout la lumière et la vie, voilà ce que doit affirmer le disciple du Christ. « Il faut reconnaître qu'il est maître et Seigneur non à la façon des autres maîtres qui reçoivent leur pouvoir d'ailleurs : par lui-même il possède son pouvoir ; il est affranchi de toute dépendance, il est libre. Voilà ce que doit proclamer celui qui veut confesser le Christ : et en retour le Christ l'avouera quand il viendra dans la majesté du Père. »

Cyrill. in Luc.

Pour les affermir dans cette résolution de lui rendre témoignage, après leur avoir montré la gloire de leur confession, il les met en face du châtiment réservé à ceux qui le renieront. **Celui qui m'aura renié devant les hommes sera renié devant les Anges de Dieu.** Tout à l'heure, quand il s'agissait de reconnaître celui qui l'aurait reconnu, il se mettait lui-même en scène : il évite de le faire quand il s'agit de la condamnation, il dit simplement : *il sera renié.* Ce sera la conséquence inévitable de son reniement : il y a incompatibilité entre ce qui est en lui et ce qui est en J.-C. : il sera renié par la vérité, car il a eu peur de la lumière ; il sera renié par la vie, car il a préféré la mort. « Quel malheur que d'être renié par la sagesse, de s'en aller loin de la lumière, de la vie et de la source de tout bien ! »

Cyrill. ib.

CHATIMENT DE CEUX  
QUI L'AURONT RENIÉ

Si nous voulons éviter ce malheur, nous devons savoir qu'il y a plusieurs manières de confesser J.-C. et de le renier. On peut, pendant qu'on le confesse de bouche, le renier par ses actes. *Il en est,* dit S. Paul, *qui de bouche reconnaissent Dieu, et le nient par leurs actes.* Ou encore : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, il a renié sa foi.* Pour mériter la récompense promise par J.-C. d'être reconnu par lui devant Dieu et ses Anges, il faut le confesser et de bouche et par ses œuvres.

Euseb. Cat. Græc PP

« On peut le renier par ignorance, » dit S. Cyrille. On peut le renier par faiblesse, dans un moment de persécution ; mais il en est qui le renient expressément et qui l'attaquent dans leurs écrits. « Et il n'y a pas de parité, dit Bède, entre ceux qui le renient par faiblesse, par ignorance, et ceux qui le renient en le combattant. » « Il n'y a point de parité entre ceux qui le renient par ignorance, et ceux qui s'attaquent à sa divinité. » A combien de grâces, en effet, ils ont dû être infidèles, que d'évidences ils ont dû nier pour arriver là ! Ils se sont endurcis contre la lumière et l'amour : et c'est là le péché contre le S. Esprit, péché qui est irrémissible. Aussi le Sauveur ajoute : **Quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais à celui qui aura blasphémé contre le S. Esprit, il ne lui sera point pardonné.** Avoir blasphémé contre l'Esprit S<sup>t</sup>, c'est se fermer tout recours à la lumière et au pardon : ceux qui ont tenté de défigurer le Christ ont blasphémé contre l'Esprit S<sup>t</sup>.

Cyrill. in Luc.

LE GRAND BLASPHEME

Beda. h. 1.

Cyrill. ut supr.

Mais cet Esprit, Jésus le promet à ceux qui voudront le

LE GRAND SECOURS  
DE CEUX QUI LUI REND-  
RONT TÉMOIGNAGE

confesser. Lorsqu'on vous fera comparaître dans les Synagogues et devant les magistrats et les autorités, ne vous inquiétez pas de savoir en quelle manière vous répondrez, ou de ce que vous direz.

v. 11.

Car l'Esprit St vous enseignera à l'heure même ce qu'il faut que vous disiez.

v. 12.

« Quand il s'agit de lui rendre témoignage, il peut y avoir en nous une double infirmité : la faiblesse et l'ignorance. Le Sauveur nous demande une seule chose, d'avoir une volonté généreuse : il se chargera du reste et mettra sur nos lèvres les paroles qu'il faudra dire. »

Theophyl. h. 1.

En d'autres circonstances, il nous a demandé de réfléchir, par exemple dans le combat que nous devons entreprendre contre nous-mêmes. « Et quand l'Eglise est dans la paix, dit S. Grégoire, cette promesse du Sauveur ne doit pas nous empêcher de chercher, dans la lecture faite avec l'assistance de l'Esprit St, les leçons de patience que nous devons donner au monde quand la persécution arrive. » Mais quand le péril est extrême, que nous nous trouvons en face des puissances les plus redoutables, des autorités civiles et religieuses menaçantes, le Sauveur nous demande de nous en remettre à lui.

Gregor. Epist. 1. 2.  
Ep. 52 ad Natal. Ep.

Il promet pour ces cas une assistance spéciale de l'Esprit : et cette assistance n'a jamais fait défaut à ceux qui ont voulu confesser J.-C. devant les tribunaux, comme on le voit par l'exemple de S. Pierre, de S. Etienne et de S. Paul. Toujours ils marcheront dans la lumière, ils rendront témoignage dans la lumière et cette confession, par laquelle ils rendront gloire au Sauveur, servira à leur propre grandeur.

Chrys. ut supr.

## CXCVII

### Le disciple de J.-C. et les biens de la terre.

UN RECOURS A JÉSUS

Tout à coup quelqu'un de la foule lui dit : Maître, dites à mon frère de partager avec moi notre héritage. C'était une étrange interruption. « Pendant que le Maître préconise les joies de la paix céleste, il se trouve quelqu'un qui veut le jeter dans les ennuis d'un partage de biens terrestres. Il mérite bien le nom que va lui donner le Sauveur, *ô homme !* Vraiment il agissait en homme. »

Luc. XIII.

Heda. h. 1.

Toutefois il y avait pour ce jeune homme des circonstances

atténuantes. La loi Hébraïque avait, pour le partage des biens entre frères, des prescriptions particulières, faisant une part plus large à l'aîné. Celui-ci n'était pas satisfait de la part que lui avait faite son aîné. « Il ne voulait donc pas s'emparer du bien d'autrui, dit S. Augustin, mais entrer en possession de ce qui lui revenait. Son frère avait commis une injustice, peut-être avait-il soudoyé le juge ; et lui trouvait ce jour-là pour défendre ses droits un juge incorruptible : pouvait-il laisser échapper cette occasion ? Au reste, il s'en remettait au jugement de Jésus. » Ayant entendu Jésus parler avec cette élévation, il voyait qu'il pouvait s'en remettre à lui. Le voyant assumer le rôle du Messie qui devait être à la fois roi et juge, il croyait qu'il pouvait en cette circonstance faire appel à lui, pour cette question qui pour lui avait sa gravité.

Aug. Serm. 107. n. 2.

Mais Jésus lui rappelle qu'il est venu pour des intérêts plus graves. **O homme, lui dit-il, qui m'a établi sur vous juge ou**

JÉSUS S'EN DÉFEND

11.

**faiseur de partages ?**  
 « Le Fils de Dieu, dit S. Cyrille, quand il se fit semblable à nous, avait été établi par Dieu, son Père, roi et prince en Sion. » Mais son pouvoir royal devait s'exercer dans un domaine plus haut que celui où l'on voulait le conduire dans ce moment. Il avait reçu le pouvoir pour annoncer la loi de Dieu. « Il avait reçu la judicature pour juger tous les hommes, les vivants et les morts : il avait à se prononcer sur les mérites des hommes, sur des mérites éternels : il avait autre chose à faire qu'à se prononcer sur des questions d'intérêts temporels et à partager des terres. Celui qui était descendu pour des choses divines se refusait donc à s'occuper des choses de la terre. »

Cyrril. in Luc.

Dans l'un ou l'autre de ces deux frères il y avait eu injustice, et probablement en tous deux attache excessive aux biens de la terre. Jésus profite de cette demande intempestive pour prémunir ses disciples contre cet attachement. « C'est, dit S. Ambroise, un des ennemis les plus dangereux de la vertu : c'est pourquoi le Sauveur s'élève contre ce vice et par son exemple, en montrant combien il est dégagé de toutes les choses de la terre, et par ses enseignements formels. » **Il leur dit donc : Voyez et gardez-vous de toute**

Ambros in Luc. l. 7. n. 122.

IL ENSEIGNE LE DÉTACHEMENT

15.

**avarice. De toute avarice, c'est-à-dire de celle qui conserve avec** àpreté les biens acquis, et de celle qui se tourmente pour acquérir ce que l'on ne possède pas encore. Cette leçon atteindra non pas seulement cet homme tout entier à ses intérêts temporels, mais encore son frère qui a été dur pour lui. « L'avare, dit S. Augustin, est non pas seulement celui qui ravit le bien d'autrui, mais celui qui garde avec trop d'attachement ce qu'il possède. »

Ib.

**Gardez-vous de toute avarice...** « Faites attention, mes frères, à cette parole, disait S. Augustin à ses fidèles d'Illipone. Ne traitez légèrement aucune parole du Sauveur, de celui qui est notre

Aug. Serm. 107. n. 4.

Seigneur et notre Rédempteur, de celui qui a donné son sang, qui est mort pour nous, de celui qui est notre avocat et doit être notre juge. Quand il nous dit : *Prenez garde*, il connaît mieux que nous le mal contre lequel il veut nous mettre en garde, et si nous ne comprenons pas le mal de l'avarice, croyons à sa parole. »

ib.

**Car la vie de chacun ne dépend pas de l'abondance des biens qu'il possède.** « L'avare amasse des richesses comme s'il devait vivre toujours, et toutes ses richesses ne peuvent prolonger sa vie d'un seul moment. » Et cette préoccupation d'amasser des richesses l'empêche d'élever son âme vers celui qui lui a tout donné, et de se reposer en lui par la confiance. C'est pourquoi S. Paul disait : *Que votre vie soit exempte d'avarice : soyez contents de ce que vous avez dans le moment, puisque Dieu a dit : Je ne vous abandonnerai pas.*

Theophyl. h. l.

ib.

« En enlevant au cœur de ce jeune homme toute avarice, dit S. Augustin, il voulait en faire quelque chose de supérieur à l'homme : *Je l'ai dit, vous êtes des dieux et les fils du Très-haut.* Ce jeune homme demandait sur terre une portion de son héritage, et Jésus lui offrait un héritage entier dans le ciel : il lui offrait plus qu'il ne demandait. »

Aug. ut supr. n. 2 et 3.

Hebr. XII

**Et il leur dit cette parabole : Les terres d'un riche avaient beaucoup rapporté.**

v. 16.

**Et il réfléchissait en lui-même, disant : Que ferai-je ? Car je n'ai pas de place pour amasser mes récoltes.** « Il ne pense aucunement à se servir de ses richesses pour faire quelque bien, dit S. Basile, nous faisant ainsi apparaître, sans le vouloir, la longanimité de Dieu, et sa bonté qui s'étend sur les méchants aussi bien que sur les bons. Quelle reconnaissance pense-t-il à témoigner à son bienfaiteur ? Il ne se souvient plus des lieux que la nature a établis parmi les hommes, il ne pense pas à donner à ceux qui manquent ce qu'il a en trop. Ses greniers crevaient sous l'abondance de ses récoltes, et son âme n'était pas rassasiée. Son embarras était grand puisqu'il ne voulait pas se dessaisir des vieilles provisions à cause de son avarice et qu'il ne pouvait plus recueillir les richesses nouvelles : ses réflexions le torturaient. Il se plaint comme un pauvre : le pauvre en effet répète : *Que ferai-je ? D'où pourrai-je me procurer mes aliments, ma chaussure ? Il est embarrassé par ses richesses comme les autres le sont par leur pauvreté : il n'y a qu'une chose qu'il ne veut pas, c'est que ses richesses aillent loin de lui, comme le gourmand qui préférerait se faire mal plutôt que de donner à ceux qui ont faim ce qu'il a de trop.* »

v. 17.

« Singulière anxiété que celle qui est produite par la richesse ! Voilà que son âme est mise à l'étroit par la fertilité de ses terres : il a sur lui un poids, comme celui qui a pris de la nourriture plus

LE DÉTACHEMENT  
OPÉRÉ PAR LA MORT

UN RICHE QUI REGORGE

Basil. Homil. in illud  
Destrnam horrea. n. 1.



que ne le comportait sa capacité. » « Il est troublé par la richesse plus que les autres ne le sont par la pauvreté. »

Gregor. Moral. l. 15.  
c. 22. n. 26.  
Aug. Serm. 107. n. 4.

*Que ferai-je ?* « C'était si facile de dire, comme le remarque S. Basile : J'ouvrirai mes greniers, je rassemblerai les indigents. Mais il est préoccupé, non de donner mais d'amasser. »

« **Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers.** Oui, cela est juste, il est juste de détruire ce qui ne sert à personne. Mais il ajoute : **J'en bâtirai de plus grands.** » « Et il se croit plein de sagesse quand il a eu cette idée. » « Mais si ceux-là ne peuvent non plus contenir tes richesses, détruiras-tu encore pour reconstruire toujours ? Qu'y a-t-il de plus insensé que ce labour qui se renouvelle sans cesse ? »

Basil. ut supr.  
Aug. ut supr.

1. 18.

« Tu me diras peut-être : A qui fais-je tort en retenant ce qui est à moi ? Car il ajoute : **J'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens.** Mais, dis-le moi, ces biens sont-ils bien à toi ? Les as-tu apportés avec toi quand tu es venu sur terre ? Pourquoi t'approprier ce qui a été créé pour tous ? Si chacun prenait selon ses besoins et abandonnait le superflu à l'indigent, il n'y aurait plus ni riche ni pauvre. »

Basil. ut supr. n.

« Et d'où te viennent ces biens que tu appelles tes biens ? Si tu reconnais qu'ils viennent de Dieu, dis-nous pourquoi il te les a donnés. Dieu n'a-t-il pas été injuste en établissant parmi les hommes tant d'inégalités ? Pourquoi es-tu riche et celui-là pauvre ? N'était-ce pas pour faire acquérir à toi les mérites d'un sage dispensateur, et au pauvre les grands mérites de la patience ? En regardant comme tien ce que tu as reçu pour le distribuer ne commets-tu pas un vol ? Le pain que tu retiens, c'est celui de l'homme qui souffre de la faim ; les vêtements que tu serres dans tes coffres sont ceux des déguenillés : les souliers qui pourrissent chez toi sont ceux des déchaux. Autant il y a d'hommes à qui tu pourrais donner, autant tu commets d'injustices en ne leur donnant pas. »

ib.

« Imite au moins la terre, ô homme, et ne sois pas au-dessous de la création inanimée. La terre produit des fruits, non pour les garder, mais te les donner sans cesse. Ce que tu aurais donné en bienfaits, tu l'aurais en réalité amassé pour toi. Tout ce que tu donnes au pauvre est en toute vérité à toi et te revient multiplié, comme le froment qui jeté en terre, augmente la richesse de celui qui l'a semé. Si tu aimes les richesses à cause de la gloire qu'elles procurent, quelle gloire plus grande que d'être proclamé, devant toute la cour céleste, le père des pauvres ! »

ib. n. 3.

1. 19.

Et je dirai à mon âme : **Mon âme tu as de grands biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, réjouis-toi.** « Voilà donc les seules choses qu'il désire pour son âme, les seuls biens dont il ait l'idée ! O folie ! Oui, si tu avais une âme de bête, cela pourrait te suffire. Tu ne veux donc donner

à ta pauvre âme que ce qui va à la voirie. Ah ! si elle était vêtue de vertus, remplie de bonnes œuvres, unie à Dieu, elle posséderait de grands biens, elle aurait des joies dignes d'elle. Mais parce que tu ne cherches à la pourvoir que des choses de la terre, tu entendas retentir à tes oreilles cette parole : *Insensé !* »

ib. n. 6.

Il aurait pu donner de la valeur à ces biens en les faisant servir aux biens véritables. « Il y a des biens véritables, qui ont de la valeur par eux-mêmes, dit S. Jean Chrysostôme ; c'est la vertu et tout ce qui tient à la vertu ; et il y a des maux véritables qui font que l'homme est mauvais, c'est tout ce qui est contraire à la vertu : et il y a des choses indifférentes, qui peuvent devenir bonnes ou mauvaises selon l'usage qu'on en fait : c'est la richesse qui devient un bien véritable quand elle sert à l'aumône, un mal quand elle sert à l'avarice : c'est aussi la pauvreté qui peut aboutir à la sagesse ou bien au blasphème. » Cet homme appelait *biens* des choses qui ne devaient servir qu'à sa condamnation : *Insensé !*

Chrys. Cat. Græc. PP.

« Cet homme s'il était sage, ne devait-il pas s'occuper d'abord de son âme et chercher à la rendre bonne ? Accepte-t-on d'avoir quelque chose de mauvais, une chaussure mauvaise, une maison mauvaise, une femme mauvaise ? Et l'on accepte d'avoir une âme mauvaise ! Encore une fois *insensé !* »

Aug. Serm. 107. n. 6.

« C'était une folie d'engraisser le corps aux dépens de l'âme, d'appesantir l'âme, de la remplir de ténèbres : dans la jouissance, en effet, l'âme qui devrait commander devient esclave ; le corps qui devrait servir, prend le commandement. Le corps a besoin d'aliments, mais non de jouissances ; il faut le nourrir, mais non le gaver. Les jouissances sont nuisibles, non pas seulement à l'âme, mais au corps lui-même, en lui enlevant ses forces, et en lui amenant toutes sortes de maladies. » *Insensé*, celui qui ne pense qu'aux jouissances corporelles !

Chrys. Homil. 39 in I  
ad Corinth. n. 9.

*Tu as des biens en réserve pour plusieurs années...* « Il croit pouvoir se promettre à lui-même une longue vie, comme s'il avait pu, dit S. Cyrille, la récolter sur ses terres. Cette longue vie, ces années nombreuses, d'où pouvait-il les avoir ? » *Insensé* qui croit pouvoir être sûr de l'avenir !

Cyrrill. in Luc.

« Cette assurance dans laquelle il vivait relativement à l'avenir, et qui le portait à jouir sans frein, était pour lui la source de fautes nombreuses. Quand on se met à vivre comme si chaque jour on devait mourir, il est rare que l'on commette une faute, car la crainte émousse l'attrait de la volupté. »

Athanas. Contr. Anti-  
gon. Gal. Græc. PP.

« Il eut donc la permission de délibérer : mais c'était afin qu'il pût rendre bien précis les sentiments secrets de son cœur, et recevoir un jugement en rapport avec eux ; et pendant qu'il délibère dans le secret de sa conscience, ses pensées sont entendues dans le ciel, elles sont jugées, et la réponse lui vient de là-haut. Et Dieu lui dit : **Insensé, cette nuit même on te redemandera**

RÉPONSE DE LA MORT

Basil. ut supr.

20. **ton âme, et ce que tu as préparé, pour qui sera-t-il ?** « Ce furent peut-être, dit S. Jean Chrysostôme, ces puissances impitoyables qui viennent prendre les âmes au sortir de la vie présente et les conduire à l'éternité qui vinrent lui faire entendre ces paroles. C'est un moment terrible pour l'âme. De même que le prisonnier ne peut se défendre de l'effroi quand on vient le prendre pour le conduire au juge, ainsi l'âme, quand elle a péché, et plus encore au moment de sa sortie de la prison du corps, éprouve une grande terreur : alors toute la série des fautes commises se représente à elle. »

Chrys. Homil. 2 de Lazaro. n. 2.

*Son âme lui est redemandée.* « Le juste, dit Théophylacte, remet librement son âme entre les mains de Dieu. » Elle lui a toujours appartenu. *Son âme est redemandée* à cet homme qui en a fait la servante du corps, et l'a oubliée dans cette déchéance.

Theophyl. h. 1.

« C'est dans la nuit que son âme lui fut enlevée : toute sa vie avait été une longue nuit, et jamais il n'avait su faire œuvre de lumière. »

Chrys. ut supr.

6. **Et tout ce que tu as préparé, pour qui sera-t-il ?** « Tu n'en emporteras que des responsabilités et des charges, et tout cela ira à des indifférents, peut-être même à des ennemis. »

Chrys. Homil. 23 in Gen. n. 1.

21. **Il en est ainsi, ajouta Jésus, de celui qui thésaurise pour lui-même et n'est pas riche en Dieu.**

LA VRAIE RICHESSE

En réalité, il est pauvre, comme le dit S. Cyprien, « il est le captif et le serviteur de son argent : il garde ce qui ne peut le garder ; il accumule des richesses qui augmentent ses responsabilités, et plus il est riche devant le monde, plus il est pauvre devant Dieu. »

Cyprien. De Op. et Eleemos.

« Ce que nous ne pouvons pas emporter avec nous n'est réellement pas à nous, dit S. Ambroise. C'est la vertu seule qui peut s'en aller de ce monde avec les défunts, seule la miséricorde peut nous accompagner, elle qui a le pouvoir, en échange d'une vile monnaie, de nous procurer les tabernacles éternels. »

Ambros. In Luc. 1. 7. n. 122.

Ainsi donc cet homme, que tous croyaient riche, en réalité était pauvre. « La richesse, dit S. Basile, est une tentation aussi bien que la pauvreté ; et s'il est difficile à celle-ci de se conserver, une âme haute et ferme, il est difficile à celle-là de ne pas se laisser aller à la dureté et à l'injustice. »

Basil. ut supr. n. 1.

Voulant prémunir ses disciples contre l'avarice, et les conduire, dit Théophylacte, à la perfection du détachement, après leur avoir montré par l'exemple de ce riche combien il est dangereux de s'attacher au superflu, Jésus leur demande de ne pas avoir d'inquiétudes même à l'égard du nécessaire. Les paroles précédentes s'adressaient à tous, et en effet, c'était une morale intelligible à tous : c'est à ses disciples qu'il adresse ce qui suit. **Puis il dit à**

- 2 **ses disciples...**

S. Matthieu a inséré toutes ces paroles dans le Sermon sur la

montagne : et en effet, elles rentrent dans le code général de la Loi nouvelle. Mais elles sont si bien amenées par les circonstances dans lesquelles les place S. Luc qu'il est difficile de ne pas les voir ici à leur place véritable. Les ayant déjà méditées avec S. Matthieu, nous le ferons dans ce moment plus sommairement.

V. Médit. CXXIII-  
CXXIV.

ÉLOIGNER TOUTE SOL-  
LICITUDE

**Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez.**

ib.

Cyrril. in Luc.

**La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement.** « Si Dieu a donné le plus, pourquoi ne donnerait-il pas le moins ? Il ne faut donc pas faire descendre nos préoccupations aux choses mesquines, ni faire servir notre intelligence à chercher notre nourriture et notre vêtement. N'est-ce pas une honte pour les amants de la vertu de ressentir encore cette joie puérile qui vient de la beauté des vêtements ou du luxe de la table ? C'est ainsi que l'on s'éloigne de Dieu. Le peuple d'Israël en face de cette loi qui marquait à chacun son devoir et lui faisait connaître ce qui était utile, disait : *Nous sommes heureux, nous les enfants d'Israël, parce que nous connaissons ce qui est agréable à Dieu.* Plus volontiers je dirai : Nous sommes trois fois heureux de connaître par le Sauveur lui-même sa sainte et salutaire volonté de façon à pouvoir, après une vie conforme à l'Évangile, régner avec lui. »

v. 21.

Baruch.  
3.

Cyrril. I Luc.

**Regardez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'ont ni cellier, ni grenier, et Dieu les nourrit. Combien ne valez-vous pas plus qu'eux ?** Il y a peut-être là une allusion aux greniers de ce riche dont il parlait tout à l'heure. « Il est évident, dit S. Ambroise, que si les oiseaux du ciel, sans aucun travail, sont riches, grâce à la protection de la Providence, la véritable cause de notre indigence est notre avarice. Tous reçoivent de Dieu avec abondance, parce qu'aucun ne songe à se réserver une part exclusive. Nous, au contraire, nous perdons le bénéfice des biens communs quand nous voulons nous approprier quelque chose, car comment établir la propriété là où il n'y a qu'un néant perpétuel, et comment s'assurer une possession là où il n'y a que changement ? »

v. 21.

Ambros. ut supr.  
n° 124.

**Qui de vous peut par ses soucis ajouter une seule coudée à sa taille ?**

v. 22.

**Si donc vous ne pouvez pas même faire ce qu'il y a de moindre, pourquoi vous inquiétez-vous du reste ?** Si nous ne pouvons, par nos soucis, hâter notre croissance qui se fait au-dedans de nous, comment par nos soucis pourrions-nous agir sur les choses qui sont en dehors de nous ?

v. 23.

**Considérez les lis comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent ; et je vous dis que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux,**

v. 24.

Or si Dieu a soin de vêtir ainsi l'herbe qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien aura-t-il plus soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi ?

Il faudra donc nous en rapporter à la Providence divine pour notre croissance morale aussi bien que pour notre croissance corporelle ; et si nous lui sommes fidèles, celui qui donne la beauté même à des êtres sans raison donnera la beauté à nos âmes.

id. n. 125.

« En mettant la beauté du lis au-dessus de celle de Salomon, le Sauveur n'a-t-il pas voulu exprimer un mystère ? Salomon éleva à Dieu un temple qui était la figure de l'Église. Les Anges, qui sont les vraies fleurs de la création, possèdent sans sollicitudes et sans travail une beauté supérieure à celle de l'Église qui connaît le travail, ils possèdent la beauté de leur nature céleste et des dons divins. Puisque, à la résurrection, nous serons semblables aux Anges de Dieu, le Sauveur veut que nous attendions cette beauté qui vient uniquement de la magnificence de Dieu. »

id. n. 126.

Dès maintenant sur terre, n'y a-t-il pas des âmes vêtues plus richement que Salomon, plus belles que le lis ? Elles reçoivent toute leur beauté de Dieu à l'action duquel elles s'abandonnent pleinement.

Le chrétien arrive à cette beauté par l'éloignement de toute recherche dans son vêtement, par l'éloignement de toute inquiétude à l'égard de sa nourriture, et par son entière confiance en Dieu.

Ne vous mettez donc pas en peine de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, et ne vous laissez pas emporter par vos pensées.

« Cette ambition qu'il condamne, dit Théophylacte, c'est cette rêverie de l'esprit qui, allant de pensées en pensées, s'élève à des chimères impossibles. » « Pour comprendre la puérité de ces rêves, dit S. Basile, rappelez-vous ceux de votre jeunesse, ces dignités successives que vous vous décerniez, ces richesses que vous acquériez, ces palais que vous bâtissiez, ces bienfaits dont vous combliez vos amis, ces vengeances sous lesquelles vous écrasiez vos ennemis. Ces rêveries sont une faute ; le plaisir que vous trouvez dans ces chimères inutiles vous déshabitue de la réalité. »

Theophyl. h. l.

« De telles rêveries se portant aux choses qui frappent les sens sont le fait, dit S. Grégoire de Nysse, de ceux qui n'ont pas le désir des biens éternels, ni la crainte du jugement. »

Basil. Cat. Græc. PP.

Gregor. Nys. lb.

Ce sont les Gentils qui s'inquiètent de ces choses, mais votre Père sait que vous en avez besoin.

« Et aussitôt le Sauveur leur montre le but auquel doivent se porter tous leurs désirs, leur montrant aussi ce qui doit être regardé seulement comme moyen : nous devons toujours regarder vers les choses éternelles et nous servir des choses temporelles. »

Beda. h. l.

**Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.**

r. M.

Ambros. ut supr.  
n. 130.

Nous sommes appelés à un royaume. « Il est indigne, dit S. Ambroise, d'hommes qui combattent pour un royaume de s'occuper de leur nourriture. » S'ils travaillent sérieusement pour le royaume des cieux, de lui-même le reste viendra à la suite de ce noble travail, et il est impossible que Dieu le chef de ce royaume ne leur donne pas tout ce qui leur est nécessaire. « Car un roi sait comment il doit gouverner sa famille. la nourrir et la vêtir. »

ib.

## CXCVIII

**Le trésor dans le ciel.**

Après les avoir éloignés de tout souci des choses temporelles, il va plus loin et il veut éloigner d'eux toute crainte. **Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner le royaume.** En les regardant, il laisse échapper de ses lèvres cette parole de tendresse, *petit troupeau!* « Il est bien peu nombreux, ce petit troupeau d'élus, en face de la multitude innombrable de ceux qui demeurent dans les voies de la perdition. » Ils doivent s'estimer particulièrement heureux d'avoir été conduits au bercail du Seigneur. Si le troupeau est peu nombreux, il sera l'objet de soins tout particuliers de la part du pasteur.

Luc XII

« Et il leur donne ce nom, dit Bède, moins à cause de leur petit nombre qu'à cause de leur amour de l'humilité », à cause de la simplicité avec laquelle ils ont accepté la pauvreté que leur Maître leur avait enseignée, et dont ils sentiront plus d'une fois l'étreinte.

Il est petit, « mais s'il est petit devant les hommes, il est grand devant Dieu. » Il est petit, et il doit accomplir de grandes choses, et il les accomplira par sa petitesse. Jésus connaît les souffrances qui attendent ses disciples. L'un de ses Apôtres s'écriera un jour : *Vous sommes comme des brebis destinées à la boucherie.* « Il les invite donc aujourd'hui à entreprendre ce nouveau genre de combat où celui qui demeure vivant est celui qui se laisse tuer, où celui qui remporte la victoire est celui qui succombe. »

Il est petit, mais il est appelé à posséder un royaume, le plus beau royaume qui puisse exister, le *royaume.* « Si petits qu'ils soient, il a plu à leur Père de leur faire ce don, un royaume. Et celui qui leur a donné un royaume pourrait-il leur refuser des

Glossa.  
LE PETIT TROUPEAUIL LE VEUT SANS  
CRAINTE

Beda. h. l.

Oh humilitatis devo-  
tionem.  
Beda. ib.Theophyl. Comm. in  
Luc.

Chrysol. Serm. 22.

id. Serm. 23.

choses infiniment moindres ? » Ils ne devront donc jamais craindre quand ils se trouveront en quelque besoin. Ce royaume est le royaume des cieux. « Être dans le ciel, quelle joie ? Y vivre, quel honneur ! Mais y régner ! la pensée de l'homme est impuissante à se représenter cette gloire. Et cependant ce que tu ne peux comprendre, ô homme, tu es assuré de le posséder. » « Ils ne sont qu'un petit troupeau ; il les compare à un troupeau de cent brebis : ils sont petits par leur nature, leur nombre, leur condition ; et cependant la bonté du Père céleste les a appelés à partager la fortune des milices célestes, si grandes par leur nombre et leur condition. »

Cyrill. in Luc. et Theophyl. ut supr.

Chrysolog. Serm. 25.

Cyrill. in Luc.

IL LUI VEUT UNE ÂME ROYALE

Devant cette perspective d'un royaume assuré à ses disciples, la parole du Sauveur s'élève : il a condamné l'avarice, il a même condamné, comme une tendance payenne, la sollicitude au sujet des nécessités de la vie ; il a demandé à ses disciples de tourner tous leurs désirs vers le royaume des cieux ; s'élevant toujours, il leur indique ce que doit faire celui qui doit régner. Il faut pour avoir la noblesse de sentiments qui convient à sa dignité qu'il sache oublier ses intérêts personnels. « Celui qui étant appelé à posséder un royaume, ne sait pas oublier ses intérêts de ménage, dit S. Pierre Chrysologue, celui-là prouve qu'il n'a pas une âme assez haute... Celui-là seul peut s'élever au-dessus de tout. qui n'est pas retenu par ses intérêts personnels. Aussi, ajoutait ce docteur, c'est la coutume qu'un homme, appelé au trône, abandonne à ses parents ou aux pauvres sa fortune privée. »

Adject. quid faciendum sit regnatorum. Chrysost. s. 22. ib.

id. Serm. 23.

C'est en signe de cette élévation royale que Jésus demande à ses disciples un entier détachement.

Et il le leur demande pour leur faire accomplir des œuvres de miséricorde.

2. **Vendez ce que vous possédez, et donnez-le en aumônes.**

LE DÉPOUILLEMENT POUR L'AUMÔNE

Il ne veut point que ses disciples se dépouillent parce que les richesses seraient mauvaises en elles-mêmes, dit S. Basile ; non, IV. *toute créature de Dieu est bonne* ; il veut qu'ils se dépouillent pour un plus grand bien, pour assister ceux qui sont dans le besoin. »

Basil. Regul. brev. Interr. 93.

L'aumône que J.-C. recommande à ses disciples, donnera aux richesses leur véritable destination, les empêchera de se corrompre et de devenir un poison. « Comme l'eau stagnante, ainsi la richesse se corrompt dans les mains de celui qui la garde. »

Chrys. Cat. Græc. PP.

Depuis longtemps déjà l'aumône avait été recommandée comme un moyen d'expier ses péchés. « Car il n'est aucun péché que l'aumône ne puisse détruire, dit S. Jean Chrysostôme ; elle est un antidote à toute blessure. »

id. Homil. 25 in Acta. n. 3.

J.-C. voit surtout dans l'aumône le moyen de faire grandir l'homme. « Après avoir donné à l'homme de mépriser les choses

de la terre, elle l'amène à travailler pour se procurer sa nourriture et la nourriture de ceux qu'il assiste. »

Reda. h. 1.

Toute œuvre d'assistance fait grandir l'homme, « et nous pouvons assister notre prochain, dit S. Jean Chrysostôme, lui faire l'aumône non seulement en argent, mais encore en nature, par la protection donnée par le fort au faible, par les soins donnés au malade par le médecin, par les conseils que le sage donne à l'ignorant. »

Chrys. ul. supr. n. 4.

Aussi J.-C. fait de l'aumône, à tous les siens, un devoir strict. « J'ai cru quelque temps, disait S. Grégoire de Nazianze, que l'aumône était une œuvre de piété, mais non un devoir strict ; mais j'ai été épouvanté par le spectacle des boucs placés à la gauche du juge : ils étaient repoussés non pour avoir pris ce qui ne leur appartenait pas, mais pour n'avoir pas assisté le Christ dans la personne des pauvres. »

Gregor. Naz. Orat. 16.  
De pauper. amore. ad  
fin.

Si J.-C. fait à tous un devoir de l'aumône, il n'impose pas à tous un dépouillement total. Ce dépouillement n'est pas la condition pour obtenir le royaume des cieux, puisque le royaume des cieux était déjà assuré à ceux à qui il le demandait. Mais il le leur demande dans leur intérêt, pour que leur vie soit désormais établie dans le ciel. Il le leur demande à cause de la place et des fonctions qu'il veut leur donner dans son Eglise ; à tous les chrétiens il demandera le détachement : S. Paul dira : *que ceux qui achètent soient comme s'ils ne possédaient pas* ; et pour établir

1 Cor.

parmi les fidèles cet esprit de détachement, il fallait que les Apôtres, que les premiers disciples pratiquassent le renoncement complet. Comme Jésus est grand en appelant plusieurs dans son Eglise à ce dépouillement total ! Heureux ceux qui y sont appelés ! Comme il est bon en ménageant les faibles !

**Faites-vous des bourses qui ne vieillissent pas, dans le ciel un trésor qui ne s'épuise pas, où les voleurs ne puissent approcher, que les vers ne puissent dévorer.** Les Juifs portaient leur argent dans des sacs de cuir suspendus à la ceinture : ces sacs en vieillissant laissaient perdre la monnaie. Tout trésor où l'on puise souvent sans le renouveler, s'épuise vite. Dans la vie présente, tout homme qui possède des richesses en nature les voit fatalement se détériorer, et même il doit craindre les voleurs pour ses richesses monnayées. Jésus nous propose un échange avantageux : il nous propose d'établir notre trésor dans le ciel.

v.

« Mais comment après avoir enseigné le mépris de la richesse, nous enseigne-t-il l'amour de la richesse ? C'est l'amour que vous avez pour les vôtres, ô Christ, dit S. Pierre Chrysologue, qui vous amène à cette contradiction apparente. » Il ne veut point leur demander un oubli d'eux-mêmes en contradiction avec les exigences de la nature : il leur montre dans le renoncement qu'il

SE FAIRE UN TRÉSOR  
DANS LE CIEL



réclame d'eux leurs intérêts, et les plus graves. » Il leur montre la vertu si avantageuse que l'on ne puisse se défendre de ses attraits. « Il veut qu'on la prenne, ou que l'on soit pris par elle. »

Aut virtutem capiat, aut a virtute capiatur. Chrysol. Serm. 25.

Ainsi toutes nos richesses seront mises en lieu sûr et seront multipliées si nous savons les transporter dans le ciel. « Déposé dans le ciel, dans le cœur de Dieu, notre trésor sera vivant, et comme tout ce qui vit il grandira toujours. »

Gregor. Nyssen. Cat. Mazarin. Cit. par Combeffs.

« Si nous avons su le transporter dans le ciel, c'est-à-dire agir en vue de Dieu seul, notre trésor sera à l'abri des voleurs, à l'abri des louanges des hommes, qui nous enlèvent si vite le mérite de nos bonnes œuvres, qui représentent les ennemis du dehors ; à l'abri de la vaine gloire qui est l'ennemi du dedans, et qui elle aussi détruit complètement le mérite. »

Beda h. 1.

Agir uniquement pour Dieu, voilà un des moyens que nous propose le Sauveur pour transporter notre trésor dans le ciel. Un autre moyen, c'est de faire part de nos richesses aux pauvres. *Celui qui donne au pauvre prête à l'Éternel qui lui rendra son bienfait* : voilà ce que Dieu avait déclaré depuis longtemps. XIX. Ce n'est plus un prêt que l'on fait à J.-C. quand on assiste le pauvre, c'est une assistance qu'on lui donne à lui-même, assistance dont il se souviendra éternellement. On a établi son trésor dans le cœur de Jésus.

Ainsi J.-C. en nous donnant le conseil de transférer toutes nos richesses dans le ciel nous donne le moyen de les conserver éternellement. « Supposez, dit S. Augustin, qu'un de vos amis, entrant chez vous, voie que vous avez déposé vos fruits sur un sol humide, et que connaissant ce qui arrivera, il vous dise : Frère, vous allez perdre ce que vous avez recueilli avec tant de peine : tout ce que vous avez placé dans un lieu humide sera gâté dans quelques jours ; il faut transporter vos fruits dans une salle plus haute et plus saine : vous écouteriez ce conseil. J.-C. vous conseille de transférer votre trésor dans le ciel, et vous ne voulez pas suivre le conseil qu'il vous donne. » « La vie présente est courte et caduque ; la vie future est sans fin. Celui qui amasse les richesses célestes se procure un royaume qui est à l'abri des voleurs et de toutes les causes de ruine. Courage donc : avec les choses qui passent achetez les richesses éternelles : donnez ce qui périt pour acquérir les richesses impérissables, les choses terrestres pour acquérir les choses du ciel ; donnez à Dieu ce que vous possédez, et vous le retrouverez en lui avec de merveilleux intérêts. »

Aug. Enar. in Ps. 48. n. 9.

Jésus vous donne encore une autre raison de transférer votre trésor dans le ciel, c'est que l'âme se porte tout entière là où elle a mis son trésor, là où elle voit son bonheur. « Cela se remarque en toutes les passions, dit Bède : la jouissance est le trésor du volup-

Cyroll. in Luc.  
LE CŒUR SUIT LE  
TRÉSOR

Beda. h. 1.

tueux, et les amusements sont le trésor de l'homme frivole. » « Quand vous n'auriez pas à craindre les vers ou les voleurs, dès lors que votre trésor est enfoui dans la terre, votre âme s'y portera, et c'est une déchéance, un désordre qui mérite le châtement, qu'une âme. l'œuvre de Dieu, regarde la terre et s'y enferme. » **Là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur**, ajoutait N.-S. « Si quelqu'un, a tous ses désirs fixés dans le ciel, toutes ses pensées et toute sa vie se porteront vers le ciel. Il sera avec les hommes de corps seulement et son âme habitera tout entière les régions célestes. » « Qui ne préférerait être ange plutôt que taupe ? »

Theophyl. Comm. in Luc.

v. 24.

Euseb. Cat. Græc. pp.

Theophyl. ut supr.

Encore qu'il ne songe pas à supputer la valeur de ce trésor, à mesure qu'il travaille pour le ciel, il est attiré par le poids toujours grossissant de son trésor.

« O homme, dit S. Pierre Chrysologue, donne donc à celui qui est ton père, confie-toi à celui qui est ton Dieu. Dieu rendra volontiers et augmentera le dépôt qu'on lui aura confié, car il n'a pas besoin de ce que nous possédons, lui qui nous a faits les héritiers de toutes ses richesses. »

« O homme, envoie à l'avance tes trésors dans le ciel, afin que ton âme qui est du ciel ne demeure point enfouie en terre. »

Chrysol. Serm. 25.

« O homme, sache rendre divin tout ce qui n'était qu'humain. »

## CXCIX

**La vigilance dans l'attente du Maître.**

J.-C. avait élevé la vie de ses disciples en leur apprenant à se détacher des choses de la terre et à thésauriser dans le ciel : il l'élève encore en leur apprenant à regarder en avant et à vivre dans l'attente du Maître.

On a prétendu quelquefois que la doctrine du renoncement imposé par J.-C. diminuait l'homme dans son activité : notre Maître va nous montrer quelle activité il attend de nous. « Le détachement des sollicitudes et des passions, et l'élévation d'âme qu'il réclame de ses disciples, dit Théophylacte, ont pour but d'en faire des serviteurs plus alertes pour les œuvres qu'il leur demandera. »

Theophyl. Comm. in Luc.

AVOIR LES REINS  
CEINTS

**Que vos reins soient ceints**, leur dit-il.

Luc 1

L'homme qui se préparait au travail assujettissait ses vêtements autour de ses reins par une ceinture. Si nous voulons nous mettre au service de Dieu, nous devons nous mettre en garde contre la vie

relâchée, cette vie dans laquelle les instincts et les passions sont abandonnées à eux-mêmes. Nous devons tenir sous le joug de la raison toutes les passions, et particulièrement la plus fougueuse, celle que l'on appelle la passion charnelle et dont l'Écriture place souvent le siège dans les reins. « Nous ceignons nos reins, dit S. Grégoire, quand par la chasteté nous réprimons la luxure. »

Gregor. Homil. 13  
in Ev. n. 1.

Nous ceignons nos reins quand nous mettons l'ordre et la discipline dans notre vie.

Et cette maîtrise de nous-mêmes augmente singulièrement nos forces pour l'action. « Ces reins ceints, dit S. Cyrille, expriment la promptitude de l'esprit à supporter toute peine, à faire tout ce qui est bien et à le faire volontiers en vue de l'amour de Dieu. »

Cyrril. I. Jh. de adorat.  
in Spirit.

» **Et que des lampes allumées soient dans vos mains.** C'est la nuit, ils attendent leur maître : il faut donc que leurs lampes soient toujours allumées. « Le monde présent, dit Théophylacte, est pour nous une nuit véritable, et il ne faut pas que notre vie se déroule dans les ténèbres : il faut que toujours nous ayons avec nous la lumière de la raison, qui nous montre ce que nous devons éviter, ce que nous devons faire et comment nous devons le faire. »

LES LAMPES ALLUMÉES

Theophyl. ut supr.

Il faut que la lumière que nous portons avec nous nous donne toujours des notions exactes sur le péché. Nous sommes exposés dans la vie spirituelle à un état de somnolence où les notions du bien et du mal ne se présentent plus à nous que d'une façon confuse : il faut que notre lampe jette des clartés suffisantes pour nous faire discerner avec netteté le bien et le mal. « Les justes, dit S. Grégoire, peuvent éprouver des tentations ; mais si leur âme dans la tentation a pu être emportée jusqu'à une certaine sensation de délectation, bien vite, sous l'action de cette lumière, ils se ressaisissent, ils rougissent de cette délectation et ils condamnent avec sévérité ce mouvement charnel qu'ils avaient senti naître en eux. »

Gregor Moral. I. 3.  
c. 32. n. 63.

Il faut que cette lumière nous montre les taches qui pourraient se trouver en nous et nous empêcher de paraître avec convenance devant notre Maître : et en nous les montrant, elle nous aidera à les effacer.

Il s'est trouvé des hommes, disait le Sauveur, *qui ont haï la lumière parce qu'ils aimaient les ténèbres mauvaises, et que la lumière accusait ces ténèbres.* Tous les chrétiens sont des enfants de lumière. *Vous êtes tous,* leur disait S. Paul, *des enfants de lumière et du grand jour ; vous ne sommes pas des hommes de la nuit et des ténèbres.* Les chrétiens haïssent le mal, et à cause de cela ils aiment la lumière qui dénonce le mal.

LE CHRÉTIEN AMI DE LA  
LUMIÈRE

Les chrétiens aiment le bien, ils aiment la tâche qu'ils ont à

Cyrrill. in Luc. accomplir, et pour bien l'accomplir, pour l'accomplir allégrement, ils aiment à tenir leur lampe allumée quand ils agissent. « La lumière répand la joie autour d'elle, dit S. Cyrille. » Sous l'action de cette lumière, ils voient avec clarté les motifs des vertus, de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, de la chasteté, de l'obéissance, leurs devoirs d'état et tout ce que Dieu attend d'eux. En eux se réalise le souhait de S. Paul : *Que vous soyez remplis de la connaissance de la volonté de Dieu, en toute sagesse et intelligence spirituelle, afin que vous marchiez d'une façon digne de Dieu, lui étant agréables en toutes choses, croissant toujours dans la connaissance de Dieu, remplis de vertus par la puissance de sa lumière, sachant attendre avec longanimité et joie.*

Coloss. 1.  
9-11.

Cyrrill. in Luc. « Moïse avait donné un précepte de ce genre au sujet de la célébration de la Pâque. *Vous aurez les reins ceints, des souliers à vos pieds, et un bâton à la main. Notre Pâque, le Christ, a été immolé*, disait S. Paul. C'est pourquoi, que ceux qui sont au Christ soient disposés à accomplir joyeusement ce qui convient à des saints, et à marcher dans la voie que la loi divine nous trace. » Pour un chrétien la Pâque est de tous les jours.

Aug. Qq. Ev. 1. 2.  
p. 25.  
LES DIFFÉRENTES  
LUMIÈRES

Theophyl. h. 1.

Gregor. Homil. 13  
n. 1.

Chrysolog. Serm. 22.

Tit. Bostr.

Déjà l'intention droite est une lumière dans notre vie, dit S. Augustin. Mais le Sauveur nous parle de plusieurs lumières ; « et en effet, dit Théophylacte, il y a la lumière de l'intelligence ou de la parole intérieure par laquelle l'âme s'éclaire elle-même, et la lumière de la parole extérieure par laquelle nous éclairons les autres, » « et encore, dit S. Grégoire, la lumière des œuvres par laquelle nous élevons vers Dieu la pensée de ceux qui en sont témoins. » Cette lumière des œuvres est grandement utile. « De même que la lumière fait fuir les ténèbres, dit S. Pierre Chrysologue, la lumière des bonnes œuvres fait fuir le mal. » « Le Sauveur veut donc, dit Tite de Bostres, que nous nous appliquions avec ardeur à l'étude des vertus, et que notre parole, celle du dedans par laquelle nous nous conduisons nous-mêmes, et celle du dehors par laquelle nous conduisons les autres, soit toujours resplendissante de lumière. »

Maxim. Cat. Græc. 119.

« Le Sauveur nous a appris à tenir cette lumière toujours allumée par la prière, la méditation et l'amour surnaturel. » Heureux celui qui peut dire avec le Prophète : *Votre parole était la lumière qui guidait tous mes pas !* Tenir sa lampe allumée, c'est le moyen de se garder du sommeil. Ceux qui veulent dormir éteignent la lumière. Ceux qui veillent dans les ténèbres trouvent la nuit monotone, longue, déplaisante. Mais la nuit n'est pas sans charme quand on veille avec une lampe qui éclaire bien.

De même garder ses reins ceints est un moyen de se tenir éveillé. *Dans le moment présent*, dit S. Paul, *toute discipline paraît être une cause non de joie, mais de tristesse. Mais dans la suite, à ceux qui s'exercent par elle, elle fait ressentir, dans*

ir. XII.  
11-13.

*une profonde paix, les fruits de la justice. C'est pourquoi, ajoutait-il, relevez les mains lâches et les genoux qui fléchissent, et sachez marcher droit.*

« Il y a en vous plusieurs lampes, dit S. Ambroise ; qu'elles soient toujours allumées et toujours dans vos mains. Le Sauveur blâme ceux qui veulent se réjouir un moment de l'éclat de la lumière. C'est le cas de celui qui entre un moment à l'église, entend avec plaisir la parole de Dieu, et ensuite n'y prend plus garde. Il n'a plus sa lampe allumée, quand il est chez lui : il y est dans les ténèbres, et il y accomplit les œuvres de ténèbres. Que la lumière guide donc tous nos pas. »

Ambros. in Ps. 118.  
Serm. 14. n. 11.

« Ainsi, dit S. Grégoire, au service de Dieu la pureté ne suffirait pas si elle n'était suivie des bonnes œuvres, et les œuvres ne seraient pas parfaites si elles n'étaient accompagnées par la pureté. » Il faut dans la vie chrétienne l'union parfaite du renoncement et de l'activité.

Gregor. ut supr.

« Et cette activité, cette vigilance reçoivent leur caractère et leur mérite de l'attente du Maître et de l'espérance qu'on a mise en lui. »

L'ATTENTE DU MAÎTRE.

Gregor. ib.

« Il faut que ce ne soit pas seulement l'honneur humain qui éloigne le chrétien du vice ; que ce ne soit pas seulement la beauté de la vertu qui lui fasse accomplir des actes de vertu : s'il les a commencés pour ce motif, il faut qu'il s'élève plus haut et qu'il mette toute son espérance dans la venue du Sauveur. » Oui, qu'il vienne m'apporter des lumières nouvelles, qu'il vienne me réjouir de sa présence. C'est pourquoi le Sauveur ajoute : **Soyez semblables à des hommes qui attendent leur maître quand il revient des noces, afin que quand il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt.** Nul ne peut prévoir à quelle heure arrivera celui qui revient d'une fête nuptiale.

id. ib. n. 2.

1. 36.

« Qui ne reconnaît ici, dit Théophylacte. N.-S. J.-C. lui-même ? Il est venu sur terre contracter union avec la nature humaine. Jamais mariage ne fut aussi intime que celui-là. Nombreuses sont les noces qu'il célèbre à la suite de ce mariage : chaque jour dans le ciel se célèbrent les noces de ces âmes qu'exalte S. Paul, et après lui, tous ceux qui ont célébré la chasteté. Mais il doit révenir de ces fêtes à un moment : quel est ce moment ? Peut-être celui de la consommation de toutes choses, quand il viendra dans la gloire du Père pour juger tous les hommes ; peut-être cette heure de notre mort où il arrive à l'improviste. »

LE RETOUR DU MAÎTRE

J.-C. veut être accueilli par des serviteurs qui l'attendent. « Après les noces qu'il avait contractées avec son Église, dit S. Grégoire de Nysse, il avait été accueilli par les Anges, ses serviteurs, dans une joie triomphale. Il faut que les serviteurs

Theophyl. h. 1.

qu'il a sur terre ressemblent à ceux du ciel ; que, veillant dans les vestibules, ils soient prêts à le recevoir aussitôt qu'il frappera. »

« Il frappe, dit S. Grégoire, quand par la maladie il fait entendre que la mort est proche. Nous lui ouvrons tout de suite, si nous le recevons avec amour. Il ne veut pas ouvrir au juge qui frappe celui qui tremble de quitter la vie présente, et craint de voir arriver comme juge celui qu'il se souvient d'avoir méprisé. Celui qui est sûr de ses œuvres, sûr de son espérance, ouvre aussitôt : il voit arriver le juge avec joie, et quand il sait que le temps de la mort est proche, la pensée de la récompense le met dans la joie. C'est pourquoi le Sauveur ajoute : **Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouve veillant ainsi !** » L'état de vigilance est un état qui a été créé par J.-C., que l'on pourrait appeler caractéristique de la vie chrétienne. Nous sommes exposés à la torpeur ; on pourrait dire que l'état de torpeur est l'état naturel de l'homme dans la vie présente. La raison enfouie dans les sens ne reçoit par eux du dehors que des sensations qui ressemblent à des songes. J.-C. est venu rendre la raison à elle-même en l'établissant dans les régions de la lumière, et en la faisant vivre dans le désir et l'attente de celui qui est la vraie lumière. « Il veille, dit S. Grégoire, celui qui tient les yeux ouverts à la venue de la véritable lumière ; il veille celui qui dans ses œuvres s'inspire toujours de sa foi ; il veille celui qui sans cesse écarte de lui les ténèbres de la torpeur et de la négligence. »

« Ils sont vraiment heureux et proclamés tels par Dieu, ces serviteurs que Dieu trouve veillant, prêts à tout labour, le cœur rempli de lumière. » C'est un honneur pour eux d'être avec de telles dispositions au service de Dieu. Mais de plus, ils sont assurés d'une récompense préparée par Dieu lui-même.

#### LA RÉCOMPENSE

**En vérité je vous dis qu'il se ceindra lui-même, il les fera mettre à table, et allant de l'un à l'autre, il les servira.** Quel maître sur terre voudrait faire cela ? Et Dieu le fera. « Il fera pour ses serviteurs ce que ceux-ci ont voulu faire pour lui, » mais dans une mesure hors de toute proportion. « *Il se ceindra*, c'est-à-dire qu'il se préparera lui-même à cette récompense qu'il veut donner ; » il se ceindra de sa puissance, et il aimera aussi à apparaître *ceint de sa justice*. Pour mieux honorer ses serviteurs, il voudra que l'œuvre qu'il accomplit à leur égard apparaisse une œuvre de justice.

*Il se ceindra.* « Il contraindra, pour ainsi dire, son infinie grandeur, dit Théophylacte, afin de la mettre à la mesure de ceux à qu'il se donne. »

*Et il les fera asseoir*, ou plutôt se reposer sur les lits préparés pour le banquet, « indiquant le repos parfait que goûteront dans la vie éternelle ceux qui ont travaillé pour Dieu, » « indiquant aussi la satisfaction de tous leurs désirs, et l'abondance des dons

Gregor. Nyss. Homil.  
2 in Cantic.

Gregor. Homil. 13  
n. 3.

id. ib.

Cyrrill. Cat. Græc. PP.

#### LA RÉCOMPENSE

id.

Gregor ut supr. n. 4.

Theophyl. h. 1.

id.

v. 37.

v. 37.

Is. 11.

de Dieu qui se répandront sur eux sans qu'ils aient aucun effort à faire pour les posséder. »

Dionys. areop. Ep.  
ad Titum.

Toutes les joies seront là, et c'est pourquoi cette fête du ciel sera un banquet, le banquet de Dieu.

Cyriil. ut supr.

*Allant de l'un à l'autre, il les servira.* Il les connaîtra tous, il les servira tous. « Il les traite avec honneur, comme s'étant rendus dignes, en servant Dieu, d'être servis par lui. »

Theophyl. h. l.

Ce passage de notre Maître n'a-t-il pas une autre signification, celle que lui attribue S. Grégoire? Quand J.-C. nous conduit du jugement au royaume éternel, quand il nous conduit de la vue de son humanité à la contemplation de sa divinité et de sa gloire, n'est-ce pas un passage? C'est le passage qui se fera à l'entrée du grand banquet, car c'est dans toute sa gloire que notre Maître nous servira.

Gregor. ut supr.

**Et s'il vient à la seconde veille, s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve ainsi disposés, bienheureux ces serviteurs!**

L'ATTENTE DANS LES  
DIFFÉRENTES VEILLES

v. 28.

Les Juifs distribuait la nuit en trois veilles, les Romains en quatre : il semble que N.-S. fasse allusion aux usages Juifs. Il ne parle pas de la première veille : il n'y avait pas grand mérite à attendre le maître à cette heure-là : mais il y aura du mérite à l'attendre pendant la seconde et la troisième veille.

En montrant ces serviteurs attendant leur maître jusqu'à la troisième veille, le Sauveur fait entendre à ses disciples que son retour pourrait bien tarder plus qu'on ne le pensait.

Les Pères voient dans ces différentes veilles les différents âges auxquels nous pouvons voir arriver le Fils de Dieu. « Il connaît, dit S. Cyrille, la fragilité de la nature humaine ; mais dans sa bonté, il nous permet, si nous avons été négligents dans les veilles antérieures, de réparer cette négligence dans les veilles subséquentes. Il ne parle pas de la première veille qui représente l'enfance, parce que Dieu ne punit pas l'enfance, mais lui pardonne ses fautes. » « Habituellement Dieu sait attendre. Cette longanimité de Dieu nous invite à la pénitence. Il faut, dit S. Grégoire, que ceux qui ont été négligents dans les premières époques de leur vie, sachent se réveiller dans les époques qui suivent. En face de la patience de Dieu, quelle excuse pourriez-vous invoquer? Dieu est délaissé, et il attend ; il se voit méprisé et il appelle à nouveau ; ce mépris a été une offense qui réclamait un châtement, et cependant il promet une récompense à ceux qui reviennent à lui, quoique tardivement. Mais que l'on sache profiter de cette longanimité, parce que sa justice, au jour du jugement, sera d'autant plus rigoureuse qu'il a, avant le jugement, montré une patience plus grande. »

Cyriil. in Luc.

Gregor. n. 5.

Heureux donc celui qui dans les veilles subséquentes a su réparer les négligences des veilles antérieures ; mais « plus heu-

reux. dit Théophylacte, celui qui dans chacune des veilles s'est montré vigilant et n'a aucune négligence à réparer. »

Theophyl. h. 1.

« Ces veilles représentent aussi, dit le même auteur, les différentes épreuves de la vie dans lesquelles nous pouvons nous trouver. On vous a enlevé votre fortune, vos enfants ont été frappés par la mort, vous avez été en butte à la calomnie ; si ces épreuves dans lesquelles les âmes lâches se laissent facilement aller à l'abattement, vous trouvent vigilants et fidèles, vous avez traversé victorieusement la seconde et la troisième veille. »

ib.

Pour nous maintenir dans cette vigilance si précieuse, « nous faire craindre les pertes qui résulteraient de son absence, » le Sauveur ne recule pas devant les images les plus hardies.

Gregor. ib.

**Comprenez bien ceci : Si le père de famille savait à quelle heure le voleur viendra, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison.** « En ce voleur, dit Théophylacte, certains ont voulu voir le démon. Mais nous savons par ailleurs que J.-C. n'a pas craint de comparer son avènement à celui d'un voleur, pour montrer comme il arrivera à l'improviste ; et les Apôtres S. Pierre (II Petr. III, 10), et S. Paul (I Thessal. V, 2) ont dit : *Comme un voleur dans la nuit, c'est ainsi que viendra le jour du Seigneur.* » Celui qui vient pour récompenser viendra pour enlever aussi tout ce dont on aura pas su faire usage.

v. 28.

INCERTITUDE DU  
MOMENT OU VIENDRA  
LE MAITRE

Si le père de famille savait le moment précis où le voleur viendra, il réserverait sa vigilance pour ce moment et pourrait dormir dans les autres temps. Comme il ne connaît pas le moment où le voleur peut venir, il est constamment sur ses gardes. **Et vous aussi, ajoutait Jésus, soyez prêts parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.**

v. 41.

Dieu a laissé incertaine l'heure de l'avènement final de son Fils et du jugement, pour que l'humanité se tint toujours prête. « Il a laissé incertaine l'heure de notre mort pour que chacun de nous s'y préparât sans cesse. »

Gregor. ib. n. 6.

Cette parole du Sauveur est une de celles qu'ont le mieux retenues les Apôtres et l'Eglise primitive. C'était un écho de cette parole que faisait entendre l'Apôtre S. Paul quand *il prêchait de la chasteté, de la justice et du jugement.* Elle produisait en eux une impression de crainte, mais plus encore de joie et d'espérance. Avec S. Paul ils disaient : *Nous sommes dans l'attente de notre bienheureuse espérance, et de l'avènement de gloire de J.-C. notre Dieu et notre Sauveur.* Avec lui ils disaient aussi : *Je désire la dissolution de mon corps pour être avec le Christ.* « Il y a des hommes, dit S. Augustin, qui supportent la mort avec patience ; d'autres, les parfaits, qui supportent la vie. Celui qui aime encore la vie présente, quand arrive pour lui le moment de la mort, lutte contre lui-même pour suivre la volonté de Dieu ; au fond de l'âme il accepte ce que Dieu a voulu, mais par l'amour

Act. XXI  
26.

Aug. Serm. 108.  
n. 2.

TIT. II. 1  
Phillip. I.



qu'il porte encore à la vie présente, il'y a de sa part lutte contre la mort et il faut qu'il fasse appel à la patience et à la force pour mourir avec égalité d'âme : il meurt avec patience. Celui qui avec l'Apôtre ne désire plus qu'une chose, *d'être avec le Christ*, emploie la patience à supporter, non la mort, mais la vie ; et il accepte la mort avec joie. Formez vos âmes, mes frères, concluait le Saint, pour que vous arriviez à désirer le jour du jugement ; c'est là la preuve que l'on aime vraiment, quand on commence à désirer ce jour. »

Aug. Tr. 9 in Ep.  
Joan. n. 2.

« C'est pour cette attente et cette espérance, disait-il encore, que nous avons été faits chrétiens. »

id. Serm. 108. n. 1.

## CC

### L'Intendant fidèle.

Bien hautes étaient ces instructions que J.-C. venait de donner et les dispositions qu'il réclamait, ce détachement, cette vigilance dans l'attente du Maître. Les Apôtres pouvaient se demander si elles s'adressaient à tous, ou seulement à ce troupeau choisi que Jésus avait groupé autour de lui pour lui confier une mission spéciale, et duquel il attendait une sainteté particulière. « Pierre qui porte intérêt à ses frères, et à qui Jésus a déjà confié son Église, dit Théophylacte, lui pose cette question qui les intéresse tous. » **Seigneur, est-ce pour nous que vous dites cette parabole, ou bien pour tous ?**

Cyrlil. in Luc.

III. 41.

Sans répondre directement à la question de l'Apôtre, laissant dans leur forme générale les recommandations qu'il vient de faire et les adressant par conséquent à tous, dit S. Ambroise, le Sauveur, dans l'exemple qui suit, s'adresse plus particulièrement à ceux qu'il a établis ses dispensateurs, c'est-à-dire aux prêtres, pour leur apprendre les devoirs plus stricts qu'il leur impose et le châtiment qui les attend, si, pour poursuivre la jouissance, ils ont négligé la famille de Dieu et le peuple qui leur a été confié.

AVIS PLUS SPÉCIALE-  
MENT DONNÉS AUX  
MINISTRES

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 131.

Écoutons donc les avis qu'il donne à ses ministres.

Et le Seigneur dit : **Quel est donc l'intendant fidèle et prudent que le maître établit sur sa famille, pour distribuer à chacun, en son temps, sa mesure de blé ?** « Il prend la forme interrogative pour appeler leur attention sur la rareté du fait, et la grandeur de ces fonctions, » dit S. Jean Chrysos-

L'INTENDANT FIDÈLE

II.

Chrys. Homil. 78. in  
Matth.

tôme : et aussi pour qu'ils se demandent s'ils remplissent les conditions posées par le Maître.

Les intendants faisaient partie des serviteurs, mais ayant autorité sur eux et leur distribuant à des temps marqués la mesure de blé avec laquelle ceux-ci devaient se suffire. Il y aura donc parmi les serviteurs de J.-C. des hommes qui auront autorité sur les autres. « par leur dignité et par leur science, » qui, par leurs enseignements et leurs exemples, devront leur donner la nourriture qui leur est nécessaire. en se proportionnant à la capacité de chacun. et qui devront le faire au temps voulu, car un bienfait qui n'arrive pas au temps opportun perd son prix : le pain qui est si bon à celui qui a faim est sans valeur pour celui qui est rassasié.

Theophyl. b. l.

Aug. Qq. Fr. 1. 2.  
c. 26.

Isidor. Cat. Græc. PP.

Les Apôtres connaissaient déjà le dessein de leur Maître : Jésus n'avait qu'à leur rappeler les qualités que devaient posséder les intendants fidèles. « Ils devaient unir la fidélité et la prudence. Car, dit Théophylacte, si dans la distribution des biens du Maître, quelqu'un était fidèle mais manquait de prudence, c'était alors un gaspillage de ces biens ; et si quelqu'un avait la prudence, mais sans la fidélité, il pouvait tout retenir pour lui, et être d'autant plus prévaricateur qu'il serait plus habile. »

Theophyl. h. l.

**Heureux ce serviteur que le Maître, quand il viendra, trouvera agissant de la sorte !** « Pour contenter le Maître, il faut faire, non un bien quelconque, mais le bien qu'il a ordonné et comme il l'a ordonné. » Il faut accomplir tout ce qu'il a enseigné à ses serviteurs. Mais comme on est fort et comme on est sage quand on s'appuie sur ces instructions ! **Heureux ce serviteur !**

v. 41.

Basil. Ex ascetic.  
Cat. Græc. PP.

**Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens.**

v. 44.

« Il admettra à son banquet tous ceux qu'il aura trouvés vigilants : mais ceux qui auront été des dispensateurs fidèles, il les établira pour ainsi dire princes dans le ciel ; il les établira sur tout ce qu'il possède, non pour en jouir à l'exclusion des autres, mais pour initier les autres à leurs jouissances plus hautes, suivant cette parole de l'Écriture : *Ceux qui auront été savants dans les volontés divines brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné les voies de la justice luiront comme des étoiles pendant toute l'éternité.* » Comme les Anges supérieurs répandent leur clarté sur ceux qui sont au-dessous d'eux, et y trouvent une grande joie, ils auront la gloire d'initier les autres bienheureux aux joies de l'éternité.

Reda. h. l.

Daniel.

Et Dieu leur donnera en plus le pouvoir d'exercer une action bienfaisante sur les hommes encore en exil. « Ils ont été les amis de Dieu : or entre amis tout est commun. Ces amis de Dieu qu'on appelait Josué, Elie, avaient puissance sur la nature : ils commandaient l'un au soleil, l'autre aux nuées. A l'honneur de Dieu ces amis de Dieu ont su se commander à eux-mêmes, à leurs

passions : ils ont mérité de contempler la gloire de Dieu, et d'exercer dans le monde une puissance royale. »

45. Au mérite et à la récompense de l'intendant fidèle, Jésus oppose la faute du prévaricateur et le châtement qui l'attend. **Mais si ce serviteur dit en lui-même : Mon maître tarde à revenir....** « C'est là une première faute de ce serviteur d'avoir cru que le retour du maître était éloigné, et d'avoir spéculé sur cet éloignement : il y a là une erreur volontaire qui lui coûtera cher. Il n'est pas dit du bon serviteur qu'il ait cru le retour du maître prochain : les Apôtres ont défendu qu'on se prononçât sur cette question de savoir si le dernier avènement du Christ était proche ou éloigné : mais en attendant la venue de son maître, le bon serviteur a été fidèle à distribuer à chacun sa mesure de froment. » « Une des grandes erreurs de notre vie, c'est de croire le moment de notre mort très éloigné. » Que ce moment soit éloigné ou proche, nous devons être fidèles à notre Maître.

Theophyl. h. l.

L'INTENDANT PRÉVARICATEUR

46. Et voici à quoi on est exposé quand on croit ce terme éloigné : **Et qu'il se mette à frapper les serviteurs et les servantes, et à manger et à boire, et à s'enivrer....** « Il se montre bien là enfant des ténèbres, dit S. Augustin ; il se laissera certainement surprendre par le jour. » « C'est bien là, dit Bède, retracé à l'avance, le type du prélat prévaricateur qui, abandonnant la crainte de Dieu, fait servir à ses jouissances les fonctions qui lui ont été confiées, se montre dur pour ses subordonnés, dont les exemples mauvais scandalisent les faibles, frappent et blessent leur conscience infirme, qui veut jouir de toutes les joies de la terre. » « Cette ivresse à laquelle il s'abandonne, c'est peut-être aussi, dit Théophylacte, celle des fausses doctrines qui produisent dans l'esprit l'effet d'un vin capiteux. » « Ainsi toutes les vertus s'enchaînaient dans l'intendant fidèle, tous les vices s'enchaînent dans le prévaricateur. » Voici maintenant le châtement.

Theophyl. h. l.

Aug. Ep. 199. ad Hesych. n. 2.

Beda. h. l.

Theophyl. h. l.

Beda. h. l.

47. **Le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le séparera, et il lui donnera la place avec les infidèles.** Ainsi toujours ceux qui ne vivent pas dans l'attente du Maître sont surpris. « Les dons qu'avait reçus ce mauvais serviteur ne servent qu'à aggraver son châtement : il avait eu le don de la foi et il est mis parmi les infidèles ; il n'a rien retiré de sa foi. »

LA VENUE INOPINÉE DU MAÎTRE

48. **Car ce serviteur qui a connu la volonté de son maître, et ne s'est pas tenu constamment prêt à l'accomplir, et n'a pas exécuté les ordres reçus, sera frappé de coups nombreux.**

Theophyl. ib.

LE CHÂTIMENT EN RAPPORT AVEC LES DONS REÇUS

Mais celui qui ne l'a pas connue, qui sans être initié à toutes les pensées du maître, avait cependant une certaine notion de sa tâche, « ou qui ne l'a pas connue parce qu'il a négligé de la connaître, » et qui a fait des choses dignes de châtement,

ib.

celui-là sera frappé, mais moins. Cette inégalité ne sera pas dans la durée, dit S. Basile, puisqu'on dit le supplice éternel, mais dans la nature des tourments : la flamme qui ne s'éteint point peut être plus ou moins intense. et le ver qui ne meurt point plus ou moins actif à dévorer. »

Regul. brev. Interr.  
267.

v. 44.

Car à quiconque on a donné beaucoup on redemandera beaucoup, et on exigera davantage de celui à qui on a confié davantage. « Ainsi donc, c'est au chef de l'Eglise et aux docteurs qu'il sera demandé davantage : il leur avait été fait des dons et confié des talents, le don des miracles et des guérisons, par exemple, et le talent de la parole de Dieu : ils devaient faire servir les dons au profit des autres, et ils devaient faire valoir les talents, les faire valoir par un travail persévérant. Il faut donc que le docteur soit laborieux, car il lui sera demandé beaucoup. »

ib.

Theophyl. h. 1.

« Le prêtre qui dispense la parole de Dieu, dit S. Pierre Chrysologue, qui explique la doctrine céleste, qui est constamment face à face avec Dieu, qui se charge de la cause des pécheurs et de toutes les douleurs du peuple, qui les présente à Dieu, qui intercède, qui distribue au peuple les grâces obtenues, le prêtre, ange tiré du milieu des hommes, ne peut commettre son péché qu'en face de Dieu et dans le Saint des Saints : c'est pour quoi son péché a une gravité particulière, ce qui est pour les autres source de pardon sera pour lui une aggravation de son péché. »

Chrysol Serm. 26.

Cette responsabilité doit faire trembler ceux que Dieu a établis en dignité. « Mais si nous comprenons bien la réponse du Sauveur, ajoute le même auteur, nous verrons que personne n'est sans posséder, dans une certaine mesure, devant Dieu, cette qualité d'intendant. *Toute puissance vient de Dieu*, a dit l'Apôtre ; par conséquent le roi, le capitaine, le soldat, le gouverneur de province rendront compte à Dieu de la puissance qui leur a été confiée : si le roi a gardé la justice, s'il a été modéré dans l'exercice du pouvoir, s'il a été impartial, s'il a pratiqué la miséricorde ; le capitaine, s'il a été vigilant, courageux, s'il a donné le bon exemple, s'il a procuré la paix même à ses dépens ; le soldat, s'il a obéi, s'il n'a pas été pillard, s'il a bien fait son service. Le juge lui-même comparaitra au tribunal suprême. »

« Et vous, chef de famille, rappelez-vous que vous êtes intendant plus que maître : vous devez à votre épouse une affection sincère, vous lui devez l'enseignement de la doctrine que vous avez apprise à l'église : vous devez à vos enfants un amour ordonné, une sollicitude attentive, une éducation chrétienne. Vous devez à vos serviteurs de la bonté et un entretien convenable, vous devez veiller sur eux et vous souvenir que devant Dieu ceux à qui vous commandez sont vos frères. » Que personne ne repousse les devoirs qui découlent de sa dignité : ils sont un honneur, ils préparent la récompense.

id. ib.

« Mais, dit S. Ambroise, quand on se garde de la faute par la crainte du supplice, maigres sont les profits, pauvres les mérites ; et l'amour conduit beaucoup plus haut que la crainte. Le Sauveur nous invite donc par une autre parole à nous rendre dignes de lui. » **Je suis venu jeter une flamme sur la terre,** continue le Sauveur, **et que désirai-je sinon qu'elle s'allume ?**

LE GRAND SECOURS  
RENDAIT FACILE LA  
VIGILANCE

Ambros. In Luc. l. 7.  
n. 132.

Quelle est cette flamme que J.-C. est venu apporter sur terre ? Est-ce la flamme de la guerre et des persécutions ? Tertullien le pensait, en s'appuyant sur les divisions que J.-C. annonce un peu plus loin.

Tertull. Adv. Marcion.  
l. 4.

Mais la plupart des Pères ont pensé qu'il s'agissait d'une flamme plus céleste que celle-là, la flamme de l'amour divin ou la flamme du zèle, et qu'ainsi J.-C. répondait plus complètement à la question de S. Pierre et continuait l'enseignement qu'il avait donné sur les devoirs des pasteurs.

« Pierre lui a demandé si tous les hommes devaient entrer dans la voie étroite de la perfection : et Jésus répond en annonçant l'effusion de l'Esprit S<sup>t</sup>, qui éclairera et soulèvera les cœurs, » et rendra faciles des choses qui paraissent impossibles. « La flamme dont parle le Sauveur, dit S. Ambroise, ce n'est pas celle qui détruit, mais celle qui crée la volonté bonne, qui purifie les vases d'or de la maison du Seigneur, qui dévore le foin et la paille, les œuvres périssables de la chair et du monde, la flamme qui brûlait dans les os des Prophètes, comme Jérémie le déclarait : *Il y eut un feu brûlant dans mes os.* Car Dieu est une flamme et lui-même a dit : *Je suis un feu qui brûle et ne consume point.* »

Heua. h. 1.

« C'est à cette flamme que s'allument ces lampes dont il disait : *Que des lampes soient dans vos mains !...* C'est cette flamme venue du cœur du Sauveur que sentaient les deux disciples quand ils disaient : *Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant en nous quand il nous expliquait les Ecritures ?* C'est peut-être dans cette flamme que viendra le Seigneur, quand au jour de la résurrection, il consumera tous les vices, comblera par sa présence tous les désirs des justes. »

Ambros. ut supr.  
n. 132.

« La parole de Dieu est aussi une flamme, et souvent la S<sup>te</sup> Ecriture la désigne par ce nom de la flamme, dit S. Cyrille : et en effet elle consume toute souillure. Aussi par sa parole et la grâce de l'Esprit S<sup>t</sup> qui l'accompagne, J.-C. purifie et enflamme l'intelligence de ceux qui croient en lui. »

Cyroll. in Luc.

« Il y a aussi une autre flamme que J.-C. est venu apporter sur terre, c'est celle du zèle. » Elle doit embraser ceux qui annoncent la parole de Dieu ; elle doit traduire au dehors la flamme de l'amour divin quand elle est dans le cœur.

Theophyl.

Jésus était désireux de voir cette flamme se répandre dans le monde entier. Il n'y en avait encore que quelques étincelles dans les cœurs de ceux qui croyaient en lui ; et il voulait que la

POUR ALLUMER LA  
FLAMME J.-C. DESIREUX  
DE LA SOUFFRANCE

Reda. h. l.

flamme qui brûlait son cœur embrasât le monde entier. « Et il savait, dit Bède, quelle était la condition nécessaire de cet embrasement : il fallait qu'il souffrit pour que l'Esprit S<sup>t</sup>. put être donné. » C'est pourquoi il ajoute : **Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce que ce baptême s'accomplisse !**

v. 54.

Ambros. n. 133.

« Voyez quel est l'amour du Sauveur pour nous, dit S. Ambroise. Pour mettre en nous la flamme de la dévotion, pour réaliser l'œuvre de notre perfection, il nous affirme qu'il a hâte de voir arriver sa Passion. A l'approche de la mort, il témoigne de la tristesse, non de ce que la mort vient, mais de ce qu'elle ne vient pas assez vite, pour l'œuvre de notre rédemption. »

Theophyl. h. l.

« Ce n'est pas seulement en face de la terre qu'il a ce désir, dit Théophylacte, c'est en face de chaque âme. Toute âme lui apparaît comme une terre stérile et couverte d'épines. Ah ! que la flamme apportée par lui renouvelle, vivifie cette terre. Ce que fait cette flamme dans l'âme, ceux-là le savent qui se sentent envahis par elle. »

APPORTANT LA GUERRE

Si cette flamme doit renouveler les âmes et le monde, elle doit aussi occasionner des oppositions et des guerres ; et Jésus ne s'en effraie pas, il ne veut pas que ses disciples s'en effraient : les guerres rendront plus vive la flamme bienfaisante. **Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, mais la division.** « Que dites-vous, ô Seigneur Jésus ? s'écrie S. Cyrille. Ne venez-vous pas donner la paix, vous *qui avez été fait notre paix* (Éphes. II), vous qui par votre croix *avez purifié toutes choses, le ciel et la terre* (Coloss. I, 20), vous qui avez dit vous-même : *Je vous laisse la paix ?* Mais il est manifeste que la paix, si elle est douce, est aussi parfois dangereuse, et que la paix par laquelle on s'accorde avec ceux qui se séparent de Dieu sépare elle-même de Dieu. »

v. 51.

Cyrill. ut supr.

Et c'est pourquoi J.-C. ne craint pas d'allumer cette guerre dans laquelle les affections humaines les plus fortes seront vaincues par l'amour de Dieu. **Car désormais, dans une même maison cinq personnes seront divisées, trois contre deux, et deux contre trois.**

v. 52.

Le père sera en division avec le fils et le fils avec le père ; la mère avec la fille et la fille avec la mère ; la belle-mère avec la belle-fille et la belle-fille avec la belle-mère. « Et ce fait s'est réalisé, dit S. Jean Chrysostôme. Pour garder leur foi, les fidèles du Christ, non seulement ont accepté la perte de leurs biens, mais encore toutes les souffrances, toutes les séparations. Si J.-C. n'avait été qu'un homme, ajoute le grand docteur, comment aurait-il pu savoir cela, que le père l'aimerait plus que son fils, le fils plus que son père, l'époux plus que son épouse ; et ceci non dans une maison, ou en cent, mais dans le monde

v. 53.

entier? Et non seulement il l'a prédit, mais c'est lui qui l'a fait. »  
 « Les disciples de Jésus ont compris que si les parents sont un don de Dieu, il faut aimer celui qui nous a fait ce don plus que le don lui-même. »

Chrys. Or. 5 adv.  
Judæos. n. 3.

Ambros. n. 136.

Ces désignations si précises sur lesquelles Jésus insiste marquent-elles seulement l'âpreté de ces divisions, ou bien ont-elles un sens particulier? « Nous trouvons, dit Bède, des fils se séparant de leur père, dans les hommes qui se séparent du démon, dont ils avaient mérité d'être appelés les fils. Nous trouvons une fille se séparant de sa mère dans l'Eglise qui se sépare de la Synagogue: et jamais haines domestiques n'eurent autant d'acuité que celles qui animèrent la Synagogue contre l'Eglise. »  
 « D'une façon générale, dit Théophylacte, nous voyons les dogmes et les commandements nouveaux, les mœurs nouvelles, représentés par les fils, se séparer des mœurs, des commandements et des dogmes anciens représentés par les pères. » C'est la lutte de l'ancien et du nouveau qui est ici annoncée.

Beda. h. l.

Theophyl. h. l.

« Cette maison où J.-C. amène la division, c'est aussi l'homme, dit S. Ambroise. Il y avait unité dans les différentes puissances de l'homme, toutes convergant vers la terre; et Jésus y a mis la guerre: il a mis la raison en guerre avec les passions et les sens; il a mis l'homme régénéré en guerre avec son passé. Et de même que la guerre établie dans la famille aboutit à une paix et à une unité plus grandes, la chair soumise à l'esprit, délivrée par l'esprit de vic de la loi du péché, devient comme la continuation de l'âme, et au lieu d'être l'esclave des vices, elle devient la servante et l'émule des vertus. »

Ut animæ caro fiat  
appendix, non jam  
lena vitiorum, sed  
armula quædam, et  
quasi pedissequa vir-  
tutis. Ambros. n. 141.  
et 137-148. résumé  
très-abreg.

J.-C. opère tout cela par la flamme qu'il allume dans l'âme. « Le feu est vraiment allumé sur terre, dit S. Grégoire, quand l'âme, embrasée par l'Esprit S', sent se consumer en elle tous ses desirs charnels; quand enflammée de l'amour spirituel, elle pleure le mal qu'elle a fait. La terre brûle, quand dans le cœur du pécheur qui s'accuse pénètre le feu de la contrition. »

Gregor. I. 1. Hom.  
8. in Ezech. n. 26.  
V. Mission des Apo-  
tres: Meditat. CLVI.

La situation créée par la venue du Christ est grave: il s'agit de prendre parti et de ne pas craindre la lutte. Si on savait regarder on verrait partout des signes des temps, des signes qui porteraient à la confiance. Il disait donc aux foules: quand vous voyez une nuée qui s'élève au couchant, aussitôt vous dites:

LES SIGNES DE L'AP-  
PROCHE DE CES CHO-  
SES

44. **Voici la pluie, et cela arrive ainsi.**

45. **Quand vous voyez souffler le vent du midi, vous dites: Il fera chaud, et cela arrive.**

46. **Hypocrites, vous savez reconnaître l'état du ciel et de la terre, comment donc ne reconnaissez-vous point ce temps?**

L'homme est fier de ce pouvoir qu'il a de pronostiquer le temps: comment ne met-il pas le même empressement à connaître les signes qui annoncent les choses qu'il est nécessaire de connaître?

Basil. Hexamer.  
Homil. 6.

« Il est utile pour la vie humaine de prévoir la pluie, le cours des vents, de conjecturer leur violence ou leur douceur. Il importe au navigateur de prévoir la tempête, au voyageur les changements de temps, au laboureur l'abondance de l'année. » Mais il est une chose plus importante, c'est de reconnaître les signes annonçant la venue de Dieu.

« La Loi annonçait le Christ : elle annonçait qu'à l'extrémité des temps il apparaîtrait aux habitants de la terre ;... elle annonçait que la porte du salut s'ouvrirait large à ceux qui croiraient en lui, et qu'ils goûteraient une immense félicité. Aussi dans le Cantique des cantiques, l'Épouse qui représente l'Église entendait le Christ lui faire cette invitation : *Levez-vous ma bien-aimée, ma colombe toute belle : voilà que l'hiver est passée, la pluie s'en est allée, les fleurs sont apparues en notre terre.* Un printemps serein devait se lever pour tous ceux qui croiraient en lui. La Loi l'annonçait ; elle l'attendait pour recevoir de lui son couronnement, car elle ne pouvait rien amener à la perfection ; les Prophètes l'avaient annoncé ; il fallait donc se rendre attentif. Des miracles s'étaient multipliés, confirmant la doctrine ; il fallait les voir. Et s'ils ne savaient pas voir ces signes, il faudrait bien qu'ils vissent les calamités. »

Cyrill. in Luc.

On est souvent préoccupé de savoir quand viendra la fin des temps. « Nul ne peut le savoir, dit S. Augustin, c'est le secret de Dieu. S'il y avait des signes annonçant la fin des temps, tous seraient attentifs, mais la fin du temps existe pour chacun de nous, et il y a des signes qui nous l'annoncent. Nous sommes plus fragiles que le verre, car le verre, s'il ne reçoit pas de choc, peut durer des siècles. Nous n'avons pas à craindre seulement les chocs venant du dehors, mais la loi de mort qui travaille sans cesse en nous. » Voilà un signe du temps auquel il faudrait être attentif.

Aug. Serm. 109. n. 1.  
DEVOIR DE L'ATTENTION

Jésus provoque donc tous les hommes à user pour venir à lui de leur raison. La prétention à la raison quand on ne sait pas se servir de sa raison pour la conduite de sa vie n'est-ce pas de l'hypocrisie ? Aussi Jésus ajoute : **Comment n'avez-vous pas assez de discernement, pour reconnaître ce qui est juste ?**

v. 57.

URGENCE DE LA RÉCONCILIATION

Et aussitôt il les invite à se servir de la lumière intérieure que Dieu a mise en eux pour opérer une réconciliation qui évitera la guerre : et en même temps il ne craint pas de se présenter à tous ceux qui n'auront pas voulu faire cette réconciliation, comme le juge suprême. **Lorsque vous allez près du magistrat avec votre adversaire, tâchez en chemin de sortir d'affaire avec lui, de peur qu'il ne vous mène par force devant le juge, que le juge ne vous livre au geôlier, et que celui-ci ne vous mette en prison.**

v. 58.

S. Matthieu a placé ces paroles au Sermon sur la montagne (v. 25), au précepte de la réconciliation avec les ennemis, prouvant



par là l'impression profonde que les paroles de J.-C. avaient faite dans les esprits et leur facilité d'adaptation à des situations multiples.

« Quand vous commettez une faute, dit S. Augustin, vous trouvez devant vous un adversaire qui vous dit : Ne faites pas cela. C'est la parole de Dieu. Oh ! le bon adversaire que celui-là ! Il est votre adversaire jusqu'à ce qu'il puisse être votre sauveur. Il sera votre ennemi tant que vous serez vous-même votre ennemi. Et quand vous vous mettez d'accord avec celui qui vous dit : Ne commets point d'homicide, de vol, d'adultère, de mensonge, éloigne toute convoitise mauvaise, non seulement vous n'avez rien perdu, mais vous vous êtes retrouvé vous-même. »

« Vous marchez avec lui dans la voie, » et là il est facile de vous réconcilier avec lui. Quoi de plus facile que de se mettre d'accord avec le Christ et avec sa parole ? J.-C. est un adversaire qui ne désire que la conciliation. « Mais quand on arrive au terme il reste *le juge, l'huissier et la prison*. Si vous vous êtes mis d'accord avec l'adversaire, vous trouverez pour juge un père, pour huissier l'Ange qui vous transportera dans le sein d'Abraham, pour prison le paradis. Quelles merveilles aura opérées votre accord ! »

Aug. Serm. 109, n. 3  
et 4.

1. 59. Mais si vous avez été condamné à la prison, je vous le déclare ajoute le Sauveur, **vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.** « Vous pourrez payer sans cesse votre dette en subissant votre peine, mais sans pouvoir l'acquitter ; et c'est pourquoi ce sera une nécessité de subir la peine éternellement. »

Heda. h. 1.

« Celui qui sait entrer en composition avec son adversaire avant que l'on n'arrive devant le juge, celui-là se montre le plus sage, dit S. Cyrille ; car il a fait lui-même l'œuvre de la justice. Cette loi a aussi son application à l'égard d'une justice plus haute. Tant que nous sommes dans la voie, nous pouvons nous-mêmes faire œuvre de justice : hâtons-nous de nous donner à cette œuvre, avant d'être livrés au juge qui agira en toute rigueur. Tant que nous sommes dans la voie, séparons-nous de Satan, accueillons la grâce du Christ qui nous délivrera de toutes nos dettes. »

Cyrrill. in Luc

## Les Galiléens massacrés par Hérode.

### Le figuier stérile.

En ce même temps, quelques-uns de ceux qui étaient là se mirent à lui parler de ces Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices.

Luc. XIII.

LES GALILÉENS MAS-  
SACRÉS PAR HÉRODE

Jésus avait parlé des châtiments qui devaient frapper les pécheurs: que fallait-il penser de cette effroyable catastrophe toute récente encore? Dans cette mort sanglante subie par eux au moment où ils accomplissaient un acte de religion, il y avait quelque chose de déconcertant; c'était donc à cela qu'avaient abouti leurs sacrifices! N'y avait-il pas là un châtement de Dieu? Quel motif avait poussé Pilate à cette cruelle exécution? Ces hommes avaient-ils protesté contre la domination romaine et contre les sacrifices dans lesquels on invoquait la protection de Jéhovah en faveur des dominateurs? Avaient-ils en cela commis une faute ou un acte de vertu? Ce cas qui était un tourment pour beaucoup, soumis à Jésus, ne devait pas laisser que d'être embarrassant pour lui.

Theophyl. h. I.

LA LEÇON A EN TIRER

Et répondant il leur dit : Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que les autres Galiléens, parce qu'ils ont été traités de la sorte? Les souffrances et la mort sont les fruits du péché. Aussi dans l'antiquité on regardait un grand malheur comme l'effet de la colère divine, et les malheureux comme maudits de Dieu. J.-C. a changé sur ce point les idées de l'homme. Sans éloigner du malheur l'idée du péché, il veut que l'on regarde l'homme frappé dans la vie présente comme une victime dont le rôle est d'élever les esprits à la pensée de châtiments plus redoutables, et qui seront, eux, la punition du péché. « Il veut que l'on profite de toutes les calamités qui surviennent pour rentrer en soi-même, reconnaître qu'on les a méritées, se frapper la poitrine et faire pénitence, dans la crainte de calamités plus grandes. »

v. 2.

Chrys. Cone. 3  
de Lazaro.

Non, je vous l'assure, mais si vous ne faites pénitence, vous périrez comme eux.

v. 3.

Combien en effet cet avertissement leur aurait été salutaire s'ils en avaient profité! Jésus voyait en ce moment la punition qui

devait s'abattre sur ce peuple, quarante ans plus tard, les Romains commençant par la Galilée les massacres effroyables qu'ils devaient compléter à Jérusalem. Tous ces malheurs leur auraient été épargnées s'ils avaient voulu entendre la voix du Sauveur les invitant à la pénitence.

Pour mieux faire ressortir cette vérité J.-C. rappelle un autre événement qui avait laissé une impression profonde à Jérusalem. **Croyez-vous aussi que ces dix-huit hommes, sur lesquels la tour de Siloé tomba et qu'elle tua, fussent plus redevables à la justice de Dieu que les autres habitants de Jérusalem?**

**Non, vous dis-je, mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également.**

Et en effet combien devaient être ensevelis sous les ruines de Jérusalem et les ruines du temple ! Toutes les fois que nous nous trouvons en face de quelque malheur, au lieu de scruter les secrets de la Providence au risque de souvent l'accuser, nous devrions nous dire : Quelque chose de plus grave m'attend si je ne fais pénitence.

Et pour exciter à cette pénitence si précieuse ceux qui se croyaient indemnes, voulant leur faire comprendre la raison des délais de la justice divine et la gravité du jugement final, il leur dit cette parabole : **Un homme avait un figuier planté dans sa vigne; et venant pour y chercher du fruit, il n'en trouva point.**

**Et il dit au vigneron : Voici trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver; coupe-le donc, car pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ?**

**Celui-ci lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, jusqu'à ce que je le déchausse et y mette du fumier.**

**Peut-être alors portera-t-il du fruit : sinon vous le couperez.**

Il y a là une allusion évidente aux visites faites par Dieu à son peuple, et un avertissement.

« Ce figuier, dit S. Augustin, représente le genre humain. N'est-ce pas des feuilles de cet arbre que nos premiers parents couvrirent leur nudité ? »

« Il représente plus particulièrement la Synagogue, dit S. Ambroise, la Synagogue plantée dans la vigne du Seigneur. Celui qui a abandonné sa vigne aux nations pour être ravagée par elles, est le même qui ordonne de couper le figuier. Comme le figuier par ses feuilles abondantes trompe quelquefois l'attente du maître qui espérait des fruits, de même dans la Synagogue on trouvait des docteurs aux œuvres infécondes, qui se glorifiaient dans leur verbiage semblable à des feuilles stériles : la Synagogue, trompant l'espérance que l'on avait eue de ses fruits, ne donnait plus qu'une ombre inutile. »

Theophyl. h. l.

Titus Bostr.

LA PARABOLE  
DU FIGUIER STÉRILESYMBOLE  
DU GENRE HUMAIN

Aug. serm. 110. n. 1.

DE LA SYNAGOGUE

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 161.

**LES DIVERSES VENUES  
DU MAÎTRE**

Bien des fois le maître est venu chercher du fruit. « Et on ne peut pas dire qu'il soit venu prématurément : il est venu en trois années successives. Il est venu à l'époque d'Abraham, à l'époque de Moïse, à l'époque de Marie. Il est venu par le signe de l'alliance qu'il contractait avec eux, dans la Loi qu'il leur apportait, il est venu dans le corps dont il s'est revêtu. »

« Nous reconnaissons son avènement à chacun de ces bienfaits, la purification, la sanctification, puis la justification : la purification par la circoncision, la sanctification par la loi, la justification par la grâce. »

« Et chacun de ces bienfaits était ordonné au bienfait suivant et le préparait : la purification préparait la sanctification, et celle-ci préparait la justification. »

« Le peuple juif n'a pas obtenu le fruit de ces bienfaits : il n'est pas arrivé à la purification parce qu'il n'a connu que la circoncision charnelle et non la circoncision spirituelle ; il n'est pas arrivé à la sanctification parce qu'il n'a connu de la Loi que les observances matérielles, et n'en a point pris l'esprit, et la Loi est avant tout esprit : il n'est pas arrivé à la justification parce qu'il n'a pas fait pénitence de ses fautes, et n'a point connu la grâce. »

Ambros. ib. n. 166.

« Quand Jésus allait partout, prêchant dans leurs synagogues, ne cherchait-il pas du fruit sur l'arbre qui avait été planté par son Père ? »

Beda. h. l.

**LE VIGNERON INTER-  
CÉDANT POUR L'ARBRE**

« C'est donc justement que le maître de la vigne ordonne de le couper. Mais voici qu'une voix se fait entendre en sa faveur : c'est celle du vigneron qui a vécu si longtemps avec lui. C'est peut-être la voix de celui qui, né d'Israël, va fonder son Eglise, qui sachant que la parole de Dieu va être transférée aux Gentils, intercède en faveur du peuple qui avait été l'élu de Dieu, et voudrait que sa vocation s'achevât dans l'Eglise. »

« Il sait que la dureté de cœur de ce peuple est la cause de sa stérilité, et que la culture qu'il lui faut c'est d'abord la correction de ses vices : il promet d'y mettre la pioche de la parole de ses Apôtres, qui détruira la masse pesant sur les racines, et y fera pénétrer l'air. »

« Il y mettra du fumier. Quel est ce fumier qui rend féconds les arbres stériles jusque-là ? C'est celui où Job, ayant tout perdu, était assis, invincible aux assauts du démon, celui dans lequel S. Paul enfouissait les avantages trompeurs de ce monde, celui de dessus lequel Dieu doit élever le pauvre. Oui, le Sauveur sait que ceux des Juifs qui aimeront l'humilité porteront des fruits nombreux dans l'Evangile : ils porteront des fruits, si par la grâce du baptême ils veulent mourir, mourir au monde pour entrer dans la vie de l'homme intérieur. Sinon, malgré son amour, il sera obligé d'abandonner l'arbre stérile à son malheureux sort. »

ib. n. 168-170.

« Si quelqu'un veut voir dans le vigneron le Sauveur lui-même,

dit S. Cyrille, son sentiment sera plausible. N'est-il pas votre avocat ? N'est-il pas l'ouvrier qui cultive nos âmes ? N'a-t-il pas pas dit de lui-même : *Celui qui sème sortit pour semer...* Mais vous pouvez voir aussi dans le vigneron intercédant pour l'arbre stérile l'Ange gardien de la Synagogue. Nous voyons dans le Prophète Zacharie qu'un Ange s'était présenté à Dieu pour intercéder en faveur de Jérusalem : *Seigneur tout puissant*, disait-il, *jusques à quand refuserez-vous d'avoir pitié de Jérusalem et des cités de Juda que vous ne regardez plus depuis soixante-dix ans ?* ... Nous pouvons donc supposer que celui qui intercède pour l'arbre stérile, c'est l'Ange du peuple juif. »

Cyrill. in Luc.

« Cette leçon adressée aux Juifs, dit S. Ambroise, tous doivent la recevoir. » « Nous sommes le jardin du Christ, écrivait S. Paulin de Nole à S. Epvre ; ce que vous voulez que votre jardinier fasse en votre jardin, faites-le en votre âme pour J.-C., et s'il se trouve parfois en votre jardin des choses qui offusquent votre regard, sachez que des choses analogues se rencontrant en votre âme déplairont à J.-C.. Si votre jardin n'était qu'un champ rempli de buissons, ne recevant point la pluie qui descend de ces nuées célestes qu'on appelle les Prophètes et les Apôtres, il ne serait bientôt qu'une solitude maudite. »

ib. n. 171.

« Tous, dit S. Ambroise, nous devons rapporter ces fruits qu'annonçait le prophète Aggée, les fruits *de la vigne, du figuier, du grenadier, de l'olivier*, les fruits de la pauvreté, de la charité mutuelle, protégés dans le sein de l'Église contre les vents dévorants des passions, contre les tempêtes et la grêle de la colère. »

Paulin. Ep. 39. al. 30  
ad Aprum. n. 3.LES FRUITS  
QUE DIEU ATTEND

Du fruit, voilà ce que l'on veut trouver dans l'arbre que l'on a planté en son jardin : le fruit nourrit, le fruit se conserve, ayant déjà en cela une sorte d'immortalité ; par le fruit l'arbre peut se reproduire, arrivant ainsi à l'immortalité véritable. Ils sont nombreux et beaux les fruits que peut porter la vie humaine, sous l'action de l'Esprit S<sup>t</sup>. *Les fruits de l'Esprit*, disait S. Paul, *sont la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté.*

Ambros. ut supr.

Et il se trouve des arbres qui, au lieu de rapporter des fruits, n'ont que des feuilles, c'est-à-dire quelque chose qui s'étale, s'agite et fait du bruit. Avec ces apparences, on peut faire illusion aux autres et à soi-même ; on ne peut pas tromper le maître du jardin.

Le fruit est le produit de la sève, de la sève qui est comme l'âme de l'arbre ; c'est en lui que vient s'emmaganiser et se solidifier la sève. Pour produire de bons fruits, il faut donc que l'arbre soit bon. De même dans l'ordre spirituel, on ne peut avoir de bons fruits que d'un arbre bon. « Il faut donc, dit S. Augustin, changer votre cœur, et vos œuvres seront changées. Arrachez

cette racine de tout mal que l'on appelle la convoitise, et mettez à sa place cette racine de tout bien qui est la charité... Vous aimez ce qui est bon. Vous désirez la santé ; c'est un bien, mais un bien imparfait puisque le méchant la possède. Vous voudriez posséder la richesse, c'est un bien, mais à la condition qu'on en fasse bon usage ; ce n'est pas un bien absolu, puisque ceux qui sont mauvais peuvent la posséder. Vous voudriez posséder la gloire : elle peut être un bien si elle sert pour le bien ; mais elle a été funeste à beaucoup... Quand on parle de bien, avant tout il faut penser au bien véritable, au bien qui vous rend bon vous-même. Vous ne voudriez pas avoir une mauvaise épouse, un mauvais fils, un mauvais serviteur, pas même un mauvais vêtement ou une mauvaise chaussure : et vous acceptez d'avoir une mauvaise vie. Vous voulez que tout autour de vous soit beau, et vous acceptez la laideur pour votre âme. Si tout ce qui est dans votre maison, tous les biens que vous avez désirés et que vous craignez de perdre pouvaient vous parler, ils vous crieraient : De même que vous nous voulez excellents, nous voudrions que notre maître fut bon. Silencieusement ils se tournent vers Dieu pour lui faire appel contre vous : Vous lui avez donné tant de biens, disent-ils, et il demeure mauvais. »

« Puisqu'il est question d'arbres en ce moment, voilà donc à quoi doit penser chacun de nous, jeter les yeux sur soi, descendre en soi, se juger, se chercher, se posséder, détruire ce qui est mauvais, désirer et planter ce qui est bon. »

Dieu a voulu nous aider à porter des fruits ; et il est venu vers nous d'abord par la loi naturelle ou la loi de conscience, ensuite par la loi écrite, enfin par la loi de grâce ; « et il se plaint à juste titre, dit S. Grégoire, que ni les inspirations de la loi naturelle, ni les enseignements de la Loi, ni les miracles de l'Incarnation, n'ont pu avoir raison de la dureté de nos cœurs. »

Il faut protester contre ce désordre : *Pourquoi occupe-t-il inutilement de la place ?* « Quiconque dans la vie présente ne porte pas le fruit des bonnes œuvres, occupe inutilement sa place sur terre : il prend une place que d'autres auraient mieux occupée que lui. » C'est un désordre et une honte.

Et non seulement il occupe inutilement la place, mais il stérilise le terrain autour de lui, selon toute la valeur de l'expression de l'Évangile. Celui qui veut vivre pour lui seul, non seulement s'engraisse inutilement des sucs de la terre, mais il exerce autour de lui une action stérilisante. « L'ombre de ses mauvais exemples fait obstacle à la lumière de la vérité. » *Coupez-le.* « Couper un tel arbre, dit S. Pierre Chrysologue, est un gain. »

Il faut toute la patience de Dieu pour supporter pendant quelque temps ce désordre. Et Dieu demande à tous ceux qu'il emploie à sa vigne d'avoir quelque chose de cette patience, et de s'employer

Aug. Serm. 72. Al.  
de Verb. Dom. 12. n. 4.

ib. n. 3.

ib.

LA PATIENCE DE DIEU

Gregor. Homil.  
in ev. 31. n. 3.

ib. n. 4.

ib.

Chrysol. serm. 103.

comme le vigneron compatissant en faveur de l'arbre stérile. « Comme Dieu sachons être patients, dit S. Grégoire de Nazianze : ne frappons pas trop vite, faisons prédominer la miséricorde, ne coupons pas le figuier à qui des soins dévoués feront peut-être porter des fruits. »

Gregor. Nazianz.  
Orat. 32. Olim. 25.  
n. 30.

« J.-C. lui-même a intercédé en faveur de l'arbre stérile, et il a apporté des remèdes capables de lui rendre la fécondité. Si la Loi et les Prophètes n'ont pas produit les vrais fruits de la pénitence, dit-il à son Père, je les arroserai tellement de ma doctrine et de mon sang répandu, qu'ils porteront peut-être les fruits demandés. »

CEUX QUI INTERCEDENT  
POUR L'ARBRE STÉRILE

Les saints ont compris que si J.-C. avait intercédé pour ceux qui le faisaient mourir, eux aussi devaient intercéder pour leurs frères. « Oui, les Saints font cela, dit S. Augustin, ils demandent un répit pour ceux qui sont en dehors de l'Église, » et pour ceux qui sont dans le péché. Si après une vie si stérile, après tant de fautes commises, nous sommes encore sur terre, pouvant nous amender, nous le devons peut-être à la prière qu'une sainte âme a faite pour nous : ce que l'on a fait pour nous, faisons-le pour les autres.

Theophyl. h. l.

« Ils proposent à Dieu de creuser au pied de l'arbre. » Il ne faut pas se contenter, quand on veut faire produire des fruits à une âme stérile jusque-là, de répandre sur elle la rosée de quelques bonnes paroles ; il faut aller aux racines. Il y a peut-être là un ver qui les ronge, et qui enlève à l'arbre le meilleur de sa sève ; il faut nourrir et transformer la sève. « Il faut y mettre la charrue de la croix, la pioche de la crainte de Dieu qui en arracheront les épines, la flamme de la parole de Dieu qui en dévorera les fautes. »

Aug. Serm. 110. n. 1.

CE QUE L'ON FAIT  
POUR LUI

« Ce fumier que l'on met aux racines, qu'est-il, dit S. Grégoire, sinon le souvenir des péchés que renouvelle la pénitence. et qui devient alors pour l'âme une nourriture ? » La componction qu'il produit renouvelle l'âme. Se plaire en ses péchés, c'est y pourrir, suivant la parole du Prophète : *Computruerunt jumenta in stercore suo* (Joi. 1. 17). Se servir de ses péchés pour produire en soi l'humilité et la contrition, c'est faire servir ses péchés à la vie de son âme. « Par cette pourriture, dit S. Grégoire, l'arbre revit et porte du fruit. » Quels services les hommes de Dieu rendent aux pécheurs quand avec bonté et sincérité, ils leur montrent la gravité de leurs fautes ! Quel service on se rend à soi-même quand on creuse ainsi jusqu'aux racines, afin d'arriver à la déplaisance de ce que l'on a été et que l'on travaille contre ses défauts !

Paulin. Nolan.  
ut supr.

Gregor. ut supr. n. 5.

ib.

Displicet sibi quem fuisse se recollit :  
intentionem contra se  
dirigit. ib.

Cet engrais que l'on met au pied de l'arbre, c'est encore, dit S. Paulin, la lecture des S<sup>tes</sup> Écritures. Si nous voulons que notre âme produise des fruits, il faut que la parole de Dieu soit pour nous et le hoyau qui ouvre le terrain jusqu'aux racines, et la nourriture chaude et âpre qui les saisisse fortement, et non *un air*

*de musique que l'on écoute avec un certain plaisir et dont on ne retire aucun fruit.*

Ezech.  
XXXIII.

Gregor. ut supr.  
Basil. Conc. 8  
de pénitent.

« Mais il en est, dit S. Grégoire, qui reçoivent les reproches et cependant ne reviennent pas à résipiscence. Il faudra donc que le jardinier malgré toute sa bonté consente à la condamnation de l'arbre stérile. » « Mais on ne pourra pas dire, remarque S. Basile, que Dieu a condamné sans avertir. »

Aug. Serm. 110. n. 4.

« O arbre stérile, dit S. Augustin, ne te moque donc point si tu es épargné ; la hache a été éloignée pour un moment ; mais il ne faut pas pour cela que tu t'estimes à l'abri de tout danger : elle reviendra et tu seras coupé. »

Paulin. ut supr. n. 6.  
ib. n. 6.

Pour moi, je dirai plutôt avec S. Paulin : « Que le céleste et soigneux jardinier vienne visiter le jardin de mon âme ; qu'il en fasse sa propriété, qu'il y habite, comme en celui où il enseigna, celui où il pria, et celui où il ressuscita. Qu'il commande aux nuées du ciel de laisser tomber sur lui leur rosée, qu'il en éloigne les vilaines passions de la chair, qu'il en chasse les bêtes qui détruisent les fruits. » « Quelle joie pour le serviteur de voir le maître aimer à se promener dans son jardin, » et cueillir les fruits de l'arbre qu'il a planté lui-même !

## CCII

### Guérison de la femme courbée.

Ambros. In Luc. 1. 7.  
n. 173.

« Après avoir annoncé dans le figuier stérile le rejet de la synagogue, dit S. Ambroise, le Sauveur montre, dans cette femme qu'il va guérir, l'Eglise qui doit prendre sa place. »

Dans cette guérison si pleine de miséricorde, à laquelle il se porte de lui-même, il nous montre que s'il est obligé de faire entendre des menaces, il ne le fait que contraint par nos fautes, et que le ministère auquel il se plaît, c'est celui du relèvement.

J.-C. CONTINUANT A  
ENSEIGNER DANS LES  
SYNAGOGUES

**Il enseignait dans leurs synagogues aux jours du sabbat.** Durant ce voyage, Jésus continuait à fréquenter les synagogues, le jour du sabbat, voulant établir qu'il n'avait point lui-même brisé avec ce peuple qui allait bientôt le crucifier, et qui devait être rejeté de Dieu.

Luc. XIII.

LA FEMME COURBÉE :  
CE QU'ELLE REPRÉ-  
SENTE

Et voici qu'il y avait là une femme qui était possédée d'un esprit de faiblesse depuis dix-huit ans : elle était toute courbée et ne pouvait du tout regarder en haut. « Il y avait là une vraie possession, dit S. Cyrille. Dieu, à cause des

v. 11.



péchés de l'homme, l'abandonne quelquefois au démon. » Si en d'autres, la possession du démon, sans doute châtiment de passions violentes, se traduisait par la frénésie, ici la possession, qui était peut-être la punition de la négligence, aboutissait à une faiblesse incurable. Dans la peine qui affligeait cette femme, beaucoup pourront reconnaître la vraie nature de leurs fautes. « Pendant que l'homme a reçu un visage pour regarder le ciel, car il est fait pour posséder les choses d'en haut, la brute regarde en bas. » Et le pécheur se rend semblable à la brute. « Le pécheur, dit S. Grégoire, ne regarde plus en haut, il regarde en bas ; il n'est plus dans la grandeur et la rectitude de l'intelligence, et il ne voit plus que les choses qu'il aime et auxquelles il pense sans cesse. Rentrez dans vos cœurs, mes très chers frères, et voyez quelles sont vos pensées : l'un pense aux honneurs, l'autre aux richesses, l'autre pense à agrandir ses possessions. Tout cela est en bas, et penser à tout cela c'est abandonner les hauteurs de l'intelligence, et, comme cette pauvre femme, regarder la terre. »

Cyrill. in Luc.

Basil. Homil. 9  
in Hexam.Gregor. Homil. 21.  
n. 6.

Et à un moment on sent comme un poids qui pèse sur l'âme, il y a comme une impossibilité de regarder en haut : il y a là comme une action diabolique. « Mais le démon ne serait rien, dit S. Pierre Chrysologue, si les hommes étaient plus vigilants. »

Chrysolog. serm. 105.  
LA GUÉRISON

112. Et Jésus, la voyant, l'appela à lui, et lui dit : **Femme, tu es délivrée de ton infirmité.**

Malgré la puissance malfaisante qui était en elle, elle avait conscience de son état, elle avait un certain désir d'en être délivrée, elle était venue à la synagogue assister à l'assemblée religieuse qui s'y tenait : quelle joie ce fut pour elle quand elle se vit appelée par Jésus ! Malgré la honte attachée à son état elle accourut aussitôt. Quand au milieu de nos infirmités nous nous sentons appelés par Jésus, ne devrions-nous pas venir bien vite ?

113. Jésus l'appelle et la guérit d'un mot, d'un mot de commandement, comme il convenait à un Dieu. Cependant il la touche. **Et il lui imposa les mains, et aussitôt elle fut redressée, et elle glorifiait Dieu.** Jésus la touche, « car il nous faut, dit Théophylacte, l'assistance de la main de Dieu pour que nous puissions nous tenir debout et accomplir les œuvres bonnes. » « Il la touche afin de montrer que la vertu de Dieu est vraiment dans sa chair. Car cette chair était véritablement la chair du Verbe, appartenant réellement au Verbe. » C'est le contact de la main du Sauveur qui a relevé l'humanité et lui a fait regarder le ciel. « Cette femme, dit S. Ambroise, devient la figure de l'Église qui, ayant accompli fidèlement les préceptes de la Loi, reçoit du Christ sa grâce, et par cette grâce est relevée de toutes les infirmités de la nature ; par le Christ elle est introduite dans le véritable repos. »

PRÉSAGE D'AUTRES  
GUÉRISONS MEIL-  
LEURES

Theophyl. h. 1.

Cyrill. in Luc.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 173.

Cette femme est le symbole de toutes les âmes courbées par le péché, qui sont relevées par J.-C. « Il l'appela et la redressa, car

il lui donna à la fois la lumière et la force. Il y a quelquefois un appel mais qui n'est pas suivi de relèvement, quand la lumière nous est donnée, et que nos fautes empêchent la grâce d'arriver jusqu'à nous. Il y a effort de l'esprit, mais il y a impuissance de la volonté. L'habitude est un lien sur l'âme et l'empêche d'arriver à la droiture : car là où l'âme est demeurée volontairement, elle demeure ensuite forcément. Le Psalmiste indiquait cet état quand il disait : *J'ai été humilié et courbé de toute part...* Parce qu'elle se laisse humilier et coucher par la volupté, elle est humiliée de toute part ; car alors s'accomplit le désir que le Prophète entendait sur les lèvres des esprits immondes : *Courbez-vous afin que nous passions à notre aise*. Quand les démons rencontrent une âme qui se tient debout, ils ne passent pas. Mais une âme qui se courbe laisse beau jeu à leur action et à leur puissance. Ayons honte de nous courber vers la terre et de tendre le dos à nos ennemis. »

Ps. 37.

Is. 41.

Gregor. Homil. 31.  
n. 7.  
ib. n. 8.

Mais quand J.-C. a appelé une âme, que cette âme a répondu à son appel, qu'elle a senti en elle les touches vivifiantes de Jésus, cette âme peut relever la tête : elle résiste aux attaques les plus violentes de l'ennemi. « Et c'est là l'œuvre propre de Jésus, dit S. Cyrille, rendre à notre nature sa forme première. »

Cyrill. in Luc.

« Jésus, dit S. Ambroise, accomplit cette œuvre au jour du Sabbat, pour nous montrer que si Dieu s'est reposé des œuvres de la création, il opère sans cesse des œuvres supérieures à celles-là : nous apprenant à nous-mêmes que si nous devons à certains jours mettre un terme aux œuvres profanes, nous ne devons jamais abandonner les œuvres de piété. »

Ambros. ut supr.

**Le chef de la synagogue** ne comprenait pas cela : il ne voyait qu'une violation du sabbat tel qu'on le pratiquait à ce moment : **il s'indigne de cette guérison opérée au jour du sabbat : et n'osant cependant s'adresser directement à Jésus, répondant seulement à son acte, il dit à la foule : Il y a six jours dans lesquels il faut travailler ; venez vous faire guérir ces jours-là et non le jour du sabbat.** Des passions basses, l'envie particulièrement, le faisaient parler ainsi : il les dissimulait sous l'apparence du zèle. « Il lui aurait été facile de voir, dit S. Cyrille, combien cette guérison était au-dessus des œuvres interdites le jour du sabbat. Moïse avait prié pour la guérison de sa sœur et ne l'avait pas obtenue. Les Prophètes, dans leurs œuvres, n'agissaient que par la puissance du Créateur ; et Jésus exerce un acte d'autorité : il guérit par la puissance de sa parole et par le contact de sa main. Quelle loi était enfreinte si le Seigneur se montrait miséricordieux au jour du sabbat ? La loi du sabbat avait pour but le repos de l'homme : celui qui voulait empêcher le Sauveur de donner le repos à cette malade était plutôt l'ennemi du sabbat. »

v. 11.

PROTESTATION DU  
CHEF DE LA SYNA-  
GOGUE

Cyrill. in Luc.

**Le Seigneur donc lui répondit : Hypocrites...** L'hypocrite,

v. 15.

dit S. Basile, est celui qui couvre son visage d'un masque, comme l'acteur au théâtre. Hypocrites sont ceux qui se montrent dans leurs paroles et leur extérieur différents de ce qu'ils sont en réalité.

LA LEÇON  
DONNÉE PAR JÉSUS

Basil. Homil. 1  
de Jejun.

14. Chacun de vous, au jour du sabbat, ne détache-t-il pas son bœuf ou son âne du râtelier pour le mener boire ? Et cette femme, une fille d'Abraham, que Satan avait liée, voici déjà dix-huit ans, ne devait-elle pas être délivrée de ce lien, même le jour du sabbat ?

16. « Quand il avait guéri le paralytique, dit S. Jean Chrysostôme, et qu'il lui avait ordonné d'emporter son lit, lui commandant ainsi un travail, il était remonté jusqu'à son Père pour autoriser cette œuvre sur son exemple. *Mon Père agit toujours et j'agis avec lui.* Ici, il a opéré cette guérison par sa seule parole ; aussi pour se justifier, il n'invoque que ce qu'ils font eux-mêmes. »

Chrys. Cat. Græc PP.

Oui, il y a de l'hypocrisie dans ce zèle prétendu : ils font œuvre de leurs mains pour préserver un animal d'une souffrance qui ne durerait qu'un jour : cette femme, une fille d'Abraham, qui était liée depuis dix-huit ans par Satan, qui ne pouvait plus regarder le ciel, qui ne pouvait plus regarder que la terre, comme les bêtes, cette femme a été délivrée par une seule parole, et ils s'en indignent ! Ils mettent l'homme au-dessous de la bête. « Jésus, dit S. Ambroise, compare ces deux liens l'un à l'autre, celui qui lie l'animal et celui qui lie le pécheur ; et tandis que les Juifs ne se font aucun scrupule de délier celui qui lie l'animal le jour du sabbat, ils reprochent à Jésus de délier l'homme du lien du péché. » « Ils ne comprennent pas, dit Bède, qu'au jour du Sabbat il est défendu d'imposer des fardeaux, mais non de délivrer quelqu'un du fardeau qu'il porte. »

Cyrril. in Luc.

Ambros. ut supr.  
n. 173.

Beda.

« Jésus en opérant des guérisons au jour du Sabbat, loin de détruire le Sabbat, relevait son institution, dit S. Irénée : il montrait que ce jour était pour son peuple une source de grâces. »

Iren. l. 4. c. 19.

« Il prophétisait à l'avance, dit S. Ambroise, ce sabbat éternel où ayant accompli la loi, nous serons délivrés par la bonté de Jésus de toutes les misères du corps. » « Oh ! combien est douce cette parabole ! ajoute le S. docteur. »

Ambros. n. 173.  
id. n. 175.

17. « Le raisonnement du Sauveur était si clair, et son œuvre surtout parlait avec tant de clarté, que tous ses ennemis étaient remplis de confusion, et la foule faisait éclater hautement son admiration. » **Comme il disait ces choses, tous ses adversaires étaient confus.**

Cyrril. ut supr.

« Et en effet, ils avaient honte de leurs jugements si manifestement faux. Ils étaient venus se buter contre la pierre angulaire. C'est pourquoi ils s'étaient brisés : ils s'étaient attaqués au médecin : ils étaient en opposition avec le potier plein de sagesse qui restaurait les vases brisés : c'est pourquoi ils demeuraient

muets se faisant ainsi leurs propres accusateurs. **Mais toute la foule se réjouissait des faits glorieux accomplis par lui.** La foule voyait combien le miracle était bienfaisant, et elle était dans la joie ; car ce caractère du miracle tranchait toute la question. »

Cyrill. ut supr.

## CCIII

**Le nombre des élus. Les embûches d'Hérode.**

Et il allait par les villes et les villages, continuant sa route vers Jérusalem. « Il ne visitait pas seulement les endroits retirés comme font ceux qui s'adressent aux simples pour les tromper, ni seulement les villes comme ceux qui cherchent l'ostentation et leur propre gloire : mais il allait partout comme le maître et le père de tous, voulant se rendre utile à tous. »

Luc. XIII.

« Néanmoins ces allées et venues n'avaient pas pour but d'éviter Jérusalem, ni les docteurs qui lui étaient si souvent hostiles : tout en se donnant à ce ministère, il continuait sa route vers Jérusalem et vers la mort qui l'attendait. »

Theophyl. h. 1.

UNE QUESTION GRAVE

Or quelqu'un lui dit : **Seigneur, y en aura-t-il peu de sauvés ?** C'est là une question qui a toujours excité chez les hommes un intérêt poignant. Elle se posait souvent chez les rabbins, et elle était le plus souvent résolue par eux dans le sens du petit nombre des sauvés. Sans doute chez beaucoup c'était une opinion courante que tout Israël aurait sa place dans le royaume futur. D'autres disaient en interprétant une parole de Jérémie qu'un seul homme serait puni pour toute une cité, et deux pour toute une famille. Mais d'autres disaient que l'entrée au royaume de Dieu serait semblable à l'entrée dans la terre promise, où, sur six cent mille hommes qui étaient sortis d'Égypte, deux seulement avaient été admis. Le nombre de ceux qui se sont sauvés est, disaient d'autres, par rapport au nombre de ceux qui se perdent, ce qu'est la goutte d'eau par rapport au flot.

v. 23.

Jer. III.

Lightfoot.

Horæ hebr. h. 1.

IV. Esdras. IX. 16.

La prédication de Jésus était la prédication *de l'Évangile du salut* : cette question venait donc naturellement aux lèvres de ceux qui l'écoutaient.

Mais Jésus leur fait comprendre aussitôt qu'il y a une question plus importante que celle-là, c'est celle des moyens par lesquels l'homme arrivera au salut.

Cy III. in Luc.

UNE QUESTION PLUS IMPORTANTE : VOULOIR ENTRER

Et Jésus leur dit : **Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.** « Oui, elle est étroite, dit S. Jean Chrysostôme, cette

v.

porte qui donne entrée dans la vie éternelle ; bien qu'on se trouve au large une fois qu'on est entré. » Quelle est cette porte ? Il l'a dit, c'est lui-même : il faut croire en lui, croire dans le Christ pauvre, humilié, méprisé ; il faut venir à lui ; il faut se mettre à sa mesure. » Il faut se faire violence pour entrer : il faut se débarrasser de bien des choses qui ne peuvent pas pénétrer dans le royaume des cieux, et il faut aller à l'encontre de toutes les inclinations de la nature. « L'âme, dit S. Basile, est en suspens : en regardant l'éternité, elle choisit la vertu ; mais quand elle se tourne vers la vie présente, elle est attirée par le plaisir. Elle voit d'un côté le repos et la jouissance, de l'autre un service laborieux et ininterrompu ; d'un côté le rassasiement, de l'autre la mortification ; d'un côté le rire, les fêtes, de l'autre les larmes et la prière. » Oui toute la nature se détourne de cette porte de la vie éternelle ; et il faut lui faire violence pour l'y faire entrer.

Chrysost. Homil. 23  
In Matth. n. 5.

Basil. In Ps. 1 n. 5.

Mais d'autre part, derrière cette porte, il leur fait entrevoir une figure qui doit donner courage et confiance à ceux qui veulent entrer, qui doit faire honte à ceux qui sont lâches : c'est celle du père de famille qui se tient lui-même près de la porte pour accueillir ceux qui viennent et entrer avec eux dans la salle du banquet. **Et quand le père de famille sera entré, et qu'il aura fermé la porte, il ne fera cela qu'à l'heure marquée par lui, alors effrayés de votre solitude, tourmentés par la faim, vous vous sentirez dehors, vous vous mettrez à heurter en disant : Seigneur, ouvrez-nous. Mais il vous répondra : Je ne vous connais pas, je ne sais d'où vous êtes.**

UNE EXCLUSION  
IRRÉVOCABLE

5.

« Cette ignorance de Dieu, dit S. Grégoire, c'est l'abîme qui s'établit entre lui et les âmes qu'il est obligé de repousser. Quand on dit d'un homme qu'il ne sait mentir, cela veut dire qu'il ne peut le faire, que toute sa nature y répugne. La lumière ignore les ténèbres... Être ignoré de Dieu c'est donc être damné. »

Gregor. Moral. l. 2.  
c. 5. n. 6. et l. 23.  
c. 1. n. 7.

Quelle humiliation pour ces Juifs qui se prévalaient de leur descendance d'Abraham, l'ami de Dieu, d'entendre sortir de la bouche de Dieu ces paroles : *Je ne sais d'où vous êtes !*

**Vous vous mettrez alors à lui dire : Mais nous avons mangé et bu devant vous, et vous avez enseigné dans nos places publiques.** Elle était là, bien dépeinte, la tendance de ce peuple à faire reposer le salut sur les grâces extérieures qu'il avait reçues. « Les Juifs avaient mangé et bu devant Dieu dans les sacrifices qu'ils offraient à Dieu, et c'était Dieu qui les enseignait dans leur synagogue par la voie des Prophètes. » C'était là une faveur dont ils se targuaient volontiers pour croire qu'ils devaient certainement être sauvés. « Et depuis, le Christ était né d'eux selon la chair : il avait vécu au milieu d'eux, les avait enseignés. N'était-ce pas pour eux un titre suffisant de se tenir assurés de leur salut ? Et maintenant encore ; dit Théophylacte, il

MALGRÉ LES GRACES  
REÇUES

16.

Cyroll. in Luc.

peut se rencontrer des chrétiens s'abandonnant à une présomption semblable. Nous mangeons le corps du Christ et nous buvons son sang. et sa parole retentit chaque jour dans nos âmes. Mais ce ne sont pas ceux qui entendent la loi, ce sont ceux qui la pratiquent qui seront sauvés. La révélation des choses divines et l'usage des choses saintes seront des causes d'une condamnation plus sévère pour ceux qui n'en auront pas profité. » Il ne suffisait pas que le Christ fut de leur race, il fallait qu'ils eussent son esprit.

Theophyl. h. l.

Cette allusion aux places publiques dans lesquelles le Christ a enseigné ne dit-elle pas aussi la cause de leur rejet ? « La parole du Christ ne prend pas dans les âmes qui ressemblent à des places publiques, ouvertes à tous les vents, foulées par tous les passants. Le Christ aime à se faire entendre dans les âmes recueillies comme des temples, amcublies par la contrition. » Et il vous dira : **Je ne sais d'où vous êtes. Retirez-vous de moi vous tous qui êtes des ouvriers d'iniquité.** « Non, ce n'est pas la célébration des fêtes légales qui rend digne de Dieu quand la piété n'y est pas ; ce n'est pas la science des Ecritures qui nous fait entrer dans la familiarité de Dieu quand nos œuvres déplaisent à Dieu. »

id.

MALHEUR EFFROYABLE  
DE LA DAMNATION

v. 27.

Beda. h. l.

Peut-être n'auront-ils commis d'autres fautes que celle-là, compter sur leur descendance d'Abraham, sur les rapports extérieurs qu'ils ont eus avec Dieu sans se mettre en peine des dispositions intérieures : cela est suffisant pour qu'ils méritent le nom *d'ouvriers d'iniquité*, pour qu'ils méritent d'être ignorés de Dieu.

Aug. Lib. 83 qq.  
q. 59. n. 3.

Ils auront beau supplier. « Après le jugement, dit S. Augustin, il n'y a plus de place pour la prière ni pour le mérite. »

**C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, et tous les Prophètes dans le royaume de Dieu, et que vous en serez chassés.** Voir leurs pères dans le royaume augmentera leurs regrets ; car leur place était avec eux.

v. 28.

« Ces pleurs, dit Bède, viennent peut-être de l'ardeur de la flamme qu'ils endurent, et ces grincements de dents du froid excessif : ce qui ferait croire qu'en enfer il y a des alternances de tourments, selon la parole de Job : *Que des eaux glacées il passe à une chaleur brûlante !* Mais certainement si les pleurs indiquent la souffrance, les grincements de dents indiquent le désespoir et la colère provenant d'un repentir trop tardif, de regrets inutiles et de souffrances qui ne réparent rien. »

Job. XXI  
19.

Beda. h. l.

UNE SUBSTITUTION

Les desseins de Dieu qui avait voulu faire de si grandes choses ne seront pas frustrés : et voici qui augmentera le désespoir de ceux qui n'auront pas voulu y répondre : **Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi, qui prendront place au banquet du royaume de Dieu.**

v. 29.

Dieu n'a besoin de personne : mais il faut avant tout répondre à son appel, et ceux qui répondent fidèlement à cet appel peuvent occuper une place meilleure que ceux qui semblaient y avoir les premiers droits. C'est par la proclamation de cette vérité que J.-C. termine la leçon qu'il a donnée sur la vigilance à l'égard du salut. **Et voici : il y aura des derniers qui seront les premiers, et des premiers qui seront les derniers.** Il ne dit pas que tous les derniers seront les premiers, mais qu'il y en aura.

. 30.

« Et cela se rencontre encore chaque jour, dit Bède : des hommes qui étaient méprisés dans le monde sont élevés à un haut degré de gloire dans le royaume de Dieu ; et d'autres qui jouissaient de la considération des hommes sont condamnés au tribunal de Dieu. Il arrive aussi que des hommes se mettent tard au service de Dieu, mais se livrent avec ardeur aux plus hautes vertus, tandis que d'autres qui avaient été fervents de bonne heure se relâchent de leur ferveur et tombent dans la médiocrité. » *Efforcez-vous*, telle est la parole qui doit nous mettre en garde contre ces défaillances.

Beda. h. I.

Au moment où Jésus était ainsi occupé à élever les âmes vers le royaume de Dieu, on vint lui faire une révélation grave. **Ce même jour, quelques-uns des Pharisiens, s'approchant de lui, lui dirent : Partez, quittez ce pays, car Hérode veut vous faire mourir.**

MAUVAIS DESSEIN  
D'HÉRODE

31.

Était-ce une feinte de la part de ces hommes ? Hérode avait-il fait cette menace ? S'il l'avait faite, était-ce sérieusement ? Il est probable que lui et ces Pharisiens auraient voulu que Jésus s'éloignât de ces contrées pour aller à Jérusalem où il retombait sous la juridiction immédiate du Sanhédrin. Mais l'avertissement était de nature à troubler le courage le mieux trempé : Jésus pouvait craindre à bref échéance le sort de Jean-Baptiste. Que font les hommes ordinaires devant de semblables avertissements ? L'homme prudent remercie et se met à l'abri. L'homme brave prend une attitude de héros et se met en face de son ennemi : l'un et l'autre se sont laissé influencer par la menace. Jésus a une attitude plus haute, plus souveraine : la menace ne le fera pas dévier de la ligne qu'il s'est tracée.

**Et il leur dit : Allez, et dites à ce renard... Par cette épithète, Hérode et les Pharisiens qui sont peut-être ses intermédiaires, et que Jésus à son tour fait ses intermédiaires auprès de lui, sauront qu'il connaît leurs ruses. Malgré sa puissance, Hérode n'est pas plus redoutable que le renard. Allez et dites à ce renard : Voilà que je chasse les démons et j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour j'arrive à mon terme.** Il a une tâche à accomplir, une tâche bienfaisante ; il l'accomplira sans se laisser détourner par rien

JÉSUS DEMEURE FIDÈLE  
A SON DESSEIN

32.

Littéralement :  
Je suis consommé.

pendant tout le temps qui lui a été fixé, et il aboutira au terme au moment fixé par Dieu. Heureux l'homme qui sur terre n'a qu'un désir, accomplir sa tâche, sa vie est une marche dans une admirable unité.

**Cependant il faut que je continue à marcher aujourd'hui, demain et le jour suivant...** Quand il quittera la région soumise à Hérode, ce ne sera pas pour fuir le péril, ce sera pour accomplir le dessein de Dieu. **Car il ne convient pas qu'un Prophète périsse hors de Jérusalem.** Jérusalem, la cité de de Dieu est maintenant la cité des hommes perfides et sanguinaires. Elle a égorgé les Prophètes qui lui annonçaient les volontés de Dieu : il convient que ce soit à Jérusalem que meure le roi des Prophètes.

Theophyl. h. l.

v. 21.

ib.

Mais la pensée des crimes de Jérusalem, de celui qu'elle commettra prochainement sur le Sauveur qui lui a été envoyé, fait monter à son cœur une émotion indicible, et lui remet sur les lèvres ce cri que nous entendrons encore sous les portiques du temple et qui a laissé dans la tradition chrétienne une impression si profonde : **Jérusalem, Jérusalem qui tues les Prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes et tu ne l'a pas voulu !**

CRI DE COMPASSION  
SUR JÉRUSALEM

v. 24.

v. 25.

**Voilà que votre maison vous sera laissée déserte.**

« Pendant que le renard Hérode lui tendait des pièges, lui comme une mère pensait à protéger dans leur nid ses petits encore faibles. »

Beda. h. l.

« Jérusalem, Jérusalem ! Que d'amour on sent dans cet appel deux fois répété ! »

Theophyl. h. l.

« Il avait donc voulu faire de Jérusalem un nid, son nid où il étendrait sa protection sur tous les siens ; et parce que Jérusalem l'a repoussé, parce que Jérusalem a voulu livrer aux renards, à Hérode, à Pilate, la mère poule qui voulait la protéger, elle lui est devenue si étrangère qu'il appelle maintenant le temple, le temple qu'il appelait la maison de son Père, qu'il l'appelle leur maison, leur annonçant que cette maison leur sera laissée vide. »

Beda. h. l.

« Les oiseaux qui peuvent voler de leurs propres ailes et s'en aller dans les hauteurs échappent aux attaques de leurs ennemis, dit S. Basile ; mais les hommes seront toujours semblables à des petits oiseaux au nid, qui ont besoin de protection ; la mère n'étant plus là, il seront sans nourriture et sans défense ; et bientôt le nid sera abandonné. » « Il affirme donc qu'il était jusque-là leur défense et leur seule défense. »

Basil. In Is. c. 16.

Theoph. h. l.

Il affirme aussi le singulier pouvoir de la volonté de l'homme se mettant à l'encontre de la volonté divine. « Jésus avait voulu et Jérusalem ne voulait pas ; Jésus continuait à vouloir malgré l'op-



position de l'ingrate Jérusalem. » et c'était la volonté perverse de Jérusalem qui l'emportait sur la volonté pleine de bienveillance du Sauveur. « Et toutefois, dit S. Augustin, cette volonté perverse qui semble l'emporter n'empêchera pas le Sauveur de se choisir les enfants qu'il voudra. »

Aug. Enchirid. c. 97.

id. ib.

**Et maintenant je vous déclare que vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vienne le moment où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.**

Cette parole d'adieu annonce-t-elle à ces hommes qu'ils le retrouveront dans quelque temps, acclamant son entrée à Jérusalem? Elle annonce plutôt son départ définitif et son dernier avènement. Cette parole que J.-C. rappelle est celle que le

117. 20.

Aug. de Consens.  
Ev. l. 2. c. 75.

Psalmiste met sur les lèvres du parfait adorateur. Israël ne pourra revoir Jésus qu'en l'accueillant avec amour comme le véritable envoyé de Dieu.

Ah! puissions-nous toujours accueillir le Sauveur par ces paroles : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* Et avec lui, comme lui, accomplir notre tâche sans trouble, sans crainte, avec calme, sous le regard de Dieu!

## CCIV

**Les invités au banquet.**

**C'était un jour de sabbat. Jésus était entré dans la maison d'un des principaux Pharisiens pour y prendre son repas, et on l'observait.** Bien qu'il connût leur malice il acceptait d'être leur convive pour se rendre utile par ses paroles et ses miracles à ceux qui avaient bonne volonté. « Partout où il acceptait de prendre son repas, il montrait qu'il était le vrai pain descendu du ciel, et il donnait une nourriture céleste. Partout où nous le voyons accepter une invitation, il donne un enseignement ou il accomplit un miracle, et souvent il fait les deux à la fois. Il faisait cela pour que ceux qui étaient attachés à une maison, et y étaient retenus par leurs services, pussent jouir de sa présence, de son enseignement et de ses miracles. Il donnait aussi l'exemple aux prédicateurs de l'Évangile d'annoncer la parole de Dieu à tous, aux serviteurs comme aux maîtres, et de se prêter à cet échange dans lequel on reçoit avec simplicité les aliments corporels en reconnaissance des aliments spirituels. »

IVI. 1.

UN REPAS  
CHEZ UN PHARISIEN  
Cyrill. Cat. Græc. PP.

**1. Et il y avait là devant lui un hydropique. Jésus répondant**

Erius. En Combens.

GUÉRISON  
D'UN HYDROPIQUE

à leurs pensées secrètes, dit aux docteurs de la Loi : Est-il permis de guérir au jour du sabbat ? « Une telle question a une apparence d'ironie. Puisque Dieu a béni le jour du sabbat, comment pourraient-ils empêcher d'y faire le bien et en faire un jour maudit ? » Et voyant où tendait cette question, ils se turent.

v. 3.

Theophyl. h. l.

Pendant ce malade demeurait là, devant lui, « n'osant, dit S. Cyrille, lui demander sa guérison par crainte des Pharisiens, la lui demandant par le spectacle de sa misère. » Si nous aimions à nous tenir devant J.-C., dit Théophylacte, nous ne commettrions pas le péché, ou nous en serions promptement guéris. » Jésus prenant cet homme par la main le guérit.

ib.

v. 4.

Et répondant lui-même à la question devant laquelle ils s'étaient tus, il leur dit : Qui de vous verra son âne ou son bœuf tomber dans un puits au jour du sabbat et ne l'en retirera pas ?

v. 5.

v. 6.

Beda. h. l.

Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. Ce que leur intérêt leur faisait regarder comme licite n'était-il pas aussi permis à la charité ? Le Christ, sauveur des hommes, ne pouvait-il pas faire pour les hommes ce qu'eux-mêmes faisaient pour un animal ? C'était donc justement, dit S. Augustin, qu'il mettait en comparaison avec cet animal exposé à se noyer cet homme étouffé par l'eau de son hydropisie, comme il avait comparé cette femme liée par sa paralysie à l'âne qu'on délie pour le conduire à l'abreuvoir. Les hommes sont quelquefois moins compatissants pour leurs semblables que pour les bêtes. Par ces guérisons multipliées, que Jésus accomplit volontiers au jour du sabbat, il nous apprend à travailler sans cesse et avec grand zèle à la guérison des maladies de l'âme dont les maladies du corps sont la figure. L'hydropisie dont souffrait cet homme, cette maladie où l'on a toujours soif, est l'image de l'avarice où la soif des richesses devient plus ardente à mesure que les richesses s'augmentent. On peut dire que seul le contact de J.-C. a guéri cette maladie.

Aug. qq. Ev. l. 2.  
c. 29.

id. ib.

LA RECHERCHE DES  
PREMIÈRES PLACES

Et considérant comme les invités choisissaient les premières places, Jésus leur proposa aussi cette parabole : Quand vous serez convié à des noces, ne prenez pas la première place, de peur qu'une personne plus considérable que vous ne se trouve aussi parmi les conviés, et que celui qui vous aura invités l'un et l'autre ne vous dise : Donnez votre place à celui-ci ; et qu'alors vous ne soyez obligé avec confusion de prendre la dernière place.

v. 9.

Theophyl. h. l.

« Voilà les banquets du Christ, dit Théophylacte ; il n'y prend part que pour guérir les âmes. Après avoir guéri ce malade de son hydropisie, il veut guérir ces hommes d'un mal qui se glisse partout, du mal de la vaine gloire. » En allant d'eux-mêmes s'asseoir aux premières places, ces convives voulaient affirmer

sans doute leurs rapports d'étroite intimité avec le maître de la maison, mais aussi leur dignité. Avec quelle délicatesse Jésus leur donne cette leçon d'humilité ! Il ne les reprend pas d'une faute commise dans le moment, il leur insinue ce conseil pour un cas qui peut se présenter dans l'avenir. Il leur fait valoir ce motif de ne point mettre leur hôte dans l'embarras, et de lui fournir au contraire l'occasion de faire un acte de politesse à leur égard. « Jésus dans cette circonstance enseigne non seulement la vertu, mais la politesse. »

id. ib.

t. 10. Il fait valoir aussi un motif d'intérêt personnel. **Quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que quand celui qui vous aura convié arrivera, il vous dise : Ami, montez plus haut : et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous.** Notre intérêt bien entendu doit nous défendre de la recherche des préséances ; car on se plaît à humilier ceux qui cherchent à dominer. Toutefois le Sauveur ne s'arrête pas dans une question de savoir-vivre, ou dans un motif d'intérêt : il veut que le cœur soit dans ces habitudes d'humilité : le mot de *parabole* qu'emploie ici l'Évangéliste prouve qu'il traitait de questions plus élevées.

VI. 3. J.-C. nous met en garde contre l'amour des préséances. L'amour de la vaine gloire est une source féconde d'illusions. *Si quelqu'un, dit S. Paul, croit qu'il est quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien.* C'est donc un acte de prudence de ne point se porter à ce qui est élevé, mais de s'accommoder aux situations humbles, *humilibus consentientes.*

XIII.  
16.

« Il y a quelque chose de petit et de ridicule dans cette passion de la vaine gloire que J.-C. combat dans ce moment, dit Théophylacte, et il semblerait indigne d'un tel maître de s'occuper de telles misères : mais ces misères sont malheureusement très fréquentes dans la vie humaine, et un médecin vraiment bon soigne non pas seulement les grandes maladies, mais encore les maux de dents. »

id. ib.

N.-S. nous amène à la vraie grandeur en nous sortant de ces questions de préséance. « et en nous apprenant, dit S. Basile, à laisser à celui qui donne le banquet, la tâche d'honorer ses hôtes et à prendre avec simplicité la place qu'il veut nous donner. » « Être dans la maison de Dieu, en quelque place que ce soit, dit S. Augustin, pourvu que je ne sois pas à la porte, cela doit me suffire. »

Basil. Regul. fusius.  
Interr. 21.Aug. In Ps. 83.  
n. 15.

Et Jésus nous apprend à aller plus loin. Il nous apprend à nous mépriser, et dans le grand amour qu'il nous donnera pour la vérité, à accepter d'être méprisés. « De même que les orgueilleux se réjouissent dans les honneurs, ainsi habituellement les vrais humbles sont heureux dans les mépris. Ils se réjouissent quand

Gregor. Dialog.  
l. 1. c. 5.

ils se voient méprisés parce qu'ils voient le jugement qu'ils portent sur eux-mêmes partagé par les autres. »

Et volontiers, *dans leur humilité, ils mettent leurs frères au-dessus d'eux-mêmes*, comme le recommandait S. Paul, et volontiers, *ils les entourent d'honneurs et de prévenances*.

Philp. II.  
Rom. XII.

Et Jésus proclame cette loi générale : **Quiconques'exalte sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera exalté.** « Si cette loi, dit Bède. ne se réalise pas toujours parmi les hommes, elle se vérifie dans nos rapports avec Dieu, en ces noces spirituelles auxquelles Dieu nous convie, soit en celles qu'il célébra dans le temps, soit en celles qu'il doit célébrer dans l'éternité. Celui qui s'exalte de ses mérites sera humilié par Dieu. et celui qui s'humilie devant Dieu des bienfaits reçus sera exalté par Dieu. » Avoir une grande humilité dans nos rapports avec Dieu, c'est le moyen d'entrer avec lui dans une intimité très étroite, d'arriver par lui et en lui à la grandeur.

v. II.

Reda. h. 1.

#### UNE LEÇON DE CHARITÉ

Après cette leçon d'humilité qui les prépare au banquet divin, il les y prépare par une leçon de charité. « Dans un banquet il y a des invités et celui qui les invite. Il avait donné un enseignement aux invités : il veut payer son hospitalité en donnant aussi une lumière à celui qui l'avait invité. » **Il disait aussi à celui qui l'avait invité : Quand vous donnez à dîner ou à souper, n'y invitez pas vos amis, ni vos frères, ni vos parents qui sont riches, de peur qu'ils ne vous invitent ensuite à leur tour, et qu'ainsi ils ne vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous.**

v. II.

Teophyl. h. 1.

C'est habituellement ce qui se fait parmi les hommes : on donne pour recevoir. et souvent on trouve que l'on n'est pas assez payé de retour. « J.-C., dit Bède, n'interdit pas cette manière d'agir comme si elle était un crime, mais il la montre stérile pour la vie éternelle. Il ne dit pas : De peur qu'il n'y ait péché, mais *de peur que vous ne trouviez là votre paiement immédiat.* » « Il veut, dit S. Jean Chrysostôme, que nous sachions acquérir des mérites plus hauts et contracter des amitiés plus profondes. »

Beda. h. 1.

Chrysost. Cat. Græc.  
PP.

**Vous, quand vous faites un festin, invitez les pauvres, les invalides, les boiteux et les aveugles.**

v. II.

**Et vous serez heureux parce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre : et cela vous sera rendu dans la résurrection des justes.**

v. II.

Les payens avaient compris la libéralité, mais à l'égard de leurs amis pauvres. « Je veux, disait Plin, que l'homme vraiment libéral sache donner non comme ceux qui donnent pour qu'on le leur rende, mais à ses amis pauvres. » Ici, il y a un nouvel ordre de choses qui prépare le banquet de la vie future.

Plin. Ep. 9. n. 30

UNE ASPIRATION AU  
ROYAUME DES CIEUX  
Euseb. Cat. Græc. PP.

« La dernière parole de Jésus avait élevé la pensée des assistants à ce royaume des cieux où tous les désirs seront satisfaits. » **L'un des convives lui dit : Bienheureux celui qui mangera**

1. 15. **le pain dans le royaume des cieux.** La pensée de cet homme allait jusqu'au royaume des cieux, mais les conceptions qu'il en avait étaient assez grossières. « Car il y a trois vies, dit Théophylacte, la vie charnelle, la vie humaine, et la vie spirituelle. La vie charnelle qui se plaît dans les jouissances des sens et souvent dans le mal, la vie humaine qui se refuse à tout ce qui est contraire à la nature et cherche les jouissances qu'approuve la raison, et la vie spirituelle qui, sous l'action de l'Esprit S<sup>t</sup>, s'élève à des désirs qui sont au-dessus de la nature. Cet homme n'était pas encore arrivé à cette vie, et la récompense qu'il attendait était bien matérielle : *Bienheureux celui qui mangera le pain dans le royaume des cieux!* » « Ah ! s'il avait su, dit S. Augustin, lui qui soupirait à des choses si lointaines, qu'il avait devant lui le vrai pain de vie ! »

Theophyl. h. l.

Aug. serm. 112. n. 5.

CELUI QUI EST  
VRAIMENT BON

Jésus prend occasion de cette parole pour montrer en son Père l'être vraiment généreux, qui réalise l'idéal de bonté qu'il a indiqué tout à l'heure, invitant les pauvres et ceux qui ne peuvent lui rendre, préparant le banquet le plus vaste, le plus riche qui ait jamais été offert à l'homme ; et Jésus indique aussi les causes pour lesquelles tant d'hommes ne participent pas à ce banquet. « Ils se contentent, dit Bède, d'en respirer de loin l'odeur, et ils n'ont pas assez d'ardeur pour le goûter dans sa vérité et sa douceur. » Jésus dans cette parabole nous dira quelle grande faute est cette indifférence et quelles en sont les causes. Plus tard, trois jours avant sa mort, en une parabole à peu près semblable, il nous dira avec plus d'énergie la grandeur du banquet, son occasion, c'est un banquet de noces, la grossièreté des premiers invités et leur punition.

Beda. h. l.

16. **Un homme fit un grand souper, et il y invita beaucoup de convives.**

LE GRAND SOUPER

« Quand la S<sup>te</sup> Ecriture nous parle des colères et des vengeances de Dieu, dit Théophylacte, elle le désigne par les épithètes d'ours et de léopard. Dans ce moment Jésus veut nous dire la bonté de son Père, et l'économie pleine de miséricorde par laquelle il nous a donné en nourriture la chair de son Fils, et il l'appelle un homme. Et il appelle un souper le mystère dans lequel il nous fait ce don, car il nous l'a fait au soir de la vie de son Fils. »

Theophyl. h. l.

Ce banquet est comme le centre de toutes les grâces, lumières, douceurs que Jésus apporte aux âmes ; il est la préparation du banquet éternel, « de ce banquet aux délices infinies que Dieu nous a préparé pour l'éternité. »

Gregor. Homil. 36  
in Ev. n. 2.

*Et il invita beaucoup de convives.* A combien d'âmes Jésus a adressé son invitation ! On est stupéfait quand on pense combien d'âmes ont participé à ce banquet, plus stupéfait encore quand on pense au nombre de ceux qui n'ont pas voulu répondre à l'invitation,

## L'APPEL

Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout était prêt. C'était l'usage en Orient d'aller appeler les invités au moment du repas.

v. 17.

« Quel est ce serviteur ? C'est celui qui étant Fils de Dieu a pris la forme du serviteur pour pouvoir être envoyé. Il est non pas *un serviteur*, mais *son serviteur*, car il est le serviteur par excellence, celui qui a accompli à la perfection les ordres de Dieu. Il vint dire que tout ce qui avait été annoncé par les Prophètes était prêt : prête la rémission des péchés. prête l'effusion de l'Esprit S<sup>t</sup>, prête les splendeurs de l'adoption. Et en effet Jésus dans sa prédication annonçait que le royaume des cieux était proche. »

Theophyl. h. 1.

« Après lui, les serviteurs envoyés, c'est encore, dit S. Augustin, les Apôtres qui sont venus dire au monde que le festin du Christ était prêt, et vous savez quel festin ! »

Aug. serm. 112. n. 1.

« Il était bien de nature, dit S. Grégoire, à exciter nos désirs. Pour qu'au banquet du Seigneur il n'y eût point d'indifférents, l'agneau unique a été immolé. »

Gregor. ut supr.

## REFUS

**Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser.**

v. 18.

Cet accord dans les refus prouve qu'ils étaient conduits par les mêmes motifs. C'était d'abord le peu d'attrait que ces hommes aux habitudes grossières avaient pour un banquet où les mets seraient délicats et où une bonne tenue serait de rigueur. « Il y a cette différence entre les joies des sens et celles de l'esprit, dit S. Grégoire, que celles-là, quand on ne les possède pas, excitent de violents désirs, et le dégoût quand on les possède ; au contraire les joies spirituelles n'attirent pas quand on ne les possède pas, et quand on les possède, elles enflamment les désirs et on veut les posséder plus abondantes. » Au lieu d'avoir de l'attrait, que d'hommes n'ont que de la répulsion pour les richesses que Dieu leur offre.

id. n. 1.

Ils éprouvaient aussi une certaine gêne à l'égard de cet honime si grand et si bon : de même beaucoup d'hommes n'éprouvent que de la gêne et même une véritable répulsion à l'égard de Dieu si magnifique en ses dons. La bonté avec laquelle Dieu vient au devant de nous est aussi une cause pour laquelle nous nous montrons si peu empressés. « Avec une libéralité infinie, il nous offre lui-même des choses qu'il aurait dû nous laisser désirer longtemps : il aurait fallu qu'il nous laissât prier et non qu'il nous priât : il a voulu nous donner des choses que nous n'osions espérer. » Et la répulsion pour tout ce qui est au-dessus de la nature se trahit dans ces refus unanimes.

Gregor. ut supr. n. 3.

PRÉTEXTES  
DE CES REFUS

Il y eut trois principales excuses alléguées. **Le premier dit : J'ai acheté une maison aux champs, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; aussi je vous prie de m'excuser.**

v. 19.

« Dans cet empressement à se trouver dans sa propriété, dit S. Augustin, nous apparaît l'esprit de domination. Posséder une

propriété, s'y sentir chez soi, y avoir des serviteurs, y commander, cela est une jouissance. Le premier homme voulut être son maître et n'avoir d'autre maître que lui. Agir par soi-même n'est-ce pas vouloir être maître ? » L'amour de leur indépendance en éloigne beaucoup de Dieu et de ses dons.

Aug. ut supr. n. 2.

1. 19. **Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer : je vous prie de m'excuser.** « Ces cinq couples de bêtes, dit S. Augustin, ne représentent-ils pas les cinq sens dans les organes desquels on trouve la dualité. Les sens ne connaissent que la terre. L'homme qui suit ses sens dit : Je ne croirai que ce que je verrai : il est attiré à tout ce que ses sens peuvent connaître. » Il dit : *Je vais les essayer.* « Il se laisse emporter par la curiosité des sensations nouvelles. » « Et quand on se laisse emporter par la curiosité, dit S. Grégoire, quand on est tout occupé à connaître les choses extérieures ou la vie des autres, on ignore les choses de son âme... On connaît ce qui nous est étranger, et on ne se connaît pas soi-même. » Dans ces conditions on n'est guère attiré par le banquet céleste.

ib. n. 3.

ib. n. 5.

Gregor. ut supr. n. 4.

1. 20. **Et un autre dit : J'ai pris femme, je ne puis donc venir.** Le refus de celui-ci est bref : il ne prie pas qu'on l'excuse ; le fait parle suffisamment. « Ainsi quand l'homme s'abandonne à la volupté, dit S. Augustin, il n'y a plus en lui de place pour le désir des choses célestes. L'amour des choses de la terre est une glu sur les ailes de l'âme. Ah ! qui donnera à votre âme des ailes comme celles de la colombe ? »

Aug. ut supr.

« C'est ainsi que se trouvent indiquées, dit S. Augustin, les causes qui détournent tant d'hommes du festin du Christ : ce sont les trois concupiscences qui remplissent le monde. » J.-C. n'indique pas comme causes de grandes fautes commises : c'est le train ordinaire de la vie qui suffit pour occuper les hommes et les éloigner de Dieu. Tout à l'heure J.-C. dira : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.* Et bientôt S. Paul dira : *Désormais le temps est court. Il faut que ceux qui ont des femmes soient comme n'en n'ayant point, et que... ceux qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant pas, et ceux qui achètent comme ne possédant pas, et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas.*

ib.

Gr. VII.  
331.

1. 21. **Le serviteur, étant revenu, rapporta tout cela à son maître ; le père de famille, irrité, dit à son serviteur : Va vite dans les places et les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les invalides, les aveugles, et les boiteux.** C'était aux princes d'Israël qu'avaient été faites les premières invitations, « et de leur propre aveu, aucun n'avait cru dans l'envoyé de Dieu. Les docteurs infatués de leur fausse science avaient repoussé la grâce. » « Pour remplir les places laissées vides par ces refus, le Sauveur envoie d'abord dans la cité, c'est-à-dire vers le peuple

AUTRES INVITÉS

Theophyl. h. l.

d'Israël ; et la multitude qui vient d'Israël ne suffit pas à remplir la salle du banquet. »

Gregor. ut supr. n. 8.

**Le serviteur lui dit : Seigneur, il a été fait comme vous avez commandé, et il y a encore de la place.**

v. 22.

**Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies et force les à entrer pour que ma maison soit remplie.** Dieu, dans son action sur terre, ne se propose qu'une chose, peupler le ciel. « Israël était représenté par les habitants de la cité : ceux-ci n'ayant pas suffi à remplir la salle du banquet, Dieu a envoyé vers les Gentils ; ils étaient dispersés par les chemins, car les voies qu'ils suivaient étaient multiples : ils se trouvaient le long des haies, car le péché dans lequel ils vivaient était une barrière épineuse entre eux et Dieu. »

v. 23.

Theophyl. h. l.

« Ils s'étaient fatigués dans les courses folles où ils poursuivaient les objets de leurs passions, ils s'étaient blessés aux buissons du chemin. Quand nous voyons qu'il nous est impossible d'atteindre les chimères que nous poursuivons, que nous sommes fatigués de tant de courses vaines, alors nous ramenons notre esprit à Dieu, nous trouvons du charme à celui pour qui nous n'avions que de la répulsion, et celui dont les commandements nous étaient si amers devient doux à notre souvenir... Toutes ces âmes fatiguées qui de la gentilité revenaient vers Dieu, tordues et stériles, ne semblaient-elles pas venir des haies ou de maquis sauvages ? »

Gregor. ut supr. n. 9.

n. 8.

Malgré la faim qu'elles éprouvaient, il fallait leur faire violence : elles se sentaient trop indignes de ce qui leur était promis ; elles n'étaient pas sans éprouver quelque appréhension : une certaine violence peut être quelquefois un grand service rendu à une âme.

« Il invite avec les bons les mauvais, montrant qu'il peut changer leurs sentiments ; il invite les pauvres, les infirmes, les aveugles, montrant que nulle infirmité n'exclut du royaume des cieux, et que ceux que leurs infirmités retiennent loin du péché y sont plus aptes que les autres, montrant aussi que ce n'est pas par les œuvres, mais par sa foi, que l'homme est racheté du péché, afin que celui qui se glorifie ne se glorifie qu'en Dieu. »

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 102.

« Il envoie son serviteur *aux carrefours* : la sagesse nous est dépeinte dans les saintes Écritures faisant entendre sa voix dans les carrefours ; *dans les places* : ceux qui suivaient la voie large seront amenés à la voie étroite ; *dans les chemins et le long des haies* : ceux qui ne sont embarrassés par les soucis d'aucune possession terrestre sont mieux préparés au royaume des cieux. »

ib. n. 103.

Douce et pressante est l'invitation, mais terrible est la sentence, contre ceux qui la repoussent. **Je vous dis qu'aucun de ceux qui avaient été appelés ne goûtera de mon souper.** « Que personne, dit S. Grégoire, ne méprise l'invitation qui lui est faite, que personne ne cherche d'excuse, de peur que quand il voudra entrer, il ne le puisse plus. » (Ou plutôt celui qui aura refusé n'es-

v. 24.

Gregor. ut supr.  
n. 10.



saiera pas d'entrer : sa punition sera de n'avoir à l'égard du banquet céleste aucun regret ni aucun désir.

« Voici que maintenant encore il nous appelle, s'écriait le grand pape. Il nous appelle par lui-même, il nous appelle par les Anges, par les Patriarches, par les Prophètes, par les Apôtres, par les pasteurs ; il vous appelle par nous-mêmes ; il nous appelle par des miracles, d'autres fois par des fléaux, quelquefois par la prospérité, d'autres fois par l'adversité. Que personne ne méprise son invitation... Laissons de côté toutes les vaines et mauvaises excuses et venons au banquet qui nous rassasiera intérieurement. Que l'orgueil ne nous enfle point, que la curiosité ne nous détourne point. que les plaisirs ne nous arrêtent point... Que les mendiants viennent, car celui qui nous invite est celui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, pour nous enrichir de sa pauvreté. Que les débiles viennent parce que les malades ont besoin du médecin. Que les boiteux viennent et lui disent : *Dirigez mes pas dans vos voies*. Que les aveugles viennent et lui disent : *Éclairiez mes yeux pour que je ne m'endorme pas dans la nuit.* »

Pour nous préparer à ce banquet, laissons de côté tous les soucis de la terre afin de n'avoir d'aspirations que pour les choses célestes. Si nous ne pouvons pas renoncer à toutes les choses de ce monde, possédons-les de façon à ne pas être retenus sur terre par elles ; que les biens de la terre soient possédés par nous et ne nous possèdent pas... Que les choses temporelles soient à notre usage, et les choses éternelles dans nos désirs... Ne regardons que d'un œil tout ce qui se passe sur terre, et que toute la puissance de notre regard se porte au but auquel il faut atteindre... Que toutes les choses qui servent à notre corps n'arrêtent pas le mouvement de notre cœur ; et en réalité, nous nous dégageons de tout le créé, même de celui que nous gardons à notre usage, quand nous nous portons de toutes les forces de notre esprit aux choses éternelles. »

Ce souper annonçait celui que le Sauveur devait donner à ses Apôtres au soir de sa vie, et qui se continue encore maintenant en notre faveur. « Il donna lui-même. dit S. Augustin, un banquet consacré de ses propres mains : nous n'étions pas à ce banquet, et cependant tous les jours par la foi nous y participons. » « Tous les jours dans l'église se célèbrent des noces, dit Eusèbe d'Émèse : là nous trouvons le vrai pain de proposition, l'agneau qui efface les péchés du monde, le veau gras donné par le père de famille en signe de réconciliation, le pain vivant descendu du ciel, le calice de la Nouvelle Alliance. Que chercherions nous de plus ? Pourquoi chercherions-nous les premières places ? A quelque place que nous soyons, nous avons tout en abondance. »

Ce banquet auquel le Sauveur continue à appeler les humbles devient pour tous une école d'égalité. S. Jérôme écrivait à une

INVITATIONS  
ACTUELLES

ib.

ib. n. 8.

ib. n. 11.

Aug. serm. 112.  
n. 4.

Eusèb. Emis. Ho-  
mil. in Dom. 17 post  
l'Ascension. BB. PP. t. 6.

noble romaine qui avait embrassé la vie monastique : « Si vous avez avec vous de petites servantes qui ont voulu partager votre vie, ne vous élevez point au-dessus d'elles : vous recevez ensemble le corps du Christ : pourquoi les tables seraient-elles différentes ? »

Hieron. Ep. 18.  
ad Eustoch.

« Quand vous voyez, dit S. Jean Chrysostôme, non seulement les Anges, mais le Maître des Anges venir célébrer avec nous ce banquet, que manque-t-il à votre joie ? Que personne ne s'attriste de sa pauvreté : que personne ne s'enorgueillisse de ses richesses ; dans les fêtes mondaines la richesse peut avoir ses jouissances, la pauvreté ses angoisses : ici la même table est pour le pauvre et pour le riche : que dis-je ? il n'y en a pas une spéciale pour l'empereur ; c'est de la volonté seule que dépend la participation à ces richesses : le pauvre peut venir avec la même confiance que l'empereur ; et même sa confiance peut être plus grande, car il est troublé par moins de soucis... Que personne ne s'attriste de la pauvreté de son vêtement : le vêtement dont nous devons nous couvrir c'est le Christ lui-même. »

Chrys. Homil.  
in Pasch. n. 3.

ib. n. 4.

## CCV

### Le grand acte de la prudence chrétienne :

#### Le renoncement.

#### Or de grandes foules allaient avec lui.

Luc. XIV.

LA FOULE A LA SUITE  
DE JÉSUS

Jésus continuait son voyage vers Jérusalem, et beaucoup de pèlerins qui se rendaient à la ville sainte s'étaient joints à lui : faire ce voyage dans la compagnie de ce docteur dont l'enseignement était si élevé, si nouveau, si consolant, et si souvent accompagné de miracles, était une véritable fête. Cette fête se renouvelle encore souvent dans le monde chrétien : que de fois Jésus voit autour de lui des foules attirées par le charme de son enseignement, par la vue des récompenses promises, ou par l'affluence elle-même de la foule ! J.-C. veut quelque chose de plus.

HAINES NÉCESSAIRES  
POUR SUIVRE JÉSUS

Et se retournant il leur dit : **Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.**

v. 26.

CONCILIATION DE  
L'AMOUR ET DE LA  
HAINE

En entendant ces paroles la nature frissonne « et l'on se demande aussitôt, dit S. Grégoire, comment nous pouvons recevoir l'ordre de haïr nos parents, nous qui avons reçu l'ordre

- d'aimer nos ennemis ? J.-C. n'a-t-il pas dit en parlant de l'épouse :  
 XIX.6. *Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point !* Et l'Apôtre  
 n'a-t-il point dit : *Hommes, aimez vos épouses comme le Christ*  
 v. 23. *a aimé son Eglise ?* Peut-on à la fois haïr et aimer ? »

Gregor. Homil. 37  
 in Ev. n. 2.

« Comment ne pas aimer ce père à qui nous devons la vie, dit S. Ambroise, cette mère qui m'a porté dans son sein avec tant d'incommodité, m'a enfanté au péril de sa propre vie ? Il était impie pour un père de ne pas mourir pour ses enfants ; qu'ont donc fait les enfants pour être privés maintenant de l'amour paternel ? Comment des parents pourront-ils haïr ces gages de leur amour ? O Jésus, est-ce ainsi que vous adoucissez la rigueur de la Loi ancienne ? La Loi condamnait si sévèrement les injures qui leur étaient faites, et vous, vous condamneriez l'amour qu'on leur porte ! »

Ambros. serm. 15  
 in Ps. 118. n. 15-22.

« Et Jésus lui-même, dit Théophylacte, n'a-t'il pas donné l'exemple de la piété filiale ? N'a-t-il pas été obéissant à Joseph, bien que Joseph ne fut pas son père véritable ? Et quand il mourait sur la croix, il n'oubliait pas sa mère et la recommandait à son disciple. »

Theophyl. h. 1.

- « Mais il nous répond lui-même : N'avez-vous pas lu : *Il y a un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour la guerre et un temps pour la paix ?* L'Écriture ne vous fait-elle pas entendre que selon le temps on peut aimer et haïr avec piété ? Ce n'est pas moi qui ai mis dans le cœur des pères de la haine pour leurs enfants, ni dans le cœur des époux le dégoût de l'épouse. Interrogez la nature pour savoir ce que j'ai voulu. Que les parents aiment leurs enfants, c'est une loi de nature ; que l'époux aime l'épouse, c'est une loi divine. Je n'ai donc pas voulu établir la guerre dans la famille, mais combattre des tentations dangereuses. Le serpent n'osant s'attaquer directement à l'homme, l'avait tenté par la femme. Plus d'une fois des hommes qui avaient résisté à l'appareil des tribunaux, aux griffes de fer déchirant leur chair, ont cédé devant les appels d'une épouse leur présentant leur enfant...

Is. III. 8.

... « Il faut aimer les hommes et haïr le péché. »

Ambros. at supr.

Il faut aimer les hommes, mais aimer plus que les hommes le bien qui est au dessus de l'homme ; aimer les hommes pour les amener à ce bien supérieur.

Il faut aimer les hommes et haïr en eux tout ce qui serait cause de péché. « La haine que nous aurons pour eux procédera non de la passion, mais de la charité, dit S. Grégoire ; et Jésus nous montre comment cela est possible, en nous commandant avec cette haine la haine de notre vie, la haine de notre propre âme. »

« Nous devons haïr le prochain comme nous nous haïssons nous-mêmes, comme nous haïssons notre âme. Nous haïssons notre âme de cette haine qui nous est commandée, quand nous résistons à ses désirs charnels, quand nous brisons ses convoitises,

quand nous la privons de ses jouissances mauvaises. Cette haine qui la ramène dans la bonne voie par la sévérité est en réalité de l'amour. Nous devons traiter de même nos parents, témoigner de l'attachement à ceux que nous sentons proches de nous dans la voie de Dieu, et nous éloigner de ceux qui nous éloigneraient de Dieu. Ainsi dans cette haine pleine de sagesse, nous aimerons en eux ce qu'ils sont en eux-mêmes, et nous haïrons les obstacles qu'ils opposeraient à Dieu. »

Gregor. ut supr.

De même pour notre vie : nous devons aimer la vie qui nous a été donnée par Dieu, et qui permet d'accomplir l'œuvre de Dieu. « J.-C. lui-même a aimé sa vie de cette façon, et quand les Juifs ont voulu le faire mourir avant son heure, il s'est dérobé à leurs poursuites. » Mais quand les préoccupations de la vie, quand l'amour de la vie deviennent des obstacles au règne de Dieu, il faut savoir haïr sa vie. « Quand un prophète annonçait à S. Paul qu'il devait subir la prison à Jérusalem, l'Apôtre répondait : *Je suis prêt à aller non pas seulement à la prison mais à la mort pour le nom du Seigneur Jésus ; je n'estime pas ma vie plus précieuse que moi.* Voilà comment il aimait sa vie, en la haïssant, et en la haïssant il l'aimait. Voilà comment nous devons aimer et haïr notre prochain : nous devons aimer même notre ennemi que nous rencontrons dans le monde, mais quand il s'agit de marcher dans les voies de Dieu, il ne faut plus aimer même un parent qui devient un obstacle. Celui qui a le désir des choses éternelles et qui se voue à la cause de Dieu, toutes les fois qu'il s'agit de cette cause, ne connaît plus ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants, ni parents : il ne se connaît même plus lui-même. C'est là le véritable attachement à donner à Dieu,.. Il saura compatir à tous par la charité, mais aucune affection ne sera capable de le faire sortir de la voie de Dieu. »

Theophyl. b. I.

Act. XX. 31

Gregor. ut supr. n. 3.

ib. n. 4.

« C'est le même amour et la même règle, dit Clément d'Alexandrie, qui nous font haïr notre père et aimer notre ennemi, mettant le Christ au dessus de tout. En nous ordonnant d'aimer nos ennemis, le Sauveur condamne toute volonté de leur faire du mal ; en nous ordonnant de haïr nos parents, il interdit l'amour qui irait à la ruine du salut. »

Clemens. Alex. Quis dives... c. 22.

« Figurez-vous, dit le même docteur, le père et le Christ so disputant l'âme de ce jeune homme. Le père dit : C'est moi qui t'ai engendré et nourri, suis-moi donc et commets l'injustice avec moi ; n'obéis pas à la loi du Christ. De l'autre côté le Sauveur dit : Je t'ai régénéré, toi qui étais né pour la mort,... je t'ai délivré, guéri, racheté. Je te montrerai la face de Dieu le Père infiniment bon. Ne donne donc pas le nom de père à un homme : laisse les morts ensevelir les morts ; suis-moi et je te conduirai au lieu du repos, où tu trouveras des biens ineffables, que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a point entendus, dont son cœur n'avait

point en l'idée, dans lesquels les Anges eux-mêmes désirent pénétrer, avides de voir ce que Dieu a préparé à ses saints et à ses enfants. Je suis ton nourricier me donnant moi-même comme un pain d'immortalité. Je suis le maître qui enseigne une doctrine plus élevée que le ciel. Pour toi j'ai lutté contre la mort ; j'ai payé ta rançon en subissant moi-même la mort que tu avais méritée. Voilà ce que dit le Christ. Vous avez entendu les deux parties : soyez juges dans votre propre cause et prononcez ; mais n'oubliez pas que de votre sentence dépendra votre salut. Si votre frère, votre fils, votre femme, ou qui que ce soit vous tient ce langage, que le Christ l'emporte sur tous : donnez-lui la victoire, car c'est pour vous qu'il combat. »

« Il vous sera permis de reconnaître les liens du sang, dit S. Jérôme, mais dans la mesure où votre parenté saura reconnaître le Créateur. »

« Pourquoi voudriez-vous préférer vos parents à votre Dieu ? Dieu ne veut pas que nous méconnaissions la nature, et il ne veut pas non plus que nous lui soyons asservis : vous suivrez la nature en respectant vos parents, mais de façon que l'amour que vous leur porterez ne vous éloigne pas de Dieu. Jésus qui nous a donné l'exemple de la piété filiale, nous a donné aussi, dit S. Ambroise, l'exemple du renoncement qu'il nous a prêché : pour nous, quand il l'a fallu, il a renoncé à sa mère et à ses proches. »

Par cette dualité que J.-C. a mise dans l'homme, par ce combat auquel il invite l'homme contre ce qui n'est pas Dieu ou n'est pas soumis à Dieu, par cette subordination des affections et des intérêts inférieurs aux intérêts supérieurs, J.-C. a fait grandir l'homme dans des proportions immenses. On a admiré les héros de l'antiquité qui ont su sacrifier leurs intérêts et même leurs affections de famille aux intérêts de la patrie : il y aura plus de grandeur en celui qui saura sacrifier ses intérêts du moment et les affections naturelles à l'amour de Dieu et aux intérêts éternels.

Car c'est là qu'il faut regarder pour comprendre la nécessité du renoncement et ses avantages. « Quand nous considérons, dit S. Grégoire, quels biens nous sont promis dans le ciel, tous les biens de la terre perdent leur prix. Comparés aux biens du ciel, les biens de la terre apparaissent comme un embarras plutôt que comme un secours ; et toute la vie présente comparée à la vie éternelle doit être appelée une mort plutôt que la vie. Avec toutes ses misères et ses défaillances n'est-elle pas en effet une mort qui se prolonge ? »

« Quelle langue pourrait dire, quel esprit même pourrait concevoir les joies de la cité d'en haut ? Entrer dans les chœurs des Anges, participer avec les âmes bienheureuses à la gloire du Créateur, voir Dieu se révélant face à face, contempler la lumière infinie, ne plus craindre la mort, se sentir dans une pureté et une

id. c. 23.

Hieroa. ep. 51.  
ad Furiam. n. 4.

Neque ignorare naturam, neque servire naturæ Dominus jubet. Ambros. in Luc. l. 7 n. 201.

impassibilité inamissibles ! A l'espérance d'une telle joie le cœur s'enflamme, et déjà désire d'être là où il pourra goûter une joie sans fin. Mais on ne peut arriver à la récompense que par le travail : c'est pourquoi le grand Apôtre disait : *Il n'y aura de couronné que celui qui aura combattu.* Oui, il nous faut nous réjouir à la vue de la récompense ; et il ne faut pas nous attrister des labeurs et des combats. » Il ne faut pas nous attrister d'avoir à dire adieu à tant de choses.

II. Tim. II.

Gregor. ut supr. n. 1.

J.-C. demande plus que le renoncement ; où plutôt il nous demande, dans une seconde condition qu'il nous pose, de rendre notre renoncement effectif. « La souveraine vérité nous dit quelle est la vraie nature de cette haine de soi dans les paroles qui suivent, » dit S. Grégoire : **Et celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit, ne peut être mon disciple.**

Luc. XIX.

« S'adressant aux Apôtres dans les paroles rapportées par S. Matthieu, il avait dit : *Celui qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de moi.* Celui qui prononce ces paroles c'est, nous le savons, le Verbe de Dieu, la Vie, la Sagesse, la Lumière, la plénitude de tout bien, et par conséquent nous saurons que celui-là n'est pas digne du Verbe de Dieu, ni de la Sagesse, ni de la Vie, ni de la Lumière, ni d'aucun bien. »

« Il faut non seulement mettre l'amour des parents après l'amour de J.-C., mais encore crucifier tellement son corps qu'on le porte désormais comme une chair morte. »

Il faut que le renoncement soit effectif. « Le vrai disciple de J.-C. doit pouvoir dire avec S. Paul : *Et maintenant le monde entier m'est crucifié et je suis crucifié au monde ;* il faut qu'il annonce par sa vie la mort du Sauveur : nous nous engageons à cela par notre baptême, où notre vieil homme est crucifié pour que le corps du péché soit détruit. » En prenant avec courage et de bon cœur notre croix, c'est-à-dire toutes les observances de la vie chrétienne, tous nos devoirs d'état, toutes les souffrances que Dieu permet, nous arrivons au renoncement effectif et complet. Ce précepte de porter sa croix n'avait pas été donné aux anciens. Quelques-uns, comme Moïse, comme les Prophètes, avaient, dans une certaine mesure, participé à la Passion du Sauveur ; on ne leur avait point donné de précepte ressemblant à celui-ci ; on ne leur demandait que d'observer la Loi. J.-C. demande à ses disciples de porter leur croix : il veut les conduire plus loin et les élever plus haut.

Galat. VI.

Rom. VI.

Il ne suffit pas de porter la croix avec courage, il faut *suivre* le Sauveur : voilà qui donne au renoncement et au crucifiement leur but et leur mesure. « Nous portons la croix de deux façons, dit S. Grégoire : en affligeant notre chair par l'abstinence, et en prenant sur nous par la compassion les souffrances du prochain. Nous pourrions chercher de la vaine gloire dans notre abstinence ; nous pourrions avoir pour notre prochain une compassion pure-

14. ib. n. 5.

PORTER SA CROIX  
A LA SUITE DE JÉSUS

V. Medit. CLXXXII.

Euseb. Ex Cat.  
Corder. in Luc.

ib.

Basil. Regul. bre-  
vius. Ad Interr. 234.

ment charnelle, si notre compassion au lieu de le porter à la vertu l'entretenait dans ses fautes. On porte encore la croix, mais ce n'est plus à la suite du Sauveur. Porter sa croix à la suite du Sauveur, c'est pratiquer ces renoncements, témoigner cette compassion, en ayant en vue les choses éternelles, » en marchant au même but que le Sauveur, en voulant faire ce que le Sauveur a fait avec sa croix. .

Gregor. ut supr.

Et aussitôt il indique la haute raison de ces préceptes qui paraissent folie : ils constitueront la prudence des siens, car ils sont nécessaires à la construction de l'immense édifice qu'il invite ses disciples à construire. **Car qui de vous voulant bâtir une tour...** Une tour, c'est-à-dire une maison considérable, garnie d'un donjon, que l'on aperçoit de loin : une vie vraiment chrétienne est un immense édifice, qui devient tout un spectacle donné au monde, *Nous sommes en spectacle au monde, aux Anges et aux hommes*, disait S. Paul ; il ne faut pas s'étonner si elle exige des efforts. « Il ne s'agit pas de poser une pierre, dit S. Grégoire de Nysse, mais, tout un vaste ensemble de pierres qui nous représentent les commandements de Dieu. » « L'édifice une fois construit nous met à l'abri de nos ennemis, dit S. Basile, et nous pouvons, du haut de cette tour, voir de loin leurs incursions. C'est une grande œuvre : c'est pourquoi celui qui l'entreprend s'assied pour réfléchir, faire ses plans et ses calculs. »

LE RENONCEMENT  
HAUTE SAGESSEGregor. Nys. Lib.  
de Virginitat. c. 18.Basil. in Isa. c. 2.  
v. 92.NOUS AVONS UN  
UN ÉDIFICE À CON-  
STRUIRE

**Qui de vous, voulant bâtir une tour, ne s'assied auparavant et ne calcule la dépense pour voir s'il a de quoi l'achever de peur qu'ayant posé le fondement et ne pouvant construire la tour, tous ceux qui le voient ne se mettent à se moquer de lui, disant : Cet homme s'est mis à bâtir et il n'a pu achever.** « Le fondement que nous devons nécessairement donner à notre édifice, dit Théophylacte, c'est celui qu'indiquait l'Apôtre, c'est J.-C. Il faut vouloir suivre J.-C., mais il faut le suivre jusqu'au bout ; car autrement on n'aurait que des vertus incomplètes, tronquées : et l'on serait semblable à ces disciples de Jésus qui, l'ayant suivi quelque temps, ensuite le quittèrent, *qui reculèrent*, dit l'Évangéliste. (Joan. VI. 67.) » Il faut que tout ce que nous établirons sur ce fondement soit en rapport avec lui.

Theophyl. h. 1.

« Et il y a cette différence entre l'édifice céleste et les édifices terrestres que la construction de ceux-ci exige que l'on ramasse de grandes sommes d'argent, tandis que l'autre demande pour sa construction des dépouillements. »

Gregor. ut supr. n. 6

« La comparaison qu'il a employée lui paraît trop faible pour exprimer sa pensée : il en emploie une plus forte, » où il exprimera mieux encore la décision qu'il réclame de ses vrais disciples. **Où, quel est le roi qui se mettant en campagne pour combattre un autre roi, ne consulte auparavant à loisir pour**

ib.

UNE GUERRE  
À ENTREPRENDRE

voir s'il pourra marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui vient contre lui avec vingt mille ?

v. 31.

S'il ne le peut pas, lorsqu'il est encore loin, il lui envoie des ambassadeurs et lui fait des propositions de paix.

v. 32.

Titus Rostr.

Faire la guerre dans ces conditions exige une grande décision qui sache frapper vite et de grands coups. Les ennemis que nous avons à combattre sont bien dans la proportion indiquée par le Sauveur. « Il y a un roi que nous avons à combattre, c'est le péché qui est dans notre chair. Son armée est terrible et nombreuse, plus nombreuse que celle dont nous pouvons disposer : les démons sont les soldats du péché, ils sont vingt mille contre nos dix mille ; ils sont plus forts que nous, car ils sont incorporels. » Si nous voulons faire la paix dans ces conditions, elle ne pourra être qu'une paix honteuse. « Mais si nous voulons combattre nous serons les plus forts ; car le Psalmiste n'a-t-il pas dit : *En Dieu nous ferons des merveilles ; le Seigneur est mon salut, que craindrai-je ? Si des armées s'élèvent contre moi, mon cœur n'éprouvera aucune défaillance.* Car le Dieu qui s'est incarné pour nous, nous a donné le pouvoir de mettre sous nos pieds la puissance de l'ennemi. Il faut donc nous mettre complètement avec lui ; combattre le péché avec un cœur bien résolu, n'avoir avec lui ni paix ni trêve, n'avoir aucun lien avec les alliés du péché, les jouissances de la terre. »

Ps. 58.

Ps. 56.

Theophyl. h. l.

ib.

Comme le général qui veut frapper de grands coups se débarrasse de tous les bagages inutiles qu'il appelle des *impedimenta*, ainsi le Chrétien qui veut vaincre ses ennemis se débarrasse de tout ce qui pourrait entraver sa liberté. S. Paulin de Nole, s'étant dépouillé de tous ses biens, prétendait qu'il avait fait ce que fait le nageur qui veut traverser un fleuve, et qui se dépouille des vêtements inutiles, l'athlète qui se prépare au combat.

« Sans cette décision, dit S. Augustin, cette guerre avortera comme la construction de la tour commencée sans ressources suffisantes : elle n'aboutira qu'à une paix honteuse. Ceux qui n'auront pas su pratiquer ce renoncement ne pourront résister aux tentations du démon et feront leur paix avec lui en commettant toutes sortes de péchés. » Le renoncement est donc le grand acte de la prudence chrétienne.

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 31.

Si avec S. Grégoire, nous voyons dans ce roi, « qui vient avec une armée double de la nôtre, notre juge qui nous accusera sur nos pensées aussi bien que sur nos actions, tandis que nous pourrions à peine établir la rectitude de nos actions extérieures, rappelons-nous que nous avons la ressource de lui envoyer à l'avance des ambassades pour lui demander la paix. Il semble que ce soit pour nous donner cette facilité qu'il retarde sa venue. Envoyons vers lui nos larmes, nos œuvres de miséricorde ; immolons sur



ses autels les victimes de propitiation : reconnaissons que nous ne pouvons entrer en jugement avec lui, demandons-lui la paix. »

« L'hostie de l'autel, offerte avec larmes, a une singulière efficacité pour opérer notre délivrance, parce que, par elle, *celui qui ressuscité des morts ne peut plus mourir* renouvelle sa passion dans son sacrement. Car toutes les fois que nous lui offrons l'hostie immolée dans sa passion, nous renouvelons cette passion dans sa vertu libératrice. » Telles sont les pensées qu'il faut entretenir en nos esprits quand nous craignons d'avoir été en hostilité avec Dieu.

Gregor. ut supr.  
n. 6. et 7.

r. 33. « Le Sauveur lui-même, dit S. Augustin, semble nous indiquer le sens de ces paraboles et le but qu'il poursuit en ajoutant : **Ainsi dono quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.** Dans ce renoncement il comprend tout ce qu'il avait indiqué d'abord : le père, la mère, l'épouse, les enfants, les frères, les sœurs, et de plus notre propre vie ; car d'abord nous possédions ces choses comme notre propriété, et elles deviennent, quand on s'y attache, des obstacles à posséder les biens éternels, ces biens qui éternellement doivent demeurer en communauté. »

Aug. Ep. 243.  
Olim. 38. Ad Lætum.  
n. 2.

Nos mérites eux-mêmes doivent être traités de la sorte. « Parlant de sa fidélité à la loi juive qui avait été si complète, l'Apôtre S. Paul disait : *J'ai regardé tout cela comme de l'ordure.* Voilà le cas qu'il faisait de toutes ces choses pour être uniquement à J.-C., à sa justice et à la communion de sa mort. » Voilà le cas que nous devons faire de tous nos mérites acquis.

Basil. Regul. fustius.  
Interr. 8 n. 2.

« Toutefois en nous demandant le renoncement, N. S. n'exige pas de tous l'abandon complet, dit Bède. Il y a une différence entre ces deux choses. Abandonner tout ce qui est de la terre est le fait d'un petit nombre, le fait de ceux qui sont appelés à la vie parfaite ; mais tous sont appelés au renoncement ou au détachement ; tous doivent ne tenir les choses de la terre qu'à la condition de n'être point tenus par elles. »

Beda. h. l.

« En nous proposant ces exemples, dit S. Basile, le Sauveur ne nous laisse pas la liberté d'être ou de n'être pas ses disciples, comme cet homme était libre de bâtir ou de ne pas bâtir sa tour ; mais il veut montrer l'impossibilité d'être à Dieu si l'on veut demeurer au milieu des préoccupations qui troublent l'esprit, exposent aux pièges et aux tentations du démon. » Il est de toute nécessité que chacun bâtisse sa tour, mais pour la conduire jusqu'à son entier achèvement ; il est de toute nécessité que l'on combatte son ennemi, mais que l'on sache aussi préparer la victoire : cela se fait par le renoncement.

NÉCESSITÉ DE CETTE  
CONSTRUCTION ET DE  
CETTE GUERRE

Basil. Regul. brevis  
Interr. 243.

« Nous devons renoncer à tout si nous nous rappelons la parole du Sauveur : *Personne ne peut servir deux maîtres.* Il faut que nous sachions choisir le trésor céleste et que nous y mettions notre

cœur tout entier : autrement l'âme enfouie dans la boue n'arrivera jamais à l'amour de la beauté céleste, au désir des biens d'en haut, ni à la contemplation de Dieu. »

« Les sollicitudes au sujet des choses de la terre seront en nos âmes des épines qui étoufferont la semence divine. »

« Le renoncement est donc l'affranchissement de tous les liens terrestres, c'est la translation de la vie humaine à une vie céleste, de sorte que l'on puisse dire : *Ma vie est dans le ciel*. C'est la préparation de la vie avec le Christ. Sans lui nous ne pourrions jamais arriver à une vie conforme à l'Évangile. Comment en effet pourrait-on, avec les préoccupations, les attaches, avoir la contrition du cœur, l'humilité de l'esprit, dominer la colère, la tristesse, et tous les mouvements désordonnés de l'âme ? »

Le renoncement nous est nécessaire pour nous maintenir dans la vérité de la vie chrétienne. **Le sel est une bonne chose**, ajoutait le Sauveur. Il aimait à employer cette comparaison du sel pour exprimer l'action que les siens devaient exercer dans le monde. « Et ce n'est pas seulement aux maîtres, dit Théophylacte, c'est à tous, même aux laïques, que J.-C. demande d'être utiles au prochain. »

**Mais si le sel est affadi, avec quoi lui rendra-t-on de la saveur ?** On trouve quelquefois dans le désert des blocs de sel qui exposés aux intempéries ont perdu toute saveur ; est-il possible de leur rendre leur vertu ? Comment un chrétien ayant perdu la sève de la vie chrétienne tout en en gardant les apparences extérieures, pourrait-il reprendre cette sève intérieure. « Quand on a reçu, dit Bède, en son âme le condiment de la vérité, qu'on a été imprégné du sel de la sagesse, qu'on a goûté la parole de Dieu, qu'on a été avec les Apôtres le sel de la terre, et qu'on a trahi la vérité pour s'abandonner à d'autres jouissances, quel docteur serait assez puissant pour préparer une initiation nouvelle ? »

**Il n'est utile ni dans la terre ni dans le fumier.** « De même, dit Bède, ces chrétiens affadis ne peuvent porter de fruit ni aider les autres à en porter. » Si encore leurs fautes étaient patentes et de nature à produire du fumier, c'est-à-dire de l'humilité, elles pourraient encore leur être utiles. Mais leur état neutre les voue à la stérilité. **On le jettera dehors**, et il sera foulé par les passants.

Que le renoncement nous préserve d'être un sel affadi !

Comme il le fit pour plusieurs paroles très importantes, J.-C. demanda pour ces paroles une attention particulière. **Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.**

Basil. Regul. fusiua.  
Interr. 8. n. 2.

Theophyl. h. 1.

Beda. h. 1.

Beda. h. 1.

v. 24.

v. 25.

ib.

## Les paraboles de la miséricorde.

### I. La brebis égarée.

« Vous avez appris, dit S. Ambroise, à éloigner toute négligence, à ne pas vous laisser absorber par les préoccupations temporelles, à ne pas mettre les choses qui passent au-dessus des choses éternelles. Mais parce que la faiblesse humaine ne peut pas toujours, sur les pentes glissantes de la vie, marcher sans tomber, en bon médecin, le Sauveur nous indique les remèdes contre la faute commise : et juge miséricordieux, il ne vous enlève point l'espérance de la miséricorde. » C'est à dessein qu'il se laisse approcher par les pécheurs, et il profite de l'indignation que témoignent les Pharisiens pour dire, en trois paraboles que l'on appellera les paraboles de la miséricorde, ce qu'il est venu faire pour les pécheurs.

Ambros. In Luc. l. 7.  
n. 207.

- XV. 1. **Or les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui.**  
 Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient : **Voyez**  
 1. 2. **comme cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux.**

« C'est ici, dit S. Grégoire, que vous pouvez reconnaître la différence entre la vraie et la fausse justice : la vraie justice compatit au péché, la fausse dédaigne et s'indigne. Il est vrai que les justes aussi savent s'indigner, mais autre chose est ce qui vient des tempêtes de l'orgueil, autre chose ce qui vient du zèle de l'ordre. Les justes s'indignent, mais sans s'indigner ; ils ont de la peine, mais sans désespérer ; ils font des reproches, mais en aimant ; et exprimant leurs reproches ils gardent au-dedans d'eux la douceur de la charité. Souvent ils estiment plus qu'eux-mêmes ceux qu'ils reprennent. En agissant ainsi, ils gardent par leur zèle de la discipline ceux qui leur sont confiés, et par l'humilité ils se gardent eux-mêmes. »

« Au contraire ceux qui s'enorgueillissent de leur fausse justice méprisent tous les autres, n'ont aucune compassion pour les faibles, et par cette persuasion qu'ils sont sans péché deviennent des pécheurs de la pire espèce. »

« C'est de cette race qu'étaient ces Pharisiens qui condamnaient

LES PÉCHEURS  
S'APPROCHANT DE  
JÉSUS  
INDIGNATION  
DES PHARISIENS

Vera justitia com-  
passionem habet, falsa  
justitia dedignatio-  
nem. Gregor. Homil.  
34. in Ev. n. 2.

ib.

ib. le Sauveur parce qu'il accueillait les pécheurs, et qui voulaient de leur cœur sec fermer la source de miséricorde. »

ib. n. 3. Il est plus facile à l'homme de comprendre la sainteté de celui qui, comme Jean-Baptiste, met, par sa vie, un abîme entre lui et les pécheurs que la sainteté de celui qui accepte de vivre avec les pécheurs. Le Sauveur voulait donc leur révéler son véritable caractère : « il voulait aussi, dit S. Grégoire, révéler à eux-mêmes ces malades qui s'ignoraient. » Il voulait surtout leur révéler l'œuvre qu'il était venu accomplir sur terre. « Ces Pharisiens auraient dû comprendre, dit S. Pierre Chrysologue, qu'il accueillait non les péchés, mais les pécheurs. Ils auraient dû voir ces pécheurs tels qu'ils étaient, non quand ils venaient, mais quand ils s'en allaient..... Le pécheur, en s'approchant d'un Dieu, ne le souille pas ; un Dieu se laissant approcher par le pécheur, le sanctifie. »

Chrysolog. serm. 168.

JÉSUS RÉPOND PAR  
LES PARABOLES DE LA  
MISÉRICORDE

Et il leur proposa coup sur coup trois paraboles : de la brebis égarée, de la drachme perdue, de l'enfant prodigue. « Vous verrez là, dit S. Ambroise, le Christ pasteur des âmes, l'Eglise dépositaire des âmes, Dieu le père des âmes. Le Christ vous porte sur ses épaules, lui qui a pris sur lui vos péchés, l'Eglise vous cherche, le Père vous reçoit. »

« Le Pasteur vous ramène, la Mère s'inquiète à votre sujet, le Père vous donne un vêtement. »

Ambros. ut supr.  
n. 208.

« Auprès du premier vous trouvez la miséricorde, auprès de la seconde l'assistance, auprès du troisième la réconciliation. »

Environnés de ces flots de miséricorde, combien nous devons être empressés à sortir des misères du péché !

LA BREBIS PERDUE

Il leur dit donc cette parabole : **Quel est celui d'entre vous qui ayant cent brebis, s'il venait à en perdre une ne laisserait dans le désert les quatre-vingt dix-neuf autres, pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ?**

r. 24

Gregor. ut supr.

« Chacun de nous, dit S. Grégoire, peut se reconnaître dans l'exemple qu'il nous donne. » Pour un homme qui n'a d'autre richesse que cent brebis, la perte d'une seule est une perte considérable : le regret de ce qu'il a perdu fait oublier à cet homme ce qu'il possède encore.

Dans les pays de vie pastorale, il se forme entre le pasteur et les brebis une véritable amitié. Il les connaît toutes, il leur donne un nom : elles le connaissent, reconnaissent sa voix ; rangées autour de lui elles semblent lire dans son regard. Aussi les bergers ont-ils un courage extraordinaire quand il s'agit de défendre leurs brebis. David encore enfant ne craignait pas de s'attaquer aux ours et aux lions qui venaient dévaster son troupeau. Cela est excessif peut-être : quand on aime on fait des choses excessives.

« Un trait rapide, dit S. Grégoire, permet à l'homme tout en se reconnaissant dans cette parabole, d'y reconnaître bien vite le Créateur de l'homme. *Ce pasteur a cent brebis...* Ce nombre de cent est un nombre parfait : en l'employant, il faisait comprendre à ses auditeurs qu'il s'agissait du Créateur, de celui qui ayant créé les Anges et les hommes vit sa création parfaite. » Il en était le pasteur, il les nourrissait de la vérité.

LE VÉRITABLE PASTEUR

ib.

« Quand l'homme en péchant s'éloigna des pâturages de vie, c'était l'une de ces brebis qui s'égarait. » « En cette brebis, dit S. Hilaire, nous est représenté le genre humain tout entier ; car par la faute d'un seul, tout le genre humain s'égara. »

ib.

Hilar. In Matth. c. 18  
n. 6.

Le genre humain paraît immense et cependant devant l'immensité des richesses divines, il n'est qu'une pauvre petite brebis. « Elle est immense, dit S. Ambroise, la richesse de ce pasteur dont nous ne sommes que la centième partie. »

Ambros. ut supr.  
n. 210.LE VÉRITABLE  
ÉGAREMENT

Combien lamentable fut cet égarement ! L'homme quitte les vestibules du ciel où il se nourrissait de la vérité, de la grâce, pour s'en aller dans le désert. Il s'enfuit loin de son Créateur, loin de celui qui le nourrissait. « Comment peut-on s'en aller loin de Dieu qui est partout ? dit S. Jean Chrysostôme. On s'éloigne de Dieu par les œuvres ; on s'éloigne de Dieu par les sentiments. Où vas-tu malheureux, qui fuis la vie et le salut ? Si tu t'en vas loin de Dieu, où trouveras-tu un refuge ? Si tu fuis la lumière, comment pourras-tu voir ? Si tu fuis la vie, comment pourras-tu vivre ? Dans cette fuite insensée, c'est la perte de tous les biens, c'est la fatigue, la faim, la fièvre, le danger des ennemis. »

Chrys. Homil. 91  
in Ep. ad Philip. n. 5.

LA RECHERCHE

Et voilà que, touché de cette grande misère, le pasteur laisse dans le désert, *dans les hauteurs*, dit un autre Évangéliste (Matth. XVIII. 22.), les quatre-vingt dix-neuf brebis demeurées fidèles, et il s'en va à la recherche de la fugitive : il ne peut supporter cette diminution de son domaine. « Son troupeau tout entier, dit Tertullien, ne lui est pas plus cher qu'une seule de ses brebis. »

Gregr. unâ carior  
non erat. Tertull.  
de Pœnit. c. 8.

Mais n'expose-t-il pas à un égarement semblable celles qui sont demeurées fidèles ? Elles sont gardées par leur fidélité. « Elles sont protégées, dit S. Cyrille, par sa toute puissance qui leur forme une barrière sûre. » Voilà ce que nous devons dire si nous regardons cette scène sur terre : le pasteur est si occupé à la recherche de la brebis fugitive qu'il semble ne plus s'occuper des autres. Si nous regardons cette scène dans le ciel, nous savons qu'il est demeuré avec les Anges, mais il est venu sur terre comme s'il n'habitait plus désormais que la terre.

Et sur terre, il semblait n'avoir plus de pensée que pour la brebis égarée. Que les justes, ou ceux qui se croient tels, se reposent avec assurance dans leur justice, acceptant volontiers d'être laissés à eux-mêmes : il les laissera à eux-mêmes, mais il poursuivra sans trêve la pauvre égarée. Que voulait-il dans ces

courses apostoliques si fatigantes, sous les soleils brûlants, dans la faim, dans la soif, souvent sans abri ? Retrouver la brebis errante. Comment en effet pourrait-elle le rencontrer s'il ne la cherchait pas ? Que de fois n'aura-t-il pas lieu de répéter : *J'ai été rencontré par ceux qui ne me cherchaient pas !* Et il a été rencontré par ceux qui ne le cherchaient pas, parce qu'il les a cherchés lui-même. Que de fois une pauvre égarée a rencontré tout à coup le bon pasteur, et a été invitée par lui au retour !

Rom. X.

## LA RECOUVRANCE

**Et quand il la rencontre**, il ne la châtie point pour sa faute : il est ému de miséricorde à cause de l'état malheureux dans laquelle il la voit. « Elle était couchée dans la boue ; il la lave : il nous a rencontrés tout couverts de souillures, tout remplis de plaies purulentes, décharnés, fantômes plutôt qu'hommes. Les démons étaient autour de nous, le prince de ce monde se moquait de nous : le Fils de Dieu fait paraître l'éclat de sa présence, il dissipe toutes les ombres. Il se trouve en face de la pauvre âme perdue : elle était tourmentée par la fièvre des passions mauvaises, par la faim de l'avarice ; elle était affligée de cécité et de surdité. Et voilà qu'aussitôt il lui apporte le remède : il la lave dans l'eau sainte et lui rend sa pureté : sous l'action de cette eau bienfaisante sa fièvre s'apaise, ses yeux s'ouvrent, ses oreilles entendent ; elle reprend des forces ; elle se revêt de beauté, de la beauté qui convient à une fille de Dieu née de la grâce de l'Esprit S<sup>t</sup>, à une fille de roi née dans la pourpre de la sainteté. Malheur à moi, si j'oublie ma noblesse ! »

Chrysost. ut supr.

Et pour lui épargner la fatigue du retour, car, « dit Tertullien, elle s'était beaucoup fatiguée dans ses égarements, » **il la charge joyeux sur ses épaules.** « Il devait établir, dit S. Augustin, que si elle revient, ce n'est pas par ses propres forces : elle avait pu se perdre en suivant ses caprices, mais elle n'a pas pu se retrouver elle-même ; » moins encore a-t-elle pu par elle-même revenir au bercail.

Multum enim errando laboraverat. Tertull. de pœnit. c. 8.

v. 6.

Aug.

Le bon pasteur portant sa brebis sur ses épaules, quelle image vraie du Sauveur dans son caractère et ses fonctions ! C'est sous cette image que les premiers chrétiens aimaient à le représenter dans les fresques des catacombes, les bas-reliefs des tombeaux et sur les patènes qui servaient au saint sacrifice. Quelquefois il était représenté assis, comme fatigué de sa course, d'autres fois on groupait autour de lui d'autres brebis regardant avec reconnaissance le Maître chargé de son fardeau.

« Il a chargé sur ses épaules la brebis perdue, dit S. Grégoire, quand, assumant notre nature, il a pris sur lui nos péchés. » Quand il quittait le prétoire chargé de sa croix, il portait sur ses épaules la brebis retrouvée. Quand il s'étendait sur les bras de la croix pour être crucifié, « les bras de la croix, dit S. Ambroise, devenaient comme les épaules du Christ, » épaules élargies pour

Gregor. ut supr. n. 3.

porter un fardeau plus grand. « C'est là, ajoutait le S. docteur, que j'ai déposé mes péchés, c'est là que j'ai trouvé mon repos. »

« Il la ramène au bercail : le bon Pasteur nous a préparé un bercail où nous n'avons à craindre ni les loups, ni les voleurs : c'est l'Église, dont nous devons dire avec le Prophète : *C'est là la ville forte où nous trouvons le salut : il y a autour d'elle un mur et un avant-mur.* »

XXVI. 1.

Maintenant encore Jésus parcourt les déserts à la recherche des égarés. Si vous sentez dans vos cœurs la pensée de revenir à Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs, c'est lui qui vous parle, remettez-vous entre ses bras et vous sentirez que le retour à Dieu est facile et doux, comme celui de l'enfant que l'on rapporte à son père.

« Comme Dieu est touchant dans sa miséricorde, dit S. Grégoire. Il nous avait défendu de commettre le mal ; nous avons enfreint sa défense, et il n'a pas cessé de nous attendre pour nous pardonner. Nous l'avons méprisé, et il nous appelle. Nous nous sommes détournés de lui, et il ne s'est point détourné de nous. C'est pourquoi il disait par Isaïe : *Vos oreilles entendront la*

XXX. 20.

*voix de celui qui vous avertit par derrière.* L'homme avait été averti en face quand il avait reçu les préceptes de la justice. Méprisant ces préceptes, il a tourné le dos à Dieu. Et Dieu continue à le suivre et il l'avertit par derrière. Il rappelle avec bonté ceux qui se sont orgueilleusement éloignés de lui, et au lieu de nous frapper quand nous lui tournons le dos, il nous promet des récompenses pour que nous revenions à lui. Que notre cœur ne résiste pas à une telle bonté ! »

**Et étant retourné en sa maison...** « Notre Pasteur, en effet, après avoir relevé le genre humain, est revenu au royaume des cieux. **Et là il convoque ses amis et ses voisins,** c'est-à-dire les Anges qui sont *ses amis*, accomplissant par leur fidélité sa volonté, et *ses voisins*, car ils sont dans la gloire avec lui. **Et il leur dit : réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue.** Il veut qu'on le félicite, lui, et non pas seulement la brebis retrouvée, parce que sa grande joie lui vient de nous voir vivants, et nous lui procurons, en revenant au ciel, sa belle et joyeuse fête. »

v. 6.

**Je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur faisant pénitence que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.**

v. 7.

« Parce que les Anges ont l'intelligence, dit S. Ambroise, ils se réjouissent à juste titre du relèvement de l'homme. » Ils se réjouissent parce qu'il y a une résurrection, et une résurrection c'est la vie pleine. « C'est là un fait d'expérience quotidienne, dit S. Grégoire : la plupart de ceux qui ne sentent en eux le poids d'aucun péché, en se tenant dans les voies de la justice et en ne commettant aucune action défendue, n'ont pour la patrie céleste

Humeri Christi crucis brachia sunt. Illis peccata mea deposui, in illa patibuli nobilis cervicis requievi. Ambros. in Luc. l. 7. n. 209.

Cyrill. in Luc.

Gregor. ut supr. n. 17.

LA JOIE A LA MAISON

Gregor. ib. n. 8.

Ejus gaudium est vita nostra, et cum nos ad cœlum reducimus, solemnitate lætitiæ ejus implemus. ib.

Ambros. ut supr.

GRANDEUR  
DES CONVERTIS

que des désirs très-tièdes, et dans l'usage des choses permises se donnent d'autant plus de large qu'il se souviennent moins d'avoir fait des choses défendues ; et dans la conscience de n'être pas tombés en des fautes graves, ils demeurent paresseux pour faire le bien. »

« Au contraire, ceux qui ont conscience de fautes commises, excités par leur douleur s'embrasent de l'amour de Dieu, s'exercent aux grandes vertus, aiment l'âpreté du saint combat : ils fuient les hommes et les richesses de la terre, se réjouissent dans l'humiliation, brûlent de désirs, soupirent après la patrie céleste, et par leurs gains abondants, compensent toutes les pertes antérieures. »

« C'est ainsi que le général aime le soldat qui, après un moment de défaillance, revient au combat et charge vigoureusement l'ennemi. Le laboureur aime le champ qui après avoir produit des épines se couvre de moissons abondantes. »

Gregor. ut supr.

Ah ! puisque nous pouvons donner à Jésus et à ses Anges de telles fêtes, hâtons-nous de le faire. « Votre conversion sera une joie pour les Anges : que ce motif vous y excite, dit S. Ambroise : il faut craindre d'offenser les Anges, et il faut mériter leur protection. »

Ambros. ut supr.

Mais il faut nous exciter à la pénitence surtout par la pensée de celui qui est venu pour nous sauver. « Il nous a cherchés sur terre, il faut maintenant que nous le cherchions dans le ciel, dit S. Pierre Chrysologue : il nous a portés lui-même pour nous conduire à la gloire de sa divinité. il faut que nous, par une sainteté complète, nous le portions en tout notre corps. »

Chrys. serm. 168.

Et nous pouvons lui donner des fêtes plus belles encore, ce sont les fêtes de la pénitence qui lui sont données par les justes. « Il y a des hommes, dit S. Grégoire, qui n'ont pas commis de fautes extérieures, et qui cependant ont une telle contrition dans le cœur qu'on pourrait leur supposer toutes sortes de fautes. »

« Ils se retranchent ce qui est permis ; ils ont pour le monde un mépris complet : ils mettent leur joie dans les larmes ; ils s'humilient en toutes choses ; ils pleurent leurs péchés de pensées comme d'autres leurs fautes extérieures. »

« Que dirai-je de ces hommes qui sont à la fois des justes et des pénitents, qui font pénitence pour avoir eu seulement la pensée du péché pendant qu'ils demeuraient justes dans leurs œuvres ? Quelle joie c'est pour Dieu de voir ce juste pleurer quand déjà un pécheur en se convertissant lui a procuré une joie si grande ! »

Gregor. ut supr. n. 5.

Jésus a mis dans le cœur de tous ceux qui lui appartiennent cette immense compassion de son cœur pour les égarés. Si nous savons nous attendrir sur eux au lieu de les condamner, aller au-devant d'eux. et, pour leur faciliter le retour à Dieu, prendre sur nous leur fardeau. c'est là un signe que nous sommes à Jésus, et non du parti des orgueilleux Pharisiens. Nulle part cependant



on ne trouve une compassion comparable à celle du bon Pasteur. *Vous n'avez pas cherché les brebis qui étaient perdues*, pourrait encore redire Dieu a beaucoup de pasteurs ; *c'est pourquoi comme un pasteur visite son troupeau, je ferai paître moi-même mes brebis.... et je chercherai celles qui étaient perdues.*

éch.  
IV. 16.

Avec S. Ambroise je lui dirai donc : « Venez, Seigneur Jésus, cherchez votre serviteur, cherchez votre brebis fatiguée. Elle s'est égarée pendant que vous demeuriez dans les hauteurs... Venez sans les chiens et sans les mercenaires ; venez sans aide et sans être annoncé ;... venez non avec la verge, mais dans votre esprit de mansuétude. »

« Venez du Paradis, en y laissant s'il le faut, les quatre-vingt dix-neuf demeures fidèles ; elles sont à l'abri des incursions des loups, mais moi j'y suis sans cesse exposé. Venez vers moi, car je suis exposé aux morsures venimeuses du serpent. Vous m'aviez établi dans votre bercail, mais le loup qui rôde la nuit m'en a éloigné. Cherchez-moi parce que je vous cherche. Cherchez-moi, trouvez-moi, prenez-moi, portez-moi. Ah ! vous pouvez trouver ce que vous cherchez ; daignez prendre ce que vous aurez trouvé ; daignez charger sur vos épaules ce que vous aurez pris. Je sais que votre amour vous fera aimer votre fardeau, et je sais que ramener une âme à la justice ne sera pas pour vous un fardeau... Venez, car vous seul pouvez ramener la brebis égarée... »

« Venez, vous dis-je, non par les mercenaires, mais par vous-même. Recevez-moi dans cette chair qui avec Adam a connu la chute, et que vous avez relevée. Recevez-moi non de Sara, la mère du peuple Hébreu, mais de Marie, afin que mon âme soit, par votre grâce, une vierge pure de tout péché. Portez-moi sur votre croix qui est le salut de tous les égarés, où ceux qui meurent peuvent, et là seulement, trouver la vie. »

Ambros. serm. 22  
in l'ra. 118. n. 8-30

## CCVII.

### Les paraboles de la miséricorde.

#### II. La drachme perdue.

Les pécheurs sont des brebis égarées que le bon Pasteur cherche pour les ramener au bercail. Malgré leur ingratitude, il n'a point cessé de les aimer, parce qu'il avait eu pour eux un amour désintéressé. Il veut les représenter sous une image qui les relève davantage, et qui rendrait presque intéressé l'amour qu'il leur porte.

**Quelle est la femme qui ayant dix drachmes, et en ayant perdu une, n'allume sa lampe, et balayant sa maison la cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ?**

Luc. XV.

**Et après l'avoir trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue.**

v. 9.

Quelle est cette femme ? C'est lui-même, c'est la Sagesse éternelle qu'il a voulu désigner sous cette image, dit S. Grégoire. Toutes les sollicitudes qui se trouvent dans le cœur d'une femme pauvre à l'égard de ce qu'elle possède, il ne craint pas de les mettre dans le cœur de la Sagesse divine.

« Qu'est cette drachme ? C'est, dit S. Augustin, toute créature intelligente : car elle porte en elle l'image de notre roi. »

« Dieu avait créé la nature angélique et la nature humaine pour le connaître : les destinant à l'éternité, il les avait nécessairement formées à son image. »

« Il possédait dix drachmes : il y a en effet neuf chœurs des Anges, et pour compléter le nombre des élus, l'homme avait été créé, lui dixième. »

Cette drachme perdue c'est l'humanité tombée dans le péché.

Que fait cette femme personnifiant la Sagesse, pour retrouver sa drachme ? Elle allume sa lampe. « La Sagesse a allumé sa lampe quand elle a fait resplendir dans l'argile de notre humanité, qu'elle avait assumée, la splendeur de la divinité ; car une lampe, c'est un vase d'argile portant une lumière. »

« Et à la lumière de cette lampe, elle bouleverse toute la maison : aussitôt que l'éclat de la divinité eut paru dans la chair, toute conscience fut ébranlée, remuée par l'appréhension de ses fautes. » La venue du Fils de Dieu dans la chair fut certainement le plus grand branle-bas qui ait existé sur terre depuis la création, et tout ce mouvement fut produit par la lumière qu'il y apporta.

La recherche de la drachme perdue s'est faite dans la lumière. « Un Prophète avait dit : *Mon salut sera comme une lampe allumée. Et lui-même disait : Je suis la lumière du monde. Moi, la lumière, je suis venu dans le monde. Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie.* Ainsi le salut de l'humanité perdue s'est fait dans la lumière. »

Et quand il a retrouvé sa drachme, quand il lui a rendu sa beauté première, et qu'il a fait resplendir à nouveau l'image du prince, il convoque ses amis et ses voisins, c'est-à-dire les Anges du ciel qui sont ses voisins par la participation à la gloire de Dieu, pour les associer à sa joie. Le ciel et Dieu ont retrouvé leur richesse. Le relèvement de l'homme est une fête pour le ciel tout entier.

LA FEMME QUI A  
PERDU UNE DRACHME

Aug. in Ps. 138. n. 14.

Gregor. Homil. 34  
in Luc. n. 6.

id. ib.

id.

In luce salvata fuit  
res perdita. Cyrill. in  
Luc.

Cette femme représente aussi l'Église à qui J.-C. a confié les âmes qui lui appartiennent.

L'Église aime les âmes, car elle voit en elles l'image de Dieu. « Cette drachme qui porte en elle l'image du prince, dit S. Ambroise, n'est pas de médiocre valeur. » Elle voit dans les âmes immortelles, intelligentes, douées de liberté, l'image de Dieu pur esprit, intelligence infinie, tout puissant, éternel. Elle voit en ces âmes qui ont été rachetées par J.-C., adoptées en J.-C., sanctifiées en J.-C., l'image du Fils de Dieu.

Ambros. in Luc. l. 7.  
n. 211.

« Les âmes sont la richesse de l'Église, parce qu'elles portent en elles l'image du prince. » Et en effet posséder les âmes, jouir d'elles, quelle joie ! Souvent les grands hommes, les conquérants ont envié cette joie, mais vainement. Pouvoir agir sur les âmes, quel honneur !

id.

L'Église est pauvre. Comme les pauvres, elle ne craint pas le travail ; comme les pauvres elle est souvent dépouillée ; mais elle tient à son unique richesse, aux âmes qui appartiennent à Dieu et qui sont l'image de Dieu. Elle éprouve de la tristesse, de la honte quand elle voit qu'une de ses pièces de monnaie n'est pas de bon aloi. Elle s'écrie : Comment l'or s'est-il changé en plomb ? Mais sa peine est grande quand elle a perdu l'une de ces pièces qui font sa richesse.

Les âmes se perdent par le péché, et en se perdant elles tombent dans ce qui souille, elles tombent dans la nuit. « Et de même qu'un homme couvert de boue est méconnaissable, même pour les siens, dit S. Grégoire de Nysse, l'homme tombé dans le vice perd toute sa beauté. » Il est un vice surtout, le vice impur, qui détruit dans l'âme l'empreinte divine. Comment retrouver l'image de Dieu dans cette âme qui ne sait plus regarder qu'en bas, qui aime ce qui est un grave désordre, ce qui déshonore.

Gregor. Nys.  
de Virginit. c. 12.

« Et cependant dans le fond de l'âme l'image divine existe encore. J.-C. nous l'insinue quand il nous dit : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous.* Cette parole, il la disait à des pécheurs. Le royaume de Dieu est encore en cette âme, mais voilé. Il a suffi pour cette oblitération de la disparition d'une seule vertu : celles qui peuvent y demeurer encore deviennent inutiles. »

« Que faut-il faire alors ? Il faut allumer la lampe pour la retrouver, pour la débarrasser des souillures qui la couvrent, c'est-à-dire la lampe de la raison et de la conscience, qui font descendre la lumière sur tout ce que la passion obscurcissait ; il faut avec cette lampe scruter tous les recoins de l'âme. »

id.

C'est à quoi l'Église excelle. Elle fait appel à la raison et à la conscience ; elle les fait sortir de leur sommeil. Elle oblige la raison à songer aux grands intérêts de la vie humaine et de l'éternité, la conscience à se refaire l'idée du bien, du devoir ; elle les

secoue, elle les bouleverse en y faisant pénétrer une crainte salutaire. Elle les fortifie par les pensées de la foi. Dans le cours de son histoire. l'Eglise a été vraiment cette femme qu'annonçait J.-C., cette femme qui s'inquiète pour toute âme perdue, qui s'agite, remue les consciences et n'est heureuse que quand elle a retrouvé son trésor.

Et quand elle voit resplendir à nouveau en ces âmes l'image de Dieu, elle fait appel à quiconque peut être appelé voisin ou ami, à quiconque aime le bien, la vérité, les âmes, sur terre et dans le ciel, et elle les invite à se réjouir avec elle. La joie d'une âme retrouvée est une joie universelle. Les grandes joies de l'Eglise sont celles qui lui viennent du relèvement des âmes.

**Je vous le dis de même, il y aura une grande joie parmi les Anges de Dieu sur un seul pécheur qui fait pénitence.**

v. 10.

Les joies de l'Eglise sont ressenties par le ciel tout entier. Qui n'admirerait ici la présence de Jésus annonçant le zèle de l'Eglise pour le salut des âmes, et les joies qu'elle devait trouver dans leur conversion ? C'est Jésus lui-même qui lui mettait ce zèle au cœur : les paroles de Jésus sont prophétiques, et elles sont prophétiques parce qu'elles sont créatrices.

## CCVIII

### Les paraboles de la miséricorde.

#### III. L'enfant prodigue : ses égarements.

Les deux paraboles précédentes nous montrent l'amour avec lequel Dieu cherche le pécheur. Celle-ci nous dit, outre cet amour, l'histoire du pécheur s'éloignant de Dieu et l'histoire de son retour vers Dieu : et tout cela en des traits si profonds, si délicats, si éternellement vrais que Jésus s'y manifeste Dieu et Sauveur avec un éclat incomparable. On y voit qu'il connaissait à fond le cœur de l'homme et aussi le cœur de Dieu. « Il est le seul qui nous ait ainsi raconté la nature divine », dit S. Jean Chrysostôme. Cette parabole, seule, serait suffisante pour établir la divinité de J.-C. ; et c'est pourquoi on l'a appelée quelquefois *l'Evangile dans l'Evangile*.

Ces trois paraboles se complètent l'une par l'autre. « Le Christ, votre pasteur, vous porte dans ses bras, dit S. Ambroise ; l'Eglise vous cherche comme une femme active ; c'est Dieu le Père qui vous reçoit... Mais partout c'est la miséricorde, »

RAPPORTS DE CETTE  
PARABOLE AVEC LES  
PRÉCÉDENTES

Solus idoneus enar-  
rator est paternæ  
naturæ. Chrys. vel  
quisquis auct. homil.  
de Filio prodig. Int.  
op. S. Chrys. App.  
T. 8.

Ambros. In Luc. 1. 7.  
n. 208.

Dans les deux paraboles précédentes, il y avait dans le pécheur erreur et inconscience : aussi le retour se fait surtout par l'action divine. Ici la faute a été commise avec une entière liberté et conscience : c'est pourquoi le retour exige des actes de la part du pénitent. « Apprenons donc de cette parabole comment nous devons nous approcher de celui qui est inaccessible. »

Chrys. ut supr.

xv. 11. **Il leur dit encore : Un homme avait deux fils.** Quel est cet homme ? Il est facile d'y reconnaître celui qui se désigne souvent par le nom de *père de famille*. « J.-C. montre ici ce qu'est Dieu pour les pécheurs, Créateur selon la nature, père selon la grâce. » Toute compassion qui se trouvera dans le cœur du père à l'égard de son enfant se trouvera dans le cœur de Dieu à l'égard du pécheur.

LE PÈRE

id.

t. 12. **Et le plus jeune dit à son Père : Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir.** « C'est, dit S. Pierre Chrysologue, un fils bien ingrat et peu digne d'un tel père, ce jeune homme qui est las de voir vivre son père, et qui ne veut pas jouir avec le père des biens du père. » Ce père était un homme vraiment bon : toute la suite de la parabole le prouve. Combien il était insensé de quitter un tel père !

LA DEMANDE DU PLUS JEUNE DES FILS

Chrysol. serm. 1 de prodig.

ib. **Et le père leur fit partage de son bien.** « Vous voyez, dit S. Ambroise, que Dieu abandonne son patrimoine à ceux qui veulent le prendre. » « Et il est évident que s'il avait gardé jusque là le bien de ses enfants, c'était par prévoyance et non par avarice. Bienheureux les enfants dont toutes les richesses demeureraient dans les mains de leur père. » Mais Dieu ne veut garder avec lui que ceux qui veulent demeurer près de lui.

LE PARTAGE

Ambros. ut supr. n. 213.

Chrysol. ut supr.

« N'accusez pas le père, dit S. Ambroise, pour avoir donné cette liberté à ce jeune homme : il n'est aucun âge qui ne soit apte au royaume de Dieu, et la foi n'a pas besoin pour exister du grand nombre des années. »

Ambros. ut supr.

Le jeune homme au service de Dieu peut et doit avoir déjà le sérieux de l'homme mûr : il peut s'enrichir ou dissiper. « Ah ! s'il avait voulu, dit S. Ambroise, ne pas s'éloigner de son père, il n'aurait point connu les dangers de son âge. »

ib.

« Tout pécheur, dit Euthyme, mérite le nom d'enfant, car il agit en enfant, il agit inconsidérément. »

Euthym. h. l.

Quels sont ces biens dont veut jouir celui qui s'éloigne de Dieu ? « C'est, dit S. Augustin, la vie, l'intelligence, la mémoire, les dons de l'esprit, tous les biens de la terre dont une âme enivrée de sa puissance veut jouir loin de Dieu. »

Aug. qq. Ev. l. 2. c. 33.

Tout cela nous vient de Dieu et ne peut fructifier qu'autant que nous le cultivons avec Dieu. Mais Dieu nous a laissé la faculté d'en jouir loin de lui.

« C'est, dit Euthyme, la liberté qui nous est due d'après les conditions de notre nature. Celui qui agit en enfant réclame

l'usage de sa liberté. Il dit : Je ferai ce qui me plaira. Je serai chaste si cela me plaît ; je m'abandonnerai à la débauche si elle me plaît. Le père accède à sa volonté : car Dieu veut qu'on le serve librement. » Et vouloir ainsi ne relever que de soi, c'est la faute radicale, la faute par laquelle l'homme se fait Dieu à la place de Dieu. Par cette faute l'homme se met en opposition complète avec cette demande que J.-C. place sur les lèvres des vrais enfants de Dieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Euthym. h. 1.  
et scolast.

LE DÉPART

Peu de jours après, ce jeune homme ayant ramassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays éloigné.

v. 13

Il dut vendre ses biens fonds, les convertir en espèces sonnantes : ce fut une opération malheureuse ; les biens fonds rapportaient, son argent ne rapportait rien : il n'était qu'un excitant à la prodigalité, lui inspirant la persuasion qu'il n'en verrait jamais la fin. Quand nous voulons user de nos richesses auprès de Dieu, elles sont un fonds qui porte des fruits et qui s'accroît sans cesse ; quand nous voulons les tenir en nos mains, elles deviennent stériles autant que fragiles.

*Peu de jours après...* « L'apostasie du cœur, dit S. Bernard, a souvent lieu avant l'apostasie de la vie ; il peut arriver que la honte préservant encore de l'apostasie extérieure, la tiédeur amène petit à petit l'apostasie du cœur. »

« Cette région éloignée, dit S. Augustin, c'est celle où Dieu est en oubli. » En effet, si proches que nous soyons de Dieu à cause de l'immensité divine qui englobe toutes choses. le pécheur par ses sentiments est aussi éloigné de Dieu que si Dieu n'existait pas. « C'est s'en aller bien loin aussi, dit S. Ambroise, que de s'éloigner de ce que l'on était, de s'éloigner de son esprit et de son cœur, de s'éloigner de sa noblesse d'autrefois. Les actes, les désirs, les mœurs créent dans une vie des abîmes plus grands que les distances matérielles. » Bossuet racontant une conversion, décrivant l'état du péché et l'état de grâce s'écriait : Quel état ! et quel état ! Quand on voit les déchéances qui se sont accomplies dans une âme éloignée de Dieu, on doit s'écrier dans un sens différent : Quel état ! et quel état ! C'est aussi s'en aller bien loin que de s'éloigner du Christ, du Christ qui est notre justice, notre force, notre vie. « Celui qui s'éloigne du Christ, dit encore S. Ambroise, s'exile de la patrie : il n'a plus d'autre patrie que la terre. »

Bernard. in Ps. *Qui habitat.* serm. 3. n. 5.

ib.

Quid enim longin-  
quius quam à se  
recedere.

Ambros. ut supr.  
n. 214.

ib.

FORTUNE DISSIPÉE

**Et là il dissipa tout son bien en vivant dans la débauche.**

ib.

Il eut bientôt fait de dissiper son bien parce qu'il était loin de son père : loin du père, les fortunes les plus considérables s'évanouissent vite. « Auprès d'un père, dit S. Pierre Chrysologue, la vie est douce, on sert librement, la sûreté est complète, la crainte est joyeuse, les punitions toujours mêlées d'amour ; la

pauvreté y vaut richesse ; la possession y est sûre ; le travail est pour le père, et les fruits en sont pour les enfants. »

Et il y eut une autre cause de cette dissipation si prompte : *Il vivait dans la débauche*. Il n'avait voulu d'abord que l'indépendance, croyant grandir par là ; et voilà qu'il tombe bientôt dans les passions les plus basses : lui, le descendant d'une noble famille, il n'a plus de goût que pour les jouissances abjectes : n'est-ce pas là une histoire de tous les jours ? C'est un premier châtement.

« Cette vie toute au dehors, dit S. Augustin, et qui est vide au dedans, cette vie dans laquelle on abandonne celui qui est au dedans de nous, source de notre vie, mérite bien son nom de vie prodigue. On y consume d'autant plus vite ses forces et ses richesses qu'on a abandonné celui qui les donnait. » « On a vite fait de perdre dans le vice la raison droite, les habitudes de vertu, la notion de la vérité, le souvenir de Dieu, et il mérite vraiment le nom de dissipateur celui qui met sa joie en ces ruines. » Le vice auquel il s'abandonnait est particulièrement ruineux. « La luxure, dit S. Jérôme, qui est l'ennemie de Dieu, l'ennemie des vertus, dissipe les richesses que nous avons reçues de notre père, et en dirigeant toutes nos pensées à la jouissance, elle empêche de voir la pauvreté qui vient. »

« C'est fatalement aussi qu'on dissipe son patrimoine quand on abandonne l'Eglise, » dit S. Ambroise, l'Eglise qui est la dépositaire de toute vérité, la gardienne des richesses amassées par J.-C.

14. Et quand il eut tout dépensé, il arriva une grande famine en ce pays, et il commença à avoir faim. Dieu permet que nous soyons punis d'abord par nos péchés eux-mêmes : *Votre rébellion sera votre châtement*, disait Jérémie. « La foi en sa parole devrait nous suffire, dit S. Jean Chrysostôme, mais pour ceux qui ne veulent pas croire en lui, le péché lui-même sera une dure école. »

11. 19. Pendant quelque temps, le tourbillon de sa nouvelle vie, les ressources qui lui restaient et qui lui permettaient d'espérer des jouissances nouvelles, lui avaient fait illusion : mais il vient un moment où l'âme, ayant goûté de tout, a expérimenté le vide de tout, où le cœur ne trouve rien de bon à aimer, où la volonté est affaiblie, la raison troublée ; où les sens eux-mêmes sont blasés ; et alors c'est la faim, « la faim la plus cruelle de toutes, dit S. Ambroise, celle dans laquelle on sent le vide de toute bonne œuvre et de toute vertu. Car l'homme doit vivre non pas seulement de pain, mais de toute parole venant de la bouche de Dieu : et celui qui s'éloigne de la parole de Dieu a faim ; celui qui s'éloigne de la fontaine a soif ; celui qui s'éloigne de la richesse devient pauvre ; celui qui s'éloigne de la sagesse s'hébète ; celui qui s'éloigne de la force tombe à rien. »

Chrysol. et supr.  
DÉCHÉANCE

Aug. et supr.

Tit. Bostr. h. l.

Hieron. Ep. 21 ad  
Damas. pap : De filio  
prodig.

Ambros. et supr.  
n. 213.

FAMINE

Chry. Homil. 1 de  
Pœnit. n. 4.

« Il eut faim, car rien ne peut rassasier la volupté qui se donne libre carrière. Il a toujours faim celui qui ne sait pas se nourrir des aliments éternels. » Déjà un philosophe payen avait rendu ce témoignage : C'est une dure tyrannie que celle des passions : elles ont des exigences infinies qui ne peuvent jamais être satisfaites.

« Toute région que nous habiterons loin de notre père, dit S. Jérôme, sera la région de la faim, de la pauvreté et de la privation. Dans cette région sur laquelle s'étend, dit le Prophète, l'ombre de la mort, la faim y sera toujours féroce. »

**Alors il s'en alla, et il s'attacha à un habitant de ce pays qui l'envoya dans sa maison des champs, pour y garder les pourceaux.**

« Le voilà donc affecté au service des pourceaux le déserteur de l'amour et de la piété filiale. » Quelle humiliation ! Pour un hébreu, c'était l'humiliation portée à son comble. Cet enfant de noble famille était impur pour tout son peuple. Il avait voulu l'indépendance : l'obéissance dans la maison de son père lui pesait, obéissance pleine de liberté, et le voilà contraint de servir un étranger qui fera peser sur lui une dure servitude, juste retour de la justice violée.

C'est là l'histoire de tous ceux qui, sous prétexte d'indépendance, ont quitté Dieu. Ils tombent fatalement dans l'obéissance, et l'obéissance servile de ceux qui sont plus avancés dans le vice, de ceux qui par leur accoutumance avec le péché peuvent être appelés les habitants de la région du péché. Ce malheureux n'est pas encore complètement acclimaté, il est encore un étranger dans cette région. Ah ! gardez-vous de devenir des habitants de la région maudite !

Ce maître qui le prend à son service, c'est peut-être aussi, dit S. Ambroise, celui que J.-C. appelle le prince de ce monde, le démon... L'éloignement de Dieu nous met sous l'empire de ces esprits mauvais qui se plaisent encore plus à nous abaisser qu'à nous tourmenter. Ce maître se plaît à l'abaisser en l'envoyant paître les pourceaux... « On l'envoie paître les pourceaux, c'est-à-dire, dit S. Bernard, les passions charnelles qui n'aiment qu'à se vautrer dans la boue. » Donner plein rassasiement aux passions les plus basses, voilà l'unique leçon que donnent les maîtres du jour à ceux qui viennent se mettre à leur suite. « Paître les porcs, dit S. Jean Chrysostôme, c'est entretenir dans son esprit les pensées immondes. »

**Et il désirait se remplir des siliques que mangeaient les porcs.** « Il y a des hommes qui n'ont plus d'autre pensée que celle-là, dit S. Ambroise, remplir leur ventre. » Au lieu de voir le bonheur là où il est réellement, à agir, aimer, se dévouer, ils ne voient plus d'autre joie qu'à dévorer. Il voyait ces animaux manger avec avidité ces fruits mous et douceâtres, \* qui symbolisent les

Ambros. ut supr.  
n. 215.

Cicero. de Republic.  
l. 6.

Hieron. ut supr.  
SERVITUDE

Chrysosol. ut supr.

Bernard. Serm. 8  
de diversis n. 3.

ib.

id. n. 4

Chrys. ut supr.

FAIM

Ambros. ut supr.

(\* les caroubes)

v. 15.

v. 16



jouissances charnelles. Ils pouvaient suffire à l'animal, mais ne pouvaient nourrir l'homme.

« Quand l'âme s'éloigne de la raison, dit Origène, elle croit trouver de la jouissance en toute parole humaine, quelle qu'elle soit, et elle n'y trouve que du vide. » « Une nourriture des démons, dit après lui et avec plus d'âpreté l'austère S. Jérôme, c'est encore les vers des poètes, la sagesse du siècle, les pompes de la rhétorique. On y trouve d'abord de la douceur, et quand on veut en approfondir le sens, il n'y a plus que le vide. On ne trouve là rien de ce rassasiement que donne la vérité, de cette force que donne la justice. »

Origèn. Fragment.

Hieron. ut sup.

Voyant que cette nourriture grossière rassasiait complètement ces animaux, il enviait leur condition. Oui, il s'est trouvé des hommes qui ont envié la condition de l'animal, et ont employé leur esprit à prouver que l'homme n'était qu'un animal, et n'ont eu d'autre désir que de pouvoir goûter en paix et en abondance les joies de l'animal. Et leur âme, qui demeure malgré tout, empêche qu'ils soient satisfaits de ces joies. « Il y a aussi là, dit Théophylacte, une action des démons, empêchant qu'on ne trouve le rassasiement dans le mal, afin qu'on s'y porte avec une ardeur toujours croissante. »

Theophyl. h. l.

b. **Et personne ne lui en donnait**

Les serviteurs qui, à certains moments de la journée, venaient apporter à ces bêtes leur pâture, ne songeaient pas à lui. On pouvait tirer profit de ces bêtes, on n'avait pas besoin de l'homme : c'était donc à lui à se tirer d'affaire. « La région qu'il habitait était une région vraiment déserte, parce qu'elle ne possédait pas d'hommes vraiment vivants. »

Ambros. n. 219.

O mon Dieu, ne permettez pas que je vienne dans cette région, ou, si je m'y suis égaré, que j'en revienne bien vite !

## CCIX

### Les paraboles de la miséricorde.

#### III. L'enfant prodige : le retour.

J.-C. nous avait dit comment ce malheureux s'était perdu : il va nous dire comment par la pénitence il rentrera dans la grâce de son père.

**Etant rentré en lui-même il dit Que de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi,**

IV. 17. **ici, je meurs de faim.**

RETOUR  
EN LUI-MÊME

« Par l'irréflexion il avait cessé de s'appartenir, d'être à lui-même, dit S. Ambroise; et par la réflexion il rentre véritablement en lui-même. Celui qui s'éloigne du Christ s'éloigne aussi de lui-même, et celui qui revient à Dieu se remet aussi en possession de soi. » Pour revenir sûrement à Dieu, il suffit de revenir sincèrement à soi.

Ambros. In Luc. 1. 7.  
n. 220.

LE SOUVENIR DE  
L'ABONDANCE DE LA  
MAISON PATERNELLE  
Chrysol. serm. 2.

C'est par une voie encore bien matérielle que sa conscience rentre en possession d'elle-même. « L'abondance lui avait enlevé le sentiment filial; la faim le fait penser à son père. » Heureux ceux qui dans le malheur savent rentrer en eux-mêmes au lieu de s'irriter et d'accuser autrui! Dans cette faim qui le dévore, sa pensée se reporte à la maison paternelle et à l'abondance dans laquelle il y a vu même les mercenaires. « Les mercenaires, dit S. Ambroise, sont ceux qui servent pour le salaire, attirés non par la volonté de faire le bien, ni par l'attrait de la vertu, mais par la vue de leur intérêt. L'enfant de Dieu qui possède dans le cœur ce gage de son adoption qui est l'Esprit S<sup>t</sup>, ne sert point pour la récompense temporelle. »

Ambros. ut supr.

« Les âmes qui arrivent au salut, dit Théophylacte, se divisent en trois classes: il y en a qui font le bien par crainte du jugement: c'est à ces âmes que David prête cette parole: *Pénétrez mes chairs de votre crainte, car j'ai peur de vos jugements.* Les mercenaires sont ceux qui cherchent à plaire à Dieu, par le désir des biens qu'ils espèrent recevoir; c'est ainsi que David disait: *J'ai incliné mon cœur à pratiquer vos commandements, à cause de la récompense.* Les enfants sont ceux qui accomplissent les commandements par amour pour Dieu, disant avec David: *Combien j'ai aimé votre Loi! Tout le jour, elle est l'objet de mes méditations.* »

Ps. 11

ib.

ib.

Theophyl. h. 1.

« Et cependant quand on sert dans ces sentiments du mercenaire, on est nourri, non de siliques, mais de pain; on est nourri de vérité, de justice et de paix, toutes choses dont l'âme est véritablement nourrie comme l'étaient les Apôtres dans la compagnie de Jésus. quand ils ne cherchaient encore que la récompense temporelle: et ils étaient nourris d'une façon surabondante, comme ces mercenaires, puisqu'ils pouvaient remplir, du pain qui était resté, douze corbeilles. O Seigneur Jésus, retirez-nous les siliques, et donnez-nous toujours le pain, car vous êtes le dispensateur de toutes choses dans la maison de votre Père. Quoique nous venions bien tard, oh! nous vous en prions, employez-nous à votre service. » Mais si nous revenons à lui, il nous recevra non en qualité de mercenaires, mais en une qualité plus haute.

id. ib.

LA RÉOLUTION  
Hieron ut supr.

**Je me lèverai.** L'attitude du pécheur est celle de l'homme qui se laisse aller et qui est à terre; le juste se tient debout. **J'irai vers mon Père.** « D'où tirera-t-il sa confiance? De nul autre motif que celui-là, dit S. Pierre Chrysologue: Dieu est père. Oui,

v. 10.

j'ai perdu les sentiments d'un fils, mais il n'a pas perdu son cœur de père. Je n'aurai pas besoin d'employer un étranger pour intercéder en ma faveur : il y a dans la poitrine de mon père un cœur qui intercède pour moi. »

Chrysol. ut supr.

18. **J'irai vers mon Père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.**

HUMILITÉ

19. **Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme l'un de vos mercenaires.**

S'il a confiance à cause de la bonté du père, il a aussi conscience de son indignité, et il la reconnaît. « Celui qui est avili ne doit pas s'exalter, et il ne peut se relever que par son humilité. »

Ambros. n. 237.

« Il sait la distance qui existe entre l'enfant, l'ami, le mercenaire et l'esclave. L'enfant est tel par le sceau de son baptême ; l'ami par sa vertu, le mercenaire par son travail, l'esclave par la crainte. » Il accepte de travailler comme le mercenaire ; il ne demandera en échange que sa nourriture.

id. n. 228.

Il avoue sa faute et il veut l'avouer hautement : *J'ai péché.* « C'est le premier aveu qu'attend le créateur de toutes choses, le dispensateur de la miséricorde, le juge de nos fautes. »

id. n. 237.

« Cet aveu est nécessaire ; bien que Dieu connaisse tout, il attend de votre bouche l'aveu de votre faute. Celui qui s'accuse lui-même allège déjà le poids de sa faute. L'envie de celui qui voudrait l'accuser est ainsi désarmée. C'est en vain que vous voudriez cacher votre faute à celui à qui on ne peut rien cacher. Accusez-vous pour que le Christ intervienne en votre faveur, le Christ que nous avons pour avocat auprès de Dieu. Accusez-vous pour que l'Église prie et que le peuple chrétien répande des larmes pour vous. »

« Ne craignez pas de ne pas obtenir votre pardon : votre avocat se fait votre caution ; croyez à sa parole car il est la vérité ; confiez-vous à lui, car il est la puissance. Il a un puissant motif d'intervenir pour vous ; il ne veut pas que sa mort demeure inutile. Et tout ce que veut le Fils, le Père le veut. »

id. n. 235.

« Autant la dissimulation augmente le poids des fautes, dit Tertullien, autant l'aveu a d'efficacité pour en délivrer. L'âme qui veut satisfaire est pressée d'avouer, tandis que la dissimulation prouve qu'on y est encore attaché. »

Tertull. de Penitent.  
c. 8.

*J'ai péché contre le ciel et contre vous.* J'ai péché contre la justice et la sainteté ; j'ai détruit en moi les biens de la grâce et les dons de l'Esprit ; je suis exclu de ce ciel où vous m'appeliez. « J'ai péché contre le ciel, en préférant aux biens célestes des jouissances honteuses, en préférant à ma patrie la région de la faim. » J'ai péché surtout contre vous et votre amour.

Ambros. n. 226.

Le vrai repentir comprend que le péché est plus que la faim, que la nudité, qu'il est avant tout l'offense faite à Dieu, à ses

Theophyl. h. l.

droits et à son amour. Il accepte volontiers que le ciel, qui a vu ses fautes, en témoigne.

« Toutes ces paroles, dit S. Augustin, sont celles d'une âme qui pense à faire pénitence ; mais ce n'est pas encore la pénitence en acte. Il promet de dire ces paroles à son père, il ne les lui dit pas encore. Vous devez comprendre qu'il faut venir au Père, qu'il faut par la foi s'établir dans cette Église où se fait avec justice et fruit la confession de ses fautes. » « Et le Père nous ne le trouverons que dans le sein de l'Église, dit S. Ambroise ; car c'est là qu'est le Père, le Fils et le S. Esprit. » C'est donc là qu'il faut aller le chercher. « Mais levez-vous d'abord, vous qui étiez endormi dans le péché. » La vraie pénitence porte au courage et aux résolutions promptes. « Le découragement serait plus funeste encore que l'inertie. »

« Ne craignons pas la longueur du chemin, » dit S. Jean Chrysostôme. Il semble en effet qu'il y a une distance énorme entre cette région étrangère et la maison paternelle, entre les habitudes du péché et la vie chrétienne. « Mais, si nous le voulons, le retour sera prompt et facile : pour revenir, il suffit d'abandonner le péché qui nous avait éloignés de la maison paternelle. Le Père est clément à ceux qui reviennent, » et il vient lui-même au devant d'eux.

Et se levant, il s'en vint vers son Père. Quand il était encore loin, son Père l'aperçut, et il en fut touché de compassion, et il accourut à sa rencontre. Il faut pour revenir à Dieu le secours de Dieu, mais ayez confiance : *son oreille*, comme le dit le Psalmiste, *entend jusqu'à la première préparation du cœur*. « Il vient au devant de vous celui qui vous écoute dans le secret de votre conscience ; et quand vous êtes encore loin, il vous voit, il accourt, de peur que des obstacles ne se dressent entre vous et lui. »

« Quand Dieu nous dit : Revenez à moi et vous me verrez revenir à vous, Dieu ne s'était pas éloigné de nous, il demeure toujours le même. Il s'était éloigné, parce que vous vous étiez éloigné. Mais prenez garde, où fuirez-vous pour échapper à Dieu ? Il frappe sur le dos de celui qui le fuit, et il remplit de lumière celui qui revient ; il punit celui-là, il délivre celui-ci. Si vous fuyez, il n'est plus pour vous qu'un juge ; si vous revenez vous retrouverez en lui un père. »

Et se laissant tomber sur son cou, il l'embrassa. « C'est dans sa prescience que notre père vient au devant de nous ; sa clémence apparaît dans cet embrassement. » « Personne n'est père autant que Dieu, dit Tertullien ; personne n'est bon, n'est miséricordieux autant que lui. Bien que vous ayez dissipé tout ce qu'il vous avait donné, il vous recevra, parce que vous êtes son

Aug. qq. Ev. l. 2.  
q. 33.

Ambros. ut supr.  
n. 229.

ib.

\*Chrys. Homil. 1  
de Pénitent. n. 4.

id. Homil. 14.  
in Ep. ad Rom.

LA RENCONTRE  
DU PÈRE

Ambros. n. 230.

v. 20.

Aug. Serm. 142. n. 4.

Ambros. ut supr.

ib.

fil ; il vous recevra, bien que vous reveniez couvert de haillons ; il vous recevra parce que vous revenez. »

Tertull. de Pœnit.  
c. 8.

« Il se penche sur notre cou, afin de relever celui qui était écrasé par son péché... Le Christ se penche vers vous, afin de débarrasser vos épaules du joug de la servitude et d'y substituer son joug plein de suavité... Pour obtenir cet embrassement du Christ, il faut que vous vous tourniez vers lui, » que vous le cherchiez, que vous marchiez vers lui. Ici, il faut le remarquer, c'est la recouvrance complète, la recouvrance dans l'amour. Nous avons ici le type de la conversion parfaite, de la conversion avec toutes ses joies, de la conversion qui rétablit dans un état supérieur l'âme déchuë : cette conversion a été préparée par les actes du pénitent. Ah ! sans doute, il y a des conversions où il suffit de se laisser prendre et porter, d'avoir la docilité d'une brebis. « Mais, dit S. Ambroise, je préfère être l'enfant plutôt que la brebis : la brebis est cherchée par son maître, mais l'enfant est honoré par son père. »

Ambros. ut supr.

Id. n. 108

**XI. 12.** *Il l'embrassa.* « Il s'accomplit dans ce moment le souhait qu'exprimait l'épouse du Cantique : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !* Je ne veux pas qu'il me parle par Moïse ou les Prophètes : qu'il vienne lui-même. Ce désir répond à l'ordre que Dieu donnait par un de ses Prophètes : *Si vous le cherchez, cherchez-le.* C'est lui-même qu'il faut chercher et non aucun de ses dons. » C'est son père que l'enfant prodigue cherchait, et c'est pourquoi il jouit tout d'abord de cet embrassement qui est réservé aux parfaits.

Hieron. ut sup

**v. 21.** **Et, dans cet embrassement, le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.** « Il l'appelle encore père, bien qu'il se reconnaisse indigne d'être appelé son fils. Donc, dit S. Jérôme, les pécheurs peuvent encore appeler Dieu leur père. »

CONFESSIO

Id. ib.

*J'ai péché...* « Il s'accuse lui-même. Il n'y a pas besoin d'accusateurs, de témoins, de juges : la conscience s'est réveillée en lui, et elle remplace tout le reste. »

Chrys. vel quisqui  
auct. Homil. de fil  
prodig.

« Il confesse son indignité, dit S. Augustin, mais il n'ajoute pas ce qu'il avait prémédité de demander à son père, de le mettre au rang des mercenaires. Il songeait à dire cela quand il voulait du pain : après le baiser de son père, il n'a plus de soucis de cette sorte. »

Aug. qq. Ev. ut supr.

Le père ne répond pas à son fils : il veut lui donner son pardon par des actes plutôt que par des paroles. « Le repentir est une prière, dit S. Jean Chrysostôme, et une prière attend une réponse : et ceux qui se repentent ne recevront pas toujours une réponse verbale, mais ils verront la miséricorde de Dieu se traduire en des effets merveilleux. »

LE PARDON

**Alors le Père dit à ses serviteurs : Vite, apportez la**

Chrys Cat. Græc. PP.

LES EFFETS DU PARDON

**robe première**, la robe la plus précieuse, la robe qu'il portait autrefois quand il était près de moi, c'est-à-dire « la robe de la sagesse, dit S. Ambroise, la robe dont sont revêtus les enfants de Dieu, qui recouvre toutes les faiblesses de l'homme de la splendeur de la sagesse de Dieu, » « la robe première, c'est-à-dire le vêtement de la grâce et de l'Esprit St. »

Ambros. ut supr.  
Tertull. de pudicit.  
c. 9.

**Et l'en revêtez...** « Ce n'est pas lui qui se revêt de cette robe, on l'en revêt. » La grâce nous vient de Dieu par l'intermédiaire de ses ministres.

Clemens. Alex. frag-  
ment. Int. op. S.  
Hippolyt.

**Mettez-lui l'anneau au doigt...** L'anneau est le signe d'une alliance indissoluble. L'anneau servait aussi de cachet. « Cet anneau que le père lui fait mettre au doigt est un signe que le père attend de son fils une fidélité complète et la profession constante de la vérité. » « Il veut que partout où son fils paraîtra il puisse agir en véritable enfant de la maison. »

Ambros. n. 231.  
Chrys. de fl. prodig.

**Mettez des souliers à ses pieds.** Les esclaves marchaient pieds nus ; leurs courses s'étendaient rarement au delà du domaine de leur maître ; des souliers aux pieds permettaient d'aller en liberté. vite et loin : ils étaient un symbole d'activité et de liberté. Ils étaient aussi une défense. « Le serpent ne pourra plus atteindre et mordre son talon dénudé ; mais il pourra au contraire marcher sur la tête du serpent. » « Il faut que celui dont les pieds ont été lavés par le Christ ne touche plus la boue de la terre ; il faut qu'il soit préparé à marcher dans les chemins du ciel. » « Ce que signifient ces souliers aux pieds, ceux-là le savent qui ont senti leur intention et leur marche fortifiées par la grâce divine, de façon à ce qu'ils ne heurtent plus du pied la pierre : ils marchent non dans la chair, mais dans l'esprit. »

v. 21.

ib.

Clemens. Alex.  
ut supr.

**Amenez le veau gras, et tuez-le : faisons bonne chère et réjouissons-nous.** « Amenez ce bouvillon qui n'a jamais porté le joug, le joug du péché ; qui ne s'est jamais servi de sa corne pour frapper et qui incline la tête devant ceux qui veulent l'immoler ; tuez celui qui sanctifie et vivifie ceux qui le tuent, et les nourrit sans jamais être consumé lui-même. »

v. 22

« Dieu a ses fêtes, dit Origène, et sa grande fête c'est celle de la réconciliation de l'homme avec lui, réconciliation qui est le salut de l'homme. »

**Amenez le veau gras...** « C'était bien la chair de cette victime essentiellement sacerdotale, dit S. Ambroise, victime que l'on immolait pour les péchés, que l'on devait manger ce jour-là. »

« Cette victime qui est immolée pour donner à la pénitence son couronnement et ses joies, c'est, dit S. Jérôme, le Sauveur lui-même dont chaque jour nous mangeons la chair et buvons le sang. » Cet égaré d'hier « se nourrit, dit Tertullien, de cette nourriture qui surpasse toute autre nourriture, qui est le corps du Christ, c'est-à-dire l'Eucharistie. » « Amenez le veau gras, c'est-à-dire

Chrys. ut supr.

Origen. Homil. 13  
in Levit.

Hieron. ut supr.

Tertull. de pudicit.  
c. 9.

LE BANQUET

cette victime qui a été immolée pour tout l'univers et qui est donnée à ceux qui viennent amenés par un véritable repentir ; c'est-à-dire, faites-le participer aux saints mystères. »

Titus Bostr.

« Que représente le veau gras sinon le Christ ? dit S. Cyrille : le Christ, la victime sans tache, qui enlève le péché du monde, qui est immolée et ensuite mangée. Revêtu de chair, bien que cette chair fut toute remplie de sa grâce, il était bien figuré par cet animal ; comme lui il n'avait pas connu le joug, le joug du péché. Il était véritablement le veau gras, car le mystère du Christ, de la grande et redoutable victime, avait été préparé avant tous les siècles : et c'est à cette victime que viennent communier ceux qui s'éloignent du péché, pour être enrichis de toute grâce. »

Cyrill. in Luc.

« C'est là, dit Clément d'Alexandrie, la victime parfaite qui appartient tout entière à Dieu, selon la Loi ; et qui pour nous est à la fois pain et viande. »

« Pour ceux qui s'approchent de lui, il n'est qu'une victime qui se donne ; mais pour ceux qui le fuient, il sera un taurcau invincible, et il les frappera de sa corne, tandis qu'il rendra invincibles comme lui tous ceux qui le mangeront. »

Clemens. Alex.  
ut supr.

« C'est donc une fête, dit S. Ambroise ; c'est une fête pour le Père : la grande joie du Père est de nous délivrer de nos péchés. C'est une fête pour le Fils : il nous avait déjà dit sa joie dans la parabole de la brebis retrouvée : ici, il nous montre l'unité des pensées et des sentiments qui existent entre lui et le Père. »

Ambros. n. 233.

v. 24.

**Réjouissons-nous, car mon fils que voici était mort et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé.** « Il ne voit plus ce qu'il a fait, dit S. Jean Chrysostôme, mais ce qu'il a souffert. Cette fête est donnée non à l'ingratitude, mais au retour ; non à la faute, mais à la pénitence ; non à l'égarement, mais à la conversion. »

GRANDE CAUSE DE JOIE

Chrys. Homil. 1  
de l'œnit. n.

« Cette fête, ce festin, dit S. Augustin, se célèbrent encore maintenant dans toute la terre, dans toute l'Église répandue dans le monde entier. La victime est offerte au Père dans le corps et le sang de J.-C., et ensuite elle nourrit toute la maison. »

Aug. qq. Ev. ut supr.

v. 25.

**Toutefois il y a une ombre à ce tableau. Pendant ce temps le fils aîné était aux champs,** « symbole de ces âmes qui, tout en se croyant fidèles, aiment à se donner aux choses extérieures, et qui demeurent étrangères à l'esprit de Dieu. »

JALOUSIE  
DU FILS AÎNÉ

Ambros. n. 137.

1b.

**Et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit le bruit de la symphonie et des chants.**

v. 26.

**Il appela donc un des serviteurs et lui demanda ce que c'était.**

v. 27.

**Le serviteur lui répondit : Votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a retrouvé.**

Il s'en indigna et ne voulait pas entrer. Mais le père étant sorti se mit à l'en prier.

v. 28

Celui-ci lui répondit : Voilà déjà tant d'années que je vous sers, et je n'ai jamais transgressé vos ordres ; et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis,

v. 29.

Mais aussitôt que cet autre fils, après avoir dévoré son bien avec des courtisanes, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras.

v. 30.

CE SENTIMENT  
SE CONTINUERA

C'est là un sentiment bien naturel au cœur de l'homme, comparer la fidélité et les services rendus, et exiger un traitement en rapport avec eux. Volontiers il se scandalise si Dieu veut manifester sa bonté infinie en pardonnant au pécheur. « Et qui êtes-vous donc, s'écrie S. Ambroise, pour contredire le Seigneur et l'empêcher de pardonner à qui il veut, quand vous, vous pouvez pardonner à qui vous voulez ? Si partout régnait la justice, où serait la grâce ? » Faire grâce n'est-ce pas là la grande œuvre de Dieu ? « Ah ! que sommes-nous pour garder de la jalousie devant les œuvres de Dieu ? Prenons garde, en jalosant le pardon accordé aux autres, de nous rendre indignes de pardon. »

Ambros. ut supr.  
n. 236.

ib.

Et quelle est cette justice dont on se prévaut devant Dieu ? « Amenez-moi, dit S. Ambroise, un de ces hommes qui sont justes à leurs propres yeux, qui ne voient point la poutre dans leur œil, et ne peuvent supporter la paille dans l'œil d'autrui : voyez comme cet homme s'indigne devant le pardon accordé au coupable qui l'a demandé, devant la symphonie que fait alors entendre l'Eglise ! Et cependant c'est la symphonie parfaite, celle qui est formée du concert de tous les actes bons et de toutes les vertus, des chants d'humilité et de reconnaissance de ceux qui reviennent, des chants de louange et de joie de ceux qui sont demeurés fidèles. »

ib. n. 238.

« Ils se disent justes, et cependant, remarque S. Jérôme, leur justice, si elle se mélange de jalousie, peut-elle être encore de la justice ? »

« Et qu'est toute la justice humaine, dit encore S. Jérôme après S. Paul, quand on la compare à la justice de Dieu, à cette justice qui sait pardonner et relève les âmes ? »

Hieron. ut supr.

AUTRE SENTIMENT  
CRÉÉ PAR UN ESPRIT  
NOUVEAU

Plus tard, nous verrons apparaître dans l'Eglise du Christ un bien autre esprit, nous verrons S. Paul accepter d'être anathème pour ses frères et les Apôtres dire : *Nous vous en supplions de la part de J.-C., réconciliez-vous avec Dieu.* C'est l'influence de J.-C. qui a substitué cette charité à cette jalousie. Les paroles qu'il met dans la bouche du père préparent ce changement. *Le père étant sorti se mit à le prier.* « O bonté ! s'écrie S. Jean Chrysostôme : il a pitié du pécheur et il encourage le juste. Il relève celui qui était tombé, et il empêche que celui qui était debout



ne tombe. Il rend ses richesses à celui qui avait tout perdu, et il empêche celui qui était riche de s'appauvrir par l'envie. »

Chrys. vel quiseq.  
a. hom. de filio  
prodig.

31. **Le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous.** « Le ciel est à vous, la terre est à vous... l'Église, l'autel, le sacrifice, les Anges, les Apôtres, les martyrs, le présent, l'avenir, la résurrection, l'immortalité, tout est à vous. Je ne vous ai point dépouillé pour le revêtir. Je ne vous ai rien enlevé pour lui donner. Mais quand on voit un mort ressusciter, la joie est grande : et ce mort est mon fils. » Des justes, qui sont demeurés fidèles toujours, se plaignent quelquefois que Dieu les traite avec sécheresse : il n'y a jamais de fêtes pour eux. Mais n'est-ce pas beaucoup que d'être toujours avec Dieu, et de partager tous ses biens ? Leur vie n'est-elle pas une fête perpétuelle ? « Ce fils aîné, dit S. Jérôme, aurait voulu festiner aussi quelque jour avec ses amis : peut-il, pour un fils y avoir un vrai festin, si on ne le célèbre pas avec son père ? » Jouis de Dieu, des biens de Dieu, de toutes choses en Dieu, ne vaut-il pas mieux que de jouir de quelque don de Dieu, loin de Dieu ? Le moyen de posséder tous les biens de Dieu, c'est de demeurer avec Dieu, d'en jouir en Dieu et avec Dieu, et de comprendre qu'ils peuvent être donnés sans être diminués, qu'au contraire les donner est le vrai moyen de les posséder. « C'est ainsi que les possèdent les parfaits, dit S. Augustin, ceux qui sont purifiés de toute passion, et arrivés déjà à l'immortalité : ils veulent que chaque chose soit à tous, et que chacun possède tout. De même que la cupidité ne peut rien posséder sans exclusivisme, la charité ne peut pas faire d'exclusions. »

Chrys. Homil.  
de filio prodig.

Hieron. ut supr.

Aug. qq. Ev. ut supr.

32. **Mais il fallait bien faire un festin et nous réjouir, parce que votre frère que voici était mort, et il est ressuscité : il était perdu, et il est retrouvé.**

Un tel événement, une si grande grâce accordée mettent dans le cœur une explosion de joie qui doit se traduire par des fêtes : mais les justes qui veulent demeurer fidèles, et vivre dans la véritable amitié de Dieu, jouiront plus encore que les autres de la confiance de Dieu, et plus que les autres seront les dépositaires de ses volontés. « Dieu, dit Bossuet, s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis. »

Bossuet. Or. fun. de  
M.-Thérèse.

« Telle est cette parabole qui nous reedit en traits d'une profondeur étonnante l'histoire de nos égarements, et qui nous dit, en des traits que Dieu seul pouvait tracer, l'histoire des vraies conversions. Plusieurs Pères y ont vu l'histoire des égarements des Gentils et de leur conversion, des sentiments du peuple Juif en face de cette entrée des Gentils dans l'héritage promis à Abraham. « Nous ne contredirons pas à cette explication, dit S. Ambroise. »

LES DEUX PEUPLES

Non invidemus.  
Ambros. n. 239.

En plusieurs de ses paraboles, N.-S. s'est plu à montrer la conduite de la divine Providence dans le gouvernement des peuples en même temps que dans celui des âmes. Et il convenait à la dignité du Sauveur du monde de dire devant ces Pharisiens exclusifs et impitoyables l'ampleur des miséricordes du Père céleste.

LE PEUPLE  
DES GENTILS

« Dieu, dès le commencement, nous apparaît le père de deux peuples bien différents, dit S. Augustin : l'un demeure fidèle au culte de Dieu ; l'autre abandonne Dieu pour se livrer au culte des idoles : et cela, quand il est encore jeune, car il y eut un peuple infidèle dès les commencements. »

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 33.

Il demande à son Père tout ce qui lui revient ; dans l'orgueil qu'il a de vivre et de s'appartenir, il veut user de son intelligence, exceller par son esprit, jouir de la nature, et en jouir loin de Dieu. » C'est bien en cela que consistait l'essence du paganisme. A l'amour de l'indépendance, à la vie dans les sens venait se joindre aussi la luxure : la luxure, et une luxure effrénée était dans les mœurs payennes.

« Il a bientôt fini dans cette vie toute au dehors, vide au dedans, dans cette vie qui s'éloigne de celui qui est la source de la vie, d'épuiser ses ressources ; et bientôt il ressent la faim. Cette faim était l'indigence de la vérité qui dans le paganisme fut extrême. »

id. ih.

« Il se met au service d'un des habitants de cette région : ceux qui étaient les partisans les plus ardents du démon, étaient princes parmi ce peuple. »

Beda. h. 1.

« Cette maison des champs où il est envoyé représente les biens de la terre sous leur forme la plus matérielle. Et il paissait les pourceaux, c'est-à-dire qu'il y accomplissait tout ce qui pouvait réjouir les esprits impurs. »

Aug. nt supr.

« Ces siliques sont ces doctrines vides, ces fables et ces poésies dans lesquelles, à la grande joie des démons, on célébrait les idoles, et qui ne laissent que la faim à l'âme assoiffée de bonheur. »

ib.

« Rentrant en lui-même par l'excès de sa misère, sa pensée se porte à l'abondance qui règne dans la maison de son Père. Il l'avait en oubli depuis longtemps ; mais la prédication de l'Évangile la lui remet en mémoire. Il voit quelques hommes prêcher l'Évangile avec des vues intéressées, qui déjà ont leur récompense : pourquoi lui aussi n'aurait-il pas du pain, de ce bon pain qui nourrit ? »

Il se lève, il vient à son Père pour accuser ses fautes : avec quelle humilité et quelle sincérité les Gentils convertis accusaient leurs fautes !

« Ce baiser que le Père donne à son fils repentant, c'est le baiser que Dieu, par son Fils descendant du ciel et accourant vers l'humanité déchue, a donné aux hommes : car Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde. »

« Le prodigue se reconnaît indigne d'être à nouveau l'enfant de Dieu : ce qu'il ne peut être par ses mérites il le sera uniquement par la grâce du Père. » « A l'avance, dit Bède, il condamnait ces hérétiques qui prétendaient que l'homme pouvait arriver à la justice par ses mérites. »

ib.

Beda. h. l.

« La robe première est l'innocence, la haute dignité qu'Adam a perdue. L'anneau au doigt, c'est le don de l'Esprit S<sup>t</sup> dans la collation de la grâce. » « Il représente aussi les épousailles par lesquelles Dieu s'unit à l'humanité régénérée. »

Aug. ut supr.

Beda. b. l.

« Les chaussures aux pieds lui rappelleront le devoir de prêcher l'Évangile qui lui sera imposé après sa conversion. »

Aug. ut supr.

« Cette victime que le Père ordonne d'immoler, c'est son Fils incarné : il veut que l'on public sa mort, et c'est par la foi en cette mort que les peuples seront sauvés. Et maintenant encore ce banquet est célébré dans toute l'Église, répandue dans toute la terre, la victime immolée est offerte au Père dans le corps et le sang du Christ, et elle devient la nourriture de tous ceux de la maison. »

ib.

« C'était vraiment le veau gras, dit Bède, car cette chair était riche de toute grâce et de tout don spirituel, et elle suffisait pour le salut du monde entier. »

Beda.

« Cependant l'aîné des fils, le peuple d'Israël n'était pas dans la maison, bien qu'il ne fut pas parti pour les contrées lointaines : il était dans les champs, c'est-à-dire dans le riche héritage de la Loi et des Prophètes, et il s'y livrait à des occupations plutôt terrestres. C'est ce que l'on vit et que l'on voit encore souvent dans ce peuple. »

LE PEUPLE D'ISRAEL

« Il entend le bruit de la symphonie : il interroge les serviteurs, c'est-à-dire les Prophètes qui avaient annoncé cela, et cependant il s'indigne et ne veut pas entrer. » La fidélité dont il se prévaut a été une fidélité souvent matérielle ; matérielles aussi étaient les récompenses qu'il revendiquait. « Il se tient dehors, dit S. Ambroise, et toutefois il n'est pas exclu. Mais il ne comprend pas le dessein de Dieu dans l'appel des Gentils, et parce qu'il ne le comprend pas, de fils il devient serviteur, *car le serviteur ne sait pas ce que fait le maître.* »

Aug. ut supr.

Il avait argué de sa fidélité pour accuser Dieu d'injustice. Cette fidélité était peut-être bien incomplète : et cependant Dieu ne la conteste pas. Il l'invite à entrer dans la salle du banquet : il insiste. « Quand la plénitude des nations sera entrée, dit S. Augustin, notre Père sortira au moment opportun, et multipliera ses appels, afin que tout Israël soit sauvé. »

ib.

« Souvenons-nous donc, dit S. Ambroise, de ce que nous sommes : nous sommes des brebis, désirons de bons pâturages ; nous sommes des pièces de monnaie, soyons de la monnaie de prix ; nous sommes des enfants, hâtons-nous d'aller à notre Père. »

Ambros. n. 211.

« Ne nous laissons pas arrêter par cette considération que nous avons dissipé le trésor reçu du Père : le trésor de la foi ne se perd jamais complètement. Ne craignez pas de n'être pas reçu : quand vous viendrez il accourra à votre rencontre et tombera à votre cou. Vous craignez qu'il ne vous humilie, il vous rend votre dignité ; vous craignez un traitement sévère, il vous donne le baiser de paix ; vous craignez les paroles dures, il vous prépare un banquet. »

Ambros. n. 212.

« Ainsi donc, dit S. Grégoire, la miséricorde divine en a fait la promesse, *il y aura une grande joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence*. Et d'autre part le Seigneur a dit, par un Prophète : *Le jour où le juste aura péché, toutes ses justices seront en oubli auprès de moi.* » Il adresse à celui qui est debout les plus graves menaces afin qu'il ne tombe pas ; il semble que s'il tombe il ne pourra lui pardonner. « Tâchons de comprendre la conduite de la miséricorde suprême : à ceux qui sont debout, elle montre le châtement s'ils viennent à tomber ; et à ceux qui sont tombés, pour les inviter à se relever, elle promet le pardon. »

Luc. XV

Gregor. Homil. 34  
in Ev. d. 15.

Ezech  
XXXIII.

ib.

Le pardon sera accordé même après une rechute. « Il ne faut donc pas s'abandonner au désespoir, dit Tertullien, si on est dans la nécessité de recourir une seconde fois à la pénitence. Il faut que l'on ait honte de pécher à nouveau, mais non de se repentir à nouveau, que l'on ait honte de se mettre en péril à nouveau, mais non de se délivrer à nouveau. »

« Et cependant que personne ne se figure que l'on a la faculté de pécher parce que l'on a la faculté de se repentir : que l'abondance de la miséricorde divine ne soit point un encouragement pour la témérité humaine. Que personne ne devienne pire parce que Dieu est meilleur. »

Tertull. de Penitent.  
c. 7.

« Voilà que nous sommes tombés : nous n'avons pas su nous tenir debout ; nous sommes gisants, en proie à nos passions mauvaises : celui qui nous a créés droits nous attend et nous provoque à nous lever ; il nous ouvre le sein de sa miséricorde, il veut nous recevoir par la pénitence. »

Gregor. ut sup.

Et quand nous serons revenus à lui par une pénitence sincère, tout le temps que nous nous maintiendrons dans les sentiments de cette pénitence, nous n'aurons pas à craindre la rechute. La rechute n'était pas à craindre pour le prodigue réconcilié avec son Père.

Nous n'aurons pas à craindre la rechute si nous savons pratiquer réellement la pénitence. « Faire pénitence, dit S. Grégoire, c'est pleurer le mal accompli et ne plus accomplir ce que l'on doit pleurer. Celui qui pleure une faute commise et en commet une autre, est à l'égard de la pénitence un hypocrite ou un ignorant. Que sert de pleurer les péchés de luxure si on se laisse dévorer

par l'avarice ? de pleurer les fautes de colère, si on se laisse dévorer par l'envie ? La vraie pénitence fait détester toute faute. »

id. ib.

« Pour faire vraiment pénitence, il faut aussi que celui qui s'est donné aux jouissances illicites sache se priver des choses permises... : et il doit être sévère pour lui dans les plus petites choses celui qui a péché dans les grandes. »

ib. n. 16.

« Ainsi rappelez-vous que celui que vous avez méprisé vous appelle. »

n. 17.

« Contemplez la grandeur de sa miséricorde, et pendant que ce juge miséricordieux attend encore, versez des larmes. »

« Il est juste, et par conséquent il ne faut pas oublier vos péchés ; mais il est miséricordieux, et par conséquent vous ne devez pas désespérer. Auprès de Dieu, l'homme-Dieu donne confiance à l'homme. C'est pour nous, pénitents, un grand motif d'espérance que notre avocat ait été établi notre juge. »

id. n. 18.

## CCX

**Les paraboles de la miséricorde****IV. Prudence de l'économe infidèle.**

**Jésus dit aussi, s'adressant à ses disciples : Un homme riche avait un économe, et celui-ci fut accusé près de lui d'avoir dissipé ses biens.**

IVI 1

Dans la parabole de l'enfant prodigue, il avait montré la facilité et les joies du retour à Dieu : il veut dire maintenant à ceux qui reviennent à Dieu les ressources qu'ils possèdent pour réparer leurs fautes. « Il nous montre, dit Bède, que l'aumône doit suivre le repentir. Les biens que nous possédons doivent nous servir, s'ils sont répandus dans le sein des pauvres, à mériter une place dans les demeures éternelles. S'ils ne servent qu'à satisfaire nos passions, ils nous vaudront une place en enfer. C'est ce que J.-C. nous montre dans les deux paraboles de l'économe infidèle et du mauvais riche. »

BUT ET PLACE  
DE CETTE PARABOLE

« Et tout d'abord il nous fait comprendre que celui qui est disposé à faire miséricorde à son prochain peut espérer la miséricorde de Dieu. »

Beda. h. 1

Certains traits de cette parabole ne sont point sans choquer notre délicatesse. Mais comme le fait remarquer S. Cyrille, il n'est pas nécessaire de trouver une application à chacun des membres de

la parabole : par cette application trop minutieuse, dit S. Cyrille, on tomberait dans la niaiserie et l'obscurité. « Si nous voulons trouver une signification aux différentes créances, pourquoi celui-ci doit du blé, cet autre de l'huile, pourquoi telle quantité, nous tomberions en des développements longs et ennuyeux. » Plusieurs de ces détails servent simplement à animer la parabole, à la rendre plus naturelle. Certaines circonstances peuvent être empruntées à des faits réels, connus des auditeurs de Jésus. En chaque parabole, il faut voir avant tout le but : ici le but est de nous faire voir, par l'exemple de l'habileté d'un malhonnête homme, à quelle sagesse peuvent s'élever, s'ils le veulent, les enfants de lumière, sagesse pleine de justice, entrant dans les vues du Maître et servant leurs intérêts.

C'est à ses disciples qu'il dit cette parabole : peut-être la foule n'était-elle pas préparée à entendre cet enseignement.

*Un homme riche avait un économe...* « La grande erreur des hommes sur terre, dit S. Jean Chrysostôme, erreur qui engendre les crimes et appauvrit le monde, est de croire que nous possédons en maîtres les biens qui sont à notre usage, et de les regarder comme ayant une valeur par eux-mêmes. C'est là une erreur : nous ne sommes point des propriétaires, habitant leur propre maison, mais des étrangers et des hôtes de passage... Qui que vous soyez, sachez que vous êtes des dispensateurs d'un plus grand que vous, et que vous n'avez que des droits d'un usage de peu de durée. Eloignant donc de votre cœur l'orgueil d'un maître, revêtez-vous de la modestie d'un intendant. » *Qu'avez-vous en effet, disait S. Paul, que vous n'avez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ?* I. Cor. IV.

« Souvent les riches, dit S. Cyrille, se figurent que leurs richesses leur ont été données pour en jouir, tandis que dans la pensée de Dieu, ils avaient été établis les économes des pauvres. Le mot d'économe veut dire celui qui distribue à chacun ce qui lui doit revenir. Et ils dissipent les biens du Maître quand ils les emploient à leurs plaisirs, à s'acheter des honneurs, oublieux de la parole de Dieu : *J'ouvrirai votre cœur pour votre frère.* » Deuter. X  
7

« Toutes les fois, dit Théophylacte, que nous usons des biens qui nous ont été confiés, pour nos plaisirs et non selon les intentions de notre Maître, nous commettons un abus, nous sommes des économes prévaricateurs. »

Ce titre d'économe appartient plus qu'à tout autre à ceux que Dieu a appelés à la dispensation de sa grâce et de ses richesses ; et ils doivent plus que les autres s'appliquer à être des économes fidèles. Il comprenait sa haute dignité celui qui disait : *Que les hommes nous considèrent comme les serviteurs de J.-C. et les dispensateurs de ses mystères.* I. Cor. IV.

**dire de vous ? Rendez-moi compte de votre gestion : car dès maintenant vous ne pourrez plus gouverner mon bien.**

Quel coup de foudre pour cet homme qui avait pris l'habitude de se regarder dans le domaine de son maître comme chez lui ! Quel coup de foudre ce sera pour nous, quand habitués à nous regarder comme les maîtres de notre vie, nous entendrons Dieu nous dire : *Rendez compte de votre gestion* ; car c'est fini vous n'aurez plus rien à gérer.

Déjà nos prévarications sont accusées à notre maître : elles sont accusées par les démons jaloux de notre bonheur, par les Anges animés du zèle de la justice, par tous ceux qui ont le droit de compter sur nous. « Il y a des moments où la clameur des accusations est si violente auprès de celui qui savait tout, et qui dans sa bonté jetait un voile sur tout, dit S. Pierre Chrysologue, qu'il est obligé de faire entrer l'accusé en jugement. *La voix du sang de ton frère crie de la terre*. On entend le cri de la terre, on entend le cri du ciel, on entend les plaintes des Anges. » Il faut que Dieu y cède.

« Cette parole, *rendez compte !* elle se fait entendre à l'improviste à ceux qui ne pensent qu'à leurs jouissances, dit S. Jean Chrysostôme. Celui-là l'a entendu au milieu du jour, avant d'avoir touché au soir de sa vie ; cet autre au milieu d'un festin. En combien de façons différentes nous quittons notre gestion ! Mais l'intendant fidèle tout occupé du compte qu'il devra rendre à son Maître, avec l'Apôtre désire la dissolution de son corps, afin, d'être avec J.-C. » Il ne sera point surpris ni effrayé.

Cette parole, *rendez compte !* nous pouvons l'entendre dans le cours de notre vie, quand nous pouvons encore, comme l'économe infidèle, prendre quelques précautions pour notre sûreté.

En effet il semble que le maître, large comme il l'avait été toujours, ait laissé à son intendant le temps de préparer ses comptes.

Nous pouvons entendre cette parole dite par la conscience, quand elle nous rappelle ce que nous étions devant Dieu, et ce que Dieu attendait de nous. « Nous pouvons l'entendre, dite par l'Évangile, où J.-C., dit S. Pierre Chrysologue, accuse notre conduite, met à nu notre vie, ouvre les secrets de notre conscience, reprend les fautes commises, en montre le nombre, et menace du châtement ceux qui y persistent. »

« On peut dire de tous ceux qui ont négligé les fonctions de leur gestion qu'ils n'arrivent pas au terme de leur vie, que la mort vient pour eux avant son jour, et par conséquent que l'appel qui leur est fait est plein d'amertume. On doit répéter d'eux ce que disait le Psalmiste : *Les hommes de sang et de fraude ne compteront pas la moitié de leurs jours.* »

« Ah ! si seulement quand la maladie nous avertit de l'appel prochain, nous suivions l'exemple de cet économe, si nous savions

Chrysol. serm. 115.  
AU DERNIER JOUR

Chrys. ut supr.  
DANS LE COURS  
DE LA VIE

Chrysol. ut supr.

revenir à la réflexion, à la componction, au repentir, recourir à la puissance de la confession. et faire appel à la miséricorde, nous réclamerions les créances de notre maître, nous saurions en détruire une partie... et par cette pieuse fraude nous mériterions la louange du juge. »

id. ib.

Nous pouvons être saisis de terreur quand nous entendons ces appels, mais ils sont salutaires à notre âme. « En réalité, Dieu demande compte non pour exiger quelque chose de l'homme, mais pour lui remettre ses dettes. Il lui fait ses demandes dans la vie présente pour n'avoir plus rien à lui demander au jour du jugement. Il a hâte de lui demander ses comptes pour que le temps de la peine ne vienne pas se substituer au temps de la satisfaction. »

id. ib.

Grande est la terreur de celui qui faisant retour sur sa vie, voit qu'il n'a fait que gaspiller les dons de Dieu, et qu'il ne lui reste plus aucune ressource, aucun recours.

ANGOISSES

**Alors l'économe dit en lui-même : que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de ses biens ? Je ne saurais travailler la terre, et j'ai honte de mendier.**

v. 3.

Il y a des hommes qui sont courageux au travail, et qui, sentant Dieu leur retirer ses grâces en punition de leurs négligences, rentrent en eux-mêmes, creusent leur cœur par une sincère et profonde contrition, savent fouiller leur vie, la débarrasser de toute racine mauvaise, lui donner comme un fond nouveau. Il en est d'autres qui volontiers font appel aux mérites des autres, aux mérites des saints. Le personnage qui est en scène n'a point ce tempérament. D'ailleurs il viendra un jour, le jour du compte suprême, où ces ressources n'existeront plus pour personne. « C'est dans le moment actuel seulement que l'on peut, en fouillant dans sa vie, avec la pioche de la conscience droite, se préparer quelque fruit. » C'est seulement dans la vie présente que l'on peut faire appel aux mérites des saints et du Sauveur. Il y aura un moment où non seulement on aurait honte de mendier, mais où il sera impossible de mendier, celui de qui nous pourrions obtenir quelque secours étant devenu notre juge.

Euseb. Emis.

HABILE COMPROMIS

A bout de ressources, il ne voit plus qu'un moyen de salut, et ce moyen semble s'imposer à lui, puisqu'il a encore en main la comptabilité de la propriété. Je sais ce que je ferai, afin que quand j'aurai été éloigné de ma gérance, il y ait des gens qui me reçoivent chez eux.

v. 4.

**Ayant donc fait venir l'un après l'autre tous ceux qui devaient à son maître, il dit au premier : Combien dois-tu à mon maître ?**

v. 5.

**Il lui répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprends ton obligation, assieds-toi vite, et fais-en une autre de cinquante**

v. 6.

**Il dit ensuite à un autre : Et toi combien dois-tu ? Il**



répondit : Cent mesures de froment. — Reprends ton billet, lui dit-il, et fais-en un autre de quatre-vingts.

7. Et le maître, ajoutait le Sauveur, ne put s'empêcher d'admirer l'habileté de cet économe prévaricateur. Il admirait non sa vertu, puisqu'il l'appelle encore à ce moment *l'intendant d'iniquité*, mais son intelligence, « et il ne pouvait s'empêcher de louer son intelligence, malgré le tort qu'il lui causait, » dit S. Augustin. Il était comme flatté d'avoir eu à son service un homme aussi habile.

Aug. En. in Ps. 53.  
n. 2.

8. Nous avons pour satisfaire à nos obligations et préparer notre avenir un moyen aussi efficace, et de plus très-honnête : J.-C. voudrait nous le voir employer. **Les enfants de ce siècle**, ajoutait-il, **dans leur ordre de choses ou dans leur race**, (par cette parole, dit un auteur ancien, J.-C. nous fait entendre qu'il y a une autre race, celle des enfants de lumière), ces enfants du siècle **sont plus prudents que les enfants de lumière**. Il souffre de voir ceux-ci inférieurs dans le souci de préparer leur avenir éternel, et si peu empressés à employer les moyens si puissants qui sont à leur disposition.

Haymo.

LES ENFANTS DE  
LUMIÈRE MOINS PRU-  
DENTS QUE LES EN-  
FANTS DU SIÈCLE

Les enfants du siècle savent prévoir l'avenir, au moins l'avenir tel qu'ils le comprennent ; et préparer l'avenir est le grand acte de la prudence. « Ce maître qui renvoya son intendant, le loua, dit S. Augustin, de ce qu'il avait su pour lui-même penser à l'avenir. » Et les enfants de lumière oublient trop souvent de préparer leur avenir éternel.

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 34.

Les enfants du siècle, souvent, dans leur prudence incomplète, ne craignent pas de commettre l'injustice pour assurer leur avenir ; et les enfants de lumière sont souvent négligents à accomplir les actes de justice et de générosité qui doivent préparer leur avenir éternel. « Si l'habileté de cet homme qui ne reculait pas devant la fraude a pu être admirée par son maître, dit S. Augustin, combien plus seront agréables à Dieu ceux qui accomplissent leurs œuvres de miséricorde en suivant de tout point les volontés de Dieu. »

Id. ib.

Toutefois nul ne peut s'autoriser de la parabole employée par le Sauveur pour commettre des fraudes en vue d'aumônes à faire. « Non, dit S. Augustin, vous ne pouvez faire l'aumône que de gains légitimes. Vous ne pouvez point corrompre le Christ votre juge... Si vous aviez pu corrompre un juge, vous l'auriez en mépris et en horreur, bien qu'il eût jugé en votre faveur, tant est puissant le sentiment de la justice ; et Dieu est plus juste que vous, il est la source de la justice. » Dieu ne peut être honoré que par des actes parfaits, et c'est ici qu'apparaîtra l'immense supériorité des enfants de lumière : invités à préparer l'avenir par des actes qui les honorent, souvent ils laissent leur avenir en oubli ; mais, si, comme le Sauveur les y invite, ils savent préparer leur

De justis aboribus...

Aug. serm. 113.  
sillon. de Verb. Dom.  
35. n. 2 et 3.

avenir, « non en dérobant ce qui appartient à autrui, mais en donnant ce qui est à eux, » combien haute sera leur sagesse !

**Et moi je vous le dis, faites-vous des amis avec le mammon d'iniquité.**

C'est ici que la prudence des enfants de lumière doit dépasser infiniment celle des enfants du siècle.

Les enfants du siècle usent de leurs richesses sans s'inquiéter si elles ne sont pas entachées d'injustice, dans leur origine ou dans l'usage actuel qu'on en fait. Les enfants de lumière, dans le souci qu'ils ont de garder leurs mains pures de toute injustice, craignent avec raison que l'injustice n'ait plus d'une fois contribué à leur acquisition. « Tout riche, disait S. Jérôme en son rude langage, est un voleur ou l'héritier d'un voleur. » « En cette série d'ancêtres dont vous êtes l'héritier, dit S. Basile, il s'en trouve certainement qui se sont emparés injustement du bien d'autrui. » Et la prudence des enfants de lumière devient une prudence supérieure quand, par sa largeur à donner, elle lave cette souillure originelle qui pèse sur tant de fortunes, et *se fait des amis avec le mammon d'iniquité.*

Il est impossible que l'usage de la richesse, quand on s'y attache, ne soit pas accompagné d'injustice. « Les richesses temporelles, dit S. Augustin, celles que J.-C. qualifie du nom de *Mammon*, sont celles que l'on ne veut posséder que pour le moment présent ; et ces richesses ne se trouvent qu'entre les mains des impies qui mettent en elles leur espérance et leur joie. Les justes peuvent posséder de l'argent, mais ils ne regardent comme des richesses véritables que ces richesses spirituelles et célestes, qui enrichissent l'âme, et avec lesquelles on achète la vraie béatitude. »

Les richesses qui ne sont point mauvaises en elles-mêmes, puisqu'elles ont été créées par Dieu, deviennent mauvaises quand on les aime pour elle-mêmes et qu'on veut les garder exclusivement pour soi. Elles deviennent iniques si elles ne sont plus partagées : elles sont iniques, et elles deviennent instruments d'iniquité. « Ce sont elles, dit S. Pierre Chrysologue, qui commandent aux nations et aux rois, qui poussent aux guerres, qui trafiquent avec le sang, qui préparent toutes sortes de morts, qui vendent la patrie, asservissent les peuples, troublent les villes, s'emparent des tribunaux, détruisent le droit, confondent le juste et l'injuste, assiègent la foi, violent la vérité, attaquent les réputations, endurent le cœur, brisent les liens du cœur et de l'amitié... C'est là *mammon*, le maître d'iniquité, qui exerce sa domination inique sur les âmes et sur les corps. » Pour vous délivrer de la domination de *mammon*, si vous l'avez subie, ou pour vous en préserver, faites donc servir le *mammon* d'iniquité à vous créer des amis ; ce sera là l'acte d'une sagesse supérieure : ce qui servait à vous opprimer servira à votre délivrance.

Euseb. Emis. RB.PP.  
T. 6. p. 177.

PRUDENCE NÉCESSAIRE POUR EXAMINER L'ORIGINE DE LA RICHESSE

Omnia dives aut iniquis aut iniquis heres. Hieron ad He-dibiam. q. 1.

Basil. Cat. Græc. PP.

PRUDENCE NÉCESSAIRE POUR LE BON USAGE DE LA RICHESSE

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 34.

Euseb. ut supr.

Chrysol. serm. 126.

Et voici encore en quoi la sagesse des enfants de lumière pourra devenir une sagesse supérieure. Les richesses de la terre ne peuvent s'emporter dans la vie future, elles ne peuvent servir pour le ciel. Et nous pouvons faire de nos richesses un transfert qui nous les rendra précieuses dans la vie future.

ELLE FAIT SERVIR A  
L'ÉTERNITÉ LES RI-  
CHESSES TEMPORÉLLES

Les pauvres sont les amis de Dieu, non pas tous les pauvres, mais les *pauvres en esprit* ; le ciel est leur demeure : *Bienheureux sont-ils, parce que le royaume des cieux est à eux. Faites-vous donc des amis avec le mammon d'iniquité, afin que quand tout vous manquera, il vous reçoivent dans les demeures éternelles.*

r. 9.

Avec quel respect et quel empressement nous devons aller au devant de ces pauvres qui doivent nous recevoir dans les demeures éternelles, « les regardant, dit S. Grégoire, comme des patrons à qui nous portons des présents plutôt que comme des indigents à qui nous faisons des largesses. »

Gregor. Moral. 1. 21.  
c. 19. n. 30

Tous nous avons des malversations à réparer : « nous qui avons perdu le temps destiné au travail, hâtons-nous d'employer le temps qui nous est donné pour la réparation. »

« Si vous ne voulez pas, dit S. Cyrille, distribuer toutes vos richesses aux pauvres, au moins ayez vos pauvres à vous. qui plaideront votre cause auprès de Dieu, qui par les bienfaits qu'ils auront reçus, témoigneront de votre bonté ; afin que quand les richesses terrestres vous abandonneront, vous trouviez place dans leur demeure. Il est impossible que l'ami des pauvres demeure sans récompense ; mais soit qu'il donne tout, soit qu'il donne partie de ses biens, il est certain qu'il s'est fait du bien à lui-même. »

Cyrlil. ut supr.

Cyrlil. ut supr.

Il est un pauvre surtout auquel il est facile, doux et avantageux de faire ce transfert de ses richesses. « Vous doutez si le pauvre qui se présente à vous est un vrai pauvre. dit S. Augustin, celui sur lequel vous ne pouvez avoir de doutes, le Seigneur lui-même vient à vous et vous dit : Pour vous. étant riche, je me suis fait pauvre... Il a enduré la soif sur sa croix ; et la boisson qui lui fut donnée était encore une insulte ; celui qui est la source de la vie au moment de mourir a bu le vinaigre. C'est ce pauvre qui vous est recommandé. Mettez le nom du Christ à la place du nom de ce pauvre. Et quelle sera la récompense de votre dévouement envers lui ? Père, dit-il, *je veux que là où je serai, ceux-ci y soient avec moi.* » Savoir le reconnaître dans le pauvre sera le grand acte de la sagesse chrétienne.

Aug. serm. 41,  
cl. 11. n. 7.

« La Loi ancienne condamne celui qui prête son argent à intérêts. dit S. Paulin, et l'Évangile nous montre comment cela devient un devoir, une source de mérites et de sainteté : celui qui accomplit les préceptes divins uniquement en vue de ce gain, doit attendre

non une peine, mais une récompense. Prêter à intérêts au Christ, c'est là une usure avantageuse et honorable. »

« Quand on voit les gains qu'elle nous procure, on pourrait nous appeler les plus intéressés des hommes ; nous achetons le ciel avec des choses de la terre, la béatitude avec des objets de rien. »

J.-C. parlant ensuite plus particulièrement pour ses disciples, à qui il allait confier de si hauts ministères, les presse de se porter volontiers au devoir de l'aumône, pour se préparer à distribuer dignement les dons plus hauts qu'il leur confiera.

**Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle aussi dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites, sera aussi injuste dans les grandes.**

Si vous n'avez pas été fidèles dans la distribution de la richesse si souvent injuste, dans la distribution de cette richesse dont il faut se défier à cause des injustices qui peuvent être à son origine ou dans son usage, « de ces richesses qui ne sont que d'un moment, et dont l'emploi par conséquent n'a qu'une importance restreinte. » **qui pourra vous confier les richesses véritables, « les richesses vraies, les richesses éternelles de la doctrine divine, dont la dispensation a des conséquences si graves ? »**

Si vous ne savez pas traiter les richesses de la terre comme n'étant point des richesses véritables, vous n'êtes pas aptes à la possession et à la dispensation des richesses véritables. « Si vous les appelez des richesses, vous les aimerez, dit S. Augustin, et si vous les aimez, vous périrez avec elles. Sachez donc les perdre pour ne pas périr ; sachez les donner pour vous enrichir ; sachez semer pour moissonner. Ne les appelez pas des richesses, elles ne sont pas vraies, elles sont pleines de pauvreté, exposées à toutes sortes de vicissitudes. Singulières richesses que ces richesses qui vous font craindre les voleurs et vos serviteurs eux-mêmes !... Si elles étaient de vraies richesses, elles vous donneraient la sécurité. »

« Il y a d'autres richesses, qui sont les vraies, et qui sont les vôtres, c'est celles-là qu'il faut désirer. » Et l'on se prépare à les posséder en donnant volontiers les richesses apparentes.

Il n'y a de vraies richesses que celles qui rendent l'âme heureuse. *Bienheureux.* dit la S<sup>te</sup> Écriture, *le peuple dont Dieu est le maître.* « O Seigneur, mon Dieu, dirons-nous avec S. Augustin, rendez-nous heureux en vous. Quand nous vous posséderons, nous ne vous perdrons jamais, et nous ne saurions périr. »

Continuant à les exhorter à être fidèles et larges dans la dispensation des biens qu'ils possèdent, il leur dit : **Si vous n'avez pas été fidèles dans l'usage d'un bien étranger, « de ces richesses qui sont en dehors de nous, qui ne naissent pas avec nous et que nous n'emportons pas avec nous, » « qui nous ont été données**

Paulin. Nol. Ep. 32.  
ad Sever. Olim. 12.  
n. 19.

LE BON USAGE DE  
LA RICHESSE PRÉPA-  
RANT À LA DISPENSA-  
TION DE RICHESSES  
MEILLEURES

Hieron. ad Algas.  
q. 6.

Paupertate plenæ  
sunt.

Aug. Serm. 113.  
Al. de Verb. Dom. 33.  
n. 4.

Id. serm. 50. n. 8.

Aug. serm. 113 n. 6.

Ambros.

v. 10

v. 11.

13. pour les autres autant que pour nous, » **qui vous donnera votre bien véritable**, c'est-à-dire la vertu qui nous donne d'agir selon la raison, ce qui est pour nous le bien véritable ? »

Cyrill. ut supr.

« Elles nous sont étrangères, car elles nous ont été données pour l'usage de tous, et si nous nous les approprions, comment pourrions-nous encore posséder les richesses qui nous sont propres, ces richesses qui viennent de Dieu, cette grandeur qui nous rend aptes aux *œuvres bonnes* pour lesquelles nous *avons été* 11. 10. *créés*, cette sainte et merveilleuse beauté que Dieu lui-même forme dans nos âmes et qui était notre lot dès le commencement ? »

id. ib.

Il y a là comme une impossibilité : il est impossible que Dieu fasse son œuvre dans un homme qui se dérobe à sa tâche. Se servir généreusement des biens de ce monde, c'est donc le moyen de posséder largement les richesses éternelles. « Être fidèle dans le moindre, c'est-à-dire dans le partage de ses biens avec les pauvres, c'est le moyen d'être fidèle dans ce qu'il y a de plus grand, c'est-à-dire dans l'union par un seul esprit et un même amour avec le Créateur. »

Cyrill. ib.

13. Pour distribuer ainsi la richesse, il faut n'en être pas l'esclave, mais la posséder en maître ; c'est à quoi nous engage le Sauveur. **Nul ne peut servir deux maîtres : car ou il haïra l'un et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir ensemble Dieu et l'argent.** Il faut vous affranchir de toute attache à l'argent.

Beda. h. l.

## CCXI

**Les paraboles de la miséricorde.****V. Le mauvais riche.**

Est-ce une histoire ou une simple parabole ? Des Pères, s'appuyant sur ce fait que Jésus désigne un des personnages de cette scène, le mendiant, par son nom propre, ont pensé que c'était une histoire réelle. D'autre part ce nom (*Lazare, sans secours* ou *Eléazar, Dieu est mon secours*), pouvait bien avoir été créé par N.-S. pour désigner un type de la misère. Quoiqu'il en soit, peu de paraboles ont laissé dans les âmes une impression aussi profonde, et ce pauvre a donné son nom à beaucoup d'établissements destinés à recueillir et à soulager les malheureux.

v. g. S. Cyrille.

LES PHARISIENS SE  
MOQUENT DE LA DOC-  
TRINE DU DÉTACHE-  
MENT

J.-C. avait recommandé à ses disciples de s'associer à la miséricorde divine par la pratique de l'aumône et de racheter par l'aumône leurs péchés. **Et les Pharisiens qui étaient avares écoutaient ces choses et ils se moquaient de lui.** « Ils se sentaient atteints par ces leçons, et pour se défendre ils recouraient à la moquerie. » Ils voulaient se poser comme des hommes justes, qui n'avaient nul besoin de racheter leurs péchés. Ils voulaient aussi traiter comme une théorie excessive et insensée la doctrine de Jésus sur le détachement des richesses. L'histoire du peuple d'Israël établissait que des riches avaient été justes devant Dieu, et Moïse avait promis à son peuple, s'il restait fidèle à Dieu, l'abondance des biens terrestres. *Ils se moquaient donc de lui.*

Luc. XVI.

Theophyl. h. l.

Reds. b. l.

**Et il leur dit : Vous êtes de ces hommes qui se font justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs : car souvent ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu.**

v. 15.

UN NOUVEL ORDRE  
DE CHOSES

« Et il leur rappelle, dit Bède, qu'il y a une grande distance entre la Loi et l'Évangile, entre les vertus et les dispositions que requièrent l'ordre ancien et l'ordre nouveau, entre les promesses qui sont faites à l'un et à l'autre. Il faudra pour arriver au royaume des cieux des sacrifices plus grands que ceux qui étaient exigés autrefois. Oui, autrefois, il avait été dit : *Si vous m'écoutez, vous mangerez les biens de la terre* ; et maintenant il dit : *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.* »

Id. lb.

C'est pourquoi il leur dit : **La Loi et les Prophètes ont duré jusqu'à Jean** ; et ils ont eu là leur fin, « non, dit S. Ambroise, que la Loi ait cessé d'obliger : mais une puissance moindre paraît cesser d'être quand une puissance supérieure lui succède. » « La Loi était une préparation qui est absorbée dans l'Évangile qu'elle préparait. » « Et si les Prophètes se taisent, c'est que celui que les Prophètes annonçaient est venu, dit S. Jean Chrysostôme : il faut donc qu'ils soient attentifs. »

v. 16

Ambros. in Lnc. l. 8.  
n. 1.

Cyrlil. Cat. Græc. PP.

Chrys. Homil. 37  
in Matth. n. 3.

IL FAUT SE FAIRE  
VIOLENCE POUR Y  
ENTRER

**A partir de Jean, c'est le royaume de Dieu qui est annoncé, et il faut qu'on se fasse violence pour y entrer.**

v. 16.

« Car la Loi, dit S. Ambroise, contenait encore bien des choses qui étaient selon la nature ; et le Christ nous élève au dessus de la nature, nous obligeant à lui faire violence pour qu'elle ne nous entraîne pas aux choses de la terre, et pour qu'au contraire nous l'entraînions en haut. » « Quelle lutte s'impose à l'homme qui veut monter au ciel ! dit Eusèbe. Quelle violence doit se faire l'homme revêtu d'une chair mortelle pour vaincre la volupté et tout appétit désordonné et vivre de la vie angélique ! Celui qui a vu les saints mortifiant leur chair, les martyrs supportant avec une inébranlable constance leurs atroces tourments, avouera qu'il se sont fait violence pour entrer au royaume des cieux. » « Oui, dit Bède,

Ambros. ut supr.

Euseb. Cat. Græc. PP.

il nous faut un grand courage, à nous qui sommes nés de la terre pour chercher le royaume des cieux, pour... conquérir par la vertu ce que la nature n'a pu garder, et mépriser non seulement la terre, mais encore les moqueries de ceux qui rient de nos mépris. » « Pour supporter avec calme le mépris, comme J.-C. le fit dans la circonstance présente, dit S. Augustin, il faut se faire violence plus que pour mépriser les choses temporelles. »

Beda. h. l.

Aug. qq. Ev. l. 3.  
q. 37.

1. 17. Parce qu'il a annoncé que l'Évangile était venu remplacer la Loi, il ne veut pas que l'on croie abrogé ce que Dieu avait commandé par la Loi. **Il est plus facile au ciel et à la terre de passer, qu'à une seule lettre de la Loi de s'en détacher.** La figure de ce monde passe sans cesse, mais la parole de Dieu demeure éternellement.

Et il donne un exemple parmi plusieurs autres rapportés au Sermon sur la montagne, pour montrer comment il maintient la Loi en l'élevant.

1. 18. **Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère; et quiconque épouse celle que son mari a renvoyée commet un adultère.**

Et voulant montrer quels seraient les devoirs des riches dans la Loi nouvelle, voulant montrer à ces Pharisiens fiers de leurs richesses les dangers des richesses, il leur dit la parabole suivante :

19. **Il y avait un homme riche...** « Il n'englobe pas tous les riches dans le cas de cet homme, dit S. Ambroise; car de même que toute pauvreté n'est pas sainte, toute richesse n'est pas criminelle : c'est la jouissance effrénée qui entache la richesse, et c'est la sainteté qui relève la pauvreté. »

LE MAUVAIS RICHE

Ambros. ut supr.  
n. 13.

SON LUXE

**Il était vêtu de lin et de pourpre...** Cette union du lin et de la pourpre, la pourpre formant le vêtement de dessus, constituait un assemblage aussi riche que moelleux. Le luxe des vêtements, dit S. Grégoire, procède de l'orgueil : on se pare pour paraître avec plus d'avantages aux yeux des autres. » Il était constamment dans ces riches vêtements, car il était toujours environné de flatteurs.

Gregor. Homil. 40  
in Ev. n. 3.

« Voilà donc, dit S. Jean Chrysostôme, comment il traitait cette cendre et cette poussière que nous sommes tous. »

Chrys. vel quisquis  
a hom. de divit. et  
Lazar. 1 en Combef.

1. 19. **Et chaque jour il faisait une chère splendide.** Tout était en rapport. le vêtement. l'ameublement. la nourriture. « Vous remarquerez, dit S. Grégoire, qu'on ne lui reproche pas d'avoir ravi le bien d'autrui, mais de n'avoir pas su donner le sien. On ne lui reproche pas d'avoir exercé quelque violence tyrannique, mais, dans la jouissance orgueilleuse de ce qu'il possédait, d'avoir été sans pitié, de n'avoir pas su racheter ses péchés quand il le pouvait. » En un mot, il a joui de sa richesse sans accomplir les devoirs qu'elle lui imposait : c'est là toute sa faute. « Mais cette omission, dit S. Jean Chrysostôme, Dieu l'appelle un vol, déclara-

Gregor. ut supr.

rant aux riches que les richesses qu'ils possèdent, de quelque source qu'elles viennent, sont les biens des pauvres. Comme les trésoriers publics, ils sont coupables d'exactions, si, négligeant de subvenir aux nécessités qui sont autour d'eux, ils prennent pour eux plus que leurs besoins n'exigent. » *Les biens volés aux pauvres sont dans vos maisons*, disait Dieu à ceux qui n'avaient pas fait aux pauvres les aumônes prescrites par la Loi.

Chrys. de Lazar.  
Orat. 2. n. 4.

LE PAUVRE LAZARE

**Et il y avait aussi un mendiant nommé Lazare, qui était étendu à sa porte tout couvert d'ulcères.** « Habituellement, dit S. Grégoire, on connaît les noms des riches plutôt que les noms des pauvres ; le nom de ce pauvre nous a été conservé parce qu'il était connu de Dieu. Dieu connaît le pauvre humble, il ignore le riche orgueilleux. » « Ne vous semble-t-il pas, dit S. Augustin, que J.-C. lise dans un livre où il trouve écrit le nom de ce pauvre, mais où il ne trouve pas le nom du riche ? » Heureux ceux dont les noms sont inscrits au livre de vie !

v. 20.

Gregor. ut supr.

Aug. serm. 41. n. 4.

Il était là à la porte du riche. Ce n'était pas par un effet du hasard, mais par une disposition de la Providence. « Dieu, dit S. Paulin, a préparé le riche pour le pauvre, et le pauvre pour le riche, afin que la richesse de l'un devienne le soutien de l'autre, et que le pauvre soit pour le riche le sujet où s'exercera sa vertu. » Et il en sera toujours ainsi : pour le plus grand avantage de tous il y aura toujours des pauvres à côté des riches.

Paulin. Ep. 32.  
ad Sever. n. 21.

Le pauvre voyait de loin les somptueux festins du riche. La faim le tourmentait, le rendant presque insensible aux souffrances causées par ses ulcères : on s'habitue aux souffrances du corps, on ne s'habitue pas à la faim. **Et il aurait bien voulu se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche.** Et toutefois il ne l'importunait pas par ses cris ; mais son silence était la plus touchante des supplications : il semblait lui dire : Donnez en aumônes au moins ce qui se perd ; vos pertes deviendront un gain. »

v. 21.

Chrys. serm. 1 de Laz.  
n. 6.

ib. n. 7.

Et il ne rencontrait dans le cœur de ce riche qu'insensibilité. « Habituellement l'abondance, dit S. Jean Chrysostôme, dispose à une certaine générosité. » En lui elle n'avait créé qu'égoïsme. Et peut-être était-il de ces hommes dont parle S. Ambroise, qui se mettent tellement en dehors de l'espèce humaine que la vue des misères d'autrui ne fait qu'aiguiser leurs jouissances. **Et personne ne lui donnait ces miettes.**

ib.

Le pauvre voyait le riche toujours entouré d'une suite nombreuse et obséquieuse, et lui, dans sa maladie et sa détresse, était seul. **Mais les chiens venaient et léchaient ses plaies.**

ib.

SA VERTU

« Quelles tentations de colère, dit S. Grégoire, ne devaient point s'élever dans son esprit devant ce contraste ! » Et cependant il était calme : il ne murmurait ni contre le riche, ni contre la Providence. « Dépouillé de tout, dit S. Pierre Chrysologue, enveloppé

Gregor. ut supr. n. 4.



de ses seules souffrances, il offrait à Dieu en sacrifice la seule chose que ses blessures n'eussent pas atteinte, son âme. »

Cette situation se prolongea longtemps. « Dieu, dit S. Grégoire, donnait à l'un le moyen d'accroître son mérite, et à l'autre l'occasion de confirmer sa damnation... Il y avait donc sur terre ces deux cœurs suivant des voies différentes, et au dessus d'eux celui qui sonde les cœurs, qui, en éprouvant l'un, le préparait à la gloire. et en supportant l'autre, l'attendait pour le châtement. » Au milieu des conditions si différentes qui pèsent sur l'humanité et qui font quelquefois murmurer contre la justice divine, il faudrait toujours nous élever jusqu'à ce regard de Dieu fixé sur les hommes, et entrer dans les sentiments de Dieu.

Chrysol. serm. 66.

PROLONGATION  
DE CES DEUX ÉTATS

Gregor. ut supr.

1. 22.

**Or il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham.** « Ce qui est du temps a passé, dit S. Jean Chrysostôme : ce qui suit va demeurer éternellement. Voilà que toutes les peines de ce pauvre vont se changer en joies. Il est porté triomphalement celui qui ne pourrait plus se traîner ; il est porté par les Anges ; ce ne serait pas assez d'un pour honorer ce pauvre ; ils viennent nombreux afin de former autour de lui un chœur joyeux : chacun d'eux est heureux de toucher ce fardeau. » Dans les obsèques de ses fidèles, l'Église catholique s'inspirant de ces paroles priera les Anges de venir porter l'âme de celui qu'elle recommande à Dieu. Venez à sa rencontre, ô Anges du Seigneur, prenez son âme, présentez-la à Dieu, et avec Lazare, le pauvre d'autrefois, faites-la reposer dans le sein d'Abraham.

LA MORT  
DE TOUS DEUXChrys. vel quinq.  
a. hom. de Divite.  
ut supr.

*Ils le portèrent dans le sein d'Abraham.* J.-C. n'avait pas encore ouvert aux âmes justes le sein de Dieu ; c'est pourquoi ce pauvre ne pouvait encore avoir d'autre paradis que le sein d'Abraham, le père des vrais croyants, qui accueillait ses enfants en père rempli de tendresse. Quelle joie pour ce pauvre d'être ainsi reçu par le grand patriarche qui reconnaît en lui son véritable enfant, et de pouvoir participer à toutes les promesses qui lui ont été faites.

LES DEUX  
ABOUTISSANTSGregor. Moral. l. 4.  
c. 29.

« Abraham, qui reçoit ce pauvre, avait été riche, remarque S. Augustin, et par conséquent Dieu ne condamne pas tous les riches. Mais ce riche était pauvre de cœur, il était humble, il était croyant, il faisait le bien. » De tels riches sont les amis de Dieu. « Ce n'était pas à cause de sa pauvreté que ce pauvre fut honoré par les Anges, ni à cause de ses richesses que ce riche fut condamné aux tourments : dans le pauvre c'est l'humilité qui fut honorée, et dans le riche c'est l'orgueil qui fut condamné... Vous tous, qui que vous soyez, riches ou pauvres, apprenez à être pauvres et humbles : car on trouve des mendiants qui sont orgueilleux et des riches qui sont humbles. » « Il était juste, dit S. Pierre Chrysologue, que celui-là accueillit les saints dans le repos

Aug. serm. 14. n. 4.

Aug. En. in Ps. 87.  
n. 3.

qui sur terre avait accueilli les voyageurs et les pauvres, et avait mérité de recevoir sous sa tente, avec les Anges, ce Dieu de qui il tenait tous ses biens. » Les riches miséricordieux auront une belle place dans le royaume de Dieu.

Chrysol. serm. 121.

**Le riche mourut aussi, et il fut enseveli en enfer.** Il eut sans doute sur terre une sépulture superbe : « sa véritable sépulture, dit S. Augustin, fut ces supplices profonds qui enveloppent, après cette vie, les âmes superbes et sans pitié. »

v. 21.

Aug. qq. Ev. 1. 2.  
q. 38.

*Il fut enseveli...* « Voyez, dit S. Jean Chrysostôme, les tables chargées d'argenterie, les lits, les ornements, les parfums, l'abondance des vins fins, la variété des mets, de tout cela il ne reste que la cendre et la poussière, les pleurs et le deuil, » « Et au lieu de sa pourpre il n'a plus d'autre vêtement que cette flamme dont il ne peut plus se délivrer. »

Chrys. ut supr.

Aug. serm. 36. n. 6.

« C'est ici, après la mort, nous dit S. Jean Chrysostôme, que tous les hommes apparaissent dans leurs personnages véritables, que l'on reconnaît quels sont les vrais riches et quels sont les vrais pauvres. De même qu'au théâtre, des hommes ont des rôles de rois, de soldats, de philosophes, bien qu'ils ne soient rien de tout cela, de même dans la vie présente nous ne sommes souvent que des personnages de comédie : et de même que vous n'appelez pas heureux tel marchand de fruits, parce qu'il a été figurant pour représenter un roi, de même les riches de ce monde figurent seulement les riches ; et dans la réalité, ils sont souvent plus pauvres que les pauvres, et les derniers des misérables. Et de même qu'en rentrant chez eux, ces figurants déposent ces costumes de théâtre, de même à la mort, nous laisserons nos rôles d'emprunt pour apparaître ce que nous sommes en réalité... C'est ce qui arriva à ce riche au soir de sa vie : aussitôt qu'il fut sorti du théâtre de la vie présente, il était en réalité si pauvre qu'il implorait une goutte d'eau et ne pouvait l'obtenir. Il put voir alors ce qu'il était en réalité, et quelle valeur avaient tous ces biens dont il avait été si fier, et dont il n'avait rien emporté ; et quand il se vit tout seul, abandonné de tous, de quel secours lui étaient ses parasites ? »

Chrys. serm. 2 de Laz.  
n. 6.

De même que Lazare avait eu comme aggravation à sa peine la vue des jouissances du riche, le riche aura comme aggravation à son supplice la vue des joies de Lazare. **Et lorsqu'il était ainsi dans les tourments, il leva les yeux en haut, et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein.**

ib. n. 4.

v. 23.

Ses tourments étaient nombreux, et c'est pourquoi il en est parlé au pluriel. Et la vue de ce pauvre était un de ses tourments. « Tous ceux que nous aurons offensés, dit S. Jean Chrysostôme, seront ainsi présentés à nos regards. Quel reproche était pour ce riche la vue de ce pauvre ! C'était aussi pour lui un reproche que la vue d'Abraham : Abraham était charitable autant que lui égoïste ; se tenant devant sa porte il attendait ceux qui passaient

pour les faire entrer dans sa demeure, tandis qu'il repoussait ceux qui mendiaient à sa porte. » Toutefois malgré l'humiliation qu'il éprouve, « sa détresse est si grande qu'il ne craint pas de chercher un protecteur en celui dont il n'avait pas voulu avoir pitié. »

v. 24.

**Et criant, il dit : Père Abraham...** « Les grandes douleurs aboutissent aux cris ; et c'est pourquoi il crie dans ce moment. Il est le fils d'Abraham par le sang : Abraham pourrait-il oublier son sang ? Etre fils d'Abraham n'est-ce pas pour les Juifs l'espérance du salut ? C'est pourquoi il s'adresse à Abraham qui était son père plutôt qu'à Lazare qui n'avait été que son voisin. Il a peur que Lazare ne se souvienne de sa dureté. Toutefois il sait qu'il a besoin de Lazare : les rôles sont changés ; Dieu a voulu honorer le méprisé d'autrefois, et il accepte cette interversion des rôles. »

**Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue ; car je suis cruellement tourmenté dans cette flamme.**

v. 24.

« L'orgueilleux d'autrefois, dit S. Augustin, est devenu le mendiant de l'enfer. » Autrefois, il ne daignait pas regarder Lazare, et voici que maintenant il l'implore. « Il lui refusait les miettes de sa table, et voici qu'il lui demande une goutte d'eau. »

Mais c'est en vain qu'il réclame pitié. « C'est en vain qu'il voudrait faire pénitence : ce lieu n'est plus celui de la pénitence. Ce sont ses tourments, ce n'est point l'amour, qui l'amènent à la pénitence. Les habitants du ciel pourraient-ils avoir pitié de ceux qui sont en enfer ? Dieu seul peut avoir pour sa créature une pitié efficace. Le seul médecin qui pouvait guérir les malades est venu ; c'est à celui-là qu'il fallait s'adresser : les autres ne peuvent guérir. Abraham pouvait accueillir Lazare, il n'a pas le pouvoir de l'envoyer. » « Il a beau appeler Abraham son père, Abraham lui donne bien le nom de fils, et cependant il ne peut rien pour lui. Il faut que vous sachiez que ni la parenté, ni l'amitié, ni quoi que ce soit, ne peuvent être utiles à celui qui est trahi par sa vie. »

v. 25.

**Mon fils, lui répondit Abraham, souvenez-vous que vous avez reçu des biens nombreux dans votre vie.** Il n'y a point de dureté ni d'ironie dans la réponse d'Abraham, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais une dignité calme basée sur le sentiment de la justice. « Les âmes des bienheureux dans le ciel, dit S. Grégoire, arrivées à la perfection, et à cause de cela gardant dans le cœur une immense miséricorde, sont par leur droiture tellement unies à la justice de leur Créateur, qu'elles ne peuvent plus avoir de compassion pour les réprouvés. Elles adhèrent pleinement aux pensées du souverain juge... et elles deviennent étrangères à ceux qu'elles voient repoussés par Dieu, par Dieu qui est leur unique amour. » Et c'est pourquoi Abraham lui dira : Nous ne pouvons aller à vous.

ib. n. 3.

Gregor. Homil. 40  
n. 5.LA SUPPLICATION  
DU DAMNÉ

Chrys. ut supr. n. 6.

Superbus temporis  
mendicus in ferni.  
Aug.

Gregor. ut supr. n. 5.

Chrys. Homil.  
de Divite. ut supr.Chrys. serm. 3  
de Lazar. n. 9.

DEMANDE INUTILE

Gregor. ut supr. n. 7

*Vous avez reçu des biens en abondance.* Une prospérité continue n'est pas toujours le signe du mérite : elle doit nous inspirer la crainte plutôt que la joie. dit S. Grégoire, la crainte que nous n'ayons pas d'autre récompense. Elle doit nous inspirer de la crainte, parce qu'elle nous impose des devoirs, le devoir d'exercer la miséricorde. « Cette parole lui fait comprendre, dit S. Augustin. que la miséricorde lui sera refusée parce qu'il a refusé de faire miséricorde. »

ib. n. 6.

Aug. serm. 41. n. 4.

Il faut donc estimer malheureux, dans la vie présente, non ceux qui souffrent. mais ceux qui pèchent, et demeurent dans l'abondance de toutes choses. *Ils s'amassent un trésor de colère pour le jour du jugement de Dieu.* « Ce n'est pas la peine, mais le péché qui est un mal. »

Chrys. serm. 3  
de Lazar. n. 5.  
LES EXIGENCES  
DE LA JUSTICE

Hom. II.

**Et Lazare dans sa vie n'a eu que des maux, et c'est pour-  
quoi maintenant il est dans la consolation, et vous dans les  
tourments.**

v. 25.

La pauvreté et la souffrance, qui avaient affligé Lazare, l'avaient aussi purifié ; car ce n'était pas par un système mécanique de compensations que la consolation était venu remplacer les maux, et les tourments la jouissance ; c'étaient les dispositions de l'un et de l'autre qui avaient préparé le châtiment et la récompense. « Pendant que le riche, dit S. Augustin, ne voyait rien au delà de la vie présente dont il jouissait orgueilleusement, Lazare avait compris que les maux de la vie présente, les labeurs, les souffrances, les privations étaient la peine du péché. »

Aug. qq. Ev. I. 2.  
q. 39.

« Toute peine de la vie présente infligée au pécheur diminue le poids de ses fautes ; et infligée au juste, elle rend son âme plus belle, si toutefois elle est acceptée avec des dispositions convenables. »

Chrys. ut supr. n. 8.

Toute peine de la vie présente diminue la force des passions, tandis que la jouissance les excite. « Quand nous n'avons pas la maladie, la pauvreté, les épreuves, nous avons l'ambition, la colère, les pensées mauvaises ; et ce n'est pas un mince travail que de refréner la colère, de réprimer les désirs mauvais, d'étouffer la jactance, d'abaisser l'orgueil. de prendre l'habitude d'une vie austère. Et cela est nécessaire pour être sauvé. »

Id. ib. n. 6.

Mais il faut une grande vertu pour bien comprendre et bien accepter cela. « Quel cœur ne faut-il pas pour ne pas s'aigrir dans les ennuis de chaque jour. pour ne pas se révolter, mais au contraire rendre grâces, glorifier, adorer celui qui permet ces épreuves !... Et cependant en réalité, c'est là la vraie sagesse. Lequel est le plus doux du blasphème ou de l'action de grâces ?... Et vous laisseriez ce qui est utile et ce qui est doux pour ce qui blesse et contriste !... Ce n'est pas la pauvreté ni la souffrance qui portent au blasphème, mais la folie. l'abandon de Dieu, l'oubli de Dieu... S'il faut que des cris sortent de votre bouche, qu'ils soient donc des cris de louange et de bénédiction. »

ib. n. 7.

ib. n. 8.

ib. n. 7.

26. **Et en plus, un grand abîme est établi entre vous et nous : de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes.**

L'abîme n'est pas seulement la distance matérielle qui sépareit l'enfer des limbes des justes, qui sépare maintenant l'enfer du ciel. Que l'enfer soit au centre de la terre, comme le pense S. Basile, ou qu'il soit en dehors de cette terre sanctifiée par le sang du Sauveur, comme le croient d'autres Pères, un abîme immense sépare le ciel et l'enfer ; mais cet abîme est moins grand que l'abîme moral qui existe entre les damnés et les bienheureux. « Après la mort, dit S. Ambroise, les mérites ne peuvent plus changer. » Des dispositions et des démérites d'un damné, il est impossible de passer aux dispositions et aux mérites des bienheureux.

L'abîme est éternel : *Chaos magnum firmatum est.* « Tout ce passage, dit Théophylacte, est décisif contre les Origénistes qui affirmaient qu'un jour les damnés seraient réunis aux justes. Ils ne peuvent passer de là-bas ici. La parole d'Abraham, la parole du Sauveur valent bien celle d'Origène. » « Non seulement l'abîme existe, dit S. Augustin, il est établi pour toujours. »

La parabole aurait pu se terminer là : J.-C. avait montré la faute et le châtement du riche qui ne comprend pas le devoir de la richesse ; il complète son enseignement en montrant un des dangers de la richesse qui est l'incrédulité.

« L'espérance ayant quitté le cœur de ce misérable, sa pensée se reporte vers ceux qu'il a laissés sur terre. N'ayant pas su pourvoir à ses intérêts véritables, il pense à ceux qui vivent dans le même aveuglement. »

27. **Il répliqua : Je vous supplie, père, de l'envoyer dans la maison de mon père,**

28. **Car j'y ai encore cinq frères : afin qu'il dise ce qui est, de peur qu'ils ne viennent eux aussi dans ce lieu de tourments.** « On se souvient donc dans l'autre vie, dit S. Grégoire ; on se souvient de ceux qu'on a offensés, de ceux pour qui on doit craindre, de même qu'on connaît la gloire de ceux qu'on a méprisés. Le châtement ne serait pas complet sans cela. »

Pourquoi craint-il de voir ses frères en enfer ? Ses tourments en seraient augmentés. « Se retrouver dans le même châtement après s'être trouvé ensemble dans la même faute, c'est, dit S. Grégoire, une aggravation du châtement. » Au milieu de sa damnation, il lui reste peut-être encore quelque affection naturelle pour les siens. Et surtout il parle sous l'empire de l'évidence. « Vaincu par la douleur, il ouvre à l'évidence, dit S. Grégoire, ces yeux que l'habitude de la jouissance avait tenus fermés. » Plus d'une fois peut-être, avec ses frères, avait-il ri des prétendus supplices de l'autre vie : il voit combien ils étaient insensés.

Il ne demande pas à être envoyé lui-même : il sent bien que,

SÉPARATION  
COMPLETEBasil. in Isa. c. 5.  
n. 166.Ambros. in Luc. l. 8.  
n. 48.Theophyl. h. l.  
Aug. Ep. 164. n. 4.

Gregor. ut supr. n. 8.

DEMANDE EN FAVEUR  
DES SURVIVANTS

id. ib.

Gregor. Dialog. l. 4.  
c. 23Gregor. Moral. l. 9.  
c. 66. n. 202.  
D. Th. Supp. q. 98.  
n. 4.Gregor. Moral. l. 25  
c. 53.

s'il n'a pu obtenir une goutte d'eau, il ne pourra obtenir cette faveur plus grande. S'il y a un abîme entre l'enfer et le ciel, il y a un abîme semblable entre l'enfer et la terre : les damnés ne peuvent plus rien faire pour les hommes. Mais Lazare ne rencontrera pas le même empêchement : et il est dans les attributions des bienheureux de faire le bien. Lazare sera un témoin autorisé ; il sera reconnu de ses frères.

« Mais c'est trop tardivement, dit S. Ambroise, que ce riche veut se faire maître : ce n'est plus maintenant le temps d'apprendre, ni celui d'enseigner. »

Abraham répond aussitôt : sa réponse est brève et sévère : il ne l'appelle plus son fils ; il est avant tout soucieux de rendre témoignage à la vérité qui est suffisante pour les âmes de bonne volonté, et qui a une origine plus noble que des apparitions de revenants. **Ils ont, dit-il, Moïse et les Prophètes : qu'ils les écoutent.** Dieu qui les a créés a pourvu à leur salut avec des précautions plus sages que tout ce qu'il suggère en ce moment : il les a pourvus de docteurs pour les conduire. Celui qui acceptera les secours préparés par Dieu, sera constamment dans la lumière, et fera son salut avec facilité.

« Le malheureux se souvenait du peu de cas qu'il avait fait de la parole inspirée, et il savait que ses frères n'étaient pas davantage disposés à la suivre. » C'est pourquoi il voulait pour eux un enseignement qui s'adressât exclusivement à eux et qui parlât à leurs sens. **Il répondit donc : Non, père Abraham, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence.** Que de fois on entend renouveler cette réflexion : Si quelque mort revenait pour nous dire ce qui se passe là-bas !

**Abraham lui répondit : s'ils n'écoutent pas Moïse ni les Prophètes, si quelqu'un ressuscitait des morts, il ne le croiraient pas non plus.**

Cette parole était une prophétie. Bientôt quelqu'un devait ressusciter des morts, Lazare de Béthanie, et au lieu de l'interroger on chercherait à le faire mourir.

Peu de temps après, J.-C. lui-même devait revenir du milieu des morts : et ils devaient être plus incrédules encore à sa parole qu'à celle de Moïse ; et ils devaient persécuter les Apôtres qui apportaient les preuves de sa résurrection. « Si Dieu permettait que les morts revinssent souvent, comme beaucoup le voudraient, dit S. Jean Chrysostôme, bientôt ce moyen de salut nous laisserait indifférents, et il prêterait aux plus grands abus : on aurait les faux revenants, comme on a eu les faux prophètes et les faux messies. » Dieu qui nous a fait l'honneur de nous parler veut qu'on donne créance à sa parole autant qu'à celle d'un mort revenant d'entre les morts : la foi, la foi qui sauve et qui conduit à la vie éternelle, doit s'appuyer sur cette parole, et non sur une parole

v. 29.

v. 30.

v. 31.

Aug. qq. Ev. 1. 9.  
q. 38.Ambros. in Luc. 1. 8.  
n. 29.IL N'Y A PLUS  
D'AVERTISSEMENTSChrys. serm. 4  
de Lazar. n. 3.

Gregor. ut supr.

Chrys. ut supr.

id. ib.

humaine. Comment se fait-il, dit-on quelquefois, si les âmes des trépassés sont vivantes, si nous sommes complètement environnés par le monde surnaturel, qu'il y ait si peu de communications de ce monde avec le nôtre ? La raison en est là : Dieu veut que notre épreuve se fasse dans la foi, que nous ne puissions pénétrer dans le monde surnaturel que par la foi en sa parole. Et c'est pourquoi après ces mots prononcés par Abraham, le silence se fait : c'est le silence de l'éternité qui dérobe à notre esprit tous ses secrets si poignants.

Avec quelle aisance J.-C. nous parle de ce monde invisible où nous devons aboutir ! Faut-il sous tous les traits qu'il nous en retrace voir l'exacte vérité ? Ou bien quelques-uns de ces traits sont-ils figuratifs, comme S. Augustin et quelques autres Pères l'ont pensé ? Quoiqu'il en soit, cette parabole est, comme on l'a dit, en ses traits essentiels, une large fenêtre ouverte sur l'éternité, sur le ciel et sur l'enfer.

Elle nous rappelle les dangers que nous avons à craindre pour la vie future. « Mais en nous faisant penser au châtement avant qu'il n'arrive, dit S. Grégoire, elle nous aide à l'éviter. » Dieu ne se plait pas à nous châtier. « S'il avait aimé nous châtier, dit S. Jean Chrysostôme, il ne nous aurait pas dit ces choses. Il nous les a dites à l'avance pour que nous puissions les éviter. »

« Elle est surtout, dit S. Ambroise, un excitant en matière de miséricorde. » « Connaissant les tourments du riche et la récompense de Lazare, dit S. Grégoire, cherchez dans les pauvres des avocats pour le jour du jugement. Nous avons encore maintenant des Lazares à nos portes, désirant se nourrir des miettes qui tombent de nos tables. Ils vous prient maintenant, mais un jour ils prieront pour vous... Ce sont nos futurs protecteurs qui nous implorent. C'est pourquoi, quand vous rencontrez dans ce monde des misérables, ne les méprisez point, même si vous voyez en eux des choses répréhensibles : peut-être les blessures qui viennent de leur faiblesse sont guéries par ce remède qui est la pauvreté. »

« Et si c'est un devoir de leur faire quelque reproche, faites servir cette nécessité au progrès de votre charité ; donnez leur la bonne parole en même temps que le pain, pour nourrir leur âme en même temps que leur corps. S'ils ne méritent aucun reproche, il faut avoir pour eux une souveraine vénération. Et puisque nous en rencontrons beaucoup dont nous ignorons le mérite, nous devons, avoir pour tous cette vénération. Nous ne savons pas lequel parmi eux est le Christ, et par conséquent nous devons avoir du respect pour tous. »

« Ne reconnaissez-vous pas en effet, dit S. Augustin, J.-C. lui-même dans la personne de ce pauvre ? Ne sont-ce pas les humiliations de son Incarnation qui l'ont jeté aux pieds de la maison de ce riche orgueilleux ? Il désirait se nourrir des miettes qui tombaient de sa table, c'est-à-dire des œuvres les plus minimes de

J.-C. LE SEUL MAÎTRE  
DE L'ÉTERNITÉ

LES DANGERS  
DE L'ÉTERNITÉ

Gregor. ut. supr. n. 20.

Chrys. serm 3  
de Lazar. n. 5.

Incentivum miseri-  
cordiæ. Ambros. ut  
supr n. 20.

MOYENS DE LES ÉVITER

Gregor. ut supr. n. 20.

justice qu'il pouvait trouver dans la vie de son peuple. Ne reconnaissez-vous pas dans les plaies de Lazare, les blessures que le Christ a reçues dans sa Passion ? Ces chiens qui viennent lécher ses plaies ne sont-ils pas ces Gentils que les Juifs mettaient sur le pied de ces animaux immondes et qui sont venus, dans le monde entier, absorber avec amour, dans le sacrement de son corps et de son sang, la grâce provenant de sa Passion ? Si Lazare est reçu dans le sein d'Abraham, Jésus est reçu dans le sein de son Père. Il y est accompagné par les Anges, et ceux-ci viennent annoncer aux hommes le grand mystère. » Si Jésus a voulu avoir tous ces rapports avec ce pauvre, n'est-ce pas pour nous inviter à le reconnaître dans la personne de tous les pauvres ?

Aug. qq. Ev. ut supr.

#### UNE ALLÉGORIE

Des Pères ont vu aussi dans la parabole du mauvais riche une allégorie et une leçon que J.-C. donnait au peuple Juif. « C'est là, dit S. Jean Chrysostôme, un caractère de la richesse divine : plus vous creusez, plus nombreuses vous apparaissent les pensées divines : la source est inépuisable. »

Chrys. serm. 4  
de Lazar. n. 2.

« Ce riche, dit S. Augustin, représente ces Juifs superbes qui ignorent la justice de Dieu et qui mettent en avant leur propre justice. »

« La pourpre et le lin représentent la dignité royale dont Dieu l'avait revêtu, et qui lui sera enlevée un jour. »

« Dans ses festins luxueux vous pouvez voir l'orgueil qu'il avait de la Loi, qu'il faisait servir à sa gloire plutôt qu'à son salut. »

« Dans le mendiant dont le nom signifie *aidé de Dieu*, vous pouvez retrouver tout indigent, soit les Gentils, soit les publicains qui reçoivent de Dieu d'autant plus d'aide qu'ils sentent davantage leur indigence. »

Aug. qq. Ev. ut supr.

« Ces ulcères qui apparaissent sur tout son corps et qu'il ne dissimule pas représentent, dit S. Grégoire, ses fautes qu'il avoue hautement quand il revient à Dieu. »

« Ce pauvre ulcéreux qui désirait les miettes tombant de la table de ce riche représente le peuple des Gentils affamé de la vérité ; et le peuple qui était riche du dépôt divin dédaignait d'y admettre le peuple déshérité. »

« Le pauvre est admis dans le sein d'Abraham. J.-C. n'a-t-il pas dit : *Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et reposeront dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dans le royaume des cieux, et les enfants du royaume seront chassés dans les ténèbres extérieures ?* » C'est ainsi que Jésus donnait à ces Juifs, fiers de leur descendance d'Abraham, dédaigneux des pauvres, aimant le faste, une leçon qui les invitait à l'humilité et à la compassion envers les pauvres.

Gregor. ut supr. n. 2.



## TABLE DES MATIÈRES

---

### **CXXXII. — Guérison d'un Lézéux.**

La place de ce miracle. — Sa signification. — La lépre figure du péché. — Ce lépreux figure de l'homme qui veut être guéri du péché. — J.-C. le guérit de sa propre puissance. — Instantanéité de la guérison. — J.-C. l'envoie au prêtre. — Un témoignage de reconnaissance. — Le sacrifice après la guérison. — Le miracle publié malgré la défense de Jésus. . . . p. 1-6.

### **CXXXIII. — La guérison du serviteur du Centurion.**

Encore un miracle après l'enseignement. — Miracle en faveur des Gentils. — Le malade. — Les émissaires du Centurion. — Les motifs qu'ils font valoir — Promptitude de Jésus à accéder à leur demande. — Humilité et foi du Centurion. — Admiration de Jésus. — Témoignage qu'il rend à la foi du Centurion. — Cette foi montrée comme un prélude. — La récompense de cette foi. — Jésus préluant à la fondation de son Eglise. — Dispositions qui préparent l'homme à y entrer. — Dispositions préparatoires à la réception de l'Eucharistie. . . . . p. 6-13.

### **CXXXIV. — La résurrection du fils de la veuve de Naïm.**

La ville de Naïm. — Funérailles émouvantes. — Compassion de Jésus. — Sa parole à la mère. — Sa parole au mort. — La résurrection. — Son instantanéité. — Impression produite. — Ce que figure ce jeune homme; — cette mère. — J.-C. ressuscitant les âmes. . . . . p. 14-19.

### **CXXXV. — Le message de Jean-Baptiste : témoignage de Jésus sur Jean.**

Les disciples de Jean et les miracles de Jésus. — La pensée de Jean en lui envoyant ses disciples. — J.-C. seul pouvait dire ce qu'il était. — Sa réponse. — Il se montre la plénitude de la Loi. — Le dernier trait prouvant sa mission : ceux qui se scandalisent en lui. — Son témoignage sur Jean. — Jean serait-il un roseau ? — Son mépris de l'éclat extérieur. — La place de Jean parmi les Prophètes. — Il mérite le nom d'Ange. — Le plus grand des enfants des hommes. — Un ordre nouveau plus grand. — La force nécessaire pour y entrer. — Le moment en est arrivé . . . . . p. 19-27.

### **CXXXVI. — Témoignage de Jésus sur Jean (suite). L'abus des grâces.**

Combien il est facile d'arriver au salut. — Pourquoi tous n'y sont pas arrivés ? — Les hommes contredisant aux desseins de Dieu, surtout à l'apparition du Sauveur. — La Sagesse justifiée par ses enfants. — L'abus des grâces. — Le châtimeut qu'il amène. . . . . p. 28-31.

**CXXXVII. — La pécheresse chez Simon le Pharisien.**

Une nouvelle phase du ministère du Sauveur. — Simon le Pharisien. — La pécheresse. — L'onction de la pécheresse. — Ce qui l'a amenée à Jésus. — Plénitude de sa conversion. — Le scandale du Pharisien. — Infirmité des jugements humains. — Jésus répond à ses pensées. — Les deux débiteurs. — Deux traitements différents. — L'amour et la rémission des péchés. — Le pardon reçu motif d'aimer. — Tes péchés te sont pardonnés. — L'étonnement des convives. — Confirmation de la grâce accordée. — Puissance de la foi. — Le changement opéré. — La puissance des larmes de Magdeleine. — Ce que produit le contact de J.-C. — J.-C. seul remet les péchés. — Les pieds de J.-C. — Comment on s'en approche. — Les larmes répandues sur les pieds de J.-C. — Les cheveux qui les essuient. — La parcimonie du Pharisien. — Confiance inspirée par cette scène. — Nous pouvons la renouveler. — Le baiser des pieds et celui de la bouche . . . . . p. 32-42.

**CXXXVIII. — J.-C. répond à une calomnie des Pharisiens.**

Guérison d'un démoniaque aveugle et muet. — Symbole de guérisons qui s'accomplissent chaque jour. — Admiration de la foule. — Calomnie. — Déjà calomnie semblable en un miracle semblable — Cette fois Jésus répond. — Il leur montre l'absurdité de leur accusation. — Cette accusation va contre eux-mêmes. — Combien plus consolante est la vérité ! — Le rôle de J.-C. à l'égard du démon. — Se mettre avec J.-C. — Craindre les retours de l'ennemi. — Fureur du démon expulsé. — Le retour du démon chez le peuple juif. — Dans l'âme sanctifiée. — La faute des calomnieurs. — Le blasphème contre l'Esprit-Saint. — Son irrémissibilité. — Contradiction des ennemis de Jésus. — Rendre bonnes les racines. — Sévérité du jugement futur . . . . . p. 43-52.

**CXXXIX. — Le signe dans le ciel.**

La demande des Pharisiens. — Jésus refuse le signe demandé. — Le signe qu'il leur annonce. — Châtiment de ceux qui auront résisté à ce signe. — Leur condamnation par les Ninivites, par la reine de Saba. — La lumière qui veut éclairer le monde. — Elle demande une correspondance intérieure . . . . . p. 52-57.

**CXL. — La véritable parenté de Jésus.**

La prédication de Jésus dans son plein. — La suite de Jésus. — La famille de Jésus. — Les prétentions des frères de Jésus. — Venue de Marie et des frères de Jésus. — Sa vraie mère et ses vrais frères. — Une autre scène analogue : la femme proclamant le bonheur de la mère de Jésus. — Sublimité de cette profession de foi. — J.-C. proclame la béatitude suprême. — Cette béatitude a été possédée surtout par Marie. — Ceux qui possèdent cette béatitude. — Marie type parfait des âmes qui la possèdent . . . p. 57-64.

**CXLI. — La tempête apaisée.**

Jésus se dérobe à l'empressement de la foule. — Il emmène ses disciples en mer. — Son dessein. — La tempête. — Le sommeil de Jésus. — La terreur des disciples. — Le reproche de Jésus. — Le commandement à la tempête. — Le calme. — La stupeur des assistants — Un présage d'autres tempêtes. — La tempête de la Passion. — Les tempêtes qui assailliront l'Eglise. — Les tempêtes de notre vie. . . . . p. 64-70.

**CXLII. — Le possédé de Gérasa.**

Un miracle d'un autre ordre. — La venue du possédé. — Son triste état. — Il subit l'ascendant de Jésus. — Le commandement de Jésus. — L'interrogatoire. — La prière des démons. — La permission d'entrer dans les porceaux. — La leçon. — Le désastre. — Terreur produite. — Invitation à Jésus de s'éloigner. — La demande du démoniaque guéri. — La réponse de Jésus . . . . . p. 71-77.

- CXLIII. — Guérison de l'hémorroïsse.**  
Une incurable. — Ses pensées. — La guérison. — L'interrogation de Jésus. — Révélation de la vertu qui est en Jésus. — Comment cette femme toucha Jésus. — La parole que lui adresse Jésus. — Cette femme type de l'Eglise des Gentils. — Comment nous devons toucher Jésus. . . p. 78-83.
- CXLIV. — Résurrection de la fille de Jaïre.**  
La prière de Jaïre. — La jeune fille morte. — Les encouragements de Jésus. — L'entrée de Jésus dans la maison. — La résurrection. — La signification de ce miracle . . . . . p. 83-87.
- CXLV. — Guérison de deux aveugles.**  
Foi de ces deux aveugles. — Le miracle. — Sa signification . . p. 88-90.
- CXLVI. — Les paraboles du royaume. — I. La parabole dans l'enseignement de N.-S.**  
J.-C. se met à enseigner en paraboles. — Ce qu'est la parabole. — Pourquoi J.-C. emploie cette forme d'enseignement. — Il veut voiler la vérité devant ceux qui la haïssent. — L'avouement volontaire. — Il veut donner la vérité plus complète à ceux qui l'aiment. — La parabole excite l'attention. — La parabole langage synthétique; — à la portée des simples et rempli de profondeur; — se gravant dans l'esprit. — J.-C. s'y montre au centre de toutes choses. — Le nombre des paraboles évangéliques. . . . p. 90-97.
- CXLVII. — Les paraboles du royaume. — II. La parabole de la semence.**  
La maison d'où sort le semeur. — La barque d'où il enseigne. — Le semeur. — La sortie du semeur. — Les semailles. — La signification de la parabole. — Les âmes qui ressemblent aux chemins. — Les âmes sans profondeur. — Les âmes envahies par les épines. — L'âme semblable à la bonne terre. — L'inégalité des fruits. — Nécessité de la préparation. . p. 98-104.
- CXLVIII. — Les paraboles du royaume. — III. La parabole de l'ivraie.**  
Les péris du royaume de Dieu dans son développement. — L'ivraie. — La question des Apôtres. — L'explication donnée par Jésus. — Le semeur. — Le bon grain. — Le champ. — L'ivraie. — L'ennemi. — Le zèle des serviteurs. — La longanimité du maître. — Utilité du mélange des bons et des méchants. — J.-C. n'interdit pas la correction. — La moisson. — L'ivraie dans notre vie . . . . . p. 104-111.
- CXLIX. — Les paraboles du royaume. — IV. La parabole de la semence qui croît en secret.**  
Son application à J.-C., à l'Eglise, à la vie de chaque âme. . p. 112-115.
- CL. — Les paraboles du royaume. — V. La parabole du grain de sénévé.**  
Humilité apparente. — Grandeur réelle: progrès constant. — Rapport du grain de sénévé avec J.-C.; avec l'Evangile; avec la vie chrétienne . . . . . p. 115-120.
- CLI. — Les paraboles du royaume. — VI. Le levain.**  
Le progrès par un principe intérieur. — Ce principe est J.-C. — Quelle est la femme? — La fermentation. — Les trois mesures de farine. . p. 120-123.
- CLII. — Les paraboles du royaume. — VII. Le Trésor caché.**  
Quel est le trésor? — On s'enrichit en sacrifiant tout pour lui. — La perte de prix. — Les perles. — La perle précieuse entre toutes. . . p. 123-127.
- CLIII. — Les paraboles du royaume. — VIII. Le filet.**  
Mélange des bons et des mauvais dans l'Eglise. — La séparation au dernier jour. — Science que doivent posséder les docteurs du royaume. . p. 127-130.
- CLIV. — La mission des Apôtres. — I. Le moment présent.**  
Sentiments qui portent J.-C. à former des Apôtres. — Sentiments qu'il demande à ceux qu'il choisit. — Pouvoirs spéciaux communiqués aux douze.

— Les instructions : — les instructions temporaires. — Sublimité de ce qu'ils annoncent. — Les signes par lesquels ils prépareront les esprits. — Dégagement où il les veut. — Respect de leur mission. — Comment ils se présenteront. — Malheur à ceux qui les repousseront . . . . . p. 131-138.

**CLV. — La mission des Apôtres. — II. L'avenir.**

Instructions pour la mission définitive. — Les brobis au milieu des loups. — La prudence du serpent et la simplicité de la colombe. — Place que doit occuper la simplicité. — Les avantages de la simplicité. — Les Apôtres unissant la prudence et la simplicité. — Prédiction portant à la prudence. — Promesse encourageant à la simplicité. — Rigueur des persécutions qu'ils doivent rencontrer. — Singularité du fait et de la prédiction. — Dernière recommandation de prudence. — Assistance promise à la persévérance . . . . . p. 138-148.

**CLVI. — La mission des Apôtres. — III. Motifs de confiance.**

1<sup>er</sup> motif : Ils ressembleront à leur Maître. — 2<sup>e</sup> : Tout se fera dans la lumière et la lumière triomphera. — 3<sup>e</sup> : La seule crainte légitime. — 4<sup>e</sup> : La Providence veillant sur eux. — 5<sup>e</sup> : La gloire promise. — La guerre est déclarée par J.-C. lui-même. — Étendue de cette guerre. — Les exigences de celui qui appelle. — La perte devient un gain. — Dernier motif : Celui qui envoie s'identifiant avec ceux qui sont envoyés. — Les fruits de la prédication des Apôtres . . . . . p. 148-158.

**CLVII. — Le martyr de S. Jean Baptiste.**

Le souvenir de Jean venant se rattacher aux merveilles opérées par J.-C. — Jean accusateur d'Hérode. — Son emprisonnement. — La fête d'Hérode. — La danse de la fille d'Hérodiade. — Le serment d'Hérode. — La consultation d'Hérodiade. — La décapitation de Jean. — Gloires de ce martyr . . . . . p. 158-165.

**CLVIII. — Préparation de l'Eucharistie. — 1<sup>e</sup> multiplication des pains.**

Jésus dans la solitude. — Une séparation. — Pitié suprême. — Difficulté. — Une modeste ressource. — Les ordres de Jésus. — La bénédiction. — La distribution. — Les restes. — Admiration de la foule. — L'œuvre accomplie par J.-C. plus grande que ce que voit la foule . . . . . p. 165-171.

**CLIX. — J.-C. marche sur les eaux.**

L'enthousiasme de la foule. — Les pensées de Jésus. — Les Apôtres dans dans la barque. — La tempête. — L'apparition de Jésus. — Il rassure ses disciples. — Pierre marche sur les eaux. — Son épouvante. — Le secours de Jésus. — La tempête apaisée. — Miracles accomplis par le contact de Jésus. — Cette action persiste toujours. . . . . p. 172-179.

**CLX. — Promesse de l'Eucharistie. — I. Le Fils de Dieu incarné vrai pain de vie.**

Après le miracle J.-C. veut donner un enseignement — Il annonce une nourriture de la vie éternelle. — Seul il pouvait la donner. — Condition pour recevoir cette nourriture, la foi. — Les Juifs réclament un signe. — Le signe de Jésus : il donne le vrai pain du ciel ; — le pain qui apaise la faim. — Nécessité de cette foi qui amène à Jésus. — Jésus source de vie. — La foi en lui amène à la vie ; — et à la résurrection. — Murmures des Juifs. — Nécessité de l'attrait divin . . . . . p. 180-188.

**CLXI. — Promesse de l'Eucharistie. — II. La promesse spéciale.**

Promesse d'un aliment supérieur à la manne. — L'union au corps de J.-C. source de vie. — Pour faire cette union il nous donne sa chair. — Sa puissance dans cette donation. — Murmures des Juifs. — Insistance de Jésus. — Mentions distinctes du corps et du sang. — Le dessein de Jésus dans ce don. — Les effets de ce sacrement. — J.-C. dans l'Eucharistie s'affirmant Dieu

et source de la vie éternelle. — L'Eucharistie nous fait demeurer en J.-C. — Par cette demeure en J.-C. elle prépare à la vie éternelle — L'union avec J.-C. imitant l'union de J.-C. avec son Père. — Supériorité de l'Eucharistie sur la Manne. — Vie et mort. . . . . p. 188-189

**CLXII. — Promesse de l'Eucharistie. — III. La Manne.**

La manne figure de l'Eucharistie : — figure des dispositions pour recevoir l'Eucharistie. — Les Hébreux sortis d'Égypte figure de l'âme sorti du péché. — Le pain du ciel. — Il fallait le recueillir chaque jour ; — une portion double le 6<sup>e</sup> jour. — S'accommodant au goût de chacun. — La nourriture de ceux qui ont passé la Mer rouge. — Nourriture qui doit être désirée ; — triturée. — La conservation dans un vase d'or. — Les miracles de l'Eucharistie plus durables que ceux de la Manne. . . . . p. 199-204.

**CLXIII. — Promesse de l'Eucharistie. — IV. La crise.**

Murmures des disciples. — Étrangeté des affirmations du Sauveur. — J.-C. répond à leurs pensées. — Le Fils de l'homme remontant au Ciel. — Unir l'esprit à la chair. — Les paroles de J.-C. sont esprit et vie. — *Mysterium fidei*. — La séparation. — Un vrai croyant. — Manifestation de cette foi. — Un démon parmi les disciples de Jésus. — L'Eucharistie manifestation de J.-C. . . . . p. 204-212.

**CLXIV. — J.-C. rétablit le sens vrai de la Loi contre les superstitions des Pharisiens.**

Guérisons opérées par le contact du vêtement de Jésus, — symboles des effets de l'Eucharistie. — Un incident qui manifestera le caractère de Jésus. — Un blâme des Pharisiens. — La réponse de Jésus. — Il rétablit la loi du respect dû aux parents. — Ce qui souille l'homme — Le scandale des Pharisiens. — La réponse de Jésus. — L'explication aux disciples. . . p. 212-219.

**CLXV. — La Chananéenne.**

J.-C. chez les Gentils. — Un type de l'Eglise. — Sa prière. — Qualités de sa prière. — Son cri. — Son amour maternel. — Le silence de Jésus. — Prière des Apôtres. — La réponse de Jésus. — Nouvelle supplication. — Suprême humiliation. — Suprême humilité. — Admiration de Jésus. — La prière exaucée . . . . . p. 220-228.

**CLXVI. — Guérison d'un homme sourd et muet.**

Retour de Jésus. — Guérisons. — L'homme sourd et muet. — Les doigts du Sauveur. — La salive. — La parole du Sauveur. — La guérison. — L'admiration de la foule. — La surdité spirituelle . . . . . p. 229-233.

**CLXVII. — 2<sup>e</sup> multiplication des pains.**

Compassion de J.-C. pour la foule. — Le miracle. — Corrélation des deux multiplications — Quels sont ceux à qui Jésus donne ce pain ? — Le signe véritable de Jésus. — Le levain dont il faut se garder. . . . . p. 233-239.

**CLXVIII. — Guérison graduelle d'un aveugle.**

La compassion des Apôtres. — Jésus conduit l'aveugle hors du bourg. — La guérison. . . . . p. 239-241.

**CLXIX. — Jésus à la fête des tabernacles. — La lutte à Jérusalem dans toute son intensité. I. L'origine divine de la doctrine de Jésus.**

Jésus évite les séjours en Judée. — La pression de sa parenté. — L'heure de Jésus. — L'attente de la foule. — Jésus enseigne dans le temple. — Il donne sa doctrine comme la doctrine de son Père. — Moyens de vérifier cette affirmation : 1. Faire la volonté du Père. — 2. Regarder Jésus cherchant la gloire de son Père. . . . . p. 241-248.

- CLXX. — Jésus à la fête des tabernacles. — II. Dispositions nécessaires pour venir à lui.**  
 Jésus accusé de violer la Loi se pose en défenseur de la Loi. — Doutes de quelques-uns au sujet de Jésus. — On veut l'arrêter. — Il demeure maître de son heure. — Vide que causera son absence. — L'eau de Siloë — Jésus la véritable eau vive. — Le fidèle devenant lui-même source d'eau vive. — Dissentiment dans les esprits. . . . . p. 248-256.
- CLXXI. — Jésus à la fête des tabernacles. — III. La femme adultère.**  
 Jésus enseigne à nouveau dans le temple. — La femme surprise en adultère. — Piège tendu à Jésus. — La réponse de Jésus. — La fuite des accusateurs. — La parole de Jésus à la femme. — Sagesse de Jésus . . . . p. 257-262.
- CLXXII. — Jésus à la fête des tabernacles. IV. Jésus lumière du monde se rendant témoignage à lui-même.**  
 Le souvenir de la nuée lumineuse. — Jésus s'affirmant la lumière du monde. — Place de J.-C. dans le monde. — Jésus lumière de vie. — Joie d'être avec la lumière. — Autorité du témoignage de Jésus. — Il apparaît comme la lumière. — Il connaît son origine et sa fin. — Il ne juge qu'avec le Père. — On ne le connaît qu'avec son Père. . . . . p. 262-269.
- CLXXIII. — Jésus à la fête des tabernacles. V. Sa grandeur transcendante.**  
 Une dernière affirmation au peuple de Jérusalem. — La recherche infructueuse des Juifs. — La séparation définitive. — La différence dans les origines. — Moyen de détruire la séparation : la foi en celui qui est. — Le principe. — Œuvre encore inachevée. — Le moment de la révélation complète. . . . . p. 270-277.
- CLXXIV. — Jésus à la fête des tabernacles. VI. Ce qu'il apporte : la science et la liberté.**  
 Demeurer dans la parole de J.-C. — Premier fruit : la connaissance de la vérité. — Second fruit : la liberté. — La véritable servitude. — Cette servitude exclut de la maison de Dieu. — La libération par le Fils. — La vraie liberté . . . . . p. 278-284.
- CLXXV. — Jésus à la fête des tabernacles. VII. La haine de la vérité et la filiation diabolique.**  
 Un fait qui dément la descendance d'Abraham. — Cette opposition attestant deux origines différentes. — Tout homme qui est né de Dieu s'attache à Jésus. — Une autre filiation : la diabolique. — Les deux caractères du diable se retrouvant en eux. . . . . p. 284-289.
- CLXXVI. — Jésus à la fête des tabernacles. VIII. La haine de la vérité conduisant à la haine de Jésus.**  
 Pourquoi les Juifs ne croient pas à la parole de Jésus. — Il leur manque le sens de Dieu. — Accusation des Juifs. — La réponse de Jésus. — Jésus tout entier à la gloire de son Père. — La parole de J.-C. preserve de la mort. — Contradiction des Juifs. — Abnégation de Jésus avant sa grande affirmation. — Abraham attendant Jésus. — La préexistence de Jésus. — Colère des Juifs . . . . . p. 290-297.
- CLXXVII. — Guérison de l'aveugle-né.**  
 Un miracle en confirmation de la doctrine. — Jésus arrêté devant l'aveugle. — Un sujet prédestiné aux miséricordes de Dieu. — L'heure du travail pour Jésus. — Un singulier collyre. — Un ressouvenir de la création. — La piscine de Siloë. — Le miracle. — Étonnement qu'il excite. — Ingénuité de l'aveugle guéri. — L'enquête. — Jésus se révèle à l'aveugle. — Son action dans le monde. . . . . p. 298-308.

**CLXXVIII. — Le bon pasteur.**

La formation du troupeau du Christ. — Le pasteur annoncé. — La porte de la bergerie. — Le vrai pasteur entrant par la porte. — Le portier. — Connaissance que les brebis ont du pasteur et le pasteur des brebis. — La conduite du pasteur. — J.-C. porte des brebis. — Ceux qui entrent et qui sortent par J.-C. . . . . p. 308-315.

**CLXXIX. — Le bon pasteur : ses qualités.**

Jésus le bon pasteur. — Son amour pour ses brebis. — Combien sa mort est utile à ses brebis. — Le pasteur mercenaire. — Où se reconnaît le mercenaire. — La connaissance mutuelle du pasteur et des brebis. — Source de cette connaissance : l'union. — Preuve de cette union : le don de sa vie pour ses brebis. — Étendue de cet amour. — Le seul pasteur véritable. — D'autres pasteurs par leur union avec lui . . . . . p. 316-324.

**CLXXX. — La confession de foi de S. Pierre.**

J.-C. va enseigner à ses disciples les vérités les plus hautes. — Que pensent les hommes du Fils de l'homme ? — Différentes suppositions. — Jésus demande aux disciples leur sentiment. — Pierre répond pour tous. — Jésus exalte la foi de Pierre. — La récompense de cette foi. — L'Église bâtie sur la foi et la personne de Pierre. — Une défense contre les puissances de l'enfer. — Le pouvoir des clés conféré à Pierre, — et à ses successeurs . . . . . p. 324-333.

**CLXXXI. — Le Christ souffrant.**

Défense faite par Jésus de le proclamer le Christ-Jésus. — Annonce de la Passion. — Le dessein de Dieu révélé par cette annonce. — La protestation de S. Pierre. — La réprimande. — Éloge de la croix . . . . . p. 333-338.

**CLXXXII. — Les disciples associés à la croix du Sauveur.**

Un appel fait à tous. — Le renoncement. — Le détachement des biens terrestres. — Le renoncement à soi-même ; — au péché ; — à sa propre personne. — Prendre sa croix. — Suivre J.-C. . . . . p. 339-344.

**CLXXXIII. — Motifs du renoncement : le salut et la gloire.**

Le renoncement cause de salut et de grandeur. — Prix de l'âme. — Ce qu'elle est pour nous. — La récompense du renoncement. — Châtiment de ceux qui auront eu honte de J.-C. — La vie fruit du renoncement. — Ceux qui verront le Fils de Dieu dans son règne . . . . . p. 344-349.

**CLXXXIV. — La Transfiguration.**

Jésus au milieu de sa carrière veut manifester sa gloire. — Il fait choix de trois Apôtres. — Il les conduit sur une montagne. — Jésus en prière. — La transfiguration. — Rayonnement de sa gloire sur ses vêtements. — Apparition de Moïse et d'Elie. — L'entretien de Jésus avec Moïse et Elie. — Frayeur et joie des Apôtres. — La proposition de S. Pierre. — Il ne savait ce qu'il disait. — La nuée lumineuse. — La voix du Père. — La crainte des Apôtres. — Silence imposé. — La transfiguration dans les âmes. p. 349-360.

**CLXXXV. — Du démon que les Apôtres ne pouvaient chasser.**

Le retour d'Elie. — Le lunatique. — Impuissance des disciples. — La plainte de Jésus. — Nécessité de la foi. — La guérison. — La foi accomplissant les miracles. — Le jeûne et la prière dans l'expulsion des démons . . . . . p. 361-368.

**CLXXXVI. — Nouvelle prédiction de la Passion. Jésus paie le tribut du temple.**

Nouvelle prédiction de la Passion. — Les disciples ne comprennent pas. — L'impôt de la didrachme. — Jésus s'en déclare affranchi. — Comment il le paie. . . . . p. 368-372.

**CLXXXVII. — Patience de Jésus à l'égard des Samaritains qui refusent de le recevoir.**

Jésus quitte la Galilée pour aller à Jérusalem. — Des Samaritains refusent de le recevoir. — Colère des disciples. — Réprimande de Jésus. — L'esprit nouveau. — Sa puissance. . . . . p. 372-376.

**CLXXXVIII. — Les trois postulants.**

Proposition d'un scribe. — La pauvreté de Jésus. — Il veut des disciples qui lui ressemblent. — Le Fils de l'homme. — Appel adressé à un autre. — Les exigences de Jésus. — Celui qui veut prendre congé de sa famille. . . . . p. 376-383.

**CLXXXIX. — L'envoi des 72 disciples.**

Une nouvelle élection. — L'envoi deux à deux. — Devant J.-C. — Leur zèle excité par la perspective de la moisson. — Leur courage excité par la perspective des dangers. — Les loups . . . . . p. 383-387.

**CXC. — L'envoi des 72 disciples : les instructions.**

Pauvreté qu'ils doivent pratiquer. — S'affranchir des démonstrations inutiles. — Ce que doit être leur salutation. — Accepter l'hospitalité de ceux qu'on évangélise. — Bienfaits qui la paient. — Protestation contre ceux qui les auront repoussés. — Gravité de cette faute. — Le retour des disciples. — La défaite de Satan. — Le grand motif de joie . . . . . p. 388-394.

**CXCI. — Jésus le grand moyen de la grâce et du salut.**

La grande louange au Père. — La lumière donnée aux petits. — Le fondement de cette loi : J.-C. a tout reçu de son Père. — J.-C. révélateur du Père. — Bonheur de ceux qui l'ont vu. — Invitation à venir à lui ; — à prendre son joug. . . . . p. 394-401.

**CXCII. — Jésus le grand moyen de la grâce et du salut : l'imitation de J.-C.**

Avantages de l'enseignement par l'exemple. — Avantages de l'imitation de l'homme-Dieu. — L'enseignement de l'humilité. — Une récompense immédiate . . . . . p. 402-408.

**CXCIII. — Le bon Samaritain.**

Le moyen pour mériter la vie éternelle. — Quel est le prochain ? — Le voyageur blessé. — Indifférence du prêtre et du lévite. — Le Samaritain. — Les premiers soins. — La conduite à l'hôtellerie. — Le vrai prochain. — L'homme déchu. — Impuissance de la Loi. — Le Sauveur. — Comment il s'est approché de nous. — Le traitement qu'il applique au blessé. — La miséricorde à l'exemple de J.-C. . . . . p. 408-418.

**CXCIV. — Marthe et Marie.**

Jésus l'hôte de Marthe. — Marie aux pieds de Jésus. — Empressement de Marthe. — Sa plainte. — Réponse de Jésus. — La meilleure part. — Marthe et Marie symbolisant les deux vies. — Devoirs de ces deux vies. — L'union des deux vies . . . . . p. 419-426.

**CXCV. — Le repas chez le Pharisien. — Jésus et les Pharisiens.**

Invitation d'un Pharisien. — Jésus néglige l'ablution. — Il répond aux pensées du Pharisien. — La vraie pureté. — Insuffisance des observances extérieures. — Condamnation de l'orgueil des Pharisiens. — Leur influence délétère. — Reproches aux scribes. — Leur dureté pour autrui. — Leur accord avec les persécuteurs des Prophètes. — Ils ont fermé la science de la Loi . . . . . p. 426-433.

**CXCVI. — La vie au grand jour en opposition avec l'hypocrisie des Pharisiens.**

Se garder du levain des Pharisiens. — Sincérité recommandée aux



disciples. — Leurs paroles seront redites. — Il les prémunit contre la crainte des persécuteurs. — Impuissance de ceux-ci. — Avec quel soin il veillera sur eux ! — Il réclame leur témoignage leur promettant le sien. — Châtiment de ceux qui l'auront renié. — Le grand blasphème. — Assistance promise à ceux qui lui rendent témoignage . . . . . p. 433-438.

**CXCVII. — Le disciple de J.-C. et les biens de la terre.**

Un recours à Jésus. — Jésus s'en défend. — Il enseigne le détachement. — Le détachement que doit opérer la mort. — Un riche qui regorge. — Ses projets. — Réponse de la mort. — La vraie richesse. — Eloigner toute sollicitude . . . . . p. 438-446.

**CXCVIII. — Le Trésor dans le ciel.**

Le petit troupeau. — Jésus le veut sans crainte. — Il lui veut une âme royale. — Le dépouillement pour l'aumône. — Se faire un trésor dans le ciel. — Le cœur suit le trésor. . . . . p. 446-450.

**CXCIX. — La vigilance dans l'attente du Maître.**

Avoir les reins ceints ; — les lampes allumées. — Le chrétien ami de la lumière. — Les différentes lumières. — L'attente du Maître. — Le retour du Maître. — La récompense. — L'attente dans les différentes veilles. — Incertitude du moment où vient le Maître . . . . . p. 450-457.

**CC. — L'intendant fidèle.**

Avis plus spécialement donnés aux ministres. — L'intendant fidèle. — L'intendant prévaricateur. — La venue inopinée du Maître. — Le châtiment en rapport avec les dons reçus. — Le grand secours rendant facile la vigilance. — Pour allumer la flamme Jésus désireux de la souffrance. — Jésus apportant la guerre. — Les signes de l'approche de ces choses. — Devoir de l'attention. — Urgence de la réconciliation. . . . . p. 457-465.

**CCI. — Les Galiléens massacrés par Hérode. — Le figuier stérile.**

Les Galiléens massacrés par Hérode. — La leçon à en tirer. — Le figuier stérile. — Symbole du genre humain, — de la synagogue. — Les diverses venues du Maître. — Le vigneron intercédant pour l'arbre. — Des fruits que Dieu attend. — La patience de Dieu. — Ceux qui intercèdent pour l'arbre. Ce que l'on fait pour lui . . . . . p. 466-472.

**CCII. — Guérison de la femme courbée.**

Jésus continuant à enseigner dans les synagogues. — La femme courbée : ce qu'elle représente. — La guérison : présage d'autres guérisons meilleures. — Protestation du chef de la synagogue. — La leçon donnée par Jésus . . . . . p. 472-476.

**CCIII. — Le nombre des élus. — Les embûches d'Hérode.**

Une question grave. — Une question plus importante : voulez-vous entrer ? — Une exclusion irrévocable ; — malgré les grâces reçues. — Malheur effroyable de la damnation. — Une substitution. — Mauvais dessein d'Hérode. — Jésus demeure fidèle à son dessein. — Cri de compassion sur Jérusalem . . . . . p. 476-481.

**CCIV. — Les invités au banquet.**

Un repas chez un Pharisien. — Guérison d'un hydropique. — La recherche des premières places. — Une leçon de charité. — Une aspiration au royaume des cieux. — Celui qui est vraiment bon. — Le grand souper. — L'appel. — Les refus. — Prétextes de ces refus. — Autres invités. — Invitations actuelles. . . . . p. 481-490.

**CCV. — Le grand acte de la prudence chrétienne : le renoncement.**

La foule à la suite de Jésus. — Haines nécessaires pour suivre Jésus. — Conciliation de l'amour et de la haine. — Porter sa croix à la suite de Jésus.

- Le renoncement haute sagesse. — L'édifice à construire. — La guerre à entreprendre. — Nécessité de cette construction et de cette guerre. p. 490-498.
- CCVI. — Les paraboles de la miséricorde. — I. La brebis égarée.**  
 Les pécheurs s'approchant de Jésus. — Indignation des Pharisiens. — Jésus répond par les paraboles de la miséricorde. — La brebis perdue. — Le véritable pasteur — Le véritable égarement. — La recherche. — La recouvrance. — La joie à la maison. — Ce qui deviennent les convertis. — Les justes pénitents . . . . . p. 499-505.
- CCVII. — Les paraboles de la miséricorde. — II. La drachme perdue.**  
 La femme qui a perdu une drachme : — la Sagesse éternelle ; — l'Eglise . . . . . p. 505-508.
- CCVIII. — Les paraboles de la miséricorde. — III. L'enfant prodigue : ses égarements.**  
 Rapports de cette parabole avec les précédentes. — Le père. — La demande du fils plus jeune. — Le partage. — Le départ. — Fortune dissipée. — Déchéance. — Famine. — Servitude. — La faim. . . . . p. 508-513.
- CCIX. — Les paraboles de la miséricorde. — IV. L'enfant prodigue : le retour.**  
 Retour en lui-même. — Le souvenir de l'abondance de la maison paternelle. — La résolution. — Humilité. — La rencontre du père. — L'aveu. — Le pardon. — Les effets du pardon. — Le banquet. — Grande cause de joie. — Jalousie du fils aîné. — Ce sentiment se continuera. — Autre sentiment créé par un esprit nouveau. — Les deux peuples : — le peuple des Gentils ; — le peuple d'Israël . . . . . p. 513-525.
- CCX. — Les paraboles de la miséricorde. — V. Prudence d. l'économe infidèle.**  
 But et place de cette parabole. — Tout riche est l'économe de Dieu. — Le compte à rendre : au dernier jour ; — dans le cours de la vie. — Angoisses. — Habile compromis. — Les enfants de lumière moins prudents que les enfants du siècle. — Prudence nécessaire : pour examiner l'origine de la richesse ; — pour faire bon usage de la richesse. — Sagesse faisant servir à l'éternité les richesses temporelles. — Bon usage de la richesse préparant à la dispensation de richesses meilleures. . . . . p. 525-533.
- CCXI. — Les paraboles de la miséricorde. — VI. Le mauvais riche.**  
 Les Pharisiens se moquent de la doctrine du détachement. — Un nouvel ordre de choses. — Violence nécessaire pour y entrer. — Le mauvais riche. — Son luxe. — Le pauvre Lazare. — Sa vertu. — Prolongation de ce double état. — La mort de tous deux. — Les deux aboutissants. — La supplication du damné. — Demande inutile. — Les exigences de la justice. — La séparation complète. — Demande en faveur des survivants. — Il n'y a plus d'avertissements. — J.-C. le seul maître de l'éternité. — Les dangers de l'éternité. — Moyen de les éviter. — Le peuple juif et le mauvais riche. . . . . p. 533-544.